3 1761 11650109 9


Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

https://archive.org/details/31761116501099

Govern
Publica

/2
904R21

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 32
Wednesday, June 8, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 32
Le mercredi 8 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

LIBRARY
AUG 10 1994
University of Toronto

First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

LE MERCREDI 8 JUIN 1994
(56)

[*Texte*]

Le Sous–comité Atlantique–Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit *en séance télévisée* aujourd'hui, à 15 h 43, dans la pièce 253–D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean–Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du sous–comité présents:

Représentant le Sénat: l'honorable sénateur Gérald J. Comeau.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *Du Centre parlementaire:* Peter Dobell, directeur.

Témoins: Du Centre international pour la réforme du droit pénal et la politique de justice pénale: Daniel Préfontaine. *De la Coalition canadienne pour les droits des enfants:* Landon Pearson, présidente; Craig Copland, membre et président de Feed the Children. *Du Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne:* Errol Mendes, professeur. *De L'Institut Nord–Sud:* Roy Culpepper, vice–président; Ann Weston, directrice, commerce et ajustement. *De l'Association des directeurs en développement international:* Bruce Moore, président; Andrew Salkeld, membre.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Daniel Préfontaine, Landon Pearson, Craig Copland et Errol Mendes font des exposés et répondent aux questions.

Roy Culpepper, Ann Weston, Bruce Moore et Andrew Salkeld font des exposés et répondent aux questions.

À 18 h 22, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Clairette Bourque

PROCÈS–VERBAL

WEDNESDAY, JUNE 8, 1994
(56)

[*Traduction*]

The Sub–Committee Atlantic–Quebec (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met in a televised session at 3:43 o'clock p.m. this day, in Room 253–D Centre Block, the Joint Chair, Jean–Robert Gauthier, presiding.

Members of the Sub–Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senator Gérald J. Comeau.

Representing the House of Commons: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry.

In attendance: *From the Department of Foreign Affairs and International Trade*: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Parliamentary Centre*: Peter Dobell, Director.

Witnesses: *From the International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy*: Daniel Préfontaine. *From the Canadian Coalition for the Rights of Children*: Landon Pearson, Chair; Craig Copland, Member and President of Feed the Children. *From the Human Rights Research and Education Centre*: Errol Mendes, Professor. *From The North–South Institute*: Roy Culpepper, Vice–President; Ann Weston, Trade and Adjustment Director. *From the International Development Executives Association*: Bruce Moore, Chairperson; Andrew Salkeld, Member.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Daniel Préfontaine, Landon Pearson, Craig Copland and Errol Mendes made statements and answered questions.

Roy Culpepper, Ann Weston, Bruce Moore and Andrew Salkeld made statements and answered questions.

At 6:22 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, June 8, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 8 juin 1994

• 1542

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il vous plaît.

Pursuant to the orders of reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and the House of Commons on March 16, 1994, this panel of this committee will review Canadian foreign policy. The process has been an ongoing one. We've just come from an extended visit to many metropolitan areas of Canada, and last week was spent in hearing from Canadians all across the country.

The purpose of the exercise is to give Canadians an opportunity to contribute to the improvement of our foreign policy and to help us set priorities in terms of our policies and, if possible, be more responsive to the comments and visions of Canadians in terms of foreign policy.

Today in our first hour and a half we shall have three witnesses: from the International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy

Daniel Préfontaine; de la Coalition canadienne pour les droits des enfants, Landon Pearson et Craig Copland, président; et du Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne, Errol Mendes, professeur.

Je vous souhaite à tous une très chaleureuse bienvenue.

La procédure est assez simple. Vous avez environ dix minutes pour faire vos commentaires, et les membres du Comité aiment bien poser des questions. Donc, lors d'une période de questions, on va échanger sur les thèmes que vous soulevez et on vous posera peut-être des questions plus spécifiques sur des choses qui nous préoccupent.

Aujourd'hui, ce sont surtout les droits de la personne qui nous intéressent. J'invite Daniel Préfontaine à ouvrir cette séance. Monsieur Préfontaine, vous avez la parole.

M. Daniel Préfontaine (International Center for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy): Merci, monsieur le président.

Membres du Comité mixte, j'aimerais apporter une précision au départ. Je représente

the International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy, which is a different independent legal entity from the society.

• 1545

My colleague, who was supposed to be with me today, unfortunately could not make it. He is the president of the society, which happens to be one of the founding partners, along with the University of British Columbia and Simon Fraser University, which formed the centre. The centre now is an independent legal entity, so I just want to make that precision

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order, please.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, cette partie du comité poursuit l'examen de la politique étrangère du Canada. Nous avons entamé cette étude il y a quelque temps et revenons d'une tournée générale de beaucoup de grandes villes canadiennes. La semaine dernière nous a permis d'entendre des Canadiens de tout le pays.

Le but de cet exercice est de donner aux Canadiens la possibilité de contribuer à l'amélioration de notre politique étrangère et de nous aider à nous fixer des priorités et, si possible, à définir une politique qui réponde mieux aux préoccupations et aux aspirations des Canadiens en matière de politique étrangère.

Aujourd'hui, pour la première heure et demie, nous entendrons trois témoins: du *International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy*,

Daniel Préfontaine; from the Canadian Coalition for the Rights of Children, Landon Pearson and Craig Copland, president; and from the Human Rights Research and Education Centre, Errol Mendes, professor.

Welcome to you all.

The procedure is quite simple. You have about ten minutes for your comments and members of the committee will then have some questions for you. During that question period, we will be able to have some dialogue on the issues that you raised and we may ask you some more specific questions on matters which concern us.

Today, we are going to deal particularly with human rights. I will invite Daniel Préfontaine to start. Mr. Préfontaine, you have the floor.

Mr. Daniel Préfontaine (International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy): Thank you, Mr. Chairman.

Members of the joint committee, I would first like to make a distinction. I represent

l'*International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy* qui est une entité tout à fait indépendante de la société.

Mon collègue qui devait m'accompagner aujourd'hui n'a malheureusement pu venir. C'est le président de la société qui, avec l'Université de la Colombie-Britannique et l'Université Simon Fraser, a fondé le centre. Le centre est maintenant une entité juridique indépendante et c'est pourquoi je voulais apporter cette précision.

[*Texte*]

pour qu'on ne se méprenne pas sur la personne qui fait la présentation aujourd'hui.

Le coprésident (M. Gauthier): Quel poste occupez–vous dans cette organisation?

Mr. Préfontaine: I am the chief executive officer and director.

Le coprésident (M. Gauthier): De la Société?

M. Préfontaine: Non, du Centre international, et mon collègue Vincent Del Buono est le président de la Société.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie. C'est clair.

M. Préfontaine: Malheureusement, monsieur le président, je n'ai pas de texte français à vous distribuer. Je vous demande de m'excuser de ne pas vous avoir présenté un texte dans les deux langues officielles.

I am very pleased to appear before you today as part of the review of Canada's foreign policy, which we believe comes at a very important time in the development of Canada's trade and foreign relations.

The International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy in Vancouver is a Canadian institution with an international mandate to contribute to a new global approach and perspective that we find is evolving and that is more and more reflective of the democratic institutions and human rights that we so dearly cherish and so dearly wish to promote across the globe.

As the chief executive officer, I would like to make a number of recommendations to you that we believe are consistent with the centre's work in the reform of the criminal law and the improvement of the administration of justice. We have a written submission that outlines the centre and its mandate and its role and the various activities that relate to the major roles it plays in the context of an affiliate of the United Nations and associate with other international bodies, with specific reference to the promotion of the rule of law, the respect for human rights, and the improvement of the administration of criminal justice as it relates to the different legal systems in the world and in different countries.

The recommendations are, one, that Canada should pursue a balanced and multifaceted foreign policy. In recognition of the global context we now live in, relationships with other countries should be seen as multifaceted and reflective of a number of priorities, including trade, human rights, good governance, and protection of the environment.

Canada's foreign policy should seek a balance among alliances, agreements, and relationships in the various regions of the world. The North American Free Trade Agreement is, yes, a central part of Canada's trade relations. However, we think no one relationship should dominate our international relations entirely. A number of alliances and relationships are also very important, and some, such as those in the Pacific Rim particularly and in the Asia theatre, must be strengthened in

[*Traduction*]

so that you are not mistaken on the person who is going to make the presentation today.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What is your position in this organization?

M. Préfontaine: Je suis président–directeur général et administrateur.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Of the Society?

Mr. Préfontaine: No, of the International Centre and my colleague Vincent Del Buono is president of the Society.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I thank you very much, it is now clear.

Mr. Préfontaine: Unfortunately, Mr. Chairman, I do not have a French text to distribute. I have to apologize for not having brought my submission in both official languages.

Je suis très heureux de comparaître devant vous aujourd'hui dans le contexte de l'examen que vous faites de la politique étrangère du Canada. Nous pensons que c'est en effet le moment de réexaminer la situation étant donné l'évolution de nos relations commerciales et étrangères.

L'*International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy* à Vancouver est une institution canadienne qui s'est donné un mandat international en vue de contribuer aux nouvelles données et perspectives mondiales qui devront refléter de plus en plus les institutions démocratiques et les droits de la personne auxquels nous tenons tellement et que nous voulons faire respecter toujours davantage dans le monde entier.

À titre de président–directeur général, je vous présente un certain nombre de recommandations qui, à notre avis, correspondent à ce que fait notre centre dans le contexte de la réforme du droit pénal et de l'amélioration de l'administration de la justice. Nous avons un document qui présente le centre et son mandat ainsi que son rôle et les diverses activités liées aux principaux rôles qu'il joue à titre d'organisme affilié aux Nations unies, associé à d'autres organes internationaux s'intéressant précisément à la défense de l'autorité de la loi, du respect des droits de la personne et de l'amélioration de l'administration de la justice criminelle dans le cadre des différents systèmes juridiques en vigueur dans le monde.

Les recommandations sont, premièrement, que le Canada poursuive une politique étrangère équilibrée et diverse. Étant donné les dimensions internationales du monde dans lequel nous vivons, nos relations avec les autres pays devraient être variées et refléter un certain nombre de priorités dont le commerce extérieur, les droits de la personne les principes de bon gouvernement et la protection de l'environnement.

La politique étrangère du Canada devrait s'efforcer de réaliser un équilibre entre les alliances, les ententes et les relations dans les diverses régions du monde. L'Accord de libre–échange nord–américain est en effet un élément essentiel des relations commerciales du Canada. Toutefois, nous estimons qu'aucune relation ne doit dominer entièrement nos relations internationales. Un certain nombre d'alliances et de relations sont également très importantes et certaines, telles que celles

[*Text*]

Canada's future interest. I see that not only coming from Vancouver and the very heavy activities north–south and in Asia and the Pacific Rim, but basically for Canada's future in terms of its trade and human rights interests.

Canada's development assistance program should ensure that recipient governments and government structures should support development measures focused on local initiatives. In most cases non–governmental organizations are the most effective vehicle for delivering aid and technical assistance—in most cases, but not necessarily all.

However, NGOs can be effective in delivering assistance only when structures are in place at the government level that support these programs. Thus, we see that there must be a balance between government–focused and non–governmental–organization–focused initiatives, which are in fact complementary to one another.

For us, sound legal systems, including criminal justice systems that promote an independent judiciary, fair trials, and equitable access to justice, promise better protection for human rights than most of us take care to notice.

In this context, measures to contain corruption as we see it in developing countries are particularly important. Corruption in these countries drains away development assistance and weakens or renders ineffective democratic institutions and the rule of law.

The second recommendation is that Canada's policy for development assistance should support nations willing to pursue democratic reforms and the provision of fundamental human rights. We believe a democratic society should be based on the rule of law, respect for human rights, and a desire to achieve equitable justice. Respect for human rights should be an important criterion for eligibility for Canadian development assistance, including giving specific attention to the rights of women. I would also include children in that.

• 1550

In general we concur with the recommendations concerning women's rights that were made to this committee by the International Centre for Human Rights and Democratic Development in Montreal. In particular, we support the recommendation that the Canadian International Development Agency should consider greater support for projects that prevent or deal with gender–based violence. We also support the recommendation that CIDA and Canadian NGOs actively seek out projects that respond to the consequences of violence against women, particularly those that involve new approaches or challenge governments or local communities to develop new services.

I reiterate that the importance of the role women play in contributing to development should be better recognized and maintained as a priority for Canadian development assistance.

[*Translation*]

que nous avons dans le bassin du Pacifique en particulier et dans la région asiatique, doivent être renforcées dans l'intérêt futur du Canada. Je ne dis pas simplement cela pour Vancouver et pour les activités nord–sud très importantes que l'on peut avoir avec l'Asie et le bassin du Pacifique, mais essentiellement pour l'avenir du Canada, pour ses intérêts commerciaux et pour la défense des droits de la personne.

Le programme canadien d'aide au développement devrait garantir que les gouvernements qui en bénéficient et les structures gouvernementales de ces pays sont à même de soutenir des mesures de développement fondées sur des initiatives locales. Dans la plupart des cas, les organisations non gouvernementales sont le véhicule le plus efficace pour apporter de l'aide et de l'assistance technique—dans la plupart des cas, mais pas nécessairement tout le temps.

Toutefois, les ONG ne peuvent être efficaces que lorsqu'il existe des structures gouvernementales capables d'étayer ces programmes. Aussi, il doit exister un équilibre entre les initiatives gouvernementales et celles des organisations non gouvernementales qui doivent se compléter mutuellement.

Pour nous, le bon système juridique, et notamment les systèmes de justice pénale qui préconisent un pouvoir judiciaire indépendant, des procès justes et une justice accessible à tous, sont garants d'une meilleure protection des droits de la personne que ne le croient la plupart d'entre nous.

Dans ce contexte, il est particulièrement important d'envisager des mesures visant à lutter contre la corruption qui sévit dans les pays en développement. Cette corruption draine les ressources destinées à l'assistance au développement et affaiblit ou rend inefficaces les institutions démocratiques et l'autorité de la loi.

La deuxième recommandation est que la politique canadienne pour l'assistance au développement doit aider les pays désireux de poursuivre des réformes démocratiques et de garantir les droits fondamentaux de la personne. Nous estimons qu'une société démocratique doit être fondée sur l'autorité de la loi, le respect des droits de la personne et le désir de parvenir à une justice équitable. Le respect des droits de la personne doit être un critère important dans les décisions canadiennes touchant l'assistance au développement, en particulier pour ce qui est des droits des femmes. J'inclurais également les enfants.

De façon générale, nous nous associons aux recommandations touchant les droits des femmes, qui ont été présentées à votre comité par le Centre international des droits de la personne et du développement démocratique à Montréal. En particulier, nous appuyons la recommandation selon laquelle l'Agence canadienne de développement international devrait envisager d'aider davantage les projets qui permettent de lutter contre la violence à l'égard d'un sexe. Nous appuyons d'autre part la recommandation selon laquelle l'ACDI et les ONG canadiennes devraient chercher activement à soutenir des projets qui tentent de remédier aux conséquences de la violence à l'égard des femmes, et en particulier ceux qui envisagent de nouvelles méthodes ou qui mettent au défi les gouvernements ou les collectivités locales d'instaurer de nouveaux services.

Je répète que l'importance du rôle que jouent les femmes en matière de développement devrait être mieux comprise et considérée en priorité dans l'assistance au développement.

[*Texte*]

In Canada's relations with other countries, emphasis should be placed on an approach that utilizes dialogue as a means of influence. It is recognized that in international relations it is important to emphasize the total relationship rather than a single issue. The government of a nation may take actions that are not supported by the majority of the populace. By working at the local level in economic, social, criminal justice and environmental ventures, as appropriate—and as we are doing—we believe significant effects can be achieved. Values cannot be imposed. There must be a concerted effort to encourage leaders of nations to pursue democratic reforms consistent with human rights and to improve and strengthen public sector capacity in partnership with Canada, international organizations and other nations.

The awarding of development assistance on the basis of the elimination of human rights violations provides a positive climate that may, in certain circumstances, be more effective than sanctions themselves. We strongly agree with the recommendations made to this committee, again, by the International Centre for Human Rights and Democratic Development regarding aid and human rights. In particular, we agree that respect for human rights and progress toward democratic political practices should be retained as criteria in forming decisions on the levels and channels of Canadian official development assistance.

The third recommendation is that education, training and technological development should be given greater emphasis in Canada's technical assistance and development activities. There should be a strong emphasis on building expertise through partnerships at the local level and Canada's development programs. Thorough needs analysis should be conducted prior to commencing technical assistance programs, and an effective evaluation framework built into the program design. Projects based on a training–of–trainers approach and those that provide the requisite tools to contribute to a capacity for development in a recipient country should be strongly supported.

The fourth recommendation is that Canadian corporations, agencies and NGOs engaged in international relations should be part of a broader cooperative approach. In external relationships Canadians are seen as representatives of their country. There should be strong linkages among Canadian government, non–governmental, academic and private sector organizations working abroad, and where feasible, a coordinated and consistent approach to ensure complementarity and maximum effectiveness.

The fifth recommendation is that the peacekeeping and peace–building activities of the United Nations demand significant attention by Canada. Canada should continue to support United Nations peacekeeping and peace–building missions and contribute to the education and training of peacekeeping personnel.

[*Traduction*]

Dans nos relations avec d'autres pays, il faudrait insister sur des méthodes qui utilisent le dialogue comme moyen d'influence. On sait que dans les relations internationales, il est important d'insister sur l'ensemble des relations plutôt que sur un problème particulier. Le gouvernement d'une nation peut prendre des mesures que la majorité de la population ne soutient pas. En travaillant au palier local sur le plan économique, social ou sur des questions de justice pénale ou d'environnement, comme nous le faisons, nous pensons que nous pouvons obtenir des résultats importants. On ne peut imposer un système de valeurs. On doit toutefois faire un effort concerté pour inciter les dirigeants des différentes nations à poursuivre des réformes démocratiques respectueuses des droits de la personne et à améliorer et à renforcer la capacité du secteur public dans des partenariats avec le Canada, des organisations internationales et d'autres pays.

Fonder l'assistance au développement sur l'élimination des violations des droits de la personne peut créer un climat positif qui, dans certaines circonstances, peut être plus efficace que des sanctions. Nous sommes là encore tout à fait favorables aux recommandations qui ont été présentées à votre comité par le Centre international pour les droits de la personne et le développement démocratique en ce qui concerne l'aide et les droits de la personne. En particulier, nous convenons que le respect des droits de la personne et la poursuite de pratiques politiques démocratiques doivent être des critères sur lesquels fonder les décisions touchant l'importance de l'aide publique au développement accordée par le Canada et la façon dont doit être acheminée cette aide.

La troisième recommandation est que l'éducation, la formation et le développement technologique doivent prendre une part plus importante dans l'aide technique et les activités de développement du Canada. On devrait insister fortement sur l'acquisition de compétences par la population locale grâce à des partenariats et à nos programmes de développement. Une analyse approfondie des besoins doit toujours précéder un programme d'assistance technique, et un cadre d'évaluation efficace doit être prévu dans la conception générale du programme. Les projets qui consistent à former des formateurs et ceux qui offrent les outils nécessaires pour contribuer au développement du pays visé doivent être favorisés.

La quatrième recommandation est que les sociétés, organismes et ONG canadiens qui ont des relations internationales doivent être englobés dans une démarche plus générale de coopération. Dans les relations extérieures, les Canadiens sont considérés comme des représentants de leur pays. Il faut qu'il y ait des liens solides entre le gouvernement canadien, les organisations non gouvernementales, les organismes de formation et les organisations privées qui oeuvrent à l'étranger et, dans la mesure du possible, il faut coordonner les démarches afin de s'assurer qu'elles sont complémentaires et qu'elles sont le plus efficaces possible.

La cinquième recommandation est que les activités de maintien et d'édification de la paix des Nations unies soient examinées de près par le Canada. Le Canada doit en effet continuer à appuyer ces différentes missions des Nations unies et contribuer à l'éducation et à la formation du personnel nécessaire au maintien de la paix.

[*Text*]

Specifically, Canada should contribute to training offered to the civilian police component of the United Nations peacekeeping missions, which should include information about basic policing practices as well as internationally agreed human rights and criminal justice standards. The training should be designed to enable peacekeeping police to effectively fulfil their mandate of monitoring human rights in the mission areas and ensure that they themselves adhere to international law and standards. Training should ensure that women's rights are protected by peacekeeping police. I would again add children there.

More generally, we concur with the recommendation made to the committee by the Canada 21 Council that Canada establish a peacekeeping and peace–building training centre for Canadian personnel, and further, that Canada should encourage the UN to create an international college to perform a similar function at a multinational level.

We believe a foreign policy that reflects the recommendations we have made would allow Canada to contribute more effectively to development and the strengthening of democratic values and the rule of law internationally. We think sound economic development will be more easily achieved when an effective, accessible and fair criminal justice system is also in place as part of the legal infrastructure of a nation.

In closing, I would like to give you an idea of the context of our work by briefly describing two of our programs.

First, the centre has been active in recommending legal options for an international tribunal for crimes committed in the former Yugoslavia. In March 1993 the centre organized an international meeting of experts to consider procedures for a war crimes tribunal.

• 1555

The centre has been active in recommending legal options for an international tribunal for crimes committed in the former Yugoslavia. In March of 1993 the centre organized an international meeting of experts to consider procedures for a war crimes tribunal. The report of that meeting was submitted to the Secretary General of the United Nations and contributed subsequently to the passing of the statute creating the court by the Security Council.

The centre will continue in its research advisory and policy development capacity, providing recommendations on legal options not just for an ad hoc court, which is now in place, but for a future permanent international court and the criminal offences over which it would have jurisdiction in our growing global village.

Secondly, one of our programs is to develop a global domestic violence training program that provides an example of the centre's role in international development assistance. The goal of this initiative is to facilitate advisory services and training

[*Translation*]

Plus précisément, le Canada doit contribuer à la formation offerte à la police civile engagée dans les missions de maintien de la paix des Nations unies et notamment l'informer des pratiques policières élémentaires ainsi que des normes de justice pénale et de respect des droits de la personne reconnues par la communauté internationale. La formation doit être conçue pour permettre à la police responsable du maintien de la paix de remplir efficacement son mandat en surveillant toute violation des droits de la personne dans les régions où elle est en mission et en veillant à ce qu'elle–même adhère au droit et aux normes internationaux. La formation doit garantir que les droits de la femme seront protégés par la police chargée du maintien de la paix. J'ajouterais là encore aussi les droits des enfants.

De façon plus générale, nous faisons nôtre la recommandation présentée au comité par le Canada 21 Council selon laquelle le Canada devrait créer un centre de formation pour le personnel canadien chargé du maintien et de l'édification de la paix et encourager les Nations unies à créer un collège international qui jouerait le même rôle au niveau multinational.

Nous estimons qu'une politique étrangère qui refléterait les recommandations que nous avons présentées permettrait au Canada de contribuer plus efficacement au développement et au renforcement des valeurs démocratiques et de l'autorité de la loi dans le monde entier. Nous jugeons que l'on parviendra plus facilement à favoriser le développement économique lorsqu'un système de justice pénale juste, accessible et efficace aura été intégré à l'infrastructure juridique des pays concernés.

Pour finir, j'aimerais vous donner une idée du contexte dans lequel nous travaillons en vous décrivant brièvement deux de nos programmes.

Tout d'abord, le centre s'est montré très actif en recommandant des options juridiques pour un tribunal international pour les crimes commis dans l'ex–Yougoslavie. En mars 1993, le centre a organisé une rencontre internationale d'experts afin d'examiner les procédures que pourrait adopter un tribunal des crimes de guerre.

Le centre s'est montré très actif en recommandant des options juridiques pour un tribunal international pour les crimes commis dans l'ex–Yougoslavie. En mars 1993, le centre a organisé une rencontre internationale d'experts afin d'examiner les procédures que pourraient adopter un tribunal des crimes de guerre. Le rapport de cette réunion a été soumis au secrétaire général des Nations unies et a contribué à l'adoption par le Conseil de sécurité du texte portant création de ce tribunal.

Le centre continuera à faire des recherches et à proposer des options politiques, à présenter des recommandations sur les options juridiques non seulement dans le contexte d'un tribunal spécial, qui existe maintenant, mais en vue d'un futur tribunal international permanent qui traiterait des actes criminels dont il serait saisi puisque nous vivons maintenant de plus en plus dans un village planétaire.

Deuxièmement, nous avons un programme qui vise à mettre au point un programme international de formation sur la violence familiale. C'est un bon exemple du rôle que joue le centre en matière d'assistance au développement international.

[*Texte*]

in domestic violence projects in a number of regions of the world, including Latin America, Africa, Asia and eastern Europe. We're still looking at the Arab world to see what can be done there.

The centre will develop the training curriculum and methodology in partnership with the United Nations crime prevention and criminal justice network. The training will then be adapted to the current needs of particular countries. The aim will be to develop local expertise to carry out the training and create a multiplier effect, which will enable local institutions to continue to offer education in the future. The text of my remarks, together with a description of the centre's management programs, I have with me in a written submission. I can distribute it to you if you wish, and I'd be pleased to answer any of your questions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Good, because I was going to say, if you continue we will have less time for asking questions.

M. Préfontaine: J'ai fini.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Préfontaine.

We will now hear from Landon Pearson from the Canadian Coalition for the Rights of Children.

Madam Pearson, please go ahead.

Ms Landon Pearson (Chair, Canadian Coalition for the Rights of Children): Thank you very much. It is a great pleasure for the members of the coalition to be able to represent the voice of children in this discussion reviewing Canada's foreign policy. I think this is perhaps unusual. Children do not usually get a separate place in these kinds of discussions. For us this is very important.

My companion, Craig Copland, is the president of Feed the Children, a humanitarian relief organization. In the last year he has been in Haiti, Somalia and Bosnia and would be prepared to answer some questions you may have later on. We also have in the room several members of our coalition. I would particularly like to point out Sahira Piracha, a member of our youth participation committee, the only child—that is, a person under 18—who was elected by other children to represent Canadian children at the World Summit on Children. No other country actually had a child representing their country by such a process.

We are very strongly committed to the voice of children and to speak on behalf of children. The coalition comprises 50 national and international organizations committed to promoting and protecting the rights of children in Canada and abroad. I don't think I need to rehearse for anybody who's ever watched television what some of the situations are that children are confronting currently in the world. The views of Rwanda are almost enough to sum up the whole situation in the worst possible way.

[*Traduction*]

Le but de cette initiative est de faciliter les services de consultation et de formation liés à la violence familiale dans un certain nombre de régions du monde, notamment en Amérique latine, en Afrique, en Asie et en Europe de l'Est. Nous examinons toujours ce que nous pouvons envisager de faire dans le monde arabe.

Le centre mettra au point la méthode et le programme de formation en partenariat avec le réseau de justice pénale et de prévention de la criminalité des Nations unies. Cette formation sera alors adaptée aux besoins présents des pays concernés. L'objectif sera de former des spécialistes locaux pour se charger de la formation et créer ainsi un effet multiplicateur afin que les établissements locaux puissent continuer à assurer cette formation. Le texte de mes remarques, ainsi qu'une description des programmes de gestion du centre sont disponibles. Je puis, si vous le voulez, vous les distribuer et je serais heureux de répondre à vos questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Bien, parce que j'allais dire que si vous continuiez encore, nous n'aurions plus beaucoup de temps pour les questions.

Mr. Préfontaine: I am finished.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Préfontaine.

Nous allons maintenant entendre Landon Pearson de la Coalition canadienne pour les droits des enfants.

Madame, allez–y.

Mme Landon Pearson (président, Coalition canadienne pour les droits des enfants): Merci beaucoup. Les membres de la Coalition canadienne sont très heureux de pouvoir présenter la voix des enfants à l'occasion de cette discussion de la politique étrangère du Canada. C'est peut–être un peu inhabituel. Les enfants n'ont habituellement pas part à ce genre de discussion. Pour nous, il importe qu'ils aient voix au chapitre.

Je suis accompagnée de Craig Copland qui est président de *Feed the Children*, organisme de secours international. Il est allé l'année dernière en Haïti, en Somalie et en Bosnie et pourra si vous le souhaitez répondre à certaines questions. Nous avons également dans la salle d'autres membres de notre coalition. Je tiens en particulier à vous signaler Sarah Paracha, membre de notre comité de participation de la jeunesse, la seule enfant—c'est–à–dire qu'elle est âgée de moins de 18 ans—qui ait été élue par d'autres enfants pour représenter les enfants canadiens au Sommet mondial des enfants. Pas d'autres pays ne s'est fait représenter par un enfant de cette façon–là.

Nous tenons absolument à représenter la voix des enfants et à nous faire leur porte–parole. La Coalition représente une cinquantaine d'organisations nationales et internationales oeuvrant, au Canada et à l'étranger, dans le domaine de la promotion et de la protection des droits des enfants. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je vous décrive, la télévision s'en est chargée, certaines des situations dans lesquelles se trouvent actuellement les enfants dans le monde. Les images qui nous viennent du Rwanda sont presque suffisantes pour résumer de la façon la pire possible la situation actuelle.

[*Text*]

What we would like to talk about is that in this condition of change in the world situation in which, with the end of the Cold War, the kinds of struggles that one sees in Rwanda are becoming more current, our aid policy should be able to be guided by the reality of those changes. We'd like to speak to the general principles that guide our official development assistance policy. We'd like to see these principles embedded.

Historical continuity: The last formal aid policy review, "Sharing Our Future", did not constitute a new direction for Canada. It was a consolidation of the direction and priorities that had emerged within the Canadian government, the NGO sector and the Canadian population over the previous decade. These principles are still appropriate. What is needed is their implementation.

The second principle is keeping our word. For over 15 years Canada has promised that we would move toward providing 0.7% of our GNP for official development assistance. We are still only at 0.4%. Coalition recognizes the need for fiscal restraint and deficit reduction, but our entire ODA—the resources we, one of the wealthiest nations on earth, share with the poorest—is less than 0.5% of our GNP. When between 35,000 and 40,000 children under the age of five still die every day from preventable causes, surely there are other places that can be cut without asking the most vulnerable children in the world to carry the load of our deficit reduction.

• 1600

We have long enjoyed a position of leadership, respect, and influence in world affairs that is out of proportion to our role as an economic, military, or cultural power and we in the coalition believe such leverage as we do have has been based on our reputation for fairness and for altruism and our respected national character.

At this point I would like to point out that approximately $25 million a year is donated by Canadians to relief and development causes, and of that amount 60% goes directly to causes affecting children. I feel that from the point of view of people who vote with their pocketbooks, there should be a demonstration that from the Canadian public point of view the needs of children and the opportunities to do things on their behalf rank very highly.

Our aid policies and practices, based as they have been on the alleviation of poverty, concern for the most vulnerable and the poorest, and relative independence from our economic self-interest have been a major factor in establishing our reputation. So any alteration to our aid policy should seek to strengthen our positive reputation, since it's by far the most effective means of leverage available to us.

The third principle is first call for children. We signed the declaration at the World Summit for Children. We agreed by doing so to abide by the principle of first call for children as it was enunciated there. The first call for children is not only a principle grounded in universal morality, it is also common sense. Over 50% of the population of the developed world is under 18 years of age. If they do not arrive at adulthood alive, healthy, and educated then the whole process of development is seriously impaired.

[*Translation*]

Ce dont nous aimerions parler, c'est du fait que devant l'évolution de la situation mondiale où, après la fin de la guerre froide, on assiste à des conflits de plus en plus fréquents tels qu'au Rwanda, notre politique d'aide doit tenir compte de cette nouvelle réalité. Nous aimerions donc nous arrêter sur les principes généraux qui doivent aider notre politique d'aide publique au développement. Ces principes devraient à notre avis rester sacrés.

Continuité historique: La dernière révision officielle de la politique d'aide «Partageons notre avenir» n'a pas représenté une nouvelle orientation pour le Canada. Il s'agissait plutôt d'une consolidation des priorités et de l'orientation apparues, au cours de la décennie antérieure, au sein de la population, du gouvernement et du secteur des ONG canadiennes. Les principes énoncés sont toujours valables. Ce qu'il faut, c'est les mettre en oeuvre.

Le deuxième principe est le respect des promesses. Depuis plus de quinze ans, le Canada promet qu'il va consacrer 0,7 p. 100 de son PNB à l'aide publique au développement. Nous ne sommes toujours qu'à 0,4 p. 100. La Coalition reconnaît la nécessité de restrictions fiscales et d'une réduction du déficit. Mais la somme totale de notre APD—les ressources que notre pays, l'un des plus riches au monde, partagent avec les plus démunis—s'établit à moins de la moitié de 1 p. 100 de notre PNB. Voyant mourir chaque jour de 35 000 à 40 000 enfants âgés de moins de cinq ans qui sont emportés par des maux qu'il est possible de prévenir, nous sommes sûrement capables de faire des coupures ailleurs, sans demander aux enfants les plus vulnérables du monde de payer pour la réduction de notre déficit.

Depuis longtemps la présence du Canada dans les affaires mondiales, le respect et l'influence dont il jouit, sont sans mesure avec son poids économique, militaire ou culturel. Le pouvoir que nous exerçons est fondé sur notre réputation d'équité et d'altruisme et sur le respect accordé à notre caractère national.

J'aimerais souligner que chaque année, les Canadiens donnent environ 25 millions de dollars pour des causes de secours et de développement et qu'environ 60 p. 100 de cette somme va directement à des causes touchant les enfants. Si l'on considère que les gens votent avec leur portefeuille, cela doit donner une idée de l'importance que le public canadien attache aux enfants et à tout ce qui peut être fait pour eux.

Notre politique et nos pratiques dans le domaine de l'aide, fondées sur le soulagement de la misère, le souci des plus démunis et des plus vulnérables, et une relative autonomie par rapport à nos intérêts économiques, ont été un facteur important dans l'établissement de notre réputation. Toute modification de nos politiques d'aide devrait viser le renforcement de notre renommée, puisque celle-ci constitue de loin notre moyen d'action le plus efficace.

Le troisième principe, c'est celui de la priorité aux enfants. En signant la Déclaration du Sommet mondial pour les enfants, le Canada s'est engagé à respecter le principe de la priorité aux enfants énoncée au Sommet et dans la Déclaration. La priorité aux enfants ne représente pas seulement un principe fondé sur la moralité universelle, elle découle aussi du sens commun. Plus de 50 p. 100 de la population des pays en voie de développement a moins de 18 ans. La survie de ces enfants jusqu'à l'âge adulte, leur santé et leur éducation sont indispensables au processus de développement.

[*Texte*]

The fourth principle is vulnerability as a priority, which I won't address but we can talk about later.

The fifth principle is the implementation of the United Nations Convention on the Rights of the Child and the World Summit Declaration. The UN Convention on the Rights of the Child has been ratified by more countries than any other convention in the history of the United Nations, I believe 173 at the last count. It has more consensual support than any other approach to issues to do with human rights.

Both the convention and the declaration signed at the World Summit on Children, which was attended by an unprecedented number of heads of state, have put children in the forefront of issues. For the first time in history, an internationally accepted framework exists with guiding principles and targets to guide ODA policies and programs.

In addition, the year 2000 goals that were agreed upon at the summit provide clear operational priorities. I won't list them; they're in the brief we have presented. They have to do with immunization of 90% of children and so on.

Our recommendations with respect to the official development assistance policy is that first of all we need an international plan of action that has mid-to long-term goals. The first-priority short-term goal is child survival. Making sure that children do not die from easily preventable causes is the obvious place to start. Mother and child health is the cornerstone to child survival.

A mid-term priority is child protection. Policies and programs that lead to the protection of children in difficult circumstances from those forces that destroy their quality of life, rob them of their childhood, and even kill them must continue to receive priority. Action related to the protection of children, particularly street children, sexually exploited girls and boys, child labourers, children exploited by the drug trade, children in zones of conflict and refugee situations, and child soldiers, must be strengthened over the next one to three years.

Recent efforts in the area of child protection in war and regional conflict are to be commended, but we recommend these programs not be limited to the physical needs of children but be expanded to include the need for treatment of trauma and for peace education and peace-building.

• 1605

The universal and most effective means for protecting children is the family unit. It's our view that Canada must not only support programs for the protection of children but must also use its voice and power of moral suasion to advocate for these measures in international gatherings and institutions and in our bilateral relations with other countries.

[*Traduction*]

Le quatrième principe est celui de la priorité aux plus vulnérables, je n'en parlerai pas maintenant, mais nous pourrons y revenir plus tard.

Le cinquième principe concerne la mise en oeuvre de la Convention des Nations unies relative aux droits de l'enfant et de la Déclaration du Sommet mondial. La Convention des Nations unies relative aux droits de l'enfant a été ratifiée par plus de pays que toute autre convention de l'histoire des Nations unies. En effet, aux dernières nouvelles, je crois que 173 pays avaient ratifié cette convention qui fait l'objet d'un consensus sans égal comparé aux autres questions relatives aux droits de la personne.

Tant la Convention que la Déclaration signée au Somment mondial sur les enfants, un sommet auquel a assisté un plus grand nombre de chefs d'État que tout autre sommet antérieur, donnaient une place prépondérante aux enfants. Pour la première fois dans l'histoire, un cadre accepté sur le plan international définit les principes directeurs et les objectifs devant régir les politiques et les programmes de l'aide publique au développement.

De plus, les objectifs de l'an 2000 fixés par le Sommet permettent de définir clairement les priorités de notre programme d'aide. Je n'en ferai pas la liste, vous les trouverez dans notre mémoire. Entre autres choses, 90 p. 100 des enfants immunisés, etc.

Nos recommandations relatives à l'aide publique au développement portent avant tout sur la nécessité d'adopter un plan d'action internationale à moyen et à long terme. La priorité immédiate est la survie des enfants. De toute évidence, il faut commencer par empêcher les enfants de mourir de causes faciles à éliminer. La santé des mères et des enfants constitue la pierre angulaire de la survie des enfants.

Une priorité à moyen terme: la protection des enfants. Il faut continuer à accorder la priorité aux politiques et aux programmes assurant la protection des enfants en difficulté contre les forces ayant pour effet de détruire la qualité de leur vie et de les priver de leur enfance, parfois de causer leur mort. Il faut renforcer, au cours des trois prochaines années, les actions visant à protéger les enfants, et notamment les enfants de la rue, les filles et garçons victimes d'exploitation sexuelle, les enfants qui travaillent, les enfants exploités par les trafiquants de drogue, les enfants qui se trouvent dans les zones de conflit, les enfants réfugiés, et les enfants soldats.

Des efforts louables ont été consacrés récemment à la protection des enfants dans les zones de guerre ou de conflit régional. Nous recommandons que ces programmes soient élargis et qu'on cesse de les limiter aux besoins physiques de l'enfant en y ajoutant le traitement des traumatismes psychiques et l'éducation pour la paix.

La cellule familiale constitue le moyen universel, et encore aujourd'hui le plus efficace, d'assurer la protection des enfants. À notre avis, le Canada ne doit pas se contenter d'appuyer les programmes de protection de l'enfance, mais également utiliser sa voix et sa crédibilité morale pour promouvoir de telles mesures dans les rencontres et les institutions internationales et dans ses relations bilatérales avec d'autres pays.

[*Text*]

The long-term priority is child development. It is the position of the coalition that child development is human resource development and not welfare. Programs that support the basic health and education of children have demonstrated positive rates of return for the individual, the community, and the country over the past 30 years. I think it's encouraging, in the state of the world's children, to see the progress of nations from UNICEF. It demonstrates that certain programs in which we have invested do have a very positive return, and we must examine those.

In conclusion, we recommend that over the next year the Canadian government take the following action: that the Canadian government develop a coherent mid–to long–term plan with clearly stated policies, goals, and priorities for caring for the world's children; and that the NGO community be part of the consultative process. We recommend that a committee similar to the one established prior to the World Summit on Children, which included representatives from various government departments as well as from the coalition, be reactivated for this purpose.

Secondly, we recommend that programs such as CIDA's NGO Fund for Children in Difficult Circumstances and Health Canada's Partners for Children fund be reviewed prior to their termination and if they're considered to be effective, they can be continued and revised as needed.

Thirdly, we recommend that all branches of the Canadian government whose actions affect the well–being of the world's children use the internationally accepted standards of the United Nations Convention on the Rights of the Child in their rationales for policy and programs and in communication with overseas partners and the Canadian public. Thank you.

Mr. Craig Copland (Member and President of Feed the Children, Canadian Coalition for the Rights of Children): I'm here as a member of the Canadian Coalition for the Rights of Children. I wish to just underscore a couple of points made by Ms Pearson, our chair.

As one of the NGOs very active in Canadian foreign aid overseas, we are very aware that for the last 10 to 20 years Canadian foreign aid policy has generally been founded on the philosophy of addressing basic human needs. Canada's priorities have been the alleviation of poverty among the most vulnerable and in the least–developed countries. During the last couple of years there appears to have been a shift away from that philosophy towards an emphasis on macroeconomic solutions, structural adjustment, and these other types of programs.

[*Translation*]

La priorité à long terme est l'épanouissement des enfants. La Coalition estime que les mesures favorisant l'épanouissement des enfants ne relèvent pas de la bienfaisance, mais bien du développement des ressources humaines. Au cours des trente dernières années, les programmes répondant aux besoins fondamentaux des entants en matière de santé et d'éducation ont offert des taux de rendement favorables à l'individu, à la collectivité et au pays. À mon avis, il est encourageant de constater les progrès accomplis dans les nations grâce à l'UNICEF en voyant la situation des enfants du monde s'améliorer. Cela prouve que certains programmes dans lesquels nous avons investi ont des effets très positifs, et nous devons nous y intéresser particulièrement.

En conclusion, la Coalition recommande au gouvernement canadien de prendre les mesures suivantes au cours de l'année qui vient: que le gouvernement canadien élabore, en consultation avec la communauté des ONG, un plan d'appui aux enfants du monde à court et à moyen terme. Ce plan doit être cohérent et comporter des politiques, des objectifs et des priorités clairement définis. Nous recommandons à cette fin que l'on mette sur pied un comité semblable à celui qui avait été formé avant le Sommet mondial pour les enfants et la ratification de la Convention par le Canada, et qui regroupait des représentants de la Coalition et de divers ministères.

Deuxièmement, nous recommandons que des programmes comme le Fonds de la Direction des ONG pour les enfants en difficulté de l'ACDI et le Fonds en Partenariat pour les enfants de Santé Canada fassent l'objet d'une étude avant que l'on n'y mettre fin et, s'ils paraissent efficaces, qu'ils soient maintenus tels quels ou modifiés selon les besoins.

Troisièmement, nous recommandons que tous les organismes de l'État canadien dont les actions peuvent influencer le bien–être des enfants du monde, au moment de justifier leurs politiques et programmes ou de communiquer avec leurs partenaires étrangers ou avec le public canadien, appliquent les normes reconnues à l'échelle internationale de la Convention des Nations unies relative aux droits de l'enfant. Merci.

M. Craig Copland (membre et président, de Feed the Children, Coalition canadienne pour les droits des enfants): Je suis ici en ma qualité de membre de la Coalition canadienne pour les droits des enfants. Je veux seulement revenir brièvement sur deux ou trois observations de M^me^ Pearson, notre présidente.

Notre ONG participe activement aux activités d'aide publique canadienne à l'étranger, et nous savons fort bien que depuis 10 ou 20 ans, la politique étrangère du Canada en ce qui concerne l'aide est fondée sur la nécessité de faire face aux besoins fondamentaux de l'être humain. La priorité du Canada était de soulager la pauvreté parmi les pays les plus vulnérables et les moins développés. Depuis deux ans, on semble s'écarter de cette philosophie pour s'intéresser à des solutions macro–économiques, à des ajustements structurels et à d'autres types de programmes.

[*Texte*]

Our position is not just a humanitarian position. Ms Pearson referred to the fact that our position on caring for children is not just grounded in universal human values. We also believe it is common sense. We believe the shift away from basic human needs to a macroeconomic approach is simply futile, stupid, dumb, wrong-headed, and is not going to accomplish what we want to accomplish.

The reason is that whether we like it or not, Canada is not a major economic and military power. We are a middle power. Such prestige, voice, influence, and clout as we have on the world stage—and we have a lot of it, far out of proportion to our relative strength as an economic and military power—is there because we have a history of altruism, compassion, fairness, and of doing things irrespective of our own national self-interest in economics or politics. We have been respected and we have a voice in the world not because the world perceives us to be powerful but because the world perceives us to be good.

We are not going to have a strong economic voice. We will never have the clout of the EC, the U.S., or Japan or the emerging economy and force of China or some of the other major economic blocs of the world if we try to emphasize macroeconomic solutions. We just don't have the clout to push other countries in those directions. We think it is just futile for us to be trying. We may as well stay with what we have done, and done very well, over the last two decades, which is to develop a foreign policy based on human values and with a very high priority for the one-half of the world's population in developing countries that are children and youth.

• 1610

We are urging that the committee, the government and everybody involved in the review of foreign aid policy and foreign policy keep these very practical limitations in mind as you continue this very important process of contributing to that review. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Copland. That was very useful.

I now call Mr. Errol Mendes, professor from the Human Rights Research and Education Centre.

M. Errol Mendes (professeur, Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne): Merci, monsieur le président.

J'aimerais d'abord dire que j'ai une copie de mon exposé en anglais pour chaque membre du Comité, mais que je n'ai pas eu le temps de le faire traduire en français. Si vous le voulez, je vais en faire faire une traduction pour ceux qui veulent une version française.

With that in mind, I would like to say that I was asked by the organizers of this particular session to speak specifically on the relationship between trade and human rights. I put my brief in the form of a question: Do trade and human rights have to do battle?

[*Traduction*]

Notre position n'est pas seulement fondée sur des considérations humanitaires. M^me^ Pearson a dit que si nous nous intéressons au sort des enfants, ce n'est pas uniquement à cause de valeurs humaines universelles, mais également parce que nous estimons que c'est une question de bon sens. Il nous semble futile, stupide, idiot et erroné de minimiser l'importance des besoins fondamentaux de l'être humain pour adopter une démarche macro-économique: une telle solution n'accomplira pas ce que nous voulons accomplir.

En effet, que nous le voulions ou pas, le Canada n'est ni une puissance économique majeure, ni une puissance militaire majeure. Nous sommes une puissance moyenne. Notre prestige, notre présence, notre influence et notre pouvoir sur la scène mondiale—et nous possédons ces attributs d'une façon considérable, hors de proportion avec notre importance économique et militaire—tout cela tient à notre passé d'altruisme, de compassion, d'équité et d'actes qui ne sont pas motivés par notre propre intérêt national sur les plans économique et politique. Si on nous respecte et si on nous écoute dans le monde, ce n'est pas parce qu'on nous considère comme puissants, mais parce qu'on nous pense bons.

Nous ne pouvons pas espérer avoir une présence économique forte. Nous n'aurons jamais l'influence de la Communauté économique, des États-Unis ou du Japon, ni même celle de certaines économies montantes comme la Chine et d'autres blocs économiques importants dans le monde, si nous accordons une trop grande importance aux solutions macro-économiques. En effet, nous n'avons tout simplement pas assez d'influence pour convaincre d'autres pays d'adopter ces démarches. Bref, il est inutile d'essayer. Nous ferions mieux de continuer comme par le passé, poursuivre l'excellent travail accompli au cours des deux dernières décennies et adopter une politique étrangère fondée sur des valeurs humaines, une politique qui accorde une priorité élevée à cette moitié de la population des pays en voie de développement que forment les enfants et les jeunes.

Nous pressons le comité, le gouvernement et tous ceux qui participent à l'examen de la politique en matière d'aide à l'étranger et de la politique étrangère de garder bien présentes à l'esprit ces limites très pratiques en poursuivant cette opération très importante de contribution à l'examen. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Copland. Vos remarques sont très utiles.

Je demande maintenant à M. Errol Mendes, professeur au Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne, de venir.

Mr. Errol Mendes (Professor, Human Rights Research and Education Centre): Thank you, Mr. Chairman.

First, I'd like to say that I have a copy of my presentation in English for every member of the committee but I did not have time to have it translated into French. If you wish, I can have it translated for those who would like a French version.

Cela dit, les organisateurs de la séance en cours m'ont demandé de parler particulièrement des liens entre le commerce et les droits de la personne. C'est donc sous forme de question que je vais aborder mon exposé: le commerce et les droits de la personne doivent-ils être en conflit?

[*Text*]

I'm going to answer that question by saying that fundamental truths are very rarely found in the obvious. It is obvious to many people that there is a battle between trade and human rights right now in the world, but this obviousness may mask the reality that this battle could ultimately be a very inefficient and false one.

The question I want to ask is why has the free–market model triumphed across the world, even in socialist countries such as China? Perhaps the answer lies in the fact that the free–market model is underpinned by the most fundamental aspect of the human condition, the desire to be free.

Freedom, in turn, unleashes the essentials of a successful free–market model, namely, incentives for individuals, families, groups to search for material and spiritual betterment. This search for spiritual and material betterment creates the demand that drives the supply.

Even with these essentials in place, I suggest the free–market model is doomed, whether it is beginning anew in Beijing or is booming in Bangkok, because there is no freedom that is absolute. No free–market model can be sustainable if it is ultimately manipulated by despots or oligarchs who are uncaring about justice and equality for people who are both subjects and players in the marketplace.

I suggest that a free–market model necessitates, above all else, the essentials of the rule of law, as my colleague, Mr. Préfontaine, has just mentioned in his exposé. There would be little desire for anyone to trade with or within a state where the authorities rule by arbitrary decision and business interests are not safe from capricious or malevolent actions of the state.

Secondly, I suggest that a form of independent dispute settlement must arise to resolve trading and, indeed, other types of conflicts, that lays the foundations for, ultimately, an independent judiciary.

Thirdly, I suggest the requirement for workable and clear commercial trade, and ultimately public laws, calls for consultation that may begin with business, with labour, but ultimately ends up in the desire for a true democracy in the free–market model.

However, if the strategy for integrating the free–market model with the values of human rights and democracy is chosen by western liberal democracies like Canada, I suggest it needs tremendous amounts of patience, diplomacy and sophistication for any foreign policy. It needs expertise, and scholarship, and democratic processes, and the rule of law, to work with businesses, governments, and trade associations to make every trade initiative in the Asia–Pacific and elsewhere a virus for spreading universal principles of human rights and democracy. The Human Rights Centre at the University of Ottawa is presently facing this challenge in particular in the Asia–Pacific.

[*Translation*]

Je vais répondre à cette question en disant que les vérités essentielles se trouvent rarement dans ce qui est évident. Il est évident pour beaucoup qu'il y a à l'heure actuelle un conflit entre le commerce et les droits de la personne dans le monde, mais cette évidence peut cacher la vérité, à savoir que ce conflit pourrait en définitive être tout à fait inutile et faux.

La question que je veux maintenant poser est la suivante: pourquoi le modèle du marché libre a–t–il triomphé dans le monde, même dans les pays socialistes comme la Chine? La réponse réside peut–être dans le fait que le modèle du marché libre est étayé par l'aspect le plus fondamental de la condition humaine, c'est–à–dire le désir d'être libre.

La liberté, à son tour, libère les fondements d'un modèle réussi de marché libre, à savoir le fait d'encourager l'individu, la famille et le groupe à chercher à améliorer sa situation matérielle et spirituelle. Cette recherche est à la source de la demande, laquelle donne lieu à l'offre.

Même lorsque ces éléments fondamentaux sont en place, il me semble que le modèle du marché libre est condamné, qu'il en soit à ses balbutiements comme à Beijing ou qu'il prospère comme à Bangkok, parce qu'il n'y a pas de liberté qui soit absolue. Aucun modèle de marché libre ne peut être durable s'il est manipulé en définitive par des despotes ou des oligarches qui se soucient peu de justice et d'égalité lorsqu'il y a des personnes qui sont à la fois les sujets et les joueurs du marché.

Il me semble qu'un modèle de marché libre exige avant tout les fondements de la règle du droit, comme vient de le dire mon collègue, M. Préfontaine, dans son exposé. Il est peu souhaitable pour qui que ce soit de faire du commerce avec un État ou dans un État où les responsables gouvernent à coup de décisions arbitraires et où les intérêts commerciaux ne sont pas à l'abri d'actions capricieuses ou malveillantes de la part de l'État.

Deuxièmement, il me semble qu'une structure de règlement des différends qui soit indépendante doit être créée pour résoudre les conflits commerciaux et également les autres types de conflits, structure qui constituerait le fondement d'un futur organe judiciaire indépendant.

Troisièmement, il me semble que la nécessité d'avoir des lois commerciales, et par la suite publiques, qui soient précises et réalistes, exige des consultations qui pourraient commencer au niveau commercial avec les syndicats, mais aboutir en définitive au désir de démocratie véritable dans un modèle de marché libre.

Toutefois, si la stratégie d'intégration du modèle de marché libre assortie de valeurs en matière de droits de la personne et de démocratie est choisie par des démocraties occidentales libérales comme le Canada, je crains que toute politique étrangère n'exige une somme énorme de patience, de diplomatie et de subtilité. Il faut des connaissances, de l'érudition des procédés démocratiques et la règle du droit pour travailler avec des entreprises, des gouvernements et des associations commerciales pour faire que toute initiative commerciale dans la région Asie–Pacifique ou ailleurs devienne un virus qui répande les principes universels des droits de la personne et de la démocratie. Le Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne de l'Université d'Ottawa est actuellement confronté à ce défi, notamment dans la région Asie–Pacifique.

[*Texte*]

Finally, those who suggest that there is a clash between human rights and trade are claiming that the 21st century will see the Cold War replaced by the clash of civilizations, between the values of the west, which place a primordial premium on the dignity and rights of the individual, and the values of other civilizations, especially those of the Asia–Pacific, which emphasize social order and material progress. Again I suggest this is too obvious. This thesis ignores the emergence of a global political culture brought together by instantaneous communication, a global mass media and marketplace, and mass migrations of people and ideas across what is really a very small planet.

Instead, I suggest that the 21st century will see a global culture that aims at a symbiosis of the world's great civilizations. The west will be as profoundly affected by this symbiosis as will be the communitarian civilizations of the Asia–Pacific.

• 1615

The west is realizing that the free flight of individual liberty without the values of community leads to doomed societies infected by social breakdown on a massive scale, from crime–ridden cities to moral disparities between those who have and those who have not. Societies that ignore either the value of individual human dignity or the profound justice of social equality will ultimately face a doomed society.

Above the din of the marketplace it takes wisdom to see that there is a ticking social time bomb. The ticking may take place from massive violations of civil and political rights to huge economic disparities between coastal economic zones and impoverished rural areas to massive economic oligarchies built on family nepotism and corruption. When the detonation takes place in these societies, the results can be catastrophic, not only for global peace but also for the high hopes of business, which have invested billions in these societies.

Imagine the consequences for Canadian business and indeed Canadian governments if there were a civil war in China, or Russia or Mexico, or ethnic warfare on the scale of the former Yugoslavia, in one or more of the southeast Asian tigers. I suggest that the level playing field for trade and business and human rights must be built on universal principles of human dignity, labour standards, and environmental protection, not upon the moral turpitude of exploitation of human dignity, human labour, and global environmental degradation.

I suggest the country will be defined at the dawn of the 21st century by its desire to balance its strategic interests with its duties to a global citizenry and the world it wishes its children to inherit. The point of departure for a new Canadian foreign policy can never be a choice between trade and human rights. It must be the categorical imperative of trade and human rights.

[*Traduction*]

Enfin, ceux qui estiment qu'il y a incompatibilité entre les droits de la personne et le commerce prétendent qu'au XXIe siècle, la Guerre froide sera remplacée par le choc des civilisations, entre les valeurs de l'Ouest qui accorde la première place à la dignité et aux droits de l'individu, et les valeurs des autres civilisations, surtout celles de la région Asie–Pacifique, qui insistent sur l'ordre social et le progrès matériel. Encore une fois, cela me semble trop évident. Cette thèse ne tient pas compte de l'émergence d'une culture politique mondiale due à la communication instantanée, aux mass–media et aux marchés mondiaux, aux migrations massives des gens et des idées dans toute la planète qui est en fait très petite.

Il me semble au contraire qu'au XXIe siècle, on verra une culture mondiale qui cherchera à réaliser une symbiose des grandes civilisations mondiales. L'Ouest sera aussi profondément touché par cette symbiose que les civilisations qui appliquent le communitarisme comme celles de la région Asie–Pacifique.

L'Ouest est en train de comprendre que la liberté individuelle totale sans valeurs communautaires donne lieu à des sociétés condamnées qui souffrent d'un effondrement social massif allant des villes où règne le crime aux disparités morales entre les riches et les pauvres. Les sociétés qui font fi soit de la valeur de la dignité humaine individuelle, soit de la profonde justice de l'égalité sociale sont condamnées.

Il faut une certaine perspicacité pour voir qu'au–delà du tohu–bohu du marché il y a une bombe sociale prête à exploser. Cette explosion pourrait être déclenchée par le non–respect généralisé des droits civiques et politiques, par d'énormes disparités économiques entre les zones côtières et les régions rurales appauvries, ou encore par de très nombreuses oligarchies économiques bâties sur le népotisme et la corruption. Lorsque l'explosion aura lieu dans ces sociétés, les résultats pourraient être catastrophiques, non seulement pour la paix mondiale, mais également pour les grandes espérances des entreprises qui ont investi des milliards dans ces sociétés.

Imaginez les conséquences pour les entreprises canadiennes et les gouvernements canadiens d'une éventuelle guerre civile en Chine, en Russie ou au Mexique, d'une guerre ethnique de l'ordre de celle qui se déroule dans l'ancienne Yougoslavie ou dans un ou plusieurs États parmi ceux qu'on appelle les Tigres d'Asie du Sud–Est. Il me semble qu'il y aura égalité des chances pour le commerce et les droits de la personne si l'on s'appuie sur les principes universels de la dignité humaine, sur le respect de normes de travail, sur la protection de l'environnement, et non sur la turpitude morale que constitue l'exploitation de la dignité humaine et de la main–d'oeuvre humaine, et sur la dégradation de l'environnement mondial.

Il me semble qu'à l'aube du XXIe siècle, un pays sera défini en fonction de son désir d'équilibrer ses intérêts stratégiques avec ses devoirs envers les citoyens du monde et envers le monde qu'il souhaite laisser en héritage à ses enfants. Ce n'est pas un choix entre le commerce et les droits de la personne qui doit être le point de départ d'une nouvelle politique étrangère du Canada. Il faut que ce soit impérativement le commerce et les droits de la personne.

[*Text*]

With these views in mind I suggest the following precise recommendations. One, as part of any old bilateral agreements with countries that have a record of human rights abuses and the lack of good governments and democratic development, there should be a component that funds partnerships between Canadian and developing institutions and civil society that aims at establishing and promoting the rule of law.

You will see in my brief that I suggest the details of how one can go about defining this component of all bilateral trade agreements, which can focus on good governments, democratic development and human rights. In particular, I want to point out that this country has developed a tradition of focusing on national institutions dealing with human rights, the protection of women's rights as human rights, and the protection of the rights of children. I suggest special partnerships could be aimed to develop expertise in law reform in critical areas such as criminal law—obviously, we have expertise in this country, from Mr. Préfontaine's exposé—family law and the rights of children, as has been demonstrated by the Coalition on the Rights of Children, and labour law.

I suggest that support should be given to democratic legislatures to assist human rights and good governance processes in the developing world.

Two, I suggest that any major trade initiative of the government and indeed official trade delegations to countries that have dubious records should include specialists and representatives of organizations involved in the areas of the rule of law, good government and democratic development, to assist in the long-term improvements and the political, legal, and social infrastructure of the targeted country.

Three, the Government of Canada should support international networks of national human rights institutions. The Canadian Human Rights Commission is a recognized leader in the creation of such a network worldwide. The Human Rights Research and Education Centre at the University of Ottawa is working closely with the Canadian Human Rights Commission to obtain Canadian government support, to establish a permanent Canadian presence in this field.

Four, the Government of Canada should develop special expertise within regional trade and political organizations such as APEC, NAFTA, the Commonwealth, *La francophonie*, and the OAS, which promote the rule of law and good governments as a fundamental infrastructure of a fair and free trading regime.

Five, the Government of Canada should target for assistance multilateral, Canadian and foreign non-governmental institutions and organizations, including the ILO and UNICEF, which have developed expertise in promoting country specific or region specific minimal health and safety standards in the workplace, other fair labour practices, the promotion of equal rights of women as workers and the prohibition of exploitation of child labour. The concrete outcome of such assistance could

[*Translation*]

Compte tenu de tout cela, je ferai les recommandations suivantes. Premièrement, dans le cadre de toute ancienne entente bilatérale avec un pays qui est connu pour ne pas respecter les droits de la personne et pour ne pas être l'image d'un bon gouvernement et du développement démocratique, il devrait y avoir un élément qui finance des partenariats entre les institutions canadiennes et les pays en développement et la société civile en vue d'instaurer la règle du droit.

Vous verrez que dans mon exposé, je donne quelques détails sur la façon dont on peut envisager de définir cet élément de toute entente commerciale bilatérale, afin d'insister sur le bon gouvernement, le développement démocratique et le respect des droits de la personne. Je tiens à préciser que notre pays insiste traditionnellement sur les institutions nationales qui traitent des droits de la personne, de la protection des droits des femmes au titre des droits de la personne, et de la protection des droits des enfants. Je proposerais des partenariats spéciaux en vue de transférer des compétences en réforme du droit dans des domaines primordiaux comme le droit pénal—et il est clair d'après l'exposé de M. Préfontaine, que nous avons des compétences dans notre pays—le droit de la famille et les droits des enfants—la Coalition canadienne pour les droits des enfants en est une preuve—et le droit du travail.

J'estime que l'on devrait encourager les parlements démocratiques à faire avancer la cause des droits de la personne et du bon gouvernement dans les pays en développement.

Deuxièmement, il me semble que toute initiative commerciale importante du gouvernement et surtout que toutes les délégations commerciales officielles qui vont dans des pays où la situation n'est pas nette à cet égard, devraient comporter des spécialistes et des représentants d'organisations s'occupant des domaines de la règle du droit, du bon gouvernement et du développement démocratique, pour aider le pays concerné à améliorer à long terme son infrastructure politique, juridique et sociale.

Troisièmement, le gouvernement du Canada devrait encourager les réseaux internationaux des institutions nationales des droits de la personne. La Commission canadienne des droits de la personne est un chef de file reconnu pour ce qui est de créer un tel réseau dans le monde entier. Le Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne de l'Université d'Ottawa travaille en étroite collaboration avec la Commission canadienne des droits de la personne pour obtenir l'appui du gouvernement canadien, afin de créer une présence canadienne permanente dans ce domaine.

Quatrièmement, le gouvernement du Canada devrait se doter de compétences particulières au sein des organisations commerciales et politiques régionales comme l'APEC, l'ALENA, le Commonwealth, la Francophonie et l'OEA, qui favorisent la règle du droit et le bon gouvernement à titre d'infrastructure fondamentale d'un régime commercial équitable et libre.

Cinquièmement, le gouvernement du Canada devrait se donner pour but d'aider les institutions et organisations multilatérales canadiennes, étrangères et non gouvernementales comme l'OIT et l'UNICEF, qui ont acquis des compétences dans le domaine de la promotion, dans chaque pays ou région, de normes de santé et de sécurité minimum au travail, d'autres pratiques de travail équitable, de la promotion des droits des femmes en matière d'égalité au travail et de l'interdiction de

[*Texte*]

be voluntary or legislated codes of conduct for Canadian and multinational businesses.

Six, the Government of Canada as executive decision-makers in multilateral organizations—the emerging World Trade Organization and the established international financial institutions such as the World Bank and the International Monetary Fund—should lobby for processes that are in accordance with good government and democratic development.

There is a record of decision-making not being transparent in these institutions. The Canadian government, as my brief has outlined, can push to have these decision-making procedures be made more transparent, be made more publicly accountable.

Perhaps the greatest obstacle, as I say in my brief, is to convince these organizations and their experts in economics, labour law, and trade law, that human rights, good governance, amd democratic development are not peripheral but essential and core to their functions.

Seven, I would suggest that the Government of Canada should advocate in the next round of world trade talks that the following agenda be included:

That the exploitation of child labour in export industries be deemed a grave form of violation of world trading rules;

That the use of forced labour likewise be regarded as a violation of world trading rules, including labour that forces the workers to operate in conditions that pose substantial risk of death and injury;

To regard the inability to trade in accordance with the rule of law as a possible nullification and impairment of the benefits of world trading rules.

I suggest in conclusion that trade and human rights may be impossible where a country has brutalized its citizens, or aided in the brutalization of other countries' citizens to such an extent that no moral or utilitarian principle can justisfy trade and human rights.

The case of the former apartheid regime in South Africa and the present regimes in Burma, Haiti and Serbia are intuitive examples. Bilateral and multilateral trade and aid sanctions should be imposed in such circumstances. I agree there will always be debate as to which abusers of human rights should qualify for such trade sanctions.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Professor Mendes.

Can I just get some explanations? I listened attentively to everybody and I have some questions to ask.

[*Traduction*]

l'exploitation de la main-d'oeuvre enfantine. Une telle aide pourrait avoir pour résultat concret des codes de conduite volontaires ou légiférés pour les entreprises canadiennes et multinationales.

Sixièmement, le gouvernement du Canada, en sa qualité de décideur au sein d'organisations multilatérales—l'Organisation mondiale du commerce, les institutions financières internationales existantes comme la Banque mondiale et le Fonds monétaire international—devrait faire pression pour que l'on applique des procédés conformes au bon gouvernement et au développement démocratique.

• 1620

On dit que les décisions n'ont pas la transparence voulue dans ces institutions. Le gouvernement canadien, comme je le précise dans mon mémoire, peut faire pression pour que ces mécanismes de décision deviennent plus transparents, donnent lieu à des comptes rendus publics.

Le plus gros obstacle sans doute, comme je l'indique dans mon mémoire, consiste à convaincre ces organisations et leurs experts en économie, en droit du travail et en droit commercial du fait que les droits de la personne, le bon gouvernement et le développement démocratique ne sont pas accessoires, mais essentiels à leurs fonctions.

Septièmement, je suggère que le gouvernement du Canada fasse pression pour que le programme suivant fasse partie de la prochaine série de négociations commerciales mondiales:

Que l'exploitation de la main-d'oeuvre enfantine dans les industries d'exportation soit considérée comme une violation grave des règles commerciales mondiales;

Que le recours au travail forcé soit également considéré comme une violation des règles commerciales mondiales, y compris le travail qui oblige les travailleurs à évoluer dans des conditions qui comportent des risques importants de mort et de blessures;

Que l'on considère l'incapacité de faire du commerce conformément à la règle du droit comme une invalidation et une diminution possibles des avantages des règles commerciales mondiales.

Il me semble en conclusion que le commerce et les droits de la personne sont peut-être impossibles lorsqu'un pays a maltraité ses citoyens ou aidé à maltraiter les citoyens d'un autre pays au point qu'aucun principe moral ou utilitaire ne puisse justifier le commerce et les droits de la personne.

Le cas de l'ancien régime d'apartheid en Afrique du Sud et des régimes actuels de Birmanie, d'Haïti et de Serbie sont des exemples qui viennent immédiatement à l'esprit. Il faudrait en l'occurrence imposer des sanctions qui touchent le commerce bilatéral et multilatéral et l'aide. Je veux bien admettre que l'on discutera indéfiniment pour savoir qui, parmi ceux qui ne respectent pas les droits de la personne, a droit à de telles sanctions commerciales.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Mendes.

Puis-je vous demander des explications? J'ai écouté attentivement tout le monde et j'aurais quelques questions à poser.

[*Text*]

Ms Pearson, in your comments—and you were talking about the ODA, the Official Development Assistance—you said the entire ODA budget for children was less than 1%. Is that what you said?

Mr. Copland: We have stated that our entire ODA is less than one–half of 1% of our GNP. These are the resources that we as one of the wealthy countries of the world devote to the development of the poor.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That I understand, but Ms Pearson said 1% of something, and I didn't understand exactly. It's 1% of what?

Ms Pearson: What I said was 0.4%, or under half of 1%.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay. So actually it's 0.4%.

Ms Pearson: That's right, 0.4%.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Mr. Mendes, you're in good company. Mr. Mitterand, this morning or yesterday, said the same thing you have said, that we should ban child labour in future world trading agreements.

Prof. Mendes: I didn't know that, but I'm glad I'm in good company.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He made that statement yesterday. Although he's on the way out and you're on the way in, it's still a good point.

Senator Comeau (Nova Scotia): Mendes for president.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'll leave it at that for now and maybe I'll step in with some questions later.

Senator Comeau, you wanted to ask some questions, sir.

Senator Comeau: Thank you very much, Mr. Chairman.

Mr. Préfontaine, you touched on an area of particular interest to me, which is a centre for peacekeeping and peacemaking, to train our troops prior to going overseas.

We've had a great deal of reluctance on the part of the defence establishment to even consider the necessity of training our troops to the values and the culture of countries where they'll be stationed or where they'll be administering their duties. I suppose one of the biggest problems the defence people have with this is the fact that we would have to use, or that they would have to use, some of their budgets. I assume that's it, because they keep repeating, every time the question is asked, a good peacekeeper is a well–trained general soldier. I disagree very strongly with that.

• 1625

Do you know of any other way we might be able to approach these people to explain where some of these people who propose training are coming from? Have we been using the wrong approach with the defence people?

[*Translation*]

Madame Pearson, dans vos remarques—vous parliez de l'APD, l'Aide publique au développement—vous avez dit que la totalité du budget de l'APD pour les enfants était inférieure à 1 p. 100. Est–ce bien ce que vous avez dit?

M. Copland: Nous avons dit que la totalité de notre APD est inférieure à 0,5 p. 100 de notre PIB. Ce sont là les ressources que nous consacrons, nous qui sommes l'un des pays riches du monde, au développement des pays pauvres.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai bien compris cela. Mais M^me^ Pearson a parlé de 1 p. 100 de quelque chose et je ne sais de quoi il s'agissait exactement. C'est 1 p. 100 de quoi?

Mme Pearson: J'ai parlé de 0,4 p. 100 ou de moins de 0,5 p. 100.

Le coprésident (M. Gauthier): Très bien. Il s'agit donc en fait de 0,4 p. 100.

Mme Pearson: C'est exact, 0,4 p. 100.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Monsieur Mendes, vous n'êtes pas seul. M. Mitterrand a dit ce matin ou hier la même chose que vous, c'est–à–dire que l'on devrait interdire la main–d'oeuvre enfantine dans nos futures ententes commerciales mondiales.

M. Mendes: Je ne le savais pas, mais je suis heureux de ne pas être seul.

Le coprésident (M. Gauthier): Il a fait cette déclaration hier. Même s'il est en fin de carrière et que vous ne faites que commencer, c'est tout de même un bon point.

Le sénateur Comeau (Nouvelle–Écosse): Nous voulons M. Mendes comme président.

Le coprésident (M. Gauthier): J'en resterai là pour l'instant, mais j'interviendrai peut–être par la suite en posant d'autres questions.

Sénateur Comeau, vous vouliez poser des questions?

Le sénateur Comeau: Merci beaucoup, monsieur le président.

Monsieur Préfontaine, vous avez abordé une question qui m'intéresse particulièrement, c'est celle d'un centre de maintien de la paix et d'édification de la paix, pour former nos soldats avant qu'ils n'aillent outre–mer.

Nous avons rencontré beaucoup de réticences de la part des responsables de la défense qui ne veulent même pas envisager la nécessité de faire connaître à nos soldats les valeurs et la culture des pays où ils vont être postés ou où ils vont s'acquitter de leurs fonctions. Je crois que l'un des gros problèmes que voient les gens de la défense à cette proposition, c'est qu'en fait nous devrions utiliser, ou plutôt ils devraient utiliser une partie de leur budget pour le faire. J'imagine que c'est ça le problème parce qu'ils ne cessent de répéter, chaque fois qu'on leur pose la question, qu'un bon gardien de la paix est un soldat ordinaire qui est bien formé. Ce n'est pas du tout mon avis.

Pourriez–vous nous suggérer un autre moyen d'aborder ces personnes pour leur expliquer pourquoi certains préconisent une telle formation? Est–ce que nous n'avons pas su nous y prendre avec les gens de la défense?

[*Texte*]

Mr. Préfontaine: I am going to have to immediately qualify what I said. The remarks I made were in relation to policing in civilian peacekeeping operations. It was the policing aspect as opposed to the military aspect.

Senator Comeau: Okay. We'll go on to a second question then.

Mr. Préfontaine: In the military context, it is something quite different for a lot of us. Once you're in there, you have to worry about maintaining the order and peace at the local level. You want to have some well–trained people in the United Nations protection context available to monitor and ensure that if the local policing authorities need help, you can have a force able to monitor, assist, and ensure a very high level of respect for the policing function. That's the area we are looking at in that context. We had a good start on that.

Senator Comeau: I understand. Generally the terms "peacekeeping" or "peacemaking" are associated with military aspects and not with local police. I assume you were using the wrong expression.

On a second question you indicated that you submitted ideas to the United Nations for the International Tribunal on War Crimes.

Mr. Préfontaine: Yes.

Senator Comeau: I am pleased to be hearing this because I believe this is an area that has been neglected for far too long. With that in mind, I believe the UN has in fact passed a resolution.

Mr. Préfontaine: Yes.

Senator Comeau: Other than the fact that the resolution at this point does not have the clout or the power of penalties, it may be a goal we should be striving for. In the meantime, have you considered proposing to the UN the concept of at least having a list of names of abusers? Supposedly, once these people leave the country in which they're abusing the human rights of their citizens, they could be tried elsewhere.

Mr. Préfontaine: The statute that was passed in the form of a UN Security Council resolution establishing the ad hoc tribunal, creating the tribunal and its apparatus and structure. . . In fact, the court is now in place. There are 11 members. One of our Canadian judges was selected for that. The Hon. Jules Deschênes was on the court of 11. The 6 prosecutors have now been named.

Several of our key lawyers in the judge advocate–general's office of the Canadian defence department served in a commission and have made their reports on the data they collected on what they were asked to do. The issues relating to the rules of procedure have just now been completed. They just sent out their rules of procedure—I'm talking about the court—for comment and we now see that there will be some jurisdictional issues to be dealt with. They are working on that. They are working on the penalty structure. We will continue to provide commentary where we think we should be doing so.

[*Traduction*]

M. Préfontaine: Il faut tout de suite que je précise ce que j'ai dit. Mes remarques portaient sur les fonctions policières dans les opérations de maintien de la paix civile. Je parlais de l'aspect policier par opposition à l'aspect militaire.

Le sénateur Comeau: Très bien. Je vais donc passer à une autre question.

M. Préfontaine: Dans le contexte militaire, c'est quelque chose de très différent pour beaucoup d'entre nous. Lorsque vous êtes là–bas, vous devez vous inquiéter de maintenir l'ordre public à l'échelle locale. Il faut des gens bien formés dans le contexte de la protection offerte par les Nations unies pour surveiller la situation et faire en sorte que si les autorités policières locales ont besoin d'aide, vous avez des soldats qui peuvent surveiller, aider, garantir un respect suffisant des fonctions policières. C'est dans ce domaine que nous envisageons la chose. Nous avions d'ailleurs bien commencé.

Le sénateur Comeau: Je comprends. On associe généralement les termes de «maintien de la paix» ou d'«édification de la paix» aux opérations militaires et non aux fonctions policières locales. J'imagine que vous vous êtes trompé d'expression.

J'en viens à ma deuxième question. Vous avez dit que vous avez soumis aux Nations unies l'idée d'un tribunal international pour les crimes de guerre.

M. Préfontaine: Oui.

Le sénateur Comeau: Je suis heureux de l'entendre car j'estime que c'est un domaine qu'on a négligé pendant trop longtemps. À cet égard, je crois que l'ONU a adopté une résolution.

M. Préfontaine: Oui.

Le sénateur Comeau: Indépendamment du fait que la résolution pour l'instant n'a sans doute pas la force ni le pouvoir d'une pénalité, ce devrait être un objectif que l'on devrait essayer de poursuivre. Dans l'intervalle, avez–vous envisagé de proposer à l'ONU l'idée d'établir au moins une liste des personnes qui commettent ces violations? On peut supposer que lorsque ces personnes quittent le pays où elles ont violé les droits de leurs concitoyens, elles pourraient être jugées ailleurs.

M. Préfontaine: La loi qui a été adoptée sous forme de résolution du Conseil de sécurité de l'ONU porte création d'un tribunal spécial, c'est–à–dire qu'elle crée un tribunal avec tout son appareil et sa structure. . . Ce tribunal a d'ailleurs maintenant été constitué. Il compte 11 membres. Un juge canadien a été choisi pour figurer parmi eux. L'honorable Jules Deschênes fait partie du tribunal des 11. Les six procureurs ont maintenant été nommés.

Plusieurs juristes importants du bureau du juge–avocat général du ministère canadien de la Défense ont fait partie d'une commission et ont soumis leur rapport sur les données recueillies sur ce qu'on leur demandait de faire. On vient de régler les questions relatives aux règles de procédure. On vient de nous envoyer les règles de procédure—je veux parler du tribunal—pour avis et nous avons constaté qu'il allait y avoir des problèmes de juridiction à régler. On s'en occupe actuellement. On s'occupe des peines à infliger. Nous continuerons à donner notre avis lorsque nous le jugerons nécessaire.

[*Text*]

Suppose you get the accused before the court and the court finds them guilty of charges of crimes against humanity or other atrocities that they're charged with. Will their own country incarcerate them, if incarceration is the sentence? If not, who will volunteer? There are questions like that now being dealt with. They will sort themselves out in very short order.

Senator Comeau: As I understand it the resolution is specific to the former Yugoslavia at the present time.

Mr. Préfontaine: Yes.

Senator Comeau: It cannot be extended to anywhere else.

Mr. Préfontaine: It is strictly for the former Yugoslavia.

Senator Comeau: If the results prove to be promising, is there any consideration being given to extending this kind of structure to other countries?

• 1630

Mr. Préfontaine: Prior to the establishment of the ad hoc tribunal, work had been going on for many years based on the International Law Commission's reports. A number of organizations, including ours, had been continuing to find the right mix in the public international law context and the international criminal law context as to whether a permanent court could be put in place, the types of jurisdiction it would be given over the types of offences.

There are different categories of offences, and without getting into a long history of the 50 years or more that they've been working to establish a permanent court, the ad hoc court deals only with the specific situation and the jurisdiction that is specifically the former Yugoslavia.

Now, yes, if in fact we see in the next two years or so, one could hope that this model, if it works well, could be turned into or could be leading to the establishment of a permanent court to try in other theatres of the world where we find the same kinds of conduct, even worse in some instances if that's possible, being committed against citizens of different member states of the United Nations.

Senator Comeau: Rwanda.

Mr. Préfontaine: Without mentioning names, yes.

Senator Comeau: Thank you, Mr. Chairman.

M. Paré (Louis–Hébert): J'aimerais d'abord poser quelques questions à M. Préfontaine.

Vous avez élaboré une série de recommandations. La première portait sur une politique étrangère que vous souhaitez équilibrée. Vous avez nommé un certain nombre d'éléments devant composer cet équilibre. Vous avez parlé du commerce international, de bon gouvernement, de droits de la personne et ainsi de suite. Je n'ai pas eu le temps de tout noter. D'autre part, le vérificateur général du Canada, dans son dernier Rapport, en analysant l'aide publique au développement administrée par l'ACDI, a parlé de confusion d'objectifs.

[*Translation*]

Admettons que l'accusé comparaisse devant le tribunal et que le tribunal le juge coupable des crimes contre l'humanité ou des autres atrocités dont on l'accusait. Son pays va–t–il l'incarcérer, si la peine infligée est l'incarcération? Sinon, qui va se porter volontaire pour le faire? Ce sont des questions dont on s'occupe à l'heure actuelle. Elles vont se résoudre très rapidement.

Le sénateur Comeau: Si j'ai bien compris, la résolution porte particulièrement sur l'ancienne Yougoslavie à l'heure actuelle.

M. Préfontaine: Oui.

Le sénateur Comeau: On ne peut pas l'étendre à un autre pays.

M. Préfontaine: Elle porte strictement sur l'ancienne Yougoslavie.

Le sénateur Comeau: Si les résultats s'avèrent prometteurs, envisage–t–on de généraliser ce genre d'instance à d'autres pays?

M. Préfontaine: Avant la création d'un tribunal spécial, on a travaillé pendant de nombreuses années en se fondant sur les rapports de la Commission du droit international. Plusieurs organisations, y compris la nôtre, trouvent depuis longtemps que l'on a ce qu'il faut en matière de droit international public et de droit international pénal pour savoir si un tribunal permanent peut être créé et quels types de compétences il aurait à l'égard des divers crimes.

Il y a différentes catégories de crimes et sans vouloir revenir sur les 50 ans ou plus d'études faites en vue de créer un tribunal permanent, le tribunal spécial ne s'occupe que de la situation donnée et du ressort correspondant précisément à l'ancienne Yougoslavie.

J'imagine que si on constate dans les prochaines années que ce modèle fonctionne bien, on pourra espérer en faire un tribunal permanent ou s'orienter vers la création d'un tribunal permanent pour juger des gens dans d'autres théâtres d'opération du monde où on rencontre le même genre de conduite, peut–être même pire dans certains cas si c'est possible, les mêmes crimes commis contre les citoyens de différents États membres des Nations unies.

Le sénateur Comeau: Le Rwanda.

M. Préfontaine: Sans vouloir citer de noms.

Le sénateur Comeau: Merci, monsieur le président.

Mr. Paré (Louis–Hébert): I'd like first to ask a few questions to Mr. Préfontaine.

You gave us a series of recommendations. The first concerned foreign policy and you hope it will be balanced. You mentioned a number of elements that should make up that balance. You were talking about international trade, good governments, human rights, etc. I didn't have time to write everything down. On the other hand, the Auditor General of Canada, in his last report, was reviewing the Official Development Assistance administered by CIDA and said that there had been confusion of objectives.

[*Texte*]

Ne croyez-vous pas que l'équilibre dont vous parlez pourrait se traduire par la confusion dont parle le vérificateur général? D'après vous, est-ce qu'il serait pertinent que les différents secteurs que vous avez énumérés dans votre politique soient administrés par des organismes gouvernementaux tout à fait distincts les uns des autres, justement pour éviter la confusion des objectifs?

Je vous pose tout de suite ma deuxième question. Vous avez dit que les valeurs ne pouvaient s'imposer, mais qu'on pouvait encourager les pays à les respecter. Comment fait-on cela? Si le Canada et d'autres pays n'avaient pas imposé jusqu'à un certain point leurs valeurs à l'Afrique du Sud, est-ce que M. Mandela serait aujourd'hui président de l'Afrique du Sud?

M. Préfontaine: Pour répondre à votre première question, le quatrième secteur, c'est la protection de l'environnement. On voit des liens très étroits entre le commerce, les droits de la personne, l'infrastructure juridique et la bonne gouvernance démocratique dans certains pays, et c'est relié étroitement à la protection de l'environnement. Il est très important d'avoir un équilibre entre ces différents secteurs. C'est ce que je disais. Il faut essayer de promouvoir le développement de l'équilibre.

Pour ce qui est de votre deuxième question, ou prône une meilleure coordination de ce qui se fait dans le moment et une meilleure explication concernant ce qu'ils veulent faire et où il veulent aller avec leurs programmes. Ils devraient préciser davantage leurs objectifs.

Je ne veux pas entrer dans un débat sur ce que le vérificateur général a dit. Tout ce qu'on dit, c'est qu'on devrait communiquer une meilleure description des objectifs des différentes agences et qu'il devrait y avoir une politique qui se tienne et une meilleure coordination de tout cela. Je ne sais pas si cela vous aide, mais c'est ce que j'essayais de vous communiquer.

[*Traduction*]

Don't you think that the balance you are talking about could give way to the confusion the Auditor General is talking about? Do you think that it would be wise to have the different sectors you mentioned in your policy administered by government organizations that are very different from one another precisely to avoid the confusion of objectives?

I will ask you my second question right away. You said that one could not impose values, but that you have to help countries to respect them. How do you do that? If Canada and other countries had not imposed their values up to a certain point on South Africa, would Mr. Mandela be president of South Africa now?

Mr. Préfontaine: In answer to your first question, the fourth sector is environmental protection. There are very close links between trade, human rights, the legal infrastructure and the democratic good government in some countries, and this is closely linked to the environmental protection. It is very important to have a balance between all those different sectors. That's what I was saying. One must try to promote balanced development.

As to your second question, we are favouring a better coordination of what is done at the present time and a better explanation of what they want to do and where they want to go with their programs. They should specify further their objectives.

I don't want to start a debate on what the Auditor General said. All that it says is that there should be a better description of the objectives of the different agencies and that there should be a policy that holds together and a better coordination of everything. I don't know if this is going to be any help to you, but this is what I was trying to tell you.

• 1635

Le coprésident (M. Gauthier): Je voudrais poser des questions à M^me^ Pearson et à M. Copland. Dans votre mémoire, à la deuxième recommandation, vous dites ceci:

> We recommend that programs such as CIDA's NGO Fund for Children in Difficult Circumstances and Health Canada's Partners for Children Fund be reviewed prior to their termination and if they are considered to be effective

—and that is the word I want to underline—

> that they can be continued or revised as needed.

What are your standards for judging the effectiveness of programs? Are we talking here of a specific program? I take it that we are talking about the vaccination program in the states.

Ms Pearson: These are two particular programs with which the coalition is directly involved.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Which programs?

Ms Pearson: There is the Program for Children in Difficult Circumstances, which was a program of $2 million established by CIDA after the World Summit on Children.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What does it do?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'd like to ask questions to Ms. Pearson and Mr. Copland. In your brief, you say in your second recommendation:

> Nous recommandons. . .que les programmes comme le Fonds de la Direction des OGN pour les enfants en difficulté de l'ACDI et le Fonds en Partenariat pour les enfants de Santé Canada fassent l'objet d'une étude avant que l'on n'y mette fin et, s'ils paraissent efficaces

. . .et c'est le mot que je tiens à souligner. . .

> qu'ils soient maintenus tels quels ou modifiés selon les besoins.

Quelles sont vos normes pour juger de l'efficacité des programmes? S'agit-il ici d'un programme particulier? J'imagine que l'on parle du programme d'immunisation.

Mme Pearson: Il y a deux programmes particuliers auxquels la Coalition participe directement.

Le coprésident (M. Gauthier): De quels programmes s'agit-il?

Mme Pearson: Il s'agit du Programme pour les enfants en difficulté, qui est un programme de deux millions de dollars lancé par l'ACDI après le Sommet mondial pour les enfants.

Le coprésident (M. Gauthier): Que fait-il, ce programme?

[*Text*]

Ms Pearson: It provides project money to a number of different projects, I believe 21 or 22, which are directed towards the UNICEF definition of children in difficult circumstances, such as street children, children and drugs, children and prostitution, children and bonded labour, that kind of thing. The role of the coalition is to give advice. We have a committee that has given advice to CIDA as to which projects to fund.

We are now in the process of evaluating those projects to see whether, in fact, they have been effective. We are using both on–site evaluators and our own judgment from this side because we have established partnerships with Canadian organizations and organizations in the field.

We are going to be very rigorous, probably more rigorous than CIDA would be all by itself, because our real concern is the definition of children in difficult circumstances and the definition of the kinds of programs that work for them and the kinds of programs that are not worth investing in. We will be producing a technical booklet as a result of this by the end of December.

When that's done, we might then go back to CIDA and say that these programs did work and ask them to put some more money aside to enable us to continue.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Did you say that you would ask them to put more money aside?

Ms Pearson: They put in $2 million, which in a world of 40 million or 50 million street children doesn't go very far. But the only thing we could do that would really be useful was to figure out model kinds of projects that could be replicated and produce our technical book that will enable those organizations associated with the coalition, the developmental organizations, to perhaps direct their programs more effectively when they make requests for money in subsequent years.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): In your third recommendation you say:

> That all branches of the Canadian government whose actions affect the well–being of the world's children, use the internationally accepted standards of the UN Convention on the Rights of the Child. . .

This committee heard last week a request that we do a type of health impact assessment. You are asking us to do a children's impact assessment, aren't you?

Ms Pearson: Yes. I think that is exactly what we're asking.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Prior to us getting into a program, we should do a children's impact assessment.

Ms Pearson: We should at least take it into consideration as we're looking at it. I think child labour is a very good example because the convention states that exploitative child labour is not acceptable.

[*Translation*]

Mme Pearson: Il offre un financement pour divers projets, je crois qu'ils sont au nombre de 21 ou 22, destinés à ce que l'UNICEF appelle les enfants en difficulté, c'est–à–dire les enfants de la rue, les enfants drogués, les enfants prostitués, les enfants forcés à une servitude pour dettes, ce genre de choses. Le rôle de la Coalition consiste à donner des conseils. Nous avons un comité qui a donné des conseils à l'ACDI pour les projets à financer.

Nous sommes maintenant en train d'évaluer ces projets pour voir s'ils ont été vraiment efficaces. Nous faisons pour cela appel à des évaluateurs sur le terrain et à notre bon sens ici, parce que Nous avons créé des partenariats entre organisations canadiennes et organisations locales sur le terrain.

Nous allons être très stricts, sans doute plus stricts que ne le serait l'ACDI elle–même, car nous faisons très attention à la définition des enfants en difficulté et à la définition des programmes qui donnent des résultats et de ceux dans lesquels il ne vaut pas la peine d'investir. D'ici fin décembre, nous allons publier une brochure technique à la suite de cette opération.

Lorsque cela sera fait, nous irons trouver les responsables de l'ACDI pour leur dire que ces programmes ont donné des résultats et pour leur demander de mettre de l'argent de côté afin de nous permettre de continuer.

Le coprésident (M. Gauthier): Avez–vous dit que vous alliez leur demander de mettre de l'argent de côté?

Mme Pearson: Ils ont consacré deux millions de dollars à cette opération, ce qui ne représente pas grand chose lorsqu'on parle de 40 à 50 millions d'enfants de la rue. Mais la seule chose que nous avons pu faire qui soit vraiment utile a été de mettre au point des projets qui constituent en quelque sorte des modèles que l'on pourra reprendre et de produire notre brochure technique qui permettra aux organisations associées à la Coalition, aux organisations de développement, d'administrer leurs programmes de façon plus efficace lorsqu'elles demanderont de l'argent par la suite.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous dites dans votre troisième recommandation:

> Que tous les organismes de l'État canadien dont les actions peuvent influencer le bien–être des enfants du monde. . . appliquent les normes (reconnues à l'échelle internationale) de la Convention des Nations unies relative aux droits de l'enfant.

Quelqu'un a demandé au Comité la semaine dernière que l'on procède à une sorte d'évaluation des répercussions pour la santé. Vous nous demandez bien d'évaluer les répercussions pour les enfants, n'est–ce pas?

Mme Pearson: Oui. C'est précisément ce que nous vous demandons.

Le coprésident (M. Gauthier): Avant de participer à un programme, il faudrait évaluer les répercussions pour les enfants.

Mme Pearson: On devrait au moins en tenir compte lorsqu'on l'étudie. Je crois que la main–d'oeuvre enfantine en est un très bon exemple car la Convention stipule que le travail qui constitue une exploitation des enfants n'est pas acceptable.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What comes to mind, at least to my simple mind, is the NAFTA agreement. Should we have done a child assessment impact of NAFTA before we signed it? On the basis of your request, if we had done one, I suspect—

Ms Pearson: What we would have liked to have seen at that time was somebody at least addressing the question. It might not have fundamentally changed the decisions but at least people would be aware and some of the smaller parts of the decisions might have been more sensitive to childrens' exploitation.

• 1640

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Copland, you told us that we should live within our means, that we have an altruistic reputation, if I may use that word, that we should stop the shift to the multilateral solution of the macroeconomic solutions you alluded to.

I'm just wondering how you would rationalize that. I assume you favour bilateral actions rather than multilateral actions.

Mr. Copland: No, many bilateral actions can also be founded on a macroeconomic—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But do the macroeconomic solutions you're talking about involve the World Bank, the IMF and all those large multilateral institutions in the structural adjustments that are made?

Mr. Copland: It's the multilateral institutions and the whole philosophy and methods that go with them of structural adjustment and an emphasis on the commercialization of foreign aid.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You wanted us to go slow on those but accelerate the bilaterals, if I understood you right.

Mr. Copland: We'd like to slow down the shift away from the previous model Canada has based its aid on. It is a model of basic human needs and a direct alleviation of poverty, which now appears over the last two or three years to be shifting toward this emphasis on macroeconomic solutions.

Our position is that as a middle power we simply don't have the clout to make any significant change in those multilateral institutions and in macroeconomic solutions. Where we do have clout it's because we have a reputation for altruism, compassion, fairness; for devoting ourselves irrespective of our own interests to the world's poor, the vulnerable, children, women and those in the least developed countries. We have influence because of that. If we lose that we're going to lose the influence. We're never going to replace that influence by shifting to an economic model.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand.

[*Traduction*]

Le coprésident (M. Gauthier): Ce qui vient à l'esprit—du moins à mon petit esprit, c'est l'accord de l'ALÉNA. Aurions-nous dû évaluer les incidences de l'ALÉNA pour les enfants avant de signer l'accord? Compte tenu de votre demande, si nous l'avions fait, j'imagine. . .

Mme Pearson: Nous aurions voulu voir au moins quelqu'un aborder la question à l'époque. Cela n'aurait peut-être pas changé fondamentalement les décisions, mais on aurait au moins pris conscience du problème et on aurait peut-être fait davantage attention à l'exploitation des enfants dans certains éléments mineurs des décisions.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Copland, vous nous avez dit que le Canada devrait vivre selon ses moyens, qu'il a une réputation d'altruisme, si vous me passez l'expression, qu'il devrait renverser la tendance actuelle vers les solutions multilatérales et les solutions macro-économiques.

Pourriez-vous nous expliquer votre raisonnement? Je suppose que vous êtes en faveur des actions bilatérales plutôt que des actions multilatérales.

M. Copland: Non, beaucoup d'actions bilatérales peuvent se fonder sur une base macro-économique. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Mais les solutions macro-économiques dont vous avez parlé font-elles appel à la Banque mondiale, au FMI et à toutes les grandes institutions multilatérales pour faire des rajustements structurels?

M. Copland: Il s'agit des institutions multilatérales et de l'ensemble des principes et des méthodes de rajustement structurel qui en découlent et de la priorité donnée à la commercialisation de l'aide étrangère.

Le coprésident (M. Gauthier): Si je vous ai bien compris, vous préconisez la diminution de ces interventions et une augmentation des actions bilatérales.

M. Copland: Nous voulons freiner la tendance du Canada à s'éloigner du modèle sur lequel il a fondé jusqu'à présent son aide aux pays étrangers. Ce modèle prend en compte les besoins humains fondamentaux et vise le soulagement direct de la misère. Il semble que l'on s'écarte de ce modèle depuis deux ou trois ans et que l'on met plutôt l'accent sur les solutions macro-économiques.

À titre de puissance intermédiaire, le Canada n'a tout simplement pas le poids nécessaire pour infléchir de manière significative les institutions multilatérales et les solutions macro-économiques. Ce qui nous donne du poids, c'est notre réputation d'altruisme, de compassion et d'équité; notre engagement vis-à-vis des pauvres, des démunis, des enfants, des femmes et des habitants des pays les moins développés, parfois même aux dépens de nos propres intérêts. C'est de là que vient l'influence que nous avons. En nous détournant de ce modèle, nous risquons de perdre notre influence. Nous ne pourrons jamais remplacer cette influence si nous optons pour un modèle économique.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends.

[*Text*]

Mr. Mendes, I think we all support the objectives you mentioned of democratic development, human rights, etc. However, I wonder about the strategy. Do you think Canada would have much success if it raised these issues in a bilateral context rather than through the multilateral channels?

Prof. Mendes: Mr. Chairman, I think you can do both. I think you can do the bilateral ones, as I suggested, through your bilateral aid programs by having a component that focuses on rule of law, good governance and democratic development strategies such as targeting partnerships that deal with emerging independent national institutions dealing with human rights and abuse of power, such as ombudsmen offices. You can target incipient democratic legislators, as in Thailand, where they're looking for help in developing national institutions dealing with abuse of power.

With multilateral organizations, I think you can play a very specific role, such as in APEC, NAFTA or the international financial institutions. I take the example of the World Bank. The World Bank is developing some kind of impact assessment process in the area of the environment. It's a short step to then suggest we go to a human rights impact assessment process.

I think you should do both, but it requires a lot of sophistication and a multilayered approach to these issues. It requires a great degree of patience because you're not going to change things overnight. You may change things in five or ten years, but to expect results overnight may actually be counterproductive.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm still hesitant to say this, but I doubt very much if bilaterally we could impose certain criteria, such as good governance and all the other things you've mentioned in your brief. Multilaterally I can see it. We could probably have an effect. We would not get the bang for the buck that maybe Mr. Copland would like us to get, but multilaterally we could make a different. On a bilateral basis, I'm not sure.

We were told by some people last week, for example, that those countries that followed the structural adjustments imposed by the World Bank or the IMF were successful. Ghana is one of the examples they gave us. They say look what happened in Ghana, and they hold that up as a success story. We even met with the Ghanian Minister of Finance. He was quite convincing about why Ghana is doing so well today. He said they realized it was important for them to do these structural adjustments that were imposed or required from them.

[*Translation*]

Monsieur Mendes, je pense que nous appuyons tous les objectifs de développement démocratique, ainsi que les droits de la personne que vous avez mentionnés. Toutefois, je me pose des questions quant à la stratégie. Pensez–vous que le Canada pourrait atteindre ces objectifs en soulevant ces questions dans un contexte bilatéral plutôt que par les voies multilatérales?

M. Mendes: Je pense que les deux sont possibles, monsieur le président. Je pense que l'on peut entreprendre des actions bilatérales comme je l'ai indiqué, dans le cadre de nos programmes d'aide en négligeant l'application des principes de l'égalité et de bon gouvernement, ainsi que des stratégies de développement démocratiques telles que la création de partenariats afin d'encourager la mise en place d'institutions nationales indépendantes oeuvrant dans le domaine des droits de la personne et des abus de pouvoir, comme le fait le protecteur du citoyen. Il est possible de collaborer avec les législateurs des démocraties naissantes comme la Thaïlande, qui ont besoin d'aide pour mettre sur pied des institutions nationales visant à contrôler les abus de pouvoir.

Au niveau des organisations multilatérales comme l'OPEP, l'ALÉNA ou les institutions financières internationales, je pense que le Canada peut jouer un rôle très précis. Prenons l'exemple de la Banque mondiale. Elle met au point actuellement un processus d'évaluation des conséquences sur l'environnement. De là, il n'y a qu'un pas à franchir pour lancer un processus d'évaluation des incidences sur les droits de la personne.

Je pense que le Canada doit agir sur les deux fronts, mais cela exige une approche détaillée et multiforme. Il faut également faire preuve de beaucoup de patience, car on ne peut pas changer les choses du jour au lendemain. Il faut être disposé à attendre cinq ou dix ans, car si l'on s'attend à tout changer du jour au lendemain, on risque d'aboutir à un résultat contraire.

Le coprésident (M. Gauthier): Je n'en suis pas certain, mais je doute beaucoup que nous puissions bilatéralement imposer certains critères tels qu'une saine gestion publique ainsi que d'autres principes que vous avez mentionnés dans votre mémoire. Je crois que nous pourrions avoir une certaine influence sur une base multilatérale. Le Canada n'obtiendrait pas le rendement de l'investissement que souhaiterait peut–être M. Copland, mais en agissant sur le plan multilatéral, ces interventions pourraient être efficaces. Par contre, je ne suis pas certain des résultats d'une action bilatérale.

Par exemple, certains témoins nous ont déclaré la semaine dernière que les pays qui respectent les changements structurels imposés par la Banque mondiale et le FMI obtiennent de bons résultats. Le Ghana est un des exemples qui nous a été cité. Les témoins nous ont cité le Ghana comme un exemple à suivre. Nous avons même rencontré le ministre des Finances du Ghana. Il nous a expliqué de manière fort convaincante pourquoi le Ghana est si prospère de nos jours. Il nous a dit que les Ghanéens ont compris qu'il était important pour eux d'effectuer les rajustements structurels qui leur étaient imposés.

[*Texte*] [*Traduction*]

• 1645

I listen to you and I wonder how realistic it would be for Canada to go out and say: hey, here are the rules; you either follow them or else—you have to have good governance, you have to have rule of law. You have to have this before we even start talking about giving aid.

Je me demande si l'on peut imaginer que le Canada puisse exiger le respect de certaines règles et principes de l'égalité et de saine gestion publique. Il faudrait que tous ces principes soient respectés avant d'envisager d'accorder notre aide.

Prof. Mendes: I'm not suggesting we do that. I'm suggesting—

M. Mendes: Ce n'est pas ce que je propose. Au contraire. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Only 20% of our aid should be targeted to that.

Le coprésident (M. Gauthier): Seulement 20 p. 100 de notre aide devrait être accordée dans de telles conditions.

Prof. Mendes: I'm not suggesting we order anyone to do anything. Even in a country like China, the most recent edition of the *South China Morning Post* has an article that certain segments of the Chinese society are now calling for a free judiciary, which is amazing. This is official news media coverage. If this official news media coverage is now extending to a demand for a free judiciary even in the People's Republic of China, I don't know what else is possible.

M. Mendes: Je ne propose pas d'imposer certains principes. Mais la situation évolue, même dans des pays comme la Chine. Il est surprenant de lire dans la plus récente édition du *South China Morning Post*, un article selon lequel certains secteurs de la société chinoise réclament actuellement un système judiciaire indépendant. Ce journal fait partie de la presse officielle. Tout est donc possible, puisque la presse officielle peut se faire l'écho des citoyens réclamant un système judiciaire indépendant, même en République populaire de Chine.

I'm suggesting that we just try to test the limits. As a country, we're in a prime position to do that. We're not regarded as colonizers. We are regarded very favourably by most of the world in terms of working with them in a relationship of mutual learning. That's the one thing I think we should emphasize. We're not here to teach anyone anything, but together, in a partnership, we can try to develop institutions to suit that society, that culture and that tradition. I think if we approach it with that attitude, anything is possible.

Ce que je propose, c'est tout simplement de forcer les limites. Notre pays est extrêmement bien placé pour faire ce genre de choses. Nous ne sommes pas considérés comme une puissance coloniale. Nous avons une excellente réputation auprès de la plupart des pays du monde qui savent que l'on peut collaborer avec eux dans une relation mutuellement enrichissante. Voilà un des aspects sur lesquels il faudrait insister. Nous ne devons pas imposer notre savoir aux autres pays, mais collaborer avec eux et tenter, à titre de partenaires égaux, de mettre sur pied des institutions qui conviennent à la société, la culture et les traditions de l'autre pays. Je crois que tout est possible si nous envisageons l'aide dans une telle perspective.

Mr. English (Kitchener): I'd like to follow up very quickly. The first day on which this committee met we toured the Department of Foreign Affairs. The Asia–Pacific section told us that in fact one of our major projects was sending Canadian lawyers to China. Mr. Graham, a lawyer, commented that they'll make a mess of things there just as they did it in the House. It's the best thing we can do.

M. English (Kitchener): Je vais poursuivre rapidement dans le même ordre d'idées. Au cours de notre première réunion, le comité s'est rendu au ministère des Affaires étrangères. Les représentants de la section Asie–Pacifique nous ont appris qu'un de nos principaux projets consistait à dépêcher des avocats canadiens en Chine. M. Graham, lui–même avocat, a dit qu'ils allaient probablement apporter en Chine le même chambardement qu'à la Chambre des communes. C'est ce qu'on peut faire de mieux.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He's a lawyer, by the way.

Le coprésident (M. Gauthier): Et il est avocat!

Mr. English: Mr. Graham is—I'm not.

M. English: M. Graham est avocat, pas moi.

Mrs. Pearson, when you made your presentation you gave some statistics that surprised me. You said if $25 million of—

Madame Pearson, j'ai été surpris par un des chiffres que vous avez cités au cours de votre exposé. Vous avez dit que 25 millions. . .

Ms Pearson: No, $250 million.

Mme Pearson: Non, 250 millions.

Mr. English: Okay. I heard you incorrectly. But 60% of it goes to children–related projects or whatever. This would include UNICEF–related projects, Foster Parents Plan—

M. English: Ah bon, j'avais mal compris. Mais, 60 p. 100 de ce montant est consacré à des projets d'aide au profit des enfants, notamment les projets affiliés à l'UNICEF, le Plan de parrainage du Canada. . .

Ms Pearson: This is money given to voluntary organizations. This is not paying government money. We're talking about—

Mme Pearson: Il s'agit des fonds accordés aux organismes bénévoles et non pas remis au gouvernement. Il s'agit de. . .

Mr. English: I understand. It intrigues me, because it's the first time we've heard about voluntary contributions to such organizations as UNICEF, Foster Parents Plan. Clearly when one reads the newspaper, one sees so many advertisements for

M. English: Je comprends. Cela m'intrigue, car c'est la première fois que j'entends parler de contribution bénévole à des organismes comme l'UNICEF ou le Plan de parrainage du Canada. On a l'habitude de voir dans les journaux des annonces

[*Text*]

Foster Parents Plan—one hears about UNICEF every Hallowe'en—and I'm very surprised at how low the figure is. At $25 million I was startled, but $250 million seems to me to be low. Do you know what are the American figures, and the percentage?

Ms Pearson: Somewhat to my surprise, I heard at a meeting I was at last week in Hamilton that American percentages for giving for overseas development are less in proportion to what they have to spend than ours are. I was surprised. I always think of the Americans as being far more generous than we are. Apparently most of their figures regarding voluntary giving have to do with donations to churches and somewhat to cultural institutions. But when you get down to this question of foreign aid, Canada does better.

Mr. Copland: I would note as well that one of the trends we have seen, particularly south of the border—somewhat less in Canada—is that since the Gulf War, American giving to foreign aid on a voluntary basis has dropped off remarkably. The fortress America mentality has taken over. That hasn't hit us in Canada to the same extent. We still have this much greater international perspective, I think, than our friends south of the border. The $250 million has grown steadily over the last 20 years. It is continuing to grow, and many agencies in Canada are continuing to experience fairly positive growth in voluntary contributions to their programs.

Mr. English: I would think, in terms of development assistance, one of the reasons you see so many advertisements in newspapers and magazines with views of children is because it is popular.

• 1650

Considering what has happened to our aid promise, the fact that we have not made 0.7% and we are diminishing the percentage every year, this seems to be an area that would have more acceptance by the general public. How much of an increase in this particular area do you think the Canadian development assistance budget could absorb? In other words, are there programs that we could support that we are not supporting?

You could answer me very quickly and say oh, yes, but are there programs that obviously are important in your terms, and in Canadian terms more generally, that should be supported more generously, and that could be a strong focus for Canadian development assistance in the future?

Ms Pearson: I'm going to pass this again to Craig because he's the one who's working in overseas development.

Mr. Copland: As we've noted in the brief, one of our immediate priorities that could absorb enormously more support is the issue of child survival. As we pointed out, the very first thing we should do is assure that these kids do not die.

[*Translation*]

pour le Plan de parrainage du Canada—on entend parler de l'UNICEF chaque année à la Toussaint—et je suis très surpris de constater combien ce montant est peu élevé. J'ai été abasourdi quand j'ai cru entendre 25 millions de dollars, mais je trouve quand même que 250 millions de dollars, c'est assez faible. Connaissez-vous les montants et les pourcentages américains?

Mme Pearson: J'ai été très surprise d'apprendre, au cours d'une réunion la semaine dernière à Hamilton, que les pourcentages de l'aide américaine au développement à l'étranger sont moins importants que les nôtres. J'ai été étonnée. J'ai toujours pensé que les Américains étaient beaucoup plus généreux que nous. Apparemment, la plupart des dons bénévoles sont faits au profit d'églises ou d'institutions culturelles. Mais dans le domaine de l'aide étrangère, le Canada est plus généreux.

M. Copland: Il faut noter par ailleurs que les sommes versées par les particuliers aux organismes d'aide étrangère ont baissé considérablement depuis la guerre du Golfe, surtout chez les Américains, un peu moins au Canada. C'est la vieille mentalité américaine du repli sur soi qui prend le dessus. Au Canada, la tendance n'est pas aussi nette. Je pense que nous avons une plus grande conscience internationale que nos voisins du sud. L'aide canadienne dont le montant atteint aujourd'hui 250 millions de dollars, n'a cessé d'augmenter régulièrement depuis 20 ans. Elle continue à croître et beaucoup d'organismes canadiens constatent une augmentation relativement positive des contributions volontaires à leurs programmes.

M. English: Si les journaux et les magazines contiennent tant de publicité pour l'aide au développement, c'est que le public aime les photos d'enfants.

Il semble que ce serait mieux accepté par le grand public, compte tenu du fait que nous n'avons pas rempli nos promesses d'aide, que nous n'avons pas atteint le pourcentage de 0,7 p. 100 et que ce pourcentage diminue chaque année. D'après vous, quel pourcentage le budget canadien d'aide au développement pourrait-il absorber dans ce secteur particulier? Autrement dit, est-ce qu'il existe des programmes que le Canada n'appuie pas actuellement et auxquels il pourrait contribuer?

Vous pouvez nous répondre très rapidement par l'affirmative, mais je veux surtout savoir s'il existe des programmes qui vous paraissent importants, qui sont également importants dans la perspective générale canadienne, que nous pourrions appuyer de manière plus marquée et qui pourraient mériter une plus grande attention de l'aide canadienne au développement dans les années à venir?

Mme Pearson: Je vais encore laisser le soin à Craig de répondre à cette question puisque sa spécialité est le développement outre-mer.

M. Copland: Comme nous l'avons mentionné dans le mémoire, la survie des enfants est une des priorités immédiates qui pourraient bénéficier d'une augmentation très nette de l'aide. La première chose que nous devrions faire c'est de prendre les mesures nécessaires pour empêcher ce enfants de mourir.

[*Texte*]

The method for doing child survival is primarily those programs related to mother and child health. We've outlined some of those programs. UNICEF and other children's agencies have been promoting them for the last decade. They need an enormous amount more support.

Secondly, on those programs that deal with the issues of protection of children, Ms Pearson referred to the fact that we estimate there are something like 50 million in this world who are street children. There are millions more who are refugees in high–risk situations. Those kids do not have immediate protection. Their lives are threatened. Their long–term well–being is threatened.

We feel there's a very great need for additional long–term support for those programs, basic education, basic health, those programs that address the alleviation of poverty.

Poverty is the number one enemy of the world's children. It's not war, it's not famine; it's poverty. We need long–term programs that directly address the alleviation of poverty.

All three of those areas—the short–term need for child survival, the middle–term need for child protection, and the long–term need for the alleviation of poverty and child development—could use much more support than they are now getting. They all need some coherent framework within a foreign aid policy, because right now it's just an ad hoc situation. We're all doing a little bit here and there. Our position is that, because this is such a significant part the developing world, we should develop a coherent approach to what we want to do with the world's kids.

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): I have three quick questions. My first one is for Mrs. Pearson.

Mrs. Pearson, following your excellent brief regarding the rights of children, I have a comment and one small question. It seems that since a couple of years ago there has been a shift in CIDA in the sense that they're increasing their contribution to women, children, the environment. Actually, are you satisfied with CIDA's role?

Ms Pearson: A quick answer: one is never satisfied when one is looking after children. One wants more and more.

We have found CIDA to be very responsive as we worked in the coalition. They have been very much our supporters. We've been trying to evolve with them what we felt was a larger proportion of money focused more directly on children's needs. I think the point Craig was making was that we would like to work in a consultative way with them more than we do at the moment. I think that would be my complaint, that they're not yet prepared to set up some kind of regular consultative model.

Mr. Patry: If I understood you properly, you agree there should be no link or a diminution of the link between trade and human rights.

Prof. Mendes: No. Actually, that's quite the opposite of what I'm saying. I'm saying there should be a link between trade and human rights.

[*Traduction*]

Si l'on veut protéger les enfants, il faut se tourner principalement vers les programmes qui visent à protéger la santé de la mère et de l'enfant. Nous avons présenté quelques–uns de ces programmes. L'UNICEF et certains autres organismes d'aide à l'enfance font la promotion de ces programmes depuis une dizaine d'années. Ils ont besoin d'une aide énorme.

Deuxièmement, il y a les programmes qui visent à assurer la protection des enfants en général. M^me^ Pearson nous a dit qu'il y a, selon les prévisions, environ 50 millions d'enfants de par le monde qui vivent dans la rue. Il faut également y ajouter des millions d'enfants réfugiés vivant dans des situations à haut risque. Ces enfants ne bénéficient d'aucune protection immédiate. Leurs vies sont en danger. Leur bien–être à long terme est menacé.

Nous pensons qu'il faudrait augmenter considérablement l'appui à long terme de ces programmes qui visent à fournir une éducation de base, des soins de santé élémentaires ou qui cherchent en général à soulager la misère, la pauvreté.

La pauvreté est l'ennemie numéro un des enfants du monde. Ce n'est pas la guerre, ni la famine, c'est la pauvreté. Nous avons besoin de programmes à long terme qui s'attaquent directement au drame de la pauvreté.

Les trois secteurs couvrant les besoins à court terme de survie de l'enfant, les besoins à moyen terme de protection de l'enfant et les besoins à long terme de soulagement de la misère et du développement de l'enfant pourraient bénéficier d'une aide bien plus généreuse qu'actuellement. Il faudrait mettre en place une politique d'aide étrangère proposant une structure cohérente pour ce type d'aide, car, pour le moment, on se contente d'une aide parcellaire. Étant donné qu'il s'agit là d'un secteur important du monde en voie de développement, nous estimons qu'il faudrait adopter une approche cohérente et définir l'aide que nous voulons apporter aux enfants du monde.

M. Patry (Pierrefonds—Dollard): J'ai trois petites questions. La première s'adresse à M^me^ Pearson.

Madame Pearson, après avoir entendu votre excellent exposé concernant les droits des enfants, Je vais faire un commentaire et vous poser une petite question. Depuis deux ans, il semble que l'ACDI ait changé d'optique, dans le sens qu'elle augmente sa contribution aux femmes, aux enfants et à l'environnement. Êtes–vous satisfaite du rôle que joue l'ACDI?

Mme Pearson: Je peux vous dire tout de suite que l'on est jamais satisfait quand on veille au bien–être des enfants. On en veut toujours plus.

Les membres de la coalition sont très satisfaits de la collaboration de l'ACDI. Nous nous sentons épaulés. Nous avons essayé avec l'ACDI de consacrer une plus grande partie de l'aide afin de répondre plus directement aux besoins des enfants. Je crois que Craig voulait dire que nous souhaiterions travailler plus en consultation avec l'ACDI. C'est le reproche que je pourrais faire à l'agence, mais elle n'est pas disposée à établir un modèle de consultation régulière.

M. Patry: Si j'ai bien compris, vous souhaitez qu'il n'y ait pas de liens entre le commerce et les droits de la personne, ou que le lien soit moins important.

M. Mendes: Non, c'est tout à fait l'opposé. J'affirme qu'il doit y avoir un lien entre le commerce et les droits de la personne.

[*Text*]

Mr. Patry: Is that a link, or totally linked?

Prof. Mendes: They should be linked, but in a multilayered way. So that's exactly the opposite to what I was saying. I think the Canadian government and Canadian foreign policy should develop multi–layered approaches to trade and human rights. There is absolutely no doubt that they have to be linked, because ultimately, as I say, there are not a lot of people doing trade in the former Yugoslavia. There are not a lot of people doing trade in Rwanda. They have to be linked because ultimately both are dependent on each other.

[*Translation*]

M. Patry: Est–ce que vous préconisez un lien ou une interdépendance totale?

M. Mendes: Je pense que ces deux pôles doivent être liés, mais de manière multiforme. Je préconise donc exactement l'opposé. Je pense que le gouvernement canadien et la politique étrangère canadienne devraient proposer des approches multiformes vis–à–vis du commerce et des droits de la personne. Le lien est absolument indispensable, car, en fin de compte, on peut constater qu'il n'y a pas beaucoup de Canadiens qui font du commerce avec l'ancienne Yougoslavie ou avec le Rouanda. Il faut qu'ils soient liés l'un à l'autre car en dernier analyse ils sont inter–dépendants.

• 1655

M. Patry: J'ai une dernière question pour M. Préfontaine. Vous avez parlé de *peacemaking* et de *peacekeeping*. Ce sont des mots très à la mode ces jours–ci. Étant donné les restrictions budgétaires du gouvernement, croyez–vous que le Canada devrait répondre à toutes les demandes et recommandations des Nations unies pour aller partout dans le monde?

M. Préfontaine: Si je ne me trompe pas, les Nations unies sont dans 18 différentes régions du monde. Je ferai mes commentaires dans le contexte de la nécessité d'envoyer des corps policiers pour aider dans certaines situations de cessez–le–feu irréalistes. À ce moment–là, la police doit mettre de l'ordre dans la société, et les policiers qu'envoient notre pays et d'autres pays sont au service des Nations unies pour aider ceux qui sont dans un situation critique. À mon avis, c'est à cet égard qu'on devrait faire un effort. Je suis certain qu'on devra continuer à faire des efforts dans le domaine militaire et à entraîner des *peacekeepers* dans le contexte militaire, mais il y a aussi l'aspect policier. Il y a déjà des membres de la GRC qui ont servi dans différents théâtres pour répondre aux besoins des Nations unies. Je pense qu'on devrait donner davantage de formation aux policiers de ces pays pour qu'ils soient capables de compléter l'aspect militaire.

Cela exige de la part du Canada un plan qui va permettre de former des personnes de différents corps policiers qui seront au service des Nations unies dans le monde entier.

À titre d'exemple, il y a une quinzaine de pays qui ont envoyé des policiers en Bosnie. Ces policiers font partie du service des 750 policiers qui sont sur place et qui sont répartis dans 45 ou 50 différents secteurs pour assurer l'ordre. Cependant, ils n'ont pas d'autorité exécutive. Ils sont là simplement pour s'assurer que les membres du corps policier sur place ne violent pas les droits de la personne et font bien leur travail. C'est là qu'il y a un manque. On devrait faire davantage. On devrait se servir de notre expertise pour aider les Nations unies et aider ces pays à former leurs corps policiers.

Il y a là des policiers qui ne sont même pas capables de conduire des voitures. Il y a des policiers qui sont censés respecter les droits de la personne et qui ont de la difficulté à respecter les personnes qui travaillent pour eux, qui font partie du corps.

Il semble qu'on fait un assez bon travail dans le domaine de la police, mais cela laisse à désirer dans le cas des autres. C'est là qu'on pourrait jouer un rôle positif.

Mr. Patry: I have a final question for Mr. Préfontaine. You talked about peacemaking and peacekeeping. These are very fashionable words at the present time. Given the restraints on government spending, do you think that Canada should meet all the requests and recommendations of the United Nations and send troops all around the world?

Mr. Préfontaine: Unless I am mistaken, the United Nations are in 18 different regions around the world. My comments will focus on the need to send police forces to help in certain unrealistic cease–fire situations. In those cases, the police must establish order in society, and the officers sent by Canada and other countries are at the service of the United Nations to help those people in a critical situation. In my view, it is in that area that work should be done. I am sure that we will have to continue working in the military context and training peacekeepers. But there is also a policing aspect that must be considered. Members of the RCMP have already served in various locations to meet the needs of the United Nations. I think that more training should be given to the police officers of the countries concerned so as to enable them to complement military operations being undertaken.

This requires that Canada help develop a plan to train members of various police forces who can be used by the United Nations around the world.

For example, about 15 countries sent police officers to Bosnia. They are part of the 750–strong police service in the region whose members are working in 45 or 50 different areas to ensure law and order. However, they have no executive authority. They are there simply to ensure that the members of the local police force respect human rights and do their work properly. That is where there is a shortcoming. We should be doing more. We should use our expertise to assist the United Nations and help the countries concerned to train their police forces.

There are some police officers who cannot even drive a car. There are police officers who are supposed to respect human rights but find it difficult to respect the people working for them, even in the police force.

As regards policing, it seems that we are doing quite a good job but other areas leave much to be desired. It is in those areas that we could play a positive role.

[*Texte*]

M. Paré: Ma question s'adresse à M^me^ Pearson. Vous avez fait allusion à la Convention des droits des enfants et au Sommet des enfants. Est–ce que le Canada respecte les engagements qu'il a pris concernant les enfants?

Mme Pearson: Si vous me le permettez, je vais répondre en anglais.

At the coalition we are in the process of developing a report about the degree to which Canada is respecting its commitment. When you ratify a convention, which we did in December 1991, you are supposed to report in two years to the committee in Geneva on children as to the degree to which you have respected or risen to the standards set by the convention. You've signalled that you're going to do so and you have to report.

• 1700

Because of the Charter of Rights and Freedoms, Canada had done a lot of changing in its legislation earlier, so most of our legislation with respect to child protection is really very good. The condition of children in Canada compared to the condition of children in some of the other countries we know about is good.

But in the convention there are certain other kinds of standards that speak to society's responsibility to provide parents with support, for example, in their child–rearing capacity. They're not quite so clearly defined but they have a trend or direction to which we should be rising. So what we in the coalition are doing is determining where exactly we are at this particular moment. We are asking the government to set a five–year standard so we can assess against that how far we've moved in that time. You understand, of course, in the federal–provincial jurisdiction most of the issues to do with children are under provincial jurisdiction. That's on the domestic side of the convention.

On the international side of the convention we will also be making some serious investigation and that's where our report with respect to what we expect from ODA, Official Development Assistance, comes in because the convention requires us to do certain things with respect to supporting education and health in countries poorer than we are.

With respect to our commitment at the World Summit on Children, it has very specific goals. I didn't speak to them but in the brief those goals are listed for the year 2000. It'll be quite easy for us to check. Every year, in a book called *The Progress of Nations*, UNICEF checks how every country is abiding by the standards to which they agreed when they signed the declaration at the World Summit on Children. Of course all this kind of activity is moral rather than anything else. There's no penalty necessarily—there can't be—for failing, but it's a standard that has moral suasion and moral weight and it's the one I think we have to keep pushing.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms Pearson, that little pocket–sized booklet—could you leave that with us?

Ms Pearson: Certainly. This contains both the convention and the declaration and the plan of action from the World Summit on Children.

[*Traduction*]

Mr. Paré: My question is to Ms. Pearson. You referred to the Convention on the Rights of the Child and to the World Summit for Children. Is Canada meeting the commitments it has undertaken with respect to children?

Ms. Pearson: If I may, I will reply in English.

La Coalition est en voie de préparer un rapport pour expliquer dans quelle mesure le Canada respecte les engagements qu'il a pris. Après avoir ratifié une convention, ce que nous avons fait en décembre 1991, on doit présenter deux ans plus tard un rapport au Comité sur les droits des enfants qui se réunit à Genève, expliquant dans quelle mesure on a respecté ou atteint les normes établies dans la convention. Les signataires ont signalé leur intention de le faire, et ils doivent donc présenter un rapport.

Depuis l'adoption de la Charte des droits et libertés, le Canada a apporté beaucoup de modifications à ses lois. Aussi, la loi canadienne protège très bien les enfants. Par rapport aux enfants des autres pays du monde que nous connaissons, les enfants bénéficient au Canada d'une bonne protection.

Mais la convention prévoit un certain nombre d'autres normes selon lesquelles il incombe à la société de venir en aide aux parents, par exemple pour élever leurs enfants. Cet aspect n'est pas aussi bien défini, mais c'est une tendance à laquelle nous devrions nous adapter. Aussi, la Coalition tente actuellement de faire le point sur la situation. Nous demandons au gouvernement d'adopter une norme pour cinq ans afin de nous permettre de contrôler les progrès accomplis. Vous savez fort bien que la plupart des questions se rapportant aux enfants relève de la compétence provinciale. Voilà donc pour le volet canadien de la convention.

Pour le volet international, nous allons là aussi effectuer une enquête approfondie et c'est là qu'intervient notre rapport faisant état des attentes que nous avons vis–à–vis de l'APD, l'aide publique au développement, étant donné que nous devons, aux termes de la convention, entreprendre des actions en faveur de l'éducation et de la santé dans les pays plus pauvres que nous.

Quant à l'engagement que nous avons pris au Sommet mondial pour les enfants, il avait des buts très précis. Je n'en ai pas parlé, mais notre mémoire fait état des buts que nous nous sommes fixés jusqu'à l'an 2000. C'est facile à vérifier. Chaque année, l'UNICEF publie un livre intitulé *The Progress of Nations* dans lequel il est fait état des actions prises dans tous les pays aux termes des normes adoptées au moment de la signature de la déclaration du Sommet mondial pour les enfants. Bien entendu, tous ces engagements sont essentiellement moraux. Aucune pénalité n'est prévue pour les pays qui ne respecteraient pas les normes, mais c'est une norme qui a un certain pouvoir moral et que nous devons, je crois, continuer à appuyer.

Le coprésident (le sénateur Gauthier): Madame Pearson, pourriez–vous nous laisser cette petite brochure?

Mme Pearson: Certainement. Elle contient la convention ainsi que la déclaration et le plan d'action adopté au Sommet mondial pour les enfants.

[*Text*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Maybe we could get some for members. It would be handy.

I have one further question to my best professor, in my university, in my riding of Ottawa—Vanier.

I'm still blurry—and I won't be for long—in my knowledge and understanding of your position on human rights. You're going to have to enlighten me. You're giving a *son de cloche*, you're giving us a different sound of reasoning, which I haven't been too familiar with up to now. We've had 56 meetings and you stick out there like somebody who has another view.

There are two theories linking trade and human rights. You say there is a strong link. If you put trade and economic growth as a part of the equation, that would stimulate your economy and it would give a civil society. Hopefully that would develop, and the influences would be to better the standard of living of the people and you would probably be seeing a better day, a better organized country.

But if you use the other one, the sanction approach, you withdraw from assisting those countries that do not have the standards of human rights you set for yourself. Then you are indeed being punitive to them in the sense that the civil society will not develop. It will be difficult for us, since we're not going to be there, to preach by our example or to remind them continuously of our standards, of the way we see it in our country.

I'm just having difficulties. How do you reconcile the fact that. . .you know, I'm not saying we should be missionaries. But the fact is, we have to be there to tell the people of those countries how we see a different world, a different type of society, a different type of civil organization. How do you reconcile those two? If I heard you correctly, if you don't have human rights that meet with my standards you don't get my trade.

[*Translation*]

Le coprésident (le sénateur Gauthier): On pourrait peut–être s'en procurer pour tous les membres du Comité. Ce serait pratique.

J'ai une autre question à poser à mon professeur préféré qui enseigne à l'université située dans ma circonscription d'Ottawa–Vanier.

Je ne comprends pas très bien—mais ça ne saurait durer—votre point de vue sur les droits de la personne. J'ai besoin de vos lumières. Vous nous donnez un son de cloche auquel je ne suis pas très habitué. Nous avons eu 56 réunions et le point de vue que vous nous présentez n'est comparable à aucun autre.

Il y a deux théories établissant un lien entre le commerce et les droits de la personne. Vous affirmez que ce lien est fort. Le fait d'associer le commerce et la croissance économique aux droits de la personne permet de stimuler l'économie et de garantir l'instauration d'une société respectueuse des droits. Il serait possible, espérons–le, d'encourager ce genre de situation et d'exercer une certaine influence afin d'améliorer le niveau de vie de la population et d'obtenir en fin de compte un pays meilleur et mieux organisé.

Par contre, l'autre approche, celle des sanctions, consiste à retirer l'aide aux pays qui ne respectent pas les normes en matière de droits de la personne que nous appliquons chez nous. Cette approche est négative, étant donné qu'elle n'encourage pas l'éclosion de sociétés respectueuses des droits. Il serait difficile pour nous, qui ne vivons pas dans ces pays, de prêcher par notre exemple ou de leur rappeler continuellement les normes que nous appliquons chez nous.

Je ne comprends pas très bien. Comment concilier le fait que. . . Je ne veux pas dire que nous devrions faire oeuvre de missionnaires. Mais le fait est que nous devons présenter aux gens de ces pays notre conception d'un monde différent, d'une société différente, d'un type différent d'organisation civile. Comment conciliez–vous ces deux choses? Si je vous ai bien compris, vous préconisez que le Canada refuse d'avoir des relations commerciales avec les pays qui ne respectent pas ses normes en matière de droits de la personne.

• 1705

Prof. Mendes: That's not exactly what I said.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But I'm trying to get the fog away here. Maybe I'm right. If I'm wrong, say so.

Prof. Mendes: Okay, you're wrong.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, now explain.

Mr. English: He's a constituent; therefore he's right.

Prof. Mendes: But you should also know that words, with all due respect, are more fog for lawyers.

I'm suggesting that on a sliding scale for those countries that brutalize their citizens and brutalize the citizens of neighbouring countries, there should absolutely be sanctions. I suggest that the present position of Canada towards Burma, Haiti and Serbia—greater or lesser Serbia—are good examples of that.

M. Mendes: Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit.

Le coprésident (M. Gauthier): J'essaye de rendre les choses un peu plus claires. Dites–moi si j'ai raison ou si j'ai tort.

M. Mendes: Eh bien, vous avez tort.

Le coprésident (M. Gauthier): Alors maintenant, dites–moi pourquoi.

M. English: Il ne peut qu'avoir raison, puisque c'est un de vos commettants.

M. Mendes: Vous devez savoir également que les avocats n'utilisent pas les mots pour rendre les choses plus claires.

Je propose le maintien d'une sorte d'échelle des sanctions dans le cas des pays qui brutalisent leurs citoyens ou ceux des pays voisins. La position actuelle du Canada quant à la Birmanie, Haïti et la Serbie, la grande ou la petite Serbie, en est un bon exemple.

[*Texte*]

For other countries, for example the Asia–Pacific nations, where you know you are not going to have the same type of leverage you would have with these other countries, you develop a multifaceted approach. You deal with incipient institutions that are geared towards producing the rule of law, good government and democratic development. You work with a multifaceted approach to these kinds of countries.

For example, with Thailand you work, as we are right now working, with the Parliament to help them develop national institutions, ombudsman institutions dealing with abuse of power, with police commissions that will then perhaps help deal with abusive power in that area. My dream would be to have special ombudsman officers for children and women in Thailand. So to take that example, you work in a multilayered approach with your partners in southeast Asia.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Where would China sit in your equation?

Prof. Mendes: I think China is the most problematic of the examples. One has to acknowledge certain realities. It is one of the five permanent members of the United Nations. It is one of five major nuclear powers in the world. It is the country with the fastest–growing economy in the world, at 10% or whatever.

You then have to look at where your leverage is. I would agree our leverage right now is not in trade sanctions. Our leverage is working with the Chinese to help them develop the incipient rule of law infrastructures, good government structures and accountability structures.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You're coming around to my end now. Anyway, that's good.

Dr. English, you had a question.

Mr. English: Just to follow up, you gave the three examples of South Africa, Serbia and Haiti—did you say Burma? Taking Haiti and Serbia, I read in the newspaper, I think it was this week, that in the case of Serbia the sanctions are being broken with great regularity and the whole thing is collapsing. In the case of Haiti, I've had NGO groups approach me with some knowledge of Haiti that say the people suffering are not the generals but rather the poor and the children in Haiti. In the case of South Africa, of course, it seems now that sanctions worked.

It is a difficult question, but if you take those three examples you used, we know now, perhaps, that in the case of South Africa sanctions worked, but there are perhaps other explanations. With the other two, in the case of one we're making mockery of international institutions by trying to impose sanctions on a country where you can't manage sanctions. In the case of the other you're hurting the poorest in the country. Even in that case I guess you have to be multilayered with sanctions. Or do you get back to the position that it seemed most scholars took in the early 1980s before they changed their minds, as they always do, that sanctions don't work? Most political scientists said that in the early 1980s. Where does that leave us?

[*Traduction*]

Dans le cas des autres pays par exemple ceux de l'Asie et du Pacifique où vous savez que vous ne bénéficiez pas de la même influence que dans d'autres pays, il faut adopter une approche multiforme. Il faut venir en aide aux institutions naissantes et les aider à promouvoir la primauté du droit, une saine gestion publique et le développement démocratique. Dans ce type de pays, il faut appliquer une approche multiforme.

En Thaïlande, par exemple, il faut collaborer, comme nous le faisons actuellement, avec le Parlement pour l'aider à mettre su pied des institutions nationales, des offices de protection du citoyen chargés d'étudier les cas d'abus de pouvoir, ou avec les commissariats de police qui pourraient participer à la lutte contre les abus de pouvoir. Mon rêve serait de créer en Thaïlande un bureau spécial de protection des enfants et des femmes. Si nous prenons cet exemple, nous voyons qu'il faut adopter une approche multiforme avec nos partenaires de l'Asie du sud–est.

Le coprésident (M. Gauthier): Et la Chine, où se situe–t–elle dans tout cela?

M. Mendes: Pour moi, la Chine est l'exemple le plus complexe. Il faut tenir compte de certaines réalités. La Chine est un des cinq membres permanents des Nations unies. C'est une des cinq puissances nucléaires du monde. C'est le pays où la croissance économique est la plus forte du monde, soit 10 p. 100.

Il faut bien savoir où se situe notre influence. Je reconnais qu'actuellement elle ne situe pas au niveau des sanctions commerciales. Nous pourrions influencer les Chinois en les aidant à développer les infrastructures naissantes garantissant la primauté du droit, les bases d'une saine gestion publique et des structures de responsabilité.

Le coprésident (M. Gauthier): Votre point de vue se rapproche du mien. Bon.

Monsieur English, vous aviez une question.

M. English: Je vais simplement revenir aux trois pays que vous avez cité en exemples tout à l'heure, à savoir l'Afrique du sud, la Serbie et Haïti... aviez–vous cité la Birmanie aussi? Prenons le cas d'Haïti et de la Serbie: j'ai lu dans le journal, cette semaine je crois, que les sanctions sont régulièrement violées en Serbie et que tout le système s'effondre. Dans le cas d'Haïti, j'ai parlé à des représentants d'ONG qui connaissent bien ce pays. Ils m'ont dit que là–bas ce ne sont pas les généraux qui souffrent, mais les pauvres et les enfants. Dans le cas de l'Afrique du sud, par contre, il semble que les sanctions aient porté fruit.

C'est une question délicate, mais parmi les trois exemples que vous avez cités, nous savons maintenant que les sanctions ont donné de bons résultats dans le cas de l'Afrique du sud, bien que l'on puisse expliquer différemment l'évolution de ce pays. Mais dans les deux autres cas, nous avons affaire à un pays où les institutions internationales sont incapables d'imposer des sanctions et se tournent en ridicule en essayant de le faire. Dans l'autre pays, ce sont les plus pauvres qui font les frais des sanctions. Même dans ce cas, je suppose qu'il faudrait imposer des sanctions multiformes. Ou alors, faut–il revenir au point de vue que prenaient la plupart des penseurs au début des années quatre–vingt, avant qu'ils ne changent d'avis, comme ils le font toujours, et affirmer que les sanctions ne donnent pas de bons résultats? C'est ce qu'affirmaient la plupart des politologues au début des années quatre–vingt. Que devons–nous faire?

[*Text*]

Prof. Mendes: Very briefly, I think the authoritative answer to that comes from the horse's mouth itself. In an interview with the President of South Africa he was asked, by I think a BBC reporter, whether sanctions worked against South Africa to force them to move towards their reforms. He said yes. It was straight from his mouth.

Mr. English: Where does that leave us with China?

Prof. Mendes: Again, you need a multilayered approach, recognizing the realities of today's world. It is one of the five permanent members. It is one of the five nuclear powers. It is the fastest–growing economy in the world. You have to deal with the type of leverage that produces results. I suggest the way you produce results now in China is to help them develop the long–term infrastructures that will promote the rule of law, good government and democratic development in China.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Mendes.

Prof. Mendes: I just want to ask the chairman a brief question. Has the fog lifted?

• 1710

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No. I still think you're talking about two levels of application of your principle. The big guys get attention, the small guys don't. There may be some problems in my view, but I might check that with you some day soon.

Mr. Copland: I've had the privilege of being in both South Africa and Haiti on numerous occasions over the last four or five years. Every time I've been in both those countries—and in Haiti just a few weeks ago—it became obvious that from a strictly economic perspective sanctions were useless. Anything you wanted to buy in South Africa you could buy.

I flew into Haiti on an American Airlines plane along with about 200 wealthy Haitians who had just gone on a shopping trip to Miami. This was in the middle of the period when sanctions were supposed to be on.

From a strictly economic perspective sanctions do not have much effect. Where they do have an effect is on world opinion, public opinion and moral suasion, and slowly things change around within the countries themselves, as they did in South Africa. The people of South Africa themselves made a decision to change in the face of world public opinion and moral suasion, not because they were really suffering all that much economically.

In Haiti the sanctions we have imposed simply aren't working. They are causing an impact on the children of the country that is negative. The wealthy are getting richer under sanctions, not poorer.

We would certainly strongly support very strong embargoes and stronger actions against a renegade country like Haiti but we recognize that the simple fiat of, say, throwing sanctions on them does not always work and sometimes has deleterious effects on the most vulnerable portions of the populations.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Copland.

[*Translation*]

M. Mendes: En un mot, je dirais que la réponse nous est donnée par les premiers concernés. Au cours d'une entrevue accordée, je crois, à un journaliste de la BBC, le président d'Afrique du sud avait reconnu que les sanctions avaient contraint son pays à envisager des réformes. C'est lui–même qui l'a dit.

M. English: Que faisons–nous à propos de la Chine?

M. Mendes: Là encore, il faut adopter une approche multiforme tenant compte des réalités du monde actuel. La Chine est un des cinq membres permanents. C'est une des cinq puissances nucléaires. Elle connaît la croissance économique la plus rapide du monde. Il faut trouver le moyen de pression qui produira des résultats. Actuellement, si nous voulons faire progresser la situation en Chine, nous devons l'aider à mettre su pied des infrastructures à long terme qui assureront la primauté du droit, une saine gestion publique et le développement des principes démocratiques.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci monsieur Mendes.

M. Mendes: Puis–je demander au président s'il y voit un peu plus clair?

Le coprésident (M. Gauthier): Pas vraiment. J'ai toujours l'impression qu'il y a deux poids et deux mesures. On prend soin des pays importants et on néglige les petits. Je me trompe peut–être, mais nous pourrions en reparler ensemble une autre fois.

M. Copland: J'ai eu le privilège de me rendre en Afrique du Sud et en Haïti à plusieurs reprises depuis quatre ou cinq ans. Chaque fois que je me suis rendu dans ces deux pays—j'étais en Haïti il y a à peine quelques semaines—j'ai acquis la nette impression que les sanctions strictement économiques ne servent à rien. En Afrique du Sud, on pouvait acheter tout ce qu'on voulait.

Pour me rendre à Haïti, j'ai pris un vol de la compagnie American Airlines. Il y avait dans l'avion plus de 200 riches Haïtiens qui étaient aller faire leurs emplettes à Miami. Cela se passait au moment même où on était censé appliquer les sanctions.

Les sanctions purement économiques n'ont pas une grande incidence. Elles ont seulement un effet sur l'opinion mondiale, sur l'opinion publique et au niveau moral. La situation change peu à peu à l'intérieur des pays eux–mêmes, comme cela s'est passé en Afrique du Sud. C'est la population d'Afrique du Sud elle–même qui a décidé de changer, sans tenir compte de l'opinion publique et des pressions morales dont elle était l'objet. L'Afrique du Sud ne souffrait pas tellement des sanctions économiques.

En Haïti, les sanctions que nous avons imposées ne fonctionnent tout simplement pas. Par contre, elles ont des incidences négatives pour les enfants. Les sanctions aident les riches à s'enrichir encore plus.

Nous sommes tout à fait en faveur d'un embargo et de mesures très fermes contre un pays traître comme Haïti, mais nous réalisons que la simple décision d'imposer des sanctions ne donne pas toujours les résultats escomptés et peut même avoir des incidences négatives sur les segments les plus vulnérables de la population.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Copland.

[*Texte*]

Thank you all for coming in this afternoon. Madam Pearson, thank you very much, Mr. Préfontaine, and my friend, Mr. Mendes, thank you very much for your contributions. You helped us understand better. I hope we will be able to come to some conclusion that would please you at the end of this process. It will be sometime in October.

Thank you very much.

Ms Pearson: Thank you.

Prof. Mendes: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I will now call upon the North–South Institute, Roy Culpepper, president, and Ann Weston, director. From the International Development Executives Association, Bruce Moore, chairperson, Andrew Salkeld, member, and Lyse Blanchard, vice–chairperson.

Mr. Mills (Red Deer): Mr. Chairman, some of us are going to ask for a hearing in our own ridings so we can get our own constituents here too.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Choose your riding or move to Ottawa.

Mr. Mills: We're going to take a trip to Alberta.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Try yourselves in my riding.

Nous reprenons nos délibérations avec nos témoins de l'Institut Nord–Sud. M. Roy Culpepper en est le président. Monsieur Culpepper, vous avez la parole.

• 1715

Mr. Roy Culpepper (Vice–President, North–South Institute): Thank you, Mr. Chairman, and thank you for providing us with this opportunity to speak before this section of the committee.

The views of our institute on a wide range of foreign policy issues are sketched out in a book we've published, *Key Issues of Canada's Foreign Policy*, which I believe members of the committee have already had distributed to them.

Today my colleague, Ann Weston, and I would like to stress the overwhelming importance of Canada's economic relations and economic policies toward developing countries in areas other than ODA or foreign aid. I will speak about debt and financial flows, and Ms Weston will speak about international trade.

I would like to stress how debt and private capital flows are much more significant than ODA to the welfare of developing countries and to show that our policies governing Third World debt and capital flows are at least as important as how much foreign aid we provide to them. I will briefly address both of these subjects and make three recommendations.

First of all, on debt, the total debt of developing countries in 1993 was $1,770 billion, or almost $1.8 trillion U.S. Interest payments alone on this debt amounted to $78.3 billion, which was equivalent to 1.5 times as much as the $51 billion in total that they received in foreign aid from all donors.

[*Traduction*]

Je remercie tous les témoins que nous avons entendu cet après–midi. Merci à M^me^ Pearson, à M. Préfontaine et à mon ami M. Mendes. Vos témoignages nous ont certes aidés à mieux comprendre la situation. J'espère que vous serez satisfaits des conclusions que nous présenterons à la fin de ce processus, vers le mois d'octobre.

Merci beaucoup.

Mme Pearson: Merci.

M. Mendes: Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous allons maintenant entendre, au nom de l'Institut nord–sud, le président Roy Culpepper et la directrice Ann Weston, et au nom de l'Association des directeurs en développement international, Bruce Moore, le président, Andrew Salkeld, membre et Lyse Blanchard, vice–présidente.

M. Mills (Red Deer): Monsieur le président, certains d'entre nous avons décidé de demander la tenue d'audiences dans nos circonscriptions respectives, de manière à pouvoir faire venir, nous aussi, nos commettants.

Le coprésident (M. Gauthier): Choisissez votre circonscription ou bien déménagez à Ottawa.

M. Mills: Nous allons faire un voyage en Alberta.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous pourriez aussi vous présenter dans ma circonscription.

Let us resume our debate with the witnesses from the North–South Institute. Mr. Roy Culpepper is the chairperson. Mr. Culpepper, the floor is yours.

M. Roy Culpepper (vice–président, l'Institut Nord–Sud): Merci monsieur le président. Nous tenons à vous remercier de nous offrir l'occasion de présenter notre témoignage au comité.

Nous avons réuni les points de vue de notre institut sur toute une gamme de questions de politique étrangère dans un ouvrage intitulé *Questions–clés pour la politique étrangère canadienne*. Je crois que les membres du comité en ont déjà un exemplaire.

Avec ma collègue Ann Weston, nous voulons aujourd'hui souligner l'importance énorme des relations économiques et des politiques économiques du Canada pour les pays en voie de développement dans des domaines autres que l'APD ou l'aide extérieure. Pour ma part, je vais vous parler de la dette et des afflux de capitaux, tandis que M^me^ Weston vous parlera du commerce international.

J'ai l'intention de démontrer que la dette et les afflux de capitaux sont beaucoup plus importants que l'APD pour le bien–être des pays en voie de développement et de prouver que nos politiques concernant la dette du Tiers monde et les afflux de capitaux sont au moins aussi importantes que l'aide extérieure que nous leur consacrons. Nous allons donc vous parler de ces deux aspects et vous présenter trois recommandations.

Commençons par la dette. En 1993, la dette globale de tous les pays en voie de développement se chiffrait à 1 770 milliards de dollars, soit près de 1,8 billion de dollars américains. À lui seul, le service de la dette se chiffre à 78,3 milliards de dollars, ce qui équivaut à 1,5 fois les 51 milliards de dollars qu'ils reçoivent au total en aide extérieure.

[*Text*]

To my mind, this points to the crucial importance of interest rates in northern capital markets. If interest rates go up by 1%, as they have since February 4, 1994, then interest payments on this debt will increase by some $18 billion. If interest rates were to go up by 3%, the increase in interest payments on the debt alone would likely eat up the entire inflow of foreign aid.

We often think we're giving the Third World a lot of money, but when you look at the financial flow matrix of the world, the reflow from the developing countries to the developed countries of the north is quite significant.

This is a good reason for Canada and other industrial countries to keep their interest rates low and stable.

The last debt crisis, in the 1980s, was precipitated by interest-rate escalation in the United States, Canada, and other G-7 countries during the period from 1978 to 1981. In addition to inflicting a lost decade of debt on the developing countries, the debt crisis of the 1980s also threatened the solvency of banks in Canada and that of the financial systems throughout the north. The debt crisis of the 1980s ended in large part because interest rates were more than halved between 1989 and 1992.

Rising interest rates today are threatening us with a similar international catastrophe. For this reason, we believe, in addition to purely domestic economic considerations, that international economic stability requires that interest rates be kept low and stable. This is our first recommendation.

Even if interest rates were to remain relatively low and stable, the debt crisis of the 1980s is not really over. It never really ended for the poorest countries, largely in Africa, which owe over $200 billion, predominantly to government creditors such as Canada's Export Development Corporation and the Canadian Wheat Board.

The lethargy with which the so-called Paris Club of official creditors has dealt with the debt problems of this group of poorest countries is, in our view, utterly reprehensible.

In order to help these countries to put the debt crisis behind them, we are recommending, secondly, unilateral forgiveness of the debts owed to Canada by the poorest countries, at a cost of some $250 million Canadian, or only 8% of the aid budget. I'll elaborate on this in the discussion, if you wish.

• 1720

My second topic was capital flows. Private capital flows, spurred on by the low interest rate regime that has come into being after 1990, leapt up from $39 billion in 1990 to $100 billion in 1993. Again the comparison with foreign aid, $51 billion, is very revealing. It's twice as much as the flow of foreign aid.

Unlike in the 1970s and 1980s, foreign direct investment, bond flows and portfolio equity, rather than bank loans, have dominated the recent flow of capital to the developing countries. This should make them, but will not necessarily make them,

[*Translation*]

Pour moi, cela reflète l'importance cruciale que peuvent avoir les taux d'intérêt sur les marchés des capitaux du nord. Lorsque les taux d'intérêt grimpent de 1 p. 100 comme cela s'est produit depuis le 4 février 1994, le remboursement des intérêts sur cette dette augmente d'environ 18 milliards de dollars. Si le taux d'intérêt augmentait de 3 p. 100, l'intérêt sur le paiement de la dette absorberait la totalité de l'aide extérieure.

On a souvent l'impression de donner beaucoup d'argent au Tiers monde, mais si l'on se penche sur les flux financiers dans le monde, on s'aperçoit que le retour des capitaux des pays en voie de développement vers les pays du nord est considérable.

C'est là une bonne raison pour le Canada et les autres pays industrialisés de maintenir leurs taux d'intérêt à un niveau bas et stable.

La dernière crise de l'endettement qui a sévi dans les années quatre-vingt a été précipitée par la flambée du taux d'intérêt aux États-Unis, au Canada et dans les autres pays du G-7 entre 1978 et 1981. En plus de provoquer l'élimination de toute une décennie de dettes dans les pays en voie de développement, la crise des années quatre-vingt a en outre menacé la solvabilité de certaines banques au Canada et des systèmes financiers de tous les pays du nord. La crise de l'endettement des années quatre-vingt s'est résolue en grande partie grâce à la diminution de moitié des taux d'intérêt entre 1989 et 1992.

La hausse actuelle des taux d'intérêt nous menace d'une catastrophe internationale analogue. Pour cette raison, nous pensons, en-dehors de toute considération économique purement nationale, que la stabilité économique internationale exige des taux d'intérêt bas et stables. Voilà donc notre première recommandation.

La crise de l'endettement des années quatre-vingt n'est pas véritablement terminée, même si les taux d'intérêt demeurent relativement bas et stables. Elle n'a jamais vraiment pris fin pour les pays les plus pauvres, surtout l'Afrique, qui doit plus de 200 milliards de dollars, principalement à des créanciers gouvernementaux tels que la Société pour l'expansion des exportations et la Commission canadienne du blé.

Nous dénonçons l'inaction des créanciers officiels du Club de Paris face aux problèmes de l'endettement de ce groupe de pays qui comptent parmi les plus pauvres.

Afin d'aider ces pays à sortir de la crise, nous recommandons, en deuxième lieu, l'élimination unilatérale des dettes des pays les plus pauvres à l'égard du Canada. Cela représenterait un coût de 250 millions de dollars canadiens, soit seulement 8 p. 100 du budget de l'aide extérieure. Si vous le voulez, je vous donnerai plus de détails à ce sujet au cours de la discussion.

Mon deuxième point a trait aux afflux de capitaux. Les afflux de capitaux privés, stimulés par le régime de faibles taux d'intérêt qui existe depuis 1990, sont passés de 39 milliards de dollars en 1990 à 100 milliards de dollars en 1993. Encore une fois, la comparaison avec l'aide étrangère, à 51 milliards de dollars, est très révélatrice. C'est deux fois plus que l'aide étrangère.

Contrairement à ce qui s'est passé au cours des années soixante-dix et quatre-vingt, les investissements étrangers directs, les obligations et les participations, plutôt que les prêts bancaires, ont constitué la plus grande part des afflux de

[*Texte*]

more stable than the bank flows were in the 1970s and 1980s. Moreover, these flows have been on hold since February as investors are taking a wait-and-see attitude while central banks in the G-7 countries decide where they are going with interest rates.

The resurgence of private flows predominantly to the middle-income developing countries should be welcomed. Among other things, it provides an opportunity for Canada and other donor countries to graduate this group of relatively better-off countries as ODA recipients so that ODA scarce foreign aid can be concentrated on the poorest countries.

Private capital flows can make a significant contribution to development. However, neither the quantity nor the quality of investment that private flows make is certain. For this reason we are recommending that Canada establish a private equity investment agency similar to agencies in the U.K., Germany and in the World Bank, one that would be aimed at equity partnerships between Canadian and Third World investors.

Such an agency would make a small contribution, but we believe a vital one, by helping to launch viable business ventures, and also to help ensure that the resulting enterprises observe satisfactory labour practices and environmental standards. In other words, the agency would support Canadian investors and their Third World counterparts in becoming better corporate citizens.

This, Mr. Chairman, is my third and final recommendation, and with your permission I'd like to pass it over to my colleague, Ann Weston.

Ms Ann Weston (Director, North-South Institute): As Roy has mentioned, there is a tendency in the discussion of Canada's relations with developing countries to focus on the aid program, but several other aspects are more important.

Roy has just spoken about capital flows. I'd like to spend a few minutes on Canadian trade with developing countries, an aspect I feel is often overlooked. This is partly because of our preoccupation with trade with the United States which, of course, overshadows our trade with just about all other countries, let alone with developing countries.

Dans les présentations qui ont été faites jusqu'à maintenant devant le Comité, on a parlé des exportations du Canada envers les pays en voie de développement dans un contexte de lien avec l'aide publique au développement.

Par la suite, quand il y a eu la table ronde avec M^me^ Sylvia Ostry, M. Ed Broadbent et d'autres personnes, on s'est concentré plutôt sur la conditionnalité, c'est-à-dire sur la façon dont on peut utiliser le commerce comme instrument pour inciter les pays en voie de développement à changer leurs politiques sur les droits de la personne ou sur l'environnement.

Today the main point I'd like to convey to the committee is the importance of Canada opening its markets to imports from developing countries, and some of the changes we need to make in our trade policies. I would argue these are crucial if developing countries themselves are to continue to expand their capacity to buy Canadian products.

[*Traduction*]

capitaux aux pays en voie de développement. Ces afflux pourraient, ce n'est pas nécessairement acquis, se révéler plus stables que les prêts bancaires au cours des années soixante-dix et quatre-vingt. D'autant plus que ces prêts sont maintenant en veilleuse depuis le mois de février, car les investisseurs attendent la décision des banques centrales des pays G-7 concernant les taux d'intérêt.

La reprise des afflux de capitaux privés surtout dans les pays en développement à revenu moyen devrait se révéler positive. Elle permettrait, entre autres, au Canada et aux autres pays donateurs de reclassifier ce groupe de pays relativement mieux nantis en tant que bénéficiaires de l'aide publique au développement et de concentrer leur aide dans les pays les plus pauvres.

Les afflux de capitaux privés peuvent contribuer au développement de façon importante. Toutefois, ni la quantité ni la qualité des investissements qu'ils permettent de réaliser ne sont certaines. Nous recommandons donc que le Canada crée une agence d'investissements privés semblable à celles du Royaume-Uni, de l'Allemagne et de la Banque mondiale qui encourageraient les partenariats entre les investisseurs canadiens et ceux du tiers-monde.

Un tel organisme aurait une influence limitée mais importante en aidant à lancer des entreprises viables et surtout en encourageant les entreprises ainsi créées à se doter de pratiques de travail et de normes environnementales acceptables. En d'autres termes, il aiderait les investisseurs canadiens comme leurs partenaires du tiers-monde à avoir une meilleure conscience sociale.

C'est ma troisième et dernière recommandation, monsieur le président. Avec votre permission, je vais maintenant céder la parole à ma collègue, Ann Weston.

Mme Ann Weston (directrice, commerce et ajustement, l'Institut Nord-Sud): Comme Roy l'a mentionné, la discussion sur les relations du Canada avec les pays en voie de développement semble toujours tourner autour du programme d'aide, mais il y a d'autres aspects de la question qui sont plus importants.

Roy vient de parler des afflux de capitaux. Quant à moi, je vais aborder brièvement les échanges commerciaux du Canada avec les pays en voie de développement, un point qui est souvent laissé de côté. Je pense que c'est en partie dû à notre commerce avec les États-Unis qui, de par son importance, relégue au second plan notre commerce avec presque tous les autres pays, non pas seulement les pays en voie de développement.

In the presentations to the committee up to now, there was a lot of talk about exports from Canada to developing countries in the context of a linkage to official development aid.

Then, at the round table with Mrs. Sylvia Ostry, Mr. Ed Broadbent and other witnesses, the conversation revolved around the notion of conditionality, that is the notion that trade can be used to bring developing countries to change their policies regarding human rights or the environment.

Ce que je tiens à signaler au comité aujourd'hui, c'est l'importance pour le Canada d'ouvrir ses marchés aux pays en voie de développement et de modifier certaines de ses politiques commerciales. C'est vital si nous voulons que les pays en voie de développement, de leur côté, continuent d'accroître leur capacité d'acheter des produits canadiens.

[*Text*]

At present Canadian imports from developing countries amount to some $18 billion, or about six times our annual aid flows, but in terms of our trade with developing countries, although we perform well amongst donor groups in terms of our aid as a ratio of GNP, we do relatively badly. We come tenth, whereas in terms of aid we come about fifth.

One of the reasons is that we continue to discriminate quite heavily against imports from developing countries. We do have a system of preferential tariffs, but nonetheless our average tariffs on imports from developing countries are higher in fact that most of the tariffs on imports from developed countries. They not only are higher on average, but they actually escalate with the amount of value added in the products we buy from these countries.

[*Translation*]

Actuellement, les importations canadiennes des pays en voie de développement représentent quelques 18 milliards de dollars, ou six fois le montant de notre aide annuelle; or, même si nous figurons assez bien parmi les pays donateurs pour ce qui est du montant de notre aide par rapport à notre PNB, en ce qui concerne notre commerce avec les pays en voie de développement, nous obtenons des résultats assez décevants. Nous venons au dixième rang sous ce rapport. Sous celui de l'aide, nous venons au cinquième rang.

C'est dû en partie au fait que nous continuons de faire une discrimination marquée à l'endroit des importations des pays en voie de développement. Nous avons bien un système de tarifs préférentiels, mais nos tarifs moyens sur les importations des pays en voie de développement sont plus élevés que la plupart de ceux qui visent les importations des pays développés. Non seulement sont–ils plus élevés de façon générale, mais ils augmentent avec la valeur ajoutée aux produits que nous achetons des pays en voie de développement.

• 1725

In addition we maintain anti–dumping duties on several imports from developing countries. These are often over 40% or four times the average tariff. Sometimes they've been in place for several years. As we know from our experience in trade with the United States, anti–dumping duties can be quite effective in the harassment of trade and traders.

Finally, we still have quotas, or what are also called voluntary export restraints, on our imports of textiles and clothing from about 28 developing countries, many of which are major recipients of our aid. UN calculations have shown that the impact of these restraints ranges from $25 billion to $50 billion per year. That's nearly as much as we in the north give in annual aid to developing countries. Yet we continue to negotiate quotas, even with the least–developed countries, despite their very small share of our market.

On April Fool's Day in 1993 the Department of External Affairs imposed a quota on imports of tailor–collared shirts from Nepal, which is a country that most of us would agree has very few alternatives for earning foreign exchange. Clearly this is not a joke. In April again this year the department once again tried to persuade Nepal to accept a second restraint.

There are many other examples. Many people are familiar with the quotas on imports from Bangladesh. Perhaps somewhat less familiar is the quota that was imposed on towelling imports from the Medellin area of Colombia at the very time we were trying to persuade that particular part of Columbia to move out of the production of drugs for export.

Of course there will be some changes as a result of the Uruguay Round, but they are going to be phased in slowly. In the case of clothing, restraints are going to be phased out over 10 years, with more than half of the product categories being

En outre, nous maintenons des droits antidumping sur plusieurs importations des pays en voie de développement. Ceux–ci atteignent souvent plus de 40 p. 100 ou sont quatre fois plus élevés que les tarifs ordinaires. Parfois ils sont imposés pendant plusieurs années. Comme nous le savons de par notre expérience avec les États–Unis, les droits antidumping peuvent se révéler une méthode de harcèlement très efficace dans les échanges.

Enfin, nous maintenons toujours des quotas, ce que nous appelons des restrictions volontaires à l'exportation, touchant nos importations de textiles et de vêtements en provenance de 28 pays en voie de développement, dont plusieurs sont des bénéficiaires importants de notre aide. Selon des calculs établis par l'ONU, ces restrictions représentent de 25 à 50 milliards de dollars par année. C'est presque le montant de notre aide annuelle, nous du nord, aux pays en voie de développement. Malgré tout, nous continuons de négocier des quotas, même s'il s'agit de pays parmi les moins développés, même si leur part de notre marché est infime.

Le jour du poisson d'avril, en 1993, le ministère des Affaires extérieures a imposé un quota visant les importations de chemises à col ajusté du Népal, un pays qui, de l'avis de tout le monde, a très peu de possibilités d'accumuler des devises étrangères. Pourtant, ce n'était pas une plaisanterie. En avril de cette année encore, le ministère a essayé de persuader le Népal d'accepter une deuxième restriction.

Il y a plusieurs autres exemples de cette sorte. Nous sommes au courant des quotas touchant les importations du Bangladesh. Nous connaissons moins bien le quota frappant les importations de serviettes de la région de Medellin en Colombie. Et nous imposons cette mesure au moment même où nous essayons de persuader les gens de cette région à abandonner la production de narcotiques en vue de leur exportation.

Il y aura évidemment des changements à la suite de l'Uruguay Round, mais ils seront introduits progressivement. En ce qui concerne les vêtements, les restrictions ne disparaîtront que sur une période de plus de 10 ans, plus de la moitié des

[*Texte*]

liberalized at the end of the tenth year. We'll still be able to use safeguards to protect our industries on any product for up to eight years, with no compensation being required in the first three years.

Not only that, for the first time now in the GATT, selective safeguards will be permitted. It's generally agreed that the use of anti–dumping duties is likely to continue largely unchecked by the new rules that are going to be introduced.

Finally, in the area of tariffs, although there are going to be some cuts, there still will be high tariffs and escalating tariffs on several products of interest to developing countries, whether it's footwear, furniture or clothing.

We need a four–pronged program if Canada is to respond genuinely to the liberalization efforts that are going on in many developing countries often with the support and encouragement of our own aid program.

First, we need to ensure that decisions on trade policies toward developing countries—especially toward our key aid recipients—involve close consultation between the Department of Foreign Affairs and CIDA. This happens very irregularly at present.

Second, we need an explicit and detailed action plan to promote imports from the least–developed countries. This will live up to commitments we just made in the Uruguay Round. Canada signed something called the Decision on Measures in Favour of Least–Developed Countries. However, this is still an empty promise. We need to translate this into action.

We could start off by removing, immediately, all quotas on clothing imported from the least–developed countries. There's nothing to stop us from doing that in the GATT. We could also remove all tariffs on imports from the least–developed countries for all products. At present under the general preferential tariff there's still a large number of products excluded. At the moment there is a review of the GPT being undertaken by the Department of Finance. I would suggest that any early recommendations from this committee could be taken into account in the review that's underway.

Third, I think we need to consider ways of supporting the least–developed countries to expand their exports on the supply side, whether it's through organizations like Bridgehead, other organizations in the private sector, or through the trade facilitation office here in Ottawa.

Finally, I think it's very important to also address the issue of adjustment, particularly the adjustment difficulties facing Canadian workers in labour–intensive industries like clothing. Often these workers are immigrants or older women who don't have the language skills, formal training, or child–care support they need to be able to work in other sectors of the economy.

[*Traduction*]

catégories de produits n'étant touchées qu'à la fin de la dixième année. Nous pourrons toujours avoir recours à des garanties pour protéger nos industries relativement à n'importe quel produit pour une période pouvant atteindre huit ans, et ce, sans compensation pour les premiers trois ans.

En outre, pour la première fois dans le cadre du GATT, les garanties sélectives seront permises. De l'avis général, les droits antidumping continueront d'être utilisés comme si de rien n'était sous le nouveau régime.

Enfin, même si certains tarifs disparaîtront, d'autres continueront de s'appliquer à un niveau très élevé et de façon progressive à une série de produits intéressant particulièrement les pays en voie de développement, qu'il s'agisse de chaussures, de meubles ou de vêtements.

Nous avons besoin d'un programme en quatre points si nous voulons vraiment répondre aux efforts de libéralisation entrepris actuellement dans plusieurs pays en voie de développement, souvent avec l'appui et l'encouragement de notre programme d'aide.

Nous voulons d'abord nous assurer que nos décisions en matière de politique commerciale touchant les pays en voie de développement—en particulier les principaux bénéficiaires de notre aide—résultent d'une étroite consultation entre le ministère des Affaires extérieures et l'ACDI. Il est très rare qu'il y ait une telle consultation actuellement.

Deuxièmement, nous avons besoin d'un plan d'action explicite et détaillé en vue de promouvoir les importations des pays les moins développés. Nous devons de toute façon respecter les engagements que nous avons pris lors de l'Uruguay Round. Le Canada a signé un document intitulé Décisions sur les mesures en faveur des pays les moins développés. Jusqu'à présent cette promesse est restée sans suite. Elle doit se traduire par des mesures concrètes.

Nous pourrions commencer par supprimer immédiatement tous les quotas sur les importations de vêtements en provenance des pays les moins développés. Rien dans le GATT ne nous empêche de le faire. Nous pouvons également supprimer tous les tarifs visant les importations de façon générale des pays les moins développés. Actuellement, en vertu du régime de tarif préférentiel général, beaucoup de produits sont exclus. Le ministère des Finances est en train d'examiner le tarif de préférence générale. Les premières recommandations du Comité pourraient être prises en compte dans le cadre de cette démarche.

Troisièmement, nous devons trouver des moyens d'encourager les pays les moins développés à accroître leurs exportations, que ce soit par l'entremise d'organismes comme Bridgehead, d'autres organismes du secteur privé, ou d'un bureau de promotion du commerce établi ici à Ottawa.

Enfin, nous devons nous attaquer à l'importante question de l'adaptation, en particulier pour les travailleurs canadiens qui travaillent dans les secteurs à forte densité de main–d'oeuvre comme le vêtement. Souvent, il s'agit de femmes immigrantes ou âgées qui n'ont pas les connaissances linguistiques, la formation de base ou les services de garde dont elles ont besoin pour travailler dans d'autres secteurs de l'économie.

[*Text*] [*Translation*]

• 1730

In many cases it's clear that trade is a secondary factor compared with changes in technology or changes in taste, in terms of the effect on unemployment. I think it's important that we do have active adjustment programs because if we don't, I think there will be a lot of resistance to increasing our trade with developing countries. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'll now call upon Mr. Bruce Moore, chairperson for the International Development Executives Association.

Thank you, Mr. Moore, for circulating your brief, sir.

Mr. Bruce Moore (Chairperson, International Development Executives Association): Thank you, Mr. Chairman, members of the special committee. The International Development Executives Association is pleased to offer its views and advice to this review of Canada's foreign policy.

As mentioned, my name is Bruce Moore. I am the executive director of the Canadian Hunger Foundation and appearing here in my capacity as the president of the IDEA group. With me is Andrew Salkeld, the senior vice–president of CESO and a member of the International Development Executives Association.

Substantive issues and recommendations concerned with the changing nature and thrust of international cooperation are to be found in other submissions to the foreign policy review committee, such as those just mentioned by the North–South Institute. The purpose of the IDEA submission is to address and correct some of the issues currently involved in the management of international assistance agencies.

The International Development Executives Association is an organization designed to assist the senior executives of 23 of Canada's largest non–profit NGOs to manage their agencies more effectively. As such, it is a management service tool and not a lobby group. Our organizations, collectively, have the support of 3.2 million Canadians, who donate in excess of $125 million each year to support our partnerships in the south. Our total revenues, as a group, exceed $300 million per year.

Each of our member organizations has brought its particular concerns to the attention of your committee through individual briefs; however, for your information, we would like to draw your attention to those members on whose behalf we are speaking this afternoon. They include the Aga Khan Foundation, the Canadian Co–Operative Association, the Canadian Red Cross, Canada World Youth, Canadian Crossroads International, CECI, CARE Canada, CESO/SACO, CODE, Hope International Development Agency, the International Federation on Ageing, the Jules and Paul–Emile Léger Foundation, USC Canada, CUSO, Plenty Canada, Plan International Canada, Organisation canadienne pour la solidarité et le développement au OCSD, Save the Children Canada, UNICEF Canada, WUSC, YMCA Canada, YWCA of/du Canada, and the Canadian Hunger Foundation.

Dans bien des cas, pour ce qui est de l'incidence sur le chômage, il est clair que, comparativement aux changements technologiques ou à l'évolution des goûts, le commerce est un facteur secondaire. Il importe que nous ayons des programmes actifs d'adaptation, faute de quoi je crains qu'il y ait beaucoup de résistance à une augmentation de nos échanges avec les pays en voie de développement. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): J'invite maintenant M. Bruce Moore, président de la *International Development Executives Association*, à prendre la parole.

Monsieur Moore, nous vous remercions d'avoir fait distribuer votre mémoire.

M. Bruce Moore (président, Association des directeurs en développement international): Merci, monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du Comité spécial. La Internationl Development Executives Association est heureuse de vous présenter ses vues et ses opinions relativement à cet examen de la politique étrangère du Canada.

On l'a déjà dit, je m'appelle Bruce Moore. Je suis le directeur exécutif de la Fondation canadienne contre la faim. Je comparais ici en ma qualité de président du groupe IDEA. Je suis accompagné de Andrew Salkeld, vice–président senior du SACO et membre également de la International Development Executives Association.

Les questions de fond et les recommandations concernant l'évolution de la nature et de l'orientation de la coopération internationale sont contenues dans d'autres soumissions au Comité de l'examen de l'aide internationale, telles que celles de l'Institut Nord–Sud. L'objet de la soumission est d'examiner et de rectifier certaines des questions qui concernent en ce moment la gestion des agences d'aide internationales.

La International Development Executives Association est un organisme conçu pour aider les cadres supérieurs de 23 des plus importants ONG à but non lucratif du Canada à gérer leurs organismes de façon plus efficace. C'est donc un outil de service aux gestionnaires et non un groupe de lobbying. Ensemble, les organismes qui composent l'Association ont le soutien de 3,2 millions de Canadiens qui accordent, tous les ans, des dons de plus de 125 millions de dollars pour appuyer notre partenariat avec l'hémisphère sud. L'ensemble des recettes du groupe représente plus de 300 millions de dollars par année.

Chacun des organismes membres de notre Association vous a présenté ses opinions particulières par le moyen de mémoires individuels. Toutefois, nous tenons à porter à votre attention le nom des organismes que nous représentons ici cet après–midi. Il s'agit de la Fondation Aga Khan Canada, la Canadian Co–Operative Association, la Société canadienne de la Croix–Rouge, Jeunesse Canada Monde, Carrefour Canadien international, le CECI, CARE du Canada, le CESO*SACO, l'OCED, la Hope International Development Agency, la Fédération internationale de la vieillesse, la Fondation Jules et Paul–Émile Léger, USC Canada, le CUSO, Plenty Canada, Plan international Canada, l'Organisation canadienne pour la solidarité et le développement (OCSD), Save the Children Canada, UNICEF Canada, l'EUMC, le Conseil national des YMCA du Canada, le YWCA du Canada ainsi que la Fondation canadienne contre la faim.*

[*Texte*]

We bring before you several specific recommendations. First, aid is long–term and risky by definition. Bureaucracy stifles flexibility and responsiveness. IDEA requests that the governments start to view international assistance as a long–term activity and as an investment in the future. This investment is risk–prone, but can ultimately lead to sustainability and self–reliance. The call, therefore, is for longer–time horizons and greater security for aid dollars.

There is a need to reduce the bureaucracy, time and money that is currently being spent on imposing and monitoring delivery policies and frameworks. This would not be necessary if the appropriate level of trust by our government was invested in NGOs, recognizing that they will deliver and have a track record of having delivered for the programs for which they are contracted. This would enhance and open the dialogue and transparency necessary for effective working relationships between the Canadian government, Canadian NGOs, and our partners in the south.

• 1735

In our view, the current system of apportioning aid dollars is in danger of becoming sterile, certainly unresponsive and more rigid.

Second, we consider it essential that we separate the budgets. Although we realize they are related in foreign policy terms, in operating terms we need to distinguish those funds designed to address aid objectives as separate from business objectives, as separate from advancing our interests with international financial institutions, and furthermore as separate from the ways in which we play out our important role in peacekeeping.

IDEA requests that government funding dedicated to foreign aid be clearly separated from funding dedicated to promoting and enhancing Canadian business activity overseas.

Furthermore, there should be an absolute and clear distinction between these two funding allocations and other allocations dedicated to supporting the United Nations agencies, Bretton Woods institutions, and multilateral development banks, as there should be separation as related to peacekeeping and peacemaking activities.

At this time there is unnecessary confusion in terms of tracking the intent, processes, results, and accountability because of the mixed demands placed on the aid budget envelope.

For the other recommendations, I'll turn to my colleague, Mr. Salkeld.

Mr. Andrew Salkeld (Member, International Development Executives Association): We have seven further requests. The first is to depoliticize aid decisions. Canadian aid decisions and the distribution of aid should be depoliticized. It is our belief that shifts and changes in Canada's aid program should be discussed openly and should always involve practising aid professionals and other experts that are available outside both elected officials and the bureaucratic machinery of government.

[*Traduction*]

Nous vous présentons plusieurs recommandations précises. Premièrement, par définition, l'aide est à long terme et est risquée. La bureaucratie étouffe la souplesse et la sensibilité. L'IDEA demande que le gouvernement commence à percevoir l'aide internationale comme étant une activité à long terme et un investissement pour l'avenir. Ce placement est sujet à risques mais peut mener à la durabilité et à l'auto–dépendance. Par conséquent, nous demandons des échéances plus longues et plus de certitude dans le financement de l'aide.

Il faut également diminuer la bureaucratie, le temps et l'argent consacrés à imposer des politiques et des critères de mise en oeuvre. Cela ne s'avérerait pas nécessaire si notre gouvernement accordait aux ONG le niveau approprié de confiance, sachant qu'ils respecteront leurs promesses et que leurs antécédents trouvent qu'ils se sont conformés aux programmes prévus par leurs contrats. Cela permettrait d'améliorer et d'approfondir le dialogue et d'apporter la transparence indispensable pour une bonne relation de travail entre le gouvernement du Canada, les ONG canadiennes et nos partenaires du sud.

Selon nous, le système actuel de répartition des fonds d'aide risque de devenir stérile, inapproprié et encore plus rigide.

Deuxièmement, nous estimons qu'il est essentiel de faire une distinction entre les budgets. Bien que nous réalisions qu'ils sont liés sur le plan de la politique étrangère, sur le plan opérationnel, il importe de faire la distinction entre les fonds destinés à des objectifs d'aide et ceux qui ont des objectifs commerciaux, qui doivent servir à promouvoir et à favoriser nos intérêts auprès des institutions financières internationales, et de les distinguer également de nos importantes activités de maintien de la paix.

L'IDEA demande que le financement gouvernemental destiné à l'aide internationale soit distinct du financement destiné à promouvoir et à favoriser les intérêts commerciaux canadiens à l'étranger.

De plus, il devrait y avoir une distinction claire et absolue entre ces deux affectations de fonds et celles qui sont consacrées à appuyer les agences des Nations unies, les institutions de Bretton Woods et les banques de développement multilatéral, d'une part, et les activités de maintien et d'établissement de la paix d'autre part.

La confusion injustifiée qui existe entre les exigences auxquelles est assujettie l'enveloppe budgétaire de l'aide fait qu'il est difficile de s'y retrouver dans les intentions, les méthodes, les résultats et les responsabilités.

Pour la suite des recommandations, je donne la parole à mon collègue, M. Salkeld.

M. Andrew Salkeld (membre, Association des directeurs en développement international): Nous avons sept autres demandes. La première vise à dépolitiser les décisions concernant l'aide. Il faudrait dépolitiser les décisions concernant l'aide et la distribution de celle–ci. Nous estimons que les changements et les rajustements dans le programme canadien d'aide devraient être discutés ouvertement, avec la participation des professionnels de l'aide et autres experts, en dehors du milieu politique et de l'appareil bureaucratique du gouvernement.

[*Text*]

Two is access to IFI and UN agency work. We believe the Canadian taxpayer will continue to view a substantial part of Canada's aid dollars as lost dollars unless there is greater access to the projects performed by the IFIs and multilateral agencies that Canada funds for both the NGO and business sectors.

The Canadian government has correctly seen its role in relation to these banks and agencies in terms of ensuring their good governance. Most other countries have also created extensive mechanisms such as trust funds and co–financing facilities that allow their NGOs and private sectors much greater access to contracts.

Three is the question of 0.7% of GNP or not. The Canadian government should clearly reinforce and act on its target aid as 0.7% of the GNP by the year 2000. Canada's credibility is at stake through the constant reiteration of the 0.7% goal on the one hand and a constant decline in the percentage of GNP actually allocated to aid on the other.

Four, CIDA stumbles and its partners are in crisis. The relationship between CIDA and its Canadian partners is in crisis. A fearful and besieged CIDA is increasingly shrouding itself in mystery and silence or indecision and double–talk. Joint strategy planning and meaningful dialogue between government employees and the Canadian aid partners exist seemingly on a random or temporary basis.

In spite of declarations of intent to the contrary, all fundamental decisions relating to overseas assistance policies and practices emanate from CIDA in completed form instead of being open for input and comment.

The strictures of the financial accountability imposed on CIDA itself combined with CIDA's lack of political direction during the late 1980s have led to these strong and negative bureaucratic tendencies.

Furthermore, the increasing tendency for CIDA to be staffed by career public servants on short–term assignment negates the concept of developing an agency with appropriate and specialized knowledge and skills. CIDA should require from its staff an orientation towards human values, compassion and empowerment.

[*Translation*]

La deuxième demande concerne l'accès au IFI et au agences des Nations unies. Nous estimons que le contribuable canadien continuera de considérer qu'une part importante des sommes accordées sous forme d'aide par le Canada est gaspillée, à moins que les ONG et le secteur privé n'aient davantage accès aux projets réalisés par les IFI et les agences multilatérales financées par le Canada.

Le gouvernement canadien a très bien compris son rôle auprès de ces banques et de ces agences afin d'en assurer la saine gestion. La plupart des autres pays ont également mis en place des mécanismes complexes, tels des fonds de fiducie et des guichets de cofinancement pour faciliter à leurs ONG et à leur secteur privé l'accès aux contrats.

Il y a également la question du 0,7 p. 100 du PNB. Le gouvernement canadien devrait réitérer clairement son objectif de l'aide à 0,7 p. 100 du PNB d'ici l'an 2000, et s'efforcer d'en faire une réalité. La réitération constante de l'objectif de 0,7 p. 100 d'une part, et le déclin continu du pourcentage réel attribué à l'aide, d'autre part, mettent en doute la crédibilité du Canada.

Quatrièmement, l'ACDI trébuche et ses partenaires sont en crise. La relation entre l'ACDI et ses partenaires canadiens est en crise. Assiégée et de plus en plus inquiète, l'ACDI se mure dans le silence et le mystère ou s'exprime de façon indécise et équivoque. La planification stratégique conjointe et le dialogue réel entre les employés du gouvernement et les partenaires canadiens de l'aide ne sont que sporadiques ou temporaires.

En dépit des déclarations d'intention à l'effet contraire, toute décision clé concernant les politiques et pratiques d'aide à l'étranger émane de l'ACDI dans leur forme finale, au lieu de faire l'objet de consultations ou de discussions.

Les contraintes financières imposées à l'ACDI, ainsi que le manque d'orientation politique dont a souffert l'agence vers la fin des années quatre–vingt sont responsables de ces tendances bureaucratiques négatives marquées.

En outre, la tendance croissante d'affecter à l'ACDI des fonctionnaires de carrière pour de courtes périodes va à l'encontre du concept de développement d'une agence dotée des connaissances et des spécialisations appropriées. L'ACDI devrait exiger que son personnel ait un sens marqué des valeurs humaines, fasse preuve de compassion et soit prêt à accepter des responsabilités.

• 1740

The fifth is peacekeeping and aid. Peacekeeping has become in several areas of the world the international aid of last resort. It is important that Canadian peacekeepers should not be required or agree to deliver social or food aid as well as keeping the peace. Aid delivery should remain the responsibility of competent Canadian and international NGOs.

Six, who are the experts? We ask that careful consideration be given to the proliferation and the use of non–specialist agencies, consulting firms and government departments to deliver aid. Fuller advantage should be taken of existing and dedicated delivery mechanisms, knowledge, experience and expertise represented by the major NGOs.

Cinquièmement, l'aide et le maintien de la paix. Dans plusieurs régions du monde, le maintien de la paix s'est transformé en aide internationale de dernier recours. Il serait important que les préposés canadiens au maintien de la paix ne soient pas obligés, ou n'acceptent pas, de livrer de l'aide sociale ou alimentaire en plus de leur rôle de maintien de la paix. La livraison de l'aide doit demeurer la responsabilité des ONG canadiennes ou internationales compétentes.

Sixièmement, qui sont les experts? Nous demandons que l'on accorde une attention toute particulière au recours et à la multiplications des agences, des cabinets–conseils et des services gouvernementaux non spécialisés dans la livraison de l'aide. On devrait tirer un meilleur parti des moyens, des connaissances et des expertises déjà disponibles chez les grandes ONG.

[*Texte*]

Government departments, universities, municipalities and other organizations have a primary responsibility for matters other than international development work. Grafting on international development, administration and delivery duplicates services available on a professional and world–supported basis from the larger NGOs.

The seventh is working with business synergy, not exclusion. CIDA has developed internal guidelines that to a large extent identify exclusive areas of activity and support for the for–profit private sector. We believe in many instances NGOs are being excluded from certain CIDA–supported activities for which they are ideally suited and eminently competent. Not only should these artificial barriers be removed, but CIDA should also actively pursue strategies that combine the strengths of the experienced international NGOs and private sector organizations.

Mr. Moore: In closing, at the very time that Europeans, Americans and multilateral agencies are turning to NGOs, it would be most ironic if Canadian NGOs had to continue to justify their existence here at home. This, unfortunately, is the current situation.

The people of many developing countries shape their beliefs about Canada because of the Canadian NGO worker in their midst. In spite of current internal deficits, it is very important that Canada maintains a healthy development assistance program because in global terms we are blessed and because it is in our own vital self–interest that the developing world prospers. It is important that the government acknowledge and encourage the indispensable work done by Canadian NGOs. There is no other equally cost–effective way to help others learn to help themselves.

The call is for the government to provide clear leadership through CIDA and External Affairs, to trust NGOs as equal stakeholders in development and to clear the way for a long–term non–political, non–bureaucratic commitment to the risky but very important international development needs at hand. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. It's very interesting and challenging. We have some questions, I'm sure.

Allow me, first of all, to ask our North–South Institute question. First of all, on the interest rates, we all wish they would be stable and low. It seems to me that the question to be put is how do you keep them stable and low. You didn't answer that one, so maybe you want to tell me how we can keep interest rates low and stable.

Mr. Culpepper: I don't think interest rates fall out of the heavens like manna on the earth. Interest rates are set by central banks and they're subject to decisions made by human beings.

On February 4, the chairman of the Federal Reserve Board in the United States took action to raise interest rates, which had a very interesting effect. It used to be thought that central banks could only affect short–term rates. What, in fact, has

[*Traduction*]

Les services gouvernementaux, les universités, les municipalités et autres organismes sont responsables en premier lieu de questions qui ne concernent pas le travail de développement. Leur imposer l'administration et la livraison de l'aide, cela constitue un dédoublement des services professionnels disponibles chez les ONG les plus importantes et qui sont appuyées mondialement.

Septièmement, travailler avec le monde des affaires—synergie et non exclusion. Des diretives internes ont été mises au point par l'ACDI, lesquelles définissent dans une large mesure les domaines d'activité et les moyens d'appui spécifiques au secteur privé. Nous sommes d'avis que les ONG sont, dans maintes circonstances, exclues d'activités appuyées par l'ACDI pour lesquelles elles sont tout à fait compétentes et qui leur convient parfaitement. L'ACDI devrait non seulement éliminer ces barrières artificielles, mais devrait mettre au point des stratégies qui réunissent les atouts des ONG possédant l'expérience internationale avec ceux des organismes du secteur privé.

M. Moore: Pour conclure, je dirai qu'à l'heure même où les Européens, les Américains et les organismes multilatéraux se tournent de plus en plus vers les ONG, il serait ironique que les ONG canadiennes aient à continuer de devoir justifier leur existence, ici au Canada. Or, c'est malheureusement la situation actuelle.

Les populations de plusieurs pays en voie de développement modèlent leur vision du Canada grâce à la présence d'un travail d'ONG parmi elles. En dépit du déficit intérieur actuel, il est important que le Canada maintienne un programme d'aide au développement qui soit sain, car nous sommes parmi les privilégiés dans le monde et parce qu'il est de notre propre intérêt vital que le monde en voie de développement prospère. Le gouvernement canadien doit reconnaître et encourager le travail indispensable accompli par les ONG canadiennes. Il n'y a pas d'autre moyen aussi rentable d'aider les autres à apprendre à s'aider eux–mêmes.

Nous faisons appel au gouvernement pour qu'il agisse comme chef de file, par l'entremise de l'ACDI et des Affaires extérieures, et sans ambiguïté, afin que l'on fasse confiance aux ONG en tant que partenaires de plein droit dans le développement. C'est ainsi que l'on ouvrira la voie à un engagement à long terme qui ne soit ni bureaucratisé ni politisé, envers les besoins importants quoique risqués, du développement international actuel. Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Voilà une question intéressante qui ne manque pas de nous interpeller. Je suis d'ailleurs certain que nous avons des questions à vous poser.

Si vous me le permettez, ma première question portera sur l'Institut nord–sud. Tout d'abord, il est évident que nous souhaiterions tous que les taux d'intérêt soient stables et bas. Mais reste à savoir comment s'y prendre pour y parvenir. Comme vous ne vous êtes pas prononcé sur ce sujet, je vous invite à présent à nous dire comment, selon vous, nous pourrions stabiliser les taux d'intérêt à un niveau bas.

M. Culpepper: Je ne pense que les taux d'intérêt nous viennent du ciel, comme la manne biblique. Les taux d'intérêt sont fixés par les banques centrales et ils dépendent de décisions prises par nos semblables.

Le 4 février dernier, le président de la Réserve fédérale américaine a pris des mesures pour hausser les taux d'intérêt, ce qui a donné lieu à des résultats très intéressants. Jusque là, on pensait que l'action des banques centrales ne pouvait avoir

[*Text*]

happened is that when the federal reserve increased short–term interest rates by 1%, the whole yield curve went up by 1%. Not only short–term interest rates went up by 1%, but also long–term interest rates went up by 1%.

• 1745

We're basically saying these decisions are made by officials who should be responsible to and responding to elected politicians who represent the people of Canada and the other G–7 countries. We're only mentioning this to suggest that in addition to the many domestic issues that swirl around this topic, the reason for keeping interest rates low is usually put in terms of not killing the recovery and keeping job creation going and so forth. I think it's important to bear in mind that interests rates now have a very important international dimension and we should inject that into the brief.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand all that, but please be brief. You're telling me you'd like to see an interventionist type of approach. You'd like to see the Bank of Canada... You're talking about Mr. Greenspan in the United States, and having Mr. Greenspan subjected to policies of the politicians and elected ones. You'd like to see Mr. Thiessen's monetary policies at the Bank of Canada affecting the government directions also. That, to me, would be totally revolutionary in this concept right now.

Mr. Culpepper: I think Mr. Thiessen and Mr. Greenspan listen to people.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): They don't take orders.

Mr. Culpepper: They don't taken orders but they do listen. I think it's important to reinforce the message that the international dimensions are exceedingly important now and are often lost in the debate.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You advocate that Canada forgive $250 million, if I heard you right, which is a debt owed by the poorest countries. Who is the debt owed to at this time?

Mr. Culpepper: The debt is owed predominantly to the Export Development Corporation and the Wheat Board.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Where should the money come from to cancel these debts? Are you proposing that CIDA programs be cancelled? We're going to have to balance that off somewhere in our books.

Mr. Culpepper: The government set aside a $4 billion contingency reserve a couple of years ago to absorb the forgiveness of loans to countries that owe their debts to Canada. Regrettably, this is largely being used for two countries, Egypt and Poland, for which this reserve took a $3.1 billion hit in 1992.

Egypt might be one of the lower–income countries, but Poland certainly isn't. When you compare the $250 million I'm talking about with the $3.1 billion that was forgone for those two countries and the fact there is a reserve of $4 billion, I think there's no question we could do it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You stated that trade was more profitable than aid. Would you favour more open markets in Canada and aid used for restraining displaced Canadian workers? Is that what you're telling me?

[*Translation*]

d'effet que sur les taux à court terme. Mais en fait, lorsque la Réserve fédérale a augmenté le taux à court terme de 1 p. 100, c'est l'ensemble des taux d'intérêt qui ont augmenté en proportion, pas seulement les taux à court terme, mais aussi les taux à long terme.

Nous disons que ces décisions sont prises par des gens qui devraient avoir à rendre des comptes aux élus qui représentent les citoyens du Canada et des autres pays du G–7. Si j'en parle, c'est qu'en plus de toutes les questions de nature intérieure qui pèsent sur ce débat, la raison pour laquelle on garde les taux d'intérêt peu élevés, dit–on, c'est pour ne pas nuire à la reprise et encourager la création d'emplois. Or, il faut savoir que les taux d'intérêt ont aujourd'hui des conséquences très importantes sur le plan international et c'est ce que nous voulions ajouter au mémoire.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends tout cela, mais de grâce, essayez d'être bref. Vous dites être en faveur d'une démarche plus interventionniste. Vous voudriez que la Banque du Canada... Vous parlez de M. Greenspan aux États–Unis qui devrait donner suite aux souhaits des élus et des politiciens. Vous voudriez aussi que la politique monétaire de M. Thiessen à la Banque du Canada influe aussi sur l'orientation du gouvernement. Pour moi, c'est là une idée tout à fait révolutionnaire.

M. Culpepper: Je crois bien que MM. Thiessen et Greenspan écoutent les gens

Le coprésident (M. Gauthier): Ils n'acceptent pas d'ordres.

M. Culpepper: Ils n'acceptent pas d'ordres mais ils écoutent. Il est important de dire que la dimension internationale revêt une très grande importance, que l'on oublie souvent dans le débat.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous voudriez que le Canada renonce à des créances de 250 millions de dollars, si je vous ai bien compris. Il s'agit de l'endettement des pays les plus pauvres. Qui sont les créanciers?

M. Culpepper: Les principaux sont la Société pour l'expansion des exportations et la Commission canadienne du blé.

Le coprésident (M. Gauthier): Si l'on renonçait à ces créances, d'où viendrait l'argent? Proposez–vous l'annulation des programmes de l'ACDI? Il faudra bien compenser cela quelque part dans notre comptabilité.

M. Culpepper: Il y a quelques années, le gouvernement a créé un fonds de prévoyance de 4 milliards de dollars en vue de la renonciation aux créances étrangères. Malheureusement, le fonds a surtout servi à deux pays, l'Égypte et la Pologne, à raison de 3,1 milliards de dollars en 1992.

Si l'Égypte est un pays économiquement faible, ce n'est pas le cas de la Pologne. Si l'on compare les 250 millions de dollars dont je parle aux 3,1 milliards accordés à ces deux pays–là, et si l'on sait que le fonds compte 4 milliards de dollars, il est évident que c'est possible.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez dit que le commerce rapporte plus que l'aide. Accepteriez–vous que l'on libéralise les marchés au Canada et que l'on utilise l'aide pour recycler les travailleurs déplacés au Canada? Est–ce cela que vous dites?

[*Texte*]

Ms Weston: I don't think we should take the money out of the aid budget. I think there will be gains—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Where would you find it?

Ms Weston: At the moment we're putting a large amount of money into labour market management in Canada anyway. I'm suggesting it should take into account the needs of the particular industries that are going to be facing competition from imports from developing countries.

Most of the competition would come from countries like Korea or Mexico that we don't give aid to anyway. The argument is that we should use the aid budget, which is predominantly intended for poorer countries, to compensate for trade that results from the higher–income countries isn't a logical connection.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): May I just ask one last question? I think I want to get these out of my head because we've heard such varied testimony. This is our 56th meeting on this subject since we started these deliberations.

Many NGOs see ODA as a kind of social program operating outside of governments, both in the north and the south. Others have told us that ODA has to be integrated into the government's foreign policy. Tell this committee how we can reconcile those two.

Am I clear?

Mr. Culpepper: No. Perhaps you should rephrase the question.

• 1750

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes. We've heard many NGOs in the last while, the last weeks, days. Maybe I'm getting shell–shocked, because I'm getting information overload after a while here.

Some NGOs consider ODA to be some kind of a social program, outside of the government's control, both in the north and in the south. Others, NGOs again, have said that ODA has to be integrated into the government's foreign policy; it must be part and parcel of our foreign policy and used to reach objectives that the country sets for itself.

You're NGOs. You've had contacts with NGOs; you've talked to a lot of them and you know them well. Can you tell us how you reconcile those two points of view? One says that government must be involved. The other says, "Hey, don't. . .". Can you make any recommendations? We have to write a report on this, as you know.

Mr. Culpepper: I think our own view would be fairly clear. The ODA moneys provided by the Government of Canada come from the Canadian taxpayers, and therefore there should be some accountability to the taxpayers of Canada for how those moneys are used. The less accountability there is, the worse the situation will be. Our view would be to integrate it as much as possible.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's a good point. I made that point myself to many NGOs.

[*Traduction*]

Mme Weston: Je ne pense pas que l'on devrait amputer le budget d'aide. Il y aura des gains. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Où trouveriez–vous l'argent?

Mme Weston: À l'heure actuelle, de toute façon, on consacre beaucoup d'argent à la gestion du marché du travail au Canada. Moi, je dis que l'on devrait tenir compte des besoins particuliers des industries qui devront faire face aux importations en provenance des pays en développement.

Le gros de la concurrence viendra de pays comme la Corée ou le Mexique, à qui, de toute façon, nous ne donnons pas d'aide. Dire que l'on utiliserait le budget d'aide, destiné pour l'essentiel aux pays plus pauvres, pour compenser les importations venant des pays à revenu plus élevé, c'est un raisonnement qui ne tient pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous me permettez de poser une dernière question? Je veux régler cette question parce que nous avons entendu une telle quantité de témoignages divers. Nous en sommes aujourd'hui à notre 56ième séance depuis le début de nos délibérations.

Beaucoup d'ONG estiment que l'APD est une sorte de programme social qui fonctionne à l'extérieur des gouvernements, aussi bien dans le nord que dans le sud. D'autres nous ont dit que l'APD devrait être intégré à la politique étrangère du gouvernement. Dites–nous comment nous pourrions concilier les deux.

Me suis–je bien fait comprendre?

M. Culpepper: Non. Reformulez donc votre question.

Le coprésident (M. Gauthier): D'accord. Nous avons entendu beaucoup d'ONG ces derniers temps, ces dernières semaines. Je suis peut–être encore sous le choc, je suis écrasé sous l'avalanche de renseignements.

Pour certaines ONG, l'APD est une sorte de programme social qui échappe à la volonté des gouvernements, aussi bien dans le Nord que dans le Sud. D'autres ONG estiment que l'APD devrait être intégré à la politique étrangère du gouvernement. Qu'il devrait en faire partie intégrante et servir à atteindre les objectifs que le pays se fixe.

Vous êtes une ONG. Vous êtes en contact avec d'autres ONG. Vous les connaissez bien. Comment pouvez–vous concilier ces deux points de vue? D'une part on dit que le gouvernement devrait être de la partie, de l'autre on dit que non. Pouvez–vous nous recommander quelque chose? Vous savez, il faudra que nous produisions un rapport.

M. Culpepper: Notre position est très claire. L'aide publique au développement provient du gouvernement du Canada, et donc des contribuables canadiens. Il faut donc justifier auprès des contribuables l'utilisation de cet argent. Moins il y aura de justification, pire sera la situation. Pour nous, il doit y a avoir le plus d'intégration possible.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est un bon argument. Je l'ai moi–même soulevé auprès de beaucoup d'ONG.

[*Text*]

What about the others that say, "ODA is a social program and you people don't know anything about this. You should leave us to decide"? We've had NGOs tell us in committee, "We know best how to spend that kind of money. You stay out of it, Government". When I asked them, "Well, what about accountability?". . . I don't know what the answer would be today, but it certainly wasn't satisfactory when I heard it.

Mr. Culpepper: We have social programs domestically that are run by government. We haven't threatened to hand those over to NGOs.

Perhaps you should ask my friend Bruce Moore to answer that question, because I think he was advancing an idea along those lines.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Moore, do you want to comment?

Mr. Moore: We both might like to make a brief comment. In this case, however, you must be mindful that we are speaking more in our individual capacities than on behalf of our IDEA group.

From the standpoint of our organization, we fully subscribe to full accountability for public funds. However, we think there is a difference between being accountable and having a voice in the design of the programs that will best help people to rise from the poverty in which they live, and that is where we look to the definition of partnership, which has become eroded as we have been put in situations in which, if we wish for government funds, we are increasingly thought of as government contractors, as opposed to partners.

So the issue is not accountability. The issue is the definition of partnership and whether our aid program will be responsive to those 3.2 million Canadians who vote for our work annually when they give to the member agencies of the IDEA group. So we represent a voice in Canada.

From the standpoint of the social versus the economic orientation of aid programs, we know very clearly, as is reinforced by reports such as the UNDP development report, that if we want to bring about economic benefit and sustainable economic progress by the poor in developing countries, then we have to support social infrastructure as well as economic infrastructure.

In the case of an organization such as ours, our goal in the Canadian Hunger Foundation is to have people move from subsistence to market agriculture in order to develop the income base to support the other social services that are necessary. However, we also recognize that there is a social role to be played, where the direct provision of services is a necessary stepping–stone, but should be combined, in our view, with economic incentive programs for the rural poor.

Mr. Salkeld might also like the opportunity to comment briefly, since we've moved beyond the mandate of the IDEA group in coming here.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Moore.

Mr. Salkeld: I would comment that NGOs are born either from a wish of the people to express something or from the fact that the government can't possibly do everything. When government funding is received, of course there is accountability.

[*Translation*]

Que pensez–vous de ceux qui disent que l'APD est un programme social et que le gouvernement n'y connaît rien, que ce devrait être à eux de décider? Des ONG nous ont dit au comité: «Nous savons quelle est la meilleure façon de dépenser cet argent, que le gouvernement ne s'en mêle pas.» Je leur ai posé la question «Et la justification des dépenses?» Je ne sais pas quelle réponse j'aurai aujourd'hui, mais la dernière fois je n'ai pas été satisfait du tout.

M. Culpepper: Il y a au pays des programmes sociaux dirigés par le gouvernement. Il n'a pas été question de les transférer à des ONG.

Peut–être devriez–vous poser la question à mon collègue Bruce Moore, qui, lui, a une idée qui va dans ce sens–là.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Moore, voulez–vous dire quelque chose?

M. Moore: Tous les deux, nous voudrions répondre brièvement. Sachez toutefois que nous répondons ici en notre nom propre et non pour le groupe IDEA.

L'organisation souscrit entièrement au principe de la justification des dépenses lorsqu'il s'agit de fonds publics. Toutefois, pour nous, il y a une distinction entre devoir justifier ses dépenses et participer à la conception des programmes qui aideront les gens à s'arracher à la pauvreté. Et c'est ici que nous pensons au partenariat. C'est une idée qui perd du terrain au fur et à mesure que, pour obtenir des fonds du gouvernement, il faut de plus en plus se comporter comme un sous–traitant plutôt qu'un associé.

Le problème, ce n'est donc pas la justification des dépenses. C'est la définition du partenariat, de l'association, et la question de savoir si notre programme d'aide répondra aux souhaits des 3,2 millions de Canadiens qui nous accordent leur faveur chaque année lorsqu'il font des dons aux organismes qui appartiennent à l'IDEA. Nous sommes donc une voix au Canada.

Quand à savoir si les programmes d'aide doivent avoir une orientation sociale ou économique, nous savons très bien, comme l'atteste notamment le rapport sur le développement du PNUD où il est dit qu'il faut soutenir l'infrastructure sociale aussi bien que l'infrastructure économique si l'on veut apporter des bienfaits économiques et durables aux pauvres des pays en développement.

L'objectif d'une organisation comme la nôtre, la Fondation canadienne contre la faim, est d'amener les gens à passer du stade de l'agriculture de subsistance à celui de l'agriculture commerciale de manière à produire les revenus qui financeront les autres services sociaux nécessaires. Toutefois, nous reconnaissons qu'il faut jouer un rôle social et que la fourniture directe de services est une étape obligée, qui doit être combinée à des programmes d'incitation économique à l'intention des ruraux dans le besoin.

M. Salkeld voudra peut–être aussi dire brièvement quelques mots puisque nous avons déjà débordé le mandat du groupe IDEA.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Moore.

M. Salkeld: Je voudrais rappeler que les ONG sont créées soit parce que les gens veulent exprimer quelque chose soit en raison du fait que le gouvernement ne peut pas tout faire. Quand nous recevons des fonds du gouvernement, il va sans dire que leur utilisation est justifiée.

[*Texte*]

In answer to your question, whether ODA is a social program and should be left in the hands of NGOs or whether this is a government-to-government issue, I think ODA has become an expression that catches a large number of issues and Canada has to balance those. Part of ODA is a social safety net, helping the poorest of the poor. Other aspects are social justice, equity, human rights, democracy, the helping hands, the technology transfer, infrastructure development, disaster relief environmental education—and you've heard them all. I think on those two rounds there are different answers depending on which part of ODA you're talking about. There is not one answer for all of those things.

• 1755

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think that's very helpful. Thank you very much, all of you.

Mr. Culpepper, did you want to make a comment?

Mr. Culpepper: I have just an additional thought on this issue. I guess I'd have a bit of trouble thinking of ODA as a social program in the sense that the idea of foreign aid has always had within it the idea of transformation, of dynamic change. It's not possible for us or all the donors, even through $50 billion or $100 billion a year through income transfers, to transform the lives of the poor, except in very small ways. I think the idea has rather been to help them get on their own feet, and to spur investment and change domestically.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

Mr. Mills: I think the other thing the chairman didn't mention is that we've also heard some of our questions quite often, as we've gone through this, so they're going to say, well, I've heard him get on this bandwagon before.

This is something that came out of the question the chairman asked you, Mr. Culpepper. You gave an answer that we have a $4 billion reserve, and so on. I'm now taking it back to the level of the taxpayer out there, who says we have a $40 billion deficit and a $500 plus billion dollar debt. Then you say, or we say, as politicians, that we're going to write off the debt of whoever. I just don't think that's even a possible statement to be made at this point of the economic times in this country.

You can argue all the reasons why we're helping those people, and we have compassion for that, but I just don't think you can approach it that way. Why not put the reserve on the debt? That's going to be your answer. How do we ever possibly deliver a suggestion like the one you made there?

Mr. Culpepper: If I may respond, in fact that $4 billion reserve already has figured in the debt. The way it was done perhaps leaves something to be desired.

My understanding of the situation is that the Department of Finance in its wisdom decided in the late 1980s, around 1990, that a lot of this debt out there would not in fact be repaid, and that there would have to be some losses taken. So they

[*Traduction*]

Pour répondre à votre question, celle de savoir si l'APD constitue un programme social à laisser entre les mains des ONG ou s'il s'agit d'une affaire de gouvernement à gouvernement, je pense que l'APD englobe aujourd'hui une multitude de facteurs entre lesquels le Canada doit trouver un équilibre. Une partie de l'APD constitue un filet de sécurité sociale qui permet d'aider les plus pauvres d'entre les pauvres. Il y a par ailleurs la justice sociale, l'équité, les droits de la personne, la démocratie, l'entraide, le transfert de technologies, le développement de l'infrastructure, les secours en cas de catastrophe, l'éducation en matière d'environnement—et j'en passe. La réponse est différente selon l'aspect de L'APD dont il est question. Il n'y a pas de réponse unique.

Le coprésident (M. Gauthier): Cela nous donne une très bonne idée. Merci beaucoup à vous tous.

Monsieur Culpepper, aviez-vous un commentaire à faire?

M. Culpepper: Je viens d'avoir une autre idée. J'ai de la difficulté à considérer l'APD comme un programme social en ce sens que l'aide étrangère a toujours comporté la notion d'une transformation, d'un changement dynamique. Il est impossible pour les pays donateurs, même à coups de 50 ou de 100 milliards de dollars par année sous la forme de transferts de revenus, de transformer la vie des plus démunis, sauf de manière très modeste. L'idée a toujours plutôt été de les aider à se remettre d'aplomb, et d'encourager l'investissement et le changement à l'échelle du pays.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

M. Mills: L'autre chose que le président n'a pas mentionnée, c'est que les mêmes questions reviennent assez souvent et qu'on va finir par dire qu'on a déjà entendu tout cela.

C'est la question que le président vous a posée, monsieur Culpepper, qui m'amène à vous en poser une autre. Vous avez dit, notamment, que nous avons une réserve de 4 milliards de dollars. Je pense au contribuable qui se dit que nous avons aussi un déficit de 40 milliards de dollars et une dette de plus de 500 milliards de dollars. Puis, vous dites, ou nous disons, nous les politiciens, que nous allons radier la dette de tout un chacun. C'est une chose difficile à avaler pour les Canadiens dans la conjoncture économique actuelle.

Vous me direz qu'on va aider ces gens-là, qu'il faut avoir de la compassion, mais je ne pense pas qu'une telle approche soit acceptable. Pourquoi ne pas se servir de la réserve pour rembourser une partie de la dette? Comment même présenter une proposition du genre de celle que vous avez faite?

M. Culpepper: Si vous me permettez de répondre à cette question, je vous dirai que cette réserve de 4 milliards de dollars a déjà été incluse dans la dette. La façon dont on s'y est pris pour le faire est peut-être discutable.

D'après ce que j'en sais, le ministère des Finances s'est dit, à la fin des années quatre-vingt, vers 1990 donc, qu'une bonne partie de cette dette ne serait pas remboursée et qu'il y aurait des pertes à essuyer. Il a donc reporté les déficits de 10 ans en

[*Text*]

retroactively fixed the deficits going back 10 years or so in the Public Accounts of Canada. In so doing, they created this $4 billion. I don't think you can do this forever. I think this is a one–time reserve that's set up, which enables you to deal with the problem.

The problem of not dealing with it, which is what we've done for the poorest countries for the past 10 years, is that the debt has just become bigger and bigger. The so–called Paris Club meets every two or three months, and they sit down with the Kenyas and the Tanzanias and the Sudans, and instead of dealing with the debt, they reschedule the debt. What that means is that they postpone the interest rates and the principal that has fallen into arrears into the future, so what was originally a $10 billion total debt in the early 1980s is now a $200 billion total debt for the lowest–income country.

That approach has not worked. We should have taken stronger action much earlier, and it wouldn't have cost us as much.

Mr. Mills: You see, we're going to get accused of smoke and mirrors when we start talking like that. I still come back to presenting it to the taxpayer, whose money it is. I just don't know how you would convince them.

Mr. Culpepper: It's similar to a bankruptcy operation. You have a firm that will not be able to meet the demands by all its creditors, even if you liquidate the assets, and if you liquidate the assets you're going to be a lot worse off than you are to begin with. So you just have to make the best of the current situation and recognize that these are not moneys that are going to be paid back.

Mr. Mills: Maybe you're touching on it now. Maybe we'd call it a bankruptcy. We don't call it a write–off; we just say it's a bankruptcy. Some of us feel that we may be threatened with such a bankruptcy—that's a political statement, but we make those occasionally.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): It will be put back to you in a moment. Mr. Moore wanted to comment.

• 1800

Mr. Moore: I think there's another perspective that we might not analyse as fully as the North–South in economic terms but we certainly know from looking at the international evidence that if we look at the issue of global peace and security in the world, the movement of migrants, the relief operations, and the cost of peacekeeping, in many cases these services are having to be rendered. As politicians, I expect that you would face all of the emotion of us not responding.

So it's a question of how we're going to allocate these funds. If we can relieve debt and assist countries to find ways to address in a more productive manner the economic opportunities the poor deserve to be offered, then we will probably end up saving on the other side of the equation, which is all of the other relief measures that, emotionally, a politician is very hard–pressed to ignore when those things come forward.

So those of us who work in the field of development, including the members of IDEA, and are in the business of relief, clearly recognize that we need to move over to the preventative stage, which is development programming, where, I

[*Translation*]

arrière dans les Comptes publics du Canada. Ce faisant, il a créé cette réserve de 4 milliards de dollars. Je ne pense pas qu'il puisse continuer à le faire. Il s'agit d'une réserve unique qui a été constituée pour régler le problème.

Parce que nous n'avons pas réglé le problème, parce que nous avons laissé courir la dette des pays les plus pauvres pendant 10 ans, cette dette est devenue de plus en plus grosse. Le Club de Paris se réunit tous les deux ou trois mois avec des pays comme le Kenya, la Tanzanie et le Soudan et au lieu d'essayer de régler le problème de la dette, il la rééchelonne. En fait, il reporte à plus tard le remboursement des intérêts et du capital de sorte que ce qui était au départ une dette totale de 10 milliards de dollars au début des années quatre–vingt est devenue une dette de 200 milliards de dollars pour les pays économiquement faibles.

Cette approche n'a rien donné. Nous aurions dû prendre des mesures beaucoup plus strictes beaucoup plus tôt, et cela ne nous aurait pas coûté autant d'argent.

M. Mills: Vous voyez, on va nous accuser d'avoir essayé de noyer le poisson. J'en reviens aux contribuables, à qui cet argent appartient. Je ne sais pas comment vous allez arriver à les convaincre.

M. Culpepper: C'est un peu comme une faillite. Une entreprise n'arrivera pas à rembourser tous ses créanciers, même si on liquide tous ses éléments d'actif, et, si on les liquide, elle va se retrouver dans une situation pire encore qu'au départ. Il faut donc tirer le meilleur parti possible de la situation et se dire que ces sommes ne seront jamais remboursées.

M. Mills: Vous venez de trouver le mot juste. Nous pourrions dire que c'est une faillite. Nous parlerons non pas d'une radiation de dettes, mais d'une faillite. Certains d'entre nous ont l'impression qu'une telle faillite nous menace peut–être—c'est une déclaration politique, mais il nous arrive d'en faire.

Le coprésident suppléant (M. English): Je reviendrai à vous dans un instant. Monsieur Moore veut faire un commentaire.

M. Moore: Il y a un autre aspect que nous n'analyserons peut–être pas aussi à fond que l'Institut Nord–Sud sur le plan économique, mais nous savons d'après les données recueillies à l'échelle internationale que si l'on regarde la paix et la sécurité dans le monde, les déplacements de populations, les opérations de secours et le coût du maintien de la paix, on s'aperçoit dans bien des cas que ces services doivent être rendus. Comme politiciens, j'imagine que la situation serait plus difficile pour vous si nous n'intervenions pas.

La question est donc de savoir comment nous allons répartir ces fonds. Si nous pouvons alléger la dette et aider les pays à trouver des moyens plus ingénieux d'offrir aux pauvres les possibilités économiques qu'ils méritent, nous allons probablement réaliser des économies pour ce qui est de toutes les autres mesures de secours qu'un politicien peut difficilement permettre de refuser à cause des pressions exercées.

Ceux d'entre nous donc qui travaillent dans le domaine du développement, y compris les membres de l'ADDI, et qui offrent des secours reconnaissent qu'il faut prendre des mesures préventives, c'est–à–dire adopter des programmes de

[*Texte*]

think, most of our members would agree with the position of the North–South that until such time as we relieve the massive levels of debt, the relative inflows of our aid to most of these countries are really not effectively addressing the real opportunities that must be created.

Mr. Mills: There is another problem regarding the NGOs. Listening to it from some governments' sides—I think of some ambassadors I've talked to with regard to NGOs—they're asking that we don't put more of our aid into NGOs, that we stay with government–to–government transfers because only government can provide the infrastructure, the water service, the sewer service, or whatever, that the NGOs tend to be very specialized and deal with their people but that their people aren't all the people but the people of their religious conviction, their club, or whoever the NGO represents.

Do you get what I'm saying? What do you say to that argument?

Mr. Moore: I think we have to recognize that the NGO community is a heterogeneous community and represents different interest groups here in Canada and that just as with our aid program itself, there are mismatches that might occur. We can look at the exceptions or we can look at the more general condition as to whether we believe a strong civil society requires that we have a vibrant governmental sector, private sector, and voluntary sector because to protect a democratic society people have to have different avenues through which their voice will be heard.

The evidence by members of our group, the IDEA group, would suggest that when we go into the field, the government offices and their infrastructure do not reach to the marginalized areas where the poorest of the poor are located and that if someone wants to find a scapegoat, they can point to the occasions, as your question does, where you might say there isn't a good match.

However, when the rubber meets the road, I think that this committee has to determine whether government is capable of reaching out. Having been an NGO representative at one of the World Food Council meetings, I know when you take my area of work and start to talk to governments in developing countries, you are often hard–pressed to find even agrifood strategies let alone rural development strategies, because we know of the political incentives that bring an urban bias to development programming by governments because that's where the masses rise up.

So I think that it's not a question of one or the other. I do think that Canada through its bilateral mechanisms, if we're concerned about the poor, needs to see what the policy agenda is and the implementation structures and capacities of that government to make sure that the aid will, so to speak, trickle down, and see how big the trickle will be at the other end.

Mr. Mills: Thank you.

Mr. Patry: Thank you very much, Ms Weston and Mr. Culpepper, for these books. They're really interesting and very professional.

[*Traduction*]

développement, et je pense que la plupart de nos membres seraient d'accord avec l'Institut Nord–Sud pour dire que tant que le grave problème du niveau de la dette n'aura pas été réglé, l'aide que nous apportons à la plupart de ces pays ne leur permettra pas vraiment de se pencher sur les possibilités réelles qui doivent être créées.

M. Mills: Il y a un autre problème qui se pose dans le cas des ONG. Certains représentants de gouvernements—je pense à des ambassadeurs a qui j'ai parlé au sujet des ONG—préféreraient que nous ne versions plus d'argent aux ONG, que nous nous en tenions à des transferts entre gouvernements parce que seuls les gouvernements peuvent fournir l'infrastructure, les services d'approvisionnement en eau, les égouts, bref, les services de base, parce que les ONG ont tendance à être très spécialisées et à ne s'occuper que des gens qui sont de la même religion, qui font partie de leur club, de ceux qu'ils représentent et pas de l'ensemble de la population.

Voyez–vous ce que je veux dire? Qu'en pensez–vous?

M. Moore: Il faut reconnaître que les ONG forment une collectivité hétérogène et qu'elles représentent différents groupes d'intérêt ici au Canada et que, sur tout dans le cas de notre programme d'aide lui–même, il peut y avoir disparité. On peut tenir compte des exceptions ou s'en tenir à la règle qu'une société civile forte a besoin d'un secteur gouvernemental, d'un secteur privé et d'un secteur de bénévoles dynamiques, car pour qu'une société soit démocratique, les gens doivent avoir différents moyens de faire entendre leur voix.

D'après l'expérience des membres de l'ADDI qui travaillent sur le terrain, les bureaux du gouvernement et leurs services ne rejoignent pas les régions marginalisées où vivent les plus pauvres parmi les pauvres et si on veut trouver un bouc émissaire, on peut toujours invoquer un tel argument, ce que vous faites d'ailleurs vous–même en disant que cela ne correspond pas.

La véritable question que le Comité devra se poser, c'est si le gouvernement est capable de rejoindre la population. J'ai assisté comme représentant d'une ONG à une réunion du Conseil mondial de l'alimentation et je sais par expérience, parce que j'ai parlé avec des représentants de gouvernements de pays en développement, qu'il est souvent très difficile d'y trouver des stratégies agro–alimentaires, sans parler de stratégies de développement rural, parce que, comme on le sait, ils ont tout intérêt à offrir des programmes de développement dans les centres urbains parce c'est là que se produisent les soulèvements.

La question ne se tranche pas si facilement. Le Canada doit, par le biais de ses mécanismes bilatéraux, s'il se préoccupe vraiment des pauvres, essayer de savoir quel est le programme du gouvernement et quelles structures il a mises en place pour s'assurer que l'aide se rend à ceux à qui elle est destinée et pour voir ce qu'il en reste au bout du compte.

M. Mills: Merci.

M. Patry: Merci beaucoup, M^me^ Weston et M. Culpepper, pour ces livres. Ils sont très intéressants et très bien faits.

[*Text*]

My question is for you, Mr. Culpepper. On top of stabilizing northern interest rates, you mentioned that Canada could undertake several policy measures to stimulate the flow of equity to the south. As an example, you mentioned removing the limits on pension fund investments overseas. Can you elaborate on this example or some other policy measures that Canada could undertake?

[*Translation*]

Ma question s'adresse à vous, monsieur Culpepper. En plus de stabiliser les taux d'intérêt au Nord, vous avez dit que le Canada pourrait prendre plusieurs mesures pour stimuler le mouvement des capitaux vers le Sud. Par exemple, vous avez mentionné la possibilité de supprimer les limites quant aux fonds de pension qui peuvent être investis à l'étranger. Pourriez–vous nous donner plus de détails à ce sujet ou nous parler d'autres mesures que le Canada pourrait prendre?

• 1805

Mr. Culpepper: Currently the law provides that pension funds, RRSPs and so forth cannot go over 20%. To my knowledge such limits don't exist in, say, the U.K. or the U.S.

What's happened in the last three or four years is really quite remarkable. There has been a dramatic transformation of investment possibilities throughout the developing world as stock markets have opened up for foreign investment and allowed equity positions to be taken by foreign investors because they've liberalized their economic policies.

There's a lot of analysis suggesting that if investors diversify their portfolios, they will not only get higher returns on their portfolios but will reduce their risks. Quite often the stock markets tend to move in different directions to each other, so you diversify your portfolio and returns will go up and the volatility of the overall portfolio will go down.

We believe that in doing this, Canada would simply fall into line with other countries and allow investors here to take as large a position in foreign investments as their counterparts in Britain or the United States are able to do.

Mr. Patry: I have another question for Mr. Salkeld. In your first recommendation you're talking about depoliticized aid decisions. My question is very simple: how do you do it? Will you agree to any type of new committee, like a multi–party committee including NGOs, including the members of Parliament, including the business people, including CIDA people? What's your opinion about this? How can we do it?

Mr. Salkeld: I think to a large degree the mechanisms exist. We don't have to be very sophisticated in changing the mechanisms. I think that "photo opportunity" foreign aid, for example, is what I'm talking about—it's very appealing for a prime minister or another senior elected official to visit a number of underdeveloped countries and dish out dollops of aid. This is why we're saying depoliticize aid. That needs to be talked about. Where the money is going to go needs to be understood.

Similarly, decisions to stop funding certain parts of the world like east Africa. . . The decision was made overnight by who knows whom. I was with ambassadors almost weeping when they heard the news. It came through one evening and they'd never heard anything about it from east Africa. These are the sorts of things we're talking about.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Paré.

M. Culpepper: La loi établit actuellement la limite à 20 p. 100 pour les fonds de pension, les REER et ainsi de suite. À ma connaissance, une telle limite n'existe pas, ni au Royaume Uni ni aux États–Unis.

Il s'est passé quelque chose d'assez remarquable au cours des trois ou quatre dernières années. D'intéressantes possibilités d'investissement se sont présentées partout dans les pays en développement qui ont ouvert leurs marchés boursiers à l'investissement étranger et permis à des investisseurs étrangers d'acheter des actions en libéralisant leurs politiques économiques.

Il ressort de nombreuses analyses qu'en diversifiant leur portefeuille, en plus d'obtenir des taux de rendement plus élevés, les investisseurs réduisent leurs risques. Il arrive souvent que les marchés boursiers réagissent différemment, de sorte que si on diversifie son portefeuille, le rendement sera plus élevé et la volatilité de tout le portefeuille, moins grande.

Nous croyons qu'en supprimant cette limite, le Canada emboîterait le pas à d'autres pays et permettrait aux investisseurs de chez nous d'investir à l'étranger autant que leurs homologues de la Grande–Bretagne ou des États–Unis.

M. Patry: J'ai une autre question pour M. Salkeld. Vous dites dans votre première recommandation qu'il faut dépolitiser les décisions relatives à l'aide. Ma question est très simple: comment s'y prendre? Seriez–vous d'accord pour qu'un nouveau type de comité soit mis sur pied, comme un comité multipartite qui serait composé de représentants des ONG, de députés, de gens d'affaires, de représentants de l'ACDI? Quelle est votre opinion? Comment faire?

M. Salkeld: Je pense que dans une large mesure le mécanisme existe déjà. Il n'a pas à être très recherché. Je faisais allusion, par exemple, à l'aide étrangère avec «séances de photos»—un Premier ministre ou un autre haut responsable nommé pourraient très bien se rendre dans un certain nombre de pays sous–développés pour y distribuer des poignées de dollars. C'est pourquoi nous disons qu'il faut dépolitiser l'aide. C'est une question qu'il faut aborder. Il faut savoir où va l'argent.

C'est la même chose lorsqu'on décide de cesser de financer certaines régions du globe comme l'Afrique orientale. . . La décision a été prise du jour au lendemain par on ne sait trop qui. J'étais avec des ambassadeurs qui ont presque pleuré lorsqu'ils ont entendu la nouvelle. Elle a été annoncée un bon soir et ils n'avaient jamais entendu de rien en Afrique orientale. C'est de ce genre de choses que nous voulons parler.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Paré.

[*Texte*]

M. Paré: J'ai une première question pour le groupe de l'ADDI. Vous dites que vous recueillez des dons de particuliers pour un montant de 125 millions, si j'ai bien compris, et que vous avez un budget global de 300 millions de dollars. J'aimerais savoir d'où proviennent les autres fonds.

Mr. Moore: Yes, these other funds come either from CIDA, from other foreign NGOs, or from work being undertaken with international financial institutions.

M. Paré: À la page 5, dans la quatrième recommandation, vous parlez d'un manque d'orientation politique à la fin des années quatre-vingt qui aurait, semble-t-il, fait trébucher l'ACDI. Il me semble qu'à la fin des années quatre-vingt, entre autres choses, on a élaboré la Charte de l'aide publique au développement *Partageons notre avenir*. Il me semble que les objectifs sont tout à fait clairs, de sorte que je serais porté à penser que, si l'ACDI a trébuché, ce n'est pas parce que les objectifs n'étaient pas clairs.

Mr. Salkeld: I think maybe this should have said the very late 1980s and the early 1990s. We had a situation where CIDA in succession had several ministers and then no minister and had three presidents. The confusion amongst the employees, for example, about what the direction of the organization was supposed to be was amazing to behold.

• 1810

Mr. Moore: Further to which I would add that, given that we in my agency have a number of programs involving the bilateral division, there seems to be a lack of appreciation that our partners stumble if there is an unnecessary gap in the funding stream. There will be approval given at senior levels of CIDA for the second phase of a long-term development program, yet often the processing time, because of how authority seems to be allocated, results in a major funding gap and delay.

How can an NGO in a developing country, or even a government department, maintain their salaries if we look at an 18-month delay? So the agency stumbles sometimes because it cannot make a decision about whether it wishes to support us to go to a second phase, or even sometimes when it makes that decision it cannot make it in a sufficiently timely manner.

We can cite examples where we have been advised by the agency to bring forward plans for a second phase of a program one year in advance of when the current program will lapse. When we have done that, we have commonly found out that two years later we still do not have an agreement and so, when it comes to bridge that amount and you're talking about an average cashflow on some of these programs of in excess of $1 million a year, there is an excessive problem for that work.

M. Paré: J'ai une dernière question pour M^me^ Weston portant sur les tarifs de préférence générale. J'avoue mon ignorance. Ou bien vous avez raison, ou bien c'est moi qui ai raison. Puisqu'on parle de tarifs préférentiels, est-il exact que des pays en voie de développement doivent payer des tarifs plus élevés pour exporter leurs produits au Canada que les pays bien développés? Si c'est exact, c'est absolument scandaleux.

[*Traduction*]

Mr. Paré: I have a first question for the members of IDEA. You say that you get donations from individuals for an amount of 125 million dollars and, unless I am wrong, that you have a total budget of 300 million dollars. I would like to know where the rest of the money comes from.

M. Moore: Une partie de ces fonds provient de l'ACDI et une autre d'ONG internationales et il y a aussi le travail entrepris auprès des institutions financières internationales.

Mr. Paré: On page 5, recommendation 4, you talk about a lack of political direction during the late 1980's which made CIDA stumble. It seems to me that there has been among other things, during the late 1980's, a charter on official development aid, *Sharing our Future*. It seems to me that the goals were very clear, which makes me think that if CIDA stumbled, it is not because the goals were not clear.

M. Salkeld: Je pense qu'il aurait peut-être fallu dire à la fin des années quatre-vingt et au début des années quatre-vint-dix. Il fut un temps à l'ACDI où plusieurs ministres se sont succédés; elle s'est retrouvée sans ministre, puis a eu trois présidents. Les employés, par exemple, n'avaient aucune idée de l'orientation que l'organisation était censée prendre.

M. Moore: Ce à quoi j'ajouterai, étant donné que nous avons chez nous certain nombre de programmes, auxquels la division bilatérale participe, qu'on arrive mal à comprendre pourquoi nos partenaires trébuchent si les fonds tardent inutilement à venir. Il arrive que le financement de la deuxième étape d'un programme de développement à long terme soit approuvée par des cadres supérieurs de l'ACDI, mais que la demande tarde à être traitée à cause de la façon dont les pouvoirs semblent être répartis, d'où un manque important de fonds et des retards.

Comment une ONG dans un pays en développement peut-elle continuer à verser des salaires si il faut dix-huit mois avant que les fonds arrivent? Il arrive parfois donc que l'Agence trébuche parce qu'elle n'arrive pas à décider si elle doit financer la deuxième étape d'un projet ou, parfois même, parce qu'elle ne prend pas cette décision suffisamment à l'avance.

Nous pouvons vous citer des cas où l'Agence nous a conseillé de présenter des plans pour une deuxième phase un an avant que le programme en cours ne prenne fin. Lorsque nous l'avons fait, une décision n'avait souvent pas été prise même deux ans plus tard. Et je peux vous dire qu'il est excessivement difficile de trouver un financement provisoire, puisqu'on parle en moyenne d'un programme de plus de 1 million de dollars par année.

Mr. Paré: I have a last question for Ms. Weston about the general preferential tariffs. I must admit my ignorance. Either you're right or I'm right. Talking about preferential tariffs, is it true that developing countries must pay higher tariffs to export their goods to Canada than developed countries? If that's true, it's a shameful scandal.

[*Text*]

Mme Weston: Le problème, c'est que je parle des tarifs moyens. Si vous êtes un pays comme le Bangladesh, vous n'exportez que des vêtements, par exemple, et les vêtements sont exclus de ce programme. L'Allemagne, de son côté, exporte des produits comme des automobiles pour lesquels il y a un tarif de 5 p. 100 ou 10 p. 100. La moyenne dépend de la composition des exportations.

Par exemple, si l'Allemagne exporte des vêtements au Canada, elle paiera les mêmes droits de douane que le Bangladesh. C'est parce qu'on exclut quelques produits de ce système de préférence qu'on arrive à des moyennes plus élevées pour les pays en voie de développement que pour les pays développés.

Ce n'est pas vraiment préférentiel, en fait. Est–ce que je m'explique assez bien?

M. Paré: Oui, mais j'essaierai de me trouver d'autres renseignements. Je ne suis pas sûr de comprendre.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci, monsieur Paré.

I want to ask a question about that same section 4 on page 5. The criticism of CIDA in that section is quite strong, in particular it seems to me in the last part:

> CIDA should require from its staff an orientation towards human values, compassion and empowerment.

I suppose there's the implication there that human values, compassion and empowerment are lacking at the present time and that seems to me, I guess to put it in a mild way, hyperbolic. The CIDA staff I have encountered, and perhaps not in the fashion that you have, seem to me to represent in many ways human values, compassion and empowerment.

I'm struck by that statement. It seems not to be a statement that is conducive to working with CIDA as a partner which, Mr. Moore, your association suggests is something you want to do. I'll leave that for you to comment on.

Mr. Moore: We realize that we've made a very harsh statement there. Agencies work through their people, and in terms of how people's functions have been increasingly changed within the agency it means that the development discussions that occur with that agency do not, for the most part, occur with CIDA staff. They occur with consultants who are acting on behalf of the agency.

• 1815

As a result of the portfolios that many people are now managing, they have had—perhaps not of their own choosing—to become much more bureaucratic in moving files forward. As a result of moving those files forward, they have lost sight of the development imperatives faced by our partners, somewhat related to the question I've raised earlier. They are not able to appreciate the gaps that will occur. The accountability and the elimination of risk, as the Auditor General increasingly files reports that question the effectiveness of the aid program, we have seen reflected at all levels of the bureaucracy in a preoccupation with eliminating all possible risk in a very risky business.

As a result, although as individuals they might be and probably are extremely compassionate individuals, the system does not allow them to respond that way. It has to respond in a risk–aversive manner. As a result, over time, the programs

[*Translation*]

Ms Weston: The problem is that I'm talking about average tariffs. A country like Bangladesh, for example, only export clothes and clothes are excluded from that program. Germany, on the other hand, exports goods like cars on which there is a tariff of 5 or 10%. The average depends on the export pattern.

For example, if Germany exports clothes to Canada, it will pay the same custom fees as Bangladesh. It is because certain goods are excluded from the preferential tariff rate that we have higher averages for developing countries than for developed countries.

In fact, that's not really preferential. Do I make myself understood?

Mr. Paré: Yes, but I would like to find other information. I am not sure I understand you well.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you, Mr. Paré.

J'ai moi aussi une question à poser au sujet de la recommandation 4 à la page 5. Les critiques formulées à l'endroit de l'ACDI sont assez acerbes, surtout dans la dernière partie:

> L'ACDI devrait exiger que son personnel possède des aptitudes en valeurs humaines et en compassion, et lui conférer de l'autorité.

On semble vouloir dire par là que les valeurs humaines, la compassion et l'autorité font actuellement défaut; c'est une hyperbole, pour ne pas dire pire. Les employés de l'ACDI que j'ai rencontrés—peut être pas dans le même contexte que vous, semblent symboliser à bien des points de vue les valeurs humaines, la compassion et l'autorité.

Cette phrase m'a renversé. Elle me surprend de la part d'une association qui, comme l'a dit M. Moore, voudrait devenir une partenaire de l'ACDI. À vous d'en juger.

M. Moore: Nous savons que nous avons été un peu durs. Les agences travaillent par l'entremise de leur personnel et, dans la mesure où les fonctions des employés de l'ACDI n'ont pas cessé de changer la plupart des discussions avec elle au sujet du développement ne sont pas tenues avec des employés de l'ACDI. Elles ont lieu avec des consultants qui représentent l'agence.

À cause des dossiers qui leur sont confiés, bien des gens ont dû—et peut–être pas par choix—devenir plus bureaucratiques dans leur travail. Ils font progresser les dossiers et ils ont perdu de vue les impératifs du développement pour nos partenaires, un peu comme je le disais tout à l'heure. Ils ne peuvent pas se faire une idée des problèmes qui peuvent se poser. Le vérificateur général mettant de plus en plus en doute dans ses rapports l'efficacité des programmes d'aide, la responsabilité et l'élimination des risques ont fini par prendre énormément d'importance à tous les niveaux de la bureaucratie et l'on cherche à éliminer tous les risques possibles dans un secteur qui, par définition, comporte énormément de risques.

Par conséquent, même si les employés ont probablement beaucoup de compassion, le système ne leur permet pas de le montrer. Ce qui importe avant tout, c'est d'éviter les risques. Ainsi, avec le temps, les programmes deviennent des documents

[*Texte*]

become documents as opposed to people projects. That's where we find the compassion in these driving values and behaviours that used to characterize the way we tried to respond in a timely manner to the poor have changed.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): I take it from what you're saying then that you are critical of the Auditor General's report on CIDA that was presented.

Mr. Moore: No, I'm not saying I'm critical of the Auditor General's report. I'm saying as CIDA itself is called to be increasingly accountable for the results that are achieved with the funding that it provides, it has by necessity therefore obliged staff officers to become increasingly protective and increasingly oriented to remove all possible risk before they will approve a project or accept a progress report on the activities being undertaken.

This is not a realistic way, given the dynamic nature of the communities we work in and in view of the fact that many of the poorest of the poor live in marginal areas subject to recurring drought. So you cannot have it both ways; you cannot end up removing all risk and expect that you will be able to engage the rural poor.

So I'm not critical of the Auditor General's call for accountability, but accountability does not necessarily have to be translated into a growing mountain of reporting structures. It has to have to do with the more effective and efficient evaluation system so that CIDA will be able to appreciate what results are being achieved by their funds.

Unfortunately, it's become a bureaucratic nightmare as opposed to an evaluation system.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Okay. In this area, though, accountability seems something that is rather difficult to define. We're talking about areas of risk. I just got the current issue of *The Economist* and there are six letters responding to the article on aid that appeared in *The Economist* about three weeks ago. The letters are from Sweden, from New York, from Britain, from various people, arguing about accountability with development assistance more generally.

I wonder if you could expatiate upon the notion of accountability in the area of aid. This is a broader question, surely, than CIDA because the same kinds of questions are raised with other development agencies as well, as these letters indicate in this week's issue of *The Economist*.

Mr. Moore: Mr. Salkeld might also like to respond.

We met as IDEA members last week in order to assemble a document to put before CIDA that proposes that CIDA can effectively move from input contracting to output contracting that is based upon results indicators. The problem is coming to some agreement of what that currently means.

We think the lack of effectiveness largely stems from how at the up–front design stage CIDA tends to allocate funds based upon paying for inputs as opposed to paying for outputs. If you look at the history of NGOs you'll find they are very results–

[*Traduction*]

par opposition à des projets auxquels des gens participent. C'est dans ce sens–là que nous trouvons que la compassion ne fait plus autant partie des valeurs qui animaient ceux qui s'efforçaient de répondre au moment opportun aux besoins des pauvres.

Le coprésident suppléant (M. English): Si je comprends bien, vous critiquez le rapport que le vérificateur général a présenté au sujet de l'ACDI.

M. Moore: Non, je ne critique pas le rapport du vérificateur général. Tout ce que je dis, c'est que l'ACDI doit de plus en plus rendre compte des résultats obtenus avec les fonds fournis et qu'elle a nécessairement dû obliger ses employés à se montrer de plus en plus prudents et à essayer d'éliminer tous les risques possibles avant d'approuver un projet ou d'accepter un rapport d'étape sur des activités en cours.

Cela n'est pas réaliste, en raison de la nature dynamique des collectivités dans lesquelles nous travaillons, et étant donné que bon nombre des plus pauvres parmi les pauvres vivent dans des régions marginales où les sécheresses se succèdent. Il est impossible du même coup d'éliminer tous les risques et de s'attendre à venir en aide à la population pauvre de régions rurales.

Je ne critique pas le vérificateur général du fait qu'il est en faveur d'une plus grande responsabilisation, mais il n'est pas nécessaire que le responsabilisation se traduise par une montagne grossissante de rapports hiérarchisés. Elle doit se traduire par une évaluation plus efficace afin que l'ACDI puisse se faire une idée des résultats obtenus avec les fonds investis.

Malheureusement, l'évaluation s'est transformée en un cauchemar bureaucratique.

Le coprésident suppléant (M. English): D'accord. Dans ce domaine, cependant, la responsabilité est assez difficile à définir. Nous parlons de risques. Je viens de recevoir le dernier numéro de la revue *The Economist* dans lequel sont publiés six lettres en réponse à un article sur l'aide qui a été publié dans le numéro d'il y a trois semaines. Les lettres viennent de la Suède, de New York et de Grande–Bretagne, de divers correspondants et portent sur la responsabilité dans le secteur de l'aide au développement en général.

Je me demande si vous pourriez mieux nous expliquer la notion de responsabilité dans ce secteur. L'ACDI n'est sûrement pas le seul organisme que cette question intéresse puisqu'on en parle aussi à propos d'autres organismes de développement, comme en font foi les lettres publiées dans le numéro de cette semaine de la revue *The Economist*.

M. Moore: Monsieur Salkeld pourra lui aussi vous dire ce qu'il en pense.

Des membres de l'ADDI se sont rencontrés la semaine dernière pour préparer un document qui doit être présenté à l'ACDI au sujet de la possibilité de mettre l'accent dans les contrats sur les intrants plutôt que sur les extrants, et ce à partir d'indicateurs des résultats. Le problème, c'est d'arriver à s'entendre sur ce que tout cela veut dire.

Nous croyons que le manque d'efficacité est en grande partie attribuable à la méthode d'attribution des fonds de l'ACDI qui paie pour des intrants au lieu de payer pour extrants. Si vous regardez l'historique des ONG, vous verrez

[*Text*]

oriented and have to be very accountable to their donors for their overhead and other costs. So we think there is a positive move occurring to define how to move from input contracting to contracting for outputs that are related more clearly to the objectives of poverty alleviation.

Mr. Salkeld: I think I would just add that we're not talking about the current Auditor General's report; we're talking about previous ones. There has been an ongoing dialogue for many years between CIDA and the Auditor General. Basically, the Auditor General holds the president of CIDA accountable for every taxi receipt from every aid worker around the world. Therefore, the system has built up to ensure that all those taxi receipts can be brought together and accounted for.

• 1820

What we're saying, as Bruce has just mentioned, if you look at the output of what's wanted, if you look at the aid delivered and you start looking at the accountability in that direction, then I think this puts a different angle on it, and aid is a risky business.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Mr. Culpepper, I know the North–South Institute in a sense tries to reflect upon aid and to account for it.

I recall reading many years ago studies on Haiti and various projects where your institute was trying to assess aid and, in particular but not exclusively, NGOs' work in the aid field. I wonder if you want to comment on this.

Mr. Culpepper: Well, I was just inspired to say in fact that we should put our aid efforts into perspective. First of all, Canada is only one of many donor countries and single–handedly we or our NGOs can only hope to do so much, and it's not really that much.

Second, going back to my remarks at the outset, aid is just a grain of sand in a desert storm in terms of the kinds of forces that impact upon developing countries. I've mentioned debt, I've mentioned private capital flows, and Ann Weston has mentioned the forces of trade. On top of that you have to add natural forces such as hurricanes, cyclones and so forth.

At the end of the day, I think we should be humble as to what we can expect ODA to do within one year, within five years, or within ten years. I think if we can look down the road, as Bruce Moore was saying, 10, 15 or 20 years, and hope poverty levels will come down significantly 25% or 50%, that's probably as much as we can realistically hope for. I think ODA or foreign aid can only play a very small part in that overall struggle.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): Thank you very much.

Are there any final questions?

On behalf of the committee members I would like to thank you for this very valuable and interesting presentation. I can assure you your comments today and your brief will be taken into account when we write our final report in October.

[*Translation*]

qu'elles se préoccupent beaucoup des résultats et qu'elles doivent rendre des comptes aux pays donateurs à propos de leurs frais généraux et d'autres coûts. C'est pourquoi nous pensons qu'on franchirait une étape positive en essayant de déterminer comment passer de marchés axés sur les intrants à des marchés axés sur les extrants qui ont beaucoup plus à voir avec les objectifs de la lutte contre la pauvreté.

M. Salkeld: Tout ce que je tiens à ajouter, c'est que nous ne parlions pas ici du dernier rapport du vérificateur général; nous faisions allusion au rapport précédent. Le dialogue se poursuit depuis de nombreuses années entre l'ACDI et le vérificateur général. En réalité, le vérificateur général demande des comptes au président de l'ACDI pour tous les reçus de taxi obtenus par tous les préposés à des programmes d'aide dans le monde. Par conséquent, le système prévoit actuellement que tous les reçus de taxi peuvent être réunis et comptabilisés.

Ce que nous voulons dire, comme Bruce vient de vous l'indiquer, c'est que si on regarde ce qui est demandé, si on regarde l'aide fournie et si on commence à se demander qui doit être responsable de quoi, alors je pense que les choses se présentent sous un angle différent, et l'aide est un secteur où il y a des risques.

Le coprésident suppléant (M. English): Monsieur Culpepper, je sais que l'Institut nord–sud essaie en un sens de rendre des comptes au sujet de l'aide.

Je me souviens d'avoir lu, il y a de nombreuses années, des études sur Haïti et divers projets dans lesquels votre Institut essayait d'évaluer l'aide et, plus particulièrement mais pas exclusivement, le travail des ONG dans ce secteur. Je me demande donc si vous auriez quelque chose à dire à ce sujet.

M. Culpepper: Ma foi, j'allais dire que nous devrions replacer dans leur contexte nos efforts au chapitre de l'aide. Premièrement, le Canada n'est que l'un des nombreux pays donateurs et nous ne pourrons pas arriver seuls et nos ONG ne peuvent pas non plus espérer pouvoir arriver à elles seules à faire grand–chose.

Deuxièmement, pour en revenir à ce que je disais au début, l'aide n'est qu'un grain de sable dans un simoun de désert si on songe aux forces qui influent sur les pays en développement. J'ai parlé de la dette, j'ai mentionné les capitaux privés et Ann Weston a parlé des forces du commerce. À tout cela, il faut ajouter les forces de la nature comme les ouragans, les cyclones et ainsi de suite.

En fin de compte, je pense qu'il ne faut pas trop attendre de l'APD en une seule année, en cinq ans ou en dix ans. Il faut regarder plus loin en avant et, comme Bruce Moore le disait, si dans 10, 15 ou 20 ans les seuils de pauvreté pouvaient baisser de 25 ou 50 p. 100, nous pourrions en être fiers. Je pense que l'APD ou l'aide étrangère ne peut jouer qu'un tout petit rôle dans cette grande lutte.

Le coprésident suppléant (M. English): Merci beaucoup.

Y a–t–il d'autres questions?

Au nom des membres du comité, je tiens à vous remercier de cet exposé très utile et très intéressant. Je peux vous assurer que nous tiendrons compte de vos observations d'aujourd'hui et de votre mémoire lorsque nous rédigerons notre rapport final en octobre.

[*Texte*]

I also wanted to say our chairman is speaking in Hull tonight at 6:30 p.m. and anybody who wants to hear him he has invited to go there.

I would like to thank you very much for your participation today.

Mr. Culpepper: Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. English): The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

Je tiens aussi à vous signaler que notre président prend la parole ce soir à Hull à 18h30. Il a invité tous ceux qui veulent l'entendre à se joindre à lui.

Je tiens à vous remercier infiniment de votre participation aujourd'hui.

M. Culpepper: Merci.

Le coprésident suppléant (M. English): La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the International Centre for Criminal Law Reform and Criminal Justice Policy:

Daniel Préfontaine.

From the Canadian Coalition for the Rights of Children:

Landon Pearson, Chair;

Craig Copland, Member and President of Feed the Children.

From the Human Rights Research and Education Centre:

Errol Mendes, Professor.

From The North–South Institute:

Roy Culpepper, Vice–President;

Ann Weston, Trade and Adjustment Director.

From the International Development Executives Association:

Bruce Moore, Chairperson;

Andrew Salkeld, Member.

TÉMOINS

Du Centre international pour la réforme du droit pénal et la politique de justice pénale:

Daniel Préfontaine.

De la Coalition canadienne pour les droits des enfants:

Landon Pearson, présidente;

Craig Copland, membre et président de Feed the Children.

Du Centre de recherche et d'enseignement sur les droits de la personne:

Errol Mendes, professeur.

De L'Institut Nord–Sud:

Roy Culpepper, vice–président;

Ann Weston, directrice, commerce et ajustement.

De l'Association des directeurs en développement international:

Bruce Moore, président;

Andrew Salkeld, membre.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Publication

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 33
Wednesday, June 8, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 33
Le mercredi 8 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Bibliothèque du Parlement

First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 8, 1994
(57)

[*Text*]

The Prairies–Ontario Sub–Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 3:34 o'clock p.m. this day, in Room 306 of the West Block, the Joint Chair, the Honourable Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Sub–Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senator Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan and Chuck Strahl.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. *From the Canadian International Development Agency:* Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the Network on International Human Rights: Allan McChesney, Member of the Executive Committee. *From Amnesty International:* Roger Clark, Executive Director; Gilles Corbeil, section canadienne francophone. *From MATCH International Centre:* Madonna Larbi, Executive Director. *From the International Commission of Jurists (Canadian section):* Brian Crane, Member of the Executive Committee. *From the Baha'i Community of Canada:* Maury Miloff, Liaison, Human Rights. *From the Human Rights Documentation Network:* Laurie Wiseberg, Executive Director. *From the Canadian Polar Commission:* Whit Fraser, Chairman. *From the Canadian Centre for Global Security:* John Harker, Chairman of the Board of Directors. *From the Coalition to Oppose the Arms Trade:* Richard Sanders, Coordinator.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 6:03 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Sub–Committee

MINUTES OF PROCEEDINGS

LE MERCREDI 8 JUIN 1994
(57)

[*Texte*]

Le Sous–comité Prairies–Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 15 h 34, dans la pièce 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Sous–comité présents:

Représentant le Sénat: L'honorable sénateur Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. *De l'Agence canadienne de développement international:* Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

Témoins: Du Réseau des droits de la personne au plan international: Allan McChesney, membre du Comité exécutif. *D'Amnistie internationale:* Roger Clark, directeur exécutif; Gilles Corbeil, section canadienne francophone. *De MATCH Centre international:* Madonna Larbi, directeur exécutif. *De la Commission internationale des juristes (section canandienne):* Brian Crane, membre du Comité exécutif. *De la Communauté Baha'i du Canada:* Maury Miloff, liaison, droits de la personne. *Du Réseau international de documentation sur les droits humains:* Laurie Wiseberg, directeur exécutif. *De la Commission canadienne des affaires polaires:* Whit Fraser, président. *Du Centre canadien pour la sécurité mondiale:* John Harker, président du conseil d'administration. *De la Coalition to Oppose the Arms Trade:* Richard Sanders, coordonnateur.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des présentations et répondent aux questions.

À 18 h 03, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Sous–comité

Serge Pelletier

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, June 8, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 8 juin 1994

• 1533

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Order.

Welcome to the Special Joint Committee Reviewing Canada's Foreign Policy. We have as our witnesses today the Network on International Human Rights, Amnesty International, MATCH International Women's Centre, the International Commission of Jurists, the Canadian Baha'i Community, and the Human Rights Internet.

I understand that a time schedule has been mutually agreed and is enforceable among yourselves. If not, then I'll have to take on my heavy–handed role.

I understand that I should begin with Mr. McChesney, who will tell us about the others. Is that right, or will I introduce everybody separately?

Mr. Allan McChesney (Network on International Human Rights): Thank you, Senator MacEachen. To save everyone's time, I hope that each person will be introduced immediately before they speak.

I am a member of the executive of the network. We'd like to thank you for arranging a special session on human rights. All of the groups that you've mentioned are members of the Network on International Human Rights. Later, I myself will also make a short statement on behalf of the network as a whole, but first we shall all benefit from hearing Roger Clark, the executive director of Amnesty International's English–speaking section in Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): La séance est ouverte.

Je vous souhaite la bienvenue à cette séance du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. Nos témoins, aujourd'hui, sont les représentants du Réseau des droits humains au plan international, d'Amnistie internationale, du Centre international MATCH, de la Commission internationale des juristes, de la Communauté Baha'i du Canada et de Human Rights Internet.

Je crois savoir que vous avez convenu d'un horaire que vous ferez aussi respecter entre vous. Sinon, je devrai jouer mon rôle de président d'une main de fer.

Je crois qu'on commencera d'abord avec M. McChesney qui nous présentera les autres témoins. Est–ce que je me trompe? Dois–je vous présenter tous séparément?

M. Allan McChesney (Réseau des droits humains au plan international): Merci, sénateur MacEachen. Pour gagner du temps, chaque témoin se présentera avant de prendre la parole.

Je suis membre du conseil exécutif du réseau. Je vous remercie d'avoir organisé cette séance spéciale sur les droits de la personne. Tous les groupes que vous avez mentionnés font partie du réseau des droits humains au plan international. Je ferai moi–même quelques brèves remarques liminaires au nom du réseau, mais nous entendrons d'abord Roger Clark, directeur général de la section anglophone d'Amnistie internationale au Canada.

• 1535

Amnesty is a member of the network and indeed Roger was on the executive of the network for some years. Amnesty was invited to appear in its own right as well. Consequently, we've all agreed that Amnesty will make a presentation of somewhat more than ten minutes. Each of the other network speakers, guided by yourself as chair, will try to encapsulate her or his thoughts in a three–minute span. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Clark, with high expectations with respect to your ten minutes, in addition to the superb content.

Mr. Roger Clark (Amnesty International): Of course. Thank you, Senator. I'll try to live up to those kind comments.

Je suis accompagné aujourd'hui par M. Gilles Corbeil, qui est directeur général de la section francophone d'Amnistie Internationale au Canada; nous serons à votre disposition pour répondre à vos questions à la suite de notre présentation.

You have our brief. I will not read that brief to you. What I would like to do in the ten minutes or so that have been allotted to us is to highlight some of those key points from the presentation, and to perhaps lend emphasis to some of the recommendations that we are putting before you today.

Amnistie est membre de notre réseau et, d'ailleurs, Roger a fait partie de l'exécutif du réseau pendant quelques années. Amnistie a aussi été invitée à témoigner à titre d'organisation et, par conséquent, nous nous sommes entendus pour que le témoignage de Roger dure un peu plus de 10 minutes. Puis, les autres représentants du réseau prendront la parole et, avec votre aide, monsieur le président, ils tenteront de limiter leurs remarques à trois minutes. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Clark, je n'attends pas moins de vous que vous respectiez les 10 minutes qui vous sont allouées et que vous nous présentiez un excellent exposé.

M. Roger Clark (Amnistie internationale): Cela va sans dire. Merci, monsieur le sénateur. Je tenterai de répondre à vos attentes.

With me today is Mr. Gilles Corbeil, executive director of Amnesty International's French–speaking section in Canada. We will be happy to answer your questions after our presentation.

Vous avez notre mémoire, je ne vous le lirai donc pas. Au cours des quelque 10 minutes qui me sont allouées, je mettrai plutôt en relief les points les plus importants de notre mémoire et je formulerai certaines recommandations à votre intention.

[*Texte*]

I'd like to begin by reminding us all of previous commitments made by the Canadian government over the last eight or nine years in public statements at the official level at various points where previous embodiments of this committee have looked at Canadian foreign policy.

There has been a strong reaffirmation of the primary role and the fundamental place that human rights are to play within Canadian foreign policy. I think it's worth reminding ourselves of that commitment, which has not been lost and which we expect to be reaffirmed, perhaps even more strongly now.

Also, we do not see there being some sort of a trade-off between economic interests and fundamental principles. There has been over the past few weeks considerable public debate about the linkage or the non-linkage between trade and human rights. It's our opinion—we develop this more in the brief—that the two may or may not be linked, but that the question still of how human rights are to be addressed remains a primary concern. In no case should there be a trade-off between economic interests and those fundamental principles.

The other point that I would make by way of general introduction is a reminder and an appreciation of Canada's involvement on the world scene, in particular Canada's role at the conference on human rights last year in Vienna and the various other international bodies of which Canada is a member.

We recall that at the conclusion of the United Nations conference on human rights in Vienna there was a unanimous agreement among all the nations of the world that human rights has a primary place within the UN world order. Also, certain principles are now firmly embodied in the final document. Those principles that I refer to are the universality of human rights, the interdependence of all rights, and the non-hierarchical value of human rights themselves, although clearly there are some rights that are more appropriate in certain contexts and certain situations.

There are three areas that I want to address now. The first is what I would describe as that of rhetoric. It's our conviction that the rhetoric of human rights around Canadian foreign policy is a very critical point and not to be taken lightly, and that the credibility of Canadian foreign policy is judged, both by Canadians and by other nations, according to that same rhetoric and according to the consistency of the rhetoric itself. Changes in rhetoric or failure to live up to the speeches weakens the credibility to the point where Canada ceases to play the same sort of role that it can play.

• 1540

Not only is the rhetoric open to challenges on consistency, but it may also on occasion lead to misperception or even misrepresentation. It is extremely important, therefore, that statements made by our government and its representatives, both here and abroad, be seen as supporting and being consistent with that same fundamental position which human rights play.

[*Traduction*]

J'aimerais d'abord rappeler à tous les engagements qu'a pris le gouvernement canadien au cours des huit ou neuf dernières années dans des déclarations publiques, faites au niveau officiel à différentes occasions au cours de cette période pendant laquelle les comités qui vous ont précédés ont examiné la politique étrangère du Canada.

On a réaffirmé avec fermeté la place fondamentale des droits de la personne au sein de la politique étrangère du Canada. Je crois qu'il y a lieu de nous rappeler cet engagement qui n'a pas été perdu et qui, nous l'espérons, sera réaffirmé avec encore plus de vigueur.

Par ailleurs, nous estimons qu'on ne doit pas faire de compromis entre les intérêts économiques et les principes fondamentaux. Au cours des dernières semaines, on a assisté à un débat public assez intense sur l'opportunité de lier le commerce aux droits de la personne. À notre avis—nous en parlons un peu plus longuement dans notre mémoire—peu importe que le commerce soit subordonné au respect des droits de la personne; ce qui importe, c'est que le respect des droits de la personne demeure l'une de nos principales préoccupations. On ne doit jamais faire de compromis entre les intérêts économiques et ces principes fondamentaux.

J'aimerais aussi, dans le cadre de mes remarques liminaires, rappeler et souligner la participation du Canada sur la scène internationale, particulièrement le rôle qu'il a joué à la conférence sur les droits de la personne qui s'est tenue à Vienne l'an dernier, et au sein d'autres organismes internationaux dont le Canada est membre.

À l'issue de la conférence des Nations Unies sur les droits de la personne, à Vienne, tous les pays du monde se sont entendus unanimement pour déclarer que les droits de la personne occupent une place d'importance au sein de l'ordre mondial de l'ONU. D'autres principes sont aussi fermement énoncés dans le rapport final de cette conférence. Ces principes sont les suivants: l'universalité des droits de la personne, l'interdépendance de tous les droits et la valeur non hiérarchique des droits de la personne, bien que, de toute évidence, certains droits priment dans certains contextes et dans certaines situations.

J'aimerais maintenant aborder trois sujets particuliers. Le premier est ce que j'appelle la rhétorique. Nous sommes convaincus du fait que tous les discours du Canada sur les droits de la personne en matière de politique étrangère sont cruciaux et ne doivent pas être pris à la légère. Autant les Canadiens que les étrangers évaluent la crédibilité de la politique étrangère canadienne en fonction de ces discours et de leur cohérence. En changeant ces discours ou en ne les mettant pas en pratique, on entache la crédibilité du Canada au point où il ne peut plus jouer son rôle.

Il arrive que la cohérence de ces discours soit remise en question, mais aussi, parfois, qu'on communique, avec ces déclarations, des idées fausses. Par conséquent, il est extrêmement important que les déclarations faites par notre gouvernement et ses représentants, autant au pays qu'à l'étranger, respectent et appuient la position fondamentale des droits de la personne.

[*Text*]

The second point on the rhetoric is that of public position. Again, much has been made in recent days and weeks of the importance of quiet diplomacy, of bilateral discussions behind closed doors, but at the same time it's extremely important that Canada make its position known both nationally and internationally. It is those public statements which in fact will lend further weight to the quiet diplomacy and the initiatives taken by Canadian officials in other situations.

The third point that attaches to rhetoric is that of silence. It is this one that I think is perhaps the most important of all in some respects, because the consequences of silence on human rights violations, in particular countries or in areas of the world where it is well known that there are human rights violations, does an injustice to Canadian foreign policy itself. But further than that, it does an injustice to those who are victims of those human rights violations, because the solidarity that they can legitimately expect from Canada is no longer visible.

Silence on human rights violations means that impugnity can become a much easier pattern. Amnesty International is very aware of that impugnity in many countries, both where human rights violations are still practised and also where the situation has changed and where there is no justice applied, because the past is now part of the same silence and is forgotten.

The second area I want to emphasize is that of information. Amnesty International has worked for 33 years, with a very strong research body located in London, in order to supply the world with the information that is very necessary for people to judge the human rights situations around the world. It is our responsibility to make sure that the information is provided, that it is accurate as well as factual, and that it is timely. Indeed, I would say that the United Nations system itself would grind to a halt in the human rights sphere were it not for the material that is supplied by the non-governmental organizations, not only Amnesty but also many others that provide information to the United Nations, itself incapable of gathering the information necessary for its work.

Amnesty International publishes reports, both long and short. We issue urgent action appeals at a rate of three or four a day throughout the year, and that information is not challenged. That information is available to the Canadian government, and that information has to be part of the policy development with regard to human rights throughout.

The other point on information that I would like to make is that human rights should not be seen as applied to a single date, or an anniversary, or a particular event. I refer very specifically now to the anniversary of the events in Tiananmen Square five years ago. The media attention, which has rightly focused on what happened in Tiananmen Square five years ago, is also likely to distort our perception if somehow or other it is forgotten that prior to 1989 we and others had pointed out the human rights violations in China very consistently. In fact, our report that came out last week confirms that the human rights pattern inside China is as bad as ever it was, and that those leaders who were responsible for Tiananmen Square are still

[*Translation*]

Le deuxième élément de la rhétorique que j'aimerais aborder est celui de la position officielle. Encore une fois, on a beaucoup parlé, ces derniers jours, de l'importance de la diplomatie discrète, des discussions bilatérales à huis clos. Or, il est tout aussi important pour le Canada de faire connaître sa position autant sur la scène nationale que sur la scène internationale. Ce sont ces déclarations publiques qui donneront du poids à la diplomatie discrète et aux initiatives prises par les représentants du Canada dans d'autres situations.

Le troisième élément de la rhétorique que je veux aborder est celui du silence. C'est probablement l'élément le plus important à bien des égards, car les conséquences du silence pour les violations des droits de la personne, dans les régions ou les pays du monde où ces violations sont bien connues, ne rendent pas justice à la politique étrangère du Canada. En outre, le silence ne rend pas justice aux victimes de ces violations des droits de la personne car la solidarité du Canada, à laquelle elles sont en droit de s'attendre, n'est plus visible.

Passer sous silence les violations des droits de la personne rend l'impunité plus facile. Amnistie internationale sait que l'impunité existe dans bien des pays, là où les violations des droits de la personne sont encore pratiquées ainsi que là où la situation a changé mais où la justice n'existe pas parce que l'on veut fermer les yeux sur le passé et l'oublier.

Le deuxième enjeux que j'aimerais mettre en relief, c'est celui de l'information. Depuis 33 ans, Amnistie internationale déploie des efforts, en collaboration avec un organisme de recherche très solide situé à Londres, en vue de fournir au monde des informations qui lui permettra de juger de la situation des droits de la personne à l'échelle mondiale. Il nous incombe de nous assurer que cette information est disponible, qu'elle est aussi juste que factuelle et qu'elle est d'actualité. D'ailleurs, j'irais jusqu'à dire que la section des droits de la personne du système des Nations Unies ne pourrait pas fonctionner sans les renseignements qui lui sont fournis par les organismes non gouvernementaux, non seulement par Amnistie mais par bien d'autres organisations qui donnent de l'information à l'ONU, laquelle est incapable d'assumer elle-même cette tâche.

Amnistie internationale publie des rapports sommaires et des rapports détaillés. Au cours de l'année, nous lançons chaque jour trois ou quatre appels à l'action urgente, et ces informations ne sont pas remises en question. Le gouvernement canadien dispose de ces renseignements et il doit en tenir compte lorsqu'il élabore cette politique concernant les droits de la personne.

Toujours au sujet de l'information, j'aimerais souligner que les droits de la personne ne doivent pas être d'actualité qu'à une seule date de l'année, lors d'un anniversaire ou d'un événement particulier. Je pense précisément à l'anniversaire des événements qui se sont produits à la place Tiananmen, il y a cinq ans. Les médias ont mis l'accent surtout ce qui s'est passé à la place Tiananmen il y a cinq ans, et à juste titre, mais cela déforme quelque peu notre perception si nous oublions qu'avant 1989, Amnistie internationale et d'autres avaient dénoncé régulièrement les violations des droits de la personne perpétrées en Chine. D'ailleurs, le rapport que nous avons rendu public la semaine dernière confirme que le bilan de la Chine à cet égard

[*Texte*]

those who essentially hold power inside China, the point being, Mr. Chairman, that to analyse a situation within a country in terms of what was a single event does no justice to the situation as it is today.

[*Traduction*]

est tout aussi mauvais qu'auparavant et que les dirigeants responsables des événements de la place Tiananmen détiennent encore le pouvoir en Chine. Alors, monsieur le président, il ne suffit pas d'analyser la situation d'un pays en fonction d'un seul événement; cela ne nous permet pas de brosser un tableau juste de la situation actuelle.

• 1545

Finally, I would like to mention four particular points that we believe should be part of Canadian foreign policy. The first one I've already referred to, and that is the consistency of the Canadian position. The universality I referred to earlier has to apply as well in the analysis by the Canadian government of human rights situations. The consistency and universality has to apply in public statements made with reference to them. The universality has to apply in whatever course of action is undertaken. There can be no different applications of positions to different situations. Human rights violations do not vary. Those who are tortured are tortured whether they are in Haiti, Rwanda, or China. The Canadian position must be consistent on that.

The second is one I also mentioned earlier: the public position versus the private practice. Amnesty International acknowledges the positive effect of quiet diplomacy when it is appropriate, but behind that quiet diplomacy must come the weight of public pressure and opinion. That public opinion can only be formed when there are strong public statements by the Canadian government in support of human rights.

The third area I would like to emphasize is that of international action and pressure. It would be naïve to assume that any one country can make fundamental changes in some of the horrendous patterns of human rights violations that we are witness to today. On the other hand, the United Nations and the international bodies have proven themselves rather ineffectual in dealing with situations such as that in the former Yugoslavia, the current situation in Rwanda, and the potential situation in Burundi. The situation in Haiti even seems to defy the practices and the pressures of the international organizations.

We believe Canada is in a position to show leadership in this regard and that the only solutions that lie ahead for the international community will come if there is a strong and creative engagement, not only on the part of Canada, but on the part of like-minded nations and those who might be persuaded to agree with them.

We recall that next year marks the 50th anniversary of the United Nations as an organization. It would be regretful if that year of celebration were to be marked simply by further rhetoric and a failure to analyze the weaknesses of the United Nations itself and to look for new solutions that we are convinced can be found.

The last point relates to trade and the so-called influence that trade is purported to have on human rights situations. We hear the argument cited frequently that by opening the doors to trade, Canada is better able to influence the human rights situation in a country. Without embarking on an extended analysis of this problem now, it's fair to say, in the example of China, that the influence of trade is very minimal. If we are told that Canadian businessmen are raising human rights questions

Enfin, j'énumérerai quatre éléments qui, à notre avis, devraient faire partie de la politique étrangère canadienne. Le premier, auquel j'ai déjà fait allusion, c'est la cohérence de la position canadienne. L'universalité, dont j'ai aussi parlé tout à l'heure, doit entervenir également dans l'analyse que fait le gouvernement canadien de la situation des droits de la personne. Les déclarations publiques doivent être cohérentes et universelles. Toute mesure prise doit aussi être universelle. On ne peut adopter une position différente selon les situations. Les violations des droits de la personne ne varient pas. La torture demeure la torture, qu'elle soit commise en Haïti, au Rwanda ou en Chine. La position canadienne doit être très cohérente à cet égard.

Deuxièmement, et je l'ai mentionné un peu plus tôt, la position officielle du Canada doit correspondre à ses pratiques officieuses. Amnistie internationale reconnaît les effets positifs de la diplomatie discrète, lorsque cette méthode est indiquée, mais la diplomatie discrète doit s'accompagner du soutien de l'opinion publique et de la pression publique. La population ne pourra se former une opinion que si le gouvernement canadien fait des déclarations officielles fermement en faveur du respect des droits de la personne.

Troisièmement, je voudrais souligner l'importance de la pression et de l'action internationales. Nous serions naïfs de croire qu'un seul pays peut modifier de façon fondamentale les pratiques horribles dont nous sommes témoins actuellement en matière des droits de la personne. Par contre, l'ONU et les organisations internationales se sont révélées plutôt inefficaces dans l'ex-Yougoslavie, au Ruanda et elles le seront probablement tout autant au Burundi. Même en Haïti, la situation ne semble pas vouloir changer en dépit de la pression exercée par les organisations internationales et des mesures qu'elles ont prises.

Nous estimons que le Canada est en mesure d'ouvrir la voie à ce chapitre et que les seules solutions qui s'offrent à la communauté internationale ne réussiront que si le Canada et les pays dont la position est semblable et qui pourraient être convaincus d'adopter une telle position prennent un engagement ferme et créatif en matière de droits de la personne.

N'oublions pas que l'an prochain marquera le 50e anniversaire de l'ONU. Il serait regrettable que cet anniversaire soit célébré seulement avec d'autres beaux discours et que l'ONU ne puisse analyser elle-même ses faiblesses en vue de trouver des nouvelles solutions, qui existent, nous en sommes convaincus.

J'aimerais pour terminer aborder la question de l'influence que le commerce est censé avoir sur le respect des droits de la personne. On fait souvent valoir qu'en ouvrant les portes aux échanges commerciaux, le Canada sera mieux en mesure d'exercer son influence sur d'autres pays en matière de droits de la personne. Sans me lancer dans une analyse approfondie de ce problème, je crois pouvoir dire que l'influence du commerce est minimale, comme le prouve la Chine. Certains prétendent que

[*Text*]

with their counterparts in China as a result of Canadian foreign policy, we have to question what those comments are and on what basis they are made.

Of the 100 Canadian companies presently active inside China, not one has ever approached Amnesty International to seek information about the human rights situation. I must therefore wonder what questions are being raised by our business people when they do business in China. That question applies to other countries as well, wherever that argument is applied.

We acknowledge that doors may be opened through trade, but we believe that those doors must be genuinely open and those opportunities must be genuinely taken. The same would apply to our politicians and to our diplomats.

I would like to conclude by reading to you, if I may, the last paragraph of our brief in which I turn to the victims themselves, to their families, and to those whose lives are daily at risk because of their courage in defending those very rights that we pretend are an integral part of Canadian foreign policy. I will quote the words of Doctor Rafael Barrios, a Colombian human rights lawyer. In January of this year he had this to say about their task:

> In work to stop human rights violations, you find strength you did not know you had. In Colombia we all know that defending human rights puts us personally at risk. But we have to take up the challenge.

A responsible Canadian foreign policy will lend more than encouragement to those who are on the front line of human rights defence. It will provide solidarity to those who are willing to sacrifice their lives for human rights, It will seek out new and creative solutions that will allow the nations of the world to finally achieve the undertaking made almost 50 years ago by Canada and every other nation to "achieve the promotion of universal respect for and observance of human rights and fundamental freedoms". The quote is taken, Mr. Chairman, from the Universal Declaration of Human Rights, signed in 1948. Thank you.

[*Translation*]

les gens d'affaires canadiens soulèvent la question des droits de la personne lorsqu'ils s'entretiennent avec leurs homologues chinois, et ce, dans le cadre de la politique étrangère canadienne; nous ne sommes pas persuadés que les gens d'affaires canadiens fassent de telles remarques et, s'ils en font, nous nous demandons sur quoi ces remarques se fondent.

Une centaine de sociétés canadiennes sont actuellement actives en Chine; or, pas une seule d'entre elles ne s'est adressée à Amnistie internationale pour obtenir des informations sur les droits de la personne en Chine. Je me demande donc quelles peuvent bien être les questions soulevées par nos gens d'affaires qui vont en Chine, et cette question s'applique aux autres pays au sujet desquels on avance cet argument.

Nous savons qu'on peut ouvrir des portes avec les échanges commerciaux, mais nous estimons que les gens politiques et les diplomates aussi doivent ouvrir véritablement les portes et saisir toutes les occasions qui s'offrent à eux.

En conclusion, j'aimerais vous lire le dernier paragraphe de notre mémoire où je parle des victimes elles–mêmes, de leur famille et de tous ceux dont la vie est chaque jour menacée pour le courage qu'ils ont de défendre ces droits mêmes que notre gouvernement dit faire partie intégrante de la politique étrangère canadienne. J'aimerais citer Rafaël Barrios, un avocat colombien des droits de la personne, qui disait ceci en janvier de cette année:

> Dans la lutte contre les violations des droits de l'homme, on découvre en soi–même une force que l'on ne soupçonnait pas. En Colombie, nous savons tous que la défense de ces droits met notre vie en péril. Mais nous devons relever le défi.

Une politique étrangère canadienne responsable sera un signe de solidarité à l'égard de ceux oeuvrant aux premières lignes de la lutte pour le respect des droits de la personne. Elle sera un signe de solidarité à l'égard de ceux qui sont prêts à sacrifier leur vie pour la défense de ces droits. Elle recherchera des solutions nouvelles et constructives qui permettront aux nations du monde d'enfin tenir l'engagement pris de concert avec le Canada il y a presque 50 ans, soit d'«assurer le respect universel et effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales». Cette citation, monsieur le président, est extraite de la déclaration universelle des droits de l'homme, signée en 1948. Je vous remercie.

• 1550

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Clark.

Mr. McChesney: The committee has already received a copy of the brief the clerk is now handing to Senator MacEachen, entitled "Is Promotion and Protection of Human Rights One of Canada's Foreign Policy Priorities?". There's also an annex to that brief in both languages, which is described on the last page of the brief. As this written submission indicates, the network is comprised primarily of organizations who promote and seek the protection of human rights internationally through the efforts of governments, multilateral organizations, and individuals and groups such as ourselves.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie, monsieur Clark.

M. McChesney: Le comité a déjà en main le mémoire, que le greffier est en train de remettre au sénateur MacEachen, intitulé «Les droits de la personne sont–ils une priorité de la politique étrangère du Canada?» Il y a également une annexe dans les deux langues officielles qui est décrite à la dernière page du mémoire. Ainsi que nous le disons dans le mémoire, le réseau comprend principalement les organisations qui militent en faveur de la promotion et de la défense des droits de la personne à l'échelle internationale auprès des gouvernements, des organisations multilatérales et des personnes et groupes tels que le nôtre.

[*Texte*]

Many of the groups in the network have had an opportunity to make presentations to the committee, or panels of the committee elsewhere, as part of submissions on many aspects of foreign policy. Groups here today focus primarily on human rights rather than development, although all of us are also interested in development issues. The groups here today, in most cases, have not had occasion to address the committee elsewhere.

Each of the presenters will focus on issues of particular interest to their own groups. The network brief conveys some of the ideas that have been agreed to by consensus at meetings of the network over the last six or seven years.

As a human rights lawyer and teacher, I hope to add during questions, if possible, some remarks on quiet diplomacy and ways to further human rights, even if trade is seen in a different light, according to Mr. Clark's remarks. But with respect to the network, we would certainly agree that consistency and universality are goals of Canadian foreign policy vis–à–vis human rights.

Among the recommendations in the brief I would like to draw your attention to only three matters. On page 3 of the brief in English, recommendation 5 says there should be regular, perhaps annual reviews of Canada's performance with respect to human rights in foreign policy. These annual reviews or other reviews might focus on certain themes or certain types of countries rather than attempting to have a global review of every country every year. Canada probably doesn't have the resources to do that the way the United States tries to do. In any such review, the network's members would hope to participate.

Consideration should also be given to the creation of some type of ongoing foreign policy advisory mechanism to assist in addressing human rights concerns on a thematic country, or regional basis. Again, network members should be actively involved in such an arrangement so the government would have some type of ongoing body from which to seek advice when a new crisis arises in the world. It could ask the private sector, non–government groups and academics what they think should be done. Are there any standard policies that can be agreed upon ahead of time for proper reactions by Canada?

On page 5 in English and page 6 in French it says that we share the view expressed by the board of CCIC—that's in the brief CCIC supplied to you entitled "Building and Sustaining Global Justice"—that this committee's role is to partly decide upon the values and procedural framework that would act as foundations for Canada's foreign policy, and then to build strategies and programs on this platform.

[*Traduction*]

Bon nombre des membres du réseau ont eu la possibilité de comparaître devant votre comité ou des sous–comités de celui–ci dans le cadre des travaux sur divers aspects de la politique étrangère. Les groupes représentés ici aujourd'hui se concentrent principalement sur les droits de la personne plutôt que sur le développement, bien que nous soyons évidemment tous concernés également par les questions de développement. La plupart des groupes comparaissant aujourd'hui n'ont jamais eu d'autres occasions de s'adresser au comité.

Chacun des intervenants va traiter des questions qui intéressent particulièrement son groupe. Le mémoire du réseau résume un certain nombre d'idées sur lesquelles un consensus s'est dégagé lors des réunions du réseau au cours des six ou sept dernières années.

En tant que juriste spécialisé dans les droits de la personne et enseignant, j'espère pouvoir dire quelques mots, pendant la période de questions, sur la diplomatie en coulisse et diverses façons de promouvoir les droits de la personne, même si les échanges commerciaux peuvent être rangés dans une catégorie à part, comme le préconise M. Clark. Mais pour ce qui est du réseau, nous convenons certainement que la cohérence et l'universalité devraient être des objectifs de la politique étrangère canadienne en matière de droits de la personne.

Parmi les recommandations du mémoire, j'aimerais attirer votre attention sur trois points seulement. À la page 3 du mémoire, la recommandation 5 préconise des examens réguliers, peut–être annuels, de la performance du Canada en matière de droits de la personne en politique étrangère. Ces révisions pourraient porter sur certains thèmes ou certains types de pays, au lieu de chercher à faire chaque année une révision globale de nos relations avec tous les pays. Le Canada ne possède sans doute pas les ressources pour émuler sur ce point ce que les États–Unis cherchent à faire. Les membres du réseau espèrent être appelés à participer à tout examen de ce genre.

Il conviendrait également d'envisager la mise sur pied d'un mécanisme consultatif permanent en matière de politique étrangère qui permettrait aux intéressés de se pencher sur les problèmes de droits de la personne dans une perspective thématique ou régionale. Encore une fois, les membres du réseau devraient être invités à participer activement à un tel mécanisme, lequel serait pour le gouvernement une sorte d'organe permanent auprès duquel il pourrait chercher des conseils chaque fois qu'une nouvelle crise surgit dans le monde. Il pourrait ainsi demander les avis du secteur privé, d'organisations non gouvernementales et universitaires sur ce qu'il conviendrait de faire et voir si des politiques uniformes pourraient être convenues d'avance pour déterminer la réaction qui devrait être celle du Canada.

À la page 6 du mémoire—page 5 de la version anglaise—nous disons que nous partageons les vues exprimées par le conseil d'administration du CCCI dans le mémoire qui vous a été remis et qui s'intitule «Une nouvelle politique étrangère: pour assurer la justice sociale et le développement viable»—à savoir que le rôle du comité consiste entre autres à décider des valeurs et du cadre procédural qui formerait le fondement de la politique étrangère du Canada, et d'élaborer ensuite des stratégies et des programmes particuliers sur cette base.

[*Text*]

We also agree that promotion and protection of human rights and democracy should be one of the core foreign policy values, and by that we mean a participatory democracy with strong civil society components. We know that one of the things that helped in South Africa was assistance to non–governmental groups and academics there, while at the same time there were other types of pressure against apartheid.

The last remark to take from the brief is once again in agreement with CCIC, which, like ACOC, is a member of the network. We agree that the voting record of Canadian representatives at the World Bank and other international institutions should be subject to public scrutiny. Human rights considerations should be treated as relevant in the determination of loan policies and individual lending decisions by the international financial institutions.

However, we haven't seen a completely laudable record by those institutions in the past, nor are they known for human rights expertise, so it may be advisable that they be required to take advice on human rights considerations from other multilateral bodies such as the UN Committee on Economic, Social and Cultural Rights, just as an example, when factoring in human rights into these other determinations.

Thank you.

Now you will hear from Madonna Larbi, the executive director of MATCH International, which focuses very much on women in Canada and women overseas mutually aiding each other.

Ms Madonna Larbi (Executive Director, MATCH International Women's Centre): Thank you for inviting me to present here today.

I'll just say briefly that MATCH is the only international development agency in Canada that works exclusively with women in the Third World. It's been around for 18 years. It believes that human rights indeed include, in addition to political rights, a consideration of economic, social and cultural rights as articulated in the universal Declaration of Human Rights. Consequently, it is MATCH's understanding that this then translates into women's rights as political and civil rights, women's rights as socio–economic rights, and women's rights as legal rights.

Thus, the mandate and commitment of MATCH is reaffirmed in the statement MATCH International Centre is pledged to working with its partners to create an awareness of the global violence against women, to work towards its elimination, and to secure the practical enjoyment of human rights and fundamental freedoms for women everywhere. Imperative to this discussion, therefore, is the need for Canada to be aware of the linkages and globalization of the world economy, and the commitment to uphold various international instruments that emanated from the formation of world institutions such as the UN.

Needless to say, signatories of the international instruments are obligated to ensure that these agreements are adhered to. Canadian development assistance to Third World countries is vital, given the interdependency of nation states around the

[*Translation*]

• 1555

Nous sommes aussi d'avis que la promotion et la défense des droits de la personne et de la démocratie devraient être au coeur de la structure de valeurs de la politique étrangère; nous entendons par là une démocratie participative largement ouverte sur la société civile. Nous savons que l'une des choses qui ont contribué à débloquer la situation en Afrique du Sud était l'aide aux groupes non gouvernementaux et aux universitaires, conjuguée à d'autres types de pression contre l'apartheid.

La dernière remarque que je ferai concernant le mémoire consiste encore une fois à exprimer notre accord avec le CCCI qui était membre du réseau, tout comme l'AQOCI. Nous considérons nous aussi que le vote des représentants du Canada qui siègent à la Banque mondiale et à d'autres institutions internationales devrait être sujet à un examen publique. La question des droits de la personne devrait influer sur la politique de crédit et les décisions en la matière des institutions financières internationales.

Étant donné un certain nombre de décisions douteuses prises par le passé par ces institutions, qui ne sont pas expertes en matière de droits de la personne, il serait bon que ces dernières soient tenues de demander à ce sujet les avis d'autres organisations multilatérales, telles que la Commission des Nations Unis sur des droits économiques, sociaux et culturels.

Je vous remercie.

Je vais maintenant donner la parole à Madonna Larbi, la directrice exécutive de MATCH International, qui s'occupe essentiellement d'entraide entre femmes canadiennes et femmes à l'étranger.

Mme Madonna Larbi (directrice exécutive, Centre international MATCH): Je vous remercie de m'avoir invitée à votre comité.

Brièvement, MATCH est la seule organisation s'occupant de développement international au Canada à travailler exclusivement avec les femmes du Tiers monde. Elle existe depuis dix huit ans. Elle considère que les droits de la personne englobent effectivement, en plus des droits politiques, un ensemble de droits économiques, sociaux et culturels, tel qu'énoncé dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. MATCH estime, par voie de conséquence, que ces droits confèrent aux femmes des droits politiques et civils, des droits socio–économiques et juridiques.

C'est ainsi que le Centre international MATCH s'est fixé pour mission de sensibiliser le monde à la violence faite aux femmes, de travailler en vue de son élimination et d'oeuvrer pour que toutes les femmes du monde jouissent concrètement des droits de la personne et des libertés fondamentales. Dans cette optique, il importe que le Canada ait conscience des liens entre ses politiques et la mondialisation de l'économie et se montre déterminé à faire respecter les divers engagements internationaux émanant de la création d'institutions mondiales telles que les Nations Unies.

Inutile de le dire, les signataires des conventions internationales ont l'obligation de veiller aux respects de celles–ci. L'aide canadienne au développement du Tiers monde est vitale étant donné l'interdépendance des États du monde. Le

[*Texte*]

world. Canada, to maintain its distinct role in the international arena, should maintain its influence in an effective way while acknowledging the links between international development and human rights.

Canada should recognize that even though the creation and support of sustainable organizations should benefit both recipient country and Canada, it is imperative to realize that the well-being and success of our country is inextricably linked to the success of other countries, including Third World countries, for of what benefit will trade be to Third World countries if the rights of workers, women and men, are violated, or where social conditions are so poor that the world sees an increase in migration?

As well, Canadian foreign policy will be short-sighted if development assistance is decreased to mainly humanitarian aid, as is the case in Africa, for example. The thrust of Canada's international development assistance should be viewed in terms of economic development supporting the creation of a vibrant civil society and the establishment of good governance. To ensure citizens of the Third World succeed in building equitable societies, Canada should support not only governments but non-governmental organizations, community-based organizations, etc., in the Third World, by providing assistance through Canadian non-governmental organizations to continue to support people-centred development initiatives.

• 1600

I would like to share a few examples from various regions of the world of some of the issues that are of grave concern to MATCH International Centre and that I believe should be of equal concern to the shapers of Canadian foreign policy.

In the Latin America region, we had the last issue of the well-known *FEMPRESS* magazine publish an article culled from the daily newspaper *La Nacion* of April 25, 1994, which has a readership of about 5 million. The article reports that 10,000 women work during the night, under lock and key, in innumerable small workshops in a sector of Santiago in Chile called Patronato. Most of those women are the breadwinners of their families or are single parents, with the average age being 35. They work all night sewing and finishing garments, waiting for the boss to release them in the morning.

Therefore our recommendation for the Latin America region—and we know you'll be inundated with recommendations, so we've come with just one for each region—is that Canada should seek assurances of the governments of countries in Latin America and encourage Canadian businesses and trade partners of Canadian firms operating in Latin America that the working conditions of workers, particularly women, will comply with international labour standards.

In the Asia region, in Sri Lanka one of the partners of MATCH International Centre supports women working in free-trade-zone areas, where several garment factories employ women. These workers are exploited in part because they are unaware of their rights. Employers defraud women workers of their employee provident fund dues, leave entitlements, etc. In addition there is no equal pay for work of equal value. This is a clear violation of part III, article 11 of the Convention on the

[*Traduction*]

Canada, s'il veut continuer à jouer le rôle distinctif qui est le sien sur la scène internationale, doit efficacement faire usage de son influence et reconnaître les liens entre développement international et droits de la personne.

Le Canada doit reconnaître que, même si la création et le soutien d'organisations viables vont bénéficier tant aux pays récipiendaires qu'au Canada, le bien-être et la prospérité de notre pays sont inextricablement liés à ceux d'autres pays et notamment des pays du Tiers monde, car que pourraient rapporter les échanges avec le Tiers monde si les droits des travailleurs, hommes et femmes, sont violés ou si les conditions sociales sont si mauvaises que le monde est exposé à des exodes de populations.

Par ailleurs, ce serait une erreur pour la politique étrangère canadienne de réduire l'aide au développement à la seule aide humanitaire, comme c'est le cas en Afrique, par exemple. L'aide au développement canadienne devrait être considérée sous l'angle du développement économique débouchant sur l'apparition d'une société civile dynamique et d'un État de droit. Pour assurer que les citoyens du Tiers monde parviennent à construire des sociétés équitables, le Canada devrait aider non seulement les États mais aussi les organisations non gouvernementales, les organisations populaires etc. dans le Tiers monde par le biais d'organisations non gouvernementales canadiennes qui appuient des initiatives de développement axées sur les besoins des hommes et femmes.

Je voudrais vous donner quelques exemples, émanant de diverses régions du monde, de problèmes qui préoccupent gravement le Centre international MATCH et qui devrait en préoccuper tout autant les responsables de la politique étrangère canadienne.

Dans la région d'Amérique latine, le dernier numéro du magazine bien connu *Femme Press* reproduit un article du 25 avril 1994 du quotidien *La Nacion* dont le nombre de lecteurs s'éleve à environ 5 millions de personnes. Cet article signale que près de 10 000 femmes travaillent de nuit, enfermées dans d'innombrables petits ateliers d'un secteur de Santiago du Chili appelé Patronato. La plupart de ces femmes sont des mères célibataires où le seul soutien de la famille, et ont 35 ans en moyenne. Elles travaillent toute la nuit à coudre et à finir des vêtements, en attendant que le patron les relâche le matin.

Par conséquent, notre recommandation pour la région d'Amérique latine—nous savons que vous serez inondés de recommandations et c'est pourquoi nous n'en formulons qu'une pour chaque région—est que le Canada demande des assurances aux gouvernements des pays d'Amérique latine et encourage les entreprises canadiennes et partenaires commerciaux d'entreprises canadiennes présentes en Amérique latine de veiller à ce que les conditions de travail de la main-d'oeuvre, et particulièrement des femmes, respectent les normes du travail internationales.

Dans la région de l'Asie, à Sri Lanka, l'un des partenaires du Centre international MATCH aide les femmes travaillant dans les zones franches, où plusieurs usines vestimentaires emploient des femmes. Ces travailleuses sont exploitées en partie parce qu'elles ne connaissent pas leurs droits. Les employeurs escroquent ces femmes de leurs fonds de prévoyance, de leurs congés, etc. En outre, la notion de salaire égal pour un travail égal y est inconnue. C'est là une violation

[*Text*]

Elimination of All Forms of Discrimination Against Women, the CIDA document.

Our recommendation for Asia is similar to that for Latin America. To reiterate it, Canada should seek assurances of the government of countries in Asia and encourage Canadian businesses and trade partners of Canadian firms operating in Asia that the working conditions of workers, particularly women, will comply with international labour standards.

In the Caribbean region, women find that the structural adjustment policies negatively affect other development approaches. Social services are cut to the very poor. As well, due to the retrenchment exercises of governments, women are drawn into the informal sector, giving rise to the issue of the conversion of paid to unpaid female labour and consequently increasing the burden of women.

Our recommendation is that, cognizant of the difficulties of small island states and the negative impact of structural adjustment policies on the population, Canada should support the efforts of governments in the Caribbean to seek fair market prices for their goods.

In the Africa region, Canada's continued presence in the region is necessary now more than ever, particularly with the interest of other industrialized countries shifting away from Africa or at best waning. Canada, as a leader and a visionary country, should maintain its presence in Africa and work together not only with African governments but directly with people through Canadian non–governmental organizations, groups and institutions in Africa.

Whilst indeed the problems are multifarious, complex and difficult, Canada would do well to support strategic initiatives that provide training in an effort to build an educated and informed citizenry at all levels of society. Citizens will then be able to participate in the democratic development processes of their societies, will be well equipped to challenge inequitable structures that subjugate them, will form strong civil societies, and will in turn be able to participate effectively in economic development in the region.

Our recommendation for Africa is that Canada should support the efforts of non–governmental organizations in creating a critical mass of informed citizens who will demand good governance, ensure the formation of a strong civil society, and participate in the economic development of the continent.

Finally I would like to say that MATCH International Centre, with the support of the Canadian government, will maintain its commitment to supporting the efforts of women worldwide to build an equitable society, which can only further world peace and understanding. Thank you.

Mr. McChesney: The next speaker, on behalf of the International Commission of Jurists, is Brian Crane, Q.C.

[*Translation*]

patente de l'article 11 de la partie III de la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, le document de l'ACDI.

Notre recommandation au sujet de l'Asie est similaire à celle pour l'Amérique latine. Pour la réitérer, le Canada devrait demander des assurances aux gouvernements des pays d'Asie et encourager les entreprises canadiennes et partenaires commerciaux d'entreprises canadiennes présentes en Asie de veiller à ce que les conditions de travail de la main–d'oeuvre, et particulièrement des femmes, respectent les normes du travail internationales.

Dans la région des Caraïbes, les femmes constatent que les politiques d'adaptation structurelle ont des répercussions négatives sur d'autres approches du développement. Les plus démunies sont privées de services sociaux. Par ailleurs, en raison du désengagement des pouvoirs publics, les femmes se trouvent reléguées dans le secteur non structuré, ce qui aggrave le problème de la conversion du travail rémunéré des femmes en travail gratuit, et alourdit le fardeau des femmes.

Notre recommandation est que, vu les difficultés des petits pays insulaires et l'impact néfaste des politiques d'adaptation structurelle sur les populations, le Canada appuie les efforts des gouvernements des Caraïbes à obtenir de justes prix pour leurs produits.

En Afrique, le maintien de la présence canadienne est plus nécessaire que jamais, d'autant plus que les autres pays industrialisés se désintéressent de plus en plus de la région. Le Canada, en tant que chef de file des pays visionnaires, devrait maintenir sa présence en Afrique et collaborer non seulement avec les gouvernements africains mais aussi directement avec la population, par le biais d'organisations non gouvernementales canadiennes et de groupes et institutions africains.

Face à la multitude et à la complexité des problèmes, le Canada devrait appuyer les initiatives stratégiques en matière d'éducation de façon à former des citoyens instruits et informés à tous les niveaux de la société. Ces citoyens pourront alors participer à la démocratisation de leur société, seront en mesure de contester les structures inéquitables qui les subjuguent, édifieront de fortes sociétés civiles et, à leur tour, participeront efficacement au développement économique de la région.

Notre recommandation pour l'Afrique est que le Canada appuie les efforts des organisations non gouvernementales visant à créer une masse critique de citoyens informés qui exigeront un bon gouvernement, contribueront à édifier une société civile forte et participeront au développement économique du continent.

Enfin, je voudrais dire que le Centre international MATCH, avec l'appui du gouvernement canadien, continuera à soutenir les efforts des femmes dans le monde entier en vue de l'édification d'une société équitable, ce qui ne pourra que favoriser la paix et la compréhension mondiales. Je vous remercie.

M. McChesney: Le prochain intervenant, au nom de la Commission internationale de juristes, sera Brian Crane, c.r.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1605

Mr. Brian Crane (Member, Executive Committee, International Commission of Jurists): The International Commission of Jurists is a major non-governmental organization with a consultative status with the United Nations and has been in operation since 1952. The Canadian wing of this organization, with which I am affiliated, was formed at about the same time under the leadership of then Mr. Justice Thorson of the Exchequer Court. Since that time we have had as part of our membership a significant number of judges and lawyers and legal academics.

The role of the ICJ is really twofold. One is to work for the building of the international instruments and international understanding of the rule of law. The other is to shed light on human rights abuses in relation to the legal profession: in relation to the persecution of judges overseas, the persecution of lawyers, and other means that certain states have employed to reduce the democratic and human rights influence of the legal profession in their countries.

To these ends, the ICJ works toward the development of the international instruments and has attempted to examine human rights abuses and to make reports on human rights abuses in relation to the judiciary and jurists over the years. It sends missions overseas and brings the light of public attention to these situations. Recently, for example, the ICJ participated as observers in the South African election and has sent observers to political trials in several areas of the world.

An important activity was the participation in 1993 in the UN World Conference on Human Rights in Vienna. At this conference, and elsewhere, the ICJ has advocated, for example, the establishment of an international penal court, the purpose of which would be to bring to justice situations of gross violations of human rights and grave breaches of humanitarian law. This concept has been studied for some years by the International Law Commission of the United Nations.

Insofar as Canada's foreign policy is concerned, I would echo many of the statements made by the distinguished persons who have appeared today. Mr. Clark from Amnesty has said that in many ways Amnesty works in a field parallel to that of the ICJ.

I would particularly stress the importance of the role of the non-governmental sector, because, notwithstanding political pressures, this role continues, through the media, through pressure on governments, and through the written word, to exert pressure on governments that are not amenable to change. It's influence is gradually felt over time.

It's important for democratic governments such as Canada to give full support to the non-governmental sector. The Canadian government makes a modest contribution to the ICJ in Geneva, but much more can be done to support the international effort and to support the effort generally of the United Nations in this field.

Thank you, Mr. Chairman.

Mr. McChesney: We will now hear from Maury Miloff, who is the human rights liaison of the Canadian Baha'i Community.

M. Brian Crane (membre, Comité exécutif, Commission internationale de juristes): La Commission internationale de juristes est une importante organisation non gouvernementale ayant statut d'expert-conseil auprès des Nations unies et qui existe depuis 1952. La section canadienne de cette organisation, à laquelle je suis affiliée, a été formée à peu près en même temps, à l'initiative du juge Thorson, de la Cour de l'échiquier. Depuis lors, elle compte parmi ses membres un nombre important de juges, d'avocats et de juristes universitaires.

Le rôle de la CIJ est double. Premièrement, elle oeuvre à la mise en place des instruments internationaux et de la compréhension internationale indispensables à la primauté du droit. Deuxièmement, elle fait la lumière sur les violations des droits de la personne auxquelles sont exposés les membres de la profession juridique: persécution de juges, persécution d'avocats et autres moyens employés par les États pour réduire au silence les membres de la profession juridique qui plaident pour la démocratie et les droits de la personne.

À cette fin, la CIJ oeuvre à l'élaboration d'instruments internationaux, fait enquête sur les infractions aux droits de la personne et publie des rapports sur les violations des droits de la personne dont sont victimes les magistrats et les juristes. Elle envoie des missions à l'étranger qui attirent l'attention du public sur ces situations. Par exemple, récemment, la CIG a participé en tant qu'observateur aux élections en Afrique du Sud et a dépêché des observateurs à des procès politiques dans diverses régions du monde.

Une importante activité a été la participation en 1993 à la conférence mondiale des Nations unies sur les droits de la personne, à Vienne. Lors de cette conférence et ailleurs, la CIJ a plaidé, par exemple, pour la création d'une Cour pénale internationale qui aurait pour mission de juger les cas de violations flagrantes de droits de la personne et les graves infractions aux droits humanitaires. La Commission du droit international des Nations unies se penche depuis quelques années sur un tel concept.

Pour ce qui est de la politique étrangère canadienne, je reprends à mon compte nombreuses déclarations faites par les témoins qui m'ont précédé. M. Clark, d'Amnistie internationale, a indiqué qu'à bien des égards, le travail de son organistion est parallèle au nôtre.

Je souligne particulièrement l'importance du rôle du secteur non gouvernemental, car nonobstant les pressions politiques, il continue, par le biais de la presse, par l'écrit, à faire pression sur les gouvernements qui refusent le changement. Son influence produit ses effets graduellement, avec le temps.

Il importe que les pays démocratiques comme le Canada appuient pleinement le secteur non gouvernemental. Le gouvernement canadien a versé une modeste contribution à la CIJ à Genève, mais il pourrait faire beaucoup plus pour appuyer l'effort international et les efforts généraux des Nations unies dans ce domaine.

Je vous remercie, monsieur le président.

M. McChesney: Nous allons maintenant entendre Maury Miloff, qui est chargé de la liaison, droits de la personne, de la Communauté Baha'i du Canada.

[*Text*]

Mr. Maury Miloff (Human Rights Liaison, Canadian Baha'i Community): Honourable members and guests, thank you for inviting me here today. This is my first presentation of this sort.

• 1610

I'm going to cover three areas, with your permission. I want to overview the work of the Baha'i faith in human rights, touch on the principal human rights violation of Baha'is, which is in Iran, and make several recommendations.

The Baha'i faith is the most recent of the recognized independent world religions on our planet. According to *Encyclopaedia Britannica*, this religion is second only to Christianity in the diversity of its adherents around the world. In Canada there are Baha'is in nearly 2,000 localities and the religion was recognized by an act of Parliament some 45 years ago.

The Baha'i faith has very broad interests in human development, in global affairs, including human rights. Baha'i communities across Canada have been active promoters of an improved human rights environment in Canada through many different activities. For example, now in its second year of operation, our program entitled Unity in Diversity Week was active in more than 100 towns and cities across Canada. As well, there recently was inaugurated a Canadian race unity award. The Baha'i community in Canada has also been active with the Network on International Human Rights since its inception.

Baha'is have been active on a broad range of issues at the UN since 1948, and have consultative status with ECOSOC and UNICEF. The Canadian Baha'i community supports these activities, both financially and in terms of human resources. You may already know that Baha'i strongly support the growth of the UN system and believe as an article of faith in the gradual emergence of a peaceful and united new international order, in which nations will have given up some sovereignty in favour of international decision–making and cooperation.

Our principal substantive dialogue with the Government of Canada in the area of human rights has been with regard to the situation of the Baha'is of Iran, who have been heavily repressed since the 1979 revolution. Baha'is in that country are regarded as unprotected infidels. They have no rights under the Islamic constitution. Hundreds of Baha'is have been murdered, thousands imprisoned, holy places seized and razed and private property confiscated. Baha'is have also been the constant target of economic attacks. Needless to say, all religious institutions and meetings have also been banned, including, for example, even the holding of children's classes.

In 1993 the UN special rapporteur on Iran at the UN Commission on Human Rights provided evidence of a government document, endorsed at the very highest level of the Iranian government, which constitutes their attempt to deal with "the Baha'i question" in such a way that "their progress and development are blocked".

[*Translation*]

M. Maury Miloff (Liaison, droits de la personne, Communauté Baha'i du Canada): Honorables membres du comité et invités, je vous remercie de votre invitation. C'est la première fois que j'interviens de la sorte.

Mon intervention comportera trois parties, si vous le permettez. Je veux d'abord faire un survol du travail de la religion Baha'i en matière de droits de la personne, faire état des principales violations des droits de la personne dont sont victimes les Baha'is, qui sont commises en Iran, et formuler plusieurs recommandations.

La religion Baha'i est la plus récente des religions mondiales indépendantes reconnues. Selon la *Encyclopaedia Britannica*, cette religion vient au deuxième rang derrière le christianisme sur le plan de la diversité de ses adhérents dans le monde. Au Canada, on trouve des Baha'is dans près de 2 000 localités et la religion a été reconnue par une loi du Parlement il y a 45 ans environ.

La religion Baha'i s'intéresse de près au développement humain, aux affaires du monde, et notamment aux droits de la personne. Les communautés Baha'i du Canada ont activement promu, par nombre d'activités différentes, l'amélioration du climat des droits de la personne au Canada. Par exemple, notre programme intitulé La semaine de l'unité dans la diversité, qui en est à sa deuxième année, a donné lieu à des activités dans plus de 100 villes, grandes et petites, du Canada. En outre, nous avons récemment institué un prix canadien de l'unité raciale. La communauté Baha'i du Canada collabore également avec le Réseau des droits de la personne au plan international, depuis la création de celui–ci.

Les Baha'is interviennent activement auprès des Nations Unies sur un vaste éventail de questions, et ce depuis 1948, et ont statut d'experts–conseils auprès du Conseil économique et social de l'UNICEF. La communauté Baha'i du Canada soutient ces activités, tant financièrement qu'au moyen de ressources humaines. Vous savez peut–être que les Baha'is sont en faveur de la croissance du système des Nations Unies et ont comme article de foi la croyance en l'émergence graduelle d'un nouvel ordre international pacifique et unifié, qui verrait les nations renoncer à une partie de leur souveraineté en faveur de la prise de décision et de la coopération internationales.

Notre dialogue avec le gouvernement du Canada en matière de droits de la personne a surtout porté sur la situation des Baha'is en Iran, qui subissent une dure répression depuis la révolution de 1979. Les Baha'is de ce pays sont considérés comme des païens sans droit aucun. La constitution islamique ne leur reconnaît aucun droit. Des centaines de Baha'is ont été assassinés, des milliers emprisonnés, les lieux saints saisis et rasés et leurs biens privés confisqués. Les Baha'is sont aussi constamment en butte aux attaques économiques. Inutile de dire que toutes les institutions et réunions religieuses ont également été interdites, et même la simple tenue de classes pour enfants.

En 1993, le rapporteur spécial des Nations Unies sur l'Iran a communiqué à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies un document gouvernemental, ratifié au plus haut niveau de l'État iranien, qui montre la tentative de régler la«question Baha'i»de telle manière que«leur progrès et leur développement soient bloqués».

[*Texte*]

Baha'is have only recently been allowed to return to primary and secondary school, after a gap of more than ten years. I should note here that the Baha'is of Iran have, according to all non–Iranian sources, endured this suffering with equanimity and in a law–abiding manner. We believe their example is beginning to have a positive effect on their neighbours and fellow citizens, if not the Iranian government itself.

The process of emancipation of the Baha'is of Iran, which are the largest by far minority in that country, has been long, tragic, and bloody. I would like here to state that the role of the Canadian government in bringing this situation to the world's attention, both in international fora and bilaterally with the Government of Iran, is highly commendable and we're very deeply appreciative of their support and actions.

In terms of specific recommendations, I submit the following. There can be no abiding respect for human rights without a commitment to two concepts or values: that of the fundamental oneness and solidarity of the human race, and the concept of unity in diversity. These concepts could be consciously fostered through education for world citizenship.

In Ottawa, for example, although an anti–racism curriculum exists and many schools wish to use it, a lack of funds to implement these workshops hampers progress. If these concepts were effectively taught, within one generation we would have made tremendous strides to the total elimination of prejudice, which so often is the basis for violation of human rights. This unity of conscience is essential if the foundation for human rights action is to be secure.

The growing interdependence of nations and interpenetration of the peoples of the world creates anxiety and fear in many people. Governments and NGOs have an important role to play in helping people understand and respond to this transition in a way that reduces the possibility of nationalist or ethnocentric reactions.

• 1615

The most fundamental inequality is that between men and women, which has a massive negative impact not only on women who personally suffer so greatly from traditional repression but on society at large, which is deprived of their capacities, experience, and sensibilities. Baha'is gladly support government actions in this area.

Number four is that the Canadian government continue to support the work of the UN rapporteur on religious discrimination. This respects the role religion and education in spiritual values can play in replacing intolerance, greed, jealousy, and hate—which are so much associated with extreme human rights violations—with love, virtue, friendliness, cooperation, and unity.

Number five is that the government continue to support the United Nations and commit resources to the institution of the High Commissioner for Human Rights.

[*Traduction*]

Les Baha'is n'ont que récemment été autorisés à retourner à l'école primaire et secondaire, après plus de 10 ans d'interdiction de scolarité. Il convient de faire remarquer que, selon toutes les sources non iraniennes, les Baha'is d'Iran ont enduré ces souffrances avec sérénité et dans le respect des lois. Nous pensons que leur exemple commence à avoir un effet positif sur leurs voisins et concitoyens, sinon sur le gouvernement iranien lui–même.

Le processus d'émancipation des Baha'is d'Iran, qui représentent de loin la plus grande minorité du pays, est long, tragique et sanglant. Je veux souligner ici que le rôle joué par le gouvernement canadien pour attirer l'attention du monde sur cette situation, en intervenant tant dans les tribunes internationales que de façon bilatérale auprès du gouvernement de l'Iran, est hautement louable et que nous apprécions grandement son soutien et ses actes.

Voici maintenant quelques recommandations précises. Le respect des droits de la personne suppose l'adhésion à deux concepts ou valeurs: d'une part, l'unité et la solidarité fondamentales de la race humaine et, d'autre part, la notion d'unité dans la diversité. Ces valeurs peuvent être consciemment promues par l'éducation pour la citoyenneté mondiale.

À Ottawa, par exemple, bien qu'il existe des programmes d'enseignement antiraciste que beaucoup d'écoles utilisent, le manque de crédits pour organiser de tels ateliers freine le progrès. Si ces notions étaient efficacement enseignées, en l'espace d'une génération nous aurions fait un pas énorme vers l'élimination totale des préjugés, qui sont si souvent à l'origine des violations des droits de la personne. Cette unicité de conscience est essentielle si l'on veut asseoir les actions en faveur des droits de la personne sur un fondement solide.

L'interdépendance croissante des nations et l'interpénétration des peuples du monde engendrent la crainte et l'angoisse chez beaucoup. Les gouvernements et les ONG ont un rôle important à jouer pour aider les populations à comprendre cette transition et à réagir à cette transition d'une manière propre à réduire les risques de réactions nationalistes ou éthnocentriques.

L'inégalité la plus fondamentale est celle entre hommes et femmes, qui a des répercussions néfastes massives non seulement sur les femmes, qui souffrent tant, sur le plan personnel, de la répression traditionnelle dont elles sont victimes, mais aussi sur la société dans son ensemble qui se voit privée de leurs capacités, de leur expérience et de leur sensibilité. Les Baha'is soutiennent de tout coeur les actions du gouvernement à cet égard.

Quatrièmement, nous recommandons que le gouvernement canadien continue à soutenir le travail du rapporteur des Nations unies sur la discrimination religieuse. Ceci met en jeu le rôle que la religion et la dissémination des valeurs spirituelles peut jouer pour remplacer l'intolérance, l'avidité, la jalousie et la haine—qui sont si souvent associées aux violations extrêmes des droits de la personne—par l'amour, la vertu, l'amitié, la coopération et l'unité.

Cinquièmement, nous préconisons que le gouvernement canadien continue à appuyer les Nations unies et engage des ressources en faveur du haut commissaire aux droits de la personne.

[*Text*]

Last is that the Canadian government work actively to ensure that countries that have made pronouncements to the effect that their cultural particularities and regional variations excuse them from implementing the human rights charter and covenants they have signed are not excused from their commitments and that they unconditionally abide by them. National laws must be adjusted to reflect commitments to these highest principles of human rights.

Thank you very much.

Mr. McChesney: The last presentation will be from Laurie Wiseberg, who is the executive director of Human Rights Internet. I will let her introduce her colleague.

Ms Laurie Wiseberg (Executive Director, Human Rights Internet): Michael Gort is also here with me. He is our director of research, and he will be available, along with me, to answer any questions.

I want first of all to thank the members of this committee for giving us the opportunity to make a brief presentation.

Human Rights Internet is an international non–governmental organization based at the University of Ottawa. Like some of the others who have spoken, Internet has consultative status with the United Nations and UNICEF, and it also has observer status with the African Commission on Human and People's Rights. Internet is also the secretariat for the more than 2,000 non–governmental organizations that participated in the world conference on human rights in Vienna in June 1993.

Speaking on behalf of these organizations, both in Canada and abroad, I would like to convey one basic message to this special joint committee, and that is that no one should underestimate the importance of Canada's role in the promotion and protection of human rights. Intervention and pressure by the Canadian government has saved human rights activists from torture and execution.

Human rights initiatives by this government, such as Canada's key role in convening a special session of the Human Rights Commission on Rwanda last month, have forced reluctant governments to observe their international obligations. It is clear that for these and many other reasons Canada cannot relinquish its role and responsibility as a leader in the protection and promotion of human rights.

As others have indicated, at the Vienna world conference last summer all the countries of the world reaffirmed the principles contained in the International Bill of Human Rights and, in particular, reaffirmed the fact that human rights are indivisible and universal.

Despite a powerful bloc of governments that tried to derail this affirmation, the Vienna declaration and a plan of action emerged. The fact that it was adopted was in no small part due to the leadership role played by both the Canadian government and by Canadian non–governmental organizations that worked together in Vienna.

[*Translation*]

Enfin, nous recommandons que le gouvernement canadien insiste activement auprès des pays qui ont fait savoir que leurs particularités culturelles et leurs variations régionales les dispensent d'appliquer la Charte et les conventions relatives aux droits de la personne qu'ils ont signées, afin qu'ils les respectent inconditionnellement. Les lois nationales doivent être modifiées de façon à refléter l'adhésion à ces principes supérieurs.

Je vous remercie.

M. McChesney: Le dernier exposé sera celui de Laurie Wiseberg, qui est directrice exécutive de Human Rights Internet. Je vais lui laisser le soin de présenter son collègue.

Mme Laurie Wiseberg (directrice exécutive, Human Rights Internet): Je suis accompagnée par Michel Gort. Il est notre directeur de la recherche et il sera à votre disposition lui aussi pour répondre à vos questions.

Je veux tout d'abord remercier les membres du comité de l'occasion qui nous est donnée de faire ce bref exposé.

Human Rights Internet est une organisation non gouvernementale internationale basée à l'Université d'Ottawa. Comme certains des autres organismes comparaissant aujourd'hui, Internet a un rang d'expert–conseil auprès des Nations unies et de l'UNICEF et également en statut d'observateur auprès de la Commission africaine des droits de l'homme et des peuples. Internet assure également le secrétariat pour plus de 2 000 organisations non gouvernementales ayant participé à la conférence mondiale sur les droits de l'homme à Vienne, en juin 1993.

Parlant au nom de ces organisations, tant canadiennes qu'étrangères, j'aimerais transmettre un message fondamental à votre comité mixte spécial, à savoir que nul ne doit sous–estimer le rôle joué par le Canada en faveur de la promotion et de la protection des droits de la personne. Les interventions et les pressions du gouvernement canadien ont sauvé un certain nombre de défenseurs des droits de la personne de la torture et de l'exécution.

Les initiatives en la matière de notre gouvernement, notamment le rôle clé joué par le Canada dans la tenue d'une session spéciale de la Commission des droits de l'homme au Rouanda le mois dernier, ont contraint les gouvernements réticents à respecter leurs obligations internationales. Il est clair que pour ces raisons et pour beaucoup d'autres, le Canada ne doit pas renoncer à son rôle et à ses responsabilités de pionnier de la protection et de la promotion des droits de la personne.

Comme d'autres l'ont indiqué, tous les pays du monde ont réaffirmé, lors de la conférence de Vienne l'été dernier, les principes contenus dans la Déclaration internationale des droits de l'homme et, en particulier, réaffirmé que ces droits sont indivisibles et universels.

En dépit d'un bloc puissant d'États qui ont cherché à faire dérailler cette affirmation, la déclaration de Vienne a été adoptée et a été assortie d'un plan d'action. Nous en sommes largement redevables au rôle éminent joué par le gouvernement canadien et les organisations non gouvernementales canadiennes qui ont travaillé main dans la main à Vienne.

[*Texte*]

This influence exceeded what one might have expected from a middle power, which is what Canada is normally described as, and the reason is that Canada's credibility and commitment have been very high. It is a stature that Canada has earned through decades of hard work in the international community.

Mr. Chair, despite recent comments by some government ministers, what Canada says and what Canada does about human rights and democracy in the world is vitally important. It was on Canada's initiative, for example, that a UN rapporteur on violence against women was appointed. Canada was the first country to adopt guidelines on gender-based persecutions as grounds for granting asylum to refugee claimants, and Canada was critical in mobilizing support for the new post of the High Commissioner for Human Rights.

[*Traduction*]

Cette influence a dépassé ce que l'on pouvait attendre d'une puissance moyenne, catégorie dans laquelle on range généralement le Canada, et la raison en est la grande crédibilité dont le Canada jouit et qu'il a acquise par des décennies de travail acharné sur la scène internationale.

Monsieur le président, en dépit de certaines remarques faites récemment par des ministres, ce que le Canada a dit et ce que le Canada a fait en matière de droits de la personne et de démocratie dans le monde revêtent une importance cruciale. Par exemple, c'est à l'initiative du Canada qu'un rapporteur des Nations unies sur la violence faite aux femmes a été nommé. Le Canada a été le premier pays à adopter des lignes directrices sur les persécutions sexistes comme un motif d'octroi du statut de réfugié et le Canada a été l'un des catalyseurs du soutien à la création du nouveau poste de haut commissaire aux droits de la personne.

• 1620

It is, however, also important that Canada be consistent in what it says and what it does. We expect Canada, and I quote from the minister's speech last week, "to talk frankly and openly about human rights and to denounce gross violations when they occur". But we also expect to let human rights violating countries, large or small, to know that the Canadian people will not accept them flouting their international obligations while business continues as usual. In the same way, we also expect our government to refuse to sell military hardware or equipment that can be used to repress its citizens to those who are gross human rights violators.

Il importe aussi, cependant, que le Canada fasse preuve de cohérence dans ses paroles et ses actes. Nous attendons du Canada, et je cite ici le discours prononcé par le ministre la semaine dernière, «qu'il parle franchement et ouvertement des droits de la personne et dénonce les violations grossières partout où elles sont commises». Mais nous nous attendons en outre à ce que le Canada fasse savoir aux pays violateurs, grands ou petits, que le peuple canadien ne tolérera pas que les affaires continuent comme si de rien n'était pendant qu'ils foulent ainsi aux pieds leurs obligations internationales. De même, nous attendons de notre gouvernement qu'il refuse de vendre du matériel militaire qui peut servir à la répression des citoyens à des gouvernements qui violent les droits de la personne.

Those of us who are working in the human rights field were worried last week when the Minister of Foreign Affairs outlined a Canadian foreign policy based on four pillars: economic partnership, sustainable development, peace and security, and human rights and the rule of law. Unfortunately, the thrust of his presentation suggested a prioritization among those pillars, with trade coming first and human rights coming last. That is just not acceptable. Prosperity without respect for human rights is ephemeral. There will be no prosperity, there will be no security and there can be no stable trading relationships with countries that do not permit their citizens to live with basic human dignity.

Ceux d'entre nous qui militent dans ce domaine ont été inquiets d'entendre la semaine dernière le ministre des Affaires étrangères esquisser les quatre piliers de la politique étrangère canadienne: partenariat économique, développement viable, paix et sécurité, droits de la personne et règne du droit. Malheureusement, il semblait établir une hiérarchie entre ces quatre piliers, avec en haut le commerce et en bas les droits de la personne. Cela n'est tout simplement pas acceptable. La prospérité sans le respect des droits de la personne est éphémère. Il n'y aura pas de prospérité, pas de sécurité et donc pas de relations commerciales stables avec des pays qui ne permettent pas à leurs citoyens de vivre dans la dignité humaine la plus élémentaire.

If we look around at the world, at Rwanda, Somalia, Kashmir, Yemen, it is obvious that no one can now afford to back away from the human rights agenda. Ethnic and religious conflict are producing millions of refugees and hundreds of thousands of casualties. There is a danger that among these casualties we will find democracy, human dignity, and any measure of prosperity. Canada must continue to support efforts to enforce international human rights standards and to hold states accountable for their international obligations.

Il suffit de regarder autour du monde, de voir ce qui se passe au Rwanda, en Somalie, au Cashemire, au Yémen, pour comprendre que nul ne peut se permettre de fermer les yeux. Les conflits ethniques et religieux produisent des millions de réfugiés et des centaines de milliers de morts. Il y a le risque que parmi les morts figurent la démocratie, la dignité humaine et toute perspective de prospérité. Le Canada doit poursuivre ses efforts pour faire respecter les normes internationales en matière de droits de la personne et obliger les États à rendre des comptes à cet égard.

In order to hold states accountable, we must have effective international mechanisms. This means that funds are needed for the UN Centre for Human Rights and the various UN bodies and human rights mechanisms if they are to work. We need an

Il faut pour cela disposer de mécanismes internationaux efficaces. Cela signifie qu'il faut financer le Centre des droits de l'homme des Nations unies et les diverses organisations des Nations unies et mécanismes relatifs aux droits de la personne.

[*Text*]

international criminal court of the sort Mr. Crane referred to, so egregious human rights violators cannot continue to kill, to torture and to rape with impunity. The world needs governments to be outspoken in the defence of human rights defenders, those courageous individuals who risk their lives and their liberty to bring to us the facts about the violations.

Mr. Chairman, members of the committee, we believe the Canadian government must continue to exert pressure for the improvement of human rights in every nation, in every situation, even where we have other interests. In all these tasks we expect that this government will continue to spearhead the fight for human rights.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. You will notice that your presentations took more than 50 minutes, and accordingly the time for discussion is reduced. I'm sure that what you've said is as valuable as what will be said in the remaining half hour or so that we have for discussion.

We're now open for questions or comments from the members.

Mr. Regan (Halifax West): I want to thank all the groups that have come today for their presentations. I agree that we wouldn't have missed anything by not having had questions sooner, because certainly there was no fluff in what we've heard so far, and nothing, I think, that was thrown in that wasn't important to hear and certainly valuable to us.

Looking back for a minute at countries in the world where there have been repressive regimes and where there has been change, for example the Soviet Union and South Africa, to what do you ascribe the changes that have taken place there? I think you would argue that in South Africa at least some part of that would be the international pressures. What, in general, do you think were the causes of the changes there? What differences do you see between those two countries, for example, and other countries? What pressures have worked and what pressures have not worked on those countries?

• 1625

Mr. Clark: That's a very complicated question and I'm sure that there are many answers. I would comment on two things.

The first is that within all countries where there are repressive regimes there are also very courageous people who have not forgotten the meaning of the words "liberty", "freedom", and "human rights". That is as true in China as it is, and it was, in South Africa and as it is in Burma today and in all other countries. That addresses the comment I made earlier about solidarity and the statements made by governments such as Canada, which are heard by those very people who are struggling and who therefore need that reinforcement.

The second is that of human rights education in the broadest sense and that, as time goes by and as people learn those lessons through international contacts, through whatever channels are available, the will to change in fact comes about. I

[*Translation*]

Il nous faut une cour pénale internationale comme celle que réclamait M. Crane, afin que les violateurs des droits de la personne ne puissent continuer à tuer, torturer et violer impunément. Le monde a besoin de gouvernements qui soutiennent ouvertement les défenseurs des droits de la personne, ces militants courageux qui risquent leur vie et leur liberté pour révéler au monde les violations.

Monsieur le président, membres du comité, nous estimons que le gouvernement canadien doit continuer à faire pression en vue de l'amélioration des droits de la personne dans chaque pays, en chaque circonstance, même là où nous avons d'autres intérêts. Dans tous ces domaines, nous comptons que le gouvernement continue à se mettre à l'avant–garde de la lutte pour les droits de la personne.

Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Vous remarquerez que vos exposés ont duré plus de 50 minutes, ce qui réduira le temps disponible pour la discussion. Je ne doute pas que ce que vous avez dit soit aussi précieux que ce que nous dirons pendant le demi–heure qui nous reste environ.

La parole est maintenant aux députés pour leurs questions ou remarques.

M. Regan (Halifax–Ouest): Je tiens à remercier tous les groupes présents aujourd'hui de leurs exposés. Je conviens avec vous que nous n'avons rien manqué en ne passant pas à la période de questions plus tôt, car il n'y avait rien de redondant dans ce qui nous a été dit, rien qui n'était pas important et précieux.

Si l'on fait un tour d'horizon des pays du monde qui ont connu des régimes répressifs et qui ont changé, par exemple, l'Union Soviétique et l'Afrique du Sud, à quoi attribuez–vous l'évolution qui est intervenue? Je suppose que vous direz qu'en Afrique du Sud, au moins une partie est le résultat des pressions internationales. Mais, en général, quelles étaient à votre avis les causes des changements intervenus? Quelles différences voyez–vous entre ces deux pays, par exemple, et d'autres? Quelles pressions ont joué et lesquelles sont–elles restées inefficaces?

M. Clark: C'est une question très complexe et je suis certain qu'il y a bien des réponses possibles. J'insisterais simplement sur deux points.

Le premier est que dans tous les pays où existent des régimes répressifs, il y a également des personnes extrêmement courageuses qui n'ont pas oublié le sens de mots tels que «liberté» et «droits de la personne». C'est aussi vrai en Chine que ce l'est et l'a été en Afrique du Sud, en Birmanie et dans tous les autres pays. Cela correspond aux commentaires que j'ai faits plus tôt au sujet de la solidarité des déclarations de gouvernements tels que celui du Canada, déclarations qui sont entendues par toutes ces personnes qui luttent et qui ont donc besoin d'un tel encouragement.

Le second point concerne l'éducation dans le domaine des droits de la personne, au sens le plus large du terme, et le fait qu'avec le temps, grâce aux contacts internationaux et à tous les autres moyens disponibles, les gens se sensibilisent à ces

[*Texte*]

suppose that changes occasionally occur dramatically through revolution or through a major upset in the political balance, but I suspect that in the majority of cases changes occur through a longer process of struggle and commitment to political will.

Maybe I should add that the international context in which all of this happens is also very important. The fact that, because of procedural difficulties, China has not actually been condemned by any resolution at the United Nations commission for several years now has meant that China has basically been off the hook and can take human rights perhaps a little bit less seriously than it should.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Could I throw a supplementary question in here, Mr. Chair?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Yes, please.

Mr. Flis: You mentioned no resolutions at the UN. China has a veto power. Would you recommend the restructuring of the United Nations so that no one country has a veto power? Also, which countries would you see added to membership in the Security Council?

Mr. Clark: Rather than address your question, Mr. Flis, my reference in fact was to the UN Commission on Human Rights in Geneva. China has evaded condemnation not because of the veto power but because of the inability of the rest of the international community to ensure that a resolution in fact came to the floor, was voted on, and was passed. China has traditionally brought forward a counter–resolution to the effect that "no action be taken". That has proved successful. Again, this demonstrates the lack of the general political will of the international community.

I would prefer not to make a comment on the structure of the Security Council itself.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): As you know, we have been on the road. We took our road show through the metropolises of the prairies and finally back here this week. So a lot of these topics have been gone over, as you say, by other representatives in your organization.

We have been trying to pin down a couple of these things on what we should do with human rights and human rights violators. One of our tasks—and it's going to be difficult for us as well—is to try to figure out what we're going to do with human rights violators.

The one I liked the best from last week was that we should sin boldly—in other words, admit that there are human rights violations in China, but what the hay, we need trade, so press on. That was one way of looking at it. Others say that we should cut off bilateral aid. Some say that we should cut off all aid. Some say that we shouldn't use aid at all as a weapon in trying to right these human rights abuses.

[*Traduction*]

questions et la volonté de changement se développe chez eux. Il y a, certes, des changements soudains dus à des révolutions ou à un renversement brutal de l'équilibre politique, mais je crois bien que, dans la majorité des cas, ces changements sont le fruit d'un processus de lutte et d'adhésion à une volonté politique.

Peut–être devrais–je ajouter que le contexte international dans lequel tout cela se produit est également très important. À cause de difficultés de procédure, il y a plusieurs années que la Chine n'a pas été condamnée par une résolution de la commission des Nations unies, ce qui signifie que ce pays est libre de faire ce qu'il veut et de traiter les droits de la personne de manière peut–être un peu moins sérieuse qu'il le devrait.

M. Flis (Parkdale—High Park): Pourrais–je poser une question supplémentaire, monsieur le président?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Oui, je vous en prie.

M. Flis: Vous avez dit qu'il n'y avait pas eu de résolution dans ce sens aux Nations unies. La Chine a droit de veto. Seriez–vous en faveur de la réorganisation des Nations unies de manière à ce qu'aucune nation n'ait droit de veto? Autre question, quels pays voudriez–vous voir devenir membres du Conseil de sécurité?

M. Clark: Je ne répondais pas exactement à votre question, monsieur Flis, car je faisais en fait allusion à la Commission des droits de l'homme des Nations unies à Genève. La Chine n'a pas échappé à la condamnation à cause de son droit de veto mais parce que le reste de la communauté internationale n'a pas réussi à se mettre d'accord sur une résolution et à l'adopter. La Chine a toujours présenté une contre–résolution pour qu'«aucune mesure ne soit prise». Cette tactique est avérée efficace. C'est encore là une preuve du manque de volonté politique général de la communauté internationale.

Je préférerais ne pas faire de commentaire sur la structure du conseil de sécurité lui–même.

M. Strahl (Fraser Valley–Est): Comme vous le savez, le comité s'est déplacé. Nous avons rendu visite aux grandes villes des Prairies et nous sommes finalement rentrés cette semaine. Beaucoup de ces questions ont donc déjà été discutées, comme vous le dites, par d'autres représentants de votre organisme.

Nous avons essayé de définir quelques mesures à prendre au sujet des droits de la personne et de ceux qui les violent. Une de nos tâches—et elle sera également difficile pour nous—est d'essayer de déterminer ce que nous allons faire de ces derniers.

La recommandation que j'ai le plus appréciée la semaine dernière a été que tant qu'à pécher, nous devrions le faire sans hésitations—autrement dit, nous devrions admettre qu'il y a des infractions aux droits de la personne en Chine, mais qu'après tout, ce sont nos intérêts commerciaux qui priment et qu'il faut donc aller de l'avant. C'est une façon de voir les choses. D'autres personnes nous ont dit, au contraire, que nous devrions supprimer toute aide bilatérale. Certains pensent que nous devrions mettre fin à toute forme d'aide. D'autres encore estiment que nous ne devrions pas utiliser l'aide comme arme pour essayer de redresser les torts dans ce domaine.

[*Text*]

What are we going to come out with from all this? We're going to deal with Chile. Chile might be included in the new NAFTA. You mentioned the 10,000 people locked up. That's a horrible thing. What should we do with Chile? Should we include it in the expansion of our trade agreements, or should we just say that there will be no deal until the human rights violations are in order?

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Who wants to deal with that?

[*Translation*]

Après tout cela, qu'allons–nous faire? Nous allons nous occuper du Chili qui pourrait éventuellement être inclus dans le nouvel ALÉNA. Vous avez mentionné le fait que 10 000 personnes étaient enfermées. C'est épouvantable. Que devrions–nous faire? Devrions–nous étendre à ce pays les avantages de nos accords de libre–échange, ou devrions–nous dire que nous n'en ferions rien, tant que les droits de la personne continueront à être enfreints?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Qui veut répondre à cette question?

• 1630

Mr. McChesney: With respect to South Africa, the question was what helped to change the situation in South Africa. As I mentioned in my opening remarks, there was of course international pressure, but only in the latter 1980s was there really strong united pressure on sanctions. Some people say that sanctions took a long time to work in South Africa. That was partly because they weren't applied in a unified and very strong way until the latter years.

M. McChesney: Pour l'Afrique du Sud, la question était de savoir ce qui a contribué à changer la situation dans ce pays. Comme je l'ai mentionné dans ma déclaration préliminaire, il y a eu, bien entendu, les pressions internationales, mais ce n'est qu'à la fin des années quatre–vingt qu'une véritable unanimité s'est faite sur les sanctions imposées. Certains disent qu'il a fallu attendre longtemps avant que ces sanctions ne fassent sentir leur effet. Cela s'explique en partie par le fait que ce n'est que vers la fin qu'elles ont été appliquées de manière unifiée et avec beaucoup de vigueur.

As earlier speakers have said, there were also ways of supporting parts of civil society, trade unions, academics and other organizations within South Africa that helped to build pressure internally and helped to have the ability to carry out democratic reforms in a relatively peaceful manner, at least so far, leading to recent democratic elections. So support for NGOs from outside, in addition to the international statements and sanctions, all worked together. That type of unanimity, as we've heard, doesn't exist with respect to China, but there are some things that can be done, including continuous public statements, brave statements dealing with human rights even while trying to promote trade.

Comme des témoins précédents l'ont dit, il y avait aussi des moyens d'apporter un soutien à certains éléments de la société civile, aux syndicats, aux universitaires et aux autres organismes d'Afrique du Sud qui ont contribué à accroître les pressions internes et ont permis la réalisation de réformes démocratiques de manière relativement paisible, du moins pour le moment, ce qui a abouti aux récentes élections démocratiques. Donc, le soutien des ONG provenant de l'extérieur, les prises de position internationales et les sanctions, ont tous contribué au résultat. Comme on nous l'a dit, une telle unanimité n'existe pas, en ce qui concerne la Chine, mais on peut malgré tout faire quelque chose: on pourrait notamment affirmer publiquement notre position, faire des déclarations courageuses au sujet des droits de la personne, tout en essayant de promouvoir les échanges commerciaux.

Also, we've heard about the possibility of codes of conduct for governments in whom Canadian corporations might like to invest, but also there's the issue of international codes of conduct for transnational corporations, some of them based in Canada, focusing on such things as labour rights and discrimination in the countries and among the employees with whom they deal.

On nous a également parlé de la possibilité d'établir des codes d'éthique pour les pays dans lesquels les sociétés canadiennes souhaiteraient investir, mais cela pose également la question des codes internationaux de conduite pour les sociétés transnationales, dont certaines ont leur siège au Canada, en particulier en ce qui concerne les droits des travailleurs et la discrimination pratiquée à l'égard de ceux–ci.

China can also be denied the pleasure of hosting international events, as we've seen recently happen with the Olympics and should happen with the next Olympics.

On pourrait également refuser à la Chine le plaisir d'être l'hôte de manifestations internationales, comme cela s'est récemment produit pour les jeux olympiques et devrait aussi être le cas pour les jeux suivants.

There need to be continuing academic and other forms of exchanges so that the people in the middle levels of power are aware they have friends abroad, are influenced by them and can gain support when they, like other countries, try to institute democratic reforms later, as we hope they will.

Il faut maintenir les échanges universitaires et autres, de manière à ce que ceux qui occupent les échelons intermédiaires du pouvoir sachent qu'ils ont des amis à l'étranger, qu'ils soient influencés par eux et qu'ils puissent obtenir l'aide lorsque, comme dans d'autres pays, ils essaieront un jour d'instituer des réformes démocratiques, comme nous l'espérons.

[*Texte*]

Some writers have suggested that we should follow the Australian example of allowing some reciprocity whereby Chinese authorities can comment on Canadian human rights while we're commenting on theirs. I think we have less to be ashamed of, although there are some things, obviously, that Canada could improve upon, such as the way aboriginal people and disabled people have fared thus far.

I could also say that if we're asking corporations and diplomatic representatives to speak on human rights we should ensure that guidelines are given to help them in knowing how to raise these matters, because it can't be an easy matter when you're trying to sell Canadian products or services to raise human rights. So there should be some guidelines to help people, and that factor in the human rights training of diplomats should probably be increased so that trade diplomats have enough background in human rights to know when and how to raise them and feel a little more comfortable doing that.

Perhaps part of their assessment as employees of the government, their performance evaluation, should be how well they did in raising issues of democracy and human rights while they were helping Canada to prosper through trade.

That's enough from me. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I wonder if I could put out a question with respect to the United Nations. The evidence suggested that we ought to be leading multilaterally. What is your assessment of the value or the working of the United Nations human rights institutions and whether there is any reform that you think is necessary to the two main arms of human rights in the UN?

Mr. Clark: I would say first of all that it's woefully inadequate. The point that was mentioned I think by Laurie Wiseberg is the inadequacy of financial resources in order to allow the United Nations human rights component to carry out its work effectively.

The percentage of money for the United Nations Human Rights Centre in Geneva I think is less than 1%, perhaps 0.6%. This is completely inappropriate and inadequate. It's just not real to think that the United Nations can carry out its human rights work on that basis.

• 1635

There is some encouragement because of the recent appointment of the UN High Commissioner for Human Rights. But what is needed to come out of that appointment is the insertion of the human rights agenda in all UN activities. At the present time the United Nations tends, I think, to place human rights somewhat on the periphery of its activities. There has been somewhat more attention to that in the context of Rwanda, where human rights violations are so apparent to the world that it's hard to escape from that.

At the same time, the United Nations is active with operations in something like 18 countries at the present time around the world. I quote from memory, but I think that's about right. The opportunities for human rights work are there, but unfortunately the question of resource again means that it's not enough.

[*Traduction*]

Certains auteurs ont dit que nous devrions suivre l'exemple de l'Australie qui autorise une certaine réciprocité. Les autorités chinoises pourraient ainsi faire des commentaires sur les droits de la personne au Canada, comme nous le faisons au sujet des leurs. Je crois que nous avons moins de raisons d'avoir honte, encore que des améliorations sont manifestement possibles dans certains domaines, en particulier dans le cas des autochtones et des personnes handicapées.

Je dirais également que si nous demandons aux sociétés et aux représentants diplomatiques de parler des droits de la personne, nous devrions établir des lignes directrices qui les aident à savoir comment soulever ces questions, car il n'est pas facile de le faire lorsque vous essayez de vendre des produits ou des services canadiens. Il devrait donc y avoir des lignes directrices pour aider ces gens–là, et la formation de nos diplomates dans ce domaine devrait probablement être renforcée de manière à ce que ceux qui s'occupent de questions commerciales aient une connaissance suffisante des droits de la personne pour savoir quand et comment soulever la question et pour qu'ils se sentent un peu plus à l'aise lorsqu'ils le font.

Peut–être que le succès avec lequel nos fonctionnaires réussissent à soulever des questions au sujet de la démocratie et des droits de la personne lorsqu'ils essayent de promouvoir le commerce canadien, devrait faire partie de leur évaluation de leur rendement.

C'est tout ce que j'ai à dire. Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je souhaiterais poser une question au sujet des Nations unies. D'après ce que nous avons appris, nous devrions mener une action multilatérale. Que pensez–vous du fonctionnement des organismes des Nations unies qui s'occupent des droits de la personne? Pensez–vous que les deux principaux d'entre eux auraient besoin d'être réformés?

M. Clark: Je dirais, pour commencer, que leur action est totalement inadéquate. Je crois que c'est Laurie Wiseberg qui a dit que les ressources financières dont avaient besoin les organismes des Nations unies chargés des droits de la personne pour faire correctement leur travail, étaient insuffisantes.

Le pourcentage des fonds réservés au Centre des droits de la personne des Nations unies à Genève est, je crois, inférieur à 1 p. 100; il est peut–être de 0,6 p. 100. C'est absolument inacceptable. Il est illusoire de penser que les Nations Unies sont capables de défendre les droits de la personne avec de tels moyens.

La récente nomination du haut commissaire des Nations Unies aux droits de l'homme est un signe encourageant. Mais il faudrait maintenant que la question des droits de la personne figure au calendrier de toutes les activités des Nations Unies. Pour le moment, celles–ci me paraissent leur accorder une importance quelque peu marginale. On s'y intéresse cependant un peu plus, maintenant, à cause de la situation au Rwanda, où les violations sont si évidentes dans ce domaine qu'il est bien difficile de les ignorer.

N'oublions pas non plus que les Nations Unies interviennent actuellement dans quelque 18 pays. Je dis cela de mémoire, mais je crois que le chiffre est à peu près exact. Les occasions d'agir en faveur des droits de la personne existent certainement, mais malheureusement, les ressources sont insuffisantes.

[*Text*]

The example of Cambodia comes to mind, where $2 billion U.S. was spent over a period of about 18 months in order to ensure a transition to some form of democracy. Yet now there is not enough money barely to keep the human rights centre in Phnom Penh working from one month to the next. Salaries are not even able to be paid. There is something fundamentally wrong in the system.

In answer to your question, I think something has to be turned upside down if human rights is going to take its place within the United Nations system properly.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Do you care to make a comment?

Ms Wiseberg: I would strongly agree with that. I think one of the things that is very important at the moment is that we provide support to the new High Commissioner for Human Rights. This is a new position. The commissioner still has to define what his role will be. The hope is that he will not only be reactive, which has been the problem with all UN agencies until now—after the violations you go out and try to do something—but that he will be able to be proactive, to go in before we get a Rwanda, maybe to go into a Burundi now and make sure we don't have the same thing happening as we have in Rwanda.

At the moment the high commissioner has no staff. He is using simply the staff that was previously there at the UN centre.

In addition, I think it's important that the UN increase its capacity to handle and to get information. The UN centre has no documentation–handling capacity at the moment. It has no computerization at the moment. These are very basic fundamentals that we have to do something about if we are to expect a multilateral response. I think that in many of these situations multilateral rather than bilateral action is really the most effective route for Canada to go.

I do want to make one very brief comment to Mr. Strahl, who asked what do we do with gross violators. There's no quick fix. I think if you want one solution, you cut off aid, you condemn them, you cut off military support. I think every situation has to be analyzed on its own. There is a large range of tactics available to us today, from working through multilateral organizations, to public denunciation, to quiet diplomacy. I think, though, we have to be consistent in the message we get across, and I think we have to give time and attention and thought to what will really work. And where there are allies that we can work with, whether these are non–governmental organizations or other governments, I think we should make every effort to work with these allies to have a consistent front in order to deal with the violators.

Mr. Flis: From your experience monitoring human rights violations around the globe, is the situation improving or getting worse globally? What's contributing to it? Is it this rise of nationalism? Is it increasing poverty? Are you noticing a significant trend or change in the graph?

Mr. Clark: If we count the number of countries that appear in our annual report, then I suppose it's getting worse. But I think that's much too simplistic an answer. In fact I don't we can judge it at all in terms of numbers. What is very

[*Translation*]

Je songe notamment au Cambodge, où deux milliards de dollars US ont été dépensés en 18 mois environ pour assurer la transition vers un régime démocratique. Pourtant, aujourd'hui, le centre des droits de l'homme à Phnom Penh dispose à peine assez d'argent pour survivre d'un mois à l'autre. Les employés ne sont même plus payés. Le système est fondamentalement vicié.

Pour répondre à votre question, je dirais qu'il faudrait complètement renverser la vapeur pour que les droits de la personne bénéficient de l'attention qu'ils méritent au sein des Nations Unies.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Voulez–vous faire une remarque?

Mme Wiseberg: Je suis tout à fait d'accord. Je crois qu'une des choses les plus importantes, en ce moment, est d'apporter notre soutien au nouveau haut commissaire aux droits de la personne. Le commissaire n'a pas encore défini ce que sera son rôle. Nous espérons qu'il ne se contentera pas de réagir, ce qui a été le problème de tous les organismes des Nations Unies jusqu'à présent—ce n'est qu'après coup qu'on essaie de faire quelque chose—mais qu'il essaiera d'être proactif, d'agir avant qu'il y ait un nouveau Ruanda, qu'il ira, par exemple, au Burundi dès maintenant, pour éviter que la même chose ne se reproduise là–bas.

Le haut commissaire n'a pas encore de personnel. Il utilise simplement celui qui était déjà au centre des Nations Unies.

Je crois qu'il est aussi important que les Nations Unies accroissent leur capacité de collecte d'information. Le centre n'est pas équipé pour cela en ce moment. Il y a un certain nombre de questions fondamentales à résoudre avant de pouvoir espérer une réaction multilatérale. Dans beaucoup de ces situations, une intervention multilatérale, plutôt que bilatérale, me paraît la meilleure voie à suivre pour le Canada.

Je voudrais répondre très brièvement à M. Strahl qui a demandé ce que nous faisons dans le cas des violations flagrantes. Il n'y a pas de solution toute faite. L'une consiste à supprimer l'aide, à condamner les responsables et à supprimer tout soutien militaire. Chaque situation doit être évaluée séparément. Nous avons aujourd'hui toutes sortes de tactiques à notre disposition, depuis une action par l'intermédiaire d'organismes bilatéraux, jusqu'à la dénonciation publique, ou l'intervention diplomatique discrète. Je crois cependant que notre message doit être cohérent et qu'il faut consacrer beaucoup de temps et de réflexion au choix de mesures efficaces. Lorsqu'il y a des alliés avec qui nous pouvons travailler, qu'il s'agisse d'organismes non gouvernementaux ou d'autres gouvernements, j'estime que nous devrions faire tout notre possible pour collaborer avec eux afin de présenter un front uni devant les violateurs.

M. Flis: D'après l'expérience que vous avez de la surveillance des violations des droits de la personne dans le monde, la situation générale s'améliore–t–elle ou empire–t–elle? Quels sont les facteurs qui y contribuent? Est–ce la poussée du nationalisme? La pauvreté croissante? Avez–vous noté une tendance ou des changements très nets?

M. Clark: Si nous comptons le nombre de pays qui figurent dans notre rapport annuel, il faut conclure que la situation empire, mais ce serait une réponse simpliste. Je ne pense pas que nous puissions nous contenter de chiffres pour nous

[*Texte*]

disquieting, and I think this is a pattern that all human rights activists have noted in the last few years, is a growth of nationalism or ethnic struggle attached in some cases to fudamentalist beliefs, in other cases to very long-standing traditional animosities and hatreds between groups. It seems there is now a playing out of some of those animosities in ways that are quite horrendous. Rwanda is only the most evident of those and perhaps the worst currently, but there are many others around the globe that could be cited.

• 1640

Another pattern that Amnesty is very sensitive to is that the old identification of individuals as prisoners of conscience, which was part of Amnesty's work in the earliest days, in the 1960s, is no longer the major component of the work. There are still prisoners of conscience, let's not assume otherwise. There are some 4,000 or so that we are working on right now around the world.

But the number of people—nameless people, I suppose—who are now being targeted are no longer visible prisoners of conscience, but people who, if they're not being detained administratively for whatever reason, are simply dying as a result of patterns of political killing and disappearance.

I know you're familiar with the situation in Argentina in those early and terrible years. Unfortunately, the pattern of those years is still going on today. We issued this report in October of last year, entitled "Disappearances and Political Killings: Human Rights Crisis of the 1990s". I think that sort of sums up, if not a deterioration, at least a shift in pattern of violations, which is very difficult to get hold of and to address both by organizations and by the world community itself.

So the growing pattern of death squads, of armed opposition groups who are also committing many fundamental human rights violations, as well as the governments themselves, the disappearances that are going on—it's not a picture for encouragement but perhaps a picture that suggests that again the will of the international community has somehow to be turned around. There has to be a new energy brought into that in order to address these changing patterns.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Regan.

Mr. Regan: Mr. Miloff, you have said we should have a commitment to the values of oneness and solidarity of the human race and of unity and diversity and teaching those values. How do you feel countries should promote those values domestically?

Mr. Miloff: Well, I think in the public school system through education, I think through support to organizations that are already working in these areas, financial support. . .

I think there are quite a few that do. I know, for example, CUSO Ontario several years ago wanted to do a domestic program in the area of world citizenship. They had a number they wanted to choose from; they just didn't have the financial resources to be able to implement that particular program.

[*Traduction*]

prononcer. Ce qui est très inquiétant—et c'est une tendance que tous les activistes dans le domaine des droits de la personne ont notée au cours de ces dernières années—c'est une poussée des nationalismes ou des conflits ethniques liés dans certains cas à des convictions fondamentalistes et, dans d'autres, à des animosités et des haines opposant depuis très longtemps certains groupes. On semble assister actuellement à des manifestations d'animosité qui sont plutôt terrifiantes. Le cas du Rwanda n'est que le plus visible de tous et peut-être le pire à l'heure actuelle, mais il y a bien d'autres conflits qu'on pourrait citer sur la planète.

Un autre aspect qui ne laisse pas Amnistie internationale indifférente est que l'ancienne catégorie de ceux qu'on appelait les prisonniers d'opinion, dont Amnistie se préoccupait entre autres au début, dans les années soixante, n'occupe plus aujourd'hui le gros de ces énergies. Il y a encore des prisonniers d'opinion, n'allons pas penser le contraire. Il y a quelque 4 000 cas dont nous nous occupons à l'heure actuelle dans le monde entier.

Toutefois, ce ne sont plus les prisonniers d'opinion officiels qui nous préoccupent; c'est le nombre incroyable de personnes qui ne sont pas physiquement détenues mais qui ont été victimes d'assassinat politique ou qui ont été portées disparues.

Je sais que vous êtes au courant de ce qui se passait en Argentine à l'époque, durant ces années terribles. Malheureusement, on assiste encore à ce genre de choses de nos jours. Nous avons publié un rapport en octobre dernier, intitulé «Disparitions et Assassinats politiques dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix: L'inacceptable». Somme toute, je crois qu'on peut parler sinon d'aggravation du problème, du moins d'un changement de comportement dans les atteintes aux droits de la personne, situation où les organismes et la communauté internationale peuvent très difficilement intervenir.

Donc, avec les incursions croissantes des escadrons de la mort, des groupes d'opposition armés qui n'hésitent pas non plus à violer les droits fondamentaux, avec la tyrannie des gouvernements eux-mêmes, les disparitions, force nous est de constater que la situation n'est pas encourageante et qu'elle illustre peut-être, une fois de plus, que la communauté internationale a des choses à changer dans sa façon de percevoir le problème. C'est avec un regain d'énergie qu'il faut s'attaquer au nouveau contexte.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Regan.

M. Regan: Monsieur Miloff, vous avez dit qu'il fallait s'engager à respecter certaines valeurs :l'harmonie et la solidarité de la race humaine, d'une part, et l'unité et la diversité, d'autre part, et qu'il fallait enseigner ces valeurs. Croyez-vous que les pays pourraient faire la promotion de ces valeurs chez-eux?

M. Miloff: Certainement, je pense qu'ils pourraient le faire par l'entremise du système d'éducation, par l'appui aux organismes qui travaillent déjà dans ces domaines, par leur aide financière pour. . .

Je pense qu'il y en a au moins quelques-uns qui le font. Je sais, par exemple, qu'il y a plusieurs années, CUSO Ontario voulait mettre sur pied un programme national pour promouvoir la citoyenneté mondiale. Cet organisme s'était fixé un certain nombre d'objectifs; il n'avait tout simplement pas les ressources financières voulues pour mettre en oeuvre ce programme.

[*Text*]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Clark, could I ask you to develop a little further the inability of the world community to come together in passing a resolution drawing attention to the violations of human rights in China? Was it in the General Assembly or in the Human Rights Commission where this developed? I think it was the Human Rights Commission.

Mr. Clark: That's right, sir, yes.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): What countries led the blockade, as it were—the opposition to the declaratory statement?

Mr. Clark: There may be others around the table that could quote the countries involved. Many of the Asian countries, and I think some from the Africa bloc as well. . . This same resolution certainly has come up in Geneva or before the commission now for I think three or four years, if not more.

One of the fundamental problems that has been detected inside the UN system and particularly at the commission is that of so–called bloc voting—that is that groups of allies tend to vote with each other. It's known that the Latin American bloc will vote to protect certain national interests, I suppose, and will prevent a resolution passing if a similar resolution might be applied to themselves amd their own records. There's self–interest involved in that.

[*Translation*]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Clark, pourriez–vous expliciter davantage votre pensée au sujet du fait que la communauté mondiale ne réussit pas à faire adopter une résolution condamnant les atteintes aux droits de la personne en Chine. Est–ce l'Assemblée générale ou la Commission des droits de l'homme qui en a eu l'idée? Je pense que c'était la Commission des droits de l'homme.

M. Clark: C'est exact.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Quels pays ont paralysé la résolution, pour ainsi dire, quels pays se sont opposés à la déclaration?

M. Clark: Il y en a peut–être d'autres autour de la table qui pourraient nommer ces pays. Un bon nombre des pays asiatiques et, je pense, quelques–uns des pays du bloc de l'Afrique. . . Depuis trois ou quatre ans, sinon plus, cette même résolution a maintes fois été présentée à Genève ou devant la commission.

Un des problèmes fondamentaux à avoir été dénoncés à l'ONU et en particulier à la commission est le vote en bloc, cette manoeuvre qui amène des groupes de pays alliés à voter tous dans le même sens. On sait que les pays du bloc de l'Amérique latine ont tendance à voter de manière à protéger certains intérêts nationaux, et à empêcher l'adoption de résolutions au cas où une résolution similaire serait appliquée éventuellement en leur défaveur. Les décisions ne sont pas toujours désintéressées.

• 1645

I think it's also a fact that there are countries that are quite powerful and able to influence some of the smaller nations at the United Nations itself, either through their own economic aid pressure, military pressure, or whatever the interest is. I think it's a fact that some of that bloc pattern is now breaking down. There are some real shifts going on, which means that there are windows of opportunity. Again, I think Canada can take a lead in some of this.

The breakdown in the former eastern Europe means that there are a number of new members who potentially can shift the balance of power within the UN system itself. Movements inside Africa towards multi–party states means that there is a break–up of the African bloc. The Latin American bloc seems to be fairly solid still. Some of the work has to be to try to break those things up. The fact is, I suppose, that there are major economic world interests at play in all of the UN system.

We haven't talked much about arms trades around the world, but I don't think it's a very sophisticated analysis to suggest that arms interest and arms trade are in large part an explanation of where the balance of power lies and the directions it takes. I would include our neighbour to the south in that comment, as well as the Chinese themselves. The complexities are enormous, but they have to be broken up. There are indications that the pattern may be changing. That would be my hope.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Ms Wiseberg: This responds both to this last question and one asked earlier, whether it's getting better or worse, and the complexities.

Il y a aussi des pays passablement puissants qui influencent certains des petits pays aux Nations Unies, en se servant de leur aide économique, de leur aide militaire ou d'autres moyens comme instruments de pression. Je pense qu'aujourd'hui on a moins tendance à faire bloc. On constate de réels changements, ce qui signifie qu'il y a de l'espoir. Encore là, je pense que le Canada pourrait être un chef de file à cet égard.

L'entrée de nouveaux membres à la suite de la désintégration de l'ancienne Europe de l'Est pourrait changer l'équilibre des forces à l'ONU. Le fait que certains pays d'Afrique optent maintenant pour le multipartisme affaiblit le bloc des pays africains. Le bloc des pays d'Amérique latine demeure toutefois encore passablement solide. Nos efforts doivent porter en partie sur le démantèlement de ces blocs. Le fait est qu'il y a de grands intérêts économiques internationaux en jeu dans tout le système de l'ONU.

Nous n'avons pas beaucoup parlé du commerce des armements dans le monde, mais il ne faut pas être grand clerc pour savoir que les intérêts militaires et les intérêts commerciaux sont en grande partie à la base de l'équilibre des forces et des décisions qui sont prises à l'ONU. J'inclurais parmi les influenceurs nos voisins du sud de même que les Chinois. Il y a énormément de problèmes complexes, mais il faut en venir à bout. Certains faits nous indiquent que la situation pourrait changer. C'est ce que j'espère.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie.

Mme Wiseberg: Cela répond aux deux dernières questions, où l'on demandait si la situation s'améliorait ou empirait et dans quelle mesure les problèmes étaient complexes.

[*Texte*]

If you go back simply to the early 1980s, there were only three countries that were ever condemned by the Human Rights Commission: South Africa, Chile, and the occupied territories. We have now moved a very considerable way from that situation. There are now a number of countries that are still able to provide protection, especially through this geographic block protection mechanism.

Now, by and large, the world is discussed under item 12, violations around the world, in the Human Rights Commission. There are all sorts of opportunities for bringing public attention on gross violators. In the same way, we now have an incredibly intricate body of international human rights law and standards, which did not exist 40 years ago, and has really evolved only during the last 20 years.

The most significant thing to me—it answers, in a sense, why change in South Africa and why change in eastern Europe and what the hope is for tomorrow—is that at the grass roots in every single society we now have non-governmental organizations, people who have joined together and who have said in the simplest terms you can't do that to me any more. They are fighting for their rights. That's where the struggle takes place, at the grass roots. The 1975 Helsinki Accord mobilized groups throughout eastern Europe that stood up and eventually brought down the Berlin Wall.

It is the groups' anti-apartheid struggle in South Africa at the base, in an alliance with or in cooperation with or in solidarity with international non-governmental organizations and states that were prepared to help, that brought apartheid down. Is it getting better or worse is a hard answer, but there is a lot of leverage we have today. There are a lot of possibilities that did not exist 10 years ago. I think we have to take advantage of all those windows of opportunity.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'm going to permit one more question and then we'll have to wind up to allow the other group to come in and get started for the next session.

Mr. Regan: Getting back to the former East Bloc countries, what kinds of pressures worked and what did not work in trying to get those countries, before they were democratized, to change their human rights abuses, or to let people go—to free people? What worked and what didn't work with those countries?

• 1650

Mr. Crane: I don't know that it's possible to give an easy answer to such a complex question. The historians can play their role, but certainly the eastern European situation was very different in its dénouement from South Africa, where there was a long and open struggle. We all can remember how surprised we were with the developments in eastern Europe and how quickly they moved. So there's a complex of factors there. Public opinion, the coming down of the Berlin Wall—all these were

[*Traduction*]

Si l'on remonte simplement aux années quatre-vingt, seulement trois pays avaient été condamnés par la Commission des droits de la personne: l'Afrique du Sud, le Chili et les territoires occupés. La situation aujourd'hui n'est plus du tout la même. Il y a encore un certain nombre de pays qui sont en mesure d'assurer la protection, spécialement par l'entremise du mécanisme des blocs géographiques.

Essentiellement, les cas d'atteintes aux droits dans le monde sont rapportés à la Commission des droits de l'homme en application de l'article 12. Il y a toutes sortes de mécanismes pour dénoncer les plus coupables. D'ailleurs, nous avons maintenant un ensemble incroyablement complexe de lois et de normes internationales sur les droits de la personne, qui n'existaient pas il y a 40 ans et qui ne sont apparues que depuis une vingtaine d'années.

Mais le plus important, selon moi—et cela explique en partie les changements qui sont survenus en Afrique du Sud et en Europe de l'Est ainsi que les espoirs qui se dessinent pour l'avenir—, c'est qu'au sein de chaque société, il y a des organisations non gouvernementales, des gens ordinaires qui se regroupent pour refuser qu'on les traite comme on les a toujours traités. Ils luttent pour leurs droits. C'est là que la lutte se fait, chez les gens ordinaires. L'Accord de Helsinki qui a été signé en 1975 a mobilisé, dans toute l'Europe de l'Est, des groupes qui se sont élevés et qui un jour ont fait tomber le Mur de Berlin.

Ce sont des gens ordinaires qui ont mené la lutte au sein des mouvements antiapartheid en Afrique du Sud, de concert et en collaboration avec les organisations non gouvernementales internationales et les pays qui étaient prêts à aider, qui ont fait tomber l'apartheid. Il est difficile de dire si la situation s'est améliorée ou si elle a empiré, mais nous avons beaucoup de moyens aujourd'hui. Il y a une foule de possibilités qui n'existaient pas il y a dix ans. Je pense que nous devons profiter de toutes ces ouvertures.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais recevoir une autre question et ensuite, nous allons devoir conclure pour permettre à l'autre groupe d'entrer afin que nous puissions commencer la prochaine partie de ces audiences.

M. Regan: Pour en revenir aux pays de l'ancien Bloc de l'Est, comment a-t-on réussi ou n'a-t-on pas réussi à amener ces pays, avant même qu'ils se soient donnés un régime démocratique, à changer leurs comportements en ce qui concerne les droits de la personne, ou à laisser leurs ressortissants sortir librement du pays? Quelles pressions ont été efficaces et lesquelles ne l'ont pas été dans ces pays?

M. Crane: Je ne pense pas qu'il soit possible de répondre rapidement à une question aussi complexe. C'est aux historiens qu'il incombera de dire ce qui en a été, mais une chose est certaine, c'est que la situation en Europe de l'Est a eu un dénouement bien différent de celle qui prévalait en Afrique du Sud, où la lutte a été longue et publique. Nous nous souvenons tous à quel point nous avons été surpris des changements survenus en Europe de l'Est et de la rapidité avec laquelle les

[*Text*]

contributory factors, as were the individuals who played such a dominant role in the evolution of that.

I think the major factor perhaps was the interrelationship with the west, which became more and more open, and the conviction of some of the leaders in the Soviet Union that change was necessary and possible. All these other movements had an influence, and how we weigh those in the balance, it's very hard to say.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Crane.

Please comment, Mr. McChesney, and then we'll wind up.

Mr. McChesney: Thank you. One of the interesting things about the situation in eastern Europe, if I may take something from what Laurie Wiseberg said and what Brian Crane said, is the agreement dealing with relations between western and eastern Europe and Canada and the United States, the Conference on Cooperation and Security in Europe, linked trade, defence, and human rights issues as one bundle of international security measures. So there was an ability to link in the minds of eastern bloc leaders the need to show a little bit of movement on human rights and democracy issues to benefit from the other types of relations.

One of the parts of the Helsinki agreement dealt with the right of people to know and promote human rights. This was used by western governments to shame eastern bloc leaders in public regular meetings about their treatment of the dissidents we heard about earlier. That was one way to try to keep dissidents alive and in the public mind while these other types of linkages were operating. That again shows the importance of both support for grassroots groups and of other linkages with human rights in foreign policy.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. I would like to thank you for your presentations. I agree with Mr. Regan, who said, when the presentations were completed, that the time taken was fully justified. I thought they were quite thoughtful and helpful.

Mr. Clark: Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We'll have a traffic jam if we don't all move quickly.

• 1654

[*Translation*]

événements se sont déroulés. Il y a donc une complexité de facteurs qui sont en jeu: l'opinion publique, le démantèlement du Mur de Berlin et le rôle capital que certains individus ont joué dans cette évolution. Ce sont tous des facteurs qui ont contribué à faire avancer les choses.

Mais je pense que le facteur le plus important a été peut-être les rapports avec l'Occident, qui ont été de plus en plus ouverts, et la conviction chez certains dirigeants de l'Union soviétique que le changement était nécessaire et possible. Tous ces éléments ont eu une influence, et il serait très difficile de dire quel poids ils ont eu dans la balance.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie, monsieur Crane.

Vous pouvez ajouter un commentaire, monsieur McChesney, après quoi, nous allons conclure.

M. McChesney: Je vous remercie. Un des éléments intéressants au sujet de la situation en Europe de l'Est, si vous me permettez d'ajouter quelque chose dans le sens des propos tenus par Laurie Wiseberg et Brian Crane, c'est l'entente relative aux rapports entre les pays d'Europe de l'Est et de l'Ouest et le Canada et les États-Unis, la Conférence sur la coopération et la sécurité en Europe, qui a relié les questions relatives au commerce, à la défense et aux droits de la personne dans un ensemble unique de mesures de sécurité internationale. On a donc réussi à mettre dans la tête des dirigeants du Bloc de l'Est qu'il était nécessaire de faire des progrès sur les questions relatives aux droits de la personne et à la démocratie pour pouvoir profiter des autres types de rapports.

Un des volets de l'Accord d'Helsinki avait trait aux droit des individus d'être informés de leurs droits et d'en promouvoir le respect. Les pays occidentaux se sont servis de cette règle pour culpabiliser, dans les réunions publiques régulières, les dirigeants du Bloc de l'Est au sujet des traitements réservés aux dissidents et dont nous avons déjà parlé. C'était un moyen d'essayer de maintenir les dissidents en vie et de garder le public attentif à leur sort pendant que ces autres types de liens se forgeaient. Cela illustre à nouveau l'importance de soutenir les groupes de gens ordinaires et en même temps de faire une place aux droits de la personne dans la politique étrangère.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie beaucoup. Je voudrais remercier aussi nos intervenants pour leurs exposés. Je suis d'accord avec M. Regan, qui a dit, à la fin des exposés, que le temps pris pour ces allocutions était entièrement justifié. Je trouve qu'ils ont été très éclairants et très utiles.

M. Clark: Je vous remercie, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous allons être pris dans des embouteillages, si nous n'avançons pas plus rapidement.

• 1700

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Welcome to the special joint committee examining Canada's foreign policy. We are now ready to hear your presentation and then have some time for some questions and discussion.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Bienvenue au Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. Nous sommes maintenant prêts à entendre votre exposé, après quoi nous aurons encore quelque temps pour vous poser des questions et discuter avec vous.

[*Texte*]

The clerk advises me that the Canadian Centre for Global Security and the Canadian Polar Commission are making a joint presentation. Is that right?

Mr. Whit Fraser (Chairman, Canadian Polar Commission): Yes, sir.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Therefore, I will give the floor to Mr. Harker first. Is that what you had in mind?

Mr. John Harker (Chairman of the Board of Directors, Canadian Centre for Global Security): It would be easier for us, Mr. Chairman, if Mr. Fraser began the presentation.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's fine. Mr. Fraser, you have the floor.

Mr. Fraser: Thank you, Mr. Chairman, for the opportunity to discuss Canadian foreign policy in the Arctic.

I want to begin with a brief sketch of our organization. I chair the Canadian Polar Commission, which is a crown agency that was established by Parliament in 1991 to advance Canadian interests in polar affairs.

The Canadian Centre for Global Security, chaired by Mr. Harker, is a non–governmental organization set up in 1983 to provide Canadians with independent, non–partisan analysis and policy advice on international issues of concern to Canada.

Toward the end of April we co–sponsored a major conference entitled "A Northern Foreign Policy for Canada". It was in association with the Canadian Arctic Resources Committee and with the Inuit Circumpolar Conference, which has been working in the area of Arctic foreign policy for many years.

First, only Canadians—I think this is significant—were invited to attend because we believe that in shaping a northern foreign policy for Canada, the starting point must be Canada with our people, our environment, our national interests, and our priorities.

Foremost in our concern were northerners, particularly aboriginal peoples. Leaders from the Inuit, the Dene, and the Indians of Yukon were all present. Major organizations were represented. They included the Inuit Circumpolar Conference, Inuit Tapirisat of Canada, Council for Yukon Indians, Innu Nation, Labrador Inuit Association, Inuit Women's Association, Nunavut Implementation Commission, Nunavut Tungavik, Yukon Conservation Society, as well as the Porcupine Caribou Management Board.

All of these organizations have a vital interest in Arctic foreign policy and we hope and expect many of them will present their own concerns to you.

Also participating were members of Parliament and the Senate, members of the legislative assemblies of the Northwest Territories and Yukon, officials from a half dozen federal government departments, and experts from across Canada.

[*Traduction*]

Le greffier m'informe que le Centre canadien pour la sécurité internationale et la Commission canadienne des affaires polaires vont présenter un témoignage conjoint. Est–ce bien cela?

M. Whit Fraser (président, Commission canadienne des affaires polaires): Oui, monsieur.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Par conséquent, je vais d'abord donner la parole à M. Harker. Cela vous convient–il?

M. John Harker (président du Conseil d'administration, Centre canadien pour la sécurité internationale): Ce serait plus facile pour nous, monsieur le président, si vous permettiez à M. Fraser de parler en premier.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): C'est très bien. Monsieur Fraser, vous avez la parole.

M. Fraser: Je vous remercie, monsieur le président, de l'occasion qui nous est donnée pour discuter de la politique étrangère du Canada dans l'Arctique.

Je vais d'abord commencer par vous donner un bref aperçu de notre organisme. Je suis président de la Commission canadienne des affaires polaires, une société d'État qui a été créée par le Parlement en 1991 pour promouvoir les intérêts canadiens dans les affaires polaires.

Le Centre canadien pour la sécurité internationale, qui est présidé par M. Harker, est une organisation non gouvernementale qui a été créée en 1983 pour présenter aux Canadiens une analyse indépendante et non partisane ainsi que des conseils de nature politique sur les questions internationales qui intéressent le Canada.

Vers la fin d'avril, nous avons coparrainé une importante conférence intitulée «A Northern Foreign Policy for Canada». Cette conférence a été organisée conjointement avec le Comité canadien des ressources arctiques ainsi qu'avec le Conseil circumpolaire inuit, qui travaille dans le domaine de la politique étrangère arctique depuis bien des années.

Tout d'abord, seulement des Canadiens—et je pense qu'il est important de le souligner—ont été invités à assister à cette conférence, car nous croyons que pour élaborer la politique étrangère du Canada dans le Nord, il faut d'abord se demander entre Canadiens ce que doit être cette politique en fonction de notre environnement, de nos intérêts nationaux et de nos priorités.

Ceux que nous voulions protéger étaient surtout les résidents du Nord, en particulier les autochtones. Les leaders inuit, dénés et indiens du Yukon étaient tous présents. La plupart des organismes étaient représentés. Parmi eux, on trouvait les responsables de la Conférence circumpolaire inuit, Inuit Tapirisat du Canada, le Conseil des Indiens du Yukon, des représentants de la nation Innu, de la Labrador Inuit Association, de l'Inuit Women's Association, de la Nunavut Implementation Commission, du Nunavut Tungavik et de la Yukon Conservation Society, ainsi que du Conseil de gestion de la harde de caribous de la Porcupine.

Tous ces organismes ont un intérêt vital pour la politique étrangère de l'Arctique, et nous espérons et souhaitons qu'un bon nombre d'entre eux vous présenteront leurs points de vue.

Participaient également à cette conférence, des députés fédéraux et des sénateurs, des membres des assemblées législatives des Territoires du Nord–Ouest et du Yukon, des hauts fonctionnaires d'une demi–douzaine de ministères du

[*Text*]

Echoing the concerns and the views of a very broad cross-section of Canadians concerned about the future of Canada's relations in the circumpolar north, we are here today to call on this committee and on the Government of Canada to build a northern component into Canada's foreign policy framework as your review proceeds.

This message is already being heard by the government. This is evident from the participation in our conference of both the Minister of Indian Affairs and Northern Development and the Minister of Foreign Affairs. Both asked to be briefed on the results of our deliberations; we will be doing this shortly.

Why do we need a northern foreign policy for Canada? There are several reasons. The first is that the Arctic is emerging as a region with its own unique problems and needs. A northern foreign policy would help ensure that cooperative approaches are developed for the problems and aspirations of northern Canadians.

Second, the political map in the north is changing rapidly. Internationally, the Cold War has ended. Relations with Russia have opened up. Domestically, territorial governments are increasingly involved in international activities, a trend that the establishment of Nunavut will take even further. These changes present Canada with both opportunities and problems requiring a focused regional policy.

[*Translation*]

gouvernement fédéral, et des experts de tout le Canada. En tant que porte-parole d'un très large éventail de groupes de Canadiens qui s'intéressent à l'avenir des relations canadiennes dans la région circumpolaire du Nord, nous sommes ici aujourd'hui pour exhorter votre comité et le gouvernement du Canada à inclure, dans la politique étrangère du Canada, à l'occasion de cet examen, un volet au sujet du Nord.

Le gouvernement est déjà saisi de ce message et il en tient compte. La preuve, c'est que le ministre des Affaires indiennes et du Développement du Nord ainsi que le ministre des Affaires étrangères ont tous les deux participé à notre conférence. Les deux ont demandé à être informés des résultats de nos délibérations; nous leur communiquerons ces résultats très bientôt.

Pourquoi avons-nous besoin d'une politique étrangère nordique pour le Canada? Il y a plusieurs raisons à cela. La première, c'est que l'Arctique est une région ayant ses problèmes et ses besoins particuliers. Dans une politique étrangère nordique, on veillerait à ce que les problèmes et les aspirations des Canadiens du Nord soient abordés dans un contexte de coopération.

Deuxièmement, l'échiquier politique évolue rapidement dans le Nord. Sur le plan international, la guerre froide est terminée. On assiste à l'ouverture des relations avec la Russie. Sur le plan national, les gouvernements territoriaux participent de plus en plus à des activités internationales, tendance que l'établissement du Nunavut ne fera qu'accentuer. Ces changements offrent au Canada des possibilités, mais soulèvent également des problèmes qui nécessiteront l'adoption d'une politique axée sur les besoins et les intérêt régionaux.

• 1705

Another reason is that the economic scene in the circumpolar north is changing. Economic development and trade has become a high priority for all northern peoples and their governments. Canada needs a foreign policy to give directions to its economic activities in the circumpolar region and to take advantage of the opportunities that are opening there.

Fourth, as Canada endeavours to rediscover its national identity, its northern identity can act as an important and unifying concept. Part of this entails building a new relationship between Canada's northern aboriginal peoples and the rest of Canada. The development of a northern foreign policy will be viewed by northern Canadians as a genuine response to their interests. It will also strengthen national unity by elevating the profile of Canada's north among all Canadians.

Fifth, a new international community is taking shape in the Arctic. It is reflected in the development of new processes such as Canada's initiative to establish a circumpolar Arctic council and the Arctic environmental protection strategy. A northern foreign policy will help Canada to make effective use of these new initiatives.

Il y a aussi que le contexte économique de la région circumpolaire du Nord change. Le développement économique et le commerce sont devenus la principale priorité de tous les résidents du Nord et de leurs gouvernements. Le Canada a besoin d'une politique étrangère pour orienter ses activités économiques dans la région circumpolaire et pour profiter des possibilités qui s'y présentent.

Quatrièmement, au moment où le Canada cherche à redécouvrir son identité nationale, cette identité nordique peut être un important facteur d'unification. Il faut pour cela créer un nouveau climat d'amitié entre les autochtones du Nord et le reste du Canada. L'élaboration d'une politique étrangère nordique sera perçue par les Canadiens du Nord comme une expression du respect de leurs intérêts. Elle renforcera également l'unité nationale en rehaussant le prestige du nord du Canada auprès de tous les Canadiens.

Cinquièmement, une nouvelle communauté internationale est en train de se constituer dans l'Arctique. L'adoption de nouvelles façons de procéder, tel l'établissement d'un conseil circumpolaire arctique et de la Stratégie de protection de l'environnement arctique, en est la preuve. Une politique étrangère nordique aidera le Canada à utiliser efficacement ce nouveau mécanisme.

[*Texte*]

Finally, to continue in the way we have will simply continue to cost a great deal of money. A northern foreign policy will create new opportunities to work with our circumpolar neighbours in developing cost–saving approaches to economic development in northern communities and to tackling the enormous social and environmental problems found in so many of the northern communities.

Four basic principles should guide Canada's northern foreign policy. First, relations among Arctic countries should reflect a basic respect for the interests and the aspirations of their northern residents, especially the aboriginal peoples. Second, the policy–making process should involve the direct and active participation of northern Canadians from the beginning. Third, economic development of the region must be consistent with the principles of sustainability. Fourth, peaceful civil relations among the countries of the region are best assured through the sharing of information and the maintenance of mutual and cooperative security.

I'll now turn to Mr. Harker.

Mr. Harker: Mr. Chairman, our conference addressed four broad areas, and I want briefly to mention the recommendations of the conference in each of them.

The first was, not surprisingly, economic development and trade. Canada's northern aboriginal leaders, many of whom were at our conference, know that they must diversify their economy. The key to diversification is the development of renewable and non–renewable resources, obviously following principles of sustainability, and the effective marketing of the resources, not just within Canada but internationally.

We are convinced that a northern foreign policy that expands the multilateral management of these resources in the Arctic and stimulates circumpolar trade will directly serve the interests of northern Canadians. This of course was borne out at another conference, one held by the Polar Commission last year. It showed that a great deal can still be done to expand circumpolar trade.

We think that concerted action by Canada and its Arctic neighbours can pay substantial dividends. First, circumpolar cooperation in support of the fur trade could be effective in countering the campaigns of what we might describe as southern animal rights movements, which have had a devastating impact on the northern Canadian economy.

We also think that Canada should seek changes in a number of international agreements, notable among them being the Migratory Birds Convention Act and the Marine Mammal Protection Act. These place unwarranted restrictions on hunting and trade by aboriginal peoples in the north.

[*Traduction*]

Enfin, si nous continuons à agir de la manière dont nous le faisons, nous continuerons à engloutir d'énormes sommes d'argent. La politique étrangère nordique nous permettra de travailler, en collaboration avec nos voisins du cercle polaire, à la recherche d'approches peu coûteuses pour assurer le développement économique des collectivités du Nord et pour venir à bout des énormes problèmes sociaux et environnementaux qui affligent un grand nombre d'entre elles.

La politique étrangère nordique du Canada devra reposer sur quatre grands principes de base. Premièrement, les relations entre les pays de l'Arctique devront s'établir sur la base du respect des intérêts et des aspirations des résidents du Nord, particulièrement des autochtones. Deuxièmement, les Canadiens du Nord devront participer directement et activement, dès le début, à l'élaboration des politiques. Troisièmement, le développement économique de la région devra se faire en conformité avec les principes du développement durable. Quatrièmement, on aura plus de chances de maintenir un climat de relations pacifiques entre les populations civiles des pays de la région en partageant l'information et en établissant des mécanismes de sécurité mutuelle basés sur la coopération.

Je vais maintenant passer la parole à M. Harker.

M. Harker: Monsieur le président, notre conférence portait sur quatre grands thèmes, et je vais vous donner brièvement la liste des recommandations qui ont été formulées pour chacun d'entre eux.

La première portait — vous ne vous en surprendrez pas — sur le développement économique et le commerce. Les chefs autochtones du nord du Canada, qui ont assisté en grand nombre à notre conférence, savent qu'il faut diversifier l'économie du Nord. La clé de la diversification est le développement des ressources renouvelables et non renouvelables, naturellement dans le respect des principes du développement durable, et la commercialisation effective de ces ressources, non seulement à l'intérieur du Canada mais à l'échelle internationale.

Nous sommes convaincus qu'une politique étrangère nordique qui accorderait plus d'importance à la gestion multilatérale de ces ressources dans l'Arctique et qui stimulerait le commerce circumpolaire servirait directement les intérêts des Canadiens du Nord. Évidemment, cette recommandation vient confirmer une recommandation qui avait été adoptée à une autre conférence, organisée par la Commission des affaires polaires l'an dernier. Elle illustre qu'il y a encore beaucoup à faire pour intensifier le commerce circumpolaire.

Nous pensons qu'une action concertée de la part du Canada et de ses voisins de l'Arctique pourrait rapporter gros. Premièrement, en coopérant avec nos voisins du cercle polaire pour soutenir le commerce de la fourrure, on pourrait contrer les campagnes des mouvements sudistes de défense des droits des animaux, qui ont eu des conséquences dévastatrices sur l'économie du Nord canadien.

Nous pensons aussi que le Canada devrait réclamer que des modifications soient apportées à un certain nombre d'accords internationaux, notamment à la Loi sur la convention concernant les oiseaux migrateurs et à la *Marine Mammal Protection Act* des États–Unis. Ces lois imposent aux autochtones du Nord des restrictions injustifiées en matière de chasse et de commerce.

[*Text*]

Again, northern fisheries are now coming under a great threat as fishing fleets move northward in response to the depletion of southern fishing stocks.

Obviously one other area must be mentioned, which is tourism as a source of economic development. We think that by the end of the century it could well be the largest industry in the north, and this should occasion much greater realignment of trade routes east–west, rather than simply north–south.

The environment is a critical focus, and this came out at our conference. The scale of the threat to the fragile Arctic environment and the fact that northern peoples are uniquely at health risk have led to demands for action.

In a study of one Arctic community, for example, scientists found seven times higher concentrations of PCBs in the breast milk of Inuit women than in that of women living in southern Ontario. The bulk of this pollution arrives in the Canadian north via air currents and ocean currents, mainly from the former Soviet Union and South Asia.

[*Translation*]

Nous le répétons, le secteur de la pêche dans le Nord est en voie d'être gravement menacé par la présence des flottes de pêche qui déplacent leurs activités vers le Nord à cause de l'épuisement des stocks de poissons du Sud.

Évidemment, il y a un autre domaine qui doit être mentionné: c'est celui du tourisme comme source de développement économique. Nous pensons que d'ici à la fin du siècle, l'industrie touristique pourrait être l'industrie la plus importante du Nord. Cela pourrait nécessiter un réalignement des routes commerciales est–ouest, plutôt que simplement nord–sud.

L'environnement est un sujet de préoccupation important, et cela est ressorti à notre conférence. L'ampleur de la menace qui pèse sur l'environnement fragile de l'Arctique et le fait que les résidents du Nord ont tout particulièrement raison de craindre pour leur santé exigent que des mesures soient prises.

Dans une étude sur la communauté arctique, par exemple, les scientifiques ont constaté des concentrations de BPC dans le lait maternel des femmes inuit sept fois plus importantes que dans celui des femmes qui vivent dans le sud de l'Ontario. Le gros de cette pollution est acheminé dans le Nord canadien par les courants atmosphériques et océaniques, en provenance principalement de l'ex–Union soviétique et de l'Asie du Sud.

• 1710

We think part of our policy should be supporting the UN's efforts to conclude a protocol on long–range transport of pollutants. This must be a high priority of Canadian foreign policy.

Another serious threat to the Arctic environment is the nuclear legacy left behind by the former Soviet Union. This can be addressed best through the Arctic environmental protection strategy, which Canada had a large part in establishing. It must be a key element of Canada's northern foreign policy.

We think there must be major concern over maritime issues. In the coming years, there's a real prospect that there'll be an expansion of Arctic shipping. Now is the time for Arctic countries to develop multilateral policies and regulations able to deal with such an expansion to complement national measures such as Canada's Arctic Waters Pollution Prevention Act.

Finally, with respect to these areas, Canada's northern foreign policy must also reflect the important role played by science and technology. Through research we learn how to solve the regions' problems and many global problems.

Canada has been cutting back on funding for Arctic research, as have many countries, and this points to the importance of regional cooperation and cost sharing. Therefore, a priority of Canada's northern foreign policy should be to support Arctic science, including traditional indigenous knowledge, as well as cooperative research with our circumpolar neighbours. We think this can pay dividends in the environment and in economic development.

J'estime que notre politique devrait notamment soutenir les efforts des Nations unies en vue d'adopter un protocole sur le transport à grande distance des polluants. Il faut que ce soit une grande priorité de la politique étrangère du Canada.

L'Artique est également menacé par l'héritage nucléaire de l'ancienne Union soviétique. La meilleure solution consiste à utiliser la stratégie de protection de l'environnement arctique, dont le Canada est un des créateurs. Il faut que ce soit là un des éléments clés de notre politique étrangère dans le Nord.

Les questions Maritimes sont également très préoccupantes. Au cours des prochaines années, il est fort probable que le traffic maritime va se développer dans l'Arctique. C'est le moment pour les pays de l'Arctique d'élaborer des politiques et des règlements multilatéraux qui permettront de faire face à cette situation et de compléter les mesures nationales telles que la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques.

Enfin, notre politique étrangère pour le Nord doit également tenir compte du rôle important joué par les sciences et par la technologie. Ce sont les recherches qui nous permettent de trouver des solutions aux problèmes de cette région ainsi qu'à de nombreux problèmes globaux.

Le Canada a réduit son aide financière à la recherche sur l'Arctique, comme l'ont d'ailleurs fait beaucoup d'autres pays, ce qui confirme l'importance d'une coopération régionale et d'un partage des coûts. Une des priorités de notre politique étrangère pour le Nord devrait donc être d'apporter un soutien aux sciences de l'Arctique, y compris la promotion des connaissances traditionnelles des autochtones, ainsi que la recherche en coopération avec nos voisins circompolaires. Je crois que cela pourrait être rentable pour la protection de l'environnement et pour le développement économique.

[*Texte*]

I'd like to say a word about security. At our conference, two schools of thought emerged. One broadly reflects current official thinking that little heed need now be paid to Arctic security because other problems deserve greater attention, and because NATO remains adequate for preserving security in the north.

Another school of thought regards this current climate of amity as an opportunity to put in place confidence-building measures as a hedge against any further decline in political relations. For our part, we believe this second approach best meets Canada's security needs and we encourage the committee to adopt it.

We have to point out, furthermore, that northern Canadians, as expressed at our conference, do not accept the view that the status quo is good enough to ensure Arctic security. The Government of the Northwest Territories and the Inuit Circumpolar Conference have both called on Canada to seek ways to engender security cooperation among countries of the region. On issues of this kind and issues such as low flying in Labrador, greater attention must be paid to the interests and perspective of northern Canadians.

We think support for cultural cooperation should be an element of Canada's northern foreign policy, just as it is with respect to La Francophonie and the Commonwealth. In just a couple of generations, many of Canada's northern Aboriginal peoples have gone from living on the land to having land claim agreements of substance, living in communities and being bombarded by southern media and culture.

In the struggle to preserve their language and culture, our Inuit peoples have endeavoured to establish strong traditional ties with the Inuit living in Alaska, Greenland and Russia. Other northern indigenous groups in Canada have similarly worked to cooperate internationally. We believe Canada should recognize this leadership and support cultural cooperation as part of its northern foreign policy.

Among the ideas that should be considered are a circumpolar education system, possibly including a university for Inuit from around the circumpolar north, and an expanded communications network to facilitate the sharing of cultural information.

I'd like to say a word about multilateral cooperation, Mr. Chairman, because we have to advance thoughts on how Canada's interests in the Arctic can most effectively be pursued. The centre of Canada's strategy has to be the establishment of the Arctic council, which is a Canadian initiative launched in 1991. Our conference expressed overwhelming encouragement for Canada to persist in this, and certainly stands firm in supporting two central principles. First, the council must have an open agenda to be able to tackle any and all issues agreed by its members. Second, direct participation of the Arctic's aboriginal peoples must be assured.

[*Traduction*]

Je voudrais ajouter un mot au sujet de la sécurité. À notre colloque, deux écoles de pensée ce sont manifestées. La première partage les vues officielles actuelles et estime que la sécurité de l'Arctique est secondaire à cause d'autres problèmes plus immédiats, et parce que l'OTAN suffit à assurer la sécurité dans le Nord.

Selon la seconde école de pensée, le climat actuel d'amitié est l'occasion d'adopter des mesures destinées à renforcer la confiance et à nous protéger contre une dégradation des relations politiques. Nous estimons, pour notre part, que cette approche est celle qui sert le mieux les besoins du Canada en matière de sécurité et nous encourageons le Comité à l'adopter.

Il convient en outre de dire que les Canadiens du Nord, ont déclaré à notre colloque qu'ils ne considéraient pas que le statu quo était suffisant pour assurer la sécurité de la région. Le gouvernement des Territoires du Nord-Ouest et la Conférence circumpolaire inuit ont demandé au Canada de rechercher une coopération avec les pays de la région pour en assurer la sécurité. Pour ce genre de questions et d'autres comme celles des vols à faible altitude au Labrador, il importe d'accorder plus d'attention aux intérêts et aux points de vue des Canadiens du Nord.

La coopération culturelle devrait être un élément de notre politique étrangère pour le Nord, comme c'est le cas pour la francophonie et pour le Commonwealth. En l'espace de deux générations à peine, beaucoup d'autochtones du Nord canadien sont passés d'une simple économie de subsistance à la conclusion d'accords importants sur leurs revendications territoriales, et à une vie en collectivité où ils sont bombardés par les médias et la culture du Sud.

Pour préserver leur langue et leur culture, les peuples inuit du Canada ce sont efforcés d'établir des liens traditionnels solides avec ceux qui vivent en Alaska, au Groenland et en Russie. D'autres groupes autochtones du Nord ont également poursuivi une coopération internationale. Le Canada devrait reconnaître ces efforts et apporter un soutien à la coopération culturelle dans le cadre de sa politique étrangère pour le Nord.

On pourrait notamment envisager la création d'un réseau d'établissements d'enseignement circumpolaires, qui pourraient comprendre une université pour les Inuit du Nord circumpolaire, et un réseau de communication plus étendu afin de faciliter le partage de l'information de nature culturelle.

Je voudrais également dire un mot au sujet de la coopération multilatérale, monsieur le président, car il est important de suggérer des moyens de permettre au Canada de poursuivre ses intérêts dans l'Arctique de la manière la plus efficace possible. Notre stratégie doit être fondée sur l'établissement du Conseil de l'Arctique, l'initiative lancée par le Canada en 1991. Les participants à notre colloque ont vigoureusement encouragé le Canada à persister dans cette voie et ils demeurent résolument fidèles aux deux principes essentiels suivants: Premièrement, le Conseil devra être libre de s'attaquer à tous les problèmes, quelqu'ils soient, avec l'accord de ses membres. Deuxièmement, il est indispensable d'assurer une participation directe des peuples autochtones de l'Arctique.

[*Text*]

We were very encouraged at our conference to learn that the Minister of Foreign Affairs raised the issue of the Arctic council with his U.S. counterpart earlier this year. We think the success of the initiative will probably depend on making the importance Canada places on this particular initiative clear at the highest political level in the U.S.

We also focused on bilateral relations beyond those of the United States. The principal and very widely supported conclusion of our discussion was that Canada's northern foreign policy should emphasize relations with Russia, according this relationship a much higher priority than it currently enjoys. The reason is Canada will find Russia has a capacity to harm its interests in the north and a great untapped potential to benefit those interests. Canada currently has a sizeable program of technical assistance for Russia, which, however, is dispersed across the entire former Soviet Union. Our conference feels Canada should refocus such a program to concentrate more on the Russian north.

American policy towards the Arctic has long centred on Cold War considerations, and Canadian–American Arctic relations have reflected this. However, the United States has just completed a review of its Arctic policy, pointing to much greater openness to Canadian positions on a number of issues. We think Canada needs to be prepared to press its case effectively on such things as the protection of lands on the Alaska–Yukon boundary, modification of the Migratory Birds Convention and the Pacific fishery.

With respect to another set of near neighbours, Canadian–Nordic relations are fundamentally sound but we don't think they should be taken for granted, especially if Nordic countries are becoming more European in their orientation as they view the Arctic. In this connection, it's suggested by our conference that linkages with Greenland be expanded—linkages between the aboriginal peoples of the two countries and on the growing opportunities for cooperation in such areas as oil, trade, fisheries and tourism.

I think Whit Fraser can best talk about the key role of northern Canadians. Whit.

Mr. Fraser: Thank you.

Mr. Chairman, I will conclude by talking about the policy–making process. It does involve a key role northern Canadians can and should play in this.

As we go about developing a new foreign policy for Canada, a permanent policy–making process needs to be devised that will build upon the review now being conducted by this committee and that will meet northern needs. In that connection it must be said policies developed in the past without proper consultation have by and large failed northern peoples.

Accordingly, we are calling on you and the Government of Canada to ensure northerners are involved in a direct and meaningful way in the formulation of Canada's foreign policy for the Arctic. This can be achieved in two ways. The first

[*Translation*]

À notre colloque, nous avons été très encouragés d'apprendre que le ministre des Affaires étrangères avait soulevé la question du Conseil de l'Arctique auprès de son homologue américain, au début de l'année. Pour que cette initiative soit un succès, il est probable que le Canada devra bien faire comprendre l'importance qu'il lui accorde aux échelons politiques les plus élevés des États–Unis.

• 1715

Nous avons également mis l'accent sur les relations bilatérales en dehors de celles que nous entretenons avec les Etats–Unis. La principale conclusion de notre discussion, et celle à laquelle le plus grande nombre de personnes ont souscrit, est que notre politique étrangère pour le Nord devrait accorder une large place aux relations avec la Russie et leur accorder une priorité beaucoup plus importante qu'actuellement. Le Canada s'apercevra en effet que la Russie est en mesure de compromettre ses intérêts dans le Nord et offre un important potentiel inexploité. Le Canada a actuellement un programme important d'assistance technique à la Russie, mais il est dispersé sur l'ensemble de l'ancienne Union soviétique. Notre groupe estime que le Canada devrait réorganiser ce programme afin de faire une place plus importante au Nord russe.

La politique américaine à l'égard de l'Arctique a pendant longtemps été déterminée par la Guerre froide, attitude que reflètent les relations canado–américaines dans l'Arctique. Les Etats–Unis viennent cependant de terminer un examen de leur politique et ils sont maintenant beaucoup mieux disposés à l'égard des positions canadiennes sur un certaine nombre de questions. A notre avis, le Canada doit être prêt à faire valoir efficacement sa position sur des questions telles que la protection des terres à la frontière Alaska–Yukon, la modification de la Convention sur les oiseaux migrateurs et la pêche dans le Pacifique.

Nos relations avec d'autres voisins du Nord sont fondamentalement bonnes mais il ne faudrait pas considérer qu'elles vont de soi, car ces pays voient maintenant l'Arctique dans une perspective beaucoup plus européenne. A cet égard, nous proposons de développer les liens avec le Groenland—liens entre les peuples autochtones des deux pays et les possibilités croissantes de coopération dans des secteurs tels que le pétrole, le commerce, la pêche et le tourisme.

Je crois que c'est Whit Fraser qui est le mieux placé pour parler du rôle clé des Canadiens du Nord. Whit.

M. Fraser: Merci.

Monsieur le président, en conclusion, je vous parlerai de l'élaboration de la politique. Les Canadiens du Nord ont un rôle clé à y jouer.

Dans le cadre de l'élaboration d'une nouvelle politique étrangère pour le Canada, il importe de concevoir un processus permanent qui s'appuiera sur l'examen qu'effectue ce comité et qui répondra aux besoins du Nord. A cet égard, il faut reconnaître que les politiques élaborées dans le passé, sans consultations appropriées, ont en général trahi les peuples du Nord.

Nous vous demandons donc, ainsi qu'au gouvernement du Canada, de vous assurer que les habitants du Nord participent directement et de manière concrète à l'élaboration de la politique étrangère du Canada pour l'Arctique. Deux mesures

[*Texte*]

concerns the soon-to-be-appointed Arctic circumpolar ambassador. This idea was proposed back in 1989 by the Centre for Global Security and it's been promoted before and since then by many people. We are very pleased the Minister of Foreign Affairs chose our conference to announce the government's intent to create the position of an Arctic circumpolar ambassador. Not surprisingly, there's a good deal of discussion on how this position should be developed.

In his presentation Mr. Ouellet suggested it might be necessary for the Arctic ambassador to undertake other duties as well. This aspect of the announcement, I must say, stirred some considerable concern. It was felt the number of issues involved and the need for an Arctic ambassador to consult widely and build a constituency in the north, as well as leading Canada's participation in a growing number of circumpolar meetings, all would require an ambassador's full attention.

Further, whoever is appointed must enjoy the support of northerners, including the major aboriginal organizations and the governments of both territories. This will clearly require someone with knowledge and experience in dealing with northern issues and concerns. Carried through with genuine input from northerners, the appointment of an Arctic ambassador will go a long way towards putting Canada's foreign policy on the right track and enlisting the support of northern Canadians for it.

Finally, I just want to leave you with this, because it was one of the most memorable and poignant moments of the conference. John Amagoalik is the chairman of the recently appointed Nunavut Implementation Commission, which is setting the framework for the new and I think very exciting territory of Nunavut. He made the following brief statement: "It feels a little bit strange here, because in the past when we"—speaking of the aboriginal peoples—"were sitting around a table like this and facing people like you, the issues that we would bring up in these conferences have either been not very well understood or perhaps not taken seriously." Mr. Amagoalik then went on to say: "I think the situation today is a bit different. I have a feeling that our issues, the issues that we bring to this table, are largely understood and largely supported, so in that sense it feels different sitting around this table."

• 1720

Mr. Chairman, may I say we must all listen to this voice of northern Canada and respond to it by according to the north at long last the attention and the care that it requires and that it deserves. If we do this, if we establish a northern foreign policy for Canada, we will be helping build a better, more complete Canadian foreign policy, one that recognizes and reflects a part of ourselves that has too long been ignored.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Fraser and Mr. Harker.

[*Traduction*]

permettront de le faire. La première a trait à la nomination éminente d'un ambassadeur aux affaires circumpolaires. Cette idée avait été proposée en 1989 par le Centre for Global Security; de nombreuses personnes l'avaient déjà fait valoir auparavant et continuent à le faire. Nous sommes très heureux que le ministre des Affaires étrangères ait choisi notre colloque pour annoncer l'intention du gouvernement de créer le poste d'ambassadeur aux affaires circumpolaires. Vous ne serez pas étonné d'apprendre que la manière dont ces fonctions seront conçues suscite beaucoup de discussions.

Lors de son exposé, monsieur Ouellet a dit que cet ambassadeur devrait peut-être assumer également d'autres responsabilités, ce qui a suscité, je dois le dire, de fortes inquiétudes. On estimait en effet qu'à cause du nombre des questions à régler et de la nécessité pour cet ambassadeur de tenir de larges consultations et d'établir de nombreux contacts dans le Nord—sans compter qu'il serait chargé de représenter le Canada à un nombre croissant de réunions circumpolaires—il lui serait impossible d'en faire plus.

En outre, la personne nommée à ce poste devra jouir du soutien des habitants du Nord, y compris des grands organismes autochtones et des gouvernements des deux territoires. Il faudra donc manifestement quelqu'un qui connaît bien les problèmes du Nord et qui a l'habitude de les traiter. A condition que les habitants du Nord aient leur mot à dire, la nomination d'un ambassadeur aux affaires de l'Arctique contribuera largement à engager la politique étrangère du Canada sur la bonne voie et à lui assurer l'appui des Canadiens du Nord.

Pour finir, je voudrais évoquer un des moments les plus mémorables et les plus poignants du colloque. John Amagoalik est président de la *Nunavut Implementation Commission* récemment nommée, qui est chargée d'établir les structures du nouveau territoire du Nunavut, entreprise que j'estime passionnante. Il a fait la brève déclaration suivante: «Je trouve un peu bizarre d'être ici, car dans le passé lorsque nous»—je parle des peuples autochtones—»nous sommes trouvés assis à une table telle que celle-ci, devant des personnes telles que vous, les questions que nous avions alors soulevées n'avaient pas été très bien comprises ou peut-être, pas prises très au sérieux.» M. Amagoalik a ajouté: «Je crois que la situation est un peu différente aujourd'hui. J'ai l'impression que les questions qui nous préoccupent, celles que nous présentons à cette table, sont en général bien comprises et bien appuyées; c'est sans doute pourquoi les choses nous paraissent aujourd'hui différentes».

Monsieur le président, permettez-moi de dire que nous devons tous écouter cette voix du Nord du Canada et que nous pouvons lui répondre en accordant enfin au Nord l'attention et le soin qu'il exige et qu'il mérite. Si nous faisons cela, si nous établissons une politique étrangère pour le Nord, nous contribuerons à l'établissement d'une politique étrangère meilleure et plus complète, d'une politique qui reconnaît l'existence d'une part de nous-mêmes que l'on a trop longtemps négligée.

Je vous remercie monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Fraser et monsieur Harker.

[*Text*]

Before we have any general discussion there is one more presentation, from Mr. Richard Sanders on behalf of the Coalition to Oppose the Arms Trade. Following Mr. Sanders' presentation we will have a period for questions and discussion. Mr. Sanders.

Mr. Richard Sanders (Coordinator, Coalition to Oppose the Arms Trade): Yes, thank you very much for allowing me to appear here.

I think some of the things I have to say will be rather disturbing. I'll start right into my presentation so as not to waste any time. I've titled this "Canada's Military Exports: A Crime Against Humanity or Just Good Business?"

First of all, I will present a few facts and statistics from External Affairs sources.

Canada is the fourteenth largest military exporter in the world. We export more than 60% of the $3 billion in military goods we produce annually. About 60 governments receive military equipment from Canada annually.

With the end of the Cold War the percentage of Canada's military exports to the United States and NATO is decreasing, while the percentage to the Third World is increasing. In 1990, for instance, only 4% of our military exports were to the Third World, and by 1992 this figure had risen to 24%, while exports to the U.S. in 1990 were 85% and by 1992 they were down to 66%. We're increasingly selling military goods to the Third World and this is disturbing for the following reasons.

Of the Third World governments receiving Canadian military equipment in the early 1990s, 38% are controlled by military governments and 29% are engaged in war—that is, conflicts where more than 1,000 people are killed annually. There are 42% that frequently use repression in the extreme form—and by the extreme form is meant torture, disappearances, and political killings; 37% sometimes use repression in the extreme form. In total then 79% of the Third World governments receiving Canadian military exports use repression in the extreme form.

In 1989 and 1990, Canadian companies exported military equipment to 18 governments that made frequent use of official violence against the public—Algeria, Bahrain, Brazil, Chile, China, Egypt, Ethiopia, India, Indonesia, Kenya, Mauritania, Mexico, Morocco, Pakistan, Peru, Sri Lanka, Turkey, and Zaire. There were 16 governments, which I won't list, that received Canadian military equipment that sometimes used repression in the extreme form.

On the matter of Canadian military exports to the United States, export permits are not required for any Canadian military exports to the United States. The U.S. is then free to assemble Canadian components into complete weapon systems that it can either re-export or that it can use in its own covert and overt wars, invasions, and interventions. Canadian approval on the end user or the end use by the United States of U.S. weapons or delivery systems is not required.

[*Translation*]

Avant d'engager un débat général, nous avons un dernier exposé à entendre, celui de M. Richard Sanders, qui représente la Coalition to Oppose the Arms Trade. Suivra ensuite une période de questions. Monsieur Sanders.

M. Richard Sanders (coordonnateur, Coalition to Oppose the Arms Trade): Oui, je vous remercie vivement de m'avoir permis de comparaître ici.

Certaines des choses que j'ai à dire vous paraîtront peut-être assez inquiétantes. Pour ne pas perdre de temps, je vais vous présenter immédiatement mon mémoire. Je l'ai intitulé: «Les exportations militaires du Canada: Crime contre l'humanité ou simple bonne opération commerciale?»

Je voudrais tout d'abord présenter quelques faits et statistiques fournis par les Affaires étrangères.

Le Canada est le quatorzième exportateur de matériel militaire au monde. Nous exportons plus de 60 p. 100 des 3 milliards de dollars de produits militaires que nous fabriquons chaque année. Tous les ans, une soixantaine de pays reçoivent du matériel militaire canadien.

Depuis la fin de la Guerre froide, le pourcentage des exportations militaires du Canada aux États-Unis et dans les pays de l'OTAN diminue, alors que le pourcentage de ses exportations au Tiers monde augmente. En 1990, par exemple, 4 p. 100 seulement de ses exportations étaient destinées au Tiers monde, alors qu'en 1992, le pourcentage atteignait 24 p. 100. En comparaison, le pourcentage des exportations des États-Unis était de 85 p. 100 en 1990 et est tombé à 66 p. 100 en 1992. Nous vendons de plus en plus de matériel militaire au Tiers monde ce qui est préoccupant pour les raisons suivantes.

Des pays du Tiers monde recevait du matériel militaire canadien au début des années 1990, 38 p. 100 sont dirigés par des gouvernements militaires et 29 p. 100 sont en guerre... Il s'agit d'un conflit où plus de 1 000 personnes sont tuées chaque année. Quarante-deux pour cent de ces pays ont fréquemment recours à la répression dans sa forme la plus extrême... par forme extrême je veux dire la torture, les disparitions et les assassinats politiques; 37 p. 100 recourent parfois à cette forme de répression. Au total, 79 p. 100 des pays du tiers-monde où nous exportons du matériel militaire utilisent donc la répression sous sa forme la plus extrême.

En 1989 et en 1990, les sociétés canadiennes ont exporté du matériel militaire dans 18 pays qui recouraient fréquemment à la violence contre leur population... l'Algérie, Bahrein, le Brésil, le Chili, la Chine, l'Égypte, l'Éthiopie, l'Inde, l'Indonésie, le Kenya, la Mauritanie, le Mexique, le Maroc, le Pakistan, le Pérou, le Sri Lanka, la Turquie et le Zaïre. Seize pays dont je ne vous donnerai pas la liste, qui ont reçu du matériel militaire canadien, utilisaient parfois la répression sous sa forme la plus extrême.

Aucun permis n'est nécessaire pour exporter du matériel militaire aux États-Unis. Ce pays est donc libre d'utiliser des composantes canadiennes pour constituer des systèmes d'armement complets qu'ils peuvent ensuite réexporter ou utiliser dans leurs propres opérations militaires ouvertes ou cachées, dans des invasions et dans des interventions. Il n'est pas nécessaire que le Canada approuve l'utilisateur final ou l'utilisation finale faite par les États-Unis de ses armes ou systèmes.

[*Texte*]

So what are the moral implications of this good business? Supplying military equipment to governments thatare engaged in hostilities with neighbouring countries or governments that use torture, disappearances, and political killings to control their own populations is morally reprehensible.

• 1725

The analogy I would like to make is that the trade in military equipment is the moral equivalent to supplying chains, manacles, whips, cages, and cargo ships to slave traders in the last century. It should be made criminal under Canadian law.

Military exports to repressive and warring nations should be banned outright even though it goes against Canadian economic interests. It is against our economic interests not only directly, by losing the revenue from those military exports, but also for indirect reasons.

Repressive regimes require military equipment to maintain the political and economic status quo. That's because people do not willingly remain in poverty. People do not willingly give away their hard labour for a pittance. People do not willingly sign away their natural resources in order to enrich the elites in their countries. But neither do they want foreign companies to plunder and profit from their artificially inexpensive natural and human resources.

By supplying these governments with military equipment used to control individuals and thwart social movements clamouring for change, Canada joins with other governments that gladly harvest the economic benefits of the neo–colonial world order.

These economic benefits result from helping governments to maintain their ability to enforce repressive labour laws, to ensure poor environmental and health standards in industry, and therefore to allow us access to their cheap labour and raw materials.

One of the mandates of this committee is to determine the principles that should govern Canadian foreign policy. If we choose the argument that if we don't sell this stuff, other people will, then we have chosen the same principle that would allow us to manufacture and distribute heroin and cocaine. The principle is exactly the same.

The Department of Foreign Affairs is in a situation where it has a conflict of interest. On the one hand, it's charged with the mandate of actively promoting military exports while, on the other hand, it is supposed to promote arms control, disarmament, and development.

I want to conclude with six practical suggestions. Canada should immediately halt all military exports to governments that either systematically violate the human rights of their citizens or are engaged in or preparing for war, interventions, and invasions.

[*Traduction*]

Quelles sont donc les conséquences morales de ce commerce fructueux? La fourniture de matériel militaire à des gouvernements en guerre avec des pays voisins ou des gouvernements qui utilisent la torture, les disparitions et les assassinats politiques pour contrôler leurs populations, est moralement répréhensible.

À mon avis, le commerce de matériel militaire est l'équivalent moral de la fourniture de chaînes, de menottes, de fouets, de cages et de cargos aux marchands d'esclaves du siècle dernier. Cette activité devrait être considérée comme criminelle dans nos lois.

Il faudrait interdire immédiatement toute exportation de matériel militaire dans les pays qui sont en guerre ou pratiquent la répression, même si cela va à l'encontre de nos intérêts économiques. Ces intérêts économiques sont en effet compromis non seulement directement, à cause de la perte de recettes fournies par ces exportations, mais aussi pour des raisons indirectes.

Les régimes répressifs ont besoin de matériel militaire pour maintenir le statu quo politique et économique. En effet, les gens n'acceptent pas volontairement de demeurer plongés dans la pauvreté. Ils n'acceptent pas volontairement de travailler très dur pour une bouchée de pain. Ils n'acceptent pas volontiers de renoncer à leurs ressources naturelles pour enrichir les élites de leur pays. Mais ils ne veulent pas non plus que des sociétés étrangères viennent les piller et tirer profit de leurs ressources humaines et naturelles maintenues à un prix artificiellement bas.

En fournissant à ces pays le matériel militaire nécessaire pour contrôler la situation et réprimer les mouvements sociaux en faveur du changement, le Canada fait cause commune avec d'autres pays qui exploitent sans complexe les avantages économiques qu'offre ce monde néo–colonial.

Ces avantages économiques résultent de l'aide apportée aux gouvernements pour leur permettre de continuer à imposer un droit du travail répressif, des normes environnementales et sanitaires médiocres dans l'industrie, ce qui nous permet naturellement d'avoir accès, à peu de frais, à leur main–d'oeuvre et à leurs matières premières.

Une des tâches de ce comité consiste à établir les principes qui devraient régir la politique étrangère du Canada. Si nous faisons valoir que si nous ne vendons pas ce matériel, d'autres le feront, cela revient à considérer comme normal de produire et de distribuer de l'héroïne et de la cocaïne. Le principe est exactement le même.

Le ministère des Affaires étrangères est en situation de conflit d'intérêts. D'une part, il a pour mandat de promouvoir activement les exportations de matériel militaire et de l'autre, il est censé promouvoir le contrôle des armements, le désarmement et le développement.

Je vais conclure, en vous présentant six propositions concrètes. Le Canada devrait suspendre immédiatement toute exportation de matériel militaire destiné aux gouvernements qui enfreignent systématiquement les droits de leurs citoyens, qui sont en guerre ou se préparent à entrer en guerre, à intervenir ou à envahir leurs voisins.

[*Text*]

This second point is very important. The process of determining which countries are to be off–limits to Canadian military exports should be carried out by a body that is independent of the government and business interests. It could perhaps be made up of religious, human rights, and development agencies that have direct knowledge and experience but do not have any vested economic interests.

The third point is that Canada should immediately halt the sale of all components used in nuclear weapons and their delivery systems.

The fourth point is that the Department of Foreign Affairs should stop promoting military exports. Foreign Affairs currently does this through its trade commissioners based in Canadian embassies, through the high–tech conferences that bring together trade commissioners and representatives of high–tech and military firms, through subsidies to companies for personnel and exhibits for foreign military trade shows, through the promotion of foreign military trade shows, and through the listing of military export opportunities in government publications, such as *CanadExport* and the *HITEC Profile Book*.

The fifth point is that the government should assist Canadian industries to convert production from military to civilian goods and services. Although the government is currently assisting Russian and Ukrainian conversion efforts, it has yet to implement a conversion policy at home. I suggest that the red book could be checked for the promises regarding conversion in Canada.

The sixth point is that Canada should halt the testing of all weapon systems and the training of foreign military pilots in Canada. By allowing such military testing and training, we may be aiding and abetting our allies in their preparations for wars, interventions, and invasions. It was thanks to testing and training facilitated by Canada that the massacre of hundreds of thousands of Iraqis was made more efficient.

I have brought with me two tables, which I wanted to distribute but, unfortunately, they're only in English. I've supplied them to the clerk for translation. One is a table on Canadian military exports to the Third World, which compares the military exports from 1990, 1991, and 1992 and the equipment types, the dollar amounts. It compares it to Amnesty International's summaries of the human rights violations in each country. I also have a table that lists production of component parts for nuclear weapons systems and delivery systems that have been exported in the early 1990s. Thank you.

[*Translation*]

Le second point est très important. C'est un organisme indépendant du gouvernement et des sociétés intéressées qui devrait être chargé de déterminer les pays où notre matériel militaire ne devrait pas être exporté. Il pourrait peut–être être composé de représentants d'organismes religieux, d'organismes de développement et de défense des droits de la personne qui ont une expérience directe et une bonne connaissance de ces questions mais dont l'intérêt économique n'est pas en cause.

Troisièmement, le Canada devrait interrompre immédiatement la vente de tous les composants utilisés dans les armes nucléaires et leurs systèmes de lancement.

Quatrièmement, le ministère des Affaires étrangères devrait cesser de promouvoir les exportations de matériel militaire, ce qu'il fait actuellement par l'intermédiaire de ses délégués commerciaux dans nos ambassades, au moyen des conférences qui réunissent ceux–ci avec des représentants de sociétés de haute technologie et de fabricants de matériel militaire, par l'intermédiaire de subventions aux sociétés pour leur participation aux salons étrangers où du matériel militaire est exposé; grâce à la promotion de ces salons et grâce à la présentation des possibilités d'exportation de matériel militaire dans des publications gouvernementales tels que *Canada Export* et le *HITEC Profile Book*.

Cinquièmement, le gouvernement devrait aider les industries militaires canadiennes à se convertir à la production de biens et de services civils. Bien qu'il aide actuellement la Russie et l'Ukraine à le faire, il n'a pas encore mis en oeuvre de politique de conversion au Canada. Il conviendrait peut–être de vérifier les promesses faites dans le Livre rouge au sujet de cette conversion dans notre pays.

Sixièmement, le Canada devrait mettre fin aux essais de tous les systèmes d'armement et à l'entraînement de pilotes militaires étrangers au Canada. En autorisant ces essais et cet entraînement, nous aidons peut–être nos alliés à se préparer pour des guerres, des interventions et des invasions. C'est grâce à ces essais et à cet entraînement que des centaines de milliers d'Irakiens ont été massacrés avec tant d'efficacité.

J'ai amené deux tableaux que j'avais l'intention de distribuer mais, malheureusement, ils sont seulement en anglais. Je les ai remis au greffier pour qu'il les fasse traduire. Un des tableaux porte sur les exportations militaires canadiennes vers le Tiers–Monde et compare les exportations militaires de 1990, 1991 et 1992, les types d'équipement et les chiffres en dollars. Il y a également une référence aux données publiées par Amnistie internationale sur les violations des droits de la personne dans chacun de ces pays. J'ai également une liste des composantes des système d'armement et de lancement nucléaire qui ont été exportés au début des années quatre–vingt–dix. Merci.

• 1730

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you for your presentation.

We now have a chance for discussion or questions. Mr. Bergeron, you have the floor.

M. Bergeron (Verchères): Merci, monsieur le président. J'aimerais adresser ma question à nos premiers présentateurs. Vous savez que ces dernières années le Canada a souffert d'un grand problème de crédibilité sur la scène internationale par son

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci de nous avoir présenté votre exposé.

Nous passons maintenant à la discussion ou aux questions. M. Bergeron, vous avez la parole.

Mr. Bergeron (Verchères): Thank you, Mr. Chairman. I would like to direct my question to the first witnesses. As you know, in recent years, Canada's credibility at the international level has suffered because it was unable to get its sovereignty on

[*Texte*]

impossibilité de se voir reconnaître sa souveraineté sur le passage du Nord, sur les mers du Nord, et les îles du Nord. Est–ce que vous pensez que le fait d'accroître nos relations avec nos partenaires du cercle polaire pourrait avoir pour effet d'aider le Canada à se voir reconnaître sa souveraineté sur le passage du Nord ou est–ce que vous pensez que c'est inutile? Si c'est le cas, qu'est–ce que vous suggéreriez comme action pour ce gouvernement ou les gouvernements ultérieurs pour ce qui est de la question du passage du Nord?

Mr. Fraser: Sir, I may respond by saying that it is my understanding that the Government of Canada has no question and no doubt about its sovereignty, and I do not believe that any Canadian has any doubt about the sovereignty. The Arctic is a part of Canada and has been for a very long time, and the aboriginal people from the Arctic will be the first to verify that, I believe. But there are others. . .perhaps most specifically, it is the United States that has had some difficulty in recognizing Arctic waters or Canada's sovereignty over the Northwest Passage. It is my recollection that in the late 1980s that was resolved after the voyage of the *Polar Sea*, when the United States, without specifically recognizing our sovereignty, agreed that before it would challenge sovereignty again, it would notify and get permission from Canada as to any possible voyage.

Would an Arctic dimension to Canada's policy reinforce our sovereignty? For other countries, the answer is probably yes. I suspect that it would reinforce it. I think anything we do in the Arctic must reinforce whatever doubts may be lingering in other parts of the world about our sovereignty. But I believe that we need to establish our foreign policy or an Arctic component to our foreign policy really for the economic, environmental, and social benefits of the people who are living there, because what we've done in the past and what we may want to do in the rest of Canada will not always work in the Arctic. Many times, Mr. Chairman, they work to the detriment of northern people.

That has to be the fundamental reason to do it, to improve the quality of life, the economy, protection of the environment, to come to terms with the enormous social problems that exist in the Arctic. That Arctic dimension to a foreign policy can help in many ways, but perhaps one of the spin–off benefits that you would get, when you come to your question and your concern, is yes, it may reinforce, for those who are in doubt, Canada's sovereignty.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Strahl.

Mr. Strahl: I have a couple of questions, two totally different ones, I think.

[*Traduction*]

the Northwest Passage, the Arctic waters and the Northern islands recognized. Do you think that increasing our contacts with our partners in the Arctic could help Canada have its sovereignty on the Northwest Passage recognized or do you believe that it's useless? If that's the case, what action would you suggest for this government and subsequent ones regarding the issue of the Northwest Passage?

M. Fraser: Monsieur, je crois comprendre que le gouvernement du Canada ne se pose aucune question sur sa souveraineté et n'a aucun doute à ce sujet et je ne crois pas que les Canadiens mettent en doute la souveraineté de leur pays. L'Arctique fait partie du Canada et cela, depuis très longtemps, comme pourraient l'affirmer, je crois, les peuples autochtones de cette région. Mais pour d'autres. . . Pour être plus précis, ce sont les États–Unis qui ont quelques difficultés à reconnaître la souveraineté du Canada sur les mers ou le Passage du Nord. Si je me souviens bien, à la fin des années quatre–vingt, cette question a été résolue après le voyage du Polar Sea, lorsque les États–Unis, sans reconnaître précisément notre souveraineté, ont convenu qu'avant de la défier à nouveau, ils aviseraient le Canada et obtiendraient son autorisation pour effectuer tout voyage éventuel.

Si l'on prenait en compte l'Arctique dans le cadre de la politique canadienne, est–ce que cela donnerait plus de poids à notre souveraineté? Aux yeux d'autres pays, oui, sans doute. Il me semble que cela consoliderait notre souveraineté. À mon avis, toute initiative concernant l'Arctique doit servir à apaiser les doutes qui peuvent subsister ailleurs dans le monde à propos de notre souveraineté. Toutefois, il me semble que notre politique étrangère ou tout élément concernant l'Arctique qui entrerait dans le cadre de cette politique devrait être avant tout établi au profit économique, écologique et social des habitants de cette région car ce que nous avons fait dans le passé et ce que nous pouvons vouloir faire ailleurs au Canada ne fonctionnera pas forcément dans la région de l'Arctique. Bien souvent, monsieur le président, ces initiatives se révèlent néfastes pour les habitants du Grand Nord.

Il faut donc que la raison fondamentale de toute initiative soit l'amélioration de la qualité de la vie, des conditions économiques et de la protection de l'environnement afin de parvenir à régler les énormes problèmes sociaux qui existent dans l'Arctique. Si l'on prend l'Arctique en compte dans la politique étrangère, cela peut être utile de bien des façons, mais il se peut que, parmi les retombées positives que cela pourrait avoir—pour répondre à votre question et aux préoccupations que vous avez exprimées—il y aurait le renforcement, aux yeux de ceux qui en doutent, de la souveraineté du Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): M. Strahl.

M. Strahl: J'ai une ou deux questions, totalement différentes l'une de l'autre, je crois.

[*Text*]

You mentioned that the Canadian Polar Commission was established in 1991 by Parliament. That mandate is clearly spelled out in that enabling legislation. Does that help you to remain kind of an arm's length commission then? Does that give you some autonomy that separates you from the Minister of Foreign Affairs, or do you still kind of take your directive from the minister?

[*Translation*]

Vous avez indiqué que la Commission canadienne des affaires polaires a été établie en 1991 par le Parlement. Son mandat est clairement précisé dans la législation habilitante. Cela vous aide–t–il à rester une commission sans lien de dépendance? Est–ce que cela vous donne une certaine autonomie qui vous permet de vous dissocier du ministre des Affaires étrangères, ou bien, vos orientations dépendent–elles toujours, d'une certaine façon, du ministre?

• 1735

Mr. Fraser: Well, I'm delighted to say that there has been no direction in the three years with which the commission or the board of directors would have any difficulty or that may be looked upon as interference.

To come to your point, yes, it has been an arm's length relationship and it has been a good one and we are delighted to say so. We report to Parliament through the Minister of Indian and Northern Affairs as a crown agency. From time to time we have been asked to do a review of several different initiatives on behalf of various departments. But our autonomy has been respected since the beginning.

M. Fraser: Eh bien, je suis ravi de pouvoir dire qu'au cours des trois années, nous n'avons reçu aucune directive susceptible d'embarrasser la commission ou le conseil d'administration, ou qui aurait pu être perçue comme une forme d'ingérence.

Pour parler clair, oui, il s'est agi d'une relation sans lien de dépendance, et qui s'est avérée très satisfaisante et nous en sommes très heureux. Nous faisons rapport au Parlement par l'entremise du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien, comme une société de la couronne. Il nous a été demandé occasionnellement d'examiner diverses initiatives de plusieurs ministères; toutefois notre indépendance a toujours été respectée.

Mr. Strahl: This is a follow–up question and is a bit different. As you know, Parliament is in the middle of the Sahtu Dene settlement, which has gone through second reading and now has gone to committee. We are about to start on the Yukon land claims issues. The Nunavut claim, which you mentioned, has just gone by the by a year or two ago. I have a bit of a concern in the sense that as we're trying to establish a foreign policy that includes a circumpolar element, we are ending up with a lot of legislative bodies—almost separate legislative entities really—and I'm wondering how we know for sure who we deal with in that situation.

M. Strahl: Ma question s'inscrit dans le prolongement de la précédente, mais en diffère quelque peu. Comme vous le savez, le Parlement est plongé dans l'étude du Règlement négocié avec les Dénés du Sahtu, lequel a déjà franchi le cap de la deuxième lecture et passe actuellement devant un comité. Nous sommes sur le point d'entreprendre l'examen des aspects des revendications territoriales dans le Yukon. La revendication territoriale du Nunavut que vous avez mentionnée, est passée, il y a un ou deux ans. Je suis un peu préoccupé par le fait qu'en essayant d'établir une politique étrangère qui comprendrait une dimension circumpolaire, nous finissons par avoir de nombreux corps législatifs—des entités législatives distinctes en réalité—et je me demande comment on peut savoir avec certitude avec qui traiter dans cette situation.

I see that, for instance, some of the things you listed here, such as migratory birds, trapping, hunting, and so on, that come under the Sahtu agreement—the one I'm more familiar with, perhaps—are exclusively in the domain of the Sahtu Dene Nation in their land claim area. I'm not familiar with the Nunavut agreement, but I assume it's the same. Plus, of course, we still have the Yukon and the Northwest Territories governments as well.

Je constate, par exemple, que certaines des choses que vous mentionnez ici, telle que les oiseaux migrateurs, le piégeage, la chasse etc. qui relèvent de l'entente du Sahtu,—celle que je connais sans doute le mieux—sont de la compétence exclusive de la Nation déné du Sahtu dans le cadre de ses revendications territoriales. Je ne connais pas très bien l'entente sur les revendications territoriales du Nunavut, mais je présume qu'il n'y a pas de différence foncière. Il y a en plus naturellement les gouvernements du Yukon et des Territoires du Nord–Ouest.

Are we going to end up with kind of a dog's breakfast there, or do we still have the ability to draw this all together under the Canadian umbrella when a lot of these things have been handed over in their entirety to other groups? In other words, the Canadian government per se doesn't have control of some of these things you mentioned. It has now been assigned with constitutional authority to other groups.

Va–t–on se retrouver devant un beau gâchis, ou sommes–nous encore en mesure de rassembler tous ces éléments sous l'égide du Canada même si une bonne partie des pouvoirs ont été entièrement transférés à d'autres groupes? Autrement dit, le gouvernement canadien lui–même n'a plus de compétence sur certaines des choses que vous avez mentionnées. Ce contrôle a maintenant été transmis avec les pouvoirs constitutionnels à d'autres groupes.

Mr. Fraser: I can assure you, sir, that I do not believe that what we are coming to is a "dog's breakfast". I think we are leaving a dog's breakfast behind by coming to settlement and terms with the various northern and aboriginal peoples across the Arctic regions.

M. Fraser: Je vous assure monsieur que je ne crois pas que nous allons aboutir à un beau gâchis. Je pense au contraire que nous assainissons la situation en parvenant à des règlements avec les peuples nordiques ou autochtones des régions de l'Arctique.

[*Texte*]

What we have done to now—which was done, mind you, with the very best of intentions of very well-meaning people over a long period of time, by various governments, government people, departments, and non-government people, such as priests, teachers, members of the RCMP, the CBC and all the rest—has by and large not worked for northern people.

What people are putting in place in the Arctic through their land claim settlements in Nunavut are institutions, agencies, and processes that will allow them to manage their own local community resources and lands. It is much different from what we would see in southern Canada, on the prairies with the farmers, in the maritimes in the fishing industry, with the loggers or in other resource developments across the province. But it has to work for them. It has to work for their environment, their social structures, their own traditional values, cultures, and languages.

It is only the people who live in the north who are really capable of coming to terms with the northern problems that exist. If anyone can come to terms with those problems, it's only the people who live there who can adequately do so. The rest of us have failed. We can work with them—when we must work with them—and we must support them.

In the need for an Arctic foreign policy, we are talking about ensuring that internationally there is a sense of cohesion and understanding with other circumpolar countries on how these various land claims agreements and settlements will work internationally with other circumpolar countries, in terms of where we are going and in terms of trade, the environment, security, culture, and all the other factors.

Perhaps Mr. Harker would like to pick up on the topic.

[*Traduction*]

Ce qui a été fait jusqu'à présent—pendant de nombreuses années, remarquez bien, avec les meilleures intentions du monde par des gens de bonne volonté, qu'il s'agisse des gouvernements, des fonctionnaires, des ministères ou de gens travaillant en dehors du gouvernement comme les prêtres, les enseignants, les membres de la GRC, Radio-Canada et tous les autres—n'a pas eu, dans l'ensemble, les effets positifs escomptés pour les habitants du Nord.

Les populations de l'Arctique mettent en place, dans le cadre de leurs revendications territoriales du Nunavut, des institutions, des organismes et des modalités qui leur permettront de gérer les territoires et les ressources locales de leur propre communauté. C'est très différent de ce que l'on peut voir dans le sud du Canada, dans les Prairies avec les fermiers, dans les Maritimes avec l'industrie de la pêche, avec les bûcherons ou les autres types de développement des ressources dans la province. Les mêmes formules ne donnent pas satisfaction pour les populations du Nord. Il est nécessaire de trouver des modalités qui tiennent compte de leur environnement, de leurs structures sociales, de leurs propres valeurs, cultures et langues traditionnelles.

Seules les populations qui habitent le Nord sont véritablement en mesure de régler les problèmes qui existent dans ces régions. S'il est possible de maîtriser ces problèmes, seuls les gens qui vivent sur place pourront y parvenir de façon satisfaisante. En ce qui nous concerne, nous avons échoué. Nous pouvons collaborer avec eux—quand cela est nécessaire—et nous devons les appuyer.

Quand nous parlons de nécessité d'avoir une politique étrangère pour l'Arctique, nous voulons assurer qu'il existe sur le plan international une certaine cohésion ainsi qu'une compréhension entre les pays circumpolaires au sujet de la façon dont les ententes et les règlements relatifs aux revendications territoriales seront appliqués dans le domaine du commerce, de l'environnement, de la sécurité, de la culture et dans leurs autres dimensions.

M. Harker souhaite peut-être enchaîner sur la question.

• 1740

Mr. Harker: There is a dimension that I would like to add. The last time I appeared before a parliamentary committee I did so as an international civil servant. Canada has a long history of entering into treaty obligations, which, because it's a federal state, mean that very often those obligations, in the case of labour, for example, deal with activities that are provincial jurisdiction.

What seems to have been the impact of that over many years is that it's in fact a way of ensuring that federalism is lively. The federal government with the responsibility in international treaty for something has to enter into a good relationship with provincial authorities to ensure that it deals with these issues in a proper manner. We think the same kind of living federalist principle will apply in the case of these new obligations emerging in the Arctic. It's something Canada has a long history of, and sometimes isn't vocal enough in sharing with other people, but it's worth while.

M. Harker: J'aimerais ajouter une autre dimension. La dernière fois que j'ai comparu devant un comité parlementaire, je l'ai fait à titre de fonctionnaire international. Le Canada a de longs antécédents en matière d'obligations découlant de traités, ce qui signifie, du fait que c'est un État fédéral, que ces obligations se rapportent souvent, dans le domaine de la main d'oeuvre notamment, à des activités qui sont du ressort des provinces.

La conséquence semble en avoir été que, pendant de nombreuses années, cela a garanti l'existence d'un fédéralisme vigoureux. Le gouvernement fédéral investi de la responsabilité des traités internationaux devait entretenir de bonnes relations avec les autorités provinciales afin de pouvoir traiter de ces questions avec elles dans les meilleures conditions. Nous pensons que les mêmes principes générateurs d'un fédéralisme vigoureux s'appliqueront dans le cas des nouvelles obligations qui verront le jour dans l'Arctique. Le Canada a une longue expérience de ces questions. Il ne se fait pas toujours suffisamment entendre par les autres peuples mais cela en vaut la peine.

[*Text*]

Mr. Strahl: As a follow–up then, for example, is the Canadian Polar Commission going to be recognized by the northern governments of whatever stripe or kind as the representative that is going to take this and promote an international treaty? Is it going to be accepted as the body that will do this, or is it going to be the foreign policy of Parliament? I'm just wondering how it's going to manifest itself.

Mr. Fraser: As we are saying in the submission, and as we have heard from our conference, the starting point for that is not the Canadian Polar Commission. We have our other mandate, which we will continue to work on. That should begin with the establishment of the circumpolar ambassador, followed closely by the establishment of the initiative that Canada began some time ago of the International Circumpolar Arctic Council. These two initiatives together would form the the basis for establishing all the other dimensions for this Arctic component of our foreign policy, which would then begin addressing the environmental, the social, the economic and all the other questions we are talking about. That would be the vehicle and the framework as we see it, and that was the very strong recommendation from the peoples of the north and from all the agencies and of some of the best minds on these northern issues in the country.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Flis.

Mr. Flis: I enjoyed all the presentations. When I was associate critic in opposition, I was asked to do research on a paper on the Arctic, so a lot of these recommendations look very familiar. I don't know whether I lifted it from you or whether you lifted them from my paper. I appreciate their being discussed here today, especially the Arctic council and the circumpolar ambassador.

In my submission I also stressed that the native people have to be actively involved from stage one right up. I'm a little disappointed that there are no aboriginal people with you making the presentation. Somehow, again, we leave them out, or do we have. . .

Mr. Fraser: Mr. Chairman, let me address that point. I believe the Inuit Circumpolar Conference and the Inuit Tapirisat of Canada and other aboriginal organizations will come and should come to speak for themselves. We encourage them and hope that they do. They were very vocal in our conference. They were a key part of our conference, but as the two people who chair respectively the organizing agencies for this conference, we are here.

I do take your point, sir. We want to hear and we have encouraged and I have spent a good deal of my life encouraging the idea of aboriginal participation. I think we'll be encouraged that those organizations will be appearing later on their own.

[*Translation*]

M. Strahl: Dans la même veine, par exemple, la Commission canadienne des affaires polaires sera–t–elle reconnue par les gouvernements du Nord de quelque niveau ou tendance que ce soit comme l'organisme qui prendra la politique en main et se chargera de la promotion d'un traité international? La commission sera–t–elle reconnue comme l'entité qui s'en chargera, ou s'agira–t–il de la politique étrangère du Parlement? Je me demande simplement comment cela se manifestera.

M. Fraser: Comme nous le rappelons dans le mémoire, et comme nous l'avons entendu à notre conférence, tout partira de la Commission canadienne des affaires polaires. Nous avons notre autre mandat, que nous continuerons de mettre en oeuvre. Cela commencera par la création d'un poste d'ambassadeur circumpolaire, suivi très rapidement de l'établissement du Conseil circumpolaire international de l'Arctique, une initiative lancée par le Canada il y a quelques temps. Ces deux mesures constitueront ensemble la fondation de toutes les autres dimensions de cet élément nordique de notre politique étrangère, laquelle s'attachera ensuite aux questions environnementales, sociales, économiques et de tous ordres dont nous discutons. Elles seraient l'instrument et le cadre que nous envisageons, et c'est aussi la très pressante recommandation des habitants du Nord et de tous les organismes ainsi que certains des plus brillants cerveaux du pays qui s'intéressent aux questions nordiques.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Flis, vous avez la parole.

M. Flis: J'ai trouvé les présentations très intéressantes. Lorsque j'étais porte–parole adjoint de l'Opposition, j'ai été appelé à faire une recherche sur l'Arctique et un grand nombre de ces recommandations me sont très familières. J'ignore si je vous les ai prises ou si c'est vous qui les avez trouvées dans mon rapport. Quoi qu'il en soit, il me fait plaisir que l'on en discute aujourd'hui, et qu'il soit question d'un Conseil de l'Arctique et d'un ambassadeur circumpolaire.

Dans ma présentation, j'ai également insisté sur le fait que le peuple autochtone doit participer activement du début jusqu'à la fin. Je trouve un peu décevant qu'il n'y ait aucun représentant de peuples autochtones à vos côtés pendant votre témoignage. D'une certaine façon, ils sont encore une fois marginalisés, ou est–ce que vous avez. . .

M. Fraser: Permettez–moi monsieur le président d'intervenir à ce sujet. Je crois que la Conférence circumpolaire inuit et les Inuit Tapirisat du Canada ainsi que d'autres organismes autochtones vont venir et devraient venir s'exprimer directement. Nous les y encourageons et espérons qu'il en sera ainsi. Ils se sont éloquemment manifestés à notre conférence, dont ils ont été des participants clés. Toutefois, nous sommes ici respectivement au titre de présidents des organismes qui ont mis sur pied la conférence.

Je suis tout à fait d'accord avec vous, monsieur. Nous souhaitons les entendre, nous les avons encouragés et j'ai consacré une bonne partie de ma vie à promouvoir la participation des autochtones. Il sera réconfortant de voir ces organismes témoigner à une date ultérieure pour leur propre compte.

[*Texte*]

Mr. Flis: Yes. I may jump around a little. How many members are on the board of the Canadian Polar Commission, and what percentage would be natives?

Mr. Fraser: There is a board of 12. The Government of Canada at the time—and as chairman I had something to say about this on the day of the appointment—in its wisdom only found it fitting that it should have appointed only one aboriginal person to the board of 12. I and other members of the board thought that was totally inadequate, but we did not get to make the appointments. That was the choice of the government of the day. But we would think that as further appointments are made, or as changes are made, another government may wish to look at that in a different light.

• 1745

Mr. Flis: I would hope so.

You talked about the circumpolar ambassador and the conference. When the minister announced it, I believe the first portion was accepted quite well but, when it was mentioned that the same ambassador might take on other duties, my assistant reports to me some laughter went through the audience, which I think gave a very clear signal that this is going to be a very onerous task. In selecting such an ambassador again should it be a native? Should it be someone who has diplomatic skills negotiating with other countries, a seasoned ambassador who would have those skills? Are there any criteria for such an ambassador? I think the two have to go in hand–in–hand. I think the Arctic council and the ambassador have to go hand–in–hand. They are similar recommendations, and it's all talk—our government is no better than previous governments, etc.

If we're really serious and, Mr. Chairman, if we're looking for adding something unique to our foreign policy, it would be this last frontier. We've heard other witnesses talk about frontiers. I think here's a frontier for this committee to explore. It's the frontier of adding the Arctic into our foreign policy. Can our witnesses share just how they see this ambassador working, and what are some of the criteria in selecting such an ambassador?

Mr. Harker: Perhaps I ought to take the risk of answering. Many years ago I used to be the representative of the Professional Association of Foreign Service Officers, but I have to say that my organization has thought long and hard about this, given that ours was the first to advocate that the government create such a post. And though we hold in high regard the career foreign service we felt then, and we still do, that this would be an occasion when the government ought to be bringing the wider community into sharing the task of implementing foreign policy, and it should perhaps turn to a citizen with substantial experience of diplomacy in one of its manifestations.

[*Traduction*]

M. Flis: C'est aussi ce que je pense. Permettez–moi de changer un peu de sujet. Combien y a–t–il de membres au conseil de la Commission canadienne des affaires polaires, et quel est le pourcentage de la représentation autochtone?

M. Fraser: Le conseil compte 12 membres. Le gouvernement du Canada de l'époque—et à titre de président, j'ai eu l'occasion de m'exprimer sur la question le jour de la nomination—a dans sa sagesse jugé approprié de nommer seulement un autochtone sur les 12 membres du conseil. Certains membres du conseil et moi–même avons trouvé la chose tout à fait inacceptable, mais ce n'est pas nous qui étions chargés des nominations, c'était le gouvernement de l'époque. Nous espérons toutefois qu'au fil de nouvelles nominations et au fur et à mesure que des changements seront apportés, un autre gouvernement verra la chose sous un jour différent.

M. Flis: C'est bien ce que j'espère.

Vous avez parlé de l'ambassadeur circumpolaire et de la conférence. La première partie de l'annonce faite par le ministre a été, je crois, fort bien accueillie mais, lorsqu'on a mentionné que l'ambassadeur aurait peut–être d'autres fonctions, d'après ce que m'en a dit mon adjoint, il y a eu des rires dans l'auditoire et, à mon avis, cela indique clairement que la tâche ne sera pas facile. Quand arrivera le moment du choix de l'ambassadeur, ne devrait–on pas réserver le poste à un autochtone? Devrait–il s'agir d'une personne qui a les compétences diplomatiques voulues pour négocier avec d'autres pays, en d'autres termes, une ambassadeur chevronné? Y a–t–il des critères pour la sélection de cet ambassadeur? À mon avis, les deux choses vont de pair, le conseil de l'Arctique et l'ambassadeur sont deux choses qui vont de pair. Ce sont des recommandations semblables et c'est du vent—notre gouvernement ne vaut pas mieux que ceux qui l'ont précédé, etc.

Si nous prenons les choses au sérieux et si, monsieur le président, nous cherchons à ajouter quelque chose d'unique à notre politique étrangère, c'est cette dernière frontière qu'il faudrait prendre en compte. Nous avons entendu d'autres témoins parler de frontières. À mon avis, nous avons ici une frontière que le Comité devrait explorer afin d'intégrer les intérêts de l'Arctique dans la politique étrangère. Nos témoins pourraient–ils nous dire comment ils envisagent le rôle de cet ambassadeur et quels sont les critères de sélection à appliquer?

M. Harker: Peut–être devrais–je prendre le risque de répondre. Il y a bien des années, j'ai été représentant de l'Association professionnelle des agents du service extérieur, mais je dois dire que mon organisme a longuement pesé la question étant donné que c'est nous qui avons été les premiers à demander au gouvernement de créer ce poste. Même si nous tenons en très haute estime les diplomates de carrière, nous avons pensé—et nous pensons toujours—que ce serait pour le gouvernement l'occasion de faire participer plus largement la collectivité à la mise en oeuvre de la politique étrangère et que l'on devrait peut–être faire appel à un citoyen ayant une longue expérience de la diplomatie sous une forme ou sous une autre.

[*Text*]

Diplomacy is something that isn't the preserve of foreign service officers, and yes, the idea, if there is a well qualified aboriginal person, might be a very good route to follow. We did not see it was something which should automatically be handled by re–assigning a career official, as good as most of the officials are at turning to one thing one day and another thing the next. Those who articulated the idea would think, along with me, that this is time to turn to a substantial citizen who might well be aboriginal.

Mr. Flis: I wish to direct a question to Mr. Sanders. You make some excellent recommendations about those to whom we should not be selling military arms, but would you support that Canadian industries should continue manufacturing small arms to provide arms for the police, especially to countries that are just becoming new democracies and so on, to keep peace and order at home within their own countries, not used for military purposes but for protecting their own people, peace and order?

Mr. Sanders: I think the same conditions should apply whether we're supplying such equipment to police or to the armed forces of other countries. If a government has a record of serious violations of human rights, repression, murders, I don't believe we should be supplying the police in that country with small arms, ammunition, or any kind of military equipment, because it's often the police that are also used to maintain the law and order, as you put it. But the law and order of a repressive regime is not the law and order we would like to maintain. It's a law and order that means citizens can't peacefully demonstrate and people can't organize unions.

[*Translation*]

La diplomatie n'est pas un secteur réservé aux agents du corps diplomatique et, bien sûr, s'il y a un autochtone qualifié pour remplir cette fonction, il se pourrait fort bien que cela soit un très bon choix. Nous n'avons pas envisagé que ce poste soit pourvu en réaffectant automatiquement un diplomate de carrière, tout aussi compétent que soient les professionnels pour passer facilement d'une activité à l'autre du jour au lendemain. Ceux qui ont formulé cette idée pensent, comme moi, qu'il est temps de faire appel à un citoyen d'envergure qui pourrait fort bien être un autochtone.

M. Flis: J'aimerais poser une question à M. Sanders. Vous faites d'excellentes recommandations à propos des pays auxquels nous ne devrions pas vendre d'armement; toutefois, seriez–vous d'accord pour que les industries canadiennes continuent à fabriquer des armes de petit calibre afin d'équiper les forces de police notamment dans les nouvelles démocraties, etc., pour assurer l'ordre public intérieur, protéger la population, maintenir l'ordre et non à des fins militaires?

M. Sanders: À mon avis, les mêmes conditions devraient s'appliquer à la fourniture de ce genre d'équipement aux forces de police ou aux forces armées de certains pays étrangers. S'il est prouvé qu'un gouvernement a violé gravement les droits de la personne, s'est rendu coupable de répression et de meurtres, je ne crois pas que nous devrions fournir à la police de ce pays ni armes de petit calibre, ni munitions, ni matériel militaire d'aucune sorte, car souvent, c'est à la police que l'on fait appel pour assurer, comme vous dites, l'ordre public. Mais l'ordre public d'un régime répressif n'est pas celui que nous aimerions maintenir. C'est une façon d'envisager l'ordre public qui signifie que les citoyens ne peuvent pas manifester dans le calme et que les gens ne peuvent pas organiser de syndicats.

• 1750

For instance, many of the Arab states... I am quoting from the United Nations human development report of 1993: "In most Arab states governments restrict union activities. In Bahrain, Oman, Qatar, Saudi Arabia, and the United Arab Emirates trade unions are banned." If there's a law against trade unions and the police are charged to enforce that law against trade unions and they are armed by Canadian companies with the blessing of foreign affairs departments permits... For instance, we have supplied military equipment to all of those countries I just mentioned. Three of them received tear gas, which is a toxicological agent used by police forces for breaking up demonstrations and this sort of thing.

Mr. Flis: I'm not thinking of repressive regimes; I'm thinking of countries that have just gone through one or two elections that are on their feet now, with their own democracy. I'm thinking of Latin American countries—Costa Rica, El Salvador, Honduras. I'm thinking of the east European countries, the Baltic states, which now have the police in their own hands but need the equipment to go with it.

Par exemple, bien des États arabes... Je cite le Rapport mondial sur le développement humain publié en 1993 par les Nations Unies: «Dans la plupart des États arabes, les gouvernements imposent des restrictions aux activités syndicales. À Bahrein, à Oman, au Qatar, en Arabie Séoudite et dans les Émirats arabes unis, les syndicats sont interdits.» S'il y a une loi interdisant les syndicats, si la police est chargée de faire appliquer la loi contre les syndicats et si elle est armée par des entreprises canadiennes avec la bénédiction des ministères des Affaires étrangères qui ont émis les permis nécessaires... Par exemple, nous avons fourni du matériel militaire à tous les pays que je viens de mentionner. Trois d'entre eux ont reçu des gaz lacrimogènes, un produit toxique utilisé par les forces de police pour mettre fin aux manifestations et à ce genre d'événements.

M. Flis: Je ne pensais pas à des régimes répressifs mais à des pays où viennent de se tenir une ou deux élections et qui sont maitenant bien remis en selle, avec leur propre régime démocratique. Je pense à des pays de l'Amérique latine—le Costa Rica, le Salvador, le Honduras. Je pense également aux pays de l'Europe de l'Est, aux pays baltes, où il existe maintenant des forces de police bien contrôlées mais qui ont besoin d'être équipées.

[*Texte*]

Mr. Sanders: I'm very skeptical about some of these fledgling democracies. You mentioned, for instance, El Salvador. The killings of labour leaders, of human rights activists, of other people who are trying to better the rights of people in that country, for instance... People are still being assassinated.

I don't know whether we can really trust the police forces of these governments. Even if they've had elections oftentimes the violent elements in the police—for instance in El Salvador, the treasury policy were one of the most serious violators of human rights, known for their torture. They were trained by CIA officers in torture techniques. They haven't been tried, they haven't been brought to court, these people are still operating despite the fact that there has been an election there. I don't believe the situation has changed enough that we should feel comfortable about selling police equipment to such countries.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Would you tell us a bit about your organization?

Mr. Sanders: Okay. The Coalition to Oppose the Arms Trade was formed in 1989 to organize opposition against the ARMEX, which was at that time Canada's largest military exhibition. It was held here in Ottawa at Lansdowne Park. We organized for many months towards that, to raise opposition and to raise awarness. People didn't, and still don't to a large extent, realize Canada's role in international military exports, so we organized a demonstration of about 4,000 people. We had a public inquiry into the effects of the arms trade on human rights. Since then we've organized conferences and public events and demonstrations.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are you made up of individual persons or are you a coalition of other groups?

Mr. Sanders: It's a network of individuals and groups from across Canada. We have a magazine called *Press for Conversion*, which is a 42–page magazine with articles on research and news and initiatives from around the world on the conversion of military bases and industries.

• 1755

The best way to describe COAT is as a network of individuals and groups. I think there are about 60 organizations that are part of this network and several hundred people across the country.

Mr. Flis: I'm glad you asked that question, Mr. Chairman.

[*Traduction*]

M. Sanders: Ces démocraties naissantes me laissent très sceptique. Vous avez parlé, par exemple, du Salvador. Le meurtre de leaders du mouvement ouvrier, de défenseurs des droits de la personne et d'autres qui luttent pour faire reconnaître davantage les droits de la personne dans ce pays, par exemple... On assassine encore des gens.

Je ne sais pas si l'on peut vraiment faire confiance aux forces de police de ces gouvernements. Même s'il y a eu plusieurs élections, les éléments violents de la police—par exemple, au Salvador, les escadrons de la mort ont été ceux qui ont violé le plus gravement les droits de la personne et ils étaient connus pour les tortures qu'ils infligeaient. Ce sont des officiers de la CIA qui leur avaient appris les technique de torture. Ils n'ont pas été jugés, ils n'ont pas été traînés devant un tribunal, et leurs activités se poursuivent même s'il y a eu une élection. Je ne crois pas que la situation ait assez changé pour que nous puissions en toute tranquillité d'esprit vendre à de tels pays les armes nécessaires pour équiper leur police.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pourriez–vous nous renseigner un peu sur votre organisme?

M. Sanders: Bien sûr. La Coalition to Oppose the Arms Trade a été formée en 1989 afin de canaliser les courants d'opposition à ARMEX, qui était à l'époque la plus importante exposition militaire dans tout le Canada. Cette manifestation avait lieu à Ottawa, au Parc Lansdowne. Nous avons travaillé pendant bien des mois pour organiser l'opposition à cette exposition et pour sensibiliser le public. Les gens ne se rendaient pas compte—et, dans une large mesure, ils ne s'en rendent toujours pas compte—du rôle que joue le Canada relativement aux exportations de matériel militaire à l'étranger. Nous avons organisé une manifestation qui a regroupé environ 4 000 personnes. Nous avons mené une enquête publique sur les répercussions des ventes d'armes dans le domaine des droits de la personne. Depuis, nous avons organisé des conférences et des activités publiques ainsi que des manifestations.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vos adhérents sont–ils des particuliers ou la coalition est–elle composée de divers groupes?

M. Sanders: Il s'agit d'un réseau de particuliers et de groupes établis dans tout le Canada. Nous publions un magazine intitulé *Press for Conversion*. C'est un magazine de 42 pages consacré à la conversion des bases et des industries militaires, et l'on peut y trouver des articles sur des travaux de recherche entrepris dans ce domaine, de l'actualité ainsi que la description d'initiatives qui sont prises à travers le monde en matière de conversion.

La meilleure façon de décrire COAT c'est de dire qu'il s'agit d'un réseau de particuliers et de groupes. Je pense qu'environ 60 organismes font partie de ce réseau ainsi que plusieurs centaines de personnes dans tout le Canada.

M. Flis: Je suis content que vous ayez posé cette question, monsieur le président.

[*Text*]

I attended the last ARMEX display here in Ottawa because before making a decision on whether such displays should be held, I wanted to see what was on display. Your organization prevented me from entering. Here, in a democratic country, I was denied my right to go and learn for myself what's on display.

Mr. Sanders: The Coalition to Oppose the Arms Trade organized a demonstration of 4,000, as I said, which was held the day before the event. What you're referring to are the non–violent blockades of the gates and that sort of thing, people sitting down and—

Mr. Flis: Non–violent.

Mr. Sanders: Yes, they were non–violent. People were holding a sit–in to prevent people from going into the ARMEX. But that was not organized by COAT, that was organized by another organization. Although I was involved as an individual in the blockading of the gates, this is not something that COAT is involved with, the organization I'm representing today.

The thing about ARMEX and other military exhibitions—

Mr. Flis: I don't need an explanation.

Mr. Sanders: You don't want to go into it.

Mr. Flis: I just resent that my rights in a democratic country were denied.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Flis.

I want to put a brief question to Mr. Harker and Mr. Fraser. Their organizations co–sponsored the conference and they have produced a solid set of recommendations. The minister has announced the appointment of a new ambassador. Wouldn't you have achieved all your goals if the minister called in the ambassador and said "I've read this report from this conference. It makes sense to me. Go ahead and implement it and if you run into difficulties, come and talk to me."? Isn't that about what you're asking?

Mr. Fraser: Mr. Chairman, that's part of what we're asking, but what we also need, and what the north has said it needs, is a recognition in our overall foreign policy of those northern interests and that those interests are addressed in that foreign policy. Two of those would be the ambassador and the Arctic council.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): But I'm saying that all of that would be included in the mandate of the ambassador. Wouldn't that be the northern component of the foreign policy? In other words, you have done the work for the committee and the minister.

Mr. Fraser: We would like to think that we've done some of the work but unless the minister does that and unless the committee recommends that the minister do that very thing, sir, we haven't succeeded.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): No, but I'm putting it to you that if the minister behaved as I said, wouldn't that have done your job and we'd have what you want, or is there something hidden?

[*Translation*]

J'ai assisté à la dernière exposition ARMEX qui s'est tenue ici, à Ottawa, car avant de décider si oui ou non ce genre de manifestation devait avoir lieu, je voulais voir ce que l'on exposait. Votre organisme m'a empêché d'entrer. Ici, dans un pays démocratique, on m'a privé de mon droit d'entrer et de me renseigner moi–même sur le contenu de l'exposition.

M. Sanders: La «Coalition to Oppose the Arms Trade» a organisé une manifestation de 4 000 personnes, comme je l'ai mentionné, qui s'est tenue la veille de l'exposition. Vous parlez du barrage des entrées, des gens qui s'étaient assis, de ces manifestations pacifiques et. . .

M. Flis: Pacifiques.

M. Sanders: Oui, il s'agissait d'une manifestation pacifique. Certaines personnes avaient décidé de manifester sur le tas pour empêcher les gens d'entrer à l'exposition. Cette manifestation n'avait pas été organisé par COAT mais plutôt par un autre organisme. Même si j'ai personnellement participé au barrage des entrées, ce n'est pas le genre de manifestations auxquelles participe COAT, l'organisme que je représente ici aujourd'hui.

Pour ce qui est d'ARMEX et d'autres expositions militaires. . .

M. Flis: Je n'ai pas besoin d'explication.

M. Sanders: Vous ne voulez pas entrer dans les détails.

M. Flis: Je suis simplement indigné de n'avoir pu faire valoir mes droits dans un pays démocratique.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Flis.

Je voudrais poser une brève question à M. Harker et à M. Fraser. Ce sont leurs organismes qui ont parrainé conjointement la conférence dont ils nous ont parlé et ils ont élaboré une série de recommandations valables. Le ministre a annoncé la nomination d'un nouvel ambassadeur. N'auriez–vous pas atteint tous vos objectifs si le ministre faisait venir l'ambassadeur et lui disait «J'ai lu le rapport publié à la suite de cette conférence. Cela me paraît raisonnable. Allez–y, mettez cela en oeuvre et si vous avez des difficultés, venez me parler.» N'est–ce pas là en fait ce que vous demandez?

M. Fraser: Monsieur le président, cela fait partie de ce que nous demandons; toutefois, il nous faut également—et c'est ce dont le Nord a dit avoir besoin—faire reconnaître et prendre en compte dans la politique étrangère globale les intérêts du Nord. La nomination de l'ambassadeur et le Conseil de l'Arctique font partie de ces intérêts.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Mais, de mon point de vue, tout cela serait couvert par le mandat confié à l'ambassadeur. N'est–ce pas cela qui constituerait l'élément nordique de la politique étrangère? Autrement dit, vous avez fait le travail du Comité et du ministre.

M. Fraser: Nous serions heureux de penser que nous avons fait une partie du travail mais, à moins que le ministre ne fasse ce que vous avez suggéré et à moins que le Comité ne recommande au ministre de procéder ainsi, nous n'aurons pas réussi, monsieur.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Non, mais ce que je suggère c'est que, si le ministre se comportait comme je l'ai dit, la tâche que vous vous êtes fixée ne serait–elle pas accomplie et ne serions–nous pas parvenus au but que vous poursuivez? Ou alors, y a–t–il quelque chose de caché?

[*Texte*]

Mr. Harker: No, there's nothing hidden. But you, more than most people, know that the implementation of a foreign policy requires the involvement of many people and institutions. We would just be delighted if the government would, through its signals, get Canadians wanting to make sure that the north is part of its consciousness.

So yes, our work would be partly done, but yours would only be beginning.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We're talking about a policy. This is called a northern policy. We've learned that policy is not implementation—far from it.

Are there any other comments or questions?

M. Bergeron: J'aurais, si vous permettez, monsieur le président, une question à adresser à M. Harker. Je vais d'abord vous demander si vous me permettez de poser une question qui irait au–delà de l'aspect nordique des relations de sécurité du Canada.

• 1800

M. Harker: Je préférerais répondre en anglais.

Our centre deals with security issues and how to build security on a worldwide basis. We are not essentially focused on the north. It's all very well for us to elaborate a policy towards the former Soviet Union or the current nuclear tensions in Korea, but we feel this one area has been neglected—sometimes benignly, but it has been neglected—and therefore we're focusing on it now.

We're willing and able to discuss any other aspect of security and foreign policy of interest to a member, but we came here because we had in fact been mandated by many northerners to try to impress on you the need for a northern dimension to foreign policy.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Members of the committee, may I advise you that tomorrow from 8:30 until 9 o'clock you're invited to hear representatives from the Rwanda Patriotic Front in Room 253–D, Centre Block. As you know, we have our own panels at 9 o'clock.

Thank you very much for your presentation and the document you have left, Mr. Fraser and Mr. Harker.

Also, thank you, Mr. Sanders, for your presentation and your document and table.

With that I adjourn, if there's no objection.

[*Traduction*]

M. Harker: Non, rien de caché. Mais vous savez mieux que personne que la mise en oeuvre d'une politique étrangère requiert la participation d'un grand nombre de gens et d'institutions. Nous serions vraiment très heureux si le gouvernement, en lançant les messages appropriés, amenait les Canadiens à vouloir s'assurer que le Nord fait partie de leur conscience.

Alors, oui, notre tâche serait à moitié accomplie mais pour vous, ce ne sera qu'un début.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): C'est d'une politique que nous parlons. Cela s'appelle une politique du Nord. Nous avons appris qu'il y a loin de la politique à la mise en oeuvre.

Y a–t–il d'autres observations ou questions?

Mr. Bergeron: With your permission, Mr. Chairman, I would have a question for Mr. Harker. First of all, let me ask you if I can question you on something that goes beyond the northern element in Canada's relations for security reasons.

Mr. Harker: I would prefer to answer in English.

Notre centre s'occupe de questions de sécurité et de la façon d'établir la sécurité à travers le monde. Nos activités ne sont pas essentiellement centrées sur le Nord. C'est bien beau d'élaborer une politique concernant l'ancienne Union soviétique où les tensions nucléaires actuelles en Corée, mais nous estimons que le Nord a été négligé—sans que cela porte parfois à conséquence, mais négligé tout de même—et c'est la raison pour laquelle nous concentrons maintenant nos efforts sur cette région.

Nous pouvons évidemment parler de tout autre aspect de la sécurité et de la politique étrangère qui pourrait intéresser un membre du Comité, et nous sommes tout à fait disposés à le faire. Toutefois, nous sommes venus témoigner parce que de nombreux habitants du Nord nous ont chargés de faire valoir devant vous l'importance de donner à la politique étrangère une dimension nordique.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Mes chers collègues, je me permets de vous rappeler que demain, entre 8h30 et 9 heures, vous êtes invités à entendre les témoignages des représentants du Front patriotique du Ruanda dans la salle 253–D, édifice du Centre. Comme vous le savez, nos propres débats commencent avec les experts à 9 heures.

Merci beaucoup d'avoir présenté ce témoignage et de laisser un document, monsieur Fraser et monsieur Harker.

Je vous remercie également, monsieur Sanders, d'être venu faire un exposé et de nous avoir distribué un document et un tableau.

Là–dessus, s'il n'y a pas d'objection, la séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Network on International Human Rights:
Allan McChesney, Member of the Executive Committee.
From Amnesty International:
Roger Clark, Executive Director;
Gilles Corbeil, Section canadienne francophone.
From MATCH International Centre:
Madonna Larbi, Executive Director.
From the International Commission of Jurists (Canadian section):
Brian Crane, Member of the Executive Committee.
From the Baha'i Community of Canada:
Maury Miloff, Liaison, Human Rights.
From the Human Rights Documentation Network:
Laurie Wiseberg, Executive Director.
From the Canadian Polar Commission:
Whit Fraser, Chairman.
From the Canadian Centre for Global Security:
John Harker, Chairman of the Board of Directors.
From the Coalition to Oppose the Arms Trade:
Richard Sanders, Coordinator.

TÉMOINS

Du Réseau des droits de la personne au plan international:
Allan McChesney, membre du Comité exécutif.
D'Amnistie internationale:
Roger Clark, directeur exécutif;
Gilles Corbeil, Section canadienne francophone.
De MATCH Centre international:
Madonna Larbi, directeur exécutif.
De la Commission internationale des juristes (section canadienne):
Brian Crane, membre du Comité exécutif.
De la Communauté Baha'i du Canada:
Maury Miloff, liaison, droits de la personne.
Du Réseau international de documentation sur les droits humains:
Laurie Wiseberg, directeur exécutif.
De la Commission canadienne des affaires polaires:
Whit Fraser, président.
Du Centre canadien pour la sécurité mondiale:
John Harker, président du conseil d'administration.
De la Coalition to Oppose the Arms Trade:
Richard Sanders, coordonnateur.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Government Publication

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 34
Wednesday, June 8, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 34
Le mercredi 8 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

University of Toronto

First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 8, 1994
(58)

[*Text*]

The Canada West and North Sub–Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 3:32 o'clock p.m. this day, in Room 112–N, Centre Block, the acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Hugues Rousseau. *From the Canadian International Development Agency:* Ron Mae Harkness.

Witnesses: From the Canadian Council of Churches and affiliate groups: Bruce McLeod, Past President; Bernard Dufresne, Acting Director. *From the United Church of Canada:* Bonnie M. Greene, Director. *From the International Development & Refugee Foundation:* Hameed Shaikh, Executive Director. *From the Canadian Conference of Catholic Bishops:* Bishop Faber MacDonald. *From the Presbyterian Church in Canada:* Lee Ann Purchase. *From Ten Days for World Development:* Dennis Howlett, National Coordinator. *From the Strategic Planning Associates:* John Lamb, Principal. *From the Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War:* Dr. Elinor Powell, National President; Alex Bryans, Past President.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 5:00 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 5:05 o'clock p.m., the sitting resumed.

At 6:15 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

J.M. Robert Normand

Clerk of the Committee

PROCÈS–VERBAL

LE MERCREDI 8 JUIN 1994
(58)

[*Texte*]

Le Sous–comité Canada Ouest –Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 15 h 32, à la pièce 112–N de l'édifice du Centre, sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Hugues Rousseau. *De l'Agence canadienne de développement international*: Ron Mae Harkness.

Témoins: *Du Conseil canadien des Églises et des groupes affiliés*: Bruce McLeod, président; Bernard Dufresne, directeur intérimaire. *De l'Église Unie du Canada*: Bonnie M. Greene, directrice. *De «International Development & Refugee* Foundation»: Hameed Shaikh, directeur général. *De la Conférence des évêques catholiques du Canada*: Mgr Faber MacDonald. *De l'Église presbytérienne au Canada*: Lee Ann Purchase. *De «Ten Days for World Development»*: Dennis Howlett, coordonnateur national. *Du «Strategic Planning Associates»*: John Lamb, partenaire. *De l'Association canadienne des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire*: Dr Elinor Powell, présidente nationale; Alex Bryans, ancien président.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des exposés et répondent aux questions.

À 17 h 00, la séance est suspendue.

À 17 h 05, la séance est suspendue.

À 18 h 15, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le greffier du Comité

J.M. Robert Normand

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, June 8, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 8 juin 1994

• 1531

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I wish to call this session of the Special Joint Committee of the House of Commons and the Senate Reviewing Canada's Foreign Policy to order. We have with us this afternoon a group from the Canadian Council of Churches, an affiliated group. I don't think I have to tell you what the purpose of the committee is. We're obviously very concerned about the changes in the world that have happened since the last review of foreign policy has taken place and we're very anxious to hear your input regarding the type of foreign policy that you believe we should have, which would reflect the 21st century that we're going into and the changes there, particularly the values you think we as Canadians should be espousing in that foreign policy. We look forward to having an opportunity to hear from the Canadian Council of Churches.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Cette séance du Comité mixte spécial de la Chambre des communes et du Sénat chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada est ouverte. Nous accueillons cet après-midi des représentants du Conseil canadien des Églises, groupe d'organisations affiliées. Je n'ai pas à vous rappeler la raison d'être du comité. L'évolution qu'a connue le monde entier depuis le dernier examen de la politique étrangère nous préoccupe énormément, bien sûr, et nous avons très hâte d'entendre ce que vous avez à dire au sujet du genre de politique étrangère que nous devrions suivre à l'aube du XXI[e] siècle et des changements qui s'annoncent et, plus particulièrement, des valeurs dont les Canadiens devraient s'inspirer dans l'élaboration de cette politique étrangère. Nous avons hâte d'entendre le Conseil canadien des Églises.

• 1535

You will appreciate that because the job of the committee is so vast we have split the committee in three, so at the same time we are hearing you our colleagues will be hearing other witnesses, but we will be sharing everything you say with them.

I will probably remind you of this at the end as well, but if you feel there is something else that comes up or something you don't have a chance to deal with during your presentation and you'd like to forward it to us, you can correspond with the committee. We'll make sure your information gets put into the process.

We have four presenters before us today. I would like to draw to your attention that as the committee's work has proceeded we've basically found some of the best evidence we get is when there's a dialogue between the committee members and the presenters. So if you could keep your presentations down to around ten minutes each—that would be forty minutes of presentations—it will leave us time to ask questions and get an actual discussion going.

Have you thought of any particular order you would go in?

Mr. Bruce McLeod (Past President, Canadian Council of Churches): I'll lead off, Mr. Chairman.

I am Bruce McLeod and I'm a past president of the Canadian Council of Churches, which, just to remind you, has eighteen member churches—Catholic, Protestant and Orthodox—across Canada. Indeed our brief, which I hope you have, you'll see has been endorsed by a wide variety of churches and church individuals across the Christian spectrum.

We really welcome the opportunity to take part in this discussion. We hope our initial input will not be forty minutes but rather less than that. We appreciate very much the opportunity Canadians are being given—not just here in Ottawa, as we know, but across the country—to provide input into and have a sense of participation in a conversation on Canada's role in what the chairman has reminded us is a terrifically changing world.

Vous comprendrez qu'à cause de l'ampleur de la tâche du comité, nous nous sommes divisés en trois sous-comités; ainsi, pendant que nous vous écoutons, nos collègues entendent d'autres témoins. Nous mettrons toutefois en commun tous les témoignages.

Je vous rafraîchirai probablement la mémoire à la fin de la séance aussi, mais s'il surgit autre chose que vous n'avez pas la chance d'aborder pendant votre exposé et dont vous aimeriez nous parler, vous pouvez écrire au comité. Nous verrons à ce que l'on tienne compte de votre intervention.

Nous accueillons quatre témoins aujourd'hui. Je vous signale qu'au cours des séances, nous avons constaté que les meilleurs témoignages sont ceux qui proviennent d'un dialogue entre les membres du comité et les témoins. Donc, si vous pouvez vous en tenir à une dizaine de minutes chacun pour vos exposés—ce qui fera 40 minutes—il nous restera du temps pour poser des questions et entreprendre une vraie discussion.

Y a-t-il un ordre en particulier dans lequel vous voulez commencer?

M. Bruce McLeod (ancien président, Conseil canadien des Églises): Je vais commencer, monsieur le président.

Je suis Bruce McLeod, ancien président du Conseil canadien des Églises qui, je vous le rappelle, compte 18 Églises membres—catholique, protestantes et orthodoxes—au Canada. Notre mémoire, que vous avez, je l'espère, a reçu l'appui de toutes sortes d'Églises et de représentants d'Églises du monde chrétien.

Nous sommes vraiment heureux de participer à la discussion. Nous espérons que notre intervention initiale ne durera pas 40 minutes. Nous sommes très heureux de l'occasion que l'on donne aux Canadiens—non seulement ici à Ottawa, mais partout au Canada—de contribuer et de participer à des discussions sur le rôle du Canada dans un monde qui, comme nous l'a rappelé le président, évolue terriblement vite.

[*Texte*]

Barbara Ward years ago used to remind us that eventually the spaceship going to Mars would look back with its cameras and see Earth as a spaceship itself—a single family dwelling with one crew, the human family. But there have been changes in her picture, even.

The latest word from Carl Sagan is that the Voyageur spacecraft, just before it left the Milky Way edging out past Mars and Pluto, turned its camera back for one last look at home and saw us—one tiny, flashing blue dot out there in empty space. Sagan said on that blue dot live all the couples who ever fell in love, all the politicians who ever decided to go to war, all the musicians who ever wrote and all the religious leaders who claimed to know the truth. We've been put in context in a way we never have been before.

Certainly our own world—our little dot, which we're sharing for a brief moment together—will soon all be gone. It has experienced terrific changes. With the end of the Cold War old enemies and postures of hostility are no more appropriate. Old solutions that were crafted in another time simply aren't working anymore. Old categories that seemed separate once upon a time now seem to spill into each other—human rights, the environment, trade, peacekeeping. They're all mixed up. You can't separate them. You can't have a separate department for each one.

Our constituents from the religious community are concerned about the world—the whole world. They come after us wanting to know how they can relate to this world helpfully. They have a feeling these discussions on Canada's role in relation to the rest of the world in a real way define what Canada is and how we will act in the neighbourhood to which we belong—the world neighbourhood.

We define ourselves not as we talk to each other within our own country. We can't look in a mirror to find out who we are. We find out who we really are when we come out of the house and become responsible citizens, or otherwise, in this world.

We particularly define ourselves as occupying such a privileged part of the world. People are remembering how Mr. Pearson helped us define our identity in years gone by, by working out a role for Canada, not just in relation to itself but in relation to the rest of the world.

• 1540

Twenty-one years ago, I might say, Mr. Chairman, I was part of the first inter-church group that came, and it was Mr. Sharp in those days—Catholic, Lutheran, Presbyterian, United, and Anglican. Before that, we all came separately, but we all went into his office—21 years ago, in 1973—and he said, I can't tell you apart. We think God can't either, as a matter of fact.

Part of the new situation we're living in today is that churches have learned not only that there is no issue they can helpfully deal with individually, without other churches, but also that we are blessed to have in Canada today a diversity of religious traditions that has enriched us greatly. For instance, one of the Canadian Council committees right now is dealing with the former Yugoslavia; we couldn't do that as the United Church or as Christians. We have around our table Muslims

[*Traduction*]

Il y a des années, Barbara Ward nous rappelait que le vaisseau spatial en vol vers mars verrait la Terre, par ses caméras, comme un vaisseau spatial elle-même—un habitacle familial unique avec un seul équipage, la famille humaine. Or, même l'image de la Terre a changé.

Le dernier mot de Carl Sagan, c'est qu'immédiatement avant de quitter la voie lactée pour poursuivre son vol au-delà de Mars et de Pluton, le vaisseau spécial Voyageur a tourné sa caméra une dernière fois vers la Terre et a vu un minuscule point bleu clignotant dans le vide de l'espace. Sagan disait que sur ce point bleu vivent tous les couples à être tombés en amour, tous les politiciens à avoir décidé de faire la guerre, tous les musiciens à avoir composé et tous les dirigeants religieux à avoir prétendu posséder la vérité. On nous a mis en contexte comme jamais auparavant.

Notre monde—notre petit point que nous partageons pendant un instant éphémère—aura bientôt disparu. Il a profondément changé. Avec la fin de la guerre froide, les inimitiés et l'hostilité du passé ne sont plus de mise. Les vieilles solutions élaborées à une autre époque ne donnent tout simplement plus de résultats. Les vieilles catégories qui semblaient jadis distinctes semblent maintenant se confondre—droits de la personne, environnement, commerce, maintien de la paix. Tout est mélangé et l'on ne peut rien séparer. On ne peut avoir un ministère distinct dans chaque cas.

Nos mandants des milieux religieux s'intéressent au monde entier et nous demandent comment l'aider. Ils ont le sentiment que ces discussions sur le rôle du Canada face au reste du monde définissent vraiment ce qu'est le Canada et comment nous agirons dans le quartier où nous habitons—le quartier mondial.

Nous ne nous définissons pas en nous adressant mutuellement la parole à l'intérieur du pays. Nous n'avons pas de miroir qui nous dit qui nous sommes. Nous le découvrons vraiment lorsque nous sortons de chez nous et devenons des citoyens responsables, ou autrement, du monde.

Nous nous définissons en particulier comme ceux qui occupent une région si privilégiée du monde. Les gens se rappellent comment M. Pearson nous a aidés à définir notre identité à l'époque, en formulant un rôle pour le Canada, non seulement face à lui-même mais aussi face au reste du monde.

Il y a 21 ans, monsieur le président, je faisais partie du premier groupe inter-églises qui est venu témoigner. M. Sharp était ministre à l'époque. Nous représentions lès Églises catholique, luthérienne, presbytérienne, unie et anglicane. Auparavant, nous venions tous séparément mais, il y a 21 ans, en 1973, nous nous sommes présentés au bureau du ministre et il nous a dit qu'il ne pouvait nous distinguer. En fait, Dieu non plus ne peut le faire, selon nous.

La nouvelle conjoncture est attribuable en partie au fait que les Églises ont appris non seulement qu'il n'y a pas de problème qu'elles peuvent aider à régler seules, sans les autres Églises, mais aussi que nous sommes bénis d'avoir au Canada toutes sortes de traditions religieuses qui nous ont enrichis considérablement. Par exemple, un des comités du Conseil canadien des Églises s'occupe en ce moment même de l'ancienne Yougoslavie, ce que nous ne pourrions faire en tant

[*Text*]

and Jews and representatives from that part of the world who now live in Canada—from all parts. We sit around the table and are able to come up with some common positions that we never could have come up with all by ourselves.

It's a matter of some privilege that I'm sitting beside my friend Hameed Shaikh here today. He will introduce himself in a moment. I'm going to ask the delegates to introduce themselves. He is with the International Development and Refugee Foundation of the Muslim community, which organization has alerted and moved Christian churches recently, in relation to Iraq and in Bosnia, because Hameed's organization has channels and roads in there that we don't have. And we've been able to respond to the world because of his presence and the presence of other faith partners in a way we couldn't before. So we rejoice in this new diversity in our country.

I'm now going to stop and ask our delegation to introduce themselves briefly and say who they are. Then I'll have a couple more words to say and then they're going to briefly take you through our brief. Bonnie, would you like to start.

Dr. Bonnie M. Greene (Director, Office of Church in Society, United Church of Canada): My name is Bonnie Greene and I am with the United Church of Canada; I'm one of the resource people here, especially in the peace area.

Mr. Hameed Shaikh (Executive Director, International Development and Refugee Foundation): I'm Hameed Shaikh from the International Development and Refugee Foundation, which is a Muslim–Canadian NGO, and I'll be talking more about our experiences later on.

His Excellency Monseignor Faber MacDonald (Chair, Social Affairs Commission, Canadian Conference of Catholic Bishops): My name is Faber MacDonald and I'm a Roman Catholic bishop from Grand Falls, Newfoundland. I'm involved there with the Inter–Church Coalition for Fishing Communities, and I'm here today representing the Canadian Conference of Catholic Bishops, Social Affairs Commission.

M. Bernard Dufresne (co–directeur, Bureau des affaires sociales, Conférence des évêques catholiques du Canada): Bonjour. Mon nom est Bernard Dufresne. Je suis le co–directeur du bureau des affaires sociales à la Conférences des évêques catholiques du Canada.

Ms Lee Ann Purchase (Ecumenical Coalitions Representative, Presbyterian Church in Canada): Good afternoon. My name is Lee Purchase and I work with the Presbyterian Church in Canada. I'm a resource person here with the delegation, speaking in regard, specifically, to human rights.

Mr. Dennis Howlett (National Co–ordinator, Ten Days for World Development): I'm Dennis Howlett and I'm the national coordinator of the Ten Days for World Development program, which is an education and action ecumenical project of the churches on global justice issues. We have a network of about 220 ecumenical committees and we also work with local congregations and parishes, doing education on global justice issues.

[*Translation*]

qu'Église unie ou que chrétiens. Nous accueillons autour de notre table des musulmans et des juifs, ainsi que des représentants de cette partie monde qui vivent maintenant au Canada—de toutes les parties du monde. Nous nous réunissons et pouvons formuler des positions communes, ce que nous n'aurions jamais pu faire sans aide.

Je me sens un peu privilégié d'être assis à côté de mon ami Hameed Shaikh, ici, aujourd'hui. Il se présentera dans quelques minutes. Je vais demander aux délégués de se présenter. Il représente l'International Development and Refugee Foundation de la communauté musulmane, organisation qui a prévenu les Églises chrétiennes et les a fait bouger récemment au sujet de l'Iraq et de la Bosnie, parce que l'organisation d'Hameed a des entrées que nous n'avons pas. Grâce à sa présence et à celle d'autres partenaires dans la foi, nous avons pu répondre au monde d'une manière inconnue auparavant. Cette nouvelle diversité du Canada nous réjouit donc.

Je vais maintenant demander aux membres de notre délégation de se présenter brièvement. J'ajouterai ensuite quelques mots et ils vous résumeront notre mémoire. Bonnie, voulez–vous commencer?

Mme Bonnie M. Greene (directrice, Office of Church in Society, Église unie du Canada): Je suis Bonnie Greene et je représente l'Église unie du Canada. Je suis une des personnes–ressources dans le domaine de la paix.

M. Hameed Shaikh (directeur général, International Development and Refugee Foundation): Je suis Hameed Shaikh de l'International Development and Refugee Foundation, ONG canado–musulmane. Je vous parlerai davantage de nos expériences plus tard.

Son Excellance Monseigneur Faber MacDonald (président, Commission des affaires sociales, Conférence des évêques catholiques du Canada): Je suis Faber MacDonald, évêque catholique romain de Grand Falls (Terre–Neuve). J'y travaille avec l'Inter–Church Coalition for Fishing Communities et représente aujourd'hui la Commission des affaires sociales de la Conférence des évêques catholiques du Canada.

Mr. Bernard Dufresne (joint director, Social Affairs Commission, Canadian Conference of Catholic Bishops): Good afternoon. My name is Bernard Dufresne. I am the joint director of the Social Affairs Commission at the Canadian Conference of Catholic Bishops.

Mme Lee Ann Purchase (représentante des coalitions oecuméniques, Église presbytérienne du Canada): Bon après–midi. Je suis Lee Ann Purchase et je travaille à l'Église presbytérienne du Canada. Je suis ici en tant que personne–ressource auprès de la délégation, dans le domaine des droits de la personne, plus précisément.

M. Dennis Howlett (coordonnateur national, Ten Days for World Development): Je suis Dennis Howlett, coordonnateur national du programme Ten Days for World Development, projet oecuménique d'éducation et d'intervention des Églises sur les questions de justice mondiale. Nous avons un réseau d'environ 220 comités oecuméniques et nous collaborons aussi avec des congrégations et des paroisses locales où nous faisons de l'éducation sur les questions de justice sociale.

[*Texte*]

Mr. McLeod: Thank you. Our brief is going to be introduced by three of our delegates here and we're doing that because our brief particularly casts quite a wide swath; it takes in some of these categories that used to be separate, like development, human rights, environment, international finance, and preventive diplomacy, and tries to integrate them, because we have to try to integrate them.

The churches are doing this, and some people we know wonder why the churches don't just concentrate on getting people into heaven and why we meddle in politics. There is a long line of people who have felt that, running from plantation owners to Adolf Hitler, as a matter of fact; they're quite happy to have the churches and the religious communities act in that sort of way.

However, in Canada, the religious communities and not just the churches... For any differences that might exist between us, there is a common ground, and it is this earth that we briefly share and that we believe, out of our faith perspective, is an inhabited earth. We're not alone here; there's something going on here. That's the perspective out of which we come as faith people. There is some spirit implanted in this earth and has been for millenia before there were people and after there were people here, and we believe it is drawing the earth into a home, a place where we can finally live as one family. We attempt to respond to that spirit, so we care about the world and we get involved in political and social concerns.

• 1545

We come here not as economists, though we know economics. Our emphasis is not on abstractions, percentages, graphs, and bottom–line calcluations, assuming, as given, a gulf between rich and poor. Those kinds of statistics, some have said, are faces with the tears wiped off. We know those people; that's our expertise as churches. That's why we feel we have a contribution to make to this discussion. We know their faces, we know their names, we have sometimes helped wipe their tears off.

We are related to faith partners in other parts of the world, whose voices we sometimes represent here. We're not just a national group here. Our partnership goes across national boundaries, which are kind of fictional anyway. The voices of our partners in other parts of the world come here, including the voices of Canadians who work there, who don't just go in for a short term but are long–term people, who speak the language and have sources of information that are sometimes not available to governments or anybody else. This is the kind of expertise we attempt to bring in this brief.

I want to say, in conclusion, that we come as friends. We know that many of you belong to faith communities. We're not the church or the faith community speaking over against political leaders. You exercise your responsibilities as faithful people in a difficult place, more difficult than some of us, where you face many pressures and necessary compromises. Today we bring you the shared conviction of an important part of the Canadian community that the burden of any necessary

[*Traduction*]

M. McLeod: Merci. Notre mémoire vous sera présenté par trois de nos délégués et nous procédons ainsi parce qu'il est très général. Nous y abordons des catégories auparavant distinctes comme le développement, les droits de la personne, l'environnement, les finances internationales et la diplomatie de la prévention, que nous essayons d'intégrer parce qu'il faut le faire.

C'est ce que font les Églises et certaines personnes que nous connaissons se demandent pourquoi nous ne nous contentons pas de conduire les gens au ciel et pourquoi nous nous mêlons de politique. En fait, les tenants de cette école de pensée ne manquent pas, depuis l'époque des propriétaires de plantations jusqu'à celle d'Adolf Hitler. Ils sont tout à fait heureux de voir les Églises et les communautés religieuses agir ainsi.

Or, au Canada, les communautés religieuses et non seulement les Églises... Car peu importent les différences qui peuvent nous distinguer, nous avons un trait commun: cette terre que nous partageons brièvement et que notre foi nous porte à croire habitée. Nous ne sommes pas les seuls ici; il y a quelque chose qui se passe. Voilà comment nous abordons la question dans une perspective de foi. Cette terre est porteuse d'esprit depuis des millénaires, avant et après l'apparition de l'être humain, et nous croyons qu'il transforme la terre en foyer où nous pouvons finalement vivre comme une seule famille. Nous essayons de répondre à cet esprit et c'est pourquoi le monde nous préoccupe et nous nous intéressons aux questions politiques et sociales.

Nous ne venons pas témoigner comme économistes, bien que nous nous y connaissions en économie. Nous ne mettons pas l'accent sur l'abstrait, les pourcentages, les graphiques et les calculs de bilan, tenant pour acquis le gouffre entre les riches et les pauvres. On a dit que de telles statistiques sont des visages dont a essuyé les larmes. Nous connaissons ces gens: c'est la spécialité des Églises. Voilà pourquoi nous pensons pouvoir contribuer à la discussion. Nous connaissons les visages et les noms des gens, car nous avons parfois aidé à essuyer leurs larmes.

Nous avons des liens avec des groupes confessionnels ailleurs dans le monde et nous sommes parfois leurs porte–parole ici. Nous ne sommes pas simplement un groupe national. Notre partenariat franchit les frontières nationales, qui sont un peu fictives de toute façon. Les voix de nos partenaires d'autres régions du monde se font entendre ici, y compris celles des Canadiens qui travaillent dans ces régions, qui y sont pour longtemps, qui parlent la langue locale et ont des sources d'information auxquelles ni les gouvernements, ni personne d'autre n'ont parfois accès. Voilà le genre de connaissances spécialisées que nous essayons de présenter dans notre mémoire.

En terminant, je veux dire que nous venons témoigner en amis. Nous savons que beaucoup d'entre vous appartiennent à des groupes confessionnels. Nous ne sommes pas l'Église ou le groupe confessionnel qui prend la parole contre les dirigeants politiques. Vous assumez vos responsabilités en fidèles à un endroit plus difficile que celui où oeuvrent certains d'entre nous, où les pressions sont nombreuses et les compromis, obligatoires. Nous vous présentons aujourd'hui la conviction commune d'une

[*Text*]

compromise you will have to make should not be made on the backs of the most vulnerable people in the world's shrinking neighbourhood.

I'm going to stop there and ask Bishop Faber MacDonald if he would lead us into this brief.

Bishop MacDonald: I understand you have a copy of the brief, which is entitled "Peace with Justice in a Global Community".

Our concern for the global community flows from two sources: first from our experience, and second from our faith.

As mentioned, we have networked with church groups and other groups of all kinds from around the world. We've worked together on aid, human rights, development, and environmental issues, and we've done this in a context of interfaith dialogue. We've listened not only to people in the Third World but also people from the Third World who have come to our country. So that's the first source of our concern. It arises from our experience as churches, our global experience.

Second is our faith. We believe that the human person, male or female, is created in God's image and anything that diminishes or prevents or frustrates the full development of the human person to his or her potential frustrates the revelation of God's image—frustrates God, that's it.

Peace is not just the absence of war; peace is the absence of or the elimination of the factors and the causes of war. Peace in the Judeo-Christian and Muslim tradition is "shalom", peace with God, at one with God, harmony with fellow human beings and with creation.

• 1550

As to justice, as long as there's one human being on the face of the earth who is unable to achieve, to fulfil and realize his or her full potential as a human person, you'll have a situation of injustice. Our faith drives us to dream the impossible dream—the building of a world where every single human person can realize fully his or her potential. What a marvellous world this would be if we had in place international structures that would enable every person born into this world to become fully human, fully realizing his or her potential.

This touches on an issue that has become one of enormous proportions today for us, and that is our relationship with creation and the integrity of creation. I'm speaking out of my own present personal experience with the fishery crisis in Newfoundland, where the degradation of the resource in many different ways—degrading practices of one kind or another—has led to a certain human degradation. This is what's being experienced. It's bringing out the fundamental relationship and the nature of the relationship between the human creature and the rest of creation. It invokes then that ancient symbol that's buried beneath the pages of Scripture, the symbol of stewardship, long neglected.

[*Translation*]

partie importante de la communauté canadienne: le fardeau de tout compromis qui s'imposera ne devrait pas reposer sur le dos des gens les plus vulnérables du village planétaire qui se rétrécit de plus en plus.

Je vais m'arrêter ici et demander à l'évêque Faber MacDonald de nous présenter le mémoire.

Monseigneur MacDonald: Je crois savoir que vous avez une copie du mémoire qui s'intitule «Paix dans la justice dans une communauté mondiale».

Notre préoccupation à l'égard de la communauté mondiale provient de deux sources: d'abord, de notre expérience et ensuite, de notre foi.

Comme on l'a dit, nous avons établi des réseaux avec des groupes d'Églises et d'autres groupes de tous les genres et de toutes les régions du monde. Nous avons collaboré dans les domaines de l'aide, des droits de la personne, du développement et de l'environnement et ce, dans un contexte de dialogue interconfessionnel. Nous avons écouté non seulement les habitants du Tiers-Monde, mais aussi ceux du Tiers-Monde qui ont immigré chez nous. Voilà donc la première source de notre préoccupation qui découle de notre expérience d'Églises, de notre expérience mondiale.

Il y a ensuite la foi. Pour nous, l'être humain, homme ou femme, est créé à l'image de Dieu; tout ce qui l'empêche de se développer et d'atteindre son plein potentiel entrave la révélation de l'image de Dieu—c'est-à-dire de Dieu.

La paix, ce n'est pas simplement l'absence de guerre: c'est l'absence ou l'élimination des facteurs et des causes de guerre. Dans la tradition judéo-chrétienne et musulmane, la paix c'est le «shalom», la paix de Dieu, l'unité avec Dieu, l'harmonie avec les autres êtres humains et avec la création.

Quant à la justice, tant qu'il y aura sur Terre un être humain incapable d'atteindre et de réaliser son plein potentiel d'être humain, il y aura de l'injustice. Notre foi nous pousse à rêver à l'impossible—à un monde où tous les êtres humains pourront réaliser leur plein potentiel. Quel monde merveilleux ce serait si nous avions des structures internationales qui permettraient à tout être humain venu sur cette planète de devenir pleinement humain et de réaliser son plein potentiel.

Cela touche une question qui a maintenant des proportions énormes pour nous, soit celle de notre relation à la création et de l'intégrité de la création. Je m'appuie sur mon expérience personnelle actuelle de la crise des pêches qui sévit à Terre-Neuve, où la dégradation de la ressource de nombreuses façons différentes—les pratiques dégradantes, d'un genre ou d'un autre—a entraîné une dégradation de l'être humain. C'est ce qui se passe actuellement. Cette situation met en évidence la relation fondamentale entre la créature humaine et le reste de la création, ainsi que la nature de cette relation. Elle évoque l'ancien symbole enfoui dans les pages des Écritures, le symbole de la bonne gestion, négligé depuis longtemps.

[*Texte*]

We would be the first to admit, as churches, that we've sterilized it, associating it almost exclusively with the collection plate on Sunday morning. We're beginning to move in that direction. Thanks be to God, I think there's an enormous potential there to address issues of peace, justice and well-being in the exploration of that ancient, rich, deep, biblical symbol.

To conclude, we recognize that this is your search. You're searching in the name of Canada to find the kinds of structures that should serve this new world order. We'd like to think that we'd be able to contribute something and be with you in this search today.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Bishop.

Mr. Shaikh: Being a practitioner, I would really like to share with you some of our experiences, which are gained over the period of our experience as a new Canadian NGO, as a new Canadian Muslim NGO.

The organization is about nine years old and is operating in four parts of the globe, in Africa, the Middle East, South Asia and—I was going to say eastern Europe but I'm changing my mind—I'm just going to say in Bosnia. My personal and organizational experience is related to Somalia.

Canada has contributed in the areas of peacekeeping, in humanitarian assistance through the UN agencies and also refugee settlement in Canada. The question is, in my opinion, did we really make any difference? Obviously I have my own biases, but as an NGO I would like to submit that our involvement should really have been more in the area of peacemaking rather than peacekeeping, providing preventive solutions to the displaced people rather than assisting them in seeking asylum in Canada.

The third one is that instead of piggybacking on UN agencies, I would have preferred that we could have utilized more of our own Canadian NGOs in channelling that assistance. One of the reasons that preference is given to NGOs over UN agencies is cost-effectiveness. But the most important reason is that NGOs are much more result oriented.

• 1555

At this stage, all of us are aware that there are close to 70 million refugees or displaced people in the world, and all of us are part of the global village. All of us are making a search for a secure place to live and raise our families. It's common knowledge now that Canada is the best country to live in, as being identified a second time by UNDP.

If we are the number one country to live in, enjoying all those privileges, then obviously we also have an obligation towards the people who are less privileged, to make their life better and also the living environment much better. Instead of a large number of them moving towards the northern countries, we can make it possible for them to live in the same place and make that place much happier. The environment is much more conducive to raising a family.

That goal can only be achieved through sustainable development and enpowerment of people, and Canadians are good at that. We achieve results. I would like to really convey or express my feeling that we should take a special pride—

[*Traduction*]

Les Églises seraient les premières à admettre que nous avons stérilisé ce symbole, l'associant presque exclusivement au plateau de la quête du dimanche matin. Nous commençons à évoluer dans cette direction. Dieu merci, l'étude de ce symbole biblique profond, riche et ancien présente d'énormes possibilités pour aborder les questions de paix, de justice et de bien-être.

En terminant, nous reconnaissons que la quête est la vôtre. Vous cherchez, au nom du Canada, les structures qui devraient servir ce nouvel ordre mondial. Nous souhaitons pouvoir contribuer et vous accompagner dans cette recherche.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monseigneur.

Mr. Shaikh: Comme je suis praticien, j'aimerais vraiment vous faire part de certaines de nos expériences de nouvelle ONG canado-musulmane.

Notre organisation, qui a environ neuf ans, est active dans quatre régions du monde: en Afrique, au Moyen-Orient, dans le Sud-Est asiatique et j'allais dire en Europe de l'Est, mais je vais dire simplement en Bosnie. Mon expérience organisationnelle et personnelle est liée à la Somalie.

Le Canada a fait sa part dans les domaines du maintien de la paix, de l'aide humanitaire fournie par l'entremise des organismes des Nations Unies, sans oublier les réfugiés qu'il a accueillis. Il faut se demander si notre apport a réellement fait une différence. J'ai évidemment mes propres préjugés, mais comme représentant d'une ONG, j'estime que nous aurions dû en faire davantage pour établir plutôt que maintenir la paix, et fournir des solutions préventives aux personnes déplacées au lieu de les aider à demander asile au Canada.

Troisièmement, au lieu de profiter des organismes des Nations Unies, j'aurais préféré que nous utilisions davantage nos propres ONG canadiennes pour fournir de l'aide. La rentabilité est une des raisons pour lesquelles on préfère les ONG aux organismes des Nations Unies. La raison la plus importante, toutefois, c'est que les ONG sont beaucoup plus axées sur les résultats.

Nous savons tous maintenant qu'il y a près de 70 millions de réfugiés ou de personnes déplacées dans le monde et que nous vivons tous dans le village planétaire. Nous recherchons tous un endroit sûr où vivre et élever nos familles. Tout le monde sait maintenant que le Canada est le meilleur pays où vivre, comme l'a affirmé une deuxième fois le PNUD.

Si nous sommes le meilleur pays où vivre et que nous profitons de tous ces privilèges, alors il est évident que nous avons aussi l'obligation d'améliorer la vie des gens moins privilégiés et d'améliorer beaucoup le milieu de vie. Nous pouvons rendre leur chez eux plus heureux et permettre à beaucoup d'entre eux de vivre chez eux au lieu de déménager vers les pays septentrionaux. L'environnement y est beaucoup plus propice à l'éducation d'une famille.

Ce but ne peut être atteint que par le développement durable et la responsabilisation des gens, ce en quoi les Canadiens excellent. Nous obtenons des résultats. Je veux vraiment vous dire que nous devons être particulièrement

[*Text*]

Canadian people, NGOs, and also the Government of Canada—in what we accomplished in South Africa. We have assisted in fighting against apartheid, in facilitation of democratization and also rebuilding the society. We should be proud of our accomplishment.

When I'm talking about South Africa, at the same time I'm thinking of another nation that is now emerging, which is in the occupied territories of Palestine. I would like to quote Richard Gwyn, who wrote in *The Toronto Star* of May 13, and I quote:

> Canadian aid to South Africa. . . has been. . . large ($13 million) and inspired.
>
> By contrast, Canada, and virtually the entire West, has until now looked on the Palestinians as terrorists, and. . . looked the other way.

I understand that PLO chairman, Yasser Arafat, who is invited by the Prime Minister. . . he needs a ministerial permit to come to Canada.

I guess most of us who are coming from those Abrahamic traditions, and being followers of those Abrahamic traditions—Christians, Jews and Muslims—would like to see peace in the Middle East. That fragile peace accord between the Israelis and the PLO may not last long if we do not take concrete steps in rebuilding the newly created state. Our assistance in the establishment of civil society will not happen until the disparities between Israelis and Arabs are taken care of or removed.

On the homefront, foreign policy should reflect one reality, and Dr. McLeod has referred to that one, that now Canada is becoming a multicultural country and also a multifaith country.

• 1600

The new policy, I hope, will reflect the new reality and especially will make use of the resources that new immigrants like me are offering to Canada in building bridges between Canada and especially the Third World. The efforts of these new immigrants should be supported, facilitated, and CIDA, especially, can play a very important role.

One request I especially would like to make to CIDA and its NGO division is that the assistance pie, which has been divided earlier, especially the mid–1950s and before. . . it leaves very small room and literally no room for the emerging new Canadian NGOs. I hope this committee will address that issue.

The last and most important issue I would like to bring to your attention is another emerging dynamic, which itself is new, innovative, although it's experimental, and which is an inter–faith NGO effort, especially currently being done by Christians and Muslims jointly in providing Canadian assistance to the victims of the Gulf War in Iraq, in Somalia, in Bosnia.

The effort is small at this stage. To some people it could be symbolic, but really, for people who are involved it's an important step. It's a unique and innovative approach in bringing people closer, especially in the name of God, which in the past divided people. Not only has it divided people, but it has also destroyed innocent human lives over a long period of time.

[*Translation*]

fiers—les Canadiens, les ONG, sans oublier le gouvernement du Canada—de ce que nous avons réalisé en Afrique du Sud. Nous avons soutenu la lutte contre l'apartheid, facilité la démocratisation et aidé à reconstruire la société. Nous devons être fiers de nos réalisations.

Lorsque je parle de l'Afrique du Sud, je pense en même temps à un autre pays qui commence à se former dans les territoires occupés de la Palestine. Richard Gwyn écrivait, dans le *Toronto Star* du 13 mai, et je cite:

> L'aide du Canada à l'Afrique du Sud, 13 millions de dollars, a été importante et bien inspirée.
>
> En revanche, le Canada et presque tous les autres pays occidentaux ont jusqu'à maintenant considéré les Palestiniens comme des terroristes et fermé les yeux.

Je crois savoir que le président de l'OLP, Yasser Arafat, que le premier ministre a invité. . . a besoin d'un permis ministériel pour entrer au Canada.

Je suppose que la plupart d'entre nous qui sommes issus et adeptes des traditions d'Abraham—Chrétiens, Juifs et Musulmans—aimerions voir la paix régner au Moyen–Orient. Le fragile accord de paix conclu entre les Israéliens et l'OLP pourrait ne pas durer longtemps si nous ne prenons pas de mesures concrètes pour reconstruire un nouvel État. Nous ne pourrons aider à établir une société civile que lorsque les disparités entre les Israéliens et les Arabes seront disparues.

Au Canada, la politique étrangère devrait refléter une réalité à laquelle M. McLeod a fait allusion, soit que le Canada est en train de devenir un pays multiculturel et multiconfessionnel.

J'espère que la nouvelle politique sera le reflet de la réalité nouvelle et, plus précisément, qu'elle mettra à contribution les ressources que les nouveaux immigrants comme moi offrent au Canada pour nouer des liens entre le Canada et le Tiers–Monde en particulier. Il faudrait appuyer et faciliter les efforts de ces nouveaux immigrants et l'ACDI surtout peut jouer un rôle très important à cet égard.

Il y a une chose que je veux tout particulièrement demander à l'ACDI et à sa Direction des ONG: l'enveloppe de l'aide, qui a été répartie auparavant, au milieu des années cinquante et même avant. . . ne laisse plus grand place, à peu près rien, pour les nouvelles ONG canadiennes. J'espère que votre comité se penchera sur la question.

La dernière question, et la plus importante, sur laquelle je veux attirer votre attention porte sur une autre dynamique qui est en soi nouvelle, novatrice, mais expérimentale: je veux parler de l'effort interconfessionnel d'ONG que déploient actuellement les Chrétiens et les Musulmans en fournissant conjointement de l'aide canadienne aux victimes de la Guerre du golfe en Iraq, et des affrontements en Somalie et en Bosnie.

L'effort est limité pour le moment. Il peut être symbolique pour certains, mais c'est un pas important, en réalité, pour les intéressés. Il s'agit d'une démarche unique et novatrice visant à rapprocher les gens, particulièrement au nom de Dieu qui les divisait auparavant. Non seulement leur foi les a–t–elle divisés, mais elle a aussi détruit des vies humaines innocentes pendant longtemps.

[*Texte*]

This kind of approach or this inter–faith initiative offers enormous potential for us to reach out to people in Palestine, people in Sudan, in Kashmir and a number of places. I hope the new foreign policy will consider those realities in reaching out to people.

Lastly, I would like to submit that collectively politicians, NGOs and the general public are all interested in channelling resources, in sharing our resources, in making the world a better place to live and to raise a family.

So, hopefully, not only will Canada remain as a number one country, the best place to live in, but hopefully all of us will try to make the world as a whole a place to live and raise our family.

Thank you very much.

Mr. McLeod: Thank you, Hameed.

Finally, Bernard Dufresne will walk us through some of the specific policy recommendations beginning on page 3 and forward.

M. Dufresne: Merci. Avant de débuter, monsieur le président, est–ce que vous voulez vérifier votre horloge pour me dire combien de temps il me reste? Parce que je ne veux pas prendre trop de temps, justement.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Si vous prenez 10 minutes, ça vous laisserait 45 minutes pour des questions et les réponses. Est–ce que ça vous semble satisfaisant?

M. Dufresne: Je vais aller à l'essentiel.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oui, oui, d'accord.

M. Dufresne: Pour que nous gagnions du temps. Alors, comme le disait M. McLeod, c'est à la page trois de la version française, et aussi à la page trois en anglais.

La paix requiert et repose sur des conditions sociales, économiques et politiques. C'est donc en canalisant son attention, ses énergies et ses ressources vers l'édification de conditions propices à la paix et au renforcement de la communauté mondiale que le Canada peut apporter sa contribution la plus efficace.

• 1605

Pour le gouvernement canadien, cela signifie un changement de politique en vertu duquel, au lieu d'affecter ses ressources immenses à des réponses militaires aux conflits, il investirait davantage dans des démarches de développement social, économique et diplomatique visant à établir des conditions sociales, économiques et politiques propices à la paix.

La politique étrangère du pays doit viser à corriger l'effet des politiques passées qui étaient source d'injustices et créaient souvent des conditions qui contribuaient à des sources de conflits. La politique étrangère doit donc s'attaquer à la racine même des injustices et des conflits. La politique étrangère du Canada doit faire en sorte que les régimes sociaux et politiques contribuent à la dignité humaine et reposent sur une véritable participation démocratique des populations. La justice doit se mesurer à l'impact des politiques sur les groupes les plus marginalisés tant au plan économique que politique. Femmes, groupes minoritaires, peuples autochtones, pauvres des régions urbaines et rurales, réfugiés et enfants.

[*Traduction*]

Une telle démarche ou initiative interconfessionnelle ouvre d'énormes possibilités pour atteindre la population de la Palestine, du Soudan, du Cachemire et d'ailleurs. J'espère que la nouvelle politique étrangère tiendra compte de ces réalités en cherchant à atteindre les gens.

Enfin, j'estime qu'ensemble, les politiciens, les ONG et le grand public sont tous intéressés à affecter des ressources, à partager nos ressources, à faire du monde un meilleur endroit où vivre et élever une famille.

C'est pourquoi j'espère non seulement que le Canada demeurera le meilleur endroit où vivre au monde, mais aussi que nous essayerons tous de faire du monde entier un endroit où vivre et élever une famille.

Merci beaucoup.

M. McLeod: Merci, Hameed.

Enfin, Bernard Dufresne nous parlera de certaines des recommandations stratégiques que l'on trouve aux pages 4 et suivantes du mémoire.

Mr. Dufresne: Thank you. Before I begin, Mr. Chairman, would you tell me how much time I have? Because I do not want to be too long.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If you took 10 minutes, that would leave you 45 minutes for questions and answers. Does that seem satisfactory to you?

Mr. Dufresne: I will stick to the essential.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, agreed.

Mr. Dufresne: In order to save time. As Mr. McLeod was saying, we start at page 3 of the French version and also at page 3 of the English version.

Peace requires and is based on social, economic and political conditions. Canada can make its most effective international contribution by refocusing its attention, its energy and its resources on building the conditions for peace and strengthening a global community.

For the Canadian government, this would involve a policy change that would shift substantial resources away from a military response to conflict in order to invest Canada's resources in social, economic and diplomatic efforts that build conditions for peace.

Canada's foreign policy must seek to rectify the accumulated effect of past policies which augmented injustice and created the conditions for conflict. Thus, foreign policy must address the root causes of injustice and conflict. Canadian foreign policy must ensure that social and political systems contribute to human dignity and are based on democratic participation. The measure of justice must be judged by assessing the impact of policies on those most economically and politically marginalized, such as women, minority groups, indigenous people, the urban and rural poor, refugees and children.

[*Text*]

La politique étrangère du Canada devrait donc privilégier, premièrement, l'édification de conditions propices à la paix, deuxièment, le rétablissement et le maintien de la paix et troisièment, prôner une réforme des institutions multinationales, créatrice de paix dans une communauté internationale juste et durable.

La politique étrangère du pays peut donc contribuer à établir des conditions propices à la paix en poursuivant les objectifs suivants: promouvoir le développement équitable de la personne, promouvoir le développement durable, promouvoir des politiques financières et commerciales qui privilégient la personne et l'environnement, promouvoir le respect des droits de la personne et oeuvrer à la prévention de la guerre.

Au chapitre de la promotion du développement équitable de la personne, nous avons deux propositions de politique. La première, l'aide publique au développement devrait être conçue et mise en oeuvre en vue de stimuler chez les communautés, un développement social–économique autonome fondé sur la justice sociale et le respect des cultures. On devrait donc faire la distinction entre l'aide internationale, l'aide au développement et les intérêts commerciaux du pays. La seconde, la politique canadienne devrait s'attacher à prévenir les situations naturelles, politiques ou sociales, succeptibles d'accroître le nombre de réfugiés, des personnes déplacées dans leur propre pays ou des immigrants, plutôt que de corriger la situation après coup.

Au chapitre de la promotion du développement durable, le Canada devrait appliquer de façon uniforme, des principes de développement durable à la production et à l'exportation de biens, et également appliquer ces principes à ses décisions concernant l'aide internationale, le commerce international, et les investissements du Canada à l'extérieur.

La proposition politique suivante concerne toujours le même sujet. Le Canada devrait modifier ses propres modes de surconsommation, et demander aux autres pays industrialisés du Nord de coopérer en agissant de même, et appuyer les pays du Sud dans leurs recherches de stratégies de développement fondées sur un développement durable et des modes de consommation adéquats.

Au chapitre de la promotion des politiques financières et commerciales privilégiant la personne et l'environnement, le Canada devrait rechercher la conclusion d'un accord international permettant d'effacer ou de réduire substantiellement la dette des pays du Tiers monde, aux institutions multilatérales.

Le gouvernement devrait également prendre l'initiative d'une nouvelle réglementation des marchés mondiaux dans l'intérêt d'une meilleure stabilité économique et d'une plus grande responsabilisation.

Le gouvernement devrait également réviser les accords commerciaux internationaux pour leur faire prendre en compte les besoins des plus petits et des plus pauvres parmi les pays en voie de développement. Cela implique la reconnaissance du «principe du développement» qui accorderait, en fait, aux pays en voie de développement un traitement de faveur, un traitement particulier dont l'accès préférentiel au marché canadien, et des exemptions répondant à leurs besoins de bâtir, et leur capacité de production, de manière à pouvoir concurrencer, sur un pied d'égalité, les pays plus riches et plus puissants.

[*Translation*]

Canada's foreign policy should give priority to, first, building the conditions for peace, secondly, restoring and keeping the peace and, thirdly, reforming multilateral institutions to create peace in a just and sustainable global community.

Canadian foreign policy can contribute to building the conditions for peace by pursuing the following objectives: promoting equitable human development, promoting environmentally sustainable development, promoting international financial and trade policies that put people and the environment first, promoting respect for human rights and preventing war.

As far as promoting equitable human development is concerned, we have two policy proposals. First, official development assistance should be developed and implemented so as to enhance the self–reliant social and economic development of local communities based on social justice and cultural respect. Therefore, there should be a distinction between international aid, development aid and Canada's commercial interests. Second, Canadian foreign policy should stress prevention of natural, political or social situations which could produce refugees, internally displaced persons or migrants rather than try to relieve such situations after people have already been forced to move.

As for promoting environmentally sustainable development, Canada should apply environmentally sustainable development principles consistently in the production and export of goods and in its international aid, trade and investment decisions.

The next policy proposal deals with the same subject matter. Canada should modify its own unsustainable patterns of consumption, seek the cooperation of other Northern industrialized countries in doing the same, and support Southern countries in the pursuit of development strategies based on sustainable development and adequate patterns of consumption.

In terms of promoting international financial and trade policies that put people and the environment first, Canada should take leadership in seeking international agreement to cancel or substantially reduce the debt of low–income countries to multilateral institutions.

The Canadian government should take the lead to re–regulate world currency markets in the interests of greater economic stability and accountability.

Canadian government should review international trade agreements to take into account the needs of smaller and weaker less developed countries. This involves recognizing the "development principle" which would give less developed countries special treatment—including preferential access to Canadian markets—and exemptions in recognition of their need to build up their productive capacity before they can compete on a equal footing with larger, more powerful countries.

[*Texte*]

Au chapitre de la promotion des droits de la personne, nous recommandons que le gouvernement canadien, dans toutes ses relations bilatérales et multilatérales, accorde une très haute priorité à la promotion et au respect des droits de la personne. Le gouvernement devrait également mettre sur pied des mécanismes de responsabilisation, assurant que le Canada, dans tous ses engagements internationaux, se fasse le promoteur du respect des droits de la personne.

Enfin, le gouvernement canadien devrait appuyer le renforcement du développement démocratique et la constitution et le développement de sociétés civiles fortes et indépendantes. Je souligne ici qu'il ne s'agit pas seulement du développement démocratique institutionnel. Mais je pense que nous devons considérer davantage ce que nous appelons la participation réelle des gens aux organisations civiles, à être membres des sociétés civiles (organisations communautaires, entre autres, et coalitions de groupes populaires).

Au chapitre de la prévention de la guerre, la politique étrangère devrait accorder la priorité à la prévention des conflits armés, dans des situations et les régions où existent un certain nombre de tensions.

Enfin, un cinquième point. Lorsque les tensions sont telles qu'il y a déclenchement d'hostilités, la plus importante recommandation que nous faisons au niveau du rétablissement et du maintien de la paix, est celle qui apparaît à la page 12 de la version française, et qui dit que le Canada devrait restructurer les rôles et les compétences des forces armées de telle façon qu'au lieu d'être formées strictement pour le combat, elles se spécialisent dans des fonctions de maintien de la paix et de l'ordre et des tâches humanitaires.

Enfin, au point six, en ce qui concerne la réforme des institutions internationales, nous croyons que le gouvernement canadien doit poursuivre ce qu'il entreprend. Le Canada a déjà une très bonne renommée au niveau des instances des Nations Unies. Je pense que nous voulons l'encourager et essayer de soutenir encore plus d'actions en faveur de la réforme et de la consolidation du système international, notamment des instances des Nations Unies.

D'autre part, le gouvernement devrait réviser sa participation au fonds monétaire international, à la banque mondiale et aux banques de développement multilatérales régionales, et prôner la réforme immédiate et la mise en place, si possible, d'autres institutions plus représentatives et plus responsables devant le public, et ce, sous l'égide des Nations Unies.

Le gouvernement devrait également s'attacher à réformer les institutions commerciales internationales, pour assurer une représentation plus démocratique de tous les pays, et pour réglementer les opérations des sociétés multinationales, dans l'intérêt du bien commun de la communauté internationale.

Enfin, le Canada devrait appuyer les initiatives renforçant l'occasion d'une participation significative des organisations non-gouvernementales au sein des Nations Unies et au sein d'autres organisations internationales.

Merci, monsieur le président, en espérant avoir été assez vite.

[*Traduction*]

• 1610

In terms of promoting respect for human rights, we recommend that the Canadian government should give high priority in all bilateral and multilateral relationships to promoting respect for fundamental human rights. The Canadian government should develop mechanisms of public accountability to ensure that all Canadian international involvement promotes respect for human rights.

Last, the Canadian government should provide support to strengthening democratic development and strong and independent civil societies. I emphasize here that I am not talking about institutional democratic development only. However, I think that we should give more consideration to what is called real involvement of people in civil organizations, being members of civil societies (community organizations among others and grassroot coalitions).

With respect to preventing war, Canadian foreign policy should give priority to the prevention of armed conflicts in situations and regions of tensions.

Finally, a fifth point. When tensions are such that war breaks out, our most important recommendation as far as restoring and maintaining peace is the one which appears at page 11 of the English version and where it is said that Canada should restructure the roles and capabilities of Canadian Armed Forces away from general purpose combat to specialized peacekeeping, humanitarian and policy functions.

Then, on point six, that is reforming international institutions for global community, we believe that the Canadian government must keep on doing what it is doing. Canada already has a very good reputation within the UN organizations. I think that we want to encourage Canada and try to support still more action for the reform and consolidation of the international system, notably the UN organizations.

On the other hand, the Canadian government should review its participation in the International Monetary Fund, the World Bank, and regional multilateral development banks with a view to their immediate reform and their possible replacement by new, more representative and publicly accountable institutions under the United Nations.

The Canadian government should work to reform international trade institutions in order to ensure more democratic representation of all countries and regulate the operations of multinational corporations in the interests of the common good.

Lastly, the Canadian government should support initiatives which strengthen the opportunity for meaningful participation of non-governmental organizations in the United Nations and other international organizations.

Thank you, Mr. Chairman, and I hope that I have been fast enough.

[*Text*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous l'avez fait en exactement 10 minutes. Merci beaucoup. Donc, c'est le moment des questions.

Mr. Penson (Peace River): Mr. MacDonald, you're from Newfoundland, I understand.

Bishop MacDonald: I'm originally from Prince Edward Island, but I've been in Newfoundland for 14 years.

Mr. Penson: In your brief you say that Canada should achieve the goal of writing off Third World debt. Who should write off our debt? Is that a realistic suggestion? We have substantial debt in our country and it's impacting Canadians pretty hard. I think Canadians are pretty good in terms of donations in support of foreign policy and aid. To suggest writing down Third World debt—what would that do to the Canadian taxpayer's share of it? Have you given any thought to what the implications might be of something like that?

• 1615

Bishop MacDonald: I'll rely on others to come in on this, but when you put the whole thing in context, there's really no choice. The situation of the poorer countries is continuing to deteriorate and they are becoming poorer and poorer. Sure, we may have some debt, but we don't have the dehumanizing debt that some of these Third World countries have. Our people are enjoying one of the finest standards of living in the world. When you put it in that global context, we have no choice but to begin to address the crushing burden of Third World debt. These countries will never be able to find their way out on their own.

That's a general response. I'm sure some of the other—

Mr. Howlett: I think it's important to point out that although we like to think of ourselves as a country that is giving aid, as a whole the western countries actually enjoy a negative transfer of wealth. We are getting more money from Third World countries in debt payments than all the aid and other money going to Third World countries, so there's a net transfer from south to north. One of the main reasons for that is the onerous interest payments on past debt.

Of particular concern to us is the multilateral debt. Canada has taken some leadership in alleviating the bilateral debt to the least developed countries. That was something that we supported, but at this point there is still a large amount of debt owed to the IMF and the World Bank. There is need for Canada to show international leadership to get the IMF to change its rules and allow the write–off of debt from multilateral institutions.

The other point I want to make is that the Canadian government assisted Canadian banks in offloading their risk onto Third World countries. Canadian taxpayers actually subsidized that as the banks were able to deduct that from their profits and paid less tax as a result. But the debt that they've written down in that way—even though on commercial loan markets it's 40% or 50% of the nominal value, Third World countries are still liable for the full 100%. So at minimum there

[*Translation*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You made it in exactly ten minutes. Thank you very much. We are now open for questions.

M. Penson (Peace River): Monsieur MacDonald, vous êtes de Terre–Neuve, n'est–ce pas?

Monseigneur MacDonald: Je suis originaire de l'Île–du–Prince–Édouard, mais je vis à Terre–Neuve depuis 14 ans.

M. Penson: Vous dites dans votre mémoire que le Canada devrait réussir à radier la dette du Tiers–Monde. Qui devrait radier la nôtre? Votre suggestion est–elle réaliste? La dette nationale est énorme et touche durement les Canadiens. Les Canadiens sont assez généreux lorsqu'il s'agit d'appuyer par leurs dons la politique et l'aide étrangères. Si l'on suggère de radier la dette du Tiers–Monde, quel en serait l'effet sur la part du contribuable canadien? Avez–vous réfléchi aux conséquences d'une telle décision?

Monseigneur MacDonald: Je vais n'en remettre à la réponse d'autres intervenants, mais si l'on place toute la question dans son contexte, nous n'avons pas le choix en réalité. La situation des pays les plus pauvres continue de se dégrader et ils s'appauvrissent davantage. Le Canada est peut–être endetté, mais il n'a pas à supporter l'endettement déshumanisant de certains de ces pays du Tiers–Monde. La population canadienne jouit d'un des meilleurs niveaux de vie au monde. Lorsqu'on place tout cela dans ce contexte global, nous n'avons pas le choix: nous devons nous attaquer à l'endettement écrasant du Tiers–Monde. Ces pays ne pourront jamais s'en sortir seuls.

C'est là une réponse générale. Je suis sûr que certains des autres. . .

M. Howlett: Il importe de signaler que même si nous nous considérons comme un pays donateur, dans l'ensemble, les pays occidentaux bénéficient en réalité d'un transfert négatif de richesse. Nous recevons des pays du Tiers–Monde, sous forme de paiements de remboursement de la dette, plus d'argent que toute l'aide et les autres fonds que ceux–ci obtiennent: il y a donc un transfert net du Sud vers le Nord. Les paiements d'intérêts onéreux sur la dette en souffrance sont une des principales causes de ce transfert.

La dette multilatérale nous préoccupe particulièrement. Le Canada a donné l'exemple en allégeant la dette bilatérale des pays les moins développés. Nous avons appuyé cette décision, mais la dette au FMI et à la Banque mondiale demeure énorme. Le Canada doit agir en chef de file sur la scène internationale afin d'amener le FMI à modifier ses règles et à permettre la radiation de créances d'institutions multilatérales.

J'ajoute que le gouvernement du Canada a aidé des banques canadiennes à se décharger de leur risque sur les pays du Tiers–Monde. Les contribuables canadiens ont subventionné en réalité cette décision, car les banques ont pu déduire ces sommes de leurs profits et payer ainsi moins d'impôt. Or, la dette qu'elles ont ainsi radiée—même si elle représente 40 ou 50 p. 100 de la valeur nominale sur les marchés des prêts commerciaux, cette dette, les pays du Tiers–Monde en sont quand même

[*Texte*]

should be a write–down to reflect the real value given to those debts in international markets. It shouldn't be just the banks that enjoy Canadian government largesse; it should be passed on to the countries that actually incurred this debt.

Mr. Penson: Canada's budget this year is $164 billion. Our revenues will fall short by $40 billion, so we will have to borrow $40 billion to finance operations. Should we be borrowing from Japan, the United States and other countries to write down debt? The high standard of living that we have in Canada is being financed on the backs of future generations to some extent.

Bishop MacDonald: I understand your point that at some point we may not have any choice, that this might have to be written off in any event. But I just want to remind you about the implications of what we're doing here, because we're financing this from future generations. We're borrowing to help others.

Mr. Howlett: The real choice that has to be made, and what we're arguing for, is a shift of resources away from conventional military... That's where Canada is spending far more than all the aid we give. By shifting resources in that way we are able to deal with the conditions that lead to crisis, because it's very expensive for Canada to respond with peacekeeping forces. That's a very expensive way to assist in helping to sustain the world community.

• 1620

It would bemuch better, much more cost–effective, if we were to spend our resources in preventative measures. That's where there should be a transfer of resources and they would be much better used in that way. That's where there might in fact be some savings to be realized, if we were able to shift the resources.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you. Mr. Leblanc.

M. Leblanc (Longueuil): Votre mémoire est long et on y aborde beaucoup de sujets. Je pense qu'il touche à peu près à tout. Il est très intéressant.

J'ai visité quelques pays d'Afrique. Je vois aussi la façon dont on a traité les Amérindiens du Canada. Il me semble qu'on essaie d'imposer nos cultures et qu'on dépense beaucoup d'argent pour les imposer. On ne respecte pas suffisamment les cultures de ces pays éloignés qui vivent depuis des années de la même façon. En imposant nos cultures, on déchire souvent ces personnes au lieu de les aider. J'ai l'impression qu'on a gaspillé beaucoup d'argent et d'énergie dans le passé. On parle d'avenir. Doit–on continuer à offrir notre aide de la façon dont on l'a fait dans le passé?

J'ai l'impression qu'on a fait du mauvais développement et qu'on a très peu respecté ces cultures et ces personnes. On vit de graves problèmes ici, avec nos Amérindiens, et je pense qu'on est aussi en train de vivre de graves problèmes avec les pays d'Afrique en essayant de les développer selon notre culture et nos habitudes, en respectant peu leur culture. Il me semble que si on faisait du développement principalement à partir de la base, en leur permettant de bien se nourrir, ils seraient en

[*Traduction*]

responsables à 100 p. 100. C'est pourquoi il faudrait au moins réduire la dette afin de refléter la valeur réelle qui lui est accordée sur les marchés internationaux. Les banques ne devraient pas être les seules à bénéficier des largesses du gouvernement du Canada: ce sont les pays débiteurs qui devraient en réalité en profiter.

M. Penson: Le budget du Canada s'élève à 164 milliards de dollars cette année. Nous aurons un déficit de 40 milliards c'est pourquoi nous devons emprunter 40 milliards pour financer les activités. Faudrait–il emprunter du Japon, des États–Unis et d'autres pays pour réduire la dette? Le niveau de vie élevé dont nous jouissons au Canada est financé jusqu'à un certain point sur le dos des générations futures.

Monseigneur MacDonald: Je comprends ce que vous dites, à savoir que nous n'aurons peut–être pas le choix un jour, qu'il faudra peut–être le faire de toute façon. Mais, je veux simplement vous rappeler les répercussions de ce que nous faisons ici parce que nous finançons la dette sur le dos des générations à venir. Nous empruntons pour aider quelqu'un d'autre.

M. Howlett: Le choix véritable qu'il faut faire, et ce que nous demandons, c'est déplacer les ressources des activités militaires classiques... C'est dans ce domaine que le Canada dépense beaucoup plus que toute l'aide que nous accordons. En déplaçant ainsi les ressources, nous pourrons nous attaquer à ce qui cause les crises, parce que les forces de maintien de la paix coûtent très cher au Canada. C'est une façon très coûteuse d'aider à soutenir la collectivité mondiale.

Il serait de loin préférable et beaucoup plus rentable de consacrer nos ressources à la prévention. C'est à cela qu'il faudrait affecter des ressources qui seraient beaucoup mieux utilisées ainsi. C'est là en fait que l'on pourrait réaliser des économies si nous pouvions réaffecter les ressources.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci. Monsieur Leblanc.

Mr. Leblanc (Longueuil): Your submission is long and deals with many issues. I think it deals with about everything. It is very interesting.

I have visited several African countries. I also see how Canada's American Indians have been treated. It seems that we are trying to impose our cultures and spending a lot of money to that end. The cultures of these foreign countries which have been living the same way for a longtime are not respected. By imposing our cultures, we often tear these people apart instead of helping them. I am under the impression that a lot of money and energy has been wasted in the past. We talk about the future. Must we continue to offer our aid the way we have offered it in the past?

I am under the impression that we have done bad development and that these cultures and these people were not respected very much. We have serious problems in Canada with our American Indians and I think that we are also experiencing serious problems with African countries. We are trying to develop them according to our culture and our habits, and not respecting their culture very much. It seems to me that if development started mainly at the grassroot level and allowed

[*Text*]

meilleure santé et on pourrait peut–être les changer très graduellement, pas en l'espace de 25, 30, 40 ou 100 ans, mais en l'espace de 300 ou 400 ans.

En Éthiopie, les gens vivent de la même façon depuis 10 000 ou 20 000 ans. Quand on visite les Éthiopiens sur leur terrain, on voit que ceux qu'on n'a pas touchés sont très heureux. Ceux qu'on a touchés sont malheureux parce qu'on a dérangé leur façon de vivre. Comme ils sont des millions de personnes, on n'arrivera jamais, avec les moyens qu'on a, à aider tout le monde à devenir comme nous dans les 25, 30, 40 ou 100 prochaines années.

C'est une réflexion assez large que je pose, mais il me semble qu'on aide mal ces gens. On ne respecte pas suffisamment leur culture.

M. Dufresne: Oui, sûrement. Il y a de mes collègues qui se dandinent sur leur chaise. Je suis sûr qu'ils sont prêts à répondre également, mais je vais me permettre de dire deux mots là–dessus.

Je pense que vous avez raison jusqu'à un certain point, au sens où l'expérience des pays occidentaux a été de vouloir imposer leurs façons de faire, leurs façons de voir, leur conception du monde, leur conception de la gestion et leur conception de l'administration.

L'expérience de la plupart des Églises représentées ici ou de leurs agences spécialisées qui apportent un soutien à des initiatives de développement social et économique ou dans le domaine de la santé, dans les pays où elles œuvrent, est de créer des liens avec des groupes de base. L'action faite par les Églises est habituellement vraiment ciblée avec des groupes de base communautaires qui se donnent des moyens sur place, qui établissent leurs propres priorités pour leur propre région, qui établissent leurs programmes et leurs objectifs. Ces groupes–là sont les partenaires des Églises et c'est là–dessus qu'on mise.

C'est un peu ce qui est mis de l'avant dans ce document, à savoir qu'on travaille, comme Dennis l'a souligné, à la base, à la prévention, et qu'on sème des germes de regroupement et d'organisation par les gens et pour les gens qui poursuivent leurs objectifs. On ne leur dit pas quoi faire. Ils savent quoi faire habituellement. Il faut les soutenir et les accompagner dans leurs propres modes et orientations et dans leur façon d'envisager le développement.

Évidemment, on est conscients de l'autre côté de la médaille. SNC–Lavalin ne fera pas de gros barrages avec cela. Cependant, tout en étant certainement favorables aux exportations canadiennes, compte tenu de l'état du monde, surtout des pays du Tiers monde, et des renseignements que nous donnent nos partenaires, nous croyons qu'il faut partir à la base. C'est là qu'il faut travailler. Il faut que vous nous appuyiez. On va vous appuyer chez vous aussi, mais c'est là qu'on doit mettre l'accent. Les investissements doivent aller aux groupes de base. Vous devez sensibiliser la population du Canada à cela.

• 1625

Je me permets de faire un *pitch*, en bon français, pour l'éducation au développement. Il faut qu'il y ait plus d'argent pour l'éducation au développement. Il y a 200 et quelques comités de *Ten Days for World Development* à travers le pays.

[*Translation*]

these people to feed themselves well, they would be in better health and they might perhaps be changed very gradually, not over 25, 30, 40 or 100 years, but on a 300 or 400 year time span.

In Ethiopia, people have been living the same way for over 10,000 or 20,000 years. When one visits Ethiopians in their country, one can see that those who have not been touched are very happy. Those who have been touched are unhappy because their way of life has been disturbed. Since they number in the millions, we will never succeed, with the means at our disposal, in helping everybody become like us within the next 25, 30, 40 or 100 years.

This is a quite general thought, but is seems to me that we are not helping these people the right way. Not enough respect is shown for their culture.

Mr. Dufresne: Certainly. Some of my colleagues are fidgeting on their chair. I am sure that they are ready to answer also, but I will add a couple of words on that.

I think you are right to a point, in that Western countries try to impose their way of doing and seeing things, their concept of the world, of management and administration.

The experience of most Churches represented here or of their specialized agencies which support social, economic or health development initiatives and the countries where they operate has been to establish links with grassroot groups. Usually the Churches' efforts really target community grassroot groups which give themselves means of action on site, establish their own priorities, programmes and objectives for their own region. These groups are the Churches' partners and we build on them.

It is similar to what you put forward in your submission, that is, as Dennis emphasized, that we work on prevention with the grassroots, and that the regrouping and organizing seeds are sown by the people and for the people who pursue their objectives. They are not told what to do. They usually know what to do. They must be supported and helped in their own ways and orientations and in their approach to development.

We are of course aware of the other side of the coin. SNC–Lavalin will not build huge dams with that. However, while being definitely in favour of Canadian exports, considering the state of the world, and especially of the Third World countries, and also the information provided by our partners, we believe that we must start from square one. That is where the work must be done. You must support us. We will support you but that is where the efforts must be focused. Money must be granted to grassroot groups. You must make Canada's people aware of that.

I take the liberty of making a pitch, if I may say so, in favour of development education. There must be more money for development education. There are more than 200 of Ten Days for World Development across Canada. You have met

[*Texte*]

Il y en a plus de 200. Il y en a que vous avez rencontrés et que vous rencontrerez encore. Il y a des gens qui s'intéressent à ces questions et qui veulent qu'on fasse davantage et qu'on fasse autrement, en établissant des partenariats ici et des partenariats là–bas. Je ne parle pas de mégaprojets, mais de projets à la base. Les gens regroupés dans les organisations sont en train de former et de reformer des sociétés civiles, des groupes communautaires et populaires, des syndicats, des associations de personnes âgées et handicapées, etc. Ils se donnent des moyens et ils sont capables, à long terme, de mettre de l'avant des projets de société qui répondront à leurs besoins.

En ce sens–là, on n'est pas en désaccord avec vous, mais comme Dennis le disait tout à l'heure, il faut que cela implique pour le Canada une nouvelle orientation de politique, des changements, des transferts de ressources d'un ministère à un autre ou d'une division d'un ministère à une autre. Il y a des choix à faire, et ils sont difficiles. On en est conscients. Cependant, le public appuie cela. Les témoignages que vous avez entendus des groupes chrétiens à travers le pays sont une indication assez sérieuse de cet appui à des réformes encourageantes.

Mr. McLeod: Hameed would like to speak to this as well.

Mr. Shaikh: Based on two or three things, I would like to respond. First of all, I was born in India, coming from the Third World, and am now involved as an NGO. What you, sir, mentioned, I would say was truthful about 10 or 15 years back. In the last 20 to 25 years, I would say, Canadian NGOs have gone through at least two or three phases of change. The churches also went through that self–criticism and self–evaluation and went through the phase of sustainable development. But the most important part was the empowerment of local people. That colonial mentality is now changed. We are not sending that many Canadians there to really supervise the activities. We are empowering the local people.

The term now being used is "from donor to partner"; the emphasis is much more on partnership, thereby the give and take takes place. So the emphasis is very different from what it used to be. The way Canadian NGOs are operating, to my knowledge most of them are not endangering, are not interfering with the local culture. In fact, we are helping them to preserve, we are helping them to empower and then utilize the local resources so that eventually, in the shortest possible time, they will become self–sufficient.

Mr. McLeod: I wonder if I could just add a word to Mr. Leblanc's good comment, because we are all aware of the danger, and in fact religious institutions have a history of having imposed the culture on people when they were trying to convey the gospel. We are very aware of that. But in fact in many of the countries of the world where the western culture is being imposed, it is not by aid and NGO groups, which, as has been said, are very much into empowering local initiatives, but it is by the international finance structures whereby World Bank requirements on countries to repay their debt, which were actually almost imposed on them many years ago, require them to turn land that used to grow food into export crops, for sugar and for coffee and for flowers to be sold freshly in Toronto and New York. That's the western culture that is killing them right now, not the aid and the NGOs.

[*Traduction*]

some of them and you will meet others. There are people who are interested in these questions and wish that more be done some other way, by establishing partnerships here in Canada and overseas. I am not talking about megaprojects but about grassroot projects. People united in the organizations are in the process of building and rebuilding civil societies, community and grassroot groups, unions, senior citizens and handicapped people associations, and so on. They give themselves ways and means and acquire the capability in the long term to launch social projects which will meet their needs.

In that sense, we do not disagree with you but, as Dennis was saying a few moments ago, this must involve Canada in new policy direction, changes, transfers of resources from one department to another or from one division within a department to another. Difficult choices have to be made. We are aware of that. However, the public is in favour of this. Evidence which you have heard from Christian groups throughout the country indicate a quite strong support for encouraging reforms.

M. McLeod: Hameed veut dire quelques mots à ce sujet aussi.

M. Shaikh: J'aimerais répondre à deux ou trois aspects. Tout d'abord, comme je suis né en Inde, je suis originaire du Tiers–Monde et je travaille maintenant dans une ONG. Ce que vous avez dit, monsieur, était vrai il y a environ 10 ou 15 ans. Depuis 20 ou 25 ans, les ONG canadiennes ont connu au moins deux ou trois cycles de changement. Les Églises ont aussi connu cette période d'autocritique et d'autoévaluation, sans oublier la phase du développement durable. La responsabilisation des populations locales a toutefois été la chose la plus importante. La mentalité coloniale a maintenant changé. Nous n'envoyons pas tellement de Canadiens à l'étranger pour superviser vraiment les activités. Nous responsabilisons la population locale.

L'expression qu'on utilise maintenant est «de donateur à partenaire»: on insiste beaucoup plus sur le partenariat et sur les échanges qui en découlent. L'orientation est donc très différente de ce qu'elle était. La façon de procéder de la plupart des ONG canadiennes ne met pas en danger la culture locale et n'y nuit pas. Nous aidons en fait les populations locales à se responsabiliser, à préserver et à utiliser les ressources locales afin de devenir autosuffisantes le plus rapidement possible.

M. McLeod: Permettez–moi d'ajouter un mot seulement à la bonne intervention de M. Leblanc. Nous sommes tous conscients du danger, sans compter que les institutions religieuses ont toujours imposé leur culture aux populations pendant qu'elles essayaient de les évangéliser. Nous en sommes très conscients. Or, dans beaucoup de pays du monde, ce ne sont pas les mesures d'aide et les ONG qui cherchent avant tout à responsabiliser les populations locales, qui imposent la culture occidentale. Ce sont plutôt les structures financières internationales comme la Banque mondiale qui exigent que les pays remboursent leurs dettes. Ces obligations leur ont été presque imposées il y a des années et obligent les populations locales à remplacer la production alimentaire par des récoltes destinées à l'exportation, comme le sucre, le café et les fleurs vendues fraîches à Toronto et à New York. C'est cette culture occidentale–là qui les tue actuellement, et non l'aide ni les ONG.

[*Text*] [*Translation*]

• 1630

I think also you expressed what many people feel: listen, children have always died young in those countries. Maybe they have gone farther sometimes and said, life is cheap there. But I think those of us who have been in those countries and have worked with people there know that those mothers care for their children as much as you and I care for our children and our grandchildren. There's a sense that it's not over there, those people over there who will always be that way for generations. They are really here now. There are mothers on my street who this spring could not sleep—they tried sleeping pills and it was no good. Their children, they knew in some unspoken way, were dying in Rwanda. They belong to them, their children. They knew it in their nerve ends, if they couldn't articulate that very well.

Years ago I was in northeast Brazil where sugar was up to the door; it was against the law to grow food in order that we might have cheap sugar here. Helder Camara, a Roman Catholic Archbishop there, stood as a beacon of hope. People came to him and said this very thing: Oh Father, it's God's will that some should be rich and some should be poor; it has always been that way. Helder Camara stood there and said it's not God's will; it's man's will. They said, Father, we have no power to change that. He told them, alone you have no power but together, joining your hands, with God's presence in your midst, you can begin to change now.

Some of us who were there, with our hornrimmed glasses, from the north and west, said, what can we do to help? He said, you can go home and you can ask your governments to be as responsible towards the human community as they are sometimes towards their businesses in their own land. You can ask your business leaders to be as responsible for the world family of people as they are to their own shareholders, rather than going down there and polluting because the laws allow it.

In other words, we are bound together; we are one here. It won't do to say that part can go on for a few generations and die off while we care about ourselves. It is sort of like trying to care about the health of your hand while your body is ill. We can't get away from it. They belong to us. I think part of my enthusiasm. . .

M. Leblanc: Quand je suis allé au Sénégal, les gens étaient très malheureux à Dakar et ils étaient très heureux dans les campagnes. Dans les campagnes, ils gagnaient 168$ par année et en ville, ils payaient 2 000$ de loyer par mois.

Vous voyez où est le bonheur et où sont la richesse et la pauvreté. Tout cela est très relatif. Souvent on nous demandait: Qu'est–ce que vous avez fait pour devenir riches, parce que nous aimerions devenir riches comme vous? On leur répondait qu'on était organisés, qu'on avait une situation politique stable, qu'on avait des noms de rues, etc. On leur expliquait un peu notre fonctionnement et ce qui nous avait amenés à devenir riches. On nous répondait: Non, nous ne voulons pas travailler

Vous avez aussi dit ce que pensent beaucoup de gens: la mortalité infantile a toujours été élevée dans ces pays. Certains sont même allés jusqu'à dire parfois que la vie y est bon marché. Je crois toutefois que ceux d'entre nous qui sont allés dans ces pays travailler avec la population locale savent que les mères aiment autant leurs enfants que nous aimons, vous et moi, nos enfants et nos petits–enfants. On croit que ce n'est pas encore fini, que les populations locales agiront toujours ainsi pendant des générations. Ces gens sont maintenant ici. Dans ma rue, des mères ne pouvaient pas dormir ce printemps, malgré les somnifères. Elles savaient instinctivement que leurs enfants mouraient au Rwanda. Ce sont leurs enfants. Elles le savaient dans leur coeur, même si elles ne pouvaient l'exprimer très bien.

Il y a des années, j'étais dans le nord–est du Brésil, où l'on cultivait du sucre partout. Il était interdit par la loi de cultiver des aliments pour que nous puissions avoir du sucre bon marché ici. Dom Helder Camera, archevêque catholique romain là–bas, représentait une lueur d'espoir. Les gens sont venus lui dire ceci: Mon Père, si certains sont riches et d'autres sont pauvres, c'est la volonté de Dieu. Il en a toujours été ainsi. Le petit Dom Helder Camera s'est alors levé et a dit que ce n'était pas la volonté de Dieu, mais des hommes. Ses interlocuteurs lui ont répondu qu'ils ne pouvaient rien y changer. Il leur a dit que seuls, ils étaient impuissants, mais qu'en s'unissant, imprégnés de la présence de Dieu, ils pourraient commencer à instaurer le changement dès maintenant.

Certains d'entre nous, du Nord et de l'Ouest, qui étions présents là–bas, avec nos lunettes à corne, lui avons demandé ce que nous pouvions faire pour aider. Il a répondu que nous pouvions retourner chez nous demander à nos gouvernements de se montrer aussi responsables envers la collectivité humaine qu'ils le sont parfois à l'égard de leurs entreprises nationales. Il nous a dit que nous pourrions demander à nos dirigeants des milieux d'affaires de se montrer aussi responsables envers la famille mondiale qu'ils le sont envers leurs propres actionnaires au lieu d'aller polluer dans ces pays parce que la loi le permet.

Autrement dit, nous sommes tous liés: nous faisons un ici. Il ne suffira pas de dire que ces activités peuvent se poursuivre pendant quelques générations pour s'estomper par la suite pendant que nous nous occupons de nous–mêmes. C'est un peu comme essayer de garder la main en santé pendant que le reste du corps est malade. Nous ne pouvons y échapper. Ces gens nous appartiennent. Je crois que mon enthousiasme provient en partie. . .

Mr. Leblanc: When I went to Senegal, people were very unhappy in Dakar and very happy in the rural areas where they were earning $168 a year. In the city, their monthly rent was $2,000.

You can see where happiness is and where wealth and poverty are. All this is relative indeed. Often we were asked what we had done to become rich because these people would like to be rich like us. We answered that we were organized, that we had political stability, street names, etc. We explained to them our way of operating and what made us rich. They answered that they did not want to work that way, that they did not want to have numbers on their doors because it was not

[*Texte*]

de cette façon–là; nous ne voulons pas avoir des numéros sur nos portes de maison parce que ce n'est pas correct; on ne veut pas avoir des noms de rues non plus; on ne veut pas avoir un système bancaire comme le vôtre, etc. Cela veut dire qu'ils ne veulent pas changer de culture. Ils seraient probablement très malheureux s'ils vivaient comme nous.

Je vais dans les détails, mais je crois que, quand on veut changer les cultures trop rapidement, on déchire ces peuples. Ils sont malheureux. Ils sont déchirés entre la richesse et la pauvreté.

Ce n'est pas facile, mais vous avez répondu en partie à cette question. Je ne veux pas y revenir.

• 1635

Voici ma deuxième question. Les gens de Lavalin ou les spécialistes disent que l'aide devrait continuer d'être liée. C'est–à–dire qu'environ 60 p. 100 de l'argent donné reviendrait au pays. La question qu'il faut se poser est celle–ci: Est–ce qu'on aiderait mieux si on ne liait rien? Est–ce qu'avec le même montant d'argent, on pourrait aider mieux ou plus si l'aide n'était pas liée? Actuellement, on donne 2,7 milliards de dollars à l'étranger. Si l'aide n'était pas liée, on pourrait peut–être mieux aider ces pays avec 1,5 milliard de dollars. C'est une question qu'on doit se poser à l'heure actuelle, au moment où on étudie la réforme des relations internationales. Il va peut–être falloir envisager cela, parce que le Canada s'endette de plus en plus chaque année. Il a des déficits extraordinaires. Il va peut–être falloir donner un peu moins d'argent, mais le donner mieux pour que les gens en profitent mieux. Ce sera peut–être la solution. C'est une question qu'il faut se poser.

M. Dufresne: On n'a pas de réponses à toutes ces questions. On a sûrement des éléments de réponse.

Premièrement, on dit dans notre mémoire qu'il faut faire la distinction entre les politiques commerciales et les intérêts commerciaux, et l'aide étrangère. Il y a plusieurs groupes qui ont déjà émis cette proposition, à savoir qu'on fasse une très nette distinction entre la politique et les objectifs de l'aide étrangère et la politique du commerce international.

En ce qui concerne l'aide liée, de nombreuses critiques et analyses ont été faites là–dessus depuis 25 ans. On n'a rien à ajouter à cet égard.

Pour ce qui est de la question des subventions ou de l'aide aux exportations, j'aimerais souligner qu'avec les accords de commerce internationaux qui sont en voie d'élaboration et qui ont été signés avec la nouvelle organisation internationale du commerce et d'autres rampes de négociations à venir, il faut se demander si ce type de politique sera éventuellement permis. C'est un tout autre débat. Je ne fais que vous rappeler que cette question est toujours en débat.

Évidemment, le gouvernement doit prendre en considération d'autres intérêts. Les entreprises qui exportent créent quand même des emplois au pays. Il ne faut pas nuire à cela. Il faut prendre cela en considération. Donc, il faut faire la distinction entre les deux sphères.

[*Traduction*]

right. They did not want to have street names either, nor a banking system like ours, and so on. It means that these people do not want to change their culture. They would probably be very unhappy if they lived like us.

I am going into details, but I believe that when we try to change these cultures too quickly, we tear these people apart. They are unhappy. They are torn between wealth and poverty.

That is not easy, but you have partly answered this question. I do not want to come back to it.

Here is my second question. The people from Lavalin or the specialists say that aid should remain tied. That is that approximately 60 p. 100 of aid money should come back to this country. The question which must be asked is this: would aid be better if nothing was tied? With the same amount of money, could we help better or more if aid was untied? At the present time, we give 2.7 billion dollars in foreign aid. If aid was untied, maybe we could better help these countries with 1.5 billion dollars. That is a question which must be put at this time, when the reform of international relations is under review. Maybe that will have to be considered because Canada is getting deeper and deeper in debt each year. The deficits are enormous. Maybe we will have to give a little bit less money but give it more wisely so that people might better benefit more from it. That might be the solution. That is a question which must be put.

Mr. Dufresne: We don't have answers to all these questions. We certainly have partial answers.

First, it is said in our submission that there must be a distinction between trade policies, commercial interests and foreign aid. Several groups have already suggested that a very neat distinction be made between politics and the objectives of foreign aid and international trade policy.

As far as tied aid is concerned, the matter has been covered in great many criticisms and analyses over the last 25 years. We have nothing to add in this regard.

As for export grants or assistance, I would like to emphasize that with the international trade agreements which are under negotiation and have been signed with the new World Trade Organization and with other negotiations to come, one must ask whether that type of policy will eventually be allowed. That is another matter altogether. I just want to remind you that this question is still under debate.

Other interests must obviously be taken into account by government. Export businesses create employment in Canada and that must not be impeded. That has to be taken into account. Consequently, a distinction must be made between these two areas.

[*Text*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm going to ask Mr. Lastewka if he wants to ask a question. We have 20 minutes left and I have some questions to ask. We might be able to come back to Mr. Leblanc's question, but there are some other issues, I think, that want to be raised as well. Mr. Lastewka.

Mr. Lastewka (St. Catharines): Thank you, Mr. Chairman. I tend to agree with many items in the policy suggestions of the report. I think there's some good thought that has been put into it. It's great to see so many of the churches involved in this.

I do have a concern on the one policy on page 13:

> The Canadian government should work to re–form international trade institutions in order to ensure more democratic representation of all countries and regulate the operations of multinational corporations. . .

We have enough regulation in Canada. I do not even know how we would ever even start to regulate multinationals, especially when you look back and find out that the stockholders of those multinationals are many people, many pension funds and so forth. It's really the people who are investing in those multinationals who need to speak up and be counted.

I take it many corporations are based in Detroit. They're held by many teaching pensions. They're held by many community pensions, so we're saying we're going to regulate those people. Those people need to stand up and say, I have a conviction that the corporation should not be doing certain things, rather than trying to say to the government that it should regulate that big giant called multinationals. I don't know how we would ever attempt to even do that.

[*Translation*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vais demander à M. Lastewka s'il veut poser une question. Il nous reste 20 minutes et j'ai quelques questions à poser. Nous pourrons peut–être revenir à la question de M. Leblanc, mais il y en a d'autres qu'il faut aborder aussi. Monsieur Lastewka.

M. Lastewka (St. Catharines): Merci, monsieur le président. Je suis d'accord avec un grand nombre des recommandations stratégiques du rapport. Je crois qu'on y a consacré beaucoup de réflexion. Il est bon de voir que tellement d'Églises y ont participé.

Il y a toutefois une politique qui me préoccupe, à la page 14:

> Le gouvernement canadien devrait s'attacher à réformer des institutions commerciales internationales pour y assurer une représentation plus démocratique de tous les pays et pour réglementer les opérations des sociétés multinationales. . .

Nous avons assez de règlements au Canada. Je ne sais même pas comment nous pourrions un jour commencer à réglementer les multinationales, surtout lorsqu'on se rend compte que de nombreuses personnes et de nombreux fonds de pension sont les actionnaires de ces multinationales. Ce sont en réalité eux qui doivent intervenir.

J'en conclus que beaucoup d'entreprises ont leur siège social à Détroit et ont comme actionnaires de nombreux fonds de pension d'enseignants et de nombreux fonds de pension communautaires. Nous nous trouvons donc à dire que nous allons réglementer ces gens. Or, ceux–ci doivent intervenir en disant qu'ils sont convaincus que la société ne devrait pas faire certaines choses, au lieu d'essayer de demander au gouvernement de réglementer ces géants que sont les multinationales. Je ne sais pas comment nous pourrions jamais essayer de le faire.

• 1640

I've heard this a number of times, but every time I start getting into how we're going to do this and who's going to pay for this, it gets thin. Perhaps you've got the answers.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Ms Purchase is anxious to give us a world regulatory solution to multinational corporations. That is a suggestion that, I might say, we hear a great deal. But very rarely, if at all, do we ever hear any way in which it could actually be done.

Ms Purchase: There are several answers to that question. To some extent, those possibilities already exist, I think, and it's just a matter of being consistent in applying regulations that already do exist.

As churches, we would fully agree with you that we also need to be raising the awareness of shareholders. One of the things we do through the task force on the churches and corporate responsibility is monitor situations that are unacceptable to church shareholders. But one thing that really concerns us is what seems to be a very significant departure from earlier foreign policy; that is, to de–link any trade whatsoever from human rights. We think this is a very unfortunate departure from a very Canadian approach.

Je l'ai entendu souvent, mais chaque fois que je m'engage dans une discussion sur la façon dont nous allons le faire et sur ceux qui vont payer, j'en sais moins qu'avant. Peut–être avez–vous des réponses.

Le coprésident suppléant (M. Graham): M^me^ Purchase est impatiente de régler pour nous le problème des multinationales par une réglementation mondiale. C'est une suggestion, pourrais–je dire, que nous entendons souvent. Mais il est très rare qu'on nous explique effectivement comment faire.

Mme Purchase: Il y a plusieurs réponses à cette question. Dans une certaine mesure, ces possibilités existent déjà. Tout réside simplement dans l'application uniforme des règlements dont nous disposons.

En tant qu'Églises, nous sommes pleinement d'accord avec vous qu'il faut aussi sensibiliser davantage les actionnaires. L'une de nos fonctions au Groupe de travail interconfessionnel sur les responsabilités des corporations consiste à surveiller les situations inacceptables pour les actionnaires des Églises. Toutefois, nous trouvons fort préoccupant de s'éloigner à ce point de l'ancienne politique étrangère, en dissociant les échanges commerciaux des droits de la personne. Il est très malheureux que nous ayons perdu cette attitude tout à fait canadienne.

[*Texte*]

In actual fact, these two cannot be de–linked. They will inexorably overlap; they will trade in commercial interest at times; and they will at times complement one another. We do not deny that in many cases there are many examples where business—commercial enterprise—has been responsible for serving human needs and for opening democratic space.

But we might even dare to say that more often than not they have instead undermined these objectives of a human centre development. A lot of column inches, as well as political pronouncements, have been dedicated to this issue.

We'd like to be very clear that we think it is a very un–Canadian thing to separate morality from reality. Our trade policy needs to be nuanced by human rights through a human rights lens, and it really is impossible to de–link the two.

Dr. Greene: I'll do my follow–up.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Will it be on the actual issue of multinational corporations. . .?

Dr. Greene: Absolutely. In fact, the business community has offered the lead in some cases, in providing codes of conduct in certain areas. It's usually the most enlightened sector of the business community that has tried to offer leadership. That's a very important contribution. It doesn't mean regulation, but it does mean offering a lead with regard to what responsible corporate economic behaviour looks like in a variety of settings.

A second kind of contribution exists in the area of what I would describe as governments gathering together for study processes with private sector and public sector actors, where there are particular peoples or environments at risk.

For example, Canada sponsored a very important symposium last fall on sustainable management of temperate and boreal forests. That's an extremely important contribution to states that do not have a business sector with that kind of leadership at the moment. My own church is involved in dialogue processes in forestry between forestry and management corporations, foresters, environmentalists, and community representatives in communities within Canada.

So there is a continuing discussion about how to deal with the challenge of the environment and to change all our practices. That is short of regulation, but it means walking forward in a way that pre–empts the necessity of very difficult kinds of regulation.

A third point I would offer to you, as a government contribution, is actually a request from the Russian Orthodox Church, with whom we do some work from time to time. My counterpart in the Russian Orthodox Church met me at a meeting in Budapest last September and I thought he was going to be a fairly conservative fellow. His first question was who would know how to help them write regulations to deal with questions like corporate responsibility around nuclear facilities and the management thereof. How could they create a responsibility that was public sector–private sector collaboration, not simply dealing with Chernobyl on the backs of the local people who were there?

[*Traduction*]

Dans les faits, il n'est pas possible de dissocier les deux puisqu'ils chevauchent inexorablement. Ils auront parfois des échanges commerciaux et d'autres fois, ils se compléteront l'un l'autre. Nous ne nions pas que, dans de nombreux cas, des entreprises commerciales ont eu pour tâche de satisfaire des besoins humains et d'ouvrir l'horizon démocratique.

Nous irions même jusqu'à dire que plus souvent qu'autrement, elles se sont plutôt employées à saper les objectifs de développement axé sur l'humain. Beaucoup de rubriques et de communiqués politiques ont été consacrés à cette question.

Soyons très clairs: il est on ne peu plus anticanadien de séparer la moralité de la réalité. Nous avons besoin de nuancer notre politique commerciale en la regardant par la lunette des droits de la personne, et il est impossible de dissocier les deux.

M. Greene: Je poursuivrai la question.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous attacherez–vous vraiment aux multinationales. . .?

M. Greene: Tout à fait. De fait, le milieu des affaires a parfois pris les devants en fournissant des codes de conduite dans certains domaines. Habituellement, c'est le secteur le plus éclairé du milieu des affaires qui essaie de prendre la tête. Sa contribution est très importante. Il ne s'agit pas de réglementer, mais plutôt de suggérer un comportement économique responsable chez les entreprises dans diverses situations.

Un deuxième genre de contribution existe lorsque les gouvernements se réunissent en session d'étude avec des intervenants du secteur privé et du secteur public pour examiner les risques auxquels sont exposés des populations ou des environnements.

Par exemple, le Canada a parrainé l'automne dernier un symposium très important sur la gestion durable des forêts de la zone tempérée et boréale. Il s'agit là d'une contribution extrêmement importante à des États dont le secteur des affaires n'a pas encore exercé son leadership dans ce domaine. Ma propre Église participe à un dialogue sur la foresterie qui regroupe des sociétés forestières et des sociétés de gestion, des exploitants forestiers, des environnementalistes et des représentants communautaires à divers endroits au Canada.

Des échanges ont constamment lieu sur la façon de relever le défi de l'environnement et de modifier toutes nos pratiques. Ce n'est pas de la réglementation à proprement parler, mais une façon de procéder qui nous évite d'adopter des règlements très rigoureux.

Comme troisième genre de contribution, le gouvernement pourrait tenter de répondre à la demande de l'Église orthodoxe russe, avec laquelle nous travaillons de temps à autre. Mon homologue de l'Église orthodoxe russe m'a rencontré à Budapest, en septembre dernier, et je croyais avoir affaire à un type assez conservateur. Il m'a d'abord demandé si je connaissais quelqu'un qui pourrait l'aider à rédiger des règlements portant, par exemple, sur la responsabilité des sociétés à l'égard des installations nucléaires et de leur gestion. Comment susciter un sens des responsabilités reposant sur une collaboration entre les secteurs public et privé, au lieu de simplement s'attacher à régler le problème de Tchernobyl sur le dos des gens de l'endroit?

[*Text*] [*Translation*]

• 1645

What he wanted was something out of our regulations that would deal with Ontario Hydro, as an example, or the AECL. He wondered if we could share those regulations with them so that as they developed legislation, they were helped to develop something culturally appropriate in their country. A great deal could happen before you create something that on paper looks like a regulatory agency.

Il voulait que je lui indique dans nos règlements les dispositions qui régissent Ontario Hydro, par exemple, ou l'EACL. Peut–être pourrions–nous, se demandait–il, partager ces règlements avec son pays afin que ce dernier puisse élaborer des lois qui correspondent à la culture du pays. Beaucoup de choses peuvent arriver avant de pouvoir créer une entité qui, sur papier, ressemble à un organisme de réglementation.

Mr. Lastewka: I would agree with your last number of statements. If that's what you intended in that policy, then I think you need to put down in that policy exactly what you said. When we went to various places across the country and talked about that, this answer was never given.

M. Lastewka: Je suis d'accord avec vos dernières affirmations. Si c'est exactement ce que vous voulez mettre dans cette politique, faites–le. Nous n'avons jamais eu cette réponse dans les régions que dans nous avons visitées au pays.

I'm concerned that when you start to say "regulate", I can see very positively that if you promote corporations that are doing very well as corporate citizens. . . I'm very concerned when you start tarnishing good corporate citizens and really what you want to do is exactly what you had said.

Je m'inquiète du moment où vous commencerez à parler de «réglementation». Je peux très bien voir que si vous encouragez des sociétés ayant une conscience sociale très élevée. . . Je m'inquiète, dis–je, du moment où vous commencerez à ternir des entreprises affichant une conscience sociale élevée, parce que vous voulez mettre vos paroles en pratique à la lettre.

There are multinationals in countries right now where they have maximum wage laws, and it's very difficult to say the corporation shouldn't have gone there. What comes first? Does the corporation go there and then over time things change in that country? But when you say "regulate", I think a lot of us are very nervous not only on the word "regulate", on how to do it. It's a larger item.

Certaines multinationales installées dans des pays appliquent en ce moment des lois sur le salaire maximum, et il est très difficile de dire que ces multinationales ne devraient pas s'y trouver. Que fait–on en premier? Doit–on laisser la multinationale y aller et attendre ensuite que les choses changent dans le pays? Beaucoup d'entre nous sont très nerveux lorsque vous parlez de réglementation, non à cause du mot lui–même, mais des moyens de l'appliquer. La commande est plus grosse.

As I said, I agree with many things in this proposal, but on that one I think you need to be more specific about the real objective. If it's good corporate citizenship and all these other items. . . I can name you some good corporations that go specifically into underdeveloped countries to help out, but they are also tied in with the local laws until those local laws get changed.

Comme je l'ai dit, je suis d'accord avec beaucoup d'aspects de votre mémoire, mais son véritable objectif sur ce point–là devrait être plus précis. S'il s'agit de la conscience sociale des entreprises et de toutes les autres questions. . . je peux vous nommer de bonnes multinationales qui s'installent précisément dans les pays en développement pour leur apporter de l'aide, mais elles doivent également respecter les lois locales jusqu'à ce qu'elles changent.

Mr. Howlett: This is where I think Canadian regulations get undermined by the lack of, for example, international standards on labour and environmental standards. Canadian companies are put at an unfair advantage by those companies that take advantage of the lack of environmental regulation or enforcement. There is a need for Canada to take leadership in the international community to try to incorporate stronger international common standards on these issues so that we are not put at an unfair advantage. This is not going to hurt Canadian companies. It's actually something that might help them.

M. Howlett: Voilà où, selon moi, l'absence de normes internationales sur le travail et l'environnement, par exemple, vient saper la réglementation canadienne. Les sociétés canadiennes sont désavantagées par ces multinationales qui profitent de l'absence de réglementation sur l'environnement ou de sa non–observation. Le Canada doit prendre la tête de la communauté internationale pour essayer de faire adopter des normes internationales communes plus contraignantes sur toutes ces questions afin que nous ne soyons pas défavorisés. Le processus ne malmènera pas nos entreprises canadiennes, bien au contraire.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That's an issue that comes up in the environment as well, obviously, in that context.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est une question qui revient évidemment aussi dans le domaine de l'environnement.

Mr. Lastewka, were you finished?

Monsieur Lastewka, aviez–vous terminé?

Mr. Lastewka: I'll take a little break.

M. Lastewka: Je vais prendre une petite pause.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I would like to ask a quick question about the Middle East. In the churches, Bishop MacDonald, you mentioned the need for international structures in place. Many of the questions that are asked and

Le coprésident suppléant (M. Graham): Permettez–moi une question rapide au sujet du Moyen–Orient. Monseigneur MacDonald, vous avez dit que les Églises devaient mettre en place des structures internationales. Bon nombre des questions

[*Texte*]

many of the things that are said sort of assume an ability to establish a world governance that can regulate and deal with issues. We recognize that individual countries can't control these things any more.

Are the churches confident that we are seeing evolution of world governance in such a way that in fact we will be able to regulate and deal with issues on the planetary level Mr. McLeod spoke of? The planet may look very small when you're getting towards Mars, but when you're standing here in downtown Ottawa and you can barely deal with the problems we have here, to suddenly say that the United Nations should handle all these problems and we'll deal with the environment and pollution and everything else. . .

What is the church's view of the development of this new world order, and what can Canadian foreign policy do about that? That's going to be very important for us.

Mr. McLeod: The reality is that old national sovereignties are eroding. It isn't that there's a marvellous general movement towards world government; we're just learning that national governments no longer have a handle. They can't really reach the problem, whether it's environment or whether it's multinational corporations. So there's a groping, and we're not yet at that groping for forms of international consultation and action and pressure on these issues. It's falling somewhat short, I think, right now of world government.

• 1650

I don't know of any church that has committed itself to world government, but we are for beefing up the United Nations. Some of our proposals are along that line, moving it past its structure, which was designed in the old era of national sovereignties coming out of the Second World War. We don't know what lies on the other side of that, but something has to happen to fill the gap left by the erosion of national sovereignty.

Bishop MacDonald: If I can just relate to a parallel experience as far as the church is concerned, recently the Pope brought together all the bishops of Africa to address common questions, continental questions, vis-à-vis the church in Africa. One of the things you see coming out of that is an emergence from isolation, from a preoccupation mainly with their own little problems in their own little bailiwicks to a more general kind of concern about the whole continent. The same thing was done with regard to the church in Europe, bringing people together from the whole European continent to discuss the question of the future of the church in Europe or the role of the church in so-called Christian Europe, etc. Maybe there's a parallel here for governments respecting state sovereignty, etc., but at the same time addressing issues that are common.

I had another thought but it has evaporated.

Dr. Greene: I want to offer you just one little bit of hope. Colleagues in the churches in Europe, back in the 1950s, realized they were going to have to do exactly what Bishop MacDonald suggested—this is on the Protestant side—because

[*Traduction*]

qui sont posées et des observations qui sont faites supposent en quelque sorte l'existence d'une capacité susceptible d'établir une structure mondiale de gestion qui pourrait réglementer et traiter les problèmes. Nous admettons que les pays individuels ne peuvent plus contrôler ces choses.

Les Églises sont-elles persuadées que l'évolution actuelle d'une structure mondiale de gestion nous permettra de réglementer et de traiter à l'échelle planétaire les questions dont M. McLeod a parlé? Notre planète peut paraître très petite vue de Mars, mais lorsqu'on se trouve en plein centre-ville d'Ottawa et qu'on peut à peine s'occuper de nos problèmes ici, c'est tout autre chose que d'affirmer soudainement que les Nations Unies devraient absorber tous ces problèmes pendant que nous réglerons la question de l'environnement et de la pollution et toutes les autres.

Quel est le point de vue de l'Église sur ce nouvel ordre mondial et que peut faire la politique étrangère du Canada à ce sujet? Cet aspect sera pour nous très important.

M. McLeod: En réalité, les vieilles souverainetés nationales sont en train de s'éroder. Ce n'est pas qu'il y a un merveilleux mouvement général vers un gouvernement mondial, mais tout simplement que nous venons d'apprendre que les gouvernements nationaux ont perdu pied. Ils ne peuvent plus vraiment s'attaquer aux problèmes, qu'il s'agisse de l'environnement ou d'une multinationale. Nous tâtonnons, mais nous n'en sommes pas encore rendus à chercher à l'aveuglette des consultations, des mesures ou des pressions internationales sur ces questions. Nous sommes assez loin en ce moment d'un gouvernement mondial.

Je ne connais aucune Église qui ait pris position pour un gouvernement mondial, mais nous sommes d'accord pour donner plus de force aux Nations Unies. Quelques-unes de nos propositions vont dans ce sens, puisque nous recommandons que l'ONU délaisse sa structure conçue à l'ancienne époque des souverainetés nationales qui émergeaient de la Seconde guerre mondiale. Nous ne savons pas ce qui nous attend de l'autre côté, mais il faudra combler l'écart laissé par l'érosion de la souveraineté nationale.

Monseigneur MacDonald: Permettez-moi de raconter une expérience semblable de l'Église. Le pape a récemment réuni tous les évêques d'Afrique pour étudier des questions communes à caractère continental touchant l'Église d'Afrique. Une des choses qui est issue de cet exercice est la sortie de l'isolement, d'une préoccupation surtout centrée sur leurs petits problèmes dans leurs petits patelins, en faveur d'un intérêt plus général porté à tout le continent. La même chose a eu lieu avec l'Église en Europe, où des gens de tout le continent européen se sont réunis pour examiner l'avenir de cette Église ou le rôle de l'Église dans une prétendue Europe chrétienne, etc. Il y a peut-être un parallèle à faire ici pour que les gouvernements respectent la souveraineté des États, etc., et en même temps abordent les questions communes.

J'avais un autre point, mais je l'ai oublié.

M. Greene: Puis-je vous offrir une petite lueur d'espoir? Dans les années cinquante, des collègue dans des Églises d'Europe ont compris qu'ils auraient à faire exactement ce qu'a suggéré l'évêque MacDonald—on parle ici de protestants—étant

[*Text*]

they were divided into two warring camps by the resolution of World War II, or at least the cease-fire at the end of it. They began getting together with the designated enemy and decided that they would refuse to live as enemies and would learn to get to know each other. It wasn't easy. They didn't like each other particularly, because they'd been separated. They eventually decided it would be worthwhile if states began sitting down and doing that kind of thing. Eventually there were others who shared that.

The Conference on Security and Cooperation in Europe emerged—it's not the churches that created it, but the principle is the same—to look at an alternative holistic approach to security, that based on human rights, economic development, environmental questions, technology transfers, and all those kinds of things being dealt with inextricably. That has actually achieved rather remarkable results.

It has advanced technologies for peacekeeping and conflict prevention over those of the United Nations. It's dwarfed by what goes on in the United Nations. As Bruce said, the United Nations was built in the Cold War era. So was the CSCE, but it has managed to provide some possibilities, some new technologies for preventive diplomacy as opposed to putting a lid on when things are about to blow.

Those are the kinds of things towards which we think there needs to be a redirection of funding, not to the CSCE per se, but to the model of how to deal with these issues farther upstream rather than simply waiting till there is another Rwanda to put on the doorstep of the United Nations. I think your committee maybe doesn't need reminding, but it does give one pause.

The United Nations has had to mount as many military operations, peacekeeping operations, in the last four years as it mounted in the first 45. We need a radical restructuring, and it's going to have to be in the preventive upstream level. That's all we're asking for.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

I wonder if I could just turn to a different subject. Mr. Shaikh mentioned the Middle East. We're all concerned to some extent with how the rise of Muslim fundamentalism is going to affect the evolution of the world order and how we, as Canadians, are going to adjust to it.

You spoke specifically in the context of the Palestinian people and how we should perhaps have a more supportive role there. Do you see the rise of Muslim fundamentalism as a problem for countries such as Canada? I'm not thinking just of Salman Rushdie and related issues, but I'm thinking of the whole problem of security where people's points of view are so far apart that you can't get the dialogue about which the last speaker spoke. Can you help us with some insights on that?

[*Translation*]

donné qu'à la fin de la Seconde guerre mondiale, ou du moins au cessez-le-feu qui a eu lieu à ce moment-là, les Églises étaient divisées en deux camps adverses. Elles ont commencé à rencontrer l'ennemi en question et ont décidé qu'elles apprendraient à vivre avec lui et refuseraient de le considérer comme un ennemi. Ça n'a pas été facile. Les rapports n'étaient pas particulièrement cordiaux entre les deux groupes puisqu'ils avaient été séparés. À la longue, ces Églises ont décidé que les États auraient avantage à s'asseoir ensemble pour se livrer à ce genre d'exercice. Par la suite, d'autres se sont jointes au mouvement.

La Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe est alors apparue—les Églises ne l'ont pas créée, mais le principe est le même—pour étudier une autre méthode d'approche holistique à la sécurité reposant sur les droits de la personne, le développement économique, les questions environnementales, les transferts technologiques et toutes ces autres questions qui sont inextricablement liées. Les résultats de la conférence ont effectivement été assez remarquables.

Elle a permis de faire progresser les techniques de maintien de la paix et de prévention des conflits par delà celles des Nations Unies. C'est minuscule comparativement à ce qui se passe aux Nations Unies. Comme l'a dit Bruce, à l'instar des Nations Unies, la CSCE a vu le jour pendant la période de la guerre froide, mais elle a offert des possibilités et des techniques nouvelles qui ont favorisé des relations diplomatiques préventives au lieu de chercher à étouffer des situations explosives.

Voilà le genre de choses vers lesquelles nous devons réorienter les fonds, non pas vers la CSCE elle-même, mais plutôt vers le modèle qu'on devrait adopter pour traiter toutes ces questions beaucoup plus en amont, au lieu d'attendre simplement qu'un autre Rwanda se développe et soit confié aux Nations Unies. Il n'est sans doute pas nécessaire de le rappeler à votre comité, mais cela crée un temps d'arrêt.

Les Nations Unies ont eu à organiser autant d'opérations militaires et de maintien de la paix au cours des quatre dernières années que pendant leurs 45 premières années d'existence. Nous avons besoin d'une restructuration radicale en amont, là où les solutions préventives sont possibles. Nous n'en demandons pas plus.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

Nous pourrions peut-être aborder un autre sujet. M. Shaikh a parlé du Moyen-Orient. Nous sommes tous préoccupés dans une certaine mesure par les effets que la montée de l'intégrisme musulman aura sur l'évolution de l'ordre mondial et sur les ajustements que nous devrons apporter au Canada.

Vous avez parlé plus précisément du soutien accru que nous pourrions sans doute apporter aux Palestiniens. Croyez-vous que la montée de l'intégrisme musulman créera un problème dans des pays comme le Canada? Je ne pense pas seulement à Salman Rushdie et à des questions de ce genre, mais plutôt à tout le problème de sécurité qui surgit lorsque les gens ont des points de vue tellement divergents qu'on ne peut pas savoir de quoi le dernier intervenant a parlé. Pouvez-vous nous donner votre point de vue à ce sujet?

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1655

Mr. Shaikh: We have to look beyond what the media tries to portray. On many occasions the media tries to sensitize a number of things. Yes, so–called fundamentalists do exist, but I would like to rephrase that word "fundamentalists" as "radicals".

Those radicals are everywhere in society and whenever there's an opportunity for them to dictate their terms, they're going to make use of that opportunity. This was done in the 1960s, 1970s and 1980s. Now the same radicalism... There were spies all over the place or some of those idealists, who, in their own way, according to their own thinking and their own beliefs, wanted to change the world; it has been done all the time. Now this is the new term; a new phenomenon is emerging, especially in the Middle East, in the Muslim world.

But really we need to look at the vacuum that has been created. Let us especially relate that to the Palestinian issue. The peace accord built a momentum, but it was not capitalized on by the world community. When things were delayed, yes, there was a vacuum and those services were provided by these Hamas people. If the world community had come to their help, fulfilled those fair expectations, then there would not have been too much room for this kind of very radical approach, hate of the west and really destruction of what is being built. There are many fair–minded and like–minded people all over the world within Muslim countries.

So I'm bringing to your attention two factors. The first is that we need to act fast—especially when there's an opportunity to move fast—build that momentum and continue to build it. The second factor is not to overreact to this sensationalism created by the media.

Bishop MacDonald: One of the things we discussed very briefly this morning was the fact that in Canadian history, particularly right after the Second World War, we gave birth to people with creative imaginations, like Lester Pearson. The question is whether it is possible to discover and uncover people like that in our country and similar people in other countries, to move down the road ahead of us, dream and articulate their dreams to challenge the whole world to think more globally. That's just a question.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. It's now 5 p.m, so on that upbeat, challenging note, Mr. MacDonald, we will terminate this session.

Thank you all very much. As I said at the beginning, if you have any other thoughts between now and October when we will be writing our report, particularly some examples or something arising out of the Middle East that you think would be useful for us to have, please forward it to us. We would certainly plug it into our system.

Mr. McLeod: Thank you very much for this opportunity. We wish you well on your important work.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you.

We're going to adjourn for five minutes, and then we'll have our second group.

• 1659

M. Shaikh: Il faut regarder au–delà de l'image projetée par les médias. Les médias essaient souvent de nous sensibiliser à diverses choses. Les prétendus intégristes existent vraiment, mais j'aimerais mieux qu'on parle de «radicaux».

Les radicaux sont partout dans la société et vous pouvez être sûrs qu'ils saisiront toutes les occasions de dicter leurs conditions. C'est arrivé dans les années soixante, soixante–dix, quatre–vingt. Il y a eu des espions partout, certains étant des idéalistes, qui, à leur propre façon et selon leurs propres croyances et pensées, ont voulu changer le monde. Il y en a toujours eu. On se trouve maintenant devant un nouveau phénomène, surtout au Moyen–Orient, dans le monde musulman.

Il faut vraiment jeter un coup d'oeil sur le vide qui s'est créé. Prenons la question palestinienne. L'accord de paix a suscité un certain dynamisme, mais la communauté mondiale n'en a pas profité. Lorsque les choses ont piétiné, il y a effectivement eu un vide et les Hamas ont dispensé les services en question. Si la communauté mondiale s'était portée à leur secours en répondant à leurs attentes légitimes, nous n'aurions pas vu toute ces méthodes radicales, cette haine envers l'Ouest et cette tendance à la destruction. Il y a, au sein des pays musulmans partout dans le monde, de nombreuses personnes qui ont la même mentalité et un esprit objectif.

Permettez–moi de vous signaler deux facteurs. En premier lieu, nous devons agir rapidement—surtout lorsque nous avons l'occasion de le faire—susciter un mouvement et l'entretenir. En second lieu, il ne faut pas réagir indûment au sensationnalisme créé par les médias.

Monseigneur MacDonald: Nous avons parlé très brièvement ce matin de gens à l'esprit novateur comme Lester Pearson qui ont marqué l'histoire du Canada, particulièrement tout juste après la Seconde guerre mondiale. Serait–il possible de découvrir et de faire connaître ce genre de personnages dans notre propre pays et dans d'autres afin qu'ils nous ouvrent la voie par leur vision et qu'ils articulent cette vision de manière à inciter toute la planète à adopter une attitude plus mondiale? Je me demande vraiment si c'est possible.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Il est maintenant 17 heures. Sur cette note stimulante, M. MacDonald, nous allons mettre fin à la séance.

Je vous remercie tous sincèrement. Comme je l'ai dit au début, si d'autres réflexions vous viennent d'ici au mois d'octobre, au moment où nous rédigerons notre rapport, plus particulièrement des exemples ou des cas pertinents au Moyen–Orient qu'il nous serait utile de connaître, n'hésitez pas à nous les communiquer. Nous les intégrerons assurément dans notre système.

M. McLeod: Merci beaucoup de cette occasion. Nous vous souhaitons bonne chance dans votre travail important.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci.

Nous allons maintenant prendre une pause de cinq minutes avant de passer à notre deuxième groupe.

[*Text*] [*Translation*]

• 1709

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'd like to call to order the second session this afternoon of the Special Joint Committee Reviewing Canada's Foreign Policy.

We have with us representatives from the Strategic Planning Associates and the Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War.

Mr. Lamb, I don't know whether you have decided between you who will go first. I don't know whether you fall within a similar approach or whether you're going to be different. Normally we hear the witnesses and then we have time for questions.

Perhaps I can suggest you keep your presentation to around 10 to 15 minutes each. That leaves more time for us to ask questions and explore the issues with you. So I'll let you know when you've been speaking for about 10 minutes. Then you can judge yourselves if you wish to close shortly after that. Shall we start with you, Mr. Lamb?

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'ouvre maintenant la deuxième séance de cet après–midi du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada.

Nous avons avec nous des représentants de la firme Strategic Planning Associates et de l'Association canadienne des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire.

Monsieur Lamb, avez–vous décidé qui de vous deux prendrait la parole le premier? J'ignore si votre angle d'approche est semblable ou divergent. Habituellement, nous écoutons les témoins puis nous passons à une période de questions.

Puis–je vous suggérer de vous en tenir chacun à un exposé de 10 à 15 minutes? Nous aurons ainsi plus de temps pour vous interroger et pour examiner certaines questions avec vous. Je vous ferai signe lorsque vous serez à 10 minutes. Vous pourrez alors juger vous–même s'il est temps de clore brièvement votre exposé. Pouvons–nous commencer avec vous, monsieur Lamb?

• 1710

Mr. John M. Lamb (Senior Associate, Strategic Planning Associates): Thank you, Mr. Chairman. I've actually timed this. So I think 10 minutes will be about it.

This submission is based upon an essay I prepared for the Canada 21 Council when I was executive director of the Canadian Centre for Global Security. The essay focuses on Canada's relations with the new Russia. Let me begin with my central conclusion and recommendation.

I believe Canada has not yet fully apprehended the opportunity to advance its national interests created by the changes under way in Russia. The time has arrived for Canada to undertake a fundamental departure in its foreign and national security policies by establishing a new partnership with Russia to make it a major priority of Canadian foreign policy.

Why should Russia, a basket case in the eyes of many, be accorded such a high priority? The reason is straightforward. Russia possesses both a virtually unparalleled ability to endanger Canadian interests and a virtually untapped capacity to benefit those interests. There's far more at stake in our relations with Russia than with any of the other republics of the former Soviet Union, including Ukraine and the Baltic states. It should, therefore, receive from us correspondingly greater attention and resources.

Despite its current difficulties, Russia is clearly destined to remain a world power with global reach and influence. For Canada, Russia represents a huge, largely untapped market for Canadian products and a focus for Canadian investment. By expanding relations today, Canada stands to position itself for the future with Russia as a neighbour and friend who answered the call in a time of great need, even at some cost to itself. Like the investor who takes a long–term perspective and buys stock in a new company with a promising future, we stand to reap great dividends if we get in early.

M. John M. Lamb (associé principal, Strategic Planning Associates): Merci, monsieur le président. Comme j'ai minuté mon exposé, j'aurai probablement assez de 10 minutes.

Mon exposé repose sur un document que j'ai rédigé pour le Conseil Canada 21 au moment où j'étais directeur exécutif du Centre canadien pour la sécurité internationale. Mon travail traite plus particulièrement des relations du Canada avec la nouvelle Russie. Permettez–moi de commencer par ma conclusion et ma recommandation centrales.

Selon moi, le Canada n'a pas encore pleinement saisi l'occasion de promouvoir ses intérêts nationaux à la suite des changements qui se produisent actuellement en Russie. Il est maintenant temps qu'il s'écarte radicalement de sa politique étrangère et de sa politique relative à la sécurité nationale en établissant une nouvelle association avec la Russie et en en faisant une priorité de sa politique étrangère.

Pourquoi la Russie, un canard boiteux pour beaucoup de gens, devrait–elle faire l'objet d'une priorité si élevée? La raison est bien simple. La Russie a une capacité à peu près inégalée de mettre en danger les intérêts canadiens et une capacité à peu près intacte de profiter de la situation. Il y a beaucoup plus en jeu dans nos relations avec la Russie qu'avec toute autre république de l'ancienne Union soviétique, y compris l'Ukraine et les États baltes. Pour cette raison, nous devrions lui accorder une attention et des ressources en conséquence.

Malgré les difficultés qu'elle éprouve actuellement, la Russie est clairement destinée à demeurer une grande puissance, dont la portée et l'influence seront mondiales. Pour le Canada, la Russie représente un marché immense, en grande partie inexploité pour les produits du Canada, et un attrait pour nos investisseurs. En étendant ses relations aujourd'hui, le Canada est susceptible de se positionner comme un voisin et un ami de la Russie qui a su répondre à l'appel à un moment de grande urgence, même au risque d'y perdre quelque chose. À l'instar de l'investisseur qui a une perspective à long terme et qui achète des actions dans une nouvelle entreprise à l'avenir prometteur, nous avons la chance de récolter des dividendes énormes si nous agissons sans tarder.

[*Texte*]

Further, the costs of failing to rise to this challenge are far from trivial. Russia's current transition possesses enormous potential for instability, both regionally and globally. In view of the certainty Russia will continue to be a major military power with much of its armed might deployed in the north, Canada also has a clear national security interest in doing all it can to assist Russia through its current transitional period.

Making this kind of argument must of course rest on some sort of assessment of where Russia is headed. If we assume there will be a smooth transition to democratic rule and a market economy, we clearly suffer from insupportable optimism. Yet to assume there will be a collapse of the reform effort, a renewal of central control and human rights abuses and an aggressive foreign policy still seems to me unwarranted. This implies a capacity for internal control that is no longer achievable and a capacity for external confrontation Moscow can no longer afford.

In my view there seems a fairly good chance that Russia will in time succeed in establishing a kind of market economy suited to Russian conditions and in building a civil society and form of government based on reasonably democratic principles and processes. This scenario seems to me as suitable a guide to Canadian relations with our northern neighbour as any.

If this is what lies ahead, what should guide Canada's relations with the new Russia? First, Canada must think strategically, seeking ways to develop long-term cooperation between the two countries that strengthen our mutual security and prosperity. This should include the building of an economic relationship that positions Canada to benefit as Russia begins to realize its enormous economic potential over the next decade or two.

Canada must also follow a precautionary course, however, using a closer bilateral relationship with Russia to mitigate the potential threats to its own security interests that are posed by the remaining legacies of Russia's Soviet period and by the instability that is intrinsic to the vast political, economic and social transformation that's now under way there.

In my *Canada 21* paper I discussed a variety of potential threats to Canadian security. These included a collapse of Russian federalism, politicization of the Russian military, conflict with neighbouring countries, environmental time bombs, and the deteriorating nuclear complex. This isn't the time to review these threats in detail nor all of the recommendations I have made in the *Canada 21* paper for meeting them. I would, however, like to mention the most important of these responses.

• 1715

In the realm of political-diplomatic responses, we should significantly expand our cooperation with Russia on arctic issues. This is Canada's unique point of contact with Russia and should be exploited to the fullest.

[*Traduction*]

Qui plus est, le prix d'une inaction face à ce défi est loin d'être négligeable. Dans sa période actuelle de transition, la Russie est très instable tant à l'échelle régionale que mondiale. Étant donné que la Russie continuera assurément d'être une forte puissance militaire dont la plus grande partie des armements sera déployée dans le Nord, le Canada a aussi un intérêt national évident, pour des raisons de sécurité, à faire tout ce qu'il peut pour aider la Russie à traverser sa période actuelle de transition.

Pour faire ce genre d'affirmation, il faut bien sûr savoir en quelque sorte où la Russie se dirige. Si nous supposons qu'elle passera facilement à un régime démocratique et à une économie de marché, nous souffrons clairement d'un optimisme intolérable. Néanmoins, il me semble injustifié de supposer un effondrement de l'effort de réforme, une renaissance du contrôle central, de nouveaux abus des droits de la personne et une politique étrangère agressive. Pour cela, il faudrait qu'elle possède un mécanisme de contrôle interne qui ne peut plus être mis en place et une capacité de confrontation avec l'extérieur que Moscou ne peut plus se permettre.

À mon avis, il y a fort à parier que la Russie réussira avec le temps à créer un genre d'économie de marché adaptée à la situation russe et à constituer une société civile et une forme de gouvernement reposant sur des principes et des procédés raisonnablement démocratiques. Ce scénario me semble convenir aussi bien que n'importe quel autre pour orienter les relations du Canada avec notre voisin du Nord.

Si c'est ce qui nous attend, sur quoi le Canada devrait-il orienter ses relations avec la nouvelle Russie? En premier lieu, le Canada doit adopter une attitude stratégique et chercher des moyens de développer la coopération à long terme entre les deux pays de manière à renforcer notre sécurité et notre prospérité mutuelles. Il faudra aussi entretenir des relations économiques qui procureront au Canada des avantages au fur et à mesure que la Russie commencera à prendre conscience de son énorme potentiel économique au cours des 10 ou 20 prochaines années.

Le Canada doit aussi faire preuve de prudence s'il entretient des relations bilatérales étroites avec la Russie afin d'atténuer tout danger potentiel que l'héritage de la période soviétique et l'instabilité intrinsèque à cette vaste transformation politique, économique et sociale en cours dans ce pays posent à sa propre sécurité.

J'ai abordé, dans mon document intitulé *Canada 21*, diverses menaces potentielles à la sécurité du Canada. J'y mentionne notamment l'effondrement du fédéralisme russe, un politisation de la force militaire russe, le conflit avec des pays avoisinants, des bombes à retardement environnementales et un complexe nucléaire en train de se dégrader. Il n'est pas propice actuellement d'examiner ces menaces en détail ni d'ailleurs l'ensemble des recommandations que je propose dans le document *Canada 21* pour y faire face. J'aimerais cependant signaler la plus importante des mesures énumérées.

Dans le domaine politico-diplomatique, il y aurait lieu d'accroître considérablement notre collaboration avec la Russie sur les questions arctiques, car il s'agit d'un point de contact unique qu'il conviendra d'exploiter au maximum.

[*Text*]

Second, we should recognize that Russia will pursue an increasingly independent and assertive foreign policy, without feeling unduly threatened by that. Hoping that Russia will continue the supine foreign policy it followed after the dissolution of the Soviet Union is unrealistic. We should resist the counsel of some western analysts who believe that the end of this overly cooperative phase of Russian foreign policy augurs a return to the expansionist Soviet policies.

In the realm of defence policy, while remaining a member of NORAD and participating in its early warning activities, Canada should withdraw its CF–18 fighter squadrons from the NORAD command structure and place these aircraft in reserve. There's simply no sense in maintaining this kind of watch against a threat that has disappeared. Taking this measure, moreover, would produce a considerable savings.

Next, Canada's technical assistance to Russia should be doubled from the current $150 million over five years to $300 million over five years. Let me explain briefly how I see this being directed and then where it could come from.

Canada should commit about half of this new funding to projects involving arctic cooperation. It is here that Canada is most vulnerable to actions taken by Russia and where the greatest opportunities for cooperation lie. As Russia has developed new projects for the north, Canada has increasingly been compelled, for lack of attention and funding, to decline participation or take part only on a small scale. This has left Russia to seek its major partners elsewhere. Canada is becoming more and more marginal in Russia's calculations in respect to its northern development.

While Canada's credibility slips away, others are filling in. Emphasizing the Arctic in the context of a new relationship with Russia would be a truly strategic use of Canada's investment, making it a serious player in the development of Russia's north. It would enable Canada to tackle a number of the potential security threats mentioned earlier, notably the pressing environmental threats to the Arctic. It would, moreover, provide both direct and indirect benefits for Canadian business.

Of the remaining new funding I've proposed, I suggest the following: $35 million for the clean–up of Russia's nuclear waste sites, producing substantial benefits to Canada's nuclear industry; $2 million per year for cooperation between the Canadian and Russian militaries; $2 million per year for projects focused on the maintenance of federalism in Russia; $3 million per year for augmenting the personnel complement of the Canadian embassy in Moscow and the Department of Foreign Affairs bureaus concerned with Canada's relations with Russia; and finally, $2 million per year for expanding Russian–language instruction for Canadians.

[*Translation*]

En second lieu, il nous faudra reconnaître, sans pour autant nous sentir menacés à outrance, que la Russie poursuivra une politique étrangère de plus en plus indépendante et affirmative. Il serait vain de nourrir l'espoir que la Russie maintienne la politique étrangère relâchée qui a suivi la dissolution de l'Union soviétique. Il ne faudrait pas donner foi à ces analystes occidentaux qui estiment que la fin de cette phase de collaboration excessive de la politique étrangère russe annonce un retour aux politiques soviétiques expansionnistes.

Dans le domaine de la politique de défense, tout en demeurant membre du NORAD et en participant à ses activités d'alerte avancée, le Canada devrait retirer ses escadrilles de CF–18 de la structure de commandement du NORAD et garder ces appareils en réserve. Il est illogique de maintenir ce genre de surveillance contre une menace qui a disparu, sans compter que cette mesure se traduirait par des économies considérables.

Le Canada devrait doubler le montant de son assistance technique à la Russie, qui passerait des 150 millions de dollars fournis actuellement sur cinq ans à 300 millions de dollars sur cinq ans. Permettez–moi d'expliquer brièvement d'où pourraient provenir ces fonds et à quoi ils pourraient servir.

Environ la moitié des fonds pourrait être affectée à des projets de collaboration dans l'Arctique. C'est dans ce domaine que le Canada est le plus vulnérable aux actions de la Russie, et c'est à ce niveau qu'existent les plus grandes possibilités de collaboration. Or, plus la Russie élaborait de nouveaux projets pour le nord, plus le Canada se voyait empêché, par manque d'attention et de fonds, de prendre part à ces projets ou alors de n'y participer que sur une petite échelle. La Russie a dû se chercher des partenaires importants ailleurs. Le Canada devient une quantité négligeable dans les projets de développement du nord de la Russie.

Tandis que s'effrite la crédibilité du Canada, d'autres prennent sa place. Mais si le Canada inscrivait l'Arctique dans le contexte d'une nouvelle collaboration avec la Russie, il ferait un usage véritablement stratégique de ses investissements et deviendrait un partenaire sérieux dans le développement du nord de la Russie. Le Canada pourrait faire face aux menaces à la sécurité mentionnées plus tôt, notamment les pressantes menaces environnementales contre l'Arctique. De plus, il en retirerait des avantages à la fois directs et indirects pour les entreprises canadiennes.

Pour le reste, je propose ce qui suit: 35 millions de dollars pour le nettoyage des sites d'enfouissement des déchets nucléaires de la Russie, opération qui serait très avantageuses pour l'industrie nucléaire du Canada; 2 millions de dollars par année pour la collaboration entre les militaires canadiens et russes; 2 millions de dollars par année pour des projets axés sur le maintien du fédéralisme en Russie; 3 millions de dollars par année pour l'augmentation du personnel de l'ambassade du Canada à Moscou et des bureaux du ministère des Affaires étrangères chargés des relations du Canada avec la Russie; et finalement 2 millions de dollars par année pour l'apprentissage du russe par les Canadiens.

[*Texte*]

In a period of fiscal restraint, recommendations like these cannot be made lightly. There is no new money. The additional funding I'm proposing—$30 million per year—should be taken from the savings achieved by placing in reserve CF-18s formerly earmarked for the defence of North America against Soviet air attack. This would entail replacing one outdated approach to security in regard to Russia with a new forward-looking approach.

The underlying rationale for adding so substantially to Canada's assistance program for Russia needs to be emphasized. The idea is to position Canada as a significant partner that is taken seriously in Russia, so that as Russia's fortunes improve and its market for modern industrial equipment and consumer goods and services develop, Canada is there. In effect, it is intended to help underwrite a special relationship.

Before concluding I'd like to say a few words about relative priorities, particularly as regards Russia and Ukraine. Thus far, the government has been tilting toward Ukraine. Unfortunately, this ignores the fact I've already raised that Russia has a far greater capacity than Ukraine, both to harm and to benefit Canadian interests.

Another point warrants attention here. It is sometimes suggested that a close relationship with Canada can help protect Ukraine from Russian bullying. I would argue that Canada can help protect Ukrainian independence more effectively by exercising a moderating influence on Moscow from the vantage point of a special relationship with Russia than from the vantage point of a special relationship with Kiev.

[*Traduction*]

En période de contrainte budgétaire, on en peut faire des recommandations comme celles-ci à la légère. Il n'y a pas d'argent neuf. Le financement supplémentaire que je propose—30 millions de dollars par année—devrait provenir des économies réalisées par la mise en réserve des CF-18 antérieurement destinés à la défense de l'Amérique du Nord contre une attaque aérienne soviétique. On remplacerait une approche démodée de la sécurité face à la Russie par une approche nouvelle, tournée vers l'avenir.

Un tel accroissement de l'aide du Canada à la Russie se justifie par le fait que le Canada deviendrait un partenaire important, pris au sérieux par la Russie, et qui serait présent à mesure que les destinées de la Russie s'améliorent et que son marché d'équipement industriel moderne et de produits de consommation et de services se développe. En fait, le but est de contribuer à assurer une relation spéciale avec la Russie.

Avant de conclure, j'aimerais ajouter quelques mots concernant les priorités relatives, particulièrement en ce qui concerne la Russie et l'Ukraine. Jusqu'ici, le gouvernement a penché en faveur de l'Ukraine. C'est malheureusement ignorer que la Russie, bien plus que l'Ukraine, a le pouvoir de nuire aux intérêts canadiens ou de les servir.

Un autre point mérite notre attention. On laisse parfois entendre qu'une relation étroite du Canada avec l'Ukraine pourrait protéger ce pays contre l'intimidation russe. Selon moi, le Canada peut contribuer à protéger l'indépendance de l'Ukraine de façon plus efficace en exerçant une influence modérée sur Moscou et en cultivant une relation spéciale avec la Russie plutôt qu'avec Kiev.

• 1720

This summer foreign minister André Ouellet is expected to visit Russia. Relations with Russia have been drifting for the past year or so. Whoever's fault this drift may be, it's in neither country's interest to see it continue. It's in our mutual interest and it's our mutual task to bring it to an end.

I'd like to conclude by encouraging this committee to recognize the opportunity now available to Canada to significantly advance our national interests politically, economically and in security terms by building a new relationship with Russia.

This moment should not be missed. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Lamb.

I'll ask the Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War to make their presentation.

Dr. Powell.

Dr. Elinor D.U. Powell (President, Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War): Thank you indeed for the opportunity to present our particular perspective to this committee. We're the Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War and we're affiliated with the international organization of a similar name that won the Nobel Peace Prize in 1985. That was mainly for our actions in fostering communication between the two then great superpowers.

We have about 2,000 members here in Canada. We've been in existence for 14 years. There are two members on our panel. Dr. Alex Bryans is a former president of CPPNW and a retired professor of pediatrics at Queen's University, Kingston.

Le ministre des Affaires étrangères, André Ouellet, doit visiter la Russie cet été. Nos relations avec la Russie dérivent depuis un peu plus d'un an. Peu importe qui en est responsable, il est dans l'intérêt mutuel de nos deux pays de mettre fin à cette dérive, et les deux doivent s'y attacher.

En conclusion, j'invite le comité à reconnaître que la création d'une nouvelle relation avec la Russie constitue pour le Canada une occasion importante de promouvoir ses intérêts nationaux, tant sur les plans politiques et économiques que sur celui de la sécurité.

C'est une occasion à ne pas manquer. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Lamb.

J'invite les Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire à faire leur exposé.

Madame le docteur Powell.

Dre Elinor D.U. Powell (présidente, Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire): Merci de nous donner l'occasion de présenter notre point de vue. Nous sommes les Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire, affiliés à l'organisation internationale portant un nom similaire et qui a reçu le prix Nobel de la paix en 1985, surtout pour nos interventions en vue de favoriser la communication entre les deux superpuissances qui existaient à ce moment-là.

Nous comptons environ 2 000 membres au Canada. Nous existons depuis 14 ans. Notre délégation compte deux membres. Le Dr Alex Bryans est un ancien président de MCPGN et professeur retraité de pédiatrie de l'Université Queen's, à Kingston.

[*Text*]

I'm the current president of CPPNW and a retired internist. I'm also at present the chairperson of a community dispute resolution centre and a past board member of the Canadian Institute for International Peace and Security.

The approach to Canadian foreign policy in our presentation is from a medical perspective. Our mission statement indicates that while we continue to be concerned about nuclear weapons—and that topic takes up almost half of our brief that you have in front of you—we have, after much discussion among our members, included the issues of working to prevent all wars, seeking ways to resolve conflict non-violently and promoting social justice in a sustainable world.

Our brief is quite specific in its recommendations concerning reducing the nuclear threat, more general when addressing root causes of war. We introduce the topic from the perspective of prevention as an exercise in public health and global health.

We see that all people and the land that gives them their resources are interconnected. The preventative model facilitates a strategic approach. Primary prevention addresses problems on a systemic basis. It identifies the attitudes from which decisions are made.

Attitudes are encouraged through stands taken, sometimes unilaterally, sometimes through legislation and treaties that are upheld not by force of arms or compulsion but by influence among nations and the agreements of states to uphold laws within a climate of state compliance.

A study of the root causes of war and to take measures to reduce them by better economic systems and balance is primary prevention. I might mention that as far as nuclear war and the present instable situation regarding nuclear weapons are concerned, we believe primary prevention is the only way to proceed.

We noted at the March 15 debate in the House, Mr. Ouellet called for managing risk and nipping in the bud the possible sources of conflict. He spoke also about the technological and economic forces that defy rational frameworks of analysis and forms of control. That's an approach we support.

Secondary prevention is where the preventative measures are directed to an area of high risk. Examples are the roles of our peacekeepers and peacemakers in areas where cease-fires have been declared.

In the case of land-mines, where they are already laid and need removal, we desperately need new methods of removing the 200 million mines that are already laid, continue to be buried in the ground at this moment and render vast tracts of fertile land unavailable, causing tremendous hardship on civilian population years after a conflict has passed.

That's an area that really concerns us as physicians as we see these mutilated limbs, if the people are "lucky" enough to come to the curing stations.

Tertiary prevention—trying to minimize damage already done—is more costly and less effective, although more dramatic. It will be the only recourse if the disaster has occurred through forces over which we have no control. Physicians have

[*Translation*]

Je suis la présidente actuelle de MCPGN, et je suis médecin de clinique interne à la retraite. Je suis également présidente d'un centre communautaire de règlement des différends et ancienne membre du Conseil de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité mondiales.

Nous abordons la politique étrangère canadienne d'un point de vue médical. L'énoncé de notre mission précise que tout en continuant d'être inquiets face aux armes nucléaires—et cette question occupe presque la moitié de notre exposé—nous avons, après avoir examiné longuement la question avec nos membres, choisi de travailler de façon à prévenir toutes les guerres, à rechercher des moyens de résoudre les différends sans recours à la violence et de promouvoir la justice sociale dans un monde viable.

Nous formulons des recommandations très précises concernant la réduction de la menace nucléaire, et des recommandations plus générales sur ce qui constitue la cause des guerres. Nous abordons la question sous l'angle de la prévention en tant qu'exercice de santé publique et de santé mondiale.

Tous les peuples et toutes les ressources de la terre sont en corrélation. Le modèle préventif facilite l'adoption d'une approche stratégique. La prévention primaire s'attaque aux problèmes sous un angle systémique. Elle définit les attitudes qui sont à l'origine des décisions.

Ces attitudes se développent dans le contexte de positions que l'on prend parfois unilatéralement, parfois dans le cadre de lois ou de traités qui sont maintenus non pas par la force des armes ou la contrainte, mais par l'influence entre les nations et par des ententes conclues entre les États pour maintenir les lois dans un climat de conformité d'État.

On appelle prévention primaire l'étude des causes de la guerre ainsi que l'adoption de mesures visant à les réduire grâce à de meilleurs systèmes et équilibres économiques. En ce qui a trait à la guerre nucléaire et à la présente instabilité relativement aux armes nucléaires, la prévention primaire est la seule façon de procéder.

Au cours du débat du 15 mars à la Chambre, M. Ouellet a soutenu qu'il fallait prendre le risque de s'attaquer aux sources possibles des conflits. Il a également parlé des forces technologiques et économiques qui défient les cadres rationnels de l'analyse et les formes de contrôle. Nous sommes d'accord avec cette position.

La prévention secondaire est celle où les mesures de prévention sont dirigées sur un secteur à haut risque, par exemple la création et le maintien de la paix dans des secteurs ou des cessez-le-feu ont été déclarés.

Dans le cas des mines terrestres qui doivent être déterrées, nous avons désespérément besoin de nouvelles méthodes pour enlever les 200 millions de mines qui sont toujours enfouies au moment où nous nous parlons, qui rendent de vastes étendues de terre fertile inutilisables, et qui imposent aux populations civiles des difficultés extrêmes longtemps après la fin d'un conflit.

Ce spectacle des mutilés préoccupe les médecins que nous sommes, quand un blessé est assez «chanceux» pour se rendre à un poste de traitement.

La prévention tertiaire—qui consiste à minimiser les dommages déjà infligés—coûte plus cher et est moins efficace, bien qu'elle soit plus frappante. C'est le seul recours après un désastre imputable à des forces sur lesquelles nous n'exerçons

[*Texte*]

had a prime role there, for instance, in dealing with the consequences of war injuries. There is a need for an emergency response team with a variety of skills. We suggest that there be a special forum of national service to deal with the physical consequences of disaster, both natural and those caused by human agencies, both here and abroad.

• 1725

To return to primary prevention, in looking at the root causes of war we note the need to support group and ethnic identity. When identity is threatened, it appears to be an important cause of war.

I noted with interest the last presentation talking about Muslim fundamentalism and how much they seem to be saying that if we recognized them for being valid representatives, perhaps some of the threat that they feel by encroachment from the west, for instance, might be reduced. There is quite a lot written about intractable conflicts and threat to identity being the cause. Canada, with its acknowledgement of multiculturalism, is already aware of this aspect of risk to world peoples.

We mentioned poverty, the unequal distribution of resources, the need for people to have access to the necessities of life and some control over their lives. One area of risk we didn't mention in our brief is the effect of modern trans-global communications. We can no longer keep from the poorer people in countries knowledge of the tremendous disparities of wealth. This is, in itself, a root cause of unrest.

We mentioned the market-driven economy, which has produced great benefits but which is based on a doctrine of continual growth. The earth is finite and cannot supply resources nor absorb the wastes of the present level of doing business. We advocate that self-sustaining economic models in keeping with a finite earth be developed and promoted at world economic conferences and steps taken to implement such measures as are required, including promotion of increased efficiency of resources by several orders of magnitude.

The effect of world debt, especially the poverty and disparity it produces, now boomerang back at the First World. As examples, we feel the pressures of refugees at our doors, pressures of illegal drug imports raised to provide cash to pay the debt, increased violence and global warming.

Mr. Bouchard, in the March 15 debate, pointed out that there is a need for a new economic order. Sustainable development cannot be at the cost of increasing pressure on the planet. We agree with that.

Mr. Flis, who I thought we would be appearing before, has indicated how relatively small amounts of aid money in eastern Europe and the Ukraine can be used to enormous effect if it is used to sustain a small enterprise at the lowest level in keeping with efficiency. So we're suggesting that rather than contributing to megaprojects, which often help the implementers more than the local people and which may cause environmental degradation, we are in favour of these small and more effective initiatives.

[*Traduction*]

aucun contrôle. Les médecins jouent un rôle de premier plan dans le traitement des suites des blessures de guerre. Une équipe de réponse d'urgence possédant une gamme étendue de compétences est nécessaire. Nous proposons la mise sur pied d'un forum spécial de service national chargé de s'attaquer aux conséquences physiques des désastres naturels ou des violences humaines, chez nous ou à l'étranger.

Pour revenir à la prévention primaire, en ce qui concerne les causes profondes de la guerre, il est nécessaire d'appuyer l'identité des groupes et des ethnies. Il semble que la menace à l'identité soit une cause importante des guerres.

J'ai écouté avec intérêt le dernier exposé sur le radicalisme musulman, dont les tenants affirment que si nous les reconnaissions comme étant des représentants valides, ils se sentiraient peut-être moins menacés par l'empiétement de l'Occident. On a beaucoup écrit sur la question des conflits insolubles dont la menace à l'identité serait la cause. Le Canada, qui reconnaît le multiculturalisme, est déjà conscient de ce risque pour les peuples du monde.

Nous avons mentionné la pauvreté, la répartition inégale des ressources, la nécessité pour les gens de satisfaire leurs besoins fondamentaux et d'exercer un certain contrôle sur leur vie. Nous n'avons pas parlé du risque engendré par les communications modernes à l'échelle mondiale. Nous ne pouvons plus cacher aux pays pauvres les énormes disparités qui existent en ce qui concerne la richesse, et qui constituent une cause profonde d'agitation.

Nous avons parlé de l'économie axée sur le marché, qui a engendré de grands avantages mais qui s'appuie sur une doctrine de croissance continue. La terre est un milieu fini qui ne peut fournir des ressources ni absorber les déchets au rythme actuel de nos activités commerciales. Nous sommes en faveur de l'élaboration et de la promotion, dans le cadre de conférences économiques mondiales, de modèles économiques autonomes dans le contexte d'une terre finie, et nous demandons que les mesures nécessaires soient prises en vue d'accroître de plusieurs ordres de grandeur l'efficacité des ressources.

La pauvreté et les disparités qu'engendre l'endettement mondial se retournent contre les pays industrialisés. Nous ressentons la pression des réfugiés à nos portes, celle des drogues illégales qui se trafiquent afin de fournir les capitaux nécessaires au remboursement de la dette, la montée de la violence et le réchauffement de la planète.

Au cours du débat du 15 mars, M. Bouchard a signalé qu'un nouvel ordre économique était nécessaire. Le développement durable ne peut pas se faire au prix d'une pression accrue sur la planète. Nous sommes d'accord.

M. Flis, devant lequel je croyais que nous allions comparaître, a fait valoir qu'il est possible d'affecter des sommes relativement petites sous forme d'aide à l'Europe de l'Est et à l'Ukraine et d'obtenir de très bons résultats quand elles contribuent à maintenir l'efficacité d'une toute petite entreprise. Plutôt que de participer à des mégaprojets, qui ont souvent pour caractéristique de bénéficier à leurs promoteurs plutôt qu'aux collectivités locales, et qui peuvent porter atteinte à l'environnement, nous favorisons les initiatives plus modestes et plus efficaces.

[*Text*]

We mentioned the trade in arms as a major cause of world instability. These arms are manufactured not only for military reasons as much as for the economics of the producing country. Canada has had a significant export trade in arms, which appears to be increasing, and we export to countries with poor traditions of human rights. This, we think, should cease.

The diversion of a country's financial resources into military stockpiles from more life–sustaining uses such as health and education causes further poverty and unrest. This diversion is part of the trend to sustain domination often by violent means. There is little evidence that violence is an inherent human characteristic. It is a learned one. Northern countries behave sometimes as if it was all right to dominate southern countries.

We described, too, briefly the role of international law, and despite or because of its unenforceability law derives its strength from the examples of each state in compliance and the recognition of interdependence.

• 1730

Last but not least, we indicate three areas where UN reform might best be brought about through setting criteria for the Secretary General's position, then appointing someone who best meets these criteria. United Nations reform must also embrace organizing functions within the agencies, streamlining them and bringing a greater degree of democracy to that people by the institution of a parliamentary assembly.

In summary, we offer a framework for analysis and some specific recommendations in relation to Canada's foreign policy from a health perspective.

Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Doctor.

There is nobody else jumping forward. Perhaps I might ask a couple of leading questions, since my specialty before being elected was international law.

Let me congratulate you as being one of the first presenters who has come before us who has mentioned the importance of international law.

Dr. Powell: I have read Thomas Franck's book, which you're probably very well aware of.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, Professor Frank once taught at the University of Toronto, actually. He's very well known.

Dr. Powell: I really appreciate the firmness of the quicksand on which international law is based.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That's the question I was going to address to you. You put your finger on it. The problem is enforceability.

It seems to me, and I think to others, that many of the problems we're dealing with when we hear from all the groups that are trying to formulate future foreign policy are really of world governance. One of the great problems of world governance is we lack a legal structure with enforceable rules to which both the powerful and the less powerful can be made to adhere.

[*Translation*]

Le commerce des armes est une cause majeure d'instabilité mondiale. Ces armes sont fabriquées moins pour des raisons militaires que pour soutenir l'économie du pays producteur. Il semble que le marché d'exportation d'armes du Canada soit en croissance, et que nos exportations soient à destination de pays qui ont un dossier peu reluisant quant aux droits de la personne. Selon nous, il faut y mettre fin.

Le détournement des ressources financières d'un pays afin d'accumuler du matériel militaire plutôt que de les utiliser pour la santé et l'éducation entraîne une plus grande pauvreté et nourrit l'agitation. Ce détournement s'inscrit dans la tendance à soutenir la domination, souvent par le recours à la violence. Il n'est pas prouvé que la violence soit une caractéristique inhérente de l'être humain. C'est une caractéristique apprise. Parfois, les pays du Nord se conduisent comme s'il était normal de dominer les pays du Sud.

Nous avons également décrit le rôle du droit international et, en dépit ou en raison de son caractère inapplicable, il tire sa force des exemples donnés par tous les États qui s'y conforment et qui reconnaissent l'interdépendance des nations.

Dernier point, mais non le moindre, nous indiquons trois secteurs qui bénéficieraient le plus d'une réforme de l'ONU par la définition de critères applicables au poste du secrétaire général, puis par la nomination d'une personne répondant le mieux à ces critères. La réforme des Nations Unies doit également porter sur le fonctions d'organisation au sein des organismes, sur la modernisation de leurs fonctions et sur la création d'un degré plus élevé de démocratie grâce à l'établissement d'une assemblée parlementaire.

En résumé, nous offrons un cadre d'analyse et certaines recommandations précises concernant la politique étrangère du Canada sous l'angle de la santé.

Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, docteur.

Personne d'autre ne veut prendre la parole. Je pourrais peut–être poser quelques questions tendancieuses, étant donné que ma spécialité avant d'être élu était le droit international.

Permettez–moi de vous féliciter, vous êtes l'une des premières personnes à comparaître devant nous qui fait état de l'importance du droit international.

Dre Powell: J'ai lu le livre de Thomas Frank, que vous connaissez fort probablement aussi.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oui, le professeur Frank a déjà enseigné à l'Université de Toronto. Il est bien connu.

Dre Powell: J'aime réellement la stabilité du sable mouvant sur lequel repose le droit international.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est la question que j'allais vous poser. Vous avez mis le doigt sur le problème: l'applicabilité du droit international.

Il me semble, à l'instar d'autre personnes je crois, qu'une bonne partie des problèmes auxquels nous devons faire face dans la formulation d'une future politique étrangère relèvent vraiment d'une bonne gestion des affaires mondiales. Nous ne disposons pas d'une structure juridique permettant de faire observer les règles par les pays puissants et les moins puissants.

[*Texte*]

In your work with the international physicians, have you had any insights as to how things are evolving in the international world? Do you believe there is a greater potential for formulating rules and enforceable mechanisms that can work to enable us to address some of the substantive issues that you've pointed out in your paper, such as poverty?

Take the issue of nuclear proliferation. What international legal rule is going to make North Korea not proliferate? And if it's not, do we have to go back to the law of the jungle and say to the United States that they had better do it?

Dr. Powell: In the paper that you have a submission of, we're advocating having nuclear weapons in order to prevent their use. It's this kind of anarchy that states have practised in the past. This idea of an attitude change, which the United Nations has been promoting very much, of adherence to an accepted law and building a climate of compliance sounds softer but may be more possible in the end. That's why I said the stability of the quicksand.

I think once with nuclear weapons there is the enforceability threat. We've been living under mutual destruction for 40 or 50 years and it's just got into proliferation.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Just taking the specific case of North Korea, Professor Stein was before us at the beginning when we were starting to examine our issues. She said what we were doing presently wasn't working; the nuclear proliferation treaty wasn't working.

Is it your view, as experts in this area, that there should be some form of international coordination to ensure that other states don't acquire nuclear weapons while we're in the process of reducing the ones in possession of others?

I guess I just throw up to you, what do we do about North Korea?

Dr. Powell: I think the whole climate of having states that are legitimately owners of nuclear weapons, and others that are therefore less worthy, has legitimized the idea of Iraq and other places that we don't like getting nuclear weapons, and so the climate is there.

The question is, what do we do now in 1994 to try to reverse that? If we went along with the idea that threats are the reason that people arm more, I think the logical thing from that is that we should back off the threats and tell North Korea we don't like the way they run their country.

South Korea was inclined to work out some kind of an arrangement with North Korea a little while ago, but now that seems to be going by the board and we're back into threats. I don't think that's the way to go.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you.

Mr. Lamb, did you have something you wanted to add to that in terms of the Russian perspective?

[*Traduction*]

Dans votre travail auprès des médecins du monde entier, avez–vous pu constater comment le choses évoluent sur la scène internationale? Croyez–vous qu'il soit davantage possible maintenant de formuler des règles et d'élaborer des mécanismes d'application en vue de nous attaquer à certaines des importantes questions soulevées dans votre document, notamment la pauvreté?

Prenons la question de la prolifération des armes nucléaires. En vertu de quelle règle internationale pourrait–on empêcher la Corée du Nord de ne pas fabriquer des armes nucléaires? Et s'il n'existe pas de règle internationale, faudra–t–il retourner à la loi de la jungle et dire aux États–Unis qu'ils feraient mieux d'intervenir?

Dre Powell: Notre position est qu'il faut disposer d'armes nucléaires afin de prévenir leur utilisation. C'est cette sorte d'anarchie que les États ont pratiquée dans le passé. Cette idée d'un changement d'attitude, que les Nations Unies ont défendue vigoureusement, et qui consiste à adhérer à une loi acceptée et à construire un climat de conformité, semble plus douce, mais peut s'avérer plus réalisable au bout du compte. C'est pourquoi j'ai parlé de la stabilité du sable mouvant.

Je pense qu'avec les armes nucléaires vient la possibilité d'appliquer la loi. Nous vivons depuis 40 ou 50 ans sous la menace d'une destruction mutuelle et nous nous retrouvons en pleine prolifération.

Le coprésident suppléant (M. Graham): En ce qui concerne l'exemple de la Corée du Nord, le Pr Stein s'est présenté devant nous au début. Elle nous a dit que ce que nous faisions actuellement était inefficace; que le Traité sur la non–prolifération des armes nucléaires était inopérant.

En votre qualité d'experts, êtes–vous d'avis qu'il devrait exister une certaine forme de coordination internationale visant à empêcher de nouveaux États d'acquérir des armes nucléaires, alors que ceux qui en possèdent sont en plein processus de réduction?

Que pouvons–nous faire face à la Corée du Nord?

Dre Powell: Le fait qu'il soit légitime pour certains pays de posséder des armes nucléaires, mais pas pour d'autres, a fini par rendre légitime l'idée que l'Iraq ou d'autres pays que nous n'aimons pas puissent posséder des armes nucléaires, et c'est le climat dans lequel nous nous retrouvons.

La question est de savoir ce que nous pouvons faire en 1994 pour renverser cette situation. Si nous donnons foi à l'idée que les menaces sont la raison pour laquelle les peuples continuent de s'armer davantage, la logique voudrait que nous retirions les menaces et que nous disions à la Corée du Nord que nous n'aimons pas la façon dont le pays est dirigé.

La Corée du Sud a été portée, il n'y a pas longtemps, à conclure une entente avec la Corée du Nord, mais il semble que l'on soit revenu aux menaces. Je ne crois pas que cela soit la bonne façon.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci.

Monsieur Lamb, voulez–vous ajouter quelque chose relativement à la perspective russe?

[*Text*] [*Translation*]

• 1735

Mr. Lamb: Yes, but not only the Russian perspective. The UN Secretary General, when he published *An Agenda for Peace* a year and a half or so ago, talked about the effect the Cold War had on the capacity of the global community to get together to produce peace and stability. He pointed out that the veto in the United Nations had been used I forget how many times, but had been used hundreds of times, and in effect had frozen that organization's capacity to work in this area. He pointed out that the end of the Cold War created an opportunity to put that behind us, for the major countries to cooperate.

I would say two things. One is in connection with North Korea. In addition to who the owners of nuclear weapons are, we have to look at who the owners of peace are and who the owners of global stability are. In other words, in whose interest is it to have security? What that points to is the need to engage the major countries that have a capacity to influence North Korea more effectively in the interests of global security.

The west's temptation is to marginalize Russia, to hope that it will continue its "three bags full" approach to cooperation with the west—in other words, we will do whatever the west wants to do, and if they do that then they're playing ball and we can work with them. We need to more seriously engage Russia in the international community and stop marginalizing it, stop expecting it to behave.

Now I'll move on to a slightly more controversial analogue to that, to do with China. Here we have the country that is probably in the best position of any to influence North Korea. How are we going to engage China effectively in the interests of international security? What are we going to say to it?

The newspapers have been full of human rights issues in connection with Canada's trade and so on. We've heard less discussion in the Canadian context—more in the U.S., but less in the Canadian context—of how we are going to relate to China in a new, special relationship on political issues and security issues. I don't have the answers to these. I'm not a China specialist and I won't pretend to be, but I do think that as we look at the approach we take to China—I'm sorry. . .?

Mr. Penson: We've heard a lot of this and I was hoping that you had the answer.

Mr. Lamb: The answer to this, I think, is making sure the right people are at the table in the right frame of mind. Marginalizing Russia or letting China off the hook for what it does or doesn't do politically isn't going to lead to a happy outcome.

Dr. Powell: I would tend to agree that interactions with China on a political level, on a tourist level, on an academic level, on every level we can, will bring her into the world. She has come into the world economically, but my experience, which is limited to visits, suggests that her whole frame of reference over the longest civilization in history is very different and very isolated. I think the interaction through the UN, through those methods I've mentioned, are where we have to proceed. I have

M. Lamb: Oui, mais pas seulement sur la perspective russe. Dans *Un agenda pour la paix*, publié il y a un an et demi par le secrétaire général de l'ONU, il est question des conséquences de la guerre froide sur la capacité de la collectivité mondiale de produire la paix et la stabilité. Le secrétaire général a fait valoir que les États avaient utilisé leur droit de veto aux Nations Unies je ne sais plus combien de fois, mais des centaines de fois, et que cela avait paralysé l'ONU. Il a signalé que la fin de la guerre froide nous donnait l'occasion de passer à une étape suivante, celle de la collaboration des pays importants.

J'aimerais faire deux observations, dont l'une concerne la Corée du Nord. Outre les pays qui possèdent des armes nucléaire, nous devons regarder ceux qui possèdent la paix et ceux qui sont les propriétaire de la stabilité mondiale. En d'autres mots, qui a intérêt à la sécurité? Il est nécessaire que les pays importants qui ont la capacité d'influencer la Corée du Nord le fassent de façon plus efficace dans l'intérêt de la sécurité mondiale.

L'Ouest est tenté de marginaliser la Russie et souhaite qu'elle maintienne son approche des «trois sacs pleins» de collaboration avec l'occident—en d'autres mots, qu'elle fasse tout ce que l'occident voudra, auquel cas il y aura une collaboration possible. Nous devons sérieusement engager la Russie envers la collectivité internationale et cesser de la marginaliser, cesser de vouloir qu'elle se conduise bien.

Je ferai maintenant une analogie légèrement plus controversée, qui concerne la Chine. La Chine est probablement le pays le mieux placé pour influencer la Corée du Nord. Comment pourrons–nous engager la Chine à s'intéresser à la sécurité internationale? Quel message pouvons–nous envoyer à la Chine?

Les journaux ont largement fait état de la question des droits de la personne et du commerce du Canada avec la Chine. On a moins entendu parler dans le contexte canadien—davantage aux É.–U., mais moins dans le contexte canadien—de la façon dont nous allions nous positionner par rapport à la Chine dans le cadre d'une nouvelle relation spéciale sur les questions politiques et sur les questions de sécurité. Je n'ai pas de réponse à ces questions. Je ne suis pas un spécialiste de la Chine et je ne prétends pas l'être, mais je crois qu'en ce qui concerne notre position face à la Chine—pardon. . .?

M. Penson: On a beaucoup parlé de cette question, et j'espérais que vous auriez une réponse.

M. Lamb: La réponse à cette question, d'après moi, est de faire en sorte que les bonnes personnes soient à la table et qu'elles soient dans le bon état d'esprit. La marginalisation de la Russie ou l'absolution de la Chine pour ce qu'elle fait ou ne fait pas sur plan politique n'auront pas de résultats heureux.

Dre Powell: Les interactions avec la Chine, sur la plan politique, touristique, universitaire, sur tous les plans, auront pour effet de l'intégrer au monde. La Chine s'est intégrée au monde sur le plan économique mais, d'après mon expérience qui se limite à des visites, il semble que le cadre de référence de la Chine, qui s'enracine dans la civilisation la plus ancienne de l'histoire, soit très différent et très isolé. Je crois que l'interaction par l'entremise de l'ONU et des méthodes que j'ai

[*Texte*]

friends from Tibet, and there are human rights abuses there that I'm well aware of.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): But you've found through your experience that in fact the interaction is. . .? You're saying that by dealing in China and working on it, you can perceive some movement?

This is simplistic, but we hear two schools of thought, and obviously there's something between the two poles. There are those who say we should not trade or deal with China until such time as certain human rights norms have been achieved by China. Others argue that it is only by trading and working with China that we will get them to achieve the human rights norms. There are probably gradations between those two schools.

You say you've been there. You say the physicians have had experience. Which would you advise?

• 1740

Dr. Powell: The physicians haven't been there; they don't have a position on China. So I'm speaking personally and from the general principles I've outlined in the brief. Connections with China are, in principle, better than alienating or cutting off a country.

I think we've reached a consensus that the idea of sanctions, which in an autocratic kind of government are bound to hurt not the elite but the peasantry, is difficult for us to support, from a public health and humanitarian point of view. I would therefore be more in favour of increasing connections with the Chinese in order to build some common bonds by which to bring them in.

Our international association received the Nobel Peace Prize because U.S. cardiologists were meeting with Russian cardiologists who were attached to the Russian hierarchy at the time, which was a no–no thing to do. But we made the link and we got the Nobel Peace Prize.

Our group went off to Gorbachev and talked about how there were some Americans he didn't know about who had a balanced point of view from a Russian perspective that he could negotiate with. I wish we had similar links with China. We've tried to make them, through the physicians, but we haven't succeeded.

Mr. Lastewka: I would like to ask Mr. Lamb a couple of questions. In his first page and in the introductory remarks he mentioned that Russia possesses a virtually unparalleled ability to endanger Canadian national interests.

Could you be specific on that, Mr. Lamb?

Mr. Lamb: Yes, and I can give you a paper that goes into great length on that question; not today, though.

There is a whole range; military and environmental interests are the main ones. Russia has already dumped enormous amounts of nuclear material along the arctic coast and there are even larger amounts that are yet to be disposed of. How is Russia going to deal with that problem — in a cooperative way or in a way that's been done before?

[*Traduction*]

signalées est la façon de procéder. J'ai des amis au Tibet, et je suis bien conscient des violations des droits de la personne qu'on y commet.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Mais vous dites qu'en ayant des rapports avec la Chine on semble constater un certain changement?

Il s'agit d'une vue simpliste, mais nous sommes en présence de deux écoles de pensée, et il doit y avoir quelque chose entre les deux. Il y a ceux qui affirment que nous ne devons pas commercer avec la Chine tant que celle–ci n'aura pas respecté certaines normes relatives aux droits de la personne. D'autres affirment que ce n'est que par le commerce et la collaboration avec la Chine que celle–ci en viendra à respecter ces droits. Il doit exister des nuances entre ces deux écoles.

Vous êtes allée en Chine. Vous dites que les médecins en ont fait l'expérience. Qu'en pensez–vous?

Dre Powell: Les médecins n'y sont pas allés; ils n'ont pas de position sur la Chine. Je parle en mon nom personnel et selon les principes généraux que j'ai esquissés dans notre exposé. En principe, il vaut mieux avoir des liens avec la Chine que de se l'aliéner ou de l'isoler.

Il nous est difficile, du point de vue de la santé publique et d'un point de vue humanitaire, d'appuyer l'idée de sanctions qui, dans un pays au régime autocratique, feront forcément moins mal à l'élite qu'à la paysannerie. Je favorise donc davantage un accroissement des liens avec la Chine si nous voulons établir des rapports communs en vertu desquels nous pouvons intégrer la Chine à la communauté mondiale.

Notre association internationale a reçu le prix Nobel de la paix parce que des cardiologues des É.–U. rencontraient des cardiologues russes qui, à l'époque, étaient associés à la hiérarchie russe, ce qui était très mal vu. Mais nous avons créé des liens et nous avons reçu le prix Nobel de la paix.

Notre groupe a parlé à Gorbatchev de certains Américains qu'il ne connaissait pas, qui avaient un point de vue équilibré sur une perspective russe, et avec lesquels il pourrait négocier. J'aimerais que nous ayons des liens similaires avec la Chine. Nous avons tenté d'en créer, par l'entremise des médecins, sans succès.

M. Lastewka: J'aimerais poser quelques questions à M. Lamb. Dans la première page de son exposé et dans ses observations d'ouverture il a mentionné que la Russie possède une capacité virtuellement incomparable de mettre en danger les intérêts nationaux du Canada.

Pourriez–vous être plus précis, monsieur Lamb?

M. Lamb: Oui, et je pourrais vous remettre un document qui examine cette question en profondeur, mais pas aujourd'hui.

Les principaux intérêts en cause sont les intérêts militaires et environnementaux. La Russie a déjà déversé des quantités énormes de déchets nucléaires le long de la côte arctique et il lui en reste des quantités encore plus grandes à éliminer. De quelle façon réglera–t–elle ce problème — en faisant appel à la collaboration ou de la même façon qu'elle l'a toujours fait?

[*Text*]

If Russia doesn't agree to cooperate in the clean–up of the nuclear material, that would be bad for Canada. If it goes ahead and dumps the rest of the material in an irresponsible way, that will be bad for Canada. I'm not suggesting the Russians want to do so or intend to do so. But if they did or if relations went sour and there was a return to an isolated Russia, then you might see that kind of action.

There are other kinds of interests. Worse pollution is airborne pollution coming from the towns of northern Russia; some small, some big, such as enormous smelting operations there that have been belching out pollution that is being found in the Canadian north.

They need help in cleaning that up. We've done it in Sudbury and other places and have the technology. It needs to be done in Russia. The Norwegians and others closer to the source are endeavouring to help Russia, but we're also getting a lot of the material in the Canadian north.

If Russia returns to a heavy armaments program or if there were a return to a heavy defence of the north and so on, I think we would find pressure. We would probably feel inclined to do so ourselves, but we would come under pressure from the United States and other allies to reverse the downward movement of our defence spending. In other words, the capacity to reduce the west's defence spending is dependent on the assumption that we're not going to have a return to the Cold War. Therefore, it's very much in our interest to ensure that the trend away from the Cold War toward more and more integration of Russia into the international community in a cooperative way continues. Otherwise we're going to find ourselves spending more on arms again.

Those are some of the areas.

Mr. Lastewka: When you referred to Canadian national interests, they're also the interests of all the countries that are around Russia and are being affected by the dumping into the northern waters, which they're doing as we sit here today, and the fact that as a result of what they went through in the last many years and what they have being outdated now, which is a concern not only in Russia but in all the former Soviet countries because they've got old technologies. All of them need help to get to a higher level. We could have another Chernobyl very easily as a result of their old technology and old standards.

[*Translation*]

Si la Russie n'accepte pas de collaborer au nettoyage du matériel nucléaire, cela pourrait être mauvais pour le Canada. Si elle déverse le reste de ce matériel de façon irresponsable, cela sera mauvais pour le Canada. Je ne dis pas que c'est ce que les Russes veulent faire ou ont l'intention de faire. Mais s'ils le faisaient ou si les relations avec le Canada s'envenimaient et que la Russie se retrouvait isolée, cela pourrait arriver.

Il y a d'autres types d'intérêts. La pire pollution est celle qui provient des îles du nord de la Russie et qui est transportée par le vent; certaines exploitations, de petite ou de grande taille, comme les énormes fonderies, crachent une pollution que l'on retrouve dans le nord du Canada.

Ils ont besoin d'aide pour le nettoyage. Nous l'avons fait à Sudbury et à d'autres endroits, et nous disposons de la technologie nécessaire. Il est nécessaire de le faire en Russie. La Norvège et d'autres pays qui se trouvent à proximité de la source de pollution s'engagent à aider la Russie, mais une grande partie du matériel se retrouve dans le nord canadien.

Si la Russie adoptait de nouveau un programme d'armement intensif ou s'il y avait un retour à une défense intensive du Nord, nous subirions des pressions. Nous serions probablement portés à faire la même chose, mais nous subirions également des pressions des États–Unis et des autres alliés afin d'inverser le mouvement à la baisse de nos dépenses militaires. En d'autres mots, la capacité de réduire les budgets militaires de l'Occident dépend de l'hypothèse que nous ne retournerons pas à la guerre froide. Nous avons grandement intérêt à continuer de nous éloigner de la guerre froide pour nous rapprocher d'une plus grande intégration de la Russie au sein de la communauté internationale grâce à une plus grande collaboration. Autrement, nous allons encore une fois nous retrouver devant une augmentation des dépenses militaires.

Voilà quelques–uns des intérêts dont je parlais.

M. Lastewka: Vous parlez des intérêts nationaux du Canada, mais il s'agit aussi des intérêts de tous les pays qui se trouvent autour de la Russie et qui sont affectés par les déversements dans les eaux du nord, déversements qui ont lieu au moment même où nous nous parlons, et cela est imputable à l'utilisation d'une technologie désuète pendant de nombreuses années, ce qui est un problème non seulement en Russie mais dans tous les anciens pays de l'Union soviétique. Tous ces pays doivent être aidés s'ils veulent atteindre un niveau plus élevé. Nous pourrions facilement nous retrouver avec un autre Tchernobyl, étant donné leur technologie et leurs normes désuètes.

• 1745

Mr. Lamb: The pollution that comes our way—much more of it is coming from Russia, which is closer to us, than from the other countries. Russia has more of the nuclear materials. I think most of what was possessed by the former Soviet Union has now been brought back to Russia and is being stored there.

One example I go into in my paper is that the west has been concerned about the disintegrating nuclear infrastructure in Russia. The United States has been concerned about a possible departure of nuclear weapons scientists, and the western Europeans have been looking at nuclear power plants.

M. Lamb: Il nous vient beaucoup plus de pollution de la Russie que des autres pays. La Russie possède plus de matériel nucléaire. La plus grande partie du matériel nucléaire qui appartenait à l'ancienne Union soviétique a maintenant été rapatriée en Russie et entreposée dans ce pays.

L'Occident s'est inquiété de la désintégration de l'infrastructure nucléaire de la Russie. Les États–Unis se sont inquiétés du départ possible de spécialistes en armes nucléaires, et les Européens de l'Ouest surveillent les centrales nucléaires.

[*Texte*]

One of the most dangerous areas that has been left virtually untouched is the issue of storage of nuclear materials. In my paper I talk about a number of accidents where nuclear storage facilities have blown up. There were two incidents in 1993 where these facilities actually blew up and spewed nuclear material into the atmosphere, and a lot more are ready to happen. So I think there is a lot more and it's closer to us on the downside.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): A cheery series of thoughts.

Mr. Penson: Mr. Lamb, I have two questions. First, I didn't see any reference in your submission to what you would do with Russia in regard to NATO, so I would like to have your thoughts on that.

Second, on the question of nuclear disarmament, one of the things we've often been faced with is whether we should or shouldn't trade with a country like China. You seem to have suggested that China has a lot of influence on North Korea, a country we would like to see not manufacture a bomb.

My own view leans toward wanting to trade with a country like China and using our influence from the inside rather than boycotting. Do you think influence can be exerted on China by trading with them to help out with this question of North Korea? You seem to move a little that way and I want to explore it a little further. What should be our position regarding trade with China?

Mr. Lamb: I'm sort of glad you asked me that because I sort of have an answer. I think the signals have been that Canada will not link trade with human rights issues to the extent we might have some years ago. I think that's been the gist—that we're more inclined to decouple these things and play the human rights card from the inside.

The implication of that is that to some extent China will be receptive to that over time. Implied in that approach is that Canada still thinks it should respond. We're not saying we don't care what they do, so there's a sense that a country has to be moving in the direction of being a responsible member of the international community.

We clearly don't think they're being responsible at present, and we hope they improve. My answer to your question revolves around the notion how we judge. . . how good or how bad they have to be. I'll give you a concrete example that will come back to your question.

There have been press reports—and I confess that I haven't pursued them to get firsthand or closer information—saying that China was preparing to detonate a nuclear weapon once Clinton approved most favoured nation status. This was supposed to be a "to hell with you" kind of signal to the United States that China is its own boss and they will do what they want to. The way it was written up by the international press, that was part of the gist.

[*Traduction*]

L'une des questions les plus dangereuses à laquelle on n'a pratiquement pas touchée est celle de l'entreposage du matériel nucléaire. Je parle, dans mon document, d'un certain nombre d'accidents où des installations d'entreposage nucléaires ont explosé. Deux incidents se sont produits en 1993, au cours desquels du matériel nucléaire a été rejeté dans l'atmosphère, et il y en a encore plus qui sont prêts à se produire. Donc, il y en a plus et ils sont plus près de nous.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Voilà qui est réjouissant.

M. Penson: Monsieur Lamb, j'ai deux questions. Premièrement, vous n'avez pas dit ce que vous feriez avec la Russie par rapport à l'OTAN, et j'aimerais que vous nous disiez ce que vous en pensez.

Deuxièmement, quant au désarmement nucléaire, l'une des questions à laquelle nous devons souvent répondre est de savoir si nous devons ou non commercer avec un pays comme la Chine. Vous semblez dire que la Chine exerce une grande influence sur la Corée du Nord, un pays que nous n'aimerions pas voir fabriquer une bombe.

Je suis personnellement enclin à vouloir faire du commerce avec un pays comme la Chine et à exercer notre influence à partir de l'intérieur plutôt que par un boycott. Pensez–vous qu'il soit possible d'exercer une influence sur la Chine en faisant du commerce avec elle pour nous aider à régler cette question de la Corée du Nord? Vous semblez partager cette idée et j'aimerais l'explorer un peu plus. Quelle devrait être notre position concernant le commerce avec la Chine?

M. Lamb: Je suis assez content que vous me posiez la question parce que j'ai une sorte de réponse. Je crois que tout indique que le Canada ne liera pas le commerce à la question des droits de la personne autant qu'il aurait pu le faire il y a quelques années. Tel est le point essentiel de la question—que nous sommes plus portés à distinguer ces questions et à jouer la carte des droits de la personne à partir de l'intérieur.

Cela implique que, dans une certaine mesure, la Chine s'y montrera réceptive avec le temps. Cela implique que le Canada pense encore que la Chine devrait y répondre. Nous ne disons pas que nous sommes indifférents à ce que la Chine a fait, car nous laissons entendre qu'elle doit aller dans une direction qui en fera un membre responsable de la communauté internationale.

Nous ne pensons absolument pas que la Chine soit à l'heure actuelle un membre responsable de la communauté internationale, et nous espérons qu'elle s'améliorera. La question est de savoir dans quelle mesure la Chine sera responsable ou non. Permettez–moi de vous donner un exemple concret qui répondra à votre question.

Certains journaux ont rapporté—et j'avoue ne pas avoir cherché à obtenir une information de première main—que la Chine se préparait à faire exploser une bombe nucléaire dès que Clinton aura approuvé son statut de nation la plus favorisée. Il devait s'agir d'une sorte de signal adressé aux États–Unis par la Chine et exprimant que celle–ci agit comme elle l'entend, et qu'elle fera bien ce qui lui plaît. Selon la couverture par la presse internationale, c'est un peu cela que l'on retrouvait dans ce message.

[*Text*]

[*Translation*]

• 1750

For the last three, maybe four, years there has been an international moratorium on nuclear weapons testing. Russia's only testing ground right now is on the island of Novaja Zeml'a, which is in the Artic. When I was with the Centre for Global Security we tried to make quite a big deal of this, that it was important to Canada from an environmental and a security point of view not to see a resumption of nuclear weapons testing because in Russia's case it would occur in the Russian Artic.

All of the countries—the United States, Britain, Russia—have been saying: anybody goes, we will go. In other words our moratorium is contingent on everyone else. The Chinese blow off a nuclear weapon. We can be reasonably sure that will at a minimum play into the hands of the nuclear weapons complex in Russia and before too long we will see a disintegration of the nuclear weapons moratorium.

It's not in Canada's interests. Therefore, what do we say to China if and when it does that? Do we say we're not linking trade to other issues any more, we don't like that much but let's do some more trade, or is that the step over the line we won't accept when it'll have direct consequences on us?

The view you described where we try to work from the inside is fine as long as it works, as long there is some genuine movement, as opposed to window dressing, on issues that are important to us. If we find the Chinese are basically saying to hell with you on all issues and we don't care what the consequences are, then we have to question whether this is a strategy that works in Canada's interests. That's a bit long–winded.

The Acting Join Chairman (Mr. Graham): It's a very effective example.

Mr. Penson: I have a question on Russia's membership in NATO. What would you do there?

Mr. Lamb: I'm going to cop out of that and say I think the Partnership for Peace is a good waystation, but I would tie it to one thing. Russia has clearly indicated in its response to the offer to join Partnership for Peace that it feels it has a bigger role to play.

It's backed off the request to join NATO for the time being. But if we don't take seriously the fact that potentially they have a bigger role to play, we are contributing again to the marginalization of their role in the international community. I would say we will reap the rewards for that in all sorts of other areas and we won't like the results.

Ms Beaumier (Brampton): One question is going to be a bit of a philosophical nature. I've always felt we should have been dealing with Russia even long before the breakup. I think part of the problem with China and I know definitely part of the problem with Russia has been as a result of the pinko paranoia that was suffered in the 1950s and early 1960s.

In many ways, I don't blame the Chinese for having had this attitude. We've boycotted and isolated them and now we're saying there's a market there, let's get in there.

Depuis trois ou quatre ans, il existe un moratoire international sur les essais nucléaires. Le seul endroit où la Russie peut effectuer de tels essais à l'heure actuelle est sur l'île de Novizemli, dans l'Arctique. Quand j'étais au Centre canadien pour la sécurité mondiale, nous avons tenté d'en faire une grosse affaire, affirmant qu'il était important pour le Canada, d'un point de vue environnemental et sécuritaire, qu'il n'y ait pas de reprise des essais nucléaires, étant donné que dans le cas de la Russie ces essais auraient lieu dans l'Arctique russe.

Tous les pays—les États–Unis, l'Angleterre, la Russie—ont déclaré que si quelqu'un d'autre le faisait ils le feraient aussi. En d'autres mots, notre moratoire dépend de tous les autres pays. Les Chinois font exploser une bombe nucléaire. On peut raisonnablement être certain que cela au moins donnera à penser aux responsables du complexe des armes nucléaires en Russie et que, avant longtemps, nous assisterons à la désintégration du moratoire sur les armes nucléaires.

Cela n'est pas dans l'intérêt du Canada. Qu'allons–nous dire à la Chine si elle procède à un essai nucléaire? Allons–nous lui dire que nous ne lions plus le commerce à d'autres questions, que nous n'aimons pas cela beaucoup, mais que nous sommes disposés à faire un peu de commerce, ou qu'il y a une ligne à ne pas franchir car cela aura des conséquences directes sur nous?

Nous sommes d'accord pour travailler à partir de l'intérieur pourvu que cela fonctionne, du moment qu'il se produit un véritable progrès, plutôt que du maquillage relativement à des questions qui sont importantes pour nous. Si les Chinois nous envoient promener et que nous nous moquons des conséquences de leurs actions, alors on peut se demander si cette stratégie sert les intérêts du Canada. C'est un peu confus.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Voilà un exemple très efficace.

M. Penson: J'ai une question sur la participation de la Russie à l'OTAN. Quelle est votre position là–dessus?

M. Lamb: Je m'en tirerai en disant que je crois que le partenariat pour la paix est une bonne étape, mais je m'attache à une chose. La Russie a clairement fait savoir dans sa réponse à l'offre de se joindre au Partenariat pour la paix qu'elle a le sentiment d'avoir un rôle plus important à y jouer.

Elle a retiré sa demande de se joindre à l'OTAN pour le moment. Mais si nous ne prenons pas sérieusement le fait que la Russie a la possibilité d'y jouer un rôle plus important, nous allons contribuer de nouveau à marginaliser son rôle au sein de la communauté internationale. Nous récolterons ce que nous aurons semé dans toute sorte d'autres domaines et nous n'aimerons pas ce que nous récolterons.

Mme Beaumier (Brampton): J'ai une question d'ordre un peu philosophique. J'ai toujours eu le sentiment que nous aurions dû traiter avec la Russie bien avant la rupture. Je crois, et je sais pertinemment, qu'une partie du problème avec la Chine et la Russie vient de la paranoïa des sympathisants communistes qui a sévi durant les années cinquante et au début des années soixante.

À bien des égards, je ne blâme pas la Chine de son attitude. Nous l'avons boycottée et isolée et maintenant que nous disons qu'il existe un marché là–bas, nous voulons y aller.

[*Texte*]

How long do you think is a reasonable amount of time for us to wait before we offer the hand of friendship and joint partnerships and before we can start to demand a change in their attitude about their violations of human rights, such as in Tibet and other areas like the labour camps? They're embarking on something Gorbachev tried to do but it got out of hand for him.

What's a reasonable length of time to try the sugar approach? That's what we're talking about. We're talking about trying to have them see how wonderful our philosophy is and how good it feels to do the things that are important to us for humanity.

[*Traduction*]

Qu'appelons–nous un délai raisonnable avant de tendre une main amicale et d'offrir des partenariats et avant de pouvoir demander un changement d'attitude relativement aux droits de l'homme, au Tibet ou ailleurs, par exemple, dans les camps de travail? Ils s'embarquent dans quelque chose que Gorbatchev a tenté de faire, mais qui lui a échappé.

Pendant combien de temps l'approche douce constitue–t–elle un délai raisonnable? C'est de cela que nous parlons. Nous voulons leur faire voir comment notre façon de penser est merveilleuse et comment il est bon de faire des choses qui sont importantes pour nous pour l'humanité.

• 1755

Dr. Powell: I would like to take a different approach, and this is personally, because I've been studying non–violent conflict resolution. It suggests to me that a different way to go would be to incorporate in our thinking not the adversarial point of view that is so western, but the aikido point of view and judo and those kinds of Asiatic ways of dealing with conflict. We would use China's strength and stop to see what they're looking for, rather than oppose it—get into their ways of thinking and ask China what they need.

It may be that they need recognition as a major country, all sorts of status issues, all sorts of reasons to be who they are and promote their civilization and what China means. There may be some area we can grasp to say, okay, we'd be delighted if you were that way—join the club and in some way reduce the threat or the carrot, which is not, I think, the way many of them basically think.

I may not have a handle on how they basically think, but I think this judo approach of dealing from their strength and what they need may be more successful than trying to do that.

Ms Beaumier: Given what has happened in Russia and the way the western world sat back and watched and waited for Gorbachev to fail, I would think that only gives the Chinese government an added strengthening of their thought that they cannot loosen up too quickly. We showed Gobachev and Russia that they should go ahead and do it—we thought they were going to fail, and we would just sit back and wait until they did and then would try to drag them out at the end when it's too late.

Mr. Lamb: I wonder if I could add something.

Ms Beaumier: That's good. I sometimes get a little carried away.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): She did give you an entrance into Russia, Mr. Lamb.

Mr. Lamb: She did, but I was going to talk about China.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Uncontrolled questioners and uncontrolled answers.

Mr. Lamb: The Chinese seem to me to play hardball. That's the way they're doing it. They repect toughness. The country that says "step over this line and you're in trouble", and they step over it and nothing happens, isn't going to have their respect. Clinton is getting nailed in the press left, right and centre for this kind of stuff.

Dre Powell: J'aimerais adopter une approche différente, et je le fais sur un plan personnel, parce que j'ai étudié la résolution non violente des différends. Nous pourrions intégrer à notre pensée une attitude non pas de confrontation, qui est si occidentale, mais fondée sur les techniques de l'aïkido et du judo et les façons orientales de régler les conflits. Nous pourrions utiliser la force de la Chine et nous arrêter pour voir ce qu'elle cherche, plutôt que de nous y opposer—adopter les façons de penser de la Chine et lui demander ce dont elle a besoin.

Peut–être la Chine a–t–elle besoin d'être reconnue comme pays important, peut–être s'agit–il d'une question de statut, peut–être a–t–elle toutes sortes de raisons d'être ce qu'elle est et de promouvoir sa civilisation et ce qu'elle représente. Peut–être y a–t–il des choses que nous pouvons comprendre et qui nous permettraient de dire que nous serions heureux qu'elle se joigne à notre club et, d'une certaine façon, de moins brandir le bâton ou la carotte, ce qui n'est pas, je crois, la façon de penser des Chinois.

Je ne comprends peut–être pas parfaitement leur façon de penser, mais je crois que l'approche du judo voulant que l'on se servent de leur force et de ce dont ils ont besoin pourrait être plus efficace.

Mme Beaumier: À la lumière de ce qui est arrivé en Russie et devant la façon dont le monde occidental a attendu la chute de Gorbatchev, je pense que le gouvernement chinois ne sera que renforcé dans sa conviction qu'il ne peut pas relâcher trop rapidement son contrôle. Nous avons montré à Gorbatchev et à la Russie qu'ils devaient aller de l'avant—nous pensions qu'ils allaient échouer, et nous allions attendre qu'ils échouent avant de tenter de les tirer du marasme une fois qu'il serait trop tard.

M. Lamb: Je me demande si je ne pourrais pas ajouter quelque chose.

Mme Beaumier: Ça va. Je me laisse parfois emporter.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Elle vous a ouvert une porte en Russie, monsieur Lamb.

M. Lamb: En effet, mais j'allais parler de la Chine.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Questionneurs sans contrôle et questions sans contrôle.

M. Lamb: Les Chinois me semblent jouer serré. C'est leur façon. Ils respectent la force. Le pays qui dit «Franchissez cette ligne et vous aurez des ennuis», et qui ne réagit pas quand quelqu'un franchit la ligne, n'a pas le respect des Chinois. Clinton se fait éreinter dans la presse par la gauche, la droite et le centre pour ce genre de comportement.

[*Text*]

How are we at putting lines in the sand? I don't have a good answer to that, but it seems to me it relates to some extent to how directly our own demonstrable, politically potent national interests are at stake.

You have friends in Tibet. If I'm sitting in Beijing trying to assess whether Canada is going to really do anything in response to some nastiness I perpetrate on Tibet, my guess is that I'm not going to take it awfully seriously. They have no special reason to think we would. Beyond a kind of Canadian "feel good", internationalism kind of approach, there isn't any direct stake.

I'd come back to the issue I raised earlier about nuclear weapons testing, where Canada has very much tied its flag to the pole of the comprehensive test ban. This is something we have fought for hard for 30 years. With the Russian testing site being in the Arctic, we should be able to make a pretty good case that we would regard this very seriously, in more than a "feel good" kind of way.

It would be interesting to know whether our foreign affairs department has said anything to China recently about the rumours of their plans to do a nuclear test. That would be a line in the sand that I think Canadian interests could be pretty strongly attached to. It would be a good test to see how much respect China is prepared to give to Canada's national interests.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Going back to the question of sanctions that we raised earlier, assuming you drew the line in the sand, what would your sanction be—withdraw the Northern Telecom contracts and things like that? Those are the only sanctions we have, presumably.

• 1800

Mr. Lamb: I don't have a good answer for that.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): This is what we are being asked to recommend to the Canadian government. We have to understand what you're telling us in terms of what consequences Canadians would be willing to put up with. Would the people who live in Brampton—it may not be Brampton—who manufacture the equipment that's being sold in China be willing to say that they recognize this nuclear test...? You are going to have to sell us on the fact that they're going to recognize that then the Russians will do it, and the Russian one will pollute the Arctic and the people who live in the Northwest Territories are going to face that. Somehow, the people in Brampton would say that they'd rather not make the 10% more that they would have made by selling the pieces to China in order to achieve this. If so, what we need is some comprehensive model to say what those consequences would be and how Canadians would understand how those consequences would play on them.

Mr. Lamb: We could discuss maybe in a few minutes the notion that foreign policy must be made on the basis of opinion polls or what the people in Brampton feel as opposed to some principles. This is another issue. I would suggest this, to try to answer your question.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I don't think that is the paradigm. That's not a paradigm. The purpose of this exercise is to understand what Canadian opinion is about our values and what values we should have in our foreign policy.

[*Translation*]

Qu'en est-il de nous? Je n'ai pas de bonne réponse à cela, mais il me semble que cela touche dans une certaine mesure à nos propres intérêts nationaux démontrables, importants du point de vue politique.

Vous avez des amis au Tibet. À Beijing, on n'a pas à se demander sérieusement si le Canada va vraiment réagir à quelque chose de répréhensible que la Chine est en train de perpétrer au Tibet. Les Chinois n'ont aucune raison particulière de penser que nous réagirions. Mis à part le type d'approche internationaliste canadienne des «bons sentiments», nous n'avons aucun enjeu direct dans cette affaire.

J'aimerais revenir à la question des essais nucléaires, à laquelle le Canada tient beaucoup et pour laquelle il s'est beaucoup battu depuis 30 ans. Le terrain d'essai des Russes se trouvant dans l'Arctique, nous pourrions faire savoir que nous considérons cela très sérieusement, et non pas seulement du point de vue des «bons sentiments».

Il serait intéressant de savoir si notre ministères des Affaires étrangères a dit quoi que ce soit à la Chine récemment concernant les rumeurs touchant leurs projets d'essai nucléaire. Selon moi, les intérêts canadiens devraient être très fortement liés à ces essais. Cela serait une excellente façon de voir dans quelle mesure la Chine est prête à respecter les intérêts nationaux du Canada.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Pour revenir à la question des sanctions, supposez que vous traciez une ligne dans le sable, quelle serait votre sanction—retirer les contrats de Northern Telecom, des choses comme ça? Telles sont peut-être les seules sanctions dont nous disposions.

M. Lamb: Je n'ai pas de bonne réponse à cela.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est cela que l'on nous demande de recommander au gouvernement canadien. Nous devons comprendre ce que vous nous dites sur ce que les Canadiens sont prêts à accepter quant aux conséquences de leurs actions. Est-ce que les gens de Brampton—cela pourrait être ailleurs—qui fabriquent l'équipement vendu à la Chine seraient prêts à dire qu'ils admettent les essais nucléaires...? Vous allez devoir nous convaincre qu'ils vont admettre cela. Les Russes vont procéder à un essai, et cet essai va polluer l'Arctique, et les populations des Territoires du Nord-Ouest vont devoir vivre avec cela. D'une certaine façon, les gens de Brampton préféreraient ne pas gagner les 10 p. 100 de plus qu'ils gagneraient en vendant les pièces à la Chine. Nous avons besoin d'un modèle permettant de préciser quelles seraient les conséquences pour les Canadiens et comment les Canadiens comprendraient ce que ces conséquences seraient pour eux.

M. Lamb: Nous pourrions examiner dans quelques minutes la notion selon laquelle la politique étrangère doit reposer sur les sondages d'opinion ou sur ce que les gens de Brampton pensent, par opposition à certains principes. C'est une autre question. C'est ce que je dirais pour essayer de répondre à votre question.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je ne crois pas que cela soit le modèle que nous cherchons. Le but de cet exercice est de comprendre et de connaître l'opinion canadienne sur les valeurs que doit véhiculer notre politique étrangère. Tel

[*Texte*]

That is our mandate. If Canadians don't understand, and I admit it's a complex world out there. . . It's very hard to see the cause and effect between relationships, but that is not an unrealistic issue to consider.

Mr. Lamb: To come back to your question about what to do, stopping trade or introducing sanctions is probably not an appropriate response. It certainly has been suggested recently that Canada is looking to develop a special relationship with China in economic terms. It seems to me there should be some kind of correlation between having a special relationship and the country being reasonably on a wavelength with us. Therefore, if China did something like that, we would not give them the advantages that this special relationship implies, whether in relation to tariffs—I have to confess my ignorance about what the Canadian analogue to most favoured nation status would be. We would go back to some more limited. . .

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Colleen wanted to ask something about that.

Ms Beaumier: I'm not sure that a unilateral approach to any of this. . . I think there's a great consensus that the United Nations must have some reform and it must have some power, because we can make all the declarations we want to the United Nations.

When you're talking about reform for the United Nations—we have five countries that have veto power; they're not going to give up that veto power. I think right now the United Nations isn't viewed as particularly reflective of international opinion—more so controlled.

Do you see a way of reforming the United Nations to make it the effective mechanism for enforcing whatever it is we decide to do if they cross this line in the sand?

Mr. Lamb: Certainly not in relationship to China. The issue of nuclear weapons testing is a pertinent one in the sense that through the United Nations disarmament committee the comprehensive test ban effort has been pursued. So it would certainly have consequences for the United Nations disarmament efforts if the effort to have a comprehensive test ban treaty negotiated were to fall apart as a result of a Chinese explosion.

• 1805

I wouldn't be surprised to see censuring of China in that context, but you're not going to have China voting for or even abstaining on any such thing. It would be blocked. So if you're relating the UN to China, that would be my answer.

I'm sure you're hearing from people who are a great deal more knowledgeable about the UN than I am, but I would simply say that the UN is what its members make of it. I think it receives a great deal of bad press and bogus criticism. Certainly they need reform in certain spending elements and so on, but they are what the members, and particularly the senior members, have made of it. I don't think Canada ought to be taken in by critiques of the UN as though it were something delivered from elsewhere. We've made it and it is what we've made of it.

[*Traduction*]

est notre mandat. Si les Canadiens ne comprennent pas, et j'admets que le monde est complexe. . . Il est très difficile de voir la cause et l'effet entre les relations, mais la question n'est pas irréaliste.

M. Lamb: Mettre fin au commerce ou imposer des sanctions n'est probablement pas la réponse appropriée. On a fait valoir récemment que le Canada songe à élaborer une relation économique spéciale avec la Chine. Il me semble qu'il devrait exister une certaine corrélation entre une relation spéciale et la nécessité pour ce pays d'être raisonnablement sur la même longueur d'onde que nous. Par conséquent, si la Chine faisait ce genre d'essai nucléaire, nous ne lui accorderions pas les avantages que comporte une telle relation spéciale, que ce soit au niveau des tarifs—je dois avouer mon ignorance de ce qui constitue l'équivalent pour le Canada du statut de la nation la plus favorisée. Nous reviendrions à quelque chose de plus limité. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Colleen voulait poser une question à ce sujet.

Mme Beaumier: Je ne suis pas certaine qu'une approche unilatérale de cette question. . . Je crois qu'il existe un consensus selon lequel les Nations Unies doivent procéder à une certaine réforme et qu'elles doivent avoir un certain pouvoir, parce que nous pouvons faire toutes les déclarations que nous voulons aux Nations Unies.

Quand vous parlez d'une réforme des Nations Unies—nous avons cinq pays qui ont un droit de veto; ils ne vont pas y renoncer. Je ne crois pas qu'à l'heure actuelle les Nations Unies soient considérées comme reflétant particulièrement l'opinion internationale—qui est davantage contrôlée.

Existe-t-il une façon de réformer les Nations Unies qui en ferait un mécanisme efficace lui permettant de faire observer ses décisions?

M. Lamb: Certainement pas en ce qui a trait aux relations avec la Chine. La question des essais nucléaires est une question pertinente, en ce sens que par l'entremise de la Commission du désarmement des Nations Unies, l'effort d'interdiction totale des essais doit être poursuivi. Il y aurait donc certainement des conséquences pour les efforts de désarmement des Nations Unies si les efforts déployés en vue d'obtenir un traité négocié sur l'interdiction des essais étaient réduits à néant par suite de l'explosion chinoise.

Je ne serais pas étonné que la Chine soit censurée dans ce contexte, mais vous n'obtiendrez pas de la Chine qu'elle vote ni même qu'elle s'abstienne de voter sur cette question. La question serait bloquée. Aussi, si vous reliez les Nations Unies à la Chine, telle serait ma réponse.

Je suis sûr que vous entendez des personnes qui en connaissent beaucoup plus que moi sur l'ONU, mais j'aimerais tout simplement dire que l'ONU est ce que ses membres en font. Je crois qu'elle est l'objet de beaucoup de critiques inutiles dans la presse. Certes, les Nations Unies ont besoin de réforme du point de vue des éléments de dépenses, mais elles sont ce que les membres, particulièrement les membres anciens, en font. Le Canada ne doit pas considérer les critiques de l'ONU comme venant de l'extérieur. Nous avons fait les Nations Unies et elles sont ce que nous en avons fait.

[*Text*]

Dr. Powell: My colleague, Dr. Bryans, would like to discuss the area of legislation and the World Court.

Dr. Alex M. Bryans (Past President, Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War): Thank you, Mr. Chairman.

I'm sure you are all well informed about the World Court project, the worldwide effort to have the International Court of Justice at The Hague render a decision on whether the use of nuclear weapons is legal or illegal, acceptable behaviour or a crime against humanity.

It is interesting that we have said numerous times today that we need to have some legal reference for different actions that are going on. The only court to which this sort of thing can be taken is the International Court of Justice.

Only once, to my knowledge, has an issue of a similar nature come to the International Court of Justice and it didn't quite make it. This was over France's continuation of atmospheric testing. All the other countries had agreed, along the terms of the partial test ban treaty, to discontinue, but France continued to detonate nuclear weapons in the atmosphere in the South Pacific. The momentum built up for bringing it to the International Court of Justice and it went through the usual steps of having some legitimate body like the World Health Organization or the General Assembly pass it to the International Court. It was being brought there. At that point France decided to discontinue atmospheric testing.

I think that shows there was a country that did not want to be identified as so out of line with the rest of the world as to be brought to the International Court of Justice and reprimanded.

It's a matter of how you enforce anything that goes to the World Court. We don't have armies that are going to rush in and blow things up or put in prison various French generals who do this sort of thing or do something else on any other issue.

It has an effect. Sometimes it's the realm of moral suasion—world opinion, dictates of the public conscious—that will influence what will happen and what will be heard when something comes to the World Court.

Now it's coming right down to the crucial date. The World Court has asked the member countries of the WHO to submit a legal brief stating how they feel their decision should be made. Many countries are responding and are telling what they're going to say. Some are holding back because they don't want pressure to be brought on them to change their mind.

We in Canada are terribly concerned that our government isn't going to say anything. I don't know at what stage you people are in your knowledge of what's going on, but I rather think Mr. Ouellet's latest communication with his colleagues in government is to the effect that they're not going to say anything.

The opinion in Canada, I think it's safe to say, is that they should be declared illegal. We want our government to submit a brief recommending that they be declared illegal. There's a large body of evidence, signatures, prominent people, organizations of all sorts that have supported this.

[*Translation*]

Dre Powell: Mon collègue, le Dr Bryans, aimerait aborder la question de la législation et de la Cour internationale de justice.

Le Dr Alex M. Bryans (ex-président, Médecins canadiens pour la prévention de la guerre nucléaire): Merci, monsieur le président.

Je suis sûr que vous êtes tous au courant de la demande adressée à la Cour internationale de justice de La Haye pour que celle-ci déclare l'utilisation des armes nucléaires légale ou illégale, et dise si cette utilisation est considérée comme acceptable ou comme un crime contre l'humanité.

Il est intéressant que l'on ait déclaré plusieurs fois aujourd'hui qu'un cadre juridique soit nécessaire. Le seul tribunal devant lequel ces questions peuvent être portées est la Cour internationale de justice.

À ma connaissance, on a soumis sans grand succès une question semblable à la Cour internationale de justice en une seule occasion, relativement à la poursuite des essais dans l'atmosphère par la France. Tous les autres pays étaient d'accord pour une interdiction partielle des essais, mais la France a continué de procéder à des essais nucléaires dans l'atmosphère dans le sud du Pacifique. Des pressions de plus en plus fortes étant exercées, l'affaire a suivi son cours et la question a été soumise à un organisme légitime comme l'Organisation mondiale de la santé ou l'Assemblée générale pour qu'elle soit transmise à la Cour internationale de justice. À ce moment-là, la France a décidé de mettre fin à ses essais en atmosphère.

Cela montre qu'il y avait un pays qui ne voulait pas être identifié comme étant si à l'écart du reste du monde qu'il allait se faire réprimander par la Cour internationale de justice.

La question est de savoir comment faire observer une décision soumise à la Cour internationale de justice. Nous ne disposons pas d'armées qui vont se précipiter et mettre en prison des généraux français qui feraient des essais nucléaires ou autre chose dans un autre dossier.

Cela a un effet. Souvent cela relève de la persuasion morale—de l'opinion mondiale, de la conscience publique—et cela influence ce qui arrivera et ce que l'on entendra quand une question est soumise à la Cour internationale de justice.

Nous en arrivons à la date cruciale. La Cour internationale de justice a demandé aux pays membres de l'OMS de soumettre un mémoire juridique énonçant de quelle façon ils voudraient que la décision soit prise. Plusieurs pays ont répondu, d'autres se sont abstenus parce qu'ils ne veulent pas que l'on exerce des pressions visant à les faire changer d'idée.

Nous, au Canada, sommes terriblement inquiets de voir que notre gouvernement ne se prononce pas. Je ne sais pas dans quelle mesure vous savez ce qui se passe, mais je crois plutôt que la dernière communication de M. Ouellet à ses collègues du gouvernement indique que le gouvernement ne se prononcera pas.

• 1810

On peut dire sans crainte de se tromper que l'opinion publique au Canada veut que ces essais soient déclarés illégaux. Nous voulons que notre gouvernement soumette un mémoire recommandant que ces essais soient déclarés illégaux. Nous avons des signatures de personnes en vue, et d'organisations importantes de toutes sortes qui appuient cette position.

[*Texte*]

Why would Canada not write a clear brief? Many of us are wondering. When the new government came in, its *Creating Opportunities*, under foreign policy, said: "A Liberal government will restore independent Canadian foreign policy". I would submit that the failure of Canada to even respond by now in a way that says it's illegal, wanting it to be declared illegal, is a clear indication that this government is not being all that independent.

We don't have evidence for that, but we always thought there was something preventing Canada from going to the amendment conference. Two years ago at the United Nations, Canada abstained. They wouldn't vote for taking the steps towards a comprehensive test ban.

Anyway, here we are at it again. We're missing our chance to be heard on the world stage and to take a step forward towards nuclear control, nuclear disarmament. We've talked already about the Nuclear Non–Proliferation Treaty to be renewed in 1995 and the Comprehensive Test Ban Treaty, which must be achieved pretty soon. They won't be possible if the World Court comes back with a decision that they're legal under certain circumstances or most of the time. They might just do that if countries like Canada, on principle, don't get up and say something.

They were supposed to make their submission by June 10, the day after tomorrow. I wish I knew whether it's gone or what they're going to say. I also understand that if we ask for a late submission, they'll give a few weeks' leeway.

Anyway, that's the kind of thing that gives us real concern. We have the International Court of Justice, it's the only legal body to adjudicate on international issues, and we're not taking our chance to be part of the process.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That's helpful, Doctor, I must say. This issue has come up before and it's something nobody on the committee has any specific knowledge of.

Maybe I shouldn't throw this in, but having taught public international law for 20 years, I can assure you this is not an issue on which there is only one point of view. Maybe the External Affairs legal advisers are of the view that there is not a good case in international law to say that it's contrary to international law to use nuclear weapons in self–defence, in which case putting in a brief to that effect would be contrary to what you would like to see happen. This is an extremely complex issue. I don't know what has gone on in External Affairs, but I am sure they've considered what the appropriate response would be and whether we should.

I've seen briefs from the lawyers for peace and security saying one thing. One of the problems with international law, as you know, is that since there is no definitive arbiter like the Supreme Court of Canada to determine these issues, it becomes a matter of opinion. You may recall the case of the invasion of Grenada by the United States, which some people were saying was contrary to international law and the Americans were saying was in favour of international law. That was never resolved;

[*Traduction*]

Pourquoi le Canada ne rédigerait–il pas un mémoire clair? Plusieurs d'entre nous se le demandent. Quand le nouveau gouvernement a pris le pouvoir, il a déclaré ce qui suit dans un document intitulé *Pour la création d'emplois – Pour la relance économique*: «Un gouvernement libéral restaurera une politique étrangère canadienne indépendante». Le fait que le Canada n'ait même pas répondu jusqu'à maintenant ni déclaré que les essais doivent être déclarés illégaux, indique clairement que ce gouvernement n'est pas du tout indépendant.

Nous n'en avons pas la preuve, mais nous avons toujours pensé qu'il y avait quelque chose qui empêchait le Canada de participer à la conférence sur les modifications. Il y a deux ans, aux Nations Unies, le Canada s'est abstenu. Les délégués n'ont pas voté sur les mesures visant à interdire totalement les essais.

Quoi qu'il en soit, nous en sommes toujours au même point. Nous manquons notre chance de nous faire entendre sur la scène internationale et de faire un pas vers le contrôle nucléaire, vers le désarmement nucléaire. Nous avons déjà parlé du Traité sur la non–prolifération des armes nucléaires, qui doit être renouvelé en 1995, et du Traité d'interdiction totale des essais nucléaires, qui doit être conclu très bientôt. Cela ne sera pas possible si la Cour internationale de justice décide que ces essais sont légaux dans certaines circonstances ou la plupart du temps. La Cour pourrait très bien prendre cette décision si des pays comme le Canada ne prennent pas position sur cette question.

Ils étaient censés faire leur présentation avant le 10 juin, après demain. J'aimerais savoir si la position a été signifiée ou ce que le gouvernement va dire. Je crois savoir qu'un délai de quelques semaines pourrait même être accordé.

Voilà le genre de chose qui nous inquiète vraiment. Nous avons la Cour internationale de justice, qui est le seul organisme juridique pouvant trancher une question internationale, et nous ne saisissons pas le chance qui nous est offerte de faire partie du processus.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Cela est utile, docteur, je dois le reconnaître. Cette question a été soulevée antérieurement, et aucun membre du comité n'a d'indications précises à ce sujet.

Je ne devrais peut–être pas dire cela, mais ayant enseigné le droit international public pendant 20 ans, je peux vous assurer qu'il ne s'agit pas d'une question pour laquelle il n'existe qu'un seul point de vue. Peut–être les conseillers juridiques des Affaires étrangères sont–ils d'avis qu'on ne peut pas déclarer qu'il soit contraire au droit international d'utiliser des armes nucléaires en cas de légitime défense, auquel cas le fait de déposer un mémoire à cette fin serait contraire à ce que l'on voudrait. La question est extrêmement complexe. Je ne sais pas ce qui s'est passé aux Affaires étrangères, mais je suis certain qu'on a considéré ce qui constituerait une réponse appropriée.

J'ai vu les mémoires des défenseurs de la paix et de la sécurité qui déclaraient une chose. L'un des problèmes, en droit international, comme vous le savez, est que comme il n'existe pas d'arbitre définitif comme la Cour suprême du Canada pour trancher une question, cela devient une question d'opinion. Vous vous rappellerez sans doute le cas de l'invasion de la Grenade par les États–Unis, que certaines personnes ont qualifiée de contraire au droit international mais que les

[*Text*]

nobody will ever know. This is one of the problems of international law.

This is not an answer to your question. I am somewhat perturbed myself, quite frankly. I would have thought we would submit a brief, but I do not honestly know the answer behind it.

Mr. Penson: I am curious as to the wording of the World Health Organization concerning the legality of a use of nuclear weapons as opposed to the ownership. To me it still doesn't address the problem. If you're going to have them, anybody can say they're not going to use them, but I think it has to go beyond that to be effective.

Dr. Bryans: I'm not sure why the wording got that way. There were those who wished it would be the use or threatened use of nuclear weapons, or even possession, which was the meaning of threatened use.

• 1815

Dr. Powell: Could I take that up? I think there was quite a lot of discussion last fall on the question of getting this through either the World Health Organization, which was on the books already since last May, or through the General Assembly. The World Health Organization, in its wisdom, decided that they could only protest the use, whereas the General Assembly might have looked at the more political issues and said yes, the threat, the possession and all those other things. There was, I gather, a strong push from the non–aligned countries to get it through the General Assembly, but we also hear that there was a lot of pressure on them—threat of sanctions and so on, whatever big states do to little states—so the non–aligned motion never did come before the General Assembly. It is restricted to use through the health aspects, rather than political aspects, which might have come through the General Assembly.

Mr. Penson: They face the same sort of problems that we have—make some compromises sometimes.

Dr. Powell: Get something there with their help.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): It's an interesting issue.

There seem to be no further questions. I'd like to thank our presenters very much on behalf of the members of the committee.

May I just remind you that we will be writing our report in October. If there are specific items or perhaps an example or something you'd like to forward to us, please do so. You know a lot of what's going on in the world and there may be some issue or an example of something you think would be very good for us to have in our report. Please send it in to us.

Dr. Powell: If there's any area that we've discussed on which you'd like further information, we'd be delighted to look into it and come forward with further stuff.

[*Translation*]

Américains ont déclarée conforme au droit international. La question n'a jamais été résolue; personne ne le saura jamais. C'est l'un des problèmes du droit international.

Ceci ne répond pas à votre question. Pour être honnête, je suis moi–même plutôt consterné. J'aurais cru que nous allions soumettre un mémoire mais, en toute honnêteté, je ne sais pas quelle doit être notre réponse.

M. Penson: Je suis curieux de connaître la formulation de l'Organisation mondiale de la santé concernant la légalité de l'utilisation des armes nucléaires par opposition à leur possession. À mon avis, ce libellé ne cherche pas à régler le problème. Si l'on doit avoir des armes nucléaires, n'importe qui peut dire qu'il ne les utilisera pas, mais je crois que, pour être efficace, ce libellé doit aller plus loin.

Le Dr Bryans: Je ne sais pas très bien pourquoi le libellé a été fait de cette façon. Il y a ceux qui voulaient qu'il traite de l'utilisation ou de la menace d'utilisation des armes nucléaires, ou même de leur possession, ce qui est l'équivalent de la menace d'utilisation.

Dre Powell: Puis–je répondre à cela? Je crois qu'on a beaucoup parlé l'automne dernier de la question de soumettre notre position, soit par l'entremise de l'Organisation mondiale de la santé, ce qui était prévu déjà depuis mai dernier, soit par l'entremise de l'Assemblée générale. L'Organisation mondiale de la santé, dans sa sagesse, a décidé qu'elle ne pouvait protester que contre l'utilisation des armes nucléaires, tandis que l'Assemblée générale pouvait se prononcer sur les questions plus politiques comme la menace, la possession et autres choses semblables. Les pays non alignés ont exercé de fortes pressions pour que la question soit soumise à l'Assemblée générale, mais il semble qu'ils aient aussi fait l'objet de beaucoup de pressions—menaces de sanctions, et ainsi de suite, ce que les gros États font aux petits États—de sorte que la motion présentée par les pays non alignés n'a jamais été soumise à l'Assemblée générale. La motion est limitée à l'utilisation des armes nucléaires du point de vue des aspects de la santé, plutôt que des aspects politiques, lesquels auraient été examinés par l'Assemblée générale.

M. Penson: Ils ont les mêmes problèmes que nous avons—il faut faire des compromis parfois.

Dre Powell: Faire quelque chose avec leur aide.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est une question intéressante.

Il semble qu'il n'y ait pas d'autres questions. J'aimerais remercier les témoins au nom des membres du Comité.

Puis–je vous rappeler que nous rédigerons notre rapport en octobre? S'il y a des questions précises ou, peut–être, un exemple, ou encore quelque chose que vous aimeriez nous faire parvenir, n'hésitez pas à le faire. Vous êtes très informé de ce qui se passe dans le monde et il pourrait y avoir une question ou un exemple de quelque chose qui, selon vous, devrait être intégré à notre rapport. N'hésitez pas à nous l'envoyer.

Dre Powell: Si vous aimeriez avoir des renseignements supplémentaires sur une des questions que nous avons abordée, nous serons heureux de l'examiner et de vous fournir plus d'information.

[*Texte*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Dr. Powell.

Dr. Powell: Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I just want to make an announcement for the benefit of my fellow committee members. The Rwandese Patriotic Front will be in Room 308 of the West Block tomorrow between 8:30 and 9 a.m., if anyone is interested in hearing the submissions of the Rwandese Patriotic Front at that time.

I declare this session adjourned until tomorrow at 9 a.m. Our clerk advises me that we are back in the closet, which is to say that we're back in that room we were in before.

[*Traduction*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, madame Powell.

Dre Powell: Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je tiens seulement à faire une annonce pour le bénéfice de mes collègues du comité. Le Front patriotique du Rwanda sera dans la salle 308 du bloc de l'Ouest demain, entre 8h30 et 9 heures, pour ceux qui seraient intéressés à entendre les propositions de ce mouvement à ce moment-là.

Je déclare l'ajournement de la présente séance jusqu'à demain à 9 heures. Notre greffier m'informe que nous retournerons au cagibi, c'est-à-dire la salle où nous étions auparavant.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste-lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Council of Churches and affiliate groups:
Bruce McLeod, Past President;
Bernard Dufresne, Acting Director.
From the United Church of Canada:
Bonnie M. Greene, Director.
From the International Development & Refugee Foundation:
Hameed Shaikh, Executive Director.
From the Canadian Conference of Catholic Bishops:
Bishop Faber MacDonald.
From the Presbyterian Church in Canada:
Lee Ann Purchase.
From Ten Days for World Development:
Dennis Howlett, National Coordinator.
From the Strategic Planning Associates:
John Lamb, Principal.
From the Canadian Physicians for the Prevention of Nuclear War:
Dr. Elinor Powell, National President;
Alex Bryans, Past President.

TÉMOINS

Du Conseil canadien des Églises et des groupes affiliés:
Bruce McLeod, président;
Bernard Dufresne, directeur intérimaire.
De l'Église Unie du Canada:
Bonnie M. Greene, directrice.
De «International Development & Refugee Foundation»:
Hameed Shaikh, directeur général.
De la Conférence des évêques catholiques du Canada:
Mgr Faber MacDonald.
De l'Église presbytérienne au Canada:
Lee Ann Purchase.
De «Ten Days for World Development»:
Dennis Howlett, coordonnateur national.
Du «Strategic Planning Associates»:
John Lamb, partenaire.
De l'Association canadienne des médecins pour la prévention de la guerre nucléaire:
Dr Elinor Powell, présidente nationale;
Alex Bryans, ancien président.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Governm
Publica

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 35

Thursday, June 9, 1994

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 35

Le jeudi 9 juin 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

PROCÈS–VERBAL

LE JEUDI 9 JUIN 1994
(59)

[*Texte*]

Le Sous–comité Atlantique–Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 8 h 37, dans la pièce 308 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Jean–Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *Du Centre parlementaire:* Peter Dobell, directeur.

Témoins: Du front patriotique rwandais: Gérald Gahima, coordonnateur de la diplomatie et représentant aux Nations unies. *Du Centre de recherches pour le développement international:* Keith A. Bezanson, président. *À titre personnel:* Warren Thorngate, professeur, département de Psychologie, Université Carleton. *De Inter Pares:* Lise Latrémouille, directrice générale; Karen Seabrooke, agent de programmes. *De CUSO:* Lyse Blanchard, directrice générale; Kushi Kabir, coordonnatrice de «Nijera Kori» (We do it Ourselves) au Bangladesh. *De OXFAM–Canada:* Meyer Brownstone, président; Thabi Shange, partenaire en Afrique du Sud. *De l'Entraide universitaire mondiale du Canada:* Maxim Jean–Louis, président; Gilles Latour, directeur de programmes.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Gérald Gahima fait un exposé et répond aux questions.

À 9 h 01, la séance est suspendue.

À 9 h 07, la séance reprend.

Keith A. Bezanson et Warren Thorngate font des exposés et répondent aux questions.

Lise Latrémouille et Lyse Blanchard font des exposés.

Par consentement unanime, Kushi Kabir (non–Canadienne) fait un exposé.

Meyer Brownstone fait un exposé.

Par consentement unanime, Thabi Shange (non–Canadienne) fait un exposé.

Maxim Jean–Louis et Gilles Latour font des exposés.

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 9, 1994
(59)

[*Text*]

The Sub–Committee Atlantic–Quebec (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 8:37 o'clock a.m. this day, in Room 308 West Block, the Joint Chair, Jean–Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Gérald J. Comeau, Anne C. Cools.

Representing the House of Commons: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Chuck Strahl, Joseph Volpe.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Parliamentary Centre:* Peter Dobell, Director.

Witnesses: From the Rwandese Patriotic Front: Gérald Gahima, Coordinator for Diplomacy and Representative at the United Nations. *From the International Development Research Centre:* Keith A. Bezanson, President. As an individual: Warren Thorngate, Professor, Department of Psychology, Carleton University. *From Inter Pares:* Lise Latrémouille, Executive Director; Karen Seabrooke, Program Officer. *From CUSO:* Lyse Blanchard, Executive Director; Kushi Kabir, Coordinator of "Nijera Kori" (We do it Ourselves) in Bangladesh. *From OXFAM–Canada:* Meyer Brownstone, Chairperson; Thabi Shange, Partner in South Africa. *From World University Service of Canada:* Maxim Jean–Louis, President; Gilles Latour, Director of Programmes.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Gérald Gahima made a statement and answered questions.

At 9:01 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 9:07 o'clock a.m., the sitting resumed.

Keith A. Bezanson and Warren Thorngate made statements and answered questions.

Lise Latrémouille and Lyse Blanchard made statements.

By unanimous consent, Kushi Kabir (non Canadian) made a statement.

Meyer Brownstone made a statement.

By unanimous consent, Thabi Shange (non Canadian) made a statement.

Maxim Jean–Louis and Gilles Latour made statements.

Les témoins répondent aux questions.

À 12 h 04, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Clairette Bourque

La cogreffière du Comité

The witnesses answered questions.

At 12:04 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Joint Clerk of the Committee

Clairette Bourque

[*Texte*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, June 9, 1994

[*Traduction*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 9 juin 1994

• 0837

Le coprésident (M. Gauthier): Le Comité parlementaire se réunit très exceptionnellement ce matin pour rencontrer des représentants très spéciaux. Il s'agit de messieurs Gerald Gahima, et Sam Nkusi du front patriotique rwandais. Alors, messieurs,vous avez demandé à nous rencontrer. À vous la parole, nous vous écoutons.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The Parliamentary Committee is holding this exceptional meeting this morning, in order to meet some very special spokespersons. They are Mr. Gerald Gahima and Mr. Sam Nkusi, representing the Rwanda Patriotic Front. Gentlemen, you ask to meet with us, we are prepared to listen to you. You have the floor.

You had better wear that in your ear. I thought Rwanda was a French–speaking country. That's why I opened. . .

Je dois vous signaler que vous devriez peut–être utiliser les écouteurs pour l'interprétation. Je croyais que le Rwanda était un pays francophone. J'ai donc ouvert la séance en français.

Je pensais que le Rwanda était un pays francophone mais, je me suis trompé. Alors lequel de vous deux va parler?

As I was just saying, I thought Rwanda was a French speaking country; apparently I was wrong. Who is going to speak first?

• 0840

We don't have much time. At 9 a.m. I will have to ask you to accept that we have other people waiting. This is not a regular meeting of the committee—it's a special one. Please proceed.

Nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous. Je vous demande de ne pas oublier que nous devons entendre d'autres témoins à 9 heures. Nous ne sommes pas actuellement en séance régulière; il s'agit d'une audition spéciale. Veuillez maintenant faire votre exposé.

Mr. Gérald Gahima (Rwandese Patriotic Front): I'm very glad to have this opportunity to speak to you. I'm the Rwandese Patriotic Front representative at the United Nations, and I also coordinate the front's activities in the diplomatic field.

M. Gérald Gahima (Front patriotique rwandais): Je suis très heureux d'avoir l'occasion de m'adresser à vous. Je représente aux Nations unies le Front patriotique rwandais et j'assure également la coordination des activités du Front dans le domaine diplomatique.

We are very grateful for the support the Canadian people have given the Rwandese people during this crisis. As you are aware, the head of the UN mission in Rwanda is a Canadian and he has done a tremendous job in saving tens of thousands of lives with only about 400 soldiers under his command.

Nous sommes très reconnaissants de l'appui que le peuple canadien accordé au peuple rwandais dans la crise actuelle. Comme vous le savez, le chef de la mission de l'ONU au Rwanda est un Canadien qui, même s'il ne commande que 400 soldats, a pu sauver la vie à des dizaines de milliers de Rwandais.

The Canadian air force has been flying in much needed relief assistance. Canada took the initiative to call for the convening of the United Nations Human Rights Commission that met in Geneva last month. Many Canadians, I am told, have also responded favourably to appeals for humanitarian assistance. I'm also told that the Canadian government has promised to send some 300 troops toward the extended United Nations mission for Rwanda, in accordance with Security Council Resolution 918 of 1994. For all these things we are very grateful to Canada and to its leaders, and for the support they are giving the Rwandese people during this crisis.

Des avions des Forces aériennes canadiennes ont réussi à apporter une aide d'urgence désespérément requise. D'autre part, le Canada a pris l'initiative de demander que la Commission des droits de la personne des Nations unies se réunisse à Genève; ce qui a eu lieu le mois dernier. Bon nombre de Canadiens, m'a–t–on dit, ont accueilli favorablement les appels à l'aide humanitaire. Je crois également savoir que le gouvernement canadien a promis d'envoyer 300 soldats au Rwanda pour participer à une mission élargie des Nations unies, en réponse à la résolution 918 de 1994 du Conseil de sécurité. Nous sommes donc très reconnaissants au Canada et à ses dirigeants pour toutes ses initiatives et pour l'appui donné à la population rwandaise durant cette crise.

The situation in Rwanda is very grave, as you've heard. More than 500,000 people have died, and we believe that is a conservative estimate. The situation in the country does not permit an accurate investigation of the scale of the atrocities, but at the end of the day we won't be surprised to find that more than a million have died. Most of the people targeted were from two groups. They were members of the Tutsi community and members of the opposition movement. The

En effet, la situation au Rwanda est très grave, comme on vous l'a déjà dit. Plus de 500 000 personnes sont mortes et nous croyons qu'il s'agit là d'un chiffre estimatif très prudent. L'état des choses dans notre pays ne permet pas une enquête précise portant sur l'étendue des atrocités commises, mais il ne serait pas surprenant qu'en fin de compte, on doive constater que le nombre de morts dépasse le million. Deux groupes ont été particulièrement visés: les membres de la communauté tutsi

[*Text*]

Tutsi community alone were about a million people, and the opposition parties also had a significant following.

The Rwandese Patriotic Front has taken control of more than half the country, and in these areas there are very few surviving Tutsis or members of the opposition parties. Most of them have been killed. So at the end of the day, we think we will find that more than a million people have died. All the evidence indicates that there has been a genocide on a scale perhaps not been witnessed since the Second World War.

Apart from the dead, there are many injured. Many people have had to flee to exile. There are now between 400,000 and 450,000 refugees in neighbouring countries, and several million people are displaced within the country. They have had to leave their homes to flee sectarian violence at the hands of the militia, or the war between the Rwandese Patriotic Front and the government.

• 0845

All this has created a great humanitarian crisis. There is tremendous need for medicine, for food, for shelter for all these people who are displaced and injured. So we are trying to get the international community to be aware of the crisis that is taking place. The Security Council has agreed to deploy people, an extra 5,000 troops, but not many have come yet because countries have taken time to respond, and while they wait many people are dying. There has not been much success in arranging a cease–fire yet, because the self–styled government insists that they will only stop killing when we agree to a cease–fire, and we don't think stopping killing innocent civilians should be a precondition for a cease–fire. So there are discussions about having a cease–fire, but there is not much success in that field yet.

I will perhaps explain the position we take regarding the cease–fire. When we started fighting, we were not the ones who provoked the fighting. We signed a cease–fire agreement in 1992 and we have by and large observed it. We even signed a peace agreement in August. Last year we went to Kigali in December ready to take part in the transitional government that would have supervised the transition to democracy, but our partners, the government of the late president, didn't want the peace process to be implemented and they started the killings while we were still observing a cease–fire. We were compelled to start fighting to stop these atrocities. So we find it unfortunate that we had to take up arms again.

We are looking forward to a time when we can have talks to set up a transitional government that would bring the country to democracy. But we are also looking for the help of the international community to make sure that the people who are responsible for the atrocities in Rwanda are also brought to justice. We don't feel that they should be rewarded for committing genocide, that they should be rewarded for wiping out the entire opposition movement by being left alone in the

[*Translation*]

d'une part, et ceux du mouvement d'opposition, d'autre part. La communauté tutsi, à elle seule, comptait environ un million d'individus et les partis d'opposition, un nombre important d'adhérents aussi.

Le Front patriotique rwandais contrôle actuellement plus de la moitié du pays et, dans les régions où il est présent, très peu de Tutsi ou de membres des partis d'opposition ont survécu. La plupart d'entre eux ont été tués. C'est pour cela que nous pensons que, finalement, le liban se chiffrera à plus d'un million de morts. Tout indique qu'il s'agit d'un génocide sans équivalent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Si les morts sont nombreux, les blessés le sont aussi. D'autre part, une bonne partie de la population a dû s'exiler. On compte actuellement de 400 000 à 450 000 réfugiés dans les pays voisins, et plusieurs milliers de Rwandais sont des personnes déplacées dans leur propre pays. Ils ont dû fuir leur foyer devant la violence sectaire des milices, ou pour échapper à la guerre entre le Front patriotique rwandais et le gouvernement.

Tout cela a conduit à une crise humanitaire épouvantable. Les blessés et les réfugiés ont cruellement besoin de médicaments, de vivres et de logements. Nous tâchons donc d'ouvrir les yeux de la communauté internationale sur la crise qui sévit. le Conseil de sécurité a accepté de dépêcher 5 000 soldats supplémentaires, mais il y en a encore peu sur place parce que les gouvernements ont mis du temps à réagir. Entre temps, les gens continuent de mourir. Quant à l'instauration d'un cessez–le–feu, les résultats ne sont guère encourageants jusqu'ici parce ce soi disant gouvernement déclare qu'il ne mettra fin à la tuerie que si nous acceptons un cessez–le–feu. Nous ne pensons pas quant à nous, qu'il faille continuer de tuer des civils innocents pour obtenir un cessez–le–feu. Oui, des discussions ont lieu à ce sujet, mais elles n'ont guère eu de succès jusqu'à présent.

Permettez–moi d'expliquer notre position concernant le cessez–le–feu. Ce n'est pas nous qui avons ouvert les hostilités. Nous avons signé un accord de cessez–le–feu en 1992 et, dans l'ensemble, nous l'avons respecté. Nous avons même signé un accord de paix au mois d'août. En décembre dernier, nous sommes allés à Kigali pour faire partie du gouvernement de transition qui devait superviser le passage à la démocratie. Toutefois, nos associés, c'est–à–dire le gouvernement du président défunt, ont refusé d'appliquer le plan de paix et ont commencé le massacre au moment où nous observions toujours le cessez–le–feu. Il a fallu prendre les armes pour que cessent les atrocités. Nous regrettons donc d'avoir dû y recourir une nouvelle fois.

Nous espérons que le temps viendra où nous pourrons reprendre les pourparlers en vue de créer un gouvernement de transition qui instaurera la démocratie dans le pays. Nous attendons également l'aide de la communauté internationale pour veiller à ce que les responsables des atrocités au Rwanda soient traduits en justice. Il ne faut pas que le génocide qu'ils ont commis et l'élimination de tous leurs opposants soient récompensés du fait qu'ils occupent seuls le champ politique.

[*Texte*]

political field. So we are discussing with the army about how to have a cease–fire. We hope we shall have some success in that field, but we are also looking for the support of the international community to ensure that those who are responsible for what has happened, because we really believe it is genocide. . .we hope they can be brought to justice.

Since you have very little time, I think I can close with those brief remarks. I will give you the opportunity to ask me whatever questions you may have.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Gahima. I just have some questions in my own mind. You are a refugee yourself, I take it. Where did you live, and when did you leave your country?

Mr. Gahima: I left Rwanda when I was five years old, and I am 37 now.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thirty–seven. So you left 32 years ago?

Mr. Gahima: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): And where have you lived since then?

Mr. Gahima: Oh, many countries. I lived in Uganda, Tanzania, Burundi, Kenya, and briefly in the United Kingdom also.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Why did you leave? Did your parents leave with you? You were five years old, you didn't leave on your own.

Mr. Gahima: My father. . . That's one thing I want people to know: these atrocities are not the first. The atrocities that are going on in Rwanda are just the latest in a series of active genocides that have characterized Rwanda's political life. My father was killed in the troubles of the 1960s, and that's why we had to flee.

• 0850

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You're a Tutsi.

Mr Gahima: I am Tutsi, yes.

The Joint Chairmman (Mr. Gauthier): You said there are 450,000 people of your country who are now in exile in surrounding countries.

Mr. Gahima: Yes, there are approximately 350,000 in Tanzania, perhaps another 50,000 in Burundi, and also quite a number in Zaire, perhaps 30,000 to 50,000.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You are the United Nations representative of the *Front Patriotique Rwandais*.

Mr. Gahima: Yes.

Senator Comeau (Nova Scotia): Have you had any success with the UN representatives in proposing a crimes tribunal to bring justice to the ones who caused the atrocities?

Mr. Gahima: The response of the members of the Security Council has been very disappointing. First of all, there are countries such as China that would not allow any strong resolutions relating to human rights to be taken. The other

[*Traduction*]

Nous discutons donc avec l'armée la façon d'établir le cessez–le–feu. Nous espérons y parvenir, mais souhaitons aussi l'aide de la communauté internationale pour veiller à ce que les responsables de ce que nous estimons sincèrement être un génocide soient traduits en justice.

Comme le temps est compté, je vais m'arrêter ici. Cela vous permettra de me poser toutes les questions que vous voudrez.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Gahima. J'ai moi–même quelques questions à vous poser. Vous êtes un réfugié, je crois. Où avez–vous vécu et quand avez–vous quitté votre pays?

M. Gahima: Je suis parti de Rwanda à l'âge de cinq ans; j'en ai aujourd'hui 37.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez 37 ans. Vous êtes donc parti il y a 32 ans.

M. Gahima: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Et où avez–vous vécu depuis?

M. Gahima: Oh, dans bien des pays. En Ouganda, en Tanzanie, au Burundi, au Kenya et aussi, brièvement, au Royaume–Uni.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourquoi êtes–vous parti? Vos parents ont–ils quitté avec vous? Vous aviez cinq ans, vous n'êtes donc pas parti tout seul.

M. Gahima: Mon père. . . Il y a une chose que les gens doivent savoir: les atrocités actuelles ne sont pas les premières. Celles qui se commettent au Rwanda aujourd'hui font suite à une longue série de génocides qui ont ponctué la vie politique de ce pays. Mon père a été tué dans les troubles des années soixante, c'est pourquoi il nous a fallu fuir.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous êtes tutsi.

M. Gahima: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous dites que 450 000 de vos compatriotes se sont maintenant réfugiés dans les pays voisins.

M. Gahima: Oui, environ 350 000 en Tanzanie et peut–être 50 000 autres au Burundi. Il y en a peut–être aussi entre 30 000 et 50 000 au Zaïre.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous êtes le représentant aux Nations unies du Front patriotique rwandais.

M. Gahima: Oui.

Le sénateur Comeau (Nouvelle–Écosse): Comment a réagi l'ONU à votre proposition de créer un tribunal chargé de juger les responsables des atrocités?

M. Gahima: La réaction des membres du Conseil de sécurité a été très décevante. Pour commencer, certains pays, comme la Chine, font obstacle à toute proposition de résolution énergique touchant les droits de l'homme. Pour les autres

[*Text*]

members of the Security Council say that the decision to set up human rights war crimes tribunals for Bosnia has not been successful and they question the wisdom of setting up a human rights war crimes tribunal that would cost a lot of money and not bring any people to justice.

But there is also another motive that makes people refrain from setting up those war crimes tribunals. They feel there are two parties to a conflict and they know that the other side — the government — is responsible for the atrocities. They are reluctant to charge members of the government with genocide because they then won't have the moral right to come and ask us to negotiate with them.

Senator Comeau: I see, yes. I understand.

With most of the opposition probably either killed or no longer within the country's borders, when a cease–fire or some kind of settlement is finally arrived at would there be any kind of an opposition in Rwanda in order for an effective democratic government to be established, if the opposition has been systematicaly removed?

Mr. Gahima: Virtually all of the top leadership of all the opposition parties has been wiped out, but a few people lower in the hierarchies of the parties have survived and a few have now started gathering together in Europe. They are based in Brussels and have commenced discussions about how they can set up an administration.

Senator Comeau: I imagine they've become experts pretty quickly, through fire.

Mr. Gahima: Fortunately, the person who had been the prime minister during the transition period survived. We are committed to implementing the peace agreement and believe he will be able to set up an administration made up of a few survivors of the leadership of the opposition parties. So, yes, it will still be possible to set up such a government.

Senator Comeau: Okay, thank you.

Mr. Mills (Red Deer): The Tutsis represent about 10% of the population, is that correct?

Mr. Gahima: It's a very difficult question to answer. The Tutsis and Hutus are not really tribes in the African sense. Over time they have really become more social classes than ethnic groups. So during the colonial times, because the Tutsis were privileged, most people preferred to call themselves Tutsis. After independence, when the Belgians handed over power to the Hutu, most people preferred to call themselves Hutus.

• 0855

So there are no accurate statistics about who is Hutu and who is Tutsi. The government gives an estimate of about 15% as being the proportion of Tutsis. In a population of about eight million people, that would translate to something like almost a million. Although it's a conservative estimate, there definitely have been more.

The other thing is that really we are talking about all the Tutsis who were in Rwanda when these troubles started. They will all be dead by the time this war is over. We are almost certain they are all dead now. A few thousand here and there, 10,000, but we don't expect more than 100,000 to have survived. If we are counting communities of about 1,000 people, you'd never even find 50 survivors.

[*Translation*]

membres du Conseil de sécurité, la décision de créer des tribunaux pour juger les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité en Bosnie n'a pas eu de succès et ils mettent en doute l'opportunité d'instituer ce genre de tribunaux qui seraient très coûteux et devant qui personne ne sera traduit.

Mais il y a une autre raison qui fait que les gens ne veulent pas créer ces tribunaux. Ils savent qu'il y a deux parties au conflit et que l'autre, le gouvernement, est responsable des atrocités. Ils hésitent à accuser ses membres de génocide parce qu'ensuite, ils n'auront plus le droit moral de nous demander d'aller négocier avec eux.

Le sénateur Comeau: Je vois. Je comprends.

Maintenant que la plus grande partie des opposants ont soit été tués, soit ont fui le pays, s'il y a un cessez–le–feu ou si une autre solution est trouvée, y aura–t–il au Rwanda une opposition permettant de créer une démocratie efficace?

M. Gahima: La quasi totalité des dirigeants des partis d'opposition ont été éliminés. Mais certains de ceux qui occupent les postes subalternes dans les partis ont survécu et quelques–uns d'entre eux ont commencé à se rassembler en Europe. Ils se sont fixés à Bruxelles et ont commencé à discuter de la façon d'instituer un gouvernement.

Le sénateur Comeau: Endurcis comme ils l'ont été par l'épreuve du feu, j'imagine qu'ils sont vite devenus des experts.

M. Gahima: Heureusement, celui qui était premier ministre durant la période de transition a survécu. Nous tenons à appliquer le plan de paix et nous pensons pouvoir créer un gouvernement qui rassemblera les rares dirigeants des partis d'opposition encore en vie. C'est donc dire que oui, il sera possible de créer un gouvernement.

Le sénateur Comeau: D'accord, merci.

M. Mills (Red Deer): Les Tutsi représentent environ 10 p. 100 de la population, n'est–ce pas?

M. Gahima: Il est très difficile de répondre à cette question. Les Tutsi et les Hutu ne sont pas vraiment des tribus au sens africain du terme. Avec le temps, ils sont plutôt devenus des classes sociales plutôt que des groupes ethniques. À l'époque coloniale, quand les privilèges appartenaient au Tutsi, la plupart des gens préféraient dire qu'ils étaient Tutsi. Après l'indépendance, lorsque les Belges ont cédé le pouvoir au Hutu, la plupart des gens se disaient Hutu.

Il n'y a donc pas de statistiques précises sur le nombre de Hutu et de Tutsi. Le gouvernement estime que 15 p. 100 de la population se compose de Tutsi. Sur environ huit millions d'habitants, cela représente près d'un million de personnes. C'est une estimation prudente, mais il y en a déjà eu davantage.

Nous parlons ici de tous les Tutsi qui étaient au Ruanda au moment où les troubles ont éclaté, mais ils seront tous morts lorsque cette guerre prendra fin. Nous sommes à peu près certains qu'ils sont tous morts au moment où l'on se parle. Il y en a bien quelques milliers ici et là, peut–être 10 000, mais nous ne pensons pas que plus de 100 000 d'entre eux aient survécu. Dans les villages comptant un millier d'habitants, c'est à peine si l'on peut dénombrer 50 survivants.

[*Texte*]

Mr. Mills: When I was there and staying in small communities, there was a definite feeling of the class thing you mention. But certainly the people seemed to have a very definite understanding of who belonged to this group and who belonged to that. It seemed like the majority of people were. . . The Tutsis were the guys who had ruled not necessarily all that democratically and in fact were the bad guys.

That was the villagers at the markets talking politics to a foreigner. This is also 10 years ago. I guess you're saying you represent the group I heard villagers saying they didn't like.

Mr. Gahima: First of all, the Rwandan Patriotic Front is not a Tutsi organization in its leadership and in its membership; even our chairman is Hutu. In fact, we are the only political group in Rwanda that has cross–ethnic or cross–tribal membership and leadership. There is no other political party organization that has that composition.

Secondly, about the Tutsis, I admit I'm Tutsi—by historical accident. But not only Tutsis were the bad guys because not every Tutsi was a king or a chief. So most Tutsis were themselves victims of an unjust political institution.

Thirdly, during colonial times, the Tutsis were tools of the colonial government, that is, the Tutsis who were in the administration. They were tools. They were not really in power. They were just servants of the system. To show that the Tutsis had no power, in 1930 there was one king who was not going along with the Belgian administration. They just deposed him, took him to exile in Zaire and put someone in his place.

Lastly, the Tutsis may have been responsible for some unfair political practices is the past. But how long do you make generations and generations accountable for the evils of their fathers and grandfathers?

Mr. Mills: I have a brief final question. The influence of China in your country seemed to be quite large. Tea plantations, building of roads and that sort of thing seemed to be administered and run by the Chinese. How much is China involved in the background of the politics of Rwanda?

Mr. Gahima: China has not really been a strong factor in the current conflict in Rwanda. On the contrary, the countries that have been involved, from our point of view, in support of the unfair system especially since the war began are France, South Africa, Egypt and Zaire at the beginning. So those were the ones that have supported the government. China has not really been very active politically in Rwanda.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm sorry, but our time has expired. We would have liked to ask you some further questions, but maybe the occasion will come up again when we can talk. I want to thank you very much, Mr. Gahima, for you testimony this morning. Let's hope and pray the situation in Rwanda resolves itself quickly and that peace and demoncracy come back to the country. Thank you for coming here this morning.

Mr. Gahima: Thank you very much.

[*Traduction*]

M. Mills: Lorsque je me suis rendu dans ces villages, j'ai effectivement constaté le phénomène de classe dont vous parliez. Les gens ont une conscience très nette de l'appartenance à tel ou tel groupe. C'est comme si la majorité des gens. . . Les Tutsi étaient ceux qui avaient gouverné sans trop respecter la démocratie. De fait, c'était les méchants.

C'est ce que les villageois, au marché, disaient lorsqu'ils parlaient de politique à un étranger. Remarquez, cela remonte à il y a 10 ans. Enfin, vous représentez le groupe que les villageois m'ont dit ne pas aimer.

M. Gahima: Pour commencer, ni les dirigeants ni les membres du Front patriotique rwandais ne sont tutsi. Même notre président est hutu. De fait, nous sommes le seul groupe politique rwandais dont les membres et les dirigeants se recrutent dans diverses ethnies ou tribus. Aucun autre parti politique n'a cette composition.

Deuxièmement, en ce qui concerne les Tutsi, je le reconnais, je suis tutsi. C'est un accident historique. Mais tous les Tutsi n'étaient pas des oppresseurs parce qu'ils n'ont pas tous été rois ou chefs. La plupart des Tutsi ont donc été eux–mêmes victimes d'un régime politique injuste.

Troisièmement, à l'époque coloniale, les Tutsi étaient les instruments de l'administration coloniale. Je parle de ceux qui travaillaient dans l'administration. Ils n'étaient que des instruments. Ils ne détenaient pas vraiment le pouvoir. Ils n'étaient que les laquais du régime. La preuve, c'est qu'en 1930, le roi ne s'entendant pas avec les autorités belges, celles–ci l'ont tout simplement détrôné, exilé au Zaïre et remplacé par quelqu'un d'autre.

Enfin, peut–être les Tutsi ont–ils commis des injustices politiques par le passé. Mais combien de générations seront–elles tenues responsables des méfaits de leurs pères?

M. Mills: J'ai une dernière question; elle sera courte. La Chine semble avoir eu une assez grande influence dans votre pays. Les plantations de thé, les routes et d'autres ouvrages semblent avoir été administrés et dirigés par les Chinois. Quel est le rôle en coulisse que joue la Chine dans la vie politique du Ruanda?

M. Gahima: La Chine n'a pas vraiment été un facteur important dans le conflit actuel. Au contraire, de notre point de vue, les pays qui ont cautionné le régime depuis le début de la guerre sont la France, l'Afrique du Sud, l'Égypte et le Zaïre au début. Ce sont eux qui ont soutenu le gouvernement. La Chine n'est pas très active sur le plan politique au Ruanda.

Le coprésident (M. Gauthier): Je m'excuse, mais notre temps est écoulé. Nous aurions aimé vous poser d'autres questions, mais peut–être aurons–nous l'occasion de discuter avec vous de nouveau. Je vous remercie beaucoup, monsieur Gahima, de votre témoignage ce matin. Espérons et souhaitons que la situation au Ruanda se rétablisse rapidement et que la paix et la démocratie reviennent dans ce pays. Je vous remercie d'être venu ce matin.

M. Gahima: Merci beaucoup.

[*Text*] [*Translation*]

• 0901

• 0907

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We are pursuing our deliberations on the renewal of our foreign policy. This morning we have as a theme the environment and its sustainability. We've invited Mr. Keith Bezanson, president of the International Development Research Centre, and Professor Warren Thorngate, from the Department of Psychology at Carleton University.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous poursuivons nos délibérations sur le renouvellement de notre politique étrangère. Notre matinée aura pour thème l'environnement et le développement durable. Nous avons invité M. Keith Bezanson, président du Centre de recherches pour le développement international, ainsi que le professeur Warren Thorngate, de la Faculté de psychologie de l'Université Carleton.

Gentlemen, the procedure is simple: it's ten minutes. We'd like opening statements and then there'll be exchanges on what you've said or what you didn't say and maybe some clarifications and questions.

Messieurs, notre façon de procéder est très simple: on vous accorde 10 minutes. Nous aimerions que vous commenciez par une déclaration, après quoi il y aura une échange de vues sur ce que vous aurez dit ou n'aurez pas dit et, peut–être aussi, certaines questions ou demandes de précision.

I would invite Mr. Bezanson to start our deliberations this morning.

Je vais demander à M. Bezanson de donner le coup d'envoi.

M. Keith A. Bezanson (président, Centre de recherches pour le développement international): Merci monsieur le président. Je vous remercie de l'invitation de venir prendre la parole devant vous. Je suis heureux de reprendre contact avec ceux d'entre vous à qui j'ai déjà eu l'occasion de parler.

Mr. Keith A. Bezanson (Chairman, International Development Research Centre): Thank you, Mr. Chairman. Thank you for your invitation to address the committee. I am pleased to meet again those of you with whom I already had an opportunity to speak.

Je suis encouragé par le nombre de personnes de ce Parlement qui sont vraiment intéressées par le sujet du développement international. Beaucoup d'entre nous sommes soulagés de constater, du moins nous semble–t–il, que cette question ne peut plus être considérée comme une question secondaire pour l'avenir du Canada.

I'm encouraged by the number of members of this Parliament who have a real interest in the issue of international development. Many of us are relieved to see, or so it seems, that this issue cannot be viewed any longer as being of secondary importance to the future of the country.

Nous avons, monsieur le président, déjà présenté un mémoire à ce Comité, mémoire qui expose ce que nous pensons des importantes questions qui nous intéressent aujourd'hui.

Mr. Chairman, we have already submitted to the Committee a brief outlining what we see as the main issues of interest to us today.

• 0910

Au cours des prochaines minutes, je me contenterai d'aborder quelques points essentiels au lieu d'essayer de couvrir tout le sujet.

In the next few minutes, I will deal only with the main points instead of trying to cover the entire issue.

I would like to start by saying that I have spent two–thirds of my life in international development. I've taught, I've published, I've administered and I've worked many years in the field. I've knocked around over those years with some of the best development thinkers and I've had the pleasure of working with some of the best development doers of our time.

Pour commencer, je voudrais dire que j'ai passé les deux tiers de ma vie à travailler dans le domaine du développement international. J'ai enseigné, j'ai publié, j'ai fait de l'administration et j'ai travaillé de nombreuses années dans ce domaine. Je me suis frotté, au fil des années, aux penseurs les plus éminents du domaine du développement et j'ai aussi eu le plaisir de travailler avec quelques–uns des plus grands bâtisseurs de notre époque.

Throughout most of those 30 years of thinking and doing, I have always felt that I had a pretty good idea what progress meant and what development meant. What I must confess is for some time now my long cherished model based on the traditional western concept of economic growth has been developing some pretty serious cracks in its foundation.

Pendant la plus grande partie de ces 30 années de réflexion et d'action, j'ai toujours pensé avoir une assez bonne idée de ce que l'on entend par le progrès et le développement. Hélas, je dois avouer que depuis quelque temps déjà, le modèle qui me tenait à coeur, fondé sur le concept occidental traditionnel de la croissance économique, a commencé à sérieusement se fissurer.

If I may speak metaphorically, the pot at the end of the development rainbow was supposed to be filled with the benefits for everyone of a western standard of living, but there are two basic problems that have emerged. The first is the difficulty of

Si vous me permettez une métaphore, je dirai que la corne d'abondance à l'occidentale présente deux faiblesses. La première, c'est que la plus grande partie de la population mondiale est loin de pouvoir même s'approcher de cette corne

[*Texte*]

getting most of the world's population even within an arm's length of the rainbow itself. The second, which is even more disturbing, is that even the most hardheaded traditionalists among us in the development field are starting to question the medium and long–term value of some of the things that are in that development pot.

La condition humaine d'aujourd'hui est très différente de ce que nous avions imaginé il y a 50 ans, voir 20 ans. Tout d'abord, le mode de vie occidental sur lequel se fondent la théorie et la pratique du développement a abouti à des pratiques écologiques qui, de toute évidence, ne pourront durer. Même si l'on voulait pousser le modèle à sa conclusion logique, c'est notre planète qui ne pourrait suivre le mouvement.

Mais le modèle comme tel ne s'est pas déroulé exactement comme nous l'espérions. L'ordre international qui a été celui des cinq dernières décennies s'est écroulé au début des années 1990. L'économie mondiale a subi de profondes transformations et, de ce fait, a créé de grandes incertitudes.

Allow me to concentrate on one of these uncertainties for a moment, and that is the replacement of labour by technology. This was a difficult transition to make when it happened during the industrial revolution. It threatens to be a much more cataclysmic transition in the circumstances that we find ourselves today.

In a very few years we will arrive at a point where in a single year approximately 700 million young people will enter the job market, and this will be the peak. They'll be looking for jobs, for ways to earn a living in a fierce global marketplace that has discovered more ways to replace labour with technology. This includes even skilled labour. That is 700 million in one year alone.

Nothing like this has ever happened before. Right now the equivalent figure for this year or last year is something between 40 million and 50 million. Even at that level, structural unemployment as we know in many rich industrial countries is expected to remain above 10% and in many cases to exceed 20%. In many countries in the Third World, armed gangs of unemployed youth are replacing state authority.

If these hundreds of millions can't find a way of fitting in, some form of chaos will result. With the borderless economy and the borderless ecology of the world we now share, it won't be long before the threat to us ranks with the threat of the dispossessed of the earth.

La réponse traditionnelle à ce défi aurait été la croissance économique. Nous croyions qu'une telle croissance était synonyme de progrès ou de développement. La croissance économique, aurions–nous affirmé, offrira inévitablement des possibilités de création de revenus pour la majorité des gens. Et il va de soi que plus d'argent engendrera la croissance économique requise. Cela, malheureusement, n'est plus nécessairement vrai. Nous affrontons maintenant la double perspective de la croissance économique sans création d'emplois—*in English, we call it jobless growth*—d'une part et, d'autre part, de la marginalisation de segments entiers de la société, de pays entiers, de régions entières et même de continents entiers.

[*Traduction*]

d'abondance. La deuxième, plus troublante, c'est que même les plus convaincus parmi les partisans du développement traditionnel se mettent à s'interroger sur la valeur à moyen et à long terme des fruits du développement.

The human condition today is quite different from what we had anticipated 50 or even 20 years ago. First, the western lifestyle on which the theory and practice of development are based has led to obviously unsustainable environmental practices. Even if we wanted to push the model to its logical conclusion, the planet could not follow suit.

But the model itself has not unfolded exactly as we were hoping. The international order of the last five decades came crashing down in the early 1990s. The world economy has undergone deep changes which, in turn, have created great uncertainty.

Laissez–moi m'attarder quelques instants sur l'une de ces incertitudes: le remplacement de la main–d'oeuvre par la technologie. Au moment de la révolution industrielle, cette transition a été difficile à opérer. Elle risque d'être encore plus catastrophique aujourd'hui.

Dans quelques années, nous arriverons au point où, tous les ans environ 700 millions de jeunes entreront sur le marché du travail. Ce sera un record. Ils seront à la recherche d'un emploi, d'une façon de gagner leur vie sur un marché mondial féroce qui a découvert de plus en plus de moyens de remplacer la main–d'oeuvre par la technologie. Cela s'applique même aux travailleurs spécialisés. Je parle de 700 millions de jeunes par année.

Rien de comparable ne s'est produit auparavant. Aujourd'hui, le chiffre des nouveaux venus, cette année ou l'année dernière, varie entre 40 et 50 millions de jeunes. Même avec ce nombre, on s'attend à ce que le chômage structurel, tel qu'il existe dans de nombreux pays riches industrialisés, continue de se situer autour de 10 p. 100 et, dans bien des cas, à dépasser 20 p. 100. Dans de nombreux pays du Tiers monde, ce sont des bandes armées de jeunes sans emploi qui se substituent à l'autorité de l'État.

Si ces centaines de millions de jeunes n'arrivent pas à s'intégrer, c'est le cahot qui s'ensuivra. Avec notre économie et notre environnement sans frontières, il ne faudra guère attendre longtemps avant que la menace qui pèsera sur nous ne soit aussi lourde que celle qui pèse sur les dépossédés de la terre.

The traditional response to this challenge would have been economic growth. We believed that such growth was synonymous with progress or development. We would have held that economic growth would inevitably provide opportunities for creating revenue for most people. And it goes without saying that more money will bring about the required economic recovery. This, unfortunately, may not necessarily be true any longer. We are now faced with the double prospect of jobless growth on the one hand, and marginalization of entire sections of society, entire countries, entire regions and even entire continents, on the other.

[*Text*]

So the question obviously is what do we do? There's an expression used in the business community that we're all familiar with: get smarter or get poorer. I submit that the challenge before you—before all of us, really—is to come up with a strategic stance for Canada, to define how we want to position ourselves with the few resources we have and to do so in the most intelligent way, to position ourselves in a way that will make a maximum difference for us as a country and for the world as a whole.

That's easy to say, but to do this will not be easy because it will require rising above the many platitudes and shibboleths heard daily in the name of development. Einstein observed many years ago: "We cannot solve the problems that we have created with the same thinking that created them". Or, as John Maynard Keynes put it, "The difficulty lies not in new ideas, but in escaping from the old".

I have no easy answers, no silver bullets to offer. Indeed, I doubt seriously they exist. I would suggest, however, Mr. Chairman, for your consideration and that of your colleagues, three factors that I believe to be imperative if development is to become smarter in responding to the entirely new realities we confront and to afford the greatest benefit to Canadians and to the world as a whole. First is to emphasize the building of social capital. Our colleague, John Evans, ex-president of the University of Toronto and currently chair of the board of the Rockefeller Foundation, recently pointed to "strong empirical evidence of the importance of social capital as a precondition to economic development and to effective government".

Societies that rely on generalized reciprocity and mutual assistance are more effective than competitive and distrustful societies. It's important to note that the highly successful examples of recent development in Asia—the "tigers", as they are called—have all invested very heavily in the building and the nurturing of social capital. This is a fact that is often—indeed, consistently—overlooked by economic theorists on development. So the first is social capital.

Secondly, if there's one thing we have learned in the past thirty years, it is that development projects do not work and cannot work without ownership. We have never been successful in pasting technology onto people in other countries, whether corporations, governments or NGOs were doing the pasting. What we must therefore concentrate on much more than we have in the past is stimulating locally relevant, locally grown and locally managed solutions to local problems.

Thirdly, invest heavily in science and technology and in the building of S and T capacity in developing areas. You know, of course, that R and D is IDRC's *raison d'être*. Our job is to get R and D into developing countries and to allow it to unfold in the hands of indigenous peoples. But what we're witnessing at the moment is a growing gap between nations and within individual societies in terms of these very capacities, the capacities to generate, to utilize, to manage, to adapt and to

[*Translation*]

• 0915

La question est donc évidemment de savoir ce que nous allons faire. Il y a dans le monde des affaires une expression anglaise que nous connaissons tous et qui dit à peu près ceci: s'ingénier ou s'appauvrir. Je pense que le défi que vous devez relever, que nous devons tous relever en fait, consiste à trouver une position stratégique pour le Canada, à définir notre démarche en fonction des maigres ressources dont nous disposons et le faire de la manière la plus intelligente, à nous situer de manière à avoir le maximum d'impact sur notre pays et sur le monde entier.

C'est facile à dire, mais ce ne sera pas facile à faire, car il faudra s'élever au-dessus des multiples platitudes et rengaines qu'on entend proférer quotidiennement au nom du développement. Il y a des années, Einstein disait: «On ne peut pas résoudre les problèmes qu'on a créés en suivant le même raisonnement que celui qui a abouti à les créer» ou, comme le disait John Maynard Keynes: «Le problème n'est pas de trouver de nouvelles idées, mais de se débarrasser des vieilles».

Je n'ai pas de solutions miracle à proposer. Je doute qu'elles existent. Je voudrais tout de même vous soumettre, monsieur le président, ainsi qu'à vos collègues, trois facteurs qui me semblent essentiels si nous voulons que le développement soit plus conforme aux réalités entièrement nouvelles auxquelles nous sommes confrontés, et qu'il soit le plus avantageux pour les Canadiens et l'ensemble du monde. Tout d'abord, il faut insister sur la création d'un capital social. Notre collègue, John Evans, ancien président de l'Université de Toronto et actuel président du conseil d'administration de la Fondation Rockefeller, parlait récemment des «solides preuves empiriques montrant l'importance du capital social comme préalable au développement économique et au bon gouvernement».

Les sociétés qui comptent sur la réciprocité généralisée et l'aide mutuelle sont plus efficaces que celles qui s'appuient sur le principe de la concurrence et de la méfiance. Il convient de souligner que les pays qui ont récemment été les modèles du développement en Asie—les «tigres» comme on les appelle—ont tous investi massivement dans la création et l'essor d'un capital social. Les théories économiques du développement omettent souvent, et même systématiquement, ce fait. Il y a donc tout d'abord le capital social.

Deuxièmement, s'il y a une chose que nous avons apprise au cours des 30 dernières années, c'est que les projets de développement ne fonctionnement pas et ne peuvent pas réussir sans la propriété. Nous n'avons jamais réussi à coller des technologies à d'autres pays, que ce soit par le bais d'entreprises, de gouvernements ou d'ONG. Nous devons donc essayer beaucoup plus que nous ne l'avons fait dans le passé, de stimuler la recherche de solutions à des problèmes locaux qui soient pertinentes sur le plan local, élaborées localement et gérées localement.

Troisièmement, il faut investir massivement dans la science et la technologie et la création d'un potentiel scientifique et technologique dans les régions en développement. Vous savez naturellement que la R–D constitue la raison d'être du CRDI. Nous sommes là pour transférer la R–D aux pays en développement et permettre aux peuples indigènes de la développer. Pourtant, ce que nous constatons actuellement, c'est un écart croissant entre les pays et au sein même des sociétés au

[*Texte*]

own knowledge. If this is unchecked, it will create a new global apartheid that will apply both within nations and between nations.

History shows us that with the possible exception of a few oil–wealthy states, all development has depended heavily on science and technology. This is as true today in the cases of Singapore or South Korea as it was in the cases of Japan or the United States in previous periods.

• 0920

Prenant appui sur ces trois facteurs, je suggère que la politique canadienne tire partie de la confluence de deux phénomènes. Premièrement, nous reconnaissons enfin que notre modèle de développement traditionnel ne répond plus aux besoins du monde. Deuxièmement, le progrès technologique a été tel qu'il est désormais possible de transférer à faible coût et presque instantanément d'énormes masses de connaissances. Investir pour mettre ces technologies à la disposition du monde entier et les appliquer à la création de compétences et de capital social offrent de grands espoirs de développement, peut–être plus grands que ceux offerts par presque toute autre solution.

Cette confluence présente au Canada une occasion idéale à saisir pour réaliser plusieurs objectifs importants: 1) élargir la coopération canadienne avec les pays en voie de développement, c'est–à–dire avec 85 p. 100 de nos concitoyens mondiaux; 2) fournir une technologie essentielle aux sociétés pour qu'elles trouvent elles–mêmes les solutions à leurs problèmes par la recherche appliquée et l'accès au savoir; en d'autres termes, stimuler une véritable création de compétences et une véritable responsabilisation; 3) placer le Canada à la fine pointe, *at the leading edge, in English*, de la nouvelle technologie et de l'application de l'informatique — matériel et logiciels — au développement.

Nous avons peut–être là un cas où bon développement et bonne affaire vont main dans la main.

Now this approach wouldn't work if there were not people in place in developing countries to respond to this challenge. But they are there. They're there now, often in relatively remote places, eager to provide input that would be critical to developing their own communities.

Information and ideas and the technology to transfer them, these already mean economic strength in the corporate world. Those who have access to the products of scientific and technical research as well as the capacity to understand, absorb and make use of them are exerting, as we know, an ever–increasing influence over the conduct of human affairs.

International development institutions must do their best to ensure that the generation, transfer and ownership of knowledge, ideas and technology are not confined to an elite set of countries or groups within countries favoured at least for the moment by corporate giants.

[*Traduction*]

regard de cette capacité, celle de créer, d'exploiter, de gérer, d'adapter et de posséder des connaissances. Si l'on n'y prend garde, on va créer un nouvel apartheid mondial entre les nations et au sein même des nations.

L'histoire nous montre qu'à l'exception peut–être de quelques pays pétroliers, le développement s'est toujours appuyé massivement sur la science et la technologie. C'est tout aussi vrai aujourd'hui dans le cas de Singapour ou de la Corée du Sud que ce ne l'a été pour le Japon ou les États–Unis au cours des périodes précédentes.

Based on those three factors, I suggest that the Canadian policy should take advantage of the convergence of two phenomena. First, we have finally come to recognize that our traditional development model no longer meets the world's requirements. Secondly, technological progress has been such that it is now possible to transfer huge amounts of knowledge cheaply and almost instantly. Investing to offer those technologies to the entire world and using them to build abilities and social capital would provide considerable development opportunities, possibly even more so than any other solution.

This convergence provides Canada with an ideal opportunity to achieve several major goals: 1) expanding the cooperation of Canada with developing countries, that is with 85% of our fellow citizens in the world; 2) providing a vital technology to those societies so that they can themselves solve their problems through applied research and access to knowledge; in other words, encourage real skill creation and true empowerment; 3) placing Canada at the leading edge of the new technology and the use of computer technology, both hardware and software, in development.

This may be a case of good development and good business going hand in hand.

Cette démarche ne fonctionnerait pas s'il n'y avait pas dans les pays en développement des personnes prêtes à relever ce défi. Toutefois, elles existent. Elles sont sur place, souvent dans des endroits assez reculés, prêtes à fournir l'apport indispensable au développement de leur collectivité.

L'information et les idées, et les techniques permettant de les transférer signifient déjà la puissance économique pour les grandes entreprises. Ceux qui ont accès aux produits de la recherche scientifique et technique et sont à même de les comprendre, de les absorber et de les exploiter, exercent, comme nous le savons, une influence de plus en plus grande sur la gestion des affaires humaines.

Les institutions de développement international doivent faire de leur mieux pour éviter que la création, le transfert et la propriété des connaissances, des idées et de la technologie ne soient le privilège d'une élite de pays ou de groupes au sein des pays bénéficiant, pour l'instant du moins, de l'appui des géants du monde des affaires.

[*Text*]

Excluding the world's poor from our international channels of intelligence will only lead to more poverty, more alienation, more environmental deterioration and ultimately more loss of security for Canadians. The challenge before us, however we go at it, is to get developing countries more involved in solving their own problems. We can't solve those problems from here.

I'm not saying there is no place whatsoever for traditional food aid, for large turnkey projects, for relief operations or for traditional technology transfer programs. But I think we're kidding ourselves if we pretend poor countries will be part of the action in an increasingly changing global world in the years to come if their own scientists and technicians are not integrally involved in sorting out what will work and what won't work in various settings.

Thirty years ago we thought "they" — that, is those people "over there" — had to smarten up and that we could help them do it. Now I think we're starting to realize that we've all got to smarten up, that we have to help guide each other or societies are going to continue to unravel all around the world.

I would be glad to talk to you about some of IDRC's many successes in this area. But this thing you're dealing with is much bigger than IDRC. If we are to succeed, Canada is going to have to make strategic decisions in aiming its limited resources at a niche we know is vital.

Put R and D in the hands of Third World scientists and technicians. Keep the communications flowing steadily back and forth so that it benefits them, benefits us and benefits the world. I am convinced that investments here will pay dividends greater than other investments for all parties. It is not the whole answer to the massive mess we've let ourselves slip into, but I maintain it is an essential starting point to any realistic solution.

Thank you very much.

[*Translation*]

Si l'on exclut les pauvres des canaux internationaux de circulation de l'information, on ne fera que créer encore plus de pauvreté, d'aliénation et de détérioration de l'environnement, et, en fin de compte, plus de menaces pour la sécurité des Canadiens. Quelle que soit la façon de procéder, le défi consistera à faire participer bien davantage plus les pays en développement à la solution de leurs propres problèmes. Nous ne pouvons pas les régler à partir d'ici.

Je ne veux pas dire qu'il faille totalement écarter l'aide alimentaire traditionnelle, les grands projets clé–en–main, les interventions humanitaires ou les programmes traditionnels de transfert de technologie. Je dis simplement que nous nous berçons de douces illusions si nous nous imaginons que les pays pauvres vont participer à l'évolution d'un monde en pleine mutation au cours des prochaines années, sans que leurs chercheurs scientifiques et leurs techniciens ne participent pleinement au choix des solutions qui pourront fonctionner dans un contexte donné.

Il y a 30 ans, nous pensions qu'«ils», c'est–à–dire les gens qui étaient «là–bas», avaient besoin de se dégourdir et que nous pouvions les aider à le faire. Je crois que nous commençons à nous rendre compte que nous devons tous nous dégourdir, nous aider mutuellement, sans quoi des sociétés continueront à se désintégrer dans le monde entier.

Je serais heureux de vous parler de quelques uns des multiples succès du CRDI dans ce domaine, mais vous traitez ici d'un sujet qui déborde de loin notre organisme. Pour réussir, il faudra que le Canada prenne des décisions stratégiques pour cibler ses ressources limitées sur un créneau que nous savons être absolument vital.

Il faut confier la R–D aux chercheurs scientifiques et aux techniciens du Tiers monde. Il faut continuer à faire circuler l'information dans les deux sens pour leur bien, pour le nôtre et pour celui du monde. Je suis convaincu que les investissements effectués ici seront plus rentables que les autres pour toutes les parties concernées. Ce n'est pas la solution absolue à la pagaille effroyable dans laquelle nous avons sombré, mais j'affirme que c'est un point de départ essentiel pour toute solution réaliste.

Merci beaucoup.

• 0925

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Bezanson. As usual, you've challenged us. I think you've raised several questions with many of us, but we'll wait a few minutes and control our impatience.

I would ask Professor Warren Thorngate, Department of Psychology, to address the committee now.

Professor Warren Thorngate (Department of Psychology, Carleton University): *Bonjour.* Good morning and thank you, Mr. President and committee members, for this opportunity to speak here today.

I should like to speak about three things: international development, the International Development Research Centre, and international students and the possibilities of helping them to help ourselves. I don't want to argue that we should spend more money, only divert it from one place to another, so you can relax. It's a wide sweep in ten minutes, so let me begin.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Bezanson. Comme d'habitude, vous nous avez mis au défi. Vous avez soulevé plusieurs questions dans l'esprit de beaucoup d'entre nous, mais nous allons attendre quelques minutes et maîtriser notre impatience.

J'aimerais maintenant demander au professeur Warren Thorngate, du Département de psychologie, de prendre la parole.

M. Warren Thorngate (professeur, Département de psychologie, Université Carleton): *Good morning.* Bonjour et merci, monsieur le président et les membres du comité, de me donner l'occasion de vous adresser la parole ici aujourd'hui.

J'aimerais aborder trois sujets: le développement international, le Centre de recherches pour le développement international et les étudiants étrangers ainsi que la possibilité de les aider à s'aider eux–mêmes. Vous pouvez être tranquilles, je ne suis pas ici pour vous convaincre de dépenser plus d'argent, mais pour vous proposer de dépenser cet argent autrement.

[*Texte*]

During our previous Liberal years Canada developed an outstanding international reputation for its support of international development. During the Conservative years this reputation declined almost as fast as the erosion of funds. Most Canadians didn't care. Now they should.

International development is still good for the soul. It should be pursued for the love of our planet, our children and humanity. Yet it also makes good economic sense. As Japan is showing by its rapid growth of international development activities, Canada's best hope for its own economic future lies in trade with developing countries. Effective development projects in these countries are the best way to prime the trade pump.

How can we generate effective development projects? I think our years of international development experience have taught us many good, though often costly, lessons about what works and what doesn't. Big, inflexible, long–term, capital–intensive, culturally insensitive, government–administered projects usually don't work, as the Canadian International Development Agency has learned. After the ribbon is cut, the dam cracks, the tractors rust, the television station shows *Dallas* reruns. In contrast, small, flexible, short–term, labour–intensive, culturally appropriate, NGO–administered projects usually do work, despite their terrible jargon. CIDA has supported some of these, but far more have been supported by the International Development Research Centre.

It is thus not surprising that most of the Second and Third World considers IDRC to be the First World's most effective development agency. Nor is it surprising that many wonder why the Canadian government has treated IDRC so harshly in recent years and not given this wonderful agency more of CIDA's funds.

What are some of these effective development projects? Permit me to mention the few I know well. IDRC support of animal disease in eight Latin American countries has let to the rapid development of superior tests and vaccines for brucellosis, a plague of Latin American livestock passed on to humans as undulant fever. The researchers have worked in cooperation with colleagues at Canada's Animal Diseases Research Institute, developing tests and vaccines for about 20% of the North American research costs. Within two years they hope to produce commercial supplies under joint agreements with Canada.

IDRC support of 18 scientific, health, educational and economic information networks in Latin America has resulted in the development of the first Latin American research bibliography on CD–ROM, which I have here and will be happy to present to the president as a gesture of goodwill. It will be distributed to libraries throughout Latin America and marketed throughout the world. The CD contains an enormous amount of financial information about Latin American countries that will

[*Traduction*]

Sous les régimes libéraux précents, le Canada, par son appui au développement international, a su se forger une réputation internationale exceptionnelle. Sous le gouvernement conservateur, cette réputation s'est effritée presque aussi rapidement que l'argent. La plupart des Canadiens étaient indifférents. Maintenant, il doivent s'intéresser à la question.

Le développement international demeure bon pour l'âme. C'est une oeuvre à poursuivre pour l'amour de notre planète, de nos enfants et de l'humanité. En outre, sur le plan économique, c'est éminemment raisonnable. Comme l'a démontré le Japon par l'augmentation rapide de ses activités de développement international, le meilleur espoir du Canada sur le plan de son propre avenir économique provient du commerce avec les pays en développement. Des projets efficaces dans ces pays constituent la meilleure façon de promouvoir le commerce.

Comment stimuler des projets efficaces de développement? Je pense que nos années d'expérience en développement international nous ont enseigné de nombreuses et excellentes leçons, bien que parfois coûteuses, sur ce qui fonctionne et ce qui fonctionne pas. Les grands projets rigides, à long terme, mangeurs de capitaux, insensibles sur le plan culturel, administrés par le gouvernement, ne fonctionnent en général pas, comme l'a appris l'Agence canadienne de développement international. Après les cérémonies d'inauguration, des fissures apparaissent dans le barrage, les tracteurs rouillent et la télévision diffuse des reprises de «Dallas». Au contraire, les petits projets souples, à cour terme, à forte concentration de main d'oeuvre, culturellement intégrés et administrés par des ONG, fonctionnent en général, malgré leur jargon terrible. L'ACDI a financé nombre de tels projets, mais le Centre de recherches pour le développement international en a financé un plus grand nombre encore.

Ainsi, il ne faut pas se surprendre que la plupart des pays du Tiers monde considèrent le CRDI comme l'agence de développement la plus efficace du monde occidental, ni s'étonner que beaucoup se demandent pourquoi le gouvernement canadien a traité le CRDI si durement ces dernières années et n'a pas accordé à cet organisme merveilleux une plus large part des fonds de l'ACDI.

Connaissez–vous certains de ces projets de développement efficaces? Permettez–moi de vous parler de quelques–uns de ceux que je connais bien. L'appui du CRDI à la recherche en épisotie dans huit pays de l'Amérique latine a permis la mise au point rapide d'analyses supérieures et de vaccins contre la brucellose, un fléau du bétail sud–américain qui devient la fièvre ondulante chez les humains. Les chercheurs ont travaillé en collaboration avec leurs collègues du Animal Diseases Research Institute du Canada à mettre au point des analyses et des vaccins au prix d'environ 20 p. 100 de ce que coûtent les recherches en Amérique du Nord. D'ici deux ans, on espère commercialiser ces produits aux termes d'une entente avec le Canada.

L'appui du CRDI à 18 réseaux d'information en sciences, en santé, en éducation et en économie a entraîné la création de la première bibliographie de recherche de l'Amérique latine sur disque compact à mémoire morte que j'ai ici et que je serais heureux, dans un geste amical, d'offrir au président. Ce disque sera distribué aux bibliothèques partout en Amérique latine et vendu de par le monde. Le disque compact contient une somme énorme de données financières sur les pays d'Amérique latine

[*Text*]

be extremely useful to small businesses in Canada wishing to develop Latin American markets.

IDRC support of educational research at CIDE in Santiago, Chile, has led CIDE's Canadian–educated research director, Dr. Johanna Filp, to begin producing training videos for rural teachers throughout Latin America based on the research results. The videos—and here is one of the originals—will be funded by the Chilean government. Each video will have a prominent acknowledgement of IDRC and Canadian support. Dr. Filp is now seeking assistance in video production from our National Film Board and the CBC. Why? As she says, "Canada has been good to us. We would not think of spending our funds anywhere else."

Finally, Carleton University and the University of Havana have together approached both IDRC and CIDA for funding of a special MA program in applied economics that will educate most economics lecturers in Cuban universities about the mysteries of a free market economy. The project will end in three years, but for years thereafter Cuban economics students will be taught more about doing business with Canada than doing business with any other country.

Alas, such wonderful projects are neither sexy nor violent nor full of good visuals needed for TV news. They lack the big budgets, massive corruption and costly overruns on which our newspapers feed, so few Canadians know of them. I hope, for the benefit of Canadians who wonder if any tax dollar is well–spent, both CIDA and IDRC can find better ways to publicize their work. In the meantime we can at least rest assured Canada does international development better than anyone, and we can turn our attention to suggesting how we should direct our international development expertise in years to come.

For example, during the past ten years I have had the great pleasure of supervising graduate students from around the world. Most have come from developing countries. They are almost without exception extremely bright, highly motivated, serious about their study and eager to play a role in their country's development. Those who return to their country with good memories of Canada remain extremely loyal to ours. They become our best ambassadors—our best friends. When they become leaders in their own land they are happy to give Canada preferential treatment in all matters of international relations and trade.

Unfortunately, too many international students do not return with good memories of Canada, and when they become leaders at home they take their revenge. The sad fact is Canada does not treat international students very well. As a result, we squander thousands of opportunities each year to build good relations with future international leaders. They will take their business elsewhere and we will have no one to blame but ourselves.

[*Translation*]

lesquelles pourraient être extrêmement utiles pour les petites entreprises au Canada qui souhaitent partir à la recherche de marchés latino–américains.

L'appui du CRDI à la recherche en éducation au CIDE, à Santiago du Chili, a poussé la directrice de la recherche, M^me^ Johanna Filp, qui a fait ses études au Canada, à commencer à produire des vidéos de formation à l'intention des professeurs en milieu rural partout en Amérique latine. Les vidéos, dont voici un original, seront financés par le gouvernement du Chili. Chaque vidéo reconnaîtra, au premier plan, la contribution du CRDI et du Canada. M^me^ Filp cherche maintenant à obtenir l'aide de notre Office national du film et de la Société Radio–Canada pour la production de vidéos. Pourquoi? Comme elle le dit: «Le Canada s'est montré bon à notre égard. Il ne nous viendrait pas à l'idée de dépenser notre argent ailleurs».

• 0930

Enfin, l'Université Carleton et l'Université de la Havane se sont unies pour demander du financement au CRDI et à l'ACDI en vue de mettre sur pied un programme de maîtrise spécial en économie appliquée afin d'instruire la plupart des professeurs des universités à Cuba sur les mystères de l'économie de marché. Le projet se terminera dans trois ans, mais ensuite, les étudiants cubains en économie en apprendront plus sur le commerce avec le Canada qu'avec tout autre pays.

Hélas, tout merveilleux qu'ils soient, de tels projets n'ont aucun des ingrédients qu'il faut pour bien passer aux actualités à la télévision: ni sexe, ni violence, ni prises de vue spectaculaires. Il n'y a pas de grands budgets. de corruption à grande échelle, ni de dépassement de coûts pour alimenter les journaux et donc peu de Canadiens en entendent parler. J'ose espérer que l'ACDI et le CRDI trouveront de meilleures façons de faire connaître leur travail aux Canadiens qui se demandent où passent les deniers publics. Entre–temps, nous pouvons au moins nous féliciter du fait que le Canada est plus compétent en développement international que quiconque et nous atteler à la tâche de déterminer comment nous devons utiliser notre expertise en développement international dans les années à venir.

Par exemple, au cours des dix dernières années, j'ai eu le très grand plaisir de diriger des étudiants aux hautes études d'un peu partout dans le monde. La plupart venant de pays en développement. Presque sans exception, ils sont tous extrêmement intelligents, très motivés, sérieux dans leurs études et désireux de jouer un rôle dans le développement de leur pays. Ceux qui rentrent dans leur pays en emportant de bons souvenirs du Canada nous demeurent très attachés. Ils deviennent nos meilleurs ambassadeurs, nos meilleurs amis. Lorsqu'ils deviennent des dirigeants dans leur propre pays, ils sont heureux de donner la préférence au Canada dans leurs relations internationales, y compris le commerce.

Malheureusement, trop d'étudiants étrangers n'ont pas de bons souvenirs du Canada à rapporter, et lorsqu'ils deviennent des dirigeants chez eux, ils prennent leur revanche. Car, hélas, le Canada ne traite pas très bien ses étudiants étrangers. Par conséquent, nous gaspillons tous les ans de multiples occasions d'établir de bonnes relations avec les dirigeants internationaux de demain. Ils iront faire des affaires ailleurs, et nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous–mêmes.

[*Texte*]

Consider for a moment what talented and dedicated students from a developing country face trying to study in Canada. Most Canadian consulates do a stinking bad job of providing information about educational opportunities in Canada, so students may waste one or more years trying to get the information they desire. Canadian consulate officials who deal with students in many Third World countries, such as China and Iran, are well–known for their bad manners and poor service, so the students may face high costs and inconveniences of many long trips to the consulates, rough treatment, rejections and appeals before obtaining a visa.

Students will be asked to prove they have at least $20,000 a year to survive in Canada, which is about 10 times the amount they normally make in their countries. They may not be allowed to bring their families here. On arrival in Canada international students will face tuition fees as much as five times higher than those paid by Canadians. A $15,000–a–year university teaching assistantship will immediately be taken back by the university in tuition fees, leaving nothing for rent, food, medical insurance or other life necessities. They will not be allowed to work, although their educated spouses may find menial jobs at minimum wage.

They will probably live on less than $800 a month and be ineligible for welfare, so they will often go without food, borrow books to study and walk everywhere. At least once a year the federal government will demand as much as $350 for visa renewal fees to allow them to continue under these conditions—about half a month's living expenses.

The students will become lonely, homesick and depressed. They will watch their children lose their language and culture. They will face discrimination from some Canadian students and professors. They will worry about their French or English abilities, though they may rarely exercise them when they return.

After all this, the students will probably discover most of the education they receive in Canada has little relevance to their own life in their own country. Some will respond by emigrating to Canada, depriving their country of their talents. Others will return, disillusioned and angry at the years wasted in a country that didn't care.

How can this situation of international students be improved? There is no shortage of excellent ideas for improvement. We can improve our consulate offerings. We can lower tuition and visa fees. We can allow the students to have jobs. We can offer more and better scholarships. We can promote more understanding among Canadian and international students. We can train professors to be more sensitive to international students' issues and concerns.

Perhaps more effectively, we can begin to offer more courses, programs and certifications tailored to the needs of developing countries and to the students who wish some part of their education to be Canadian.

[*Traduction*]

Songez un instant aux défis qu'ont à relever les étudiants de talent qui viennent d'un pays en voie de développement pour étudier au Canada. La plupart des consulats canadiens sont extrêmement ineptes à donner de l'information sur les possibilités d'études au Canada, et donc les étudiants perdent une année, ou même plusieurs, à tenter d'obtenir l'information qu'ils souhaitent. Les fonctionnaires des consulats canadiens qui traitent avec les étudiants dans de nombreux pays du Tiers monde tels que la Chine ou l'Iran ont la réputation d'être mal élevés et d'offrir de mauvais services. Les étudiants doivent donc faire face aux coûts élevés et à l'inconvénient de visites nombreuses au consulat, d'un traitement peu courtois, et d'une succession de refus et de recours avant d'obtenir un visa.

On demande aux étudiants de prouver qu'ils disposent d'au moins 20 000$ par année pour tenir le coup au Canada, soit environ 10 fois ce qu'ils gagnent normalement dans leur pays. On ne leur permet pas toujours d'amener leur famille avec eux. À leur arrivée au Canada, les étudiants étrangers doivent verser des frais de scolarité cinq fois plus élevés que ceux qui paient les Canadiens. Une bourse d'assistanat de 15 000$ est immédiatement mangée par les frais de scolarité ce qui ne laisse rien pour le loyer, la nourriture, l'assurance médicale et les autres nécessités de la vie. On ne permet pas à ces étudiants de travailler, bien que leurs conjoints instruits puissent trouver du travail de basse besogne au salaire minimum.

Ils vivront donc probablement avec moins de 800$ par mois, ne seront pas admissibles aux prestations de l'assistance sociale et donc souvent doivent se passer de nourriture, emprunter des livres pour étudier et aller partout à pied. Au moins une fois par année, le gouvernement fédéral exigera 350$ de frais de renouvellement de visa pour leur permettre de continuer à vivre dans ces conditions, soit environ la moitié de leur budget mensuel.

Ces étudiants souffrent de solitude, ont le mal du pays et sont déprimés. Ils voient leurs enfants perdre leur langue et leur culture. Ils sont l'objet de discrimination de la part de certains étudiants et professeurs canadiens. Ils s'inquiètent de leur capacité à convenablement parler français ou anglais bien que, rentrés chez eux, il est rare qu'ils en aient besoin.

Après tout cela, les étudiants constateront probablement que presque tout ce qu'ils ont appris au Canada n'a que très peu de pertinence dans leur propre vie, dans leur propre pays. Certains réagiront en immigrant au Canada, privant ainsi leur pays de leurs talents. D'autres rentreront chez eux, désillusionnés et fâchés des années gaspillées dans un pays qui ne s'intéressait pas à eux.

Comment pouvons–nous améliorer la situation des étudiants étrangers? Nous ne sommes pas à court d'excellentes idées. Nous pouvons améliorer nos services consulaires. Nous pouvons réduire les frais de scolarité et de visa. Nous pouvons permettre aux étudiants d'avoir un emploi. Nous pouvons offrir de meilleures bourses et en plus grand nombre. Nous pouvons promouvoir la compréhension entre Canadiens et étudiants étrangers. Nous pouvons sensibiliser les professeurs aux problèmes et aux préoccupations des étudiants étrangers.

Il serait peut–être plus efficace de commencer à offrir un plus grand nombre de cours, de programmes et de diplômes qui répondent aux besoins des pays en développement et des étudiants qui souhaitent faire une partie de leurs études au Canada.

[*Text*]

Here are a few simple suggestions. Let us ask international students what, when and where they want to learn and then try to meet their needs, rather than telling the students what, when and where we teach and asking them to meet our constraints. Let us enter into more cooperative arrangements with the universities in developing countries that would allow their students to take short courses in Canada for credit in their home institution. Or let us take Canadian education to developing countries through distance education programs or by paying our new and unemployed PhDs to teach there for a short time. Let us ask more people in Canada who have practical knowledge needed in developing countries and who know the culture there to teach what they know.

[*Translation*]

Voici quelques suggestions simples. Demandons aux étudiants étrangers de définir leurs besoins d'instruction et les modalités qui leur conviendraient, ensuite essayons de répondre à ces besoins au lieu de leur imposer un contexte étroit en les forçant à se plier à nos exigences. Organisons des programmes coopératifs avec un plus grand nombre d'universités dans les pays en développement afin de permettre aux étudiants de ces universités d'obtenir des crédits chez eux pour certains cours suivis au Canada. Ou encore, exportons l'instruction canadienne vers les pays en développement, soit grâce à des programmes d'enseignement à distance, soit en embauchant nos nouveaux détenteurs de doctorats sans emploi pour qu'ils enseignent là–bas pendant de courtes périodes. Demandons à un plus grand nombre de Canadiens qui disposent de connaissances pratiques dont on a besoin dans les pays en développement et qui connaissent la culture de ces pays d'aller y enseigner ce qu'ils savent.

• 0935

Let us, for example, offer to pay our immigrant doctors now driving cabs to teach medicine in their country of origin for part of the year, or to pay our immigrant business people to teach business skills. Above all, let us respond to the talents and dedication of those who wish to remain in their country to develop their country. Let us give them what they want with what we can, build our bonds of trust and friendship and watch our country develop with theirs.

Nous pourrions par exemple embaucher nos médecins immigrants qui font actuellement le taxi pour qu'ils enseignent la médecine dans leurs pays d'origine pendant une partie de l'année, ou bien encore payer nos entrepreneurs immigrants pour qu'ils retournent enseigner les affaires à leurs anciens compatriotes. Mais l'essentiel, c'est d'encourager le talent et le dévouement de ceux qui sont demeurés dans leur pays pour contribuer à son évolution. Donnons–leur ce qu'ils veulent avec ce que nous avons, nouons des liens de confiance et d'amitié et suivons l'évolution de nos relations avec leur pays.

Will this be expensive? No. I dare guess that the funding for one or two capital–intensive international development projects could support at least a half dozen innovative education projects for several years.

Est–ce que cela sera coûteux? Non. Je dirais que le budget de un ou deux grands projets internationaux à fort niveau de capitalisation pourrait servir à financer une demi–douzaine de projets éducatifs innovateurs pendant plusieurs années.

What the initiative needs most is good leadership. To be frank, I don't think Canadian universities can provide it. They are too involved in their traditions and domestic educational responsibilities to lead any international education experiments. So I suggest IDRC. Take $20 million of the CIDA budget each year for five years and give it to IDRC for the development of international education programs. Encourage Canadian universities to want to cooperate with IDRC in the initiative. Seek the help of the Canadian Bureau for International Education. Keep Canadians informed. If this works, we will lead the world in international development again.

Ce qu'il faut à une telle initiative, c'est un bon leadership. Or, à vrai dire, je ne pense pas que les universités canadiennes en soient capables. Elles sont trop attachées à leurs traditions et liées par leurs responsabilités éducatives ici pour se lancer dans des expériences internationales en éducation. Donc je proposerais de confier la tâche au CRDI. Prenez 20 millions de dollars du budget annuel de l'ACDI au cours des cinq prochaines années pour financer le développement de programmes éducatifs internationaux du CRDI. Encouragez les universités canadiennes qui souhaitent collaborer avec le CRDI dans le cadre de cette initiative. Demandez l'aide du Bureau canadien de l'éducation internationale. Informez les Canadiens. Si cela fonctionne, nous reprendrons la tête du peloton en développement international dans le monde.

Thank you very much.

Merci beaucoup.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Professor Thorngate. You both address the issues quite challengingly. I would say, interestingly enough, many of us have questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, professeur Thorngate. Vous avez tous deux soulevé des questions très intéressantes. Fait intéressant, nous sommes nombreux à vouloir vous poser des questions.

Mr. Bezanson, I think your whole thesis relies upon education if I heard you correctly. How do you answer the challenge put to us that many of these developing countries have a high rate of illiteracy? Therefore, in your own comments

Monsieur Bezanson, si je vous ai bien compris, votre thèse repose entièrement sur l'éducation. Quelles solutions proposez–vous au problème du taux élevé d'analphabétisme dans de nombreux pays en développement? Vous avez dit au cours de

[*Texte*]

this morning you said to us we must transfer the technologies to them; we must make sure that they solve their problems at home, that they can look after themselves. How do you solve the most difficult one; that is, to make sure that there are educational facilities in every one of these developing countries, first and foremost, to make sure that the human resources present at these countries can indeed use our technologies and adapt them to their needs? That's my first question.

Mr. Bezanson: Thank you, Mr. Chairman. Yes, indeed, that's such a vital issue. If I may make a small contextual comment to start with, transfer of technology is part of the thesis but it's only a part. What I believe is the imperative is not simply the transfer, but the creation of the capacity, the climate in which the technologies can be developed that are appropriate to the needs. That's not always a question of transfer. In fact, in many instances it is quite the opposite. It is developing the appropriate science and the appropriate technology to meet the requirements of a country, of a people, of a community.

So part of it is transfer, but equally a part of it is all those other things that make technology work. As we know from history, in the last 30 years a lot of technology has been transferred. A lot of technology has failed. In fact it is arguable that in most cases it has failed. Where it has succeeded is where people have understood it, owned it, taken advantage of it, adapted it or developed it themselves. I think therefore this is a very important point of approach, point of philosophy if you will, that we must bear in mind.

This being said, your question about education is vitally important. I'm by nature a great optimist right now about what we can do. I think the technologies are there like they never have been before. So much of humanity is going to be wired in the next decade.

We're putting up in Canada a satellite system with our own technology very soon. This is a consortium of Canadian entrepreneurs. It will use a thing called RADARSAT, which is the most sophisticated form of remote sensing in the world. What it also opens up is the possibility of remote education, of distance education where you can almost individualize the curriculum and the content to meet the requirements of every student. This means gearing the content to the needs of the students, and I believe this is what my colleague was emphasizing forcefully and eloquently.

• 0940

I submit that there are possibilities of enormous new partnerships in education, in the transfer of knowledge interactively, and I think we have an opportunity to be at the leading edge of this. In terms of cost–effectiveness, I believe the cost will be low relative to other channels of investment, and the effectiveness or benefits will be enormously higher than the way we are doing business today. That will require leadership, vision and the determination to take the resources and combine them in these imaginative ways to get the job done.

[*Traduction*]

vos remarques de ce matin que nous devons transférer la technologie à ces pays; nous devons nous assurer qu'ils trouvent des solutions à leurs problèmes eux–mêmes, qu'ils peuvent s'occuper d'eux–mêmes. Comment résoudre le problème le plus difficile, c'est–à–dire comment s'assurer qu'il existe des établissements d'enseignement dans chacun des pays en développement qui puissent assurer que les ressortissants de ces pays pourront utiliser nos technologies et les adapter à leurs besoins? Voilà ma première question.

M. Bezanson: Merci monsieur le président. Oui, en effet, c'est une question critique. Permettez–moi de situer un peu le contexte avant de répondre. Le transfert de la technologie n'est qu'une partie de ma thèse. Il est impératif, à mon avis, non pas simplement de transférer la technologie, mais de créer aussi la capacité et le climat qui permettent la mise au point de technologies qui répondent aux besoins. Ce n'est donc pas uniquement une question de transfert. En fait, dans de nombreux cas, c'est le contraire. Il s'agit plutôt de mettre au point le savoir et la technologie appropriés qui répondent aux besoins d'un pays, d'un peuple, d'une collectivité.

Il y a donc en partie la question du transfert, mais d'égale importance, celle des autres conditions du succès de la technologie. Comme nous l'enseigne l'histoire, au cours des 30 dernières années, nous avons transféré beaucoup de technologie. Dans bien des cas ce fut un échec. En fait, on peut faire valoir que dans la plupart des cas ce fut un échec. Le succès est venu là où les gens comprenaient de quoi il s'agissait, se l'appropriaient, en tiraient parti, l'adaptaient ou le transformaient eux–mêmes. Je pense donc qu'il s'agit là d'un aspect très important de l'approche, de la philosophie si vous voulez, qu'il ne faut pas oublier.

Cela dit, votre question au sujet de l'éducation est capitale. Par nature, je suis un grand optimiste sur ce que nous pouvons réaliser. Je pense que nous possédons des technologies comme jamais auparavant. Au cours de la prochaine décennie, une grande partie de l'humanité sera branchée à un tout.

Au Canada, nous allons très bientôt mettre en place un réseau de satellites de notre propre invention. Il s'agit du résultat des travaux d'un consortium d'entrepreneurs canadiens. Cela s'appelle RADARSAT, le système de télédétection le plus sophistiqué au monde. Ce système nous offre la possibilité d'offrir des cours à distance, où le programme d'études et le contenu des cours sont presque individualisés afin de répondre aux besoins de chaque étudiant. Il faut donc axer le contenu des cours sur les besoins des étudiants, ce que mon collègue d'ailleurs a souligné avec force et éloquence, je pense.

Je dirais qu'il existe des possibilités pour constituer d'énormes nouveaux partenariats en éducation, en transfert interactif de connaissances où, à mons avis, nous avons la possibilité d'être à l'avant–garde. Quant à la rentabilité, je pense qu'il en coûtera peu comparé à d'autres mécanismes d'investissement, et l'efficacité ou les bénéfices seront de beaucoup supérieurs à notre façon actuelle de faire les choses. Il faudra faire preuve de leadership, de vision et de détermination pour prendre les ressources nécessaires et les marier avec imagination pour obtenir des résultats.

[*Text*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Professor Thorngate, do you have any idea how many foreign students are in Canada at this time?

Prof. Thorngate: I think it's somewhere between 10,000 and 20,000.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Has that figure been increasing or decreasing in the last few years?

Prof. Thorngate: As far as I know it's been holding constant or decreasing slightly, certainly at Carleton University.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I take it you agree with Mr. Bezanson, who says we have three possible solutions: first, build the social capital in those developing countries; second, develop projects that give them ownership so that they can stimulate their own economic activities; and find solutions to them and invest heavily in R and D.

Prof. Thorngate: Yes is the short answer.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): To come back to my original question, how do you build social capital? For example, 85% of the Chinese people are illiterate, or living below the poverty line as defined by a whole lot of sociological experts. How does one address the illiteracy of a large proportion of those developing countries? Do we go out and develop this social capital that you're talking about? Do I misunderstand what you mean by social capital? Is it human resources? Do you have a definition for social capital?

Mr. Bezanson: Social capital is many things. It is adequate education, reasonable health, participation in community and society, and it's involvement. It's what holds groups together so that they feel part of the larger environment in which they live, the larger society. It requires the sharing of values, of purpose and of possibilities. It involves feeling that you are part of a society and that your role in it matters. It involves a sense of ownership over what happens within your community and your society.

Building social capital, therefore, is not simply something that is technical, that is education and health. It's all those other things that go together to building a solid, coherent, integrated group or society that believes in itself and believes in its future. That's what social capital is.

On the second point, how do you do it, you mentioned China. China's GDP is growing at over 10% per year. Whether that is or is not sustainable is something we will see in the next few years. Part of it isn't sustainable and what it's doing to its physical capital and what will happen if it builds 200 coal–fired power plants will raise real questions of sustainability.

Whether you can sustain that rate of growth and bring people in and include them is the broader question. I don't know the answer but I do know that if one does not apply the emerging technologies to that challenge, the likelihood of that

[*Translation*]

Le coprésident (M. Gauthier): Professeur Thorngate, avez–vous une idée du nombre d'étudiants étrangers au Canada à l'heure actuelle?

M. Thorngate: Je pense qu'ils sont entre 10 000 et 20 000.

Le coprésident (M. Gauthier): Est–ce que, ces quelques dernières années, ce nombre augmente ou diminue?

M. Thorngate: À ma connaissance, ce nombre se maintient ou a diminué légèrement, et c'est certainement le cas à l'Université Carleton.

Le coprésident (M. Gauthier): Je présume que vous partagez l'opinion de M. Bezanson qu'il existe trois solutions possibles: d'abord, favoriser le capital social dans les pays en développement; deuxièmement, mettre en place des projets qui appartiennent aux gens du pays de façon à ce qu'ils puissent stimuler leur propre économie; et finalement, trouver des solutions pour y investir des sommes appréciables en R–D.

M. Thorngate: En bref, oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Pour revenir à ma question originelle, comment mettre l'accent sur le capital social? Par exemple, 85 p. 100 des Chinois sont illettrés ou vivent en dessous du seuil de la pauvreté selon la définition d'un tas de spécialistes sociologues. Comment s'attaquer à l'analphabétisme qui afflige une si grande proportion de la population de ces pays en développement? Faut–il investir dans ce capital social dont vous parlez? Ai–je bien compris ce que vous entendez par capital social? Vous parlez bien des ressources humaines? Avez–vous une définition du capital social?

M. Bezanson: Le capital social est constitué de nombreux éléments: éducation adéquate, soins de santé raisonnables, participation au sein de la collectivité et de la société, et enfin, engagement. C'est l'élément de cohésion des groupes qui fait que les personnes ont le sentiment de faire partie du milieu total et de la société dans son ensemble. Cela suppose des valeurs, des objectifs et des possibilités en commun. Il faut avoir le sentiment de faire partie de la société et de jouer un rôle important. Il faut avoir l'impression d'être responsable de ce qui se passe chez vous et dans votre société.

Pour bâtir le capital social, donc, il ne suffit pas d'aspects techniques, d'éducation et de santé. Il faut tous ces autres éléments qui s'unissent pour bâtir une société solide, cohérente, intégrée qui a confiance en elle–même et qui a confiance en son avenir. Voilà ce qu'est le capital social.

Quant à votre deuxième point, comment faire, et vous avez donné l'exemple de la Chine. Le produit intérieur brut de la Chine augmente à un rythme de plus de 10 p. 100 par année. Est–ce que ce rythme peut être soutenu ou non, nous le verrons au cours des prochaines années. Certains aspects ne pourront pas durer à cause des effets préjudiciables sur le capital–nature et de ce qui se produira si l'on construisait 200 centrales thermiques alimentées au charbon.

D'une façon plus générale, il y a lieu de se demander s'il est possible de soutenir ce taux de croissance et d'y associer la population. Je ne connais pas la réponse, mais je sais que si l'on ne mobilisait pas les nouvelles technologies pour relever ce défi,

[*Texte*]

question being answered positively is remote. In other words, we have to take the best of what we have and mobilize it in order to achieve those broad objectives—the education and the building of the human resource base.

[*Traduction*]

on réduirait les chances de pouvoir répondre à cette question par l'affirmative. En d'autres termes, il nous faut avoir recours à ce que nous avons de meilleur et apprendre à l'utiliser afin de réaliser ces objectifs plus généraux que sont l'éducation et l'enrichissement des ressources humaines.

• 0945

I think the question can be looked at the other way, which is what is the cost of these people not being included? Whether they are Chinese or Canadians I'm convinced that the world is evolving not on a north–south axis, whereby we will consider the poverty of the south as being where poverty is, but increasingly on an included–excluded axis. We're going to have a lot more included in the south, where a great deal more manufacturing is taking place, especially in Asia, in south China. There will be a great deal more included in the economic dream, if you will.

Je crois qu'on peut aussi renverser la question et se demander quel est le coût de la non–inclusion de ces gens. Qu'il s'agisse de Chinois ou de Canadiens, je suis convaincu que le monde n'est pas divisé entre Nord et Sud où le Sud est considéré comme la composante pauvre mais, de plus en plus, entre inclus et exclus. Il va y avoir de plus en plus d'inclus dans le Sud, lequel est en train de se transformer en premier secteur manufacturier du monde, surtout en Asie, dans le sud de la Chine. Si vous voulez, le nombre de participants au rêve économique va augmenter.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Based on cheap labour, mostly.

Le coprésident (M. Gauthier): Surtout en vertu de la main–d'oeuvre à bon marché.

Mr. Bezanson: Many people are now earning salaries in parts of the Third World, Mr. Chairman, that are well above the average salary level in Canada. The point is that many are earning salary or income levels that are below any poverty line, such as $300 per year.

M. Bezanson: Monsieur le président, beaucoup de ressortissants du Tiers monde gagnent actuellement des salaires largement supérieurs à la moyenne des salaires canadiens. Par contre il y en a toujours énormément qui gagnent des salaires ou qui ont des revenus inférieurs au seuil de la pauvreté, qui ne gagnent pas plus de 300$ par an.

My point is that those who are included—whatever that is being based on—are increasing in the south and those who are the excluded are increasing throughout the world, north and south alike.

Je dis simplement que le nombre des inclus—quelle que soit la forme de leur inclusion—augmente dans le Sud et que le nombre des exclus augmente dans le monde entier, aussi bien dans le Nord que dans le Sud.

So the question of education is again very much a question of inclusion, I believe. And I would suggest again that it's the mobilization of low–cost, highly effective technologies and applications of knowledge to cover the maximum number possible. . .

Je crois donc encore une fois que l'éducation et l'inclusion sont étroitement liées. Je continue à estimer qu'il faut mobiliser les technologies et les applications du savoir les plus efficaces et les moins onéreuses pour rejoindre le plus grand nombre possible. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Mr. Mills, please.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

Mr. Mills: Mr. Bezanson, when you mentioned the 700 million people who are going to be unemployed in one year and the fact that the borders have broken down and they've become a real problem to the world, I can't help but relate that information to some of the problems that some of our larger cities are having with what we might call gangs, or whatever. Is that situation related to that whole crime factor that you alluded to?

On my second question, I see that whole concept of distance education working and I just wonder where all the money is going to come from and the sources of funding for what could could be extremely good for the world.

M. Mills: Monsieur Bezanson, lorsque vous avez parlé des 700 millions de chômeurs d'ici un an et du problème réel que cela pose au monde entier compte tenu de la disparition virtuelle des frontières, je n'ai pu m'empêcher de faire le lien avec certains des problèmes que posent les gangs et autres bandes organisées dans nos grandes villes. Y a–t–il un lien entre cette conjoncture sociale et la criminalité.

Deuxièmement, je vois très bien comment ce concept d'éducation à distance pourrait marcher et je me demande simplement d'où viendra l'argent, quelles seront les sources de financement de ce qui pourrait s'avérer excellent pour l'avenir du monde.

Mr. Bezanson: On the first question, Mr. Chairman and Mr. Mills, I didn't say 700 million people would be unemployed in one year; I said 700 million would be looking for work—

M. Bezanson: Pour commencer, monsieur Mills, je n'ai pas dit qu'il y aurait 700 millions de chômeurs d'ici un an; j'ai dit qu'il y aurait 700 millions de demandeurs d'emplois. . .

Mr. Mills: To the labour force.

M. Mills: Essayant de se joindre à la population active.

Mr. Bezanson: —and that the prospects right now, if we took any straight–line projection, are anything but encouraging. In fact, they're frightening. We've never confronted anything of this magnitude and this comes at a time when the technologies, as I also said, are showing we can produce more and more with less and less.

M. Bezanson: . . .et qu'actuellement les perspectives, quelles que soient les projections, sont tout sauf encourageantes. En fait, elles sont effrayantes. Nous n'avons jamais été confrontés à un phénomène d'une telle amplitude et ce à un moment où la technologie, comme je l'ai aussi dit, nous permet de produire de plus en plus avec de moins en moins.

[*Text*]

So we have to think about this situation. This is where the words get smarter or get poorer, which is a phrase I use. We've got to find ways of getting smarter. I don't have easy answers to this problem, but I think the magnitude of the challenge should put out to all of us.

You're right on the social effects. I draw your attention to an article that appeared in *The Atlantic Monthly* just three or four months ago, entitled "The Coming Anarchy", written by Robert Kaplan. Whether I agree with him or not, what he did point to, following his examination of societies in Africa and elsewhere, was exactly that: roving gangs of thugs, complete breakdown of civil order, ungovernability, and civilization itself coming unglued. His concern was that if we don't do something about that, it's going to happen worldwide.

So I think it is the same phenomenon. Where people have no hope and are in total despair civil order has broken down and violence has increased all through history. I think we are seeing that. Again, I think we have to look for smart solutions to this.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What's your timeframe for this figure of 700 million?

Mr. Bezanson: That will happen by the year 2015 approximately, which is roughly 20 years from now, if we do—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Based on what demographics?

• 0950

Mr. Bezanson: It will decline after that if current demographic trends hold. However, the fact is that 700 million is virtually guaranteed today by the size of the population that exists and the current birth rate. If this figure is off by 10% either way, does it really matter? I use this only to underscore the magnitude of the challenge and the social problems that the world is facing.

The second point is about where the money comes from and that's of course a real question. I'd like to say a few things on this, Mr. Chairman, because I think this is going to be a real challenge to your joint committee.

The target of 0.7% of GDP or GNP is there and will no doubt be included in many of the briefs that you receive. I think it's kind of important to note, however, that even if we arrived at that, it would increase the roughly $50 billion that is provided annually on official development assistance to something more or less around $100 billion. It would double it. That's of course a great increase and many of us would applaud that. But the assumption that it must all come from the fiscal framework of industrial countries, of OECD countries, may not be as clear as it was in the past.

There are some ideas out there, when we talk about getting smarter about the funding of development, that I hope are going to be presented to your joint committee. I hope that you'll have a chance to reflect on them and bring them to the attention of the Canadian Parliament and the Canadian public. Let me mention a few.

[*Translation*]

La situation mérite donc réflexion. C'est là que je situe l'alternative entre éducation et appauvrissement. Il faut trouver les moyens de cette éducation. Je n'ai pas de réponse simple à ce problème mais je crois que nous devrions tous être conscients de l'ampleur du défi.

Vous avez raison pour ce qui est des conséquences sociales. Permettez–moi de vous signaler un article qui a paru dans *The Atlantic Monthly* il y a environ trois ou quatre mois, intitulé «The Coming Anarchy» (L'anarchie à l'horizon) écrit par Robert Kaplan. Peu importe que je sois d'accord ou non avec lui; ayant examiné l'évolution des sociétés en Afrique et ailleurs, il prévoit exactement ce que vous avez dit: des bandes armées de voyous en marande, un effondrement total de l'ordre civil, l'impossibilité de gouverner et la décomposition de la civilisation. Il craint que si nous laissons faire, c'est ce qui nous attend partout.

Je crois donc que c'est le même phénomène. Tout au long de l'histoire, chaque fois que les peuples ont perdu tout espoir, l'ordre civil s'est effondré et a laissé la place au règne de la violence. Je crois que c'est ce qui se passe actuellement. Encore une fois, il faut trouver des solutions intelligentes.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est pour quand ces 700 millions?

M. Bezanson: Aux alentours de l'an 2015 c'est–à–dire environ dans une vingtaine d'années si nous ne faisons. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Sur la base que quelles données démographiques?

M. Bezanson: Ce chiffre diminuera après cette date si les tendances démographiques actuelles se maintiennent. Cependant, il reste que ces 700 millions, c'est pratiquement garanti aujourd'hui par la démographie et le taux de natalité actuels. Que la marge d'erreur soit de 10 p. 100 dans un sens ou dans l'autre, est–ce que cela a vraiment de l'importance? Je l'utilise simplement pour souligner l'amplitude du phénomène et les problèmes sociaux qui se posent pour le monde.

Votre deuxième question concernait le financement et, bien entendu, cette question est très pertinente. J'aimerais dire certaines choses à ce sujet, monsieur le président, car à mon avis, c'est un point essentiel pour les travaux de votre comité.

La cible de 0,7 p. 100 du PIB ou du PNB a été entérinée et il ne fait aucun doute qu'elle surgira dans nombre de mémoires que vous recevrez. Je crois cependant qu'il est important de noter que si nous arrivions à l'atteindre, elle ferait passer les quelque 50 milliards de dollars consacrés annuellement à l'aide publique au développement à près de 100 milliards. Le financement de l'aide doublerait. Bien entendu, cela fait une grosse augmentation et beaucoup d'entre nous s'en féliciteraient. Mais il n'est plus tout à fait acquis comme dans le passé que cet effort serait entièrement assumé par les seuls pays industrialisés, uniquement par les pays de l'OCDE.

Il y a certaines idées «intelligentes» de financement qui circulent et qui, je l'espère, vous seront présentées. J'espère que vous aurez l'occasion de les étudier et de les porter à l'attention du Parlement canadien et du public. Permettez–moi d'en citer quelques unes.

[*Texte*]

The UNDP's human development report for this year tries to deal with this. It's the first time I've seen an official document raise this question openly. They go back to something that was written by an economist 20 years ago, whose name was Tobin. It's called the Tobin tax. The idea that Tobin presented, which is now resuscitated in the UNDP's human development report, is a tax on global capital flows, a transaction tax. Economists will oppose this. This is not going to be popular with economists, but it is an idea that has now surfaced and certainly I would think deserves serious consideration.

The second area is fundraising. The organization, UNICEF, has been very successful with its ambassadors for children, its ambassadors for development. It has raised amounts of money that exceed amounts provided by states and by countries to them.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): How much, because we've been told different things? What are you referring to? Are you referring to the UNICEF's capacity to raise funds worldwide?

Mr. Bezanson: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's only $250 million. That isn't a great amount of money.

Mr. Bezanson: It is my understanding that the funds that UNICEF raises from contributions that come from its fundraising efforts, all those boxes that we see when kids go around on Halloween, the appeals that they make, are roughly equal to the amounts that are the assessed and voluntary contributions of government.

The Joint Chairman (Mr. Gauhier): This committee was told last week the maximum amount is $250 million, and that was not a great amount. Maybe I'm wrong.

Mr. English (Kitchener): That was in Canada only.

Mr. Bezanson: I'm dealing worldwide, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's what I want to know.

Mr. Bezanson: I can check that but I believe I am correct that if you take the worldwide fundraising of UNICEF, it is roughly equal to the worldwide fundraising through official or government sources.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay.

Mr. Bezanson: I will check it and if I'm wrong on that, I will get back to you, but I believe that is more or less an accurate assessment.

I think there's more room for that, for imaginative fundraising, whether it's Canadian NGOs or whether it is for multilateral organizations.

There are other mechanisms that I think are beginning to surface. The international banks are funded in a very different principle. They are funded on the basis of guarantees against callable capital. What this amounts to is for every dollar, something between 2.5¢ and 5¢ is actual cash and the rest is raised against guarantees on capital markets. That's worked well. There has never been a call on the capital.

It is true that one of those banks is pretty shaky these days, the African bank, but others by all accounts still have a triple–A bond rating and are successfully using the markets and are highly regarded by the markets.

[*Traduction*]

Cette année, le Rapport mondial sur le développement humain du PNUD essaie d'aborder cette question. C'est la première fois que je vois un document officiel aborder ouvertement cette question. On y reprend l'idée proposée il y a 20 ans par un économiste du nom de Tobin. On l'appelle l'impôt Tobin. Il proposait un impôt sur tous les flux de capitaux, un impôt sur les transactions. Les économistes s'y opposeront. Cette idée ne sera pas bien accueillie par les économistes mais il reste qu'elle a maintenant refait surface et qu'elle mérite d'être sérieusement envisagée.

La deuxième solution ce sont les campagnes de financement. L'UNICEF ne peut que se féliciter du travail de ses ambassadeurs pour les enfants, de ses ambassadeurs pour le développement. Ils ont réussi à lever des fonds excédant ceux fournis par les États et par les pays.

Le coprésident (M. Gauthier): Combien, car on nous a cité plusieurs chiffres? De quoi voulez–vous parler? Des campagnes mondiales de l'UNICEF?

M. Bezanson: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Cela ne fait que 250 millions. Ce n'est pas beaucoup.

M. Bezanson: Sauf erreur, les fonds levés par l'UNICEF lors de ces campagnes, toutes ces boîtes que les enfants nous présentent à l'Halloween, les appels à la générosité, correspondent à peu près aux quote–parts et aux contributions volontaires des gouvernements.

Le coprésident (M. Gauthier): On nous a dit la semaine dernière que le maximum était de 250 millions de dollars ce qui ne fait pas grand chose. Je me trompe peut–être. l'assurance–chômage

M. English (Kitchener): C'était uniquement pour le Canada.

M. Bezanson: Je parle du monde entier, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est ce que je veux savoir.

M. Bezanson: Je peux vérifier mais je ne crois pas me tromper en disant que les campagnes mondiales de financement de l'UNICEF rapportent à peu près autant que les participations officielles ou gouvernementales.

Le coprésident (M. Gauthier): D'accord.

M. Bezanson: Je vérifierais et si je me suis trompé je vous le dirais mais je crois que c'est plus ou moins exact.

Je crois qu'il y a encore de la place dans le créneau des campagnes de financement à condition de faire preuve d'imagination, qu'il s'agisse d'ONG canadiennes ou d'organisations multilatérales.

Il y a d'autres mécanismes auxquels on commence à penser. Les banques internationales sont financées sur la base d'un principe très différent. Elles sont fondées sur la base de garanties en capitaux remboursables. Chaque dollar ne correspond qu'à 2,5 ou 5c. et le reste est levé sous garantie sur les marchés des capitaux. Ça marche très bien. Il n'y a jamais eu de demande de remboursement.

Il est vrai qu'une de ces banques, la Banque Africaine, traverse une période difficile mais les autres continuent à bénéficier de la cote maximum et n'ont aucun problème pour lever des fonds sur les marchés, où elles sont d'ailleurs très bien vues.

[*Text*]

Is there some way this could be extended? Should this be one of the mechanisms we look at for funding part of the UN operation and its specialized agencies? I'm not the first to propose this. This has been discussed by several of the UN agencies, FAO and UNDP in particular. That may be an interesting idea for effective funding—Mr. Mills's question—within the context of both need on the one side and available resources on the other.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Bezanson, I'm sorry to interrupt you, sir, but I have five members who want to ask questions.

Mr. Bezanson: Okay. Thank you, sir.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Thorngate is getting impatient. He wanted to make a short comment, I'm sure.

Prof. Thorngate: I'd like to say just a few words about distance education and reducing costs, because most of my life now is involved in that in developing countries.

If you turn on channel 53 in Ottawa you'll see instructional television at Carleton University. It costs a professional about $2,000 a minute to make a video. It costs Carleton $2 a minute to make those videos. We are now getting requests from developing countries for our tapes in order to offer our courses in those countries. Those countries are willing to pay for some of that.

We can produce a course for a student sitting in a lecture theatre for $125 per head. We can produce a course on video for a student sitting at home for $40 a head. Some of these technologies can give us remarkable savings and be remarkably effective. We discovered, for example, the students who sit at home to take these courses do on average about 15% better in the examinations than the students sitting in the lecture theatres.

What I'm trying to do now and what many developing countries are trying to do is produce their own inexpensive educational systems and programs. They'll pay for them; all they need from us is a kick in the pants and some guidance, with all the expertise we have in this country for producing great stuff using this technology.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Professor.

Monsieur Volpe, followed by Monsieur Paré, Mr. English and Senator Cools.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): Thank you, Mr. Chairman.

I like the idea of building human capital. Perhaps I'll speak to Mr. Thorngate first. It's my understanding that dollars invested in education decline in terms of effectiveness as you go further up the educational scale. Is that a correct impression?

Prof. Thorngate: It sounds like a misleading average. I haven't heard that.

[*Translation*]

• 0955

Pourrait–on étendre ce principe? Devrait–on en faire l'un des mécanismes à envisager pour financer une partie des activités des Nations unies et de ses agences spécialisées? Je ne suis pas le premier à le proposer. Plusieurs agences des Nations unies en ont discuté, en particulier la FAO et le PNUD. Ce pourrait être une idée intéressante de financement réaliste—la question de M. Mills—tenant compte à la fois des besoins, d'un côté, et de la disponibilité des ressources, de l'autre.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Bezanson, je m'excuse de vous interrompre mais j'ai encore cinq noms sur ma liste.

M. Bezanson: Très bien. Merci monsieur.

Le coprésident (M. Gauthier): M. Thorngate s'impatiente. Je suis sûr qu'il voulait faire un petit commentaire.

M. Thorngate: J'aimerais simplement dire quelques mots sur l'éducation à distance et la réduction des coûts car c'est pratiquement à cela que je consacre maintenant ma vie dans les pays en développement.

Le canal 53 à Ottawa diffuse des programmes de télévision éducative de l'Université Carleton. La production d'une vidéo coûte environ 2 000$ la minute à un professionnel. Ces vidéos ne coûtent que 2$ la minute à l'Université Carleton. Nous commençons à recevoir des demandes de pays en développement qui veulent ces bandes pour diffuser nos cours dans leur pays. Ces pays sont prêts à assumer une partie des coûts.

Nous pouvons offrir un cours en salle pour 125$ par étudiant. Nous pouvons offrir un cours en vidéo pour 40$ par étudiant. Certaines de ces technologies nous permettent de réaliser des économies majeures et d'être remarquablement efficaces. Nous avons découvert par exemple que les étudiants qui suivent ces cours chez eux ont en moyenne des résultats de 15 p. 100 supérieurs au moment des examens par rapport aux étudiants qui suivent ces cours en salle de conférence.

Ce que j'essaie de faire actuellement et ce que beaucoup de pays en développement essaient de faire, c'est de fabriquer leurs propres systèmes et leurs propres programmes d'éducation à bas prix. Ils sont prêts à payer; tout ce qu'il nous réclame c'est un coup de pouce et quelques conseils tirés de notre expérience pratique et de nos excellents résultats d'utilisation de cette technologie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci monsieur.

M. Volpe, suivi de M. Paré, et de M. English et de M^me^ la sénatrice Cools.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Merci monsieur le président.

J'aime cette idée de capital humain. Je m'adresserais peut–être en premier à M. Thorngate. Sauf erreur, le rendement des dollars investis en éducation diminue au fur et à mesure qu'on monte dans le niveau d'instruction. Est–ce que je me trompe?

M. Thorngate: Cette extrapolation me semble erronée. Je ne l'ai jamais entendu dire.

[*Texte*]

Mr. Volpe: If I'm going to do something for a society, assuming everybody is illiterate, if I spend a dollar in teaching people how to read and write and provide them with a basic education, there's a greater return in terms of social capital and efficiency and effectiveness of those individuals from a social and economic point of view than if I go ahead and spend $1,000 for somebody at the university level.

Prof. Thorngate: Unless you spend that $1,000 on a teacher who will teach the others.

Mr. Volpe: Okay, but I guess you see where I'm going. I'm not trying to set a trap. I just want to know whether my impression is correct.

The reason I say that is say I accept Mr. Bezanson's view that in order for us to overcome the difficulties he's outlined for us down the road and to build social capital, we have to have a society that's capable of absorbing and implementing a lot of the investment in the science and technology that's required to overcome the hurdles for any developing or developed country. I'm wondering how we can do that if we invest our moneys in the elite of societies as opposed to the great masses who will make up the 700 million.

Prof. Thorngate: Let me give you one answer to that; it's something I think Canada can do really well.

We do telecommunications just great here. I don't know why Canada is not investing more money to develop telecommunications in developing countries, because with that technology you can reach the general public. You can provide an opportunity to educate them inexpensively and effectively. Are we investing, then, in an elite or are we investing in an elite who will use a medium to teach the others? It seems to me it's the latter.

• 1000

Mr. Volpe: Will that elite stay home or will it pursue the usual economic imperatives? If you have a skill, if you have some merchandise, you go where the market will purchase.

Prof. Thorngate: Some will do one; some will do the other. In my travels, I'm amazed at the number of highly talented, highly educated people who want to stay in their culture and in their country. They'll do almost anything to remain. Perhaps I may mention Professor Martinez from Cuba, who was here, who's one of those. Maybe you could speak to her about that afterwards.

So, yes, we always risk the possibility that if we educate these people, they'll be knocking on our doors. But I don't think the risk is all that much, and I think it's worth it.

Mr. Volpe: If I accept your scenario, keeping in mind what the professor has just said, why would I still face the problems I face domestically where the illiteracy rate among adults is one in six, where the drop–out rate in an educational system that compels students to stay in a system until age 14 or 16, I believe, generally across Canada is somewhere around 30% at a low estimate to about 40%, and where drop–out rates from the employment sector are officially somewhere around 20% and

[*Traduction*]

M. Volpe: Si je veux faire quelque chose pour une société, à supposer que tous ses membres soient analphabètes, consacrer 1$ à leur apprendre à lire, à écrire, à acquérir une éducation de base rapporte beaucoup plus en termes de capital social et économique que de donner 1 000$ aux étudiants de niveau universitaire.

M. Thorngate: Sauf si vous donnez ces 1 000$ à un enseignant qui en formera d'autres.

M. Volpe: D'accord, mais je suppose que vous comprenez où je veux en venir. Ce n'est pas un piège. Je veux simplement savoir si mon impression est correcte.

Supposons que j'accepte le point de vue de M. Bezanson selon lequel pour que nous puissions surmonter les difficultés qui nous attendent et construire ce capital social, il nous faut une société capable d'assumer et de financer une grande partie des investissements en science et technologie nécessaires aux pays développés ou en développement pour franchir ces obstacles. Je me demande comment nous pouvons y arriver si nous investissons nos ressources dans les élites plutôt que dans les masses qui finiront dans les rangs des 700 millions de demandeurs d'emploi.

M. Thorngate: Permettez–moi de vous donner une réponse à cette question; je crois que c'est un domaine dans lequel le Canada peut faire les choses très bien.

Nous sommes très forts en télécommunications. Je ne comprends par pourquoi le Canada n'investit pas plus dans le développement des télécommunications dans les pays en développement car c'est cette technologie qui permet d'atteindre le grand public. On peut offrir à ces gens la possibilité de s'instruire de manière rentable et à peu de frais. Donc, investissons–nous dans une élite, ou bien investissons–nous dans une élite qui se servira de ce moyen pour éduquer les autres? Il me semble que c'est plutôt cela.

M. Volpe: Cette élite restera–t–elle chez elle ou répondra–t–elle aux impératifs économiques habituels? Quand on a une compétence, quand on a un produit, on cherche le marché que cela peut intéresser.

M. Thorngate: Certains oui, d'autres non. Au cours de mes voyages, j'ai été surpris par le nombre de gens supérieurement instruits et très talentueux qui ne désirent ni se couper de leur culture ni quitter leur pays. Ils sont pratiquement prêts à faire n'importe quoi pour rester. Je pourrais peut–être citer le cas de M^me^ Martinez de Cuba qui était ici et qui en fait partie. Vous pourriez peut–être lui en reparler.

Oui, nous courrons toujours le risque en éduquant ces gens qu'ils viennent ensuite frapper à nos portes. Mais je ne pense pas que ce risque soit si grand et je pense que cela vaut la peine.

M. Volpe: Si j'accepte votre scénario, sans oublier ce que le professeur vient de dire, comment se fait–il qu'au Canada il y ait toujours sur six adultes un analphabète, que de 30 à 40 p. 100 des jeunes pour qui la scolarité est obligatoire jusqu'à l'âge de 14 ou 16 ans, je crois, abandonnent leurs études et qu'officiellement environ 20 p. 100 et officieusement près de 40 à 50 p. 100 de Canadiens abandonnent leur emploi dans certains secteurs? Si je dois faire ce genre d'hypothèse, si j'accepte votre

[*Text*]

unofficially verging on 40% to 50% in certain sectors of Canada? If I'm going to make this kind of assumption, if I'm going to accept your scenario and invest in a strategic plan for world development, how do I apply that domestically, given those figures?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Please make the answer as brief as possible.

Mr. Bezanson: I'll make it very brief. I don't know and I don't think anybody does. That is exactly what I was trying to say. These are the challenges and they're worldwide. This is no longer north–south; this is very much a problem that is affecting societies throughout the world.

My thesis was very simply that I don't think you're going to get answers from anybody. There are no gurus out there, and I'm not one of them in any event, if they do exist. But we have to think smartly and we have to think quickly or the problem you refer to is going to get a hell of a lot worse.

We have to accept in that—what I'm saying is if there is an answer, it is in being creative with the technologies, building the technologies that will respond to a greater extent to those problems. We'll need social innovations and a lot of imaginative leadership if we are going to get there.

So the answer is I don't know, but we've got some clues out there and we should start working on those clues.

Mr. Volpe: I wanted to see how that model would be tested in what we have come to recognize as one of the most advanced societies, our own, unless of course we have a distorted view of our own society. I ask for your comment—either one.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, one at a time.

Prof. Thorngate: Thirty seconds.

Mr. Bezanson: A sound bite coming.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thirty seconds, you're on.

Prof. Thorngate: Example: people from many Cree communities around James Bay are coming to Carleton University asking how they can educate people in their community. We are developing what we call a campus in a box. We take technology and literally put it in a cardboard box. We fly it up to the community. We put it in a local community centre. We hire someone there to take care of it. We establish telecommunication links with them. We give them lots of tapes they can watch for our courses, and it's working.

Mr. Volpe: Plus the million–dollar budget from Indian and Northern Affairs that helps you out.

Prof. Thorngate: So far, this has cost $12,000.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Bezanson, did you want to answer?

Mr. Bezanson: Do I have a thirty–second bite on this?

The Joint Chairma (Mr. Gauthier): Thirty seconds.

[*Translation*]

scénario et si j'investis dans un plan stratégique de développement mondial, comment faire pour l'appliquer ici–même, chez nous, au vu de ces chiffres?

Le coprésident (M. Gauthier): Il va falloir que la réponse soit aussi brève que possible, s'il vous plaît.

M. Bezanson: Je serai très bref. Je ne sais pas et je ne pense pas que quiconque le sache. C'est exactement ce que j'essaie de dire. Ce sont là les défis à relever et ils sont de nature mondiale. Il n'y a plus de distinction entre Nord et Sud, c'est un problème qui touche toutes les sociétés du monde.

Ma thèse était très simple et je ne pense pas que vous obtiendrez de réponse de qui que ce soit. Il n'y a pas de gourous et dans le cas improbable où il y en aurait, je n'en suis pas un. Il faut que nous commencions à penser judicieusement et rapidement, sans quoi ce problème dont vous parlez ne fera qu'empirer.

Il faut que nous acceptions. . . s'il y a une solution, elle réside dans l'utilisation créative des technologies, dans la fabrication de technologies qui apporteront dans une plus grande mesure des réponses à ces problèmes. Nous aurons besoin d'innovation sociale et de beaucoup d'imagination au pouvoir si nous voulons nous en sortir.

En bref, je ne sais pas, mais nous savons qu'il y a quelques petites idées qui circulent et nous devrions commencer à plancher dessus.

M. Volpe: Je voulais voir comment ce modèle pourrait être appliqué à ce que nous considérons comme une des sociétés les plus avancées, la nôtre, à moins bien entendu que nous ayons une vision déformée de notre propre société. J'aimerais savoir ce que vous en pensez—l'un ou l'autre.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, l'un puis l'autre.

M. Thorngate: Trente secondes.

M. Bezanson: Un top je vous prie.

Le coprésident (M. Gauthier): Trente secondes, partez!

M. Thorngate: Exemple: des représentants de nombre de communautés cries autour de la Baie James viennent à l'Université Carleton nous demander comment faire pour instruire les gens là–bas. Nous fabriquons ce que nous appelons du campus en boîte. Nous réunissons toute la technologie nécessaire et nous la mettons littéralement dans une boîte en carton. Nous l'envoyons par avion. Nous l'installons dans un centre communautaire local. Nous embauchons quelqu'un sur place pour s'en occuper. Nous établissons les liens de télécommunication. Nous leur donnons des tas de bandes de nos cours pour qu'ils puissent les regarder et ça marche.

M. Volpe: Plus le million du budget du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien pour vous aider.

M. Thorngate: Jusqu'à présent, cela a coûté 12 000$.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Bezanson, vous vouliez répondre?

M. Bezanson: Est–ce que j'ai aussi 30 secondes.

Le coprésident (M. Gauthier): Trente secondes.

[*Texte*]

Mr. Bezanson: How would we apply it to Canada? We are trying to apply it to Canada. That's precisely where we are right now. We're trying to re–engineer our educational sectors. We are trying to re–engineer the basis on which we provide social goods, and we're increasingly using technologies to try to do this.

• 1005

I don't say we have the equation right yet, but I think that is the search we're involved in, and I think that applies elsewhere as well. If it doesn't, my thesis is we're going to see a hell of a lot more excludeds in the world, and that's dangerous for them and it's dangerous for us. That's my thirty–second bite on this.

On the other point about the returns to education, I would like a second on that. You are quite correct—the World Bank has published results of studies showing that the returns to investment in education are much greater at the first level, and that those returns decrease in aggregate, not to the individual, as you move up the education ladder. By the way, it also shows that the returns are greatest if women are educated.

But it's only part of the picture. If one looks at where, quote, development has worked, unquote—and people keep coming back to the Asian tigers on this—what has been emphasized there has been the mix, the combination, no one simple thing. They have invested in basic education, they have made large investments in technical skills, and they have invested in R and D in science and technology. Those three hold for South Korea, for Singapore, for Taiwan and certainly for Japan.

Now the problem is the balance in all of this, and that's where again the question of leadership and policy decisions would have to—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Bezanson. Mr. Paré.

M. Paré (Louis–Hébert): Ma question s'adresse à M. Bezanson.

Dans votre exposé, vous avez rappelé que le modèle occidental de développement a présenté un certain nombre de ratés. Vous avez parlé des assauts contre l'écologie, du taux de chômage qui se maintient élevé et du fait que l'impossibilité d'intégrer les jeunes au marché du travail puisse se traduire éventuellement par la montée de la violence.

D'autre part, vous nous avez aussi rappelé que croissance économique n'est pas nécessairement synonyme de développement social. Vous avez aussi rappelé, et cela me semble être une petite phrase qui a beaucoup d'importance, que ceux qui créent les problèmes ne peuvent pas nécessairement offrir les solutions.

Vous avez ensuite apporté votre bagage de solutions. Vous avez parlé du développement du capital social, de solutions locales, d'investir dans la science et la technologie. Vos solutions me semblent être synonymes de développement durable, et vous avez d'ailleurs fait allusion au PNUD, qui parle de l'importance du développement durable.

[*Traduction*]

M. Bezanson: Comment l'appliquer au Canada? C'est précisément ce que nous faisons actuellement. Nous essayons de restructurer nos secteurs d'enseignement. Nous essayons de restructurer la base à partir de laquelle nous faisons des contributions sociales et pour ce faire, nous utilisons de plus en plus la technologie.

L'équation n'est pas encore parfaite, mais c'est la recherche dans laquelle nous sommes engagés, et je pense que cela s'applique ailleurs aussi. Si ce n'est pas le cas, je pense que nous allons voir beaucoup plus d'exclus dans le monde—c'est dangereux pour eux, et c'est dangereux pour nous. Voilà ma réflexion de 30 secondes sur le sujet.

Quant à la question des avantages que l'on retire de l'éducation, j'aimerais y répondre brièvement. Vous avez tout à fait raison—la Banque mondiale a publié les résultats d'études qui montrent que les avantages sont beaucoup plus élevés au premier niveau et que ces avantages diminuent avec le niveau de scolarité de façon globale et non pour les individus. Incidemment, ces études montrent aussi que c'est l'éducation des femmes qui procure les avantages les plus élevés.

Mais, ce n'est qu'un élément du tableau. Si on essaie d'analyser ce qui a été fait là où le développement a donné de bons résultats—et, les gens font toujours allusion aux Tigres asiatiques—on s'aperçoit qu'il s'agit toujours d'une combinaison d'éléments et non d'une seule chose. Ceux qui ont obtenu de bons résultats ont investi dans l'éducation de base, les aptitudes techniques, la recherche et le développement et la science et la technologie. Ce sont trois choses qui ont été faites en Corée du Sud, à Singapour, à Taïwan et certainement au Japon.

Ce qui est difficile, c'est d'équilibrer les bons éléments et c'est à ce niveau qu'entrent en jeu le leadership et les décisions politiques. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Bezanson. Monsieur Paré.

Mr. Paré (Louis–Hébert): My question is for Mr. Bezanson.

In your presentation, you reminded us that the Western development model was flawed in a number of ways. You talked about assaults on ecology, the persistently high unemployment rate and of the fact that young people who find it impossible to integrate into the labour market may eventually contribute to an increase in violence.

You also mentioned that economic growth is not necessarily synonymous with social development. You also pointed out a fact that seems very important to me: those who create the problems cannot necessarily find solutions.

You then gave your list of solutions. You talked about developing social capital, local solutions, investment in science and technology. Your solutions seem synonymous with sustainable development to me and you did in fact allude to the UNDP, which discusses the importance of sustainable development.

[*Text*]

Lorsqu'on analyse l'ensemble de l'aide publique canadienne au développement, on se rend compte qu'à peine 20 p. 100 de l'aide publique canadienne va véritablement au développement durable. Est–ce que vos propos de ce matin ne supposeraient pas un virage important de l'APD canadienne?

M. Bezanson: Le modèle actuel comporte beaucoup de problèmes, bien sûr, et on doit se poser des questions sur ce modèle. Le modèle a été basé sur la supposition qu'on avait les réponses nécessaires au développement, soit le capital, la technologie et des idées en vue d'une réorganisation mondiale.

On sait maintenant que cela n'est pas vrai. Les exemples où le développement a bien marché sont des exemples qui donnent beaucoup de leçons sur la propriété. On a appris que l'argent ne suffisait pas. Il faut que les réponses viennent de l'intérieur d'une communauté ou d'une société. Notre rôle est de servir de catalyseur, dans le sens de créer des occasions conjointement.

[*Translation*]

When one analyzes all of the official development assistance that Canada provides, one realizes that barely 20% of Canadian ODA really goes to sustainable development. In the light of what you've said this morning, may we conclude that Canadian ODA needs to make a sharp turn in that direction?

Mr. Bezanson: There are, of course, a lot of problems with the current model and we must ask ourselves a certain number of questions about that model. It was based on the premise that we had the answers to the development question, which we supposed to be capital, technology and the concepts which would further a global reorganization.

We now know that that is not true. The examples of successful development have a lot to teach us about property. We have learned that money is not enough. The answers have to come from within communities or societies. Our role is to act as a catalyst in the sense that we must create joint opportunities.

• 1010

Quant au développement durable, je ne suis pas au courant de ce pourcentage de 20 p. 100 dont vous parlez, mais il est très évident que plusieurs investissements qui ont été faits dans le passé ont mené à un développement qui était totalement différent d'un développement durable. Les pressions existent dans le monde entier. Les banques internationales, la Banque mondiale, le Fonds monétaire international, l'Organisations de Nations unies, les mécanismes bilatéraux et les ONG nous pressent de changer notre approche pour faire face à la nécessité de faire du développement durable pour l'avenir.

Faut–il changer le pourcentage et la nature de notre organisation? Je crois que nous sommes en train de le faire. Il faut le faire.

M. Paré: J'ai une toute petite question pour M. Thorngate.

Monsieur Thorngate, pour vous, le commerce avec les pays en voie de développement se présente comme une voie ou une piste d'avenir. L'avenir de qui? Des Canadiens ou des pays en voie de développement? Hier, on a rencontré quelqu'un de l'Institut Nord–Sud qui est venu nous dire, entre autres choses, que la moyenne des tarifs qu'on impose aux pays en voie de développement pour leurs produits était supérieure à la moyenne des tarifs qu'on impose aux pays développés.

D'autre part, on affirme généralement que les pays en voie de développement exportent dix fois plus de capitaux dans les pays développés que le montant de l'aide que les pays développés leur consentent. Quand on parle de commerce à ce niveau–là, est–ce qu'il n'y a pas, là aussi, toute la question du modèle dont on parlait tout à l'heure, qui n'a pas nécessairement beaucoup d'avenir? Est–il sage de voir dans le commerce la solution à tous nos problèmes?

Prof. Thorngate: No, trade is not the answer to all of the problems, but I think every country is now faced with a choice—either of trying to trade with countries that have lots of money but few needs, or trading with countries that have lots of needs but little money.

As to sustainable development, I was not aware of that 20% you mentioned, but it is quite obvious that many of the investments that have been made in the past led to a type of development that was the very opposite of sustainable development. The pressures exist all over the world. International banks, the World Bank, the International Monetary Fund, the United Nations, bilateral mechanisms and the NGOs—all of them are urging us to change our approach and recognize that we must find ways of achieving sustainable development for the future.

Must we change that percentage and the nature of our organization? I think that is what we are doing. It has to be done.

Mr. Paré: I have a very brief question for Mr. Thorngate.

Mr. Thorngate, for you, trade with developing countries is a sort of path or road to the future. But who's future? The future of Canadians or the future of developing countries? Yesterday, we met someone from the North–South Institute who came to tell us, among other things, that the tariffs we place on products from developing countries are on average higher than the average tariffs we place on products from developed countries.

Furthermore, it is generally accepted that the capital developing countries export to industrialized countries is ten times greater than the assistance those developed countries provide to them. In that context, on the issue of trade, are we not back to that model we were discussing earlier, the one which does not necessarily have much of a future? Is it wise to see trade as the solution to all of our problems?

M. Thorngate: Non, le commerce n'offre pas la réponse à tous nos problèmes, mais je pense que tous les pays doivent maintenant faire un choix; ils doivent soit choisir de faire des échanges commerciaux avec les pays qui ont beaucoup d'argent mais peu de besoins, soit commercer avec les pays qui ont de nombreux besoins, mais peu d'argent.

[*Texte*]

We can't sell telephones to the United States and we can't sell VCRs to Japan, but we can sell telephones to Chile if they have the money, and we can sell canola oil to Cuba rather than France. I think the things Canada does best, the things we manufacture and can export, are far more needed in developing countries than in developed ones.

The trick of course is to figure out how to get them money so they can pay for it. That's what I call priming the trade pump. I think education, research, science and technology and all of the things we have been discussing today prime the trade pump. It's good for Canada and it's good for the other countries as well.

Mr. English: I think this is a very interesting although very wide–ranging discussion. My first question is related to Mr. Volpe's questions, which I thought were very good.

As you said, Mr. Bezanson, the evidence seems to suggest that spending on basic human needs, that women and children should be emphasized in terms of where Canadian aid should flow. We have to make some recommendations. As you know, we have a limited budget for aid.

If we were to choose between the type of distance education and foreign students of which Professor Thorngate spoke and projects that emphasize basic literacy, basic human needs, women in development, women's literacy and public health, which choice should we make, given finite resources?

• 1015

Mr. Bezanson: You can pose the question as an either/or, and choices do have to be made. I would hope that in the final analysis the question might be rephrased slightly, and that would be "what balance of investment makes the best sense", rather than phrasing it "is it all of one or all of the other?"

Again I would come back to where I think development has worked. For most of my life I happen to have been a strong proponent of public and non–public investment in meeting basic needs, such as fundamental education, basic education, women's education, meeting the needs of young people and children up to a certain level of literacy competence. So I'm very comfortable there and I continue to believe that there's an overwhelming body of evidence that has shown us that those kinds of investments are the first level of investment. If you don't make them, you can't do anything else.

But if you stop there—and maybe this is Mr. Volpe's question about Canada—what do we have? We don't have a society that can compete in the world, in a world that's changing and becoming much more competitive and much more difficult for all of us to find our way in economically. We have to develop beyond that things that are cutting edge and where we have real comparative advantages as people, as communities, and as societies, but so does everybody else.

[*Traduction*]

Nous ne pouvons pas vendre d'appareils téléphoniques aux Etats–Unis, ni de magnétoscopes au Japon, mais nous pouvons vendre des téléphones au Chili s'il peut se les payer, et nous pouvons vendre de l'huile de colza à Cuba plutôt qu'à la France. Je pense que les pays en voie de développement ont beaucoup plus besoin que les pays industrialisés des choses que nous faisons bien au Canada, des produits que nous savons bien fabriquer et pouvons exporter.

La difficulté, bien sûr, c'est de trouver le moyen de leur obtenir l'argent qui leur permettront de se payer ces produits. C'est ce que j'appelle de l'amorçage commercial. Je pense que l'éducation, la recherche, la science et la technologie et tout ce dont nous avons parlé ici aujourd'hui constituent des amorces économiques en ce sens. Ces activités profitent et au Canada et aux autres pays.

M. English: Je pense que cette discussion est très intéressante, bien qu'elle ait une portée très vaste. Ma première question est liée aux questions de monsieur Volpe, qui étaient de très bonnes questions, à mon avis.

Comme vous l'avez dit, monsieur Bezanson, les résultats de la recherche semblent montrer que nous devons dépenser les sommes allouées à l'aide publique au développement pour pallier aux besoins de première nécessité, et que nous devons cibler les femmes et les enfants. Nous devons faire des recommandations. Comme vous le savez, notre budget pour l'APD est limité.

Vu nos ressources limitées, quel devrait être notre choix, si nous devions choisir entre l'éducation à distance et les étudiants étrangers dont monsieur Thorngate nous a parlé, et des projets qui mettent plutôt l'accent sur l'alphabétisation, les besoins fondamentaux, les femmes et le développement, l'alphabétisation des femmes et la santé publique?

M. Bezanson: C'est véritablement l'un ou l'autre, des choix doivent être faits. En dernière analyse, on pourrait modifier quelque peu la question et dire: «quelle est le meilleur équilibre possible entre tous ces investissements» et non pas «est–ce que c'est tout l'un ou tout l'autre?»

Là encore je reviens sur les domaines où, à mon avis, le développement a bien fonctionné. Depuis très longtemps il se trouve que je suis convaincu de la nécessité de faire face aux besoins fondamentaux grâce à des investissement publics et non publics dans des domaines comme l'éducation fondamentale, l'éducation de base, l'éducation des femmes et amener les jeunes et les enfants à un certain niveau d'alphabétisation. Dans tous ces domaines, j'ai des convictions très fermes et je continue à croire, l'expérience l'a amplement démontré, qu'il s'agit du premier niveau d'investissement. Sans ce palier, rien d'autre n'est possible.

Cela dit, si vous en restez là, et c'est peut–être la question que M. Volpe pose au sujet du Canada, qu'est–ce qui nous reste? Notre société n'est pas à la hauteur du reste du monde, un monde qui évolue et qui devient beaucoup plus concurrentiel, beaucoup plus difficile à aborder sur le plan économique. Nous devons aller au–delà de ce palier et nous tailler des avantages comparatifs véritables, à nous en tant qu'individus, mais également à la mesure des communautés et des sociétés; cela dit, tout le monde est dans le même cas.

[*Text*]

So if I were given the either/or I would be very uncomfortable, because I don't think the question can be posed in quite that way and give us the kind of response that's needed.

Mr. English: We've been told by for example the North–South Institute and by others that we should concentrate our focus in our development assistance in terms of countries—Sweden was given as an example—and and in terms of niches, if you like. And your organization has often been celebrated as an example of a niche that Canada has, and indeed Mr. Thorngate celebrated your operation today. I believe it was Dr. Thorngate who said Canada does international development assistance better than anyone else.

We had four panel members: Maureen O'Neil, if I remember correctly; Herb Breau, who did a report on this subject in the 1980s; Professor Rawkins, who I believe is from Ryerson, and Mr. Gladu, a businessman. The chairman asked those four people—all very familiar with these subjects, and from very different perspectives—to rate Canadian development assistance programs, and they gave it a rating of four out of ten. They said several other countries did it better, and they did it better because it was more concentrated in its focus. Sweden was cited as an example, especially with the more recent reforms.

So I think we are going to face a lot of pressure, when we get to the point of writing our report, to listen to such recommendations as that of the North–South Institute and others to focus and find our niches. You've done very well, so I suspect that you'll come off okay.

Mr. Bezanson: I'm very pleased to hear that, by the way.

Mr. English: Remember, my voice is one of 21. But it strikes me that the .41%, as the current budget figure, with many groups telling us that we must make choices. . . We heard NGOs yesterday saying that perhaps we shouldn't be involved with the multilateral financial institutions because of their involvement in structural adjustment. They take up a fair amount of the aid budget and we have to make a choice there.

So I don't think we have the luxury of avoiding the question of either/or, to some extent. Given that, what kind of balance do you think we should have in this area, particularly the area of foreign students and distance education, projects that are perhaps expensive and, to use Ms O'Neil's words, are often delivered by white men in suits? Those are her words, not mine. I have nothing against white men in suits.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Bezanson, briefly, please.

• 1020

Mr. Bezanson: Dr. English, in answer to this, I think the good news is that IDRC doesn't work through white men in suits. If we delivered that distance education or if we developed, with Canadian partners, a basis for expanding the relationship in

[*Translation*]

Ainsi, si l'on me forçait à choisir tout l'un ou tout l'autre, cela me gênerait beaucoup car je ne pense pas que l'on puisse poser la question de cette façon–là si l'on veut une réponse satisfaisante.

M. English: L'Institut Nord–Sud, entre autre, nous a dit que nous devrions centrer notre aide au développement sur certains pays—on a cité la Suède en exemple—et sur certaines niches, si vous voulez. On a souvent applaudi votre organisation, considérant qu'elle est peut–être une niche pour le Canada. Encore aujourd'hui, M. Thorngate a chanté vos louanges. C'est lui, je crois, qui a dit que le Canada se débrouillait mieux que quiconque dans le domaine de l'aide au développement international.

Si je me souviens bien, il y avait quatre personnes dans ce groupe: Maureen O'Neil, Herb Breau, qui a rédigé un rapport à ce sujet dans les années quatre–vingt, le professeur Rawkins, qui est de Ryerson, je pense, et enfin, M. Gladu, un homme d'affaires. Le président a demandé à ces quatre personnes, qui toutes connaissaient très bien ces questions mais dans des optiques très différentes, de juger les programmes d'aide au développement du Canada: elles lui ont donné une note de quatre sur dix. Ces personnes ont dit que si plusieurs autres pays se débrouillaient encore mieux, c'était surtout parce que ces pays–là ciblaient leur aide plus efficacement. La Suède a été citée en exemple, surtout après les réformes récentes.

Autrement dit, quand nous en serons à la rédaction de notre rapport, on va insister pour que nous tenions compte de ces recommandations, comme celles de l'Institut Nord–Sud, entre autre, et que nous recommandions au Canada de trouver des cibles plus restreintes, des niches. De votre côté, vous vous êtes très bien débrouillés, vous devriez vous en tirer.

M. Bezanson: Je suis naturellement très heureux de vous l'entendre dire.

M. English: N'oubliez pas que je ne suis qu'une voix sur 21. Mais ce qui me frappe, c'est le chiffre actuel de 0,41 p. 100. . . Beaucoup de groupes nous disent que nous devons faire des choix. Hier des ONG nous ont dit que nous ne devrions peut–être pas adhérer aux institutions financières multilatérales à cause de leurs activités dans le domaine des ajustements structurels. Ces activités absorbent une proportion importante du budget de l'aide et cela fait partie des choix à faire.

Dans une certaine mesure, nous n'aurons pas le luxe d'éviter la question de ce choix. Dans ces conditions, quel genre d'équilibre faut–il rechercher dans ce domaine, en particulier en ce qui concerne les étudiants étrangers, l'éducation à distance, des projets qui sont coûteux et qui, pour reprendre les termes de M^me^ O'Neil, sont souvent organisés par des hommes blancs en complet–veston? C'est ce qu'elle a dit, pas moi. Je n'ai rien contre les hommes blancs en complet–veston.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Bezanson, très rapidement, si vous le voulez bien.

M. Bezanson: Monsieur English, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer, c'est que le CRDI ne fait pas appel à des hommes blancs en complet–veston. Si nous offrions ces possibilités d'éducation à distance, ou encore si nous élargissions

[*Texte*]

education through foreign students, we would do it on a different basis. That would be very much on the basis of their defining the needs—this is Mr. Thorngate's point—and we would very clearly want to give them the ownership of that, to avoid the turnkey approach of the white men with white suits, or whatever colour their suits might be.

That's a point I would want to make as a point of departure. That's not the way we work.

The second point I would make is that, yes, I agree choices have to be made, but there's also an issue of where you can be effective and where the niche can be. Without getting into whether Sweden, Holland or Canada is more effective, I think that when we use the words "sustainable human development", which have entered the vocabulary, they're great words, but "integrated world development" was also a great set of words and so is "basic human needs".

When we part the curtains just a little bit and ask ourselves with full intellectual honesty and our hands on our hearts whether we are going to make a difference, the question is hard to answer. That's where the niche comes in.

I have no quarrel with those who want to do basic human needs or sustainable human development. Those are all great things, but if we don't go beyond that and ask what we have as instruments that will make a difference and where we could develop those instruments that strategically are going to add up to something, where there are returns to Canada both in terms of making the world a better place and the real returns—whether these are directly economic or security-related when we live in a more secure world where we can make other choices—that's where we have to hope you and your colleagues can come to the right decisions on guiding us.

I for one continue to be astounded at the high level of generality of abstraction at which the conversation goes on. If we stick to this and say well it's sustainable human development and the non-governmental sector is better at delivering this, we will miss the point terribly. The point is to push beyond that and look at the instruments.

I happen to believe, and I'm profoundly convinced, that one of the instrumentations we cannot avoid—it's there, it's growing and it's driving the world; it is determining our choices every day—is the way the international marketplace is operating and the explosion in technology that is directing this and allowing it to happen. If we assume developing countries can live without being a part of that explosion and beneficiaries of it, with some ownership of it, we delude ourselves.

So the choices are strategic and they're a niche, but they're not at the high level of determining whose rights are at stake or whether it's sustainable or not, important as those things are. It's taking it one step further and asking what we can do that will really make a difference and with what instrumentation.

[*Traduction*]

les relations sur le plan de l'éducation grâce à des étudiants étrangers, et cela avec des partenaires canadiens, nous le ferions différemment. En effet, nous commencerions par leur demander quels sont leurs besoins—c'est l'argument de M. Thorngate—c'est une responsabilité que nous leur donnerions clairement. En effet, nous chercherions à éviter le dirigisme des hommes blancs en complets blancs ou en complets de n'importe quelle couleur.

Je tiens à établir cela dès le départ: ce n'est pas ainsi que nous travaillons.

Deuxièmement, effectivement nous devons faire des choix, mais il faut d'abord se demander où l'on peut être le plus efficace, où il convient de se tailler une niche. Sans se demander si la Suède, la Hollande ou le Canada sont plus efficaces, quand nous parlons de «développement humain durable», une excellente terminologie qui est entrée dans le vocabulaire, d'autres terminologies sont excellentes également: «développement mondial intégré» et «besoins fondamentaux de l'être humain».

Quand nous écartons juste un peu le rideau, quand nous nous demandons en toute honnêteté intellectuelle et la main sur le coeur, si notre intervention fera une différence, c'est une question à laquelle il est difficile de répondre. C'est là que cette fameuse niche intervient.

Je n'ai rien contre ceux qui veulent s'occuper des besoins fondamentaux de l'être humain ou de développement humain durable. Ce sont là d'excellentes choses, mais si nous n'allons pas plus loin, si nous ne nous demandons pas quels sont les instruments qui nous permettront de faire une différence et comment nous pouvons procéder stratégiquement pour y parvenir, si nous ne nous demandons pas si le Canada pourra en profiter, à la fois en améliorant la situation du reste du monde et par des avantages réels, nous n'irons pas très loin. Quant à ces avantages, qu'ils soient purement économiques ou liés à la sécurité, c'est-à-dire qu'ils nous permettent de vivre dans un monde plus sûr où d'autres choix sont possibles, c'est là qu'il faut espérer que vos collègues et vous-même pourrez nous guider en prenant des décisions éclairées.

Pour ma part, je suis sans cesse renversé de constater à quel point la conversation reste au niveau des généralités et de l'abstraction. Nous risquons de manquer le coche complètement en nous contentant de parler de développement humain durable et de dire que le secteur non gouvernemental est mieux équipé pour s'en occuper. Il faut aller plus loin et considérer les instruments dont nous disposons.

Je suis certain, et j'ai même la conviction profonde, que nous ne pourrons pas éviter un de ces instruments, et je veux parler de la façon dont le marché international fonctionne et de l'explosion technologique qui oriente toute cette évolution: c'est une réalité, c'est en pleine expansion, c'est ce qui fait tourner le monde. Si nous tenons pour acquis que les pays en voie de développement peuvent vivre sans participer à cette explosion, sans en profiter, sans en prendre leur part, nous nous faisons des illusions.

Ce sont des choix stratégiques, des choix qui constituent une niche, mais qui ne déterminent pas les droits qui sont en jeu ou s'il s'agit de développement durable ou pas plus important que cela. Il faut aller plus loin et se demander ce que nous pouvons faire pour véritablement faire une différence et quels sont les instruments dont nous aurons besoin pour y parvenir.

[*Text*]

By the way, I'm also very confident that IDRC will come out very well.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'd like to go to Senator Cools, but before I do, I'm getting a feeling here that CIDA in your book has to readapt itself somewhat. May I ask you whether CIDA has learned the lesson of development? How well adapted are Canada's overall ODA programs with respect to the situation you've just explained to us? What changes, organizational or otherwise, should we put in place? Those are the questions we're going to have to address.

What are the changes needed to address the challenge you've put to us, which I must say is sometimes very depressing to me because I'm not sure we have that will? How do you prevent Canadians from going into this fortress Canada type of approach, which some of us know exists right now in Canada in terms of social programs and in terms of many of our own national priorities? Fortress Canada is becoming the answer of many regions of this country. How do you avoid that? How do you explain to them? Are you people going to go out there and help us sell this message? If you don't, there's not much we can do about it.

• 1025

I'm sorry, I just wanted to make that comment. If you want to reply to it—

Mr. Bezanson: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Well, do you want to reply to that briefly?

Mr. Bezanson: If you will allow me, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, go ahead.

Mr. Bezanson: I'd be pleased.

I'd like to start at the last question. Will we help you to sell the message? I hope we are. We're certainly putting a great deal of effort into it, much more than we ever have in our institutional history. I can show you things we are producing. We are trying to get them into schools and community centres—videos, etc.—but I won't go into that end.

We've had some headlines in papers about technologies that are making a difference. We're trying to convey to all levels of Canadian society that these are investments that will improve the quality of life of Canadians over the medium and longer term.

So we hope were helping and you can certainly count on us to do everything we can to sell this message because we think it's vital for our survival and health as a people, civilization, culture and society.

Yes, I think it is depressing when you think of fortress Canada. It makes all of us depressed, but again, I can't give you the silver bullet to get out of this other than to say that if we can capture a strategic sense of what we can do—if I can use the

[*Translation*]

Je suis d'ailleurs certain également que le CRDI s'en tirera très bien.

Le coprésident (M. Gauthier): J'aimerais donner la parole à la sénatrice Cools, mais en vous écoutant, j'ai l'impression qu'à votre avis, l'ACDI doit se réadapter dans une certaine mesure. À votre avis, est–ce que l'ACDI a tiré certaines leçons du développement? D'une façon générale, dans quelle mesure les programmes de l'APD du Canada sont–ils adaptés à la situation que vous venez de nous expliquer? Quels sont les changements que nous devrions instaurer, sur le plan de l'organisation, entre autre? Il va falloir nous intéresser à ces questions–là.

Quels sont les changements nécessaires pour faire face aux défis dont vous nous avez parlés, une chose qui me déprime beaucoup parce que je ne suis pas certain que nous ayons la volonté nécessaire? Comment empêchez–vous les Canadiens de se retrancher dans leur forteresse, une forteresse dont certains d'entre nous connaissent déjà l'existence, celle de nos programmes sociaux et d'un bon nombre de nos priorités nationales? Déjà beaucoup de régions considèrent que cette forteresse est la solution. Comment faire pour éviter cela? Comment faire pour leur expliquer? Accepterez–vous d'aller voir ces gens–là et de nous aider à faire comprendre ce message? Si vous ne le faites pas, nous ne pouvons pas faire grand–chose de notre côté.

Excusez–moi, c'est une observation que je tenais à faire. Si vous voulez répondre. . .

M. Bezanson: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Est–ce que vous voulez répondre très rapidement?

M. Bezanson: Si vous me le permettez, oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, allez–y.

M. Bezanson: Avec plaisir.

Je vais commencer par la dernière question; est–ce que nous sommes prêts à vous aider à faire comprendre le message? Je l'espère. En tout cas, nous consacrons beaucoup d'effort à cette activité, plus que jamais auparavant dans l'histoire de notre institution. Je peux vous montrer la documentation que nous produisons. Nous essayons d'intervenir dans les écoles, dans les centres communautaires, etc, nous préparons des vidéos, mais je ne veux pas m'appesantir sur ces aspects.

Nous avons eu dans les journaux des grands titres au sujet des nouvelles technologies qui changent les règles du jeu. Nous essayons de faire comprendre à toutes les couches de la société canadienne que ce sont ces investissements–là qui amélioreront la qualité de vie des Canadiens à moyen et à long termes.

Nous espérons donc pouvoir vous aider, et vous pouvez compter sur nous, nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour faire passer ce message car il nous semble vital pour la survie et le bien–être de notre civilisation, de notre culture et de notre société et de ses individus.

Effectivement, quand on voit le Canada comme une forteresse, c'est déprimant. C'est une idée qui nous déprime tous, mais, nous n'avons pas de formule magique pour en sortir, sauf si nous pouvons avoir un sens stratégique de ce que nous

[*Texte*]

word "vision"—and then begin to communicate that along with the niches that will make a difference, there's a great deal of room out there in the mind and soul of Canadians not only to understand that but to embrace it and understand that our collective health and security as a people and as a society is ultimately at issue. I will try to be part of the optimism on this and not add to your depression.

Let me turn to CIDA. A great deal of learning has gone on in CIDA. I worked there for years, as you know, Mr. Chairman. CIDA is very maligned, but if I may just put in my little sound bite on this, this relates to what many of your colleagues said around the table this morning. If you ask an organization to be all things to all people in all places at all times, you give it few resources and then you constrain its administrative structure both by regulations upon regulations and the limited human resource space you allow it to bring into that picture in order to do its job, you get what you're then paying for.

I think it's very much the kinds of choices... There's a great deal of learning in CIDA, which, if we could capture it, would make CIDA an organization that would be much stronger, much more relevant and would make all of us very proud of it as Canadians. So I think there's a lot of learning there, and the point of this, I hope, is to reach out, capture it and build it into something that is much more strategic and much more pointed.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

Mr. Bezanson: I hope that makes you optimistic.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think it makes me feel better.

Senator Cools.

Senator Cools (Toronto Centre): It's always nice to have social scientists before us. As I walked in, you were talking about social capital and I was just reminded of the old statement about Karl Marx, that he wrote a lot about capital, but his wife or his mother used to wish he would make some, you see.

Some hon. members: Oh, oh.

Senator Cools: So my question to you is: what is poverty? This is very important. We know, for example, that crime exists, but when all of sudden it's done, we know only two things about crime: that it's perpetrated by the young and males. We know that, but what is poverty and what are the causes of poverty? We're living now in the post–Cold War period when the Soviet Union has collapsed. The empire that supported and buttressed this ideology called Marxism is now gone. So it won't be too long, I hope, before the language that supported it will disappear: the elites, the ruling classes and the class struggle. That will eventually go.

As a social scientist, tell me what poverty is and what causes poverty. Secondly, what is wealth and who creates wealth? Where does it come from?

[*Traduction*]

pouvons faire, avoir une «vision» si vous me permettez d'utiliser ce terme, si nous pouvons faire accepter cette idée et également l'idée des niches qui feront une différence. Il y a beaucoup de place dans l'esprit et dans l'âme des Canadiens, et je suis certain que non seulement ils le comprendront, mais qu'ils comprendront également que notre bien–être et notre sécurité collective sont véritablement en cause. Je vais essayer de ne pas aggraver votre dépression et de manifester un certain optimisme à cet égard.

Je passe maintenant à l'ACDI. À l'ACDI, on a appris beaucoup de choses. Comme vous le savez, monsieur le président, j'y ai travaillé pendant des années. On critique souvent l'ACDI, mais si vous me permettez de donner mon opinion, elle nous ramène à ce que plusieurs de vos collègues ont dit ce matin. Si vous demandez à une organisation d'être une panacée pour toutes les situations et en permanence, si vous lui accordez peu de ressources et si de plus, vous contraignez sa structure administrative par d'interminables règlements et des ressources humaines limitées, vous en avez exactement pour votre argent.

Voilà justement les choix... On a beaucoup appris à l'ACDI, et si nous pouvions mobiliser ses connaissances, l'ACDI serait une organisation beaucoup plus forte, beaucoup plus utile, une organisation dont tous les Canadiens auraient lieu d'être fiers. Il y a donc là–bas une réserve de connaissances considérables et le but de cet exercice, du moins je l'espère, est d'exploiter ces connaissances, et d'en faire quelque chose de beaucoup plus stratégique et de beaucoup plus ponctuel.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup.

M. Bezanson: J'espère que cela vous aura rendu optimiste.

Le coprésident (M. Gauthier): Je me sens déjà mieux.

Sénatrice Cools.

La sénatrice Cools (Toronto–Centre): C'est toujours agréable de pouvoir discuter avec des spécialistes des sciences sociales. Quand je suis arrivée, vous parliez de capital social et cela m'a rappelé cette vieille anecdote au sujet de Karl Marx: on disait qu'il écrivait beaucoup au sujet du capital mais que sa femme et sa mère auraient aimé qu'il en gagne un peu plus.

Des voix: Oh, oh.

La sénatrice Cools: Je vais donc vous poser cette question: qu'est–ce que la pauvreté? C'est très important. Par exemple, nous savons que le crime existe, mais quand on fait le bilan, on se rend compte qu'on ne sait que deux choses au sujet du crime: que c'est le fait de gens qui sont jeunes et qui sont de sexe masculin. Nous le savons, mais d'un autre côté, qu'est–ce que la pauvreté et quelles sont les causes de la pauvreté? Nous vivons actuellement dans la période qui suit la Guerre froide, dans la période qui suit l'effondrement de l'Union soviétique. Cet empire qui a soutenu et étayé cette idéologie qu'on appelle le marxisme a maintenant disparu. On peut donc espérer que la terminologie qui entourait cette idéologie va disparaître d'ici peu: les élites, les classes dirigeantes et la lutte des classes.

Vous qui êtes un spécialiste des sciences sociales, expliquez–moi ce qu'est la pauvreté et ce qui cause la pauvreté. Deuxièmement, qu'est–ce que la richesse et qui crée la richesse? D'où cela vient–il?

[*Text*] [*Translation*]

• 1030

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We only have about four minutes.

Le coprésident (M. Gauthier): Il nous reste environ quatre minutes.

Senator Cools: You don't have to be worried, because I'm not a white man in a suit.

La sénatrice Cools: Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas un homme blanc en complet–veston.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There's nothing more dangerous than to ask two sociologists what poverty's all about, because they'll talk on the horizontal, they'll talk on the vertical, they'll talk about absolute poverty, they'll talk about relative poverty and they'll tell us poverty is not to have choices.

Le coprésident (M. Gauthier): Rien de plus dangereux que de demander à deux sociologues de parler de la pauvreté: ils vont immanquablement parler horizontalement, puis verticalement, ensuite ils parleront de la pauvreté absolue, puis de la pauvreté relative et enfin, ils nous diront que la pauvreté c'est de ne pas avoir de choix.

I just wanted to make sure you understood what Senator Cools is trying to get at. What are you talking about when you talk about poverty, in your terms, briefly?

J'ai seulement voulu m'assurer que vous aviez bien compris la question de la sénatrice Cools. Quand vous parlez de pauvreté, qu'est–ce que vous voulez dire, très vite, dans vos propres mots?

Mr. Bezanson: Wow!

M. Bezanson: Wow!

Senator Cools: Gee, he's speechless.

La sénatrice Cools: Il est sans voix.

Mr. Bezanson: This is a little much, yes.

M. Bezanson: Effectivement, c'est un peu beaucoup.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I haven't seen Mr. Bezanson speechless many times.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est rare de voir M. Bezanson sans voix.

Mr. Bezanson: I'm afraid, sir, if this is the first it won't be the last.

M. Bezanson: Si c'est la première fois, je crains bien que ce ne soit pas la dernière.

First of all, I suppose I could say, as a sound bite, we are redefining wealth. The world is redefining wealth. I don't think there is any question about that. The simple model of wealth based on GNP or GNP per capita is one that even the most hard, most traditional, most neoclassical economist is having some trouble with today, because they see environmental consequences and social consequences. I think the field of thinking about wealth and poverty is shifting in some way. Whether it's shifting fast enough or significantly enough I don't know.

Pour commencer, je pourrais m'aventurer à dire que nous sommes en train de redéfinir la richesse. Le monde est en train de redéfinir la richesse. À mon avis, cela ne fait pas le moindre doute. Le modèle simple de richesse fondé sur le PNB ou le PNB par habitant pose aujourd'hui des problèmes, même aux économistes les plus traditionnels, les plus néo–classiques. En effet, tout de suite, ils voient les conséquences sur l'environnement et les conséquences sociales. Autrement dit, le champ de réflexion en ce qui concerne la richesse et la pauvreté est en train de se déplacer. Reste à savoir s'il se déplace suffisamment vite ou suffisamment loin.

There have been so many attempts at defining poverty—attempts that have involved economic measures, attempts that have involved social measures, attempts that have involved different indexes with different levels of aggregation of different factors. I think all of them have added to our understanding and all of them have their defects.

On a si souvent tenté de définir la pauvreté, de la définir par des mesures économiques, par des mesures sociales, de la définir grâce à des indices et des agrégats de facteurs multiples. À mon avis, toutes ces tentatives ont contribué à mieux nous faire comprendre leurs défauts.

I'm not answering your question by giving you that definition of what poverty is, because I think that's part of an ongoing search. I don't think there is an answer or that you can say "Ah, we've arrived. Now we know exactly what poverty is and we can move on now to do something about it". We know what relative poverty is. We know what relative need is. I think that's what we're really dealing with.

Je ne répondrai pas à votre question en vous disant ce qu'est la pauvreté car à mon avis, c'est une quête permanente. Je ne crois pas qu'il y ait de réponse je ne crois pas qu'on puisse dire: «Ça y est, nous y sommes, nous savons exactement ce qu'est la pauvreté et nous pouvons maintenant nous y attaquer». Nous savons ce qu'est la pauvreté relative. Nous savons ce que sont les besoins relatifs, en fait, c'est à ce niveau–là que nous travaillons.

The second part of your question is what causes it?

Vous m'avez ensuite demandé qu'elles en étaient les causes?

Senator Cools: The poverty that is need.

La sénatrice Cools: La pauvreté est le besoin.

Mr. Bezanson: Yes, okay. If we have to put one word on it, I'll stick with that.

M. Bezanson: Oui, d'accord. S'il faut se contenter d'un mot, je préfère celui–là.

Senator Cools: I just wanted to underline that. Continue talking; I'm very interested.

La sénatrice Cools: Je voulais seulement le rappeler. Continuez, cela m'intéresse beaucoup.

[*Texte*]

Mr. Bezanson: The causes of poverty are, again, different in different places at different times. The causes of poverty and misery at the break of the industrial revolution had to do with new technology and with displacement of people from entire ways of life—from rural, religious and feudal to urban, industrial or semi–industrial and secular. That caused a misery and poverty that people wrote about, whether it was Charles Dickens or the "dark satanic mills".

Senator Cools: Charles Kingsley.

Mr. Bezanson: Exactly. Or you had *Les Misérables* by Victor Hugo.

The poverty causes were based on that. We're going through a whole different transition now and there are different causes of poverty, many of which have to do with technology.

If I go any further on this the chairman will cut me off.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, I'll probably cut you off.

Professor Thorngate wanted to answer.

Senator Cools: Could I just say one thing? It is very important.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead.

Senator Cools: For example, take a place like Toronto—old "Toronto the Good". Toronto is a place that led this country, if not the world, in social housing, public housing and so on. Toronto created housing authorities and—I hate to say housing projects, but—complexes. The people who live in them today describe them as slums.

As to the problems you're talking about as you describe the Charles Kingsleys and the Dickenses of the world—and we've all read them—in point of fact governments, in particular Liberal governments in this country, have worked to overcome those problems. We thought we were doing so well as a Liberal government that it wasn't too long ago—and this is going to shock many of the people in this room—that government wasn't too sure where to take initiatives any more because we thought we had every problem beat in this country. It was at that point, historically, when our government led in actions such as seat belt legislation and all those areas of safety, because we had welfare plans, health plans, and all of that. Then, all of a sudden, in the last four or five years we say that all of this has come apart.

• 1035

I am just saying this to you because I struggle with this situation. I was a social worker by trade, and in my heart I still am a social worker. I tell you, one can work forever, but how does one get a person who does not have the discipline of going to work daily to go to work? As a social worker I used to spend hours sending people out—because I was the manager—to make sure a particular single–support mother would get up, get out of bed, and get to a job on time. One has to be enormously

[*Traduction*]

M. Bezanson: Encore une fois, les causes de la pauvreté diffèrent selon les endroits et selon les époques. Les causes de la pauvreté et de la misère à l'aube de la révolution industrielle étaient l'apparition d'une nouvelle technologie et la migration de sociétés entières qui, d'un milieu rural, religieux et féodal, passaient à un milieu urbain, industriel ou semi–industriel et séculier. C'est cela qui a été à l'origine de la misère et de la pauvreté dont les écrivains ont parlé, qu'il s'agisse de Charles Dickens ou de «*the dark satanic mills*».

La sénatrice Cools: De Charles Kingsley.

M. Bezanson: Exactement. Ou encore *Les Misérables* de Victor Hugo.

À l'époque, telles étaient les causes de la pauvreté. Aujourd'hui nous assistons à une transition différente et les causes de la pauvreté sont différentes, mais très souvent elles tiennent à l'apparition d'une nouvelle technologie.

Si je continue dans cette voie, le président va me couper la parole.

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, je vais probablement vous couper la parole.

Le professeur Thorngate avait quelque chose à dire.

La sénatrice Cools: Vous me permettez de dire une chose? C'est très important.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez–y.

La sénatrice Cools: Prenez l'exemple d'un endroit comme Toronto, cette vieille «Toronto la bonne». Toronto est une ville qui a montré l'exemple au reste du pays, sinon au monde entier, sur le plan du logement social, du logement public, etc. Toronto a mis en place des services de logements et je n'aime pas parler de projets de logements, mais disons des complexes. Les gens qui vivent dans ces immeubles aujourd'hui disent que ce sont des taudis.

Quant aux problèmes dont vous avez parlé et qui ont été décrits par les Charles Kingsley et les Dickens—nous les avons tous lus—plusieurs gouvernements, et en particulier des gouvernements libéraux dans ce pays, ont cherché à les surmonter. Nous pensions réussir si bien en tant que gouvernement libéral, et cela va choquer beaucoup de gens dans cette pièce, mais il n'y a pas si longtemps, notre gouvernement libéral se demandait s'il était vraiment nécessaire de continuer à prendre des initiatives étant donné que tous les problèmes avaient été résolus. C'était l'époque où notre gouvernement montrait l'exemple en adoptant des lois sur les ceintures de sécurité dans les voitures, de nombreuses lois sur la sécurité, l'époque où nous avions des régimes de bien–être, des régimes de santé, etc. Et puis, du jour au lendemain, depuis quatre ou cinq ans, on s'aperçoit que tout cela s'effondre.

Si je vous en parle, c'est que j'ai moi–même beaucoup de mal à comprendre cette situation. J'étais travailleuse sociale de formation, et au fond de moi, je suis toujours travailleuse sociale. Je vous assure, on peut travailler éternellement, mais comment faire pour convaincre une personne qui n'a pas la discipline voulue d'aller travailler tous les jours? Parce que j'étais travailleuse sociale, je passais des heures à m'assurer que les gens partaient travailler (j'étais la gérante) à m'assurer

[*Text*]

compassionate, because some of these tasks are more difficult than some of these people can manage.

At some point in time perhaps we could—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): This whole discussion started with a statement made by Mr. Bezanson, I think, that the human condition has changed, and I think you're making the point.

Senator Cools: Yes, because we have to deal with it sometime.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If you want to reply briefly, we have to go on and we have other witnesses to hear this morning.

Mr. Bezanson: That was correct, I think we were doing well; we were doing brilliantly well. That's a personal opinion. Much of the world was very contented. It isn't any more. I don't know of any place—even the miracles, where things are booming—where they're not confronting problems, and deep within the societies people are wondering about the future itself. So it's changed and we're struggling to find new answers to new problems. We shouldn't give up that struggle and that search.

Senator Cools: We're not giving up.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Bezanson, I thank you very much for this testimony, and I thank Professor Warren Thorngate, of Carleton University, for his presence all this morning and his comments. To both of you, I can assure you that you stimulated some thoughts in us and contributed to this debate. We thank you very much.

Senator Cools: I'm just telling our Reformer here that I hope he didn't mind my Liberal plug.

Mr. Mills: We weren't around, so you didn't actually offend us.

Senator Cools: This is true, by the way: everything was in place; government could make no more initiatives, and that's when we started to impact things such as impaired driving.

Le coprésident (M. Gauthier): Je demanderai maintenant à Lise Latrémouille, Lyse Blanchard, John Foster, Maxim Jean–Louis et Gilles Latour de s'approcher de la table.

• 1040

La deuxième partie de notre séance de ce matin portera sur les ONG et le développement international.

Nous avons le plaisir d'accueillir M^me^ Lise Latrémouille, directrice générale d'Inter Pares; M^me^ Lyse Blanchard, directrice général de CUSO; M. John W. Foster de OXFAM Canada; M. Maxim Jean–Louis *from World University Services of Canada*; et M. Gilles Latour, directeur des programmes. Je vois qu'il y a d'autres personnes à la table. Ce sont M^me^ Thabi Shange et M. Brownstone. Il y a aussi M^me^ Seabrooke.

Bienvenue à tous. Je donne d'abord la parole à M^me^ Lise Latrémouille d'Inter Pares.

[*Translation*]

qu'une mère, soutien unique de sa famille, sortait bien de son lit, et allait travailler à l'heure. Il faut énormément de compassion parce que souvent ces gens–là font un travail trop difficile pour leur capacité.

Nous pourrions peut–être un jour. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Toute cette discussion est partie d'une déclaration de M. Bezanson, il a dit que la condition humaine avait changé, et je crois que vous revenez sur ce point.

La sénatrice Cools: Oui, parce qu'il va bien falloir en parler.

Le coprésident (M. Gauthier): Si vous voulez répondre très vite, nous avons d'autres témoins à entendre ce matin.

M. Bezanson: Vous avez raison, à l'époque nous nous débrouillions très bien, en fait, brillamment. C'est une opinion personnelle. Dans l'ensemble, le monde était content de son sort. Ce n'est plus le cas. Je ne connais pas d'endroit où on ne se heurte pas à des problèmes, aucun endroit miracle où les choses iraient particulièrement bien, et tout au fond des sociétés, les gens s'interrogent sur l'avenir même. La situation a donc beaucoup changé et nous nous débattons pour trouver de nouvelles réponses à de nouveaux problèmes. Nous ne devons pas abandonner cette lutte et cette quête.

La sénatrice Cools: Nous n'abandonnons pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Bezanson, je vous remercie beaucoup pour votre témoignage et je remercie également le professeur Warren Throngate de l'Université Carleton pour sa présence ici et pour ses observations. Je vous assure à tous deux que vous nous avez donné matière à réflexion et que vous avez contribué utilement à ce débat. Nous vous remercions infiniment.

La sénatrice Cools: Je disais seulement à notre réformiste qu'il ne devait pas m'en vouloir pour cet éloge libéral.

M. Mills: Comme nous n'étions pas là, vous ne nous avez pas vraiment offensé.

La sénatrice Cools: C'est exact, d'ailleurs. Tout était à sa place, le gouvernement n'avait plus d'initiative à prendre, et c'est là que nous avons commencé à nous attaquer à des choses comme la conduite avec des facultés diminuées.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I will now asked Lise Latrémouille, Lyse Blanchard, John Foster, Maxim Jean–Louis and Gilles Latour to come to the table.

The theme of the second part of this morning's session will be NGOs and international development.

It is with pleasure that we welcome Ms Lise Latrémouille, director general of Inter Pares; Ms Lyse Blanchard, director general of CUSO; Mr. John W. Foster from OXFAM Canada; Mr. Maxim Jean–Louis *d'Entraide universitaire mondiale du Canada*; and Mr. Gilles Latour, director of programs. I see that there are other people at the table. They are Ms Thabi Shange and Mr. Brownstone. We also have Ms Seabrooke.

Welcome to you all. I will give the floor first to Ms Lise Latrémouille from Inter Pares.

[*Texte*]

Mme Lise Latrémouille (directrice générale d'Inter Pares): Merci. Je vais essayer d'être le plus brève possible.

Le coprésident (M. Gauthier): Également, il peut y avoir un vote, et je dois lever la séance à 12 heures précises. Vos mémoires seront lus et pris en considération. Ils seront traduits s'ils sont dans une langue officielle du pays. Soyez assurés que le Comité est très sensible à tout ce que vous lui soumettez par écrit. Je vous demanderais donc de faire un bref résumé de vos commentaires.

Mme Latrémouille: Au nom d'Inter Pares, j'apprécie beaucoup l'occasion qui nous est donnée ce matin, surtout que le débat a pris de l'ampleur au cours des dernières semaines. Nous essaierons donc, dans notre présentation, de faire valoir l'essentiel de notre message et de nos recommandations.

Parce qu'Inter Pares est une petite organisation nationale basée à Ottawa, je vais quand même vous dire quelques mots sur son organisation.

Nous avons plus de 20 ans d'expérience dans le domaine du développement. Nous sommes en lien avec des partenaires dans 22 pays du Sud, de même qu'avec des organisations, tant au Canada qu'en Europe et aux États-Unis.

Inter Pares, qui veut dire «entre égaux», appuie le travail des partenaires sur des principes de participation, d'autosuffisance et de respect du leadership des femmes et de la diversité culturelle. Nous sommes gérés par une équipe de 12 personnes et un conseil d'administration formé de personnes bénévoles de différentes régions du Canada. Nous sommes appuyés par à peu près 12 000 donateurs et amis qui nous donnent chaque année leur confiance.

Inter Pares est aussi membre actif du Conseil canadien pour la coopération internationale, de même que de nombreux réseaux canadiens et internationaux.

Vous avez sans doute déjà parcouru notre mémoire écrit, que nous avons distribué dans les deux langues. Je vais donc vous faire part de l'essentiel de ce mémoire.

Inter Pares croit d'abord que ce Comité doit, en formulant ses recommandations au gouvernement, insister sur le fait que la seule façon de bâtir notre propre sécurité — on a parlé beaucoup de sécurité ces dernières semaines — et un avenir commun global, c'est de changer immédiatement nos priorités et de cesser de viser seulement notre sécurité pour plutôt consacrer des ressources à bâtir et à assurer la sécurité des autres.

Quand plus personne ne voit sa sécurité menacée, la sécurité de tous est assurée. Voilà le véritable sens de la sécurité commune. Aucun autre chemin ne mène vers la construction d'un avenir paisible et prospère pour tous à l'échelle mondiale.

Si le Canada veut contribuer à la paix et à la sécurité mondiales, sa contribution la plus précieuse serait de promouvoir sans relâche la justice économique, les droits de la personne et le développement démocratique.

Le principe directeur d'une politique étrangère renouvelée viserait à établir la prééminence du bien commun, qui place la justice au-dessus de toutes les autres valeurs et qui affirme l'objectif du bien égal pour tous, qui constitue le critère ultime

[*Traduction*]

Ms Lise Latrémouille (Director General of Inter Pares): Thank you. I will try to be as brief as possible.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I should also inform you that there may be a vote and I must adjourn the meeting at 12 p.m. sharp. Your briefs will be read and taken into consideration. They will be translated if they are in one official language only. Please be assured that the Committee carefully considers everything that you submit to it in writing. I will now ask you to make a brief summary of your comments.

Ms Latrémouille: On behalf of Inter Pares, I want to say that I greatly appreciate the opportunity we have here this morning to express our views, especially since the scope of the debate has broadened in the past few weeks. In my presentation, I will try to highlight the essential points of our message and of our recommendations.

Because Inter Pares is a small national organization based in Ottawa, I will say a few words about it.

We have more than 20 years experience in the development field. We work with counterpart organizations in 22 countries in the Third World, as well as with a number of organizations in Canada, in Europe and in the United States.

Inter Pares, which means "among equals", supports the work of its partners on the basis of principles of participation, self sufficiency, and the respect of the leadership of women and cultural diversity. Inter Pares is directed by a team of 12 people and a board of directors composed of volunteers from various regions of Canada. We enjoy the support of approximately 12,000 donors and friends who express their confidence in us on a yearly basis.

Inter Pares is also an active member of the Canadian Council for International Cooperation as well as of many Canadian and international networks.

You have probably already had the opportunity of glancing through our written submission, which we distributed in both official languages. I will, thus, highlight the essential points of that submission.

Firstly, Inter Pares believes that in its recommendations to the government, the Committee must emphasize the fact that the only way to build our own security — there has been a lot of talk about security in the past few weeks — is to build a common global future, by changing our priorities immediately. We must cease to have our own security as our only objective and must devote resources to building and ensuring the security of others.

When people no longer feel that their security is threatened, everyone's security is assured. That is the true meaning of collective security. There is no other path that will lead us toward a peaceful and prosperous future for everyone, on a global scale.

If Canada wants to contribute to world peace and security, the most precious contribution it can make is to relentlessly promote economic justice, human rights and the development of democracy.

The guiding principle of a renewed foreign policy should be the establishment of the preeminent importance of the common good, which places justice above all other values and reaffirms the objective of equality and equal well-being for all; that will be

[*Text*]

sur lequel seront jugées nos politiques sur la scène internationale. Le Comité devrait rejeter cette notion de concurrence entre buts et priorités, et privilégier plutôt la concurrence interne et le caractère intégré du cadre de la politique étrangère.

[*Translation*]

the ultimate criteria by which our policies will be judged on the international scene. The Committee should reject this notion of competition between objectives and priorities and promote, rather, internal competition and an integration of all the elements of our foreign policy.

• 1045

Dans un cadre cohérent et bien intégré, il n'y a pas de concurrence ou de contradiction entre les buts, mais il y a bien une réciprocité et une mutualité. S'il existe encore aujourd'hui des contradictions—on a souvent parlé de contradictions entre commerce et droits de la personne, par exemple—, c'est que notre travail en vue de créer cette cohérence et cette intégrité n'est pas terminé. Le développement juste et équitable des peuples et des nations est aussi indispensable que le développement du Canada lui-même. Il est le fondement même de la viabilité et de la prospérité de notre pays.

Within a coherent and well integrated framework, there is no competition or contradiction among purposes, but there is reciprocity and mutuality. If there are still contradictions today—one often hears about contradictions between the objectives of trade and human rights, for instance—it is because we have not completed our work in building that coherent and integrated framework. The just and equitable development of peoples and nations is just as indispensable as Canada's own development. Their development is the very basis of our country's viability and prosperity.

Le Comité a déjà beaucoup entendu parlé de ce qu'on appelle le développement viable ou le développement durable. Pour trouver une définition fonctionnelle de ce qu'on entend par «développement viable», il faut retourner à la définition du mot «développement» lui-même. Si le monde était en meilleure santé, on n'aurait pas besoin d'ajouter le mot «viable» au mot «développement». Ce serait effectivement un développement qui conduirait à des solutions à long terme. Il ne serait pas question de solutions sans danger, de solutions insécuritaires et de solutions qui ne soulagent pas la pauvreté et l'injustice dans le monde.

The Committee has already heard a great deal about sustainable development. To find a functional definition of what we mean by sustainable development, I think we have to go back to the definition of the word development as such. If the world were healthier, we would not have to add the word sustainable after the word development. All development would lead to long-term solutions. We would not be discussing risk-free solutions, unsafe solutions and solutions that do not alleviate poverty and injustice around the world.

Nous invitons donc le Comité à reprendre les commentaires du CCCI qui portent sur cette notion de viabilité et lui demandons de placer au centre de la politique étrangère du Canada l'aide publique au développement et la vision de cette viabilité. Les 130 organisations membres du CCCI ont adhéré à cette définition. Si le Comité ne faisait qu'une seule chose, c'est-à-dire promouvoir cette vision du développement, on aurait déjà fait un grand pas en avant.

We commend to the Committee the discussion on sustainability within the brief from the Canadian Council for International Cooperation (CCIC), and urge the Committee to place that vision of sustainability at the core of Canada's own foreign policy and ODA. The 130 member organizations of the CCIC subscribe to that definition. If the Committee does no more than promote that vision of development, we will have taken a big step in the right direction.

À partir de ce cadre du développement humain viable, quel serait le rôle de l'aide publique au développement et l'ACDI?

On the basis of that definition of sustainable human development, what should be the role of ODA and what should CIDA's role be?

La politique étrangère du Canada est bourrée de contradictions dans son engagement rhétorique en faveur de la justice mondiale et du soulagement de la pauvreté. Or, nous croyons que ces contradictions et ces incohérences ont été imposées par l'ACDI, par le gouvernement fédéral. L'ACDI étant un produit de ce phénomène, elle doit être critiquée comme un effet et non comme la cause. Nos critiques doivent donc s'adresser d'abord au gouvernement et à sa manière d'élaborer sa politique étrangère, et ensuite à l'ACDI à l'intérieur de ce cadre. Nous devons concentrer nos critiques sur la politique étrangère dans son ensemble, et non sur l'APD prise isolément, sur le gouvernement et l'élaboration des politiques plutôt que simplement sur l'ACDI comme un instrument de cette politique.

Canada's foreign policy is rife with contradictions in its rhetorical commitment to global justice and the alleviation of poverty. These contradictions, inconsistencies and lack of coherence have been imposed on CIDA by the federal government. CIDA is a product of this phenomenon and should be criticized as an effect, not as the cause. It is the government, and the political processes of establishing foreign policy, that need to be criticized and CIDA only within that frame of reference. Therefore we have to focus on foreign policy as a whole, not on ODA; and on government and the political process, not merely on CIDA as an instrument of policy.

Inter Pares appuie donc les recommandations du CCCI et d'autres qui demandent au Canada de consacrer au moins 60 p. 100 des ressource de l'APD directement au développement humain viable. Cependant, nous croyons que le Comité devrait

Thus, Inter Pares supports the recommendations of the CCIC and others that Canada should move immediately toward an ODA program that dedicates a minimum of 60% of its resources explicitely to sustainable human development.

[*Texte*]

rejeter toute idée d'un programme de développement humain viable qui serait indépendant du gouvernement, hors de sa structure et du cadre institutionnel intégré de l'APD vue dans son ensemble, et hors du cadre général de la politique étrangère.

De la même façon, Inter Pares demande au Comité de ne pas retenir l'idée de structures autonomes que l'on créerait pour administrer en partie ou en totalité des programmes de soutien d'initiatives extérieures actuellement administrés par le programme de partenariat de l'ACDI.

Comme l'exprimait Winegard en 1987, au lieu d'isoler l'ACDI du processus politique, nous préférons la renforcer en l'y incorporant. Le Comité devrait recommander, comme Winegard, une ACDI forte, bien délimitée et intégrée, avec un rôle de leadership dans l'élaboration et la mise en oeuvre d'une politique étrangère centrée sur la promotion de la justice, de la paix et du développement humain viable.

Le Comité devrait prendre les propositions fondamentales et, au minimum, retenir les suivantes:

—Que le gouvernement adopte une charte de l'aide au développement renfermant les éléments prévus par Winegard.

—Que cette charte du développement soit inscrite dans le mandat du Programme canadien d'aide au développement et que ce programme soit explicitement protégé par une loi du Parlement.

—Que le gouvernement réaffirme son engagement envers les principes et les critères proposés par le Comité Winegard relativement à la primauté des droits de la personne.

• 1050

—Que le gouvernement accepte de soumettre sa conduite en matière de politique étrangère et sa gestion de l'APD à un examen annuel ouvert et public relativement aux critères des droits de la personne.

—Qu'une loi interdise l'exportation d'armes vers tout pays reconnu non admissible à l'aide bilatérale en raison de la situation des droits de la personne.

En terminant, je vais parler de la migration et de la population, parce que ce sont deux thèmes qui vont marquer les décennies à venir.

Dans notre mémoire, nous élaborons sur ces deux thèmes. Nous croyons que la politique étrangère en matière de population, surtout en ce qui a trait à la question controversée du contrôle des populations, doit tenir compte du travail qui a été fait durant les derniers mois par un conseil consultatif canadien national en préparation de la Conférence internationale de la population et du développement.

Inter Pares a participé activement à ce comité et souhaite que ce Comité de révision tienne compte des positions élaborées lors de la préparation de cette conférence. Je pourrai élaborer là-dessus par écrit plus tard, monsieur le président, si vous me le permettez.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame Latrémouille. Je demanderais maintenant à madame Lyse Blanchard, directrice générale de CUSO, de faire ses commentaires.

[*Traduction*]

However, we believe that the Committee should reject any suggestion that such a sustainable human development program be established at arm's length from government, outside the integrated institutional structure and framework of ODA as a whole, and the foreign policy framework in general.

Similarly, Inter Pares asks the Committee to resist recommendations that autonomous structures be created to administer all or part of the "responsive programs" presently administered under CIDA's partnership program.

As Mr. Winegard expressed it in 1987, instead of insulating CIDA from the Canadian political process, we prefer strengthening it within that process. The Committee should recommend, as did Mr. Winegard, a strong, clear and integrated Canadian international development agency, with a leadership role to play in formulating and implementing a foreign policy geared to the promotion of global justice, peace and sustainable human development.

The Committee should retain the fundamental proposals and, at a minimum, should recommend:

—That the government adopt a development assistance charter with the elements recommended by the Winegard Committee;

—That the development charter be an explicit and integral element of the mandate of Canada's development assistance program, explicitly legislated, and protected by an act of Parliament;

—That the government reaffirm its commitment to the principles and criteria recommended by the Winegard Committee concerning the primacy of human rights.

—That the government accede to the recommendation for an intensive open and public annual parliamentary review of its adherence to human rights criteria in the conduct of foreign policy and the administration of ODA;

—That military exports be prohibited by law to any nation declared, on human rights grounds, ineligible to receive government to government assistance.

To conclude, I will speak about migration and population displacement, because those two themes will be very prominent in the decades to come.

We elaborate on those two topics in our submission. We believe that where population displacement is concerned, Canada's foreign policy—especially with regard to the controversial issue of population and migration control—must take into account the work that has been done in the course of the past few months by a national Canadian advisory council in preparation for the International Conference on population and development.

Inter Pares was an active member of that council and hopes that this committee will consider the positions which were developed as we prepared for that conference. With your permission, Mr. Chairman, I could provide a more detailed written submission on that topic later.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Ms Latrémouille. I would now like to ask Ms Lyse Blanchard, director general of CUSO, to make her presentation.

[*Text*]

Mme Lyse Blanchard (directrice générale de CUSO): Monsieur le président, chers députés et sénateurs, vous allez être heureux d'apprendre que j'ai mal à la gorge et que je ne peux pas parler longtemps. Vous avez notre mémoire devant vous, en anglais et en français. Je ne reprendrai pas les recommandations qu'on y présente. CUSO a voulu profiter de cette occasion pour amener à la table de ce Comité une partenaire des pays où on travaille.

Je crois que le Comité n'a pas eu l'occasion d'entendre ce que nos partenaires ont à dire sur la politique étrangère. Nous avons avec nous M^me^ Khushi Kabir du Bangladesh, qui est en fait la Betty Plewes du Bangladesh. Elle coordonne 600 ONG au Bangladesh. Elle est aussi responsable d'un organisme dont le nom veut dire en anglais: *We can do it ourselves.*

Nous voudrions nous arrêter à la recommandation de la page 5 de notre mémoire qui a trait à la pauvreté. J'ai été très intéressée par les dernières interventions du CRDI sur la pauvreté. Nous recommandons que tous les programmes d'aide bilatérale du Canada soient conditionnels à la participation des organismes populaires formés de pauvres, surtout les organisations de femmes et de populations autochtones, à la détermination, la planification, l'élaboration et l'exécution de ces projets.

C'est quelque chose que le Canada répète depuis au moins 20 ans, mais sans jamais avoir su trouver la façon de le faire. Ce matin, nous voulons vous donner l'occasion d'entendre quelqu'un qui travaille dans ce domaine-là, dans un pays du Sud. J'aimerais aussi que le Comité adresse ses questions à nos partenaires du Sud.

Il y en a deux à la table ici, ce matin. Je pense que c'est une occasion unique d'avoir un écho de ce qui se passe et de ce qui est possible, surtout en ce qui concerne la pauvreté et les droits de la personne. Je vais passer la parole à M^me^ Khushi Kabir.

Le coprésident (M. Gauthier): Avec le consentement du Comité, madame.

Mme Blanchard: Avec le consentement du Comité, monsieur.

Le coprésident (M. Gauthier): Le Comité a le mandat très spécifique de consulter les Canadiens et les Canadiennes. Je dois demander au Comité s'il accepte d'entendre une personne étrangère, parce que ce n'est pas dans notre mandat.

Est-ce que le Comité est d'accord? Pas d'objections?

Mme Blanchard: Je m'excuse. J'ai très peu de respect pour le protocole.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce n'est pas cela. C'est que l'ordre de renvoi de ce Comité est important. Les parlementaires sont obligés de s'en tenir à la règle du jeu.

J'invite donc M^me^ Khushi Kabir à nous dire quelques mots. Madame, je dois vous demander de restreindre vos remarques à exactement six minutes.

Ms Khushi Kabir (Coordinator, Nijera Kori): Thank you. I appreciate your having given me the opportunity to speak on behalf of the people that development assistance is supposed to be reaching out to. I will be very brief.

[*Translation*]

Ms Lyse Blanchard (CUSO Director General): Mr. Chairman, distinguished members and senators, you will be happy to hear that I have a sore throat and I will not be able to speak very long. You have the brief before you, in English and in French. I will not read the recommendations it contains. CUSO wanted to take this opportunity to bring to the table a partner from one of the countries in which we work.

I believe the Committee has not had the opportunity of hearing what our partners have to say on our foreign policy. We have with us Ms Khushi Kabir from Bangladesh, who is in fact the Betty Clewis of Bangladesh. She coordinates 600 NGOs in that country. She is also the director of an organization called "We Can Do It Ourselves", if you translate it's name into English.

We would like to direct your attention to the recommendation on page 5 of our brief, which deals with poverty. I was very interested in the IDRC's recent interventions on poverty. We recommend that all of Canada's bilateral aid be made conditional on the participation of popular organizations composed of poor people, especially women's organizations and native organizations, and on the definition, planning, and implementation of their projects.

That is something Canada has been repeating for at least 20 years, without ever finding a concrete way of putting it into practice. This morning, we want to give you the opportunity of hearing someone who works in that field, in a southern hemisphere country. I would also like the members of the Committee to address their questions to my Third World partner.

There are two at the table with us here, this morning. I think that this is a unique opportunity to hear about what is actually happening and about what is possible, especially with regard to poverty and human rights. I will now give the floor to Ms Khushi Kabir.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): With the consent of the Committee, Madam.

Ms Blanchard: With the consent of the Committee, Sir.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The Committee has the very specific mandate of consulting Canadian men and women. I must ask the Committee if it will agree to hear a person from abroad, because that is not in our mandate.

Is it agreed by the Committee? No objections?

Ms Blanchard: I'm sorry, I have very little respect for protocol.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, it's not that. It is that the Committee's order of reference is important, and parliamentarians have to respect the rules of the game.

So, I will invite Ms Khushi Kabir to say a few words to us. Madam, I will have to ask you to limit your remarks to precisely six minutes.

Mme Khushi Kabir (coordonnatrice, Nijera Kori): Je vous remercie. J'apprécie cette occasion que vous me donnez de prendre la parole au nom des personnes qui sont visées par l'aide publique au développement. Je parlerai très brièvement.

[*Texte*] [*Traduction*]

• 1055

The previous two speakers raised the questions of development assistance and of people's organizations as central points to the kind of development assistance projects that Canada should be addressing itself to. I want to explain why we think this is crucial. We all know that development assistance is being questioned globally, nationally and internationally on the issues of sustainability, human rights and equity, which is economic and other kinds of development for all as opposed to for only a few.

Les deux intervenantes précédantes ont parlé de l'aide au développement et des organisations populaires comme des points de mire pour les projets d'APD que devrait privilégier le Canada. Je voudrais expliquer pourquoi cela nous semble d'une importance critique. Nous savons tous que l'on remet en question, au niveau mondial, national et international l'aide au développement, que l'on réexamine sous l'angle de la durabilité, des droits de la personne et de l'équité, et qui vise le développement économique et, d'autres genres de développement destinés à tous plutôt qu'à certains.

A lot of discussions have been given on the question of economic development, but economic development by itself does not benefit and reach everybody, so the question of human rights and sustainability is important. Human rights is not just physical security, as a lot of people assume; it is also economic, social and environmental security—the right for the people of an area, a country or the globe itself to have security of their environment and how they've been used to living. This includes their culture and their economic and social environment. Any kind of assistance or intervention that affects that is also a violation of human rights, so it's not just a question of physical security.

On a beaucoup parlé développement économique, mais le développement économique en soi n'atteint pas tout le monde et ne profite pas à tout le monde, et c'est dans ce contexte que la question des droits de la personne et la durabilité prennent toute leur importance. Les droits de la personne, ce n'est pas seulement la sécurité physique, comme beaucoup le pensent; c'est aussi la sécurité économique, sociale et environnementale. C'est le droit qu'ont les habitants d'une région, d'un pays ou de la planète entière à la sécurité de leur environnement et à la protection de leur mode de vie traditionnelle, ce qui est à la fois leur culture et leur environnement social et économique. Toute aide et intervention qui affecte ces aspects de leur vie est une violation des droits de la personne; ainsi, il ne s'agit pas seulement de sécurité physique.

I also want to bring in questions of equity. Economic development that destroys the basic economic, social and environmental security that people are used to do affect the majority of the people, and in the end cannot be considered development. If a large majority is negatively affected by any kind of intervention, it affects the whole question of the economics and the development of its people.

Je veux aussi parler de l'équité. Le développement économique qui détruit la sécurité sociale, environnementale et économique fondamentale à laquelle les habitants d'une région sont habitués, affecte la majorité des gens, et, en dernière analyse, ne peut pas vraiment être considéré comme du développement. Toute intervention qui a un effet négatif sur un groupe important influe aussi sur l'économie et tout ce qui l'entoure et aura un effet néfaste sur l'évolution de la population en cause.

Generally what happens is that development assistance is planned by a few people in governments, by representatives of the people through the parliaments, and most important by a lot of international financing institutions and organizations that represent these institutions. They decide what development assistance should be and what development should be.

Ce qui se passe, généralement, c'est que l'aide au développement est planifiée par quelques membres d'un gouvernement, par quelques représentants du peuple par le biais des parlements, et, fait fort important, par de nombreuses institutions financières internationales et par les organismes qui représentent ces institutions. Ils décident de ce que sera l'aide au développement et définissent aussi ce développement.

The key question often missing is the people themselves, those the development assistance is supposed to be reaching out to. This often leads to a complete gap between what the program is supposed to support and what the program is actually supporting and doing. The paper has a lot of issues on the whole question of how a lot of the assistance looks at trade and commercial interests and concerns.

Souvent on oublie un élément clé, ce sont les populations elles-mêmes, ceux que cette aide au développement est ostensiblement censée aider. Souvent, cela crée un écart, si ce n'est un abîme entre les objectifs du programme, ce qu'il est censé soutenir, et ce qu'il soutient et accomplit en réalité. On trouve dans le document une assez longue discussion des liens qui existent souvent entre l'aide au développement et les intérêts commerciaux.

I want to emphasize that it is absolutely crucial the people the assistance is supposed to reach get a say in what development should be and how it reaches out to them. This is not to say there should not be any trading or commercial

J'insiste sur le fait qu'il est absolument essentiel que l'on donne voix au chapitre aux populations cibles, qui doivent pouvoir participer à la définition, à l'élaboration et aux choix des moyens retenus pour la mise en oeuvre de l'aide au

[*Text*]

interests, but the commercial interests should not be at the expense of the people of any nation, area or culture. The people themselves should have a say in what it should be and what kind of commercial interests should be envisaged and how they can be incorporated in a better way.

There are many examples all over the world, and particularly in our country, of how development that is supposed to look after the interests of the people actually affects the general population very negatively. The whole question of an export–oriented economy... I will use the specific example of shrimp cultivation to meet international market and consumer needs. It is destroying the local environment of people on farms, in agriculture, in fishing and forestry because it is a commercialization of a single crop that is destroying the agriculture, the living conditions and the quality of life of the majority of its people.

It also assumes that this kind of export–oriented industry is benefiting not the nation, but the goals of only a few. This investment is not going into creating jobs and economic conditions for the benefit of the majority of the people. People in these areas—and this has been recognized all over the world—are being affected because they are losing their land, their jobs and they are having to migrate and get more impoverished as a consequence of this. Other kinds of development assistance programs that look at structural issues like embankments and roads also should be questioned by the people who they are supposed to be benefiting.

• 1100

I will just end very briefly, because I don't want to overstep my time or be reminded—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Go ahead. We're very patient.

Ms Kabir: There are examples of how this can be done. Mostly when we have talked to different levels, people have asked how it is possible to incorporate by getting people talking about what affects them. There are processes. In Bangladesh we have just talked about drawing up a plan for environment action, which is the national environment action plan. It is incorporating people's representations at the grass roots, who are developing what the environment interests are, what the concerns are, what can be done locally and what they can recommend to the government and to other governments as to what the plan should be.

This has shown that it is possible for any development assistance and plans to be incorporated in a way that takes into consideration people's interests. We therefore think that whenever Canada is going to be looking at development assistance, within each country where this assistance is going to reach, there should be NGOs and people's organizations that do get incorporated in the planning process. There can be debates and differences of views, but these can be raised and the issues

[*Translation*]

développement. Cela n'exclut pas les intérêts commerciaux mais on ne devrait ni les poursuivre ni les promouvoir aux dépens des habitants d'une région, d'une nation ou de leur culture. Les gens eux–mêmes devraient avoir leur mot à dire sur la nature de ce développement et les intérêts commerciaux à envisager; on devrait les consulter sur la meilleure façon de les intégrer au développement.

Il y a toutes sortes d'exemples, d'un peu partout, notamment dans notre pays, de projets de développement qui étaient censés favoriser les intérêts de la populaiton mais qui ont, de fait, eu un effet très négatif sur la population en général. Toute cette question des économies axées sur les exportations... J'utiliserai l'exemple concret de l'élevage de crevettes pour répondre aux besoins des marchés internationaux et des consommateurs. Cette culture détruit l'environnement local des agriculteurs, des pêcheurs et détruit aussi les forêts, car il s'agit de la commercialisation d'une culture unique qui est en train de détruire l'agriculture, les conditions de vie et la qualité de vie de majorité des personnes touchées.

Il faut aussi comprendre que cette industrie axée sur l'exportation ne profite pas à la nation dans son ensemble, mais sert plutôt les buts d'un petit groupe. Ces investissements me servent pas à la création d'emplois et à la création de conditions économiques qui seraient à l'avantage de la majorité. Les gens dans les régions touchées—et c'est un fait reconnu partout au monde—sont affectés d'une façon néfaste, car ils perdent leurs terres, leurs emplois, et sont forcés de se déplacer; ces migrations aggravent leur pauvreté. D'autres programmes d'aide au développement qui s'intéressent aux infrastructures et qui visent la construction de routes et de remblais devraient aussi être remis en question, et on devrait demander l'avis de ceux à qui ils sont censés profiter.

Je vais conclure très brièvement, parce que je ne veux pas dépasser le temps qu'on m'a alloué, ni qu'on me rappelle...

Le coprésident (M. Gauthier): Continuez, nous sommes très patients.

Mme Kabir: On peut s'y prendre de diverses façons; il y a des exemples, il y a des modèles. Quand nous parlons aux gens à divers niveaux, ils nous demandent comment on peut faire participer les personnes visées et leur faire parler de ce qui les touche? Il existe des processus. Au Bangladesh, nous discutons d'un plan d'action environnementale, le plan national d'action environnementale. Nous voulons faire participer les représentants de la base, à qui on a demandé de définir les intérêts environnementaux, les préoccupations, ce qui peut se faire sur le plan local; on leur a aussi demandé d'élaborer des recommandations au sujet du plan pour le gouvernement et pour d'autres gouvernements.

Voilà qui montre bien que l'on peut incorporer les intérêts de la population dans tout plan d'aide au développement. Nous pensons donc que dans tous les pays visés par l'aide au développement canadienne, on devrait faire participer les ONG et les organisations populaires à la planification de l'APD. Il peut y avoir des débats où on exprimera des points de vue divergents, ce qui donnera l'occasion de les exprimer et d'éclaircir les choses; ainsi, le Canada pourra élaborer un

[*Texte*]

can be clarified, and Canada can then prove itself in providing a model for other countries to also follow. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Madam Kabir.

I now call upon OXFAM Canada, Mr. Brownstone and Thabi Shange. Mr. Brownstone, I understand you want to share your time with Madam Shange. You get five minutes and she gets five minutes or vice versa.

Mr. Meyer Brownstone (Chairperson, OXFAM Canada): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee. Let me first express OXFAM Canada's thanks for the invitation to appear here. I can't say this is my first time. In my 30 years of activity in OXFAM, I think I have appeared before most committees and special committees dealing with the issues of foreign policy and aid. I have always found it a very constructive experience.

For those members who have not had this long experience, let me warn you that most of the committees have produced excellent reports, very constructive reports, but they've also experienced considerable slippage between reporting their conclusions and the implementation by governments. I think bringing back some of the recommendations of the Winegard report is an important reminder of the need to encourage members of Parliament and members of the Senate to do what they can beyond their recommendations to ensure more consistent application.

OXFAM Canada has been involved for over 30 years in the various micro and macro aspects of Canadian foreign policy and foreign aid. Our work has both been complementing and at times very critical of both Canadian foreign policy and aid policy. For me this represents a very felicitous comment on the nature of political relations within Canada, which are enjoyed in very few countries. Some of our sister OXFAMs in other countries in the world find themselves much more constrained about their ability to advocate than we have over time. I trust that this condition will persist.

Let me just say briefly that our complementary role vis–à–vis the Canadian government is grounded in our work in civil society, both at home and abroad, where we've focused basically on building the social role of community–based organizations, increasingly and hopefully women–led, as the basic development strategy and as a strategy that is democratizing and empowering. This is the primary focus of OXFAM's work.

[*Traduction*]

modèle de participation qui pourra aussi servir aux autres pays. Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, madame Kabir.

Je vais maintenant donner la parole aux représentants d'OXFAM Canada, M. Brownstone et M^me^ Thabi Shange. Monsieur Brownstone, je crois savoir que vous désirez partager avec M^me^ Shange la période de temps qui vous est allouée. Vous disposerez donc de cinq minutes, et votre collègue aussi.

M. Meyer Brownstone (président, OXFAM Canada): Je vous remercie, monsieur le président et membres du Comité. Premièrement, permettez–moi de vous remercier de nous avoir invités à comparaître ici au nom d'OXFAM Canada. Je ne peux pas dire que je suis ici pour la première fois. Pendant mes 30 années d'activité au sein d'OXFAM, je pense avoir comparu devant la plupart des comités et comités spéciaux qui se sont penchés sur la politique étrangère et l'aide au développement. Cette expérience m'a toujours paru très constructive.

Pour les membres du Comité qui n'auraient pas cette longue expérience, permettez–moi de vous dire que la plupart de ces comités ont produit d'excellents rapports, des rapports très constructifs. Malheureusement, ces comités ont aussi été témoins de l'écart entre leurs recommandations et la mise en oeuvre de leurs conclusions par les gouvernements. Je pense qu'il serait bon de reprendre certaines des recommandations du rapport Winegard, et que c'est une bonne façon de rappeler aux députés et aux sénateurs qu'ils doivent, au–delà de l'élaboration de leurs recommandations, poursuivre leurs efforts pour que ces recommandations soient mises en oeuvre avec un peu plus de régularité qu'elles ne l'ont été.

OXFAM Canada participe de diverses façons, depuis plus de 30 ans, tant aux détails qu'aux grandes lignes de la politique étrangère et de l'aide étrangère du Canada. Notre travail vient compléter l'oeuvre de la politique étrangère et de la politique en matière d'aide au développement du Canada, politique que nous avons à l'occasion critiquée vertement. C'est pour moi un commentaire très heureux sur la nature des rapports politiques qui ont cours au Canada, et qui sont le propre d'un très petit nombre de pays. Certains autres groupes OXFAM, dans d'autres pays du monde, subissent des contraintes beaucoup plus sévères et ne jouissent pas, comme nous, de la même liberté de prôner ou de défendre telle ou telle chose, comme nous avons pu le faire au fil des ans. J'ose espérer que nous pourrons continuer à nous exprimer librement.

Brièvement, donc, nous jouons un rôle complémentaire à celui du gouvernement canadien par le biais de notre travail dans les sociétés civiles, et à l'intérieur du pays et à l'étranger, où nous nous sommes attardés à renforcer le rôle social des organisations communautaires—dont les chefs sont d'ailleurs, de plus en plus, des femmes. Ce travail est l'expression de notre stratégie fondamentale de développement, stratégie qui a un effet démocratisant et responsabilisant. Cette stratégie représente l'axe principal du travail effectué par OXFAM.

[*Text*]

As against this—and this illustrates why we work at an advocate macro level—this kind of thrust is surrounded by very powerful macro constraints exercised by national governments including the Government of Canada, by international quasi–governments and by national and transnational corporations.

• 1105

This is the sort of system that has produced what is being referred to, I'm sure quite frequently before this committee, as the sort of global economic order, with its elements of structural adjustment, its insistence on free–market strategies and on reducing the role of the state in social processes, and so on.

We have struggled, along with many of our sister NGOs and certainly with our partners, who are the victims of a great deal of the impact of the new global economic order, in an effort to push back these constraints towards equitable development. It is here that we play our major advocacy role in Canada and at the international level.

We don't do it alone. We have, of course, the constant support, the constant communication, with our partners in the developing countries. We have a family of OXFAMs that spans the world. Although OXFAM Canada does not work everywhere, together with our other seven or eight OXFAMs, we're able to deal with the global situation in a more comprehensive way.

Within NGO networks, such as the one you see here, the CCIC and special interest groups also feel, not strictly in the narrow sense of the development process but more generally, the impact of what has become known as the new global economic order. I'm referring here to women's groups, environmental groups, aboriginal groups, and so on, all of whom are engaged in trying to address the question of an optional way to arrange international relations and to pursue development in individual countries.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Brownstone, your five minutes have been up for the last two minutes, so if you want to have your final say. . .

Mr. Brownstone: Let me say finally that all this work, our development work and our advocacy work, is legitimized by our focus on development, which is based on community organizations. In other words, it is focused on the base of social life in Africa, Latin America and here at home.

If I have time later on, I'd like to respond to the member's questions about how one defines poverty.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Brownstone.

Mr. Brownstone: I would like now to introduce my sister, Thabi Shange from South Africa, whose work exemplifies the kind of development that OXFAM has been supporting for many years.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I take it the committee is agreeable to hearing Madam Shange and we can proceed.

You have four minutes, Madam Shange.

[*Translation*]

Mais cette orientation,—et cela illustre pourquoi nous travaillons à un niveau général de défense des intérêts—se butte à de très fortes contraintes de la part de gouvernements nationaux, y compris du gouvernement du Canada, de quasi–gouvernements internationaux et de grandes sociétés nationales et transnationales.

C'est ce genre de système qui a produit ce que l'on a souvent appelé, j'en suis certain, devant le Comité le type d'ordre économique mondial qui préconise l'ajustement structurel, privilégie les stratégies de libre entreprise, la réduction du rôle de l'État dans les processus sociaux, etc.

Nous nous efforçons, avec plusieurs autres ONG et bien entendu avec nos partenaires qui sont touchés par une grande partie des conséquences de ce nouvel ordre économique mondial, de repousser ces limites afin d'autoriser un développement équitable. C'est à ce niveau que nous devons déployer nos principaux efforts de défense, au Canada et à l'échelle internationale.

Nous ne sommes pas seuls. Nous bénéficions, bien entendu, de l'appui constant de nos partenaires des pays en développement, avec lesquels nous sommes continuellement en communication. Il y a tout le réseau mondial de l'OXFAM. OXFAM Canada n'est pas implanté partout dans le monde, mais nos sept ou huit autres branches d'OXFAM nous permettent d'agir de manière plus complète à l'échelle mondiale.

Parmi les ONG comme celles qui sont présentes aujourd'hui, le CCCI et les groupes d'intérêts spéciaux ressentent eux aussi, de manière plus générale et pas strictement dans le sens étroit du processus de développement, les conséquences de ce qu'il est convenu d'appeler le nouvel ordre économique mondial. Je pense ici aux groupes de femmes, d'écologistes, d'autochtones, etc., qui se penchent tous sur les moyens de trouver une autre voie pour harmoniser les relations internationales et poursuivre le développement dans les divers pays.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Brownstone, il est temps de conclure, car voilà déjà deux minutes que vous avez dépassé la période de cinq minutes qui vous était impartie. . .

M. Brownstone: Permettez–moi de terminer en disant que notre travail de développement et de défense trouve sa légitimité dans notre optique du développement fondé sur les organisations communautaires. Autrement dit, il s'inspire de la vie sociale d'Afrique, d'Amérique latine et d'ici.

S'il me reste du temps tout à l'heure, j'aimerais présenter notre définition de la pauvreté, en réponse aux questions posées par un membre du Comité.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci monsieur Brownstone.

M. Brownstone: Permettez–moi maintenant de présenter ma soeur Thabi Shange, d'Afrique du Sud, dont le travail illustre le type de développement qu'OXFAM encourage depuis de nombreuses années.

Le coprésident (M. Gauthier): Considérant que le Comité accepte d'entendre M^me^ Shange, je donne la parole au témoin.

Madame Shange, vous avez quatre minutes.

[*Texte*]

Ms Thabi Shange (Member, Philisisizwe Association for Development, South Africa): Thank you very much for according me this space. I think it is quite critical because I take this as the people's forum. I understand the committee is listening to people and then formulating policy around that. We call that the people's forum.

I'm not going to say a lot of things. I'm specifically focusing on the latest in South Africa. I think I have been bombarded by a lot of South African events at this stage. This is not because there was so much publicity about South Africa, but because I think South Africa has space, opportunities and capabilities to actually emerge and surface Africa onto the global agenda. I think that is very important.

The struggle that Canada has been involved in during the solidarity times against apartheid actually is now being put to the test, in terms of how Canada will get engaged in the reconstruction and development programs that will actually build sustainable peace. I think sustainable peace within South Africa means sustainable peace actually within the southern region, and probably also lessons that have to be learned from the rest of Africa.

I just want to mention, therefore, a few things. It's not a question of whether there has to still be constructive engagement in the reconstruction and development programs in Africa by Canada; it's a matter of actually being able to identify alternative effective types of organs in the civil society, but also structure and infrastructure that would actually justify the deployment of Canadian assistance productively and effectively. I think this is the question.

• 1110

So it's a matter of identification of those and of ensuring there's a complementary role, as well as cooperation between the states and the organs of civil society, as well as the private sector, in ensuring that there is sustained reduction of the poverty that we are talking about, which we can spend a lot of time trying to define. Therefore, this is the crux of the matter, that it's not a question of whether it's possible to engage in programs that reduce poverty, but is a matter of identifying the infrastructure, structures, and organs of civil society that complement the government and therefore justify the deployment of aid productively and effectively.

I think I'll be listening to questions as well, as I may be able to respond to questions, but I just want to keep to the time line and perhaps be under five minutes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. I think I'll hire you as my timekeeper.

We now have, from the World University Services of Canada, Maxim Jean-Louis and Gilles Latour.

M. Maxim Jean-Louis (président d'Entraide universitaire mondiale du Canada): Merci, monsieur le président. Gilles Latour et moi allons nous partager le temps.

Je dois dire que j'ai été très ému par les commentaires de mes collègues du Bangladesh et d'Afrique du Sud. En tant que Canadien d'origine haïtienne, ce sont des commentaires qui vraiment me touchent beaucoup.

[*Traduction*]

Mme Thabi Shange (partenaire, OXFAM Afrique du Sud): Je vous remercie de m'accorder ce temps de parole. Cela me paraît très important, car je considère que vous êtes une tribune du peuple. Je crois que le Comité écoute les préoccupations de la population et en tient compte dans la formation d'une politique. C'est ce que nous appelons une tribune du peuple.

Je n'ai pas grand-chose à dire. Je vais me limiter principalement aux derniers événements en Afrique du Sud. Depuis quelque temps, l'Afrique du Sud fait beaucoup parler d'elle. Ce n'est pas une question de publicité, mais tout simplement parce que l'Afrique du Sud jouit de l'espace, des conditions et des capacités nécessaires pour inscrire l'Afrique à l'ordre du jour mondial. J'estime que c'est extrêmement important.

La solidarité que le Canada a manifesté à notre égard au moment de l'apartheid sera maintenant mise à l'épreuve. On verra comment le Canada s'engagera dans les programmes de reconstruction et de développement qui garantiront une paix durable. Je pense que la paix durable en Afrique du Sud, c'est la paix dans toute la région méridionale. On verra également quelles sont les leçons que nous pourrons tirer des autres pays d'Afrique.

Par conséquent, je vais me contenter de mentionner quelques points seulement. Il ne s'agit pas de savoir si le Canada doit maintenir son engagement vis-à-vis des programmes de reconstruction et de développement en Afrique, mais plutôt de définir d'autres types efficaces d'organes dans la société civile ainsi qu'une structure et une infrastructure justifiant le déploiement d'une aide canadienne productive et efficace. Voilà la question.

Il s'agit donc de définir ces organes et de faire en sorte que les États et les organes de la société civile, ainsi que le secteur privé se complètent et collaborent en vue de réduire de manière durable la pauvreté, phénomène dont nous avons parlé et dont la définition pourrait nous prendre beaucoup de temps. Par conséquent, l'essentiel n'est pas de se demander s'il est possible de s'engager dans les programmes visant à réduire la pauvreté, mais plutôt de définir l'infrastructure, les structures et les organes de la société civile susceptible de compléter le gouvernement et de justifier le déploiement d'une aide productive et efficace.

Je vais écouter les questions et je pourrais peut-être moi aussi apporter quelques lumières, mais je veux avant tout respecter le temps qui m'a été accordé et ne pas dépasser les cinq minutes.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Je pense que je vais vous engager pour chronométrer les interventions des participants.

Nous allons maintenant entendre Maxim Jean-Louis et Gilles Latour qui représentent Entraide universitaire mondiale du Canada.

Mr. Maxim Jean-Louis (President of World University Service of Canada): Thank you Mr. Chairman. Gilles Latour and myself are going to share the time given to us.

I must say that I was very moved by the comments made by my colleagues from Bangladesh and South Africa. As a Canadian from Haitian origin, I am extremely touched by those comments.

[*Text*]

Je vais essayer de vous faire un commentaire à partir de la perspective d'un organisme qui a une niche très spéciale. L'Entraide universitaire mondiale du Canada essaie surtout d'offrir aux universités et aux collèges à travers tout le pays des possibilités d'échange, d'éducation, de parrainage de réfugiés et d'aide dans les pays en voie de développement.

La recommandation précise que nous aimerions faire, c'est que la politique canadienne devrait avoir pour priorité, entre autres, d'offrir et de fournir aux Canadiens, particulièrement aux nouveaux diplômés des collèges et des universités, la possibilité de participer aux activités de développement à l'étranger.

Comme vous le voyez, à travers tout le pays, il y a de nombreux jeunes qui seront des leaders comme vous autour de cette table. Je voudrais vraiment insister sur cette recommandation pour que vous puissiez nous appuyer auprès du gouvernement.

Gilles Latour va maintenant passer en revue trois ou quatre questions sur lesquelles nous aimerions faire nos commentaires.

Mr. Gilles Latour (Director of Programs, World University Service of Canada): Yes, a few among the many issues are questions that are raised now in this debate, particularly amongst NGOs. The first issue could be in the form of the following question. Should Canada's aid concentrate on the poorest? Our answer is yes. Canadian aid should concentrate on the poorest, both in terms of countries and of target groups within those countries, even in so–called middle income countries, where a very large portion of the population is still not able to satisfy its basic human needs.

We've talked about, tried to come up with, or struggled with a definition of poverty earlier in this meeting. But I think that beyond the indicators of GDP, growth, or average annual per capita income, there are social indicators that concern mortality, child mortality, nutrition, health, education, status of women, environment, and civil liberties that allow us to establish whether a majority of people are progressing toward or have reached a point where their basic human needs are being met.

It is the development of the ability to meet these needs in a sustainable and equitable way that Canadian aid should support. We believe this can best be achieved through human resource development.

A second question would be whether Canada should be more strategic in its aid program and concentrate on a few regions or sectors. Our answer is tentatively yes. It should be more strategic in relation to its overall goals, which are or should be to assist the poorest countries and the poorest groups within developing countries to meet their basic human needs.

We do not believe, however, that too narrow a concentration, either geographically or sectorally, would serve Canada's interests well or those of its partners in the developing world. The Canadian program should be, as we've said, more

[*Translation*]

I will try to give you the view of an organization having a very special niche. World University Service of Canada wants mainly to offer universities and colleges across the country opportunities for exchange and education as well as for sponsoring refugees and providing assistance to developing countries.

The specific recommendation we would like to make would be that opportunities for Canadians, especially young college and university graduates, to participate in development work overseas, should be a priority for Canadian aid policy.

As you know, there are many young people across the country who will one day be leaders such as people sitting today at this table. I really stress this recommendation and I ask you to support us with government.

Gilles Latour is now going to review 3 or 4 issues that we would like to comment.

M. Gilles Latour (directeur des programmes, Entraide universitaire mondiale du Canada): Nous allons passer en revue en effet quelques–unes des nombreuses questions qui sont soulevées au cours de ce débat, en particulier par les ONG. Le premier point peut se présenter sous la forme de la question suivante: est–ce que le Canada doit concentrer son aide sur les plus démunis? Notre réponse est oui. Le Canada doit concentrer son aide sur les plus démunis, qu'il s'agisse de pays ou de groupes cibles à l'intérieur de ces pays ou même dans des pays jouissant d'un revenu moyen ou un très large segment de la population reste toujours incapable de satisfaire ces besoins humains les plus fondamentaux.

Un peu plus tôt au cours de la séance, nous avons tenté de produire une définition de la pauvreté. À part les indices du PIB, de la croissance ou du revenu annuel moyen par habitant, il existe des indicateurs sociaux se rapportant à la mortalité, à la mortalité infantile, à la nutrition, à la santé, à l'éducation, à la condition féminine, à l'environnement et aux libertés civiles qui nous permettent de vérifier si les besoins humains fondamentaux sont satisfaits ou sur le point d'être satisfaits pour la majorité de la population.

L'aide canadienne devrait encourager le développement durable et équitable de la capacité à répondre à ces besoins. Nous estimons que le développement des ressources humaines est le meilleur moyen d'y parvenir.

La deuxième question est de savoir si le Canada devrait adopter une attitude plus stratégique dans son programme d'aide et se concentrer sur des régions ou secteurs particuliers. Nous répondons provisoirement par l'affirmative. Le Canada devrait adopter une approche plus stratégique pour atteindre ses buts généraux qui sont ou devraient être l'assistance aux pays les plus pauvres et aux groupes les plus démunis des pays en voie de développement, afin de les aider à satisfaire leurs besoins fondamentaux.

En revanche, nous ne croyons pas qu'une trop grande concentration sur une région géographique ou sur un secteur servirait les intérêts du Canada ni ceux de ses partenaires dans le monde en voie de développement. Comme nous l'avons dit,

[*Texte*]

strategic in relation to its goal by focusing its support on developing the capacity of community-based groups, of institutions, and of public administrations to acquire the knowledge, skills and material means to generate self-sufficiency, to provide essential services, to assure the respect of basic rights and security for all.

• 1115

It is our opinion and experience that this can best be achieved by at once supporting the development of grass-roots organizations and local NGOs, in other words the development of a strong civil society able to counter the power of government but also to strengthen education and training institutions, their access and free operation; to guarantee a broadening, an increase of local human capacity; and finally to reinforce also the ability of various levels of government to support these processes effectively and efficiently and to administer the delivery of basic services, in other words, again, human resource development.

The next question that is often raised in this context, and certainly in recent days even, is whether Canadian aid should be tied to human rights. Our answer is that Canadian aid directed to the poor and disenfranchised, particularly when it is delivered through NGOs—non-governmental organizations—should not be tied to human rights.

On the other hand, bilateral aid, which is direct or directly supports governments that are consistent and unrepentant human rights violators, should be curtailed. Only those programs that foster exchanges between nationals and institutions of those countries and the outside world where democratic values and law-based systems prevail should be maintained.

We very strongly believe that, in addition to humanitarian assistance and development aid for the poor, links between Canadian individuals and institutions and their counterparts in countries where human rights violations occur should be maintained and strengthened. The development of a strong civil society and a broadly based cadre of well-informed and progressive professionals, managers and public servants can only support the gradual development of democratic processes respectful of basic human rights.

The last question, among so many of course, that we would like to raise here and provide a short answer to is the following. Do we have or should we have a strategy for building support for Canada's aid program? We at WUSC—and we think we share this with many NGOs—answer yes, we do.

Briefly, it is to increase opportunities for Canadians, especially young Canadians, and in our particular case university and college students and recent graduates to become involved in and to participate directly in Canada as well as overseas in development work. It is also to increase our promotion of opportunities across the country to learn and understand international issues and development processes.

[*Traduction*]

le Canada devrait adopter une approche plus stratégique pour atteindre le but qu'il s'est fixé en concentrant son aide afin que les groupes communautaires, les institutions et les administrations publiques soit mieux en mesure d'acquérir les connaissances, les compétences et les moyens matériels pour pouvoir atteindre l'autosuffisance, offrir les services essentiels, assurer le respect des droits fondamentaux et la sécurité pour tous.

À notre avis et d'après notre expérience, le meilleur moyen d'y parvenir est d'appuyer à la fois le développement des organismes communautaires et des ONG locales, c'est-à-dire le développement d'une société civile forte qui soit capable de faire contrepoids au pouvoir du gouvernement, mais également de renforcer les établissements d'enseignement et de formation et de garantir leur accès libre et leur indépendance; de permettre un élargissement et une augmentation de la capacité humaine locale; et enfin d'accroître la capacité des divers paliers de gouvernement d'appuyer ces processus de manière efficace et d'administrer la prestation des services fondamentaux, ce qui correspond, encore une fois, au développement des ressources humaines.

L'autre question souvent soulevée dans ce contexte, et surtout récemment, est de savoir si l'aide canadienne devrait être liée aux droits de la personne. Nous estimons que l'aide canadienne destinée aux pauvres et aux personnes privées de leur liberté, en particulier lorsqu'elle est dispensée par les ONG, les organisations non gouvernementales, ne devrait pas être liée aux droits de la personne.

En revanche, il faudrait supprimer l'aide bilatérale directe ou qui appuie directement des gouvernements qui bafouent régulièrement sans remords les droits de la personne. Dans de tels cas, il ne faudrait maintenir que les programmes d'échange entre les ressortissants et les institutions de ces pays et le monde extérieur respectueux des valeurs démocratiques et du droit.

Nous sommes convaincus qu'il faudra maintenir et renforcer les liens qui existent entre des particuliers et des institutions du Canada et leurs homologues des pays où les droits de la personne ne sont pas protégés, en plus de poursuivre l'aide humanitaire et l'aide au développement destinée aux pauvres. L'instauration d'une société civile forte et un cadre élargi composé de membres des professions libérales, de gestionnaires et de fonctionnaires bien informés et progressistes ne peut qu'encourager le développement graduel de processus démocratiques respectueux des droits fondamentaux de la personne.

Parmi les nombreuses questions qui se présentent, voici la dernière pour laquelle nous souhaitons vous présenter une réponse brève: avons-nous ou devrions-nous avoir une stratégie pour renforcer l'appui au programme d'aide du Canada? Pour les membres de l'EUMC et pour de nombreuses ONG, je crois, la réponse est affirmative.

En bref, cela consisterait à multiplier les possibilités pour les Canadiens, surtout les jeunes, et dans notre cas les étudiants des collèges et universités et les nouveaux diplômés de travailler et de prendre part directement, au Canada ou à l'étranger, aux activités de développement. Il faudra également mieux faire connaître les diverses occasions offertes au Canada de se renseigner sur les questions internationales et les programmes de développement, afin de mieux les comprendre.

[*Text*]

We believe these activities, which engage Canadians directly, lead to continuing support for international development and for the Canadian aid program, and ours should be an essential complement to overseas assistance.

In conclusion, we would like to emphasize again the two recommendations we made on page 4 of our report, which is that opportunities for Canadians, especially young college and university graduates, to participate in development work overseas should indeed be a priority for Canadian aid policy. The last one, Mr. Chairman, is that the human resource development in its broadest sense must also be a priority for Canadian aid policy.

I think we stayed under 10 minutes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes, you did. Thank you very much. I love discipline. We will have a period of questions until 12 p.m., starting with Mr. English.

Mr. English: Thank you, Mr. Chairman. I was caught by surprise. He asked me if I had any questions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have some but I just want be nice.

Mr. English: I have some too. In terms of development education domestically, in the OXFAM budget, which is very helpfully included in this publication here, there are some funds—education and public affairs, and domestic projects. I was wondering what education and public affairs are.

Clearly, this is probably part of it here. This document, this small magazine, annual review, is part of it. I know it's more than that. I was wondering if Mr. Brownstone could expand upon what education and public affairs means for an NGO like OXFAM. World University Service of Canada also talked about it in their presentation, so they may want to comment.

• 1120

Mr. Brownstone: Fundamentally, education is to develop heightened public consciousness and understanding, international aid, and ways of making it far more effective. Specifically, this kind of outlay on the part of OXFAM represents in part our implementation of our advocacy role—for example, appearances here and elsewhere advocating on issues of major policy with regard to development policy, with regard to elements of Canada's macro–policy, and respecting the World Bank, the IMF, the UN and so on. It is really part of our public affairs component.

Mr. English: It's 10% of your budget.

Mr. Brownstone: Yes.

Mr. English: I notice that one year it seems to be a little bit over 10% and then other years it is almost exactly 10%.

Mr. Brownstone: Well, for producing materials such as the brief being presented here, for producing this public information material, for developing tours... For example, we have a consistent policy of bringing our Third World partners here to

[*Translation*]

Nous estimons que ces activités auxquelles les Canadiens participent directement militent en faveur du soutien continu du développement international et du programme d'aide canadien et que notre rôle devrait continuer d'être le complément essentiel des activités de développement à l'étranger.

En conclusion, nous aimerions souligner deux recommandations que nous avons présentées à la page 4 de notre rapport. La politique canadienne d'aide devrait, en priorité, fournir aux Canadiens, particulièrement aux nouveaux diplômés des collèges et universités, la possibilité de participer aux activités de développement à l'étranger. La deuxième recommandation, monsieur le président, est la suivante: le développement des ressources humaines, dans son sens le plus large, doit constituer une priorité de la politique d'aide canadienne.

Je pense que nous n'avons pas dépassé les 10 minutes.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez raison. Merci beaucoup. J'aime la discipline. Nous aurons une période de questions jusqu'à midi. Nous allons commencer avec M. English.

M. English: Merci monsieur le président. Je suis tout surpris que le président me donne la parole.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai des questions à poser, mais je voulais tout simplement être poli.

M. English: Moi aussi, j'ai des questions. La première concerne la sensibilisation au développement au Canada. Le budget de l'OXFAM qui nous est fort utilement présenté dans cette publication fait état de fonds consacrés à la sensibilisation et aux affaires publiques, ainsi qu'aux programmes nationaux. J'aimerais savoir ce que recouvre les notions de sensibilisation et d'affaires publiques.

J'imagine que ce document, cette petite revue, le rapport annuel, fait partie de ces activités. Mais je pense qu'il y a plus que cela. Je me demande si M. Brownstone pourrait nous dire ce que signifie la sensibilisation et les affaires publiques pour une ONG comme OXFAM. Les représentants d'Entraide universitaire mondiale du Canada souhaiteront peut–être faire un commentaire, étant donné qu'ils en ont parlé dans leur exposé.

M. Brownstone: La sensibilisation vise essentiellement à aider la population à mieux comprendre l'aide internationale et à trouver des moyens de la rendre plus efficace. Pour OXFAM en particulier, ce type de dépense représente en partie la mise en oeuvre de son rôle de défense et couvre par exemple ses interventions, ici et ailleurs, pour présenter certains aspects importants de la politique de développement, de la politique macro–économique du Canada et des activités de la Banque mondiale, du FMI, de l'ONU, etc. Les affaires publiques regroupent tout cela.

M. English: Cela représente 10 p. 100 de votre budget.

M. Brownstone: Oui.

M. English: Il arrive que ce soit un peu plus de 10 p. 100, mais certaines années, c'est presque exactement 10 p. 100.

M. Brownstone: La production de documents comme ce mémoire que nous présentons aujourd'hui, ce document d'information du public, la préparation de tournées... Par exemple, nous avons pour politique de faire venir au Canada

[*Texte*]

tour Canada with a variety of forms of public development education. We have a very substantial AIDS program in Africa. Last year we had a popular education group from Africa tour Canada. They happen to use a puppet sort of technique for educating people about AIDS. We have a variety of these kinds of activities, which we define as part of our public information strategy, public education strategy.

The two main components are our ability to advocate and our ability to develop a modest but we hope fairly effective public education program.

My final comment would be that some of this is carried on in an active partnership with CIDA and its public participation program—

Mr. English: Which I think is a fine program too.

There is one thing I wonder about this particular aspect. I'm not opposing that allocation of funds, because I can see its purpose, but we heard yesterday from a representative from the North–South Institute, and we've heard continuously from other commentators, who tend sometimes to be economists, on the question of development assistance. We have heard that if the trade barriers—not simply tariffs but other barriers—were lowered in what used to be called the First World, what we call the richer part of the world, and secondly if subsidies, particularly in the area of agriculture, which are costing Europe, the United States, Canada and some other countries $300 billion and some odd a year, were eliminated, this would be far greater assistance for the poorer countries of the world than all the aid put together, which of course amounts to a very small percentage of that—about 10%, I guess, with those barriers.

Since we are negotiating today in Canada to relieve internal trade barriers, I'm wondering whether in terms of education that might not be a more efficacious route to achieving the ends of groups like this. It might be more effective to focus on those barriers, which are very much present still in Canada; certainly in the area of agriculture our subsidies are very high. We heard yesterday about a series of tariff and non–tariff barriers that exist that prevent goods from flowing. I've asked you this question because of this publication here, to Canada. I wonder if that might not be more efficacious than the types of things you are currently doing in terms of development education.

Mr. Brownstone: Well, it's part of the picture. Do you want me to answer that or. . .?

Mr. English: We can open it up.

Mr. Brownstone: Our approach in this whole area has been two–pronged. You will notice that we passed around this document, which is Bridgehead's catalogue. Bridgehead is a wholly owned subsidiary of OXFAM Canada. It is part of an international network of alternative trading organizations that is showing the way to a new form of trade in which the emphasis is on attacking the problems of poor producers, largely women in so–called Third World countries working in small local organizations.

[*Traduction*]

nos partenaires du Tiers monde pour participer à des tournées proposant divers types de sensibilisation de la population au développement. En Afrique, nous avons un important programme de sensibilisation au SIDA. L'an dernier, un groupe d'information populaire venu d'Afrique a fait une tournée au Canada. Les membres de ce groupe utilisent un genre de marionnettes pour informer la population sur le SIDA. Nous proposons différents types d'activités dans le cadre de notre stratégie d'information et de sensibilisation du public.

Nos deux éléments principaux sont notre rôle de défense et notre capacité à offrir un programme d'information de la population que nous espérons relativement efficace, quoique modeste.

Permettez–moi enfin de préciser que certaines de ces activités sont réalisées avec la collaboration active de l'ACDI, dans le cadre de son programme de participation du public. . .

M. English: Je pense moi aussi que c'est un bon programme.

Je me pose une question à ce sujet. Je ne suis pas contre cette utilisation des fonds, car j'en comprends l'utilité, mais nous avons entendu hier un représentant de l'Institut Nord–Sud et d'autres commentateurs, qui sont souvent des économistes, nous parler de l'aide au développement. Ces témoins nous disent que l'abaissement des barrières commerciales—et pas simplement des barrières tarifaires—dans les pays les plus riches du monde que l'on appelait autrefois le Premier monde, et l'élimination des subventions, en particulier dans le secteur de l'agriculture, qui coûtent chaque année environ 300 milliards de dollars en Europe, aux États–Unis, au Canada et dans certains autres pays, seraient beaucoup plus utile aux pays les plus pauvres du monde que toutes les aides réunies qui, bien entendu, représentent un très faible pourcentage—environ 10 p. 100, je crois de ces barrières.

Puisque nous sommes en train de négocier l'élimination des barrières au commerce interprovincial au Canada, je me demande, si, au plan de l'information, ce ne serait pas un moyen plus efficace d'atteindre les buts de groupes comme celui–ci. Il serait plus efficace de se concentrer sur les barrières qui sont toujours bien présentes au Canada; nous continuons d'accorder d'importantes subventions aux agriculteurs. Hier, nos témoins nous ont cité plusieurs barrières tarifaires et non tarifaires qui empêchent l'écoulement des marchandises. Je vous pose cette question à cause de cette publication destinée au Canada. Je me demande si ce ne serait pas plus efficace que les moyens que vous utilisez actuellement pour informer la population sur le développement.

M. Brownstone: Cela fait partie de l'ensemble. Voulez–vous que je vous réponde ou. . .?

M. English: Vous pouvez élargir, si vous le souhaitez.

M. Brownstone: Nous avons adopté une double approche. Vous remarquerez que le document que nous avons distribué contient le catalogue de Bridgehead. Bridgehead est une filiale en pleine propriété d'OXFAM Canada. Elle fait partie de notre réseau international de commerce de remplacement qui inaugure des formes nouvelles de commerce mettant l'accent sur les problèmes qu'éprouvent les producteurs pauvres, le plus souvent des femmes, qui travaillent dans de petites entreprises locales des pays du Tiers monde.

[*Text*] [*Translation*]

• 1125

Mr. English: We went through a GATT round very recently, as you know—

Mr. Brownstone: Yes. One of the strategies is not simply to talk about optional trade behaviour but actually to implement a viable process of development that meets the needs of the poor.

Our second thrust has been at the advocacy level, and it's not simply a narrow question of lowering Canadian tariff barriers. It has to do with the whole framework of international trade as it's developing now, which is imposing penalties on most of the so–called Third World through encouraging these countries, for example, to abandon policies of internal food security and substitute for them an export strategy involving basically agricultural and other primary commodities, in which the terms of trade are always against the producing countries.

This general framework is one that militates and it has to be tackled in every aspect. It's not simply a matter of tariffs. For example, I could put forward the proposition—

Mr. English: Could I just interrupt you for a second? We came through a recent GATT round where the losers, in the terms of your economist colleagues, are said to be among the poorer nations in Africa. They're the ones who didn't do well in the last round in 1980. The reason the latest round started—the Uruguay Round—was because of the failure to include agriculture in the GATT since 1948.

We've had NGOs involved in development education for a long time. In the negotiations of the GATT in Canada we didn't hear the argument that the people who were suffering in that round were going to be the poor. We did hear it very much about Canadian farmers and supply management domestically, but it seemed to me an odd omission given the number of people we know are involved in development assistance operations. I'd be curious about what others think, actually.

Mr. Brownstone: This is not because the NGOs haven't taken a position. They have not been heard.

Mr. English: I grant that, but—

Mr. Brownstone: They have not been heard in these forums.

Ms Latrémouille: I think you're quite right that NGOs have to look at the whole issue of economic justice, trade and so on. In fact what the CCIC brief and what many NGOs say in reference specifically to the role of trade and the whole role of Canada in terms of international relations is quite relavent to this.

In the last ten years NGOs have also linked domestically, not just to inform or educate people about the Third World but to engage in common struggles and in building a common agenda. We know our own security, whether it be economic or otherwise, is intimately linked with our viability as a nation.

M. English: Vous savez qu'une série de négociations du GATT vient tout juste de prendre fin. . .

M. Brownstone: Oui. Une des stratégies vise à ne pas se contenter de définir un comportement commercial possible, mais de mettre véritablement en oeuvre un processus viable de développement qui prenne en compte les besoins des pauvres.

Deuxièmement, nos autres efforts se situent au niveau de la défense des intérêts, et la question ne se limite donc pas à l'abaissement des barrières tarifaires canadiennes. Il faut se pencher sur toute la structure du commerce international qui se met en place actuellement et qui impose des pénalités à la plupart des pays dits du tiers–monde en les encourageant par exemple à abandonner leurs politiques de sécurité alimentaire interne et à les remplacer par une stratégie d'exportation mettant l'accent essentiellement sur les produits agricoles et autres matières premières pour lesquelles les conditions du commerce sont toujours moins avantageuses pour les pays producteurs.

Cette structure générale est pernicieuse et il faut en examiner tous les aspects. Ce n'est pas uniquement une question de tarifs. Par exemple, je pourrais proposer. . .

M. English: Permettez–moi de vous interrompre un instant. Nous sortons juste d'une série de négociations du GATT dont on dit que les perdants, pour employer les termes de vos collègues économistes, comptent parmi les pays les plus pauvres d'Afrique. Ce sont des pays qui n'avaient pas fait bonne figure au cours des négociations de 1980. C'est justement parce que le GATT ne contenait aucune disposition sur l'agriculture depuis 1948, qu'il a fallu ouvrir cette dernière série de négociations appelées *Uruguay Round*.

Les ONG participent depuis longtemps à la sensibilisation de la population au développement. Pendant les négociations du GATT au Canada, personne n'a dit que les grands perdants des négociations seraient les pauvres. On a beaucoup parlé des agriculteurs canadiens et des organismes nationaux de gestion de l'offre, mais cet oubli me semble étrange, étant donné le nombre de personnes qui s'intéressent aux activités d'aide au développement. J'aimerais savoir ce qu'en pense les autres.

M. Brownstone: Ce n'est pas parce que les ONG n'ont pas pris position, mais tout simplement parce qu'on ne les a pas écouté.

M. English: Je vous l'accorde, mais. . .

M. Brownstone: On ne les a pas invité à ces négociations.

Mme Latrémouille: Je pense que vous avez raison de souligner que les ONG doivent s'intéresser à toute la question de la justice économique, du commerce, etc. De fait, le point de vue présenté par le CCCI dans son mémoire et par de nombreuses ONG relativement au rôle du commerce et au rôle général du Canada en matière de relations internationales est tout à fait pertinent.

Depuis une dizaine d'années, les ONG ont coordonné leurs efforts au pays, pas uniquement pour informer la population sur le tiers–monde, mais pour faire front commun et bâtir un ordre du jour commun. Nous savons que notre propre sécurité, économique ou autre, est intimement liée à notre viabilité en tant que nation.

[*Texte*]

As to the question of GATT or NAFTA, organizations like OXFAM, CUSO or Inter Pares have been quite involved in the debates surrounding these issues. We do it in solidarity with the social justice movements in our own country that are involved at that level.

Mr. English: I agree you've made that support, but I think Mr. Volpe would agree with me. When the debate was on about the latest GATT round we heard so much about supply management in Canada and we heard almost nothing about the fact that many of the poorest countries in the world were going to be worse off under this GATT round.

I was wondering if I could change the focus very quickly and ask a question the chairman might normally ask. He has focused in his questioning on the accountability of NGOs, pointing out in the government–to–government bilateral development assistance there is accountability and CIDA is accountable through Parliament. His question, as is appropriate for a person who is a former chair of the public accounts committee, is how are NGOs accountable?

I was wondering if I could direct that to WUSC. How do we know NGOs are accountable? I don't mean to direct it at you for any particular reason, but I thought you might want to comment on it. It might be helpful to us in coming to terms with this issue, which the chairman with his characteristic eloquence has raised fairly regularly.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I know we've had some financial difficulties at the World University Service.

Mr. Jean–Louis: Yes, and I'm glad to report they are well behind us.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I would hope so, but how do you account to the people of Canada, for example?

• 1130

Mr. Jean–Louis: I think we do, in a variety of ways. A number of NGOs, including those who are around the table today, do administer projects overseas, some of which are funded by CIDA, some by the World Bank, and so on. There is strict accounting and there is strict monitoring of the impact of those projects, and I think it's fair to say—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): To whom? To whom are you accountable?

Mr. Jean–Louis: To the clients, whether they be CIDA or the developing countries that have actually hired us to undertake those projects. I think it's fair to say that the NGOs have had a pretty good record in administering projects that produce success.

I think we are also accountable in terms of the development education that we do undertake, in the impact it has had on people like yourselves who are now very concerned about the Third World issues, as well as about trade, and so on.

[*Traduction*]

Des organismes comme OXFAM, SUCO ou Inter Pares ont beaucoup participé aux débats entourant ces questions dans le cadre du GATT ou de l'ALÉNA. Nous le faisons par solidarité avec les mouvements de justice sociale canadiens qui oeuvrent à ce niveau.

M. English: Je reconnais que vous avez agi en ce sens, mais je pense que M. Volpe serait de mon avis. Lorsque le débat faisait rage sur les dernières négociations du GATT, on entendait beaucoup parler de la gestion de l'offre au Canada, mais on passait pratiquement sous silence le fait que ces négociations du GATT contribueraient à aggraver la situation de nombreux pays parmi les plus pauvres du monde.

J'aimerais maintenant changer rapidement de domaine et poser une question que l'on entend généralement dans la bouche du président. L'obligation de rendre compte des ONG est en effet un sujet qui l'intéresse. Il a souligné que l'aide bilatérale directe de gouvernement à gouvernement est assortie d'une obligation de rendre compte et que l'ACDI doit, elle aussi, rendre des comptes au Parlement. Cette question, tout à fait appropriée pour un ancien président du Comité des comptes publics est la suivante: de quelle manière les ONG rendent–elles des comptes?

J'aimerais poser cette question à l'EUMC. Qu'est–ce qui nous prouve que les ONG doivent rendre des comptes? Je vous pose cette question sans aucune idée préconçue, tout simplement parce que je pense que vous avez peut–être quelque chose à nous dire à ce sujet. Vous commentaires nous aideront peut–être à mieux comprendre cette question que le président soulève assez régulièrement, avec l'éloquence qui le caractérise.

Le coprésident (M. Gauthier): Je sais qu'Entraide universitaire mondiale a éprouvé certaines difficultés financières.

M. Jean–Louis: Oui, mais j'ai le plaisir de vous faire savoir que cela est désormais chose du passé.

Le coprésident (M. Gauthier): Je l'espère bien, mais pouvez–vous nous dire par exemple, comment vous rendez des comptes aux Canadiens.

M. Jean–Louis: Je pense que nous rendons des comptes de plusieurs manières. Plusieurs ONG, dont certaines sont représentées ici aujourd'hui administrent à l'étranger des programmes qui sont financés par l'ACDI, par la Banque mondiale, etc. Les résultats de ces programmes font l'objet d'un contrôle rigoureux et je pense qu'il est juste de dire. . .

Le coprésident (M. Gauthier): À qui? À qui rendez–vous les comptes?

M. Jean–Louis: À nos clients, que ce soit l'ACDI ou les pays en voie de développement qui nous ont engagés pour entreprendre ces programmes. Je crois qu'il faut dire que les ONG ont donné la preuve qu'elles savent administrer des programmes capables de donner de bons résultats.

Je pense que nous sommes également imputables pour les campagnes d'éduction au Développement que nous entreprenons, pour les conséquences qu'elles ont eues sur des gens comme vous–même, qui vous intéressez de près aux questions du tiers–monde, du commerce, etc.

[*Text*]

The accountability comes in administering the projects, reporting on them, and monitoring them. It comes in the impact we have on young Canadians, which is part of our brief. It comes through what we see as to how those young Canadians have now become successful leaders in our organizations and in the business world, and are able to have an impact.

I've tried not to skirt the question, but that's the best answer I can provide. Perhaps my colleagues can add to it.

Ms Latrémouille: The accountability question is manyfold, of course. We are accountable to donors, to CIDA, to our own partners, and to ourselves, as a constituency, and so on and so forth. We are accountable through audits, through evaluations, and all these.

But we know that, as a community, we must also have a fairly critical look at ourselves. In this process a very recent example is where the CCIC has launched a whole process to develop a code of ethics that would govern how NGOs see and self–certify themselves, in terms of governance issues, advertising issues, and even the notion of what is meant by real development.

So we are in the process of critically looking at ourselves to make it very publicly known that we have standards by which we abide and the public will have these standards to look at and judge us by.

Mr. English: That code is currently being developed.

Ms Latrémouille: That code has been in the works for two years and currently is being debated quite actively within the NGO community.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Ms Latrémouille.

M. Paré: Ma première question d'adresse à M^me^ Latrémouille.

Dans le mémoire d'Inter Pares, entre autres recommandations, vous dites qu'il est nécessaire qu'une loi encadre les activités de l'ACDI. J'aimerais que vous me disiez en gros quels sont les problèmes que cette loi viendra corriger.

Deuxièmement, seriez–vous favorables à ce que l'ACDI soit administrée par un conseil d'administration?

Mme Latrémouille: Une loi du Parlement exigerait une reddition de comptes au Parlement concernant tous les objectifs et programmes de l'ACDI. Ainsi, l'ACDI ne pourrait pas changer au fil des années, à mesure que les impératifs d'un gouvernement ou d'un autre changent. Donc, il y aurait une continuité et une cohérence qui seraient acceptées globalement dans un projet de loi. On ne peut pas facilement déranger un programme de l'ACDI quand il y a une loi qui encadre l'Agence.

Pouvez–vous me rappeler votre deuxième question?

M. Paré: Est–ce que vous seriez favorables à ce que l'ACDI soit gérée par un conseil d'administation?

Mme Latrémouille: Nous croyons que l'ACDI doit rester à l'intérieur du cadre du processus politique, du cadre gouvernemental proprement dit. Nous ne verrions pas d'objections à ce qu'il y ait, par exemple, un conseil consultatif

[*Translation*]

Notre obligation de rendre compte touche l'administration des programmes, leur contrôle et le compte–rendu des résultats. Nous avons également une responsabilité à l'égard de l'influence que nous avons sur les jeunes Canadiens, comme nous l'exposons dans notre mémoire. Les jeunes Canadiens qui occupent des postes de direction dans nos organismes et dans le monde des affaires et qui ont le pouvoir de changer les choses, sont la preuve vivante que nous remplissons notre mission.

Voilà la meilleure réponse que je peux vous faire. J'ai essayé de répondre franchement à cette question, mais peut–être que mes collègues auront quelque chose à rajouter.

Mme Latrémouille: L'obligation de rendre compte est bien entendu multiple. Nous devons rendre des comptes aux donateurs, à l'ACDI, à nos partenaires, à nous–mêmes, en tant que représentants de notre groupe, etc. Nous sommes soumis aux vérifications et aux évaluations.

Mais nous savons que nous devons par ailleurs porter nous–mêmes un regard critique sur nos activités. Un exemple très récent de ce type de contrôle nous a été fourni par le CCCI qui a proposé un code d'éthique qui amènerait les ONG à s'auto–évaluer par rapport à certains aspects tels que la gestion, la publicité et même la notion de développement réel.

Nous avons décidé de lancer un processus d'examen critique de nos activités et de faire savoir que nous respectons des normes que le public peut examiner et utiliser pour nous juger.

M. English: Ce code est actuellement en cours d'élaboration.

Mme Latrémouille: Le code est en préparation depuis deux ans et fait l'objet actuellement d'un débat intense parmi les ONG.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci M^me^ Latrémouille.

Mr. Paré: My first question is for Ms Latrémouille.

The brief by Inter Pares contains several recommendations including one asking for an act imposing a framework for CIDA activities. Could you tell me basically what are the problems this act would solve?

Secondly, would you recommend that CIDA would be administered by a board of directors?

Ms Latrémouille: An act of Parliament would make CIDA accountable to Parliament for all its objectives and programs. In this way, CIDA wouldn't change from one year to the other according to various governments' policies. Continuity and consistence would be globally guaranteed by the act. It wouldn't be easy to change a CIDA program if the agency was protected by an act of Parliament.

Could you remind me of your second question?

Mr. Paré: Would you accept that CIDA would be administered by a board of directors?

Ms Latrémouille: We think that CIDA should remain within the political process framework, the governmental structure per se. For instance, we would support an advisory board that would supervise the whole area of ODA. Mr.

[*Texte*]

qui viserait l'ensemble de l'APD. Winegard a fait allusion à cela. Cependant, quand j'entends parler d'un conseil d'administration, j'ai l'impression qu'on veut rendre l'ACDI plus indépendante du processus politique. Inter Pares ne croit pas que c'est le chemin à suivre.

M. Paré: J'ai une autre question pour la dame qui vient d'Afrique du Sud. J'ai oublié son nom.

Vous avez dit une chose que je trouve très rafraîchissante. Beaucoup de groupes sont venus nous parler de l'Afrique. Au bout du compte, cela finit par être un peu désespérant. Vous êtes arrivée avec une bouffée d'oxigène en disant que vous croyez que l'Afrique du Sud réussira peut–être à placer l'Afrique à l'agenda international. J'aimerais que vous nous en disiez un peu plus sur cette question.

Ms Shange: I think that's very true, especially because, following a lot of disasters that have happened in Africa, people in the north seem to say write off the whole of Africa. Although South Africa is a new democracy, it has the infrastructure, space, and opportunities to try to develop the whole of the subregions. It is those opportunities that need to be grabbed and utilized and deployed, so that there can be a ripple effect into the rest of Africa.

[*Traduction*]

Winegard mentioned this. However, I am under the impression that the whole idea of a board of directors would be to take CIDA away from the political process. Inter Pares doesn't think this is the way to go.

Mr. Paré: I have another question for the lady who comes from South Africa, I forgot her name.

You said something that sounded very refreshing. Many groups we've heard spoke about Africa. After a while, it's a little bit depressing. You brought us hope when you said that you believe that South Africa maybe would be able to put Africa on the international agenda. I would like you to elaborate on this.

Mme Shange: Je crois qu'on peut dire en effet que les pays du Nord ont eu tendance à rayer l'Afrique de leurs préoccupations, surtout après les nombreuses catastrophes qui ont frappé ce continent. Pourtant, l'Afrique du Sud est une démocratie nouvelle. Elle dispose de l'infrastructure, de l'espace et des possibilités qui lui permettront peut–être de développer l'ensemble des régions du continent. Ce sont ces possibilités que nous devons saisir et exploiter dans l'espoir de faire boule de neige dans tout le reste de l'Afrique.

• 1135

For example, when the process of political freedom was on, a lot of African countries said that if South Africa with its infrastructure messes it up, the rest of us will not forgive you, and I think they're right. That is why I think we have a responsibility. There's a strong hope that we will take Africa into the global agenda and make sure we are not left on the fringes, because that's what is happening now.

They're pushing us out on the fringes of the global society, because either we're butchering each other or we are finishing each other, but there is hope. The South African situation, which has been so explosive over the years—it has been a miracle to see that suddenly there's a mosaic type of society, a rainbow society with diversity but still managing to work, to start off with a program of reconciliation, reconstruction and development, so that peace can be sustained there.

At the moment we can say that peace is still fragile, so there's been a lot of things. . . A lot of us on the inside did not expect certain things to happen that are happening, and we are grabbing those opportunities to show that it is possible, with goodwill, to reconcile elements that have been fighting for years, elements that have not been realized that you can form unity in diversity.

I think there's hope. As you are watching on your TV, you realize for the first time that the philosophy that has been working around of non–democracy development of South Africa for everybody has actually been realized. The spirit of reconciliation, although it has only been a month now, is permeating through a lot of areas within society. Even to the north of us they are beginning to ask how they can have their own economic wealth, which will siphon off a lot of incentives

Par exemple, au moment des négociations politiques, beaucoup de pays d'Afrique affirmaient, à juste titre, qu'un échec en Afrique du Sud serait inexcusable, compte tenu de l'infrastructure dont nous disposons. C'est pourquoi je dis que nous avons une certaine responsabilité. Il est fort probable que nous serons en mesure de placer l'Afrique à l'ordre du jour des affaires internationales, afin qu'elle ne soit pas laissée pour compte, comme c'est actuellement le cas.

Les peuples africains sont relégués en marge de la société mondiale, parce qu'ils s'entregorgent ou s'exterminent. Mais l'espoir semble renaître. La situation a été explosive pendant de nombreuses années en Afrique du Sud. C'est un miracle de voir soudain émerger une mosaïque sociale, une société pluriraciale dont la diversité ne l'empêche pas de fonctionner, d'entamer un programme de réconciliation, de reconstruction et de développement afin d'instaurer une paix durable.

Pour le moment, on peut dire que la paix est encore fragile et qu'il y a beaucoup de choses à faire. . . Certains événements prennent beaucoup d'entre nous par surprise et nous profitons de ces occasions pour montrer qu'il est possible, avec de la bonne volonté, de réconcilier des éléments qui sont combattus pendant des années, des éléments dont on n'aurait jamais pensé qu'ils pouvaient cohabiter harmonieusement malgré leurs différences.

Je pense qu'il y a de l'espoir. On peut voir à la télévision que les principes consistant à refuser tout développement non démocratique de l'Afrique du Sud ont porté fruit. Cette ère nouvelle n'a commencé que depuis un mois à peine, mais déjà l'esprit de réconciliation pénètre toute l'atmosphère de la société. Même les populations du Nord réclament leur part de la richesse économique qui engendrera de nombreuses autres possibilités de développement et d'investissement et qui

[*Text*]

for further development and investment and show that we can protect the effectiveness of the investment deployed in South Africa.

There is hope and that needs to be sustained. The north must support this democracy if it believes in democracy at all. The hope is that this democracy can spill over into the rest of Africa and there can be a new concept about Africa, as opposed to always being the beggar and always being unable at all to think and be creative and be sustained. That's what the direction of aid assistance could be. That is why I say that if we look at these alternatives, grab those opportunities and deploy our energies into those opportunities, we're going to see changes.

Mr. Mills: We've heard a number of NGOs, and there are a lot of similarities and a lot of differences. The one problem that I can see with this whole thing. . . I believe NGOs are delivering the product in the best way possible, but the one bad program that does occur is the one we're going to hear about. That's the reality of the media and CNN and all of those things.

How do we administer? How do we get rid of the bad NGO? If you talk to the embassies and some of the government people, they will tell you that one of the big problems with more aid and emphasis on NGOs is that they have very narrow interests and many times they fall over each other. They're not coordinated in their activities, they're very focused on *their thing*, and they compete with each other.

• 1140

How do we handle the administration? I'm throwing that out to all of you, I guess. How do we get it so that it works together to really accomplish the purpose, the best bang for the buck, so to speak?

Mr. Latour: It's the whole program there in your question for NGOs.

I think the first thing that all of us would say is that NGOs indeed have a lot to learn about how to work together, and they have had their share of failures or poor performances.

I think there are a number of ways of addressing this. First of all, I will address the question that you start out with about what I'd call the bad project that dominates the headlines.

Whether it's CIDA, an NGO, or whatever the origin, I think the responsibility is on us through our information programs, through our development education activities and through—and I come back to what we were saying earlier—the direct involvement in Canada or overseas of Canadians to broaden the factual knowledge, the knowledge of issues, the understanding and the discussion, so that generally the public can approach this type of partial information and put it in context.

I think it is information. I think that's largely our responsibility and probably we should increase the efforts to do that, not only individually, not only in the competitive way you're talking about, and not only to attract interest and support to our individual organizations, but collectively. That's being done through CCIC, among other efforts. There have been collective efforts.

[*Translation*]

permettra à l'Afrique du Sud de donner la preuve qu'il peut garantir l'efficacité des investissements dont elle fait l'objet.

L'espoir est là et il faut l'entretenir. Si les pays du Nord croient en la démocratie, ils doivent donner leur appui à cette nouvelle nation. Nous espérons que cette démocratie se répandra dans le reste de l'Afrique et que notre continent se débarrassera de son image d'éternel quémandeur incapable de réflexion, de créativité et de constance. Voilà à quoi pourrait servir l'aide. C'est pourquoi je dis qu'en examinant les options, en saisissant les occasions et en y consacrant toutes nos énergies, nous sommes capables de provoquer des changements.

M. Mills: Après avoir entendu de nombreux ONG, nous avons noté beaucoup de similitudes et beaucoup de différences. Le seul problème que je vois dans tout cela. . . Je suis convaincu que les ONG font leur travail de leur mieux, mais on parle toujours des programmes qui posent problème. C'est comme cela que ça se passe dans les médias, que ce soit CNN ou les autres.

Comment garantir une bonne administration? Comment nous débarrasser des mauvaises ONG? Si vous posez la question au personnel des ambassades et à certains fonctionnaires, ils vous diront qu'il est difficile d'accorder une aide et un soutien accru aux ONG, étant donné qu'ils ont des champs d'intérêt très limités qui se chevauchent souvent. Les ONG ne coordonnent pas leurs activités, elles font chacune leur petite affaire de leur côté et se livrent concurrence entre elles.

Comment pourrions–nous améliorer l'administration? Je vous pose la question. Que pouvons–nous faire pour assurer une meilleure coordination et ainsi atteindre nos objectifs, c'est–à–dire optimaliser les ressources, pour ainsi dire?

M. Latour: Votre question englobe tout le travail des ONG.

À mon avis, la première chose que nous pourrions tous dire, c'est que les ONG ont encore beaucoup à apprendre sur la façon de travailler de conserve, et elles ont eu leur part d'échec et de mauvais résultats.

Je pense qu'il existe plusieurs pistes de solution. Je vais d'abord répondre à votre question sur ce que j'appellerais le projet mal agencé qui fait les manchettes.

Qu'il s'agisse de l'ACDI, d'une ONG ou d'un autre organisme, j'estime qu'il nous appartient, en faisant appel à nos programmes d'information et à nos programmes d'éducation en matière de développement, et—j'en reviens à ce que je disais plus tôt—en participant directement à des projets conduits à l'étranger, de renforcer notre connaissance des dossiers, afin que la population soit en mesure de faire la part des choses.

C'est essentiellement une question d'information. J'estime qu'il nous appartient plus qu'à tout autre d'intensifier nos efforts en ce sens, non seulement à titre individuel, mais à titre collectif, et pas uniquement non plus dans l'esprit de concurrence dont vous avez parlé, et qui consiste à éveiller l'intérêt de la population envers chacune de nos organisations et d'amener la population à soutenir nos efforts. Pour l'heure, cela se fait notamment sous l'égide du Conseil canadien pour la coopération internationale (CCCI). Il y a eu des efforts concertés.

[*Texte*]

How do you deal with the image of tumbling over each other and falling over each other? I think it's a caricature of a reality that may exist in a partial way but does not show the whole picture.

Certainly one approach that's been underlined many times here, particularly by Ms Kabir from Bangladesh, is working with our partners overseas. That is a reality that's happening more and more among NGOs. It's not to be at the level of the NGOs, the voluntary organization's imperialists, who a little bit like the governments come into the countries and decide this is their aid program and this is what they want them to do with it. We're asking for that to change.

Among our own practices, we have stressed over and over and have ourselves had to learn and are still learning how to work with and through partners in supporting partners rather than attempting to do the work ourselves. I think we learn how to avoid the pitfalls you mention overseas as well as in Canada by working that way.

That's part of the answer.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ms Blanchard.

Ms Blanchard: Around this table you have four organizations. We all work together. For example, Ms Kabir is a partner of CUSO; she's also a partner of Inter Pares.

I have worked very closely with WUSC at volunteer centres for the past three or four years. We work very closely together because we don't do the same things. We have complementary activities, but we can also do a lot together to save money and be more effective and efficient in the way we work. OXFAM and CUSO do a lot of joint programming.

Through CCIC and other mechanisms, we have learned very much here in Canada as NGOs to work together and to make sure that we not only don't step on each other's toes, but that we don't work at cross–purposes. Especially in light of the reduced resources, we have been forced to do that more and more.

Also for our partners in the south, it makes much more sense to see us working together from what we have to bring to the issues or to the problems based on our histories, and so on.

Mr. Mills: Are there any out there who don't participate?

Ms Blanchard: I don't know. We work in alliances with a lot of groups. I don't know who works in isolation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I think Madam Seabrooke wanted to say something.

Ms Karen Seabrooke (Program Officer for Asia, Inter Pares): Thanks.

I just wanted to respond a little bit to your question and to the responses that were already given.

• 1145

NGOs in Canada do have quite a bit of commonality. There has been incredible cooperation, particularly in the last couple of years. This is not to say we don't have our differences too, but a lot of inter–agency work takes place between NGOs in Canada. The code of ethics Lise was referring to is an important element of what you're talking about in terms of sorting out the NGOs.

[*Traduction*]

Comment pouvons–nous corriger cette réputation que nous avons de nous marcher sur les pieds, de nous bousculer pour occuper le même terrain? J'estime que cette caricature, si elle est parfois justifiée, dépeint mal la réalité.

L'un des moyens souvent évoqués ici, notamment par M^me^ Kabir du Bangladesh, est de travailler avec nos partenaires outre–mer. C'est une pratique qui se répand de plus en plus parmi les ONG. Il ne faut pas faire comme certaines ONG, comme les impérialistes des organismes bénévoles qui, un peu à l'instar des gouvernements, dictent leur volonté aux pays qu'ils aident sous prétexte que ce sont leurs programmes d'aide. Nous demandons que cela change.

Pour notre part nous avons dû apprendre et nous continuons d'apprendre à travailler avec nos partenaires ou à leur confier des responsabilités au lieu de tenter de tout faire nous–mêmes. En travaillant de cette façon, nous apprenons à éviter les pièges dont vous avez parlé, à l'étranger aussi bien qu'au Canada.

C'est là un élément de réponse.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Blanchard.

Mme Blanchard: Quatre organisations sont représentées autour de cette table. Nous travaillons tous ensemble. Par exemple, M^me^ Kabir est l'une des partenaires de CUSO; elle est aussi l'une des partenaires de Inter Pares.

J'ai travaillé en étroite collaboration avec l'EUMC dans des centres de bénévoles au cours des trois ou quatre dernières années. Nous travaillons très bien ensemble parce que nous ne faisons pas les mêmes choses. Nos activités sont complémentaires, mais nous pouvons aussi entreprendre de nombreux projets ensemble pour réduire les dépenses et augmenter notre efficacité et notre efficience. OXFAM et CUSO réalisent ensemble de nombreux projets.

En travaillant au sein du CCCI notamment, les ONG canadiennes ont appris à collaborer entre elles et à éviter de se marcher sur les pieds. Étant donné la diminution de nos ressources, nous avons été bien obligés de travailler de plus en plus ensemble.

Par ailleurs, il est bien plus logique que nous conjuguions nos forces dans l'intérêt de nos partenaires des pays du Sud.

M. Mills: Y a–t–il des ONG qui ne participent pas?

Mme Blanchard: Je ne sais pas. Nous travaillons de concert avec de nombreux groupes. Je ne sais pas s'il y en a qui travaillent isolément.

Le coprésident (M. Gauthier): Je crois que M^me^ Seabrooke voulait ajouter quelque chose.

Mme Karen Seabrooke (agent de projet, Inter Pares): Merci.

Je voulais tout simplement répondre à votre question et réagir à certaines réponses.

Les ONG du Canada font énormément de choses ensemble. Il existe une coopération incroyable entre elles surtout depuis quelques années. Cela ne veut pas dire que nous n'avons pas nous aussi nos différences. Le code d'éthique dont a parlé Lise est un élément important qui devrait aider les ONG à travailler de façon plus ordonnée.

[*Text*]

I also wanted to say our southern partners in the last few years have really been challenging us as northern NGOs to look at our own relevance also within our own societies. That's what a number of NGOs in the past few years have been struggling with, how we can not just support our colleagues in other countries by giving financial assistance or technical assistance but how we can work to help transform the context we all live in, including the economic model that is such a predominant factor in that context.

The way that appears to be the one chosen to do it in a number of other NGOs is to really begin to link up with social change forces domestically, both to try to bring an international perspective to the work women's groups and farmer's groups and other organizations are doing in Canada and to try to internationalize the domestic agenda as well. That's a very important factor.

I really believe it is an important moment for NGOs in the north these days to be looking at what we can do within our own contexts and how we can build relationships with organizations here in Canada to engage them more in the global context and to try to provide the kind of real solidarity we all need to be able to transform things.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'd like to put this question to all of you because comment has been made to us over the last two months in our meetings with NGOs and others. First of all, we've tried to find out how many NGOs there are in Canada, including universities, which are active. We didn't get that answer yet from CIDA but we'll get that some day.

Are there too many NGOs in your opinions? Should they be better coordinated? If so, by whom? We've been told an ombudsman is required. We've been told a multi–partheid committee would be useful. What are your comments to this committee, which has to write a report on these matters?

Ma deuxième question, madame Blanchard, concerne l'imputabilité. On parle d'imputabilité ici. Vous êtes imputable à vos clients, vous êtes imputable à l'ACDI, mais vous n'êtes pas imputable au Parlement directement. Le Parlement est la meilleure source d'information pour les Canadiens et les Canadiennes qui veulent savoir si leur argent a été dépensé de façon correcte et efficace.

Nous posons deux questions. Est–ce qu'il y a trop de ONG ou si elles sont mal coordonnées? Est–ce qu'on devrait avoir une agence pour les coordonner? Deuxièmement, que pensez–vous de l'imputabilité?

Mme Blanchard: Il est très difficile de dire s'il y en a trop quand on ne sait pas combien il y en a.

Le coprésident (M. Gauthier): Cela fait deux mois qu'on essaie de le savoir, nous aussi. Puisque vous vous parlez entre vous, vous devriez avoir une idée du nombre.

Mme Blanchard: Je travaille dans le mouvement social depuis 30 ans. Je crois que, si l'on tient compte de l'ampleur des questions et des problèmes qui nous préoccupent, il n'y aura jamais assez d'organismes, de gens qui se rassemblent et qui se réunissent en collectivité pour combattre des injustices ou pour faire avancer des dossiers. Il est très difficile de répondre à cette question. Tous les groupes sont des groupes dûment formés qui reçoivent du financement.

[*Translation*]

Je voulais aussi ajouter que depuis quelques années, nos partenaires des pays du Sud mettent les ONG du Nord au défi d'évaluer la pertinence de leur action au sein même des sociétés auxquelles elles appartiennent. Ainsi, depuis quelques années, nous sommes plusieurs au sein des ONG à essayer de voir comment nous pouvons non seulement aider nos collègues des autres pays en leur accordant une aide financière ou technique, mais aussi comment nous pouvons aider à transformer le monde dans lequel nous vivons en transformant notamment notre modèle économique qui joue un rôle si prépondérant dans nos vies.

Certaines ONG ont donc entrepris de travailler de concert avec les groupes nationaux militant en faveur de changements sociaux afin de donner au travail des groupes féministes, des groupes d'agriculteurs et d'autres organisations du Canada une dimension internationale. C'est là un facteur très important.

J'estime que les ONG du Nord doivent saisir l'occasion d'évaluer ce qu'elles font dans le contexte canadien et les moyens qu'elles doivent mettre en oeuvre pour nouer des liens avec d'autres organisations canadiennes afin de les amener à travailler dans une perspective plus globale et de créer cette véritable solidarité sans laquelle nos efforts échoueront.

Le coprésident (M. Gauthier): Certains des commentaires qui nous ont été faits par des ONG et d'autres groupes au cours des deux derniers mois d'audience m'amènent à vous poser à tous cette question. D'abord, nous avons tenté de dénombrer les ONG actives au Canada, universités comprises. L'ACDI ne nous a toujours pas fourni cette réponse, mais nous l'obtiendrons un jour.

À votre avis, y a–t–il trop d'ONG? Devraient–elles être mieux coordonnées? Si oui, par qui? On nous a dit qu'il faudrait créer un poste d'ombudsman. On nous a dit qu'un comité multipartite serait utile. Quelle réponse pouvez–vous nous donner, à nous qui devons rédiger un rapport sur toutes ces questions?

My second question, Ms Blanchard, has to do with accountability. We speak of accountability around here. You are accountable to your clients, to CIDA, but you are not directly accountable to Parliament. Parliament is the best source of information for Canadians who want to know whether their tax dollars have been spent effectively and efficiently.

We ask two questions. Are there too many NGOs or are they poorly coordinated? Should there be a coordinating agency? Secondly, what is your view of accountability?

Ms Blanchard: It is very difficult to say if there are too many NGOs when we don't know how many there are.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): For the past two months, we have also been trying to discover this. Since you do speak to each other, you must have an idea of how many there are.

Ms Blanchard: I've been working in the social movement for 30 years. I believe that, given the scope of the issues and of the problems with which we deal, there will never be enough agencies, enough people who work together to fight injustice or to achieve progress. It is very difficult to answer that question. All of the groups that receive funding are duly constituted.

[*Texte*]

Le coprésident (M. Gauthier): Est–ce qu'ils pourraient être mieux coordonnés?

Mme Blanchard: Je pense que la coordination s'est beaucoup améliorée depuis quelques années. Elle va s'améliorer encore davantage, parce qu'il y a de moins en moins de ressources et qu'on trouve des façons différentes de travailler.

• 1150

Quant à l'imputabilité, on est imputables à l'ACDI, à nos donateurs et à nos partenaires. On est aussi, par définition, imputables au Parlement si on est imputables à l'ACDI. Si on était directement imputables au Parlement, cela augmenterait drôlement votre fardeau de travail.

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, l'organisme de coordination, vous n'y croyez pas. L'ombudsman ou le comité. . .

Mme Blanchard: Je ne vois pas comment cela pourrait améliorer l'imputabilité. On est tous sujets à des vérifications annuelles. Tout le monde peut avoir accès à nos livres. On a des vérifications régulièrement.

Le coprésident (M. Gauthier): Je parle pas surtout des dépenses.

Mme Blanchard: Vous parlez de la qualité de. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je sais que cela existe. Il y a même des mesures comptables et des liens assez forts qui existent entre l'ACDI et les ONG. C'est surtout au niveau de. . .

Mme Blanchard: De la qualité de la programmation. . .

Le coprésident (M. Gauthier):. . .l'optimisation des ressources techniques. C'est ce qu'on appelle en anglais *value for money*.

Are we getting value for our money? That's what Canadians are saying. I must remind you there's a Canada fortress out there. Fortress Canada—

Ms Blanchard: Compared to the private sector?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): —exists. Compared to whoever you answer to, your shareholders or your stakeholders. That's the question, because I don't think any of you ever submitted yourselves to a value–for–money audit, at least not in terms of the government itself.

Ms Blanchard: We would like to.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): CIDA has had that and it has been highly criticized.

Ms Blanchard: I think NGOs would gain a lot from having that kind of evaluation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Brownstone, you had a comment, sir.

Mr. Brownstone: I'll subscribe to what Lise has said about never enough NGOs. Let me just add a couple of footnotes to what she said about coordination and so on.

CCIC is a potentially powerful vehicle for doing this. But there's also a growing tendency for NGOs to work as consortia in major activities—a kind of voluntary attempt to compensate for overlapping and lack of resources. The other is an

[*Traduction*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could they be better coordinated?

Ms Blanchard: I think that coordination has been greatly improved these last few years. It will continue to improve because the resources are decreasing and we are finding different ways of carrying out our work.

As to accountability, we are accountable to CIDA, to our donors and to our partners. We are, too, by definition accountable to Parliament because we are accountable to CIDA. If we were directly accountable to Parliament, you would have to work much harder.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): A coordinating agency, you don't believe in that. The ombudsman or the committee. . .

Ms Blanchard: I don't see how it could improve accountability. We all get audited every year. Anybody can have access to our books. We have regular audits.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm not only talking about expenses.

Ms Blanchard: You are talking about the quality of. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I know it exists. There are even accounting systems and strong ties between CIDA and the NGOs. It's mostly at the level of. . .

Ms Blanchard: The quality of the programs. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): . . .optimizing technical resources. That's what they call "value for money".

En avons–nous pour notre argent? C'est ce que les Canadiens veulent savoir. Je vous rappelle qu'il y a une forteresse canadienne là–bas. La forteresse canadienne. . .

Mme Blanchard: Par rapport au secteur privé?

Le coprésident (M. Gauthier): . . .existe. Par rapport aux personnes à qui vous êtes tenus de rendre compte, vos actionnaires ou les intéressés. C'est là la question, je ne pense pas qu'aucun d'entre vous ait jamais fait l'objet d'une vérification de rentabilité, du moins sous la forme qu'utilise le gouvernement.

Mme Blanchard: Nous aimerions cela.

Le coprésident (M. Gauthier): L'ACDI a fait l'objet de ce genre de vérification et on l'a beaucoup critiquée.

Mme Blanchard: Je pense qu'une telle évaluation aiderait beaucoup les ONG.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Brownstone, vous vouliez faire un commentaire?

M. Brownstone: Je suis d'accord avec Lise lorsqu'elle dit qu'il n'y aura jamais trop d'ONG. Je voudrais ajouter quelques remarques à ce qu'elle a dit au sujet de la coordination.

Le CCCI pourrait faire cela très efficacement. Mais l'on constate également que les ONG ont tendance à se regrouper pour exécuter des projets importants—une sorte de tentative spontanée visant à compenser à la fois le chevauchement et

[*Text*]

encouraging—to put it mildly—policy of CIDA for the strong preference for dealing with consortia and lead agencies in the NGO community. So these factors out there are really contributing to more coherence.

Some of the problems with the multiplicity of NGOs that I think we should put before you here—if you haven't heard them already—have to do with the confusion in the public about a great variety of NGOs working in this or that area and with a problem with fund–raising in a situation in which the private donor sector has been shrinking for the last few years.

This of course is exacerbated by certain constraints from the public sector with regard to our income. So there are these problems. We've had reports written by people addressing the question of multiplicity. They have tended to encourage greater coordination if not mergers with groups of NGOs, particularly those with very compatible perspectives and values and projects.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The committee has heard that message quite clearly.

Mr. Volpe: What is it that would cause multiplicity of NGOs that would be overlapping in the types of work they would be delivering?

Mr. Brownstone: Overlapping is impossible in a world in which we can—we're really barely touching the problem. If you put together all the work of all the Canadian NGOs and compare it, for example, in terms of impact with aspects of bilateral and multilateral aid, the IMF and World Bank—

Mr. Volpe: I don't want to take a look at that. I don't want you to answer the macro–question. When you answered my colleague, Mr. Mills, there was a sense—and I think you just repeated it in addressing the chairman's question—that there are some good NGOs and some that are less effective. Part of the reason comes from the fact that there are people out there who are doing similar things in similar places. I don't want to address the general need for NGOs.

I was wondering why, for example, if you're working in South Africa, I would want to be tempted to do the same thing in South Africa when there are probably other opportunities to do better work in other places. Am I being illogical?

• 1155

Mr. Brownstone: What has happened in some of these instances is that certain Canadian NGOs—let's confine ourselves—have taken a lead role in these countries and there isn't that kind of problem of overlap. There's more of a tendency—

Mr. Volpe: But they can't do the work unless they get the funds and have the support of clientele back home.

Mr. Brownstone: Yes, that's right.

Mr. Volpe: You've said that now you're beginning to have difficulties fund–raising and you're having support problems in your clientele. Is that because you're getting bad competition from people back home?

Mr. Brownstone: Bad competition?

[*Translation*]

l'absence de ressources. L'autre aspect est la politique incitative—pour dire le moins—de l'ACDI qui accorde une forte préférence aux regroupements égalitaires ou pyramidaux des ONG. Tous ces éléments renforcent la cohérence du système.

Les problèmes que pose le nombre d'ONG et dont nous devrions vous parler ici, si vous n'êtes pas déjà au courant—porte sur la confusion qu'introduit dans l'esprit des citoyens le grand nombre des ONG qui travaillent dans ces différents domaines et qui ont des problèmes de financement, au moment où le secteur des donateurs privés s'est fortement rétréci ces dernières années.

Cela se combine bien entendu aux contraintes financières que nous impose le secteur public. Ces problèmes existent. Il y a eu des études sur la question de la multiplicité des ONG. Cela a encouragé la coordination des efforts des ONG, voire la fusion de certains groupes d'ONG, en particulier des organisations qui avaient des perspectives, des valeurs et des projets compatibles.

Le coprésident (M. Gauthier): Ce message a été très clairement communiqué au comité.

M. Volpe: Comment expliquer le grand nombre des ONG et le chevauchement de leurs activités?

M. Brownstone: Il est difficile de parler de chevauchement puisque nous avons tout juste commencé à nous attaquer au problème. Si l'on ajoute tout le travail que font les ONG canadiennes et qu'on le compare, par exemple, pour ce qui est des effets sur différents aspects de l'aide bilatérale et multilatérale, à ce que font le FMI et la Banque mondiale. . .

M. Volpe: Ce n'est pas ce qui m'intéresse. Je ne veux pas que répondiez à cette question très générale. Lorsque vous avez répondu à mon collègue, M. Mills, j'ai cru comprendre—et je crois que vous l'avez répété lorsque vous avez répondu à la question du président—que certaines ONG sont bonnes et d'autres qui l'étaient moins. Cela s'explique en partie parce qu'il y a des gens dans ces pays qui font les mêmes choses aux mêmes endroits. Je ne veux pas aborder la question de la raison d'être des ONG.

Je me demande, pourquoi, par exemple si vous travaillez en Afrique du Sud, je voudrais faire la même chose en Afrique du Sud alors qu'il existe probablement d'autres pays qui en ont plus besoin. Est–ce illogique?

M. Brownstone: Ce qui s'est produit dans certains cas, c'est que des ONG canadiennes—limitons–nous à celles–ci—ont joué un rôle de leader dans ces pays et cela a évité le chevauchement des activités. Il s'agit davantage d'une tendance. . .

M. Volpe: Mais elles ne peuvent effectuer le travail si elles n'ont pas les fonds et l'appui de leur clientèle au Canada.

M. Brownstone: Oui, vous avez raison.

M. Volpe: Vous avez déclaré que vous commenciez à éprouver des difficultés de financement et des problèmes de motivation de votre clientèle. Est–ce parce qu'il y a des gens qui vous font au Canada une mauvaise concurrence?

M. Brownstone: Une mauvaise concurrence?

[*Texte*]

Mr. Volpe: Well, competition that's less effective and therefore producing a negative climate amongst your clientele of supporters and fund–raisers.

Mr. Brownstone: Perhaps some of the others can answer this question.

Ms Latrémouille: I think it's a bit too narrow to phrase the questions in terms of whether there are too many NGOs, whether we overlap, whether we multiply resources. What we've said in a number of our briefs is that if we apply criteria that are based on viability and sustainable human development, of course there is a lot of our work, including the work of NGOs, that is not developmental, that is not viable.

In terms of the capacity for NGOs to survive with shrinking resources, competing in terms of donors and in terms of resources, I think the answer would be that those that are relevant and those that have sound, strong solidarity relationships with their partners will be the ones to in fact deliver the goods and survive in the end. It comes down to the question of the quality of the work, not so much whether there are too many doing quality work. Surely if there are too many doing quality work, there are not too many. We wouldn't have the problem.

Mr. Volpe: Then is there a problem of public perception and fund–raising?

But tell me something. Perhaps it's not a question I should address to you, but I've been thinking about this for a while. I think WUSC and CUSO are both dealing with students and education. You're not in competition, are you?

Ms Blanchard: CUSO was dealing with graduates in the 1960s. We have evolved over the decades and we are no longer the Canadian University Service Overseas. CUSO means nothing in terms of its letters. That's one of the reasons why the so–called volunteer–sending organizations have been working together over the past few years. We realized there was this perception out there that we were all doing the same things, and we are not.

CUSO is working with NGOs in the south. The average age of the Canadians we send overseas now is around 40. They are people, most of them coming from the social movement in Canada, working in the social movement in the south. What we're fostering and nurturing is the people–to–people connection through organizations that share a common interest, a common agenda.

WUSC can tell you what they're doing. It's not the same thing. But it makes the point that somebody was making earlier about development education and the perception of the public that there are a lot of us doing the same things.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are you going to change your name to reflect what you're doing?

Ms Blanchard: No. We tried. We had competitions and so on, but we're so well known as CUSO. It's a marketing issue.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You understand our difficulties with the perception in the real world out there, Canadians looking at you and asking what you stand for. You say, well, I don't send any university—

[*Traduction*]

M. Volpe: Et bien, une concurrence moins efficace, ce qui amène les gens qui vous appuient et vous financent à modifier leur attitude à votre égard.

M. Brownstone: Je me demande si d'autres témoins pourraient répondre à cette question.

Mme Latrémouille: D'après moi, il ne s'agit pas seulement de savoir si les ONG sont trop nombreuses, si leurs activités se chevauchent et si nous divisons nos ressources. Nous avons déjà dit à plusieurs reprises dans le mémoire que si l'on applique des critères qui se fondent sur la viabilité et le développement humain durable on constate qu'une bonne partie de notre action, y compris celles des ONG, qui n'est pas destinée au développement, n'est pas rentable.

Pour ce qui est de la capacité des ONG à survivre avec des moyens réduits, à conserver leur clientèle de donateurs et leurs ressources, il me semble que les ONG qui ciblent bien leur action et qui maintiennent des relations étroites et solidaires avec leurs partenaires seront celles qui survivront le mieux. Il s'agit en fait de la qualité des activités et non pas tant du fait qu'il y a trop d'ONG qui font un travail de qualité. Il est évident que s'il y avait trop d'organismes qui faisaient un travail de qualité, on ne pourrait pas se plaindre. Il n'y aurait pas ce problème.

M. Volpe: Ce serait donc plutôt un problème d'image et de financement?

Mais j'ai une question à vous poser. Je ne devrait peut–être pas la poser à vous, mais cela fait un moment que j'y pense. L'EUMC et CUSO sont deux organismes qui travaillent auprès des étudiants dans le domaine de l'éducation. Est–ce que vous ne vous faites pas concurrence?

Mme Blanchard: CUSO s'occupait des diplômes universitaires au cours des années 1960. Notre organisme a changé avec le temps et nous ne sommes plus le service universitaire canadien pour l'étranger. Le sigle CUSO ne veut plus rien dire. C'est une des raisons pour lesquelles les organismes qui envoient des bénévoles concertent leurs efforts depuis quelques années. Nous avons constaté que le public pensait que nous faisions tous la même chose, ce qui n'est pas le cas.

CUSO travaille avec des ONG dans le Sud. L'âge moyen des Canadiens que nous envoyons à l'étranger est à l'heure actuelle d'environ 40 ans. Ce sont des personnes qui viennent pour la plupart des groupes d'action sociale au Canada et qui travaillent dans le même domaine dans le Sud. Nous tentons de favoriser et de développer les rapports de personne à personne par le truchement d'organismes qui s'intéressent aux mêmes questions et aux mêmes types d'activités.

L'EUMC peut vous dire ce qu'elle fait. Ce n'est pas la même chose. Mais cela confirme ce que disait quelqu'un plus tôt au sujet de l'éducation au développement et le fait que le public croit qu'il y a beaucoup d'organismes qui font la même chose.

Le coprésident (M. Gauthier): Allez–vous changer de nom pour mieux refléter vos activités?

Mme Blanchard: Non. Nous avons essayé. Nous avons organisé des concours, mais nous sommes tellement connus sous le nom de CUSO. C'est une question commerciale.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous comprenez les problèmes que cela pose pour ce qui est de votre image auprès du public, les Canadiens vous regardent et se demandent qui vous représentez. Et vous dites, nous n'envoyons pas d'universitaires. . .

[*Text*]

Ms Blanchard: We say nothing. This is a problem we've tried to resolve over the years, but we've been existing for more than 30 years and people know CUSO. Most people know now, except maybe the members of this committee.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The vast majority of Canadians don't know that.

Ms Blanchard: We have 60,000 people giving donations to CUSO, so that's a pretty good sampling of the population.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Seabrooke.

Ms Seabrooke: The point I wanted to make was really that so many issues are interrelated. There is so much need that I can't... I can understand the competition for funding, that there's a limited amount of resources out there, and so on. The NGO community as a whole, however, shares certain values and goals and there's a great deal of room for all of us to be supporting the work we support but also collaborating. Sometimes it makes a lot of sense for different NGOs and groups to be working in the same place because we can have a greater impact than if just one or two of us were working there, as in South Africa.

[*Translation*]

Mme Blanchard: Nous ne disons rien. C'est un problème que nous tentons de résoudre depuis des années. Mais cela fait 30 ans que nous existons et les gens savent ce qu'est le CUSO. La plupart des gens le savent, sauf peut–être les membres de ce comité.

Le coprésident (M. Gauthier): La plupart des Canadiens ne le savent pas.

Mme Blanchard: Il y a 60 000 personnes qui font des dons à CUSO, ce qui est un échantillon de la population assez représentatif.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Seabrooke.

Mme Seabrooke: Je voulais simplement souligner que toutes ces questions sont reliées entre elles. Il y a tellement de besoins que—Je peux comprendre que ces organismes doivent lutter pour obtenir leur financement, puisque les ressources sont limitées. Cependant, les ONG, en tant que groupes, partagent certaines valeurs et certains objectifs et nos activités ne risquent pas beaucoup de se chevaucher, mais il ne faut pas oublier la collaboration. Il est parfois bon que plusieurs ONG et autres groupes travaillent au même endroit parce que notre action a beaucoup plus d'effet que s'il y avait un ou deux groupes seulement qui travaillaient ensemble, comme c'est le cas en Afrique du Sud.

• 1200

But this interrelatedness of issues is connected to your discussion about education and CUSO and what it would take to make education work well. We talk about this too. The important thing though is that, again, all issues and processes are interrelated and sometimes you put more emphasis on one than on the other, but it's always important to have the context.

Le fait que ces questions soient reliées entre elles a rapport avec votre discussion de l'éducation et de CUSO et des façons d'améliorer l'éducation. Nous parlons également de cela. Il ne faut toutefois pas oublier que toute ces questions et ces actions sont reliées entre elles et que s'il arrive que l'on accorde davantage d'importance à l'une qu'à l'autre, il faut toujours tenir compte du contexte.

It's just not so easy, you know; it's not so clear–cut to speak in terms of too many NGOs or too few NGOs. There's a hell of a lot to be done and we do it in certain ways, in certain places, together or alone.

Cela n'est pas toujours facile, vous le savez; il est difficile de savoir s'il y a trop d'ONG ou pas assez. Il y a beaucoup à faire et nous le faisons à notre façon, dans certains endroits, seuls ou avec d'autres.

I wanted actually to... That's what I remember. I wanted to—

En fait, je voulais... Voilà ce dont je me souviens. Je voulais...

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You'd better be brief because I'm going to interrupt you.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous invite à être brève, car sinon je vais devoir vous interrompre.

Ms Seabrooke: Yes, it's really brief.

Mme Seabrooke: Oui, ce sera très bref.

I just wanted to leave on a high note by talking about some work that we have been engaged in with an organization in Bangladesh called BRAC, Bangladesh Rural Advancement Committee.

Je voulais terminer sur une note positive et parler du travail que nous avons accompli avec une organisation du Bangladesh qui s'appelle le BRAC, Bangladesh Rural Advancement Commitee.

We managed to obtain the support of CIDA in 1985–86 for a non–formal education program undertaken by BRAC. At the start—in 1985–86—they set up 40 schools. It was a very flexible program because the kids who were going to these primary schools were also working in the fields and taking care of animals, so they had to be able to go out and do that.

En 1985–1986, nous avons réussi à obtenir l'appui de l'ACDI à un projet éducatif non traditionnel mis sur pied par le BRAC. Au départ—en 1985–1986—on avait créé 40 écoles. C'était un programme très souple parce que les enfants qui allaient dans ces écoles primaires travaillaient également dans les champs et s'occupaient du cheptel. Il fallait donc leur permettre de combiner tout cela.

At the same time, the community put together the huts and houses that the schools were based in—

Parallèlement, la collectivité a construit des locaux, des maisons pour les écoles...

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You may be pleased to know that this committee was already briefed on that in Montreal last Saturday. We had a session with somebody who talked about BRAC.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai le plaisir de vous faire savoir que l'on nous a déjà parlé de cela à Montréal samedi dernier. Un témoin nous a déjà parlé du BRAC.

[*Texte*]

Ms Seabrooke: Oh, did you?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Ms Seabrooke: Mr. Abed probably.

So now there are 40,000 schools.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I just wanted you to know that we know about this program and we are impressed.

Ms Seabrooke: Good.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have Mr. Latour who wants to make a comment.

Mr. Latour: Very briefly, Mr. Chairman.

Yes, I think NGOs, irrespective of whether there are too many or too few of them, those that will survive will survive because of the quality of their work in Canada—in terms of their education–information programs—and overseas where their energies mainly go. I also think, however—and that's very important; after our recent mid–life crisis, we reaffirmed that aspect in terms of the legitimacy to our constituency—that in our case CUSO has defined well where it is now.

Historically and still and more than ever by mandate and by mission, we are a campus–based organization and very committed to that part of the Canadian public and through that constituency, of course, to the public as a whole. That is a niche we occupy and we think is very important. So that age group and that particular social constituency remains very important for us.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Latour, on those words, I thank you very much for your contribution. I want to thank

M. Jean–Louis également, M^me^ Blanchard, plaisir de vous revoir et merci beaucoup

to our guests.

Madam Kabir, I hope you have a nice day in Canada and that you influence the people at work with CUSO to maybe change their name and inspire them to make a reality of it.

Madame Latrémouille merci beaucoup de votre patience encore une fois, je vous remercie du contretemps.

Ms Seabrooke, thank you very much for your contribution.

Madam Shange, we wish you very good luck and good success in your enterprises, and we hope that, like you, South Africa does make it. We know there are going to be some problems, that it's going to be something difficult, but we pray with you that this will be a success.

To Mr. Brownstone, thank you very much for your contribution today.

Mr. Brownstone: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. We would have many questions to ask you about your store on James Street. Can I make a commercial?

[*Traduction*]

Mme Seabrooke: Oh, vraiment?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

Mme Seabrooke: C'est sans doute M. Abbott.

Il y a maintenant 40 000 écoles.

Le coprésident (M. Gauthier): Je voulais simplement vous dire que nous sommes au courant de ce programme et qu'il paraît excellent.

Mme Seabrooke: Bien.

Le coprésident (M. Gauthier): Je crois que M. Latour voudrait faire un commentaire.

M. Latour: Très brièvement, monsieur le président.

Je pense que les ONG, qu'il y en ait trop ou trop peu, peu importe, celles qui vont survivre seront celles qui font du travail de qualité au Canada—pour ce qui est des programmes d'éducation et d'information—et à l'étranger où elles exercent le gros de leurs activités. Je pense également toutefois—et cela est très important; après la crise de croissance que nous avons connue récemment, nous avons réaffirmé la légitimité de nos efforts vis–à–vis de clientèle—dans notre cas, CUSO a fort bien défini sa mission actuelle.

Traditionnellement, et plus que jamais, nous sommes une organisation universitaire, très engagée envers cette partie du public canadien et à travers elle, envers le public en général. C'est le créneau que nous occupons et nous pensons que cela est très important. Ce groupe d'âge et ce groupe social conserve une grande importance pour nous.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Latour, sur ces mots, je vous remercie beaucoup de votre intervention. Je voudrais remercier

Mr. Jean–Louis as well, Ms Blanchard, nice to see you again and thank you very much

à tous nos invités.

Madame Kabir, je vous souhaite un bon séjour au Canada et que vous réussissiez à inciter les gens qui travaillent avec CUSO à changer leur nom pour mieux refléter cet organisme.

Ms Latrémouille thank you very much. Once more, you have been patient, I thank you for that.

Madame Seabrooke, je vous remercie beaucoup de votre intervention.

Madame Shange, nous vous souhaitons bonne chance et bon succès dans vos entreprises, et nous espérons, tout comme vous, que l'Afrique du Sud s'en sorte. Nous savons qu'il y aura des problèmes, que cela sera très difficile, mais nous prions avec vous pour que cela soit un succès.

Monsieur Brownstone, je vous remercie beaucoup de votre intervention.

M. Brownstone: Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Nous aurions beaucoup de questions à vous poser au sujet de votre boutique de la rue James. Puis–je faire une annonce?

[*Text*]

Mr. Brownstone: Don't ask questions. Come and buy.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Come in and ask.

Thank you very much, all of you, for your contributions today. We will keep it in mind. Thank you very much.

This meeting is adjourned.

[*Translation*]

M. Brownstone: Ne posez pas de question. Venez–y et achetez–moi des choses.

Le coprésident (M. Gauthier): Entrez et demandez.

Merci beaucoup à tous d'être venus ici aujourd'hui. Nous tiendrons compte de vos commentaires. Merci beaucoup.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Rwandeses Patriotic Front:

Gérald Gahima, Coordinator for Diplomacy and Representative at the United Nations.

From the International Development Research Centre:

Keith A. Bezanson, President.

As an individual:

Warren Thorngate, Professor, Department of Psychology, Carleton University.

From Inter Pares:

Lise Latrémouille, Executive Director;

Karen Seabrooke, Program Officer.

From CUSO:

Lyse Blanchard, Executive Director;

Kushi Kabir, Coordinator of "Nijera Kori" (We do it Ourselves) in Bangladesh.

From OXFAM–Canada:

Meyer Brownstone, Chairperson;

Thabi Shange, Partner in South Africa

From World University Service of Canada:

Maxim Jean–Louis, President;

Gilles Latour, Director of Programmes.

TÉMOINS

Du front patriotique rwandais:

Gérald Gahima, coordonnateur de la diplomatie et représentant aux Nations unies.

Du Centre de recherches pour le développement international:

Keith A. Bezanson, président.

À titre personnel:

Warren Thorngate, professeur, département de Psychologie, Université Carleton.

De Inter Pares:

Lise Latrémouille, directrice générale;

Karen Seabrooke, agent de programmes.

De CUSO:

Lyse Blanchard, directrice générale;

Kushi Kabir, coordonnatrice de «Nijera Kori» (We do it Ourselves) au Bangladesh.

De OXFAM–Canada:

Meyer Brownstone, président;

Thabi Shange, partenaire en Afrique du Sud.

De l'Entraide universitaire mondiale du Canada:

Maxim Jean–Louis, président;

Gilles Latour, directeur de programmes.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Publicat

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 36
Thursday, June 9, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 36
Le jeudi 9 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairs: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

MEMBERS

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

MEMBRES

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 9, 1994
(60)

[*Text*]

The Prairies–Ontario Sub–Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:12 o'clock a.m. this day, in Room 269 West Block, the Joint Chair, the Honourable Senator Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senator Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis and Chuck Strahl.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Gerald Schmitz, Research Officer. *From the Canadian International Development Agency:* Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the Agricultural Institute of Canada: Roy Carver, Executive Director; Glenn Flaten, Past President; Stephen Thompson, representative of the International Agricultural Development Committee. *From the International Commission on Agricultural Research:* Joseph Hulse, Past President. *From the Grand Council of the Crees:* Ted Moses, Cree Ambassador to the United Nations; Bob Epstein, Advisor to the Grand Council. *From Inuit Tapirisat of Canada:* Rosemarie Kuptana, President; Mary May Simon, Member of the Board. *From the Metis National Council:* Marc LeClair, Chief Administrative Officer.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 10:26 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:34 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 11:58 o'clock a.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

PROCÈS–VERBAL

LE JEUDI 9 JUIN 1994
(60)

[*Texte*]

Le Sous–comité Prairies–Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 9 h 12, dans la pièce 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen, (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: L'honorable sénateur Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis et Chuck Strahl.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Gerald Schmitz, attaché de recherche. *De l'Agence canadienne de développement international:* Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De l'Institut agricole du Canada: Roy Carver, directeur général; Glenn Flaten, ancien président; Stephen Thompson, représentant du Comité international pour le développement de l'agriculture. *De la Commission internationale pour la recherche en agriculture:* Joseph Hulse, ancien président. *Du Grand Conseil des Cris:* Ted Moses, ambassadeur de la Nation Crie auprès des Nations Unies; Bob Epstein, conseiller au Grand Conseil. *De Inuit Tapirisat du* Canada: Rosemarie Kuptana, présidente; Mary May Simon, membre du conseil. *Du Conseil national des Métis:* Marc LeClair, administrateur en chef.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des présentations et répondent aux questions.

À 10 h 26 la séance est suspendue.

À 10 h 34 la séance reprend.

À 11 h 58, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, June 9, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 9 juin 1994

• 0913

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Welcome to the joint committee reviewing Canada's foreign policy. For the first period we have representatives of the important agricultural industry.

I understand there are two of you to make presentations and all of you will be available to participate in the discussion. I understand the two spokesmen are Roy Carver and Glenn Flaten. Who is to begin?

Mr. Roy Carver, the executive director of the Agricultural Institute of Canada, has the floor.

Mr. Roy Carver (Executive Director, Agricultural Institute of Canada): Thank you, Senator MacEachen.

With me today is Dr. Stephen Thompson, representing the International Agricultural Development Committee of the Agricultural Institute of Canada. We also have Dorothy Poole, who is our international programs coordinator and may be involved in answering some of the questions as well.

Glenn Flaten will make the other presentation on behalf of people interested in the agricultural area but also on behalf of the members of the Agricultural Institute of Canada. Glenn is also the past president of the Agricultural Institute of Canada. With Glenn is Dr. Joseph Hulse, who is the past president of the international commission on agricultural research.

I will make a presentation, then Glenn will make a presentation, and then we'll all answer questions combined, if that's okay.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We have until 10:30 a.m.

Mr. Carver: We would like to thank the committee for this opportunity to tell you about the Agricultural Institute of Canada and why we think the Canadian government should maintain a strong international agricultural development program.

The Agricultural Institute of Canada unites provincial institutes of agrologists—that is, agricultural professionals—and nine scientific societies. The AIC is a non–profit body directed by the member organizations that exist to serve its members in Canadian agriculture by improving communications between the various facets of the industry. The AIC provides a professional and scientific viewpoint on matters of concern in agriculture and cooperates with other organizations in Canada and around the world to further common interests.

• 0915

Professionals are employed in all phases of agriculture. Some work for federal and provincial governments in research, administration and extension. Others are on the agricultural faculties of Canadian universities and colleges. Still others work in private industry as self–employed consultants.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Bienvenue au comité mixte chargé de réviser la politique étrangère du Canada. Pour cette première période nous allons entendre des représentants de notre importante industrie agricole.

Je crois savoir que deux d'entre vous ont présenté des exposés et que vous pourrez tous ensuite participer aux discussions. Les porte–paroles sont Roy Carver and Glenn Flaten. Qui va commencer?

M. Roy Carver, le directeur général de l'Institut agricole du Canada, a la parole.

M. Roy Carver (directeur général, Institut agricole du Canada): Je vous remercie, monsieur le sénateur.

Je suis accompagné aujourd'hui de M. Steven Thompson, qui représente le comité du développement agricole international de l'Institut agricole du Canada. Il y a également Dorothy Poole, qui est la coordinatrice de nos programmes internationaux et qui est également prête à répondre aux questions que vous voudrez poser.

Glenn Flaten va présenter l'autre exposé au nom des personnes qui s'intéressent à l'agriculture mais également au nom des membres de l'Institut agricole du Canada. Glenn est le président sortant de l'Institut agricole du Canada. Glenn est accompagné de M. Joseph Hurse, qui est le président sortant de la Commission internationale de la recherche agricole.

Je vais donc présenter mon exposé, Glenn présentera le sien et vous pourrez poser des questions, si cela vous convient.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous avons jusqu'à 10h30.

M. Carver: Je voudrais remercier le comité de nous donner l'occasion de vous parler de l'Institut agricole du Canada et de la nécessité, pour le gouvernement canadien de conserver un volet important de développement agricole international.

L'Institut agricole du Canada regroupe les Instituts provinciaux d'agronomes—c'est à dire des professionnels de l'agriculture—et neuf sociétés scientifiques. L'IAC est un organisme sans but lucratif que dirigent ses organisations membres et qui a pour mission de servir ses membres en facilitant la communication entre les divers intervenants dans ce secteur. L'IAC fait connaître le point de vue de la profession et de la science sur les questions d'importance pour l'agriculture et collabore avec d'autres organismes canadiens et étrangers à la réalisation d'intérêts communs

L'agriculture emploie des professionnels à tous ses niveaux. Certains travaillent pour les gouvernements fédéral et provinciaux dans la recherche, l'administration et la diffusion. D'autres enseignent dans les facultés d'agronomie des collèges et universités du Canada. D'autres encore travaillent dans le secteur privé en qualité de consultants indépendants.

[*Texte*]

Over 5,000 men and women enjoy the benefits of membership in the Agricultural Institute of Canada. Some 15 committees are at work on various tasks including agricultural policy and international development.

AIC also publishes a number of internationally respected scientific journals: *The Canadian Journal of Animal Science*, *Plant Science*, *Soil Science*, *Agricultural Economics*, and a journal on agricultural and environmental ethics.

The Agricultural Institute of Canada has long been involved in influencing government decision–making as it affects agriculture. The AIC is known for its comprehensive and exhaustively researched presentations to the federal government on a range of issues including land use, pesticides, agricultural research, food safety, energy and international development. The Agricultural Institute of Canada works with Canada's foreign affairs department and other international development agencies to promote agricultural science in other parts of the world.

The International Agricultural Development Committee of the Agricultural Institute of Canada, known as the IADC, welcomes this opportunity to take part in the in–depth review of Canada's foreign policy. We will concentrate on the importance of Canadian leadership in providing assistance to agricultural and rural development to the less developed countries in Asia, Africa, Latin America and the Caribbean.

IADC is convinced that Canada is ideally suited, both in its agricultural expertise and in the strong commitment of all Canadians to providing help to the less fortunate, to play a lead role in guiding developing countries towards economic growth and food security based on strong agricultural industries.

The Canadian agricultural industry—professionals, agribusiness and grass–roots farmers—has been instrumental in transferring modern food production technology successfully to many developing countries over the past 40 years. Successful projects in agricultural and rural development are often the door–openers for more sophisticated development projects in telecommunications, transportation, manufacturing and joint ventures with Canadian business.

The International Agricultural Development Committee feels strongly that agriculture remains pivotal to Canadian activities in the developing world. The committee is deeply disturbed by the declining investment in agricultural and rural development by the international donor community, including CIDA. Agriculture is the key to food security, strong economic growth and sound communities in the developing countries. Agriculture is the field—excuse the pun—where Canada has the expertise to mount successful assistance projects and establish sound international relations.

[*Traduction*]

Plus de 5 000 hommes et femmes sont membres de l'Institut agricole du Canada. Une quinzaine de comités mis sur pied par l'Institut travaillent à diverses tâches dont la politique agricole et le développement international.

IAC publie également un certain nombre de revues scientifiques de renommée mondiale: la *Revue canadienne de zootechnie*, la *Revue canadienne de phytotechnie* la *Revue canadienne de la science du sol* la *Revue canadienne d'économie rurale* et une revue sur les problèmes éthiques de l'agriculture et de l'environnement.

L'Institut agricole du Canada a toujours cherché à influencer le gouvernement lorsqu'il s'apprêtait à prendre des décisions touchant l'agriculture. L'IAC est bien connue pour le mémoire détaillé et complet qu'il a présenté au gouvernement fédéral sur toute une série de questions, notamment l'aménagement du territoire, les pesticides, la recherche agricole, la sécurité alimentaire, l'énergie et le développement international. L'Institut agricole du Canada travaille avec le ministère des Affaires étrangères du Canada et d'autres organismes de développement international pour la diffusion de la science agricole dans toutes les régions du monde.

Le Comité du développement agricole international de l'Institut agricole du Canada, connu sous le signe IADC, est heureux d'avoir l'occasion de participer à cette révision en profondeur de la politique étrangère du Canada. Nous allons surtout souligner l'importance du rôle que doit jouer le Canada en matière d'aide au développement agricole et rural des pays non développés en Asie, en Afrique, en Amérique latine et dans les Antilles.

L'IADC est convaincu que le Canada est particulièrement bien placé, à la fois en raison de son expérience et de ses connaissances dans le domaine agricole, ainsi que de la volonté des Canadiens d'aider les pays moins fortunés, pour jouer un rôle de pointe et guider les pays en développement vers la croissance économique et la sécurité alimentaire basés sur une agriculture prospère.

L'industrie agricole canadienne—les professionnels, l'agro–alimentaire et les agriculteurs—ont participé activement au transfert des technologies modernes en matière de production alimentaire à de nombreux pays en développement depuis une quarantaine d'années. Les projets de développement agricole et rural qui sont couronnés de succès ouvrent bien souvent la porte à d'autres projets de développement plus sophistiqués dans le domaine des télécommunications, du transport, de la fabrication et à la mise sur pied de coentreprises avec des sociétés canadiennes.

Le Comité du développement agricole international est convaincu que l'agriculture doit demeurer un des grands accès de l'action du Canada dans le monde en développement. Le comité s'inquiète beaucoup de la réduction de l'aide accordée par les organismes donateurs internationaux, y compris l'ACDI, au développement agricole et rural. La sécurité alimentaire, la croissance économique et l'établissement de collectivités démocratiques dans les pays en développement passent nécessairement par le développement agricole. L'agriculture est un domaine où le Canada est particulièrement bien placé pour mettre sur pied des projets d'aide et établir de bonnes relations internationales.

[*Text*]

The IADC recognizes that agricultural assistance to developing countries must be beyond merely helping farmers to increase crop production. A redefinition of agriculture in development is required to emphasize its linkage to other developmental priorities: poverty alleviation, employment creation, food security, environmental protection and enhancement, reducing rural migration, and most importantly, providing opportunities for women.

Sustainability of the soil base for food production is essential, but sustainability must be viewed in a wider context. Projects in agriculture must be sustainable in social, cultural, political and economic contexts. The beneficiaries of the support to the recipient country must take ownership of the project. The project must become self–sustaining, with neither the personal direction nor the funding of the original donor agency.

• 0920

In our view, it is time to recognize that smaller–scale development projects come closer to meeting the needs of the majority of the population and should be emphasized over expensive megaprojects. The goal of development should be to enhance the potential for the people of developing countries to help themselves to supply a major part of their food requirements, to improve their competitiveness in world markets and to improve their standard of living, which would enable them to become active trading partners with Canada.

Many NGOs and NGIs in the international aid field consist of people motivated by compassion and concern for fellow men, women and children, who live in deprived and often desperate circumstances.

The membership of the Agricultural Institute of Canada and other professional organizations like it provide a vast and powerful resource that can be called upon for involvement in carrying out assistance projects. The expertise and competence of professionals within these organizations span an array of fields, many of which we view as crucial to professional and humanitarian development, including the production of food. Professionals and scientists in these organization programs contribute their time and their expertise on a voluntary basis. Consequently, with a relatively small investment from Canada's foreign aid budget, development assistance projects with lasting impact can be mounted.

As funds for international development are increasingly constrained, it is essential that Canada focus its resources on the programs and projects in which Canada has a unique advantage and where urgent need exists.

In the area of food security, for example, Canada should undertake a long–term program of international research and development covering plant breeding for drought tolerance, soil and water management in drought–stressed regions, and the maintenance and management of strategic foodstocks.

[*Translation*]

L'IADC reconnaît que l'aide agricole aux pays en développement ne doit pas se limiter à une simple augmentation des récoltes. Dans le domaine du développement, l'agriculture doit être redéfinie et considérée sous l'angle de ses liens avec d'autres priorités de développement: la lutte contre la pauvreté, la création d'emplois, la sécurité alimentaire, la protection et l'amélioration de l'environnement, l'arrêt de l'immigration rural, et, plus important encore, l'amélioration de la condition féminie.

La conservation des sols utilisés pour la production alimentaire est un élément essentiel mais la durabilité doit s'apprécier en fonction d'un contexte plus large. Les projets agricoles doivent être durables compte tenu du contexte social, culturel, politique et économique. Les bénéficiaires de l'aide accordée aux pays étrangers doivent prendre en main le projet proposé. Les bénéficiaires doivent assurer la durabilité du projet, sans que l'agence donatrice initiale ait accordé un appui en personnel ou en capital.

Nous estimons que le moment est venu de reconnaître que ce sont les projets de développement de petite taille qui répondent le mieux aux besoins de la majorité de la population et qui devraient être préférés aux mégaprojets coûteux. Le développement doit avoir pour objectif d'amener les gens des pays en développement à s'aider eux–mêmes et à produire la plus grande partie de leurs besoins alimentaires, à améliorer leur compétitivité sur les marchés internationaux, à améliorer leur niveau de vie, et d'en faire ainsi, par la suite, des partenaires commerciaux actifs du Canada.

La plupart des ONG et des ING qui travaillent dans le domaine de l'aide internationale sont formées de gens qui agissent par compassion et intérêt pour les hommes, femmes et enfants qui vivent dans des conditions difficiles et souvent désespérées.

On peut demander aux membres de l'Institut agricole du Canada et des autres organisations professionnelles comparables de participer à des projets d'assistance en y apportant toutes les connaissances et l'expérience qu'ils possèdent. Les connaissances que possèdent les professionnels qui font partie de ces organismes sont très diverses et portent sur des domaines dont la plupart jouent un rôle essentiel dans le développement professionnel et humanitaire, y compris la production alimentaire. Les professionnels et les scientifiques qui travaillent aux programmes mis sur pied par ces organismes contribuent bénévolement leur temps et leurs connaissances. C'est ce qui permet de mettre sur pied des projets d'aide au développement qui ne nécessitent qu'un investissement relativement faible par rapport à l'aide étrangère totale accordée par le Canada, mais qui ont un effet durable.

Avec la diminution comptante des fonds réservés au développement international, il est essentiel que le Canada consacre ses ressources aux programmes et aux projets qui conviennent particulièrement bien à notre pays et qui répondent à un besoin urgent.

Dans le domaine de la sécurité alimentaire, par exemple, le Canada devrait entreprendre un programme à long terme d'étude et de développement international qui porte sur le croisement génétique des plantes en vue d'en améliorer la résistance à la sécheresse, la gestion des sols et de l'eau dans les régions qui connaissent la sécheresse, et la conservation et la gestion des stocks alimentaires stratégiques.

[*Texte*]

In conclusion, we need to ensure long-term impact as the end result of development work. Aid should be a vehicle to promote a country's own self-improvement. Canada's trade opportunities with developing countries that have benefited from the improvement in their economic well-being as a result of projects can be anticipated.

Greater effectiveness in foreign aid could be achieved by an integrated development program consisting of a network of aid agencies. Environmental protection and improvement are an important condition of development programs. An integrated approach incorporating social as well as economic benefits is required in development assistance.

Agricultural and technical assistance goals should be realistic. More emphasis should be placed on smaller-scale projects, which are often more responsive to the needs of the majority of farmers. The results of agricultural development programs should get to those who will benefit the most.

That's the end of my presentation.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Carver. Now I would ask Mr. Flaten of the National Farm Products Council to make his presentation.

Mr. Glenn Flaten (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman, and members of the committee.

I'd like to make just one correction. The paper we are presenting is on behalf of six of us in agriculture who are very interested in the international area. It just happens that my address is National Farm Products Council and that's where that came from, but it's not a paper on behalf of the National Farm Products Council.

We're here, Mr. Chairman, primarily because we're very interested obviously in agriculture. We recognize the very important role that agriculture plays not only in our country but in the world, and more particularly, I guess, from the standpoint of foreign affairs in what happens in the developing countries. That's the sort of approach we have taken. We've all had some experience in that area.

• 0925

The role of agriculture in development is an important one and will be increasingly so in the years ahead, since the population of the world—if the demographers are anywhere near right in their predictions—is going to require a tremendous increase in food production worldwide. Much of this has to take place in the developing countries, where it's going to be most difficult to get the improvements required.

Canada, in our view, has a pivotal role to play in this area. We are a relatively small country population-wise with a lot of influence in the world. I think with that we should play an important part in the development process and in working with the less developed countries of the world. That's why we have concern about the public perception and also that of the government of reducing funding for development purposes. What it means, I think, is doing a better job with the money

[*Traduction*]

En conclusion, il faut que les activités dans le domaine du développement visent un effet à long terme. L'aide devrait favoriser l'autonomie du pays qui en est bénéficiaire. On peut s'attendre à ce que les pays en développement qui ont pu, grâce à ce genre de projet, améliorer leur situation économique, aient des liens commerciaux avec le Canada.

L'aide à l'étranger pourrait être plus efficace si l'on mettait sur pied un programme de développement intégré fondé sur un réseau d'agences d'aide. La protection et l'amélioration de l'environnement sont un élément important des programmes de développement. L'aide au développement doit être plus globale et intégrer les aspects aussi bien sociaux et qu'économiques.

Les buts en matière d'assistance technique et agricole devraient être réalistes. Il faudrait favoriser les projets de petite échelle, qui répondent souvent mieux aux besoins de la majorité des agriculteurs. Les programmes de développement agricole devraient être choisis en fonction des besoins qu'ils permettent de satisfaire.

Fin de mon exposé.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie beaucoup, monsieur Carver. Je demanderais maintenant à M. Flaten du Conseil national de commercialisation des produits agricoles de nous faire son exposé.

M. Glenn Flaten (présentation individuelle): Je vous remercie, monsieur le président mesdames et messieurs les membres du Comité.

J'aimerais apporter une correction. Le mémoire que nous présentons a été préparé par six membres de l'Institut agricole qui s'intéressent beaucoup aux questions internationales. Mon adresse postale est celle du Conseil national de commercialisation des produits agricoles et c'est de là que le document a été envoyé, mais ce n'est pas un mémoire qui représente les vues du Conseil national de commercialisation des produits agricoles.

Monsieur le président, nous sommes venus parce que bien évidemment l'agriculture est un sujet qui nous intéresse beaucoup. Nous savons que l'agriculture joue un rôle important non seulement au Canada mais dans le monde entier, et en particulier, du point de vue des affaires étrangères, dans les pays en développement. Voilà le point de départ que nous avons choisi. Nous avons tous de l'expérience dans ce domaine.

L'agriculture joue un rôle important dans le domaine du développement, et son importance va encore augmenter à l'avenir, puisque la population mondiale—si les démographes ne se trompent pas grossièrement—aura besoin d'une augmentation considérable de la production alimentaire mondiale. Une bonne partie de cette croissance devra se faire dans les pays en développement, là où il est particulièrement difficile d'apporter des améliorations.

Nous estimons que le Canada devra jouer un rôle clé dans ce domaine. Nous sommes un pays relativement peu peuplé mais qui a beaucoup d'influence sur la scène internationale. Nous devrions jouer un rôle important dans le processus de développement et travailler de concert avec les pays moins développés. C'est pourquoi l'image que se fait le public de l'aide à l'étranger nous préoccupe ainsi que la compression des fonds gouvernementaux destinés au développement. Il faudra faire

[*Text*]

that's available than we've done before. I think we have to learn from past experiences and build on them for what we do in the future.

Our paper is available for you to read, particularly for your researchers as they look toward writing the report. I will just speak briefly to some of the aspects of the paper.

Poverty is probably one of the biggest problems in the world. I think we recognize hunger is not necessarily the lack of food; it's the lack of income in order to pay for it, if that is required. Any country that has a reasonable level of income for its people is able to feed itself, basically, either through its own development or by means of trade. So a lot of the efforts made by countries like Canada have to be in terms of development with the poorer countries.

Prices are the best incentive there is to get farmers to produce food. This is one of the big problems in many of the developing countries but also in countries like those in eastern Europe and so on. Although we obviously cannot dictate to other countries what their policies should be, we can work with them in advisement on the kinds of policies that would help farmers to develop their own agricultural food potential themselves.

Obviously sustainability nowadays is necessary in terms of maintaining and increasing the amount of food that has to be produced in the years ahead. One of the big items we are looking at and I think your committee has to consider is the problem of droughts in the world and the role they play. What can we do to alleviate some of the problems associated with drought and some of the causes for it, in terms of deforestation in Africa and these sorts of things? I think there's a need for agricultural people and governments to play a bigger role in this whole area.

I think each of the projects has to look at sustainability as one of the backgrounds and requirements of the development of these projects in the world. It's important the end–users of the information and development programs are involved in the projects. If you look at the history of agricultural projects worldwide, the most successful ones are those that involve the people in the other countries, both in the development of the program projects themselves and in the carrying out of them.

Obviously Canada, like other countries, has to pull out of some of these projects at some point. The idea is they will then carry on by themselves. This will not happen unless the people are involved directly in the programs.

[*Translation*]

mieux avec l'argent disponible. Nous devons tirer des leçons de l'expérience et tenter de nous améliorer.

Notre mémoire vous a été distribué, et pourrait intéresser vos recherchistes qui seront chargés de préparer le rapport. Je vais aborder rapidement certains aspects de ce mémoire.

La pauvreté est probablement le plus grand problème mondial. Nous savons que la faim ne s'explique pas nécessairement par un manque d'aliments; c'est le manque d'argent pour en acheter qui est à l'origine du problème. Le pays dont les habitants ont un revenu raisonnable réussissent à se nourrir, que ce soit grâce aux aliments qu'il produit chez lui ou qu'il obtient par des échanges commerciaux. Une part importante les efforts que doivent faire des pays comme le Canada peuvent donc porter sur le développement des pays plus pauvres.

La meilleure façon d'inciter les agriculteurs à produire des aliments est de les leur acheter à un bon prix. C'est là un des graves problèmes que connaissent la plupart des pays en développement, ainsi que des pays comme ceux de l'Europe de l'Est. Il nous est évidemment impossible d'imposer des politiques à d'autres pays mais nous pouvons les conseiller sur le genre de politique qui aiderait les agriculteurs à développer le potentiel agro–alimentaire du pays.

La durabilité est aujourd'hui une caractéristique essentielle du développement, puisque l'on veut maintenir et augmenter les quantités d'aliments qu'il faudra produire à l'avenir. Nous examinons un sujet important, sur lequel votre Comité devrait sans doute se pencher, à savoir le problème de la sécheresse dans le monde et du rôle qu'elle joue. Que pouvons–nous faire pour atténuer les effets de la sécheresse et s'attaquer à ses causes, notamment le déboisement en Afrique? Je pense que les gouvernements et les gens qui s'occupent d'agriculture devraient s'occuper davantage de cette question.

Je pense qu'il faut intégrer la durabilité à tous les projets de développement international. Il est important que les utilisateurs finaux des programmes d'information et de développement participent aux projets. Si l'on examine l'expérience acquise dans le domaine des projets agricoles à l'étranger, ceux qui ont le mieux réussi étaient ceux qui prévoyaient la participation des gens du pays bénéficiaire, tant au niveau de l'élaboration des projets qu'à celui de leur exécution.

Il est évident que le Canada, comme n'importe quel autre pays, doit se retirer à un moment donné de ces projets. On voudrait bien entendu qu'à ce moment ces projets puissent tenir tout seuls. Cet objectif ne peut être réalisé que si les gens participent directement à ces programmes.

• 0930

Aid is necessary—food aid, for example—in particular circumstances of real need, but aid is not a long–term solution to developing countries' food problems. It should only be used as a development tool, to alleviate serious short–term problems, and to help them develop their own potential and for producing food themselves. The long–term goal has to be that they produce a larger portion—not necessarily all—of their own food. Historically, if you look at most countries, you will find that

L'aide est parfois nécessaire—l'aide alimentaire, par exemple—lorsqu'il existe des besoins réels mais elle ne constitue pas une solution à long terme aux problèmes alimentaires des pays en développement. Il ne faut y recourir que dans une optique de développement, pour répondre à de graves besoins à court terme et pour aider les autres à développer leur potentiel et à produire eux–mêmes les aliments dont il ont besoin. L'objectif à long terme est d'amener les pays

[*Texte*]

over time those that develop are those that have a fairly strong agricultural background.

Trade opportunities—we've just come through the GATT and all of this—are necessary. We should enhance trade with developing countries. There's a danger in the trading blocs that are developing around the world. Developing countries get left out of these and might suffer as we go down the road—if indeed trade tends to concentrate in the blocs that are being developed.

With the reductions and budget concerns about levels of expenditures and so on, I think Canada should take a leading role in trying to integrate the programs between different agencies and different countries. I think we could get a lot more advantage from the money being invested if we coordinated the programs, if we left aside our national flag and looked at it from a more international point of view. I think we could do a better job if we were to do that.

We have not paid enough attention in the past to the role of women in agriculture, to the very important part they play in developing countries. They do most of the work in the less developed countries in particular—until mechanization takes over. The men want to take over once you get the tractors and that sort of thing. Women should play a bigger role in agriculture in their countries, not only in terms of production but in the area of marketing and credit and that sort of thing.

I think we have to be a little more realistic in terms of our assistance goals. From some of the things I've seen, I believe we are moving away from the megaproject type of aid program to smaller down–to–earth programs with people who are involved in production and processing of food products. I think there's more benefit for the money expended. Obviously there will be involvement in some bigger projects, but to be successful I think we have to move to the smaller ones.

The farmers, cooperatives, marketing organizations and so on must be the beneficiaries of the moneys spent in development. Research is required, research that's done in the countries the food producers are involved in. I don't think we can just transplant some of the things we do in our country to others. Instead we should use our expertise to build up what they're doing in their own country. There's a lot of expertise in many of these countries that could be used if we provided them with some of the facilities they require and helped them build their own programs. I think there's a need for strong farmers' organizations in these countries if they're going to develop at the grass–roots level.

There's a lot of emphasis now on what's happening in eastern Europe. I think we have to play a role in eastern Europe; I don't think there's any denying this, but I don't think it should be done at the expense of developing countries. I think it should be done as an ancillary extra to what we have done and should continue to do in developing countries.

[*Traduction*]

bénéficiaires à produire un pourcentage plus important—pas nécessairement 100 p. 100—des produits alimentaires qu'ils consomment. Si on examine l'histoire du monde, on constate que les pays qui se sont développés avaient tous une agriculture très saine.

Les échanges commerciaux—nous venons de signer les accords du GATT—sont une nécessité. Nous devrions augmenter nos échanges commerciaux avec les pays en développement. L'apparition de blocs commerciaux dans différentes régions du monde constitue un danger potentiel. Les pays en développement en sont exclus et risquent d'en souffrir par la suite—par exemple, si le commerce a tendance à se limiter aux blocs en formation.

Compte tenu des réductions et préoccupations budgétaires, je pense que le Canada devrait prendre l'initiative d'essayer d'intégrer les programmes offerts par les différentes agences aux différents pays. Notre investissement serait plus rentable si nous réussissons à coordonner ces programmes, si nous renonçons à brandir notre drapeau national et examiner la situation d'un point de vue plus global. Il me semble que cela serait plus efficace de cette façon.

Nous n'avons pas accordé suffisamment d'attention jusqu'ici au rôle des femmes dans l'agriculture, au rôle très important qu'elles jouent dans les pays en développement. Ce sont elles qui effectuent la plupart des travaux dans les pays moins développés en particulier—jusqu'à ce que les machines arrivent. Les hommes veulent s'en charger dès qu'il y a des tracteurs et de l'équipement agricole. Les femmes devraient jouer un plus grand rôle dans l'agriculture de leur pays, non seulement pour ce qui est de la production, mais aussi dans la commercialisation, le crédit et ces aspects–là.

Les objectifs que nous nous fixons en matière d'aide devraient être plus réalistes. Les choses que j'ai vues me donnent à penser que nous sommes en train d'abandonner les mégaprojets et de donner la priorité à des programmes plus concrets et moins ambitieux où les bénéficiaires participent à la production et à la transformation des produits alimentaires. Cela me paraît plus rentable. Il faudra toujours participer à de grands projets, mais si nous voulons réussir, il faudra donner la priorité aux projets de moindre envergure.

L'argent consacré au développement doit aller en priorité aux agriculteurs, aux coopératives, aux organismes de mise en marché Il faut également effectuer de la recherche, dans les pays aidés par les fournisseurs d'aliments. Il n'est pas possible de se contenter de transposer dans un autre pays ce que nous faisons ici. Nous devrions plutôt utiliser nos connaissances pour améliorer ce qui se fait dans le pays bénéficiaire. Il existe dans la plupart de ces pays des gens dont nous pourrions utiliser l'expérience si nous leur fournissions les installations dont ils ont besoin et si nous les aidions à construire leurs propres programmes. Dans ces pays, il est nécessaire de mettre sur pied des groupes d'agriculteurs dynamiques, si l'on veut que le développement soit largement partagé.

On parle beaucoup de ce qui se passe en Europe de l'Est. Je pense que nous avons un rôle à jouer en Europe de l'Est; je pense que c'est incontestable, mais il ne faudrait pas que cela nuise aux pays en développement. Cela devrait, d'après moi, simplement s'ajouter à ce que nous avons fait dans les pays en développement et ce que nous devrions continuer à faire.

[*Text*]

Canada is a rich country by world standards. We have our own problems in terms of our own debt and finances and this type of thing, but I think we have to compare ourselves to the vast majority of countries in the world that are much less well off than we are. Therefore I think Canada has a major role to play because of our particular status and our economic situation in the world.

• 0935

Population increases are probably going to be one of the biggest problems in years ahead. If we get a 50% increase in population over the next 25 years or so, that will require a tremendous increase in food production. It will be a real challenge. We talk now about the surpluses we have. They are not necessarily as big as they're made out to be. Yet the requirements for extra food are going to be very large indeed in the future. The trouble is that the population increase is taking place in countries that can least afford to be involved in trade; therefore I think our responsibility in helping them will be even greater than it is now.

One of the other problems, of course, is the political instability of many of the countries. This is not something that we as agriculturalists can do much about, nor indeed perhaps as a country, other than our influence within international organizations, international forums, this type of thing, to try to help these people maintain some level of political stability, which obviously they have to face themselves.

Canada should look honestly and critically at the imbalance of trade and economic power in the world and work with other partners to restructure global relationships for the benefit of all of us, Canada included. The globalization of trade is progressively ensuring the increased interaction of Canada with all countries of the world. It's getting smaller in terms of our communications, in terms of our transportation, in terms of our trading opportunities. This gives us increased challenges but also vastly increased opportunities in the years ahead. I think we should ensure that Canada is in a good position to capitalize on these opportunities through innovative approaches to international assistance.

Our group that put this paper together would like to see a continued and even an increased interest and commitment by Canada, by the people of this country, to help those less fortunate than ourselves. Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Flaten and Mr. Carver. We are now ready for questions and discussion.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): I think you gave us a very clear message of the dilemma we're facing in the future. With the population increasing and food production decreasing, we're on a collision course. Yet I am wondering whether our own agricultural practices, such as clinging to our market supply management systems, prevent Canadian producers from producing more.

[*Translation*]

Le Canada est un pays riche si on le compare aux autres. Nous avons nos propres problèmes financiers et d'endettement, mais la plupart des autres pays sont moins prospères que nous. C'est pourquoi j'estime que le Canada a un rôle important à jouer en raison de son statut particulier et de sa situation économique dans le monde.

L'accroissement démographique sera probablement l'un des problèmes les plus aigus qui se poseront dans les années à venir. Si la population augmente de 50 p. 100 au cours des 25 prochaines années, il faudra que la production de denrées alimentaires s'accroisse énormément. Ce sera un défi de taille. Nous parlons maintenant de nos excédents. Ils ne sont pas nécessairement aussi importants qu'on le dit. Pourtant, les besoins en denrées supplémentaires seront très considérables. Le problème, c'est que l'accroissement de la population a lieu dans les pays qui ont le moins les moyens de se lancer dans le commerce; par conséquent, j'estime que notre responsabilité de les aider sera encore plus grande qu'à l'heure actuelle.

Un des autres problèmes, c'est évidemment l'instabilité politique qui règne dans un grand nombre de pays. Nous, les agronomes, ne pouvons pas faire grand–chose pour y remédier et peut–être le pays non plus; tout ce qu'on peut faire, c'est user de notre influence au sein des organismes internationaux, des forums internationaux et de ce genre de choses, pour essayer d'aider ces gens–là à maintenir un certain niveau de stabilité politique, qu'ils doivent, de toute évidence, assurer eux–mêmes.

Le Canada devrait examiner honnêtement et d'un oeil critique le déséquilibre qui existe au niveau du pouvoir commercial et du pouvoir économique dans le monde et collaborer avec ces autres partenaires pour restructurer les relations mondiales, dans l'intérêt de tous, y compris du Canada. En raison de la mondialisation des échanges commerciaux, l'interaction du Canada avec tous les pays du monde s'accroît progressivement. Le monde devient plus petit à cause des communications, des moyens de transport et des possibilités d'échanges commerciaux. Cette situation nous oblige à relever de plus en plus de défis, mais elle multiplie littéralement les possibilités pour les années à venir. J'estime qu'il faut s'arranger pour que le Canada soit bien positionné pour tirer partie de ces possibilités grâce à des approches innovatrices en matière d'aide internationale.

L'autre groupe qui a préparé ce document voudrait que le Canada et les Canadiens continuent à s'intéresser au sort des moins fortunés que nous et à les aider, et même davantage qu'à l'heure actuelle. Merci, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, messieurs Flaten et Carver. Nous sommes maintenant prêts pour les questions et la discussion.

M. Flis (Parkdale—High Park): Je pense que vous nous avez fait comprendre très clairement le dilemme auquel nous serons confrontés. Nous courons à la catastrophe en raison de l'accroissement de la population et de la diminution de la production de denrées alimentaires. Pourtant, je me demande si nos traditions agricoles, comme le fait de s'accrocher à nos systèmes de gestion de l'offre du marché, empêchent les producteurs canadiens de produire davantage.

[*Texte*]

To give you an example, when the fighting broke out in Bosnia, Canadians wanted to ship over some poultry to feed the hungry there. In checking I was told there is no surplus poultry in Canada. I guess the same could be said about dairy products and so on. We're looking at how to incorporate our agriculture policy and our foreign policy program, yet are we not one of the culprits of producing enough food to feed the world and alleviate poverty?

Mr. Flaten: It's probably not an easy question, but we have a system in this country that allows in the supply-managed commodities an increase in production or a decrease as a demand shows itself. Poultry, for example—you can do that in a relatively short time. We're in a situation at the moment where we're looking at close to a 20% increase in production for the summer months, and this can be done.

• 0940

I suppose from our point of view—and from mine as a past president of the Canadian Federation of Agriculture—it's not necessarily the responsibility only of farmers to feed the world. It's a responsibility of the country in terms of its policy and what it views as its role.

Therefore, because of our particular situation in this country—our cost structures at the farm-gate level and so on—we cannot produce profitably at a price that some of the other countries can in poultry, like the southern U.S., Brazil and Thailand now, which is becoming a major producer.

Mr. Flis: In Saskatchewan we heard from the hog producers. They do not come under the supply management system. They are providing meat to Japan and they cannot supply enough. So there's an example where in the same country with similar food production a very successful industry cannot even keep up with the demand. They are side by side with a farmer—a dairy farmer or other farmer—who does not have the same success, and yet we have put these restrictions on.

Mr. Flaten: But there's no restriction on pork production—

Mr. Flis: No.

Mr. Flaten: —and if they're not able to meet the demand, then there's something else in the system that isn't providing that market requirement. Of course Japan is a much different marketing area than most parts of the world. They have money to pay for it.

We have been marketing pork in Japan for 20 or 25 years. It goes up and down. Very strong competitors of ours are Denmark and Holland, and now increasingly Taiwan and China are becoming exporters of pork into the Japanese market.

Mr. Flis: What I'm looking at is systems. It's easy for Canada to incorporate the hog production into our foreign policy, but it's very difficult to incorporate dairy farming and other farming that's under supply management into our foreign policy.

[*Traduction*]

Pour vous citer un exemple, lorsque la guerre a éclaté en Bosnie, les Canadiens voulaient envoyer là-bas de la volaille pour nourrir les affamés. On m'a dit, après vérification, qu'il n'y avait pas d'excédent de volaille au Canada. Je suppose que l'on pourrait dire la même chose au sujet des producteurs laitiers et autres types de producteurs. Nous essayons de trouver un moyen d'intégrer la politique agricole à la politique étrangère, et pourtant ne sommes nous pas un des pays coupables de produire suffisamment de denrées alimentaires pour nourrir la population mondiale et atténuer la pauvreté?

M. Flaten: Il n'est probablement pas facile de répondre à cette question, mais il existe au Canada un système qui permet un accroissement ou une diminution de la production des produits soumis à la gestion de l'offre, en fonction de la demande. Dans le secteur de la volaille, par exemple, on peut le faire dans un lapse de temps relativement court. Nous sommes actuellement en train d'envisager un accroissement de près de 20 p. 100 de la production pour les mois d'été, et c'est possible.

Je suppose qu'à notre point de vue—et à mon point de vue personnel, à titre d'ex-président de la Fédération canadienne de l'agriculture—la responsabilité de nourrir le monde n'incombe pas nécessairement uniquement aux agriculteurs. Elle incombe à chaque pays, en fonction de sa politique et de son rôle tel qu'il le conçoit.

Par conséquent, étant donné la situation propre à notre pays—notre structure des coûts à la ferme, etc—on ne peut pas produire de la volaille de façon rentable à un prix aussi bas que le celui que peuvent pratiquer le sud des États-Unis, le Brésil et maintenant la Thaïlande, qui devient un producteur important.

M. Flis: En Saskatchewan, des représentants des éleveurs de porcs nous ont parlé. Ceux-ci ne sont pas assujettis au système de gestion de l'offre. Ils exportent de la viande au Japon et ils n'arrivent pas à en fournir suffisamment. Voilà donc un exemple de secteur très prospère qui, dans le même pays et avec une production alimentaire analogue, n'arrive pas à répondre à la demande. Il se trouve dans le même pays que des agriculteurs—des producteurs laitiers ou d'autres catégories d'agriculteurs—qui ne réussissent pas aussi bien et auxquels on a pourtant imposé des restrictions.

M. Flaten: Il n'y a pourtant aucune restriction sur la production de viande de porc. . .

M. Flis: Non.

M. Flaten: . . .et si les éleveurs n'arrivent pas à répondre à la demande, c'est qu'il existe un autre élément au sein du système qui fait que l'on ne pourvoit pas aux besoins du marché. Le Japon est évidemment un marché très différent de ceux de la plupart des régions du monde. Les Japonais ont de l'argent pour acheter la viande.

Nous exportons de la viande de porc au Japon depuis 20 ou 25 ans. Il y a des hauts et des bas. Il y a le Danemark et la Hollande, et maintenant de plus en plus Taïwan et la Chine, qui nous livrent une concurrence acharnée sur le marché japonais.

M. Flis: Il est facile d'intégrer la production de porc à notre politique étrangère, mais il est très difficile d'y intégrer la production laitière et autres types de production qui sont soumis à la gestion de l'offre.

[*Text*]

Mr. Flaten: No, it isn't. That can be done if there's a demonstrated requirement for it at a price we can produce it at so farmers can come out profitably. Quotas can be increased to supply that market. It's a matter of whether or not we are competitive within that international—

Mr. Flis: By the time we do that another country has already filled that need. We're too slow to respond to world needs, and I guess we're looking to you, the experts.

You yourself admit poverty is the number one problem and food sustainability is the answer, yet we're too slow to respond in times of need. Other countries beat us to it.

Mr. Flaten: Well, I guess there are differences of view on that. I would have difficulty in determining that our particular systems are necessarily the ones at fault, because you're using two very different examples there. Both of them, in your view, are short of the market. The pork, for example, is a system that's very similar to the U.S. or to our competitors.

Mr. Flis: Pork producers have a very pleasant problem. They just sell as much as they produce and there's a demand for more of their product, so they have a very pleasant problem facing them.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Bergeron.

M. Bergeron (Verchères): Merci, monsieur le président. Si vous me le permettez, je vais poursuivre sur la même lancée.

• 0945

Vous savez qu'au siècle dernier, il y avait une théorie qui prévalait et qui était très populaire, c'était la théorie de Malthus, théorie selon laquelle, avec l'accroissement de la population mondiale on n'arriverait plus à nourrir l'ensemble de la planète. On arriverait au bout, si je puis dire, de notre production alimentaire pour nourrir l'ensemble de la population. Plus ou moins un siècle plus tard, on doit constater que la population mondiale a plus que triplé, qu'il y a un processus de désertification croissante, particulièrement en Afrique, une diminution croissante de la quantité de terres arables à travers le monde, l'exploitation à outrance et l'épuisement des terres cultivables ainsi que l'exode des populations rurales vers les centres urbains.

M. Flaten a un peu abordé cette question–là dans sa présentation. Est–ce que vous croyez que la théorie de Malthus qui était peut–être un peu d'avant–garde il y a un siècle, a retrouvé toute sa pertinence actuellement et si oui, comment doit–on faire face à cette menace? Je pose cette question parce que, si on devait considérer que cette théorie redevienne sérieusement à la mode, on devrait l'envisager dans l'établissement non seulement de notre politiique interne, mais dans la mise sur pied d'une nouvelle politique étrangère.

Qu'en pensez–vous?

Mr. Joseph Hulse (Individual Presentation): If you read Malthus's original statement, he said everybody should have wine and roast beef at least once a day. If you read the whole history of so–called carrying capacity, Herman Kahn four years

[*Translation*]

M. Flaten: Non. C'est faisable, s'il existe un besoin manifeste, à un prix auquel nous pouvons produire la denrée de façon rentable pour les agriculteurs. On peut augmenter les quotas pour approvisionner ce marché. Le tout, c'est de savoir si nous sommes concurrentiels ou non sur ce marché international.

M. Flis: Le temps de faire cela, et un autre pays a déjà répondu à ce besoin. Nous sommes trop lents à réagir aux besoins qui se font ressentir sur les marchés mondiaux, et je suppose que nous nous tournons vers des gens comme vous, vers des experts.

Vous reconnaissez vous–même que la pauvreté est le problème numéro un et que la pérennité de la production alimentaire est la solution à ce problème, et pourtant, nous tardons trop à réagir en période de besoin. D'autres pays sont plus rapides que nous.

M. Flaten: Je suppose qu'il existe des divergences d'opinion à ce sujet. J'aurais de la peine à prouver que c'est nécessairement la faute à nos systèmes, parce que vous utilisez deux exemples très différents. Vous pensez que dans les deux cas, on n'arrive pas à répondre à la demande. Dans le cas du porc, par exemple, il s'agit d'un système très semblable à celui qui est utilisé par les Américains et par nos concurrents.

M. Flis: Les éleveurs de porc ont un problème très agréable. Ils en vendent autant qu'ils en produisent, et cela ne suffit pas pour répondre à la demande; par conséquent, c'est un problème très agréable.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Bergeron.

Mr. Bergeron (Verchères): Thank you, Mr. Chairman. If you will allow me, I'm going to continue along the same lines.

You know, in the last century, there was a theory that prevailed and that was very popular, namely the Malthusian theory, according to which, given the increase in the world population, we wouldn't succeed in feeding the whole planet. We would exhaust our food production if we were to feed the population as a whole. Close to a century later, we see that the world population had increased more than threefold, that there is an worsening desertification process, particularly in Africa, and a constant reduction in the quantity of arable land throughout the world, that cultivatable land is over–used and is depleting; moreover, rural populations are migrating to urban centres.

Mr. Flaten touched on this issue in his presentation. Do you think that the Malthusian theory, which was perhaps a little advanced a century ago, has regained all its relevance today, and if so, what should we do in the face of this threat? I ask this question because were this theory to come back into vogue, we should take it into account in the establishment not only of our domestic policy, but also of a new foreign policy.

What do you think?

M. Joseph Hulse (présentation individuelle): Si vous avez lu la déclaration initiale de Malthus, il a dit que tout le monde devrait boire du vin et manger du rosbif au moins une fois par jour. Si vous lisez toute l'histoire de la capacité de peuplement,

[*Texte*]

ago wrote we could support an infinite number. In the same year Mann, who is supposedly an equally respectable demographer, said we can't support more than 2 billion. Harrison Brown back in 1952 said we could support something of the order of 25 billion, but Harrison Brown assumed all the world could produce at the efficiency of the Iowa and Ohio corn farmers.

As I say, Malthus has said everybody should have wine and beef. Mann presumes you can only provide for 2 billion because he assumes everybody is going to eat at the same level as we do. Unfortunately this carrying capacity has been in the hands of a great deal of pasture agronomists who tend to treat people like grazing animals. You can determine how many animals you can graze on a pasture. If they're wild animals and they run out of pasture they'll either die or move somewhere else. If it's a cattle farmer he'll only put so many on a cultivated or a natural pasture.

I think it's futile and purposeless to talk about global carrying capacity or to revisit the Malthus theory, which talks about the world as a whole. As I think our colleague was saying, one has to deal with this by individual communities. One can't deal with the world as a whole, because we know perfectly well North Americans are not going to drop their standard of living by half in order to raise the standard of living of the people in Africa. We may wish it, but it won't happen.

I think the point we've been making, if I may just briefly return to this drought question, is the 28 countries of Africa that suffer drought have the poorest people in the world. We in Canada also suffer drought every 20 years in western Canada. So do the great plains of the United States. So does Australia. We are moving to develop an international cooperative program on drought because it does affect the poorest of the world. As Mr. Flaten said, however, there is not a single country except Singapore and Hong Kong that has achieved economic development without first developing its agriculture and it's agriculture-based industries.

• 0950

Whether you agree with Malthus or disagree depends upon what standard of living, what level of living you're going to pursue. If everybody is going to eat dairy products, pork and beef, you can't feed very many people. Asia is now down to two-tenths of a hectare of arable land per person.

So if we all went onto a strictly vegetarian diet and lived on cereals, legumes and fruits, certainly we could feed a great many more people. So could we if we shared all of the world's agricultural production equitably across the world, but that will never happen with the best of hope.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Strahl.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): I won't get into any theory except maybe the Strahl theory, which is not that well-known.

[*Traduction*]

vous constaterez qu'Herman Kahn a écrit il y a quatre ans qu'elle était infinie. La même année, Mann, qui est un démographe jugé aussi respectable que Kahn, a dit que la terre ne pouvait pas subvenir aux besoins de plus de deux milliards d'habitants. En 1952, Harrison Bound a dit qu'elle pourrait nourrir environ 25 milliards d'habitants, mais il est parti du principe que l'on pouvait produire partout en obtenant le même rendement que les producteurs de maïs de l'Iowa et de l'Ohio.

Malthus a donc dit que tout le monde devrait pourvoir boire du vin et manger du boeuf. Mann présume que l'on ne peut subvenir aux besoins que de deux milliards d'habitants parce qu'il suppose que tout le monde va manger autant que nous. Malheureusement, cette capacité de peuplement a été calculée le plus souvent par des agronomes spécialisés dans les pâturages qui ont tendance à traiter les gens comme des herbivores. On peut calculer combien d'animaux on peut faire paître dans une pâture. S'il s'agit d'animaux sauvages et qu'ils n'ont plus d'herbe, ils mourront ou iront ailleurs. Un éleveur de bétail ne placera qu'un certain nombre de bêtes dans une pâture cultivée ou naturelle.

Je pense qu'il est futile et inutile de parler de capacité de peuplement mondiale ou de relancer la théorie malthusienne qui considère le monde comme un tout. Comme l'a dit, je pense, notre collègue, il faut examiner individuellement le cas de chaque collectivité. On ne peut pas essayer de régler le problème à l'échelle mondiale, parce que nous savons parfaitement que les Nord-Américains n'accepteront pas que leur niveau de vie diminue de moitié pour que celui des Africains puisse augmenter. Nous le souhaiterions peut-être, mais cela n'arrivera pas.

Ce que nous voulons dire, si vous me permettez de revenir brièvement au problème de la sécheresse, c'est que les 28 pays d'Afrique qui souffrent de la sécheresse abritent les populations les plus pauvres du monde. L'Ouest du Canada connaît également une sécheresse tous les 20 ans. Il en est de même pour les grandes plaines des États-Unis, ainsi que pour l'Australie. Nous sommes en train d'élaborer un programme coopératif international concernant la sécheresse, parce que ce fléau touche les peuples les plus pauvres du monde. Comme l'a dit M. Fletan, il n'existe toutefois pas un seul pays, sauf Singapour et Hong Kong, qui soit parvenu à assurer son développement économique sans développer son agriculture et ses agro-industries.

On adhère à la théorie malthusienne ou on la rejette, selon le niveau de vie que l'on veut atteindre. Si tout le monde veut consommer des produits laitiers, de la viande de porc et de boeuf, il ne sera pas possible de nourrir beaucoup de personnes. En Asie, la superficie des terres arables n'est plus que de deux dixièmes d'hectare par personne.

Par conséquent, on pourrait nourrir beaucoup plus de monde si on se mettait tous à un régime strictement végétarien et on mangeait uniquement des céréales, des légumes et des fruits. Ce serait également possible si nous partagions équitablement entre les divers pays du monde toute la production agricole mondiale, mais cela n'arrivera jamais, malgré tous nos espoirs.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Strahl.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Je ne parlerai d'aucune théorie, sauf de celle de Strahl, qui n'est pas très connue.

[*Text*]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We're learning more about it all the time.

Some hon. members: Oh, oh!

An hon. member: What is the Strahl theory?

Mr. Strahl: The nice part about it is that it changes daily.

I'd like to come back to Mr. Flis's comments earlier and some of your own about price being the best incentive for farmers to. . . They have to see that they can turn a dollar on it, either to supplement their income or to supplement their community income.

Really I share Mr. Flis's concerns about how we're going to dovetail this idea, which I think has some validity not only in agriculture but in textile and other production, manufacturing, and so on.

The best developer for those countries frequently is free market access into our economy so that they can sell. As the people in Bangladesh will tell you, if they could sell us their clothes at the going rate, they wouldn't know what to do with the money. We protect our industry here, of course, and by protecting it, we don't allow them to develop economically. Therein lies their continued poverty.

Isn't the same thing going to happen in agriculture? We encourage them to do their best. If a Mexican poultry farmer, however, could produce poultry for two–thirds of Canadians prices, we'll just not allow him to sell into our market. Therefore we'll deny him economic development opportunities and he or she will be doomed forever to maybe producing for their own selves but not having a good market with the people who have the bucks to buy it.

Isn't that a problem? It's a contradiction in terms. We'll promote the free trade but not in textiles, not in the poultry, dairy and feather industries and not in other. . . Aren't we being very selective here? Isn't it going to be difficult to convince them that we're serious about it?

Mr. Flaten: But doesn't every country have some level of this sort of approach? If you look at free trade in its pure form, it is a myth. Therefore it's by degree that you have free trade. Then you have the overlap between an industry like agriculture and all the others. You talk about the garment industry, and so on.

Let me come back to your first statement on price, profit, and so on being an incentive. If we were to open up our markets completely and were to live in a country that has the standard of living and the costs that we have here, what agricultural products would we produce in this country in pure competition with everybody else? We would produce wheat and we would produce canola. Probably we would produce beef and maybe pork, but not much else. Therefore we developed policy over a fairly long period of time that helps the development of some of these other commodities we produce. It becomes a very complicated issue.

[*Translation*]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous la connaissons de mieux en mieux.

Des voix: Oh, oh!

Une voix: En quoi consiste la théorie de Strahl?

M. Strahl: Ce qui est intéressant, c'est qu'elle change tous les jours.

Je voudrais revenir aux commentaires que M. Flis et vous–même avez faits au sujet des prix; vous avez dit que c'est la meilleure motivation pour les agriculteurs. . . Il faut qu'ils sachent qu'ils peuvent gagner un peu d'argent, pour compléter leur revenu ou celui de leur collectivité.

À l'instar de M. Flis, je me demande bien comment on va pouvoir intégrer cette idée, qui est valable non seulement en agriculture, mais aussi dans l'industrie textile, dans les autres secteurs de production, dans l'industrie manufacturière, etc.

Le meilleur facteur de développement pour ces pays est souvent le libre accès à nos marchés, pour qu'ils puissent vendre. Les habitants du Bangladesh vous diront toutefois que s'ils pouvaient nous vendre leurs vêtements au prix courant, ils ne sauraient que faire de l'argent. Nous protégeons notre industrie et, ce faisant, nous ne leur permettons pas de se développer sur le plan économique. C'est de là que vient la pauvreté persistante.

Ne va–t–il pas se passer la même chose en agriculture? Nous encourageons ces gens–là à faire de leur mieux. Si un agriculteur mexicain arrivait à produire de la volaille pour les deux tiers du prix canadien, nous ne lui permettrions pas de vendre ses produits sur notre marché. Par conséquent, nous lui refuserons les possibilités de développement économique et il sera condamné pour toujours à produire pour subvenir à ses propres besoins, sans avoir accès à un bon marché où se trouvent les gens qui ont les moyens d'acheter ses produits.

N'est–ce pas là un problème? Nous adoptons une attitude contradictoire. Nous encourageons le libre–échange sauf dans les secteurs des textiles, de la volaille, des produits laitiers, etc. . . Ne sommes–nous pas très sélectifs? Ne sera–t–il pas difficile de convaincre ces gens–là que nous sommes sérieux?

M. Flaten: Ne retrouve–t–on pas cependant ce genre d'attitude, à un degré plus ou moins prononcé, dans tous les pays? Le libre–échange à l'état pur est un mythe. Par conséquent, il se réalise à un certain degré. Il existe ensuite un chevauchement entre une industrie comme l'agriculture et toutes les autres. Vous avez parlé, par exemple, de l'industrie du vêtement, ainsi que d'autres secteurs.

Revenons à votre première déclaration, où vous dites que le prix, le profit est source de motivation. Si nous voulions ouvrir complètement nos marchés tout en maintenant le même niveau de vie et les mêmes coûts, quels produits agricoles produirions–nous en concurrence avec tous les autres pays? Nous produirions du blé et du canola. Nous produirions probablement du boeuf et peut–être du porc, mais pas grand–chose d'autre. Par conséquent, nous avons élaboré sur une assez longue période une politique qui facilite le développement de certaines autres denrées que nous produisons. Cela devient très compliqué.

[*Texte*] [*Traduction*]

• 0955

Mr. Strahl: Another statement one of you made was that we can't dictate policies to other countries. Yet increasingly, of course, through GATT agreements and so on, that is happening. Not only are they getting dictated to but we are increasingly getting dictated to. The supply management people, many of whom live in my particular riding, express the concern that we are going to get dictated to anyway.

Are the borders going to open up inevitably? Do we have our heads in the sand or are we going to be able to promote selected, targeted parts of our agricultural economy while still promoting the rest of the world, so to speak?

Mr. Flaten: When you look at trade and the GATT you're looking primarily at the developed countries of the world. I don't for one minute believe the U.S.A. and the European Community are going to open up their borders to complete free trade. There's a great deal of rhetoric in the U.S.A. about free trade and not a whole lot of evidence that they're carrying it out.

You only have to look at some of the disputes we have. That's not going to disappear. The export enhancement program is still there. This has probably been the most devastating program in the world in terms of the price of grains. The export restitution program in Europe is still going to be there in some form.

So it's a matter of how you compare with these other countries in trade. We cannot afford in Canada to give up everything we have on the principle of free trade if we're competing against other people who don't give up everything. That has been the conundrum in the GATT and it will be in terms of how countries respond to the GATT resolution that has come about.

Here again, it's one thing to sign an agreement in Marrakesh about trade. It can be very different in terms of how countries interpret it and how countries respond to what they have even signed in the trade agreement. We have to look at our agricultural policy in that sense.

Here we're looking more at the kinds of things we want to do for developing countries. Are we really prepared to open up our markets, even to developing countries? I think that's a good question.

Mr. Strahl: Yes, I think that is the question in many ways. If the price was there and the incentive was there, then possibly some of these countries, with some help, would develop this agricultural policy because they need the hard cash. I wonder if they will develop it without access to some of the developed countries, whether it's Canada or others. I guess that's the question.

Of course, we go industry by industry in Canada and everybody wants to help, help, help, but their industry is very essential to the fabric of Canadian life. You can imagine we're going to have difficulty writing the policy that will strike that happy medium.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are you finished for the moment?

M. Strahl: L'un d'entre vous a dit également que l'on ne peut pas prescrire des politiques à d'autres pays. Pourtant, c'est ce qui se produit de plus en plus, à cause des accords du GATT, par exemple. Non seulement prescrit-on des politiques à ces pays-là, mais de plus en plus à nous également. D'après les représentants du système de la gestion de l'offre, dont bon nombre vivent dans ma circonscription, on va de toute façon nous dire ce qu'il faut faire.

Les frontières vont-elles s'ouvrir inévitablement? Faisons-nous l'autruche ou allons-nous pouvoir encourager certains secteurs ciblés de notre économie agricole tout en encourageant le reste du monde, pour ainsi dire?

M. Flaten: Quand on parle de commerce et du GATT, cela concerne principalement les pays développés du monde. Je ne crois pas du tout que les États-Unis et la Communauté européenne vont ouvrir leurs frontières pour réaliser le libre-échange. On discute beaucoup de libre-échange aux États-Unis, mais il n'existe pas beaucoup de preuves qu'on le met en pratique.

Il suffit de penser aux différends qui surgissent. Ils ne disparaîtront pas. Le programme de subventions aux exportations existe toujours. Il s'agit probablement du programme le plus catastrophique du monde, en ce qui concerne le prix des céréales. Le programme européen de dédommagement pour les exportations subsistera sous une forme ou une autre.

Par conséquent, le tout est de savoir comment on s'en tire par rapport aux autres pays dans les échanges commerciaux. Le Canada ne peut pas se permettre de tout abandonner pour appliquer le principe du libre-échange si l'on fait concurrence à d'autres qui ne renoncent à rien. C'est le dilemme qui s'est posé au GATT; reste à voir comment les pays réagiront à la résolution qui a été adoptée à l'issue des négociations du GATT.

C'est bien beau de signer un accord commercial à Marrakech. L'interprétation de cet accord peut varier considérablement selon le pays, ainsi que la réaction des divers pays aux clauses de l'accord qu'ils ont signé. C'est sous cet angle qu'il faut considérer notre politique agricole.

Nous essayons de savoir ce que nous voulons faire pour les pays en développement. Sommes-nous vraiment disposés à ouvrir nos marchés, ne fût-ce qu'à ces pays? Je crois que c'est une bonne question.

M. Strahl: Oui, je crois que c'est la question qu'il faut se poser pour bien des raisons. Avec un prix et une motivation suffisants, il est possible que certains de ces pays élaborent cette politique agricole avec un peu d'aide, car ils ont besoin d'argent liquide. Je me demande s'ils le feront sans avoir accès à certains pays développés, qu'il s'agisse du Canada ou d'un autre pays. C'est là qu'est toute la question.

Au Canada, nous examinons la question pour chaque industrie et tout le monde veut aider, et encore aider, mais chaque industrie est un élément absolument essentiel de la trame de la vie canadienne. Comme vous pouvez l'imaginer, nous allons avoir de la difficulté à énoncer une politique qui constitue le juste milieu.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Avez-vous terminé pour l'instant?

[*Text*]

Mr. Strahl: That is the policy as I know it this morning.

Some hon. members: Oh, oh!

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Okay, it's changing.

I just have a few short questions. You didn't spend much time, although I think you referred to it, on food aid. I wonder whether you have any formulated views about the future role of food aid in feeding a growing world population. That's the first question.

My second question concerns the world food organizations; for example, the FAO. What is your assessment of the role, potential and relevance of the FAO now in providing for world food security?

At an earlier meeting I mentioned my experience in attending the world food conference in Rome in the 1970s. All the countries were deciding among themselves how they would distribute the agricultural production of the world and how one country would help the other, except the Chinese, who took what I thought at the time was a cold–blooded attitude, which was, we feed ourselves, we know how to do it, and other countries have to feed themselves too.

• 1000

So the question is, what are the chances of self–sufficiency? For example, we had some testimony the other day on Ethiopia in which the agricultural potential of Ethiopia was outlined in a famine–stricken country. Where is self–sufficiency possible in the developing world?

Then finally you said—and in a sense I respond positively to your suggestion—that we concentrate on relatively small projects directed to local communities in agricultural production. In my opinion these local or community–based agricultural activities can be frustrated in the absence of adequate country policies, in the absence of proper irrigation of the lands, in the absence of distribution systems. It's pointless to engage local groups in agricultural production if what is required is a huge dam to irrigate the land. What do you say, or how do you link or fit in this local NGO–NGO approach to the overall agricultural policy situation in the country?

Mr. Hulse: First of all on food aid, as Mr. Flaten said, food aid is necessary under certain circumstances, but it should be used as a vehicle and an instrument of development. Where we dump food, as the Europeans have been dumping cheap beef into Africa, it does not only depress prices but it has been an environmental hazard. The Africans do not slaughter their herds until there is a market for them, so herds have been increasing. They have been increasingly overgrazing. They've been moving them from the savannahs down into the cultivated land of the semi–arid tropics.

[*Translation*]

M. Strahl: C'est ainsi que je conçois la politique ce matin.

Des voix: Oh, oh!

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Bon, cela change.

J'ai juste quelques petites questions à poser. Vous n'avez pas consacré beaucoup de temps à l'aide alimentaire, bien que vous y ayez fait allusion, je crois. Je me demande si vous avez des opinions formulées sur le rôle que jouera à l'avenir l'aide alimentaire dans l'alimentation d'une population mondiale croissante. C'est ma première question.

Ma deuxième question concerne les organisations alimentaires mondiales, la FAO par exemple. Quels sont, d'après vous, le rôle, le potentiel et le bien–fondé de la FAO, pour ce qui est d'assurer la sécurité alimentaire mondiale?

Au cours d'une réunion précédente, j'ai parlé de l'expérience que j'ai vécue à la Conférence mondiale de l'alimentation, à Rome, dans les années 1970. Tous les pays décidaient entre eux comment on allait répartir la production agricole mondiale et comment un pays pouvait en aider un autre, sauf la Chine, qui a adopté une attitude que je jugeais indifférente, et qui était la suivante: nous subvenons à nos besoins alimentaires, nous savons comment le faire, et les autres pays n'ont qu'à faire la même chose.

Le tout est de savoir quelles sont les chances d'atteindre l'autosuffisance. Par exemple, l'autre jour, un témoin nous a décrit le potentiel agricole de l'Éthiopie, un pays touché par la famine. Dans quel pays en voie de développement l'autosuffisance est–elle possible?

Vous avez dit—et dans un certain sens, je réagis positivement—qu'il faut axer ses efforts sur des projets de production agricole relativement petits. S'adressant à des collectivités locales à mon avis, ces activités agricoles locales peuvent être contrecarrées par l'absence de politiques nationales adéquates, par l'inexistance d'un système d'irrigation des terres approprié et par l'absence de réseaux de distribution. Il est inutile de lancer des groupes locaux dans la production agricole s'il faut construire un énorme barrage pour irriguer les terres. Comment cette approche locale d'ONG à ONG peut–elle cadrer dans le contexte de la situation politique agricole générale du pays?

M. Hulse: Je vais commencer par l'aide alimentaire. Comme l'a dit M. Flaten, l'aide alimentaire est nécessaire dans certaines circonstances, mais il faut l'utiliser comme un véhicule et un outil de développement. Quand on vend des produits alimentaires à vil prix, comme les Européens l'ont fait pour le boeuf en Afrique, non seulement cela fait baisser les prix, mais cela pose des risques pour l'environnement. Les Africains n'abattent pas leurs bêtes avant d'avoir des débouchés et par conséquent les troupeaux grossissent. Le surpâturage est fréquent. Les Africains conduisent leurs troupeaux de la savane aux terres cultivées de la région tropicale semi–aride.

[*Texte*]

I believe we should be coordinating our food aid entirely through the World Food Program. A very distinguished Canadian was the director of that program for a number of years. I think it is a very imaginative program. It uses food for relief under severe circumstances—but more, food for development, food for work, for reforestation, for building villages, for building roads, for building all manner of infrastructures.

Food aid has a part, and I think we should be and have been very successful. I don't think we've been as guilty as our neighbours to the south or the Europeans of dumping Canadian surpluses simply because we want to get rid of them. That is not in anybody's interest in the long haul. It kills, it damages the economics of the country where it goes, and it doesn't provide trading opportunities for those who give it.

So I think the World Food Program's policy on food aid is a very sound one, and it was one that the Canadian Dr. Vogel put in place. I think we should be following his example, because it's a very sound policy.

On FAO, I must declare a somewhat personal interest here. I worked for FAO for a number of years. I was director of food and agricultural industries. The present director general is a very close personal friend.

Having said that, I believe FAO is essential. One thing FAO does that nobody else can do—I gather CIDA is trying to do it, but I wish they'd stop—is to look at the state of food and agriculture across the world. *The State of Food and Agriculture*, put out by FAO, is really the only definitive document of its kind, and I think it is one we should all take account of.

[*Traduction*]

Je crois qu'il faut coordonner notre aide alimentaire entièrement par le biais du Programme alimentaire mondial. C'est un éminent Canadien qui a été le directeur de ce programme pendant des années. J'estime que c'est un programme très original. Il a recours à l'aide alimentaire pour soulager une population dans des circonstances extrêmes, mais il est davantage axé sur le développement, sur le travail, sur le reboisement et sur la construction de villages, de routes et de toutes sortes d'infrastructures.

L'aide alimentaire a un rôle à jouer et je pense que nous devrions avoir et que nous avons effectivement très bien réussi. Je ne crois pas que nous soyons aussi coupables que nos voisins du Sud ou que les Européens d'avoir fait du dumping d'excédents dans le seul but de s'en débarasser. Ce n'est dans l'intérêt de personne, à la longue. Cela détruit ou mine l'économie du pays destinataire et cela n'apporte aucune possibilité commerciale au pays qui donne ses surplus.

Par conséquent, je crois que la politique du Programme alimentaire mondial en matière d'aide alimentaire est excellente; elle a été d'ailleurs été mise en place par un Canadien, M. Vogel. Il faut suivre son exemple, parce que c'est une excellente politique.

En ce qui concerne la FAO, je dois avouer que je m'y intéresse personnellement. J'ai travaillé pour la FAO pendant plusieurs années. J'ai été directeur du service de l'alimentation et des agro-industries. Le directeur général actuel est un ami personnel très intime.

J'estime que la FAO est essentielle. Il y a une chose qu'elle fait et que personne d'autre ne fait: elle fait le bilan de la situation alimentaire et agricole dans le monde; l'ACDI essaie de le faire également, mais elle ferait mieux de s'abstenir. Le rapport intitulé *The State of Food and Agriculture*, publié par la FAO, est un document unique en son genre; il fait autorité, et je crois que nous devons tous en tenir compte.

• 1005

Having said that, FAO has tried, like so many other development agencies, to be too many things to too many people. This is why we in Canada established the consultative group on international agricultural research. FAO was trying to do research but wasn't doing it very well. You cannot conduct agricultural research in Africa from behind desks in Rome, nor can you do so in Ottawa.

So I think that, as was said, research and technology development must be done where the research is needed. FAO has a very real role and the new director general is, I know, intent upon changing the policy.

If I may express a personal view, sir, I hope we have not done so, but we should discourage other people from dumping onto FAO those people they don't want in their own community. There have been a lot of dud scientists and dud agriculturalists dumped into FAO because their own countries didn't want them. If you want, sir, I could give you names of about two dozen of them privately, right now.

So if we're going to support FAO we should be supporting it to do the job it can do well. That means it's got to be relieved of political influence and political pressures from outside. It is an important and vital organization, and it was created in

Cela dit, la FAO a essayé de faire beaucoup trop de choses, à l'instar de bien d'autres organismes de développement. C'est pourquoi nous avons instauré au Canada le groupe consultatif sur la recherche agricole internationale. La FAO essayait de faire de la recherche, mais cela ne donnait pas de très bons résultats. On ne peut pas faire de la recherche agricole en Afrique à partir d'un bureau situé à Rome ou à Ottawa.

Par conséquent, comme on l'a déjà dit, la recherche et le développement technologiques doivent se faire sur place. La FAO a un rôle très important à jouer et le nouveau directeur général est décidé à changer sa politique, je le sais.

J'ai une opinion personnelle à exprimer, si vous me le permettez. J'espère que nous ne l'avons pas fait, mais il faut décourager les autres de se débarrasser des gens dont on ne veut pas en les envoyant à la FAO. Bien des pays y ont envoyé des scientifiques et des agronomes à la manque parce qu'ils n'en voulaient pas. Si vous voulez, je pourrais vous citer environ deux douzaines de noms.

Par conséquent, si nous voulons soutenir la FAO, il faut le faire pour les tâches qu'elle peut accomplir convenablement. Cela veut dire qu'il faut la libérer des influences et des pressions politiques extérieures. C'est une organisation

[*Text*]

Canada. I happen to be on the committee for the 50th anniversary, which is to be celebrated in Quebec City. FAO is a child of Quebec; it was created in 1945 in Quebec City. Therefore we have a very real interest; we're a godfather, so to speak, and Mr. Pearson was the chairman of the founding committee of FAO. So I think we have a real interest there. But we shouldn't be pussyfooting around and dealing with it as a sort of political football.

Mr. Flaten: I'd just like to add a comment, then Steve wants to make a comment on the other projects.

On your reference to China, I remember being at an FAO conference when the agriculture minister from China was speaking, and a statement has stuck with me ever since. He said that they had one–quarter of the people of the world in his country and 7% of the arable land, and by and large they do a good job of feeding themselves. So I think it's really a demonstration of what can be done by some of these countries, and perhaps an example to some of the others.

Mr. Stephen Thompson (Individual Presentation): Thank you. It takes three of us to answer your questions. I want to deal with the one you had asked on small projects.

Perhaps I can put a different emphasis on what a small project might be, at least in Canadian eyes. It might point out a unique role and possibility for Canada in the foreign agricultural aid business. That unique role and possibility comes from a particular characteristic I see amongst Canadian farmers and professionals—and there are about 5,500 professionals in the Agricultural Institute of Canada.

I can best sum it up in a couple of words by saying it's a professional humility amongst the Canadian farming and professional population, which I see in very few other countries. When those people work overseas, this professional humility translates into an attitude not of doing what that professional does but of sitting down and seeing what the other person does, then seeing how they can work out how it should be analysed and improved.

In other words, Canadian aid advisers seem to me to be more willing to sit down with their counterparts and work through something that can be practical and built into the local situation and local infrastructure.

I describe a small project not so much as being one that is village–level, but as being one that requires an input of Canadian expertise and only a modest input of Canadian dollars in comparison to some of the other schemes I've seen around the world. So it's no longer necessary to build dams or put in place large pieces of infrastructure.

But it is possible for Canadians to transfer a professional expertise and an organizational capacity to their colleagues overseas. So people working in other countries are able to build their own organizational structure, production system, distribution system, and infrastructure to suit their own needs. That I think is a particular strength we have, and one I'd like to see continued.

[*Translation*]

importante et essentielle, qui a été créée au Canada. Je fais partie du comité du 50e anniversaire, qui doit être fêté à Québec. La FAO a vu le jour au Québec; elle a été créée à Québec en 1945. Par conséquent, nous nous y intéressons beaucoup; nous sommes pour ainsi dire ses parrains et M. Pearson était président du comité fondateur de la FAO. Cette organisation nous intéresse donc beaucoup. Par contre, il ne faut pas tourner autour du pot et jouer avec elle comme on jouerait à une espèce de football politique.

M. Flaten: Je voudrais ajouter quelque chose, puis Steven voudrait faire un commentaire sur d'autres projets.

Vous avez parlé de la Chine. Je me souviens d'avoir participé à une conférence de la FAO au cours de laquelle le ministre de l'Agriculture chinois avait pris la parole et il a fait une déclaration que je n'ai jamais oubliée. Il a dit que son pays représentait un quart de la population mondiale et 7 p. 100 des terres arables et que, d'une manière générale, les Chinois subvenaient assez bien à leurs besoins. Cela démontre, à mon avis, ce que certains pays peuvent faire et c'est peut–être un exemple pour les autres.

M. Steven Thompson (présentation individuelle): Merci. Il faut que nous soyons trois pour répondre à vos questions. Je vais d'abord répondre à celle qui concerne les petits projets.

Je peux peut–être mettre l'accent sur un aspect différent, d'un point de vue canadien, du moins. Je tiens à signaler que le Canada a la possibilité de jouer un rôle unique dans le domaine de l'aide agricole extérieure. Cette possibilité découle d'une caractéristique que je constate chez les agriculteurs et les experts canadiens—et il y a environ 5 500 experts à l'Institut agricole du Canada.

Pour résumer la situation en deux mots, je dirais que cette caractéristique est une certaine humilité professionnelle que l'on rencontre chez les agriculteurs et les experts canadiens et qui est très rare dans les autres pays. Lorsqu'ils travaillent à l'étranger, cette humilité professionnelle se traduit par une attitude qui consiste à ne pas jouer à l'expert et à observer ce que font les autres, puis à voir comment ils s'en tirent et comment il convient d'analyser et d'améliorer la situation.

En d'autres termes, les conseillers canadiens en matière d'aide extérieure me semblent être davantage disposés à discuter avec leurs interlocuteurs et à mettre au point un système qui peut être pratique et qui peut être adapté à la situation et à l'infrastructure locales.

À mon avis, un petit projet n'est pas tellement un projet qui se situe au niveau d'un village, mais c'est plutôt un projet qui nécessite le recours aux connaissances spécialisées canadiennes et à de faibles sommes d'argent seulement, comparativement à certains autres projets qui ont été réalisés dans le monde. Par conséquent, il n'est plus nécessaire de construire des barrages ni d'établir une infrastructure impressionnante.

Par contre, les Canadiens ont la possibilité de communiquer leurs connaissances professionnelles spécialisées et leur capacité d'organisation à leurs collègues d'outre–mer. Les habitants des pays en question sont donc capables d'établir leur propre structure organisationnelle, leur propre système de production et de distribution et une infrastructure qui répond à leurs besoins. C'est à mon avis un de nos points forts et je voudrais que cela continue.

[*Texte*]

Thank you.

[*Traduction*]

Merci.

• 1010

Mr. Flaten: Here are just a couple of examples of what we're talking about. I agree with what Steve is saying—small projects can be those that involve a whole community and so on. I'm not talking about one-farmer-type projects. But AIC has a program in Zimbabwe of helping the Zimbabwean people get into a program of zero-till, particularly because of the dry climate they have, and that program has been very successful. We have trained a couple of local people, who are now going out into the communities and networking with other people to promote the idea of zero-till to reduce erosion, maintain moisture, and improve their crop production.

This networking is extremely important. There is a fellow in Harare who has developed and now manufactures a new type of zero-till drill, which is very positive. I think it has opportunities even for export to other parts of the world.

The important thing is that it starts with a few people. Because of the Canadian assistance, they're involving the Zimbabweans themselves in the program, so they are the ones who are going out and talking to other black farmers to promote this idea of zero-till.

Two years ago, with the extreme drought they had in that country, an example was that many of the farmers were getting no yield at all on maize. But on the zero-till approach I think they were getting up to 17 bags per acre. Now, that's not a big crop, but 17 bags is a lot better than zero. So that's the kind of thing we should promote.

The other example is in Thailand, where we have a program of soil erosion control on the hilly lands. They have followed a program in the past of essentially slash-and-burn and when the hills eroded they just moved on to another area. Well, they're running out of areas to move to. So the program is now working with local farmers and local people, with only a bit of professional help from Canada and some money to help them establish these projects. It's been quite successful.

That's what I mean by some of the small projects we carry out, and I think there is a real future for these. The projects cost $50,000 a year for each one. That's not a lot of money compared to some of the big projects we've been involved in and the multimillion dollar ones in the past.

Mr. Flis: We're getting a very clear message about working with the local people and zeroing in on smaller projects versus the big megaprojects. But I observed a big dam in Pakistan that Canada helped the people to build, and from the water reserved by this dam the people have drinking water and water for irrigation, etc.

M. Flaten: Voici deux exemples qui expliquent ce dont je parle. Je suis d'accord avec Steve, les petits projets peuvent être des projets qui font intervenir toute une collectivité, par exemple. Il ne s'agit pas de projets qui ne font intervenir qu'un seul agriculteur. L'IAC a toutefois mis en place au Zimbabwe un programme qui consiste à aider les Zimbabwiens à instaurer un programme de culture sans labour, principalement à cause du climat sec qui règne dans ce pays; ce programme est d'ailleurs une réussite. Nous avons formé deux Zimbabwiens qui se rendent sur place et vont établir des réseaux avec d'autres personnes afin de promouvoir l'idée de la culture sans labour dans le but de réduire l'érosion, de maintenir l'humidité et d'améliorer le rendement des cultures.

Cette création de réseaux est extrêmement importante. À Harare, il y a quelqu'un qui a mis au point et fabrique maintenant un nouveau type de semoir pour semis directs, qui donne de très bons résultats. Je crois même qu'il existe des possibilités de l'exporter dans d'autres régions du monde.

Ce qui est important, c'est que cela commence avec une poignée de gens. Grâce à l'aide canadienne, on fait participer directement les Zimbabwiens au programme, si bien que ce sont eux qui se déplacent et vont discuter avec d'autres agriculteurs noirs pour répandre l'idée de la culture sans labour.

Il y a deux ans par exemple, le rendement du maïs a été nul pour la plupart des agriculteurs, à cause de la sécheresse extrême qui a sévi. Par contre, là où l'on avait adopté le système de culture sans labour, les agriculteurs ont récolté jusqu'à 17 sacs à l'acre, si je ne m'abuse. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une récolte extraordinaire, mais c'est beaucoup mieux que rien du tout. Voilà donc le genre d'initiative qu'il faut encourager.

L'autre exemple se situe en Thaïlande, où nous avons un programme de lutte contre l'érosion du sol en terrain accidenté. Autrefois, on y pratiquait essentiellement la culture sur brûlis et, lorsque les collines étaient détruites par l'érosion, les agriculteurs changeaient tout simplement de place. Ils commencent à manquer d'endroits où s'installer. Le programme en question est appliqué par les agriculteurs et les gens de l'endroit, avec seulement un petit peu d'aide professionnelle et un peu d'aide financière canadienne pour leur permettre d'établir ces projets. Ce programme a donné d'assez bons résultats.

Voilà ce que je veux dire quand je parle de petits projets que nous exécutons. Je crois qu'il y a de l'avenir pour ce type de projet. Chacun de ces projets coûte 50 000$ par année. Ce n'est pas beaucoup comparativement à certains grands projets auxquels nous avons participé et aux projets de plusieurs millions de dollars que l'on entreprenait autrefois.

M. Flis: Le message est très clair: il faut travailler avec la population locale et axer ses efforts sur de petits projets plutôt que sur des mégaprojets. Par contre, j'ai vu au Pakistan un barrage pour la construction duquel le Canada a accordé de l'aide et l'eau retenue par ce barrage permet à la population d'avoir de l'eau potable et de l'eau pour l'irrigation, par exemple.

[*Text*]

If you had a choice in a situation like that between a big megaproject building a dam versus the small projects you're talking about, which would you choose? Which would give sustainability to that region?

Mr. Hulse: It's going to be either/or, is it? I think the difficulty with the dams has been, if you look at the dam in Pakistan, that although the water from the dam that was built up in the northeast—originally for hydroelectric power—was also to feed farmers' fields, that water passes through 11 different governmental and state jurisdictions before it gets to the farmer's field and no two of them ever talk to one another. Furthermore, the building of dams has been left to engineers who have not always had in their minds or in their contacts good geologists or people who are going to determine... That dam is silting up at over three times the rate that was forecast.

The big dams are exceedingly important and have been very beneficial, there is no question, where they've been intelligently used. But unfortunately—and I think this is what Mr. Flaten and my colleagues were saying—one has to integrate and look at all the people who are going to be involved by this.

• 1015

It's Coase's theory of externalities. The internal economics are one thing, but what does the project do to all the people down the line? I don't think that aspect has been properly looked at in many of the dam projects. We've sent our people who are hydroelectric engineers to build a dam to generate electricity without any consideration of what it is going to do to the ecology or how it is really going to benefit other people.

I don't think it's a matter of either/or. There have been some very disastrous projects because Canada and the rest have sent people overseas who didn't do enough homework before they invested this enormous amount of money.

Mr. Flis: Mr. Flaten, I believe it was you who said that, yes, we should not abandon eastern Europe and we should be helping those countries. But the funds should not come from the developing countries. Up to now we have been helping these countries through transfer of technology, lines of credit, etc.

I'm wondering if you have any suggestions. Is there a danger to Canadian producers if we teach the Russians how to grow durum wheat that's as good as we can and to grow canola that's as good and as much as we can? Are we not putting our own producers in jeopardy 10 years down the road?

Can you give the committee some suggestions as to how we can best help the former Soviet Union countries, which do need a lot of our help? We do have lines of credit. How effective are those? Should they be eliminated or extended? On transfer of technology, are there other models you might suggest to the committee?

Mr. Flaten: I guess the lines of credit are effective; it's collecting the money back afterwards that's the problem. Roy's a former banker, so he knows all about that sort of thing.

[*Translation*]

Si vous aviez le choix entre la construction d'un grand barrage et les petits projets dont vous parlez, que choisiriez–vous? Quels projets auraient un effet durable pour la région concernée?

M. Hulse: Voulez–vous que je choisisse entre les deux? À mon avis, il y a des problèmes avec les barrages. Ainsi, le barrage qui a été construit dans le nord–ouest du Pakistan, initialement dans le but de fournir de l'énergie hydroélectrique, devait également fournir aux agriculteurs l'eau nécessaire pour irriguer leurs champs. Cette eau passe par 11 niveaux de juridiction gouvernementaux différents avant d'arriver à destination et aucun d'entre eux ne communique avec les autres. Par ailleurs, on a confié la construction des barrages à des ingénieurs qui n'ont pas toujours qualité de géologue ou qui n'avaient pas de contacts avec de bons géologues ou des gens capables d'évaluer la situation. Le barrage en question s'envase trois fois plus vite que prévu.

Les grands barrages sont extrêmement importants et ils sont incontestablement très utiles quand on les utilise intelligemment. Par contre, il faut malheureusement songer à tous les intervenants—et je crois que c'est précisément ce que disait M. Flaten et mes collègues.

C'est la théorie des externalités de Coase. L'économie interne, c'est bien beau, mais quelles sont les retombées du projet pour toutes les personnes en aval? Pour un grand nombre de barrages, on a peut–être oublié d'examiner de près cet aspect. Nous avons envoyé nos hydrauliciens construire un barrage hydroélectrique sans tenir compte de ses répercussions sur l'écologie ni de ses retombées pour d'autres personnes.

Je ne pense pas que ce soit une question de choix entre les deux. Il y a eu certains projets catastrophiques, parce que le Canada et les autres ont envoyé outre–mer des personnes qui ne s'étaient pas suffisamment préparées avant d'investir cette énorme quantité d'argent.

M. Flis: Monsieur Flaten, c'est vous qui avez dit, sauf erreur, que non, il ne faut pas abandonner l'Europe de l'Est, qu'il faut aider ces pays–là. Mais les fonds ne devraient pas venir des pays en développement. Jusqu'ici, nous avons aidé ces pays par un transfert de technologie, des lignes de crédit, etc.

Avez–vous des suggestions? Y a–t–il danger pour les producteurs canadiens si nous enseignons aux Russes à produire du blé dur aussi bon que le nôtre et à produire du canola aussi bon et en aussi grande quantité que nous? Nos producteurs ne risquent–ils pas d'en souffrir dans 10 ans?

Avez–vous des suggestions à faire au comité sur la meilleure façon d'aider les anciens pays de l'Union soviétique, qui ont bien besoin de notre aide? Nous offrons des lignes de crédit. Quelle est leur efficacité? Faut–il les éliminer ou les augmenter? En matière de transfert de technologie, auriez–vous d'autres modèles à proposer au comité?

M. Flaten: Je pense que les lignes de crédit sont efficaces; c'est le recouvrement de l'argent par la suite qui pose problème. Roy est un ancien banquier, et il connaît tout de ce côté–là.

[*Texte*]

No, I don't think that's a problem really. It could be, in a very short term. People who improve their economic situation become better trading partners in the future. It may not be in the same commodity as what you have, but it could be in something different.

Obviously there's big potential in eastern Europe if they can put the system together. I think we have a role and a responsibility there to assist them and work with them to build from where they are to where they want to go, in terms of their system. I don't think we should go over there and tell them how they should set it up or should restructure their economy, their marketing systems, or whatever. Rather, we work with them to develop that system.

Eastern Europe is a very different situation, in my view, from that of the developing countries. Basically you have a very well-educated population in Russia and Ukraine and a very good agricultural research system, for example. But they have no extension system. These are the sorts of aspects that I think have to be developed in these countries. The potential is there.

Because of the increased requirements for food in the future—and we get back to this population factor again—there will be a requirement for them to increase their production not only to meet their own needs but to be a partner in world trade. Essentially they're not a big trading partner of ours anyway because of the cashflow situation and the problems associated with it. They have been extremely important in the past, and Canada needs to be commended for its role in former years of opening up the markets in China and the former Soviet Union. Others followed afterwards and tried to take those markets away from us.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Flaten, I wonder if I could pick up a point that flows from Mr. Flis's question and relates to your earlier comment about the value of the price system to agricultural production.

Have you any comments to make about what has happened in Poland, for example? As I understand the history, the agricultural population was discouraged from production because of lower prices for the consumer. Every time the government attempted to adjust the situation there was an upheaval in the shipyards or elsewhere. I don't expect you to know the situation in every country, but if you do know the one in this case, I'd like to hear about how that has worked out.

• 1020

Mr. Flaten: Well, they're making good progress. In the past the problem in Poland, as I understand it, was that a lot of the food was shipped out of there into the former Soviet Union, but at a low price.

The difficulty with the lack of a price in agricultural production is that by and large the inputs tend to be on a more open market system price-wise, such as for fertilizers, seeds, pesticides, fuel, and all of those things. Very often government policies are such that they hold the price to the farmer down for the commodities that are produced.

[*Traduction*]

Non, je ne pense pas que ce soit vraiment un problème. Cela pourrait le devenir, à très court terme. En améliorant sa situation économique, on devient un meilleur partenaire commercial plus tard. Cela ne sera peut-être pas dans le même produit que nous, mais ce pourrait être quelque chose de différent.

Manifestement, il y a d'énormes possibilités en Europe de l'Est pourvu que le système puisse s'organiser. Je pense que nous avons là un rôle et une responsabilité de les aider et de travailler avec eux pour les amener de leur système actuel à celui qu'ils veulent. Il ne faut pas aller leur dire comment ils doivent l'établir ni comment restructurer l'économie, leurs systèmes de commercialisation, et ainsi de suite. Nous travaillons plutôt avec eux à la mise en place de ce système.

L'Europe de l'Est est un cas bien différent, à mon avis, de celui des pays en développement. Fondamentalement, vous avez une population très bien instruite en Russie et en Ukraine et un excellent système de recherche agricole, par exemple. Mais ils n'ont pas de système de vulgarisation. Ce sont ces aspects-là qu'il faut, selon moi, développer dans ces pays-là. Les possibilités sont là.

En raison de l'accroissement des besoins alimentaires pour l'avenir—ce qui nous ramène au facteur démographique encore une fois—ils devront accroître leur production non seulement pour répondre à leurs besoins, mais encore pour être un partenaire dans le commerce mondial. Essentiellement, ils ne sont pas pour nous un grand partenaire commercial de toute façon, en raison de la situation de trésorerie et des problèmes connexes. Ils ont été extrêmement importants par le passé, et il faut féliciter le Canada du rôle qu'il a joué jadis dans l'ouverture du marché en Chine et dans l'ancienne Union soviétique. D'autres ont suivi par la suite, et ont tenté de nous enlever ces marchés.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Flaten, j'aimerais revenir sur un point qui découle de la question de M. Flis et qui se rattache à votre commentaire antérieur sur la valeur du système de prix pour la production agricole.

Avez-vous des commentaires à faire sur ce qui s'est produit en Pologne, par exemple? Si je comprends bien l'histoire, la baisse des prix à la consommation a découragé les agriculteurs de produire. Chaque fois que le gouvernement a voulu redresser la situation, il y a eu un soulèvement dans les chantiers navals ou ailleurs. Je ne vous demande pas de connaître la situation dans chaque pays, mais si vous la connaissez dans ce cas, pourriez-vous m'expliquer comment cela a fonctionné.

M. Flaten: Ma foi, ils font des progrès. Jadis, le problème de la Pologne, si je le comprends bien, était qu'elle expédiait une grand part de ses denrées alimentaires dans l'ancienne Union soviétique, mais à faible prix.

Le problème que pose la faiblesse des prix agricoles est que, dans l'ensemble, les prix des intrants ont tendance à être laissés à un système de marché plus ouvert, comme dans le cas des engrais, des semences, des pesticides, du combustible, et de toutes ces choses-là. Très souvent, le gouvernement pratique des politiques qui empêchent l'augmentation des prix à la production.

[*Text*]

So that is the dilemma. A lot of these countries, such as the eastern bloc now and developing countries, just cannot afford the inputs that are necessary to increase the production unless there's an increase in price. Very often it's government policy that holds the price down because the majority of people are consumers and it's better politically to try to maintain a cheap food policy, so to speak.

Mr. Thompson: Could I just add a thought to that, tying the two queries together, really, on the former Soviet Union and agricultural prices?

There are two economic systems in the world, which I would submit have been increasingly distorted over the last 70 to 80 years. One is the former Soviet Union and the other is the agricultural economy of the world. They're both distorted in much the same direction. The price structure of both of those economies has become far out of line from natural pricing systems. Whenever that distortion takes place and you try to undistort something, you get tremendous problems, such as in Poland, especially if you put the price of bread up by 250% in one go.

The sort of chaos and violence we're seeing in the former Soviet Union could, I think, equally well take place in the agricultural economy of the world. You're seeing it already on a minor scale with the farmers of France blocking the roads and that sort of thing. It'll spread to Third World countries, I think.

To tie back to Mr. Flis's question on jeopardizing Canadian farmers, I think an aspect of helping to work with Russian agriculture and the agriculture of CIS countries has not so much to do with the consequent position of Canadian farmers but with producing a bear that is stable and peaceful. That's a higher objective of Canadian foreign policy. That's what I would think.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Back to the displacement of Canadian farmers and the former Soviet Union, I understand the distribution system for agricultural products is so leaky in the former Soviet Union and there is so much loss that if the situation were tidied up the result would be a displacement of importation, not only from Canada but from other countries in the world. So the threat is probably greater, if there is a threat there.

Mr. Carver: Can I pick up on your question on technology transfer? Mr. Flaten indicated that recipients of technology transfer make good trading partners, and I think that if Canada doesn't take the lead role in some of this technology transfer someone else will.

A good example is in the area of animal genetics and animal breeding. Canada has taken the approach that we will provide the technology information to other countries to enhance trade down the road and in the future. It seems to be working out quite well.

• 1025

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, members of the committee and our witnesses, who have given us so much useful information and made some very solid points. Accept our thanks and be confident that your seats will be filled almost instantaneously with other witnesses.

[*Translation*]

Tel est le dilemme. Un grand nombre de ces pays, comme ceux du Bloc de l'est aujourd'hui et les pays en développement, n'ont pas les moyens de se payer les intrants nécessaires pour accroître leur production, à moins que les prix n'augmentent. Très souvent, c'est le gouvernement qui, par sa politique, empêche l'augmentation des prix, parce que la majorité de la population sont des consommateurs et qu'il est politiquement mieux vu de tâcher de maintenir une politique d'aliments à bon marché, pour ainsi dire.

M. Thompson: Permettez–moi d'ajouter une réflexion, qui reliera les deux questions, en fait, sur l'ancienne Union soviétique et les pays agricoles.

Il y a deux systèmes économiques dans le monde qui, ferais–je valoir, ont été de plus en plus faussés au cours des 70 à 80 dernières années. L'un est celui de l'ancienne Union soviétique et l'autre est l'économie agricole du monde. Ils sont tous les deux faussé dans une large mesure dans le même sens. La structure de prix de ces deux économies ne correspond plus du tout aux systèmes naturels de prix. Chaque fois que cette distorsion intervient et qu'on essaie de la corriger, on se heurte à d'énormes problèmes, comme en Pologne, surtout si le prix du pain augmente de 250 p. 100 d'un seul coup.

Le chaos et la violence dont nous sommes témoins dans l'ancienne Union Soviétique, pourraient, à mon sens, tout aussi bien frapper l'économie agricole du monde. On le voit déjà, à petite échelle, chez les agriculteurs français, qui bloquent les routes et ce genre de choses. Cela s'étendra aux pays du Tiers–Monde, je pense.

Pour revenir à la question de M. Flis sur le préjudice pour les agriculteurs canadiens, je pense qu'un des avantages de l'aide à l'agriculture russe et à l'agriculture des pays de la CEI ne réside pas tellement dans les conséquences pour les agriculteurs canadiens que dans la stabilisation et la pacification de l'ours. C'est un objectif supérieur de la politique étrangère canadienne. C'est ce que je pense.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pour revenir au déplacement des agriculteurs canadiens et à l'ancienne Union soviétique, je crois savoir que le réseau de distribution des produits agricoles est tellement branlant dans l'ancienne Union soviétique et qu'il y a tellement de pertes que, si l'on faisait le ménage là–dedans, il s'ensuivrait une réduction des importations, non seulement en provenance du Canada mais aussi des autres pays du monde. Donc, ce danger est probablement plus grand, si tant est qu'il y a un danger.

M. Carver: Puis–je revenir sur votre question au sujet du transfert de technologie? M. Flaten a indiqué que les bénéficiaires du transfert de technologie font de bons partenaires commerciaux, et selon moi, si le Canada n'assume pas un rôle de premier plan dans ce transfert de technologie, quelqu'un d'autre le fera.

On a un bon exemple dans le domaine de la zoogénétique et de l'amélioration génétique des animaux. L'approche du Canada a été de fournir les données technologiques aux autres pays pour accroître le commerce d'aval plus tard. Cela semble très bien marcher.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je remercie beaucoup les membres du Comité et nos témoins, qui nous ont donné de précieux renseignements et ont fait ressortir d'excellents points. Acceptez nos remerciements et soyez sûrs que vos sièges seront remplis presqu'instantanément par d'autres témoins.

[*Texte*]

Mr. Carver: On behalf of the group, I would like to thank the committee.

• 1026

• 1034

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Welcome, ladies and gentlemen, to the hearing of the joint committee examining Canadian foreign policy. We're pleased to have you here this morning.

• 1035

There will be three groups making presentations today. Mr. Moses of the Grand Council of the Crees is here with Mr. Epstein, adviser to the Grand Council. There will be a presentation from the Inuit Tapirisat of Canada by Mary May Simon, or Rosemarie Kuptana. Marc LeClair will make a presentation from the Métis National Council.

We usually ask each group to make the presentation in about 10 minutes, which will give us some time to have a discussion. I expect to adjourn about 11:55 a.m., so we all know our possibilities. I think we'll have enough time if we move briskly.

I will begin by calling upon Mr. Moses.

Mr. Ted Moses (Cree Ambassador to the United Nations, Grand Council of the Crees of Quebec): Thank you, Mr. Chairman. Good morning, members of the committee. [*Witness continues in native language*]

This submission is made on behalf of the Grand Council of the Crees, an organization that has been granted the consultative status by the Economic and Social Council of the United Nations.

The Crees have been active participants at the United Nations and other international fora since 1981. I have served as an elected United Nations rapporteur and an expert member of United Nations consultative bodies. The Grand Council has been a regular participant at the United Nations Commission on Human Rights; the Sub–Commission on Prevention of Discrimination and Protection of Minorities; the Working Group on Indigenous Populations; the Economic and Social Council; the Commission on Sustainable Development; and the third and fifth committees of the General Assembly. In addition we participated in the revision of International Labour Organization convention 107.

I am a charter member with Nobel Laureate Rigoberta Menchu Tum, of the Indigenous Initiative for Peace, a group of indigenous leaders from around the world who monitor indigenous human rights situations. In this capacity I recently returned from Chiapas, Mexico.

It is on the basis of this experience and the work of the Grand Council of the Crees here in Canada that I will make my observations here this morning.

[*Traduction*]

M. Carver: Au nom du groupe, j'aimerais remercier le Comité.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Bienvenue, mesdames et messieurs, à cette audience du Comité mixte chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. Nous sommes heureux de vous accueillir ce matin.

Nous recevons trois groupes aujourd'hui. M. Moses, du Grand conseil des Cris est ici avec M. Epstein, conseiller auprès du Grand conseil. Il y aura un exposé de Mary May Simon ou Rosemarie Kuptana, d'Inuit Tapirisat du Canada. Marc LeClair fera un exposé pour le Ralliement national des Métis.

Nous demandons normalement à chaque groupe de faire sa présentation en 10 minutes environ, ce qui nous laisse du temps pour des questions. Je prévois lever la séance vers 11h55, de sorte que nous savons tous à quoi nous en tenir. Je crois que nous aurons assez de temps si nous procédons rapidement.

Je commence par M. Moses.

M. Ted Moses (ambasseur des Cris auprès des Nations Unies, Grand conseil des Cris du Québec): Merci, monsieur le président. Bonjour, membres du Comité. [*Le témoin continue en langue autochtone*]

Je parle au nom du Grand conseil des Cris qui jouit d'un statut consultatif auprès du Conseil économique et social des Nations Unies.

Les Cris ont été des participants actifs aux Nations Unies et au sein d'autres forums internationaux depuis 1981. J'ai été rapporteur élu des Nations Unies et membre–expert des organismes consultatifs des Nations Unies. Le Grand conseil a participé régulièrement à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies; à la Sous–Commission de la lutte contre les mesures discriminatoires et de la protection des minorités; au Groupe de travail des populations autochtones; au Conseil économique et social des Nations Unies; à la Commission du développement durable; ainsi qu'aux troisième et cinquième Comités de l'Assemblée générale. Nous avons également participé à la révision de la Convention numéro 107 de l'Organisation internationale du travail.

Je suis un des membres fondateurs, avec la lauréate du prix Nobel Rigoberta Menchu Tum, du groupe Indigenous Initiative for Peace, qui réunit des dirigeants autochtones du monde entier et surveille le respect des droits humains des populations autochtones. À ce titre, je reviens récemment d'un voyage dans le Chiapas, au Mexique.

C'est à la lumière de cette expérience et dans le contexte du travail du Grand conseil des Cris, ici au Canada, que je formulerai mes observations ce matin.

[*Text*]

When we began our work, Canada's foreign policy on indigenous issues was based on the concept that issues pertaining to indigenous peoples were exclusively in the domestic domain, and that indigenous peoples were subjects of domestic law only and not also of international law. In keeping with this view, Canada's foreign policy was predicated on instructions that indigenous issues were not to receive international recognition and that Canada would do whatever might be necessary to constrain the recognition of indigenous peoples as subjects of international law.

However, the frustrations attendant upon the failure to adequately address indigenous issues in Canada; terrible human rights violations in other countries, particularly in South and Central America and Asia; and the growth of an awareness worldwide by indigenous peoples of their internationally protected rights led to an apprehended need by the United Nations to finally address the question of protecting the human rights of indigenous peoples.

As a result of this international activity, Canada's policy of non–recognition was no longer tenable or practicable, and the Department of External Affairs was eventually forced to open an indigenous desk.

At the United Nations a working group was formed and instructed to prepare draft international standards on the rights of indigenous peoples. Both the Grand Council of the Crees and the Government of Canada have been active participants in this process.

The United Nations draft declaration on the rights of indigenous peoples was formally submitted to the Sub–Commission on Prevention of Discrimination and Protection of Minorities last August. It is on the agenda for consideration by the subcommission in August of this year when important decisions will be made regarding possible revisions in the tax. The schedule will be set for its consideration by higher bodies within the United Nations.

• 1040

Serious problems have developed, however, at the international level concerning Canada's foreign policy on indigenous issues. It is the question of Canada's foreign policy on issues pertaining to the rights of indigenous peoples that we are asking the special joint committee to examine.

The policy issues can be summarized as follows. First, there is a wide disparity and clear contradiction between Canada's domestic policy toward aboriginal peoples in Canada and the position Canada takes on these matters at the United Nations. In general, Canada's international policy is regressive and seeks to constrain the development of contemporary international indigenous human rights law. During the revision of ILO Convention 107, Canada took positions that were far more restrictive on rights recognition than it was taking at the same time in the constitutional negotiations in Canada. It also opposed draft texts that were consistent with existing Canadian laws.

[*Translation*]

Quand nous avons commencé notre travail, la politique étrangère du Canada en matière de questions autochtones partait du principe que les questions autochtones étaient exclusivement du domaine intérieur, et que les peuples autochtones étaient sujet seulement au droit national et non pas international. Fidèle à cette conception, la politique étrangère du Canada était tributaire de directives voulant que les questions indigènes ne reçoivent pas de reconnaissance internationale et que le Canada ferait tout le nécessaire pour empêcher la reconnaissance des peuples autochtones en tant que sujets du droit international.

Toutefois, les frustrations découlant de l'incapacité de traiter de façon adéquate des questions autochtones au Canada; les terribles violations des droits de l'homme dans d'autres pays, particulièrement en Amérique du Sud, en Amérique Centrale et en Asie; et la nouvelle prise de conscience, dans le monde entier, par les peuples autochtones du fait que leurs droits sont protégés sur le plan international ont amené les Nations Unies à comprendre la nécessité de se pencher finalement sur la question de la protection des droits des peuples autochtones.

Par suite de cette activité internationale, la politique de non–reconnaissance du Canada n'était plus tenable ni pratique, et le ministère des Affaires étrangères a été forcé d'ouvrir un bureau des affaires autochtones.

Aux Nations Unies, un groupe de travail a été mis sur pied avec pour mandat de préparer un projet de normes internationales sur les droits des peuples autochtones. Le Grand conseil des Crees et le gouvernement du Canada ont été des participants actifs à ce processus.

Le projet de déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones a été déposé auprès de la Sous–Commission de la lutte contre les mesures discriminatoires et de la protection des minorités, au mois d'août dernier. La question sera à l'ordre du jour de la sous–commission en août de cette année, quand des décisions importantes seront prises concernant les modifications possibles du régime fiscal. La question sera ensuite examinée par des instances supérieures au sein des Nations Unies.

Des problèmes sérieux ont été soulevés, toutefois, au niveau international, concernant la politique étrangère du Canada sur les questions autochtones. C'est la question de la politique étrangère du Canada sur les droits des peuples autochtones que nous demandons au comité mixte spécial d'examiner.

On peut résumer comme suit les questions de politique. Premièrement, il existe une grande disparité et une contradiction claire entre la politique intérieure du Canada visant les peuples autochtones du Canada et la position que le Canada prend sur ces questions aux Nations Unies. En général, la politique internationale du Canada est régressive et cherche à freiner les progrès du droit international contemporain en matière de droits des peuples autochtones. À l'occasion de la révision de la Convention 107 de l'OIT, le Canada a adopté des positions qui étaient beaucoup plus restrictives quant à la reconnaissance des droits que celles qu'il a défendues au moment des négociations constitutionnelles au Canada. Il s'est également opposé à des projets de documents qui étaient conformes aux lois canadiennes existantes.

[*Texte*]

Second, certain of Canada's international policies are not consistent with Canadian legal standards, including the Constitution Act, 1982. Most notable is Canada's refusal to use the term "peoples" when referring to indigenous peoples at the United Nations, even though this is the term used in the Constitution Act, 1982. It has taken this position in the misguided belief that the avoidance of the term "peoples" will prevent the recognition of the indigenous peoples' right to self-determination.

Third, Canada has sought and established alliances on indigenous issues at the United Nations with states that are notorious for their lack of respect for human rights and their ill treatment of indigenous peoples and whose interests are inimical to Canada and to the indigenous peoples of Canada.

China, for example, for many years had no interest in the entire question of indigenous peoples until Canada pointed out the erroneous connection between indigenous human rights standards and the self-determination of the repressed Tibetan peoples.

I personally witnessed Canada's deal-making with Iraq in support of a Canadian-sponsored resolution that would have restricted the activities that were to take place during the International Year for the World's Indigenous People.

Fourth, Canada has failed to respect its fiduciary responsibility to the aboriginal peoples of Canada by opposing their rights and interests at the international level and failing to assist them in obtaining international recognition for their rights.

Fifth, Canada has intentionally filed inaccurate and misleading reports on Canadian aboriginal peoples to the United Nations treaty bodies responsible for the monitoring of human rights standards.

Sixth, Canada has discouraged the process of international representation and participation by indigenous organizations in Canada.

Seventh, Canada has discouraged consultation between aboriginal organizations in Canada and the federal ministers responsible for setting international policy.

Eighth, Canada has developed its international indigenous policy in secrecy, without genuine consultation with aboriginal peoples in Canada.

Ninth, Canada has promoted the international policy interests of provinces, particularly that of the province of Quebec, over that of the aboriginal peoples of Canada.

Tenth, Canada's diplomats have worked largely against the interests of indigenous peoples at the United Nations, often without seeking any instructions on particular matters from ministers.

Eleventh, Canada's policy on indigenous matters is not consistent with its other foreign policy decisions.

Twelfth, Canada is not fully respecting its international treaty commitments by assuring that the provinces respect the international standards that Canada has ratified.

[*Traduction*]

Deuxièmement, certaines des politiques internationales du Canada ne sont pas conformes aux normes juridiques canadiennes, notamment la Loi constitutionnelle de 1982. Il convient particulièrement de signaler que le Canada refuse d'utiliser le mot «peuples» pour désigner les peuples autochtones aux Nations Unies, bien que ce soit le terme retenu par la Loi constitutionnelle de 1982. Il s'imaginait à tort que le fait d'éviter d'employer le mot «peuples» empêcherait la reconnaissance du droit des peuples autochtones à l'auto-détermination.

Troisièmement, le Canada a cherché et établi des alliances sur les questions autochtones aux Nations Unies avec des États qui sont réputés ne pas respecter les droits de l'homme et maltraiter les peuples autochtones, et dont les intérêts sont contraires à ceux du Canada et à ceux des peuples autochtones du Canada.

La Chine, par exemple, s'est désintéressée pendant de nombreuses années de toute la question des peuples autochtones jusqu'au moment où le Canada a signalé le lien erroné que l'on établissait entre les normes applicables aux droits des peuples autochtones et l'auto-détermination des peuples réprimés du Tibet.

J'ai personnellement été témoin de l'entente conclue entre le Canada et l'Iraq à l'appui d'une résolution présentée par le Canada et qui aurait eu pour effet de limiter les activités qui devaient avoir lieu durant l'Année internationale des populations autochtones.

Quatrièmement, le Canada n'a pas respecté sa responsabilité de fiduciaire envers les peuples autochtones du Canada en s'opposant à leurs droits et à leurs intérêts au niveau international et en négligeant de les aider à obtenir une reconnaissance internationale de leurs droits.

Cinquièmement, le Canada a intentionnellement remis des rapports inexacts et trompeurs sur les peuples autochtones du Canada aux organismes des Nations Unies chargés de la surveillance des normes en matière de droits de la personne.

Sixièmement, le Canada a fait obstacle au processus de représentation internationale et à la participation des organisations autochtones du Canada aux affaires du monde.

Septièmement, le Canada a fait obstacle à la consultation entre les organisations autochtones du Canada et les ministres du gouvernement fédéral chargés de la définition de la politique internationale.

Huitièmement, le Canada a développé dans le secret sa politique internationale en matière de droits autochtones, sans véritable consultation avec les peuples autochtones du Canada.

Neuvièmement, le Canada a fait la promotion des intérêts des provinces en matière de politique internationale, particulièrement la province de Québec, au détriment de ceux des peuples autochtones du Canada.

Dixièmement, les diplomates du Canada ont grandement travaillé contre les intérêts des peuples autochtones auprès des Nations Unies, souvent sans chercher à obtenir des instructions de leurs ministres sur des questions particulières.

Onzièmement, la politique du Canada sur les questions autochtones n'est pas conforme avec ses autres décisions en matière de politique étrangère.

Douzièmement, le Canada ne respecte pas entièrement ses engagements en vertu des traités internationaux visant à veiller à ce que les provinces respectent les normes internationales que le Canada a ratifiées.

[*Text*]

Thirteenth, Canada has not respected its treaty provision with the Crees to seek amendments to the Migratory Birds Convention respecting the traditional hunting practices of the aboriginal peoples.

This is the present situation. Something is seriously wrong, and we urge this committee to conduct a critical examination of each of these points.

I want every member of this committee to know that Canada is viewed by indigenous peoples the world over as a government that works persistently against the interests of indigenous peoples. Canada is viewed by human rights experts as the leader of the countries that oppose the promotion of the human rights of indigenous peoples at the international level. This contributes significantly to ongoing human rights abuses against indigenous peoples throughout the world.

• 1045

It has other far–reaching implications. Canada's opposition to protection of the rights of indigenous peoples receives the strongest support from countries such as Iraq and China. Canada has openly sought the backing of these countries, claiming that recognition of the rights of indigenous peoples at the United Nations would encourage people such as the Kurds and Tibetans to seek independence from these repressive regimes.

Meanwhile, countries such as Australia and Denmark, which have worked to enhance the recognition of indigenous peoples' rights at the United Nations, have been discouraged and disappointed by Canada's failure to support their international policy initiatives, which are based on a new *rapprochement* with the indigenous peoples in those countries.

A central policy issue is the recognition of the right of self–determination. According to the international covenants, all peoples have the right of self–determination. Canada's Constitution defines the aboriginal peoples in section 35 as "peoples". Since international human rights law applies universally and indivisively, it is self–evident that Canada's aboriginal peoples are entitled to the same rights as all other peoples and must therefore be accorded recognition of the right of self–determination without discrimination. This view is widely supported by international law experts.

Ordinarily this should not be a problem; however, certain Canadian officials are convinced that the right of self–determination is tantamount to the right to independence. They have lent credence to the idea that the international recognition of the indigenous peoples' right of self–determination would lead to the dismemberment of Canada by the aboriginal peoples. Using these same scare tactics, Canada has gained the international support of India, the Philippines, and Indonesia for their opposition to the recognition of self–determination for the world's indigenous peoples.

[*Translation*]

Treizièmement, le Canada n'a pas respecté la disposition de son traité avec les Cris visant à chercher à modifier la Convention concernant les oiseaux migrateurs relativement aux pratiques de chasse traditionnelles des peuples autochtones.

Telle est la situation actuelle. C'est une situation très anormale, et nous enjoignons le comité de faire un examen critique de chacun des points que nous avons soulevés.

Je tiens à ce que tous les membres du comité sachent que le Canada est considéré par les peuples autochtones du monde entier comme étant un gouvernement qui travaille de façon constante contre les intérêts des peuples autochtones. Le Canada est considéré par les experts en matière de droits de l'homme comme étant le chef de file des pays qui s'opposent à la promotion des droits de l'homme des peuples autochtones au niveau international. Cela contribue de façon importante aux atteintes qui se commentent continuellement contre les droits des peuples autochtones du monde entier.

Cela a d'autres répercussions d'une portée incalculable. L'opposition du Canada à la protection des droits des peuples autochtones reçoit son appui le plus fort de pays comme l'Irak et la Chine. Le Canada a ouvertement recherché l'appui de ces pays, affirmant que la reconnaissance des droits des peuples autochtones aux Nations Unies encouragerait les peuples comme les Kurdes et les Tibétains à rechercher l'indépendance face à ces régimes répressifs.

Entre temps, des pays comme l'Australie et le Danemark, qui ont défendu la reconnaissance des droits des peuples autochtones aux Nations Unies, ont été découragés et déçus devant l'incapacité du Canada d'appuyer leurs initiatives en matière de politique internationale, lesquelles se fondent sur un nouveau rapprochement avec les peuples autochtones de ces pays.

La reconnaissance du droit à l'autodétermination est une question politique essentielle. Selon les pactes internationaux, tous les peuples ont droit à l'autodétermination. La Constitution du Canada définit les peuples autochtones à l'article 35 comme étant des «peuples». Comme les droits de la personne sur le plan international s'appliquent de façon universelle et indivisible, il va de soi que les peuples autochtones du Canada ont les mêmes droits que tous les autres peuples et que, par conséquent, on doit leur reconnaître le droit à l'autodétermination sans discrimination. Cette position est largement acceptée par les experts en matière de droit international.

Dans des circonstances normales, cela ne devrait pas poser de problème; toutefois, certains responsables canadiens sont convaincus que le droit à l'autodétermination équivaut au droit à l'indépendance. Ils accordent crédit à l'idée que la reconnaissance internationale du droit des peuples autochtones à l'autodétermination conduirait au démembrement du Canada par les peuples autochtones. En utilisant ces mêmes tactiques de peur, le Canada a reçu l'appui international de l'Inde, des Philippines et de l'Indonésie dans leur opposition à leur reconnaissance de l'autodétermination pour les peuples autochtones du monde.

[*Texte*]

This misguided policy results from the conception that self-determination and independence are synonymous. The current debate in Quebec has enhanced that misapprehension, the separatists claiming that indigenous peoples do not have the right of self-determination but that somehow the population of the province of Quebec does enjoy this right and that it provides a legal basis for secession.

It is this battle over the right of self-determination in Quebec, moreover, that has had so much to do with Canada's international policy position.

Let me set the record straight. The right of self-determination is a right of all peoples. It does not belong to states or geographic regions or administrative entities, such as the populations of provinces or countries. Furthermore, the right of self-determination is a prerequisite to the enjoyment of all other human rights.

However, the right of self-determination may not be evoked against the territorial integrity of any state unless that state is guilty of grave human rights abuses against people who have exhausted all of their political recourses and are left with no remedy but secession. In fact, it is the denial of the right of self-determination that, in its extreme, could lead eventually to the right of secession.

The opposition of some officials to the recognition of the indigenous peoples' right to self-determination is based on the misguided belief that the Crees could use this right against Canada.

Several international instruments establish the conditions regarding the exercise of a people's right of self-determination. States that respect human rights and democratic freedoms have nothing to fear from the recognition of a people's right of self-determination. The conditions that place strict limits on the exercise of succession are already part of international law.

Indigenous peoples reject proposals already made by Canada that would place a condition on the exercise of the right of self-determination that it would apply only to the world's indigenous peoples, not to all peoples. This would be discriminatory and would violate the principle of universality and indivisibility.

We aboriginal peoples wish that Canada would stop working against us at the United Nations. We wish that Canada would not formulate its international policy on the basis of Quebec's rights versus the rights of aboriginal peoples. And we wish that Canada would put its international human rights policy above the preservation of colonial-minded and racist laws such as the Indian Act.

• 1050

The Grand Council of the Crees has prepared and tabled before this committee today an analysis of Canada's most recent report to the United Nations Committee on the Elimination of Racial Discrimination, or CERD. It should be evident to anyone that Canada's United Nations report is a grossly dishonest piece of work, badly misrepresenting the human rights situation in Canada and in particular the status of the rights of aboriginal peoples in Canada, and reflecting poorly on Canada's credibility and reputation in the field of human rights.

[*Traduction*]

Cette politique erronée résulte de la conception que l'autodétermination et l'indépendance sont synonymes. Le débat actuel au Québec a relancé cette conception erronée, les séparatistes affirmant que les peuples autochtones n'ont pas le droit à l'autodétermination, mais que la population de la province du Québec a ce droit et que cela lui fournit une base juridique en vue de la sécession.

Par ailleurs, c'est cette bataille autour du droit à l'autodétermination au Québec qui a tant à voir avec la position du Canada en matière de politique internationale.

Permettez-moi de rétablir les faits. Le droit à l'autodétermination est un droit partagé par tous les peuples. Il n'appartient pas à des États, à des régions géographiques ou à des entités administratives, comme les populations des provinces ou les pays. De plus, le droit à l'autodétermination est une condition préalable à la jouissance de tous les autres droits de la personne.

Toutefois, le droit à l'autodétermination ne peut pas être invoqué à l'encontre de l'intégrité territoriale d'un État, à moins que cet État se rende coupable d'atteintes graves aux droits de la personne contre des gens qui ont épuisé tout leurs recours politiques et qui se retrouvent sans autre solution que la sécession. En fait, c'est cette négation du droit à l'autodétermination qui, poussée à l'extrême, pourrait conduire au droit à la sécession.

L'opposition de certains responsables devant la reconnaissance du droit des peuples autochtones à l'autodétermination repose sur la fausse perception que les Cris l'utiliseraient contre le Canada.

Plusieurs instruments internationaux établissent les conditions applicables à l'exercice du droit des peuples à l'autodétermination. Les États qui respectent les droits de la personne et les libertés démocratiques n'ont rien à craindre de la reconnaissance du droit à l'autodétermination d'un peuple. Les conditions qui définissent des limites strictes à l'exercice de la sécession font déjà partie du droit international.

Les peuples autochtones rejettent les propositions déjà faites par le Canada, qui poseraient une condition à l'exercice du droit à l'autodétermination et qui ne s'appliqueraient qu'aux peuples autochtones, et non pas à tous les peuples. Cette condition serait discriminatoire et violerait le principe de l'universalité et de l'indivisibilité.

Nous, peuples autochtones, souhaitons que le Canada cesse de travailler contre nous aux Nations Unies. Nous souhaitons que le Canada ne formule pas sa politique internationale par rapport aux droits du Québec contre les droits des peuples autochtones. Et nous souhaitons que le Canada fasse passer sa politique internationale en matière de droits de la personne avant la préservation de lois racistes et d'esprit colonial comme la Loi sur les Indiens.

Le Grand Conseil des Cris a rédigé et déposé devant le Comité aujourd'hui une analyse du rapport le plus récent du Canada au Comité des Nations Unies pour l'élimination de la discrimination raciale. Tout le monde devrait se rendre compte que le rapport du Canada aux Nations Unies est un document foncièrement malhonnête qui donne une image fausse de la situation des droits de la personne au Canada et en particulier de la situation des droits des peuples autochtones au Canada, et qui porte ombrage à la crédibilité et à la réputation du Canada dans le domaine des droits de la personne.

[*Text*]

The CERD report is symptomatic. It was prepared and approved in secret by officials whose interests were inimical to ours. It is a cover–up of rights abuses and problems in Canada, contradicting the reports of the Canadian Human Rights Commission, the Royal Commission on Aboriginal Peoples, and several high–level commissions of inquiry in Canada.

Finally, Canada now has the opportunity at the United Nations to advance and promote the recognition of the rights of indigenous peoples, in keeping with its own constitution, its fiduciary obligations to us, a liberal conception of the national interest, and a Canadian's own understanding of the fair and just society that Canada aspires to be.

We hope and trust that the days of confrontation, secrecy, misrepresentation, and collusion with repugnant regimes against the interests of aboriginal peoples are over.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Now we call upon the spokesperson for the Inuit Tapirisat of Canada. Who is to speak?

Ms Rosemarie Kuptana (President, Inuit Tapirisat of Canada): Mr. Chairman, I'll be making a joint presentation with Mary Simon, who is a board member and a special envoy to the Inuit Circumpolar Conference.

Our presentation is in English only. If there are committee members who would like to follow our presentation in English, our staff have copies available. I will begin and I'll be followed by Mary Simon.

We are pleased to be here today to address the Special Joint Committee Reviewing Canada's Foreign Policy.

The Inuit Tapirisat of Canada is the national voice of Inuit in Canada. ITC represents Inuit in the western Arctic, Nunavut, Nunavik, and northern Labrador. Nunavik is northern Quebec.

ITC has been very active in making our views known to the Government of Canada on international matters affecting Canadian Inuit. Canadian Inuit are also represented internationally by the Inuit Circumpolar Conference, a non–governmental organization with consultative status with the United Nations. ICC represents the interests of all Inuit in the circumpolar world; that is, in Canada, Alaska in the United States, Greenland, and Russia.

Inuit firmly believe that Arctic policy issues are increasingly transnational in scope and regional cooperation and coordination are essential to effective Arctic policies. We also believe there must be formal mechanisms for ensuring the meaningful involvement of Inuit in the development of northern foreign policy and in the development of other foreign policies affecting the rights and interests of Inuit.

[*Translation*]

Le rapport du Comité des Nations Unies est symptomatique. Il a été rédigé et approuvé en secret par des fonctionnaires dont les intérêts sont contre les nôtres. Il s'agit d'un camouflage des atteintes aux droits et des problèmes au Canada, en contradiction avec les rapports de la Commission canadienne des droits de la personne, de la Commission royale sur les peuples autochtones et de plusieurs commissions d'enquête de haut niveau au Canada.

Enfin, le Canada a actuellement l'occasion de faire progresser et de promouvoir aux Nations Unies la reconnaissance des droits des peuples autochtones, conformément à sa propre constitution, à ses obligations fiduciaires envers nous, à une conception libérale de l'intérêt national et à sa propre compréhension de ce que devrait être la société juste et équitable à laquelle le Canada aspire.

Nous espérons et sommes convaincus que la page a été tournée sur l'époque de confrontation, de secret, de mensonges et de collusions avec des régimes odieux, contre les intérêts des peuples autochtones.

Merci beaucoup.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Je cède maintenant la parole à la personne qui représente l'Inuit Tapirisat du Canada. Qui va prendre la parole?

Mme Rosemarie Kuptana (présidente, Inuit Tapirisat du Canada): Monsieur le président, je ferai une présentation conjointement avec Mary Simon, qui est membre du conseil d'administration et envoyée spéciale à la Conférence circumpolaire inuit.

Notre présentation est en anglais seulement. Si des membres du Comité souhaitent suivre notre présentation en anglais, nos collaborateurs en ont des exemplaires. Je commencerai et je serai suivie de Mary Simon.

Nous sommes heureuses d'être ici aujourd'hui pour nous adresser au Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada.

L'Inuit Tapirisat du Canada est le porte–parole national des Inuits au Canada. ITC représente les Inuits de l'Arctique de l'Ouest, du Nunavut, de Nunavik et du Nord du Labrador. Nunavik est le nord du Québec.

ITC a souvent fait connaître au gouvernement du Canada ses opinions sur les questions internationales touchant les Inuits du Canada. Les Inuits du Canada sont également représentés à l'échelle internationale par la Conférence circumpolaire inuit, organisation non–gouvernementale ayant un rôle de conseillère au sein des Nations Unies. ITC représente les intérêts de tous les Inuits du monde circumpolaire, c'est–à–dire, au Canada, en Alaska aux États–Unis, au Groenland et en Russie.

Les Inuits sont convaincus que les questions de politique arctiques ont de plus en plus une portée transnationale et que la coopération et la coordination régionales sont essentielles à la réussite des politiques relatives à l'Arctique. Nous considérons également qu'il doit y avoir des mécanismes officiels faisant en sorte que les Inuits participent activement à l'élaboration de la politique étrangère dans le nord et à l'élaboration d'autres politiques étrangères touchant les droits et les intérêts des Inuits.

[*Texte*]

ITC sees the establishment of this public process of reviewing foreign policy as a very positive step. We are confident that our voice will be heard and that we can contribute to the development of Canada's foreign policy through this process and through other mechanisms and forums to which we will refer in our submission today.

After a long period of neglect and a lack of coherence in northern policy, Inuit issues and northern foreign policy issues are acquiring an increasing importance and a new sense of urgency among Arctic states. This increasing attention to northern issues and to Inuit is due to a number of factors, including the efforts of Inuit organizations to sensitize governments, and the changing nature of political relations since the end of the Cold War.

• 1055

Through the Inuit Circumpolar Conference, Inuit have articulated their concerns, objectives and priorities in international areas such as environmental protection, social and cultural issues, trade and economic development, peace and security, and the relations among Arctic states.

The range and depth of Inuit concerns with circumpolar policy issues is well demonstrated by the ICC publication entitled *Principles and Elements for a Comprehensive Arctic Policy* and by the ICC submission to the northern foreign policy conference in April of this year entitled *Aboriginal Circumpolar Cooperation and Canadian Foreign Policy in the Arctic*. We will leave copies of these two documents with you today.

The interdependence of the circumpolar region at every level and the contributions Inuit have to make to northern foreign policy are very evident in these statements. From an Inuit perspective, the Arctic and sub-Arctic regions of the north circumpolar world form a single region in which new multilateral forums are required to advance cooperation among the many states and peoples living in this region. It is encouraging to see a growing recognition by Canada of the need to act in cooperation with other Arctic states and the northern aboriginal peoples in developing northern policies.

This, in turn, has led to a recognition of the need to establish an Arctic council comprised of the eight Arctic states, and Inuit and other indigenous peoples living in those countries. Inuit have worked hard to garner support for this initiative in Canada and in other Arctic states. We urge this committee to support the establishment of an Arctic council as an important part of developing Canada's northern foreign policy.

It is our belief that an Arctic council must have an open agenda; it should have a mandate to discuss any topic of concern to its members. Canada should continue to ensure that Inuit and other indigenous peoples have direct and meaningful participation in the Arctic council as well as northern governments.

[*Traduction*]

De l'avis d'ITC, l'établissement de ce processus public d'examen de la politique étrangère est une initiative très louable. Nous sommes confiants que notre voix sera entendue et que nous pouvons contribuer à l'élaboration de la politique étrangère du Canada par l'entremise de ce processus ainsi que par d'autres mécanismes et dans le cadre d'autres forums dont nous parlerons dans notre présentation aujourd'hui.

Après une longue période d'abandon et une absence de cohérence dans la politique septentrionale, les questions relatives aux Inuits et les questions de politique étrangère dans le Nord acquièrent une importance accrue et les États arctiques en ressentent toute l'urgence. Cette intérêt croissant pour les questions septentrionales et pour les Inuits est attribuable à un certain nombre de facteurs, notamment aux efforts des organisations inuit pour sensibiliser le gouvernement et à l'évolution des relations politiques depuis la fin de la Guerre froide.

Par l'entremise de la Conférence circumpolaire inuite, les Inuits ont exprimé leurs inquiétudes, leurs objectifs et leurs priorités dans des domaines d'envergure internationale comme la protection de l'environnement, les questions sociales et culturelles, le développement commercial et économique, la paix et la sécurité, et les relations entre les États arctiques.

La portée et la profondeur des intérêts des Inuits relativement aux questions de politique circumpolaire transparaissent dans la publication intitulée *Principles and Elements for a Comprehensive Arctic Policy* et dans la présentation de la CCI à la conférence sur la politique étrangère dans le Nord en avril cette année, intitulée *La coopération circumpolaire autochtone et la politique étrangère canadienne dans l'Artique*. Nous vous laisserons des exemplaires de ces deux documents aujourd'hui.

L'interdépendance de la région circumpolaire à tous les niveaux et les contributions que les Inuits ont apporté à la politique étrangère dans le Nord transparaissent dans ces documents. Du point de vue inuit, les régions arctiques et subarctiques du monde circumpolaire septentrional forment une seule région où de nouveaux forums multilatéraux sont nécessaires pour favoriser la collaboration entre les nombreux États et peuples habitant cette région. Il est encourageant de constater que le Canada se rend compte de plus en plus de la nécessité d'agir en collaboration avec d'autres États arctiques et avec les peuples autochtones Nordiques dans l'élaboration des politiques concernant le Nord.

On en est ainsi venu à reconnaître la nécessité d'établir un Conseil de l'Arctique composé des huit États arctiques, ainsi que des Inuits et des autres peuples indigènes habitant ces pays. Les Inuits ont dû beaucoup travailler pour obtenir des appuis à cette initiative au Canada et dans d'autres États arctiques. Nous pressons le comité d'appuyer l'établissement d'un Conseil de l'Arctique comme volet important de l'élaboration de la politique étrangère du Canada dans le Nord.

Nous sommes d'avis qu'un Conseil de l'Arctique devrait avoir un programme non restrictif; il devrait avoir le mandat d'aborder tout sujet qui intéresse ses membres. Le Canada devrait continuer de faire en sorte que les Inuits et d'autres peuples indigènes participent directement et activement au Conseil de l'Arctique de même qu'à d'autres gouvernements du Nord.

[*Text*]

Inuit are also pleased with the recent announcement by the Minister of Foreign Affairs, the Hon. André Ouellet, that Canada will appoint an Arctic ambassador. ITC views this as another important element of developing coherent, effective Arctic policies, including northern foreign policy. It is our view that this post must be regarded as a full–time position. The Arctic ambassador should have a clear mandate and adequate resources in order to assist the various departments in developing Arctic policy and effectively develop and maintain relations with other Arctic states.

The establishment of an Arctic council and a Canadian Arctic ambassador would be mechanisms for Inuit to participate in a meaningful and substantive way in the development of Canada's northern foreign policy. The establishment of the Nunavut territory as well as other government structures sought by Inuit in the western Arctic, northern Quebec and northern Labrador will further increase the involvement of Inuit in the development of northern foreign policy.

Ms Mary May Simon (Board of Directors, Inuit Tapirisat of Canada): One of the most significant developments in the area of indigenous rights has been the development of a draft United Nations Declaration on the Rights of Indigenous Peoples by the Working Group on Indigenous Populations.

This important document has been developed over a period of nine years by indigenous peoples and states and will likely be submitted to the Commission on Human Rights at its next session in 1995. However, we feel it is very important that Canada support the draft declaration in principle now, in particular the expression of our right to self–determination as provided in proposed article 3, which reads:

> Indigenous peoples have the right of self–determination. By virtue of that right they freely determine their political status and freely pursue their economic, social, and cultural development.

But we wish to emphasize again that the Inuit agenda for the exercise of our right to self–determination is not to secede or separate from Canada but rather that we wish to share a common citizenship with other Canadians while maintaining our identity as a people, which means maintaining our identity as Inuit. Under international human rights law self–determination includes self–government within states. Inuit have seen some encouraging signs that Canada now recognizes our identity as a people and our right to self–determination.

On November 29, 1993, the United Nations General Assembly passed a resolution proclaiming the International Decade of the World's Indigenous Peoples, to begin on December 10, 1994. The goal of the decade is the strengthening of international cooperation for the solution of problems faced by indigenous people in such areas as human rights, the environment, development, education, and health. The UN resolution calls on governments to establish national committees

[*Translation*]

Les Inuits se réjouissent également de l'annonce faite récemment par le ministre des Affaires étrangères, l'hon. André Ouellet, pour dire que le Canada nommera un ambassadeur dans l'Arctique. ITC considère cette initiative comme un autre élément important de l'élaboration de politiques cohérentes et efficaces pour l'Arctique, y compris une politique étrangère dans le Nord. À notre avis, ce poste doit être à temps plein. L'ambassadeur de l'Arctique devrait avoir un mandat clair et des ressources suffisantes pour aider les divers ministères à élaborer une politique relative à l'Arctique ainsi qu'à nouer et à maintenir de bonnes relations avec d'autres États arctiques.

Grâce à la mise sur pied d'un Conseil de l'Arctique et à la nomination d'un ambassadeur du Canada dans l'Arctique, les Inuits pourraient participer de façon plus utile et plus importante à l'élaboration de la politique étrangère du Canada dans le Nord. L'établissement du territoire du Nunavut de même que d'autres structures gouvernementales demandées par les Inuits dans l'Arctique de l'Ouest, le Nord du Québec et le Nord du Labrador, accentuera davantage la participation des Inuits à l'élaboration d'une politique étrangère dans le Nord.

Mme Mary May Simon (Conseil d'administration, Inuit Tapirisat du Canada): L'une des nouveautés les plus importantes dans le domaine des droits des autochtones a été l'élaboration d'un projet de déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones par le Groupe de travail sur les populations autochtones.

• 1100

Cet important document a été élaboré sur une période de neuf ans par des peuples et des États autochtones et sera probablement présenté à la Commission des droits de l'homme à sa prochaine session en 1995. Nous estimons toutefois très important que le Canada appuie en principe dès maintenant le projet de déclaration, en particulier l'expression de notre droit à l'auto–détermination, qui figure au projet de l'article 3, qui dispose:

> Les peuples autochtones ont le droit à l'auto–détermination. En vertu de ce droit, ils déterminent librement leur statut politique et ils procèdent librement à leur développement économique, social et culturel

Nous voulons rappeler encore une fois que les Inuits ne cherchent pas, dans l'exercice de leur droit à l'auto–détermination, à se séparer du Canada, mais plutôt à partager une citoyenneté commune avec d'autres Canadiens tout en maintenant leur identité en tant que peuple, c'est à dire leur identité en tant qu'Inuits. Suivant le droit international en matière de droits de la personne, l'auto–détermination comprend l'autonomie gouvernementale à l'intérieur des États. Les Inuits ont vu des signes encourageants d'après lesquels le Canada reconnaît maintenant leur identité en tant que peuple et leur droit à l'auto–détermination.

Le 29 novembre 1993, l'Assemblée générale des Nations Unies a adopté une résolution proclamant la Décennie internationale des peuples autochtones du monde, qui doit commencer le 10 décembre 1994. La décennie a pour but de renforcer la collaboration internationale pour la solution des problèmes qu'éprouvent les peuples autochtones dans des domaines tels les droits de la personne, l'environnement, le développement, l'éducation et la santé. Dans leur résolution, les

[*Texte*]

or other more permanent structures involving indigenous representatives to plan activities for the international decade. This could provide an opportunity to establish a regular dialogue with Canada at a ministerial level on international indigenous issues.

At the 49th session of the UN General Assembly, the UN Secretary General is to submit a preliminary report on a comprehensive program of action for the decade and a final report at the 50th session of the General Assembly.

Throughout the international year, Inuit and other indigenous peoples made known our wish to establish a permanent UN body with indigenous representation. The report of the World Conference on Human Rights, the Vienna Declaration, supported study of this issue, and the General Assembly resolution creating the International Decade of the World's Indigenous Peoples calls for the UN Commission on Human Rights to give priority consideration during its 50th session to the establishment of a permanent forum for indigenous people in the United Nations system.

Inuit strongly support the creation of such a body as a means of ensuring a consistent indigenous presence and source of expertise on the concerns of Inuit and other indigenous peoples within the UN system. ITC is looking forward to the upcoming discussions on the proposals for the mandate and composition of such a body. In the meantime, it is essential that the work of the United Nations Working Group on Indigenous Populations in reviewing developments affecting indigenous peoples continues.

What Inuit are hoping to achieve by the creation of a permanent forum is the establishment of an entity devoted to indigenous peoples' concerns that has more authority and security than the UNWGIP and has a mechanism to ensure indigenous representation.

Ms Kuptana: The ITC and ICC are regular participants in the annual consultations with aboriginal peoples that are conducted in January by the Department of Foreign Affairs before the annual session of the UN Commission on Human Rights. In the past, such consultations have been little more than pro forma exercises allowing the federal government to say that it consulted with aboriginal peoples without providing any genuine opportunities for Inuit to affect Canadian positions on matters affecting our rights and interests.

There are now encouraging signs that the Liberal government will take a new approach by working more closely with Inuit in the development of draft resolutions affecting our rights. For example, this past spring we were able to persuade Canada to co–sponsor a Danish resolution establishing a process for studying options for establishing a permanent UN forum on indigenous issues.

[*Traduction*]

Nations Unies demandent aux gouvernements d'établir des comités nationaux ou d'autres structures plus permanentes comprenant des représentants autochtones pour la planification d'activités en vue de la décennie internationale. Ce pourrait être là l'occasion d'établir un dialogue permanent avec le Canada à l'échelon ministériel sur les questions autochtones internationales.

À la 49e session de l'Assemblée générale des Nations Unies, le secrétaire général doit présenter un rapport préliminaire sur un programme global d'action pour la décennie et un rapport définitif à la 50e session de l'Assemblée générale.

Pendant toute l'année internationale, les Inuits et d'autres peuples autochtones ont fait connaître notre souhait d'établir un organisme permanent des Nations Unies comportant des représentants autochtones. Le rapport de la Conférence mondiale sur les droits de l'homme, la Déclaration de Vienne, a préconisé l'étude de cette question, et la résolution de l'Assemblée générale créant la Décennie internationale des peuples autochtones du monde demande à la Commission des droits de l'homme des Nations Unies d'examiner en priorité au cours de sa 50e session l'établissement d'un forum permanent de peuples autochtones dans le système des Nations Unies.

Les Inuits appuient fortement la création d'un tel organisme, qui permettra d'assurer une présence autochtone constante et une source de compétences sur les préoccupations des Inuits et des autres peuples autochtones au sein du système des Nations Unies. ITC attend avec impatience les discussions prochaines sur les propositions concernant le mandat et la composition d'un tel organisme. Dans l'intervalle, il est essentiel que le Groupe de travail des Nations Unies sur les peuples autochtones poursuive son action afin d'examiner les nouvelles réalités touchant les peuples autochtones.

Ce que les Inuits espèrent réaliser par la création d'un forum permanent, c'est l'établissement d'un organisme voué aux questions touchant les peuples autochtones qui aurait plus de pouvoirs et dont l'existence serait davantage assurée que celle du Groupe de travail, et qui prévoirait un mécanisme assurant la représentation autochtone.

Mme Kuptana: L'ITC et la CCI participent régulièrement aux consultations annuelles avec les peuples autochtones qui sont effectuées en janvier par le ministère des Affaires étrangères avant la session annuelle de la Commission des Nations Unies sur les droits de l'homme. Par le passé, de telles consultations avaient plutôt lieu pour la forme, de sorte que le gouvernement fédéral puisse dire qu'il avait consulté les peuples autochtones sans donner une véritable occasion aux Inuits d'influer sur les positions canadiennes au sujet des questions touchant nos droits et nos intérêts.

Il y a actuellement des signes encourageants selon lesquels le gouvernement Libéral adoptera une nouvelle approche en collaborant plus étroitement avec les Inuits dans l'élaboration des projets de résolutions touchant nos droits. Par exemple, le printemps dernier, nous avons pu convaincre le Canada de co–parrainer une résolution du Danemark prévoyant l'établissement d'un processus pour l'étude d'options en vue de l'établissement d'un forum permanent des Nations Unies sur les questions autochtones.

[*Text*]

Consistent with this new sense of collaboration and cooperation between Canada and Inuit, there is an urgent need for direct discussions between Inuit leaders and the Minister of Foreign Affairs in order to ensure our positions are well understood and that officials are instructed accordingly.

In conclusion, there is an urgent need to develop mechanisms and processes within Canada and internationally to ensure the meaningful involvement of Inuit and other indigenous peoples in foreign policy development. We hope we have demonstrated the need for a genuine partnership between Inuit and the Canadian government in many foreign policy areas. Meaningful consultation with us on this growing list of international issues will also require that financial resources be provided to us.

We are hoping this government is willing to take the steps necessary to build a positive relationship and to build processes for foreign policy developments in collaboration with Inuit. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much for your presentation. Now we call upon Mr. Marc LeClair of the Métis National Council.

Mr. Marc LeClair (Chief Administrative Officer, Métis National Council): Thank you. We're very pleased to be here. We're more pleased because we're appearing with two other groups that have played a very significant role in the international affairs affecting indigenous people. Over the last decade the Crees of Quebec and the Inuit have played a very positive role in the development of matters that have international aspects.

For the last 10 years we have been trying to get Canada to take seriously the role of aboriginal organizations in the development of international instruments affecting indigenous peoples. We come at this a little differently from the Crees in the sense that we believe strongly that Canada is the world leader on indigenous matters.

We feel that as bad as things are—and there's certainly a lot of room for improvement—Canada is the world leader in its treatment of indigenous populations and has a lot to offer to other countries that are struggling with the very difficult problems that indigenous people are facing.

We get a little frustrated on this side every year with, as the Inuit put it, the pro forma consultations between the Government of Canada and ourselves in advance of all of these international events that occur. It has become quite a source of derision and frustration.

We aired these concerns at the onset of the Mulroney administration to the then committee that was set up. I believe Tom Hockin co-chaired that committee and looked into the matter. We had come forward, had made our concerns known, and had hoped their report would reflect some of the frustration that then existed. But the committee really didn't look into our issues very seriously and we only got some passing reference in the report.

[*Translation*]

• 1105

Ce nouveau sentiment de collaboration et de coopération entre le Canada et les Inuits a inspiré le besoin d'engager d'urgence des discussions entre les chefs Inuits et le ministère des Affaires étrangères afin que nos positions soient bien comprises et que les instructions appropriées soient données à nos fonctionnaires.

En conclusion, il est urgent d'élaborer des mécanismes au Canada et sur le plan international afin d'assurer une participation concrète des Inuits et des autres peuples autochtones à l'élaboration de la politique étrangère. Nous espérons avoir prouvé qu'une véritable collaboration entre les Inuits et le gouvernement canadien s'imposait dans de nombreux domaines de notre politique étrangère. Pour que nous puissions être consultés de manière valable au sujet de cette liste de plus en plus longue de questions internationales, il faudra également qu'on nous fournisse les ressources financières nécessaires.

Nous espérons que le gouvernement est prêt à prendre les mesures requises pour établir des relations fructueuses et pour mettre en place des mécanismes d'élaboration d'une politique étrangère en collaboration avec les Inuits. Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie vivement de votre exposé. Nous allons maintenant donner la parole à Marc LeClair, du Ralliement national des Métis.

M. Marc LeClair (directeur général, Ralliement national des Métis): Je vous remercie. Nous sommes très heureux d'être ici. Nous le sommes d'autant plus que nous comparaissons avec deux autres groupes qui ont joué un rôle très important dans le domaine des affaires internationales qui intéressent les peuples autochtones. Au cours de la dernière décennie, les Cris du Québec et les Inuits ont joué un rôle très fructueux dans l'élaboration de questions ayant des répercussions internationales.

Au cours de ces 10 dernières années, nous avons essayé d'encourager le Canada à prendre au sérieux le rôle que les organismes autochtones pourraient jouer dans l'élaboration d'instruments internationaux dans des domaines les concernant. Nous abordons cette question sous un angle un peu différent de celui des Cris, en ce sens que nous sommes absolument convaincus que le Canada est à la pointe des efforts en faveur des autochtones.

Si mauvaise que soit la situation—et il y a certainement de grandes possibilités d'amélioration—le Canada donne l'exemple dans le monde de la manière de traiter les populations autochtones et a beaucoup à apporter à d'autres pays confrontés aux problèmes très difficiles que connaissent ces peuples.

De notre côté, nous éprouvons chaque année un certain sentiment de frustration face à ces consultations pour la forme, comme les appelent les Inuits, entre le gouvernement du Canada et nous-mêmes avant que ces événements internationaux ne se déroulent. Cela provoque chez nous beaucoup de sarcasmes et aussi une grande exaspération.

Nous avons fait état de ces préoccupations devant le comité constitué au début de l'administration Mulroney. Je crois que Tom Hockin était coprésident de ce comité et avait étudié la question. Nous avons donc fait valoir nos points de vue, en espérant que le rapport du comité tiendrait compte du sentiment de frustration que nous éprouvions alors. Je dois dire que le comité n'a pas examiné nos problèmes avec beaucoup de sérieux et que son rapport ne contenait que quelques références fugitives à notre sujet.

[*Texte*]

I would hope the Inuit are right, that there is a greater receptivity now for a more serious treatment and analysis of the way Canada takes its position on international matters, because it is important. When Canada goes to the UN they talk about my rights, and Mary's rights, and Rose's rights, and Ted's. But where there isn't consultation up front, or if there isn't a good sense of understanding between the parties, we will disagree on certain things. There's no doubt about that. It becomes very difficult. It becomes very, very frustrating. People get very angry when Canada takes positions at the international level which, if they were taken in Canada, would move us backwards rather than forwards.

Therefore my first recommendation to the committee is to deal directly with aboriginal peoples in your report, to examine the issues, to hear as many witnesses as you can get before you, and ensure that the indigenous issues are reflected either in a chapter of your report or in a section, however it might be written.

• 1110

The difficulty that underlies all the frustration stems really from a failure of the parliamentary system to adequately ensure that the interests of indigenous and aboriginal people are reflected.

It is part of a larger constitutional question. In the patriation of the Constitution we had agreed with the government and the provinces that international relations should not be on the national agenda. We agreed to work bilaterally with the Department of External Affairs to work out some form of effective consultation on international matters. Once it got shuffled to the side, it pretty much got downgraded. As the Crees have said, there was an indigenous desk created and it was a part-time thing. There used to be an indigenous person over there. Not a whole lot has really changed since the commitment was made back in 1983.

We haven't met the foreign affairs minister in over a decade. We met the minister in other capacities, but we never had an ongoing dialogue on this. The foreign affairs minister wants to be responsible to Parliament—as he should be—but the difficulty happens when there's no dialogue, no engagement with the minister, no real consultation, or no opportunity for the minister to take responsibility. Therefore, the officials and career servants in the Department of Foreign Affairs call the shots. They make the decisions and there's not often a lot of political direction. It really gets frustrating.

I will give you an example. Look at Canada with the UN working group, or when we were revising International Labour Organization Convention 169. It used to be ILO Convention 107, which was developed in the 1950s to protect indigenous workers primarily in Central and South America who were being exploited. The document reflected the thinking of its time. It was outdated. It was very assimilationist and integrationist.

[*Traduction*]

J'espère que les Inuits ont raison, qu'on est plus réceptif aujourd'hui à une analyse et à un traitement plus sérieux de la position adoptée par le Canada sur le plan international, car c'est important. Quand le Canada intervient devant les Nations Unies, il parle de mes droits, de ceux de Marie, de Rose ou de Ted. Mais s'il n'y a aucune consultation préalable ou si les parties concernées ne s'entendent pas vraiment, il est impossible de se mettre d'accord sur certaines choses. C'est indiscutable. Cela devient très difficile et extrêmement frustrant. Lorsque le Canada prend certaines positions sur le plan international, cela provoque beaucoup de colère chez nous, car si ces positions étaient prises au Canada, elles nous feraient reculer plutôt que progresser.

Donc, ma première recommandation au comité est que, dans votre rapport, vous traitiez directement avec les peuples autochtones, afin d'examiner les questions importantes, d'entendre autant de témoins que possible, et de veiller à ce que l'on tienne compte des questions autochtones dans un chapitre ou une section de votre rapport, quelle que soit sa présentation finale.

Toutes ces frustrations sont dues au fait que notre système parlementaire n'a pas réussi à assurer la défense des intérêts des peuples autochtones.

Cela entre dans le cadre d'une question constitutionnelle plus générale. Lors du rapatriement de la Constitution, nous étions convenus avec le gouvernement et les provinces que les relations internationales ne seraient pas inscrites au programme des questions à régler. Nous avions accepté de travailler de manière bilatérale avec le ministère des Affaires extérieures pour trouver une formule de consultation efficace pour les questions internationales. Une fois celles-ci écartées, nos préoccupations ont été reléguées à l'arrière-plan. Comme les Cris l'ont dit, on a créé un bureau autochtone fonctionnant à temps partiel. Autrefois, il y avait là un autochtone. Les choses n'ont guère changées depuis l'engagement pris en 1983.

Il y a plus de 10 ans que nous n'avons pas rencontré le ministre des Affaires étrangères. Nous l'avons bien rencontré dans d'autres circonstances, mais il n'y a jamais eu de dialogue continu entre lui et nous. Il veut être responsable devant le Parlement—ce qui est normal—mais le problème, c'est qu'il n'y a pas de dialogue, pas de contact avec le ministre, pas de consultation véritable, pas de chance pour lui d'assumer ses responsabilités. Ce sont donc les fonctionnaires de carrière du ministère des Affaires extérieures qui prennent les décisions, fréquemment sans directive politique. Cela devient vraiment exaspérant.

Je vais vous en donner un exemple. Prenez le cas du Canada au sein du groupe de travail des Nations Unies, ou bien le réexamen de la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail. Auparavant, c'était la convention 107 de l'OIT, élaborée dans les années cinquante pour protéger surtout les travailleurs autochtones d'Amérique centrale et du Sud, qui était exploités. Ce document reflétait l'état d'esprit de l'époque. Il était dépassé car il était très favorable à l'assimilation et à l'intégration.

[*Text*]

The ILO decided it should be changed, and we all participated in that process. I remember sitting at the lunch with Canada. We were into an argument as to whether or not we should use the term "people" with or without a capital letter. These little things mean quite a bit to a lot of people.

We had taken a common sense approach. We were recognized as a people. Maybe we should be recognized in international instruments as a people.

I guess I got a little bit too uppity because, the next thing I knew, I got this response from a senior official who was part of making the decisions. That official said maybe they'll just go back to using "populations". I kind of sat back and asked where does this official get the political direction to do something like that?

There's no political accountability. There's no ministerial accountability. It becomes very frustrating. It is symptomatic of the way we arrange our affairs between the Parliament of Canada, the Minister of Foreign Affairs, and ourselves. I think it is completely unacceptable. It doesn't allow us to work on a positive, cooperative basis in the international arena.

It's not only to advance our rights. My view in some cases is that this is not to advance our rights. It's to protect what we have and to advance the interests of other indigenous populations in other countries that are not blessed with a political system as sensitive to us as some other countries.

The process has to change. The amount of international activities that affect us now is always growing, and it will grow enormously in the next decade because there will be an international decade of indigenous peoples. The UN is telling Canada and other countries that we ought to work more cooperatively and establish better working relationships, and we should.

[*Translation*]

L'OIT a décidé qu'il fallait le changer, et nous avons tous participé au processus. Je me souviens d'un déjeuner avec les représentants du Canada. Nous discutions de la question de savoir si nous devrions ou non utiliser le terme «peuple» avec ou sans majuscule. Ce sont là de petites choses qui comptent énormément pour beaucoup de gens.

Nous avions adopté une démarche fondée sur le bon sens. Nous étions reconnus comme peuple. Peut–être devrions–nous l'être également dans les instruments internationaux.

Peut–être me suis–je montré un peu trop arrogant, car un cadre supérieur qui participait à la prise de décision n'a pas tardé à me déclarer que l'on se contenterait d'utiliser le terme «populations», comme auparavant. J'ai réagi en demandant d'où venaient les directives politiques qui lui permettaient d'agir ainsi?

Il n'y a pas d'obligation de rendre des comptes sur le plan politique, pas plus que sur le plan ministériel. Cela devient très frustrant. Tout cela est symptomatique de la manière dont les choses fonctionnent entre le Parlement du Canada, le ministre des Affaires étrangères, et nous–mêmes. Je crois que c'est totalement inacceptable. Cela ne nous permet pas d'avoir une attitude coopérative et constructive sur le plan international.

Il ne s'agit pas seulement de promouvoir nos droits. À mon avis, cela n'entre même pas en ligne de compte, dans certains cas. Ce que nous voulons, c'est protéger notre acquis et défendre les intérêts des autres populations autochtones dans d'autres pays qui n'ont pas la chance d'avoir un régime politique aussi sensible à nos problèmes.

Il faut donc que le processus change. Il y a de plus en plus d'activités internationales qui nous concernent, et cette tendance prendra encore beaucoup plus d'importance au cours de la prochaine décennie car ce sera la décennie internationale des peuples autochtones. Les Nations Unies recommandent au Canada et aux différents pays de développer la coopération et d'établir des meilleures relations de travail, ce que nous devrions faire.

• 1115

One of the things that might have to be looked at in the analysis is Canada's traditional middle power role, where it tries to go in, play the broker and work with other countries. It is really not the proper role for Canada to take, in my view, because the middle power role is generally one of trying to find the lowest common denominator among countries on a particular phraseology or right.

As the Crees have said, sometimes trying to find the lowest common denominator in Canada's middle power role places Canada with countries like India and China and others. The attempt to find consensus among everybody negatively impacts on our rights. I think the middle power role on indigenous rights is wrong because Canada is a world leader. We have lots to offer other countries, whether they are in the Commonwealth, the Organization of American States or at the UN. We ought to take a more aggressive, positive role.

L'analyse devrait notamment porter sur le rôle traditionnel de puissance moyenne que joue le Canada, sur le fait que, lorsqu'il intervient, il joue le rôle d'intermédiaire et collabore avec d'autres pays. À mon avis, ce n'est pas le rôle qui lui convient, car celui–ci consiste en général à trouver le plus petit commun dénominateur entre les pays concernés sur un principe ou un droit en particulier.

Comme les Cris l'ont dit, le fait d'essayer de trouver le plus petit commun dénominateur place le Canada au rang de pays tels que l'Inde et la Chine, entre autres. Essayer de parvenir à un consensus général compromet les droits auxquels nous sommes attachés. Je pense que le rôle de puissance intermédiaire, lorsqu'il s'agit des droits des Autochtones, est inacceptable car le Canada est un leader mondial. Nous avons beaucoup à apporter aux autres pays, qu'ils appartiennent au Commonwealth, à l'Organisation des États américains ou à l'ONU. Il faudrait que nous adoptions un rôle plus constructif et dynamique.

[*Texte*]

I'm not going to get into all the details, but I really think you ought to take time to look at a separate section on indigenous participation in international affairs, address your mind directly to those issues, and hear as many witnesses as you can. We would certainly like to cooperate with you further in shaping the recommendations that might eventually ensue out of the committee in that area. Thank you for your time.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. LeClair.

Now we turn to some questions and discussion. I will call upon Mr. Bergeron to begin.

M. Bergeron: Merci beaucoup, monsieur le président. Je dois vous dire que j'ai trouvé les présentations de ce matin tout à fait passionnantes. J'ai trouvé particulièrement intéressantes les remarques faites dans le mémoire présenté par le Grand Conseil des Cris. Pour ma part, cela m'apparaît très paradoxal car le Grand Conseil des Cris prétend, dans sa rhétorique, que la question du Québec est utilisée par le Canada contre les Cris, alors que dans la rhétorique de ceux que vous appelez les séparatistes, on prétend également que la question autochtone est utilisée contre le Québec.

Je pense qu'on a plus de points en commun qu'on pourrait le penser. J'ai trouvé également intéressant le point de vue mis de l'avant par M. LeClair qui veut que, quoiqu'il y ait encore beaucoup de chemins à faire, le Canada est quand même à l'avant-garde de la communauté internationale sur la question des droits autochtones.

Je vais vous demander votre point de vue. On a un peu de difficulté à comprendre les revendications lorsqu'on se fait dire, d'une part, qu'on est à l'avant-garde et, d'autre part, qu'on est tout à fait rétrograde, si je puis dire, sur la question des droits autochtones. On a un petit peu de dificulté à se positionner. Il y a un sentiment qui se dégage, notamment au Québec, et qui peut s'exprimer comme ceci: lorsqu'on leur donne deux pouces, ils en prennent deux pieds. C'est une expression française, je ne sais pas comment on va pouvoir la traduire en anglais. Il y a un sentiment, je dirais, de frustration et d'agacement qui devient croissant au sein de la population quant aux revendications des autochtones et particulièrement de certaines nations autochtones.

Lorsqu'on dit que le Canada est à l'avant-garde, je pense qu'on doit dire qu'à l'intérieur du Canada, le Québec, à mon sens, est tout à fait à l'avant-garde puisque c'est la seule province qui a reconnu à ses nations autochtones le statut de nations. Je me pose la question et je vous pose la question en fait: Ne croyez-vous pas que l'attitude intransigeante et le lobbying très dynamique et très virulent que certaines nations autochtones ont entrepris sur la scène internationale, contre le Canada et contre le Québec, pourraient justifier, d'une certaine façon, l'attitude de fermeture que le Canada a adoptée auprès des Nations Unies, l'attitude de fermeture dont M. Moses nous faisait état plus tôt?

Je n'ai pas de réponse à cette question et je voudrais savoir ce que vous pensez de cette affirmation que je fais un peu cavalièrement.

Mr. Moses: Thank you for your question. I will try to provide an answer, although there may be two differing opinions on Canada's international grade before all other UN member states.

[*Traduction*]

Je ne vais pas entrer dans les détails, mais j'estime vraiment que vous devriez prendre le temps nécessaire pour étudier l'élaboration d'un article distinct sur la participation autochtone aux affaires internationales, que vous devriez concentrer votre attention là-dessus et entendre autant de témoins que possible. Nous sommes tout à fait disposés à continuer à collaborer avec vous pour élaborer des recommandations que votre Comité pourrait être amené à présenter dans ce domaine. Je vous remercie de votre attention.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur LeClair.

Nous allons maintenant passer aux questions et au débat. Je donne tout d'abord la parole à M. Bergeron.

Mr. Bergeron: Thank you very much, Mr. Chairman. I must say that I found this morning's presentation extremely interesting, in particular the comments made in the brief submitted by the Grand Council of the Crees. As far as I'm concerned, I find very paradoxical that the grant council claims that Canada exploits the Quebec issue against the Crees while the separatists claim that the aboriginal issue is used against Quebec.

I believe that we have more in common than you might think. I also was interested in Mr. LeClair's view point who feels that although there is still a lot to be done, Canada is in the forefront of the international community as far as aboriginal rights are concerned.

I would like to have your comments. It is a little difficult to understand all these claims when, on the one hand we are told that we have shown leadership, and on the other hand that we are very backwards as far as aboriginal rights are concerned. It's a bit difficult to know how to position oneself. There is a general feeling, in particular in Quebec, that when you give them two inches, they take two feet. It's a french expression and I don't know how to translate it into english. I would say that there is a general feeling of frustration and irritation which is growing in the population with regards to aboriginal claims, particularly of some aboriginal nations.

• 1120

When one talks about Canadians' leadership, one should say that within Canada, Quebec is primum inter pares because it is the only province that granted national status to the First Nations. In fact, I am asking you, and myself, the following questions: don't you think that the unbending attitude and the very aggressive lobbying of some aboriginal nations against Canada and Quebec, on the international scene, could explain, to some extent, the narrowly rigid attitude adopted by Canada in the forum of the United Nations, as mentioned earlier by Mr. Moses?

I do not have any answer to the question and I would like to know what you think of this rather glib statement on my part.

M. Moses: Je vous remercie de votre question. J'essaierai d'y répondre, encore qu'il puisse y avoir deux opinions différentes sur la place qu'occupe le Canada sur le plan international par rapport à tous les autres membres des Nations Unies.

[*Text*]

It wasn't my intention to grade Canada. We all know that Canada has demonstrated its leadership in human rights and is recognized and admired by other members of the United Nations as a leader in human rights.

Of course, Canada has a long history of its relationship with Canada. . .some of it good, some of it fair, some of it not so bad. However, in the last few years Canada has lost its rating when you compare it's efforts with those made by other states in their relationships with indigenous peoples. Countries such as Australia have made great strides in the last few years in trying to reconcile differences between the indigenous peoples and the state. It's trying to improve the situation.

Australia has recently taken the lead in its positive approach to dealing with the whole question of indigenous rights at the international level. As a result of the policy Canada advocates and promotes internationally, Canada falls short of the efforts made by countries like Australia and Denmark.

Because of its policy, Canada has been more of an adversary than a country that respects and carries out its duties very responsibly toward its aboriginal peoples. Many indigenous peoples all over the world and many states have questioned that and said they used to believe Canada was a leader when it came to indigenous peoples, and it seems to have taken a different role.

The point we are making this morning is that Canada is unfortunately no longer the leader. Other countries are progressing much more rapidly. Surprisingly, even countries like Colombia have made some efforts with regard to their constitutions, but they still have a long way to go.

With regard to Canada and Quebec, let me give you a practical example that may answer your question without taking up too much time.

A couple of summers ago the Government of Quebec in its National Assembly adopted the resolution that on a certain day Quebec would decide—unless, of course, it got an acceptable offer from the Canadian government—whether or not to stay within Confederation. At the level of the Working Group on Indigenous Populations, one of whose mandates is to review development of the rights of indigenous peoples in states where indigenous peoples are, I raised the potential threat of such an action and informed them—which I feel I had a right to do, as the working group had a right to be aware of such a situation—of the potential threat of the resolution of Quebec and the fact that the Government of Canada was keeping silent and not doing anything to protect the rights of the indigenous peoples.

• 1125

Immediately after my intervention before the United Nations Working Group on Indigenous Populations, which is composed of experts, I was called in by the Canadian ambassador in Geneva and was questioned and scolded for bringing up such facts and information before such a UN expert body—which was entitled to such information, which of course had a bearing on and was a potential threat to the rights of the Crees and other aboriginal peoples in Canada. I felt it impinged

[*Translation*]

Je n'avais pas l'intention de classer ainsi le Canada. Nous savons tous que notre pays a fait preuve de leadership dans le domaine des droits de la personne et qu'il est reconnu et admiré à ce titre par d'autres membres des Nations Unies.

Bien entendu, le Canada a un long passé de rapports avec lui–même. . . certains de ces rapports sont bons, d'autres sont acceptables, d'autres ne sont pas si mauvais. Ces dernières années, le Canada a cependant perdu du terrain si on compare ses efforts à ceux que d'autres États ont entrepris dans leurs relations avec les peuples autochtones. Des pays tels que l'Australie ont récemment fait de grands progrès pour essayer de concilier les différences entre les peuples autochtones et l'État. Ils essayent d'améliorer la situation.

L'australie a récemment donné l'exemple d'une démarche constructive à l'égard des droits autochtones sur le plan international. Par contre, la politique que le Canada défend sur le même plan laisse à désirer par rapport aux efforts déployés par des nations telles que l'Australie et le Danemark.

À cause de sa politique, le Canada a été davantage un adversaire qu'un pays qui respecte ses devoirs à l'égard des peuples autochtones et s'en acquitte de manière responsable. Dans le monde entier et dans beaucoup de pays, de nombreux peuples autochtones ont noté cette attitude et ont déclaré qu'il leur semblait que le Canada avait cessé de jouer un rôle de leader dans ce domaine.

Ce que nous essayons de montrer ce matin, c'est que le Canada n'est malheureusement plus un leader. D'autres pays progressent beaucoup plus rapidement. Chose surprenante, même des pays tels que la Colombie ont fait des efforts pour modifier leur constitution, mais ils ont encore beaucoup de chemin à faire.

En ce qui concerne le Canada et le Québec, permettez–moi de vous donner un exemple concret qui répondra peut–être à votre question sans que cela demande trop de temps.

Il y a de cela deux ou trois étés, l'assemblée nationale du Québec a adopté une résolution voulant qu'un jour, le Québec décide—à moins naturellement que le gouvernement canadien ne lui fasse une offre acceptable—de rester, ou non, au sein de la Confédération. Devant le groupe de travail des populations autochtones, dont le mandat consiste notamment à examiner l'évolution des droits des autochtones dans les États auxquels ils appartiennent, j'ai évoqué les risques possibles d'une telle mesure et parlé—ce que je considérais comme mon droit, car le groupe de travail a le droit d'être tenu au courant d'une telle situation—des dangers possibles qu'entraînait la décision du Québec et du fait que le Canada conservait le silence et ne faisait rien pour protéger les droits des peuples autochtones.

Immédiatement après mon intervention devant ce groupe, qui est composé d'experts, l'ambassadeur du Canada à Genève m'a convoqué, m'a posé des questions et m'a reproché de faire état de tels faits et renseignements devant un organisme spécialisé des Nations Unies—à qui il appartenait, après tout, d'entendre ces choses qui avaient naturellement des répercussions sur les droits des Cris et des autres autochtones du Canada et pouvaient constituer un danger pour eux. J'ai

[*Texte*]

upon the collective rights, as opposed to the individual rights, of the aboriginal peoples.

Those are the types of situations we've encountered. Our effort has been to try to get the recognition of rights and the respect of rights of other peoples. It is not our intention to deny the rights of others.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ms Simon, you wanted to make a comment.

Ms Simon: Thank you. Yes. I would just like to follow up on what Mr. Moses has said and also respond to the question raised by Mr. Bergeron on the issue of Quebec.

First, in relation to what Marc LeClair said and what the Grand Council said, I don't think there's a conflict in the positions. Marc was referring more to the domestic treatment of indigenous or aboriginal peoples. When you compare that with the gross violations that take place in other countries, when you look at it in terms of the Canadian situation, it seems very positive here. I think Canada is seen as a very progressive country in that way, because we can see no gross violations that happen on a day–to–day basis, as they happen in other countries.

On that issue, there are different kinds of violations. One of the things we have to recognize in Canada is that there are human rights violations taking place, but on a much different level. Nevertheless, they are taking place. When you look at the situation that aboriginal peoples face across Canada in terms of the social conditions, the standard of living, the assimilation that has taken place in the culture and the language, and the identity crisis the youth are undergoing in Canada, there have been human rights violations in a different way. We have to understand that.

I don't see a conflict, because the difficulties we face internationally—and the issues raised by Mr. Moses are ones we face as well—in the standards–setting process of international law or in the international community have been extremely difficult for indigenous peoples. With a new government, Canada can play a much more positive role in this area.

I wanted to raise that, but I have one last point on the Quebec question.

When you say that Quebec has given aboriginal people status as nations, what we have to understand here is that Quebec has made that statement within Quebec. What we've been aspiring to is to have the recognition within the state itself through the Canadian Constitution. That we've not been able to achieve. There is a clear distinction in what Quebec is saying. They're saying they're prepared to recognize aboriginal peoples as nations within the Quebec legislature but not within the Canadian Constitution.

• 1130

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I'll come back to you, Mr. Bergeron—

M. Bergeron: Puis–je me permettre de préciser ma question, monsieur le président? Je comprends très bien les points que vous amenez et, d'ailleurs, vous avez très bien défendu votre point sur les restrictions, si je puis dire, que le Canada amène sur la scène internationale quant aux droits des nations autochtones canadiennes, notamment sur le droit à l'autodétermination auquel vous aspirez.

[*Traduction*]

trouvé que cela était une façon d'empiéter sur les droits collectifs, sinon individuels, des peuples autochtones.

Voilà le genre de situation que nous avons rencontrée. Nous avons essayé de faire reconnaître nos droits et respecter ceux des autres peuples. Nous n'avons pas du tout l'intention de nier ceux–ci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Madame Simon, vous vouliez dire quelque chose.

Mme Simon: Merci. Oui. Je voulais simplement revenir sur ce qu'à dit M. Moses et également répondre à la question soulevée par M. Bergeron au sujet du Québec.

Premièrement, je ne pense pas que la déclaration de Marc LeClair et celle du Grand Conseil soient contradictoires. Marc parlait surtout du traitement interne des peuples autochtones. Lorsque vous comparez celui–ci avec les graves atteintes portées contre ces droits, dans d'autres pays, la situation chez–nous me paraît très encourageante. Je crois qu'il y a eut beaucoup de progrès au Canada, car on ne constate aucune grave infraction quotidienne à ces droits alors que cela se produit dans d'autres pays.

À ce sujet, il y a différents types d'infractions. Il faut accepter le fait qu'il y en a au Canada, mais à un niveau très différent. Elles existent cependant. Que l'on considère la situation des autochtones au Canada sur le plan de leur situation sociale, du niveau de vie, de l'assimilation culturelle et linguistique, et de la crise d'identité des jeunes, il faut en effet reconnaître qu'il y a eu des infractions, mais sur un plan différent.

Je ne vois donc pas de conflit, car nos difficultés sur le plan international—et les difficultés soulevées par M. Moses auxquelles nous sommes également confrontées—en ce qui concerne l'établissement de critères en droit international ont été très difficiles à accepter pour les autochtones. Le nouveau gouvernement permettra peut être au Canada de jouer un rôle constructif dans ce domaine.

Je voulais évoquer cette question, mais j'ai une dernière remarque à faire au sujet du Québec.

Lorsque vous dites que le Québec a donné le statut de nation aux peuples autochtones, il faut bien comprendre que cela ne vaut que dans les limites de la province. Ce à quoi nous aspirons, c'est d'être reconnus dans la Constitution du Canada, ce à quoi nous ne sommes pas encore parvenus. C'est tout à fait différent de ce que déclare le Québec. Celui–ci dit qu'il est prêt à reconnaître les peuples autochtones comme nation dans le contexte de l'assemblée législative du Québec mais pas dans celui de la Constitution du Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je reviens à vous, monsieur Bergeron. . .

Mr. Bergeron: May I make my question more specific, Mr. Chairman? I understand full well what you're saying and I must say that you made a very good case for the so–called limitations of the aboriginal rights used by Canada on the international plan, particularly concerning the self–government to which they aspire.

[*Text*]

Cependant, la question que je vous posais c'était: Croyez–vous que cette attitude un peu fermée du gouvernement canadien est due à l'attitude un peu intransigeante et au lobbying actif et très vindicatif, contre le Québec et contre le Canada, sur la scène internationale, par certaines nations autochtones? Croyez–vous que cette attitude de certaines nations autochtones, qui ont entrepris un lobbying très vindicatif contre le Québec et le Canada, a pu expliquer cette attitude de fermeture que M. Moses a constatée ces dernières années de la part du gouvernement canadien?

M. Moses nous disait plus tôt que le gouvernement canadien a été pendant longtemps à l'avant–garde, mais qu'on ne peut plus faire cette affirmation maintenant. Qu'est–ce qui a provoqué ce changement? Peut–être est–ce justement ce lobbying très vindicatif contre le Canada qui a été entrepris par certaines nations autochtones? Je vous demande ce que vous pensez de cette affirmation un peu cavalière que je fais.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I want to give Mr. Moses the first chance. There are several others, so would you be as brief as you can, Mr. Moses.

Mr. Moses: Yes, thank you, Mr. Chairman, although with this type of question in this level of discussion it's very difficult to be brief, especially when you are the one speaking about your rights.

I don't think it's a question of the aggressive lobbying by indigenous peoples creating the situation, or aggravating a situation such as this. I think it's a question of policy. Oftentimes when representatives of the Canadian government abroad have come to us and they've said the policy exists and their hands are tied. One has to review the policy if there are going to be substantial changes.

That policy has existed for a number of years and still continues. You have a new government today that's in office; the policy was developed by a previous government, and the same people who worked for the previous government are promoting and supporting the same policy in a new government. I think that has to be looked at.

I don't think it has anything to do with how hard or if and when I do lobby before the Canadian government, or the Quebec government, or at the level of the United Nations. As an individual who is mandated by the organization, I have a responsibility to ensure that fair, accurate information is being provided to people who are entitled to such information. It has never been the intention to distort or to provide false information to UN bodies, which the Government of Canada has done on many occasions. We have evidence and we have tabled before you Canada's 11th CERD report. We have substantial evidence to prove that. On many of our submissions we've reflected that.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. I want to get Mr. Strahl's question in, and then we'll give you all an opportunity to comment again.

You want to make a point now. Please.

[*Translation*]

However, this was my question to you: Do you believe that the rather narrow attitude of the Canadian government is justified by the uncompromising attitude and the extremely aggressive lobbying of certain aboriginal nations against Quebec and Canada, on the international scene? Do you believe that it explains the attitude that Mr. Moses noticed, the last few years, on the part of the Canadian government?

Mr. Moses told us earlier that the Canadian government was a leader for a very long time, but that it is no longer the case. What caused this change of attitude? Maybe it is due to this very aggressive lobbying against Canada by some aboriginal nations? I wonder what you think about this rather glib comment on my part.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je voudrais permettre à M. Moses de répondre d'abord. Nous avons plusieurs autres personnes à entendre et je vous demanderais donc d'être bref, monsieur Moses.

M. Moses: Oui, merci, monsieur le président. Bien qu'il soit difficile de répondre en quelques mots à ce genre de question et à ce niveau de débat, en particulier lorsque l'on parle de ses propres droits.

Je ne pense pas que la situation ait été créée ou aggravée par le lobbying vindicatif des peuples autochtones. Je crois que c'est une question de politique. Il est fréquemment arrivé que des représentants du gouvernement canadien à l'étranger soient venus nous dire qu'il y avait une politique et qu'ils avaient les mains liées. Pour qu'il y ait des changements véritables, il faut donc revoir cette politique.

Elle existe depuis un certain nombre d'années et elle se poursuit. Un nouveau gouvernement est aujourd'hui au pouvoir; la politique a été élaborée par le gouvernement précédent, et ceux qui travaillaient pour celui–ci sont aujourd'hui ceux qui continuent à promouvoir et à soutenir la même politique au sein d'un nouveau gouvernement. Je pense donc qu'il faut étudier la question.

Je ne crois pas que cela ait le moindre rapport avec l'agressivité de mes interventions auprès du gouvernement canadien, du gouvernement québécois, ou des Nations Unies. En tant qu'individu mandaté par l'organisation, je suis chargé de veiller à ce que des renseignements justes et exacts soient fournis aux personnes qui y ont droit. Notre intention n'a jamais été de fournir des renseignements faux aux organismes des Nations Unies, ce que le gouvernement fait à maintes occasions. Nous en avons la preuve et nous vous avons soumis le 11^{e} rapport du CEDR du Canada. Les preuves ne manquent pas. Nous en avons fait état dans plusieurs de nos mémoires.

Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Je voudrais que M. Strahl pose sa question, après quoi, vous pourrez à nouveau intervenir.

Vous voulez faire une remarque dès maintenant. Allez–y.

[*Texte*]

Ms Kuptana: Yes. I'd just like to address the issue Mr. Bergeron raised. One is Canada's status at the international level.

• 1135

I was involved in the constitutional talks through the Charlottetown process, and domestically all the provinces and the federal government—all political leaders in this country—recognized the inherent right of self–government and therefore the fundamental human rights of Inuit and other indigenous peoples in this country.

Yet, after the constitutional talks, at the international level Canada was still following its old policy that it did not recognize the rights of indigenous peoples as peoples but would rather refer to them singularly, just the individual rights and not the collective rights of indigenous peoples.

It seemed that the past administration, the Mulroney government, had one policy domestically, and at the international level there was no consultation or any relationship between Inuit and the Canadian foreign policy office. Yet the Canadian government was making a representation on our rights and interests. I think this is where you may be having some confusion with regard to this issue.

With respect to the issue of Quebec, it is true that aboriginal peoples may be used in this debate. You have heard Mr. Parizeau and Mr. Bouchard saying that aboriginal peoples, Inuit included, do not have the right of self–determination. But I differ. As indigenous peoples in this country we do have the right of self–determination as it applies to all indigenous peoples or all citizens of the world, regardless of your colour. I think it was very helpful that the Minister of Indian Affairs and Northern Development, on behalf of the Canadian government, made a statement that he recognizes the right of self–determination of indigenous peoples in Quebec, and I would assume that right applies to all peoples in this country. That right will apply to us whether Canada or Quebec chooses to recognize us or not.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Strahl, may I ask for your patience for a moment and get a comment from Mr. LeClair first and then from Mr. Epstein on this round? Cooperate if you can, and make it brief.

Mr. LeClair: I'll be very brief.

Concerns over the perceived conflict between indigenous people in Quebec and the aspirations of Quebec and its National Assembly are self–fulfilling concerns. The more each side raises it—it's not each side; the more those who want to make trouble do so, and the media seem to have an ear for it, the more it becomes a problem.

We've attempted for a decade to try to find a new place for Canada's aboriginal people. We on our side, the Métis, who in some ways have a common heritage with Quebec, particularly in the west, are very much supportive of Quebec's aspirations. I

[*Traduction*]

Mme Kuptana: Oui. Je voudrais parler de la question soulevée par M. Bergeron. Il s'agit de la situation du Canada sur le plan international.

J'ai participé aux pourparlers constitutionnels dans le cadre du processus de Charlottetown, et toutes les provinces et le gouvernement fédéral—tous les dirigeants politiques du pays—ont reconnu le droit inhérent à l'autonomie gouvernementale et donc les droits humains fondamentaux des Inuits et des autres peuples autochtones du Canada.

Pourtant, après les pourparlers constitutionnels, le Canada suivait toujours au niveau international son ancienne politique, c'est–à–dire ne reconnaissait pas les droits des peuples autochtones en tant que tels et préférait en parler au niveau des individus, c'est–à–dire parler des droits individuels et non des droits collectifs des peuples autochtones.

Il semble que l'administration précédente, le gouvernement Mulroney, ait eu une politique intérieure alors qu'au niveau international, il n'y avait aucune consultation et aucune relation entre les Inuits et le service de la politique étrangère canadienne. Pourtant, le gouvernement canadien représentait nos droits et nos intérêts. C'est peut–être pour cette raison qu'il y a une certaine confusion à ce sujet.

Pour ce qui est de la question du Québec, il est vrai que l'on peut se servir des peuples autochtones dans ce débat. Vous avez entendu M. Parizeau et M. Bouchard dire que les peuples autochtones, y compris les Inuits, n'avaient pas le droit à l'autodétermination. Mais je ne suis pas de cet avis. En tant que peuples autochtones au Canada, nous avons le droit à l'autodétermination comme tous les peuples autochtones ou tous les citoyens du monde, quelle que soit leur couleur. Il a été très vite que le ministre des Affaires indiennes et du développement du Nord fasse, au nom du gouvernement canadien, une déclaration reconnaissant le droit à l'autodétermination des peuples autochtones du Québec, et je suppose que ce droit s'applique à tous les peuples du pays. Il s'appliquera à nous, que le Canada ou le Québec le reconnaissent ou pas.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Strahl, puis–je vous demander de patienter quelques instants pour permettre tout d'abord à M. LeClair de faire un commentaire, et ensuite à M. Epstein? Je vous demanderais de coopérer si vous le pouvez, et d'être bref.

M. LeClair: Je serai très bref.

Les inquiétudes sur le conflit qui semble exister entre les peuples autochtones du Québec et les aspirations du Québec et de son Assemblée nationale s'auto–alimentent. Plus on en parle dans chaque camp—ne parlons pas de chaque camp; plus ceux qui veulent créer des problèmes s'agitent, et les médias semblent tout à fait disposés à les écouter, plus le problème s'aggrave.

Nous essayons depuis 10 ans de trouver une nouvelle place pour les peuples autochtones canadiens. Nous, les Métis, qui avons dans un sens un héritage commun avec le Québec, surtout dans l'Ouest, nous appuyons les aspirations québécoises.

[*Text*]

think we were the only organization, not the only organization but perhaps the most vocal supporters of finding a place in Canada's Constitution for Quebeckers and for the indigenous peoples in Quebec. We are committed to ensuring that Quebec feels at home in the country, as we would like to feel.

Mr. Bob Epstein (Adviser, Grand Council of the Crees of Quebec): My response is very short. I just want to point out the contradiction in the reference that was made to the Quebec National Assembly resolution recognizing the indigenous nations in Quebec. There was more to the resolution than that, but something that wasn't given to the indigenous nations was a matter of recognition of the indigenous nations, and the comments that are being made now by separatists habitually refer to the aboriginal peoples in Canada, particularly the aboriginal peoples in Quebec, as minorities.

There is a consistent attempt—and there's a lot of evidence in all kinds of statements that have been made—to decide to call aboriginal peoples minorities even though in the Constitution itself—which is still in effect, I hope—the aboriginal peoples are treated in an entirely separate framework under section 35 of the Constitution. Minorities have individual rights and no rights to land. Aboriginal peoples have rights to land and have collective rights under the Canadian Constitution. I think that's a distinction that should be made.

So aboriginal peoples take great offence at being called minorities because it doesn't respect the Constitution and it's not consistent with that resolution of the Quebec National Assembly that people like to refer to. It's a very, very important distinction to be made.

Now, when the federal government in the United Nations insists on equating the rights of indigenous peoples internationally with individual rights and refuses to provide any recognition for collective rights, it is supporting the position of the separatists in Quebec. That is the point that is being made, that Canada's foreign policy as it stands at this very moment is supportive of Quebec's assertion that those are only individual rights and not collective rights. That is not consistent with the Canadian Constitution and not consistent with the National Assembly resolution.

Thank you.

Mr. Strahl: This is a very interesting discussion, and it's very complex. My goodness, we have only three groups here and it's complex. In my own riding there are 21 members of the Sto:lo Nation who are trying to negotiate the aboriginal fishing strategy, and that is very complex. Everything is very complex.

I think I'll try to refer this back to the foreign affairs thing and get away from some of the more domestic things.

You're trying to figure out how best you can have indigenous representation in the international field, whether it's the United Nations or other multilateral bodies. It may be difficult, I think, because there isn't unanimity amongst aboriginal people.

[*Translation*]

Je crois que nous étions la seule organisation, peut–être pas la seule, mais en tout cas celle qui s'est fait le plus entendre, à demander que l'on fasse une place dans la Constitution canadienne aux québécois et aux peuples autochtones du Québec. Nous voulons que le Québec se sente bien dans le pays, exactement comme nous.

M. Bob Epstein (conseiller, Grand Conseil des Cris du Québec): Ma réponse sera très brève. Je voudrais seulement souligner la contradiction qui existe dans ce qui a été dit à propos de la résolution de l'Assemblée nationale du Québec reconnaissant les nations autochtones du Québec. La résolution supposait plus que cela, mais ce qu'on n'a pas a résolution supposait plus que cela, mais ce qu'on n'a pas accordé aux nations autochtones, c'est leur reconnaissance, et quand les séparatistes expriment leur opinion, ils parlent habituellement des peuples autochtones du Canada, et plus particulièrement des peuples autochtones au Québec, comme de minorités.

• 1140

On tente constamment—et c'est bien prouvé par toutes sortes de déclarations qui ont été faites—de désigner les peuples autochtones comme des minorités même si dans la Constitution même—qui est toujours en vigueur, j'espère—les peuples autochtones font l'objet de mesures tout à fait distinctes au terme de l'article 35. Les minorités ont des droits individuels mais n'ont pas de droits sur la terre. Les peuples autochtones ont des droits sur la terre et ont des droits collectifs en vertu de la Constitution canadienne. Je pense que c'est une distinction qu'il faut faire.

Les peuples autochtones trouvent très insultant d'être considérés comme des minorités, parce que cela va à l'encontre de la Constitution et n'est pas conforme à la résolution de l'Assemblée nationale du Québec à laquelle on aime tant se reporter. C'est une distinction très importante à faire.

Quand le gouvernement fédéral, aux Nations Unies, insiste pour parler de droits individuels quand il est question des droits des peuples autochtones à l'échelle internationale et qu'il refuse de reconnaître le moindrement l'existence de droits collectifs, il soutient la position des séparatistes du Québec. C'est ce que nous disons, soit que la politique étrangère du Canada, telle qu'elle est actuellement, étaye la position prise au Québec, selon laquelle ce ne sont là que des droits individuels et non pas des droits collectifs. Ce n'est pas conforme à la Constitution canadienne pas plus qu'à la résolution adoptée par l'Assemblée nationale du Québec.

Merci.

M. Strahl: C'est une discussion très intéressante, mais très complexe. Ma foi, il n'y a ici que trois groupes et la discussion est complexe. Dans ma circonscription, il y a 21 membres de la Nation Sto:lo qui tentent de négocier la stratégie de pêche autochtone, et c'est très complexe. Tout est très complexe.

Je pense que je vais essayer de revenir aux affaires étrangères et de prendre un peu de recul face aux questions qui sont davantage d'ordre national.

Vous essayez de voir comment on peut le mieux assurer la représentation autochtone sur la scène internationale, soit aux Nations Unies, soit au sein d'autres organismes internationaux. La chose peut être difficile, je pense, parce qu'il n'y a pas d'unanimité entre les peuples autochtones.

[*Texte*]

Mr. Moses, you're an ambassador from the Crees. There are other nations such as Nunavut, the Sahtu Dene, and the Inuit, and away we go. How are we going to determine the representation in the UN, whatever it may be? How is that going to be determined? What's the ideal scenario there? Do we have a way of finding a cross-section or is it going to be that every group will be represented there?

Mr. LeClair: I think the search for unanimity is not the problem. The reality is, I think, that on most international matters there generally is a consensus among indigenous groups in Canada on a course of action. Sometimes it differs to a degree. We're going in the same direction but some want to go a little faster and some want to go a little slower.

At the human rights conference in Vienna that we just went to, some wanted to go a little faster and some didn't want to go as fast. Regarding the declaration, how fast would that move in the international decade or in the international year? Should we try to move it up the UN ladder? Does it go to the Economic and Social Council? Which level does it go to?

So there isn't a whole lot of disagreement, but there is definitely a diversity of views on a number of points.

• 1145

It comes back to ensuring, before we go to these events, that there is a good dialogue amongst parliamentarians and ourselves and with the foreign service. The political responsibility is indispensable to the nature of the tasks, particularly on the draft declaration. Canada is expected to endorse this declaration eventually, which I suppose will play some role in governing the relationship between us and the Government of Canada. We ought to work together on that. The members of Parliament have much to add. I think they have much to learn, because we don't have a long history of working together on these issues. I certainly welcome the opportunity to do that, over and above the foreign affairs consultations that take place on a pro forma basis at the moment. We can both learn on this, and we can learn a little bit about what some of the words mean.

I'll give you an example. The recent government says that we have an inherent right to self-government, that it's in the Constitution. They said that in the throne speech and their minister is saying it. Naturally, that's a view we share.

But we filed a land claim on March 1. Six weeks later we get the response from the federal Minister of Justice, who says "You don't have any rights, period. You don't have any aboriginal rights; you don't have any treaty rights; you don't have an inherent right to self-government in the Constitution. You don't even have a right to bring an action on behalf of your people." So you get the rhetoric and then you get the reality.

That is a domestic concern that we're going to work out with the Minister of Justice, and they will withdraw that statement of defence. But it's symptomatic of the types of conflicts that occur between what our stated positions are domestically and internationally and what actually occurs and what actual positions are taken.

[*Traduction*]

Monsieur Moses, vous êtes un ambassadeur des Cris. Il y a d'autres nations comme celle du Nunavut, les Dénés du Sahtu, et les Inuits, et d'autres encore. Comment allons-nous décider de la représentation à l'ONU, quelle qu'elle puisse être? Comment en décidera-t-on? Quel serait le scénario idéal? Pouvons-nous trouver un moyen de choisir un échantillon de représentants ou faudra-t-il que chaque groupe soit représenté là-bas?

M. LeClair: Je pense que l'unanimité ne pose pas de problème. Le fait est, je pense, qu'en ce qui a trait à la plupart des questions internationales, il y a généralement un consensus parmi les groupes autochtones au Canada sur la façon d'agir. Parfois, il y a de légères différences d'opinion. Nous travaillons dans le même sens, mais certains veulent aller un peu plus vite et d'autres plus lentement.

À la conférence sur les droits de la personne, à Vienne, dont nous revenons tout juste, certains voulaient aller un peu plus vite et d'autres ne voulaient pas aller aussi vite. Au sujet de la déclaration, à quelle vitesse les choses évolueront-elles pendant la décennie internationale ou pendant l'année internationale? Devrions-nous essayer de la soumettre à la procédure onusienne? Concernerait-elle le Conseil économique et social? À quel palier aboutira-t-elle?

Il n'y a donc pas de grand désaccord, mais il y a certainement une multitude de vues sur différents points.

En somme, avant que nous nous rendions à ces événements, il faut s'assurer qu'il y ait un bon dialogue entre les parlementaires, nous-mêmes et le service extérieur. La responsabilité politique est indispensable à la nature des tâches, surtout en ce qui a trait à l'ébauche de déclaration. On s'attend à ce que le Canada puisse souscrire à cette déclaration, ce qui je suppose jouera un certain rôle dans la tournure de nos relations avec le gouvernement du Canada. Nous devons y travailler ensemble. Les parlementaires ont beaucoup à apporter. Je pense qu'ils ont beaucoup à apprendre, parce que nous n'avons pas un long passé de collaboration dans la règlement de ces questions. Je suis certainement heureux d'avoir l'occasion de le faire, outre les consultations de pure forme sur les affaires étrangères qui ont lieu en ce moment. Nous pouvons les uns comme les autres en apprendre sur la question, et nous pouvons en apprendre un peu sur ce que signifie certains mots.

Je vais vous donner un exemple. Le gouvernement récemment élu dit que nous avons un droit inhérent à l'autonomie gouvernementale, que c'est dans la Constitution. C'est ce qu'il a dit dans le discours du Trône, et c'est ce que dit le ministre. Naturellement, c'est un avis que nous partageons.

Mais nous avons déposé une revendication territoriale le 1er mars. Six semaines plus tard, nous avons reçu la réponse du ministre fédéral de la Justice, qui dit: «Vous n'avez aucun droit, point final. Vous n'avez aucun droit ancestral; vous n'avez aucun droit issu de traité; vous n'avez aucun droit inhérent à l'autonomie gouvernementale en vertu de la Constitution. Vous n'avez même pas le droit d'intenter des poursuites au nom de votre peuple.» Il y a donc les belles paroles et la réalité.

C'est une question interne que nous allons tenter de régler avec le ministre de la Justice, et il va retirer cette déclaration défensive. Mais, c'est caractéristique des types de conflits qui surgissent entre les positions que nous prenons à l'échelle nationale et internationale et ce qui se passe vraiment, les positions véritables qui sont prises.

[*Text*]

The major problem in our international approach to indigenous issues is that there is no transparency. Nothing is transparent, so you get things, as the Inuit say, three weeks later, after the fact, or we have to work with other countries and it makes Canada look bad.

I share the view of the current Prime Minister: I don't think our interests are best served as indigenous people or Canadians when we go and make trouble internationally. That's the way it's characterized, as making trouble, even though we have a very legitimate concern. The Crees consistently put forward principled views and statements all the way along, as did the Inuit and ourselves. Sometimes they're characterized as trouble. We can't seem to get your attention.

Ms Simon: Your question was very specific: how are we going to determine representation of indigenous peoples, let's say at the international level?

Mr. Strahl: I think you were the ones who mentioned the need for some type of permanent representation at the United Nations.

Ms Simon: Yes. Well, that's what I would like to get to, because there's not one homogeneous indigenous group that could represent all the people in Canada. For example, the Inuit live in six different regions in the north. However, we're a bit different; we have one organization, called the Inuit Circumpolar Conference, which has international status with the UN as a NGO. So that would be less problematic.

But when you go across the country—I agree with you—there are many different nations and different positions that are taken on various issues.

When you look at the reform of the United Nations, it becomes very critical in this discussion, because what we're asking for is institutional change to the UN system so that we shall have the UN dealing with indigenous issues from within its own machinery, rather than us as NGOs making presentations at working group sessions or at special meetings on our issues. If we had a system in the UN that we could work with, because we'll always have different representatives—we can't get away from that because it just isn't workable any other way—if you had that dialogue going on between the UN and indigenous peoples, I think it would work a lot better. That is what we are seeking in terms of reforming the UN system at the moment. That's the Inuit position on it.

• 1150

Mr. Strahl: I think there is some advantage, as you mentioned, north of 60. You have an advantage in being from one particular area. The difficulty for the Crees and others is that they're representing a huge band of people that stretches from sea to sea. There is some advantage in your position, in the circumpolar position, as opposed to the others. I'm just wondering how best you could be represented in whatever UN arrangements come down the pike. I'm open to suggestions, but I'm not sure how it would work.

[*Translation*]

Le grand problème que pose notre approche internationale des questions autochtones, c'est qu'il n'y a aucune transparence. Rien n'est transparent et, comme le disent les Inuits, on est informé trois semaines plus tard, après coup, ou alors il nous faut collaborer avec d'autres pays et cela donne une mauvaise image du Canada.

Je partage l'opinion du premier ministre: Je ne pense pas que la meilleure façon de défendre nos intérêts en tant que peuple autochtone ou que canadien soit d'aller causer des ennuis sur la scène internationale. C'est ce qu'on dit, on parle de causer des ennuis, bien que nous ayons là un sujet de préoccupation très légitime. Les Cris ont constamment exposé des vues et des déclarations reposant sur des principes, tout comme les Inuits et nous-mêmes. Parfois, on dit qu'ils causent des ennuis. On dirait que nous n'arrivons pas à retenir votre attention.

Mme Simon: Votre question était très précise: comment allons-nous décider de la représentation des peuples autochtones, au niveau international, par exemple?

M. Strahl: Je pense que c'est vous qui avez parlé de la nécessité d'assurer une certaine représentation permanente aux Nations Unies.

Mme Simon: Oui. C'est ce dont je voudrais parler, étant donné qu'il n'y a pas de groupe autochtone homogène qui puisse représenter tous les autochtones au Canada. Par exemple, les Inuit vivent dans six régions différentes dans le Nord. Toutefois, nous sommes un peu différent; nous avons une organisation, la Conférence circumpolaire inuit, qui a un statut international d'ONG reconnu par l'ONU. Ce serait donc moins difficile.

Quand on voyage dans tout le pays—je suis d'accord avec vous—on constate qu'il y a de nombreuses nations différentes et des positions différentes sur diverses questions.

Quant à la réforme des Nations Unies, c'est un point essentiel à la discussion en cours, car ce que nous demandons, c'est de changer le système institutionnel de l'ONU afin que celle-ci traite des questions autochtones dans ses propres instances, plutôt que ce soit nous qui le fassions à titre d'ONG comparaissant à des séances de groupe de travail ou à des séances spéciales où l'on traite des questions qui nous intéressent. Si nous avions à l'intérieur de l'ONU un système que nous pourrions utiliser, car nous aurons toujours des représentants différents—on ne peut pas s'en sortir, parce que ce n'est pas faisable autrement—s'il y avait un dialogue entre l'ONU et les peuples autochtones, je pense que les choses iraient beaucoup mieux. C'est ce que nous visons dans la réforme du système de l'ONU. C'est la position des Inuits sur la question.

M. Strahl: Je pense qu'il y a des avantages, comme vous l'avez dit, à vivre au nord du 60e parallèle. Vous avez l'avantage de constituer une région particulière. La difficulté qu'ont les Cris et les autres, c'est qu'ils représentent une imposante population disséminée d'un océan à l'autre. Votre position, dans la région circumpolaire, vous confère un avantage sur les autres. Je me demande quelle serait pour vous la meilleure représentation que vous puissiez avoir quelles que soient les ententes auxquelles pourraient en arriver l'ONU. Je suis réceptif aux suggestions, mais je ne vois pas très bien comment tout cela fonctionnerait.

[*Texte*]

Mr. Moses: The Grand Council of the Crees is a UN accredited organization, which basically means it has access to United Nations forums. For your information, there are ten indigenous accredited organizations under the United Nations, two of which are sitting before you, which have access to the United Nations, which are in the position to be able to—

Mr. Strahl: Ten in the whole world?

Mr. Moses: Throughout the whole world, two of which are before you. I just want to bring that up for information purposes. I guess the whole question—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Moses, do you find that a valuable status that you have?

Mr. Moses: Definitely. It allows you access to meetings and seminars of the United Nations. It allows you to be able to make representations on behalf of your people before committees and commissions and many meetings. You are often invited as an expert, or to give expert opinions on certain questions dealing with the situation or the rights of indigenous peoples. This is opinion independent from the Government of Canada that you provide to bodies and UN member experts. You have access to UN member experts on questions of international law and the whole question of human rights. You are more in contact with the international community at that level. It's a very useful status to have. Of course, your effort is always being limited by the fact that resources are often a question. Something is always needed because of the offices.

Mr. Strahl: It seems you could almost have, because of the number of different indigenous peoples' groups around the world, a parallel United Nations. You wouldn't be talking about ten groups. You'd be talking about a lot of ambassadors from different political backgrounds or different areas of the world. Ten is good, but you could conceivably be talking of a body of a couple of hundred people or more. There are thousands, and you could even have ambassadors, a large number.

I'm just wondering how Canada could make sure the indigenous peoples' concerns are properly represented, yet not overwhelmed, because I would say a parallel UN is not going to happen. I'm just wondering how it's going to be done.

Mr. Moses: My thinking on that is that it requires discussion between Canada and the indigenous peoples of Canada where there is a common position that is supported, rather than a position promoted by indigenous peoples and then opposed by Canada and lobbied. Canada has an advantage over indigenous peoples in the sense that Canada is well equipped. It has all the resources, it has offices, and it can lobby UN member states in Geneva or New York very effectively. We, the ten indigenous NGOs I referred to, don't have the resources. You're very lucky if you can get two or three of them at one session of any UN forum.

[*Traduction*]

M. Moses: Le Grand conseil des Cris est une organisation accréditée auprès de l'ONU, ce qui veut dire essentiellement qu'il a accès au Forum des Nations Unies. Pour votre information, il y a 10 organisations autochtones qui sont accréditées auprès de l'ONU, dont deux se trouvent ici devant vous, qui ont accès aux Nations Unies, qui sont en mesure de. . .

M. Strahl: Dix dans le monde entier?

M. Moses: Dans le monde entier, dont deux se trouvent ici devant vous. Je tenais à le mentionner pour votre information. Je suppose que toute la question. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Moses, pensez–vous que vous avez ainsi un statut enviable?

M. Moses: Certainement. Il nous donne accès à des séances et à des colloques des Nations Unies. Il nous permet de faire des représentations au nom de notre peuple devant des comités et des commissions et au cours de nombreuses séances. On est souvent invités à titre d'expert, ou alors on fournit des opinions à titre d'expert sur certaines questions concernant la situation ou les droits des peuples autochtones. Nous fournissons aux organismes et aux experts des membres de l'ONU une opinion indépendante de celle du gouvernement du Canada. Nous avons accès aux services d'experts de membres de l'ONU relativement à des questions de droit international et de droits de la personne. Nous avons ainsi davantage l'occasion de rencontrer la communauté internationale. C'est un statut qui nous est très utile. Il va sans dire que les efforts qu'on déploie sont toujours entravés parce que les ressources sont souvent problématiques. On a toujours besoin de quelque chose dans les bureaux.

M. Strahl: Il me semble que vous pourriez presque avoir, compte tenu du nombre de groupes de peuples autochtones différents de par le monde, des Nations Unies parallèles. Il ne sera plus alors question de 10 groupes. Il y aurait une quantité d'ambassadeurs de différentes allégeances politiques ou de différentes régions du monde. Dix, c'est bien, mais vous pourriez peut–être bien vous adresser à un organismes de 200 ou 300 peuples ou plus. Ils se comptent par milliers, et vous pourriez même avoir des ambassadeurs, un grand nombre.

Je me demande comment le Canada pourrait s'assurer que les questions qui préoccupent les peuples autochtones sont adéquatement présentées, bien que je ne sois pas exagérément confiant étant donné que je dirai qu'on ne créera pas d'ONU parallèle. Je me demande seulement comment cela se ferait.

M. Moses: Je dirai quant à moi qu'il faut qu'il y ait des discussions entre le Canada et les peuples autochtones du Canada là où l'on défend une position commune, plutôt qu'une position préconisée par les peuples autochtones, à laquelle le Canada vient ensuite s'opposer et au sujet de laquelle s'exercent des pressions. Le Canada a cet avantage sur les peuples autochtones qu'il est bien équipé. Il a toutes les ressources, il a des bureaux, il peut faire du lobbying auprès des États membres de l'ONU à Genève, ou à New York, et le faire très efficacement. Nous, les 10 ONG autochtones dont je vous ai parlé, n'avons pas les ressources voulues. On s'estime très heureux quand on peut assurer la présence de deux ou trois de ces ONG à une session ou à un forum de l'ONU.

[*Text*] [*Translation*]

• 1155

It certainly requires discussion. I know the UN Commission on Human Rights has called for a process. We hope that process will work. I don't think we can give an answer right away here. We can't perform miracles.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ms Simon, you have the floor, and then I think I must conclude.

Ms Simon: This is something that hasn't been discussed, I believe, by indigenous groups. Just to give an example, at the UN Commission on Human Rights the countries take turns as members of the commission, because although they all sit within the General Assembly, with the commissions they take turns. So I don't know if that kind of a concept would ever be discussed or even considered.

There are different approaches that I think require some concrete discussion, and I would support strongly Ted's recommendation to pursue some concrete discussions with indigenous peoples and Canada on this question, because it's coming up fairly fast.

Mr. Flis: I would just like to again put on the record Ms Kuptana's recommendations of an Arctic council with full participation of the Inuit people and an open agenda. I gather what you've said is that you're recommending a full–time Arctic ambassador, not a part–time one. I have a very brief question: what cooperation is there now between the Canadian Inuit and the aboriginal people of the other Arctic countries, as people to people?

Ms Simon: It's very extensive. We set up an international organization in 1977 which is called the Inuit Circumpolar Conference and Rosemarie Kuptana said it includes the four countries—Alaska in the United States, Greenland, Russia, and Canada. We've been cooperating for the last 16 to 17 years on all levels of our development, including working with the eight Arctic states—which include Canada, of course—on various issues.

Cooperation has been very extensive, not only amongst Inuit in those four countries but amongst all the northern indigenous peoples, like the Saami from the Scandinavian countries and the other northern Canadian aboriginal peoples.

Mr. LeClair: I want to briefly encourage the committee to hear from the World Council of Indigenous Peoples, which is a group that is. . .maybe you've heard from them already. We participate in the UN activities through their NGO consultative status.

We think these types of organizations are good as far as they go, but it's not easy to achieve consultative status. We're in the process of attempting that. There are rules; there are many things that can block you. In the ongoing permanent forum that is under discussion, what we've done in the last decade is that the UN had to change its procedures to allow indigenous groups that come forward.

In some of the working group sessions there might be 300 people there exchanging—and a number from Canada. Canada always has one of the larger delegations at these things, puts forward its views, and we seem to muddle along. We've got the

Il faut certainement en discuter. Je sais que la Commission de l'ONU sur les droits de la personne demande l'établissement d'un processus. Nous espérons qu'il donnera des résultats. Je ne pense pas que nous puissions fournir de réponse ici maintenant. Nous ne faisons pas de miracles.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Madame Simon, vous avez la parole, et après je crois que nous devrons conclure.

Mme Simon: Et bien un point dont, il me semble, les groupes autochtones ne discutent pas. À titre d'exemple, à la Commission de l'ONU sur les droits de la personne, les pays se relaient à titre de membres de la commission, et bien qu'ils siègent tous à l'assemble générale, au sein des commissions, ils se relaient. Je ne sais pas si cette formule serait débattue ou même envisagée.

Il y a différentes approches dont, je pense, il faut discuter de façon concrète, et j'appuyerais fermement la recommandation de Ted de poursuivre des discussions concrètes avec les peuples autochtones et le Canada à ce sujet, parce que cela approche très rapidement.

M. Flis: J'aimerais simplement rappeler encore publiquement les recommandations de M^me^ Kuptana du Conseil de l'Arctique au sujet de la pleine participation des inuits et d'un mandat non restrictif. J'en conclus que vous recommandez la nomination de l'ambassadeur de l'Arctique à temps plein, et non pas à temps partiel. J'aimerais poser une brève question: Comment coopèrent actuellement les inuits canadiens et les peuples autochtones des autres pays arctiques, en tant que peuples?

Mme Simon: La coopération est très étendue. Nous avons créé une organisation internationale en 1977, la conférence Circumpolaine inuit, et Rosemarie Kuptana a dit qu'elle compte quatre pays membres: l'Alaska aux États–Unis, le Groenland, la Russie et le Canada. Nous coopérons depuis 16 ou 17 ans à tous les niveaux de notre développement, nous travaillons même avec les huit États de l'Arctique—qui incluent le Canada, bien sûr—pour régler diverses questions.

La coopération est très étendue, non pas seulement parmi les inuits de ces quatre pays, mais chez tous les peuples autochtones du Nord, comme les Saamis des pays Scandinaves et les autres peuples autochtones du Nord canadien.

M. LeClair: J'aimerais brièvement inciter le comité à entendre le Conseil mondial des peuples autochtones, qui est un groupe. . . peut–être même le connaissez–vous déjà. Nous participons aux activités de l'ONU par le biais de son statut consultatif à titre d'ONG.

Nous estimons que les organisations de ce genre sont une bonne chose en tant que telle, mais il n'est pas facile d'obtenir un statut consultatif. Nous sommes en train d'essayer de l'obtenir. Il y a des règles; bien des obstacles peuvent vous freiner. Dans le forum permanent dont on discute, au cours de la dernière décennie, l'ONU a dû changer ses règles de procédures pour permettre l'admission de groupes autochtones qui se présentent.

Dans certaines séances de groupes de travail, on peut trouver 300 personnes en train de discuter—et un bon nombre viennent du Canada. Le Canada a toujours eu une des plus importantes délégations à ces événements, il expose ses vues, et

[*Texte*]

draft declaration quite a way along now. We've got much further to go, but I don't think that's such a problem. It means changing the UN system to allow this diverse opinion to be brought forward.

I thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, members of the committee, for your work, and thank you, witnesses—Mr. Moses, Ms Kuptana, Ms Simon, Mr. LeClair, and Mr. Epstein. You've given us a lot to think about and many, many ideas that have increased our awareness of the international relationships of the indigenous people, and undoubtedly you have caused us to reflect further. Thank you very much.

The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

nous semblons nous en tirer tant bien que mal. La rédaction de l'ébauche de déclaration va bon train. Il nous reste beaucoup à faire, mais je ne pense pas que cela pose un trop grand problème. Il faut changer le système de l'ONU pour permettre la présentation de cette diversité d'opinions.

Je vous remercie, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, mesdames et messieurs, pour votre travail, et merci aux témoins—M. Moses, M^me^ Kuptana, M^me^ Simon, M. LeClair et M. Epstein. Vous nous avez donné beaucoup à réfléchir et vous avez exposé un grand nombre d'idées qui nous ont sensibilisés encore davantage aux relations internationales qu'ont les peuples autochtones, et il est certain que vous nous amènerez à pousser encore plus loin notre réflexion. Merci beaucoup.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Agricultural Institute of Canada:

Roy Carver, Executive Director;

Glenn Flaten, Past President;

Stephen Thompson, representative of the International Agricultural Development Committee.

From the International Commission on Agricultural Research:

Joseph Hulse, Past President.

From the Grand Council of the Crees:

Ted Moses, Cree Ambassador to the United Nations;

Bob Epstein, Advisor to the Grand Council.

From Inuit Tapirisat of Canada:

Rosemarie Kuptana, President;

Mary May Simon, Member of the Board.

From the Metis National Council:

Marc LeClair, Chief Administrative Officer.

TÉMOINS

De l'Institut agricole du Canada:

Roy Carver, directeur général;

Glenn Flaten, ancien président;

Stephen Thompson, représentant du Comité international pour le développement de l'agriculture.

De la Commission internationale pour la recherche en agriculture:

Joseph Hulse, ancien président.

Du Grand Conseil des Cris:

Ted Moses, ambassadeur de la Nation Crie auprès des Nations Unies;

Bob Epstein, conseiller au Grand Conseil.

De Inuit Tapirisat du Canada:

Rosemarie Kuptana, présidente;

Mary May Simon, membre du conseil.

Du Conseil national des Métis:

Marc LeClair, administrateur en chef.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Public

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 37
Thursday, June 9, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 37
Le jeudi 9 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 9, 1994
(61)

[*Text*]

The Canada West and North Sub-Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:14 o'clock a.m. this day, in Room 306, West Block, the acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the House of Commons: Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

Other Member present: Osvaldo Nunez.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Hugues Rousseau. *From the Canadian International Development Agency:* Rose-Mae Harkness.

Witnesses: From the Canadian Labour Congress: Robert White, President. *From the Canadian Centre for Policy Alternatives:* Bruce Campbell, Acting Director. *From the Steelworkers Humanity Fund:* Gerry Barr, Executive Director. *From the Canadian Union of Public Employees:* Ron Verzuh, Senior Officer. *From World Vision:* Don Scott, President; Linda Tripp, Vice-President, International Relations; Fatuma Omar Hashi; Michael Messenger. *From the Canadian Hunger* Foundation: Roland Breton, Chairman; Bruce Moore, Executive Director. *From CARE Canada:* A. John Watson, Executive Director; Nancy Gordon.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub-Committee resumed the review of the Candian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

It was agreed, —That the recommendations of the Steelworkers Humanity Fund presented by Gerry Barr be taken as read and included in this day's evidence.

At 10:01 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:06 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 10:51 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:55 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 12:10 o'clock p.m., the Sub-Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

J.M. Robert Normand

Committee Clerk

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 9 JUIN 1994
(61)

[*Texte*]

Le Sous-comité Canada Ouest-Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 9 h 14 à la pièce 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant la Chambre des communes: Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Autre membre présent: Osvaldo Nunez.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Hugues Rousseau. *De l'Agence canadienne de développement international:* Rose-Mae Harkness.

Témoins: Du Congrès du travail du Canada: Robert White, président. *Du Centre canadien de recherche en politique de rechange:* Bruce Campbell, directeur intérimaire. *Du Fonds hamanitaire des métallos:* Gerry Barr, directeur général. *Du syndicat canadien de la fonction publique:* Ron Verzuh, agent principal. *De «World Vision»:* Don Scott, président; Linda Tripp, vice-présidente, relations internationales; Fatuma Omar Hashi; Michael Messenger. *De la Fondation canadienne contre la faim:* Roland Breton, président; Bruce Moore, directeur général. *De CARE Canada:* A. John Watson, directeur exécutif; Nancy Gordon

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des présentations et répondent aux questions.

Il est convenu, —Que les recommandations du Fonds humanitaire des métallos présentées par Gerry Barr soient considérées comme lues et insérées dans les témoignages de la réunion d'aujourd'hui.

À 10 h 01, la séance est suspendue.

À 10 h 06, la séance reprend.

À 10 h 51, la séance est suspendue.

À 10 h 55, la séance reprend.

À 12 h 10, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Greffier de Comité

J.M. Robert Normand

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, June 9, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 9 juin 1994

• 0915

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Order.

I apologize for keeping you waiting. We've had about four different sets of instructions this morning as to where to go.

I'm happy to welcome, from the Canadian Labour Congress, Mr. White, Ms Phillips, Mr. Jackson, and Mr. Randall. I presume that Mr. White will start.

Mr. Robert White (President, Canadian Labour Congress): Yes. Thank you very much. I hope this room—at the end of the hallway and as small as you can get—is not an indication of what priority this committee has in terms of issues.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): The importance of this committee is in direct inverse proportion to the size of the room we're allocated, Mr. White.

Mr. White: Time will tell. Right?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Those of us in this part of it believe that to be so, anyway.

Mr. White: Last night we prepared some notes, so rather than go through the full presentation I'll just go through those, and then we'll leave for questions whatever time we have left. You have of course the labour funds group coming up behind us, who are also part of the Canadian Labour Congress.

I thought it would be good to start with the fact that the CLC is not a foreign policy think-tank but it's an organization that has a great wealth of international experience. Again, I don't think that's well-known in this building by many of the active political leaders—nor, by the way, by a lot of the bureaucracy.

As the brief outlines, our international network embraces workers in every continent and subcontinent, representing every industry and service. Foreign policy advocacy is something we do all the time.

For example, along with other labour organizations in the G-7 countries, the CLC will be in Rome in a few weeks to discuss the upcoming G-7 summit with Italy's new prime minister. Last fall we formed part of a labour delegation of the Commonwealth heads of government meeting in Cyprus. A year ago the CLC was an active participant in Vienna at the World Conference on Human Rights. We'll be present at the upcoming World Conference on Women in Beijing and the world socialist summit in Copenhagen.

I'm also chair of the International Confederation of Free Trade Unions human rights trade union committee, and chair of the Commonwealth Trade Union committee as well.

We point out that we debate foreign policy priorities at every convention.

Le coprésident suppléant (M. Graham): La séance est ouverte.

Je m'excuse de vous avoir fait attendre. Notre feuille de route a changé au moins quatre fois depuis ce matin.

Je suis heureux d'accueillir des représentants du Congrès du travail du Canada, M. White, M^me^ Phillips, M. Jackson et M. Randall. Je suppose que c'est M. White qui commencera.

M. Robert White (président, Congrès du travail du Canada): Oui. Je vous remercie infiniment. J'espère que cette salle—tout au bout du couloir et minuscule—n'est pas indicative de la priorité donnée par votre comité à ces questions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): L'importance de ce comité est inversement proportionnelle à la grandeur des salles qui nous sont attribuées, monsieur White.

M. White: Le temps nous le dira. N'est-ce pas?

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est tout du moins ce que nous croyons.

M. White: Hier soir nous avons préparé quelques notes que je me propose de vous lire plutôt que notre mémoire, afin de laisser plus de temps pour les questions. Vous entendrez d'ailleurs après nous les représentants du Fonds humanitaire des métallos, qui représente aussi le Congrès du travail du Canada.

J'ai jugé bon de commencer par vous rappeler que le CTC n'est pas une cellule de réflexion sur la politique étrangère, mais une organisation possédant une grande richesse d'expérience internationale. C'est un fait que semblent ignorer nombre de dirigeants politiques de ces lieux, tout comme d'ailleurs beaucoup de bureaucrates.

Comme l'indique notre mémoire, notre réseau international comprend des travailleurs et des travailleuses qui oeuvrent sur tous les continents et sous-continents dans toutes les industries et services. La politique étrangère nous préoccupe tout le temps.

Par exemple, le CTC sera à Rome dans quelques semaines avec d'autres organisations syndicales des pays du G-7 pour discuter du sommet du G-7 avec le nouveau premier ministre italien. L'automne dernier, nous faisions partie d'une délégation syndicale à une réunion des chefs de gouvernements du Commonwealth à Chypre. Il y a un an, le CTC participait à la Conférence mondiale sur les droits de l'homme à Vienne. Il sera présent à la prochaine Conférence mondiale sur les femmes à Pékin et au Sommet socialiste mondial à Copenhague.

Je suis aussi président du Comité syndical des droits de l'homme de la Confédération internationale des syndicats libres et président du Comité des syndicats du Commonwealth.

Nous discutons des priorités de politique étrangère à chacune de nos assemblées statutaires.

[*Texte*]

In cooperation with Foreign Affairs and CIDA, the labour movement in Canada engages in a program of practical technical assistance that strengthens civil society, democracy, and human rights around the globe.

Among other issues, our international programs stress human rights and democratic development, the role of women in trade unions and in society, and health and safety promotion and protection. In other presentations you'll hear, CLC affiliate organizations will be stressing how these programs can be enhanced, because one of the great new developments is the negotiation of the labour funds that are being used in this regard as well.

By way of example, just this week the CLC is hosting a women's delegation from Romania. It is studying the issue of violence against women and other issues. We'll have extensive discussions with a Chinese dissident who has been in a forced-labour camp for 19 years.

We think this foreign policy review is timely. Maybe somebody can explain to us a little bit later where this will go now, because it's unusual for us to appear without a white paper saying what the priorities are.

People are questioning the post-Cold War global economy and Canada's role in it. We need to reflect on our goals and values and discuss how they can best be achieved. If you look at our brief, we make some 40 recommendations in a number of areas.

We think the biggest threat to Canadian and global security is the world unemployment crisis and the poverty and misery that it brings to both industrialized and developing countries. According to the United Nations, more than 30% of the world's labour force is now either completely idle or grossly underemployed. In the OECD countries 36 million people are without work and the social systems they have built are under enormous strain. In the south, within six years there will be 400 million unemployed youth aged 15 to 29 who are without social assistance of any kind and who might try to migrate.

As was the case in the 1930s, in nearly all countries the crisis has given rise to extremist political currents preaching hate and intolerance.

We don't believe this is just a cyclical or recession-based crisis. We think it reflects years of deregulating markets and rapid technological change, which have jointly permitted the creation of a climate of savage competitiveness.

The Detroit jobs summit and the upcoming socialist summit at least suggest an impulse to change course. We think Canada should play a leadership role. We believe Canada should work within the G-7 and the multilateral institutions to promote a

[*Traduction*]

En collaboration avec les Affaires étrangères et l'ACDI, le mouvement syndical au Canada participe à un programme d'aide technique pratique qui renforce la société civile, la démocratie et les droits de l'homme à l'échelle mondiale.

Entre autres, nos programmes internationaux insistent sur les droits de l'homme et le développement démocratique, le rôle de la femme dans les syndicats et dans la société et la promotion et la protection de la santé et de la sécurité. D'autres exposés qui vous seront présentés par les syndicats affiliés du CTC insisteront sur la façon d'encourager ces programmes, car une des grandes nouveautés est l'utilisation de la négociation des fonds syndicaux à ces fins.

Par exemple, cette semaine, le CTC a reçu une délégation de Roumaines qui étudient les questions de la violence contre les femmes et d'autres problèmes. Nous devons avoir de longues discussions avec un dissident chinois qui a vécu en camp de travail pendant 19 ans.

Nous croyons que cet examen de la politique étrangère tombe à point. Vous pourriez peut-être nous expliquer tout à l'heure quelles suites seront données à cet exercice, car nous n'avons pas l'habitude de discuter de ces questions sans qu'un livre blanc ait été publié exposant les priorités.

Les gens s'interrogent sur l'évolution de l'économie mondiale après la guerre froide et sur le rôle que le Canada y jouera. Nous avons besoin de réfléchir à nos objectifs et à nos valeurs et à la façon de les réaliser. Nous faisons près de 40 recommandations dans notre mémoire.

Nous croyons que la plus grande menace à la sécurité des Canadiens et du monde est la crise mondiale du chômage et la pauvreté et la misère qu'elle entraîne dans les pays tant industrialisés qu'en voie de développement. D'après les Nations unies, plus de 30 p. 100 de la population active du monde est actuellement soit tout à fait oisive, soit terriblement sous-employée. Dans les pays membres de l'OCDE, 36 millions de personnes sont sans travail, et les régimes sociaux qu'ils ont adoptés subissent d'énormes contraintes. Dans le Sud, dans moins de six ans, il y aura 400 millions de jeunes chômeurs de 15 à 29 ans qui ne recevront aucune aide sociale et qui essaieront peut-être de migrer.

Comme cela était le cas au cours des années trente, la crise a donné lieu dans presque tous les pays à des factions politiques extrémistes qui prêchent la haine et l'intolérance.

Nous ne croyons pas qu'il s'agisse uniquement d'une crise cyclique ou attribuable à la récession. Nous croyons que cette crise reflète des années de déréglementation des marchés et de changement technologie rapide qui, ensemble, ont contribué à créer un climat de concurrence sans merci.

Le sommet de l'emploi qui a eu lieu à Detroit et le futur sommet socialiste laissent au moins entendre qu'il y a une volonté de correction de cette situation. Nous pensons que le Canada devrait jouer un rôle de premier plan. Nous croyons que

[*Text*]

coordinated economic strategy in order to stimulate economic growth, alleviate Third World poverty, expand markets with managed and fair trade, help eastern and central Europe to reconstruct, and manage workplace changes triggered by adjustments to technological change and other considerations.

[*Translation*]

le Canada devrait oeuvrer au sein d'institutions multilatérales et des pays du G–7 pour promouvoir une stratégie économique coordonnée qui stimulerait la croissance économique, atténuerait la pauvreté du Tiers monde, élargirait les marchés dotés d'un commerce dirigé et équitable, aiderait l'Europe de l'Est et l'Europe centrale à se reconstruire et gérerait les changements entraînés en milieu de travail par l'adaptation aux changements technologiques et d'autre nature.

• 0920

We are appalled at the trade–driven foreign policy stance Canada has adopted over the past decade. We see Canada's weakness on human rights in China as a deepening of that policy. We agree with the lament that Canada's diplomats have gone from winning a Nobel Prize to setting up trade booths in international shopping centres.

La politique étrangère axée sur le commerce que le Canada a adoptée depuis une décennie nous renverse. La faiblesse dont il fait preuve concernant la question des droits de l'homme en Chine nous apparaît comme une intensification de cette politique. Nous déplorons aussi le fait que les diplomates canadiens soient passés d'une situation de gagnants de prix Nobel à celle d'organisateurs de kiosques commerciaux dans les centres commerciaux internationaux.

We want to talk a bit about China because I think it's on the agenda today. It's not the only place, but it's certainly on the agenda.

Nous voulons vous parler un peu de la Chine, car elle figure à l'ordre du jour d'aujourd'hui. Ce n'est pas le seul endroit, mais elle y figure.

There are millions of Chinese men and women who are forced to work in labour camps as we focus exclusively on potential markets. China's industrial accident rate has grown 63% in one year as the world's largest captive labour force is overwhelmed by the effects of unregulated rapid industrialization.

Il y a des millions de Chinois et de Chinoises en camp de travail pendant que nous nous intéressons exclusivement aux marchés éventuels. Le taux d'accident du travail en Chine s'est accru de 63 p. 100 en un an, la population active la plus nombreuse du monde s'étant trouvée dépassée par les effets d'une industrialisation rapide et déréglementée.

Recent initiatives to downplay human rights don't facilitate change in China. This creates potential enemies of those struggling for change in that country. It makes no sense for Canada to take its place at the table of the powerful G–7 nations on the one hand, while claiming its views on human rights won't matter to China on the other hand.

Les récentes initiatives entreprises pour réduire au silence ceux qui préconisent les droits de l'homme ne favorisent pas le changement en Chine, mais créent plutôt des ennemis potentiels parmi ceux qui luttent pour le changement dans ce pays. Il n'est pas logique que le Canada occupe une place à la table des puissantes nations du G–7, d'une part, et prétende que ses opinions sur les droits de l'homme auront peu d'importance pour la Chine, d'autre part.

We think Canada has a particular role to play in the promotion of universal standards that stress human rights and social justice and advocate universal policy. We're not asking "why China?" but rather "why not China?" We're not calling for an isolationist policy. We are not advocating some kind of economic embargo against China based on obsolete Cold War policies.

Nous croyons que le Canada a un rôle particulier à jouer dans la promotion de normes universelles qui insistent sur les droits de l'homme et la justice sociale et qui préconisent l'adoption d'une politique universelle. Nous ne demandons pas: «Pourquoi la Chine?», mais plutôt «Pourquoi pas la Chine?» Nous ne réclamons pas l'adoption d'une politique isolationniste. Nous ne préconisons pas une sorte d'embargo économique contre la Chine fondé sur des politiques périmées de la guerre froide.

We think Canada should work hard to persuade the U.S. to lift its embargo against Cuba. We were encouraged to read Christine Stewart's statements yesterday about Canada taking an increasing role there. Again, this is in our part of the world. I always thought it was quite a double standard for President Clinton to talk about human rights and tradè with China, yet blockade Cuba in the Caribbean. We think there really is an opportunity for change there. Canada has played an important role. But again, in terms of our aid and so on, we think it's time to take a leadership role here.

Nous croyons que le Canada devrait s'efforcer de persuader les États–Unis de lever leur embargo contre Cuba. Nous avons été encouragés par la lecture des déclarations de Christine Stewart hier sur le rôle accru du Canada dans ce dossier. Encore une fois, ce pays se trouve dans notre région du monde. J'ai toujours pensé qu'il était vraiment paradoxal que le président Clinton parle de droits de l'homme et de commerce avec la Chine tout en maintenant le blocus de Cuba dans les Antilles. Nous croyons que c'est le moment ou jamais de changer de politique. Le Canada a joué un rôle important. Mais encore une fois, en matière d'aide, etc., nous croyons qu'il est temps que le Canada montre l'exemple.

[*Texte*]

Trade unionists know better than anyone else that progress often requires engaged dialogue between those who disagree. What we are saying is that China—like any other country that wants to participate in global commerce—must show some indication it's willing to abide by global rules such as those we advocate for GATT or the new World Trade Organization. It cannot be in our long-term interest to proceed otherwise.

Our brief provides a description of a social clause that would achieve this purpose. We think Canada should be promoting the idea in the new World Trade Organization and in all international agreements embracing trade, aid, and international finance. Our brief stresses a vision of a sustainable Canadian foreign policy. This is a foreign policy that not only acknowledges the economic realities of life but also contributes to political stability, social justice and cohesiveness, environmental sustainability, and respect for cultural diversity.

We think Canada is well-placed to pursue these objectives in both bilateral and multilateral fora. We are convinced that by promoting them abroad, we will strengthen them at home.

We point out that Canada's foreign policy should be grounded in Canadian realities. Our priorities should start with our relations with the United States and Latin America, the Asia-Pacific region and our Arctic neighbours. This is not to exclude other parts of the world, but to simply acknowledge and reflect the priority of our self-interest in these regions. We should review our multilateral activities on this basis, although we should increase our overall commitment to the United Nations, especially its social agencies and peacekeeping initiatives.

We think Canada's aid policies have been too wrapped up in trade promotion. Our aid policies should reflect the priorities of poverty alleviation, the strenghthening of a civil society, and the enhancement of social justice. Canada should again pursue the ODA target of 7% of GNP. Aid should also be viewed in terms of Canada's security interests. This suggests our aid and foreign service budgets should grow as defence expenditures diminish.

South Africa is a case in point. We want to say that we were deeply involved for years and years in South Africa. The country has just experienced profound change resulting from civil—rather than military—pressure. Utilizing our aid policies to promote this process has saved countless lives and millions of dollars in potential military expenditures. We think institutions like unions play an invaluable role in civil society and in civil conflict resolutions. For examples of this we point to our own work with unions in South Africa, Cyprus, the Middle East, and elsewhere.

Finally, we think the CLC international program with experience is one of the best-kept secrets in the country. We think both informal and formal consultations on foreign policy between government and labour should be dramatically increased.

[*Traduction*]

Les syndiqués savent mieux que quiconque que le progrès exige souvent un dialogue sérieux entre opposants. Ce que nous disons, c'est que la Chine, comme tout autre pays qui désire participer au commerce mondial, doit manifester une certaine volonté de respect des règles mondiales comme celles que nous préconisons pour le GATT ou la nouvelle OMC. À longue échéance, ce serait aller à l'encontre de notre intérêt que d'exiger moins que cela.

Notre mémoire décrit une clause sociale qui aurait ce résultat, et nous croyons que le Canada devrait promouvoir cette clause au sein de la nouvelle OMC et dans toutes les ententes internationales sur le commerce, l'aide et les finances. Nous insistons sur une politique étrangère canadienne durable, c'est-à-dire une politique étrangère qui ne fait pas que reconnaître les réalités économiques de la vie, mais qui contribue également à la stabilité politique, à la justice sociale et à la cohérence, à la durabilité de l'environnement et au respect de la diversité culturelle.

Nous croyons que le Canada est bien placé pour poursuivre de tels objectifs sur le plan tant bilatéral que multilatéral, et nous sommes convaincus qu'en préconisant ces objectifs à l'étranger, nous en intensifions la réalisation au pays.

Nous signalons que la politique étrangère du Canada devrait être fondée sur des réalités canadiennes. Nos priorités devraient tenir compte d'abord de nos relations avec les États-Unis et l'Amérique latine, les pays asiatiques de la région du Pacifique et avec nos voisins de l'Arctique. Il n'est pas pour autant question d'exclure d'autres régions du monde, mais simplement de reconnaître nos propres intérêts dans ces régions et de leur donner la priorité. Il faudrait examiner nos activités multilatérales en ce sens tout en intensifiant en général notre engagement envers les Nations unies, surtout envers leurs organismes sociaux et leurs initiatives de maintien de la paix.

Nous croyons que les politiques d'aide du Canada ont été obnubilées par des intérêts commerciaux. Ces politiques devraient plutôt tenir compte de la nécessité d'atténuer la pauvreté, de renforcer la société civile et d'intensifier la justice sociale. Le Canada devrait de nouveau viser l'objectif de 7 p. 100 du PNB fixé pour l'APD. Il conviendrait aussi de considérer l'aide dans le contexte de la sécurité du Canada, ce qui suppose que notre budget pour l'aide et les services extérieur devrait croître en raison inverse de nos dépenses pour la défense.

L'Afrique du Sud est un bon exemple. Cela fait des années que nous sommes actifs en Afrique du Sud. Ce pays vient de connaître un changement profond attribuable à l'exercice de pressions civiles plutôt que militaires. Le fait d'avoir mis nos politiques d'aide au service de ce processus a épargné un nombre incalculable de vies et des millions de dollars de dépenses militaires. Nous croyons que des institutions comme les syndicats jouent un rôle d'une valeur inestimable dans la société civile et dans la résolution des conflits civils et nous signalons, à cet égard, le travail que nous avons nous-mêmes accompli auprès des syndicats en Afrique du Sud, à Chypre, au Moyen-Orient et ailleurs.

Enfin, nous croyons que le programme international du CTC et son expérience dans ce domaine sont au nombre des secrets les mieux gardés du pays. Il faudrait augmenter sensiblement la consultation tant informelle que formelle entre le gouvernement et le milieu syndical sur les questions de politique étrangère.

[*Text*]

The same should be true between Parliament and the NGO sector on the whole. While we'll not always agree, we think labour offers a very unique view of the social dimension of international affairs. This has been sadly lacking in our foreign policies for too long.

[*Translation*]

Il faudrait qu'il en aille de même entre le Parlement et le secteur des ONG en général. Nous ne serons pas toujours d'accord, mais nous sommes convaincus que le syndicalisme offre une vision unique de la dimension sociale des affaires internationales, ce qui a été malheureusement absent de nos politiques étrangères depuis trop longtemps.

• 0925

One of our recommendations is to place labour and social affairs specialists at selected missions abroad. We hope the committee will give this strong consideration.

L'une de nos recommandations porte sur l'affectation de spécialistes du syndicalisme et des affaires sociales à certaines missions choisies à l'étranger. Nous espérons que votre comité saura lui donner toute l'attention qu'elle mérite.

That is a synopsis of our presentation. We are now prepared to engage in dialogue with you.

C'était le résumé de notre mémoire. Nous sommes maintenant prêts à dialoguer avec vous.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. White.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie infiniement, monsieur White.

Before I turn it over to my colleagues for questions, I would like to comment on your first point about where the process is going. I believe you received the information about the object of the review, which is to recognize the tremendous changes in the world. Of course you've been at the focal point of many of those changes, so we're very interested to hear your observations about them, how you think our foreign policy should reflect those changes in the next 20 years, and particularly how Canadian values can be reflected in that. We look forward to hearing your answers to our questions about that.

Avant que je ne donne la parole à mes collègues, j'aimerais dire un mot sur votre question concernant les suites de cet exercice. Je crois que vous avez reçu les renseignements sur l'objet de cet examen, la prise en compte des énormes changements survenant actuellement dans le monde. Vous avez été vous-mêmes au centre de nombre de ces changements, et entendre vos observations nous intéresse vivement. Nous aimerions aussi que vous nous disiez comment prendre en compte ces changements dans notre politique étrangère dans les 20 prochaines années et surtout comment faire pour que cela reflète quand même nos valeurs canadiennes. Nous sommes impatients de vous entendre sur toutes ces questions.

Because the committee is so large and there are so many people seeking to be heard, we have split the committee in three. That is why the committee is sitting this morning in three different parts. We will make sure your evidence is shared with the other members of the committee, as will happen with the others.

Comme notre comité est très important et que beaucoup de témoins veut être entendus, nous nous sommes scindés en trois. C'est la raison pour laquelle notre comité siège ce matin à trois endroits différents. Nous nous assurerons que votre témoignage soit lu par les autres membres du comité, tout comme eux s'assureront que nous lirons le compte rendu de leur réunion.

In October the overall report will be written and provided to the Government of Canada to be used to direct future foreign policy. That's the process we're presently following.

En octobre le rapport général que nous aurons écrit servira au gouvernement du Canada à déterminer les orientations futures de sa politique étrangère. C'est le processus que nous suivons actuellement.

This presentation is important, but if something occurs between now and October, or some ideas come to you that you think we should have, please forward them to us and we'll make sure they get put into the research as well.

Votre témoignage de ce matin est important, mais si d'ici le mois d'octobre d'autres événements surviennent ou si vous avez d'autres idées à nous communiquer, n'hésitez pas à le faire, et elles seront ajoutées à notre documentation.

I have just one quick observation about China. I'm sure this will come up in questions or observations. There does seem to be—and it has come up a great deal in our hearings—a suggestion of either/or with regard to China and human rights. I think your position was more subtle than that, as was Mr. Broadbent's when he came before us. Without getting into the government's position, I think the government's position is perhaps closer to yours than you suggested in your remarks.

J'ai une toute petite observation à faire sur la Chine. Je suis certain que nous y reviendrons à un moment ou à un autre. Il semblerait—et c'est l'opinion de nombreux témoins que nous avons entendus—que beaucoup font du commerce avec la Chine et des droits de l'homme une alternative. Je crois que votre position est beaucoup plus subtil tout comme l'a été celle de M. Broadbent quand il est venu nous voir. Sans m'étendre sur la position du gouvernement, je crois qu'elle est peut-être plus proche de la vôtre que vous ne le dites dans vos remarques.

The government has always made it clear that it intends to pursue the issue of human rights in China and use trade to try to advance that. In fact, I asked a question of the Secretary of State for Asia and Pacific Affairs yesterday in the House, and he gave that answer.

Le gouvernement a toujours clairement indiqué son intention de poursuivre la question des droits de l'homme en Chine et de se servir des questions commerciales à cette fin. En fait, j'ai posé la question hier à la Chambre au Secrétaire d'État aux Affaires de l'Asie et du Pacifique, et c'est la réponse qu'il m'a donnée.

[*Texte*]

Obviously there's a debate between those who think trade should be used as a stick and those who think it should be used as a carrot. That may be something you want to comment on in the answers to your questions.

I won't make any further comments, but I do think it's unfortunate there seems to be a misapprehension by the public at the moment that the government somehow isn't interested in human rights in China. It is, but it just firmly believes it can be further advanced by trade than by doing what Mr. Clinton did and not having it work. That may be something worth commenting about.

Mr. White: I was encouraged as I watched Mr. Clinton, but I thought I knew what the end result would be. I didn't expect it to be so clear. I thought it would be a little muddier at the end.

We're not saying it's an either/or issue. We became really concerned, to be fair, when the statements started to come down that because Canada is such a small nation, China doesn't really care what we think of human rights. We made the point this morning that if we're good enough to be in the G-7, we have some credentials. Not everybody gets in there. We just think it should be talked about from the highest office in the country, not to say we're going to boycott China, but to raise these issues and not to put them at the lower level.

Governors General have been there as well as the Premier of Ontario and the Premier of B.C. The Prime Minister is going there. It would be nice if the government said it would like to bring a delegation to China to look at human rights and labour rights. It seems in every delegation that goes to China there are 50 or 60 business people. With great respect to them, we don't see the issue of human rights or workers' rights in their agenda.

That issue is enormous and we talk about labour camps. It's not only China, but China's important here. I think the history of Canada's relationship with China gives it a lot more credentials than the United States in terms of raising these issues in a continuing fashion. Once we downplay the issues, the Chinese dismiss our quiet efforts because we are really saying before we go there that we really don't matter. That was when we became very concerned.

We don't see it as an either/or issue. We're not suggesting an isolationist policy. Years ago my union was very clear about that, when American corporations were trying to put pressure on Canadian corporations not to deal with China. But there's an enormous amount of investment going into China now.

• 0930

The facts are today that if somebody tries to form a democratic trade union organization in China they will be put in jail, as they are in other countries around the world. Some of us were scheduled to go to China just before the Tiananmen

[*Traduction*]

De toute évidence il y a un débat entre ceux qui pensent que le commerce devrait être le bâton et ceux qui pensent qu'il devrait être la carotte. Vous voudrez peut-être dire quelques mots à ce sujet en réponse à nos questions.

Je m'en tiendrai là pour le moment, mais je trouve malheureux que certains semblent croire que les questions des droits de l'homme en Chine n'intéressent pas le gouvernement. Elles l'intéressent, mais il est tout simplement persuadé que les échanges commerciaux sont un instrument plus persuasif que celui utilisé par M. Clinton, qui n'a pas marché. Vous aimeriez peut-être dire un mot à ce sujet.

M. White: J'ai été encouragé par l'initiative de M. Clinton, mais je crois que je savais dès le début comment cela finirait. Je ne pensais pas par contre que cela serait aussi clair. Je croyais que cela finirait d'une manière encore plus vague.

Nous ne posons pas le problème sous forme d'alternative. Pour être juste, nous avons commencé à être vraiment inquiets quand nous avons entendu dire que, comme le Canada était un tout petit pays, la Chine ne se préoccupait nullement de nos opinions sur les droits de l'homme. Si nous ne sommes pas trop petits quand même pour faire partie du groupe des Sept, cela devrait nous donner un certain crédit. Ce n'est pas donné à tout le monde. Nous croyons simplement que la plus haute autorité du pays devrait se prononcer, ne pas dire qu'elle préconise le boycott de la Chine, mais évoquer franchement ces questions et ne pas les relayer au second plan.

Des gouverneurs généraux s'y sont rendus, ainsi que le premier ministre de l'Ontario et le premier ministre de la Colombie-Britannique. Le premier ministre du Canada doit s'y rendre. Il serait bon que le gouvernement dise son intention d'amener dans son entourage une délégation chargée d'examiner les droits de l'homme et les droits des ouvriers. On a l'impression que chaque délégation qui se rend en Chine compte dans ses rangs 50 à 60 hommes d'affaires. Sauf le respect que nous leur devons, nous ne pensons pas que les questions des droits de l'homme et des droits des ouvriers figurent dans leur programme.

Cette question est énorme, et il y a les camps de travail. Il n'y a pas qu'en Chine, mais la Chine est importante. Je crois que l'histoire des relations du Canada avec la Chine nous donne beaucoup plus de crédit que les États-Unis pour aborder ces questions. À partir du moment où nous en minimisons l'importance, les Chinois rejettent à l'avance toute initiative, puisque nous semblons dire dès le départ que cela n'a pas vraiment d'importance. C'est l'origine de nos inquiétudes.

Nous ne posons pas le problème sous forme d'alternative. Nous ne préconisons pas de politique isolationniste. Mon syndicat a été très clair à ce sujet il y a des années, quand les sociétés américaines essayaient d'inciter les sociétés canadiennes à ne pas commercer avec la Chine. Aujourd'hui, les investissements en Chine sont énormes.

Il demeure qu'aujourd'hui toute personne essayant de former un syndicat démocratique en Chine se retrouve en prison, comme dans d'autres pays autour du monde. Certains d'entre nous devaient se rendre en Chine. Avec les événements

[*Text*]

Square situation. We immediately cancelled that. Unfortunately the anniversary of that got overshadowed by the D–Day anniversary this year. But again this should be in the statement, I think, on behalf of the Canadian people from the government, reminding us that it took place, and urging China to pursue more open human rights and labour policies. I don't think that's contradictory, and I don't think it's overly confrontational. I think it has to be done.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. That's very helpful.

M. Leblanc (Longueuil): Comme vous le savez, il y a des possibilités de changements au niveau des Affaires étrangères, parce qu'il y a eu beaucoup de changements dans le monde: le démantèlement de l'URSS, l'Allemagne, etc. C'est pour ces raisons qu'on a décidé d'étudier une nouvelle politique étrangère.

En même temps, il y a eu beaucoup de changements au Canada. Comme vous le savez, le Canada est maintenant dans une situation financière assez difficile. Il a une dette très, très élevée et un déficit presque incontrôlable.

Vous dites qu'on devrait avoir une politique économique à long terme avec les pays en voie de développement. Je me demande si la politique du Canada ne devrais pas plutôt être une politique à court terme, mais une politique très rentable, semblable à celle d'une entreprise qui est en difficultés financières. Une entreprise en difficultés financières essaie généralement d'adopter des politiques à très court terme, mais très rentables pour pouvoir s'en sortir.

Est-ce que le Canada ne devrait pas plutôt adopter une politique à court terme pour rétablir sa situation financière avant de penser à une politique à long terme?

Mr. White: I don't think so. I can try to translate it into our own organization. You can't make a qualifier as to how much money you spend, as we do, on international affairs. If you asked what value do you really get out of that in terms of dollars and cents, you can't make that qualifier. The reality is that after the fall of the Berlin Wall, the restructuring of eastern Europe, the rise of fascism, etc., the enormous unemployment is enormously costly to the world, including Canada. It can't be solved by a short-term approach, and Canada can't pull back and become isolationist.

I think one of the great tragedies was when Mikhail Gorbachev went to the G–7 meeting in Paris and was sent back by the G–7 nations who told him: Go back and do more. Go back and cut more. Go back and restructure more. If you look at that country today, it's disintegrating. There's an enormous amount of crime. The world will pay a price for that, including Canada. It seemed to me at that time that something like a Marshall Plan idea from the major countries was called for, even though it's costly to do that. That's long-term investment for long-term gain.

[*Translation*]

de la Place Tien an Men, nous avons immédiatement tout annulé. Malheureusement, l'anniversaire de ces événements a été éclipsé par l'anniversaire du Jour J cette année. Quoi qu'il en soit, le gouvernement dans sa déclaration devrait le rappeler au nom de la population canadienne et inciter la Chine à adopter des politiques des droits de l'homme et des droits des ouvriers plus ouvertes. Je ne trouve pas cela contradictoire et je ne trouve pas cela exagérément agressif. Il faut le faire.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie infiniment. C'était très utile.

Mr. Leblanc (Longueuil): As you know, there may be changes in the Foreign Affairs policy because there have been many changes in the world; the dismantling of the USSR, Germany, etc. It is why we have decided to consider a new foreign policy.

At the same time, there have been many changes in Canada. As you know, Canada is now in a rather difficult financial position. Our debt is very, very high and our deficit is almost out of control.

You say that we should have a long-term economic policy with developing countries. I am wondering whether the policy of Canada should not rather be a short term policy, but a profitable policy, similar to the policy of a business which is going through financial difficulties. A business with financial difficulties usually tries to opt for very short term policies but very profitable policies to muddle through.

Should not Canada rather opt for a short-term policy to restore its financial position before thinking of a long-term policy?

M. White: Je ne le pense pas. Je peux essayer de le transposer au niveau de notre propre organisation. Vous ne pouvez pas conditionner l'argent que vous consacrez, comme nous le faisons, aux affaires internationales. On ne peut proportionner l'aide à ce qu'elle rapporte. La réalité, c'est qu'après la chute du mur de Berlin, la restructuration de l'Europe de l'Est, la montée du fascisme, etc., le chômage endémique coûte très cher au monde, y compris au Canada. Ces problèmes ne peuvent être résolus par une approche à court terme, et le Canada ne peut s'isoler dans son coin.

Je crois qu'une des grandes tragédies, c'est quand Mikhaïl Gorbatchev s'est rendu à la réunion du G–7 à Paris et s'est fait renvoyer chez lui avec la consigne suivante: rentrez chez vous et faites plus. Rentrez chez vous et coupez plus. Rentrez chez vous et restructurez plus. Regardez ce pays aujourd'hui, il est en voie de décomposition. Le taux de criminalité est énorme. Le monde finira par en payer le prix, y compris le Canada. Il m'avait semblé à l'époque qu'une sorte de plan Marshall organisé par les pays les plus développés aurait été justifié, même si cela aurait coûté cher. C'était un investissement à long terme pour des gains à long terme.

[*Texte*]

As to the whole question of the United Nations and peacekeeping, again there are limitations to what we can do. But if we were just to look at the budget and say we're spending so much on peacekeeping and we can't afford to do that any more, if every country in the world does that we'll pull back into isolationism, which will not be in our long-term interest.

I think it is timely for Canada to look at long-term foreign policy. The world has changed. Canada's role in the world has changed. I don't think short-term, deficit-driven foreign policy is the best way to go.

Mr. Lastewka (St. Catharines): Does the CLC carry out any specific projects in countries along the NGO line? Could you give us a couple of examples?

Mr. White: Let's take inside South Africa, for example. We have had, working with CIDA, a fairly significant budget there for a number of years. We work with organizations on the ground in terms of violence in the townships, violence monitoring, and helping people who'd be impacted by violence and are very deeply involved in voter education and trade union education.

• 0935

We were one of the organizations that helped with the formation of a non-racial trade union movement inside South Africa. That non-racial trade union movement became very important in terms of the change that took place there.

As we mentioned, in eastern and central Europe we have several delegations on health and safety issues, on issues of basic education for future democratic leadership of the trade union movement, and on issues specifically relating to women and violence and the role of women in society.

We were one of the first trade union movements to bring together at our convention representatives of the Palestinian trade union movement and Histadrut from Israel. Those people attended our past convention in Toronto. We are now going to be involved in helping to form the Palestinian trade union movement and in the education process. So it's not that they can copy our system but that they can develop in that regard.

We work in Central and Latin America again with organizations on the ground in terms of the social side of society, the civil side of society, in what we call democratic development, which is to give people the tools to develop good democratic, trade union, and human rights organizations. We do that on a regular basis. Mr. Jackson can probably give you some more day-to-day specifics in that regard. But we do that.

It's an ongoing process. We have just opened an office in Ethiopia, which is going to take care of the African situation. Our people just got out of Rwanda before the situation occurred there. They had been holding education seminars for workers in that country.

[*Traduction*]

Pour ce qui est de la question plus générale des Nations unies et du maintien de la paix, encore une fois il y a des limites à ce que nous pouvons faire. Mais si notre seule considération est budgétaire, si nous décidons que nous ne pouvons pas nous permettre de consacrer plus au maintien de la paix, si tous les pays du monde font la même chose, nous reviendrons à un isolationnisme qui ne servira les intérêts de personne à long terme.

Je crois qu'il est temps que le Canada considère sa politique étrangère à long terme. Le monde a évolué. Le rôle du Canada dans le monde a changé. Je ne pense pas qu'une politique étrangère à court terme dictée par nos problèmes de déficit soit la bonne solution.

M. Lastewka (St. Catharines): Est-ce que le CTC mène des projets dans certains pays similaires à ceux des ONG? Pourriez-vous nous donner un ou deux exemples?

M. White: Prenons par exemple l'Afrique du Sud. Cela fait un certain nombre d'années que nous y consacrons un budget assez important en collaboration avec l'ACDI. Nous travaillons avec des organisations sur place pour combattre la violence dans les townships, et surveiller la situation et aider ceux qui pourraient être victimes de violence. Nous travaillons tout particulièrement à la formation des électeurs et des syndiqués.

Nous sommes un des organismes qui ont participé à la formation d'un mouvement syndical non racial en Afrique du Sud. Ce mouvement syndical non racial est devenu très important à la lumière des changements survenus dans ce pays.

Comme nous l'avons mentionné, en Europe de l'Est et en Europe centrale, nous avons plusieurs délégations qui travaillent à des questions de santé et de sécurité, de formation de base pour les futurs dirigeants démocratiques du mouvement syndical et à des questions qui touchent tout particulièrement les femmes et la violence ainsi que le rôle des femmes dans la société.

Nous avons été un des premiers syndicats à réunir à notre congrès des représentants des syndicats palestiniens et de l'Histradut d'Israël. Ces représentants ont participé à notre dernier congrès à Toronto. Nous allons maintenant aider à mettre sur pied le mouvement syndical palestinien et faire de la formation à cet effet. On ne va donc pas copier notre système. Toutefois, tous ces gens peuvent évoluer sur ce plan.

Nous travaillons en Amérique centrale et latine, là encore avec des organisations qui oeuvrent dans le domaine social, civil, pour ce que nous appelons le développement démocratique, c'est-à-dire qui vise à donner à la population les outils pour mettre en place de bons syndicats démocratiques et des organismes de défense des droits de la personne. Nous participons à ce genre de choses régulièrement. M. Jackson peut probablement vous donner plus de détails à ce sujet. Voilà donc ce que nous faisons.

Il y a toujours quelque chose. Nous venons tout juste d'ouvrir un bureau en Éthiopie pour couvrir l'Afrique. Nos gens ont tout juste eu le temps de sortir du Rwanda, où ils donnaient des ateliers pour former les travailleurs de ce pays, avant la crise.

[*Text*]

It's all about building democracy. It's about building institutions that hopefully will allow people to take their place in those societies, will help alleviate poverty, and will build up human rights and workers' rights in those countries.

Mr. Lastewka: You mentioned in your report 40 ideas as to what we should be doing or not doing and so forth. Could you reduce that and focus on two or three priority areas? I'm not saying that the other ones are not important. How do you see the priority of things from your presentation?

Mr. White: I'm not sure I can do that. But one of the international things that I think is very important now as we set up a new World Trade Organization is the push to establish a workers' rights clause as part of the new World Trade Organization.

I see in this morning's paper that some of the Asian countries at the ILO in Geneva, where I'm going tonight, are saying that they do not want any social clause attached to the World Trade Organization. They see that as protectionist. Again, it's not protectionist. It's to say to countries that there are some basic fundamentals in a democratic society that workers are entitled to and ways in which companies and governments should conduct themselves.

So there's going to be quite a struggle at the World Trade Organization to get that. I met with Mr. MacLaren. So far, our information is that Canada seems to be supporting that.

I don't think you can predicate this on what the Americans will do, because I think the Americans have shown in the Canada–U.S. Free Trade Agreement that they're going to conduct trade based on their domestic politics anyway. It doesn't really matter what the rules are.

So that's very important.

I think another area is the whole question of working with other countries of the world to alleviate the unemployment crisis. It's quite striking, I think, that the major industrial G–7 countries had to have a summit on jobs. There was a lot of focus on it. But then you look at the south and see the enormous problem of poverty and unemployment. So I think the economic side of that is also extremely important. I think Canada can play an important role.

There will always be debates about how you do that. The international labour movement had been trying to get unemployment on the G–7 agenda for eight years. It didn't happen until, I think, Mr. Clinton raised it in Japan. It now has become an important part because of the fact that Europe is experiencing significant unemployment as well.

I could look at these and try to pick 10, but I'd hate to do that—I've been in too many bargaining sessions—because then you'd whittle it down to five, then you'd get down to three, and then we're left with nothing.

[*Translation*]

Toutes ces interventions sont axées sur la promotion de la démocratie. Il s'agit de mettre en place des institutions qui permettent aux gens d'assumer leur rôle dans ces sociétés, d'aider à soulager la pauvreté et de promouvoir les droits humains et les droits des travailleurs dans ces pays.

M. Lastewka: Dans votre rapport, vous donnez 40 suggestions quant à ce que nous devrions faire et devrions éviter. Pouvez-vous être plus concis et nous parler de deux ou trois priorités? Je ne veux pas dire que les autres ne sont pas importantes. Mais j'aimerais savoir quelles sont pour vous les priorités.

M. White: Je ne sais pas si je peux le faire. Mais sur la scène internationale, à l'heure actuelle, je pense qu'il est très important, puisque nous allons mettre sur pied une nouvelle organisation mondiale du commerce, d'exercer des pressions afin que l'on inclue une disposition sur les droits des travailleurs dans sa charte.

J'ai lu dans le journal de ce matin que certains pays asiatiques représentés à l'Organisation internationale du travail à Genève, où je me rends ce soir, prétendent ne pas vouloir de clause sociale dans le cadre de l'Organisation mondiale du travail, parce que ce serait selon eux du protectionnisme. À mon avis, ce n'est pas du protectionnisme. Il s'agit de faire comprendre aux pays qu'il existe certaines valeurs fondamentales dans une société démocratique auxquelles les travailleurs ont droit et des règles de conduite pour les entreprises et les gouvernements.

Le lutte sera donc chaude à l'Organisation mondiale du commerce à ce sujet. J'ai rencontré M. MacLaren. D'après nos renseignements, il semblerait que le Canada appuie cette position.

Je ne pense pas que l'on puisse prédire ce que feront les Américains, car comme ils l'ont démontré dans le cadre de l'Accord de libre-échange Canada–États-Unis, les Américains vont de toute façon fonder leurs politiques commerciales sur leurs intérêts nationaux, quelles que soient les règles.

Donc, c'est très important.

Un autre domaine de priorité serait la nécessité de travailler avec les autres pays du monde afin de sortir de la crise du chômage. Il est frappant, je pense, de voir que les principaux pays industrialisés, le G–7, ont dû se réunir pour parler d'emploi. On en a beaucoup parlé. Mais lorsque l'on regarde vers le Sud, on voit les énormes problèmes de pauvreté et de chômage. L'aspect économique est donc extrêmement important. Je pense que le Canada peut jouer un rôle important sur ce plan.

Les méthodes à utiliser susciteront toujours beaucoup de discussions. Le mouvement syndical international tente depuis huit ans de mettre la question du chômage à l'ordre du jour des pays du G–7. Rien ne s'est produit jusqu'à ce que M. Clinton soulève la question au Japon. La question revêt maintenant beaucoup d'importance parce que l'on connaît beaucoup de chômage en Europe aussi.

Je pourrais regarder ces suggestions et en choisir 10, mais j'hésite—j'ai participé à un trop grand nombre de séances de négociations—parce qu'ensuite on réduit le nombre à cinq, pour ensuite en venir à trois, et finalement il ne reste rien.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 0940

But we can do that. I don't have any problem looking at those. We didn't prioritize them. Because of the fact there was no hard and fast document we were working to, we thought we'd lay a number of concerns we have out before the committee and you can make some of those choices.

Mais nous pouvons le faire. Je n'ai aucune objection. Nous n'avons pas dressé une liste de priorités, parce qu'au départ nous ne partions pas de documents précis, et donc nous avons pensé vous présenter plusieurs préoccupations et vous laisser faire les choix.

Mr. Lastewka: I hear what you're saying. On the few occasions I've had the opportunity. . .you would do the same thing—here's our priority. That's the reason we're trying to get groups to focus in.

M. Lastewka: Je comprends. Les rares fois où j'ai eu l'occasion. . . vous feriez la même chose—voici notre priorité. C'est la raison pour laquelle nous tentons d'obtenir quelque chose de concret des groupes de témoins.

It's not that the other ones aren't important. As we meet with many, many groups and get the priorities from each of them, there's a common thread of priorities and ways of going about implementing them. It's for that reason I think it would be important from the labour standpoint to give us some priority—not only having that priority, but indicating the way the foreign policy should go about making it happen. I think it would be very valuable.

Cela ne signifie pas que les autres questions ne soient pas importantes. Au cours de nos rencontres avec de nombreux groupes, qui nous donnent leurs priorités, certaines priorités reviennent, tout comme les mécanismes de mise en oeuvre. C'est pourquoi je pense qu'il est important que le mouvement syndical nous donne des priorités, et pas uniquement des priorités, mais nous dise également quelle politique étrangère adopter afin de donner suite à l'idée. Je pense que ce serait très utile.

Mr. White: I guess one of our difficulties is, and I raise it in our presentation, we are involved in so much of foreign policy and international. . .we're not just pigeon-holed into one particular sector of that. We could have come here and just talked about the specific area of how we work with CIDA or other organizations, but we have a much broader role than that.

M. White: L'une de nos difficultés, je suppose, et j'en ai parlé dans mon exposé, c'est que nous nous intéressons à un si grand nombre d'aspects de la politique étrangère et internationale. . . nous ne nous en tenons pas uniquement à un secteur. Nous aurions pu venir vous parler uniquement d'un domaine précis, notre travail avec l'ACDI ou d'autres organismes, mais notre rôle est beaucoup plus vaste.

We had a major debate at our convention about Cuba, for example. In this hemisphere, if you ask me, outside of considering how we're going to deal with the trade issue as Chile and other countries start to look at that and what's going to happen in terms of workers' rights and human rights, I think the Cuban thing should be a priority to Canada. It's quite shocking to me that we are in this hemisphere and we haven't taken a lead.

Par exemple, à notre congrès, nous avons tenu un grand débat sur Cuba. Dans notre hémisphère, à mon avis, outre la question de savoir comment nous allons régler les questions commerciales que le Chili et d'autres pays vont commencer à soulever, ainsi que la question des droits des travailleurs et des droits humains, je pense que Cuba doit être une priorité pour le Canada. Je trouve inadmissible que nous soyons dans cet hémisphère et que nous n'ayons pas pris l'initiative.

I can tell you, we fight with the American labour movement on this issue at our conferences, on the basis of the blockade against Cuba. It makes no sense. I think the U.S. policy is they're going to strangle the country when in fact the policy should be that here is an opportunity for progressive change—to keep the best parts of what has happened in Cuba and to open up that island to much more recognition in the world scene, especially in the scene in the Americas. I think that should be one of our priorities here as well.

Je peux vous dire qu'à nos congrès, nous contestons la position du mouvement syndical américain sur la question du blocus de Cuba. Cela n'a aucune raison d'être. Je pense que la politique américaine consiste à vouloir étrangler le pays alors qu'en fait il faudrait plutôt se dire: voici l'occasion d'amener un changement graduel, de maintenir les meilleurs éléments des changements survenus à Cuba et de préparer cette île à jouer un plus grand rôle sur la scène mondiale, et tout particulièrement sur la scène des Amériques. Je pense que cela devrait être l'une de nos priorités aussi.

Mr. Lastewka: You mentioned in your report that the work the CLC does on foreign policy is not well-known. Why do you think that is?

M. Lastewka: Dans votre rapport, vous dites que ce que vous faites en politique étrangère n'est pas très connu. Pourquoi en est-il ainsi à votre avis?

Mr. White: Again, I think it's just not a priority. I want to say it seems to be part of our society. The Prime Minister got a great deal of publicity this past weekend at the D-Day celebration, but the facts are that even this government does a lot of important international work. It really doesn't get much publicity because it's not a priority, except I think Canadians are really interested, as you're finding out by the number of people who want to appear here.

M. White: Je pense que ce n'est pas là l'une de nos priorités. C'est ainsi que semble fonctionner notre société. Le premier ministre a obtenu beaucoup de publicité, le week-end dernier, à la commémoration du Jour J, mais en fait, même ce gouvernement fait beaucoup de travail important sur la scène internationale. Nous n'en entendons pas beaucoup parler, parce que là n'est pas la priorité, sauf que cela intéresse en fait beaucoup les Canadiens, comme vous le constatez par le nombre de personnes qui demandent à comparaître ici.

[*Text*]

For us to appear before committees like this and for this committee to put that in their report would be very helpful, because you're going to hear again from other trade unions behind me to show the work they do on the ground in several countries. We try to do internal work about it, but you won't get a major story in a major newspaper or on television about what we're doing.

It's just a matter of continuing education. There's a CIDA department we work with that knows what we're doing, but there are other CIDA departments that have no idea what we're doing. We get invited and we take invitations to go and explain to people our role.

Mr. Penson (Peace River): Welcome to the meeting this morning. Mr. White, you pointed out on page 3 of your speaking notes that Canada's foreign policy should be grounded in Canadian realities, that our priorities should start with our relations with the U.S., Latin America, Asia-Pacific and the region, and our Arctic neighbours.

I'm just wondering if you could give us some kind of outline of what special relations you would see in Canadian foreign policy, dealing specifically with the United States. They're our largest trading partner and we have a lot of common interests, but I'd like to find out a little bit more about what you're thinking when you say those should be our priorities in terms of our relations.

Mr. White: I don't want to rehash the free trade debate again this morning. I think that was a major mistake for us. I think along with that we went through a period of time in which Canada was rubber-stamping almost every foreign policy decision of the United States. I don't think we should do that. I don't think you have to run counter to U.S. foreign policy, but there should be clearly a Canadian foreign policy decision based on what has been our traditional role.

• 0945

For years Canada had an important role at the United Nations in terms of being seen around the world as much different from the United States. Therefore, I think it is really important that our relationship with the Americans be on a friendly basis, but be very clear in terms of our position on international affairs and foreign policy that it's rooted here and not rooted in terms of what the Americans want to do. And, quite frankly, we've gone through a period of time when that has been the case.

To go back to the China thing, what worries me is when our Prime Minister says on an issue like human rights that we haven't got the sort of international credibility or the international strength, I think that diminishes that. I think Canada has an important role to play in foreign policy, and it has to come from decisions here.

We've been in a period of trade-driven policy. I think our relationship with Mexico should not be a relationship just based on NAFTA. It should be a relationship much different from that entirely. Mexico can play a very important role in terms of relations with Cuba.

Mr. Penson: You're not suggesting, though, that we would abandon the NAFTA –

[*Translation*]

Pour nous, il est très utile de comparaître devant un comité comme le vôtre et de voir nos idées reprises dans votre rapport, parce que d'autres représentants du mouvement syndical qui me suivent vont vous parler du travail fait sur place dans plusieurs pays. Nous essayons de nous tenir au courant les uns les autres, mais vous ne verrez pas d'articles de fond dans un grand journal ou à la télévision sur ce que nous faisons.

C'est simplement une question de sensibilisation. Nous travaillons avec un service de l'ACDI où l'on sait ce que nous faisons, mais les autres services de l'ACDI n'en ont pas la moindre idée. On nous invite à aller expliquer notre rôle, et nous y allons.

M. Penson (Peace River): Je vous souhaite la bienvenue à la réunion de ce matin. Monsieur White, à la page 4 de votre mémoire, vous dites que la politique étrangère du Canada doit mieux refléter les valeurs du Canada et que notre première priorité doit être nos relations avec les États-Unis, l'Amérique latine, les pays asiatiques de la région du Pacifique et nos voisins de l'Arctique.

Pouvez-vous nous donner une idée du genre de relations spéciales avec les États-Unis que nous devrions intégrer à notre politique étrangère? Les États-Unis sont notre plus important partenaire commercial, et nous partageons de nombreux intérêts communs avec ce pays, mais j'aimerais comprendre un peu mieux ce que vous avez en tête lorsque vous dites que ce sont là nos priorités.

M. White: Je ne veux pas relancer le débat sur le libre-échange ce matin. J'estime que nous avons fait là une grave erreur. En outre, nous avons traversé une période au cours de laquelle le Canada approuvait à l'aveuglette presque toutes les décisions américaines en matière de politique étrangère. Ce n'est pas ce que nous devons faire, à mon avis. Je ne pense pas non plus qu'il nous faille adopter une politique étrangère contraire à celle des États-Unis, mais nous devons prendre nos propres décisions en la matière en nous fondant sur notre rôle traditionnel.

Pendant des années, le Canada a joué un rôle important aux Nations unies parce que partout dans le monde nous étions perçus comme différents des États-Unis. Par conséquent, il est très important à mon avis que nos relations avec les Américains demeurent amicales, mais tout aussi important que notre position en matière d'affaires internationales et de politique étrangère reflète nos valeurs, et non pas ce que les Américains veulent que nous fassions. Et très franchement, pendant une certaine période, c'est ce qui s'est produit.

Pour revenir à la question de la Chine, je m'inquiète lorsque j'entends notre premier ministre déclarer qu'en ce qui concerne les droits de la personne nous n'avons pas la crédibilité et le poids international nécessaires. Cela nous diminue. Le Canada a un rôle important à jouer en politique étrangère, et il faut que les décisions viennent d'ici.

Nous avons traversé une période au cours de laquelle notre politique était motivée par le commerce. Nos relations avec le Mexique ne doivent pas reposer uniquement sur l'ALÉNA. Au contraire. Le Mexique d'ailleurs pourrait jouer un rôle très important dans les relations avec Cuba.

M. Penson: Vous ne proposez pas toutefois que nous laissions tomber l'ALÉNA. . .

[*Texte*]

Mr. White: Yes. I've suggested that clearly from day one. I don't think—

Mr. Penson: —as a recommendation for this group today reviewing foreign policy, that we should discontinue the NAFTA—

Mr. White: Yes. I've no problem in saying that. That doesn't say discontinue trade.

I'm prepared to spend the time on this. If you look at how the United States is acting under the Canada-U.S. Free Trade Agreement today, it is acting on the basis of what is good for domestic politics in the United States. It is fine to say we ultimately get to a panel and we get some favourable decisions at some point, but there's an enormous amount of attacks on Canada under the Canada-U.S. Free Trade Agreement.

I have had some experience in bargaining with the Americans, and I've always thought at the level that I've seen that we approach those discussions on the basis that we really have everything to gain and nothing to lose, instead of approaching it that Canada is its biggest trading partner. In spite of what President Clinton says about Japan, Canada is still the biggest trading partner of the United States, is very important to the United States, and in that regard we can carry on a foreign policy that again I say is not anti-American but is pro-Canada.

In this continent, as relationships develop more in Latin America, that's going to be more important. We are meeting on a regular basis with people from Chile, Brazil, Argentina, Guatemala, Colombia, in terms of their wanting to know our experiences under trade, wanting to talk about social clauses and things of that kind. There is a role for us to play.

Mr. Penson: You suggested there's really not a big role for Canada in NATO and we shouldn't be pursuing this. What about the relationship with the newly independent states in the former Soviet Union and some of the eastern bloc countries that have wanted to sign on in this partnership for peace program? Isn't there a role for Canada to play within NATO to add some stability to that area?

Mr. White: Again, I think it's a diminished role. If you look at the Bosnia situation, the Europeans have have not been great in terms of getting their act together. To get to a point that was raised earlier about priorities, I think that's a priority for Europe in terms of dealing with that situation. Canada shouldn't have to be involved in that deeply. I think we get involved in that at the United Nations level, etc., but if the world is really changing, surely our role in NATO is one of those things that we can look at in terms of change.

Mr. Penson: Just to bring you in a little bit further, Ukraine, for example, wants to belong to NATO, and Poland and many of those countries. If Canada is going the opposite direction, do you think that would be any encouragement for those countries to—

Mr. White: I don't think it's a discouragement because geography is much different there. I think what will happen is that ultimately a number of those countries will get into something, whether it's NATO or some other European

[*Traduction*]

M. White: Oui. C'est ce que j'ai dit très clairement dès le premier jour. Je ne pense pas. . .

M. Penson: . . .vous ne recommandez pas dans le cadre de cette étude de notre politique étrangère que nous nous retirions de l'ALÉNA. . .

M. White: Oui. Je n'ai aucune difficulté à le dire. Cela ne signifie pas qu'il faut mettre fin au commerce.

Je suis prêt à m'arrêter un instant sur cette question. Regardez la façon dont les États-Unis agissent aux termes de l'Accord de libre-échange Canada-États-Unis aujourd'hui; les États-Unis prennent les mesures favorables à leurs politiques intérieures. C'est très beau de dire que nous finirons par nous retrouver devant un groupe d'arbitrage et que nous obtiendrons des décisions favorables, mais le Canada a fait l'objet de nombreuses attaques depuis l'ALÉNA.

J'ai une certaine expérience des négociations avec les Américains, et j'ai toujours pensé que nous avons abordé les négociations avec les Américains comme si nous avions tout à gagner et rien à perdre, plutôt que d'adopter l'optique que le Canada est le plus important partenaire commercial des États-Unis. Malgré ce que dit le président Clinton au sujet du Japon, le Canada demeure le plus important partenaire commercial des États-Unis, continue à être très important pour les États-Unis, et dans ce contexte nous pouvons adopter une politique étrangère qui n'est pas anti-américaine, mais bien pro-canadienne.

Au fur et à mesure de l'évolution de nos relations avec l'Amérique latine, cet aspect prendra plus d'importance encore. Nous rencontrons régulièrement des représentants du Chili, du Brésil, de l'Argentine, du Guatemala et de la Colombie qui veulent savoir quelles ont été nos expériences commerciales, qui veulent parler des aspects sociaux, etc. Nous avons un rôle à jouer.

M. Penson: Vous avez laissé entendre que le Canada n'a pas vraiment un grand rôle au sein de l'OTAN et qu'il ne faut pas aller plus loin de ce côté. Qu'en est-il de nos relations avec les États nouvellement indépendants de l'ex-Union soviétique et quelques-uns des pays du Bloc de l'Est qui voulaient participer au partenariat pour le programme de paix? Le Canada ne peut-il pas jouer un rôle au sein de l'OTAN en vue d'assurer une plus grande stabilité dans cette région?

M. White: Ici encore, je crois que c'est un rôle plus modeste. Regardez la situation en Bosnie: les Européens n'ont pas brillé par leur intervention commune. Pour revenir à quelque chose qui a été dit précédemment au sujet des priorités, pour l'Europe, la priorité, c'est de régler cette affaire. Le Canada ne devrait pas s'y intéresser de trop près. Nous pouvons le faire aux Nations unies, etc., mais si le monde évolue vraiment, alors notre rôle au sein de l'OTAN doit être réévalué à la lumière de cette évolution.

M. Penson: Pour pousser la discussion un peu plus loin, l'Ukraine par exemple veut se joindre à l'OTAN, et la Pologne, ainsi que plusieurs autres pays aussi. Si le Canada se retire, pensez-vous que cela encouragerait ces pays à. . .

M. White: Je ne le pense pas, parce que la géographie y est très différente. Je pense que plusieurs de ces pays finiront par se joindre à quelque chose, que ce soit l'OTAN ou une autre structure européenne. Je ne pense pas que le retrait du

[*Text*]

structure. I don't think Canada coming out of NATO has an impact on that. If you look at Europe itself, I think the geography makes sense for the European nations to be asking those questions. I think the stability of some of those countries currently will also put into question whether or not they'll be accepted.

Mr. Penson: I have a little difficulty because, on one hand, we keep hearing that Canada has an important role to play as a middle power, and has influence beyond our size. Yet you're telling us that in an area like NATO it wouldn't really make much difference if Canada were to back out.

Mr. White: Canada is at the United Nations. We have a role to play. If you look at how the world is shifting for us in terms of Latin America and Central America, if you look at how our relationship with the United States is changing, I don't think NATO is a priority for us, and I don't think it damages NATO. We have closed some bases in Germany and we're looking at others. So I don't think it damages NATO for us to do that.

• 0950

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): There are so many things I'd like to ask you, Mr. White, that I don't know where to start.

Let me start with your comment about NAFTA. I haven't had the impression that the Labour Congress is against the World Trade Organization, for example, but I imagine that you'd be interested in a greater role for the ILO. I'm very interested in your notions about how, in the evolving world we're getting into, the World Trade Organization with the ILO is going to work—in that connection is the whole idea of the social charter, which threads itself through that work, through the NAFTA, through the European Community's work, etc.—and how we can make the social charter more enforceable.

Let me ask you my NAFTA question on top of that, because it all seems to fit. Many of us fought the NAFTA in the 1988 election—I did myself—but came to the conclusion subsequently that it's very difficult to break a mould such as that once you have it there.

Why would we, for example, go into the World Trade Organization and try to make it work and try to make the social charter in that work, but not try to do the same thing in the NAFTA and bring in several Latin American countries to try to counterbalance the United States? Why wouldn't we try to take the model that's there and build on it? If we accept that the World Trade Organization is valuable, why do we throw out the NAFTA, for example, which is just a model that's further along the road of economic integration?

That's a lot of questions all bundled into one.

Mr. White: If you're talking about NAFTA, then you have to start to talk about what its base was. Its base was the Canada–U.S. Free Trade Agreement. There was no discussion at all in that agreement about the question of social clauses or workers' rights. As a matter of fact, that agreement encourages moving to the lowest-level playing field.

[*Translation*]

Canada de l'OTAN influence cela. Quant à l'Europe même, je pense qu'à cause de la géographie, il est tout à fait raisonnable que les pays européens se posent ces questions. Évidemment, la stabilité de certains de ces pays à l'heure actuelle déterminera s'ils seront ou non acceptés.

M. Penson: J'éprouve de la difficulté à concilier tout cela, puisque d'une part on nous dit que le Canada, comme puissance moyenne, a un rôle important à jouer, possède une influence de loin supérieure à sa taille. Pourtant, vous nous dites que dans le cas de l'OTAN, cela n'a pas beaucoup d'importance que le Canada se retire.

M. White: Le Canada fait partie des Nations unies. Nous y avons un rôle à jouer. Lorsque l'on songe à l'évolution de nos relations avec l'Amérique latine et l'Amérique centrale, lorsque l'on songe que nos relations avec les États-Unis évoluent, je ne pense pas que l'OTAN demeure une priorité, et cela ne nuit en rien à cet organisme. Nous avons fermé quelques bases militaires en Allemagne, nous songeons à en fermer d'autres. Mais cela ne nuit pas à l'OTAN.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'ai tant de questions pour vous, monsieur White, que je ne sais par où commencer.

Commençons par ce que vous avez dit au sujet de l'ALÉNA. Je n'ai pas l'impression que le Congrès du travail du Canada s'oppose à l'Organisation mondiale du commerce, mais j'imagine que vous aimeriez voir l'Organisation internationale du travail assumer un plus grand rôle. Je suis très curieux de savoir comment, dans ce monde en évolution, vous pensez que l'Organisation mondiale du commerce et l'Organisation internationale du travail fonctionneront—il y a d'ailleurs dans ce contexte l'idée de la charte sociale dont on retrouve la présence dans cet organisme, dans l'ALÉNA, dans le travail de la Communauté européenne, etc.—et comment nous pouvons nous doter de meilleurs mécanismes d'application de la charte sociale.

Permettez-moi de vous poser ma question sur l'ALÉNA en même temps, car c'est tout relié. Nous avons été nombreux à combattre l'accord au cours des élections de 1988—je l'ai fait moi-même—mais nous sommes venus par la suite à la conclusion qu'il serait très difficile, une fois l'accord en place, d'en sortir.

Je me demande toutefois pourquoi essayer de faire fonctionner l'Organisation mondiale du commerce, pourquoi tenter d'y inclure une charte sociale, alors que nous ne tentons pas de faire la même chose pour l'ALÉNA et d'y inclure plusieurs pays d'Amérique latine afin de faire contrepoids aux États-Unis? Pourquoi ne pas tenter de construire à partir du modèle que nous avons? Si nous reconnaissons la valeur de l'Organisation mondiale du commerce, pourquoi rejeter l'ALÉNA par exemple, qui n'est au fond qu'un modèle plus avancé d'intégration économique?

Voilà beaucoup de questions réunies en une seule.

M. White: Si vous voulez parler de l'ALÉNA, il faut commencer par parler de son point de départ, c'est-à-dire l'Accord de libre-échange Canada-États-Unis. Dans ce premier accord, il n'était pas du tout fait mention de clauses sociales ni de droits des travailleurs. En fait, l'accord encourageait le plus bas dénominateur commun.

[*Texte*]

I keep saying that agreement has very much about corporate power but not a great deal to do with trade. It was so different from the European Community example for 1992, which had a social dimension to it that said that the object of the agreement is to improve the standard of living of people in Portugal, Spain, and other countries, to bring them up, and not to dismantle the social network.

I just want to remind ourselves in this room that Canada signed the NAFTA agreement with no consideration for social or environmental side deals. The only time we got on that basis was when Clinton got elected and then started to raise that issue, and we said, "Us too". I think everybody recognizes that what we have done around NAFTA is put together some words on paper that really don't amount to much.

From day one, we never said that we were opposed to a trade agreement. As a matter of fact, we proposed to the former government to reinstitute an Auto Pact type of arrangement with Mexico, Canada, and the United States so the Mexicans would share as well as Canada and the United States.

It's a question of where you start from. If this had started from having a social dimension and a trade dimension, then we would have pushed very hard in terms of having an appropriate social clause. But that was never in the cards.

I was asked the question this morning, "I suppose you're not in favour of the abolition of NAFTA". Well, I am. But if that doesn't happen, what are the alternatives? Today the United States is discussing with Chile. I've seen where the Chilean trade union movement and the Chilean government have looked at a workers' rights clause that is far superior to what happens in NAFTA. Whether it's joining NAFTA or a separate agreement, that gets in the dimension. We are going to participate in the trilateral conferences being held on health and safety and other matters among Canada, the U.S., and Mexico.

On the World Trade Organization, first of all you asked how you can enforce it. I'd like to talk about that once we get it. First of all we can't get it; then we worry about it getting so weak; and then the enforcement mechanism is the ILO. It's lengthy and it's cumbersome at times, but at least it's there. So you have to go before the ILO, and you can be confronted on child labour or on the violation of trade union rights.

It's really important that in the World Trade Organization there is a recognition of a social dimension. The fact is that there are some basic rules by which all countries should be governed. That doesn't mean people won't violate them, but it does mean there's a mechanism for that.

• 0955

As of now, the best that came out of Marrakesh, I believe, was an agreement to have a study committee. We hoped that would get a much higher priority. It is not an easy answer.

[*Traduction*]

Je répète sans cesse que l'accord visait surtout le pouvoir des entreprises, et non pas le commerce. Il était tout à fait différent de celui de la Communauté européenne, celui de 1992, qui comporte une dimension sociale, puisqu'il y est affirmé que l'accord vise à améliorer le niveau de vie des populations au Portugal, en Espagne et dans d'autres pays, et non pas à démanteler les programmes sociaux.

Je tiens à rappeler aux personnes dans cette salle que le Canada a signé l'ALÉNA sans tenir compte des aspects sociaux et environnementaux. Ce n'est que lorsque M. Clinton a été élu et a soulevé la question que nous avons réagi en disant: «Nous aussi.» Je pense qu'on se rend tous compte que l'ALÉNA n'est qu'un assemblage de mots sur papier qui ne signifient pas grand-chose.

Dès le départ, nous n'avons jamais dit que nous nous opposions à l'accord commercial. En fait, nous avons proposé au gouvernement précédent de mettre en place des dispositions semblables à celles du Pacte de l'automobile pour le Mexique, le Canada et les États-Unis, de façon à permettre aux Mexicains d'y participer aussi.

Tout dépend du point de départ. Si au départ l'accord avait comporté une dimension sociale et une dimension commerciale, eh bien, nous aurions alors exercé des pressions afin qu'on y inclue une clause sociale appropriée. Mais il n'en a jamais été question.

On m'a demandé ce matin: «Je suppose que vous ne voulez pas éliminer l'ALÉNA.» Eh bien, je veux l'éliminer. Mais si cela ne se réalise pas, quelles sont les autres options? Aujourd'hui, les États-Unis sont en pourparlers avec le Chili. Les syndicats chiliens et le gouvernement chilien ont étudié une clause sur les droits des travailleurs de loin supérieure à ce que l'on trouve dans l'ALÉNA. Que le Chili se joigne à l'ALÉNA ou conclue une entente distincte, cette dimension s'ajoute. Nous allons participer aux conférences trilatérales sur la santé et la sécurité et d'autres questions que tiendront le Canada, les États-Unis et le Mexique.

En ce qui concerne l'Organisation mondiale du commerce, tout d'abord vous demandez comment appliquer cela. J'aimerais attendre pour en parler que ce soit chose faite. D'abord, il n'en était pas question; ensuite nous nous sommes inquiétés de sa faiblesse; et enfin voici que le mécanisme d'application, c'est l'Organisation internationale du travail. C'est parfois long et pénible, mais au moins cela existe. Vous devez donc vous adresser à l'OIT, où on peut vous critiquer pour le travail des enfants ou vos violations des droits des syndicats.

Il est vraiment très important que l'Organisation mondiale du commerce reconnaisse la dimension sociale. En fait, tous les pays doivent se laisser guider par certaines règles fondamentales. Cela ne signifie pas qu'il n'y aura pas d'infractions, mais au moins le mécanisme existe.

À l'heure actuelle, ce que Marrakech a donné de mieux, c'est une entente qui prévoit la création d'un comité d'étude. Nous avions espéré que cela obtiendrait une plus grande priorité. Ce n'est pas facile.

[*Text*]

If you're moving to this new World Trade Organization you should try to get a social dimension. Then there will be, I guess, opportunities in certain trading arrangements to strengthen that. Look at what happened in the European Community.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I think your point about the European Community is quite good. It took from 1958 until 1992 before the social charter came into the European Community. Why do you expect that NAFTA would have started as quickly with it? Admittedly, we have the models around, but we presumably do have to work to strengthen the institutions that are there. At some point we have to make a decision. Do we strengthen those institutions or do we break things up completely?

Mr. White: To be fair, the discussions around the European Community start from a much different base. There was no question there was a social dimension or a social side with their argument about how strong that was going to be. That was there from day one.

You didn't have a country involved in that community such as Mexico, where it is fair to say human rights and the implementation of workers' rights are very much in question. You didn't have that. You didn't have one superpower. That was fundamentally different from what we entered into. A lot of people were consulted. There were referendums on the Maastricht Treaty and on joining the European Community. There was much wider consultation.

You're correct; it took time to put that in place. Our concern is that we put something in place yet we don't see any push from anybody here to fundamentally change the social dimension of what's going on.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Just one last observation. We're running out of time. I wonder if the CLC could forward to the committee a model social clause, if you have one.

Mr. White: Yes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That would be very helpful for us to have in our work.

Mr. White: We have a paragraph in the brief. However, the one we will submit is the one that the international trade union movement, which is headquartered in Brussels, has been raising with the GATT, and now with the WTO.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We should have that. I thank you very much.

Monsieur Nunez.

M. Nunez (Bourassa): Je viens du monde syndical et je m'intéresse beaucoup à la présentation du CTC. C'est pour cela que je suis ici. Je félicite le CTC pour le travail qu'il fait dans le domaine de la solidarité internationale.

À la page 20, à la recommandation 6, vous dites que le Canada devrait considérer comme l'une de ses priorités ses rapports avec d'autres pays et d'autres continents.

Les rapports avec l'Amérique latine m'intéressent beaucoup. Le Canada n'a pas eu de grandes préoccupations pour l'Amérique latine jusqu'à présent. Pouvez-vous concrétiser cette recommandation? Qu'est-ce que le Canada devrait faire envers l'Amérique latine?

[*Translation*]

Si nous instaurons cette nouvelle Organisation mondiale du commerce, il faut tenter d'y inclure une dimension sociale. Ensuite, dans le cadre de certains accords commerciaux, il sera possible d'y donner plus de poids. Songez à la Communauté européenne.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je pense qu'en ce qui concerne la Communauté européenne, vous avez parfaitement raison. Il a fallu attendre de 1958 à 1992 avant que la Communauté européenne n'ait sa charte sociale. Pourquoi s'attendre à ce que l'ALÉNA l'ait au départ? Je reconnais qu'il y avait des modèles, mais on peut supposer qu'il nous faut travailler pour solidifier nos institutions. Il nous faut prendre une décision. Allons-nous donner plus de poids à ces institutions, ou allons-nous tout démembrer?

M. White: Il faut reconnaître que les discussions sur la Communauté européenne avaient un point de départ très différent. Dès le départ, il était entendu qu'il y aurait une dimension sociale; il s'agissait de déterminer le poids à donner à cet aspect:

Aucun des pays participants ne ressemblait au Mexique, dont on peut dire que le respect de droits de la personne et l'instauration de droits pour les travailleurs restent tout à fait douteux. Il n'y avait pas de superpuissance. C'était donc essentiellement différent de notre accord. On a beaucoup consulté. Il y a eu le référendum sur le Traité de Maastricht et sur l'adhésion à la Communauté européenne. Il y a eu des consultations beaucoup plus nombreuses.

Vous avez raison; il a fallu un certain temps. Nous nous inquiétons parce que nous avons mis quelque chose en place, et pourtant personne n'exerce de pressions pour y apporter des changements et y inclure une dimension sociale.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Une dernière remarque. Nous n'avons plus de temps. Pourriez-vous nous faire parvenir un exemple d'une clause à dimension sociale, si vous en avez un?

M. White: Oui.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Cela nous serait très utile.

M. White: Il y a quelque chose dans le mémoire. Toutefois, l'exemple que nous vous enverrons est celui que le mouvement syndical international, dont le siège social est à Bruxelles, a proposé au GATT, et maintenant à l'Organisation mondiale du commerce.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il nous le faudrait. Merci beaucoup.

Mr. Nunez.

Mr. Nunez (Bourassa): I am from the trade union movement and I'm very interested in the CLC presentation. That is why I am here. I would like to congratulate the CLC for its work in the area of international solidarity.

On page 19, recommendation 6, of your brief, you say that Canada should consider as one of its priorities its relationship with other countries and other continents.

Our relationship with Latin America is of the utmost interest to me. Canada has not shown much concern for Latin America up until now. Could you translate this recommendation into concrete terms? What should Canada do with regards to Latin America?

[*Texte*]

Mr. White: There should be individual discussions again with several countries in Latin America about trading relations, the whole question of social conditions, the role Canada can play, about whether or not they're going to enter into individual trade relations with those countries, whether there is going to be a wider consultation in terms of trade, and what the social dimension of that is.

I just think there really isn't a great deal of dialogue taking place between Canada and a number of those countries. I think we're encouraged by the fact that the government has put somebody in charge of that section of the world. I just think the example of the agreement we entered into with Mexico is not a good foundation for pursuing trading relationships with those countries.

There's the whole question of human rights and workers' rights. I don't have to tell you because you've been there. In Central America or Latin America dozens of trade unionists are still being killed. Human rights activists are killed or jailed. Canada should have something to say about that.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): On behalf of my colleagues, Mr. White, thank you very much for your very helpful presentation. As I said, if there is something further you would like to add between now and October, we would be more than pleased to hear it. We're very grateful to you for taking the time to come and talk to us this morning with your colleagues. Thank you.

Mr. White: Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Perhaps we could just take a two-minute break while the next group moves in, because as Mr. White pointed out, this room is not exactly the largest of those available in the House of Commons.

• 1000

[*Traduction*]

M. White: Nous devrions tenir des pourparlers avec plusieurs pays d'Amérique latine sur les relations commerciales, toute la question des conditions sociales, le rôle que peut jouer le Canada, sur d'éventuelles relations commerciales avec chacun de ces pays, sur des consultations élargies sur le commerce et sur la dimension sociale que cela comporte.

À mon avis, il n'y a pas beaucoup d'entretiens entre le Canada et plusieurs de ces pays. Par ailleurs, nous sommes encouragés par le fait que le gouvernement a nommé quelqu'un responsable de cette partie du monde. Je ne pense pas que l'accord que nous avons conclu avec le Mexique constitue un bon point de départ pour nos relations commerciales avec ces pays.

Ensuite, il y a toute la question des droits de la personne et des droits des travailleurs. Inutile de vous en dire plus long, puisque vous êtes allés voir sur place. En Amérique centrale et en Amérique du Sud, on continue à tuer des dizaines de syndicalistes. On emprisonne ou on tue les militants des droits de la personne. Le Canada devrait le dénoncer.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Au nom de mes collègues, monsieur White, je vous remercie infiniment de votre exposé des plus utiles. Comme je l'ai dit, s'il y a autre chose que vous souhaitez ajouter d'ici le mois d'octobre, nous serions heureux que vous le fassiez. Nous vous sommes très reconnaissants d'avoir pris le temps de venir nous parler ce matin avec vos collègues. Merci.

M. White: Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Peut-être pourrions-nous prendre une pause de deux minutes avant d'entendre le groupe suivant, car, comme M. White l'a fait remarquer, cette salle n'est pas la plus grande que nous ayons à la Chambre des communes.

• 1006

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I call the meeting to order. I apologize to our next witnesses because we're running a bit late.

We have four distinct groups before us: the Canadian Auto Workers; the Canadian Union of Public Employees; the Communications, Energy and Paper Workers; and the Steelworkers Humanity Fund. Had you thought that you would have one person be the presenter and the others would answer questions?

Mr. Gerry Barr (Executive director, Steelworkers Humanity Fund): Mr. Chairman, there are two groups before you here, the Canadian Centre for Policy Alternatives and the labour funds group. With respect to the labour funds group, the arrangement we have made between us is that Mr. Verzuh from the Canadian Union of Public Employees Union Aid and I, Gerry Barr, from the Steelworkers Humanity Fund, will present, with the rest of us being available for a dialogue subsequently.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous reprenons nos travaux. Nous sommes un peu en retard; je m'en excuse auprès de nos témoins suivants.

Nous avons maintenant quatre groupes différents: les Travailleurs et Travailleuses de l'automobile; le Syndicat canadien de la fonction publique; le Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier; et le Fonds humanitaire des Métallos. Avez-vous songé à laisser une personne faire l'exposé? Ensuite les autres pourront répondre aux questions.

M. Gerry Barr (directeur administratif, Fonds humanitaire des Métallos): Monsieur le président, deux groupes sont représentés devant vous: le Centre canadien de recherche en politiques de rechange et le Groupe du fonds syndical. Dans notre cas, nous nous sommes entendus; M. Verzuh, du Syndicat canadien de la fonction publique, et moi-même, Gerry Barr, du Fonds humanitaire des Métallos, nous ferons les exposés, et les autres pourront ensuite participer au dialogue.

[*Text*]

I think the Canadian Centre for Policy Alternatives will also be presenting. I don't know if you have a preference about the order of presentation, but we have chatted about this and we thought that the Canadian Centre might go first, followed by us, and then followed by a round table. We're in your hands, of course.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That's a very helpful suggestion, and since the Canadian Centre is the first on the list that will be excellent.

Mr. Lastewka: Mr. Chairman, do we have reports on this? I don't want to be doing two things here.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We have a summary of a paper prepared by the labour sector development and workers' rights group, which is the second group that will be appearing. It is just being distributed, and we have a paper from the Canadian Centre for Policy Alternatives. Go ahead.

Mr. Bruce Campbell (Acting Director, Canadian Centre for Policy Alternatives): Thank you, Mr. Chairman. I would like to table, along with my presentation, an article that I wrote for the *Canadian Foreign Policy Review*, which will be in their forthcoming issue in a few weeks.

So that I stay more or less within the 10-minute deadline, I'll try to abridge my presentation and confine my remarks to a few priorities that I believe should guide Canada's international trade and investment policy.

Foreign policy generally should be guided by four overriding objectives: full employment, equity, sustainability, and peace. Trade and investment policies should be seen as tools to achieve these objectives.

The current globalized economy greatly hampers national full employment policies. How? The answer lies in the two defining characteristics of globalization, which are in effect two sides of the same coin, the vastly enhanced power and mobility of private capital and the erosion of the sovereign power of nation states.

• 1010

By capital mobility I mean, firstly, the explosive growth of deregulated global financial markets in the wake of the collapse of Bretton Woods. Money managers in a small group of financial institutions sitting in front of what one banker referred to as 200,000 computer terminals conduct a daily referendum on the policies of governments around the world. These money managers can move vast amounts of hot money from country to country in seconds, thwarting government policies that don't conform to their interests.

By capital mobility I also mean the growth of a small group of non-financial corporations, transnational corporations, aided by technological advances and international regulatory changes, that are now able to organize and relocate production globally with unprecedented speed and flexibility. They are able to take advantage of the competition for investment among widely disparate jurisdictions in their search for the most favourable combination of low labour, low standards, low taxes, and other

[*Translation*]

Je pense que les représentants du Centre canadien de recherche en politiques de rechange ont également un exposé à faire. Je ne sais pas si vous avez une préférence quant à l'ordre de présentation des exposés, mais nous en avons discuté entre nous, et nous avons pensé que le centre canadien pourrait peut-être passer en premier, et après notre exposé nous pourrions tenir une table ronde. Nous sommes évidemment à votre disposition.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vos suggestions sont des plus utiles, et, puisque le centre canadien est en premier sur la liste, c'est parfait.

M. Lastewka: Monsieur le président, est-ce que nous avons des mémoires? Je ne veux pas devoir suivre à deux endroits.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous avons le résumé du mémoire préparé par le Groupe syndical de défense des droits des travailleurs, le deuxième groupe à comparaître. On le distribue maintenant, et il y a le mémoire du Centre canadien de recherche en politiques de rechange. Je vous en prie.

M. Bruce Campbell (directeur intérimaire, Centre canadien de recherche en politiques de rechange): Merci, monsieur le président. Outre notre mémoire, j'aimerais déposer un article que j'ai rédigé pour la *Canadian Foreign Policy Review* qui paraîtra dans le prochain numéro, dans quelques semaines.

Afin de ne pas dépasser la plage de 10 minutes, je vais tenter de couper mon exposé et de m'en tenir, dans mes propos, aux quelques priorités qui, à mon avis, devraient influencer la politique du Canada en matière de commerce et d'investissement à l'étranger.

Dans notre politique étrangère, d'une façon générale, nous devons nous laisser guider par quatre objectifs primordiaux: le plein emploi, l'équité, le développement durable, et la paix. Il faut considérer les politiques en matière de commerce et d'investissement comme les outils permettant de réaliser ces objectifs.

L'économie mondiale actuelle gêne dans une grande mesure la mise en place de politiques nationales de plein emploi. Comment? A cause des deux caractéristiques qui définissent la mondialisation, l'endroit et l'envers de la même médaille, soit le pouvoir toujours plus grand et la mobilité des capitaux privés et l'érosion du pouvoir souverain des États-nations.

Par mobilité des capitaux j'entends, tout d'abord, la croissance explosive des marchés des capitaux déréglementés à la suite de l'effondrement des accords de Bretton Woods. Les experts financiers d'un petit groupe d'institutions financières, assis en face de 200 000 écrans d'ordinateurs, procèdent à une analyse quotidienne des politiques des gouvernements de par le monde. Ces experts financiers peuvent en quelques secondes faire virer d'un pays à l'autre des quantités énormes de capitaux fébriles, sabotant ainsi les politiques des gouvernements qui ne correspondent pas à leurs intérêts.

Par mobilité des capitaux j'entends également la croissance d'un petit groupe de sociétés non financières, des sociétés transnationales qui, grâce aux progrès technologiques et aux modifications à la réglementation internationale, sont désormais en mesure d'organiser et de déplacer les installations de production de par le monde avec une rapidité et une souplesse incomparables. Ces sociétés peuvent tirer parti des inégalités très marquées entre les pays qui se font concurrence pour

[*Texte*]

cost considerations. It is this activity that is undermining the integrity of national regulatory structures.

How should Canada refashion foreign economic policy in order to better assist in advancing the goal of full employment? First I'll make some general comments, then I'll make some comments about North America, and finally I'll make some comments regarding the multilateral arena.

First and foremost, Canada should be helping to build international political coalitions that will push for measures to restore the regulation of global financial markets and end the domination of the financial economy over the real economy, that will push for measures to constrain the power of transnational corporations, and that will push for international coordination of employment creation policies.

Second, let us temper the current obsession with export-oriented growth and deregulated international trade and investment. Let us re-examine the comfortable myth that "trade creates jobs". It may do so, but it may also destroy jobs through imports or through the diversion of investment or it may destroy good jobs and create bad jobs. There is no automatically benign relationship between trade and job creation.

If I'm not arguing for unlimited trade expansion, neither am I arguing for autarchy. Our dependence on trade and foreign investment is indisputable.

Having said that, more is not necessarily better and less is not necessarily bad. It really depends. The evidence of the last five years of restructuring, particularly continental, shows that trade has been destroying many more jobs than it has been creating. My point is that employment creation must be the central consideration driving trade and investment policy, not an afterthought as it has been for the last decade.

Third, I would like to raise what I believe is a glaringly undemocratic feature of trade policymaking in Canada. It was introduced by the Mulroney government. I'm referring to the so-called private sector International Trade Advisory Committee, ITAC. It has become a very influential big business lobby group with token labour representation. In the trade policy working group there is one labour leader who represents a fraction of the organized work force. Its proceedings are not accessible to public scrutiny.

This situation is unacceptable, in my view, in a democratic society and it should be remedied either with a transformed, fully transparent, bipartite advisory body where the other direct stakeholder in the production process, the working people of

[*Traduction*]

attirer des investissements, car elles recherchent avant tout une réduction de coûts maximale, une main-d'oeuvre bon marché, des normes peu exigeantes et un faible taux d'imposition pour constituer la combinaison qui leur est la plus favorable. C'est ce genre d'activités qui sapent l'intégrité des structures de réglementation nationales.

Comment le Canada devrait-il repenser sa politique économique sur le plan international afin de servir au mieux son objectif de plein emploi? Je vais commencer par des remarques d'ordre général. Ensuite, je parlerai de l'Amérique du Nord et, pour finir, de l'arène multilatérale.

D'abord et avant tout, le Canada devrait oeuvrer pour édifier des coalitions politiques internationales qui réclameront des mesures permettant de restaurer la réglementation des marchés des capitaux mondiaux et de mettre un terme à l'emprise de l'économie financière sur la véritable économie. Ces coalitions préconiseront des mesures pour contenir les pouvoirs des sociétés transnationales et suggéreront la coordination internationale des politiques de création d'emplois.

Deuxièmement, mettons un frein à l'obsession actuelle visant à accroître à tout prix les exportations et à déréglementer le commerce et les investissements à l'échelle internationale. Il est temps de repenser ce mythe facile voulant que «le commerce crée des emplois». C'est peut-être vrai, mais par ailleurs il est peut-être vrai aussi que le commerce est responsable de pertes d'emplois à cause des importations ou à cause du détournement des investissements, ou encore il peut être responsable de la création de mauvais emplois au détriment des bons. Il n'y a pas de rapport de cause à effet automatique entre le commerce et la création d'emplois.

Je ne préconise pas une expansion illimitée du commerce, et je ne préconise pas non plus l'autarcie. Il est indéniable que nous sommes tributaires du commerce et de l'investissement étranger.

Cela dit, une intensification du commerce n'est pas nécessairement bénéfique et une diminution pas nécessairement néfaste non plus. Tout dépend. Après cinq ans de restructuration, particulièrement à l'échelle continentale, on a la preuve que le commerce a causé plus de pertes d'emplois qu'il n'en a créé. Selon moi, la création d'emplois doit être la considération centrale qui sous-tend notre politique de commerce et d'investissement, et elle ne doit pas être une pensée après coup, comme c'est le cas depuis 10 ans.

Troisièmement, je tiens à souligner ce qui à mon avis est un élément tout à fait anti-démocratique de l'élaboration de la politique commerciale au Canada. Nous le devons au gouvernement Mulroney. Il s'agit du soi-disant comité du secteur privé, que l'on a appelé le Comité consultatif sur le commerce extérieur, le CCCE. Il regroupe essentiellement des représentants très influents des grandes entreprises, et les travailleurs n'y sont représentés que symboliquement. Au sein du groupe de travail sur la politique commerciale il n'y a qu'un dirigeant syndical, qui représente une fraction des travailleurs syndiqués. Les délibérations de ce comité ne sont pas rendues publiques.

C'est une situation inacceptable à mon avis dans une société démocratique, et pour y remédier il faudrait former un organisme consultatif bipartite, tout à fait transparent, où les autres intervenants au premier chef dans le processus de

[*Text*]

Canada, is fully represented or a new labour advisory body with equal status should be set up. I believe that environment, consumer, and other public interest groups should also be part of the advisory process.

Regarding NAFTA, I want to make three points. First, the government should carefully examine the policy space remaining under NAFTA with a view to maximizing the use of that space to advance full employment objectives.

Second, the government should establish an arm's length mechanism to monitor the social, environmental, and economic impact of North American integration. I am not talking about monitoring NAFTA specifically, because given the controversy surrounding the issue, it would be impossible to reach a true assessment. Rather, I am suggesting a comparative performance evaluation of the NAFTA countries without any mandate for causality.

• 1015

Third and most importantly, there is a glaring black hole in NAFTA, much bigger than the black hole referred to by the trade minister in the dispute settlement process. It is the lack of a social dimension. I'm suggesting here a major social and environmental retrofit of NAFTA.

The problem is twofold. There is a woeful inadequacy of adjustment and distributive mechanisms to deal with the uneven growth and massive restructuring that is occurring among communities, regions, sectors and income groups. Second, there is the lack of social and environmental floors to protect against the destructive pressure that is bidding down wages and standards—the practice of social dumping.

At the tri-national level there is barely any social architecture. NAFTA needs strong development funds. It needs a social charter with enforceable mechanisms. It needs a code of conduct for transnational corporations to ensure they behave in socially responsible ways. It needs autonomous tri-national bodies with a mandate to prevent social dumping and encourage upward ratcheting of standards.

North America also needs a minimum wage, not an absolute minimum but one that reflects the wage productivity relationship. It would be a device to deal with the high productivity, low wage phenomenon that characterizes the southern U.S. and the export zones of Mexico, where huge productivity increases due to advances in mobile state-of-the-art technology have perversely been accompanied by large wage declines. Wage differences per se are not the problem, but rather the existence of structures and institutions in some jurisdictions, which prevent wages from rising in a generally positive relationship with productivity.

[*Translation*]

production, c'est-à-dire les travailleurs canadiens, seraient représentés entièrement, ou encore on pourrait songer à un nouvel organisme consultatif formé de travailleurs dont le statut serait équivalent. À mon avis, dans le processus consultatif, on devrait faire intervenir des défenseurs de l'environnement, des consommateurs et d'autres groupes d'intérêts publics.

Au sujet de l'ALÉNA, j'ai trois points à signaler. D'abord, le gouvernement devrait analyser prudemment la latitude que lui permet encore l'ALÉNA en vue de maximiser ses chances d'atteindre le plein emploi.

Deuxièmement, le gouvernement devrait établir un mécanisme objectif et indépendant pour surveiller l'incidence sociale, environnementale et économique de l'intégration nord-américaine. Je ne parle pas d'une surveillance de l'ALÉNA en particulier, car étant donné la controverse que ce sujet a suscité, il serait impossible d'obtenir une véritable évaluation. Je propose plutôt une évaluation comparative de la performance des pays signataires de l'ALÉNA sans que l'on s'attarde aux causes.

Troisièmement, et c'est ce qui est le plus important, l'ALÉNA comporte une lacune flagrante, qui va bien au-delà de la lacune flagrante du processus de règlement des différends dont parle le ministre du Commerce. Je fais allusion ici à l'absence de dimension sociale. Je préconise donc que l'on repense entièrement l'ALÉNA du point de vue social et environnemental.

Le problème est double. Les mécanismes d'adaptation et de distribution sont déplorablement imparfaits et ne peuvent pas répondre à la croissance inégale et à la restructuration massive que connaissent les collectivités, les régions, les secteurs et les divers groupes de revenus. Deuxièmement, on déplore l'absence de normes minimales du point de vue social et environnemental pour parer à la pression destructrice qui pousse à la baisse les salaires et les normes. . . la pratique du dumping social.

Au niveau des trois pays, on constate à peine l'existence d'une architecture sociale. L'ALÉNA doit pouvoir compter sur des fonds solides de développement. Il faut l'assortir d'une charte sociale et de mécanismes d'exécution. Il faut imposer aux sociétés transnationales un code de conduite pour garantir chez elles un comportement social responsable. Il faut des organismes trinationaux autonomes pour prévenir le dumping social et encourager le relèvement des normes.

En Amérique du Nord, il faut imposer un salaire minimum, non pas dans l'absolu, mais un salaire minimum qui reflète le rapport entre la productivité et le salaire. Ainsi, on tiendrait compte de la haute productivité, du phénomène des faibles salaires qui caractérisent le Sud des États-Unis et les zones d'exportation du Mexique, où on a constaté des augmentations énormes de productivité en raison de l'envahissement des progrès technologiques, qui ont été accompagnés de baisses importantes de salaires. Les écarts entre les salaires ne constituent pas un problème en soi. La difficulté provient des structures et des institutions qui existent dans certains cas et qui empêchent les salaires de progresser comme il se doit suivant l'augmentation de la productivité.

[*Texte*]

Canada should be pushing to remedy NAFTA's social black hole in tri-national forums, but it should also be working domestically. One option is to amend Canadian trade law to broaden the existing concept of dumping to include social dumping. This would allow investigations of social dumping; that is, products entering Canada that have been produced in jurisdictions that permit serious environmental or labour rights abuse.

Where such abuse is demonstrated to be putting domestic companies and workers at a competitive disadvantage, and where it is threatening domestic, social and ecological cost internalization regimes, a countervailing tariff on imports would offset the disadvantage and protect the integrity of domestic cost structures.

Finally, I have two brief suggestions for the multilateral arena. First, on the occasion of the 50th anniversary of Bretton Woods, Canada should push for a United Nations conference to recreate a stable and more balanced world monetary system. In doing so, it should revisit the ideas of Keynes, one of the architects of Bretton Woods. Unfortunately two of his key proposals for a world central bank and a world currency were not adopted in 1945. They need to be put back on the agenda.

Finally, even the head of the International Monetary Fund has admitted that the lack of a social dimension is a major shortcoming of the multilateral system. Several nations have put the idea of a world social charter on the agenda for the WTO. It has received support from the UNDP and the ILO. It will be on the agenda for the 1995 world summit in Copenhagen.

Canada should vigorously support this initiative and ignore those within the Canadian trade policy establishment who are perpetuating the view that a social charter is tantamount to protectionism. This is false. Social regulation of international trade and investment in no way implies the protectionism of narrow special interests.

On the contrary, it simply asserts that nations that wish to retain child or prison labour, deny fundamental labour rights, or permit grossly polluting production practices can continue to do so, but they should not expect unconditional access to markets of nations that are attempting to maintain social decency and ecological integrity.

The reality is precisely the opposite of what neoclassical theorists claim. Without such regulation, under present conditions of globalization, domestic instability will certainly worsen, and with it the intensification of political pressure to protect national markets from external pressure.

[*Traduction*]

Le Canada devrait réclamer dans des tribunes trinationales que l'on remédie à cette lacune sociale de l'ALÉNA, mais il devrait travailler également à l'échelle du pays. Une solution serait de modifier les lois commerciales canadiennes pour donner plus d'amplitude à la notion de dumping afin d'y inclure le dumping social. Cela permettrait de faire des enquêtes sur le dumping social, c'est-à-dire de déterminer si certains produits qui entrent au Canada ont été fabriqués là où les droits des travailleurs et la protection de l'environnement sont violés impunément.

Si l'on constatait que c'est le cas, et que des compagnies et des travailleurs canadiens souffrent d'un désavantage concurrentiel sur le plan du coût social et écologique, un tarif compensateur sur les importations pourrait être imposé afin de contrer ce désavantage et de protéger l'intégrité de notre structure des coûts.

En terminant, j'ai deux brèves propositions à faire concernant l'arène multilatérale. Tout d'abord, à l'occasion du 50e anniversaire des accords de Bretton Woods, le Canada devrait préconiser la tenue d'une conférence des Nations unies pour que soit rétabli un régime monétaire plus équilibré et stable à l'échelle mondiale. Ainsi, on reprendrait les idées de Keynes, un des architectes des accords de Bretton Woods. Malheureusement, deux de ses principales propositions, à savoir une Banque mondiale centrale et une devise mondiale, n'ont pas été retenues en 1945. Il faudrait donc les remettre à l'ordre du jour.

Enfin, même le dirigeant du Fonds monétaire international a reconnu que l'absence de dimension sociale constitue une lacune majeure dans un régime multilatéral. Bien des nations ont demandé que la notion de charte sociale mondiale soit inscrite à l'ordre du jour de l'OMC. À cet égard, on peut compter sur l'appui du PNUD et de l'OIT. Ce sera inscrit à l'ordre du jour du sommet mondial de 1995 à Copenhague.

Le Canada devrait appuyer vigoureusement cette initiative et rejeter les arguments des représentants de la politique commerciale traditionnelle canadienne qui prétendent qu'une charte sociale est synonyme de protectionnisme. C'est faux. La réglementation sociale du commerce et des investissements internationaux n'est absolument pas synonyme de protectionnisme d'intérêts particuliers.

Au contraire, une telle charte déclare que les pays qui souhaitent continuer de faire travailler des enfants ou des gens incarcérés, refusent de reconnaître les droits fondamentaux des travailleurs, ou permettent que l'on ait recours à des procédés de production contribuant énormément à la pollution, peuvent le faire, mais ils ne peuvent pas s'attendre en même temps à ce qu'on leur donne un accès inconditionnel aux marchés des pays qui tentent de maintenir une certaine mesure d'intégrité écologique et de décence sociale.

La réalité est précisément à l'opposé de ce que prétendent les théoriciens néoclassiques. Sans réglementation, étant donné la mondialisation actuelle, l'instabilité nationale ne peut que s'aggraver, et, à la suite de cette situation, on ne pourra que constater une intensification des pressions politiques visant à protéger les marchés nationaux.

[*Text*]

[*Translation*]

• 1020

Mr. Barr: Mr. Chairman, I think it would be useful first to introduce ourselves.. Mr. Wohlfarth is the director of the Canadian Auto Workers Social Justice Fund. Ron Verzuh is the staff coordinator of the Canadian Union of Public Employees Union Aid, a labour solidarity fund. My name is Gerry Barr, and I work with the Steelworkers Humanity Fund. Gary Cwitco is the staff coordinator for the Humanity Fund of the CEP, the Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada.

Our brief I think has been distributed. It is in two forms, a large and a small. There is a 40–page version with some appendices that relate to a number of the points that have been made, and I believe that's been distributed. If not, I have some copies here, which I would be happy to make available to members of the committee. The small version, which is in both French and English, is a summary of the brief.

That's a bit overlong for presentation today, we thought, and so we've organized some comments. But we're very conscious of the fact that the record is also quite important; forgive us if we read to the record a little, and we'll try to be as brief as possible in that exercise, so we have a chance for discussion following.

The core message of our brief is that Canadian labour is in a position to contribute even more than it currently does to sustainable development and the promotion of human rights and democracy. This will involve changes in the way in which CIDA operates. In particular, it will require the implementation of a human rights policy and changes in CIDA's private sector development programs.

Our comments are organized in four parts, reflecting parts A, B, C, and D of the brief you've received. First I'd like to briefly describe the labour funds we represent.

The labour funds established by our unions represent a new, innovative, and increasingly important mechanism for labour contribution to development assistance. Through the collective bargaining process, local bargaining units negotiate worker contributions of a penny per hour to the funds. We have a broad and growing capacity for project assistance and for membership involvement.

Currently the CAW, CEP, and the steelworkers' funds together have a participating membership of about 140,000 and are raising plus or minus $2.1 million annually. CUPE's recently established union aid has a potential membership of more than 400,000 members. Several more unions are expected to establish funds in the next few years.

I turn now to part A of our brief, the development challenge for Canadians. Our brief focuses on the contribution of labour to development, but we endorse the broader concerns of the Canadian Labour Congress and the Canadian Council for International Cooperation.

First, as indicated by the CLC, an international system of fair trade and the effective regulation of the activities of multinational corporations is needed before aid can be fully effective.

M. Barr: Monsieur le président, je pense qu'il serait utile que nous nous présentions d'abord. M. Wohlfarth est directeur du Fonds de justice sociale des Travailleurs canadiens de l'automobile. Ron Verzuh est coordonnateur du Fonds d'entraide syndicale du Syndicat canadien de la fonction publique. Je m'appelle Gerry Barr et je travaille pour le Fonds humanitaire des Métallos. Gary Cwitco est coordonnateur du Fonds humanitaire du SCEP, le Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier.

Notre mémoire vous a été distribué, en version longue et abrégée. Il y a la version de 40 pages, avec des annexes sur un certain nombre de points que nous avons soulignés, et je crois qu'elle vous a été distribuée. Dans le cas contraire, j'en ai ici quelques exemplaires que je vous remettrai avec plaisir. La version abrégée, que vous avez en français et en anglais, est en fait un résumé du mémoire.

Nous avons pensé que c'était un peu long pour qu'on vous le lise aujourd'hui, et nous avons donc préparé quelques commentaires. Nous connaissons cependant l'importance du compte rendu; vous nous pardonnerez donc d'en lire quelques parties pour le compte rendu; nous essaierons d'être aussi brefs que possible, pour que nous ayons du temps pour une discussion.

Le message principal de notre mémoire, c'est que le mouvement syndical canadien peut faire encore plus qu'il ne fait actuellement pour le développement durable et la promotion des droits de la personne et de la démocratie. Pour cela, il faudra changer les méthodes de fonctionnement de l'ACDI. En particulier, il faudra mettre en oeuvre une politique des droits de la personne et modifier les programmes de l'ACDI pour le développement du secteur privé.

Nos commentaires se divisent en quatre parties qui correspondent aux parties A, B, C et D du mémoire que vous avez reçu. D'abord, permettez-moi de vous présenter brièvement les fonds syndicaux que nous représentons.

Les fonds que les syndicats ont créés représentent un mécanisme nouveau et de plus en plus important qui permet de contribuer à l'aide au développement. Dans le contexte de la négociation collective, au niveau de l'unité locale, chaque travailleur contribue un cent par heure au fonds syndical. Nous avons une capacité de plus en plus importante d'assistance à des projets et de participation de nos membres.

Actuellement, les fonds des TCA, du SCEP et des Métallos comptent environ 140 000 membres et encaissent plus ou moins 2,1 millions de dollars par an. Le Fonds d'entraide syndicale du SCFP, qui a été créé récemment, pourrait compter plus de 400 000 membres, potentiellement. D'autres syndicats vont probablement créer leur propre fonds au cours des prochaines années.

Passons maintenant à la première partie de notre mémoire, qui porte sur le défi que pose le développement aux Canadiens. Dans notre mémoire, nous parlons essentiellement de la contribution des syndicats au développement, mais nous partageons les préoccupations plus vastes du Congrès du travail du Canada et du Conseil canadien pour la coopération internationale.

D'abord, comme l'a dit le CTC, avant que l'aide puisse être véritablement efficace, il faudrait instituer un système équitable d'échanges commerciaux et une réglementation efficace des activités des sociétés multinationales.

[*Texte*]

Second, as recommended by the CCIC and others, official development assistance should be redirected fully to the promotion of sustainable human development, rather than attempting to serve other commercial and political objectives.

I turn now to part B of the brief, labour and development assistance. In this section we make the case that unions are an important but underused actor in the development process. Development that relies on governments and elites does not provide effective aid for the poorest. Aid should encourage the development of strong civil societies and the active participation of the poor. Trade unions are a vitally important level of organization in civil society in relation to government and the private sector, both here and in the Third World.

Unions make key contributions in a number of ways. Through the collective bargaining process unions ensure that the benefits of development are distributed at the level of the labour force. Unions play a key role, along with other groups, in defining and asserting social and economic agendas for government and private sector response. In many countries unions are the only effective opposition to authoritarianism and the violation of human rights.

• 1025

Unions in the Third World are already key institutions in the struggle for democratic development and human rights, but could do much more with our help. Our brief provides several examples of labour sector development projects already assisted by labour funds and their sponsoring unions, the CLC, NGOs, and in some cases CIDA.

However, to date CIDA has provided very limited labour development assistance. Overall, we estimate that CIDA spends, plus or minus, $4 million per year on labour sector development. In contrast, CIDA's industrial cooperation division—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): What's that figure again?

Mr. Barr: That's $4 million. We reckon it's less than $4 million, but you can appreciate that in these estimations we try to be careful. There's always a prospect of error, and it may be just a squeeze over $4 million.

In contrast, CIDA's industrial cooperation division budget for private sector development is $72 million per year. This represents only a small portion of the allocation of development assistance funds to private sector development and to business and, I may add, is the most rapidly growing area of CIDA's involvement in recent years.

CIDA should make a much greater commitment to labour sector development. The share of public funds allocated to Canadian labour for overseas labour development should reflect the size of its constituency and its status alongside business and government as a major social actor and partner.

[*Traduction*]

Deuxièmement, comme l'a recommandé le CCCI, et d'autres avec lui, l'aide publique au développement doit être réorientée totalement vers la promotion du développement humain durable, plutôt que de viser des objectifs commerciaux et politiques.

J'arrive maintenant à la partie du B du mémoire, qui porte sur les syndicats et l'aide au développement. Dans cette partie, nous faisons valoir qu'on pourrait donner aux syndicats un plus grand rôle dans le processus de développement. Le développement qui s'appuie exclusivement sur les gouvernements et les élites n'aide pas vraiment les plus pauvres. L'aide devrait favoriser le développement de sociétés civiles solides et la participation active des pauvres. Les syndicats sont un élément essentiel de l'organisation d'une société civile dans ses rapports avec le gouvernement et le secteur privé, tant dans le Tiers monde qu'ici.

Le rôle des syndicats est important de diverses manières. Par le processus de la négociation collective, les syndicats s'assurent que les avantages du développement sont distribués aux travailleurs. Les syndicats, ainsi que d'autres groupes, jouent un rôle essentiel dans la définition et l'affirmation des questions sociales et économiques face au gouvernement et au secteur privé. Dans bien des pays, les syndicats sont la seule opposition efficace à des régimes autoritaires et violateurs des droits de la personne.

Dans le Tiers monde, les syndicats sont déjà des institutions clés dans la lutte pour le développement démocratique et les droits de la personne, mais ils pourraient faire bien davantage avec notre aide. Dans notre mémoire, nous donnons plusieurs exemples de projets de développement dans le secteur syndical qui sont déjà financés par les fonds d'entraide syndicale et les syndicats qui les parrainent, le CTC, les ONG et, dans certains cas, l'ACDI.

Toutefois, jusqu'ici, l'ACDI n'a fourni qu'une assistance très limitée au développement dans le secteur syndical. Globalement, nous estimons que l'ACDI dépense environ 4 millions de dollars par an pour le développement dans le secteur syndical. Par contraste, la division de la coopération industrielle. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Pouvez-vous répéter ce chiffre?

M. Barr: Quatre millions. Nous pensons que c'est moins que cela, mais il faut bien sûr être très prudent avec ce genre d'estimation. Il y a toujours possibilité d'erreur, et il se pourrait que cela dépasse de peu les 4 millions de dollars.

Par contraste, la division de la coopération industrielle de l'ACDI a un budget annuel de 72 millions de dollars pour le développement dans le secteur privé. Cela ne représente qu'une fraction des fonds d'assistance accordés au développement dans le secteur privé et à l'entreprise, et je dois ajouter que c'est là le secteur où la participation de l'ACDI a le plus augmenté ces dernières années.

L'ACDI devrait participer beaucoup plus au développement dans le secteur syndical. La plupart des fonds publics accordés aux syndicats canadiens pour des projets de développement syndical à l'étranger devraient correspondre à l'importance du mouvement syndical et à son statut de grand protagoniste social et de partenaire égal des entreprises et du gouvernement.

[*Text*]

In addition, an additional avenue through which CIDA should support and promote labour development is through pressing for this priority in multilateral development banks, such as the World Bank and the regional development banks.

M. Ron Verzuh (Syndicat canadien de la fonction publique): On passe maintenant à la partie C du document qui est intitulée: «Les droits de la personne et des travailleurs dans le contexte de l'aide au développement».

Notre exposé met l'accent sur les droits de la personne et de la main-d'oeuvre dans le contexte de l'aide au développement, mais nous commençons par une recommandation concernant la politique canadienne plus générale sur les droits de la personne.

Nous recommandons l'élaboration d'une politique ouverte et constante et d'un processus pour répondre unilatéralement et multilatéralement aux contraventions des droits de la personne.

Le Canada devrait répondre aux contraventions des droits de la personne à l'aide d'un train complet de mesures par l'entremise de politiques sur le commerce et l'investissement, ainsi que par des politiques et des programmes d'aide.

À l'appui de cette recommandation, nous soumettons les points suivants:

Premièrement, un programme de développement des droits de la personne et de la main-d'oeuvre appuierait une politique sur les droits de la personne. Il existe des ressources importantes dans le mouvement des travailleurs et travailleuses pour l'implantation d'une politique sur la main-d'oeuvre.

Lorsque nous évaluons des pays et des projets pour déterminer si le commerce que nous faisons et l'aide que nous accordons devraient être réduits ou éliminés, les dispositions de la convention du Bureau international du travail fournissent un point de départ concret.

Les conventions du BIT, comparées à d'autres déclarations ou conventions, ont certains avantages. Par exemple, elles ont été soumises à l'interprétation la plus pratique. Elles ont les systèmes de surveillance et de supervision les mieux développées et elles ont été développées par un procédé tripartite comprenant le gouvernement, les employeurs et la main-d'oeuvre.

De plus, les syndicats fournissent souvent la seule forme d'opposition organisée contre les gouvernements autoritaires et les restrictions aux droits de la personne. Une politique et un programme sur les droits de la personne devraient fournir de l'aide au développement aux organisations telles que les syndicats qui ont comme objectifs précis la protection des droits de la personne et l'appui des institutions démocratiques.

• 1030

Deuxièmement, les droits essentiels des travailleurs et travailleuses utilisés comme critères pour l'élaboration de politiques d'aide, de commerce ou d'investissement devraient être universellement acceptables.

Les conventions du BIT protégeant la liberté d'association et la négociation des conventions collectives (les numéros 87 et 98), interdisant le travail forcé et limitant le travail des mineurs (les numéros 29, 105 et 138) et interdisant la discrimination dans

[*Translation*]

En outre, l'ACDI devrait appuyer et favoriser le développement dans le secteur en insistant pour que ce secteur obtienne priorité dans les banques de développement multilatéral, telles la Banque mondiale et les banques de développement régionales.

Mr. Ron Verzuh (Canadian Union of Public Employees): We now go to part C of our brief entitled: Human and Labour Rights in Development Assistance.

The focus in our brief is on human and labour rights in development assistance, but we begin with a recommendation concerning Canada's broader human rights policy.

We recommend the development of an open and consistent policy and a process for responding on a unilateral and multilateral basis to human rights violations.

Canada's response to violations should involve a full range of measures available through trade and investment policies, as well as through aid policies and programs.

In support of that recommendation, we make the following points:

First, a labour rights and labour development program would support a human rights policy. There are important resources in the labour movement for the implementation of a labour force policy.

When we assess countries or projects to determine if trade or aid should be reduced or eliminated, the covenants of the International Labour Organization provide a concrete starting point.

ILO conventions, compared to other declarations or covenants, have some advantages. For example, they have undergone the most practical interpretation. They have the best developed monitoring and supervisory system, and they have been developed through a tripartite process involving governments, employers and workers.

Furthermore, unions often provide the only organized opposition to authoritarianism and human rights restrictions. A human rights policy and program should provide development assistance to organizations such as unions which have as a specific goal the protection of human rights and the support of democratic institutions.

Second, the basic labour rights used as criteria for aid, trade or investment policies should be universally acceptable.

The ILO conventions protecting freedom of association and collective bargaining (number 87 and number 98), prohibiting forced labour and limiting child labour (number 29, number 105 and number 138), and prohibiting discrimination in employment

[*Texte*]

l'emploi (les numéros 100 et 111) représentent des normes de base minimales. Elles chevauchent de manière significative les dispositions de la Déclaration des droits de la personne des Nations Unies. Aussi, elles sont généralement acceptés par des États à différents stades de développement. Enfin, il peut être soutenu qu'à l'encontre de certaines de conventions ou politiques sur les droits de la personnes, elles n'imposeraient pas une lourde charge économique aux pays en voie de développement.

Une gamme plus étendue de conventions pourrait être utilisée pour identifier des façons d'améliorer des projets d'aide ou de fournir de l'aide au secteur du développement de la main-d'oeuvre. Par exemple, l'adhésion à la convention numéro 155 sur la santé et la sécurité en milieu de travail, qui n'est pas encore généralement ratifiée, pourrait être promue dans le cadre de l'aide canadienne accordée au développement.

Troisièmement, les droits de la main-d'oeuvre ne devraient pas être utilisés comme déguisement pour le simple protectionnisme commercial. L'imposition de certaines normes de main-d'oeuvre pourrait influencer la position concurrentielle d'un pays.

Certains prétendent que les pays riches tels que les États-Unis déguisent simplement leurs intentions protectionnistes en faisant pression pour la mise en application prématurée de normes de main-d'oeuvre dans les pays pauvres.

Nous pouvons aller au-delà de ce débat sur le protectionnisme de deux façons. Nous devrions rendre claire la différence entre les droits minimums de la main-d'oeuvre minimum tels que décrits ci-dessus et les normes de main-d'oeuvre. Nous parlons de droits tellement essentiels que tous les pays peuvent légitimement être tenus de les adopter.

Nous devrions insister pour que tout procédé sur les droits de la personne ou les droits des travailleurs et travailleuses, qu'il soit unilatéral ou multilatéral, soit transparent et suive des lignes directrices constantes. De cette façon, les soucis concernant les intérêts économiques personnels peuvent être clairement distingués des soucis concernant le respect des critères de développement, des droits de la personne, des travailleurs et travailleuses et de l'environnement par ces programmes d'aide.

Nous passons maintenant à certaines recommandations concernant les droits de la personne, dans le cadre du programme canadien d'aide au développement.

Premièrement, les droits des travailleurs et travailleuses devraient être inclus dans les accords de commerce préférentiels du Canada. Alors que nous mettons l'accent sur l'aide au développement, les accords de commerce préférentiels peuvent être considérés comme étant une forme d'aide. Le Canada devrait envisager d'inclure des critères concernant les droits des travailleurs et travailleuses lorsqu'il accorde l'accès aux accords commerciaux préférentiels à différents pays. Dans notre exposé, nous avons fait des suggestions concernant la façon dont cela pourrait être fait.

Deuxièmement, les droits des travailleurs et travailleuses devraient être utilisés pour accéder à l'aide au développement du Canada au niveau des projets individuels. L'ACDI évalue déjà les projets en termes de leur engagement par rapport aux politiques sur les femmes et à leur impact sur le développement et l'environnement. Elle a amorcé le procédé de développer une politique sur les droits de la personne. Une politique sur les droits des travailleurs et travailleuses compléterait ces initiatives.

[*Traduction*]

(number 100 and number 111) constitute a basic minimum standard. They overlap considerably with the UN Human Rights Covenants. Also, they are widely accepted by states at different levels of development. Finally, it can be argued that unlike some conventions or human rights policies, they would not impose a heavy economic burden on developing countries.

A broader range of conventions could be used as guidelines for identifying ways of improving aid projects or providing assistance to labour sector development. For example, adherence to convention number 155 on occupational health and safety, not yet widely ratified, could be promoted through the provision of Canadian development assistance.

Third, labour rights should not be used as a disguise for simple commercial protectionism. The enforcement of some labour standards could affect a country's competitive position.

Some argue that rich countries such as the US are simply disguising protectionist intentions by pressing for the premature introduction of labour standards in poor countries.

We could move beyond this debate about protectionism in two ways. We should make clear the difference between minimum labour rights, as described above, and labour standards. We are talking about rights so essential that all countries can legitimately be required to subscribe to them.

We should insist that any human or labour rights assessment process, whether unilateral or multilateral, be transparent and follow consistent guidelines. In this way, concerns about economic self-interest can be clearly distinguished from concerns about whether the aid meets developmental, human/labour rights or environment criteria.

We now move to some recommendations about human rights in relation to Canada's development assistance development program.

First, labour rights should be included in Canada's preferential trade agreements. While our focus is on development assistance, preferential trade agreements can be seen as a form of aid. Canada should consider attaching labour rights criteria to a country's access to preferential trade provisions. We have made suggestions in our brief about how this could be done.

Second, labour rights should be used to assess Canada's development assistance at the individual project level. CIDA already screens projects in terms of their commitment to policies on women and development and environmental impact. It has begun the process of developing a human rights policy. A worker's rights policy would complement these initiatives.

[*Text*]

Basé sur les conventions collectives du BIT, un manuel rédigé par le Conseil danois sur la question de l'aide contient des suggestions détaillées pour l'évaluation des projets d'aide par rapport à la question des droits des travailleurs et travailleuses. Ce manuel fait appel à l'expérience acquise lors des revues de projets que le BIT a entreprises en collaboration avec les Pays-Bas et le Danemark.

[*Translation*]

There are detailed suggestions for labour rights screening of aid projects based on ILO conventions in a manual written by a Danish aid advisor. The manual draws on the experience of project reviews which the ILO has undertaken in cooperation with the Netherlands and Denmark.

• 1035

L'expérience des Pays-Bas et du Danemark pourra être utile à l'ACDI lorsqu'elle implantera une politique de droits de la personne et des travailleurs et travailleuses.

The experience of the Netherlands and Denmark may be useful to CIDA in implementing a human and labour rights policy.

Les projets d'évaluation contiennent des aspects relatifs à la sécurité et à la promotion. Par exemple, l'aspect sécurité dans l'évaluation d'un projet de construction industrielle inclurait l'assistance concernant les droits des travailleurs et travailleuses tels que la liberté par rapport aux travaux forcés. L'aspect promotionnel pourrait inclure une action telle que l'aide aux syndicats pour la création de comités chargés de la santé et de la sécurité au travail.

There are both safeguarding and promotional aspects in screening projects. For example, safeguarding in the screening of an industrial construction project would include insisting on employment rights such as freedom from forced labour. The promotional aspect could involve actions such as assistance to unions in the creation of occupational health and safety committees.

Mr. Barr: We'd like to turn now to the fourth section of the brief, part D, on sustainable human development and private sector development.

M. Barr: Nous souhaitons passer maintenant à la quatrième section de notre mémoire, la partie D, qui porte sur le développement humain durable et le développement du secteur privé.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Before you do that, let me remind you that I'd hoped you'd hold your presentation to 10 minutes. We're now into about 14 minutes. We're running over time, too. So the longer you speak, the less time there will be for questions. The latest we can possibly go in this section is 10:45 a.m., and it's now almost 10:40 a.m.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Avant de passer à cela, j'aimerais vous rappeler que nous souhaitions que votre exposé ne dure que 10 minutes. Vous avez déjà parlé pendant 14 minutes. Nous allons manquer de temps. Plus vous parlez longtemps, moins cela laisse de temps pour les questions. Nous aurions dû terminer au plus tard à 10h45, et il est maintenant près de 10h40.

Mr. Barr: I'll make it very brief, indeed.

M. Barr: Je vais être très bref.

Most of CIDA's private sector development programs do not, in our view, serve sustainable human development. There are three characteristics of private sector development as it's currently conceived by CIDA that undermine effective development assistance objectives.

La plupart des programmes de développement du secteur privé de l'ACDI ne servent pas les objectifs du développement humain durable. Ces programmes de développement comportent trois caractéristiques qui en ce moment contribuent à saper la réalisation d'objectifs de développement durable efficace.

First, CIDA's private sector development programs give no recognition to the role of organized labour. Labour is described as an input, not as an actor.

Tout d'abord, les programmes de développement du secteur privé de l'ACDI n'accordent aucune reconnaissance au rôle du mouvement syndical. On traite le secteur ouvrier comme un facteur contributif, et non pas comme un intervenant.

Second, most private sector development programs reflect a view that market activity will indirectly result in development and that its benefits will then trickle down. Alternative approaches to private sector development receive relatively few resources; for example, projects providing access for the poor to capital or strengthening cooperative and community-based enterprise.

Deuxièmement, les programmes de développement du secteur privé sont fondés sur la notion qu'une économie de marché va entraîner indirectement le développement et que des bénéfices en résulteront par effet de ruissellement. On n'engage que peu de ressources dans des solutions de rechange. Par exemple, on pourrait songer à des projets permettant aux pauvres d'avoir accès à des capitaux ou raffermissant les entreprises coopératives et communautaires.

Third, the largest private sector development programs in CIDA are designed to serve commercial as well as development objectives. Consequently, they draw our aid into programs that are of low priority in terms of human development of the poorest and into countries where our presence has been determined by potential commercial interest.

Troisièmement, les programmes de développement du secteur privé les plus importants à l'ACDI sont conçus pour servir à la réalisation d'objectifs commerciaux et de développement. Par conséquent, notre aide est acheminée vers des programmes où le développement humain des plus pauvres ne constitue pas une haute priorité et vers des pays où notre présence s'explique par un intérêt commercial potentiel.

[*Texte*]

Canadian business is a legitimate channel for the delivery of some private sector development programs, but commercial goals can be turned into development goals only when attention is paid to how entrepreneurial growth will translate into general social benefits. An active labour movement in a strong civil society is needed to ensure that the benefits of growth are widely shared and that the rights of workers are protected.

Mr. Chairman, that's the core of the message in the brief we have presented. As you will see in the summary, there are 10 recommendations, which I'd be reluctant to read in. Indeed, you might not let me read them in.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): The clock wouldn't let you read them in.

Mr. Barr: I wonder if it would be possible to treat them as having been read into the committee proceedings and if the clerk would be able to look at them with that in mind.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. That's a very helpful suggestion. I'm sorry to rush you, but we have many groups appearing before us and we're trying, within the time limits available to us, to make sure we accommodate everybody.

Statement by Mr. Gerry Barr:

Recommendations:

The Development Challenge for Canadians.

1. All official development assistance (ODA) should be directed to the promotion of sustainable human development within 10 years, and the immediate target should be to commit 60% of ODA to sustainable human development within four years.

2. Canada should reaffirm its commitment to the UN to allocate 0.7% of GNP to foreign aid.

Civil Society and Labour Sector Development.

3. CIDA should allocate greatly increased resources for the support of labour sector development so as to further mobilize the involvement of Canadian workers in international development, and at the same time build the capacity of the labour sector overseas to support human rights, democracy, and sustainable development.

4. CIDA and the Department of Finance should work with Canadian labour for the support of appropriate labour sector development through the World Bank and the regional development banks.

Human and Labour Rights in Development Assistance.

5. Canada should adopt an open and consistent policy and process for reviewing the human rights record of Canada's trade partners and countries receiving Canadian aid or other forms of economic assistance. The policy should provide a clear definition

[*Traduction*]

Les entreprises canadiennes constituent un moyen légitime pour mener à bien certains programmes de développement du secteur privé, mais les objectifs commerciaux ne peuvent se transformer en objectifs de développement que si on veille à ce que la croissance de l'entreprise se traduise par des bénéfices sociaux généraux. Un mouvement syndical actif dans une société civile forte est nécessaire pour garantir que les bénéfices de la croissance seront partagés de façon générale et que les droits des travailleurs et des travailleuses seront protégés.

Monsieur le président, voilà l'essentiel du message que nous voulions vous transmettre. Vous constaterez que nous avons préparé 10 recommandations, que j'hésite à lire. Je crains fort que vous ne m'en empêchiez.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est la pendule qui vous en empêchera.

M. Barr: Serait-il possible qu'on les imprime dans le compte rendu comme si elles avaient été lues? Je compte sur le greffier pour faire le nécessaire.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. C'est une très bonne idée. Je suis désolé de vous bousculer, mais nous attendons encore d'autres témoins et nous essayons malgré les contraintes de temps de répondre aux attentes de chacun.

Déclaration de M. Gerry Barr:

Recommandations:

Le défi du développement pour les Canadiens et Canadiennes.

1. Toute l'aide publique au développement (APD) devrait être axée sur la promotion du développement humain durable d'ici à 10 ans et l'objectif immédiat devrait consister à consacrer 60 p. 100 de l'APD au développement humain durable d'ici à quatre ans.

2. Le Canada devrait réaffirmer son engagement envers l'ONU, à savoir affecter 0,7 p. 100 de son PNB à l'aide étrangère.

La société civile et le développement du secteur ouvrier.

3. L'ACDI devrait affecter des ressources considérablement accrues au soutien du développement du secteur ouvrier de façon à mobiliser davantage l'engagement des travailleurs et travailleuses canadiens dans le développement international et, en même temps, aider le secteur ouvrier étranger à appuyer les droits de la personne, la démocratie et le développement durable.

4. L'ACDI et le ministère des Finances devraient travailler avec les syndicats canadiens pour favoriser l'essor du secteur ouvrier par l'intermédiaire de la Banque mondiale et des banques régionales de développement.

Les droits de la personne et des travailleurs dans l'aide au développement.

5. Le Canada devrait adopter une politique et un processus ouverts et uniformes d'examen des pratiques en matière de droits de la personne dans les pays qui sont ses partenaires commerciaux et dans les pays récipiendaires de l'aide canadienne

[*Text*]

of human rights criteria and a framework for the determination of appropriate responses to human rights violations. The process should include an annual parliamentary review of country-specific and thematic human rights concerns and the positive or negative impact of Canadian policies and actions.

6. Where governments are committing gross and systematic violations of basic human rights, the elimination or major reduction of government to government aid, other forms of economic assistance and trade is the appropriate response. Where possible, measures should be adopted in concert with other nations, but unilateral action should not be avoided.

7. Canada should explore the options for attaching labour rights criteria to its provision of trade benefits to trading partners within the general system of preferences, with adequate safeguards to prevent cancellation of such preferences for protectionist reasons under the guise of labour rights.

8. CIDA should move rapidly to undertake human rights assessment of its aid project agreements. Assessment should include internationally recognized minimum standards for labour rights and should be informed by positive labour development objectives.

Sustainable Human Development and Private Sector Development.

9. Private sector development projects and programs carried out with the support of Canadian official development assistance, whether managed by CIDA or sub-contracted to Canadian businesses, business associations or other organizations: Should be focused on the needs of the poorest countries and peoples; should recognize the labour sector as a significant and visible actor; should incorporate clear procedures for assessing projects in terms of workers' individual and collective rights and labour development objectives; should include provision for monitoring of adherence to the program/project criteria.

10. As recommended by the Canada 21 Council "the resources authorized for international assistance [should] be clearly and publicly distinguished from those committed to export development and domestic subsidies."

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Are there questions? Mr. Penson.

Mr. Penson: I'll ask this group the same question as I've been asking of NGOs.

Why does your group require the assistance of government? Why not continue to raise funds yourself and go out and promote your objectives without CIDA's help, for example? I've asked the question of NGOs. There are lots of ways of obtaining

[*Translation*]

et d'autres formes d'aide économique. Cette politique devrait comporter une définition claire des critères applicables aux droits de la personne, de même qu'un cadre qui détermine les réactions qui s'imposent face aux violations des droits de la personne. Le processus devrait comporter un examen parlementaire annuel des préoccupations propres à certains pays et un examen thématique des droits de la personne, de même que de l'influence positive ou négative des politiques et mesures prises par le Canada.

6. Dans le cas où des gouvernements commettent des violations flagrantes et systématiques des droits fondamentaux de la personne, on devrait supprimer ou réduire considérablement l'aide de gouvernement à gouvernement et tout autre forme d'aide économique et commerciale. Le cas échéant, des mesures devraient être adoptées, de concert avec d'autres pays, mais on ne devrait pas hésiter à prendre des mesures unilatérales au besoin.

7. Le Canada devrait envisager la possibilité d'assortir de critères de protection des droits des travailleurs les dispositions des accords qu'il conclut avec ses partenaires commerciaux, et ce, dans le cadre d'un régime général de préférence, mais on devrait prévoir également les garanties nécessaires pour empêcher l'annulation du régime si les droits des travailleurs deviennent une forme de protectionnisme déguisé.

8. L'ACDI devrait s'empresser de faire une évaluation des droits de la personne dans les pays où elle réalise des projets d'aide. Cette évaluation devrait faire intervenir les normes minimales de protection des droits des travailleurs, telles que reconnues à l'échelle internationale, et s'inspirer d'objectifs positifs de développement du secteur ouvrier.

Le developpement humain durable et le développement du secteur privé.

9. Les projets et les programmes de développement du secteur privé réalisés grâce à l'aide publique au développement, qu'ils soient dirigés par l'ACDI ou donnés en sous-traitance à des entreprises, associations commerciales ou autres organisations canadiennes, devraient être axés sur les besoins des pays et des peuples les plus pauvres; devraient reconnaître le secteur ouvrier à titre d'intervenant actif et visible; devraient comporter des processus clairs permettant d'évaluer les projets en fonction des droits individuels et collectifs des travailleurs et en fonction des objectifs de développement du secteur ouvrier; devraient comporter une disposition relative à la surveillance de l'adhésion au critère programme/projet.

10. Selon la recommandation du Conseil Canada 21, «les ressources autorisées pour l'aide internationale [devraient] se distinguer clairement et publiquement de celles engagées dans le développement des exportations et des subventions nationales.»

Le coprésident suppléant (M. Graham): Y a-t-il des questions? Monsieur Penson.

M. Penson: Je vais poser aux représentants de ce groupe-ci la question que j'ai posée aux représentants des ONG.

Pourquoi votre groupe demande-t-il l'aide du gouvernement? Pourquoi ne pas continuer à réunir des fonds vous-mêmes et à promouvoir vos objectifs sans l'aide de l'ACDI, par exemple? J'ai posé la même question aux

[*Texte*]

the same objective, which is to help people in other countries. Whether the taxpayer gives from one pocket or the other, aren't they still giving to help your particular goal of benefiting people in other countries?

[*Traduction*]

représentants des ONG. Il y a bien des façons d'atteindre le même objectif, à savoir venir en aide à la population d'autres pays. Que le contribuable tire l'argent d'une poche ou de l'autre, ne peut-on pas dire qu'il participe à la réalisation de votre objectif particulier, à savoir aider les populations des autres pays?

• 1040

Mr. Barr: Of course all four of our groups existed prior to the involvement with CIDA and we'd continue to exist if there were no involvement from CIDA, though our range of work would probably be circumscribed in the result.

The real question for the Government of Canada would be is it useful to continue employing elements of civil society and non-governmental organizations and groups reflective of the make-up of Canadian society as vectors for development assistance abroad? Does this provide added value? Is it effective? Does it create relationships that are useful for Canada and also for Canadians? My answer to all those questions is yes, it does. Not only is it valuable but it is an extraordinarily efficient way to provide development assistance as well.

M. Barr: Bien entendu nos quatre groupes existaient avant l'intervention de l'ACDI, et nous ne cesserions pas d'exister en l'absence de l'ACDI, quoique la portée de notre travail serait sans doute limitée dans le résultat.

La véritable question qui se pose pour le gouvernement du Canada est la suivante: est-il utile de continuer d'employer des éléments de la société civile et des organisations non gouvernementales, de même que des groupes qui reflètent la composition de la société canadienne, comme outils d'aide au développement à l'étranger? Cette démarche apporte-t-elle une valeur ajoutée? Est-elle efficace? Permet-elle de créer des liens utiles pour le Canada et pour les Canadiens? Je réponds oui à toutes ces questions. Non seulement c'est utile, mais c'est un moyen extraordinairement efficace d'apporter de l'aide au développement également.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Campbell wants to add to that as well.

Le coprésident suppléant (M. Graham): M. Campbell voudrait ajouter quelque chose à cela.

Mr. Campbell: Just for the record, the Canadian Centre for Policy Alternatives is an independent, non-profit research and education institute. We get no funding from the federal government. Occasionally we've done projects for some of the provincial governments. We're funded entirely from an organizational and individual membership. We are not a lobby organization so therefore we don't benefit from the hundreds of million of dollars in tax breaks to lobbyists.

M. Campbell: Je tiens à préciser que le Centre canadien de recherche en politiques de rechange est un institut indépendant, sans but lucratif, et qui fait de la recherche et une oeuvre éducative. Nous ne sommes pas financés par le gouvernement fédéral. À l'occasion, nous avons réalisé certains projets pour le compte de gouvernements provinciaux. C'est grâce à nos membres, particuliers comme organisations, que nous nous finançons entièrement. Nous ne sommes pas un organisme de lobbyistes, et par conséquent nous ne pouvons pas nous prévaloir des centaines de millions de dollars de dégrèvements fiscaux dont jouissent les lobbyistes.

Mr. Lastewka: I have two questions, Mr. Chairman.

In your earlier comments on the CEP group, you mentioned that in many countries unions are the only effective opposition to violations of human rights. I would say to you that there are many church organizations and youth organizations that would strongly disagree that unions are the only effective opposition. I think that might have been a bit strong. I think you might have meant unions and NGOs maybe, or do you believe unions are the only opposition—

M. Lastewka: Monsieur le président, j'ai deux questions à poser.

À propos du groupe de représentants du Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier, vous avez dit que dans bien des pays les syndicats constituent la seule opposition efficace aux violations des droits de la personne. Je vous répondrai qu'il existe bien des organisations, religieuses ou de jeunesse, qui seraient prêtes à soutenir que les syndicats ne sont pas la seule opposition efficace. Je trouve vos propos un peu démesurés. Vous vouliez sans doute parler des syndicats alliés aux organisations non gouvernementales peut-être, car je me demande si vous croyez vraiment que les syndicats constituent la seule opposition. . .

Mr. Barr: Well, I think what I would say to that is that what is commonly described as the social movement, popular organizations, those groups making up civil society, have among them at various times and in various degrees, depending on the situation of the country we're dealing with, champions and advocates for human rights. In some cases, I think I could say very plainly and frankly the labour movement has proved to be a quite disappointing advocate of human rights. In some cases, I think it's equally fair to say, the church and church organizations, various of them, have proved to be very disappointing advocates of human rights.

M. Barr: Je vous répondrai que ce que l'on appelle d'ordinaire le mouvement social, les organisations populaires, les groupes qui constituent la société civile, ont dans leurs rangs, suivant le moment et à des degrés divers, et selon la situation du pays, des champions et des défenseurs des droits de la personne. Dans certains cas, je pense que l'on peut dire directement et en toute franchise que le mouvement syndical s'est révélé un piètre défenseur des droits de la personne. Dans certains cas aussi, il faut cependant dire que les organisations religieuses, le clergé, à plusieurs reprises, se sont révélés de très piètres défenseurs des droits de la personne.

[*Text*]

However, from place to place and time to time, there are certainly occasions where the labour movement surfaces as the principal and foremost advocate of human rights and I would say it is certainly fair to say of other elements of civil society that there are cases where representatives from other sectors have become key and most important voices.

Mr. Lastewka: I had one more question but I think I got it answered through Charlie's question. I think that's it.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm getting worried about the degree to which your questions and Mr. Penson's questions. . .

Mr. Penson: He's coming over here.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): No, no, I think you're coming over, Mr. Penson.

Let me ask one quick question, and I'd like to address it to both groups but it really arises out of Mr. Campbell's paper. We've heard—and the papers and literature are quite full of this idea—of a problem of trying to establish a form of control over social dumping. So what you're proposing, as I understand your paper, is that we would give authority to the CITT, the Canadian International Trade Tribunal, to examine the imports of goods and apply an equivalent of an anti-dumping duty or a subsidy duty, countervailing duty on goods, which you say would contain these characteristics of being produced in jurisdictions that have substantially different labour laws or environmental laws.

I have two questions. This is going to be a unilateral determination by Canada as to what this is? How do we then deal in a world where the United States, the European Community, and other jurisdictions are going to follow the same example and prevent the importation of Canadian goods on exactly the same basis? We've had the Europeans already here, for example, telling us they don't intend to import Canadian trees from British Columbia because of the way we treat our aboriginal peoples. We've had Europeans here telling us they don't intend to import our furs because they don't like our fur-trapping practices. Canadians are not getting their goods into the world markets for exactly this type of reason.

• 1045

When we are an export-dependent country, why would we ever adopt a precedent that would enable other countries to shut off half of Canadian exports?

Mr. Campbell: The ideal situation would be either, in the North American context, a trilateral mechanism or, in the WTO context, a multilateral mechanism. That's definitely the preference. However, it's important to challenge and push the issue forward. Sometimes acting unilaterally can serve to do that.

Take, for example, the current Minister of Fisheries and his intention to go beyond what's considered by many to be the usual parameters of international law in terms of monitoring the fishery and ensuring that it's safeguarded, because of the problems of which you are well aware. You also know that many are saying he's overstepping his jurisdiction and that Canada shouldn't be doing this. I think what he's trying to do is push it forward in order to force the international community to take into consideration issues of resource sustainability and conservation.

[*Translation*]

Néanmoins, d'un endroit à l'autre et de temps en temps, le mouvement syndical s'est fait le défenseur principal et essentiel des droits de la personne, et j'ajouterais qu'il est certainement juste de dire à propos d'autres éléments de la société civile qu'il y a des cas où des représentants d'autres secteurs ont constitué des voix très éloquentes.

M. Lastewka: Je voulais poser une autre question, mais je pense en avoir obtenu la réponse grâce à une question de Charlie. C'est tout.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je me demande dans quelle mesure vos questions et celles de M. Penson. . .

M. Penson: J'y viens.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Pas tout de suite, monsieur Penson.

Permettez-moi de poser une question que j'adresse aux représentants des deux groupes, mais qui est suscitée par le document de M. Campbell. On trouve dans divers documents une allusion au problème du dumping social, pour lequel on essaie de trouver une solution. Si j'ai bien compris, vous proposez que l'on donne au Tribunal canadien du commerce extérieur le pouvoir de revoir les importations de biens et celui d'imposer ce qui correspondrait à un droit anti-dumping ou anti-subvention, un droit compensateur sur les produits fabriqués dans des endroits où seraient appliquées des lois très différentes visant les travailleurs et l'environnement.

J'ai deux questions. S'agirait-il d'une décision unilatérale de la part du Canada dans de tels cas? Comment alors réagir quand les États-Unis, la Communauté européenne, ou d'autres pays suivront cet exemple et empêcheront l'importation de biens canadiens pour les mêmes raisons? Les Européens sont déjà venus nous dire qu'ils ont l'intention de cesser d'importer des arbres canadiens de la Colombie-Britannique à cause de la façon dont nous traitons nos autochtones. Les Européens nous ont déjà signalé qu'ils ont l'intention de ne pas importer nos fourrures parce qu'ils désapprouvent la façon dont nous chassons les animaux à fourrure. Les marchés mondiaux sont fermés aux produits canadiens précisément pour des raisons semblables.

Nous sommes tributaires des exportations. Pourquoi alors créer un précédent qui pourrait constituer un prétexte permettant à d'autres pays d'interdire la moitié des exportations canadiennes?

M. Campbell: Idéalement, dans un contexte nord-américain, il faudrait un mécanisme trilatéral ou, dans le contexte de l'OMC, un mécanisme multilatéral. C'est ce qui serait tout à fait préférable. Toutefois, il est important de faire cheminer l'idée. Parfois, un geste unilatéral peut permettre d'y parvenir.

Prenez par exemple la décision de l'actuel ministre des Pêches d'aller au-delà de ce qui est admis comme paramètres courants en droit international sur le plan de la surveillance des pêches pour en garantir la sauvegarde, et ce, à cause de problèmes que nous connaissons tous. Vous savez bien que d'aucuns disent qu'il agit en dehors de ses compétences et que le Canada devrait s'abstenir de faire cela. Je pense qu'il essaie de faire cheminer l'idée pour forcer la communauté internationale à réfléchir à la question de la conservation et de la durabilité des ressources.

[*Texte*]

It would be in that spirit that you would push forward the notion of social dumping and the concept. . . We're in a situation, for example, in our price-cost structure, say in Ontario. . . I'll give you this as just one concrete example.

We have laws regarding hazardous chemicals in the workplace and thresholds for hazardous chemicals in the workplace. We say that employers need to maintain those standards. The implementation of those standards might involve a cost. Employers might not like that cost, but it's part of the regulatory framework of the jurisdiction of Ontario that they will abide by those laws.

I'm using this as an example specifically because there are proposals to lower the thresholds on hazardous chemical exposure limits. There's a great resistance to that by those who say it's going to impose an additional cost and that they can relocate to Tennessee and externalize the cost. So they no longer have to pay the cost. The cost is still there, but it is paid by the workers in the workplaces in Tennessee, the health system, and so forth.

Under NAFTA, and under the regime that's in place now, it's much easier for them to do that. So what we're talking about are measures to protect the integrity of a cost-price structure and the full accounting of those costs. That's really one of the things you're trying to get at with the notion of social dumping.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I don't know if you want to add to that. My question is not so much the desire to do it. That is easily understood. The question is how we can prevent everybody from doing it to us, so we're locked into our box.

Mr. Campbell: I don't think we have anything to worry about as long as our standards are off. I really don't.

Mr. Barr: Added to the fact that we've come at this relationship with standards that are pretty high and we need at the same time to avoid the charges that frank protectionism isn't the motive for unilateral action, we need to be able to apply to ourselves the same criteria as we apply to others.

Having said that, it's very clear that multilateralism is probably the most promising path here. In order for standards to be usefully and effectively applied, it's really very important that they will be broadly accepted and clearly understood and that—for example, in the case of the ILO conventions we were talking about—there will be some practice of implementation.

• 1050

The other thing is that there's a difference between working at standards at the level of basic application and working at standards at the level of promotion.

So development assistance, for example, could easily be provided to promote desirable objectives. But that would be quite different from screening beneficiary countries, projects, or programs for basic compliance with labour and human rights standards.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you. That's very helpful.

[*Traduction*]

C'est dans cet esprit que nous voudrions faire reconnaître la notion de dumping social et celle. . . Prenez par exemple notre structure prix/coût en Ontario. . . Permettez-moi de vous donner un exemple concret.

Nous nous sommes dotés de lois concernant les produits chimiques dangereux en milieu de travail et nous avons fixé des seuils. Nous avons déclaré que les employeurs doivent respecter certaines normes. Le respect de ces normes peut signifier un coût supplémentaire. Même si cela contrarie les employeurs, cela figure néanmoins dans la réglementation de la province de l'Ontario, et les employeurs doivent s'y soumettre.

Si j'ai choisi cet exemple, c'est qu'on propose de rabaisser les seuils de tolérance des produits chimiques. On rencontre à cet égard une opposition féroce de la part de ceux qui disent que cela va faire grimper les coûts et que, le cas échéant, les entreprises iront s'établir au Tennessee, exportant ainsi ce coût supplémentaire. L'employeur n'a plus à l'assumer, mais le coût est toujours là, car il doit être assumé par les travailleurs du Tennessee, le régime de santé de cet État-là, etc.

L'ALÉNA, le régime actuel, rend les choses plus faciles à cet égard. Nous préconisons donc des mesures pour protéger l'intégrité de la structure coût/prix et pour demander des comptes quant à ces coûts. Voilà donc les objectifs visés quand on veut faire valoir la notion de dumping social.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je ne sais pas si vous avez quelque chose à ajouter. Je n'ergote pas sur le bien-fondé de cette notion. On la comprend facilement. Je me demande comment on peut empêcher quiconque de prendre les mêmes dispositions à notre endroit pour nous lier les mains.

M. Campbell: Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit à craindre, dans la mesure où nos normes ne sont pas en cause.

M. Barr: N'oubliez pas que d'entrée de jeu nous avions des normes assez exigeantes, mais en même temps il s'agit de ne pas être accusés de protectionnisme sous couvert d'action unilatérale. Il faut que nous respections nous-mêmes les critères que nous appliquons aux autres.

Cela dit, il est très clair que c'est la voie multilatérale qui est sans doute la plus prometteuse. Poúr appliquer les normes de façon utile et efficace, il est très important qu'elles soient reconnues généralement, clairement comprises, et que, pour revenir à l'exemple des conventions de l'OIT dont nous parlions, elles comportent une méthode d'application.

Par ailleurs, il faut comprendre qu'il y a une différence entre la promotion des normes au niveau d'une simple application et la promotion de normes plus exigeantes.

L'aide au développement, par exemple, pourrait très bien servir à promouvoir des objectifs souhaitables, mais cela se concrétiserait de façon très différente et ne se bornerait pas à l'examen des pays bénéficiaires, des projets ou des programmes du point de vue du respect des normes concernant les travailleurs et les droits de la personne.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Votre réponse est très utile.

[*Text*]

I'm sorry, but I have to draw this section to a close. Thank you very much for your presentation. I appreciate the fact that it was short.

We are not writing our report until October, so if you have any additional observations you'd like to make or feel something has come up in the world community that we should be aware of and that would bear on your presentation, please write us. We'll make sure it gets into the report process.

Thank you very much for taking your time to come and talk to us this morning.

We'll just take a quick three-minute break since we're running behind, and then we'll have the next group.

• 1051

[*Translation*]

Excusez-moi, mais je dois mettre un terme à notre échange. Merci d'être venus. Je vous remercie d'avoir été brefs.

Nous ne rédigerons pas notre rapport avant le mois d'octobre, de sorte que si vous avez d'autres remarques à faire ou si des éléments nouveaux sont portés à votre attention et que vous voulez nous les signaler, vous êtes invités à nous écrire. Nous verrons à en tenir compte lors de la rédaction du rapport.

Merci beaucoup d'être venus nous parler ce matin.

Puisque nous sommes en retard, nous nous bornerons à faire une pause de trois minutes avant d'entendre les représentants du groupe suivant.

• 1055

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Good morning. I apologize for starting a bit late this morning.

We have with us a group from CARE Canada, the Canadian Hunger Foundation, and World Vision.

I'm sure you know what the committee is trying to do. We're trying to ensure that future Canadian foreign policy recognizes the changes that are taking place in the world and also Canadian values and how we should place those values in a Canadian foreign policy that recognizes the global reality of a much more integrated world than any one we have lived in up until now.

We are very appreciative of your coming this morning to give us the benefit of your experience.

• 1100

I had thought I would start with CARE Canada, but if the groups have had a discussion among themselves and have another preference, that's fine. I would start with CARE Canada, then go to World Vision, and then to the Canadian Hunger Foundation.

Please keep your presentations to around 10 minutes each. That will leave us time for questions. I think you'll find the most interesting part is when we get to our questions and begin probing a bit.

I'll start with Mr. Watson of CARE Canada.

Mr. A. John Watson (Executive Director, CARE Canada): Thank you, Mr. Chairman. I would like to start with summarizing to some extent where these comments are coming from.

What is CARE Canada? First, we are a fund-raising organization. We do have a constituency of 90,000 Canadians who contribute involuntary taxation, if you like, to our organization for many millions of dollars per year.

We're also an operational agency. That means we actually run projects overseas mainly in the Third World. We're active in the development sector. We do projects in water, the environment, and small enterprise. Of course we've been subject to the cut-backs that have occurred in this sector over the last few years.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous demande de m'excuser de commencer un peu en retard.

Nous accueillons ce matin des représentants de Care Canada, de la Fondation canadienne contre la faim et de Vision Mondiale.

Vous savez certainement ce que le comité tente de faire. Nous voulons que la politique étrangère canadienne tienne compte à l'avenir des changements qui interviennent dans le monde et aussi des valeurs canadiennes; nous cherchons également à savoir de quelle façon intégrer ces valeurs dans une politique étrangère canadienne qui reflète la réalité mondiale, c'est-à-dire le phénomène de mondialisation sans précédent auquel nous assistons.

Nous vous sommes très reconnaissants d'être venus ce matin nous faire partager votre expérience.

J'avais pensé commencer par CARE Canada mais si vous en avez discuté entre vous et que vous préférez procéder autrement, c'est très bien. Je commencerai par CARE Canada, pour passer ensuite à World Vision et après à la Fondation canadienne contre la faim.

Je vous demanderai de limiter vos exposés à environ 10 minutes chacun de façon à ce qu'il nous reste du temps pour les questions. Vous allez voir que le moment le plus intéressant est celui où nous en arrivons aux questions et où nous commençons à creuser un peu.

Je donne la parole à M. Watson de CARE Canada.

M. A John Watson (directeur exécutif, CARE Canada): Merci, monsieur le président. Tout d'abord, je voudrais très rapidement replacer nos commentaires dans leur contexte.

Qu'est-ce que CARE Canada? Avant tout, une organisation de levée de fonds. Nous regroupons 90 000 Canadiens qui versent en quelque sorte des impôts volontaires à notre organisation à raison de plusieurs millions de dollars par an.

Nous sommes aussi un organisme opérationnel en ce sens que nous dirigeons des projets à l'étranger, surtout dans le Tiers monde. Nous sommes très actifs dans le secteur du développement, particulièrement en ce qui touche l'eau, l'environnement et les petites entreprises. Naturellement, nous avons été victimes des compressions qui ont frappé ce secteur au cours des dernières années.

[*Texte*]

We're also heavily active in the emergency sector. We have major programs in such places as Rwanda, the Balkans, and Somalia. In that sector we're facing the opposite phenomenon of exploding needs and operations.

As an organization we do make a commitment to stay in for the long term when we get involved in these emergency works. I think that's one of the reasons why we're a preferred partner for the UN agencies. When they want to get work done in the field they often contract CARE to do it. In fact, approximately half of our total resources last year of $130,000 come in via the UN system on work we're doing with the UN.

When we discussed producing a document for the foreign policy review, we had to make a choice. We made the choice of using our unique experience as an organization to raise issues of process, structure, information, and implementation. It's not that we think high-minded goals shouldn't be dealt with in this process, but we think, in terms of our contribution, that clear-headed thinking about systems and structures is an important underpinning as to how high-minded goals are interpreted.

We note that the context we're working in has two key factors we have to deal with in carrying on our work. One is the obvious financial pressure that exists not only in Canada with the deficit, but in most donor countries. The second one is the result of the end of the Cold War and the explosion this has had in the emergency context in the Third World, especially the requests for humanitarian intervention.

It's our strong belief that there's a restructuring required in key elements of our aid delivery mechanisms in order to deal with this new context. I want to deal with three avenues through which Canadians implement their foreign policy. I'll make some comments on each one.

The first is the traditional NGO program. The second concerns the multilateral agencies that receive support from Canada. The third one is how we pursue our humanitarian efforts.

It's our belief there's a restructuring called for in the CIDA-NGO relationship. Basically this structure has been developed during an era of big budgets. The structure itself and the habits that go along with it are, to some extent, inappropriate for what we're facing in the 1990s.

To give you some examples, CIDA is currently funding over 500 organizations per year in their work overseas. There are no fewer than 17 windows, programs, or sector funds through which NGOs can receive funds. This is not counting the bilateral desks.

The responsive program that allows NGOs to assign resources according to their own priorities is actually long gone. There's very little of a discretionary fund left in CIDA-NGO relations. It has basically become an entitlement program in which NGOs get a little bit more or a little bit less than the funding they got the previous year.

[*Traduction*]

Nous sommes aussi très actifs dans le domaine de l'aide d'urgence. Nous avons d'importants programmes en place au Ruanda, dans les Balkans et en Somalie. Dans ce secteur, c'est l'inverse, les opérations et les besoins sont en pleine expansion.

Notre organisation s'engage à rester sur place pendant une longue période lorsqu'elle participe ainsi à des activités d'aide d'urgence. Je pense que c'est l'une des raisons pour lesquelles les organismes des Nations unies aiment à faire appel à nous. Lorsqu'il y a du travail à effectuer sur le terrain, c'est souvent à CARE que les Nations unies confient le contrat. En fait, environ la moitié de nos ressources totales de 130 000$ l'année dernière nous venaient du réseau des Nations unies pour des activités que nous effectuons avec les Nations unies.

Lorsque nous avons commencé à envisager de préparer un document pour l'examen de politique étrangère, nous avons dû faire un choix. Nous avons décidé de nous servir de l'expérience unique de notre organisation pour soulever des problèmes de processus, de structure, d'information et de mise en oeuvre. Non pas parce que nous estimons que les grands objectifs ne doivent pas entrer en ligne de compte mais parce que nous croyons qu'il est important d'avoir une vision claire des systèmes et des structures sur laquelle s'appuyer pour réfléchir aux grands objectifs.

Dans le contexte où nous travaillons, nous voyons qu'il y a deux facteurs clés à prendre en compte. D'une part, les pressions financières évidentes qui existent non seulement au Canada avec le déficit mais aussi dans la plupart des pays donateurs. Deuxièmement, les conséquences de la fin de la guerre froide et l'explosion qu'elle a provoquée dans le domaine de l'aide d'urgence dans le Tiers monde, particulièrement en ce qui concerne les demandes d'intervention humanitaire.

Nous sommes convaincus qu'il est essentiel de restructurer les principaux éléments de nos mécanismes d'aide pour les adapter à ce nouveau contexte. Je voudrais parler des trois axes selon lesquels le Canada peut mettre en oeuvre sa politique étrangère. Je ferai quelques observations sur chacun.

Il y a tout d'abord le programme traditionnel des ONG. Viennent ensuite les organismes multilatéraux bénéficiant de l'aide du Canada et en troisième lieu, nos efforts humanitaires.

À notre avis, il faut restructurer les relations entre l'ACDI et les ONG. La structure existante a été établie à une époque de prospérité financière et la structure elle-même et les habitudes qui y sont associées ne conviennent plus vraiment à la situation des années quatre-vingt-dix.

Pour vous donner des exemples, l'ACDI finance actuellement les activités à l'étranger de plus de 500 organisations par an. Il n'y a pas moins de 17 fenêtres, programmes ou fonds sectoriels par le biais desquels les ONG peuvent recevoir des fonds. Et je ne compte pas les bureaux bilatéraux.

Le programme qui permettait aux ONG d'affecter les ressources selon leurs propres priorités a disparu depuis longtemps. Il ne reste pratiquement plus aucune souplesse dans les relations financières entre l'ACDI et les ONG. Il n'y a plus que de grands programmes dans lesquels les ONG reçoivent un peu plus ou un peu moins que l'année précédente.

[*Text*] [*Translation*]

• 1105

It often places NGOs as well in a difficult position, particularly with regard to CIDA funding through sectoral and regional consortia. These are situations in which NGOs literally give out money to themselves, and again we do not feel this is a healthy situation.

De ce fait, les ONG se trouvent souvent dans une situation délicate, particulièrement en ce qui a trait aux fonds de l'ACDI qui passent par les consortiums sectoriels et régionaux. Dans ces cas-là, les ONG se donnent littéralement de l'argent à elles-mêmes, et la situation ne nous paraît pas saine.

Our recommendations for reform of the NGO program would revolve around the creation of an arm's length agency that would allocate resources to NGOs on the basis of transparent criteria and juried assessment involving both experts and members of the general public. The important thing is that the juries should not be involved in any way in the contracts that come out of this process. There should be no core funding, no entitlement to NGOs simply because they received funding the year before.

Nous formulons plusieurs recommandations pour modifier le programme des ONG, notamment la création d'un organisme indépendant qui attribuerait des ressources aux ONG en fonction de critères transparents et d'une évaluation effectuée par des jurys composés à la fois d'experts et de membres du grand public. L'important est que les jurés n'aient absolument aucun intérêt dans les contrats issus de ce processus. Il ne devrait pas y avoir de financement de base, et les ONG ne devraient pas avoir systématiquement droit à des fonds simplement parce qu'elles en ont reçu l'année précédente.

All resources that are allocated to NGOs should be won through a demonstration of the quality of their projects and the cost-effectiveness of their operations.

Les ONG n'obtiendraient des ressources qu'en fonction de la qualité de leurs projets et de la rentabilité de leurs opérations.

Moving on to the multilateral area, by multilaterals we're talking about two main constellations of agencies. One is the international financial institutions such as the World Bank and the regional development banks. The other main one is the UN family of agencies—UNICEF, UNHCR, World Food Program, etc. CIDA annually puts over $900 million into these avenues. That's more than twice the resources that are allocated to the traditional NGO channel.

Je passe maintenant au secteur multilatéral, c'est-à-dire à deux grandes constellations d'organismes. Il y a, d'une part, les institutions financières internationales comme la Banque mondiale et les banques de développement régional. D'autre part, les organismes de la famille des Nations unies—l'UNICEF, le HCR, le Programme alimentaire mondial, etc. L'ACDI verse plus de 900 millions de dollars chaque année à cet ensemble d'organisations. Cela représente plus du double des ressources allouées aux ONG selon la voie traditionnelle.

Canada is now a member of more social, political, and economic organizations than any other industrialized country, despite our size. Curiously, while there's a recognition in Canada of the role of NGOs in both development and emergency relief and the role of the private sector in general in these areas, there is no policy on integrating Canadian organizations with this Canadian resource flow to multilateral agencies. In fact, there is no coherent policy document that exists either for the international financial institutions or for the UN system.

Le Canada, malgré sa taille, est le pays industrialisé qui fait partie du plus grand nombre d'organisations sociales, politiques et économiques. Curieusement, bien que l'on reconnaisse le rôle des ONG en matière de développement et aussi d'aide humanitaire et le rôle du secteur privé en général dans ces domaines, il n'existe aucune politique visant à intégrer les organisations canadiennes à ce flot de ressources allant aux organismes multilatéraux. En fait, il n'y a pas de politique cohérente qui définisse nos rapports avec les institutions financières internationales, et le réseau des Nations unies.

Why this is so, I think, revolves around the division of authority within the government in terms of dealing with these agencies, and I'll give you an indication of how it currently works.

D'après moi, cela est dû à la façon dont les pouvoirs sont répartis au sein du gouvernement pour ce qui est des relations avec ces organismes et je vais essayer de vous expliquer comment le système fonctionne actuellement.

The current system for IFIs involves the Department of Finance being the lead agency both for funds earmarked for development and for those not earmarked for development. But when it comes to designing special trust funds that are used to develop the project proposals, that responsibility falls to CIDA. For regional development banks CIDA is responsible. Yet Foreign Affairs is responsible for the liaison office that deals with these agencies in Washington.

Pour les institutions financières internationales, c'est le ministère des Finances qui prend l'essentiel des décisions aussi bien pour les fonds réservés au développement que pour les autres. Mais lorsqu'il s'agit de mettre sur pied des fonds de fiducie spéciaux destinés à élaborer des propositions de projets, c'est l'ACDI qui est responsable. C'est aussi l'ACDI qui est responsable pour les banques de développement régional mais c'est le ministère des Affaires étrangères qui s'occupe du bureau de liaison avec ces organismes à Washington.

The Canadian executive directors that are assigned to the IFIs report to their lead department and they receive policy direction from that department, but they're in fact bank employees and as bank employees they also represent countries other than Canada.

Les directeurs exécutifs canadiens affectés aux IFI font rapport au ministère responsable et c'est lui qui leur donne ses instructions en matière de politique mais ce sont en fait des employés des banques et en tant que tels, ils représentent aussi d'autres pays.

[*Texte*]

Now, overseeing all of this there is supposed to be an interdepartmental committee on external relations with developing countries that is made up of senior officials from all these departments, but that committee, as far as we know, has not met for the entire decade of the 1980s. So there is a problem with dispersement of responsibility.

Our recommendations in this field revolve around the development of a strategic plan for Canadian resource flows into the IFIs and the United Nations agencies. This plan should include a clearly delineated role for Canadian NGOs and private sector firms and our representatives should be promoting this particular role.

There should be an increase of resources, particularly personnel, devoted to the assessment of multilateral performance and intelligence gathering. Most important, a portion of the annual allocation that Canada gives to the multilaterals should be set aside to leverage Canadian participation in these institutions. I can give you some examples of that.

There should be some co-financing funds available so Canadian organizations can make proposals and stand a chance of receiving contracts through the multilaterals. We have the lowest co-financing rate of any of the OECD countries.

• 1110

There should be more trust funds established to develop projects that fall within the Canadian government strategy. There should be a program of secondments that allows NGOs and private sectors to place people in these key institutions. Finally, there should be leverage funds associated with UN projects; for instance, funds that would allow us to pay for Canadians who are associated with UN project work.

The final area I want to look at is our response to the humanitarian crisis. This, as I said, is a phenomenon of the end of the Cold War. During the Cold War peacekeeping was essentially a stand-alone military operation. If you think of our involvement in Cyprus or the Golan Heights, it was essentially a forces operation with no involvement of outside agencies.

But now virtually every peacekeeping intervention is done in support of humanitarian relief. That's a much more complicated situation, which requires coordination and the proper division of labour among the three actors involved in humanitarian relief—the United Nations and its agencies, on the one hand; the forces themselves; and the humanitarian agencies that do much of the direct delivery.

There is a need for an analysis of the costs and benefits associated with all three of these routes. I recognize that this is a difficult challenge.

Given some of the setbacks in Somalia and the Balkans, there may be a tendency for people to want to walk away from these interventions. But I don't think that's an option for Canada. If we don't deal with these issues, we're simply going to have to deal with them in the form of increased refugee flows and long-term environmental degradation.

[*Traduction*]

Il existe en principe un comité interministériel sur les relations extérieures avec les pays en développement composés de hauts fonctionnaires de tous ces ministères pour superviser tout cela mais, d'après ce que nous savons, ce comité ne s'est jamais réuni pendant toute la décennie des années 80. Les responsabilités sont donc beaucoup trop éparpillées.

Nous recommandons dans ce domaine l'établissement d'un plan stratégique de répartition des ressources canadiennes destinées aux IFI et aux organismes des Nations unies. Ce plan doit comprendre une description claire du rôle des ONG canadiennes et des entreprises du secteur privé et nos représentants devraient en faire la promotion.

Il faudrait augmenter les ressources, surtout en personnel, consacrées à l'évaluation des activités des organisations multilatérales et au recueil d'informations. Il faudrait surtout qu'une partie de la somme versée annuellement par le Canada aux organismes multilatéraux soit utilisée pour favoriser la participation canadienne dans ces institutions. Je peux vous donner quelques exemples.

Il faudrait prévoir des fonds de cofinancement pour permettre aux organisations canadiennes de présenter des propositions et d'avoir une chance de recevoir des contrats des organismes multilatéraux. De tous les pays de l'OCDE, c'est au Canada que le taux de cofinancement est le plus bas.

De nouveaux fonds de fiducie devraient être établis pour élaborer des projets correpondants à la stratégie du gouvernement Canadien. Il devrait y avoir un programme de détachement de personnel qui permettrait aux ONGs et au secteur privé de placer des gens dans ces grandes institutions. Enfin, il serait bon de prévoir des fonds spéciaux pour les projets des Nations unies, des fonds qui nous permettraient de payer les Canadiens qui participent à des projets des Nations unies.

Je voudrais enfin aborder la question de nos activités d'intervention humanitaire. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ce phénomène est lié à la fin de la guerre froide. Pendant celle-ci, le maintien de la paix se bornait à une opération militaire indépendante. Que ce soit à Chypre ou sur les hauteurs du Golan, il s'agissait essentiellement d'une opération militaire sans participation d'organismes extérieurs.

Mais maintenant, presque toutes les opérations de maintien de la paix sont associées à l'aide humanitaire. La situtation est beaucoup plus complexe et exige de la coordination et une répartition adéquate des tâches entre les trois grands acteurs participants à l'action humanitaire—les Nations unies et ses organismes, d'une part, les forces armées elle-mêmes, et les organismes humanitaires qui assurent la majeure partie de l'aide directe.

Il faut analyser les coûts et les avantages de chacune des trois formules. J'admets que c'est un défi difficile.

Étant donné les difficultés rencontrées en Somalie et dans les Balkans, on peut avoir tendance à vouloir rester à l'écart de ses interventions. Mais je ne crois pas que ce soit une option pour le Canada. Si nous ne réglons pas ces questions, il nous faudra faire face à des flots de réfugiées et à la dégradation de l'environnement à long terme.

[*Text*]

To us, it is clear that there should be a division of labour along the following lines in humanitarian interventions.

The UN and its agencies should concentrate on coordination and diplomacy and the negotiation of national reconciliation down to the lower level of negotiation associated with establishing corridors of peace through which food aid can flow within war zones. The UN should regulate the implementing agencies, and it should develop an international mandate for intervention.

The forces should concentrate on what they know best, which is security issues. They should get better at establishing and maintaining safe havens, at convoy protection, at the retraining of ex-combatants, at de-mining, and at small arms reduction programs.

The humanitarian agencies should concentrate on what they do best, which is the direct delivery of humanitarian aid.

This perhaps seems self-evident, but in fact these days it is less so. With the end of the Cold War, the military in particular is casting around for a new role. We feel strongly that direct involvement in humanitarian delivery is not that role. The reason is one of expense. The military corporate culture, concentrating on self-containment and isolation from the local circumstances, is extremely expensive.

I can give you examples of that in terms of the amount of food moved. Last year in Kenya alone we moved 140,000 metric tonnes of food to feed a million people. That took place strictly through the use of local trucking. I doubt whether all of the Hercules assignments that the Canadian forces made last year moved more than 1,000 metric tonnes of food.

Our recommendations in this last area would include a program of secondments so that military staff could get to know the NGO context and corporate culture and, vice versa, that NGOs could understand better how the military works from the inside. There should be NGO briefings for peacekeepers before they're assigned. After all, the NGOs are in these contexts before the arrival of the troops. They work closer with the local people and they stay after the peacekeeping mission ends.

There should also be an annual review of Canadian resources going into humanitarian interventions. This is particularly important for people in your position who are trying to monitor and form the foreign policy of Canada. There is currently no one document that gives an overview of all the resources we're putting into these various channels.

Finally, our last recommendation is that there should be regional fora established to get the military, the UN people, and the humanitarian people around a table to discuss sensible interventions.

• 1115

I see Bob Miller sitting next to you. He has done some some very interesting pilot work in hosting meetings of this sort, which I think were extremely fruitful. But it is not a mandate that any official organization has picked up and regularized.

[*Translation*]

Voici comment les tâches devraient être réparties, d'après nous, dans les opérations humanitaires.

Les Nations unies et ses organismes devraient se concentrer sur la coordonnation, la diplomatie et les négociations en vue d'une réconciliation nationale jusqu'au pallier de négociation les plus bas concernant l'établissement de couloirs de paix pour permettre l'acheminement de l'aide alimentaire dans les zones de guerre. Les Nations unies devraient réglementer les organismes de mise en oeuvre et établir un mandat international d'intervention.

Les forces armée devrait se concentrer sur ce qu'elles font le mieux. Elle se spécialiserait dans l'établissement et le maintien de zones de refuge, la protection des convois, le recyclage des combattants, le déminage, et les programmes de réduction des armes légères.

Les organismes humanitaires devraient se concentrer sur ce qu'ils font le mieux, c'est à dire la fourniture directe d'aide humanitaire.

Tout cela semble aller de soi mais ce n'est pas vraiment le cas actuellement. Avec la fin de la guerre froide, l'armée, en particulier, se cherche un rôle. Il est clair pour nous que ce rôle ne se trouve pas dans une participation directe à l'action humanitaire. Premièrement, en raison des coûts. La culture militaire, axée sur l'autonomie et l'isolement par rapport aux circonstances locales est extrêmement onéreuse.

À titre d'exemple, je peux vous parler de la quantité de nourriture acheminée l'année dernière, au Kenya seulement, nous avons transporté 140 000 tonnes de produits alimentaires pour nourrir 1 million de personnes. Cela s'est fait en utilisant uniquement les camions locaux. Or, avec tous les Hercules qu'elles ont utilisés l'année dernière, je ne crois pas que les forces canadiennes aient transporté plus de 1 000 tonnes de denrées alimentaires.

Dans ce dernier domaine, nous proposerions un programme de détachement de personnel afin que les militaires apprennent à connaître le contexte et la culture des ONGs et, vice versa, que les membres des ONGs puissent se rendre compte, de l'intérieur, du mode de fonctionnement militaire. Il devrait y avoir des séances d'information avec les ONGs pour les Casques bleus sur le point de partir. Après tout, les ONGs sont sur place avant l'arrivée des troupes, elles travaillent en relation étroite avec la population locale et elles restent sur place après la fin de la mission de maintien de la paix.

Il faudrait également effectuer un examen annuel des ressources canadiennes consacrées aux interventions humanitaires. C'est particulièrement important pour des personnes comme vous qui essaient de surveiller et de déterminer la politique étrangère canadienne. Il n'y a actuellement aucun document donnant une vue d'ensemble de toutes les ressources consacrées à ces différents groupes.

Enfin, et c'est notre dernière recommandation, il faudrait établir des forums régionaux pour réunir autour d'une table des représentants de l'armée, des Nations unies et des organismes humanitaires, pour discuter des meilleures formules d'intervention.

Je vois que Bob Miller est assis à côté de vous. Il a fait un travail pilote très intéressant en organisant des réunions de ce genre, que j'ai trouvées très utiles. Mais aucune organisation officielle n'a repris cette idée et ne l'a mise en oeuvre.

[*Texte*]

That's our presentation, Mr. Chairman. We have extra copies if people require them. Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Watson. Your executive summary is very helpful as a backup to your presentation.

Perhaps we could next go to World Vision. I notice that there are four people here. I presume that there will be a principal presenter and then the others will be available to answer questions.

Mr. J. Don Scott (President, World Vision Canada): I'll be presenting.

We in World Vision Canada welcome this opportunity to participate in this commission, Mr. Chairman and members of the committee. We're very pleased that we can be here.

With me are my colleagues Linda Tripp, our vice-president for international and government relations; Fatuma Hashi, from our Africa regional office, whose task is to lead the gender policy and government relations in World Vision Africa; and Michael Messenger, one of our policy associates. Both Fatuma and Linda will join me in making this opening statement.

First let me say that World Vision Canada is an international Christian humanitarian organization that is working in relief and development in 90 countries around the world. We've been involved in this work now for 44 years. Our focus is basically, in the short term and the long term, the needs of children.

My own experience covers some 30 years. I know that I don't look that old. I've worked in Africa, Asia, and Latin America, have lived with the people who have suffered in this world, and have visited many of the war-torn areas. I've seen firsthand the negative as well as the positive impacts that foreign policy can have on people in local situations internationally.

Here in Canada, World Vision has 350,000 ordinary Canadians who support our worldwide work by sharing their financial resources regularly. They have demonstrated a deep commitment to the needs of the poor. They are Canadian individuals, ordinary people who pay their mortgages and live on their salaries and who are struggling to meet their own needs. There are also schools and churches and businesses of all cultural and religious backgrounds. We believe they should be listened to, so we're here to speak on their behalf and also on behalf of the poor.

We have three key themes that we want to emphasize. These themes are based on our experience.

The first is that Canada's foreign policy should be developed within a framework that is clearly based on values. These should be explicit and should help to focus decisions on policy in consultation with other groups, other NGOs. We have developed a set of core values for Canadian foreign policy, which we urge this committee to accept.

[*Traduction*]

Voilà qui termine notre exposé, monsieur le président. Nous avons des exemplaires supplémentaires pour ceux qui en auraient besoin. Merci beaucoup.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Watson. Votre note de synthèse nous aide beaucoup à mieux comprendre votre exposé.

Nous pourrions passer maintenant à Vision Mondiale. Je vois qu'il y a quatre personnes là. Je suppose que l'un d'entre vous va présenter l'exposé et que les autres pourront aussi répondre aux questions.

M. J. Don Scott (président, Vision Mondiale Canada): C'est moi qui vais présenter l'exposé.

Nous sommes heureux, à Vision Mondiale Canada, d'avoir l'occasion de participer aux travaux de ce comité, monsieur le président et mesdames et messieurs les membres du comité. Nous sommes très heureux d'être ici.

Je suis accompagné par mes collègues Linda Tripp, vice-présidente des relations internationales et gouvernementales, Fatuma Hashi, de notre bureau régional africain et responsable des relations gouvernementales et de la politique sur l'égalité des sexes à Vision Mondiale Afrique et Michael Messenger, l'un de nos associés. Fatuma et Linda vont se joindre à moi pour présenter notre déclaration d'ouverture.

Sachez tout d'abord que Vision Mondiale Canada est une organisation humanitaire chrétienne internationale qui a des activités d'aide et de développement dans 90 pays. Nous travaillons dans ce domaine depuis 44 ans. Nous nous concentrons essentiellement sur les besoins des enfants, à court et à long terme.

J'ai moi-même une expérience d'une trentaine d'années. Je sais que je n'ai pas l'air si vieux. J'ai travaillé en Afrique, en Asie et en Amérique latine, j'ai vécu avec des personnes qui ont beaucoup souffert et j'ai visité beaucoup de régions déchirées par la guerre. J'ai vu de très près les répercussions négatives et positives que peuvent avoir les politiques étrangères sur les populations locales des différents pays.

Ici au Canada, Vision Mondiale regroupe 350 000 Canadiens qui soutiennent l'organisation dans son oeuvre internationale en y contribuant régulièrement. Ils ont montré qu'ils étaient déterminés à soulager la pauvreté. Ce sont de simples canadiens, des gens ordinaires qui paient leur hypothèque, vivent de leurs salaires, et luttent pour subvenir à leurs propres besoins. Il y a également des écoles, des églises et des entreprises de tous les milieux culturels et religieux. Nous pensons qu'il faut les écouter et c'est pour cela que nous sommes ici pour parler en leur nom et aussi au nom des pauvres.

Nous voulons insister particulièrement sur trois grands thèmes qui sont fondés sur notre expérience.

Tout d'abord, la politique étrangère canadienne devrait être établie selon un cadre axé sur les valeurs. Celles-ci devraient être explicites et permettraient de mieux cibler les orientations prises en consultation avec d'autres groupes, d'autres ONG. Nous avons établi une série de valeurs fondamentales pour la politique étrangère canadienne que nous demandons instamment à ce comité d'accepter.

[*Text*]

Secondly, Canada must maintain a strong commitment to relief and development funding within a sustainable development context. Despite economic difficulties here at home, Canada cannot afford to abdicate its leadership in humanitarian aid. Our international identity and integrity as a nation are at stake.

Thirdly, in its official development assistance funding, Canada should keep as its focus the needs of the poorest countries in the world and, within those countries, the poorest and most vulnerable people: women and children, particularly the girl child. We have a moral obligation to use our aid funds to assist the poorest of the poor. It would be unconscionable for Canada to ignore the plight of the poor in its foreign policy. We must not abandon the women and children who struggle to survive.

Members of the committee, it's our pleasure to have with us, as part of our delegation, Fatuma Omar Hashi, of the World Vision Africa regional office in Harare, Zimbabwe. Fatuma has a broad experience in Africa and is an advocate for women and children's issues. She is from Somalia, where she was a lawyer, a member of Parliament, and a chairperson for the Somali Women's Organization. She has worked as a consultant on gender policy research for the World Bank. Besides this background, Fatuma is a lawyer. She understands the plight of the poor because she has been a refugee. She and her family had to flee from Somalia where she saw her home country destroyed by famine and war. I've asked Fatuma to also make a statement to this committee today.

[*Translation*]

Deuxièmement, le Canada doit maintenir son engagement et continuer à financer l'aide et le développement dans un contexte de développement durable. En dépit de ses difficultés économiques, le Canada ne peut abdiquer son rôle de premier plan dans le domaine de l'aide humanitaire. C'est notre identité internationale et notre intégrité nationale qui sont en jeu.

Troisièmement, dans le financement de l'aide publique au développement, le Canada devrait cibler les pays les plus pauvres du monde et, dans ces pays, les personnes les plus pauvres et les plus vulnérables: les femmes et les enfants et surtout les filles. Nous avons l'obligation morale d'utiliser nos fonds d'aide pour soulager les plus pauvres d'entre les pauvres. Le Canada ne peut ignorer le dénuement des pauvres dans sa politique étrangère, ce serait déraisonnable. Nous ne pouvons pas abandonner les femmes et les enfants qui luttent pour survivre.

Nous avons le plaisir d'avoir aujourd'hui dans notre délégation, M^me^ Fatuma Omar Hashi, du bureau régional de Vision Mondiale Afrique à Harare, au Zimbabwe. Fatuma a une grande expérience de l'Afrique et défend surtout les intérêts des femmes et des enfants. Elle vient de Somalie où elle était avocate, députée, et présidente de l'Organisation des femmes somaliennes. Elle a travaillé comme consultante sur la recherche au sujet de la politique sur l'égalité des sexes à la Banque mondiale. De plus, Fatuma est avocate. Elle comprend les terribles difficultés des pauvres parce qu'elle a été réfugiée. Avec sa famille, elle a dû fuir la Somalie, son pays d'origine, qu'elle a vu détruit par la famine et la guerre. Je lui ai demandé de présenter une déclaration devant le comité aujourd'hui.

• 1120

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Fatuma, it's perhaps unfortunate that Mr. Scott laid so much emphasis on your being a lawyer. Those of us who are lawyers around this table often find that's used more as a term of opprobrium here than of approval. But I'm sure you will expand upon that and take us to new heights. We're glad to have here, and thank you very much for coming.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Fatuma, il est peut-être dommage que monsieur Scott ait tellement insisté sur le fait que vous êtes avocate. Comme le savent les avocats qui se trouvent autour de cette table, c'est un terme qui est parfois plutôt péjoratif. Mais je suis sûr qu'à partir de cette base, vous allez nous emmener vers de nouveaux sommets. Nous sommes heureux de vous accueillir ici et nous vous remercions d'être venue.

Ms Fatuma Omar Hashi (Director of Gender Policy and Government Relations, World Vision Africa): I know what it's like to live in a society in which women are not valued, where conflict and war have replaced peace and justice, and the words "poverty" and "desperation" have replaced "human dignity" and "hope".

Mme Fatuma Omar Hashi (directrice, Relations gouvernementales et politiques d'égalité des sexes, Vision Mondiale Afrique): Je sais ce que c'est que de vivre dans une société où l'on n'accorde aucune valeur aux femmes, où les conflits et la guerre ont remplacé la paix et la justice et les mots «pauvreté» et «désespoir» ont remplacé ceux de «dignité humaine» et «espoir».

My experience includes 20 years of activity in Somali politics, women's rights, social welfare programs and African politics. In those years I had the opportunity to meet with women's organizations in several countries in Africa and studied the problems facing women and children.

J'ai été active pendant 20 ans dans la politique somalienne où j'ai défendu les droits des femmes, les programmes d'aide sociale et la politique africaine. Au cours de ces années, j'ai eu l'occasion de rencontrer des femmes membres d'organisations féminines de plusieurs pays d'Afrique et d'étudier les problèmes particuliers aux femmes et aux enfants.

Women have always been oppressed psychologically, emotionally and physically. They are in continuous pain and suffering throughout their lives. Social customs have been established to keep women in the domestic sphere and limit their access to education and training needed to compete in the labour force. I'm the first child in a family of five; four girls and a boy. The first four children were girls, and my mother lived in humiliation until she had a boy, because in a male-dominated

Les femmes ont toujours été opprimées psychologiquement, affectivement et physiquement. Elles souffrent pendant toute leur vie. Les coutumes sociales ont été conçues de façon à maintenir les femmes chez-elles et à limiter leur accès à l'éducation et à la formation nécessaires pour entrer sur le marché du travail. Je suis l'aînée d'une famille de cinq, quatre filles et un garçon. Les quatre premiers enfants étaient des filles et ma mère a vécu dans l'humiliation jusqu'à ce qu'elle ait un

[*Texte*]

society such as Somalia women are valued according to the number of boys they produce.

Educating women is the key to the welfare of these societies. Studies show the importance of women's education to development. There is a high correlation between the education of women and the well-being of families.

In Africa today we observe that the economic and social policies often do not include specific social components for the development of women and children, especially in education and health. Policies lack the social and religious values of justice, equity, environmental integrity and tolerance.

In addition, structural adjustment and stabilization programs imposed on African nations reflect the foreign policies of wealthy nations. Those policies result in a real expenditure in the social sector, particularly in primary health care, education and employment. This affects the income of families and puts further pressure on women to compensate for their reduced family budgets.

Due to civil war and drought in Africa, many children and women are in a state of extensive and severe mass starvation and displacement. The displaced women are vulnerable to rape and harassment. They don't get appropriate food and medical treatment. My mother, my sisters, and their families have experienced this horrible situation in a refugee camp in Kenya and they are still there. One of my nephews has died as a result of malnutrition and lack of medical assistance. The rest of my family is alive today because of the support of some Christian organizations.

Through the assistance of donor agencies such as Canada's government, and NGOs such as World Vision Canada, these components and values can be assured.

• 1125

Mr. Chairman, members of the committee, I'm in Canada today because I have an obligation to be here to speak on behalf of women and children in the developing world and to urge Canada to adopt policies and values that would ensure that aid programs focus on helping them achieve their goals. Considering the suffering my African sisters are going through, please don't abandon us.

Thank you.

Ms Linda Tripp (Vice-President, International and Government Relations, World Vision Canada): Thank you, Fatuma.

Ladies and gentlemen, Fatuma has spoken out of her own experience and pain. Her conviction about injustice and her commitment to the poor, especially women and children, reflect the conviction and commitment of World Vision and those who support us.

Our experience and expertise is in the area of emergency relief and sustainable development. That experience has also witnessed the interconnectedness of international policies, be it trade, aid, defence, economic, or human rights. Eventually they

[*Traduction*]

garçon, parce que dans une société dominée par les hommes comme en Somalie, la valeur des femmes est fonction du nombre de garçons qu'elles procréent.

L'éducation des femmes est la clé du bien-être de ces sociétés. Les études montrent l'importance de l'éducation des femmes pour le développement. Il y a une forte corrélation entre l'éducation des femmes et le bien-être des familles.

En Afrique aujourd'hui, nous constatons que les politiques économique et sociale n'ont souvent pas de composantes sociales particulières pour assurer le développement des femmes et des enfants, surtout en matière d'éducation et de santé. Les valeurs sociales et religieuses que sont la justice, l'équité, l'intégrité environnementale et la tolérance sont absentes de ces politiques.

De plus, les programmes d'ajustement structurel et de stabilisation imposés aux pays africains reflètent les politiques étrangères des pays riches. Ces politiques entraînent des coûts réels dans le secteur social, surtout dans les soins de santé primaires, l'éducation et l'emploi. Cela a des répercussions sur le revenu des familles et accroît les pressions sur les femmes qui doivent compenser cette réduction des budgets familiaux.

À la suite des guerres civiles et de la sécheresse en Afrique, beaucoup d'enfants et de femmes sont aux prises avec la famine et ont été déplacés. Les femmes déplacées risquent d'être violées et harcelées. Elles sont mal nourries et n'ont pas accès à des soins médicaux adéquats. Ma mère, mes soeurs et leurs familles se sont trouvées dans cette situation horrible dans un camp de réfugiés au Kenya et elles y sont toujours. L'un de mes neveux est mort de malnutrition et d'un manque de soins médicaux. Les autres membres de ma famille sont vivants aujourd'hui grâce à l'aide de certaines organisations chrétiennes.

Tous ces éléments et ces valeurs peuvent être garantis grâce à l'aide d'organismes donateurs comme le gouvernement canadien et d'ONG comme Vision Mondiale Canada.

Monsieur le président, mesdames, messieurs les membres du Comité, je suis au Canada aujourd'hui parce qu'il est de mon devoir de parler au nom des femmes et des enfants du monde en développement et de demander au Canada d'adopter des politiques et des valeurs telles que les programmes d'aide puissent les aider à atteindre leurs objectifs. Sachant combien souffrent mes soeurs africaines, je vous en prie, ne nous abandonnez pas.

Merci.

Mme Linda Tripp (vice-présidente, Relations internationales et gouvernementales, Vision Mondiale Canada): Merci, Fatuma.

Mesdames et messieurs, les propos de Fatuma sont inspirés de sa propre expérience et de sa propre souffrance. Ses sentiments à l'égard de l'injustice et des pauvres, particulièrement les femmes et des enfants, reflètent la conviction et l'engagement de World Vision et de tous ceux qui nous appuient.

Nous avons de l'expérience et de l'expertise en matière de secours d'urgence et de développement durable. Nous avons pu également observer, dans le cadre de cette expérience, les liens entre les politiques internationales des différents domaines,

[*Text*]

all impact the poor in their struggle and ability to survive. That is why we believe these core values need to be foundational statements to Canada's foreign policy. They can then act as a filter for decisions and action in all these areas and provide a standard against which we can measure our effectiveness and impact.

Attached to our statement in front of you are the six core values we urge the committee to consider. They include human dignity, respect for diversity, environmental integrity, mutual responsibility, social justice, and peace and economic equity.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm sorry. Is it page 16 of the brief?

Mr. Michael Messenger (Public Policy Associate, World Vision Canada): It's on page 5 of the opening statement and in the brief as well.

Ms Tripp: These values have a direct bearing on the other specific recommendations, which are also attached to the submission.

In every core value, we have addressed not only the rights of individuals, families, communities, and nations but also the responsibilities that accompany those rights. You see, we cannot argue for rights if we don't also ensure the freedom to exercise their responsibility.

Our world has and is undergoing major, dramatic changes that call for new and creative responses. Canada must seize this moment in history. We need to reaffirm the historic commitment that Canada has demonstrated, both in its compassionate response and in its significant influence internationally. These core values not only articulate this historic commitment but can be foundational to Canada's vision for the future as we determine our strategy in the global environment.

Canada's values as a nation must be explicit in our policies and not merely implicit, and our values must be at the centre of our decision-making.

We agree that Canada's foreign policy must be based on human dignity, justice, fairness, and opportunity, as the Prime Minister has so rightly reminded us.

For World Vision, our bottom line is the well-being of the poor, as Fatuma has shared with us so poignantly, especially women and children. Our integrity as a nation is dependent on our actions as we respond to the poor. You see, in the final analysis, we will be believed more by what we do than by what we say. Therefore, we urge this committee to recommend to Parliament and government that Canada's aid policies focus on the poorest peoples and nations and that these core values be adopted as foundational statements to ensure action with integrity. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Ms Tripp.

Could we go on to the Canadian Hunger Foundation, please.

[*Translation*]

commerce, aide, défense, économie, ou droits de la personne. Toutes ces politiques finissent par avoir un impact sur les pauvres et sur leur lutte pour la survie. C'est pourquoi ces valeurs de base doivent être des éléments fondamentaux dans la politique étrangère canadienne. Elles pourraient être le crible auquel sont passées les décisions et les activités entreprises dans tous ces domaines et servir d'étalon pour mesurer notre efficacité et l'effet de notre action.

Nous avons joint à la déclaration qui se trouve devant vous, les six valeurs de base que nous demandons au Comité d'examiner. Ce sont la dignité humaine, le respect de la diversité, l'intégrité environnementale, la responsabilité mutuelle, la justice sociale, et la paix et l'équité économique.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Excusez-moi. Est-ce à la page 16 du mémoire?

M. Michael Messenger (associé de politique publique, Vision Mondiale Canada): C'est à la page 5 de la déclaration d'ouverture et dans le mémoire aussi.

Mme Tripp: Ces valeurs ont un rapport direct avec les autres recommandations particulières, qui sont aussi annexées au mémoire.

Dans toutes les valeurs de base, nous avons pensé non seulement aux droits des individus, des familles, des collectivités et des pays mais aussi aux responsabilités associées à ces droits. Voyez-vous, nous ne pouvons pas demander des droits si nous n'avons pas la liberté d'exercer les responsabilités qui les accompagnent.

Notre monde est en pleine évolution et les changements majeurs qui se produisent exigent des réponses nouvelles et originales. Le Canada doit saisir cette occasion. Il doit confirmer l'engagement qu'il a pris et dont il a fait la preuve, aussi bien dans le domaine de l'aide que dans son influence internationale. Ces valeurs de base expriment cet engagement historique mais peuvent être aussi le fondement de la vision canadienne de l'avenir dans la stratégie mondiale que nous élaborerons.

Les valeurs chères au Canada doivent se trouver explicitement dans nos politiques et ne pas y être seulement de façon implicite, et elles doivent être au centre de nos décisions.

La politique étrangère canadienne doit être fondée sur la dignité humaine, la justice, l'équité et l'égalité de chances comme le Premier ministre nous l'a si justement rappelé.

Pour Vision Mondiale, l'objectif fondamental est le bien-être des pauvres, comme Fatuma nous l'a expliqué en termes poignants, surtout pour les femmes et les enfants. Notre intégrité en tant que pays dépend de notre action envers les pauvres. En dernière analyse, nos actes convaincrons plus que nos paroles. Par conséquent, nous demandons instamment au Comité de recommander au Parlement et au gouvernement que les politiques d'aide du Canada soient axées sur les peuples et les pays les plus pauvres et que ces valeurs de base soient des composantes fondamentales garantissant l'intégrité de notre action. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, madame Tripp.

Pourrions-nous passer à la Fondation canadienne contre la faim, s'il vous plaît.

[*Texte*]

Mr. Roland Breton (Chairman of the Board, Canadian Hunger Foundation): Thank you, Mr. Chairman, members of the special committee.

The Canadian Hunger Foundation is a private voluntary organization, usually referred to as an NGO, with over 30 years of experience in sustainable development. I am here today in my volunteer capacity as chairman of the board of directors of the foundation. My ten fellow directors are senior professionals in Canadian commerce, industry, social and governmental services. Our role is one of governance in the planning and the direction of the organization.

I will say a few words about the foundation and I will ask Bruce Moore, the executive director, to go over our specific recommendations to your committee.

CHF was founded in 1960 as the Freedom from Hunger campaign of the United Nations Food and Agriculture Organization. CHF had, and continues to have, strong links to the private sector. CHF is a leader in numerous coalitions of Canadian NGOs. CHF is one of only four NGOs on the advisory committee of the International Fund for Agricultural Development, known as IFAD, which is an international financial institution based in Rome. We have a staff of seven professionals, who last year were managing in excess of $9 million in projects.

• 1130

CHF is a development organization that works through partnership with local NGOs to achieve sustainable rural development. CHF is a development agency. Our projects have villages move from subsistence to market agriculture. Our efforts help the rural poor earn sustainable incomes so they will be able to meet their needs on a self-help basis.

We have four recommendations to make to the committee, and I will ask Mr. Bruce Moore to put them forward.

Mr. Bruce Moore (Executive Director, Canadian Hunger Foundation): Thank you.

First, poverty alleviation must drive Canada's foreign policy. We believe aid should be focused on rural areas. This is where 70% of the poor live. This will also relieve urban growth, which is often the consequence of rural neglect. We believe we should use delivery mechanisms with proven bottom-up strategies that engage the rural poor as agents of their own development, a prerequisite to sustainable development.

We must emphasize basic services in health, education and productive resources. This committee needs to consider redirecting bilateral aid where recipient governments lack agrifood and rural development policies and strategies, and lack the demonstrated capacity to deliver services to rural areas, and in particular to the marginalized segments of the rural population.

[*Traduction*]

M. Roland Breton (président, Fondation canadienne contre la faim): Merci, monsieur le président, mesdames, messieurs, les membres du Comité spécial.

L'Organisation canadienne contre la faim est une organisation bénévole privée, considérée généralement comme une ONG, avec plus de 30 ans d'expérience dans le développement durable. Je suis ici en tant que président bénévole du conseil d'administration de la Fondation. Les 10 membres de ce conseil d'administration sont des professionnels canadiens travaillant dans différents domaines, le commerce, l'industrie, les services sociaux et gouvernementaux. Notre rôle est d'encadrer la planification et de déterminer l'orientation de l'organisation.

Je vais dire quelques mots au sujet de la Fondation et je demanderais ensuite à Bruce Moore, le directeur exécutif, de présenter au comité nos recommandations proprement dites.

La Fondation a été créée en 1960, dans le cadre de la campagne mondiale contre la faim de l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture. La fondation a toujours entretenu des liens étroits avec le secteur privé. Elle joue un rôle de leader dans de nombreux regroupements d'ONG canadiennes. C'est l'une des quatre ONG membres du Comité consultatif du fonds international pour le développement en agriculture, le FIDA, institution financière internationale dont le siège est à Rome. Nous avons un personnel de sept professionnels qui, l'année dernière, a géré plus de neuf millions de dollars de projets.

La fondation est une organisation de développement travaillant en partenariat avec les ONG locales pour parvenir à un développement rural durable. C'est un organisme de développement. Nos projets permettent à des villages de passer d'une agriculture de subsistance à une agriculture de marché. Nous aidons les pauvres en régions rurales à avoir des revenus durables pour qu'ils puissent satisfaire eux-mêmes à leurs besoins.

Nous avons quatre recommandations à présenter au comité et je vais demander à monsieur Bruce Moore de le faire.

M. Bruce Moore (directeur exécutif, Fondation canadienne contre la faim): Merci.

Tout d'abord, la lutte contre la pauvreté doit être à la base de la politique étrangère canadienne. Nous estimons que l'aide devrait cibler principalement les régions rurales puisque c'est là que vivent 70 p. 100 des pauvres. Cela atténuera aussi la croissance urbaine qui découle souvent du fait que l'on néglige les régions rurales. Pour fournir cette aide, nous devons utiliser des stratégies allant du bas vers le haut, de façon à ce que les pauvres des régions rurales soient les agents de leur propre développement, ce qui est indispensable au développement durable.

Nous insistons sur les services de base en matière de santé, d'éducation et de ressources productives. Le comité pourrait envisager de réorienter l'aide bilatérale lorsque les gouvernements bénéficiaires n'ont pas de politiques et de stratégies adéquates dans le domaine de l'agro-alimentaire et du développement rural, et ne sont pas en mesure de fournir les services nécessaires aux zones rurales, et en particulier, aux segments marginalisés de la population rurale.

[*Text*]

Second, official development assistance programming must be the key element in Canada's overall foreign policy.

Third, Canada must expand the role of Canadian civil society in the delivery of ODA. We believe there is a need to develop new ODA mechanisms, since the traditional contracting methods for delivering services such as infrastructure do not apply to human development programming in the same way. Our methodologies need to incorporate the participatory community-based methods for which NGOs are known.

We need our aid program to focus on sustainable human development, starting with basic human needs. In many ways, in order to do this and ensure that we remain accountable to these objectives, we need to separate the funding envelopes in Canada's foreign aid policy and thereby create a true aid program and eliminate tied aid, placing support for trade in appropriate other locations within government and foreign policy.

If we wish to alleviate poverty, we need to find ways to allow NGOs to take their successful projects to the level of scale where, through replication of proven strategies, they can achieve the scope necessary for these micro-projects to achieve macro-impact.

As was stated earlier by CARE, we firmly believe CIDA funding to NGOs on an entitlement basis needs to be revised, as also does the notion of entitlement as it applies to all sectors of Canadian society, believing that they are entitled to a piece of the ODA pie.

We recognize that certain elements of current ODA are better suited to different sectors of Canadian society. However, the current built-in private sector bias must not be allowed to continue. If poverty alleviation is to receive its rightful priority, there will be greater need to assess who are the best agents for aid delivery.

Fourth, sustainable development must also begin at home. Canadians are increasingly aware of our global interdependence, yet our consumption of non-renewable resources remains many times that of developing countries. This cannot be sustained. In recognizing the importance for sustainable development globally, Canada must promote alternative lifestyles that reduce consumption at home.

[*Translation*]

Deuxièmement, la programmation de l'aide publique au développement doit être l'élément-clé de la politique étrangère d'ensemble du Canada.

Troisièmement, le Canada doit faire une plus grande place à la société civile canadienne dans le domaine de l'APD. Il nous paraît nécessaire de mettre sur pied de nouveaux mécanismes d'APD, parce que les méthodes traditionnelles d'attribution de contrat utilisées pour des services comme l'infrastructure ne s'appliquent pas vraiment au développement humain. Nous devons intégrer à nos méthodes des principes de participation communautaire qui sont le propre des ONG.

Il faut que notre programme d'aide soit axé sur le développement humain durable, en commençant par les besoins humains fondamentaux. Dans un sens, pour parvenir à cela et continuer à respecter ces objectifs, il faudra séparer les différentes enveloppes de financement dans la politique d'aide étrangère du Canada et créer un véritable programme d'aide en éliminant l'aide liée, et en plaçant l'aide aux échanges commerciaux là où il convient, ailleurs, dans la politique étrangère et gouvernementale.

Si nous voulons soulager la pauvreté, nous devons trouver un moyen de permettre aux ONG de reproduire à plus grande échelle les projets qui ont réussi, en reprenant des stratégies éprouvées, de façon à atteindre une ampleur suffisante pour que ces micro-projets aient un macro-impact.

Comme l'a dit tout à l'heure le représentant de Care, nous considérons qu'il faut revoir en profondeur le mécanisme de financement des ONG par l'ACDI, de même que la notion de droit à l'aide pour tous les secteurs de la société canadienne qui pensent avoir droit à une part du gâteau de l'APD.

Il est vrai que certains éléments de l'APD actuelle conviennent mieux à différents secteurs de la société canadienne mais on ne peut continuer à entretenir les mêmes préjugés favorables à l'égard du secteur privé. Si l'on veut donner, comme il se doit, la priorité à la lutte contre la pauvreté, il faudra déterminer qui sont les meilleurs agents d'exécution et les mieux à même de fournir l'aide.

Quatrièmement, le développement durable doit aussi commencer ici. Les Canadiens sont de plus en plus conscients de l'interdépendance à l'échelle mondiale et pourtant nous continuons à consommer beaucoup plus de ressources non-renouvelables que les pays en développement. Cela ne peut pas durer. Le Canada doit reconnaître l'importance du développement durable à l'échelle mondiale et pour cela promouvoir d'autres modes de vie en vue de réduire la consommation intérieure.

• 1135

We believe Canadian ODA should recognize the distinctive contribution of private voluntary organizations or NGOs. At the very time when European, American, and multilateral agencies are turning to NGOs, it is ironic that Canadian NGOs need to justify their existence in the face of other sectors presenting themselves as having comparable capacity. We believe NGOs are unique, and it's not to say that others do not have their forms of uniqueness. NGOs have shown results in raising the

Nous croyons que dans le cadre de l'APD canadienne, on devrait reconnaître la contribution spéciale des ONG ou des organismes privés constitués de bénévoles. Au moment-même où les agences multilatérales européennes et américaines se tournent vers les ONG, il est ironique de constater que les ONG canadiennes doivent justifier leur existence face à d'autres secteurs qui prétendent avoir des capacités comparables. Nous sommes d'avis que les ONG sont uniques en leur genre—ce qui

[*Texte*]

material well-being of the poor. In fact, as I'm sure is known, many NGOs predate the Foreign Aid Office, the predecessor to CIDA.

NGOs represent Canadian constituencies. They have hundreds of thousands of Canadian volunteers, donors, advocates, and supporters. CHF has 17,000 supporters across Canada.

Canadian NGOs have partners that mobilize beneficiary involvement in the south. This engagement is critical to sustainable development. It also keeps the cost of projects down because of the material and labour provided on a self-help basis. CHF and other Canadian NGOs have high credibility. The *raison d'être* of NGOs like CHF is development. It is not an add-on, as is usually the case when the private sector is involved in ODA, which is not on the other hand to mean that there is not a role for the private sector. There definitely is.

CHF is there for the long term. NGOs, as has been stated earlier, are not in and out as contractors. They are involved to create a vibrant voluntary sector in the host country in order to foster this aspect of a strong civil society. As such, NGOs give voice to the poor and create the necessary and wider political space for democratic development.

I've mentioned these PVO or NGO features because the NGO role seems in question. I cannot conclude otherwise. As a percentage of ODA, contributions to NGOs fell from 8.4% in 1985-86 to 4.3% in 1991-92. As a result, Canada's unique responsive program has been eroded. Not only has funding declined, but further conditionalities have hampered responsiveness, meaning that NGOs are increasingly regarded as government contractors. A collision is developing and will occur if government's previous respect for NGO autonomy is given any lesser value. Not only will Canadian ODA lose from the diverse strengths of NGOs, but also the poor will be less engaged in the very projects intended to help them. NGOs need a foreign policy to better enable the challenges of alleviating poverty.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

[*Traduction*]

ne signifie pas que les autres organisations ne le sont pas aussi, à leur propre façon. Les ONG ont fait leurs preuves en améliorant d'une façon bien concrète le bien-être matériel des pauvres. De fait, comme on le sait, j'en suis sûr, de nombreuses ONG ont été créées même avant la fondation du Bureau de l'aide étrangère, l'organisme qui a précédé l'ACDI.

Les ONG représentent des groupes de canadiens. Elles sont constituées de centaines de milliers de canadiens—bénévoles, donateurs, défenseurs des droits d'autrui, et personnes qui nous appuient de diverses façon. La Fondation canadienne contre la faim est soutenue et appuyée par quelques 17 000 personnes de partout au Canada.

Les ONG canadiennes ont des partenaires qui mobilisent la participation des bénéficiaires dans les pays du sud. Cet engagement est critique pour le développement durable et permet aussi de réduire les coûts des projets, parce que les intéressés fournissent gracieusement matériaux et main d'oeuvre, dans une perspective d'auto-suffisance. La FCCF, ainsi que d'autres ONG canadiennes, jouissent d'une grand crédibilité. Le développement est la raison d'être d'ONG comme la FCCF. Cet objectif n'est pas un ajout, comme c'est généralement le cas quand des organismes du secteur privé sont mêlés à des projets d'APD. Toutefois, cela ne signifie pas que nous excluons d'emblée tout rôle utile pour le secteur privé. Le secteur privé a très certainement un rôle à jouer.

La FCCF entend poursuivre ses activités à long terme. Comme on l'a dit auparavant, les ONG ne viennent pas s'installer pour une période limitée, pour ensuite repartir aussi vite, comme les entrepreneurs. Elles participent à la création d'un secteur bénévole actif et sain dans le pays hôte afin de renforcer ce pilier d'une saine société civile. Ce faisant, les ONG sont la voix des pauvres et créent de surcroît un espace politique plus vaste, qui est nécessaire à l'essor de la démocratie.

J'ai fait état de ces caractéristiques des ONG, ou des organismes bénévoles, parce qu'on semble remettre en question le rôle des ONG. Je ne peux tirer aucune autre conclusion. Exprimées en pourcentage de l'APD, les sommes allouées aux ONG sont passées de 8,4 p. 100 en 1985-1986 à 4,3 p. 100 en 1991-1992. Conséquemment, on a vu l'érosion du programme canadien, unique en son genre et particulièrement sensible aux besoins des bénéficiaires. En plus de ce financement en perte de vitesse, il faut aussi noter que d'autres conditions sont venues nuire à la souplesse de réaction des programmes, en ce sens qu'on considère de plus en plus les ONG comme des organismes dont le but est d'exécuter des contrats du gouvernement. Nous nous rapprochons de plus en plus d'une collision inévitable si le gouvernement continue de restreindre l'autonomie qu'on accordait naguère volontiers aux ONG. Ainsi, ce n'est pas seulement l'APD canadienne qui souffrira de ne plus profiter autant de la diversité des forces des ONG, mais aussi les pauvres, qui seront moins engagés face aux projets conçus pour les aider. Il faut aider les ONG par la conception d'une politique étrangère qui puisse mieux les aider à relever les défis de la pauvreté.

Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie beaucoup.

[*Text*]

M. Leblanc: Croyez-vous que nous ferions mieux de concentrer nos efforts dans les pays les plus pauvres et de négliger un peu les pays moyennement pauvres? Notre capacité de dépenser est de plus en plus limitée au Canada, et on devrait aider particulièrement les gens à la base, avec les ONG, bien sûr. Est-ce que le Canada devrait se concentrer sur certains pays parmi les plus pauvres?

M. Watson: Je dirais qu'il y a deux voies. Évidemment, dans les pays qui ne sont pas tellement pauvres, il y a des intérêts commerciaux, etc., et cela doit faire partie de notre politique extérieure. Cependant, je crois qu'on devrait séparer cela de notre politique de développement. Les ressources qu'on dépense pour le développement doivent être concentrées dans les pays les plus pauvres, à mon avis.

On ne veut pas nier qu'il y a un autre intérêt du côté commercial, mais cela doit être à part. Cela ne doit pas être mêlé au travail de l'ACDI, par exemple.

• 1140

Le coprésident suppléant (M. Graham): Puis-je poser une question supplémentaire à celle de M. Leblanc?

Il est très évident aujourd'hui qu'il existe des gens très pauvres dans des pays qui ne sont pas au plus bas niveau des pays en voie de développement. Est-ce que vous nous conseillez d'abandonner les pays nouvellement industrialisés comme le Brésil ou l'Inde, où il y a énormément de gens pauvres? Si on concentre toutes nos ressources sur les 10 ou 20 pays les plus pauvres du monde, qu'est-ce qu'on fait pour les pays qui sont à un autre niveau selon les critères de la Banque mondiale, mais qui comptent énormément de pauvres?

M. Watson: Il est important de ne pas prendre une décision en se basant sur les statistiques brutes. À mon avis, c'est une question de coûts et bénéfices. S'il y a des pays qui ont des politiques internes qui facilitent l'investissement des ressources canadiennes pour aider les pauvres, on devrait se concentrer sur ces pays. Quelques-uns des pays les plus pauvres du monde sont excessivement difficiles en termes de programmation. Il est difficile d'arriver à répondre aux besoins des pauvres dans ces pays. Il est clair qu'il ne faut pas prendre une décision en se basant sur des statistiques brutes.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci.

Mr. Moore: I also think that we as a government need to examine the criteria we use. Are we going to continue to adopt World Bank criteria for defining which countries are classified as the poorest of the poor, or are we going to look at the physical quality of life indexes that are increasingly used to examine the needs? All of us are well aware that the GNP does not reflect distribution or access and opportunity, and Canada could provide leadership if it was to look at other forms of criteria and challenge the outmoded characteristics of simply using average GNP as the indicator of poverty.

Ms Tripp: You were using the term "the poorest countries". What we need to focus on are the poorest peoples, and the poorest peoples are not necessarily found in the poorest countries.

[*Translation*]

Mr. Leblanc: Do you think we would do better to focus our efforts on the poorest countries, while turning away, somewhat, from the moderately poor countries? Our spending capacity is increasingly limited in Canada and we should try to help those who really need it, with the NGOs of course. Do you feel Canada should concentrate its efforts on the poorest countries?

Mr. Watson: I would say there are two possible paths. There are commercial interests, etc., in moderately poor countries, and I believe our activities there should be a part of our foreign policy. However, I think we should seperate that from our development policy. The resources we spend on development should indeed be focused on the poorest countries in my opinion.

We don't want to deny that there are other interests on the commercial side, but they should be seperate. We should not try to mix those interests with the work carried out by CIDA, for instance.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): May I ask a supplementary question, to follow up on Mr. Leblanc's question?

It is quite obvious that there are today some very poor people in countries that may not be among the poorest of the developing countries. Are you of the opinion that we should abandon newly industrialized countries such as Brazil or India, where the poor are extremely numerous? If we concentrate all of our resources in the 10 or 20 poorest countries in the world, what will we do for those countries who are not at that level according to World Bank criteria, but where the poor make up a very large group?

Mr. Watson: It is important that decisions not be made on the basis of raw statistics. I think we have to look at things from the angle of cost effectiveness. If there are countries whose internal policies facilitate the investment of Canadian resources to help the poor, we should focus on those countries. It is extremely difficult to help the poor through programs in some of the poorest countries. It is difficult to meet the needs of the poor in those countries. It is obvious that we should not make decisions on the basis of statistics alone.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you.

M. Moore: Je pense aussi qu'en tant que gouvernement nous devrions examiner les critères que nous utilisons pour prendre des décisions. Devons-nous continuer d'utiliser les critères de la Banque mondiale pour identifier les pays qu'on considère être les plus pauvres, ou ne devrions-nous pas aussi tenir compte des indicateurs de qualité de la vie qu'on utilise de plus en plus pour examiner les besoins des divers pays? Nous savons tous que le PNB ne reflète pas nécessairement la répartition des richesses, des possibilités ou des occasions, et le Canada pourrait faire preuve de leadership s'il se penchait sur d'autres critères tout en contestant l'utilisation du seul PNB pour jauger la pauvreté d'un pays.

Mme Tripp: Vous avez parlé des pays les plus pauvres. Il faut que nous concentrions nos efforts sur les gens les plus pauvres et les plus pauvres ne sont pas nécessairement dans les pays les plus pauvres.

[*Texte*]

Here's why we need to focus on NGOs and Canada's foreign policy needs to recognize their role and their participation. We are closest to the poorest of the poor. We're closest to the grass roots in Canada in terms of linking the committed and compassionate Canadians who want to help the poorest peoples in the world. So I suggest that we should not focus on the country category but rather on the peoples category.

M. Leblanc: Dans le même ordre d'idées, est-ce qu'on devrait choisir des pays avec lesquels il nous est plus facile de travailler? Par exemple, est-ce que le Canada devrait choisir un certain nombre de pays au lieu d'aller dans tous les pays du monde? Je sais qu'on va à peu près partout, mais est-ce qu'on ne devrait pas se concentrer davantage sur certains pays? On pourrait peut-être aller un peu plus loin dans notre développement si on choisissait un certain nombre de pays qui seraient plus semblables à nous, par exemple.

Ms Tripp: Here again, there's no question that if you spread yourself too thin then perhaps you end up by not having any impact. So there's an argument for focus. However, I would suggest that this focus should be defined in consultation with the NGOs, with the people who have been there who know the context and who perhaps can bring some valuable criteria to the table to define that for Canada.

Mr. Moore: Obviously we have limited resources, but if we're going to focus then we have to consider seriously where we'll focus and what the criteria are. Of course we wish to get multiple value where we can, to benefit more people, and we need to recognize our historical strength as a middle power and look at forming alliances with others who, like us, are not necessarily financially large. In concert, when we combine our resources, we can address the needs in countries that otherwise might not receive assistance.

Trying, as appeared to be the case most recently, to concentrate in order to have higher flows into particular countries in order to have greater influence on the government policies of those countries is a rather ludicrous situation. We retained India on that basis. But we know that if all of the bilateral and multilateral aid was combined and focused on any policy objective in India, our aid volumes collectively represent such a small percentage of the development budget of India as to make it a ludicrous situation to expect that we can buy influence.

• 1145

Canadian influence has to do with having responded where others will not, showing these humanitarian values World Vision is speaking of, and providing an example others have often followed.

[*Traduction*]

Voici pourquoi nous devons accorder une grande importance aux ONG; c'est aussi la raison pour laquelle la politique extérieure du Canada doit reconnaître le rôle et l'action des ONG. Ce sont les ONG qui sont le plus proche des gens les plus pauvres. Nous sommes aussi proches de la base au Canada, en ce sens que nous formons le lien entre les Canadiens engagés, qui éprouvent de la compassion et qui veulent aider les plus pauvres du monde, et ces pauvres gens. Ainsi, je vous suggère de ne pas utiliser la catégorie de pays comme principe directeur, mais plutôt celle des gens les plus pauvres.

Mr. Leblanc: In the same vein, should we choose countries where it is easier for us to work? For instance, should Canada choose a certain number of countries rather than trying to go to all of the countries in the world? I know that we go just about everywhere, but shouldn't we focus more on certain countries? Perhaps we could go a bit further in our development work if we limited ourselves to a certain number of countries who might have more points in common with us, for instance.

Mme Tripp: Ici encore, il ne fait aucun doute que si vous essayez de tout faire pour tout le monde partout, vous allez épuiser vos ressources et vous courez le risque de n'avoir aucun impact. Ainsi, l'argument que vous proposez se défend. Toutefois, je pense que cette concentration devrait être définie en consultation avec les ONG, avec les gens qui ont travaillé sur le terrain, qui connaissent le contexte et qui pourront sans doute proposer des critères très utiles qui permettront au Canada de mieux définir son champ d'action.

M. Moore: Nos ressources sont limitées, bien sûr, mais si nous voulons limiter notre champ d'action nous allons devoir réfléchir très sérieusement aux pays que nous allons choisir et définir nos critères avec grand soin. Nous voulons bien sûr décupler la valeur de notre action dans la mesure du possible et aider le plus grand nombre de gens possible; aussi, nous devons, je pense, reconnaître notre force traditionnelle en tant que pouvoir intermédiaire et envisager la formation d'alliance avec d'autres qui, comme nous, ne sont pas nécessairement des géants financiers. Si nous travaillons de concert avec d'autres, en combinant nos ressources, nous pourrons répondre aux besoins de pays qui ne recevraient peut-être pas d'aide autrement.

Nous avons essayé d'atteindre des objectifs plutôt absurdes récemment, du moins en apparence; il semble que nous ayons voulu concentrer notre aide pour pouvoir en injecter plus dans certains pays et avoir aussi plus d'influence sur les politiques des gouvernements de ces pays, ce qui constitue un effort plutôt ridicule. C'est ainsi que nous avons gardé l'Inde parmi nos pays cibles. Mais nous savons que, même si toute notre aide bilatérale et multilatérale devait être combinée et dirigée sur l'Inde dans le but d'atteindre certains objectifs en matière de politiques, le volume de notre aide représente un si faible pourcentage du budget de développement de l'Inde qu'il est absurde de penser que nous pouvons acheter de l'influence de cette façon.

L'influence du Canada est plutôt due au fait que nous réagissons là où d'autres ne répondent pas à l'appel et que nous manifestons ainsi ces valeurs humanitaires auxquelles Vision Mondiale a fait allusion et nous avons, ce faisant, souvent servi de modèles à d'autres et donné l'exemple.

[*Text*]

So when we make these decisions, I think we have to be mindful of the poorest people.

M. Leblanc: Oui, je sais, mais le développement et l'aide aux pays en voie de développement est un domaine assez large.

Actuellement, il y a une certaine concertation entre les pays donnateurs, mais ce n'est pas toujours évident. Si on se concentrait sur certains pays, on pourrait se concerter et développer de façon plus générale un pays pauvre. Bien sûr, il faut défendre les pauvres et les très pauvres, mais le développement d'un pays, c'est beaucoup plus large que ça.

Au lieu de donner un peu à chacun des pays, est-ce qu'on pourrait se concerter avec ces pays de façon plus étroite de manière à avoir un engagement plus large, mais en touchant moins de pays? Quand on toucherait à un pays, on aurait un engagement plus large. On pourrait aider ces pays à long terme aux niveaux de la démocratie, du respect de la personne, de l'agriculture, de la santé, etc.

Il me semble qu'on va partout. On n'a pas les moyens d'aller partout. Ce n'est pas évident qu'il y a une grande concertation entre les pays donnateurs, même si un effort est fait dans ce sens-là.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I think that was more of an observation than a question.

Mr. Penson: I've certainly enjoyed this panel this morning because I think you've brought some constructive approaches as to how we can improve our development aid.

Mr. Watson, you outlined that there needs to be a restructuring of the NGO–CIDA relationship, maybe an arm's length relationship.

I know, Ms Tripp, that your organization does quite a bit of fund-raising and you're able to raise a lot of your own money.

There's a question I continually ask NGOs who come before us. As you know, the aid budget has been going down for several years. One of the reasons I believe that's the case is that it's hard to build a constituency in Canada when people themselves are hurting. My own belief is that NGOs should do more to raise their own money and therefore develop that kind of public support.

I'm wondering whether you can comment on the dependency NGOs have had in general and how we can improve that and whether there is something like tax credits, which could be used to help you raise more of your own money within the community.

Mr. Watson: Obviously any change to the tax act that would give a political party–style break to charitable donations would be of great benefit to agencies such as ours. I think it's terribly important that we maintain our links with the public because, after all, that's really what underwrites support for overseas development programming.

[*Translation*]

Donc, quand nous prenons ces décisions, je pense vraiment que nous devons songer à aider les plus pauvres.

Mr. Leblanc: Yes, I know, but development and assistance to developing countries is a fairly broad area.

There is at this time a certain cooperation among donor countries but it is not always obvious. If we focused on certain countries, we could collaborate and bring about broader-based development in poor countries. Of course, we have to defend the poor and the poorest among them, but development in a country goes far beyond that.

Rather than giving a little to each country, could we not cooperate with other donors in order to get bigger commitments in a smaller number of recipient countries? That way, we could bring bigger commitments to the countries we would work in. We could help those countries over the long-term with the development of democracy, human rights, agriculture, health, etc.

It seems to me that we're going in all directions. We don't have the means to do that. It is not obvious to me that there is a great deal of concerted effort among donor countries, even though certain efforts are being made in that direction.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je pense qu'il s'agissait plutôt d'un commentaire que d'une question.

M. Penson: J'ai beaucoup aimé la discussion du groupe ce matin, car je pense que vous avez apporté des idées constructives quant aux façons d'améliorer notre aide au développement.

Monsieur Watson, vous avez dit qu'il fallait restructurer le rapport entre les ONG et l'ACDI, en visant, peut-être, des rapports plus autonomes.

Je sais, madame Tripp, que votre organisme recueille beaucoup de fonds et que vous arrivez de la sorte à vous autofinancer dans une large mesure.

Il y a une question que je pose toujours aux ONG qui viennent témoigner devant nous. Comme vous le savez, le budget de l'aide publique au développement diminue depuis plusieurs années. L'une des raisons qui explique cette diminution, je pense, est qu'il est difficile de rallier l'appui des Canadiens quand ils traversent eux-mêmes une période économique difficile. Je pense, personnellement, que les ONG devraient en faire plus pour tenter de recueillir elles-mêmes les fonds qu'il leur faut, ce qui leur permettrait par la même occasion de susciter l'appui du public.

Pourriez-vous commenter cette dépendance des ONG, qui a généralement été l'une de leurs caractéristiques; comment pouvons-nous la réduire, et pensez-vous qu'on puisse avoir recours aux crédits d'impôt, par exemple, pour vous aider à recueillir plus de fonds dans vos communautés?

M. Watson: Oh oui, toute modification des lois fiscales qui nous permettrait d'accorder des crédits d'impôt pour les dons de charité, comme on le fait pour les dons aux partis politiques, nous aiderait beaucoup, tout comme les autres agences. Je pense qu'il est extrêmement important pour nous de maintenir nos liens avec le public en général, car ce sont finalement les Canadiens qui doivent donner leur appui aux programmes de développement à l'étranger.

[*Texte*]

But beyond that, I think it's a question not just of the private donor funds giving you independence but of going out into the world. We know, and have known for some time, that CIDA resources are going to be scarce, so it's a question of using them more effectively. The concern we have is that the Canadian aid system isn't jigged in such a way that it fosters this kind of extroverted approach towards the world.

I can give you some very direct examples. The last organization I was with worked in education and training. We were doing some work in Indonesia. At that time there was a Canadian bilateral project that concentrated on the maths and science area and higher education for Indonesians studying in Canada, quite an expensive scholarship program. We talked with the government in Indonesia and found out that they had an enormous loan from the World Bank to do just that, to place senior levels of scientists and engineers in post-graduate studies all over the world.

[*Traduction*]

Mais au-delà de tout cela, je pense que ce n'est pas seulement le fait que les fonds que vous arrivez à recueillir des donneurs privés vous confèrent une certaine indépendance qui est important, mais c'est le fait même de créer des liens avec la communauté environnante. Nous savons, et nous le savons depuis un certain temps, que les ressources de l'ACDI vont continuer d'être une denrée rare, et, partant, il s'agit donc de trouver le moyen de les utiliser d'une manière plus efficace. Ce qui nous préoccupe, c'est que le système de l'aide publique au développement canadien n'est pas conçu pour favoriser ce genre d'approche extrovertie.

Je peux vous citer quelques exemples concrets. Le dernier organisme pour lequel j'ai travaillé s'intéressait à l'éducation et à la formation. Nous avions un projet en Indonésie. Il y avait à la même époque un projet bilatéral canadien, un projet de bourse assez coûteux dont le but était d'aider les Indonésiens qui faisaient leurs études supérieures au Canada, dans le domaine des mathématiques et des sciences. Nous avons eu des entretiens avec le gouvernement de l'Indonésie et nous avons découvert qu'il avait déjà reçu un prêt énorme de la Banque mondiale dont le but était précisément le même, c'est-à-dire de permettre aux chercheurs et ingénieurs indonésiens de haut niveau de poursuivre des études supérieures avancées un peu partout dans le monde.

• 1150

When we went to see them they said they never thought of Canada. They were sending all their people to the United States, Britain and Germany. So they told us to take 100 and they would pay for them. The only thing they wanted from us was a commitment to arrange the placements in university, handle all the travel arrangements, and give them some English-language training before they go.

It was about 10% of the funding of the program. We came back to CIDA to ask them about this. It was like Martians landing. They would have rather spent the CIDA money on 100% Canadian-funded scholarships with one-tenth the number of Indonesians coming to Canada than arrange for a co-financing program that would have brought 10 times as many people.

That's why we're concentrating on the details. The values are fine, but when it gets into practice you sometimes miss the train because you don't have your system set up right to take advantage of these things.

Ms Tripp: I appreciate your question because I think it's an important one. You're absolutely right. World Vision has never been dependent on CIDA. That's been a very deliberate decision. Of the more than $90 million we've raised this year, $76 million came from private individuals. As Don said, these are ordinary Canadians who are just trying to keep life and limb together like the rest of us. These are not wealthy people.

Quand nous sommes allés parler aux représentants du gouvernement, ils nous ont dit qu'ils n'avaient pas pensé au Canada. Ils envoyaient tous leurs étudiants aux États-Unis, en Grande-Bretagne et en Allemagne. Ils nous ont donc dit d'en prendre 100 et ils se sont engagés à financer leurs études. Tout ce qu'ils voulaient de nous, c'était que nous nous engagions à trouver des places dans les universités pour ces chercheurs, à organiser leurs déplacements, et à leur fournir des cours d'anglais avant leur départ.

Cela représentait environ 10 p. 100 des crédits de ce programme. Nous sommes allés en parler à l'ACDI. C'était comme si les Martiens avaient débarqué. Les gens de l'ACDI auraient préféré dépenser la totalité de leur fonds pour verser des bourses canadiennes à un nombre limité d'Indonésiens, qui seraient venus au Canada, plutôt que d'organisee un programme de cofinancement qui aurait permis de décupler le nombre d'étudiants.

Voilà pourquoi nous nous concentrons sur les détails. Les valeurs, c'est très bien, mais on peut rater le coche dans la pratique si le système est mal conçu et ne permet pas de profiter des choses qui existent déjà.

Mme Tripp: J'apprécie votre question, car elle me semble importante. Vous avez parfaitement raison. Vision Mondiale n'a jamais dépendu de l'ACDI. Cette autonomie relève d'une décision tout à fait délibérée. Soixante-seize millions de dollars des 90 millions que nous avons recueillis cette année proviennent de donateurs privés. Comme Don l'a dit, il s'agit de Canadiens ordinaires qui travaillent pour gagner leur vie comme le reste d'entre nous. Ce ne sont pas des gens riches.

[*Text*]

At the same time, in spite of what John said about core values, our fourth value is mutual responsibility. That's why we feel it's important. We talk about the responsibility of each community to contribute to the well-being both of its members with full regard to their ability and those in the nations of the world. It is not an individual responsibility in Canada.

The relationship between CIDA and NGOs has demonstrated that mutual responsibility. We talk a lot about civil society. Civil society is important in Canada. It's through that link that I think we can influence CIDA, government, and—why we're here now—foreign policy. It's because we represent Canadians. It also gives back to the government a window from the Third World countries through their interactions, consultations, evaluations, and reports.

People in CIDA have actually said to me that because World Vision's got so much money, they wonder how the little bit CIDA gives us can make a difference. I would refer you to appendix F of our brief. In letters with our partners in the south we asked them to tell us what CIDA funding in partnership with World Vision Canada has meant to them.

Uganda saw 82% of its export earnings in the last two years go to servicing the debt. Then they go on to talk about what matched moneys from CIDA and World Vision has done in terms of Uganda.

In Zambia, over 144,000 children are immunized because of funding through the Canadian Public Health Association, which comes through CIDA. It is not just the children, but the women.

As for South Africa, if ever there was a time to stand by a country, it is now. We have statistics that say there is no formal employment for 66% of the black population. We heard earlier this morning about the importance of labour.

Poverty is the greatest threat to global security right now. We need this mutual responsibility or this partnership between the government—that's the people—and the people's response in supporting NGOs like World Vision, CARE, and the Canadian Hunger Foundation. We can't violate that partnership or we lose something in the final analysis.

Mr. Moore: The Canadian Hunger Foundation, from 1986 to the present, has been managing the entire Canadian bilateral aid program to El Salvador throughout the period of the war and now into the postwar period. Technoserve, a small NGO from the United States, has managed one or two small projects. We supported 150 communities with $15 million of Canadian assistance. We were asked by IFAD in Rome if we would work with them. However, because we could not do what Mr. Watson

[*Translation*]

De plus, malgré ce que John a dit à propos des valeurs fondamentales, notre quatrième valeur c'est la responsabilité mutuelle. Voilà pourquoi nous pensons que c'est important. Nous faisons état de la responsabilité qu'a chaque collectivité de contribuer au bien-être et de ses propres membres, en tenant compte pleinement de leurs aptitudes, et à celui des autres nations du monde. Ce n'est pas une responsabilité qui s'arrête aux frontières du Canada.

Les rapports entre l'ACDI et les ONG illustrent cette responsabilité réciproque. Nous parlons beaucoup de la société civile. La société civile est importante au Canada. Je pense que c'est par le biais de ce lien que nous pouvons influencer l'ACDI et le gouvernement, et—c'est ce qui explique notre présence ici—la politique étrangère. C'est parce que nous représentons les Canadiens. Le gouvernement peut aussi, par le biais de notre organisation, prendre le pouls des pays du Tiers Monde à l'aide d'interactions, de consultations, d'évaluations et de rapports.

Des représentants de l'ACDI m'ont carrément dit qu'ils se demandaient dans quelle mesure les faibles sommes que l'ACDI nous donnent pouvaient nous être utiles puisque Vision Mondiale disposait déjà de sommes d'argent considérables. Je vous renvoie à l'annexe F de notre mémoire. Nous avons demandé à nos partenaires du Sud, dans un échange de correspondance, de nous dire ce que le financement qu'ils ont reçu de l'ACDI, de concert avec Vision Mondiale Canada, a signifié pour eux.

Quatre-vingt-deux pour cent des revenus tirés par l'Ouganda de ses exportations au cours des deux dernières années a été utilisé pour le service de la dette. Nous partenaires ougandais expliquent ensuite ce que les fonds qu'ils ont reçus et de l'ACDI et de Vision Mondiale leur ont permis de faire.

En Zambie, plus de 144 000 enfants ont été immunisés grâce à l'Association canadienne de santé publique qui distribue ses fonds par l'entremise de l'ACDI. Cela n'aide pas seulement les enfants, mais aussi les femmes.

Quant à l'Afrique du Sud, il est à l'heure actuelle plus important que jamais de prodiguer notre appui à ce pays. Selon nos statistiques, 66 p. 100 de la population noire est apparemment sans emploi. Nous avons déjà entendu parler ce matin de l'importance du travail.

À l'heure actuelle, c'est la pauvreté qui menace le plus la sécurité mondiale. Il nous faut ce partenariat ou cette responsabilité réciproque entre le gouvernement—qui est le peuple—et l'appui direct du peuple pour les ONG comme Vision Mondiale, CARE, et la Fondation canadienne contre la faim. Nous ne pouvons violer l'intégrité de ce partenariat, ou nous y perdrons tous, en dernière analyse.

M. Moore: De 1986 jusqu'à présent, la Fondation canadienne contre la faim s'est occupée de l'administration de tout le programme d'aide bilatérale du Canada au Salvador, pendant la guerre et jusqu'à maintenant, pendant la période de l'après-guerre. Technoserve, une petite ONG des États-Unis, a administré un ou deus petits projets. Nous savons soutenu 150 collectivités à l'aide des 15 millions de dollars qui nous ont été donnés dans le cadre du programme d'aide canadien. Le FIDA

[*Texte*]

said, which was to leverage our Canadian support into that, Technoserve instead was asked to undertake that work. It's a shame to have that experience of eight years supported by Canada go to waste.

Currently CHF is managing $20 million of counterpart funds provided by a line of credit from the Government of Canada to support structural adjustments in Guyana. Setting aside the debate of structural adjustment and focusing on those we're trying to assist who are compromised, as World Vision pointed out about structural adjustment, we're trying to help people who have to figure out how to readjust their lives to real market prices and declining social services.

• 1155

We currently are working with 250 communities in Guyana. The World Bank, the IDB and even USAID have come to us and the European Community representatives to ask if they could work and channel their programs through us, but we could in no way get leverage. Even to the offer of using our central office, CIDA instead says we can't redeploy any of our staff in order to render any services to those organizations, when in fact we could lever out of the experience we have millions of dollars worth of support from the World Bank to help the people of Guyana.

I emphasize this because it's a critical factor Mr. Watson has raised and it must be examined in this review.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you. That's very helpful, very practical advice to us.

Mr. Lastewka: I have one question of clarification for Mr. Watson. He made a comment that NGO priorities are not necessarily government priorities-based. He followed up by saying that NGOs give money to themselves, and then went on to the next item.

I'd like you to explain that one.

Mr. Watson: To explain that I guess I would go back to some of the problems of red tape. CIDA of course has had cutbacks. One of the most popular mechanisms that has been established over the last ten years, with CIDA trying to deal with allocating heavy loads of resources with a minimum of red tape, is that they've taken large chunks of funds and dedicated them to particular regions, say. There's a fund for the Philippines, there was a fund for Mozambique and one for Angola. Or they may be sectoral funds dedicated towards, say, women and development or the environment.

[*Traduction*]

de Rome nous a demandé si nous voulions travailler avec eux. Toutefois, parce que nous ne pouvions pas faire ce dont a parlé M. Watson, c'est-à-dire intégrer l'aide canadienne aux projets du FIDA, ils ont préféré demander à Technoserve d'entreprendre ce travail. Il est dommage de voir se perdre cette expérience qui a duré huit ans et qui a été soutenu par le Canada.

À l'heure actuelle, la Fondation canadienne contre la faim administre 20 millions de dollars de fonds de contrepartie fournis par le gouvernement du Canada, par l'entremise d'une marge de crédit, dans le but de faciliter les ajustements structurels opérés en Guyane. Sans entrer dans le débat qui entoure les ajustements structurels, pour parler plutôt des personnes vulnérables que nous essayons d'aider, comme Vision Mondiale l'a dit à ce sujet, nous essayons d'aider les personnes touchées qui doivent trouver le moyen de s'adapter aux prix de marché réels et à la réduction des services sociaux.

À l'heure actuelle, nous travaillons avec 250 collectivités en Guyane. La Banque mondiale, la BID et même l'USAID se sont adressés à nous et aux représentants de la communauté européenne, pour nous demander de travailler avec eux et d'administrer leurs programmes, mais nous n'avons pas réussi à y intégrer le programme d'aide canadien. Quand nous leur avons offert d'utiliser notre bureau central, l'ACDI nous a répondu que nous n'avons pas le droit d'utiliser notre personnel pour rendre des services à ces autres organisations, alors qu'en réalité, l'expérience dont nous disposons pourrait nous valoir des millions de dollars de soutien de la Banque mondiale dans le but d'aider la population de la Guyane.

J'insiste là-dessus parce que c'est un aspect essentiel qui a été soulevé par M. Watson, et qui mérite d'être examiné dans le cadre de cet examen de nos politiques.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie. Ce que vous nous dites est très utile; ce sont des conseils très pratiques dont nous prenons bonne note.

M. Lastewka: Je désire demander un éclaircissement à M. Watson. Il a parlé des priorités des ONG, qui, a-t-il dit, ne reflètent pas nécessairement les priorités du gouvernement. Il a ensuite dit que les ONG s'attribuaient elles-mêmes des crédits, puis il est passé à autre chose.

J'aimerais que vous nous expliquiez ce que vous vouliez dire par cela.

M. Watson: Oui, pour expliquer ce commentaire, je dois revenir sur la question des formalités bureaucratiques. L'ACDI a bien sûr dû composer avec des réductions de budget. Il y a un mécanisme qui est devenu très populaire au cours des 10 dernières années, période au cours de laquelle l'ACDI essayait d'allouer de ressources considérables en allégeant les formalités, et ce mécanisme consiste à affecter des sommes considérables à certaines régions, disons. On a constitué un fonds pour les Philippines, un pour la Mozambique et un pour l'Angola. Ou alors, on a constitué des fonds sectoriels consacrés à certains domaines particuliers, comme les femmes et le développement ou l'environnement.

[*Text*]

Essentially they're put on the table and then CIDA says to the NGOs, okay, you administer these funds. It puts the NGOs in an impossible position, because essentially you're sitting around the table giving out those funds to yourselves. I think it's something that has occurred, quite understandably, from CIDA dealing with man-year constraints, but the long-term effect of that is really a negative one on the NGO community.

Mr. Lastewka: I want to thank you for your report, because there's a number of items in it about which I've been asking questions for the last three or four months.

I want to take no responsibility for the last ten years of CIDA or Foreign Affairs. I want to make that perfectly clear.

You did mention that because CIDA doesn't have a mandate or it isn't clear, you proposed that systems and structures really need to be in place. One of the problems we've had is that we haven't had a mandate or a very clear vision. That's why this committee has been formed—to create that. I want to put you in a position whereby when we're finished we will have that. You might not like it, but we will have that vision. It will be clear and it will be reviewed on an ongoing basis.

My concern is that we have been involved in way too many countries. We've tried to be a little bit to everybody and really in the end we've been nothing to anybody. We have way too many NGOs and we get into situations where we have regional offices of NGOs and NGOs working in countries and they don't even know they're working side by side.

My approach has been to question people. It's time for us to decide if we're going to work on the poorest of the poor, how much we're going to dedicate in moneys, and where they are. Let's get on with doing a job and pick so many NGOs that will be working in that area. Let's do what we said we were going to do for once.

My question is to Mr. Watson specifically, because he mentioned systems and structures. I personally believe that's been our problem. We haven't had the proper mandate, or it's not been very clear, and we don't have a structure or system in place that gets to the bottom line faster rather than the whole system.

Would you support that we should be having priority NGOs working in countries? Let them work for awhile, and if we see other NGOs doing a better job then we'll move over and stop some NGOs so we don't get into this, "I'm an NGO and I get money every year, so where's my money?" Or we have groups of people today coming to us and saying, "CIDA, you should be helping us because we want to form an NGO and be part of the spending spree". That's got to stop.

[*Translation*]

Essentiellement, on met ces fonds sur la table et puis l'ACDI demande aux ONG de les administrer. Cela place les ONG dans une position impossible, car cela revient à demander aux ONG de s'allouer des fonds. Je pense que cette situation vient du fait que l'ACDI a subi des compressions de personnel—et c'est une réaction compréhensible, mais à long terme, cela a des effets négatifs sur les ONG.

M. Lastewka: Je désire vous remercier de votre rapport, qui aborde un certain nombre de points qui ont fait l'objet de questions de ma part depuis trois ou quatre mois.

D'abord, je veux dire très clairement que je n'assume aucune responsabilité, ni pour l'ACDI, ni pour les Affaires étrangères, quant à ce qui a pu se faire au cours des 10 dernières années.

Vous avez dit qu'il fallait mettre en place des systèmes et des structures à cause de l'absence de mandat de l'ACDI; ou, si elle en a un, il n'est pas suffisamment clair. L'absence d'un mandat ou d'une vision claire a été l'un de nos problèmes. Voilà pourquoi ce comité a été constitué, pour pallier cette lacune. Je veux vous mettre dans une position telle qu'à la fin de cet exercice, nous aurons préparé un mandat clair. Vous n'en serez pas nécessairement satisfait, mais nous aurons défini cette vision. Elle sera claire et elle fera l'objet d'un examen périodique.

Voici ce qui me préoccupe: nous intervenons dans de trop nombreux pays, beaucoup trop. Nous avons essayé d'en faire un peu pour tout le monde, et à la fin nous n'avons rien fait pour personne. Nous avons beaucoup trop d'ONG et cela mène à des situations, par exemple, où certains bureaux régionaux d'ONG travaillent à côté d'ONG dans certains pays, sans jamais savoir qu'elles travaillent côte à côte.

J'ai choisi l'approche d'interroger les gens. Le moment est venu pour nous de décider si nous voulons aider les plus pauvres et de prendre d'autres décisions, comme de fixer les sommes que nous voulons consacrer à l'aide au développement et de dresser la liste des pays où nous voulons être présents. Passons à l'acte et choisissons un certain nombre d'ONG qui travailleront dans une région donnée. Pour une fois, mettons nos discours en pratique.

Je pose ma question à monsieur Watson, parce qu'il a parlé de systèmes et de structures. Personnellement, je pense aussi que c'est là que se situe notre problème. Nous n'avions pas de mandat clair et il n'y a ni structure, ni système en place qui permette d'agir promptement et de déterminer les coûts de nos actions, sans avoir à mettre en branle l'appareil au complet.

Êtes-vous d'accord? Devrions-nous choisir, en priorité, quelques ONG et quelques pays? Elles pourraient travailler un certain temps, et si nous constatons que d'autres ONG font un meilleur travail, nous allons changer de cap et mettre fin aux activités de certaines de ces organisations, afin d'éviter de créer chez les ONG l'attitude qui consiste à dire: «Je suis une ONG et on me donne des fonds tous les ans, alors où est mon argent?» Ou alors, il y a des groupes qui nous disent: «Écoutez, représentants de l'ACDI, vous devriez nous aider, parce que nous voulons créer une ONG et profiter, nous aussi, de cette manne», il faut que ça cesse.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1200

Mr. Watson: I don't think it is a period in which any sort of entitlement program makes sense. What we would like to see is mechanisms that you might relate to market mechanisms being introduced to influence the allocation of resources.

It is very difficult to choose agencies, as an example. It is relatively simple if you know what you want to do. If you want to concentrate on the environment and have good environmental programs, it would be relatively simple to set up that sort of fund, to get a panel of people recognized as being experts in the area, and to have NGOs come in with their plans and show their approach and what the cost of their approach is, and have them funded on that basis.

The American aid agency is an example. It has what they call "institutional strengthening grants". These are long-term, very heavy funding for things like population dynamics. They have decided population is one of their priorities. Basically they are open to all comers at the start, and the NGOs put a lot of effort into saying this is what we do in population. If they win the competition, then they know they have a good set of resources to work with, and there is some indication of why this agency was selected over that agency.

There is one other thing I want to come back to, and it is that because of the way the aid program is structured we tend to focus on this issue of—

Mr. Lastewka: I want to stop you. I don't want you to go backwards. I am going to force you to go forward on how it should be.

Mr. Watson: Okay, but can I just finish this point? It is terribly important.

We spend almost $1 billion in multilateral organizations. You can do your exercise of focusing on countries and not have that system and the way it is handled touched one iota, because that $1 billion goes out to multilateral agencies, not just specific countries. We need to focus on who we are giving what to on the multilateral agency side, as well as the issue of where we are working in country terms. That's often forgotten in the review of our foreign policy.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You brought in the multilateral, and you are one of the first people who has directed us to that extremely important component. I suppose, along with the other members of the committee, we are beginning to appreciate that we are out there, and that in any given country there are NGOs coming from all sorts of other countries. I myself worked in Africa, and I saw the European Community beside the Germans, the Swedish, and they are all from the same place. They are all delivering similar things. There were Canadians there. There were the multilateral agencies there. Everybody was falling all over everybody.

M. Watson: Je ne pense pas que ce soit le moment d'octroyer automatiquement des fonds à qui que ce soit. Nous aimerions plutôt voir mettre au point des mécanismes qu'on puisse relier aux mécanismes des marchés et qui influenceraient l'allocation des ressources.

Par exemple, il est très difficile de choisir des organismes. Par contre, c'est relativement simple si vous savez ce que vous voulez faire. Si vous voulez axer vos efforts sur l'environnement et mettre au point de bons programmes environnementaux, il est assez simple de constituer ce genre de fonds, de former un comité composé d'experts reconnus dans ce domaine et de demander aux ONG de soumettre à ce comité leurs plans et leurs coûts, puis ensuite de leur accorder des fonds en fonction de ces explications.

L'Agence d'aide américaine est un bon exemple. Elle accorde ce qu'elle appelle des subventions pour renforcer les institutions. Il s'agit de sommes considérables, accordées à long terme, pour influencer, par exemple, le facteur démographique. Cette agence a fait de l'explosion démographique l'une de ses priorités. Au départ, elle ouvre la porte à tous les preneurs et les ONG déploient beaucoup d'efforts pour expliquer ce qu'elles font dans le domaine du contrôle de la population. Elles obtiennent des ressources assez importantes pour leur travail si elle gagnent le concours, et il est assez facile de déterminer pourquoi tel ou tel organisme a été choisi plutôt que tel autre.

J'aimerais revenir sur la structure du programme de l'APD, qui est responsable de l'attention que nous portons à. . .

M. Lastewka: Je veux vous arrêter. Je ne veux pas que vous reveniez sur quoi que ce soit. Je vais vous forcer à aller de l'avant et à nous parler des structures à envisager.

M. Watson: Très bien, mais me permettez-vous de finir mon idée? C'est terriblement important.

Nous dépensons presque un milliard de dollars par le biais des organisations multilatérales. Même si vous mettiez en pratique votre idée de concentrer l'aide que nous prodiguons dans certains pays, vous ne changeriez pas ce système d'un iota parce que ce milliard de dollars est attribué aux agences multilatérales et non pas à des pays en particulier. Nous devons examiner nos rapports avec les agences multilatérales, tout autant que la question des pays où nous travaillons. C'est souvent un aspect des choses qui est oublié quand nous examinons notre politique étrangère.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est vous qui avez soulevé la question des organismes multilatéraux, et vous êtes l'un des premiers témoins à attirer notre attention sur cet élément extrêmement important. Comme les autres membres du comité, je suppose, je commence à comprendre la nature de notre présence à l'étranger; de plus, je conçois maintenant qu'il y a des ONG de nombreux autres pays dans les pays où nous sommes nous-mêmes présents. J'ai moi-même travaillé en Afrique, et j'ai constaté que la communauté européenne était aussi présente, avec les Allemands et les Suédois; tous faisaient la même chose et apportaient des choses semblables. Il y avait des Canadiens là-bas, ainsi que des organismes multilatéraux; les gens et les organismes se bousculaient au portillon.

[*Text*]

Without getting into that, and just in the multilateral area, how do we as Canada help bring some order to what does appear to be an extremely chaotic system?

Mr. Watson: You can start by insisting that there is some annual report on what Canada puts into multilateral channels. There is none right now. There is no document you can go to that indicates the full range of multilateral subventions coming out of Canada in a comprehensive way. There is no document that will give you Canadian foreign policy as regards all of the multilateral channels.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You must mean something, because when we examined the estimates it was very clear in them what our contributions were to the World Bank and to the various multilateral organizations. We know the dollar figures. Is your point that we should know more specifically what, in turn, those organizations are spending their money on?

Mr. Watson: That is one aspect of the multilateral constellation, but you don't see a comparison of the IFI votes, various votes going to the UN agencies, the various votes going to the Francophonie, the Commonwealth agencies and others.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We just see the global figures, in other words.

Mr. Watson: Yes, and what we found in doing this foreign policy review—it is very interesting and has never been raised to the level of policy and discussed before at the political level—is that so much of what has the effect of policy is in fact just administrative practice. CIDA civil servants decided that 10% of the emergency humanitarian assistance vote would go to Canadian organizations and 90% to international organizations, but nobody has ever made policy along those lines.

• 1205

Ms Tripp: I would like to comment on the accountability aspect as well. It's in line with what John is saying. I really believe the NGOs are held much more accountable, and willingly so.

As a classic example, several years ago we were given a $300,000 grant for Cambodia when it was liberated, and it came from multilateral. I've worked with CIDA for 18 years through World Vision, and my first question was what the terms of reference were in terms of reporting. They said to just send them a letter when the money was spent. When I asked what kind of a report was required and what the details were, they said to just give them a letter. I couldn't believe it.

When I look at how accountable we are in terms of the funds we get through the NGO division, through the responsive program, I'm thinking is this what Canada is doing with the millions upon millions of dollars through the multilateral?

[*Translation*]

Sans m'attarder là-dessus, et pour continuer sur ma lancée—à propos des agences multilatérales—comment pouvons-nous, nous les Canadiens, imposer un certain ordre sur un système qui semble effectivement relever du pur chaos?

M. Watson: Vous pouvez commencer par exiger que l'on prépare un rapport annuel sur ce que le Canada investit dans ces instances multilatérales. À l'heure actuelle, on ne prépare aucun rapport annuel de ce genre. Il n'existe aucun document qui contienne la liste de toutes les subventions multilatérales accordées par le Canada. Il n'existe aucun document qui fasse état de la politique étrangère du Canada en ce qui a trait à tous les organismes multilatéraux.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous devez essayer de faire ressortir quelque chose qui m'échappe, car quand nous avons examiné les prévisions budgétaires, on y faisait état très clairement de nos contributions à la Banque mondiale et, ainsi qu'à diverses autres organisations multilatérales. Nous connaissons les chiffres, en dollars. Est-ce que vous essayez de dire que nous devrions en savoir un peu plus, concrètement parlant, à propos de la façon dont ces organisations dépensent à leur tour ces sommes d'argent?

M. Watson: Oui, c'est un aspect de la grande constellation des subventions multilatérales, mais on ne trouve nul part une comparaison des crédits accordés à l'IFI, par exemple, ou aux divers organismes des Nations unies, à la francophonie, aux organismes du Commonwealth, ainsi qu'à d'autres.

Le coprésident suppléant (M. Graham): En d'autres termes, nous ne voyons que les chiffres globaux.

M. Watson: Oui, et dans le cadre de cet examen de la politique étrangère, nous avons découvert quelque chose de très intéressant dont il n'a jamais été question auparavant dans ce genre de discussion, et qui n'a jamais auparavant fait l'objet de discussion au niveau politique: beaucoup de choses sont faites comme si elles découlaient bel et bien de politiques existantes, alors qu'elles ne relèvent, finalement, que de pratiques administratives. Des fonctionnaires de l'ACDI ont décidé que 10 p. 100 du crédit de l'aide humanitaire d'urgence serait accordée à des organisations canadiennes et que le reste irait à des organisations internationales, mais il n'existe aucune politique qui le prévoit.

Mme Tripp: J'aimerais également parler de l'obligation de rendre compte. Cela fait suite à ce que John disait. Je crois vraiment que les ONG doivent justifier davantage leurs dépenses, et qu'elles le font volontiers.

Je vous parle d'un exemple classique. Il y a plusieurs années, on nous accordait une subvention de 300 000$ pour le Cambodge au moment de sa libération, et ces fonds étaient d'origine multilatérale. J'ai travaillé avec l'ACDI pendant 18 ans par l'intermédiaire de Vision mondiale, ma première question a été de demander quels étaient les critères de reddition de compte. On m'a dit de simplement écrire une lettre quand les fonds auraient été dépensés. Quand j'ai demandé quel type de rapport on s'attendait à recevoir et quelles précisions devaient s'y trouver, on m'a dit de simplement leur envoyer une lettre. Je n'arrivais pas à le croire.

Quand je songe aux comptes que nous rendons eu égard aux fonds que nous obtenons par l'intermédiaire de la division des ONG, du programme de réponse, je me demande ce que le Canada fait des millions et des millions de dollars qui passent par l'aide multilatérale?

[*Texte*]

Take the World Food Program, for example. CARE and World Vision Canada are two of the largest recipients and distributors of food aid, yet more goes through the World Food Program than through either of us. Again, I think if you were to hold both of our programs up against it, you would find them more accountable, more efficient with less loss, and more people impacted.

I think Canada has to start asking the difficult questions, and quite frankly, I would like us to be at the table. The NGOs have always been the tail at the end. We need to be recognized for what we have done and be at the table to participate.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Do you have a practical suggestion for the Government of Canada as to how that could be done? I don't know how many NGOs there are in Canada, but there are obviously six or seven hundred. We're already having difficulties with the consulting process of this committee. People are complaining that everybody isn't consulted enough. There are only so many hours in the day and so many people we can consult. But how do you set up a structure to enable this to happen? Have the NGOs ever come together themselves? We heard from the Canadian Council group. Is that the delivery mechanism for this advice?

Ms Tripp: It's one starting point, but I would also say to look at the organizations' track records. Who's been there? World Vision has been around for 44 years, and 350,000 Canadian men and women, in an economic environment of declining discretionary funds, put their money where their mouths are every month and support us. We have a track record. Look at the institutional evaluations CIDA has gone through for all of the NGOs. Find the ones that come out with strong endorsement of their effectiveness, efficiency, good governments and track records, and invite them.

Mr. Moore: We might just speak in support of that, but it does require us to establish procedures that are driven by output and results. You asked in the multilateral question whether we should look at where they are spending their money. It's not a question of contracting for inputs; that's very easy to provide.

We as NGOs are results-oriented organizations. We are discussing among ourselves how to enter discussions with CIDA to receive our funds and be measured for the results achieved and not for how we have spent the money. I think we have to be consistent and request that of the multilateral organizations. It's not accountability for spending money, it's accountability to achieve the results that were established. As in any program, therefore, you cut the cloth to fit, according to what those results reveal.

Mr. Scott: I think the NGO brings a dynamic that is refreshing and unique because we work in a partnership with the recipients and not just the donors. We get feedback and are interpreted by them. I think that's valuable. I think that's what this country is looking for.

[*Traduction*]

Prenons, par exemple, le Programme alimentaire mondial. CARE et Vision mondiale du Canada sont deux des plus grosses organisations qui reçoivent et distribuent de l'aide alimentaire, pourtant le Programme alimentaire mondial reçoit et distribue plus que nous ne le faisons l'un et l'autre. Là encore, je pense que si vous comparez nos deux programmes à celui-là, vous constaterez que nous rendons plus de comptes, que nos programmes sont plus efficaces et enregistrent moins de pertes et qu'ils contribuent à aider davantage de gens.

Je pense que le Canada doit commencer à se poser de sérieuses questions, et à dire vrai, j'aimerais bien que nous soyons là. Les ONG ont toujours été laissés pour compte. Nous devons être reconnus pour ce que nous avons accompli et être à la table pour participer.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Avez-vous une suggestion pratique à présenter au gouvernement du Canada quant à la façon dont on pourrait le faire? Je ne sais pas combien d'ONG il y a au Canada, mais il semblerait y en avoir six ou sept cents. Nous avons du mal à assurer la consultation au sein du comité. On se plaint qu'on ne consulte pas tout le monde suffisamment. Les journées qu'ont que 24 heures et on ne peut pas consulter tout à chacun. Mais comment peut-on mettre en place une structure qui le permettrait? Est-ce que les ONG se sont jamais réunis? Nous avons entendu le groupe du Conseil canadien. Est-ce le moyen de faire passer cette proposition?

Mme Tripp: C'est un point de départ, mais je dirais aussi qu'il faut examiner les réalisations des organisations. Qui était là? Vision mondiale existe depuis 44 ans, et 350 000 Canadiens et Canadiennes, dans une conjoncture économique où les fonds discrétionnaires diminuent, joignent mois après mois l'action à la parole et nous soutiennent. Nous avons un dossier de réalisations. Il suffit d'examiner les évaluations institutionnelles qu'a faites l'ACDI pour tous les ONG. Relever ceux dont on confirme sans hésitation l'efficacité, l'efficience, la bonne gestion et la performance, et invitez-les.

M. Moore: Nous pourrions soutenir cette proposition, mais il faut que nous établissions des procédures qui tiennent compte des réalisations et des résultats. À propos des organisations multilatérales, vous avez demandé si nous devrions examiner comment elles dépensent leur argent. Il ne s'agit pas de consulter des contractuels; ces renseignements sont très faciles à fournir.

Nous, les ONG, sommes des organismes axés sur les résultats. Nous discutons entre nous de la façon d'aborder l'ACDI pour en recevoir des fonds et être évalués en fonction des résultats obtenus et non pas de la façon dont nous avons dépensé l'argent. Je pense qu'il faut être cohérent et demander la même chose des organisations multilatérales. Il ne s'agit pas de rendre des comptes quant à la façon dont l'argent a été dépensé; il s'agit de démontrer qu'on a obtenu les résultats qui avaient été fixés. Comme dans tout programme, donc, on procède à des rajustements selon ce que ces résultats font ressortir.

M. Scott: Je pense que les ONG ont une dynamique qui est intéressante et unique, parce que nous travaillons en partenariat avec les bénéficiaires et non pas simplement avec les donateurs. Nous assurons un suivi et ils l'interprètent. Je pense que c'est précieux. Je pense que c'est ce que ce pays cherche.

[*Text*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Ms Hashi, you mentioned the issue of women and development. We're very interested in whether or not there's an element of Canadian foreign policy that recognizes the particular role women have to play, and how that would fit in the formulation of foreign policy. Could you help us with that perspective from your own experience as a politician and lawyer?

Ms Hashi: The Canadian government can help, for example, by putting some conditionality in its policies to the recipient governments, to include and incorporate some components of women in development programs, in all their projects. So the Canadian government can require the governments to include components of women in their development projects.

[*Translation*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Madame Hashi, vous avez parlé des femmes et du développement. Nous aimerions beaucoup savoir si dans la politique étrangère du Canada on reconnaît le rôle particulier que les femmes ont à jouer, et comment cela y serait formulé. Pouvez-vous nous éclairer à ce sujet, à titre d'avocate et compte tenu de votre expérience en politique?

Mme Hashi: Le gouvernement canadien peut faire quelque chose, par exemple, en incluant dans les politiques qu'il applique à l'endroit des gouvernements des pays bénéficiaires, des conditions relatives au rôle des femmes dans les programmes de développement, et cela, dans tous les projets. Le gouvernement canadien peut donc demander aux gouvernements d'inclure des conditions relatives au rôle des femmes dans leurs projets de développement.

• 1210

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I know certain World Bank projects and others who are already doing this. Do you find there is a movement in this direction?

Ms Hashi: Yes. When I was doing the research for the World Bank on the law on institutional barriers to economic empowerment of women, I found World Bank already are requiring the governments to include women in development components in their projects.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Perhaps you could let us keep a copy of that report. It would be helpful for our research as well.

Ms Hashi: I will. Thanks.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Since we have gone over the hour, I want to thank each and every one of you for taking the time to prepare your briefs, for coming to talk to us. I appreciate that the time we've been able to give you is very short, but a great number of organizations have asked to present briefs to this committee, and that is why we've split up into three, in order to hear everyone.

Your remarks will be put into the overall committee analysis and will be brought to the attention of our colleagues who are hearing other organizations, and if anything comes to your mind that you think is particularly significant between now and October when we must give our report, please pass it on to us. We will incorporate that into our thinking.

I must say certainly the issues that were raised here this morning were some of the most interesting and challenging we've heard from the NGO perspective. We're very grateful for your help. Thank you very much.

We're adjourned, then, until Tuesday, 9 a.m., room 269, West Block. Thank you very much.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je sais que pour certains projets la Banque mondiale et d'autres cela se fait déjà. Constatez-vous un mouvement en ce sens?

Mme Hashi: Oui. Quand je faisais de la recherche pour la Banque mondiale sur le droit, sur les obstacles institutionnels à l'avancement économique des femmes, j'ai appris que la Banque mondiale demandait déjà aux gouvernements d'inclure les femmes dans les composantes de développement de leurs projets.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Peut-être pourriez-vous nous laisser un exemplaire de ce rapport. Cela nous aiderait aussi dans notre recherche.

Mme Hashi: Je le ferai. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Comme nous avons dépassé l'heure, je tiens à vous remercier tous d'avoir pris le temps de rédiger des mémoires, d'avoir pris le temps de venir nous parler. Je reconnais que nous n'avons pas pu vous accorder beaucoup de temps, mais un grand nombre d'organisations ont demandé à présenter des mémoires au comité, et c'est pourquoi nous nous sommes scindés en trois, afin d'entendre tout le monde.

Vos observations seront prises en compte dans l'analyse globale que fera le comité et elles seront portées à l'attention de nos collègues qui entendent des représentants d'autres organisations. Si d'ici octobre, où nous devons présenter notre rapport, vous songez à quelque chose qui vous semble particulièrement important, veuillez s'il-vous-plaît nous en informer. Nous en tiendrons compte au cours de notre réflexion.

Je dois dire que les questions qui viennent d'être soulevées et les perspectives qui ont été exposées sont parmi les plus intéressantes et les plus stimulantes que des ONG qui aient présentées. Et nous vous remercions sincèrement pour votre aide. Merci beaucoup.

Nous nous retrouverons donc mardi, à 9 heures, dans la salle 269 de l'édifice de l'Ouest. Merci beaucoup. La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Labour Congress:
Robert White, President.

From the Canadian Centre for Policy Alternatives:
Bruce Campbell, Acting Director.

From the Steelworkers Humanity Fund:
Gerry Barr, Executive Director.

From the Canadian Union of Public Employees:
Ron Verzuh, Senior Officer.

From World Vision:
Don Scott, President;
Linda Tripp, Vice–President, International Relations;
Fatuma Omar Hashi;
Michael Messenger.

From the Canadian Hunger Foundation:
Roland Breton, Chairman;
Bruce Moore, Executive Director.

From CARE Canada:
A. John Watson, Executive Director;
Nancy Gordon.

TÉMOINS

Du Congrès du travail du Canada:
Robert White, président.

Du Centre canadien de recherche en politique de rechange:
Bruce Campbell, directeur intérimaire.

Du Fonds humanitaire des métallos:
Gerry Barr, directeur général.

Du Syndicat canadien de la fonction publique:
Ron Verzuh, agent principal.

De «World Vision»:
Don Scott, président;
Linda Tripp, vice–présidente, relations internationales;
Fatuma Omar Hashi;
Michael Messenger.

De la Fondation canadienne contre la faim:
Roland Breton, président;
Bruce Moore, directeur général.

De CARE Canada:
A. John Watson, directeur exécutif;
Nancy Gordon.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Publica

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 38

Tuesday, June 14, 1994

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 38

Le mardi 14 juin 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

Pursuant to the Senate Rule 86(4)

On Tuesday, June 14, 1994:

Philippe D. Gigantès replaced Anne C. Cools.

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Anne C. Cools
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Conformément à l'article 86(4) du Règlement du Sénat

Le mardi 14 juin 1994:

Philippe D. Gigantès replaced Anne C. Cools.

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

PROCÈS–VERBAUX

LE MARDI 14 JUIN 1994
(62)

[*Texte*]

Le Sous–comité Atlantique–Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, *en séance télévisée*, à 9 h 12, dans la pièce 253–D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean–Robert Gauthier (coprésident).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: l'honorable sénateur Gérald J. Comeau.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Joseph Volpe.

Autre sénateur présent: l'honorable sénateur Jerahmiel S. Grafstein.

Autre député présent: Joe Fontana.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *Du Centre parlementaire:* Peter Dobell, directeur.

Témoins: Du Conseil national des relations canado–arabes: Ayman Yassini, président; Ian Watson, directeur exécutif; Michael Lynk, avocat. *De la Fédération canadienne des municipalités:* Jacques Jobin, directeur, programmes internationaux; Brock Carlton, sous–directeur, Bureau international. *Du Programme de développement Cambodge–Canada:* Sonny Enriquez, chargé de programme (Asie); Van Tan Prak, membre, Communauté canado–cambodgienne de Montréal. *Du Programme philippino–canadien pour le développement des ressources humaines:* Sel Murray, membre du Comité exécutif canadien et membre du Comité exécutif du Comité conjoint Philippines–Canada; Mary Boyd, membre du Comité exécutif canadien. *Du Comité international pour un Vietnam libre:* Hai Thanh Ngo, président exécutif.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Ayman Yassini et Michael Lynk font des exposés puis, avec Ian Watson, répondent aux questions.

Jacques Jobin fait un exposé puis, avec Brock Carlton, répond aux questions.

Sonny Enriquez, Mary Boyd et Hai Thanh Ngo font des exposés puis, avec Van Tan Prak et Sel Murray, répondent aux questions.

À 11 h 59, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Clairette Bourque

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 14, 1994
(62)

[*Text*]

The Sub–Committee Atlantic–Quebec (A) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met in a televised session at 9:12 o'clock a.m. this day, in Room 253–D Centre Block, the Joint Chair, Jean–Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senator Gérald J. Comeau.

Representing the House of Commons: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Joseph Volpe.

Other Senator present: the Honourable Senator Jerahmiel S. Grafstein.

Other Member present: Joe Fontana.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Parliamentary Centre*: Peter Dobell, Director.

Witnesses: From the National Council on Canada–Arab Relations: Ayman Yassini, President; Ian Watson, Executive Director; Michael Lynk, Barrister and Solicitor. *From the Federation of Canadian Municipalities*: Jacques Jobin, Director, International Programs; Brock Carlton, Deputy Director, International Office. *From the Cambodia Canada Development Program*: Sonny Enriquez, Program Officer for Asia; Van Tan Prak, Member, Cambodian Canadian Community of Montreal. *From the Philippines–Canada Human Resource Development Program*: Sel Murray, Member of the Canadian Executive Committee and Member of the Executive Committee of the Philippines–Canada Joint Committee; Mary Boyd, Member of the Canadian Executive Committee. *From the International Committee for a Free Vietnam*: Hai Thanh Ngo, Executive President.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Ayman Yassini and Michael Lynk made statements and, with Ian Watson, answered questions.

Jacques Jobin made a statement and, with Brock Carlton, answered questions.

Sonny Enriquez, Mary Boyd and Hai Thanh Ngo made statements and, with Van Tan Prak and Sel Murray, answered questions.

At 11:59 o'clock a.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, June 14, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 14 juin 1994

• 0912

Le coprésident (M. Gauthier): Bonjour. Bienvenue à cette réunion du Comité spécial qui fait la revue de la politique étrangère du pays. Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat, le 23 mars 1994, et par la Chambre des communes, le 16 mars dernier, nous faisons l'examen de la politique étrangère du Canada. Ce matin, c'est notre 62ième réunion. Vous voyez, c'est sérieux.

Nous avons le plaisir d'accueillir, ce matin, le Conseil national des relations canado–arabes. M. Ian Watson en est le directeur exécutif. Bonjour, monsieur Watson. Il est accompagné de M. Ayman Yassini

—Dr. Yassini, I should say—and Michael Lynk. It says here "barrister and solicitor". *Bonjour.*

Mr. Watson, do you want to open with the brief that I understand you have to present to us?

Mr. Ian Watson (Executive Director, National Council on Canada–Arab Relations): I will ask the president of our organization, Dr. Yassini, to handle that.

Dr. Ayman Yassini (President, National Council on Canada–Arab Relations): Mr. Chairman, the National Council on Canada–Arab Relations is pleased to meet with the special joint parliamentary committee to present the views of the national council and members of the Arab Canadian community regarding Canada's foreign policy objectives with regard to the Arab world.

The Arab world as a whole is quite important to Canada and to the world as a whole. The importance of the Arab world lies in three areas. One important area is that it provides strategic and transportation links to three continents: Europe, Asia, and Africa. The second importance of the Arab world is that there is a major concentration of oil in the region, and the Arab region has a tremendous potential for economic growth. This economic factor has placed the Arab world in an important position in the international economy. Third, the cultural and religious diversity and richness of the Arab region reflect the fact that the Arab world is the cradle of world civilization. Judaism, Christianity and Islam emerged from this region.

• 0915

Peace, stability and prosperity in the Arab world and in the Middle East as a whole are generally integral parts of world stability and prosperity. The National Council on Canada–Arab Relations is committed to the belief that Canada and the Arab world share aspirations for international peace, have a common interest in increased trade, and desire expanded cultural and educational ties.

In the brief we've submitted to the committee we wish to outline priority areas and make specific recommendations to enhance relations between Canada and the Arab world.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Good morning and welcome to this meeting of the special committee reviewing our country's foreign policy. Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, we are reviewing the Canadian foreign policy. We are holding our 62nd meeting this morning. As you can see, it is a serious process.

This morning, we are pleased to welcome the National Council on Canada—Arab Relations. Mr. Ian Watson is the Council's executive director. Good morning, Mr. Watson. With him is Mr. Ayman Yassini

et M. Michael Lynk. M. Lynk est «avocat». Bonjour.

Monsieur Watson, voulez–vous commencer par nous présenter le mémoire que vous avez apporté, si j'ai bien compris?

M. Ian Watson (directeur exécutif, Conseil national des relations canado–arabes): Je vais demander à notre président, M. Yassini, de vous le présenter.

M. Ayman Yassini (président, Conseil national des relations canado–arabes): Monsieur le président, le Conseil national des relations canado–arabes est heureux de rencontrer le Comité spécial mixte pour vous présenter ses opinions et celles des membres de la communauté canado–arabe sur les objectifs de la politique étrangère du Canada en ce qui concerne le monde arabe.

Dans son ensemble, le monde arabe est très important pour le Canada et pour le monde dans son ensemble. L'importance du monde arabe est due à trois facteurs. Le premier, c'est qu'il assure une fonction stratégique pour les transports entre trois continents, l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Le deuxième, c'est qu'il y a d'importantes réserves de pétrole dans le monde arabe, et que toute la région a un énorme potentiel de croissance économique. Par conséquent, le monde arabe occupe une place importante dans l'économie internationale. Troisièmement, la diversité culturelle et religieuse ainsi que la richesse du monde arabe reflètent le fait qu'il est le berceau de la civilisation mondiale. En effet, le judaïsme, le christianisme et l'islam sont tous nés dans la région.

La paix, la stabilité et la prospérité du monde arabe et du Moyen–Orient pris dans son ensemble sont globalement les éléments indispensables à la stabilité et à la prospérité mondiales. Le Conseil national des relations canado–arabes est fermement convaincu que le Canada et le monde arabe veulent tous deux la paix internationale, s'intéressent tous deux à l'expansion du commerce et veulent nouer des liens culturels et éducationnels plus étroits.

Dans le mémoire que nous avons soumis au Comité, nous voulons définir nos priorités et faire des recommandations particulières en vue d'améliorer les relations entre le Canada et le monde arabe.

[*Texte*]

Canada has two options to follow in its relations with the Arab world. The first option is to maintain the status quo and consequently miss out on greater opportunities and benefits. The other option is to address current constraints and seek new opportunities by enhancing trade, cultural and political ties with the Arab region.

Stable and permanent peace in the Middle East can be achieved through the implementation of all UN Security Council resolutions and the rules of international law. Without the full implementation of all UN resolutions, conflict will continue. Later my colleague Michael Lynk will address this dimension.

We encourage the Government of Canada to increase its economic ties with the Arab world. The growth potential of bilateral trade relations with each of the Arab countries is enormous, and both Canada and the Arab region can only benefit from this cooperation. I will address the trade component later.

In our brief, we also make a number of specific recommendations to encourage the expansion of trade and investment between Canada and the Arab world. In these recommendations we encourage the Government of Canada to commit more resources to the promotion of trade, investment, and the development of the Arab world. We also urge the Government of Canada to reopen closed embassies and open new embassies in other areas in the Arab world. Finally, we urge the Government of Canada to contribute to the development and social reconstruction of the Arab world by utilizing the expertise and know–how of Canadian NGOs.

Although relations between Canada and the Arab world are excellent, Canadians know little about the Arab region, its history, traditions and customs. We wish to encourage the Government of Canada to promote understanding between Canada and the Arab world, including a better understanding of Islam. We believe Islam is quite misunderstood in Canada and this lack of understanding seems to be reflected in a number of issues and relations between Canada and the Muslim world as whole.

We encourage the promotion of better understanding through the introduction of cultural exchange programs and the support of more specialized studies on the Arab region.

One of the recommendations in this brief is to establish a Canadian foundation for the Arab world, similar to the highly successful Asia–Pacific Foundation. I'll be glad to address this later.

Mr. Chairman, we look forward to discussing our brief with you and the committee members in the hope of promoting closer relations between Canada and the Arab world.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Yassini. Do you have a list of the embassies you say we closed and those areas you would like. . .?

[*Traduction*]

À cet égard, deux choix sont possibles pour le Canada. Le premier consiste à maintenir le statu quo, et, par conséquent, à renoncer à tirer partie d'autres possibilités et à réaliser de plus grands avantages. L'autre, c'est de s'attaquer aux problèmes actuels et de rechercher de nouvelles possibilités en renforçant ses liens commerciaux, culturels et politiques avec le monde arabe.

Il est possible d'arriver à une paix stable et durable au Moyen–Orient grâce à la mise en oeuvre de toutes les résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies et au respect des règles du droit international. Sans la mise en oeuvre intégrale de toutes les résolutions des Nations Unies, les conflits vont continuer. Mon collègue Michael Lynk reviendra sur cette question plus tard.

Nous invitons le gouvernement du Canada à resserrer ses liens économiques avec le monde arabe. Le potentiel d'expansion ou des relations commerciales bilatérales entre le Canada et chacun des pays arabes est énorme, et le Canada ne peut qu'en bénéficier, tout comme le monde arabe lui–même. Je reviendrai sur cette question plus tard.

Nous présentons aussi dans notre mémoire plusieurs recommandations particulières pour favoriser l'expansion du commerce et des investissements entre le Canada et le monde arabe. Dans ces recommandations, nous invitons le gouvernement du Canada à consacrer plus de ressources à la promotion du commerce avec le monde arabe, de l'investissement dans ces pays et du développement de leurs économies. Nous le pressons aussi de rouvrir les ambassades qu'il a fermées et d'en ouvrir de nouvelles dans d'autres pays du monde arabe. Enfin, nous le prions de contribuer au développement et à la reconstruction sociale du monde arabe en mettant à profit la compétence et le savoir faire des ONG canadiennes.

Bien que les relations entre le Canada et le monde arabe soient excellentes, les Canadiens savent peu de choses de cette région ou de son histoire, de ses traditions et de ses coutumes. Nous voulons encourager le gouvernement du Canada à favoriser la compréhension entre le Canada et le monde arabe, et notamment à rechercher une meilleure compréhension de l'islam. Nous sommes convaincus que l'islam est très mal compris au Canada, et que ce manque de compréhension semble se refléter dans un certain nombre de problèmes qui affectent les relations entre le Canada et le monde musulman dans son ensemble.

Nous aimerions que l'on favorise une meilleure compréhension grâce à l'introduction de programmes d'échanges culturels et à des mesures visant à encourager des études plus spécialisées sur le monde arabe.

L'une des recommandations que nous présentons dans notre mémoire porte sur la création d'une fondation canadienne du monde arabe analogue à la Fondation Asie–Pacifique, qui a connu tant de succès. Je me ferai un plaisir de revenir là–dessus plus tard.

Monsieur le président, nous avons hâte de parler de notre mémoire avec vous et avec les membres du Comité, dans l'espoir d'encourager des relations plus étroites entre le Canada et le monde arabe.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Yassini. Avez–vous une liste des ambassades que vous dites que nous avons fermées et des pays où vous aimeriez. . .?

[*Text*]

Dr. Yassini: The first one that comes to mind, Mr. Chairman, is the—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Is there a written list or something?

Dr. Yassini: We'll be glad to submit that.

• 0920

Mr. Michael Lynk (Member, Board of Directors, National Council on Canada–Arab Relations): In my portion of the national council's presentation I will be focusing on Lebanon and the emerging political entity of Palestine.

There are two themes in particular that the national council wishes to emphasize in this portion of its discussion. The first is a recognition of Canada's past, present, and potential role in contributing to peace and stability in this part of the Middle East, and the second is the importance of international law as a guide to the resolution of many of the current issues involving Lebanon, Israel, and the Palestinians.

This part of the Middle East has been both a crucible of war and the birthplace of some of the world's great prophets of peace. In the past half century the Arab–Israeli conflict and relations between Palestinians and Israelis have been at or very near the centre of virtually all disputes in the region. Lebanon has borne the brunt of the spillover of the Palestine–Israel conflict. We now have an unprecedented opportunity to bring a lasting peace to the region. However, to ensure its endurance it must be based on justice, keeping in mind that the greatest costs of the 75–year conflict have been borne by the Palestinians and the Lebanese.

The national council is appreciative of the constructive role that Canada has played over the past four decades with respect to the search for a just peace in the Middle East. Particularly, it is important to highlight the contribution of our peacekeeping troops; Canada's support for UNRWA, which is the UN agency responsible for the health, education, and welfare of Palestinian refugees displaced by Israel in 1948 and 1967; and Canada's contribution towards water resource management in the region.

As well, we note with some pride Canada's current role as gavel–holder of the refugee working group as part of the Middle East peace talks that began in Madrid in late 1991. Canada has done much to contribute to the current state of progress of peace in the Middle East, and the national council has some ideas for Canada's coming role.

We also want to stress the role of international law in contributing towards a just and lasting peace in the Middle East, for any peace attempt that forgets the harsh lessons of the 20th century that are embodied in current international law are likely doomed to failure. The national council is particularly concerned by Israel's failure to respect international law, and we believe it imperative that Canada should insist that the principles of international law, and particularly UN Security Council

[*Translation*]

M. Yassini: La première qui me vienne à l'esprit, monsieur le président, c'est celle. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Avez–vous une liste écrite, par exemple?

M. Yassini: Nous nous ferons un plaisir de vous en présenter une.

M. Michael Lynk (avocat, Conseil national des relations canado–arabes): Dans ma partie de l'exposé du Conseil national, je vais me concentrer sur le Liban et sur l'entité politique qui commence à se dessiner, la Palestine.

Dans cette partie de son propos, le Conseil national tient à souligner deux principes. Le premier est une reconnaissance du rôle passé, actuel et potentiel du Canada dans l'établissement et le maintien de la paix et de la stabilité dans cette partie du Moyen–Orient, tandis que le deuxième est l'importance du droit international pour nous guider vers la solution d'une grande partie des problèmes actuels mettant en cause le Liban, Israël et les Palestiniens.

Cette région du Moyen–Orient a été à la fois le théâtre de bien des guerres et le lieu de naissance de certains des plus grands prophètes de paix du monde. Depuis un demi–siècle, le conflit arabo–israélien et les relations entre les Palestiniens et les Israéliens ont été au coeur même—ou tout près du point névralgique—de tous les conflits qui ont affligé leur région. C'est le Liban qui a subi les pires retombées du conflit palestino–israélien. Aujourd'hui, nous avons une occasion sans précédent d'établir une paix durable dans la région. Toutefois, pour que cette paix soit vraiment durable, elle doit être fondée sur des principes de justice, et l'on ne doit pas oublier que ceux qui ont supporté la plus grande part du coût de 75 années de conflits, ce sont les Palestiniens et les Libanais.

Le Conseil national est reconnaissant au Canada pour le rôle constructif qu'il a joué au cours des quatre dernières décennies dans sa quête d'une juste paix au Moyen–Orient. Il est particulièrement important de souligner la contribution de nos troupes de maintien de la paix, l'appui que le Canada a accordé à l'UNRWA, l'Office des Nations Unies responsable de la santé, de l'éducation et du bien–être des réfugiés palestiniens déplacés par Israël en 1948 et en 1967, ainsi que la contribution du Canada à la gestion des ressources en eau de la région.

Ce n'est pas sans fierté non plus que nous soulignons le rôle que le Canada joue actuellement en assurant la présidence du groupe de travail sur les réfugiés, dans le contexte des pourparlers sur la paix au Moyen–Orient qui ont commencé à Madrid à la fin de 1991. Le Canada a largement contribué aux progrès actuels en vue de l'établissement de la paix au Moyen–Orient, et le Conseil national a quelques idées à lui proposer pour l'avenir.

Nous voulons aussi souligner l'importance du droit international dans l'établissement d'une paix juste et durable au Moyen–Orient, car toutes les tentatives que l'on fera pour établir la paix en oubliant les dures leçons du XX^{e} siècle que l'on retrouve dans le droit international d'aujourd'hui sont vraisemblablement vouées à l'échec. Le Conseil national est particulièrement préoccupé par le fait qu'Israël ne respecte pas le droit international. Selon nous, il est impératif que le Canada

[*Texte*]

resolutions, be at the centre of the Middle East peace process. I'll return to specific examples in a minute.

I want briefly to highlight four areas with respect to Palestine and Israel. The first is the complete dismantling of Israeli settlements in all of the occupied territories and the withdrawal of Israel from the territories taken in 1967. This would be consistent with the principles of international law on the inadmissibility of the acquisition of territory by war and the absolute strictures against the transfer of the conquering power's civilian population to the occupied territories. These principles have been accepted by the world community and by the UN Security Council in a number of resolutions.

The Israeli settlements in Gaza, the West Bank, and Jerusalem, as well as the Golan Heights, are perhaps the single most serious obstacle to peace in the Holy Land. They cater to the most extreme aspects of Israeli society, they are highly wasteful of scarce resources of land and water, and they reduce Palestinians to the state of temporary tenants on their own land.

Secondly, the issue of the future of Jerusalem also has to be settled in accordance with the wishes of both the Israelis and the Palestinians and has to be in accordance with the principles of international law. Israel, in defiance of a number of UN Security Council resolutions, has annexed Arab East Jerusalem, expropriated Arab–owned land in Jerusalem, and has built housing on it for some 160,000 Israeli Jews. No country in the world today recognizes Israel's unilateral claim of sovereignty over East Jerusalem.

Jerusalem, as you know, is an issue that has been postponed for detailed discussions in the Middle East peace process until 1995. When that time comes, the real test of how trusting and how durable that peace will be is going to be a just solution to Jerusalem that recognizes the legitimacy of both Israeli and Palestinian aspirations.

It is the position of the national council that Canada should insist that any final settlement of the question of Jerusalem should recognize the aspirations of both sides and recognize the validity of international law to guide the resolution of this thorny issue. As well, it is the position of the national council that the rights of all three faiths—Muslims, Christians, and Jews—to whom Jerusalem is holy is also a matter that must be guaranteed in any final solution.

[*Traduction*]

insiste pour que les principes du droit international, et particulièrement l'application des résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies, soient des éléments fondamentaux du processus d'établissement de la paix au Moyen–Orient. Je reviendrai sur le sujet pour vous donner des exemples précis dans un instant.

Je tiens à souligner brièvement quatre principes en ce qui concerne plus particulièrement la Palestine et Israël. Le premier est le démantèlement complet des colonies israéliennes dans tous les territoires occupés, ainsi que le retrait d'Israël des territoires dont il s'est emparé en 1967. Ces mesures seraient compatibles avec les principes de droit international sur l'acquisition d'un territoire par la force des armes ainsi qu'avec l'interdiction absolue de transférer la population civile du pays conquérant dans les territoires occupés. Ces principes ont été acceptés par la communauté internationale et par le Conseil de sécurité des Nations Unies, qui a pris plusieurs résolutions en ce sens.

Les colonies israéliennes dans la bande de Gaza, en Cisjordanie et à Jérusalem, de même que sur le plateau du Golan, constituent peut–être le pire obstacle à l'établissement de la paix en Terre Saint. Ces colonies existent pour satisfaire les éléments les plus extrémistes de la société israélienne, en plus de constituer un énorme gaspillage des ressources de terre et d'eau de la région et de réduire les Palestiniens au statut d'occupants temporaires de leurs propres terres.

Deuxièmement, la question de l'avenir de Jérusalem doit elle aussi être réglée conformément au désir des Palestiniens aussi bien que des Israéliens, dans le respect des principes du droit international. Au mépris de plusieurs résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies, Israël a annexé la partie arabe de Jérusalem, c'est–à–dire l'est de la ville, exproprié des terrains appartenant à des Arabes dans la ville et construit sur ces terrains des logements pour quelque 160 000 Israéliens juifs. Aujourd'hui, aucun pays du monde ne reconnaît la souveraineté qu'Israël s'est unilatéralement arrogée sur la partie est de Jérusalem.

Vous n'ignorez pas qu'on a reporté jusqu'en 1995 les discussions détaillées sur le problème de Jérusalem dans le cadre du processus d'établissement de la paix au Moyen–Orient. À ce moment–là, on verra vraiment si la paix sera équitable et durable, et le critère fondamental sera une solution juste du problème de Jérusalem, qui reconnaît le caractère légitime des aspirations tant des Israéliens que des Palestiniens.

Le Conseil national est d'avis que le Canada devrait insister pour que tout règlement définitif du problème de Jérusalem reconnaisse les aspirations des deux parties ainsi que la validité du droit international pour nous guider vers la solution de ce problème difficile. Le Conseil national estime en outre que toute solution définitive doit garantir les droits des trois religions—l'islam, le christianisme et le judaïsme—pour lesquels Jérusalem est une ville sainte.

[*Text*] [*Translation*]

• 0925

Third, throughout the peace process it must be kept in mind that some three million Palestinian refugees live outside Israel in the occupied territories. Many of them live as refugees in Lebanon, Syria and Jordan, and in the first two countries I have mentioned, Lebanon and Syria, they have no citizenship status in either of these countries. Their final status will also be a thorny question to settle.

Troisièmement, dans l'ensemble du processus d'établissement de la paix, on doit se rappeler que quelque trois millions de réfugiés palestiniens vivent à l'extérieur des territoires occupés d'Israël. Beaucoup d'entre eux sont des réfugiés au Liban, en Syrie et en Jordanie, et ils ne sont reconnus comme citoyens dans ni l'un ni l'autre des deux premiers de ces pays. Il sera difficile d'arriver à une entente sur la question de leur statut.

The national council believes that fundamental to the future status of the Palestinians outside Palestine is acknowledgement of their right to return. Their right should be no less than the right of any Jew to be automatically accepted as a citizen of Israel upon arrival. But to accomplish this, resources and capital will be needed, both to alleviate the immediate problems of the refugees and, in the long run, to ensure that the momentum for peace, fragile as it is, does not collapse under the weight of the unobtained aspirations of those who have suffered more than anybody else in the decades–long conflict in the Middle East.

Le Conseil national est convaincu que la reconnaissance de leur droit de retourner s'établir dans leur pays d'origine est un élément fondamental du statut futur des Palestiniens qui vivent à l'extérieur de la Palestine. Ce droit ne devrait le céder en rien à celui de tout Juif d'être automatiquement accepté comme citoyen d'Israël à son arrivée là–bas. Or, pour y arriver, il faudra des ressources et des capitaux, à la fois pour soulager les problèmes immédiats des réfugiés et, à long terme, pour faire en sorte que le mouvement fragile pour la paix ne s'arrête pas sous le poids des aspirations frustrées de ceux qui ont souffert plus que n'importe qui d'autre dans le conflit qui afflige le Moyen–Orient depuis des décennies.

Fourth, and finally, with respect to Israel and Palestine is the issue of the reconstruction of the Palestinian economy and the progress towards democracy and civil life in the new Palestine. In the post Cold War era, among the greatest contributions to regional and world peace that countries like Canada can make are the contributions of capital to the rebuilding of sustainable economies and sustainable democracies in potentially troubled areas. This dictum is certainly true with regard to the Palestinians.

Enfin, quatrièmement, en ce qui concerne Israël et la Palestine, il faut penser à la reconstruction de l'économie palestinienne et aux mesures nécessaires au rétablissement de la démocratie et de la vie civile dans la nouvelle Palestine. Dans cette après–Guerre Froide, l'une des plus grandes contributions à la paix régionale et mondiale que des pays comme le Canada peuvent apporter consiste à injecter des capitaux dans la reconstruction d'économies viables et de démocraties elles aussi viables dans des régions potentiellement troublées. Ce principe est certainement valide en ce qui concerne les Palestiniens.

Nothing would go further in ensuring sustainable peace than the allocation of international capital funds to build up a domestic economy in the new Palestine. Conversely, nothing would probably go farther to causing the peace process to derail and crumble than the lack of a commitment by the international community to the economic growth of the Palestinian economy once the political preconditions for Palestine have been put into place. The national council also believes that Canada can make a particular contribution to lasting peace by providing expertise in such areas as water resource management, education, the conduct of elections in Palestine, and the training of government administrators.

Rien ne saurait plus contribuer à assurer une paix durable dans la région que l'injection de capitaux internationaux dans la construction d'une économie intérieure de la nouvelle Palestine. À l'inverse, rien ne contribuerait probablement davantage à faire dérailler et achopper le processus d'établissement de la paix que le manque de volonté de la communauté internationale à contribuer à la croissance de l'économie palestinienne, une fois que l'on aura mis en place les éléments politiques nécessaires à sa constitution. Le Conseil national estime aussi que le Canada peut apporter une contribution déterminante à l'établissement d'une paix durable en mettant à profit sa compétence dans les domaines comme la gestion des ressources d'eau, l'éducation, la tenue d'élections et la formation d'administrateurs gouvernementaux en Palestine.

I want now to very briefly turn to the question of Lebanon. With regard to Lebanon, it is important to recognize that some substantial progress has been made by the Lebanese government in the past four years to reconstruct a shattered economy and a disheartened, war–weary population. But there is a long way left to go and we believe Canada is well placed to play a constructive role.

Je voudrais maintenant vous parler très brièvement du Liban. À cet égard, il est important que nous reconnaissions les grands progrès que le gouvernement libanais a réalisés depuis quatre ans en vue de reconstruire une économie en ruines et de faire reprendre courage à une population durement éprouvée par la guerre. Néanmoins, il reste beaucoup à faire, et nous somme convaincus que le Canada est bien placé pour jouer un rôle constructif.

It is well to keep in mind that Canada has been an unattended beneficiary of the Lebanese civil war. There are somewhere between 200,000 and 250,000 Canadians of Lebanese origin, many of whom have come to Canada since the civil war

À cet égard, il est bon de se rappeler que le Canada a bénéficié sans le vouloir de la guerre civile au Liban. Le Canada compte aujourd'hui de 200 000 à 250 000 citoyens d'origine libanaise, dont beaucoup ont immigré ici depuis que la guerre

[*Texte*]

started in 1975. Family ties, trading and commercial ties, and cultural ties between Canada and Lebanon have increased enormously in the past two decades. These ties are bound to develop further in the wake of a comprehensive peace settlement.

There are two main issues that the national council wishes to draw the committee's attention to with respect to Lebanon. First is the ongoing Israeli occupation of the south of Lebanon. This has been condemned on a number of occasions by the UN Security Council since the occupation began in 1978. Added to this is the ongoing Israeli infringement of Lebanese sovereignty through massive air raids and military operations in various parts of Lebanon. This illegal Israeli presence in Lebanon is a prime contributor to the political fragility of the Lebanese government and it serves as an ongoing and serious obstacle to a broader Middle East peace.

Our second point goes to the reconstruction of Lebanon. The Lebanese government has initiated a massive rebuilding effort of its economy following the end of the civil war, and both western and Arab aid and investment are materializing. The Lebanese private sector is once again displaying entrepreneurial spirit. Canada's assistance will be truly and greatly felt. There are a number of valuable measures that we as a country can provide to Lebanon, including the reactivation of import/export lines of credit and the encouragement of Canadian business to seek markets in Lebanon, the granting of landing rights to the Middle East Airlines and the reopening of the Canadian embassy in Beirut.

I'll be happy to answer questions with respect to that at the end of our presentation. I'll now turn it back to Dr. Yassini.

• 0930

Dr. Yassini: I would like to briefly address the question of Islam, Mr. Chairman. In the eyes of the media, the public, and even some in the academic community in Canada, Islam is seen as a religion dominated by militancy. We often hear reference to militant Islam with very little understanding of the causes behind the militancy of some Islamic movements in the Arab world. There is a tendency to also view Islam as a religion that seeks to destabilize the western world and that is confrontational to the interests of the international community.

We members of the national council and of the Arab–Canadian community are quite concerned with this misunderstanding of Islam, and that's what prompted us to present to this committee the reality of Islam as a religion, as an institution, and as values.

Islam is a religion based on concepts of social justice and equality and on the concept that human beings are on this earth to fulfil a mandate to develop and build their societies. The fact that there are tensions between some Islamic movements and their governments in the Arab world, and indeed in many Islamic countries, is due to a lack of development in many of these societies, a high rate of unemployment, and social discontent.

[*Traduction*]

civile a commencé au Liban, en 1975. Les liens familiaux, commerciaux et culturels entre le Canada et le Liban se sont énormément développés au cours des deux dernières décennies. Ils vont fatalement se développer encore davantage à la suite de la conclusion d'une paix complète.

En ce qui concerne le Liban, le Conseil national désire attirer l'attention du Comité sur deux questions fondamentales. La première est l'occupation du sud du Liban par Israël. Cette occupation qui perdure a été condamnée à plusieurs reprises par le Conseil de sécurité des Nations Unies depuis qu'elle a commencé, en 1978. En outre, Israël viole sans cesse la souveraineté du Liban en effectuant d'importants raids aériens et en menant des opérations militaires dans diverses régions du pays. Cette présence illégale d'Israël au Liban est un des principaux facteurs de la fragilité politique du gouvernement libanais, et elle constitue un obstacle majeur permanent à l'établissement d'une paix de plus grande portée au Moyen–Orient.

Notre deuxième question fondamentale a trait à la reconstruction du Liban. Le gouvernement libanais a déployé de grands efforts pour reconstruire son économie depuis la fin de la guerre civile, et il commence à recevoir de l'aide et des investissements tant des pays occidentaux que du monde arabe. Le secteur privé du Liban fait derechef preuve d'entrepreneurship. L'aide du Canada se fera vraiment beaucoup sentir. Notre pays peut prendre un certain nombre de mesures très utiles pour le Liban, notamment en réactivant les lignes de crédit pour l'importation et l'exportation ainsi qu'en encourageant les entreprises canadiennes à chercher des marchés au Liban, ainsi qu'en accordant des droits d'atterrissage aux lignes aériennes du Moyen–Orient et en réouvrant son ambassade à Beyrouth.

Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions à ce sujet à la fin de notre exposé, je vais maintenant redonner la parole à M. Yassini.

M. Yassini: Je voudrais brièvement parler de l'islam, monsieur le président. Pour les médias, pour le public et même pour certains universitaires canadiens, l'islam est une religion dominée par des militants. On parle souvent des militants islamiques, mais on comprend très mal les causes sous–jacentes au militantisme de certains mouvements islamiques du monde arabe. On tend aussi à considérer l'islam comme une religion qui cherche à déstabiliser le monde occidental et qui s'oppose aux intérêts de la communauté internationale.

À titre de membres du Conseil national et de la communauté canado–arabe, nous sommes très préoccupés par ce manque de compréhension de l'islam, et c'est ce qui nous a amenés à expliquer à votre comité ce qu'est vraiment l'islam, en tant que religion, en tant qu'institution et en tant que système de valeurs.

L'islam est une religion fondée sur les notions de justice sociale et d'égalité ainsi que sur le principe que l'homme est sur cette terre pour développer et bâtir ses sociétés. S'il y a des tensions entre certains mouvements islamiques et leur gouvernement dans le monde arabe, et il y en a en fait dans bien des pays islamiques, c'est à cause du manque de développement dans beaucoup de ces sociétés, d'un taux de chômage élevé et du mécontentement social.

[*Text*]

The Islamic movements in countries such as Algeria and Egypt have succeeded in capitalizing on the discontent of a large segment of the population. Literally, they politicize Islam in order to serve the political interest of a limited segment of the population. We also see reports in the Canadian media about Canadian expatriates working in countries like Saudi Arabia who seem to be quite unfamiliar with the traditions and customs of that country. Negative reports have dominated some of the Canadian press.

The national council is of the opinion that the Government of Canada and the Department of Canadian Heritage could play a constructive role in informing Canadians about Islam and Islamic traditions and about the Arab world as a whole. We feel that through greater information about Islam and Islamic societies, we can reduce these tensions and lack of understanding.

That concludes my segment on Islam.

Mr. Chairman, if you wish, I could proceed to cover trade. Then we would take questions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): As I told Mr. Watson, you are free to do whatever you would like. Your presentation will be followed by a series of questions.

Dr. Yassini: Trade is an important component of the relationship between Canada and the Arab world. The national council is of the opinion that Canada's prosperity depends on the global marketplace. We need active trade promotion and trade services policy and programs to enable Canadian companies to meet the challenges and opportunities created by the transformation of the international economy.

The importance of trade is also found in the fact that Canadians benefit quite substantially from international trade. Canadian exports of goods and services exceed $130 billion per year. Nearly 30% of Canada's wealth and the livelihood of at least three million Canadian workers are directly dependent on international trade.

[*Translation*]

Les mouvements islamiques qui sont actifs dans des pays comme l'Algérie et l'Égypte ont réussi à se servir du mécontentement d'une grande partie de la population locale. Ils politisent littéralement l'islam dans l'intérêt politique d'une fraction limitée de la population. Nous lisons dans les médias canadiens des articles sur des Canadiens expatriés qui travaillent dans des pays comme l'Arabie saoudite et qui semblent tout ignorer des traditions et des coutumes locales. Une partie de la presse canadienne a été dominée par des commentaires négatifs à cet égard.

Le Conseil national est d'avis que le gouvernement du Canada et le ministère du Patrimoine canadien pourraient jouer un rôle constructif dans ce domaine, en renseignant les Canadiens sur l'islam, sur les traditions islamiques et sur le monde arabe dans son ensemble. Selon nous, il est possible de réduire ces tensions et ce manque de compréhension en faisant circuler plus d'information sur l'islam et sur les sociétés islamiques.

Cela met fin à mon intervention sur l'islam.

Monsieur le président, si vous le désirez, je pourrais maintenant passer au commerce international. Ensuite, nous pourrions répondre à vos questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Comme je l'ai dit à M. Watson, vous pouvez faire tout ce que vous voulez. Votre exposé sera suivi d'une série de questions.

M. Yassini: Le commerce est un élément important des relations entre le Canada et le monde arabe. Le Conseil national est d'avis que la prospérité du Canada est tributaire du marché mondial. Nous avons besoin de mesures actives de promotion du commerce et d'une politique et de programmes de services commerciaux pour que les entreprises canadiennes puissent relever les défis et tirer parti des possibilités qui résultent de la transformation de l'économie internationale.

Le fait que les Canadiens bénéficient très largement du commerce international témoigne lui aussi de l'importance de ce secteur. La valeur des exportations canadiennes de biens et de services dépasse 130 milliards de dollars par année. Près de 30 p. 100 de la richesse du Canada—et le gagne-pain d'au moins 3 millions de travailleurs canadiens–dépend directement du commerce international.

• 0935

The Arab region constitutes an important market for Canadian companies. In many countries in the Arab world—Syria, for instance—we are seeing a transformation from a state-run economy to a market economy. This transformation presents opportunities for many Canadian companies. Lebanon and other countries in the region, most probably Yemen also, are moving in the direction of rebuilding their economies, rebuilding themselves. That also presents tremendous opportunities for Canadian companies.

These changes taking place in the Arab world should not be seen, though, as a guarantee for capturing a larger share of the market. We need to strengthen market preparation and education of Canadian companies, particularly those new to the Arab world. We would like to make a number of recommendations in this regard.

Le monde arabe est un important marché pour les sociétés canadiennes. Dans de nombreux pays arabes—la Syrie, par exemple—nous assistons à une transformation d'une économie d'État à une économie de libre marché. Cette transformation offre des possibilités à de nombreuses entreprises canadiennes. Le Liban et d'autres pays de la région, dont très probablement le Yémen, amorcent une reconstruction de leur économie. Les possibilités pour les entreprises canadiennes sont énormes.

Il ne faudrait toutefois pas considérer ces changements dans le monde arabe comme une garantie que les entreprises canadiennes pourront y capturer une plus grande part du marché. Nous devons renforcer les capacités de préparation du marché et d'éducation des entreprises canadiennes, particulièrement celles qui sont des néophytes dans le monde arabe. À cet égard nous aimerions présenter plusieurs recommandations.

[*Texte*]

The first recommendation is to improve market information and market intelligence. There is a need to encourage greater cooperation between government and the private sector in order to improve market information and market intelligence. Market information is already available through a variety of sources, such as national chambers of commerce and consultants, but we need to convey this information to the domestic market in an efficient and effective manner.

The bulk of Canada's trade with the Arab world is still being conducted by a very small number of companies. This trend reflects the national trend, where roughly 70% of Canada's export trade is conducted by 100 companies.

In providing market information and market intelligence we need to offer the business community practical information on how to do business with the Arab countries, as well as help in prospecting for business opportunities and more sophisticated market intelligence for those who desire it. This service needs to be available to business, particularly small and medium–sized business, at the community level in Canada. There is little point in having an extensive listing of business opportunities and market intelligence if this information doesn't reach the intended audience. There's a need to deliver timely and company–specific information.

The second recommendation we would like to make is to provide more information about international financial institutions. Funding by international financial institutions of projects in the Arab world continues to be an important source of project financing.

Over the past ten years a number of studies were commissioned by the Government of Canada to assess Canada's contributions to and benefits from the international financial institutions. Most of these studies recommended the provision of information about international financial institutions to the Canadian business community, but today we still address the same question and very little has changed.

We are of the opinion that the international financial institutions, such as the World Bank, offer the Canadian business community a vast number of opportunities. A concerted effort between the Government of Canada and the Canadian business community is required if we are to succeed in increasing Canada's share of contracts awarded by the international financial institutions.

Moreover, international financial institutions' business opportunities need to reach small and medium–sized businesses or companies early enough in the process to enable Canadian companies to become involved. The international financial institutions are seen by some businesses as an intimidating maze of bureaucracy that is difficult to penetrate. It is important that we change this perception by providing greater information.

A third recommendation is to have more coordination between the federal government and provincial governments and between the private sector and government agencies in trade promotion and the provision of trade services. To encourage

[*Traduction*]

La première de nos recommandations porte sur l'amélioration de l'information contextuelle et des renseignements particuliers sur ces marchés. Il faut favoriser une coopération accrue entre le gouvernement et le secteur privé à cette fin. On peut déjà obtenir l'information contextuelle sur le marché arabe par l'intermédiaire de diverses sources, comme les chambres de commerce nationales et les consultants mais nous devons la communiquer au marché intérieur de façon efficace et efficiente.

La plus grande partie des échanges commerciaux du Canada avec le monde arabe sont encore l'apanage d'un très petit nombre d'entreprises. Cette tendance reflète d'ailleurs la tendance nationale générale, à savoir qu'une centaine de compagnies assument à elles seules environ 70 p. 100 des exportations du Canada.

Pour générer de l'information contextuelle et des renseignements particuliers sur les marchés des pays arabes nous devons offrir aux gens d'affaires de l'information pratique sur la façon de faire des affaires avec ces pays en plus de les aider à chercher des débouchés commerciaux et à obtenir des renseignements plus précis sur les marchés, s'ils le désirent. Nous devons offrir ces services aux gens d'affaires, et particulièrement aux exploitants des petites et moyennes entreprises, au niveau communautaire, au Canada même. Il ne sert pas à grand chose d'avoir une longue liste de débouchés possibles et beaucoup de renseignements sur les marchés si l'information n'arrive pas jusqu'à l'auditoire visé. Il faut que l'information soit communiquée en temps voulu et à des entreprises spécifiques.

Notre deuxième recommandation est de fournir plus d'information sur les institutions financières internationales. Ces institutions continuent d'être une importante source de financement de projets dans le monde arabe.

Au cours des dix dernières années, le gouvernement du Canada a commandé plusieurs études censées évaluer les contributions du Canada aux institutions financières internationales ainsi que les avantages qu'il en retire. Les auteurs de la plupart de ces études ont recommandé que l'on fournisse de l'information sur les institutions financières internationales aux gens d'affaires du Canada, mais aujourd'hui, la situation n'a pratiquement pas changé.

Nous sommes d'avis que les institutions financières internationales comme la Banque mondiale offrent de très nombreuses possibilités aux gens d'affaires canadiens. Un effort concerté du gouvernement du Canada et de ses gens d'affaires s'impose si nous voulons que le Canada obtienne une plus grande part des marchés adjugés par ces institutions.

En outre, les possibilités commerciales qui sont offertes par les institutions financières internationales doivent être présentées aux petites et moyennes entreprises assez tôt dans l'évolution des projets envisagés pour qu'elles puissent y participer. Certaines entreprises perçoivent les institutions financières internationales comme des labyrinthes bureaucratiques intimidants et difficiles à pénétrer. Il est important que nous changions cette perception en fournissant plus d'information.

Notre troisième recommandation prévoit une coordination accrue entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux ainsi qu'entre le secteur privé et les organismes gouvernementaux au chapitre de la promotion des échanges

[*Text*]

coordination of strategies and activities between the private sector and government we recommend that the Government of Canada—the Department of Foreign Affairs and International Trade—should assign trade commissioners to companies, businesses, and associations. They would become involved in the day–to–day activities of the business community in Canada to be able to understand the needs of the specific companies and associations, as well as the needs of the private sector. The private sector will also benefit from the expertise of Canadian trade commissioners.

[*Translation*]

commerciaux et de la prestation de services de ce genre. À cet égard, pour favoriser la coordination des stratégies et des activités entre le secteur privé et le gouvernement du Canada, nous recommandons que ce dernier—représenté par le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international—confie à des délégués commerciaux la tâche de s'occuper de diverses compagnies, entreprises et associations canadiennes. Les délégués commerciaux participeraient aux activités quotidiennes du milieu des affaires du Canada afin d'être en mesure de comprendre les besoins particuliers des diverses entreprises et associations, ainsi que les besoins globaux du secteur privé dans son ensemble. Et le secteur privé, pour sa part, tirerait profit des compétences des délégués commerciaux.

• 0940

To be successful, this initiative would have to be seen as a positive career move by the trade commissioners and would require the support of senior management of the Department of Foreign Affairs and International Trade.

Pour être couronnée de succès, cette initiative devrait être perçue comme une mesure favorable à l'avancement professionnel des délégués commerciaux, ce qui nécessiterait l'appui de la haute direction du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international.

The fourth recommendation is to strengthen government–business partnerships. There is a need to involve the private sector at all stages of trade promotion activities related to the Arab world, ranging from the inception of the idea to its implementation. Moreover, there is an impressive pool of resources available within the Canadian private sector that can be used effectively to deliver trade promotion programs. Some Canadian companies have been doing business in the Arab region for over 20 or 25 years and have an impressive knowledge of the marketplace.

Notre quatrième recommandation vise le renforcement des partenariats entre le gouvernement et les entreprises. Il faut que le secteur privé participe à toutes les étapes des activités de promotion commerciale visant le monde arabe, du moment où l'idée est émise jusqu'à sa mise en oeuvre. En outre, le secteur privé canadien dispose d'impressionnantes ressources susceptibles d'être utilisées efficacement pour réaliser les programmes de promotion commerciale. Certaines entreprises canadiennes font des affaires dans le monde arabe depuis 20 ou 25 ans, et leur connaissance du marché est impressionnante.

Finally we would like to recommend that the Government of Canada encourage small and medium–sized companies to form strategic alliances to undertake key projects in the Arab world. The old view that emphasized cracking foreign markets by oneself is giving way to the idea of domestic strategic alliances. The National Council on Canada–Arab Relations recommends that small and medium–sized enterprises be encouraged to work together to develop a strategic alliance within certain areas or niche markets to bid on projects, to develop a marketing strategy. By pooling resources, these companies can penetrate the Arab market. We will have more Canadians involved in trade with the Arab region and we will expand cooperation. Thank you.

Enfin, nous aimerions recommander que le gouvernement du Canada encourage les petites et moyennes entreprises à conclure des alliances stratégiques pour entreprendre ensemble des projets–clés dans le monde arabe. La vieille idée selon laquelle on pouvait faire individuellement la conquête des marchés étrangers est en train de céder la place à celle des alliances stratégiques d'entreprises locales. Le Conseil national des relations canado–arabes recommande que l'on encourage les petites et moyennes entreprises canadiennes à collaborer afin de conclure une alliance stratégique dans certains créneaux ou dans certains marchés spécialisés afin de présenter des soumissions sur des projets et de mettre au point une stratégie de marketing. En mettant leurs ressources en commun, ces entreprises peuvent s'imposer sur le marché arabe. Ainsi, plus de Canadiens participeront aux échanges commerciaux du Canada avec le monde arabe, et la coopération s'accroîtra. Merci.

Mr. English (Kitchener): I would like to start with your last point, Mr. Yassini, on government–business partnerships. We heard from some business persons that the government really doesn't have a role in promoting trade itself. We heard from a businessman in Halifax who spoke of his business with Europe. The government—these are his words—gets in the way. It can only have two roles: one is working out regulations, and the other one deals basically with problems and the conflict of laws.

M. English (Kitchener): J'aimerais commencer par votre dernier point, monsieur Yassini, sur les partenariats entre le gouvernement et les entreprises. Certains gens d'affaires nous ont dit que le gouvernement n'a vraiment aucun rôle à jouer dans la promotion des échanges commerciaux. Un homme d'affaires d'Halifax nous a parlé des affaires qu'il brasse en Europe. Selon lui, le gouvernement lui met des bâtons dans les roues. Il estime que le gouvernement n'a que deux rôles à jouer. Établir des règlements et s'occuper fondamentalement de régler les problèmes et les différents juridiques.

[*Texte*]

In your case, you're going quite a bit in a different direction. You're suggesting—if I understand you correctly here—that Canadian trade commissioners should work in Canada with Canadian businesses that may have an opportunity for business in the Middle East. You say conversely that Canadian trade commissioners in the Middle East—I think you said there should be more—should work out strategic partnerships with states in the Middle East or with businesses in the Middle East.

Dr. Yassini: No, the strategic alliance is to be formed among Canadian companies in Canada itself.

Mr. English: Okay.

Dr. Yassini: Mr. English, I'd like to discuss your first point on the role of government in trade promotion and trade services. We need to understand the difference between the Arab marketplace and the European marketplace, as well as the American marketplace or the Asian marketplace.

As far as Europe and the United States are concerned, the Canadian business community as a whole knows the marketplace. I know this because I spent a few years as the director of trade development with the Canadian Chamber of Commerce. The regulations are clear. There are are no language or cultural barriers. Trade links between Canada and the United States, or trade links between Canada and Europe, are quite well rooted. For a business person, having the government getting involved in the process is seen more as an obstacle than assistance.

• 0945

The other point to mention here is that most of the business done in Europe is not government–generated business; these interactions are private sector to private sector.

In the case of the Arab world, most of the major projects and most business activities are conducted by governments as part of their national development plans, whether it is Saudi Arabia, which is an open–market economy, or Syria, a state–driven economy. In this situation and under these circumstances, where the government is the main initiator, governments in the Arab world would like to see the involvement of the Canadian government in some of the projects, and that is to the benefit of the Canadian business person.

Mr. English: I don't want to interrupt you there, because I think what you said is a very important point. But recently President Clinton seemed to put pressure on the government of Saudi Arabia and seemed to treat Northern Telecom, which has moved so much of its efforts to the United States in any case, as a Canadian company and therefore not so well qualified as, I believe, AT&T to get a contract from Saudi Arabia. I wonder if you could comment on that particular decision by Saudi Arabia, which I think is very troubling for Canadians.

[*Traduction*]

Vous prenez une orientation bien différente. Vous laissez entendre—si je vous ai bien compris—que les délégués commerciaux canadiens devraient travailler au Canada de concert avec les entreprises canadiennes qui pourraient avoir l'occasion de faire des affaires au Moyen–Orient. À l'inverse, vous avez aussi laissé entendre que les délégués commerciaux canadiens en poste au Moyen–Orient—je pense que vous avez dit qu'il devrait y en avoir davantage—devraient conclure des partenariats stratégiques avec les états du Moyen–Orient ou avec des entreprises de la région.

M. Yassini: Non, ces alliances stratégiques doivent être forgées entre des sociétés canadiennes au Canada–même.

M. English: Très bien.

M. Yassini: Monsieur English, je voudrais revenir sur votre première observation au sujet du rôle du gouvernement dans la promotion du commerce et dans les services pour les gens d'affaires. Il faut que nous comprenions la différence entre le marché arabe et le marché européen, le marché américain ou le marché asiatique.

En ce qui concerne les marchés européen et américain, les gens d'affaires canadiens, pris collectivement, savent s'y retrouver. Je le sais, parce que j'ai travaillé quelques années comme directeur du développement du commerce à la Chambre de commerce du Canada. Les règlements sont clairs. Il n'y a pas de barrières linguistiques ou culturelles. Les relations commerciales entre le Canada et les États–Unis, ou entre le Canada et l'Europe, sont très bien enracinées. Pous les gens d'affaires, une intervention du gouvernement dans ce contexte est perçue davantage comme un obstacle que comme de l'aide.

L'autre point qu'il convient de mentionner ici, c'est que la plus grande partie des affaires que nous faisons en Europe ne sont pas générées par le gouvernement; nos interactions commerciales se font entre des entreprises privées, de part et d'autre.

Par contre, dans le cas du monde arabe, la plupart des grands projets et des activités d'affaires relèvent des gouvernements, dans le cadre des plans de développement nationaux, que ce soit en Arabie saoudite, un pays qui a une économie de libre marché, ou en Syrie, dont l'économie est dirigée par l'État. Dans cette situation et dans ces conditions, étant donné que c'est le gouvernement qui est le principal moteur du développement, les gouvernements du pays arabe aimeraient que le gouvernement canadien participe à certains de leurs projets, ce qui serait avantageux pour les gens d'affaires canadiens.

M. English: Je ne veux pas vous interrompre maintenant, parce que je pense que ce que vous dites est très important. Néanmoins, le président Clinton a récemment semblé faire pression sur le gouvernement de l'Arabie saoudite pour traiter Northern Telecom qui a transplanté une si grande partie de ses activités aux États–Unis, comme une entreprise canadienne, qui ne serait donc pas aussi qualifiée qu'AT&T, je pense, pour décrocher un contrat du gouvernement de l'Arabie saoudite. Je me demande si vous pourriez nous dire ce que vous pensez de cette décision de l'Arabie saoudite, parce que je crois qu'elle a été vraiment troublante pour les Canadiens.

[*Text*]

Dr. Yassini: Quite often we hear from high–level sources in the Arab countries, in the Gulf region and other Arab countries, that some of their contracts are awarded certainly based on the quality of the bid, the ability of the company to deliver, the pricing, the overall competitiveness of the proposal and the delivery. But there is also the political factor. Political considerations are quite vital there.

We quite often hear requests from the Middle East saying, well, why don't we have more ministerial–led visits from Canada to Saudi, to Kuwait, to Syria, or to other Arab countries? There is a keen interest in having some pressure exercised by the Government of Canada and some interest shown by the Government of Canada in promoting closer links with the Arab countries.

I'm in no position to really comment on Clinton's decision regarding the Saudi deal. The only lesson I can draw from this is that I wish Mr. Chrétien would pick up the phone and call the King of Saudi Arabia to encourage Saudi Arabia to consider favourably Northern Telecom's bid. This is the way the business is done. Northern Telecom is an outstanding company and can compete with any other American company on an equal basis, but we need political support.

The national council's request is to get the Government of Canada, at the highest level, the ministerial level, involved in business promotion. The Europeans do that as well. Unfortunately, Canadians are somewhat reluctant to do this, to exercise the political–level contact.

Mr. English: We have heard from some other people when they've been testifying—such as the person in Halifax—that the Canadian trade commissioner service doesn't have strong links with Canadian business. What you're suggesting is that the trade commissioners go into business. There are countries such as Germany and France that have their chambers of commerce, with which you are associated in Canada, do the trade commissioner work. Do you think that kind of model can apply to Canada, or do you think we're not prepared to do that in terms of the business community here?

Dr. Yassini: It's a model that's quite attractive to view. I've seen some studies that demonstrate the benefits of following this model. One benefit is that you will have the business community getting involved directly in the business promotion activity and the provision of information to the marketplace. A business person knows what another business person wants and will deliver it.

• 0950

There are other advantages. I've seen some studies talk about the financial benefits, that a private–sector–run trade commissioner service or post in another country can be a lot more cost–effective than the current structure. Decision–making is also to be taken into consideration, that you can take decisions at a quicker pace than if it were to go through the bureaucracy in Ottawa.

[*Translation*]

M. Yassini: On entend très souvent dire de sources haut placées dans les pays arabes, dans la région du Golfe et dans d'autres régions du monde arabe, que certains contrats sont adjugés en fonction de la qualité de l'offre, de l'aptitude de l'entreprise soumissionnaire à exécuter le travail, du prix et de la compétitivité globale de la proposition et des moyens proposés pour les réaliser, c'est certain. Néanmoins, le facteur politique est toujours présent. Les considérations politiques sont d'une importance absolument vitale dans ces pays–là.

Nous entendons très souvent parler de demandes du Moyen–Orient dans lesquelles on nous dit, pourquoi n'avons–nous pas plus de visites de délégations canadiennes dirigées par des ministres en Arabie saoudite, au Koweït, en Syrie ou dans d'autres pays du monde arabe? Ces pays aimeraient beaucoup que le gouvernement du Canada exerce des pressions et manifeste de l'intérêt pour favoriser l'établissement de liens plus étroits entre le Canada et les pays arabes.

Je ne suis pas vraiment en mesure de commenter la décision de M. Clinton en ce qui concerne ce contrat en Arabie saoudite. La seule leçon que je puisse en tirer, c'est que je souhaiterais que M. Chrétien prenne le téléphone et appelle le roi d'Arabie saoudite pour inviter ce pays à accueillir favorablement l'offre de Northern Telecom. C'est de cette façon que l'on fait des affaires là–bas. Northern Telecom est une entreprise exceptionnelle, capable de rivaliser avec n'importe quelle entreprise américaine à armes égales, mais nous avons besoin d'appuis politiques.

Le Conseil national voudrait que le gouvernement du Canada participe au niveau le plus élevé, au niveau ministériel, à la promotion des affaires. Les Européens le font. Malheureusement, les Canadiens se font tirer l'oreille pour le faire et pour se servir de leurs contacts politiques.

M. English: Certains de nos témoins, comme l'homme d'affaires d'Halifax dont je parlais, nous ont dit que les délégués commerciaux canadiens n'entretiennent pas de relations étroites avec les entreprises canadiennes. Ce que vous proposez, c'est que nos délégués commerciaux fassent des affaires. Dans certains pays, comme l'Allemagne et la France, les chambres de commerce, c'est–à–dire les organismes avec lesquels vous êtes associés au Canada, font le travail de nos délégués commerciaux. Pensez–vous que ce genre de modèle pourrait s'appliquer au Canada, ou êtes–vous d'avis que nous ne sommes pas disposés à faire le nécessaire en ce qui concerne nos gens d'affaires canadiens?

M. Yassini: C'est un modèle très intéressant à étudier. J'ai vu des analyses qui en démontrent les avantages. Par exemple, les gens d'affaires peuvent participer directement aux activités de promotion des affaires et à la prestation d'informations au marché. Les gens d'affaires savent ce que leurs homologues veulent, et ils s'arrangent pour le leur fournir.

Il y a d'autres avantages. D'après certaines études que j'ai vues, il y aurait des avantages financiers et il serait moins coûteux d'avoir, au lieu de la structure actuelle, des missions ou des délégations commerciales à l'étranger organisées par le secteur privé. Il faut également tenir compte du fait que l'on peut prendre ainsi des décisions plus rapidement que s'il fallait passer par la bureaucratie à Ottawa.

[*Texte*]

Mr. English: It would be very helpful to us if you could provide us with some of those studies.

Dr. Yassini: Certainly.

Mr. English: I wanted to switch to the topic of the Canadian foundation for the Arab world that you suggested be created. You suggested as a model the Asia–Pacific Foundation and the Canadian Council for the Americas.

There are two points I'd want to make. One is that the other two are geographical, in a sense. The Arab world is something quite different from that. Why wouldn't it be the Canadian foundation for the Middle East? I suppose you can answer that it includes North Africa, but I just want you to respond to it.

The second question related to that is that those other foundations are public and private. What would the balance be in this particular foundation you are proposing?

Dr. Yassini: We haven't done any feasibility study with figures attached to it, but in discussing this concept with our colleagues, members of the board, the sentiment here is that we can follow the same principle as that of the Asia–Pacific Foundation and the Canadian Council for the Americas, where the government would contribute a lump–sum payment to start up the foundation and then the private sector would be matching this amount, Then there would be yearly endowments or funds, again to be matched by the private sector.

We are not saying to the Government of Canada, give us the money and let us have this foundation. What we are recommending here is a genuine partnership between the private sector and the Government of Canada. We are also recommending the consolidation of some of the existing programs under the umbrella of this foundation. There are some programs funded by External Affairs or by CIDA that relate to the Middle East; those could be managed by the foundation. The advantage is that it will have them consolidated and more coordinated.

Mr. English: Could you provide us with a list of those programs?

Dr. Yassini: Yes.

Mr. English: I have no further questions at this time.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Docteur Yassini, quand vous parlez du monde arabe, vous incluez évidemment l'Afrique du Nord et le Maghreb. La perception qu'on a, au Canada, c'est que les programmes d'aide ont été ciblés plutôt sur l'aide au développement commercial, si on peut employer ce terme–là, plutôt que sur l'aide au développement des programmes sociaux. Est–ce une bonne perception qu'on se fait?

M. Yassini: La première chose, c'est la définition du monde arabe. Il y a deux sections géographiques dans le monde arabe: il y a les pays de l'Est et ceux de l'Ouest.

Le président: L'est de quoi? L'ouest de quoi?

M. Yassini: L'Egypte est entre les deux. Les pays de l'Est regroupent la Syrie, l'Irak, la Jordanie, le Koweit, les pays du Golfe persique et le Liban.

[*Traduction*]

M. English: Il serait bon que vous nous donniez certaines de ces études.

M. Yassini: Certainement.

M. English: Je voulais passer à la question de la Fondation canadienne pour le monde arabe que vous proposez de créer. Vous avez donné comme modèle la Fondation Asie–Pacifique et le Conseil canadien pour les Amériques.

Je voudrais faire deux observations. D'une part, les deux autres correspondent à une certaine logique géographique, dans un sens. Pour le monde arabe, c'est un peu différent. Pourquoi ne serait–ce pas la Fondation canadienne pour le Moyen–Orient? Vous allez sans doute me répondre que cela inclut l'Afrique du Nord, mais je voudrais avoir votre avis.

La deuxième question porte sur le fait que ces autres fondations sont à la fois publiques et privées. Quelle serait la répartition dans celle que vous proposez?

M. Yassini: Nous n'avons pas fait d'étude de faisabilité accompagnée de chiffres, mais en discutant de l'idée avec nos collègues, membres du conseil, il semble que nous puissions suivre le même principe que celui de la Fondation Asie–Pacifique et du Conseil canadien pour les Amériques, c'est–à–dire que le gouvernement verserait un paiement forfaitaire pour mettre la fondation sur pied et ensuite, le secteur privé verserait un montant équivalent; il y aurait ensuite des dons ou des versements annuels et là encore, le secteur privé fournirait des sommes équivalentes.

Nous ne demandons pas au gouvernement canadien de nous donner l'argent et de nous laisser ensuite diriger la fondation. Nous recommandons plutôt un véritable partenariat entre le gouvernement canadien et le secteur privé. Nous recommandons également le regroupement de certains des programmes existants sous l'égide de cette fondation. Il y a des programmes financés par les Affaires étrangères ou par l'ACDI qui touchent le Moyen–Orient et qui pourraient être gérés par la fondation. L'avantage est que tout cela serait regroupé et mieux coordonné.

M. English: Pourriez–vous nous donner une liste de ces programmes?

M. Yassini: Oui.

M. English: Je n'ai pas d'autres questions pour l'instant.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Dr. Yassini, when you talk about the Arab world, you obviously include North Africa and Maghreb. There is a perception in Canada that aid programs have been oriented towards trade development assistance, if we can use this word, rather than on a social program development assistance. Is this a right impression?

Dr. Yassini: The first thing, is the definition of the Arab world. There are two geographical sections in the Arab world, the eastern countries and the western countries.

The Chairman: East of what? West of what?

Dr. Yassini: Egypt is between the two. Eastern countries would include Syria, Iraq, Jordane, Koweit, the Persian Gulf countries and Lebanon.

[*Text*]

Le président: Il y a le Maghreb.

M. Yassini: Le Maghreb regroupe l'Algérie, le Maroc, la Tunisie mais également les pays comme la Mauritanie. C'est un pays très important pour le monde arabe, c'est un membre de la Ligue arabe et du groupe nord–africain.

We also shouldn't forget Yemen, which is part of the Arab world, and also Somalia, which is part of the Arab world. The Arab world is a generic term referring to the group of countries that share common language, common heritage; they share the Arabic language and the Islamic Arabic heritage.

The Arab world is a heterogeneous group of countries. We find heterogenity in terms of natural resources and wealth. The riches of the Gulf states Saudi Arabia, Kuwait, Qatar, Bahrain, and even Oman are unrivalled, not only within the Arab world but in many other regions. Compared to that is the poverty or the poor, lower–income standards in countries such as the Sudan and Somalia.

• 0955

The diversity of the Arab world is also found in religious terms. Although Islam is the predominant religion in the region, there are sizeable religious minority communities that exist in countries such as Syria and Lebanon as well as Iraq, Jordan and other parts of the Arab world.

There is a political diversity as well. We have some economies that are state–run and some economies that are open–market driven. Syria and Iraq, as well as Libya, follow the state–driven economy; other countries such as Saudi Arabia, Lebanon and the Gulf states, as well as the North African countries of Tunisia and Morocco, have open economies.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Can I just interrupt you? I really want to get to my main point, human rights, the perception in Canada of how Arab countries deal with human rights compared to our perception of what human rights are here in Canada. I can tell you that in my riding of Ottawa—Vanier the perception is that it is difficult to understand. For example, human rights in Algeria right now is a difficult problem for many of us. How should Canadians respond to that? How do you see it? What would be your advice to Canadians on this matter?

Dr. Yassini: I will comment on the Algerian situation briefly, and then my colleague Michael Lynk could address the human rights question in general.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Briefly, because we only have a few minutes left.

Dr. Yassini: The situation in Algeria is difficult. The government in power is faced with the situation of integrating the Muslim fundamentalists into the political process, giving them the right to participate in political activities of the country, knowing that the fundamentalist radical elements in Algeria most probably will change the democratic nature of the institutions of the political process. How to maintain a balance between maintaining law and order and preserving the democratic character of the state—this is what Algeria has to address today.

[*Translation*]

The Chairman: There is the Maghreb region.

M. Yassini: The Maghreb region include Algeria, Morocco, Tunisia, but also countries like Mauritania. It is a very important country for the Arab world, a member of the Arab league and of the North African group.

Nous ne devons pas non plus oublier le Yémen, qui fait partie du monde arabe de même que la Somalie. Le monde arabe est un terme générique désignant le groupe de pays partageant une langue commune et un héritage commun; il partage la langue arabe et l'héritage islamique arabe.

Le monde arabe est un groupe de pays hétérogène, en termes de ressources naturelles et de richesse. Les richesses des États du Golfe, l'Arabie saoudite, le Koweit, le Qatar, Bahreïn et même Oman sont inégalées, non seulement dans le monde arabe mais dans beaucoup d'autres régions. À côté de cela, il y a la pauvreté et la misère dans des pays comme le Soudan et la Somalie.

Il y a également une grande diversité dans le monde arabe sur le plan religieux. Bien que la religion prédominante soit l'islam, il y a d'importantes communautés religieuses minoritaires dans des pays comme la Syrie et le Liban, ainsi que l'Irak, la Jordanie et d'autres parties du monde arabe.

Il y a aussi une grande diversité politique, avec une économie d'État dans certains pays et une économie de marché dans d'autres. En Syrie et en Irak, comme en Libye, l'économie est dirigée par l'État; dans d'autres pays comme l'Arabie Saoudite, le Liban et les pays du Golfe, ainsi que dans les pays d'Afrique du Nord, la Tunisie et le Maroc, l'économie est libre.

Le coprésident (M. Gauthier): Puis–je vous interrompre un instant? Je voudrais vraiment en venir à la question principale pour moi, celle des droits de la personne. On a l'impression au Canada que les pays arabes n'ont pas du tout la même attitude que le Canada en matière de droits de la personne. Je dois vous dire que dans ma circonscription d'Ottawa–Vanier, c'est une situation que l'on comprend difficilement. Par exemple, la question des droits de la personne en Algérie est un grave problème actuellement pour beaucoup d'entre nous. Comment les Canadiens devraient–ils réagir à cela? Comment voyez–vous les choses? Quels conseils leur donneriez–vous à ce sujet?

M. Yassini: Je vais dire un mot de la situation algérienne et mon collègue Michael Lynk pourra ensuite vous parler de la question des droits de la personne en général.

Le coprésident (M. Gauthier): Très rapidement, parce qu'il ne nous reste que quelques minutes.

M. Yassini: La situation en Algérie est difficile. Le gouvernement au pouvoir est obligé d'intégrer les fondamentalistes musulmans au processus politique, de leur donner le droit de participer aux activités politiques du pays, en sachant que les éléments intégristes radicaux vont probablement changer la nature démocratique des institutions du processus politique en Algérie. Comment maintenir l'équilibre entre la loi et l'ordre et préserver le caractère démocratique de l'État—c'est la question à laquelle l'Algérie doit répondre actuellement.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's the problem. You didn't answer my question.

Dr. Yassini: I am worried about the time.

Mr. Lynk: Mr. Chairman, Dr. Yassini was mentioning the diversity in the Arab world. There is a diversity with respect to their attitudes towards human rights as well. In some countries the respect for human rights is quite high. In other countries—you have mentioned Algeria as an example—human rights are probably abysmal.

I think the kind of forums that Canada has been choosing in which to emphasize human rights and human rights violations in the Arab world as well as elsewhere in the world, such as international legal forums, international political forums, as well as, where possible, through the use of trade and aid used selectively, remain probably our most potent weapons for ensuring as much as possible that violations of human rights by the state wind up drawing the attention of the world community, and as much as possible are being ameliorated.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Paré.

M. Paré (Louis-Hébert): Merci, monsieur le président. J'ai une première question portant sur l'un des petits tableaux qui nous a été présenté, soit celui nous illustrant le commerce entre le Canada et l'Afrique du Nord.

La partie du haut du tableau fait état des exportations, si je comprends bien, de produits canadiens vers les pays de l'Afrique du Nord. Entre les années 1989 et 1993, on constate une diminution plus que drastique. Au total, on passe de 611 millions de dollars à 88 millions de dollars. Pour faire du commerce, cela prend deux parties. Est-ce que ce sont les pays de l'Afrique du Nord qui ont cessé d'acheter, ou si ce sont les Canadiens qui ont refusé de vendre?

Dr. Yassini: I am in no position to answer this question, because I truly don't have the information about the reasons behind the decline in figures. Do you know the reason, Ian?

M. Watson: Je ne connais pas les raisons invoquées par les Affaires étrangères. Cependant, je crois qu'une des raisons pour lesquelles nos exportations vers l'Algérie ont diminué d'une manière assez dramatique, c'est que l'économie algérienne décline sérieusement depuis quelques années.

• 1000

M. Paré: Cependant, la courbe qu'on observe pour l'Algérie, c'est exactement la même que pour l'ensemble des pays. Si on regarde les chiffres, l'Algérie est passée de 292 millions à 22 millions de dollars, alors que pour le total, on est passé de 611 millions à 88 millions de dollars. C'est la même courbe. Donc, il n'y a pas seulement que l'Algérie. C'est l'ensemble de tous les pays qui a suivi la même courbe.

M. Yassini: Les 22 millions de dollars dont il est question ne représentent que deux mois.

M. Watson: C'est jusqu'en février 1993.

M. Paré: À ce moment-là, les chiffres qui apparaissent sous décembre 1989, est-ce seulement pour un mois?

[*Traduction*]

Le coprésident (M. Gauthier): C'est bien le problème. Vous n'avez pas répondu à ma question.

M. Yassini: Je m'inquiète du peu de temps qui nous reste.

M. Lynk: Monsieur le président, M. Yassini parlait de la diversité du monde arabe. Il existe également une grande diversité en ce qui concerne les attitudes à l'égard des droits de la personne. Certains pays ont un grand respect pour les droits de la personne. Dans d'autres,—vous avez cité l'Algérie comme exemple—la situation des droits de la personne est dramatique.

Le Canada a choisi différents forums pour mettre en exergue les droits de la personne et faire apparaître les atteintes à ces droits dans le monde arabe et ailleurs dans le monde, comme des forums juridiques, des forums politiques internationaux, et, dans la mesure du possible, se sert du commerce et de l'aide de façon sélective; ces solutions restent sans doute nos armes les plus puissantes pour essayer d'attirer le plus possible l'attention de la communauté internationale sur les États portant atteinte aux droits de la personne et tenter d'améliorer la situation au maximum.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Paré.

Mr. Paré (Louis-Hébert): Thank you, Mr. Chairman. My first question deals with one of the small tables which were presented to us, the one on trade between Canada and North Africa.

At the top of this table, we have figure showing the Canadian exports towards North African countries, if I understand correctly. From 1989 to 1993, there is a more than drastic decrease. In total, we go from $611 million to $88 million. Trading requires two partners. Was it the North African countries who stopped buying or Canadians who refused to sell?

M. Yassini: Je ne suis pas en mesure de répondre à cette question parce que je n'ai aucun renseignement sur les raisons de cette diminution. En connaissez-vous les raisons, Ian?

Mr. Watson: I don't know the reasons given by External Affairs. I believe, however, that one of the reasons for the very substantial decrease of our exports to Algeria, is that the Algerian economy has been seriously declining during the last few years.

Mr. Paré: The curve we see for Algeria, however, is exactly the same as for the other countries. If you look at the figures, Algeria went from $292 million down to $22 million whereas for the total, we went from $611 million to $88 million. It is the same curve. So it's not only Algeria, but all the countries that followed the same trend.

M. Yassini: The $22 million you're talking about represent only two months.

Mr. Watson: It's until February 1993.

Mr. Paré: Then, the figures appearing under December 1989 are only for one month?

[*Text*]

M. Watson: Non. Quand vous voyez le mois de décembre, cela veut dire l'année.

M. Paré: Ah!

M. Watson: Les chiffres de février ne représentent que deux mois.

M. Yassini: Le chiffre disponible à ce jour.

M. Paré: Donc, j'efface ma question. À ce compte–là, je comprends.

J'aurais une autre question, monsieur le président, si vous me le permettez. C'est M. Lynk qui, je pense, a introduit la problématique du Liban et de Jérusalem, et à un moment donné, vous avez dit: «Pour que le problème de Jérusalem se règle, il faudra que les deux groupes retrouvent des réponses à leurs aspirations.»

J'aimerais que vous nous rappeliez, très sommairement, qu'elles sont les exigences des Palestiniens et d'Israël par rapport à Jérusalem?

Mr. Lynk: I will be very brief. The solution probably most desired by Israelis is to have an undivided, full sovereignty over the city of Jerusalem. I don't think that will be successful, in view of international law and in view of the aspirations of the Palestinians. The Palestinians in turn wish to have Arab East Jerusalem recognized as their capital. That is going to lie with difficulty with respect to the Israelis.

A workable solution—and I know it has been floated but will not be discussed probably until the issue of Jerusalem returns to the peace process table in 1995—may be a second–best solution for both of them. It is some form of condominium where both Israel and Palestine have an undivided sovereignty over the city, which they would rule jointly and which both of them would wind up calling their capital.

That has advantages for both. As I mentioned in my presentation, for Israel, only two countries in the world have their embassies actually placed in West Jerusalem, and no country in the world recognizes Jerusalem as the capital of Israel. For the Palestinians, it finally recognizes access and adjoining of Arab East Jerusalem with the rest of the West Bank. That is probably the one potential solution that might wind up meeting the aspirations of both, that winds up by probably satisfying the strictures of international law and that probably has the best basis for succeeding in the long run.

Mr. Mills (Red Deer): A few of us met with a Kuwaiti delegation that was here; I think there were about seven gentlemen. The one question we asked was "What's wrong with Canadians in terms of trading with your country or increasing that trade?" They all thought for a minute, and then the first person to speak apologized many times before he answered. He answered, and then they all agreed, saying that Canadians totally lack any aggressive marketing skills. Would you agree with that?

Dr. Yassini: Yes, we do agree with that. We'll go one step further and say that the average Canadian business person is accustomed to doing business with the United States. They approach doing business with the Middle East, Asia, and Latin America in the same manner: that the rules of the game are transparent, that we know the market, that we know the people, that we understand the language—well, here we are, let us do business.

[*Translation*]

Mr. Watson: No. When you see the month of December, it means the full year.

Mr. Paré: Ah!

Mr. Watson: The February figures represent only two months.

Dr. Yassini: The figure available to this day.

Mr. Paré: So I erase my question. Then I understand.

I have another question, Mr. Chairman, if you allow me. I think it's Mr. Lynk who introduced the issue of Lebanon and Jerusalem, and, at one point, you said: "For the Jerusalem problem to be solved, the two groups will need to find a way to meet their aspirations".

I would like you to tell us again, very briefly, what are the demands made by the Palestinians and Israelis regarding Jerusalem?

M. Lynk: Je serai très bref. La meilleure solution pour Israël serait d'avoir une souveraineté pleine et entière sur la ville de Jérusalem. Je ne crois pas que cela soit possible, compte tenu du droit international et des aspirations des Palestiniens. Les Palestiniens, de leur côté, veulent faire reconnaître Jérusalem–est comme leur capitale. Cela ne sera pas facile à obtenir des Israéliens.

Il y aurait une solution—et je sais qu'elle a été mentionnée, mais ne sera pas discutée avant que la question de Jérusalem ne soit à nouveau abordée à la table des négociations de paix en 1995—qui pourrait être une solution de compromis ou un deuxième choix pour les deux pays. Ce serait un genre de condominium où Israël et la Palestine exerceraient en commun la souveraineté sur la ville, qu'ils dirigeraient ensemble et qu'ils appelleraient tous deux leur capitale.

Cela présente des avantages pour les deux parties. Comme je l'ai dit dans mon exposé, pour Israël, il n'y a que deux pays qui ont leurs ambassades à Jérusalem–ouest et aucun pays au monde ne reconnaît Jérusalem comme la capitale d'Israël. Pour les Palestiniens, l'accès serait enfin reconnu et la ville arabe de Jérusalem–est serait adjacente au reste de la rive occidentale. C'est probablement cette solution qui finira par répondre aux aspirations des deux pays, qui satisfera aux exigences du droit international et qui a sans doute plus de chances de réussir à long terme.

M. Mills (Red Deer): Plusieurs d'entre nous ont rencontré une délégation du Koweit qui est venue ici, je crois qu'elle comprenait environ sept personnes. Nous leur avons posé la question suivante: «Comment se fait–il que les Canadiens ont si peu d'échanges commerciaux avec votre pays ou ne parviennent pas à les augmenter?» Ils ont tous réfléchi pendant un instant et ensuite, la première personne à prendre la parole s'est excusée à plusieurs reprises avant de répondre. Elle a répondu, et tous ont été d'accord, en disant que les Canadiens ne savaient pas faire du marketing agressif. Êtes–vous d'accord avec cette remarque?

M. Yassini: Oui, nous sommes de cet avis. Nous irions même plus loin en disant que les gens d'affaires canadiens sont habitués à travailler avec les États–Unis. Lorsqu'ils veulent faire du commerce au Moyen–Orient, en Asie et en Amérique latine, ils procèdent de la même façon, en pensant: «les règles du jeu sont transparentes, nous connaissons le marché, nous connaissons les gens, nous connaissons la langue—eh bien, nous voilà, faisant des affaires.

[*Texte*]

In the Middle East, very much like in Asia, it takes time to develop business contacts. It takes time to establish credibility. It takes time to introduce yourself and to know the other party. So negotiations may drag on for a year, two years, three years. You need companies with deep pockets and some good financial support. That's not the case in many instances.

• 1005

The other problem is that, once again, we need to acknowledge the fact that if you don't have government support as a business person entering the Middle East market, in many instances you'll go nowhere.

Mr. Mills: That's the same as the Orient, basically.

Dr. Yassini: That's the same as the Orient in the case of Taiwan or even Japan and other countries in Asia. So this is what they mean by aggressiveness.

When President Clinton picks up the phone, to refer to Mr. English's point, and supports a company in its bid for a major project, in the eyes of the Kuwaitis that is a type of acceptable aggressiveness. Canadians don't do that, unfortunately.

Mr. Volpe (Eglinton—Lawrence): Dr. Yassini, I've been following your answers on the question of trade. I noted in the stats provided to us that our contribution in the Persian Gulf, which was government–to–government with the people complying, netted us marginal and ephemeral results with Saudi Arabia—which, by the way, shows an increase in exports since 1992. However, in the case of Kuwait, except for a blip in the year ending December 1991, essentially we've gone back to where we were before.

This reflects something that Mr. English indicated earlier on, and that is that Canadian businesses are in a quandary as to what to do with the Middle East. In fact, I think one of the interveners in our committee said that we invested, I believe, $100 million in our campaign in the Persian Gulf and when it came time for rebuilding, Canadians were shut out. How do we explain that?

Dr. Yassini: Mr. Volpe, I don't think that Canadians were shut out as the result of a deliberate policy of the governments in the Gulf region. The Gulf states are receptive to doing trade with Canada. If you ask any person not only in the Gulf states but in the Arab world as a whole what they think of Canada, you'll hear praise and glorious things about Canada. If you ask whether they would do business with Canada, the answer would be that, yes, Canadian technology is excellent, superior, and so on. I don't think that anyone in the region would dispute the high quality of Canadian technology.

The real problem is the marketing of Canadian goods and services in the region. We need a long–term strategy and government support. I repeat the point that business persons going to the region and trying to get major projects on their own will get nowhere. There is a need for support here at a high level. These countries in the Gulf region gave contracts to countries that pressured them.

[*Traduction*]

Au Moyen–Orient, un peu comme en Asie, il faut du temps pour établir des contacts d'affaires. Il faut du temps pour avoir une certaine crédibilité, pour se présenter et connaître l'autre partie. Les négociations peuvent donc traîner, pendant un an, deux ans, trois ans. Il faut des entreprises qui aient les poches bien remplies et un bon appui financier. Ce n'est souvent pas le cas.

Autre problème, là encore, il faut savoir que si l'homme d'affaires qui arrive sur le marché du Moyen–Orient n'a pas l'appui de son gouvernement, bien souvent, il n'ira nulle part.

M. Mills: C'est pareil qu'en Orient, finalement.

M. Yassini: C'est pareil qu'en Orient dans le cas de Taiwan ou même du Japon et d'autres pays d'Asie. C'est ce qu'ils voulaient dire en parlant d'agressivité.

Lorsque le président Clinton prend son téléphone, pour en revenir à ce que disait M. English, et donne son appui à une entreprise qui a présenté une offre pour un grand projet, c'est un genre d'agressivité acceptable aux yeux des Koweitiens. Les Canadiens, malheureusement, ne font pas ce genre de choses.

M. Volpe (Eglinton—Lawrence): Monsieur Yassini, j'ai suivi vos réponses sur la question du commerce. J'ai vu dans les chiffres que vous nous avez remis que notre contribution dans le Golfe Persique, qui s'est faite de gouvernement à gouvernement et dans le respect des règles, ne nous a rapporté que des résultats marginaux et éphémères avec l'Arabie saoudite—où, d'ailleurs, les exportations ont augmenté depuis 1992. Cependant, dans le cas du Koweit, sauf pour un bref moment au cours de l'année se terminant en décembre 1991, nous en sommes pratiquement au même point qu'avant.

Cela montre bien ce que disait tout à l'heure M. English, c'est–à–dire que les entreprises canadiennes ne savent pas ce qu'elles doivent faire au Moyen–Orient. En fait, je crois que l'on a dit au comité que nous avions investi, si je ne me trompe pas, 100 millions de dollars dans notre campagne dans le Golfe Persique, et que lorsque la reconstruction a commencé, les Canadiens ont été exclus. Comment expliquez–vous cela?

M. Yassini: Monsieur Volpe, je ne pense pas que les Canadiens aient été exclus du fait d'une politique délibérée des gouvernements de la région du Golfe. Les États du Golfe sont très bien disposés à l'égard du commerce avec le Canada. Si vous demandez à des gens, non seulement dans les pays du Golfe mais aussi dans l'ensemble du monde arabe, ce qu'ils pensent du Canada, vous entendrez chanter les louanges du Canada. Si vous leur demandez s'ils seraient prêts à faire des affaires avec le Canada, la réponse serait que: «Oui, la technologie canadienne est excellente, supérieure, etc.» Personne dans la région ne va mettre en doute la grande qualité de la technologie canadienne.

Le vrai problème est la mise en marché des produits et services canadiens dans la région. Il nous faut une stratégie à long terme et l'appui du gouvernement. Je répète que des gens d'affaires allant dans la région seuls dans l'espoir d'obtenir leur part des grands projets, n'aboutiront à rien. Ils ont besoin d'un appui ici, au niveau le plus élevé. Les pays du Golfe ont donné des contrats aux pays qui ont exercé des pressions sur eux.

[*Text*]

Mr. Volpe: Mr. Lynk gave an indication of what he thought might contribute to the political stability in the area and made reference—I just jotted down some notes so I can't quote you—to the Israeli occupation after the 1967 war and international law with respect to some of those occupations and Israeli intentions. I'm not going to attribute any motives to the Israelis, but I wondered what the objectives of the Arab world would have been in entering that war in 1967 and what would their intentions have been regarding territory had they been successful?

• 1010

Mr. Lynk: Your question, as I understand it, has to do with Arab motivation around the 1967 war. Just to be clear, I was hoping the points I've made with respect to international law would be received in a forward–looking way with respect to how best to achieve an ongoing and enduring peace process in the Middle East. The best guarantee for that is going to be in accordance with international law and the recovery of territory acquired by war.

Mr. Volpe: That may well be. I just want to understand how Canadians can be part of that. There are two litigants in a war; one wins and the other doesn't. The one that doesn't win then says the only way we can ensure lasting peace is for the international bodies to recognize that the winner shouldn't have sovereignty over this land, for whatever reasons the winner went into war.

As somebody sitting on the outside, it sounds to me like if I win, I can impose my sovereignty; if I lose, I make appeal to international bodies to give me back what I lost. If my logic—and I use the word generously—is correct, then I'm in a sort of "heads I win, tails you lose" situation. I find that difficult to comprehend in terms of establishing some kind of policy.

Mr. Watson: I think a couple of comments here are necessary.

Very briefly, you will remember that the war was started after a series of skirmishes along Israel's border, but it started with an attack by Israel on Egyptian airfields. There is also now clear evidence from Israeli intelligence sources that Israel actually possessed nuclear weapons in 1967, and not in the early 1970s as the world tends to believe. When the accurate history of that period is finally written, the world will have a somewhat different view of the events around 1967.

As Mr. Lynk said, we're looking to the future. We want to work, with Canada doing its part, and move toward a final peaceful solution in the Middle East.

Mr. Volpe: Then how should the Canadian public and Canadian policy–makers address this? You've lumped this group into an Arab world, an Islamic world and then said it's heterogeneous. I accept the heterogeneous definition which suggests to me, as potentially one of the policy–makers, that I adopt a one–to–one relationship with each of the component parts, but you want to draw me into a global picture. So let me ask the question from a global picture, recognizing that I may be doing damage to the individual parts.

[*Translation*]

M. Volpe: Monsieur Lynk nous a donné une idée de ce qui pourrait contribuer à la stabilité politique dans la région d'après lui et a fait allusion—j'ai pris quelques notes afin de pouvoir vous citer—à l'occupation israélienne après la guerre de 1967 et au droit international en ce qui concerne certains des territoires occupés et les intentions d'Israël. Je ne veux pas attribuer de motifs à Israël, mais je me suis demandé quels étaient les objectifs du monde arabe en se lançant dans ce conflit en 1967 et quelles auraient été les intentions des pays arabes concernant les territoires, s'ils avaient réussi?

M. Lynk: Si je comprends bien votre question, vous voulez savoir quels étaient les motifs des Arabes lors de la guerre de 1967. J'espérais que les remarques que j'ai faites sur le droit international seraient prises de façon positive pour ce qui est de la meilleure façon de parvenir à un processus de paix durable au Moyen–Orient. La meilleure garantie de cela sera le respect du droit international et la reprise des territoires acquis à la suite de la guerre.

M. Volpe: Peut–être bien. Je voudrais néanmoins comprendre comment les Canadiens peuvent participer à cela. Il y a deux parties opposées dans une guerre, l'une gagne et l'autre pas. Celle qui ne gagne pas dit que la seule façon de parvenir à une paix durable est que les organismes internationaux reconnaissent que le vainqueur ne devrait pas exercer la souveraineté sur ce territoire, indépendamment des raisons pour lesquelles le vainqueur a fait la guerre.

Pour moi qui suis à l'extérieur de tout cela, il me semble que si je gagne, je peux imposer ma souveraineté; si je perds, je peux en appeler auprès des instances internationales pour récupérer ce que j'ai perdu. Si ma logique—et je suis généreux en utilisant ce mot—est juste, c'est un peu comme de dire: «Pile je gagne, face tu perds». J'ai du mal à comprendre et je ne vois pas comment établir un genre de politique en ce sens.

M. Watson: Je crois que quelques observations s'imposent.

Très rapidement, vous vous souvenez sans doute que la guerre a commencé après une série d'escarmouches le long de la frontière israélienne, mais surtout avec une attaque israélienne contre les terrains d'aviation égyptiens. On sait aussi maintenant, d'après des sources israéliennes, qu'Israël possédait déjà des armes nucléaires en 1967 et ne les a pas eues seulement au début des années soixante–dix, comme le monde a tendance à le croire. Lorsque l'on écrira enfin la véritable histoire de cette période, le monde aura une vision un peu différente des événements de 1967.

Comme l'a dit M. Lynk, nous regardons vers l'avenir. Nous voulons progresser, avec la participation du Canada, vers une solution pacifique définitive au Moyen–Orient.

M. Volpe: Alors, comment le public et les responsables des politiques canadiens doivent–ils agir? Vous avez réuni ce groupe dans un monde arabe, un monde islamique et dit ensuite qu'il était hétérogène. J'accepte votre définition de cette hétérogénéité qui me pousserait, en tant que l'un des futurs responsables des politiques, à adopter un rapport bilatéral avec chacune des composantes du tout, mais vous voulez m'attirer dans un contexte général. Je vais donc vous poser la question d'un point de vue général, en sachant que je nuis peut–être aux composantes individuelles.

[*Texte*]

By and large, the description you gave of the Arab Islamic world is one that we in Canada would identify as non-democratically led. They are rather paternalistic and absolutist types of governments, relatively prone to militarism. They are not, as you claim, based on justice and equality, at least in our definition of the terms. We had an example in this Parliament yesterday of questions of equality. I dare say we probably wouldn't have such examples, at least from what I've been able to divine, in the Arab Islamic world.

The other day an edict was issued in Palestinian circles that collaborators would be executed summarily. Collaborators in other parts of the world might be identified as people who are working toward a peaceful cooperation. Given that kind of description—and I acknowledge I may be doing harm to individual components of this heterogeneous group, but I'm taking your definition—how can a Canadian legislator feel comfortable with the definitions and the exhortations you would want of us?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I recognize that's a lengthy question and it's a good one. I must tell you our time has run out, but I'll give you a few minutes to answer the question.

• 1015

Dr. Yassini: Mr. Volpe, your request requires a lengthy answer and I cannot do that. Your perception, or the perception you've just indicated, is the outcome of the 1950s, 1960s and the early part of the 1970s—

Mr. Volpe: I'd prefer to work on this year—

Dr. Yassini: I know you do, Mr. Volpe.

Mr. Volpe: —but I don't have my feet on the ground yet.

Dr. Yassini: In the 1990s we are undergoing a period in the Arab world where countries such as Jordan are moving steadfastly in the direction of democracy and democratization. We've seen in the case of Yemen, before the outbreak of the civil war, a genuine attempt at establishing democratic institutions. We are seeing in countries such as Syria greater liberalization of the economy and an opening up of the economic system to the private sector.

What I'm suggesting here is that the Arab world today is undergoing a major transformation in its economic and political structures and even ideologies, as a result of so many factors.

From the perspective of a Canadian policy-maker and how the Arab world should be seen, we need to see it in terms of Canadian values and universal values. Mr. Lynk talked about our commitment to the United Nations as an institution, and to United Nations resolutions. We need to encourage the implementation of United Nations resolutions regarding all aspects of not only the Arab-Israeli conflict but issues related to the Middle East. How can we advance Canadian values in the Arab world, values that are committed to the United Nations, at a time when Israel continues to occupy Arab territories? We need to be consistent in our commitment to key values and universal values.

[*Traduction*]

Dans l'ensemble, vous décrivez le monde islamique arabe de telle façon que nous en déduirions, au Canada, que ce n'est pas un monde démocratique. Il y a des gouvernements paternalistes et absolutistes, assez portés sur le militarisme. Ils ne sont pas, comme vous le prétendez, basés sur la justice et l'égalité, tout au moins pas selon notre définition de ces termes. Nous avons eu un bon exemple au Parlement hier des questions d'égalité. Je crois bien que nous n'aurions sans doute pas d'exemples de ce genre, tout au moins pas d'après ce que j'ai pu voir, dans le monde islamique arabe.

L'autre jour, un décret a été annoncé dans les cercles palestiniens disant que les collaborateurs seraient exécutés sommairement. Dans d'autres régions, on considérerait comme collaborateurs les personnes qui cherchent à parvenir à une coopération pacifique. Avec une telle description, je reconnais que je suis peut-être injuste envers les composantes individuelles de ce groupe hétérogène, mais je prends votre définition—comment le législateur canadien peut-il accepter les définitions et les exhortations que vous nous présentez?

Le coprésident (M. Gauthier): J'admets que c'est une longue question, mais c'est une bonne question. Je dois vous dire que votre temps est épuisé, mais je vais vous donner quelques minutes pour répondre à la question.

M. Yassini: Monsieur Volpe, cette question exigerait une longue réponse que je ne puis vous donner. Votre perception, ou la perception que vous venez de présenter est ce qui est sorti des années cinquante, soixante et du début des années soixante-dix. . .

M. Volpe: Je préférerais parler de cette année. . .

M. Yassini: J'en suis certain, monsieur.

M. Volpe: . . .mais je ne connais pas encore suffisamment bien la situation.

M. Yassini: Dans les années quatre-vingt-dix, certains pays du monde arabe tels que la Jordanie se dirigent résolument vers la démocratie et la démocratisation. Nous avons vu au Yémen, avant qu'éclate la guerre civile, que l'on tentait vraiment d'établir des institutions démocratiques. On constate dans des pays comme la Syrie une plus grande libéralisation de l'économie et une ouverture du système économique au secteur privé.

Je veux donc dire que le monde arabe, aujourd'hui, traverse une période de grande mutation économique, politique et même idéologique provoquée par d'innombrables facteurs.

Du point de vue d'un politique canadien et de la conception qu'il devrait avoir du monde arabe, il faut considérer les valeurs canadiennes et les valeurs universelles. M. Lynk a parlé de notre attachement aux Nations unies en tant qu'institution et aux résolutions des Nations unies. Nous devons favoriser la mise en oeuvre des résolutions des Nations unies en ce qui concerne tous les aspects non seulement du conflit israelo-arabe mais des enjeux importants au Moyen-Orient. Comment défendre les valeurs canadiennes dans le monde arabe, des valeurs qu'embrassent les Nations unies alors qu'Israël continue à occuper les territoires arabes? Nous devons être conséquents lorsque nous défendons des valeurs clés et universelles.

[*Text*]

The second point I'd like to mention is that from a Canadian policy–maker's perspective there is a need to understand the Arab world in greater depth than we currently do, because the Arab world is quite heterogeneous. Your points are important and valid in the sense that you are showing the diversity. But also there are some common elements in Arab politics. What are these common elements, and what is the uniqueness of each of the components? That's what we need to understand.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Dr. Yassini. I must interrupt. It's very interesting, but we have other witnesses to hear this morning.

Dr. Yassini, Mr. Lynk and Mr. Watson, from the National Council on Canada–Arab Relations, I thank you very much for your testimony this morning. If you want to answer further the question of Mr. Volpe, you may do so in writing, sir.

Mr. Watson: Mr. Chairman, this is just a little bit extra, but it has to do with a conversation—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm sorry, Mr. Watson, but the meeting's now over. I'm sorry, sir.

Mr. Watson: All right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If you want to make a comment, you can do it in writing. Thank you very much.

We have the pleasure now of having as a witness the Federation of Canadian Municipalities,

Jacques Jobin, directeur, programmes internationaux et . .

Brock Carlton, deputy director, international office.

Welcome to this committee, gentlemen. The procedure is simple, five or ten minutes of introductory remarks and then we go into questions.

M. Jacques Jobin (directeur, Programmes internationaux, Fédération canadienne des municipalités): Merci beaucoup, monsieur le président. Nous apprécions l'occasion de rencontrer le Comité et sans plus de fleurs, je vais passer à notre mémoire.

La Fédération canadienne des municipalités est l'organisation nationale qui représente les intérêts des gouvernements locaux d'un bout à l'autre du Canada. Nous comptons environ 600 membres qui représentent 75 p. 100 de la population canadienne.

En 1987, avec le support financier de l'Agence canadienne pour le développement international, la Fédération a institué le bureau international. Celui–ci, par le biais d'un comité permanent sur les programmes internationaux, composé de maires et de conseillers municipaux de partout au Canada, collabore étroitement avec les autres comités permanents de la Fédération et avec ses membres dans l'orientation de nos programmes.

• 1020

L'objectif du bureau est de mettre l'expertise municipale canadienne au service de la coopération et du développement international.

Nous vous avons distribué quelques documents qui vous donneront une idée des activités du bureau. Nous entretenons, au bureau, des relations de coopération avec des institutions canadiennes comme le CRDI, le Centre de recherche pour le

[*Translation*]

La deuxième chose que j'aimerais signaler c'est qu'il est nécessaire que les milieux politiques canadiens comprennent mieux le monde arabe car ce monde est très hétérogène. Ce que vous dites est important et tout à fait valable en ce sens que vous exposez cette diversité. Il y a toutefois certains éléments communs à la politique arabe. Quels sont–ils et qu'est–ce qui marque le caractère unique de chacun de ses éléments? C'est ce qu'il nous faudra comprendre.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Yassini. Je dois vous interrompre. C'est très intéressant, mais nous avons d'autres témoins à entendre ce matin.

Messieurs Yassini, Lynk et Watson, du Conseil national des relations canado–arabes, je vous remercie beaucoup de votre témoignage ce matin. Si vous voulez répondre autre chose à la question de M. Volpe, vous pourrez le faire par écrit, monsieur.

M. Watson: Monsieur le président, c'est simplement un petit supplément mais qui, après une conversation. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis désolé, monsieur Watson, mais cet échange est terminé. Je vous demande pardon.

M. Watson: Très bien.

Le coprésident (M. Gauthier): Si vous voulez faire une observation, vous pouvez la faire par écrit. Merci beaucoup.

Nous avons maintenant le plaisir de recevoir la Fédération canadienne des municipalités,

Jacques Jobin, director, International Programs and

Brock Carlton, directeur adjoint, bureau international.

Bienvenue, messieurs. La façon de procéder est simple, cinq ou dix minutes pour vos observations liminaires et nous passons ensuite aux questions.

Mr. Jacques Jobin (Director, International Programs, Federation of Canadian Municipalities): Thank you very much, Mr. Chairman. We thank you for this opportunity to meet with the committee and without further ado, I will read our brief.

The Federation of Canadian Municipalities is the national organization representing the interests of local governments across Canada. We have approximately 600 member municipalities, representing over 75% of Canada's population.

In 1987 with financial support from the Canadian International Development Agency, the Federation opened an international office. This office, through its Standing Committee on International Programs, with mayors and municipal councillors from across Canada works closely with other Federation committees and Federation member municipalities to the development of our programs.

The objective of the International Office is to bring the very best Canadian municipal expertise to work on international cooperation and development.

We have distributed some documents that will give you an idea of some of the Office's activities. We maintain a close working relationship with many Canadian institutions such as the International Development Research Center (IDRC), the

[*Texte*]

développment international, la SCHL, la Société canadienne d'hypothèque et de logement, l'Institut canadien de planification, la Société royale des architectes canadiens et l'Association canadienne des administrateurs municipaux.

Nous travaillons aussi en étroite collaboration avec la Banque mondiale dans son institut de développement économique avec lequel nous finançons un programme de développement municipal en Afrique de l'Est et en Afrique de l'Ouest.

Nous sommes aussi en relation avec la Hollande, l'Angleterre et la France au niveau de nos homologues et les autres organismes qui coordonnent les associations municipales. Enfin, le bureau représente le Canada à l'OCDE dans le cadre du projet sur les villes écologiques.

La Fédération a ainsi développé son expertise pour pouvoir se présenter devant vous avec la conviction que son message est pertinent et important. À titre de mandataire des municipalités canadiennes et représentant, par conséquent, le niveau de gouvernement qui est le plus près des citoyens, nous espérons trouver auprès de vous une oreille attentive. Nous souhaitons faire ressortir devant le Comité le rôle essentiel que le Canada pourrait jouer s'il tenait compte des municipalités dans sa politique extérieure.

Constatons d'abord, l'impact important de deux phénomènes marquants des dernières années. D'abord, la fin de la guerre froide et le sort des communications. La fin de la guerre froide a ouvert les frontières à tous les pays. L'histoire et la culture ont repris leurs droits et sont devenus des facteurs incontournables dans l'élaboration de la diplomatie. Les pays ne sont plus divisés uniquement en fonction de leur idéologie communiste ou capitaliste; la diplomatie redevient un art et cette nouvelle situation force les États à redéfinir leurs relations internationales; ce que vous avez entrepris est très bien.

Deuxièmement, les moyens de communication ont atteint un niveau qui semble tenir de la magie. Nous sommes passés, en 30 ans, du téléphone à cadran au télécopieur et à l'autoroute électronique. Les délais entre questions et réponses sont, pour le meilleur et pour le pire, complètement abolis. Tous les pays sont donc désormais accessibles et les moyens de communication permettent à tous les niveaux de gouvernement, incluant le niveau municipal, d'être en tout temps en relations directes avec n'importe lequel niveau de gouvernement à l'étranger.

Cette transformation radicale et profonde de la situation géopolitique du monde ajoutée à l'émergence de nouvelles orientations dans les politiques des pays est le fondement même, à nos yeux, de la nécessité de la révision que vous avez décidé d'entreprendre.

Ce que j'aimerais faire ressortir dans la présentation, c'est qu'on a constaté, dans le cours de nos activités internationales, que les gouvernements sentent partout le besoin de se décentraliser et de gérer de façon plus participative. Que ce soit au niveau du G–7, au niveau des anciennes républiques soviétiques ou des pays en voie de développement, il est généralement reconnu que la démocratie, la décentralisation, la participation des citoyens et la responsabilisation des autorités locales sont souhaitables.

[*Traduction*]

Canada Mortgage and Housing Corporation (CMHC), the Canadian Institute of Planners, the Royal Society of Canadian Architects and the Canadian Association of Municipal Administrators.

We also work closely with the Economic Development Institute of the World Bank which, together with FCM's International Office, finance the Municipal Development Program in eastern and western Africa.

In addition, the International Office works with its counterparts in Holland, England and France and with other organizations that coordinate municipal associations. Finally, the International Office represents Canada at the OECD within the framework of the Ecological Cities Project.

The Federation has thus developed expertise which enables it to present this message to you with great confidence and in the firm belief of its importance. As a representative of Canadian municipalities, inasmuch as a representative of the level of government most closely linked to its citizens, we now request your undivided attention. We appreciate your interest in hearing our point of view. We would like to stress the important role Canada could play if it took municipalities into account in devising its foreign policy.

Let us first examine together the significant impact of two phenomena that have occurred in recent years. First, the end of the Cold War and the role of communications. The end of the Cold War has opened the borders of all countries. History and culture have once more asserted their place and have become inescapable factors in the development of our diplomatic strategy. Countries are no longer divided uniquely on the basis of communist or capitalist ideology. Diplomacy has once again become an art. This new situation demands that states redefine their approach to international relations. The project you have undertaken is excellent.

Secondly, the end of the Cold War coincides with the dawn of the information age. In 30 years, we've progressed from the rotary telephone to the fax machine and the information highway. For better or worse, there is no longer any lead time whatsoever between asking a question and getting an answer. All countries are now accessible. Cities and towns are also able to communicate directly and this communication network allows us more direct contact with them at all levels.

These major transformations in our world, not forgetting the new political climate in many countries, form the basis of the need for the foreign policy review you have decided to undertake.

What I would like to highlight in our presentation is that in the course of our international activities, we have found that governments feel the need to decentralize and to manage affairs in a more participatory fashion. This is evident among countries in the G–7, the countries of the former Soviet Union, as well as in the developing world. It is generally recognized that democracy, decentralization, citizens' participation and local empowerment are desirable.

[*Text*]

La Banque mondiale elle–même, dans son programme d'ajustement structurel, fait du niveau de démocratie atteint dans un pays, une norme importante pour l'octroi de prêt. Cela, c'est très important parce que cela peut engendrer une pression très grande sur les pays qui ont des traditions centralisatrices et qui tentent de passer trop rapidement à la démocratie pour obtenir des prêts de la Banque mondiale.

Depuis quelques années, cela s'est traduit par le fait que nous avons assisté, en Afrique en particulier, à une avalanche de conférences nationales, des sortes d'états généraux nationaux, qui devaient conduire à un plan visant à instituer la démocratie sous une forme ou sous une autre. Cela s'est fait au Bénin, au Niger, au Togo, au Zaïre, au Malawi avec des succès très relatifs et dans certains cas, avec des échecs retentissants.

En Amérique latine, par contre, le processus adopté a permis en quelques années de remplacer la dictature par des gouvernements élus partout sur le Continent. Le phénomène paraît irréversible. La décentralisation, accompagnée d'un mode participatif de gestion au niveau local, nous apparaît essentielle au niveau de la contribution au développement durable.

[*Translation*]

Through its Structural Adjustment Program, the World Bank itself makes the level of democracy attained by a country an important criterion for granting loans. This is very important, because it can lead to a lot of pressure on countries with centralizing traditions that try to move to democracy too quickly in order to get loans from the World Bank.

This is reflected in the fact that for the past few years, we have observed in Africa, in particular, an avalanche of national conferences aimed at the establishment of democracy in one point or another. This shift has occurred in many countries, including Bénin, Niger, Togo, Zaire, and Malawi. The success of democracy has been varied and sometimes has been an outright failure.

However, in Latin America over the last several years, the democratic process has allowed for the replacement of dictatorships with elected governments. The phenomenon appears irreversible. Decentralization, with its own local administration, seems essential to sustainable development.

• 1025

Le processus démocratique se réalise en étapes. Il faut d'abord prendre la décision au niveau du gouvernement central. Il faut ensuite élaborer et tenir des consultations populaires pour partager cette information et cette décision, et troisièmement, partager avec la population, dans des programmes d'éducation populaire, les valeurs qui sont fondamentales à la démocratie. Cependant, c'est seulement en troisième lieu que cela peut se produire si on veut éviter les problèmes qu'on connaît présentement dans plusieurs pays en Afrique.

For three centuries our country has slowly allowed local authorities to assume more and more responsibility. Our local systems of government in Canada are simple, efficient, responsible, democratic and respected by the civilian population, by the citizens.

Furthermore, our local governments have been and continue to be the principal players in the pursuit and achievement of a higher standard of living in real, everyday life. Popular participation, maintenance of a clean environment, water distribution and waste water treatment, as well as public security, protection against fire, urban planning and the management of urbanization are all areas of expertise within our local governments.

The FCM program is built around the concept of real partnerships that permit our Canadian local government to achieve an intimate understanding of local realities even before attempting development projects.

One of the main failures, in our view, in the last 30 years in international cooperation has often been that we have attempted to start projects before knowing who we were working with, what their culture was, their traditions, their religion and so on. We have built within our program an opportunity for the mayors, councillors and directors of the various departments to get to know each other in each of the municipalities before they start talking about changing the conditions in their municipalities. We feel this is basic.

The process of democratization develops in stages. The first stage consists of the establishment of a national policy. A process leading to a popular consultation is then required so as to share the information and the decision–making. Thirdly it is essential to proceed with a far–reaching program of popular education so that citizens can share inherent and fundamental values of democracy. However, it is only in the third phase that this can take place if we want to avoid the problems that we are now witnessing in several African countries.

Depuis trois siècles, notre pays permet lentement à ses autorités locales d'assumer de plus en plus de responsabilités. Nos systèmes locaux de gouvernement sont simples, efficaces, responsables, démocratiques et respectés par la population.

Nos gouvernements locaux ont été et demeurent des secteurs essentiels dans notre recherche d'une meilleure qualité de vie. La participation populaire, le maintien d'un environnement de qualité, la distribution de l'eau, le traitement des eaux usées, la sécurité publique. la protection et la lutte contre les incendies, la planification urbaine et la gestion de l'urbanisation sont tous des domaines d'expertise de nos municipalités.

Le programme de la Fédération est fondé sur un véritable partenariat qui permet aux administrations locales canadiennes d'acquérir une connaissance des réalités locales avant d'entreprendre des activités de développement à l'étranger.

Il nous semble en effet qu'un des principaux échecs de la coopération internationale au cours des trente dernières années est que nous avons souvent tenté d'entreprendre des activités avant de savoir avec qui nous travaillions, à quelle culture nous avions affaire, quelle tradition, quelle religion, etc. Notre programme permet aux maires, aux conseillers et aux directeurs des divers services de faire plus amplement connaissance avec les différentes municipalités concernées avant de commencer à parler de changer la situation dans ces municipalités. Nous estimons que c'est essentiel.

[*Texte*]

Typically, as Canadians we always look down on ourselves and don't play up our strengths. The Canadian system is envied from north to south and offers Canadian foreign relations a strategic advantage in the context of the worldwide pursuit of decentralized forms of government. The combination of this approach and the significant expertise and experience of Canadian local governments allows for the sharing of appropriate and effective municipal management, the provision of high quality municipal services, and the inclusion of citizens in local government processes.

I will rapidly give you three examples. Kitchener has in the last three years held 17 exchanges with Windhoek in Namibia. These exchanges have involved technical assistance in administration, finance, labour relations and management training. Kitchener helped Windhoek prepare a transit system plan that saves Windhoek $300,000 in annual operating costs while not reducing the service to the citizens.

Another example is in Debra Zeit, Ethiopia, where their work with Matsqui, B.C., lead to a dramatic improvement in the control of flooding from seasonal rains. The improved flood control system has eliminated this problem, which in the past was an annual source of deprivation, disease and death by drowning.

If there are questions on this I can give you the answers after the presentation.

In Jinan and Daqing in China, citizens enjoy cleaner drinking water and less polluted waterways as a result of their work with Regina and Calgary.

In addition to work on direct functions of the management of municipalities, FCM and its members contribute in a significant way to the setting up and the development of decentralized and effective structures in other countries. FCM provides strong support to national associations and local government, including a particular relationship with the National Association of Local Authorities of Ghana. We are also approaching Saskatchewan and Quebec to start associations with Chile and with Zimbabwe.

Récemment, reconnaissant la nécessité de décentraliser et d'instaurer la démocratie dans le pays, le gouvernement central du Burkina Faso a décidé de redéfinir les relations politiques et administratives au sein de ses structures et a fait appel à l'expertise canadienne. La Fédération, à la demande du ministère des Affaires étrangères et de l'ACDI, a rencontré les représentants du gouvernement du Burkina Faso et nous avons mis sur pied un programme de formation basé sur une étude approfondie du système canadien et sur la structuration de nos relations municipales, provinciales et fédérales.

• 1030

On a suffisamment d'expérience là-dedans pour pouvoir en parler. Ce programme a eu une influence déterminante sur les lois et les structures administratives qui vont définir la nouvelle économie politique du Burkina Faso.

[*Traduction*]

Les Canadiens, et c'est un trait typique, tendent à se dévaloriser plutôt qu'à reconnaître leurs forces. Le système canadien est pourtant envié du nord au sud et offre aux relations étrangères canadiennes un avantage stratégique dans le contexte de la poursuite générale de formes de gouvernement décentralisé. Ce genre d'approche et l'expertise et l'expérience des municipalités canadiennes permettent des échanges fructueux en matière de gestion municipale, de prestation de services municipaux de qualité et de participation des citoyens à l'action des administrations locales.

Je vous donnerai rapidement trois exemples. Au cours des trois dernières années, des représentants de Kitchener en Ontario ont procédé à 17 échanges avec leurs collègues de Windhoek en Namibie afin de leur fournir de l'assistance technique en administration, finances, relations de travail et formation en gestion. Kitchener a aidé Windhoek à préparer les plans d'un système de transport qui a permis à la ville d'économiser annuellement 300 000$ en frais de fonctionnement sans réduire les services aux citoyens.

Un autre exemple, à Debra Zeit en Éthiopie, où la coopération avec Matsqui en Colombie-Britannique a débouché sur une amélioration inespérée du contrôle des inondations dues aux pluies saisonnières. La ville est maintenant débarrassée des dommages matériels, des maladies et des noyades causés chaque année par les inondations.

Si vous avez des questions à ce sujet, je pourrais vous donner des précisions après notre exposé.

À Jinan et à Daqing en Chine, les citoyens jouissent d'eau potable plus pure et de cours d'eau moins pollués grâce à leurs partenariats respectifs avec Regina et Calgary.

En plus de collaborer à l'amélioration des services et de la gestion des municipalités, la Fédération et ses membres participent à l'élaboration et au développement de structures décentralisées et efficaces dans les autres pays. Ils appuient fermement les associations nationales de gouvernements locaux et ont, entre autres, organisé un partenariat entre la fédération elle-même et l'Association nationale des autorités locales du Ghana. Nous sommes également en pourparlers avec la Saskatchewan et le Québec pour mettre sur pied des associations avec le Chili et le Zimbabwe.

Recently the central government of Burkina Faso, recognizing the need for decentralization and democratization, decided to redefine the political and administrative relationships within the governmental structure in that country and sought Canadian expertise. The Federation, on the request of the Foreign Affairs Department and CIDA, worked with Burkina Faso central government officials on a training program which provided detailed information on the Canadian system of local government and local provincial-federal government relationships.

We have enough experience in this field to be able to talk about it. This program has directly affected the development of legislation and administrative structures which will define the new political economy of Burkina Faso.

[*Text*]

L'évaluation des programmes internationaux de la FCM, effectuée par une firme extérieure mandatée par l'ACDI, a démontré et reconnu l'importance de nos programmes dans ce champ d'activité. Le Canada jouit vraiment d'une expérience et d'une situation privilégiée dans ce domaine–là, surtout dans les pays en voie de développement où nous pouvons vraiment aider à des processus de décentralisation et de rédaction de lois–cadres sur la responsabilisation des autorités locales.

These few examples have served to demonstrate how foreign municipal governments can benefit from partnership with Canadian municipalities. It must also be understood clearly by the committee that Canadian municipalities also benefit directly from this work. Virtually all participating municipalities report substantial benefits in terms of professional development and cultural enrichment. Participation in FCM programs has boosted morale and provided a greater understanding of common global urban problems and their potential solutions.

On a more tangible note, Toronto, through its work with Sao Paulo, received considerable international recognition, including an invitation to play a key role in the urban debate at the UNCED conference. Toronto's Department of Public Health is now emulating the Sao Paulo program of public–private cost sharing for the delivery of health services. The Toronto Transit Commission redesigned its Bloor–Yonge subway interchange based on the Sao Paulo model. This will mean time savings and increased capacity, which translate into substantial financial gains for the TTC.

Also, Toronto, with a private firm in the city of Toronto, is studying a major GIS program for the city of Sao Paulo. This is Canadian technology at its best. We are presently negotiating for this program to be established through this Canadian organization, or private industry.

In addition to work on municipal management, many Canadian cities view international cooperation as a key strategy for their own economic development. As a result of the Montreal–Abidjan partnership, Abidjan purchased approximately $2.3 million in Canadian equipment and $500,000 in training related to waste collection and management. Industry representatives from the city of Calgary estimate that approximately $100 million in sales of equipment and services and 400 person–years of work for Calgary firms have resulted from their partnership with Daqing, China, and this is just the beginning.

These are but a few examples of the significant benefits derived by Canadians from international cooperation at the municipal level. In this summary we have attempted to emphasize the capacities of our local governments. Our Canadian system of local government is known to be among the most effective, even if Canadians sometimes don't believe it. They enjoy it, and when they go overseas they realize it. But our system of local government is, we say here, among the most effective. I would say the most effective.

[*Translation*]

A recent evaluation of our programs, completed by a firm of consultants appointed by CIDA, analysed our approach and recognized the importance of the Federation's program in this area. Canada really has a lot of experience in this area and is very well positioned, especially in developing countries, to help in the process of decentralization and legislation allowing the empowering of local governments.

Ces quelques exemples vous auront démontré que les municipalités partenaires à l'étranger retirent des avantages considérables de leur collaboration avec les municipalités canadiennes. Il y a lieu cependant de signaler que celles–ci y trouvent aussi leur compte. Pratiquement toutes les municipalités ont fait état de bénéfices impressionnants sur les plans professionnel et culturel pour les participants. La participation aux programmes internationaux de la Fédération a stimulé l'enthousiasme des gens et favorisé la compréhension des problèmes urbains communs à toute l'humanité et des solutions qui peuvent être envisagées.

De façon plus concrète, le partenariat de la ville de Toronto avec Sao Paulo lui a valu la reconnaissance internationale et elle a été invitée à jouer un rôle clé dans les débats concernant l'urbanisme à la conférence de CNUED. Le Service de santé publique de Toronto a adopté le programme de Sao Paulo concernant les coûts partagés entre le public et le privé dans la distribution des services. La Commission de transport de Toronto a utilisé le modèle du métro de Sao Paulo pour modifier les plans du quai de débarquement Bloor–Yonge afin d'en augmenter l'efficacité, ce qui se traduit en économies substantielles de temps pour les passagers et d'argent pour la ville.

Toronto toujours, avec une société privée de Toronto, étudie un programme GIS important pour la ville de Sao Paulo. C'est la haute gamme de technologie canadienne. Nous sommes en train de négocier ce programme qui sera mis en oeuvre par cette organisation ou société privée canadienne.

En plus de la gestion municipale, les villes canadiennes considèrent que la coopération internationale est une excellente stratégie pour leur propre développement économique. Par suite de son partenariat avec Montréal, la ville d'Abidjan a acheté pour 2,3 millions de dollars d'équipements canadiens et pour 500 000$ de formation concernant la gestion et la collecte des déchets. Des représentants du monde des affaires de Calgary estiment que leurs compagnies ont vendu pour environ 100 millions de dollars d'équipements et de services et ont créé des emplois pour 400 années–personnes grâce au partenariat avec Daging en Chine et ce n'est là qu'un début.

Voilà quelques exemples parmi tant d'autres des avantages qu'apporte aux Canadiens la coopération internationale au niveau municipal. Dans ce trop bref mémoire, nous avons tenu à rappeler le rôle des gouvernements locaux dans le développement des nations et la compétence de nos propres gouvernements municipaux. Il est important de souligner que le système canadien de gouvernement local s'inscrit parmi les plus efficaces, même si les Canadiens parfois semblent en douter. Ils en profitent et lorsqu'ils vont à l'étranger, ils le comprennent. Mais nous répétons que le système canadien de gouvernement local est parmi les plus efficaces, sinon le plus efficace.

[*Texte*]

In their efforts to democratize local authorities, the southern countries in particular turn to Canada more and more. We hope that this reality will be reflected in our future foreign affairs policy.

Merci beaucoup, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien, monsieur Jobin.

Monsieur Jobin, votre présentation a porté surtout sur les programmes du bureau international de la Fédération. Quelle est la partie financée par l'ACDI?

M. Jobin: Le bureau international de la Fédération est entièrement financé par l'ACDI au niveau des décaissements. Nous avons un budget de 3,3 millions de dollars qui est le budget que l'ACDI nous donne cette année, sauf que. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, vous êtes une ONG?

M. Jobin: Non, non.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous agissez comme une ONG; c'est un sens unique votre affaire, vous faites de l'aide publique.

M. Jobin: Pas du tout.

Le coprésident (M. Gauthier): Essayez de m'expliquer cela.

M. Jobin: Je suis né dans les ONG, donc c'est difficile pour moi de dire que je ne suis pas une ONG, mais de m'exprimer comme une ONG, c'est très facile. Ce qui s'est passé, au niveau de la Fédération, c'est que l'ACDI, à travers cette contribution à la Fédération, permet aux municipalités—donc aux gouvernements municipaux—de s'impliquer directement dans des programmes à l'étranger. Les gouvernements municipaux contribuent pour le temps de leur personnel et leur équipement. C'est la contribution en nature qu'ils font. Et ils ne pourraient pas, tout au moins au début, obtenir que les payeurs de taxes municipaux acceptent de contribuer à l'engagement de leurs édiles municipaux lors des programmes de coopération.

• 1035

Le payeur de taxes municipales paie ses taxes pour améliorer les services de la municipalité, alors que le même payeur de taxes paie des taxes au fédéral pour la coopération internationale. Donc, il est tout à fait normal que l'argent des taxes fédérales servent à permettre des activités de genre-là.

Les décaissements sont fait par des fonds du fédéral, sauf que le comité duquel je relève est un comité élu par le Conseil d'administration de la Fédération, qui est composé de 65 échevins et maires. Ce comité-là est celui qui détermine dans quelles villes et dans quels pays nous irons travailler et de quelle façon nous allons le faire. La seule limite que nous avons sur nos activités, c'est que l'ACDI est limitée elle-même par la Chambre des communes. Nous ne pouvons utiliser nos fonds que dans les pays récipiendaires d'aide internationale du Canada.

Le coprésident (M. Gauthier): Quel rôle joue la FCM ailleurs dans le monde? Aux États-Unis, par exemple, en Europe? Êtes-vous actifs seulement là ou l'ACDI donne de l'argent ou bien si vous êtes présents ailleurs, en Europe ou aux États-Unis, par exemple?

[*Traduction*]

Dans leurs efforts de démocratisation des pouvoirs locaux, plusieurs pays, ceux du Sud en particulier, se tournent de plus en plus vers le Canada. Nous souhaitons que cette réalité soit reflétée dans l'élaboration de notre future politique étrangère.

Thank you very much, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Jobin.

Mr. Jobin, your brief dealt almost exclusively with the programs of the International Office of your Federation. Which part is funded by CIDA?

Mr. Jobin: The International Office of the Federation is entirely funded by CIDA for its expenses. We have a $3.3 million budget which is given to us by CIDA yet. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So, you are an NGO?

Mr. Jobin: No, not at all.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You act as an NGO; this is a one-way street, you are involved in official aid.

Mr. Jobin: Not at all.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Try and explain it to me.

Mr. Jobin: I was born within the NGOs so it is very difficult for me to say that I am not an NGO but very easy to talk like an NGO. What happened, within the Federation, is CIDA, through this contribution, allows municipalities—municipal governments—to get directly involved in programs abroad. The municipal governments contribute their personnel and their equipment. This is their foremost contribution. And they could not, at least not at the beginning, convince the municipal taxpayers to accept to contribute to the commitment of their municipal representatives in cooperation programs.

The municipal taxpayer pays taxes to improve the services provided by the municipalities whereas the same taxpayer pays taxes to the federal government for international cooperation. So, it is normal that federal taxes be used for this type of activities.

Federal funds are used for disbursements, except that the committee I belong to has been elected by the board of the Federation which includes 65 aldermen and mayors. It is that committee which determines in which cities and which countries we will go to work and which methods we'll follow. The only limit we have in our activities, is that CIDA itself is limited by the House of Commons. We can use our funds only in countries which benefit from Canadian international assistance.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What is the FCM's role elsewhere in the world? In the United States, for instance, in Europe? Are you active only where CIDA contributes some money or are you present elsewhere, in Europe or in the United States, for example?

[*Text*]

M. Jobin: La FCM, avec ses propres fonds, parce qu'on n'a pas de fonds des Affaires étrangères. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Où prenez–vous ces fonds–là?

M. Jobin: Des contributions des membres.

Le coprésident (M. Gauthier): Des municipalités?

M. Jobin: Des municipalités.

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, vous ciblez une partie de vos fonds à d'autres régions du globe?

M. Jobin: Absolument, nous sommes actifs dans International. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Vous faites de l'aide là également?

M. Jobin: Pardon?

Le coprésident (M. Gauthier): Vous faites de l'aide également?

M. Jobin: Non. Nous faisons. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Du développement?

M. Jobin: Non. Il n'y a pas de besoins en Europe. Ce qu'on a besoin de faire avec l'Europe, c'est de la concertation au niveau de la promotion de la défense des intérêts des autorités locales. Donc, nous sommes membres de IULA, International Union of Local Authorities, de Metropolis, ce sont de grands organismes de concertation des autorités municipales.

Nous sommes aussi actuellement sollicités très fortement par la Russie et le président et le directeur général de l'Association russe de municipalités seront à la FCM dans deux semaines, et ce n'est pas l'argent des membres de la FCM qui paie les coûts de l'avion, mais les Russes eux–mêmes.

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, pour certaines choses, les payeurs de taxes municipaux financeront vos activités internationales?

M. Jobin: C'est facile à justifier de ce côté–là, car c'est pour défendre les intérêts des municipalités et nous ouvrir sur le monde européen, le monde qui est perçu par la population canadienne comme susceptible d'avoir, à l'avenir, des impacts économiques sur les municipalités canadiennes.

Le coprésident (M. Gauthier): Y a–t–il un rôle pour le fédéral dans vos activités autres que celles reliées à l'ACDI ou vous réservez–vous l'entière discrétion de faire ce travail–là selon vos priorités? On revoit la politique étrangère du pays et on se pose des questions.

M. Jobin: Absolument. La raison pour laquelle nous sommes très heureux d'être ici, c'est que nous croyons que, au niveau de la politique étrangère du pays, le monde a changé, on ne peut plus ne pas tenir compte du fait que les villes peuvent entrer en contact avec les villes à l'étranger, etc. On ne peut pas faire abstraction de cela.

Le coprésident (M. Gauthier): Le Comité est conscient de cela, il s'est fait dire cela à Québec, à Montréal, par des représentants de votre Fédération. Cependant, je vous pose la question spécifiquement, monsieur Jobin: Y a–t–il un rôle pour le fédéral dans vos activités autres que celles reliées à l'ACDI? Celles que l'on finance à travers nos projets d'aide au développement?

[*Translation*]

Mr. Jobin: The FCM, with its own funds, because we do not have any funds from External Affairs. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Where do these funds come from?

Mr. Jobin: From members' contributions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): From the municipalities?

Mr. Jobin: From municipalities.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So, you target some of your funds towards other countries of the world?

Mr. Jobin: Absolutely, we are active in international. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you give assistance there as well?

Mr. Jobin: Pardon?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you provide assistance as well?

Mr. Jobin: No, we don't. We do. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Development?

Mr. Jobin: No. There is no need in Europe for that. What we need to do in Europe, is to cooperate for promoting the interests of local authorities. This is why we belong to IULA, the International Union of Local Authorities, to Metropolis, which are large consultation organizations of local authorities.

We also receive many requests presently from Russia and the President and the General Director of the Russian Association of Municipalities will be at the FCM in two weeks and it is not the FCM members who pay for the transportation costs, they are paid for by the Russians themselves.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So, for certain things, your international activities will be financed by municipal taxpayers?

Mr. Jobin: This is easy to justify because it is for promoting the interests of municipalities and opening ourselves to the European world, a world which is perceived by the Canadian population as likely to have, in the future, an economic impact on Canadian municipalities.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Is there a role for the federal government in your activities other than those which are related to CIDA or do you want to be totally free to do this work according to your own priorities? We are reviewing our foreign policy and asking ourselves some questions.

Mr. Jobin: Absolutely. We are very happy to be here because we feel that the world has changed, as far as our foreign policy is concerned, and we can no longer ignore the fact that cities can be in contact with cities abroad, etc. This is something that we cannot ignore.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The Committee is aware of that and it was explained to us in Quebec City, in Montreal, by representatives from you Federation. However, I ask you the question specifically, Mr. Jobin: Is there a role for the federal government in your activities other than those related to CIDA? Those we're financing through our development assistance projects?

[*Texte*]

M. Jobin: C'est une question très difficile. Je pense que la façon dont nous fonctionnons, avec le Québec et avec toutes les autres provinces, touche à notre Constitution. Cependant, avec le Québec en particulier, nous devons obtenir un arrêté en conseil du Cabinet québécois qui nous permet de permettre à la ville de Longueuil d'entrer en relation avec une ville du Tiers monde.

Donc, nous respectons la Constitution canadienne à 200 p. 100 dans ce domaine-là, car sans cela, on ne pourrait pas s'impliquer au niveau international et nous le faisons parce que nous avons l'autorisation des provinces.

Je ne peux pas aller plus loin que cela, mon rôle n'est pas politique. Toutefois, y aurait-il un rôle possible? Je laisse ce débat-là aux politiciens.

• 1040

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Jobin. Monsieur Volpe,

I will start with you.

M. Volpe: On a déjà reçu des interventions des représentants des entrepreneurs qui nous disaient que la présence des municipalités dans le domaine international n'est peut-être pas tout à fait bénéficiaire. Vous n'êtes pas d'accord, évidemment!

Cependant, je pense qu'il y a eu, si je me souviens bien, au moins deux représentations qui exhortaient ce Comité à faire une recommendation qui exigerait une représentation unique de la part des entrepreneurs et des administrations nationales. Lorsqu'on parle de moyens ou de grands projets, les étrangers ont toujours eu une préférence. Les entrepreneurs étrangers ont toujours présenté des projets d'une façon unique, tandis que les Canadiens ont été représentés par le fédéral, le provincial ou le municipal.

Mr. Brock Carlton (Director, Training and Research, International Office, Federation of Canadian Municipalities): You certainly have a point. In some cases on the large projects there is a role for the federal government, but there are many examples of the role of the municipality being critical to Canadian business getting contracts in developing countries.

For example, if we look at the way Calgary or Regina has operated in China, the municipal government has played a really key role. The municipality has put together a consortium. The municipality provides the political justification. The municipality, through its municipal economic development authority, uses that office to bring together a consortium of local engineering firms or construction firms or whatever is required, and then together the municipality and the consortium go to China. They have been quite successful in dealing with local officials in getting contracts for World Bank activities or projects funded by the World Bank or those kinds of exercises.

I think if you talk to business people in places like Regina or Calgary, and also in Victoria and even in Toronto, they recognize the important role the municipalities play in legitimizing their efforts to seek contracts in municipalities in some of the developing countries.

Mr. Volpe: We're trying to strike a happy balance in understanding just what the role of each should be. My understanding of the political structure in some of the Asiatic countries is that the political decisions are made by central

[*Traduction*]

Mr. Jobin: It is a very difficult question. I think that the way we operate, with Quebec and with all the other provinces, deals with our Constitution. With Quebec in particular, however, we have to obtain an Order in Council from the Quebec Cabinet to allow the city of Longueuil to get in touch with another city in the Third World.

So, we respect the Canadian Constitution 200% in that regard, because otherwise, we could not be involved at the international level and we do so because we have the provinces' approval.

I cannot go any further than that, my role is not a political one. Would there be a possible role, however? I leave this debate to the politicians.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Jobin. Mr. Volpe,

je vais commencer avec vous.

Mr. Volpe: We have already been told by business representatives that the presence of municipalities in the international field may not be totally beneficial. Of course, you don't agree!

I think, however, that we had, if I remember correctly, at least two people urging the committee to make a recommendation in order to demand a single representation for business people and national administrations. When we talk about medium or large projects, foreigners have always had the preference. They have always presented projects in a special fashion, whereas Canadians were represented by the federal, the provincial or the municipal governments.

M. Brock Carlton (directeur, Formation et recherche, Bureau international, Fédération canadienne des municipalités): Votre remarque est très juste. Dans certains cas, pour les grands projets, le gouvernement fédéral a un rôle à jouer, mais il y a de nombreux cas où le rôle des municipalités a été absolument essentiel pour permettre aux entreprises canadiennes d'obtenir des contrats dans des pays en développement.

Par exemple, le gouvernement municipal a joué un rôle absolument déterminant dans le cas de Calgary ou de Regina en Chine. La municipalité a mis sur pied un consortium et c'est elle qui fournit la justification politique. Grâce à ses pouvoirs en matière de développement économique, la municipalité se sert de ce bureau pour réunir un consortium d'entreprises locales de génie ou de construction ou peu importe, et ensuite, les représentants de la municipalité et du consortium vont ensemble en Chine. Cette formule leur a permis d'avoir de bons rapports avec les officiels locaux et d'obtenir des contrats pour les activités de la Banque mondiale ou des projets financés par la Banque mondiale.

Dans des villes comme Regina ou Calgary et aussi à Victoria et même à Toronto, les gens d'affaires reconnaissent que les municipalités jouent un rôle très important en donnant une certaine légitimité à leurs efforts lorsqu'ils essaient d'obtenir des contrats dans des municipalités de pays en développement.

M. Volpe: Nous essayons de trouver le juste équilibre entre les différents rôles. D'après ce que je sais de la structure politique de certains pays asiatiques, les décisions politiques sont prises par le gouvernement central—le terme n'est peut-être pas

[*Text*]

government—whether that's the appropriate term to use or not, at least the government that resides in the capital—and that the administration may be done by local governments. If political decisions and political bearings are going to be brought onto a decision, they are usually exercised by the company that's resident in the capital. The administration of whatever funds or goodwill that may flow from that exhortation are really administered by the local municipalities. The local municipalities are there at the ribbon-cutting, but they are not really much of a player in generating new or updated projects or initiatives.

I've tested that perception and, with some modifications, it's not too bad in its accuracy. I'm wondering whether in allowing our municipal enthusiasm to coordinate businesses, the same way the chambers of commerce or other business organizations do, we're not asking Peter to do what Paul should be doing.

Mr. Carlton: First of all, both Regina and Calgary worked with the Chamber of Commerce, so they weren't duplicating or contradicting that business entity.

• 1045

Mr. Volpe: Is the Chamber of Commerce successful or is it the city?

Mr. Carlton: From what I am told it's a combination. The municipal presence supports and reinforces what the chamber and its consortium are trying to achieve.

From my personal experience, I can only answer your question directly in terms of China. In the cases of Regina, Victoria, and Calgary, and their efforts through the municipalities to achieve contracts for their private sector firms, you're right that the decisions had to be taken to a higher level of government. But because of the relationships between Calgary and Daqing or between Regina and Jinan, the Jinan officials exerted considerable pressure, especially at the provincial level, to approve activities the municipal government wanted to happen with Regina.

Senator Grafstein (Metro Toronto): I have been involved in at least two twinnings with Toronto: Toronto and Chongqing and Toronto and Frankfurt. I noticed they weren't listed. Perhaps it might be helpful, with the agreement of the federation, to make available to the committee an exhaustive list of all the twinnings across Canada. This tends to be focused—appropriately, because of your funding—on the relationships with cities in developing countries, but as the chairman pointed out, there's a far-reaching number of relationships with cities in the developed world as well. I think it would be useful for the committee to have an exhaustive list in order to make its evaluation. I don't think that list has ever been prepared. I tried to get it once and it's very difficult to get this information, as you can appreciate.

[*Translation*]

bien choisi, mais il s'agit du gouvernement qui réside dans la capitale—et l'administration peut être effectuée par les gouvernements locaux. S'il s'agit de décisions politiques et que des pressions politiques sont exercées lors d'une décision, elles viennent généralement de la société qui se trouve dans la capitale. Ce sont les municipalités locales qui administrent les fonds ou la bonne volonté qui vont être obtenus à la suite de ce processus. Les municipalités locales sont là pour couper le ruban à l'inauguration, mais il est rare qu'elles lancent de nouveaux projets ou de nouvelles initiatives.

J'ai vérifié ces impressions et, à peu de choses près, ce n'est pas si loin de la vérité. Je me demande si en laissant le soin à l'enthousiasme des municipalités de coordonner les affaires et les transactions, comme le font les chambres de commerce ou d'autres organisations commerciales, nous ne demandons pas aux municipalités de jouer un rôle qui n'est pas le leur.

M. Carlton: Tout d'abord, aussi bien Regina que Calgary ont travaillé avec la Chambre de commerce de sorte qu'il n'y avait aucun double emploi et aucun conflit.

M. Volpe: Est-ce la Chambre de commerce ou la ville qui obtient le bon résultat?

M. Carlton: D'après ce que j'entends, ce sont les deux à la fois. Par sa présence, la municipalité appuie et soutient ce que la Chambre et son consortium essaient de réaliser.

D'après mon expérience personnelle, je ne puis que répondre de façon directe à votre question sur la Chine. Dans le cas de Regina, Victoria et Calgary, et de leurs efforts par le biais de leurs municipalités pour obtenir des contrats pour leurs entreprises privées, vous avez raison de dire que les décisions ont dû être prises aux échelons supérieurs de l'administration. Mais en raison des relations qui existent entre Calgary et Daging ou entre Regina et Jinan, les autorités de Jinan ont exercé énormément de pression, surtout au niveau provincial, pour permettre aux activités souhaitées par l'administration municipale de se dérouler avec Regina.

Le sénateur Grafstein (Metro Toronto): J'ai participé au moins à deux jumelages à Toronto: Toronto et Chung Ching d'une part, et Toronto et Francfort, d'autre part. J'ai constaté qu'ils ne figuraient pas sur la liste de jumelage. Il serait peut-être utile, si la Fédération le veut bien, de mettre à la disposition du comité une liste exhaustive de tous les jumelages réalisés dans l'ensemble du Canada. Ils se font surtout—et c'est justifié par votre financement—pour favoriser les relations avec des villes situées dans les pays en développement, mais comme l'indique le président, il y a également de très nombreuses relations avec les villes du monde industrialisé. Je crois qu'il serait utile au comité d'avoir cette liste exhaustive pour qu'il puisse procéder à une évaluation. Je ne crois pas qu'elle ait jamais été faite. J'ai essayé de l'obtenir à un moment donné et il est très difficile d'obtenir ces renseignements, comme vous pouvez le comprendre.

[*Texte*]

Your member cities would have that information. It would be very useful for the committee to determine at what particular point federal policy should intersect, and at what levels municipalities and provinces should be free to go their individual ways. If you could gather that for the committee it would be useful. Perhaps you could point out those that are more or less successful and those that are more or less dormant.

Second, I would appreciate if you could give the committee an *aide–mémoire* on what role the private sector should play in these twinning relationships. I noticed your brief is limited to several pages, and I assume it's been curtailed primarily because of the terms of reference flowing from your CIDA funding. It would be very useful to the committee to have the federation's view of what role the private sector should play in all these relationships, whether at the developing stage, the developed stage or whatever.

I think the work of the federation in the developing area is excellent. I certainly would like to see an equal amount of focus given to developing relationships in the developed world, because I think we're interested in foreign policy as it relates to stimulating trade.

I have one last request, and that'll be the end because I'm not really asking for answers. I would be interested in what the federation views as its success in developing what we consider democratic values as a result of these activities, from a CIDA perspective. In other words, have we wasted our time and energy in this area, or have there been benefits in enhancing values that respect the rule of law in these countries from the eyes of CIDA? Again, an *aide–mémoire* on that would be useful.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Senator.

Monsieur Jobin je regrette. Peut–être que vous pourriez envoyer la réponse par écrit à la greffière. Le temps presse! Je dois vous dire que nous avons fortement apprécié votre contribution à ce débat. Nous avons déjà entendu, comme vous le savez, à Montréal et à Québec, des représentants de la Fédération qui nous ont parlé du rôle important que vous jouez dans les échanges internationaux. Nous gardons cela en mémoire et je vous assure que nous porterons une attention toute particulière au rapport que nous rédigerons fin octobre prochain.

[*Traduction*]

Les municipalités qui font partie de votre fédération doivent avoir ces renseignements. Il serait très utile au comité de savoir à quel moment particulier la politique fédérale devrait intervenir et à quels niveaux les municipalités et les provinces devraient être libres d'agir indépendamment. Si vous pouviez obtenir ces renseignements pour le comité, ce serait très utile. Vous pourriez peut–être préciser quels jumelages donnent des résultats ainsi que ceux qui n'ont pratiquement pas d'effet.

Deuxièmement, j'aimerais que vous donniez au comité un aide–mémoire sur le rôle que devrait jouer le secteur privé dans ces relations de jumelage. J'ai constaté que votre mémoire ne comporte que quelques pages et j'imagine qu'il a été réduit à son minimum essentiellement en raison du mandat qui découle du financement de l'ACDI. Il serait très utile au comité d'avoir l'opinion de la Fédération sur le rôle que devrait avoir le secteur privé dans toutes ces relations, qu'elles soient en cours d'établissement, qu'elles soient établies ou Dieu sait quoi.

J'estime que le travail de la Fédération dans les régions en développement est excellent. J'aimerais que l'on donne autant d'importance aux relations avec le monde industrialisé car je crois que la politique étrangère vue comme un stimulant du commerce nous intéresse.

J'ai une dernière demande à faire et j'en aurai ensuite terminé parce que ce ne sont pas vraiment des questions que je pose. J'aimerais savoir ce que la Fédération considère comme une réussite pour ce qui est d'instaurer des valeurs démocratiques, selon notre optique, à la suite de ces activités, du point de vue de l'ACDI. Autrement dit, avons–nous perdu notre temps et notre énergie dans ces régions, ou a–t–on réussi à donner plus d'importance aux valeurs qui tiennent compte de la règle du droit dans ces pays du point de vue de l'ACDI? Encore une fois, un aide–mémoire à ce sujet serait très utile.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur le sénateur.

Mr. Jobin, I am sorry, maybe you could send the answer in writing to the clerk. We are in a hurry! I must tell you that we really appreciated your contribution to this debate. We have already heard, as you know, representatives of the Federation in Montreal and Quebec who told us about the important role you play in the international exchanges. We will keep that in mind and I can assure you that we will give special attention to the report we will be drafting in October.

• 1050

N'hésitez pas à nous envoyer d'autres informations si c'est possible, sur les questions qui ont été posées ce matin. Merci bien, monsieur Jobin.

Mr. Carlton, thank you very much.

I now call, from the Cambodia Canada Development Program, Mr. Sonny Enriquez and Mr. Prak Van Tan, who is a member of the Cambodia Canadian community of Montreal; Mr. Sel Murray, member of the Canadian executive committee and member of the executive committee of the Philippines–Canada Joint Committee, and Madam Mary Boyd, member of the Canadian executive committee; and from the International Committee for a Free Vietnam, Ngo Thanh Hai, executive

Do not hesitate to send us more information, if possible, on the questions raised this morning. Thank you very much, Mr. Jobin.

Merci beaucoup, monsieur Carlton.

Je demande maintenant aux personnes suivantes de venir: M. Sonny Enriquez pour le Programme de développement Cambodge/Canada, M. Van Tan Prak qui est membre de la Communauté canado–cambodgienne de Montréal, M. Sel Murray qui est membre du Comité exécutif canadien et membre du Comité exécutif du Comité mixte Philippines–Canada, M^me^ Mary Boyd qui est membre du Comité exécutif canadien, Hai Thanh Ngo qui est président général du Comité international

[*Text*]

president; plus the Venerable Thith Bon Dat, vice–president of the United Vietnamese Buddhist Church of Canada.

I wish to extend to all of you a welcome to this committee reviewing foreign affairs policy. The procedure is simple. We will have five minutes of intervention from each of you and then a series of questions from the committee. Please follow the five–minute rule attentively, because I am serious. We do not have all day. We'd like to get the message across, and we'd like to have some questions from the members so that we can better understand your points.

I recognize Mr. Sonny Enriquez, the program officer for Asia from the Cambodia Canada Development Program.

Mr. Sonny Enriquez (Chair, Board of Directors, Cambodia Canada Development Program): Thank you.

Let me introduce my group. Mr. Prak Van Tan will be speaking in French. I shall be speaking in English, and a colleague, Éric Gagnon, won't be speaking but he is here to help us out with some notes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So you're sharing your time, two and a half minutes each.

Mr. Enriquez: We'll be sharing our time. I had assumed we would have 10 minutes, but we'll be compressing it now.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's five minutes per witness. We could come back if you'd like for some questions. It would be a lot easier.

Mr. Enriquez: We represent an organization, the Cambodia Canada Development Program, a coalition of NGOs working in Cambodia and managing Canada's official development assistance to that country.

An ocean–going ship, no matter how modern and well equipped, will not go anywhere unless it has a rudder. Without a rudder, the ship will be tossed left and right in any direction the wind is blowing, especially if it is a wind blowing from the south. Our coalition sees this rudder as a set of principles needed to guide Canada in its international relations. Without these principles, Canada will be tossed left and right and become vulnerable to external and internal pressures, and might decide issues mainly for political or economic expediency.

[*Translation*]

pour un Vietnam libre, et le vénérable Thich Bon Dat qui est vice–président de «United Vietnamese Buddhist Church of Canada».

Je tiens à vous souhaiter à tous la bienvenue à notre comité chargé d'examiner la politique étrangère. La procédure est simple. Vous aurez chacun cinq minutes de temps de parole et les membres du comité vous poseront ensuite des questions. Je vous demande de respecter cette règle des cinq minutes, car nous ne disposons pas de toute la journée. Nous aimerions prendre connaissance de votre message, mais aussi vous poser des questions pour mieux comprendre vos déclarations.

Je donne maintenant la parole à M. Sonny Enriquez, chargé de programme pour l'Asie, qui représente le Programme de développement Cambodge/Canada.

M. Sonny Enriquez (chargé de programme pour l'Asie, Programme de développement Cambodge/Canada): Merci.

Permettez–moi de vous présenter mon groupe. M. Prak Van Tan s'exprimera en français. Je parlerai en anglais et notre collègue, M. Eric Gagnon, ne prendra pas la parole, mais il va nous aider en rédigeant quelques notes.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous partagez donc le temps qui vous est imparti. Vous avez deux minutes et demie chacun.

M. Enriquez: Nous partagerons notre temps. Je croyais que nous avions 10 minutes, mais je vais devoir condenser mon exposé.

Le coprésident (M. Gauthier): On a prévu cinq minutes par témoin. Nous pourrons vous redonner la parole ensuite avec les questions. Ce serait beaucoup plus facile.

M. Enriquez: Nous représentons une organisation qui s'appelle le Programme de développement Cambodge/Canada. Il s'agit d'une coalition d'ONG qui travaille au Cambodge et qui administre l'aide publique au développement qu'offre le Canada à ce pays.

Un navire de haute mer, aussi moderne et aussi bien équipé soit–il, ne va nulle part sans gouvernail. Sans gouvernail, le navire est poussé vers la gauche et vers la droite au gré du vent, surtout s'il souffle du sud. Pour notre coalition, ce gouvernail représente un ensemble de principes qui sont nécessaires pour guider le Canada dans ses relations internationales. Sans ces principes, le Canada sera porté vers la gauche et vers la droite et sera sensible aux influences externes et internes, ce qui le poussera peut–être à prendre des décisions pour des raisons essentiellement politiques ou économiques.

• 1055

It is our intention in the next few minutes to propose some principles and specific actions for Canada's foreign policy based on our experience in Cambodia.

We are proposing three principles: first, let people live peacefully and enjoy the fruit of their land, where they build houses and dwell in them or plant fields and eat their fruit; second, support weapons of peace against weapons of war, where spears shall be turned into pruning hooks and swords into ploughshares; third, uphold what is right and condemn what is wrong, and pursue justice, especially in crimes against humanity.

Nous avons l'intention au cours des quelques minutes qui suivent de vous proposer quelques principes et quelques mesures précises pour la politique étrangère du Canada se fondant sur notre expérience au Cambodge.

Les principes que nous vous proposons sont au nombre de trois: premièrement, il faut laisser la population vivre en paix et profiter des fruits de la terre là où elle a construit des maisons et ensemencé des champs; deuxièmement, il faut favoriser les armes de paix au détriment des armes de guerre, c'est–à–dire qu'il faut faire des lances des ébranchoirs et des épées des charrues; troisièmement, il faut encourager le bien et condamner le mal, et faire justice, surtout pour les crimes contre l'humanité.

[*Texte*]

We will be applying these principles to three specific cases.

In the case of land mines, which are silent soldiers and weapons in a coward's war, according to estimates there are about 8 million to 10 million in Cambodia. With a population of 9 million, there is one land mine per Cambodian. Right now, the country is being demined one leg and arm at a time. Estimates show that 300 Cambodians are maimed and killed by land mines every month, giving that country the highest proportion of amputees in the world. Because the victims are mainly civilians and not combatants, and the injuries usually occur after the war or conflict, land mines are seen as weapons of a coward's war.

In line with the principles, we then propose to pursue weapons of peace as opposed to weapons of war. We recommend to the committee that, first, the manufacture, sale, trade, and use of land mines—including components, parts, and technologies—be banned; second, that Canada ratify the UN Convention on Inhumane Weapons, which was instituted in 1980; and third, that Canada continue its role in demining and conduct research into new demining technologies.

The second element of its application is sustainable human development.

Last May 23 marked the first anniversary of the elections in Cambodia. The UN left, after successfully facilitating this election, with the expectation that the people would be able to plough their land, returnees would reintegrate, the destruction of war and suffering would stop, and peace would be established. This was not so.

Canada contributed some $70 million for the peace process. Today, a year later, there is war, a new influx of internally displaced refugees, and the land is again idle. In fact, more land mines were laid down.

Guided by the principle of letting people live peacefully and enjoy the fruits of the land, we propose that long-term, sustainable human development programs be undertaken that focus on three elements: basic human needs, alleviation of poverty, and human resources development. We experienced this in Cambodia even at the height of conflict. In some of our projects, we saw how farmers mobilized their own resources and repaired their own village roads to enable them to bring their products to the market. Other communities built schools for their own children, again using their own resources.

[*Traduction*]

Nous allons appliquer ces trois principes à trois cas particuliers.

Dans le cas des mines terrestres, qui sont des soldats silencieux et les armes dans une guerre de lâches, selon les estimations, il y en a entre 8 et 10 millions au Cambodge. La population du pays étant de 9 millions d'habitants, il y a une mine terrestre par Cambodgien. A l'heure actuelle, le déminage se fait au prix d'une jambe et d'un bras pour chaque mine. Selon certaines estimations, les mines terrestres font 300 estropiés et tués chaque mois parmi les Cambodgiens, ce qui fait que ce pays a le plus gros pourcentage d'amputés du monde. Parce que les victimes sont essentiellement des civils et non des combattants, et que les accidents arrivent après la guerre ou le conflit, on considère les mines terrestres comme les armes d'une guerre de lâches.

Conformément à nos principes, nous nous proposons donc de rechercher des armes de paix plutôt que des armes de guerre. Nous recommandons au comité d'interdire pour commencer la fabrication, la vente, le commerce et l'utilisation des mines terrestres—y compris les composants, les pièces et les techniques qu'elles supposent; nous demandons deuxièmement que le Canada ratifie la Convention des Nations Unies sur les armes inhumaines qui a été instaurée en 1980; et nous demandons troisièmement que le Canada continue d'assumer son rôle pour le déminage et se livre à des travaux de recherche pour trouver de nouvelles technologies de déminage.

Notre deuxième application porte sur le développement humain durable.

Le 23 mai dernier a marqué le premier anniversaire des élections cambodgiennes. Les Nations Unies ont quitté le pays après avoir réussi à faciliter les élections et en s'attendant à ce que la population puisse cultiver sa terre, à ce que les personnes déplacées soient réintégrées, à ce que la destruction de la guerre et la souffrance cessent et enfin à ce que la paix soit rétablie. Mais il n'en a pas été ainsi.

La part du Canada au processus de paix a été de quelque 70 millions de dollars. A l'heure actuelle, un an après, c'est la guerre; il y a un nouvel arrivage de réfugiés déplacés à l'intérieur du pays et la terre est à nouveau inculte. On a en fait posé d'autres mines terrestres.

Fidèles à notre principe voulant qu'on laisse la population vivre en paix et jouir des fruits de la terre, nous proposons que soient lancés des programmes de développement humain durable à long terme qui portent essentiellement sur les trois éléments suivants: les besoins essentiels de la population, la réduction de la pauvreté et le développement des ressources humaines. Nous avons vu les effets de tels programmes au Cambodge même au coeur du conflit. Pour certains de nos projets, nous avons vu de quelle façon les agriculteurs mobilisaient leurs propres ressources et réparaient les routes de leurs villages pour pouvoir apporter leurs produits au marché. D'autres communautés ont construit des écoles pour leurs enfants avec leurs propres ressources.

[*Text*]

We recommend to the committee that Canada in its foreign policy increase the share of official development assistance and that these ODA funds be allocated to the support and empowerment of grass-roots communities to control the process of development and to undertake development programs that are focused on basic needs.

The third application of this principle is on the Khmer Rouge. If we are to uphold what is right and condemn what is wrong, Cambodia is a case in point.

We had difficulty trying to get a Canadian Cambodian to participate. Many of them were afraid to come, but my colleague, Mr. Prak Van Tan, a member of the coalition, boldly approached us and said he was willing to come. I'll ask him now to just share with you briefly why the Canadian Cambodians are afraid even though they have been citizens of this country for the past 20 years.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Sorry, but I'm going to have to come back because you've used up your time. You had six minutes, actually. I understand that you have an important message, but I will go to the other witnesses and come back to your friend and member of your association after I'm finished with the others. It's a matter of equality and equity.

• 1100

I call on Mr. Sel Murray. He is a member of the Canadian executive committee and a member of the executive committee of the Philippines-Canada joint committee.

Mr. Sel Murray (Member, Canadian Executive Committee, Philippines-Canada Human Resource Development Program): Thank you very much for giving us this opportunity, Mr. Chair. I'd like to ask my colleague, Mary Boyd, to go first, please.

Ms Mary Boyd (Member, Canadian Executive Committee, Philippines-Canada Human Resource Development Program): Thank you, Mr. Chairman. I'll get through a few points rapidly, but one thing I want to underline here is that PCHRD is a joint project of Canada and the Philippines. Therefore, the points of view of both Canada and the Philippines are represented here.

PCHRD is a partnership of nine national NGO networks with over 3,000 NGOs in the Philippines and 75 Canadian international development NGOs.

We base our presentation on the Covenant on Philippine Development, which is based on the United Nations Declaration on the Right to Development, which both Canada and the Philippines signed in 1986. We endorse the principles there. The Covenant on Philippine Development concludes that:

> We urge foreign governments and multi-lateral agencies to demonstrate their commitment to development by using the Covenant [on Philippine Development] and the United Nations Declaration on the Right to Development as the general framework for development assistance to the Philippines.

[*Translation*]

Nous recommandons au comité que le Canada prévoie dans la politique étrangère d'augmenter la part consacrée à l'aide publique au développement et que cet argent soit consacré au soutien et à la responsabilisation des communautés de la base afin de leur permettre de contrôler le processus de développement et d'entreprendre des programmes de développement qui s'attachent essentiellement aux besoins essentiels.

La troisième application de ces principes concerne les Khmers rouges. Si nous devons encourager le bien et condamner le mal, le Cambodge est l'endroit idéal pour le faire.

Nous avons eu du mal à obtenir la participation d'un Canadien d'origine cambodgienne. Ils ont souvent peur de venir, mais mon collègue, M. Prak Tan, qui est membre de la coalition, a eu le courage de venir nous trouver pour nous dire qu'il était prêt à participer. Je vais maintenant lui demander de vous dire brièvement pourquoi les Canadiens d'origine cambodgienne ont peur même s'ils sont citoyens de notre pays depuis 20 ans.

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis désolé, mais je vais devoir revenir à vous par la suite car vous avez eu droit à votre temps de parole. Vous avez même bénéficié de six minutes. Je comprends que vous ayez un message important à transmettre, mais je vais maintenant donner la parole aux autres témoins et je reviendrai à votre ami et membre de votre association une fois que nous en aurons terminé avec les autres. C'est une question de justice et d'équité.

La parole est à M. Sel Murray, membre du Comité exécutif canadien et du Comité exécutif du Comité mixte Philippines-Canada.

M. Sel Murray (membre, Comité exécutif canadien, Programme philippino-canadien pour le développement des ressources humaines): Merci beaucoup de nous avoir invités, monsieur le président. Je demanderai à ma collègue, Mary Boyd, de commencer.

Mme Mary Boyd (membre, Comité exécutif canadien, Programme philippino-canadien pour le développement des ressources humaines): Merci, monsieur le président. Je tenterai d'être brève, mais j'aimerais d'abord souligner que le Programme philippino-canadien pour le développement des ressources humaines est un programme conjoint du Canada et des Philippines. Par conséquent, nous vous présentons le point de vue du Canada et des Philippines.

Le Programme philippino-canadien pour le développement des ressources humaines est un partenariat établi entre neuf réseaux nationaux d'organisations non gouvernementales représentant plus de 3 000 ONG des Philippines et plus de 75 ONG canadiennes oeuvrant pour le développement international.

Notre exposé s'inspire de la Convention sur le développement des Philippines, qui se fonde sur la déclaration des Nations unies sur le droit au développement, qu'ont signée le Canada et les Philippines en 1986. Nous endossons les principes sous-tendant cette Convention. La Convention sur le développement des Philippines se termine comme suit:

> Nous invitons les gouvernements étrangers et les organismes multilatéraux à démontrer leur engagement envers le développement en utilisant la Convention et la déclaration des Nations unies sur le droit au développement comme cadre général d'aide au développement aux Philippines.

[*Texte*]

We think this is an opportune time for Canada to review its foreign policy. We have a new government in place and a new opportunity, then, to make changes.

There are three I want to allude to: promoting justice, equity and sustainable development; respecting universal and inseparable human rights; and popular participation.

First, we believe that international relations must be pursued in such a manner that they serve to increase justice and equity, promote sustainable development, and enhance security. It is particularly important that states, realizing their responsibility, make policies that assess their impact on the most marginalized groups in society. These groups include women, children, indigenous people, minorities, urban poor, workers, peasants, disabled people, migrant workers and refugees.

In relation to human rights, PCHRD believes that every person, whether acting individually or with others, is entitled to the respect of all fundamental human rights.

Senator Comeau (Nova Scotia): Can you slow down a bit?

Ms Boyd: Yes, it's just that we want to get a little bit in.

Senator Comeau: We have your brief, so don't worry.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We have the recommendations. This is for the record.

Ms Boyd: Okay.

PCHRD believes that people in communities are the primary engine for the beneficiary of development, and that popular participation serves to both propel and guarantee development that keeps the human person at the centre of the development process. It is particularly important to promote the effective popular participation of groups traditionally marginalized in the decision–making process.

For us, concerning overall foreign policy, we believe that the primary purpose of official development assistance must be to make a strategic contribution to the efforts of the poorest communities, to eradicate the causes of poverty and inequity, and to develop their social and economic self–reliance. ODA should not be tied to Canadian goods and services, nor used to promote Canadian trade and investment.

Two specific objectives of Canadian foreign policy are very pleasing to us. One is to utilize official development assistance to alleviate poverty as one of the root causes of political instability. The other is to maintain a commitment to policies aimed at poverty alleviation.

[*Traduction*]

Nous estimons que la révision de la politique étrangère canadienne survient à point nommé. Nous avons un nouveau gouvernement et une nouvelle occasion d'apporter des changements.

Ces changements devraient se fonder sur trois grands principes: la promotion de la justice, l'équité et le développement durable; le respect des droits humains indivisibles et universels; et la participation populaire.

Premièrement, nous estimons que les relations internationales doivent être développées de manière à favoriser la justice et l'équité, à promouvoir le développement durable et à renforcer la Sécurité. Il est particulièrement important que les États assument leurs responsabilités et élaborent des politiques après en avoir évalué l'incidence sur les groupes les plus marginalisés de la société. Ces groupes incluent les femmes, les enfants, les peuples autochtones, les minorités, les groupes démunis des villes, les travailleurs et travailleuses, les paysans et paysannes, les personnes handicapées, les travailleurs et travailleuses immigrants et les réfugiés.

En matière de droits humains, les membres du Programme philippino–canadien pour le développement des ressources humaines croient que chaque personne, qu'elle agisse individuellement ou avec d'autres, a droit au respect de tous ses droit humains fondamentaux.

Le sénateur Comeau (Nouvelle–Écosse): Pourriez–vous ralentir?

Mme Boyd: Oui, mais nous voulons vous en dire le plus long possible.

Le sénateur Comeau: Nous avons votre mémoire, ne vous inquiétez pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous avons vos recommandations. Vous faites vos remarques liminaires aux fins du compte rendu.

Mme Boyd: Très bien.

Les membres du Programme philippino–canadien pour le développement des ressources humaines croient que les populations sont les principaux agents et les principaux bénéficiaires du développement, et que la participation populaire permet à la fois de susciter et de garantir un développement qui place la personne humaine au centre du processus de développement. Il est donc particulièrement important de favoriser la participation populaire des groupes traditionnellement exclus des processus de décision.

En ce qui a trait à la politique étrangère en général, nous estimons que l'objectif premier de l'aide publique au développement doit être de contribuer de façon déterminante aux efforts des collectivités les plus démunies pour éliminer les causes de la pauvreté et des injustices, et de développer leur autonomie sociale et économique. L'APD ne doit pas être liée à l'achat de biens et services canadiens, ni être utilisée dans la promotion du commerce et des investissements canadiens.

Deux objectifs particuliers de la politique étrangère canadienne nous satisfont grandement: utiliser l'aide publique au développement pour combattre la pauvreté, l'une des causes fondamentales de l'instabilité politique, et maintenir l'appui aux politiques destinées à combattre la pauvreté.

[*Text*]

Unfortunately, Canada has cooperated with international financial institutions to impose a structural adjustment on the Philippines. Our first recommendation is that Canada ensure that the adjustment programs those international financial institutions require and the products they fund are socially acceptable, participatory, poverty–eradicating, and are contributing to sustainable development.

If we look quickly, we can see that the Philippines has slipped back. In spite of the IMF and the World Bank and structural adjustment since 1990, the economy has stagnated, with real GNP growing at less than 1% in 1992, with 75% of the people living below the poverty line. In the rural areas it is 80%. Throughout those years of the 1990s, the World Bank and the IMF were sponsoring structural adjustment programs, so it has created more poverty. Canada has supported this, and CIDA has premised its bilateral support on the adoption of structural adjustment programs.

We believe on the other hand that the people's organizations and the NGOs have done a tremendous job of training people and enabling people. We believe a much greater percentage of our development assistance should be going to the people at the base.

Also, in the second recommendation, we believe Canada should not premise its provision of aid to a partner country on the latter's adoption of structural adjustment programs.

Recommendation three is that CIDA should allocate at least 60% of its overseas development assistance to programs that eradicate poverty and promote sustainable human development.

Recommendation four is that CIDA should strengthen its coordination with and support for NGOs and POs in the design and implementation of sustainable human development programs and country programs in general.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What does "POs" mean?

Ms Boyd: People's organizations.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have to interrupt you. I have given you seven minutes, and if you continue with the 14 recommendations—and every one of them you have editorialized—we will be here for the next half hour. We will come back to those. We have your recommendations with us. I have read them whilst you were speaking. We learn to do this. When you're in politics, you can hear and listen and you can also read at the same time. It's a difficult thing, but we do learn after a while.

I will come back to you, Madam Boyd and Mr. Murray, after we have heard from the International Committee for a Free Vietnam, from Mr. Ngo Thanh Hai, executive president.

Mr. Ngo Thanh Hai (General Coordinator, International Committee for a Free Vietnam): Mr. Chairman, I would like to hand out our presentation.

[*Translation*]

Malheureusement, le Canada a collaboré avec les institutions financières internationales dans l'imposition d'un programme d'ajustement structurel aux Philippines. Notre première recommandation est la suivante: le Canada devrait s'assurer que les programmes d'ajustement structurel exigés par les institutions financières internationales et les projets qu'elles financent soient socialement acceptables, favorisent la participation et contribuent à combattre la pauvreté et à promouvoir le développement durable.

• 1105

Un bref coup d'oeil sur la situation des Philippines nous permet de constater qu'elles ont régressé. En dépit des efforts du FMI et de la Banque mondiale et de l'ajustement structurel imposé en 1990, l'économie stagne: la croissance réelle du PNB a été de moins de 1 p. 100 en 1992 et 75 p. 100 de la population philippine vit sous le seuil de la pauvreté, ce taux étant de 80 p. 100 dans les régions rurales. Depuis 1990, la Banque mondiale et le FMI ont mis en place des programmes d'ajustement structurel qui ont fait augmenter la pauvreté. Le Canada a soutenu ces efforts et l'ACDI a rendu son aide bilatérale conditionnelle à l'adoption de ces programmes d'ajustement structurel.

Pour leur part, les organisations populaires et les ONG ont fait de l'excellent travail; elles ont formé des gens et leur ont ainsi permis de se prendre en charge. Nous estimons qu'un pourcentage supérieur de l'aide publique au développement devrait être versé aux gens de la base.

Deuxièmement, nous recommandons que le Canada ne fasse pas de l'adoption d'un programme d'ajustement structurel une condition de son aide à un pays partenaire.

Troisièmement, nous recommandons que l'ACDI alloue au moins 60 p. 100 des ressources de l'APD aux programmes qui contribuent à l'élimination de la pauvreté et qui font la promotion du développement durable.

Quatrièmement, nous recommandons que l'ACDI accroisse son appui aux ONG et aux OP et qu'elle coordonne mieux son travail avec celles–ci dans la conception et la mise en oeuvre de ses programmes de développement et de ses programmes–cadres pour les pays.

Le coprésident (M. Gauthier): Que signifie «OP»?

Mme Boyd: Organisations populaires.

Le coprésident (M. Gauthier): Je dois vous interrompre. Je vous ai accordé sept minutes et si vous énumérez vos 14 recommandations et que vous les commentez, il vous faudra encore une demi–heure. Nous reviendrons à vos recommandations. D'ailleurs, nous les avons sous les yeux. Je les ai lues pendant que vous parliez. Nous apprenons à faire cela, en politique; nous pouvons écouter et lire en même temps. C'est difficile, mais on apprend à le faire avec le temps.

Je vous redonnerai la parole plus tard, madame Boyd et monsieur Murray, après que nous ayons entendu M. Hai Thanh Ngo, le président exécutif du Comité international pour un Vietnam libre.

M. Hai Thanh Ngo (coordonnateur général, président exécutif, Comité international pour un Vietnam libre): Monsieur le président, un de mes collègues vous distribue notre mémoire.

[*Texte*]

Monsieur le président, chers membres du Comité, tout d'abord permettez–moi de vous remercier d'avoir permis au Comité international pour un Vietnam libre de faire sa présentation aujourd'hui. C'est un grand honneur pour nous de pouvoir partager avec vous nos opinions.

Notre soumission a pour sujet le Vietnam, son association commerciale avec le Canada et les droits de l'homme.

Only recently has the Communist government realized that the economy was so bad that not to opt for change would threaten the regime itself. Hence the government has taken the radical step of adopting a market–style economy. The policy of economic innovation was born. For the first time in many years, foreign investment was allowed.

Canada is among the top ten investors in Vietnam. To date more of this investment is in the energy sector. A treaty aimed at erasing trade and investment barriers between Canada and Vietnam was signed in August 1993.

Despite constant denial, Hanoi has had an appalling human rights record. Since the fall of Saigon in 1975, the Communist regime has systematically violated human rights throughout Vietnam. Among the many victims are adherents the five main religions, Buddhists, Catholics, Hoahao, Caodai and Protestants. The religious oppression takes the form of violence and terrorism. An example is the arrest of the Venerable Thith Thien Minh in 1978, who subsequently died from injuries inflicted during torture.

The most distressing aspect lies in the fact that the Vietnam government of the day has signed the 1948 treaty, the Universal Declaration of Human Rights.

I have enclosed in appendix 1 the Amnesty International report of the arrest of the political prisoners and prisoners of conscience. It presents blatant violations by the Vietnamese government of the article mentioned above. Of course, we can list only a few. You can see the list; there are hundreds of them.

• 1110

As an example, six persons were arrested on November 12, 1993, for their involvement with the non–violent movement to unite the people and build democracy. They were in the process of planning an international forum for economic development in Vietnam, which a few of our MPs were to attend. They had received no previous objection from the government, but were abruptly arrested nonetheless.

These men were also previous political prisoners of the government after 1975, for an average detainment period of 15 to 17 years. Mr. Tran Quang Liem and Mr. Nguyen Tan Tri, both American citizens, are members of the Alliance for Democracy, a Vietnamese overseas non–violent political organization, as well as supporters of the movement. These men are currently being detained in Vietnam for an indefinite period without trial.

[*Traduction*]

Mr. Chairman, members of the Committee, let me first thank you for allowing the International Committee for a Free Vietnam to make this presentation today. It is a great honor for us to share with you our point of view.

We will talk about Vietnam, about its trade relations with Canada and about human rights.

Ce n'est que récemment que le gouvernement communiste a compris que l'économie était si mal en point que, s'il n'optait pas pour le changement, le régime même serait menacé. Par conséquent, le gouvernement vietnamien a pris des mesures radicales et a adopté l'économie de marché. La politique de l'innovation économique est ainsi née. Pour la première fois depuis longtemps, les investissements étrangers sont permis.

Le Canada est l'un des dix plus importants investisseurs au Vietnam. Jusqu'à ce jour, le Canada a investi surtout dans le secteur de l'énergie. En août 1993, le Canada et le Vietnam ont signé un traité visant à éliminer les obstacles au commerce et aux investissements entre les deux pays.

En dépit de ses dénégations, Hanoi a en matière de droits de la personne, un bilan tout à fait épouvantable. Depuis la chute de Saigon en 1975, le régime communiste a systématiquement violé les droits de la personne dans tout le Vietnam. Parmi les victimes, on compte les adhérents aux cinq grandes religions, soit les bouddhistes, les Catholiques, les Hoa–Hao, les Cao–Dai et les Protestants. Cette oppression religieuse prend la forme de violence et de terrorisme. Ainsi, en 1978, on a arrêté le vénérable Tiptun, qui est par la suite décédé des blessures qu'on lui avait infligées pendant des séances de torture.

Un des aspects les plus troublants, c'est que le gouvernement vietnamien de l'époque a signé, en 1948, la Déclaration universelle des droits de l'homme.

J'ai annexé à mon mémoire, à l'Annexe 1, un rapport d'Amnistie internationale sur l'arrestation des prisonniers politiques et des prisonniers de conscience au Vietnam. Ce sont des violations flagrantes de la part du gouvernement vietnamien de l'article susmentionné. Bien sûr, nous pourrions vous en énumérer quelques exemples, mais il y en a des centaines.

Prenons le cas des six personnes qui ont été arrêtées le 12 novembre 1993 pour avoir participé au mouvement non violent qui cherchait à unir la population et à instaurer la démocratie. Ces gens étaient en train de préparer une tribune internationale pour le développement économique du Vietnam et quelques–uns de nos députés devaient y participer. Les activités de ces personnes n'avaient pas été contestées par le gouvernement auparavant et elles ont néanmoins été arrêtées brutalement.

Ces hommes avaient été prisonniers politiques du gouvernement après 1975 et avaient purgé une peine de 15 à 17 ans en moyenne. M. Win et M. Tree, tous deux citoyens américains, étaient membres de l'Alliance pour la démocratie, une organisation politique non violente des Vietnamiens de l'étranger, et également sympathisants du mouvement. Ces hommes sont actuellement emprisonnés au Vietnam pour une période indéfinie sans procès.

[*Text*]

As we noted, the human rights violations in Vietnam have been quite extensive and rampant. Buddhists have lately been the victims of increased oppression.

The democratization of Vietnam had always been a dream of the Vietnamese people, whether living outside or inside the country. It is critical that the democratic solution the Vietnamese people seek be beneficial to the country and be carried out in a peaceful manner.

There are hundreds of Vietnamese experts and talented individuals around the world—lawyers, doctors, engineers, social workers, etc.—willing to assist Vietnam to grow. There are government and non–governmental agencies around the world that can and will help. The key to all this is the willingness of the Vietnamese government to cooperate.

The ICFV, with members from countries around the world, has drawn up recommendations that we submit to you today.

Establish a working group to enter into dialogue with the Vietnamese government to ensure progress is made in the area of human rights.

Form a review board consisting of MPs and members of the Vietnamese community in Canada to monitor human rights situations in Vietnam.

Form a committee to demand human rights in Vietnam.

Establish aid to Vietnam based on the quid pro quo system. For every fulfilled demand that Canada presents, Vietnam will be allocated assistance from Canada.

As a goodwill gesture, we suggest that the government of Vietnam must release all political prisoners and prisoners of conscience.

Link human aid to human rights. Ottawa should reconsider its recent economic relations with Vietnam. Until basic human rights are respected, Canadian bilateral aid must be denied, except for humanitarian assistance.

All Canadian aid should go through non–governmental organizations, including church organizations, amongst others.

Work to promote reform in Vietnam. Canada is well suited to take a leadership role in promoting human rights and democratization in Vietnam. In this role our government must begin the process bilaterally, and multilaterally via the United Nations in all forums.

Today's struggle should be a peaceful one, one that promotes a democratic system. Reject the idea that there can only be one solution, and plan towards the goal.

We all know that Canada has taken steps to link foreign aid with human rights. It has provided Vietnam with a great deal of assistance for quite some time. As well, Canada has not asked for much in return, only for respect of human rights. However, Vietnam has failed to deliver its part of the bargain, to the great chagrin of many Canadians.

[*Translation*]

Comme nous l'avons dit, le non–respect des droits de la personne au Vietnam est très généralisé. Les Bouddhistes ont récemment été les victimes d'une oppression de plus en plus insistante.

La démocratisation du Vietnam a toujours été un rêve pour les Vietnamiens, qu'ils vivent dans le pays ou à l'étranger. Il est essentiel que la solution démocratique que recherche le peuple vietnamien se fasse de façon pacifique pour être profitable au pays.

Il y a des centaines d'experts et de personnes doués d'origine vietnamienne dans le monde entier, que ce soit des avocats, des médecins, des ingénieurs, des travailleurs sociaux, etc., qui sont prêts à aider à la croissance du Vietnam. Il y a des organisations gouvernementales et non gouvernementales dans le monde entier qui peuvent apporter leur aide et qui sont prêtes à le faire. La volonté de collaborer de la part du gouvernement vietnamien est essentielle à tout cela.

Le CIVL, qui compte des membres dans tous les pays du monde, a mis au point des recommandations qu'il vous propose aujourd'hui.

Il faudrait créer un groupe de travail qui entame le dialogue avec le gouvernement vietnamien afin que l'on réalise des progrès dans le domaine des droits de la personne.

Il faudrait créer une commission d'examen composée de députés et de membres de la communauté vietnamienne du Canada pour suivre les affaires relatives aux droits de la personne au Vietnam.

Il faudrait créer un comité pour exiger le respect des droits de la personne au Vietnam.

Il ne faudrait offrir de l'aide au Vietnam que moyennant certaines contreparties. Pour toute requête du Canada qui aura été satisfaite, le Canada accordera en contrepartie une aide au Vietnam.

Pour montrer sa bonne volonté, nous suggérons que le gouvernement vietnamien relâche tous les prisonniers politiques.

Il faudrait établir un lien entre l'aide humanitaire et les droits de la personne. Ottawa devrait revoir les relations économiques établies récemment avec le Vietnam. Tant que les droits fondamentaux de la personne ne sont pas respectés, l'aide bilatérale canadienne doit être refusée, en dehors de l'aide humanitaire.

Toute aide canadienne devrait passer par des organisations non gouvernementales, y compris les groupes confessionnels.

Il faudrait oeuvrer pour encourager la réforme au Vietnam. Le Canada est tout indiqué pour assumer un rôle de chef de file pour ce qui est de favoriser le respect des droits de la personne et la démocratisation du Vietnam. À ce titre, notre gouvernement doit commencer le processus de façon bilatérale et également de façon multilatérale par l'intermédiaire des Nations Unies à toutes les tribunes.

Cette lutte devra être pacifique et encourager l'instauration d'un régime démocratique. Il faudrait rejeter l'idée voulant qu'il n'y ait qu'une solution, qu'un seul plan pour arriver à cet objectif.

Nous savons tous que le Canada a pris des mesures pour lier l'aide étrangère aux droits de la personne. Voilà un certain temps que le Canada offre une aide assez importante au Vietnam. De même, le Canada n'a pas demandé grand–chose en retour, si ce n'est le respect des droits de la personne. Toutefois, le Vietnam n'a pas rempli sa part du contrat, ce qui n'a pas été sans décevoir de nombreux Canadiens.

[*Texte*]

La diversité canadienne est un élément fondamental qui enrichit ce pays. C'est pourquoi le Canada est un des meilleurs pays à vivre. Il est difficile d'imaginer l'oppression ici, au Canada. Aucun droit d'oppression, d'information ou de religion. Tout ceci est la réalité quotidienne des Vietnamiens au Vietnam.

Le Canada doit toujours conserver sa ligne respectée dans la campagne internationale pour les droits de l'homme. Il s'agit donc de ne pas tolérer les actions du régime vietnamien en lui offrant notre appui. Ceci ne coûtera pas beaucoup d'argent, comparé à notre réputation. Le peuple vietnamien mérite une meilleure qualité de vie. Les enfants vietnamiens méritent un avenir plein d'espoir, de bonheur, et particulièrement, un avenir sans crainte. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien. Nous allons commencer avec M. Paré. Monsieur Paré, vous avez des questions?

[*Traduction*]

The Canadian diversity is a fundamental element that enriches the country. This is why Canada is one of the best countries to live in. It is very difficult to realize here in Canada what oppression means. There is no freedom of speech, of information or of religion. Yet this is what Vietnamese in Vietnam face every day.

Canada must keep on holding its line, which is respected, in the international campaign for the human rights. We therefore must not tolerate the deeds of Vietnamese regime by giving it our support. This will not cost a lot of money, compared to our reputation. The Vietnamese people deserve a better quality of life. The Vietnamese children deserve a future full of hope, happiness, and above all, a future without fear. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. We will start with Mr. Paré. Mr. Paré, do you have any questions?

• 1115

M. Paré: Je ne suis pas prêt.

Le coprésident (M. Gauthier): Est–ce que quelqu'un veut poser des questions? Monsieur Volpe?

M. Volpe: Je voudrais commencer avec M. Prak Van Tan. Il voudrait parler, je pense.

I just want to get a better handle on the affairs in Cambodia. As I read the brief, first of all, there was a sense that Canadians of Cambodian background want the Canadian government to play a much more proactive role in the affairs of Cambodia, from the point of view of establishing stability and democratic institutions and security for the general public, to tie all aid to a plan that observes that general strategy; and second, that Canada not shy away from any unilateral action. Is that understanding a correct one? Would you like to elaborate on that?

M. Prak Van Tan (membre, Communauté canado–cambodgienne de Montréal): Mes respects pour les membres du Comité et merci de m'avoir permis de venir ici témoigner.

Le Canada doit jouer un rôle plus actif dans la politique du Cambodge, parce que cette politique va générer une paix durable qui sera nécessaire pour le développement réel du Cambodge. Actuellement, malgré qu'il y ait des progrès, et des développements positifs, il y a encore beaucoup de domaines dans lesquels le Cambodge a besoin d'aide et d'assistance.

Merci.

M. Volpe: Mais vous parlez aussi dans votre mémoire, d'une action du Canada qui va peut–être ignorer le Cambodge. Est–ce que vous préférez une intervention bilatérale ou unilatérale de la part du Canada?

Mr. Enriquez: May I answer? One of the things that we feel is impeding the peace process and likewise the development in Cambodia is mainly the Khmer Rouge. I think most people would know the crimes this group has made. Last year we had elections and the intentions were that there would be peace after the elections. After one year, exactly May 23, this did not happen. In fact it was the reverse. So we feel that this is a major element. I think Canada needs to pursue this along the lines we are proposing.

Mr. Paré: I am not ready.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Who wants to ask questions? Mr. Volpe?

Mr. Volpe: I'd like to start with Mr. Prak Van Tan. I think he would like to say a few things.

J'aimerais mieux comprendre les affaires du Cambodge. En lisant le mémoire, on a pour commencer l'impression que les Canadiens d'origine cambodgienne veulent que le gouvernement canadien joue un rôle beaucoup plus actif dans les affaires du Cambodge pour ce qui est d'instaurer la stabilité, des institutions démocratiques et la sécurité pour la population en général, lier toute aide à un plan correspondant à cette stratégie générale; deuxièmement, on demande que le Canada n'ait pas peur d'agir unilatéralement. Ai–je bien compris? Voulez–vous préciser?

Mr. Prak Van Tan (Member, Cambodian Canadian Community of Montreal): I wish to extend my regards to the members of the committee and to thank them to allow me to come as a witness.

Canada must play a more proactive role in the political life of Cambodia because it is through such political action that a sustainable peace, so needed for the real development of Cambodia, will be established. Although we have seen progress and positive development, there are still many areas where Cambodia needs help.

Thank you.

Mr. Volpe: But you also talk in your brief of an action by Canada that might ignore Cambodia. Would you prefer a bilateral or a unilateral intervention from Canada?

M. Enriquez: Puis–je répondre? Les obstacles au processus de paix et également au développement du Cambodge viennent essentiellement des Khmers rouges. Beaucoup de gens sont au courant des crimes perpétrés par ce groupe. L'année dernière, nous avons eu des élections et on pensait que la paix s'installerait ensuite. Un an plus tard, exactement le 23 mai, ce n'est pas encore le cas. C'est en fait l'inverse qui s'est produit. Nous estimons donc que c'est là un élément important. Nous pensons que le Canada devrait suivre les directions que nous avons indiquées.

[*Text*]

One of the things we'd like to see is banning trade of all arms and ammunition to the Khmer Rouge, and then promoting the respect of Cambodia's borders by all neighbouring countries, to prevent these neighbouring countries from offering a safe haven to the Khmer Rouge.

The other element we've written in the paper is to lobby within the UN General Assembly in favour of the creation of a permanent international tribunal for all crimes against humanity, which somehow we've not learned from in the past.

• 1120

Mr. Volpe: That's regrettable; it really is. We have representatives from the Canadian Vietnamese community here, and one can't help but recall the very recent history of 15 to 20 years ago when it was the Vietnamese who came into Cambodia to restore some element of stability and peace.

It appears that the United Nations has not been very successful in its efforts to eradicate those elements that are responsible for crimes against humanity in Cambodia. In fact, as I understand it now, there is much confusion as to—if I may use a western phrase—who are the good guys and who are the bad guys. Because there is such confusion, I'm wondering how Canada can make a difference in distinguishing the avenues that should be pursued in an effort to re–establish the kind of order that will lead to very elementary peace for the 8 million people who have to fight the 9 million land mines, let alone the other agents of discord.

Mr. Enriquez: A one–day visit to Phnom Penh, the capital of the country, will tell you what the real situation is. It will reveal the relics of the war and the millions of people killed.

I think Cambodians, if they were left to themselves—when I say "left to themselves" I mean no neighbouring country participating—would be able to resolve the problem. Unfortunately this is not the case. I think many other countries have used Cambodia as a pawn in their own conflicts. Cambodia by itself, because of the interests of its major neighbours, neighbours who are giants in terms of population and in terms of resources... But for centuries, not just the last 15 years, this civilization has existed and somehow has related with all its neighbours. Again, a visit to the area would be very revealing.

We are outsiders from the place; we come in, we see it, we talk with the people and we know who is the one causing all the problems. This is the thing that's troubling us. Why does everyone know about it and yet no statement is made condemning these acts against humanity? Somehow, maybe because of the interests of people behind the powers of the Khmer Rouge, there is also... This is what I meant about political expediency: if we are not guided by principles, then we shall be moving towards what is comfortable as far as our relationship with other nations.

Canada needs to take a position. We are your arm, because right now we are very much entrenched in that country. We represent Canadian NGOs, which are doing a lot of programs covering all aspects in different places in the country. We know what's happening and it boggles our mind how Canada is not making a position.

[*Translation*]

Nous aimerions notamment que soit interdite la vente de toutes les armes et munitions aux Khmers rouges, et que l'on encourage ensuite tous les pays voisins à respecter les frontières du Cambodge pour éviter que ces pays n'offrent un refuge sûr aux Khmers rouges.

Nous demandons également dans notre document de faire pression au sein de l'Assemblée générale des Nations Unies pour la création d'un tribunal international permanent pour tous les crimes contre l'humanité, car nous ne semblons pas tirer les leçons du passé à cet égard.

M. Volpe: C'est vraiment regrettable. Nous avons parmi nous des représentants de la communauté vietnamienne du Canada et on ne peut s'empêcher de penser à ce qui s'est passé il y a 15 ou 20 ans, au fait que c'était alors les Vietnamiens qui étaient venus au Cambodge pour rétablir un semblant de stabilité et de paix.

Il semble que les Nations Unies n'aient pas réussi à supprimer les éléments responsables des crimes contre l'humanité au Cambodge. En fait, si j'ai bien compris, on ne sait plus trop—et vous me permettrez d'utiliser ici une expression occidentale—qui sont les bons et qui sont les méchants. À cause de cette confusion, je me demande comment le Canada peut s'y retrouver pour savoir quelles solutions adopter afin de rétablir l'ordre nécessaire à une paix très élémentaire pour les 8 millions de personnes qui ont à se battre contre 9 millions de mines terrestres, sans parler des autres agents de discorde.

M. Enriquez: Une seule journée à Phnom Penh, la capitale du pays, vous fera comprendre quelle est vraiment la situation. Vous verrez les vestiges de la guerre et des millions de personnes tuées.

Je crois que si on laissait les Cambodgiens tranquilles—et je veux dire par là si aucun pays voisin n'intervenait—ils pourrait résoudre le problème. Malheureusement, ce n'est pas le cas. Je crois que de nombreux autres pays se sont servis du Cambodge comme d'un pion pour leurs propres conflits. Le Cambodge seul, en raison des intérêts de ses grands voisins, des voisins qui sont des géants pour ce qui est de la population et des ressources... Mais cette civilisation existe depuis des siècles, et pas depuis 15 ans seulement, et a établi des rapports avec tous ses voisins. Encore une fois, une visite dans la région serait des plus révélatrice.

Là–bas, nous sommes des étrangers; nous venons voir les choses, nous parlons à la population et nous savons qui cause tous les problèmes. C'est ce qui nous gêne. Comment se fait–il que tout le monde soit au courant et que personne ne fasse de déclaration pour condamner ces actes contre l'humanité? Il se peut que les intérêts qui se cachent derrière le pouvoir des Khmers rouges, il y a également... C'est ce que je voulais dire lorsque je parlais de raisons politiques: si nous ne sommes pas guidés par des principes, nous choisirons la voie la moins pénante dans nos relations avec les autres pays.

Le Canada doit prendre position. Nous sommes un peu votre bras puisqu'à l'heure actuelle nous sommes très actifs dans ce pays. Nous représentons les ONG canadiennes qui mettent en oeuvre toutes sortes de programmes dans diverses régions du pays. Nous savons ce qui se passe et nous ne comprenons vraiment pas pourquoi le Canada ne prend pas position.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Enriquez, all of you this morning mentioned in your briefs that Canadian government aid should be linked to respect for human rights. I think you didn't put it that way, but you include as one of the conditions in recommendation 4, on page 7, that any program of bilateral assistance should be fundamentally based upon respect for human rights. Madam Boyd said the same thing in her recommendation 14, and we also heard the same recommendation from the Vietnam people.

I think this is the first time all of you are unanimously endorsing this. We've heard an awful lot of people who said not to tie aid to trade or to human rights, because if you're not there you cannot tell us what's going on; if you're not there with your aid program you cannot change things. How would you respond to that Canadian who tells us we must be present in those countries to help change the human rights of those countries that do not have basic fundamental respect for them? Can I have an answer from Madam Boyd and from Mr. Ngo after, please.

• 1125

Mr. Enriquez: It's a little bit tricky, sir, because—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Tricky, you say? No, it's a question being put by Canadians to this committee.

Mr. Enriquez: Yes, but there's no simple answer, yes or no. If we link trade, aid, and human rights, the ones who usually suffer are not those in power in the local governments but the people themselves. For example, in Bangladesh, child labour was being used in some of the garment factories. One country declared it would not buy any more garments if children were still being employed. The government took out all the children to protect that industry. As a result, the children turned to prostitution. Young girls and boys went to the streets and sold themselves because they needed to survive.

Human rights protect children's rights, but the government could not cope with it yet. I'm not saying what it's doing is correct, but I'm saying it's not a simple solution to a complex problem.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Boyd, you say governments should cease disbursements of aid to any governmental and non-governmental organization with any involvement in human rights violations.

Ms Boyd: Yes. Given the example we just had, we believe the alleviation of poverty is key to human rights. It's a strong message from Canada that we are serious about human rights and that human rights come before profit of Canadian businesses. Canadian businesses can enhance violations of human rights as well as destruction of the environment.

I'd like Mr. Murray to also address this.

[*Traduction*]

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Enriquez, vous avez tous indiqué ce matin dans votre mémoire que l'aide du gouvernement canadien devrait être liée au respect des droits de la personne. Vous ne le dites pas dans ces termes, mais vous indiquez dans l'une des conditions de la recommandation 4, page 7, que tout programme d'aide bilatérale devrait avant tout se fonder sur le respect des droits de la personne. Madame Boyd a dit la même chose dans sa recommandation numéro 14 et la même recommandation a été faite par les représentants vietnamiens.

Je crois que c'est la première fois que vous y êtes tous favorables à l'unanimité. De très nombreuses personnes nous ont demandé de ne pas lier l'aide au commerce ou aux droits de la personne car si l'on n'est pas dans le pays, on ne peut pas dire ce qui s'y passe; si on n'est pas en train de mettre en oeuvre un programme d'aide, on ne peut pas changer les choses. Que répondriez-vous à ces Canadiens qui nous disent que nous devons être présents dans ces pays pour permettre un changement d'attitude à l'égard du respect des droits de la personne, lorsque ce n'est pas le cas? J'aimerais avoir une réponse de M^me^ Boyd d'abord et ensuite de M. Ngo.

M. Enriquez: C'est un peu difficile, monsieur, car. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Vous dites difficile? Non, c'est une question que les Canadiens posent au Comité.

M. Enriquez: Oui, mais il n'y a pas de réponse simple. Ce n'est ni oui ni non. Si nous lions le commerce, l'aide et les droits de la personne, ceux qui en souffrent habituellement ne sont pas ceux qui sont au pouvoir au sein du gouvernement local, mais la population elle-même. Par exemple, au Bangladesh, on faisait travailler des enfants dans certaines usines de vêtements. Un pays a déclaré qu'il n'achèterait plus de vêtements si on continuait à employer des enfants. Afin de sauvegarder l'industrie, le gouvernement a chassé tous les enfants. Du coup, les enfants ont dû s'adonner à la prostitution. Des jeunes filles et des jeunes garçons ont donc dû aller dans la rue se vendre parce qu'il leur fallait survivre.

Les droits de la personne protègent les droits des enfants, mais le gouvernement n'était pas encore en mesure de s'en occuper. Je ne veux pas dire que ce qu'il a fait est bien, mais la solution n'est pas simple lorsque le problème est complexe.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Boyd, vous dites que les gouvernements devraient cesser d'accorder une aide financière à toute organisation gouvernementale et non gouvernementale qui viole d'une façon ou d'une autre les droits de la personne.

Mme Boyd: Oui. Nous pensons qu'il est indispensable de réduire la pauvreté pour pouvoir respecter les droits de la personne et l'exemple qu'on vient de nous donner le prouve. Le message du Canada est très clair et montre que nous prenons très au sérieux les questions de droit de la personne et qu'elles viennent avant les bénéfices des entreprises canadiennes. Les entreprises canadiennes peuvent encourager le non-respect des droits de la personne aussi bien que la destruction de l'environnement.

J'aimerais que M. Murray réponde également à cette question.

[*Text*]

Mr. Murray: I think there are a couple of things to look at here. On the one hand, there is the possibility that by not being involved, as is normally said, there's no dialogue with the countries. I believe that's not always the case. I think Canadian aid can be channelled through non–governmental organizations, as it has been, to the benefit of the people who need it most. There's a difference between aid being channelled through bilateral agreements through governments, versus aid that is going where it should go, to the poorest of the poor, to alleviate poverty and change the conditions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But Mr. Murray, you did include in your recommendation 14, I remind you, not only government but non–governmental organizations. I'm asking myself if now you're telling me we should proceed with non–governmental organizations because they involve the people. Why did you recommend in number 14 that we do not? Is it a mistake here? Should I not read this?

Ms Boyd: We have had a very good and positive experience in the Philippines with a huge number of NGOs and POs that really stand for human rights, but they agree with us that poverty alleviation is part of it. From our experience, which is a joint experience, we can actually make that resolution. There may be NGOs that do not respect human rights and we have to distinguish. Some NGOs are part of the government. Some trade unions are part of governments; they're government trade unions, government NGOs. They would be in line with a government that is violating human rights. The NGOs and POs we represent that are not aligned with government and have a mission—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mrs. Boyd, the question in my mind is, who gives us the list of the good ones and the bad ones? Who makes the list of the good guys and the bad guys? Do you do that for us?

Mr. Murray: I think our experience speaks for itself. The experience of Canadian NGOs as a whole has been one of poverty alleviation and struggling for human rights. That is why we particularly suggest human resource development to give people the ability to represent themselves and change their situations.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So we'll read number 14 with the understanding you just put to the record?

Mr. Murray: Yes.

• 1130

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Ngo, do you have anything to say?

Mr. Ngo: My recommendation to the Canadian government is to link aid to human rights, as I said. A bilateral agreement, government–to–government, is a waste of money because we have no kind of control, that kind of weight to go

[*Translation*]

M. Murray: Je crois qu'il y a deux choses à prendre en compte ici. D'une part, il y a la possibilité qu'en ne participant pas, comme on le dit en général, on ne peut plus dialoguer avec le pays. Mais je crois que ce n'est pas toujours le cas. Je crois que l'aide canadienne peut être canalisée par l'intermédiaire des organisations non gouvernementales, comme cela a déjà été le cas, pour le bien de ceux qui en ont le plus besoin. Il y a une différence entre l'aide qui est accordée par l'intermédiaire des gouvernements dans le cadre d'accords bilatéraux et l'aide qui va là où elle doit aller, c'est–à–dire aux plus pauvres d'entre les pauvres, pour réduire la pauvreté et changer les conditions de vie.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais monsieur Murray, vous avez inclus dans votre recommandation numéro 14, je me permets de vous le rappeler, non seulement les organisations gouvernementales, mais également celles qui sont non gouvernementales. Je suis en train de me demander si vous nous dites maintenant de passer par les organisations non gouvernementales parce qu'elles s'adressent à la population. Pourquoi avez–vous recommandé le contraire au numéro 14? S'agit–il d'une erreur? Ai–je mal compris?

Mme Boyd: Nous avons eu une expérience très bonne et très positive aux Philippines avec un très grand nombre d'ONG et d'administrateurs de programmes qui défendent véritablement les droits de la personne, mais ils sont d'accord avec nous pour dire que la réduction de la pauvreté en fait partie. D'après notre expérience, qui est le fruit d'un travail commun, nous pouvons en fait proposer cette résolution. Il est possible que des ONG ne respectent pas les droits de la personne et il nous faut faire la différence. Certaines ONG appartiennent au gouvernement. Certains syndicats appartiennent au gouvernement; ce sont des syndicats gouvernementaux, des ONG gouvernementales. Ils doivent s'aligner sur le gouvernement qui ne respecte pas les droits de la personne. Les ONG et les administrateurs de programmes que nous représentons qui n'ont pas à s'aligner sur un gouvernement et qui ont une mission. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Boyd, la question que je pose alors est: qui va nous donner la liste des bons et des méchants? Qui va faire cette liste? Vous?

M. Murray: Je crois que notre expérience parle d'elle–même. L'expérience des ONG canadiennes dans leur ensemble a consisté à réduire la pauvreté et à lutter pour le respect des droits de la personne. C'est pourquoi nous demandons que soient développées les ressources humaines afin que la population ait la capacité de se défendre et de changer sa propre situation.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous devons donc lire le numéro 14 compte tenu de ce que vous venez de dire?

M. Murray: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Ngo, avez–vous quelque chose à dire?

M. Ngo: Comme je l'ai dit, je recommanderais au gouvernement canadien de relier l'aide aux droits de la personne. Un contrat bilatéral, de gouvernement à gouvernement, est un gaspillage d'argent parce que nous

[*Texte*]

through to the government. But if you go through the non–governmental organizations, as everybody here suggested, a church... The Catholic Church and the Buddhist Church in Vietnam are doing those things. If you go through those channels, we'd make sure that the moneys go to the people and not into the government's pocket.

With 1.5 million soldiers and with the economic situation in Vietnam right now, we can see that it is impossible for the government of Vietnam to maintain that 1.5 million soldiers without something else. So I recommend to the Canadian government that we should go through those kinds of channels, and the Canadian government should look into it. Don't go through government or, as my colleagues on this side are aware, the NGO or the trade union created by the government. We shouldn't go through those kinds of channels.

M. Paré: Monsieur le président, ma question s'adressera à M^me^ Boyd. Vous avez fait référence aux programmes d'ajustements structurels, dans votre exposé, en les qualifiant de nuisibles pour la population philippine. J'aimerais savoir, pour ceux qui ont imposé ces programmes, si, à leur point de vue, les objectifs qu'ils recherchaient sont ou seront atteints?

Ms Boyd: The problem is, of course, the huge Filipino debt, and the Philippines have been advised to implement structural adjustment as a means of alleviating it. We know that's the case in many countries.

What we're saying in the brief is that the priorities of the country have changed, causing tremendous hardship. In fact the greatest source of foreign income to pay the debt is coming now from Filipinos who are being asked to leave the country and work as migrant workers around the world, under very bad circumstances—including, in this country, the domestic workers. Because of this pressure, women coming from the Philippines are encouraged to get money to pay the debt.

So we also have to look at another creative way, which we suggest in our brief, for debt settlement. The purpose of creating or imposing structural adjustment has not accomplished, as we said... In spite of the fact that these policies are there, the Philippines has become poorer. Poverty has increased, so in our mind structural adjustment policies have been a failure. They have intensified poverty and also have intensified violations of human rights.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): To follow up on that, CIDA has never cut its aid to a country because it didn't follow the structural adjustment program. A bank has but not CIDA, to my knowledge. Maybe you know of examples where they did. If they did, then please tell us, but my understanding is that CIDA has never reduced its aid because of the lack of following the adjustment programs.

Ms Boyd: Mr. Murray is going to answer, but I know that CIDA has made a stipulation that the Philippines use structural adjustment, and with that have come hardships. Now, it might not be a reduction of CIDA aid, but it can be a change of priorities of the aid in the country.

[*Traduction*]

n'avons alors aucun contrôle, aucun moyen d'influencer le gouvernement. Si on passe cependant par les organisations non gouvernementales, comme tout le monde ici l'a suggéré, une église... L'Église catholique et l'Église bouddhiste au Vietnam s'occupent de choses de ce genre. En passant par elles, on s'assurerait que l'argent va à la population et non dans les poches du gouvernement.

La conjoncture économique étant présentement ce qu'elle est au Vietnam, nous ne voyons pas comment le gouvernement peut arriver à entretenir une armée de 1,5 million de soldats sans un apport quelconque. C'est pourquoi je recommanderais au gouvernement canadien d'envisager la possibilité de recourir à des organismes de ce genre. Ne passez pas par le gouvernement ni, comme mes collègues de ce côté–ci l'ont dit, par l'ONG ou le syndicat mis sur pied par le gouvernement. Nous ne devrions pas passer par eux.

Mr. Paré: Mr. Chairman, my question is for Ms Boyd. You talked about the structural adjustment programs in your presentation and said that they are harmful for the Filipino population. I would like to know, concerning those who imposed those programs if, according to them, the initial target are or will be reached?

Mme Boyd: Le problème, bien sûr, c'est la lourde dette philippine, et on a conseillé aux Philippins d'opter pour l'ajustement structurel en vue de l'alléger. Nous savons que c'est le cas dans bien des pays.

Ce que nous disons dans le mémoire, c'est que les priorités du pays ont changé et que les temps sont plus durs encore. En réalité, les revenus étrangers servant à payer la dette proviennent en grande partie des Philippins à qui on demande de s'expatrier et de travailler comme travailleurs migrants un peu partout dans le monde, dans des conditions très difficiles, y compris, chez nous, les domestiques. À cause de ces pressions, les femmes venant des Philippines sont encouragées à travailler pour rembourser la dette.

Comme nous le disons dans notre mémoire, il faut trouver une solution créatrice au problème de la dette. L'ajustement structurel n'a pas permis—malgré les politiques adoptées, les Philippines se sont appauvries. La pauvreté a gagné du terrain et il est donc évident pour nous que les politiques d'ajustement structurel se sont soldées par un échec. Elles ont intensifié la pauvreté et fait augmenter les violations des droits de la personne.

Le coprésident (M. Gauthier): L'ACDI n'a jamais retiré son aide à un pays parce qu'il ne suivait pas le programme d'ajustement structurel. À ma connaissance, une banque peut le faire, mais pas l'ACDI. Vous connaissez peut–être des cas où elle l'a fait. Si elle l'a fait, il faut nous le dire, mais, autant que je sache, l'ACDI n'a jamais réduit son aide parce qu'on n'avait pas appliqué les programmes d'ajustement.

Mme Boyd: M. Murray va répondre à cette question, mais je sais que l'ACDI a stipulé que les Philippines devaient s'en tenir à l'ajustement structurel, d'où la pauvreté dans laquelle on y vit actuellement. On ne pourrait peut–être pas parler d'une réduction de l'aide de l'ACDI, mais il pourrait s'agir d'un changement de priorité pour l'aide accordée.

[*Text*]

Mr. Murray: To add to what has been said, one of our recommendations is that Canada use its reputation to point out some of the inequities and some of the negative results of structural adjustments as have been from time to time imposed or have been recommended by the international financial institutions. We know that in some cases our aid projects have inadvertently resulted in increased poverty. CIDA itself has moved to examine very carefully where some mistakes have been made and to correct them.

• 1135

We've seen before, in the Arusha conference a few years ago, that in a lot of cases poverty has increased. In fact the net outflow of funds to service the debts has, in fact, been ten times more than what goes into the country in terms of aid. So I think those are the kinds of cases in which we're saying Canada should use its influence and its experience to instruct the international financial institutions or to influence them.

Ms Boyd: And to remove structural adjustment.

Also, I think Canadian representatives on those institutions need to report back to Parliament or be accountable to the Canadian Parliament and to the Canadian people. At this moment they are not, so they can be taken up in the policies of the IMF and the World Bank. It's hard for us to face them on that, so that we can promote other values as Canadians.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There are also other witnesses, Madam Boyd, who've told us that the countries that follow the structural adjustment programs have succeeded better than those that didn't. I could give you a couple of examples of people who came before our committee who said they had followed it and had succeeded. So there's a good debate here as to whether or not these structural adjustments do work.

Ms Boyd: I'm sorry, I didn't hear in which countries they succeeded.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Ghana.

Ms Boyd: Well, I worked in Ghana for four and a half years and I keep close tabs on Ghana, and it's a very big question as to how you measure success in Ghana.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The Minister of Finance told us that.

Senator Grafstein: Mr. Chairman, I have a preliminary question for the gentleman who didn't have an opportunity to read his brief fully. I was disturbed by his comments. I think he said there was some fear in the minds of Canadians of Cambodian descent to come and give evidence to this committee. Did I hear you correctly on that? If that's the case, how can we parliamentarians alleviate that fear? No Canadian should in any way, shape, or form feel any sense of fear to come forward and make a statement on any matter.

Mr. Enriquez: You did hear me correctly, sir. I think it would be better if Mr. Prak Van Tan gave his testimony as to why this is so.

M. Prak: Merci, messieurs les membres du Comité. Le peuple Cambodgien a vécu une tragédie dans son passé récent, je dirais entre 1975 et 1979. Cette tragédie a été caractérisée par un génocide perpétré par les Khmers rouges.

[*Translation*]

M. Murray: Dans le même esprit, nous avons recommandé que le Canada use de son influence pour faire ressortir certaines des iniquités et certains des résultats négatifs des ajustements structurels qui ont été imposés de temps à autre ou qui ont été recommandés par les institutions financières internationales. Nous savons que, dans certains cas, nos projets d'aide ont par inadvertance contribué à l'augmentation de la pauvreté. L'ACDI elle–même a entrepris d'examiner très soigneusement les cas où des erreurs auraient pu être commises afin de les corriger.

Nous avons vu, lors de la conférence d'Arusha il y a quelques années, que la pauvreté a augmenté dans bien des cas. À vrai dire, l'exode net des capitaux servant au service de la dette a été dix fois supérieur à ce que le pays reçoit sous forme d'aide. C'est dans les cas de ce genre, à notre avis, que le Canada devrait utiliser son influence et son expérience au sein des institutions financières internationales pour les influencer.

Mme Boyd: Et pour abolir les programmes d'ajustement structurel.

Je pense aussi que les représentants canadiens au sein de ces institutions devraient avoir des comptes à rendre au Parlement et à la population du Canada. Ce n'est pas le cas à l'heure actuelle de sorte qu'ils peuvent se laisser influencer par les politiques du FMI et de la Banque mondiale. Il est difficile pour nous de les confronter à ce sujet pour pouvoir promouvoir d'autres valeurs en tant que Canadiens.

Le coprésident (M. Gauthier): D'autres témoins nous ont aussi dit, Madame Boyd, que les pays qui ont adopté des programmes d'ajustement structurel s'en sont mieux sortis que les autres. Je peux vous donner l'exemple d'une ou de deux personnes qui nous ont dit que leur pays s'en était tenu à ces programmes et qu'ils avaient porté fruit. La question est donc de savoir si les ajustements structurels fonctionnent ou non.

Mme Boyd: Pardonnez–moi, mais je n'ai pas entendu dans quels pays ils ont été couronnés de succès.

Le coprésident (M. Gauthier): Au Ghana.

Mme Boyd: J'ai moi–même travaillé au Ghana pendant quatre ans et demie et je surveille de très près ce qui s'y passe, mais on se demande comment au juste mesurer le succès au Ghana.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est le ministre des Finances qui nous a dit cela.

Le sénateur Grafstein: Monsieur le président, j'ai une question préliminaire à poser au témoin qui n'a pas eu la possibilité de lire son mémoire au complet. Ses observations m'ont ébranlé. Il a dit, je crois, que certains Canadiens d'ascendance cambodgienne avaient peur de venir témoigner devant le Comité. Est–ce que je vous ai bien compris? Si c'est le cas, que pouvons–nous faire, comme parlementaires, pour atténuer leur peur? Aucun Canadien ne devrait avoir peur de venir témoigner à quelque sujet que ce soit.

M. Enriquez: Vous m'avez bien compris, Monsieur. Je pense que je devrais laisser M. Prak Tan vous dire pourquoi il en est ainsi.

Mr. Prak: Thank you, sirs. The Cambodian people has recently gone through a tragedy, between 1975 and 1979 I would say. That tragedy was characterized by a genocide from the Khmers Rouge.

[*Texte*]

La communauté Cambodgienne de Montréal connaît toujours les séquelles de ce passé historique tragique. Et les Cambodgiens qui vivent au Canada, pour la plupart, veulent aider le pays, mais ne le peuvent pas parce que plusieurs membres de leur famille sont encore au Cambodge et ils ont peur, de ce fait, que les actions entreprises ici ne nuisent à leur parenté au Cambodge. De plus, la situation politique n'est pas encore claire. C'est la raison de cette peur. Il y a d'abord le passé historique et ensuite la situation actuelle qui n'est pas très, très claire encore. Merci messieurs les membres du Comité.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien.

Mr. Grafstein, you have a short supplementary question.

Senator Grafstein: So the issue is not so much fear in Canada as fear of retribution to relatives in Cambodia?

M. Prak: Ici au Canada, à Montréal par exemple, il y a un groupe de Cambodgiens qui ont des intérêts à exploiter la situation difficile au Cambodge parce qu'ils ont des sympathies pour certaines idéologies; ils ont utilisé la presse canadienne pour semer la terreur, la peur dans la communauté cambodgienne.

Récemment, dans *La Presse* du 9 juin, il y a eu un article écrit par un journaliste qui a eu des conséquences pour le Cambodge et pour la communauté d'ici. Il a parlé de choses qui ne sont pas de nature à aider le Cambodge à surmonter son problème. C'est la raison de la peur de la communauté cambodgienne.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup. Monsieur English.

[*Traduction*]

The Cambodian community in Montreal is still going through the aftermath of this tragic past. Most Cambodians living in Canada want to help their country but they can't because several members of their family still live in Cambodia and they are afraid that the initiative taken here might harm those members of their family. Moreover, the political situation is not clear yet. That is why they are afraid. There is the past and there is the present situation which is not very clear. Thank you gentlemen.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much.

Monsieur Grafstein, vous avez une petite question supplémentaire.

Le sénateur Grafstein: Ils n'ont pas peur au Canada mais craignent des représailles pour les membres de leur famille au Cambodge?

Mr. Prak: Here in Canada, in Montreal for instance, it is in the interest of some Cambodians to exploit the difficult situation in Cambodia because they sympathize with ideologies; they use the Canadian media to create terror, to create fear in the Cambodian community.

In the issue of June 9th of *La Presse*, there was an article written by a journalist which had consequences for Cambodia and for the Cambodians living here. He talked about things that won't help Cambodia overcome its problems. That is why there is so much fear in the Cambodian community.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Mr. English.

• 1140

Mr. English: My first question is directed to the remarks made about Cambodia. You stated quite correctly that the elections were held under international supervision. It was usually said that those elections were a success for the United Nations, and particularly for the policy of supporting good governance by the UN, by Canada and other countries. Your remarks are quite disturbing because you're saying that after the elections and after the observers left, things fell apart. We can see the evidence of that today.

I read an analysis of your country very recently saying that it really shows the difficulty of good governance as a guiding principle in aid policy, because the observers do leave, number one. Number two, the highest correlation of troubles after elections is the amount of arms left. This applies in Central American countries and certainly in your country.

Should we put on a condition that if there is aid, if there is election assistance, governance assistance, the condition attached should be destruction of arms? Arms spending by poor countries is astonishingly high, much higher than by western developed countries, especially now.

Mr. Enriquez: There was such a provision during the signing of the accord, but it was not implemented by the Khmer Rouge. The intention was there. I think the key element here is the enforcement of the condition.

M. English: Ma première question a trait aux remarques faites au sujet du Cambodge. Vous avez raison lorsque vous dites que des observateurs internationaux ont supervisé les élections. De l'avis général, ces élections ont été un succès pour les Nations Unies, du point de vue de la politique de l'ONU, du Canada et d'autres pays concernant les principes de bon gouvernement. Vos remarques sont assez alarmantes, car, selon vous, après les élections, après le départ des observateurs, les choses ont mal tourné. Nous en avons la preuve aujourd'hui.

J'ai lu très récemment une analyse au sujet de votre pays où il est dit que cela démontre à quel point il est difficile d'axer la politique en matière d'aide sur des principes de bon gouvernement, car, primo, les observateurs partent. Secundo, plus il reste d'armes plus on risque de troubles après les élections. Cela est vrai pour les pays d'Amérique centrale et l'est certainement pour votre pays.

Ne devrions-nous pas faire de la destruction des armes une condition de l'aide, de l'aide au moment des d'élections et de l'aide au gouvernement? Les dépenses consacrées aux armes par les pays pauvres sont incroyablement élevées, beaucoup plus élevées que dans les pays occidentaux développés, surtout à l'heure actuelle.

M. Enriquez: C'est ce qui avait été prévu au moment de la signature de l'accord, mais les Khmers rouges n'ont pas tenu leur promesse. C'était là l'intention, et je pense que le problème a trait à l'application de la condition.

[*Text*]

Mr. English: How can you enforce it? There are a lot of people coming before us saying we should continue to support good governance as a component of Canadian development assistance. Your example and several other examples are rather disturbing in terms of their final result. How can we enforce it afterwards? People leave.

Mr. Enriquez: Yes. Arms can only be used to the amount of ammunition they have. Arms can only be used in warfare if there are spare parts.

Logistics, to us, is the key. If you cut off those logistics, you can only do so much harm. After that, then that's the end. But the thing is, there's a open gate where there are flowing arms, flowing logistics that supply this armed group, so even though in front they may be giving up arms, they're buying new arms as well. I guess the ultimate form of enforcement would be military confrontation, but I don't think that would be wise.

Mr. English: We've had many people come before us from NGOs who've criticized structural adjustment and have suggested Canadian representatives at the World Bank and the IMF take the kind of position you advocate. The chairman asked you a question about structural adjustment and you responded to the case of Ghana, saying you had personal experience there. You follow it. That's the type of answer we've been getting.

We have on the one hand a recent report of the IMF and the World Bank that showed that countries in Africa that did it were doing much better than countries that didn't. This was reported in the *New York Times* about three or four weeks ago. I'd like you to take a look at that.

Secondly, we see the UNDP human development index, which every Canadian knows because we're number one, and we mention it every time we get a chance. Countries that have had structural adjustment policies are rising up the scale. That's supposed to be a component that takes into account standard indicators of human condition. We claim it's right for us. Why is it wrong for other countries?

This is the problem with your position. This is classically the difficulty with your kind of argument versus aggregate economic statistics, that we do have some statistical indicators that seem to suggest structural adjustment is effective over time. What we hear from people who attack it is anecdotal. I'm not saying that what you're saying isn't true. But there's a problem for us in our position, confronted on the one hand with reports by eminent economists, including development economists, who have had close relationships with NGOs in the past, who are now saying maybe it does work because they are moving up the UNDP scale.

[*Translation*]

M. English: Comment faire pour qu'elle s'applique? Bien des gens nous ont dit qu'il fallait continuer à appuyer des principes de bon gouvernement comme élément intégral de l'aide canadienne au développement. L'exemple que vous nous avez donné et ceux que nous ont donnés plusieurs autres témoins sont plutôt décourageants. Comment obliger chacun à tenir ses promesses lorsque les observateurs sont partis?

M. Enriquez: Les armes ne sont utiles que si on a des munitions pour s'en servir. Elles ne peuvent être utilisées que s'il y a des pièces de rechange.

Pour nous, tout tourne autour de la logistique. On peut rompre la logistique, mais il y a des limites à ce que l'on peut faire. Il est toujours possible de s'approvisionner en armes, d'assurer la logistique pour le groupe armé de sorte que même s'il semble avoir renoncé aux armes, il peut en acheter de nouvelles. J'imagine que la solution ultime serait la confrontation militaire, mais je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

M. English: Nous avons entendu de nombreux représentants d'ONG qui ont critiqué l'ajustement structurel et proposé que les représentants canadiens à la Banque mondiale et au FMI adoptent une position du genre de celle que vous préconisez. Le président vous a posé une question à propos de l'ajustement structurel et vous avez dit savoir, par expérience personnelle, ce qui se passe au Ghana. Vous suivez la situation de près. C'est le genre de réponse qu'on nous donne.

Nous avons par contre un rapport récent du FMI et de la Banque mondiale qui montre que les pays d'Afrique qui ont opté pour l'ajustement structurel s'en tirent beaucoup mieux que les autres. C'est ce qui a été dit dans le *New York Times*, il y a trois ou quatre semaines. J'aimerais que vous jetiez un coup d'oeil là–dessus.

Nous avons aussi l'indicateur du développement humain du PNUD, que tous les Canadiens connaissent parce que nous nous situons au premier rang, et nous y faisons allusion chaque fois que nous en avons l'occasion. Les pays qui ont adopté des politiques d'ajustement structurel montent dans l'échelle. Cet indice est censé tenir compte des indicateurs standard de la condition humaine. Si cela est bon pour nous, pourquoi n' est–ce pas bon pour d'autres pays?

C'est le problème que pose votre point de vue. Il est difficile d'accepter votre argument quand on a des statistiques sur l'ensemble de l'activité économique, des indicateurs statistiques qui semblent donner à entendre que l'ajustement structurel est efficace à long terme. Ceux qui s'y opposent n'ont que des anecdotes à nous rapporter. Je ne dis pas que ce que vous dites n'est pas vrai. Un problème se pose pour nous cependant lorsque nous comparons votre point de vue à des rapports d'éminents économistes, y compris des experts du développement, qui ont entretenu des liens étroits avec les ONG dans le passé et qui disent maintenant que l'idée fonctionne parce que les pays qui l'ont adoptée montent dans l'échelle du PNUD.

• 1145

What I think we need from NGOs to support your position is a kind of extended statement as to why structural development has the noxious effects that you suggest. This is just a suggestion. There is no easy answer to this, but I think we

Ce dont nous avons besoin des ONG, pour corroborer vos vues, c'est d'une espèce d'énoncé expliquant pourquoi le développement structurel est aussi nocif que vous le dites. Ce n'est là qu'une suggestion. Il n'y a pas de réponse facile, mais je

[*Texte*]

need more than anecdotal evidence that it is causing immiserization, that it's causing greater difficulties for the poor. I think there is evidence that may suggest this, but we have to have some other basis on which to confront it.

There are a lot of reports internationally, including some by people who have been friendly to NGOs and their activities, and who praise NGOs for what they do on a people–to–people basis, that say structural adjustment is working.

Ms Boyd: Well, I know that ICFID appeared before you and had done extensive work on structural adjustment and pointed out its problems. The Inter–Church Coalition on Africa also addressed the problem of structural adjustment.

I want to speak as a Canadian for a moment, talking about the imposition of structural adjustment on Canada. There are economists who would say that there is a recovery in Canada and they're measuring it by gross domestic product increase. Yet we're experiencing that it is a jobless recovery. In Canada we're looking at cutbacks in our health care which, if they continue, will leave us without any federal contributions in about eight years' time. We're looking at cutbacks in unemployment insurance that are going to swell welfare ranks in this country and increase hunger. We're looking at forces to drive down the minimum wage to put us on a scale more with Mexico, through the NAFTA. We're looking at the privatization of education, where we could end up in this country with a two–tier system of education, one for the rich and one for the poor.

We can go on and on about structural adjustment applied to Canada and what it is doing to this once proud country. I have to question the indicators. I read that report too, and my first question was: where did they get these indicators? That's not the experience that's coming from inside Canada about the improvement in our quality of life and. . .putting it so high.

When I go to Europe and I look at social programs and the way of doing things in Europe compared to Canada under this kind of structural adjustment, I think they have a better quality of life.

Mr. English: Obviously you've read the Liberal platform too. It said some of the same things you said, and I'm a Liberal. I don't think it's helpful to talk about the developed west—I think it may be misleading—in terms of structural adjustment. But in terms of poorer countries, I think we need to have responses to the kind of report the World Bank issued and to the comments made to us by the Ghana finance minister, whom we encountered in Montreal when he was in Canada recently. When we asked him about it and pointed out some of the NGO comments, he said, well, those NGOs are associating with my opposition.

We hear that kind of comment, so what we need from you—and I'm speaking not of you personally, of course, but of groups making that argument—is a solid response with some detail to it, because we are aware of the other documents as well.

[*Traduction*]

pense qu'il nous faudrait autre chose que de simples anecdotes pour nous prouver qu'il est responsable de l'appauvrissement, qu'il est source de plus grandes difficultés pour les pauvres. Il existe bien quelques preuves en ce sens, mais nous devons avoir certaines autres données pour pouvoir faire la comparaison.

Il existe beaucoup de rapport internationaux, dont certains ont été publiés par des gens qui connaissent bien les ONGs et leurs activités et qui n'ont que des louages à leur faire pour leur travail auprès des gens, selon lesquel l'ajustement structurel fonctionne.

Mme Boyd: Je sais que le Fonds inter–Églises pour le développement international a comparu devant vous et qu'il avait fait au sujet de l'ajustement structurel des recherches qui ont fait ressortir ses lacunes. La Coalition inter–Églises sur l'Afrique vous a entretenu elle aussi du problème de l'ajustement structurel.

Je vais vous dire ce que je pense en tant que Canadienne, de l'imposition de l'ajustement structurel au Canada. Certains économistes vous dirait qu'une reprise s'est amorcée au Canada et qu'ils peuvent la mesurer en fonction de l'augmentation du produit national brut. L'économie s'est peut être redressée, pourtant il n'y a pas plus d'emplois. On sabre actuellement dans le régime des soins de santé et si cela continue, nous allons nous retrouver sans aucune contribution fédérale dans huit ans à peu près. On fait à l'assurance–chômage des coupures qui vont faire grossir les rangs des assistaux sociaux au Canada et faire augmenter la faim. On essaie de faire baisser le salaire minimum pour qu'il se rapproche davantage de celui du Mexique, à cause de l'ALENA. On risque de privatiser l'éducation au point où notre pays va se retrouver avec un système d'éducation à deux paliers, un pour les riches et l'autre pour les pauvres.

Je pourrais parler pendant longtemps encore de ce que l'ajustement structurel est en train de faire à notre pays qui était jadis si fier. Je dois mettre en doute les indicateurs. J'ai lu ce rapport moi aussi et la première question qui m'est venue à l'esprit est: Où ont–ils trouvé ces indicateurs? Je n'ai pas l'impression que notre qualité de vie s'est autant améliorée et que nous nous classions aussi haut.

Lorsque je vais en Europe et que je compare les programmes sociaux et la façon de faire des Européens aux nôtres dans le cadre de programmes semblables d'ajustement structurel, je me dis qu'ils ont une bien meilleure qualité de vie.

M. English: Il est évident que vous avez aussi lu la plateforme des Libéraux. On y trouve à peu près ce que vous venez de dire, et je suis moi–même un Libéral. Selon moi, il ne sert à rien de parler des pays développés de l'Ouest—parce que cela peut induire en erreur—lorsqu'on parle d'ajustement structurel. En ce qui concerne les pays plus pauvres, cependant, il nous faut connaître les réactions aux rapports du genre de ceux publiés par la Banque mondiale et aux commentaires que nous a fait le ministre des Finances du Ghana que nous avons rencontré à Montréal lors de son récent voyage au Canada. Lorsque nous lui avons demandé ce qu'il pensait de certains commentaires des ONG, il nous a dit que ces dernières étaient associées à ses opposants.

Nous sommes habitués à ce genre de commentaires et ce que nous voulons de vous—pas de vous personnellement, bien sûr, mais des groupes qui partagent vos vues—c'est une réponse bien étayée, parce que nous savons que ces autres documents existent.

[*Text*]

Ms Boyd: I'd like Mr. Murray to speak on this, but before he speaks, I want to say two things. First, it is very important to accept that challenge. Second, even his answer that the NGOs are in opposition to him tells me something, because I know that a lot of credible research is going on—I have read it—verifying that structural adjustment is negative.

Mr. Murray: I would like to thank you for that comment, because definitely it has been a weak point in terms of dealing with statistics, and it's something NGOs have not dealt with very well in the past.

I'd like to point out two things in terms of the structural adjustment. One of the interesting things is that Third World countries have become very adept at saying they will accept what you tell them to do because they need the money, they need the aid, but they will modify it. That is the other thing you need to look at in terms of the difference between what is said is being done, and how it's modified to meet the realities.

• 1150

The other thing is the extent to which structural adjustment is assisting in the countries, but assisting mainly the elite of a country, assisting in terms of changing a culture that says "This is what we're doing", to the point where people show outward signs of prosperity, when in fact they don't have enough to eat.

Thirdly, the situation that's not considered is migration. We see this in our provinces. You see the statistics that say the unemployment in province X is the lowest in the country. However, what that hasn't taken into account is the number of people who have left the province to go elsewhere to find employment and to live. That's an important part in the Third World, where migrant workers are supporting the economies by working, say, in Canada and the United States and shipping money back home. So it's not just structural adjustment.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I just want to make sure I understand the message here that you're trying to tell us. Recommendation 6 of your brief reads: "Canada should take a leading role internationally in developing creative and significant debt relief and debt–for–development programs. . ." Then it has a very important phrase: ". . .using debt papers held by the Canadian government. . ."

I take it you're thinking of the Wheat Board, for example, which has a certain amount of debt owing to it through its grain exports. You're thinking of the Export Development Corporation, which has financed certain projects and guaranteed certain things. You're telling us that we, the Canadian government, through some method, should find cash somewhere within our budget, which as you know is very restricted, to erase these debts with the EDC and with the Wheat Board. Is that what you're telling us? Where would you get the money?

Mr. Murray: We're saying that, in fact, in Rio our previous Prime Minister made commitments—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Oh, I've heard the commitments.

Mr. Murray: —on behalf of the country in terms of forgiving debt in certain countries.

[*Translation*]

Mme Boyd: Je vais laisser M. Murray répondre à cette question, mais j'aurais deux choses à dire avant qu'il ne prenne la parole. Premièrement, il serait important que nous relevions ce défi, même le fait qu'il dise que les ONGs se sont rangées dans le camp de l'opposition est éloquent pour moi parce que je sais que bien des travaux de recherche sérieux sont actuellement en cours—je l'ai lu—et concluent que l'ajustement structurel est négatif.

M. Murray: Je vous remercie de cette observation, parce qu'il est difficile de trouver des statistiques et que c'est une situation dont les ONG ne ce sont pas toujours très bien tirées par le passé.

J'ai deux choses à signaler au sujet de l'ajustement structurel. Il est intéressant de noter que les pays du tiers–monde ont très bien appris à dire qu'ils acceptent telle ou telle condition parce qu'ils ont besoin de l'argent, ils ont besoin de l'aide, quitte à ne pas tenir leurs promesses. Il faut faire la différence entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font, compte tenu de la réalité.

L'autre chose est la mesure dans laquelle l'ajustement structurel aide un pays, mais surtout son élite, à modifier sa culture, sa façon de faire, au point où les gens semblent en apparence prospères alors qu'en réalité ils n'ont même pas suffisamment à manger.

Il y a aussi le fait qu'on ne tient pas compte de la migration. C'est la même chose pour nos provinces. Selon les statistiques, telle ou telle province peut avoir le taux de chômage le plus bas au pays. Cependant, on ne tient pas compte du nombre de gens qui peuvent en être partis pour chercher du travail et vivre ailleurs. C'est un facteur important dans le Tiers monde où les travailleurs migrants viennent en aide à l'économie en travaillant, par exemple, au Canada ou aux États–Unis d'où ils envoient de l'argent chez eux. D'autres facteurs que l'ajustement structurel interviennent.

Le coprésident (M. Gauthier): Je voudrais être certain de bien comprendre ce que vous essayez de nous dire. Je lis, à la recommandation 6 de votre mémoire: «Le Canada devrait jouer un rôle de premier plan au niveau international dans l'élaboration de programmes d'allègement de la dette ou de programmes d'échange de dettes pour le développement. . .» Et cette phrase importante: «En utilisant les créances détenues par le gouvernement canadien. . .»

Si je comprends bien, vous faites allusion, par exemple, à la Commission canadienne du blé à qui certains pays importateurs de céréales doivent de l'argent. Vous pensez probablement aussi à la Société pour l'expansion des exportations qui a financé certains projets et fourni certaines garanties. Vous nous dites que le gouvernement canadien devrait trouver quelque part de l'argent dans son budget qui, comme vous le savez, est très restreint pour faire grâce de ces dettes envers la SEE et la Commission canadienne du blé. Est–ce ce que vous nous dites? Où trouver l'argent?

M. Murray: Ce que nous disons, en fait, c'est que notre ancien premier ministre s'est engagé à Rio. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Oui, nous savons quels engagements il a pris.

M. Murray: . . .au nom du pays à renoncer à la dette de certains pays.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I've heard the question many times. But my last comment to you was where you would find the money. You have to balance the books sometimes. If you want to add to the deficit, go right ahead. Be my guest. But you won't get elected that way.

Mr. Murray: One of the things we're talking about here is the extent to which, for example, we have situations where interest is being paid but there's a recognition that the principal will probably never get paid. That's one of the realities we have to look at.

The other point is asking to what extent the forgiveness of debt will allow the local government to invest that money into development of its own government, its own people, which will allow that country to more quickly become a trading partner where there's a symbiotic relationship, where there will be benefits to both countries. Again we're talking here not of statistics, because we don't have the statistics to prove it. But there's every indication that at this level, we support the Canadian economy more than dragging the country to the point where it's not even going to be able to pay the interest at some time.

Senator Grafstein: I have read the brief from the Cambodian representatives. Your recommendation about banning land mines supports a recommendation that we in the defence committee in the Senate made when we attended the United Nations. They confirmed that there are 70 million land mines in the world and these are probably the largest barrier to peace at the grass–roots level of any specific activity. I commend you for bringing that to the attention of the committee. I hope the committee will weigh it in its deliberations. It's very important.

I'm interested in how the Canadian Parliament can address the issue of human rights in a systemic way. We've heard sort of amorphous recommendations. I'm mindful of the activity of the United States where the state department on a regular basis reviews the state of human rights in various areas around the world. They don't do it all in one year. However, over the course of two or three years, I think they pretty well cover the globe.

• 1155

What type of specific recommendations—be as short as you can—would you make to Parliament and to the government in its role in trying to publicize human rights violations so that one would hope these matters would be dealt with, as has been suggested, by some crime establishment or some commission for crimes against humanity? All of you have spoken to those issues in a general way, but I'm interested in the more specific recommendations you might make as to what the government and Parliament might do to publicize these things, if that's useful.

Ms Boyd: Just to begin, I did read the brief from the Canadian Catholic Organization for Development and Peace from Toronto. They outlined three instances of violations of human rights in Colombia. Canada was asked to bring that before the United Nations, but it didn't. At the same time, it promoted that man for a United Nations office. Those are specific things that tell us that Canada turned a blind eye when it should have made a public statement.

[*Traduction*]

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai souvent entendu la question. Mais je me demande, comme je viens de le dire, où vous trouveriez l'argent. Il faut parfois que les comptes balancent. Si vous voulez grossir le déficit, allez–y, je vous en prie. Ce n'est pas de cette façon–là que vous allez vous faire élire.

M. Murray: Il ne faut pas oublier qu'il y a des cas, par exemple, où l'intérêt est remboursé, mais où nous savons que le capital ne le sera probablement jamais. C'est l'une des réalités dont il faut tenir compte.

Il faut aussi se demander dans quelle mesure la remise de dette va permettre au gouvernement local d'investir l'argent dans le développement de son propre pays pour qu'il devienne plus rapidement un partenaire commercial avec qui nous aurons des liens étroits qui nous profiteront mutuellement. Il ne peut pas être question ici de statistiques, parce que nous n'en avons pas pour le prouver. Tout porte cependant à croire que cela serait beaucoup plus profitable pour l'économie canadienne que d'accabler le pays au point où il ne pourra même plus un jour payer l'intérêt.

Le sénateur Grafstein: J'ai lu le mémoire des représentants cambodgiens. Votre recommandation concernant l'interdiction des mines terrestres va dans le sens d'une recommandation que nous, les membres du Comité de la défense du Sénat, avons faite lorsque nous sommes allés aux Nations Unies. Il y a 70 millions de mines terrestres dans le monde et c'est probablement le plus grand obstacle à la paix peu importe les efforts déployés. Je vous félicite d'avoir attiré l'attention du Comité là–dessus. J'espère qu'il en tiendra compte dans ses délibérations. C'est un point très important.

Je serais curieux de connaître vos vues sur les moyens que le Parlement canadien pourrait prendre pour régler la question des droits de la personne. On nous a fait des recommandations plutôt vagues. Je sais que le Département d'État aux États–Unis passe régulièrement en revue la situation des droits de la personne dans diverses régions du globe. Il n'étudie pas tous les pays au cours d'une même année. Je dirais cependant qu'au bout de deux ou trois ans, il a une assez bonne idée de ce qui se passe dans le monde.

Quelles recommandations précises—en essayant d'être le plus bref possible—auriez–vous à faire au Parlement et au gouvernement quant aux mesures à prendre pour dénoncer les violations des droits de la personne afin que ces questions puissent être soumises un jour, comme on l'a proposé, à un organisme ou à une commission quelconque s'occupant des crimes contre l'humanité? Vous avez tous abordé ces questions en des termes généraux, mais je serais curieux de savoir quelles recommandations particulières vous feriez au sujet des mesures que le gouvernement et le Parlement pourraient prendre pour dénoncer les abus.

Mme Boyd: Tout d'abord, je dois dire que j'ai lu le mémoire de l'Organisation catholique canadienne pour le développement et la paix dont le siège est à Toronto. Elle y a mentionné trois cas de violation des droits de la personne en Colombie. Elle a demandé au Canada d'en parler aux Nations unies, mais il n'en a rien fait. Au même moment, le principal intéressé a été promu aux Nations Unies. Nous avons donc la preuve que le Canada a fermé les yeux alors qu'il aurait pu prendre position publiquement.

[*Text*]

The second specific situation is in relation to Mexico and how we're going to trade with that country. Are we going to bring human rights to the forefront?

Then there's the whole question of China. The United States has been stronger than our Canadian government in its concern about human rights in China and trade.

I'm glad you asked the question, because there's a serious trend in this country right now to turn a blind eye to human rights. Our government is on the verge of that. Therefore, we have to become very specifically aware of the human rights violations in each country, including the Philippines. We have to look at the extent of those human rights violations and how they're tied into who is asking for Canadian aid and how Canadian aid is being dispersed.

Through many international agencies it's easy enough to find out the worst countries for violations of human rights. One thing that's being said loud and clear is not to cooperate by giving aid, but to withdraw our aid. Where do we get the money for debt forgiveness? There is a precedent for that. In Canada we've already done some of that.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): As a country, we have done that. In Africa we have forgotten an awful lot of debt to us, but not through our lending mechanisms.

Senator Grafstein: Mr. Chairman, I think the witness started to respond to my question, but we're running out of time and I'd really like to hear from everybody briefly as to the specifics for the government and for Parliament.

Ms Boyd: Don't give aid, for one thing, to countries violating human rights.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Ngo, Would you give aid to countries that violate human rights? Yes or no?

Mr. Ngo: I don't think so.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Your answer would be no.

Mr. Ngo: Right.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Enriquez, would you give aid to countries that violate human rights? Yes or no?

Mr. Enriquez: I think it depends. It's not a question of yes or no. Take the case of Indonesia. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Okay, so you're not sure.

Mr. Enriquez: No, it should be case by case.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): The problem is that we have run out of time. I just wanted to give you an occasion to put on the record an answer to the question from the senator. I think it's a good question. It should have been asked.

This puts an end to our 60–second meeting. Can you imagine that? This is the second session of this committee since the middle of March; we're working hard.

[*Translation*]

Je pense aussi à la situation au Mexique et aux échanges que nous allons avoir avec ce pays. Allons–nous mettre les droits de la personne au premier plan?

Il y a aussi toute la question de la Chine. Les États–Unis ont parlé en des termes plus clairs que le gouvernement canadien de leur préoccupations au sujet des droits de la personne en Chine et du commerce avec ce pays.

Je suis heureuse que vous ayez posé la question, parce qu'on a sérieusement tendance au Canada, en ce moment, à fermer les yeux sur les violations des droits de la personne. Notre gouvernement est en train de se laisser aller à cette tendance. Il faudrait que nous soyons beaucoup plus sensibles aux violations des droits de la personne dans tous les pays, y compris aux Philippines. Nous devons nous interroger sur la gravité des violations des droits de la personne et en tenir compte lorsqu'on nous demande de l'aide.

De nombreux organismes internationaux sont à même de nous dire qui sont les pays qui sont les pires violateurs des droits de la personne. On a dit haut et clair qu'il ne faudrait pas collaborer avec eux en leur offrant une aide et qu'il faudrait plutôt leur retirer notre aide. Où trouver l'argent pour la remise des dettes? Il existe déjà un précédent. Nous avons déjà renoncé au Canada à certaines dettes.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous l'avons fait, en tant que pays. Nous avons fait grâce de lourdes dettes à des pays d'Afrique, mais pas par le biais de nos mécanismes de financement.

Le sénateur Grafstein: Monsieur le président, le témoin a commencé à répondre à ma question, mais le temps nous presse et j'aimerais savoir ce que chacun a à dire brièvement au sujet du rôle du gouvernement et du Parlement.

Mme Boyd: N'accordez surtout aucune aide aux pays qui violent les droits de la personne.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Ngo, accorderiez–vous une aide aux pays qui violent les droits de la personne? Oui ou non?

M. Ngo: Je ne pense pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Votre réponse est donc non.

M. Ngo: C'est exact.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Enriquez, accorderiez–vous de l'aide aux pays qui enfreignent les droits de la personne? Oui ou non?

M. Enriquez: Tout dépend. Je ne peux pas répondre par oui ou non. Prenez le cas de l'Indonésie. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, vous n'êtes pas sûr.

M. Enriquez: Non, tout dépend des cas.

Le coprésident (M. Gauthier): Le problème, c'est qu'il ne nous reste plus de temps. Je voulais simplement vous donner l'occasion de répondre pour les fins du compte rendu à la question du sénateur. Je pense que c'est une bonne question. Il fallait qu'elle soit posée.

Cela termine notre 62e réunion. Pouvez–vous vous imaginer cela? Nous en sommes à notre deuxième ronde depuis le milieu de mars. Nous travaillons très fort.

[*Texte*]

I want to thank you all for coming today to this committee. We will keep in mind your comments. I want to thank you for your presentations. Your briefs were interesting. We will certainly go through them again to seriously look at and consider everything you've said. Thank you very much.

The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

Je tiens à vous remercier tous d'avoir bien voulu rencontrer le comité aujourd'hui. Nous allons tenir compte de vos observations. Je vous remercie de vos exposés. Vos mémoires étaient intéressants. Nous allons les relire à nouveau pour examiner de près tout ce que vous avez dit. Merci beaucoup.

La séance est levée.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the National Council on Canada–Arab Relations:

Ayman Yassini, President;

Ian Watson, Executive Director;

Michael Lynk, Barrister and Solicitor.

From the Federation of Canadian Municipalities:

Jacques Jobin, Director, International Programs;

Brock Carlton, Deputy Director, International Office.

From the Cambodia Canada Development Program:

Sonny Enriquez, Program Officer for Asia;

Van Tan Prak, Member, Cambodian Canadian Community of Montreal.

From the Philippines–Canada Human Resource Development Program:

Sel Murray, Member of the Canadian Executive Committee and Member of the Executive Committee of the Philippines–Canada Joint Committee;

Mary Boyd, Member of the Canadian Executive Committee.

From the International Committee for a Free Vietnam:

Hai Thanh Ngo, Executive President.

TÉMOINS

Du Conseil national des relations canado–arabes:

Ayman Yassini, président;

Ian Watson, directeur exécutif;

Michael Lynk, avocat.

De la Fédération canadienne des municipalités:

Jacques Jobin, directeur, programmes internationaux;

Brock Carlton, sous–directeur, Bureau international.

Du Programme de développement Cambodge–Canada:

Sonny Enriquez, chargé de programme (Asie);

Van Tan Prak, membre, Communauté canado–cambodgienne de Montréal.

Du Programme philippino–canadien pour le développement des ressources humaines:

Sel Murray, membre du Comité exécutif canadien et membre du Comité exécutif du Comité conjoint Philippines–Canada;

Mary Boyd, membre du Comité exécutif canadien.

Du Comité international pour un Vietnam libre:

Hai Thanh Ngo, président exécutif.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

V2
994R21

Government Publications

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 39
Tuesday, June 14, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 39
Le mardi 14 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

MEMBERS

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

Pursuant to the Senate Rule 86(4)

On Tuesday, June 14, 1994:

Philippe D. Gigantès replaced Anne C. Cools.

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

MEMBRES

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Conformément à l'article 86(4) du Règlement du Sénat

Le mardi 14 juin 1994:

Philippe D. Gigantès remplace Anne C. Cools.

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 14, 1994
(63)

[*Text*]

The Prairies–Ontario Sub–Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:05 o'clock a.m. this day, in Room 209 West Block, the Joint Chair, the Honourable Senator Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Raynell Andreychuk and Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan and Chuck Strahl.

Other Member present: Maud Debien.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer.

Witnesses: From T.E. Body and Associates: T.E. Body, President; Monica Gurdjian, Vice–President. *From Project Services International, Inc.:* Pamela Branch, Director; Henry Hunse, Associate. *From The Alexander Consulting Group:* Jean Bourdeau, Senior Associate. *From RES Policy Research Inc.:* Steven Callary, Executive Vice–President. *From the Canadian Institute of International Affairs (National Capital Region):* John Harrington; James E. Hyndman, Chair; Robert Cameron; William Barton. *From the Canadian Committee for UNIFEM:* Dr. Valerie Hume, President; Dr. Shobba Ravi, Treasurer. *From the Women and Foreign Policy Committee:* Maureen Molot, Director, The Norman Paterson School of International Affairs, Carleton University; Joanna Kerr, Researcher, Progress for Women, The North–South Institute; Jennifer Loten, Coordinator, Canadian Bejing Facilitating Committee. *From the National Council of Women of Canada:* Ruth Brown, President; Jessie May–Nickson, Policy Advisor.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 9:56 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:02 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 10:47 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:54 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 12:00 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

PROCÈS–VERBAL

LE MARDI 14 JUIN 1994
(63)

[*Texte*]

Le Sous–comité Prairies–Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la pièce 209 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen, coprésident.

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk et Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis, Geoff Regan et Chuck Strahl.

Autre député présent: Maud Debien.

Aussi présent: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche.

Témoins: De T.E. Body et Associés: T.E. Body, président; Monica Gurdjian, vice–présidente. *De «Project Services International, Inc.»:* Pamela Branch, directrice; Henry Hunse, associé. *De «The Alexander Consulting Group»:* Jean Bourdeau, associé principal. *De «RES Policy Research Inc.»:* Steven Callary, vice–président exécutif. *De l'Institut canadien des affaires internationales (région de la capitale nationale):* John Harrington; James E. Hyndman, président; Robert Cameron; William Barton. *Du Comité canadien pour UNIFEM:* Dr Valerie Hume, présidente; Dr Shobba Ravi, trésorière. *Du Comité des femmes et de la politique étrangère:* Maureen Molot, directrice, «The Norman Paterson School of International Affairs», Université Carleton; Joanna Kerr, recherchiste, «Progress for Women», L'Institut Nord–Sud; Jennifer Loten, coordonnatrice, «Canadian Bejing Facilitating Committee». *Du Conseil national des femmes du Canada:* Ruth Brown, présidente; Jessie May–Nickson, conseillère en politiques.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des présentations et répondent aux questions.

À 9 h 56, la séance est suspendue.

À 10 h 02, la séance reprend.

À 10 h 47, la séance est suspendue.

À 10 h 54, la séance reprend.

À 12 h 00, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, June 14, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 14 juin 1994

• 0905

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think we can start. We have a quorum.

Welcome to the special joint committee examining Canadian foreign policy. As I see it, we have four separate presentations in this group that have to be undertaken in the period of an hour. I presume that each group will make a presentation. I would suggest, in the light of the time factor, that you keep it at about eight minutes so we'll have some time for a bit of discussion and questions so that there will be some sense of exchange in our meeting.

The four groups are Project Services International, Inc.; T.E. Body & Associates; the Alexander Consulting Group; and RES Policy Research Inc. If I go according to the order of listing, I would call first upon Project Services International, Inc., with Pamela Branch and Henry Hunse.

Ms Pamela Branch (Director, Project Services International, Inc.): Unfortunately, this gentlemen is having my presentation copied right now. Once I get it back, I'll be ready, but I'm not ready just at this minute. I only brought one copy, I'm sorry.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Maybe we can begin with another group.

Mr. Body, are you ready to go?

Mr. T.E. Body (President, T.E. Body & Associates): Yes, sir.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We will begin then with Mr. T.E. Body & Associates, and subsequently Ms Branch.

Mr. Body: My name is Tom Body. This morning I'd like to offer some suggestions for making Canada's aid program more effective and mutually beneficial. Just as a ten–second commercial on myself, I've been active in the aid business for the past 20 years, 4 years in development banking in Africa, and the last 17 years as an independent consultant to various clients, including the World Bank, the UN, the Commonwealth Fund, CIDA and Foreign Affairs. My focus has been primarily in the area of private sector development in these countries.

Just by way of observations, over the past 20 to 25 years the aid business has evolved to a large extent. As the funding has grown in line with GNP, there have been tremendous disbursement pressures placed on the organizations that administer the aid. This created problems in the selection of sustainable aid projects and also the execution of these projects.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous pouvons commencer, je crois. Nous avons le quorum.

Bienvenue au Comité spécial mixte chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. Je constate que nous avons quatre exposés à entendre durant la période d'une heure. Je suppose que chaque groupe va faire un exposé. Compte tenu de la limite de temps, je vous propose de vous limiter à huit minutes pour que nous ayons le temps de discuter un peu et de poser des questions. De la sorte, nous aurons eu l'occasion d'échanger au cours de notre rencontre.

Les quatre groupes sont :Project Services International Inc.; T.E. Body & Associates; le Alexander Consulting Group; et RES Policy Research Inc. D'après l'ordre de l'énumération, je demande tout d'abord à Pamela Branch et Henry Hunse de Project Services International de prendre la parole.

Mme Pamela Branch (directrice, Project Services International, Inc.): Malheureusement, la personne qui m'accompagne est en train de faire photocopier mon texte. Lorsque je l'aurai reçu, de serai prête, mais je ne le suis pas pour le moment. Je n'ai apporté qu'un seul exemple, je vous prie de m'en excuser.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous pouvons peut–être commencer par un autre groupe.

Monsieur Body, êtes–vous prêt à commencer?

M. T.E. Body (président, T.E. Body & Associates): Oui, monsieur.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous allons donc commencer par M. Body de T.E. Body & Associates et nous poursuivrons ensuite avec M^me^ Branch.

M. Body: Je m'appelle Tom Body. Ce matin, je compte vous soumettre quelques propositions destinées à faire en sorte que le programme d'aide au développement du Canada soit plus efficace et plus avantageux pour les parties intéressées. Tout d'abord, permettez–moi de vous dire, en 10 secondes, que j'ai passé les 20 dernières années dans le secteur de l'aide au développement, dont quatre dans le secteur des banques de développement en Afrique. Au cours des 17 dernières années j'ai fait office d'expert–conseil indépendant auprès de divers clients, notamment la Banque mondiale, les Nations Unies, le Fonds du Commonwealth, l'ACDI et les Affaires étrangères. J'ai surtout oeuvré dans le domaine du développement du secteur privé dans ces divers pays.

Je dirais tout d'abord que, au cours des 20 à 25 dernières années, le secteur de l'aide au développement a considérablement évolué. À mesure que le financement a cru en proportion du PNB, les organisations chargées de l'administration des programmes d'aide ont vu s'exercer sur elles des pressions de déboursement très considérable. Cette situation a entraîné des problèmes sur le plan de la sélection et de l'exécution de projets d'aide durable.

[*Texte*]

In parallel with that, and particularly in the last five years, there has been an increasing concern by Canadians about their own welfare, as expressed in terms of high unemployment and the reduced quality of public services due to fiscal restraints by all levels of government. As an illustration of this, there are now homeless people sleeping on the streets of Ottawa. This would have been inconceivable 10 years ago. This concern is accompanied by demand for accountability in respect of disposition of the tax revenue, and this, I think, would include the funding of aid projects.

• 0910

Given this thumbnail sketch and that we can no longer afford to be all things to all people, and to get some impact for our dollars, I'd recommend that we focus Canada's aid program on those areas that will provide optimal benefit to both the donor and the recipient. I suggest that development assistance should provide only the following three things, and I believe this is in line with recent opinion polls that have been run on this subject.

The first is humanitarian assistance and emergency relief anywhere in the world that it's required; second, selective support to international initiatives carried out by multilateral organizations in order to maintain Canada's international profile, particularly in the G-7; and third, make aid such that it is mutually beneficial and helps to establish economic linkages, both trade and investment, and focus it only on those countries that Canada has a strategic interest in.

In support of this, I would put the argument that Canada is a trading nation and exports will create employment. Equally, investments may be the only way in which Canadian companies can stay competitive abroad.

These economic linkages are not entirely one-sided. They are equally beneficial to the recipient, as they would entail transfer of Canadian technology. As these linkages are driven by mutual commercial interest, they are the only ones truly sustainable without further injections of Canadian public funds.

I would further suggest that as Canadian foreign policy promotes peace and security as one of its cornerstones, it may be much better achieved through our peacekeeping efforts and role as mediators than through foreign assistance programs. Although supporting local economies can have a stabilizing effect on the recipient country, Canada is not a big enough player on the international scene to have an impact on security through its development program per se.

In summary, our aid program criteria ought to be for eligibility of particular countries, or the funding allocation between countries, or the sectors of concentration, or the project selection. It should be guided by a healthy dosage of self-

[*Traduction*]

Parallèlement et notamment au cours des cinq dernières années, les Canadiens se sont de plus en plus inquiétés de leur propre bien-être dans un contexte caractérisé par un chômage élevé et une baisse de la qualité des services publics attribuable aux limites budgétaires imposées par tous les ordres de gouvernement. On voit par exemple aujourd'hui des sans-abris dormir dans les rues d'Ottawa. La chose était inconcevable il y a 10 ans. Par ailleurs, les Canadiens demandent aux responsables de rendre des comptes pour ce qui est de l'affectation des recettes fiscales, ce qui, à mon avis, englobe nécessairement le financement des projets d'aide au développement.

Compte tenu du tableau que je viens de vous esquisser et du fait que nous ne pouvons plus nous permettre de tout faire pour tout un chacun et que nos dépenses doivent se solder par des résultats concrets, je recommande que nous polarisions le programme d'aide du Canada dans les secteurs qui pourront optimaliser les avantages, aussi bien pour le pays donateur que pour le pays bénéficiaire. Je propose ainsi que l'aide au développement se limite aux trois catégories d'interventions suivantes, ce qui correspond, je le crois, aux résultats de sondages récents qui ont été tenus sur la question.

Tout d'abord, l'aide humanitaire et les secours d'urgence partout dans le monde, selon les besoins. Deuxièmement, un appui ciblé aux initiatives internationales d'organisations multilatérales pour maintenir l'image de marque du Canada à l'échelle internationale, notamment en sa qualité de membre du Groupe des sept; et troisièmement, faire en sorte que la coopération procure des avantages réciproques et contribue à créer des liens économiques, tant sur le plan du commerce que sur celui de l'investissement, et polariser cette coopération seulement sur les pays qui correspondent aux intérêts stratégiques du Canada.

En effet, le Canada est un pays commerçant et les exportations vont créer des emplois. Il se peut également que la seule façon, pour les sociétés canadiennes, d'assurer leur compétitivité à l'étranger consiste à investir dans les pays où elles sont présentes.

Les liens économiques dont je parle ne sont pas entièrement à sens unique. Ils sont également avantageux pour le bénéficiaire, puisqu'ils impliquent un transfert de technologie canadienne. Puisque ces liens sont entretenus par la réciprocité des intérêts, ils sont les seuls qui puissent être véritablement durables sans qu'il ne soit nécessaire pour le Canada d'y consacrer sans cesse des fonds publics.

J'irai jusqu'à dire également que si la paix et la sécurité sont des piliers de la politique étrangère canadienne il serait peut être beaucoup plus avantageux d'y arriver par le biais des efforts que nous déployons au titre du maintien de la paix et de notre rôle de médiateur que par les programmes d'aide à l'étranger. Bien que le fait de soutenir des économies locales puisse avoir un effet stabilisateur sur le pays bénéficiaire, le Canada n'a pas suffisamment d'importance, comme intervenant à l'échelle internationale, pour avoir un effet sur la sécurité par son programme d'aide au développement.

Autrement dit, les critères de notre programme d'aide doivent viser l'admissibilité de certains pays en particulier où l'affectation des fonds entre pays, ou encore le choix des secteurs de concentration ou des projets. Notre aide doit

[*Text*]

interest. In other words, the overriding question that should guide us is what's in it for us? In these times of scarce public funds, the Canadian taxpayer may be less understanding of foreign assistance that does not maximize tangible benefits for the Canadian economy.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Body.

I call upon Pamela Branch of Project Services International.

Ms Branch: I'm the director of a small Canadian consulting firm working in development cooperation. I'm also a member of the board of the Canadian Association of International Development Consultants. I'm not an experienced public speaker and I'm not speaking for my company or for the association, but I am going to offer you the perspective of someone in the private sector who works everyday in the field of international development, and share some of my experience—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You are representing yourself, in other words.

Ms Branch: Yes, although everyone in my firm has agreed with what I've said.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): So they will let you speak on their behalf.

Ms Branch: Yes, but they don't have much choice.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Carry on.

Ms Branch: When you own the company you get to say things.

I would echo Tom's point that there's a lot of concern that public support for aid is dropping, and I think that's partly because of domestic problems—notably joblessness—and also because of doubts about whether development assistance is actually getting results. However, I believe decline in support is more a perception than a reality. Development does work.

• 0915

Over the past half century the developing countries have been moving forward in areas like life expectancy, infant survival, education and so on at three times the pace of the industrial countries when we were at a similar stage a century ago. If it's well targeted and delivered, aid helps development take place.

I believe Canada should continue to support international development assistance, for several reasons. One is political. I believe Canadians care about poverty and suffering, they want to help people and they expect their government to do something.

[*Translation*]

correspondre à nos intérêts. En d'autres mots, nous devons surtout nous demander ce que telle ou telle initiative nous rapportera. À l'heure où les fonds publics sont rares, il se peut que les contribuables canadiens soient moins disposés à accepter une aide à l'étranger qui n'entraîne pas au maximum d'avantages tangibles pour l'économie canadienne.

Je vous remercie.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, Monsieur Body.

J'invite maintenant Pamela Branch de Project Services International à prendre la parole.

Mme Branch: Je dirige une petite entreprise canadienne d'experts–conseils en coopération au développement. Je fais également partie du conseil de l'Association canadienne des experts–conseils en développement international. J'ai peu d'expérience comme conférencière et je ne parle d'ailleurs pas au nom de ma société ou de mon association. Je vais cependant vous offrir la perspective d'une personne du secteur privé qui oeuvre quotidiennement dans le domaine du développement international et partager certaine de mes expériences.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous vous représentez vous–mêmes autrement dit.

Mme Branch: En effet, sauf que dans ma société tous les gens sont d'accords avec ce que je dis.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Ils vous autorisent donc à parler en leurs noms.

Mme Branch: En effet, mais ils n'ont pas tellement le choix.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Poursuivez.

Mme Branch: Le fait d'être la propriétaire de la société me donne l'occasion de faire valoir certaines positions.

Je suis d'accord avec Tom pour dire que l'appui du public à l'aide au développement est à la baisse et il me semble que c'est à cause de nos problèmes intérieurs. Notamment, le chômage—et aussi en raison du fait que les gens se demandent dans quelle mesure l'aide au développement aboutit à des résultats concrets. Cependant, je crois que cette baisse de l'appui correspond davantage à une perception qu'à la réalité. L'aide au développement donne des résultats.

Au cours des 50 dernières années, les pays en développement ont fait des progrès dans des domaines comme l'espérance de vie, la survie des enfants, l'éducation et ainsi de suite à une cadence trois fois supérieure à celle des pays industrialisés qui, il y a de cela un siècle, en étaient à peu près au même stade. Dans la mesure où elle est bien ciblée et bien administrée, l'aide contribue effectivement au développement.

J'estime que le Canada doit continuer d'appuyer l'aide internationale au développement, et ce pour diverses raisons. L'une d'elles est d'ordre politique. Je crois que les Canadiens sont sensibles à la pauvreté et à la souffrance et qu'ils souhaitent aider les autres. Ils s'attendent d'ailleurs à ce que le gouvernement fasse quelque chose.

[*Texte*]

Aid can help to build a better world that's more just, stable and prosperous. I also think many Canadian jobs are at stake, and not just mine. There are about 30,000 people who provide jobs, goods and services funded by CIDA, another 6,000 whose jobs are generated by orders from multilateral organizations like the UN, and another 12,000 who work in one way or another in the delivery of Canadian aid. Beyond that—those jobs that depend on exports to developing countries—there is a far larger number of Canadians, students and children who will only have careers and opportunities in the 21st century if developing countries prosper and if we build strong links of cooperation with them now.

Often the first linkage between Canada and other countries is our development assistance programs, and that's one of the reasons it's critical that we have development assistance. But as Tom says, we should also make sure there's something there for Canadians.

I would like to focus on a small part of the bigger picture, which is my personal profession as a development assistance consultant. The Canadian Association of International Development Consultants estimates that about 1,500 professionals make a full–time living in this field. Most of these professionals are members of very small firms ranging from 1 person to about 30.

They come from a variety of professions; there are accountants, economists, management specialists, engineers, environmental scientists and agriculturists. What we have in common is a dedication to development and to working internationally. These Canadian consultants are part of a highly skilled, knowledge–based, multimillion–dollar service industry.

The valuable skills we have are honed by working with CIDA and the other Canadian development assistance programs. This is a critical factor to our breaking into international markets. The competitiveness and expertise of Canadians in this industry is recognized worldwide. Contracts for Canadian consultants make up a large part of procurement from Canada by the World Bank and other international financial institutions.

Our consultants' understanding of developing countries also helps them to support Canadian private companies. Many consultants help private firms make contact with the right people in developing countries, assist with feasibility studies and provide them with vital cultural orientations. Since we work for a wide variety of clients in many countries, we can bring the best international practice and knowledge back to Canada and also display this practice of the Canadian expertise worldwide.

[*Traduction*]

L'aide au développement peut contribuer à l'édification d'un monde meilleur, plus juste, plus stable et plus prospère. Je crois que bon nombre d'emplois au Canada sont en jeu, et non pas seulement le mien. Environ 30 000 personnes dépendent pour leurs emplois et pour leur offre de biens et de services du financement de l'ACDI et 6 000 autres doivent leurs emplois à des demandes issues d'organisations multilatérales comme l'ONU. De plus, 12 000 personnes travaillent, d'une façon ou d'une autre, à la mise en oeuvre de l'aide offerte par le Canada. Par ailleurs, en plus de ces emplois qui dépendent d'exportations destinées aux pays en développement—il existe un nombre beaucoup plus considérable de Canadiens, des étudiants et des jeunes en général, qui n'auront de perspectives de carrière au 21e siècle que dans la mesure où les pays en développement deviendront prospères et où nous aurons établi avec eux, dès maintenant, des liens de coopération très solides.

Il arrive souvent que le premier lien entre le Canada et un autre pays prenne la forme de programmes d'aide au développement et c'est justement là une des raisons pour lesquelles l'aide au développement est tellement essentielle. Cependant, comme l'a dit Tom, nous devons également veiller à ce que les Canadiens y trouvent leur compte.

J'aimerais pour ma part mettre l'accent dans mon exposé sur un segment assez étroit, soit la profession qui est la mienne: celle d'expert–conseil en aide au développement. Selon l'Association canadienne des experts–conseils en développement international, 1 500 professionnels environ gagnent leur vie à plein temps dans ce domaine. La plupart d'entre eux travaillent dans de très petites entreprises dont les effectifs peuvent varier entre une et 30 personnes.

Ils sont de professions variées: comptables, économistes, spécialistes de la gestion, ingénieurs, écologistes et agronomes. Nous partageons le même enthousiasme à l'égard du développement et du travail international. Les experts–conseils canadiens du domaine font partie d'un secteur dont la valeur des services se chiffre dans le million de dollars, un secteur fondé sur la compétence et la connaissance.

Nous avons perfectionné nos compétences en travaillant avec l'ACDI et dans le cadre d'autres programmes canadiens d'aide au développement. Ce cheminement est critique pour notre pénétration des marchés étrangers. La compétitivité et la compétence des Canadiens dans ce secteur sont mondialement reconnues. Les marchés passés avec des experts–conseils canadiens représentent une part importante des achats faits au Canada par la Banque mondiale et d'autres institutions financières internationales.

Puisqu'ils comprennent les pays en voie de développement, nos experts–conseils peuvent également être utiles pour les sociétés privées canadiennes. De nombreux experts–conseils aident des entreprises privées à établir des rapports avec des interlocuteurs valables dans les pays en développement, contribuent à des études de faisabilité et leur font connaître certaines caractéristiques culturelles critiques. Étant donné que nous avons une clientèle diverse dans un grand nombre de pays, nous sommes en mesure de faire bénéficier le Canada des meilleures pratiques et des meilleures connaissances qu'on peut retrouver à l'échelle internationale et, également, faire valoir les compétences canadiennes partout dans le monde.

[*Text*]

I wanted to talk a little about how we can best deliver Canadian aid. Over the past 25 years the primary vehicle for Canadian development assistance has been CIDA. There are many excellent, dedicated professionals at CIDA, and CIDA has established a good reputation for itself and for Canada around the world. It has delivered many highly successful projects.

It's also been an innovator and has often been the first donor or one of the first to support new and successful initiatives such as funding for NGOs, a real commitment to women in development, and some leading–edge thinking on the concept of sustainable development. But in the past few years, when I travel, I'm seeing that this reputation has been eroded.

People are asking: what's wrong with CIDA? I don't work there so my perspective is that of an outsider, but since the mid–1980s, CIDA has been reviewed, analysed, subjected to an exhaustive strategic management review, reorganized, decentralized, recentralized, integrated into the foreign service stream, desegregated from the foreign stream and has had four presidents, one of them part–time. It's hardly surprising this has produced uncertainty and a demoralized staff that's unsure of their mandate.

I think many of the problems at CIDA have been clearly identified in their strategic management review and by the Auditor General. It's time for CIDA to be given a clear mandate by the politicians, its political masters, and told to get on with the program of delivering development assistance in Canada, a program Canadians can be proud of.

• 0920

Part of this is that they have to contract the best of outside resources. CIDA can't themselves provide much of the new expertise they need. They can't hire new staff on the public payroll and they can't release a great part of the old staff because of the public service employment guidelines.

So they need to contract out. There's a considerable pool of expertise in the Canadian private sector they can draw on. They need to draw on that and see themselves more as partners in the delivery of development assistance with the private sector in this country.

As a final point, I would like to address the goals of Canadian development assistance. Canadians have repeatedly affirmed over many years a commitment to alleviating the suffering caused by poverty and powerlessness by giving people access to food, water, shelter and clothing and to the tools they need—education, jobs and health—and a chance to participate in the development of their nation so that they can change their situation and escape from poverty on a sustainable basis.

I believe the most cost–effective and efficient way to do this is by the full use of Canadian development consultants who offer a reservoir of capacity and expertise to be drawn upon as needed.

[*Translation*]

Je tenais également à parler de la meilleure façon, selon moi, de mettre en oeuvre les programmes d'aide du Canada. Au cours des 25 dernières années, l'ACDI a été le principal véhicule de l'aide canadienne au développement. L'ACDI compte un grand nombre de professionnels qui sont excellents et dévoués et elle s'est taillée une bonne réputation, qui rejaillit d'ailleurs sur le Canada, partout dans le monde. L'ACDI a exécuté avec grand succès bon nombre de projets.

L'ACDI a également agi de façon innovatrice. Elle a souvent été le premier ou l'un des premiers donateurs à appuyer une nouvelle initiative qui s'est avérée fructueuse par la suite. Je pense par exemple au financement des ONG, à la valorisation des femmes dans le développement et à une réflexion d'avant–garde sur la notion de développement durable. Cependant, au cours des dernières années, je constate à l'occasion de mes voyages que cette réputation s'effrite.

Que se passe–t–il à l'ACDI, demande–t–on? Je n'y travaille pas et ma perspective est donc celle de quelqu'un de l'extérieur mais, depuis le milieu des années quatre–vingt, l'ACDI a été étudiée, analysée, assujettie à un examen en profondeur de sa gestion, réorganisée, décentralisée, recentralisée, intégrée au secteur du service étranger, détachée de ce même service, outre qu'elle a eu quatre présidents, dont l'un à temps partiel. Comment se surprendre alors du climat d'incertitude qui y règne et de la baisse de moral des effectifs, face à un mandat incertain.

J'estime que bon nombre des problèmes de l'ACDI ont été clairement cernés dans le cadre de l'examen stratégique de la gestion et par les travaux du vérificateur général. Le temps est venu pour les hommes politiques, pour ceux qui sont les maîtres politiques de l'ACDI, de confier un mandat clair à cette agence. On doit lui dire d'assurer l'exécution du programme canadien d'aide au développement, un programme dont les Canadiens ont raison d'être fiers.

Cela est attribuable en partie au fait que l'ACDI doit employer à contrat les ressources externes les plus valables. En effet, l'Agence doit trouver hors de son sein l'essentiel des nouvelles compétences qui lui sont nécessaires. Elle ne peut embaucher de nouveaux fonctionnaires et elle peut difficilement se départir de ces effectifs plus anciens en raison des lignes directrices sur l'emploi dans la fonction publique.

L'impartition s'impose donc. L'ACDI peut exploiter le bassin considérable des compétences du secteur privé canadien. Elle doit donc le faire et se percevoir davantage comme étant un partenariat du secteur privé en matière d'aide au développement.

En dernier lieu, j'aborderai les objectifs de l'aide au développement. Depuis de nombreuses années, les Canadiens manifestent leur volonté de soulager ceux qui souffrent de la pauvreté et de la marginalité en leur donnant accès à la nourriture, à l'eau, au logement, à l'habillement, à ce dont ils ont besoin en matière d'éducation, d'emploi et de santé, à la possibilité de participer au développement de leurs sociétés, de sorte qu'ils puissent améliorer leur sort et échapper en permanence à la pauvreté.

La façon la plus efficace de le faire, selon moi, consiste à exploiter pleinement la compétence des experts–conseils canadiens.

[*Texte*]

Thank you for your attention.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Pamela Branch, for your presentation.

Now I go to Jean Bourdeau of the Alexander Consulting Group.

Mr. Jean Bourdeau (Senior Associate, Alexander & Alexander Benefits Services): Thank you very much. It's a real pleasure to be here today. Thank you for receiving me.

My name is Jean Bourdeau and I'm a senior associate with Alexander & Alexander Benefits Services, which is part of the Alexander Consulting Group. I'm really here as a concerned citizen; I just want to make my contribution.

I think you're undertaking a very major review and it's going to involve some very long-term issues. Unfortunately I'm usually not quite politically correct and sometimes unfortunately raise issues that might be a bit controversial, but some of us have to do that.

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Hear, hear!

A voice: That's right.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): They're not libellous?

Mr. Bourdeau: No, none of them is libellous. I'm very careful of that.

I did submit a brief to the committee, and for those of you who are interested, I'm sure the researchers or the clerk have it. I entitled it "The Canadian Way: A Bird-Feeder Approach That May Benefit From A Speck-in-the-Eye Test".

I'm very proud of Canada's international assistance programs. Our role is excellent and we've put a great deal of money into it. But as I did my research to prepare to come here, there were two things that led me to the conclusion to give that kind of title to my document.

Two things struck me as I spoke to many people. Most of the groups involved in international aid see the future and the solutions as doing more of what they do now, that is, bringing their expertise, more of that. There are a few exceptions. I've seen really promising efforts in micro-agriculture—a very strong local consultation with the individuals who are receiving aid—but generally there was one conclusion.

A second one is our perception and measure of what drives us to do what we do. So when we perceive ignorance somewhere, we measure education. So what do we do? We go and build schools and bring in teachers. When we perceive a health problem, we go out and measure disease and illness and go out and build hospitals and bring in medical staff.

Then, of course, we have to go and train the teachers and the medical specialists who are going to be there, based on our skills and our knowledge, not necessarily what's needed there.

It seems that many of the major initiatives that are under way now—and we look at the priorities on environment, sustainable development or whatever—are really correcting problems of the past. This is a kind of bird feeder impact we've had on recipient nations.

[*Traduction*]

Je vous remercie de votre attention.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, Pamela Branch, de votre exposé.

Je passe maintenant à Jean Bourdeau du groupe d'experts-conseils Alexander.

M. Jean Bourdeau (associé principal, Alexander Consulting Group): Je vous remercie. Je suis très heureux d'être ici aujourd'hui et je vous remercie de m'accueillir.

Je m'appelle Jean Bourdeau et je suis associé principal chez Alexander and Alexander Benefit Services, qui fait partie du groupe d'experts-conseils Alexander. C'est en réalité à titre de citoyen intéressé que je suis ici. Je tiens tout simplement à faire ma part.

L'examen que vous entreprenez est de grande envergure et il porte sur des questions qui ne pourront être résolues qu'à très long terme. Je n'ai malheureusement pas l'habitude d'être un bien-pensant et il m'arrive parfois de susciter la controverse. Il faut bien que certains d'entre nous le fassent!

M. Flis (Parkdale—High Park): Bravo!

Une voix: En effet.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous ne tenez tout de même pas des propos diffamatoires?

M. Bourdeau: Non, jamais. Je suis très prudent à cet égard.

J'ai soumis un mémoire au Comité et les intéressés pourront certainement se le procurer auprès des recherchistes ou du greffier. Je l'ai intitulé: *«The Canadian Way: A Bird-Feeder Approach That May Benefit From a Speck-in-the-Eye Test»*.

Nos programmes d'aide à l'étranger me rendent très fier du Canada. Nous jouons bien notre rôle et nous y consacrons des ressources financières importantes. Cependant, deux aspects m'ont frappé lors des recherches que je faisais en vue de comparaître devant vous, ce qui explique d'ailleurs le titre de mon document.

Dans mes entretiens avec un grand nombre de personnes, deux aspects m'ont frappé en effet. Pour la plupart des groupes qui participent à l'aide à l'étranger, les solutions d'avenir consistent essentiellement à continuer dans la même voie, à savoir: fournir leurs compétences. On constate évidemment certaines exceptions. J'ai pu voir par exemple des efforts extrêmement prometteurs en micro-agriculture—une consultation locale intense auprès des bénéficiaires—mais, pour l'essentiel, une seule et même conclusion s'impose.

Deuxièmement, j'ai réfléchi sur nos perceptions et nos façons de mesurer les objectifs. Si nous constatons l'ignorance, nous proposons l'éducation. Plus concrètement, nous construisons des écoles et nous détachons des enseignants. Si nous constatons un problème de santé, notre diagnostic nous incite à faire construire des hôpitaux et à faire venir des médecins.

Puis, évidemment, nous formons des enseignants et des médecins locaux en fonction de nos compétences et de nos connaissances, qui ne sont pas nécessairement pertinentes par rapport aux besoins.

Il me semble que bon nombre des initiatives en cours—je pense aux grands dossier de l'environnement, à ceux du développement durable et ainsi de suite—visent en réalité les problèmes du passé. C'est notre politique de la mangeoire pour oiseaux qui a fini par avoir ses effets sur les pays bénéficiaires.

[*Text*]

As an example, when you provide assistance or aid in any country anywhere, you provide a source of money that attracts people to deal with an issue—if you're building schools or hospitals—whatever the issue.

I can recently recall hearing the Minister of Finance for Ghana explain that one of the priorities was higher education. He said that of course they now have universities. What they really needed was primary schools out in the rural districts. We've driven that.

Somewhere we concluded that people needed new industries, so we brought in new industries, and of course that required energy and that's generated pollution. Now they have to look for markets to find money to maintain the industries.

So in providing that kind of assistance, we are a bit like people who put out bird feeders. You put them out in the fall, the birds float around your bird feeder, and you have to keep it up all winter. If you stop feeding them in February they'll die because they can't migrate. If you do that for 20 or 30 years, you find that when the cold weather arrives, the birds that have been here for four or five generations now show up at the bird feeder. A good way to understand it is if you live in a place like Ottawa. We're farther north.

• 0925

If you do that for a number of years and then you change your priority and decide you're going south for the winter or moving to another neighbourhood or whatever, you now have birds—and I think of the ducks, for those of you who see them at the Rideau Street bridge. They are there every winter. They don't go any more. They've actually lost their survival skills. They don't even know how to migrate any more, because possibly ten generations have been there.

So what we've done in much of our aid—and I'm not criticizing Canada; every country does this—is to introduce elements in developing countries that have detracted seriously from the existing survival patterns of these countries, which they have developed over hundreds if not thousands of years. I think we've introduced change too fast. In very difficult living conditions, in marginally surviving areas, social evolution speed is much slower than we tend to look at it.

As a slight digression to try to focus this, I'd like to take you through what I call my city scenario. Major aid efforts started 40 or 50 years ago. I'm assuming that as this committee goes through the various presentations and policy considerations, it will look ahead 40 or 50 years, because what I'm going to suggest will require at least 20 or 30 years before there is a change. We can't stop now. We're feeding the birds. We're providing all this assistance and people depend on it, so you can't withdraw it. It takes a long time to be an ecological provider of assistance.

But 40 or 50 years ago all of these aid agencies, institutions, individuals, arrived in a city somewhere in a developing country. Aid money flowed. It stimulated the economy. It created jobs for people. When the donors arrive they need offices, they need

[*Translation*]

Par exemple, quand on accorde une forme d'aide quelconque à un pays, on débloque une certaine somme qui incite les gens à s'attaquer à un problème donné,—c'est-à-dire construire des écoles ou des hôpitaux.

Je me rappelle avoir entendu récemment le ministre des Finances du Ghana expliquer que l'éducation supérieure était prioritaire. Il a signalé que ce pays était évidemment doté d'universités à l'heure actuelle. Ce qu'il fallait pourtant, c'était des écoles primaires dans les régions rurales. Nous avons orienté le développement.

À un moment donné, nous avons conclu qu'il fallait de nouveaux secteurs industriels et nous avons agi en conséquence en les mettant sur pied, de sorte que les besoins énergétiques ont engendrés de la pollution. Aujourd'hui, il faut trouver des débouchés pour financer la production industrielle.

Ainsi, accorder une aide du genre, c'est un peu comme nourrir des oiseaux à la mangeoire. On sort la mangeoire à l'automne, les oiseaux se rassemblent autour, et il faut la remplir tout l'hiver. Si l'on cesse de les nourrir en février, ils meurent parce qu'ils ne peuvent pas migrer. Si on leur donne de la nourriture pendant 20 ou 30 ans, quand les grands froids arrivent, ce sont des oiseaux de la quatrième ou la cinquième génération qui viennent à la mangeoire. Dans une ville située plus au Nord, comme Ottawa, c'est assez facile à voir.

Si l'on agit ainsi pendant quelques années et qu'on décide un beau jour d'aller passer l'hiver dans le Sud ou de déménager, il y a des oiseaux... Prenez le cas des canards au pied du pont de la rue Rideau. Ils passent l'hiver ici. Ils ne partent plus. Ils ne sont plus capables de survivre d'eux-mêmes. Ils ne peuvent même plus migrer parce qu'ils sont la dixième génération à avoir hiverné ici.

Avec l'aide que nous pratiquons—et je ne critique pas le Canada, tous les pays en font autant—nous avons introduit dans les pays en développement des facteurs qui ont faussé le mode de survie, des habitudes élaborées sur des centaines, voire des milliers d'années. Le changement s'est fait trop vite. Quand les conditions de vie sont rudes et précaires, l'évolution sociale se fait beaucoup moins vite qu'on ne le croit.

Pour illustrer ce que je veux dire, je vais vous parler de ce que j'appelle mon scénario urbain. L'aide sur une grande échelle a commencé il y a quarante ou cinquante ans. J'imagine que les divers témoignages amèneront le Comité à faire de la prospective sur 40 ou 50 ans, parce que mes suggestions ne pourront faire sentir leurs effets avant une vingtaine ou une trentaine d'années. On ne peut pas arrêter maintenant. Nous donnons de la nourriture aux oiseaux. Nous donnons toute cette aide et les gens en dépendent—on ne peut pas la suspendre. Il faut du temps avant de se transformer en donateurs respectueux du milieu.

Il y a 40 ou 50 ans, ces organismes d'aide et ces travailleurs ont débarqué dans une ville et un pays en développement. L'argent a coulé à flot. L'économie a décollé, des emplois ont été créés. À leur arrivée sur place, les donateurs ont besoin de

[*Texte*]

warehouses, they need banking facilities because the money is coming in. Then they need housing for themselves and their dependants, they need servants to help them cook and maintain the properties, they need food, they need transportation, ships, docks. This is only because they're there. They haven't done anything yet, but because of their presence they bring all of this requirement for resources.

Then they want to improve their own living conditions and accommodate the type of development they want to bring in. So what do they do? They want better water supplies and sewer systems. They want sources of electricity, better roads, hospitals, schools, suppliers of all kinds. This creates jobs and attracts labour, usually from the rural areas in the countryside into the cities. Everyone benefits. This goes on for 30, 40, 50 years. Then the priorities change. People run out of money. We decide we will give less aid—everyone did—or move to another country or somewhere else. Now the jobs are gone and the people are still there.

Unfortunately, many of these people are second-and third-generation city dwellers. They've lost their contacts with their original family or their original clans or tribes, plus they no longer have the skills needed to survive in a marginal situation. They're urban dwellers.

What are we doing now? We're focusing on correcting these issues, the concept of sustainable development and human resources development, but it's going to take 40 or 50 years. Hopefully we can do it in 20. And it's how we view aid. I heard comments earlier and I think they're quite right. It's the view we have. We give aid to further Canadian political and economic or trade issues. We give them what we know they need. We should give them the help they ask for and want, not what we know they need.

As for my personal conclusions and last thoughts on this, because I want to keep within the eight-to ten-minute timeframe, I think the first is to bring Those people who will be actively involved in the local development to Canada to deal with the individuals who will be going out, so they can see how our pieces fit together and can pick and choose what they want. We should also prepare Canadians going there both socially and from a health and security concern. Right now we tend to select people to go and give aid who are used to adapting to other countries, so we've limited who we can access.

In terms of setting goals, I say set them realistically. Separate the short-term aid, whatever that may be, from the long-term future development—a very clear separation on this. Assist and encourage development, but don't go in and do it directly. If a country cannot build a railroad, how can you expect them to maintain it after you've built it? They don't have the skills to begin with.

• 0930

Governments should decide on who will receive aid. That's a political decision. But having done that, let CIDA or the other agencies deliver it without encumbrance, without having to worry as to who's going to get the business and what's going to happen.

[*Traduction*]

bureaux, d'entrepôts et de banques pour avoir accès aux services financiers. Il leur faut aussi des logements pour eux-mêmes et leurs familles, des domestiques pour la cuisine et l'entretien de la propriété, de la nourriture, des moyens de transport, des navires, des quais. Tout ça, uniquement parce qu'ils sont là. Ils n'ont encore rien fait, mais rien que leur présence crée tous ces besoins.

Ils veulent ensuite améliorer leurs propres conditions de vie et permettre le type de développement qu'ils souhaitent. Que veulent-ils? Un aqueduc et des égouts, l'électricité, des routes, des hôpitaux, des écoles et des fournitures de toute sorte. Cela crée des emplois et attire la main-d'oeuvre de la campagne, le plus souvent. Tout le monde en profite. Ça dure 30, 40 ou 50 ans. Puis les priorités changent. On arrive à court d'argent. Tous, on décide d'accorder moins d'aide ou on va dans un autre pays. Les emplois disparaissent, mais les gens restent.

Malheureusement, beaucoup d'entre eux sont des citadins de la deuxième ou de la troisième génération. Ils ont coupé les liens avec leurs familles, leurs clans ou leurs tribus ils ne savent plus survivre dans des conditions précaires. Ils sont devenus des citadins.

Que fait-on aujourd'hui? On essaie de corriger le problème grâce au développement durable et à la mise en valeur des ressources humaines, mais cela va prendre 40 ou 50 ans. Avec de la chance, 20 ans. C'est cela notre conception de l'aide. Je suis d'accord avec ce que j'ai entendu tout à l'heure. C'est ce que nous pensons. Nous donnons de l'aide pour favoriser les intérêts politiques, économiques et commerciaux du Canada. Nous donnons à ces pays ce dont ils ont besoin, d'après nous, mais il faudrait leur donner ce qu'ils nous demandent, parce que nous pensons être ce dont ils ont besoin.

Quant à ce que j'en pense, personnellement—et je veux m'en tenir aux huit ou dix minutes qui me sont accordées—, je pense qu'il faut d'abord faire venir au Canada ceux qui s'occuperont du développement sur le terrain pour informer ceux qui partiront afin qu'ils sachent comment les choses fonctionnent sur place et qu'ils puissent choisir ce qu'ils veulent. Il faudrait que les Canadiens qui partent reçoivent une préparation de type social, mais aussi sur les plans de la santé et de la sécurité. Aujourd'hui, nous choisissons pour apporter de l'aide des gens qui s'adaptent facilement à la situation à l'étranger, ce qui limite notre choix.

Pour ce qui est des objectifs à fixer, je vous recommande d'être réalistes. Établissez une distinction très nette entre l'aide à court terme, quelle que soit sa forme, et le développement à long terme. Favorisez le développement, mais n'allez pas vous en chargez directement. Si un pays est incapable de construire un chemin de fer, comment voulez-vous qu'il puisse en assurer l'entretien par la suite? Ils n'ont pas les compétences nécessaires.

Ce sont les gouvernements qui doivent décider de qui recevra l'aide. C'est une décision politique. Ensuite, si l'ACDI et les autres organismes apportaient l'aide, sans entrave et sans se soucier de l'identité de celui qui décrochera la marché, ni comment cela va se passer.

[*Text*]

To reorient CIDA—and it's been raised—

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You're going to have to wind up, please.

Mr. Bourdeau: To reorient CIDA and the NGOs is going to be a long task. My final thought on this is that perception is the only reality we have. To see the facts clearly, we have to remove our cultural filters and blinders. Otherwise we will always see the facts as we like to see them.

Thank you very much for listening. I think I made it in the eight minutes. Maybe not.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. I appreciate your cooperation.

I would like to turn to the final group, RES Policy Research Inc. There is Mr. Donohue and Mr. Callary. Who begins?

Mr. Steven Callary (Executive Vice–President, RES Policy Research Inc.): I'll begin. Mr. Donohue, unfortunately, has been delayed. But I have Mr. Gariépy with me. Mr. Gariépy is the chairman of our international advisory board. He's also spent 38 years in the Canadian Patent Office and retired recently as the Commissioner of Patents and Registrar of Trade Marks for Canada.

By way of introduction, we're a small Canadian information technology consulting firm. We have 50 employees here in Ottawa. We've been growing slowly but progressively over the last 15 years.

Four years ago we launched an international marketing drive in the pursuit of international business opportunities. Our major product was the design of technology plans for the modernization of the world's intellectual property offices. Our principal competitive advantage at the time—1991—was that our staff had just spent four years working in the Canadian Patent Office designing the Canadian automated patent system, now called Techsource.

We had benefited from a period of about four years and $6 million in expenditures as a kind of training program that had allowed us to study the automation plans of the U.S., German and Japanese patent offices. We had assisted in the preparation of a submission to the Treasury Board to justify a $75 million investment program by the Government of Canada in its patent office. We had become familiar therefore with the technologies of major software and computer hardware vendors that were needed in such a modernization program.

Above all, when we started this international drive we believe we understood the needs of our potential clients, the world's 200 or so intellectual offices. Canada's plan was in keeping with its relatively modest size and the volume of work in its patent office. The U.S. would adopt a 20–year plan, costing more than $1 billion. The European patent office would begin a $750 million investment program. The Japanese developed a paperless office concept and spent over $500 million. Canada's

[*Translation*]

Réorienter l'ACDI, il en a été question. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais devoir vous demander d'abréger.

M. Bourdeau: Réorienter l'ACDI et les ONG, cela va prendre du temps. La dernière chose que je dirai, c'est que la perception de la réalité est la seule réalité que nous connaissons. Pour voir les choses en face, il faut enlever ses oeillères et ses filtres culturels, sans quoi nous verrons toujours les choses comme nous voulons les voir.

Je vous remercie de m'avoir écoutée. Je pense avoir respecté les huit minutes, mais peut–être pas.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Je vous remercie de votre coopération.

Je vais maintenant passer au dernier groupe, RES Policy Research Inc., représenté par MM. Donohue et Callary. Qui va commencer?

M. Steven Callary (vice–président exécutif, RES Policy Research Inc.): Moi. Malheureusement, M. Donohue a été retardé. Par contre, je suis accompagné de M. Gariepy, qui est le président de notre Conseil consultatif sur les affaires internationales. Il a passé 38 ans au Bureau des brevets du Canada. Avant de prendre sa retraite, très récemment, il était commissaire des brevets et registraire des marques de commerce du Canada.

Sachez d'abord que nous sommes une petite entreprise canadienne d'experts–conseils spécialisés dans la technologie de l'information. Nous comptons 50 employés ici à Ottawa. Nous avons progressivement pris de l'expansion depuis une quinzaine d'années.

Il y a quatre ans, nous avons lancé une campagne de commercialisation internationale à la recherche de débouchés à l'étranger. Nous avons conçu les plans technologiques pour la modernisation des bureaux de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle. Le principal avantage que nous avions face à nos concurrents à l'époque, en 1991, c'est que nous avions passé quatre ans à concevoir le système automatisé de traitement des brevets du Canada appelé Techsource.

Nous avions bénéficié d'une sorte de programme de formation d'une durée de quatre ans, au coût de six millions de dollars, qui nous avait permis d'étudier les plans d'automatisation des bureaux des brevets des États–Unis, de l'Allemagne et du Japon. Nous avions collaboré à la préparation d'une présentation au Conseil du Trésor destinée à justifier un programme d'investissement de 75 millions de dollars, par le gouvernement du Canada, dans son bureau des brevets. Nous connaissions donc les technologies des principaux vendeurs de matériel et de logiciel nécessaires à un programme de modernisation comme celui–là.

Qui plus est, lorsque nous avons lancé notre campagne à l'étranger, nous avions la conviction de connaître les besoins de nos clients éventuels, les quelque 200 bureaux de la propriété intellectuelle qui existent dans le monde. Le plan du Canada était relativement modeste, conforme à sa taille et à sa charge de travail. Les États–Unis, quant à eux, ont adopté un plan échelonné sur 20 ans d'une valeur de plus d'un milliard de dollars. L'Office européen des brevets a lancé un programme

[*Texte*]

approach, while compatible with those of the big three, would cost less than one-tenth of theirs. At the moment it appears Canada's Techsource system will be the first one to become fully operational.

We believe many countries would be interested in learning from our experience and would be prepared to retain our services in the development of their own patent office modernization programs. After all, well managed intellectual property offices earn surpluses for their governments and in most countries revenues are earned from foreign patent holders. Therefore, the revenues are generated offshore. That includes Canada.

Our first effort in early 1991 was addressed to the Mexican patent office. Negotiations for the North American Free Trade Agreement had just begun and our discussions paralleled those of the negotiating committee. Finally, as the free trade agreement was ready to be initialled, the Mexican government indicated they would be prepared to begin working with us.

We have now presented Mexico with a five-year plan to develop a modern Mexican industrial property institute. We expect the new Mexican administration that will be elected shortly will request our services for the implementation of this plan.

• 0935

One of the side benefits of our work in Mexico was a recommendation by our Mexican client to his colleagues in Venezuela and Colombia, urging them also to retain our services for their own modernization programs. Mexico, Venezuela, and Colombia have been discussing an economic immigration agreement, the so-called Group of Three or G-3 treaty, which would feature harmonization of their intellectual property laws.

We finalized a modernization and automation plant for Venezuela, and we hope to present a similar plan to the new administration in Colombia in August. As Venezuela and Colombia and members of the Andean Group and its IP laws are already harmonized under the Cartagena agreement, Ecuador, Bolivia, and Peru have therefore expressed an interest in our services. We've also prepared proposals and have had numerous discussions with industrial property offices of Brazil and Argentina.

Our initial success in South America encouraged us to pursue business opportunities in Asia. Last year we signed a memorandum of understanding with the Chinese patent office. We are presently finalizing a business plan for a joint venture in China to establish a national patent information network. We have submitted proposals in Malaysia, Indonesia, Thailand, Taiwan, and Korea. Finally, last May we also signed a memorandum of understanding with the Russian patent office to prepare a modernization plan that will allow Rospatent, which is the name of their office, to function on the basis of international intellectual property legal standards.

[*Traduction*]

d'investissement de 750 millions de dollars. Les Japonais ont créé le concept du bureau sans papier au coût de 500 millions de dollars. La démarche du Canada, même si elle est compatible avec celle des trois grands, a coûté moins du dizième du prix de leurs projets respectifs. À l'heure actuelle, il semble que le système Techsource du Canada sera le premier à entrer en service.

Nous sommes convaincus qu'un grand nombre de pays souhaitent profiter de notre expérience et sont disposés à retenir nos services pour moderniser leurs propres bureaux des brevets. Après tout, les bureaux de la propriété intellectuelle bien gérés rapportent des recettes à leur gouvernement et, dans la plupart des pays, cet argent vient de détenteurs de brevets étrangers. C'est donc dire que ces recettes viennent d'autres pays. C'est le cas du Canada.

Notre premier effort, en 1991, a été dirigé sur le bureau des brevets du Mexique. Les négociations en vue de l'Accord de libre-échange nord-américain venaient de commencer et nos entretiens se déroulaient parallèlement à ceux du Comité de négociation. Finalement, lorsque l'accord de libre-échange a été sur le point d'être signé, le gouvernement du Mexique nous a fait savoir qu'il était prêt à collaborer avec nous.

Nous avons maintenant présenté au Mexique un plan de cinq ans destiné à créer un institut moderne de la propriété intellectuelle au Mexique. Nous nous attendons à ce que le nouveau gouvernement mexicain, qui sera élu prochainement, fasse appel à nos services pour mettre en oeuvre le plan.

Un des avantages du travail que nous avons fait au Mexique, c'est que notre client nous a recommandés à ses collègues du Venezuela et de la Colombie en vue d'organiser leurs propres services. Le Mexique, le Venezuela et la Colombie négocient un accord d'intégration économique, appelé le Traité du G-3, qui permettrait d'harmoniser leurs législations en matière propriété intellectuelle.

Nous avons réalisé un plan de modernisation et d'automatisation pour le Venezuela et nous espérons en faire autant pour la Colombie au mois d'août. Puisque l'harmonisation en matière de propriété intellectuelle existe déjà entre le Venezuela, la Colombie et les membres du groupe andin, en vertu de l'Accord de Carthagène, l'Équateur, la Bolivie et le Pérou ont déjà manifesté un intérêt pour nos services. Nous avons aussi préparé des propositions et tenu de nombreuses discussions avec les bureaux de la propriété intellectuelle du Brésil et de l'Argentine.

Le succès que nous avons remporté en Amérique du Sud nous a encouragés à rechercher des débouchés en Asie. L'année dernière, nous avons signé un protocole d'entente avec le Bureau des brevets de la Chine. Nous mettons actuellement, la dernière main à un plan d'entreprise en coparticipation en Chine, en vue de créer un réseau national d'information sur les brevets. Nous avons soumis des propositions à la Malaisie, à l'Indonésie, à la Thaïlande, à Taïwan et à la Corée. Enfin, en mai dernier, nous avons signé un protocole d'entente avec le Bureau russe des brevets afin de préparer un plan de modernisation qui permettra à Ross Patent—le nom du bureau—de s'aligner sur les normes juridiques internationales en matière de propriété intellectuelle.

[*Text*]

As a small Canadian firm we could not have achieved this breakthrough without financial contributions from CIDA's industrial cooperation program and from International Trade Canada's program for export market development. Programs are designed as forgivable loans based on substantial commitments to the export market by our firm. The Government of Canada has in effect co–invested with us in carrying out this effort. We've also benefited from the timely support of the Canadian Trade Commission located in our embassies abroad and from very knowledgeable advice from people in the departments here in Ottawa.

Selling Canadian professional services in other countries is not for the weak at heart. Even with all the support we've received, foreign governments naturally prefer hiring their own nationals for these mandates. International organizations, such as the World Intellectual Property Organization, see themselves as the principal source of expertise for these systems. Foreign computer hardware vendors often offer to supply these types of professional services so–called free of charge, as part of the sale of their equipment. Competing consulting firms from other countries often have the strong and compelling support of their governments behind them.

There are, however, significant future benefits for Canada in aggressively positioning its firms and its technology in this area. The global market over the next five years for intellectual property office modernization projects has been estimated as being in excess of $2 billion. Without a firm such as ours establishing a beachhead in these markets, these opportunities will be lost to Canadian industry.

Canada supports a liberal, rules–based international trading system, in which the respect of intellectual property rights plays an important role. Trade and investment flows are influenced by strong, effective national protection of patents, trademarks, and copyright. The GATT includes a large section entitled "The Trade–Related aspects of Intellectual Property Rights", the TRIPs section of the treaty.

The new World Trade Organization will be charged with monitoring compliance with the treaty's IP obligations. It is in Canada's interest to assist countries in developing efficient administration and enforcement of intellectual property laws.

The Canadian private sector can be an important contributor to this work; however, we cannot succeed without a deliberate, well–planned, and coordinated foreign policy that buttresses and defends our efforts. We'd like to see a strong commitment in the foreign policy review to continue to meaningful initiatives already under way in this area by the Department of Foreign Affairs, CIDA, International Trade Canada, EDC, CCC, and Industry Canada, the department responsible for the patent office. We would like to see increased budgets for programs such as PEMD and the industrial cooperation program, if small specialized firms such as our's are to succeed internationally.

[*Translation*]

Une petite entreprise canadienne comme la nôtre n'aurait pu remporter ces succès sans la contribution financière du Programme de coopération industrielle de l'ACDI, ni du Programme de développement des marchés d'exportation du ministère canadien du Commerce extérieur. Ces programmes offrent des prêts–subventions basés sur les engagements considérables faits par notre entreprise en faveur des marchés étrangers. Le gouvernement du Canada a pour ainsi dire investi avec nous dans la réalisation de ces efforts. Nous avons aussi bénéficié de l'appui opportun des Centres du commerce canadien logés dans nos ambassades à l'étranger ainsi que des conseils précieux des fonctionnaires des divers ministères ici à Ottawa.

Il faut avoir du courage pour chercher à vendre des services professionnels canadiens à l'étranger. Même avec l'aide que nous avons reçue, les gouvernements étrangers préfèrent naturellement retenir les services de leurs ressortissants. Les organisations internationales, comme l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle estime être la principale source d'expertise dans le domaine. Les vendeurs de matériel informatique offrent souvent, sans frais disent–ils, ces services professionnels lorsqu'ils vendent leur matériel. Les entreprises de consultation rivales des autres pays bénéficient souvent de l'aide vigoureuse de leur propre pays.

Néanmoins, il est très avantageux pour l'avenir du Canada d'aider nos entreprises à se ménager un créneau dans ce domaine. On estime que les projets de modernisation des bureaux de la propriété intellectuelle se chiffreront, dans les cinq prochaines années, à plus de 2 milliards de dollars à l'échelle mondiale. Si une entreprise comme la nôtre n'arrive pas à jeter une tête de pont, c'est toute l'industrie canadienne qui se verra couper de ces débouchés.

Le Canada est en faveur d'un régime international de type libéral, mais fondé sur des règles et respectueux de la propriété intellectuelle. Les échanges commerciaux et de capitaux sont influencés par la protection vigoureuse et efficace que chaque pays accorde aux brevets, aux marques de commerce et aux droits d'auteur. D'ailleurs, le GATT comporte tout un chapitre sur l'aspect des droits de propriété intellectuelle touchant au commerce.

La nouvelle Organisation mondiale du commerce aura pour tâche de surveiller le respect des obligations du traité en matière de propriété intellectuelle. Il est dans l'intérêt du Canada d'aider les pays à appliquer de façon efficace les lois en matière de propriété intellectuelle.

Le secteur privé canadien peut jouer un rôle important dans ce domaine. Toutefois, il nous est impossible de réussir si nous ne pouvons pas compter sur une politique étrangère bien conçue, bien coordonnée et destinée à soutenir nos efforts. Nous voudrions que la nouvelle politique étrangère continue de soutenir l'effort important déjà consenti dans ce domaine par le ministère des Affaires étrangères, l'ACDI, Commerce extérieur Canada, la SEE, les CCC et Industrie Canada, qui est le ministère responsable du Bureau des brevets. Nous voudrions que l'on augmente le budget de programmes comme le PDME et le Programme de coopération industrielle, pour veiller à ce que des firmes spécialisées comme la nôtre puissent avoir du succès à l'étranger.

[*Texte*]

We urge the special joint committee to recommend that the Canadian special administrative and operating agencies, such as the Canadian Intellectual Property Office, be given a specific mandate to assist the Canadian private sector in its efforts to market software products, computer systems, professional services, and training courses internationally. In fact, taking into consideration the government's conflict of interest guidelines, all government agencies that have activities in the international field should be mandated to make available their expertise in helping Canadian companies pursue expansion of their activities to countries where Canadian technology could be exported.

[*Traduction*]

Nous prions instamment le Comité mixte spécial de recommander que les organismes administratifs spéciaux comme le Bureau canadien de la propriété intellectuelle se voient confier la tâche d'aider le secteur privé canadien dans ses efforts de commercialisation de logiciels, de matériel, de services professionnels et de cours de formation à l'étranger. De fait, compte tenu des directives du gouvernement sur les conflits d'intérêts, tous les organismes gouvernementaux qui exercent des activités dans le domaine international devraient être tenus de mettre leurs compétences à la disposition des entreprises canadiennes désireuses d'étendre leurs activités dans des pays où la technologie canadienne pourrait être exportée.

• 0940

We also believe significant opportunities exist for technology transfers, intellectual property licensing, joint ventures and strategic alliances, if Canada can take a leadership role in establishing global information dissemination systems for patent technologies.

Nous croyons également qu'il existe des débouchés importants pour les transferts de technologie, les licences de propriété intellectuelle, les coentreprises et les alliances stratégiques, si le Canada peut devenir un chef de file de l'établissement de systèmes de diffusion de l'information à l'échelle mondiale pour les technologies relatives aux brevets.

We're happy to answer any questions on this or any other issue that might be raised by the members of the committee. Thank you for your attention.

Nous serions heureux de répondre aux questions dans ce domaine, ou dans d'autres, que pourraient nous poser les membres du Comité. Merci de votre attention.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Mr. Callary, and I thank each of you for the presentations.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Callary, et merci à chacun de vous pour vos exposés.

We have about 15 minutes. Mr. Flis would like to begin.

Il nous reste environ 15 minutes. M. Flis voudrait commencer.

Mr. Flis: In our hearings thus far we heard from many NGO groups that we should not tie our development aid to what's in it for us. This morning we heard a direct opposite presentation, that we should be looking at aid in the light of what's in it for us. Mr. Body, would you say we shouldn't be too concerned about providing aid to the poorest of the poor, as we've been hearing from many NGOs?

M. Flis: Dans nos audiences, jusqu'ici, de nombreuses ONG nous ont déclaré que nous ne devrions pas lier notre aide au développement aux avantages que nous pouvons en tirer. Ce matin, nous avons entendu exactement le contraire, soit qu'il faudrait considérer l'aide en fonction de ce qu'elle peut nous rapporter. M. Body, diriez–vous que nous ne devrions pas trop nous inquiéter de fournir de l'aide aux plus démunis, après tout ce que nous ont raconté de nombreuses ONG?

To Pamela Branch and any others who wish to answer, I would like some shedding of light on the process of CIDA through consultants to the grass–roots recipient. I am getting concerned that we have generated so many consultant groups and companies in Canada. Is this money that could have gone to the poorest of the poor, to the grass roots, instead of going to consulting firms? Maybe you could shed a bit of light on the tax dollar that comes from the tax pocket, through CIDA, through you to the ultimate recipient, the poorest of the poor.

À Pamela Branch et à tous les autres qui veulent répondre, j'aimerais que vous éclairiez ma lanterne sur le processus à l'ACDI, par l'entremise des experts–conseils jusqu'aux bénéficiaires à la base. Je crains que nous n'ayons contribué à la multiplication des groupes et des cabinets d'experts–conseils au Canada. Cet argent aurait–il pu aller aux plus démunis, à la base, au lieu des cabinets d'experts–conseils? Vous pourriez peut–être nous renseigner sur les deniers publics qui viennent des goussets des contribuables, par l'entremise de l'ACDI, et par votre entremise, jusqu'aux bénéficiaires ultimes, les plus démunis de la terre.

Mr. Body: I would like to defer to my vice–president to answer your question.

M. Body: J'aimerais demander à mon vice–président de répondre à votre question.

Ms M. Gurdjian (Vice–President, T.E. Body & Associates): With respect to the poorest of the poor, I think we have addressed that when one of the criteria for giving development assistance would be for humanitarian aid. That in a way would address the poorest of the poor, although only in very specific situations. You define your parameters within a response to an emergency whereby you would give relief, and the recipients or target groups would by definition also include the poorest of the poor.

Mme M. Gurdjian (vice–présidente, T.E. Body & Associates): En ce qui concerne les plus démunis, nous avons indiqué, je crois, que l'un des critères de l'octroi de l'aide au développement serait l'aide humanitaire. En un sens, cela permettrait d'aider les plus démunis, encore que seulement dans des situations très particulières. On définit les paramètres d'une réaction à une situation d'urgence par laquelle on consent une aide, et, par définition, les bénéficiaires ou les groupes cibles comprendraient également les plus démunis.

[*Text*]

I think what you have here is a question of philosophy. What is development assistance supposed to be? Is it supposed to be helping the poorest of the poor? Is it supposed to build something sustainable that will be there for the test of time? Is it also supposed to bring something back to Canada? I am not sure you can reconcile the different philosophies. The poorest of the poor may or may not be sustainable. Probably nothing will come back to the Canadian economy, maybe less than you would have with trade links or aid trade, if you want.

It's a question of perception. I believe that during times of economic restraints, when you ask Canadians at home about fiscal prudence and fiscal restraint it may look—I don't want to use the word irresponsible—but it may not look right if you then export the poorest of the poor philosophy. I am saying there is room for it; I just think there is less room under current economic situations.

There will be support for development assistance with Canadians. Canadians are willing to give. But I think it would be a lot more respected and maybe more welcome if something flowed back. I am not sure this can be done with the poorest of the poor.

Mr. Flis: Can it be done without consultants? We turn to Pamela Branch.

Ms Branch: I'd like to add to what Monica said, that I don't think it's mutually exclusive. In the case Tom was speaking of where you have investments, or they are speaking of, where we're taking Canadian technologies, we're often setting up joint ventures under CIDA Inc. This creates sustainable jobs in the country for poor people, and that's a viable thing to do. That's much more viable than just continuing, as our friend here says, to feed them from the bird feeder. Creating sustainable jobs that last in that country is a better model, I think, than to continue giving hand–outs. So I don't see it as mutually exclusive to have a bit more emphasis on private sector involvement on doing things that benefit both the developing country and Canada.

• 0945

As for consultants, I don't think you can disperse aid, unless you want to load it into a plane and dump it out of the window, without having consulting services. We're involved in doing project design, feasibility studies, project management, evaluations and all of those services. We compete for those jobs internationally. We're not the only country in the world with a large consulting pool. We also provide services to the World Bank and the Asian Development Bank. We provide services to private sector firms that want to go into developing countries. Our firm also provides a lot of services to the NGOs. We help them design their programs, because they don't have the expertise.

Mr. Flis: Mr. Chairman, I'm still not clear on the process. How do you get the contract? Do you wine and dine CIDA officials? You're all competing for the same buck.

[*Translation*]

Je crois qu'il s'agit ici d'une question de philosophie. À quoi est censée servir l'aide au développement? À aider les plus démunis? À bâtir quelque chose de durable qui résistera à l'usure du temps? À rapporter aussi quelque chose au Canada? Je ne suis pas certaine que nous puissions concilier les différentes philosophies en la matière. Soutenir de façon durable les plus démunis n'est peut–être pas possible. L'aide ne rapportera probablement rien à l'économie canadienne, peut–être moins que ce que rapporteraient des liens commerciaux ou de l'aide commerciale, si vous voulez.

C'est une question de perception. Je crois qu'en période d'austérité économique, quand on demande aux Canadiens de se montrer prudents sur le plan budgétaire et de se serrer la ceinture, il peut sembler—je ne veux pas employer le terme «irresponsable»—, mais il ne semble peut–être pas correct d'exporter la philosophie du plus démuni. Je dis qu'elle a sa place, mais qu'elle en a moins dans la conjoncture économique actuelle.

L'aide au développement auquel participeront les Canadiens fera l'objet d'un soutien. Les Canadiens sont prêts à donner. Mais je pense que l'aide serait beaucoup plus respectée et peut–être mieux vue si on recevait quelque chose en contrepartie. Je ne suis pas certaine que ce soit possible avec les plus démunis.

M. Flis: Peut–on se passer des experts–conseils? Je pose la question à Pamela Branch.

Mme Branch: J'aimerais ajouter aux propos de Monica que je ne crois pas que l'un exclue l'autre. Dans l'exemple donné par Tom, où il y a des investissements, ou dans leur exemple, où il s'agit de technologies canadiennes, nous formons souvent des coentreprises avec ACDI Inc. Dans les pays bénéficiaires, cela crée des emplois durables pour les pauvres, et c'est une solution viable. C'est beaucoup plus viable que de se contenter, comme l'a déclaré notre ami ici, d'approvisionner leur mangeoire. Créer des emplois durables dans un pays est une meilleure solution, je pense, que donner de l'aide gratuite. Je ne crois donc pas que mettre un peu plus l'accent sur la participation du secteur privé à des activités qui profitent au pays en développement et au Canada exclue le reste.

En ce qui concerne les experts–conseils, je ne crois pas qu'on puisse offrir l'aide, à moins de vouloir la charger dans un avion et la jeter par–dessus bord, sans l'assortir des services d'experts–conseils. Nous participons à la conception de projets, aux études de faisabilité, à la gestion des projets, aux évaluations et à tous les services de ce genre. Nous luttons contre des concurrents pour obtenir ce travail à l'échelle internationale. Nous ne sommes pas le seul pays au monde à posséder un vaste bassin d'experts–conseils. Nous fournissons aussi des services à des entreprises du secteur privé qui veulent faire affaire avec les pays en développement. Notre cabinet offre aussi de nombreux services aux ONG. Nous les aidons à concevoir leurs programmes, parce qu'elles n'ont pas les compétences pour le faire.

M. Flis: Monsieur le président, je ne comprends toujours pas bien le processus. Comment obtenez–vous les marchés? Offrez–vous de bons repas aux fonctionnaires de l'ACDI? Vous vous faites tous concurrence pour les mêmes deniers publics.

[*Texte*]

Ms Branch: I have never personally wined and dined any CIDA officials. We compete for them. The contracts are like any other contracts—they're competed for. So for any large contract, you would have a request for a proposal. There are about 1,500 people who work full-time in this field in Canada, and not just for CIDA but for External Affairs, Industry, Science and Technology, the provincial ministries, NGOs, private sector firms and the international financial institutions. Any number of those people could be in on a request for proposals from CIDA or from any of those clients. We would then present a proposal and the best proposal would be selected.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): Mr. Callary, when you were going down the list of mostly Canadian agencies and organizations that have either supported you or are key to your success—I didn't write them all down but there's a long list. CIDA Inc., CEC, SIS—I don't know how many there are. Your story sounds like a Canadian success story, a strategy for Canadian development, a successful Canadian business that happens to be providing international services.

Is there value in separating the two, in letting CIDA do the humanitarian development assistance thing and letting a different group be the industrial strategists to improve Canadian industry? When Canadians hear what they think is assistance going to your firm, they want to know what's going on, because they thought our money was going to help people who didn't have an education or were improperly fed or whatever. They're happy to see you successful, but isn't there value in getting all of those strategies together on an industrial strategy basis and then letting the assistance thing go on another tangent? Personally, I think that's part of CIDA's problem.

Mr. Callary: This debate has been going on for the last 20 years—should the industrial cooperation program be part of External Affairs, or should it be part of International Trade? There have been umpteen reviews of this, and in my mind it's the program that counts, not where it's housed. There is a need for the smaller firms to have this kind of support in view of the kind of marketplaces they're trying to tackle, and in view of the competition they meet and other factors in establishing themselves overseas. Other countries provide their firms with this kind of assistance in different ways and means and through different mechanisms.

• 0950

I think the industrial cooperation program has always been one involving the small player within the CIDA budget. Its budget is $70 million or $80 million now, I think, whereas the multilateral branch has a couple of hundred million and the bilateral branch has another couple of hundred million dollars. So the program is the smaller operation within the CIDA package. Whether that's its proper home or not is something you might want to look at.

Senator Andreychuk (Regina): Following up on what Mr. Bourdeau has said about getting away from the feeder principle, Ms Branch, do you not believe there is too much tailoring of expectations of Canadians to certain specifications and other

[*Traduction*]

Mme Branch: Je n'ai personnellement jamais offert de bons repas aux fonctionnaires de l'ACDI. Le processus est concurrentiel. Les marchés sont comme tous les autres—il faut se battre pour les obtenir. Par conséquent, pour les grands marchés, il faut une demande de propositions. Environ 1 500 personnes travaillent à plein temps dans ce domaine au Canada, et pas seulement pour l'ACDI, mais aussi pour les Affaires étrangères, Industrie, Sciences et Technologie, les ministères provinciaux, les ONG, les entreprises du secteur privé et les institutions financières internationales. N'importe qui pourrait répondre à une demande de propositions de l'ACDI ou des autres clients. Nous présenterions une proposition et la meilleure serait retenue.

M. Strahl (Fraser Valley-Est): Monsieur Callary, quand je regarde la liste des organismes et des organisations, surtout canadiens, qui vous ont appuyé ou qui sont la clé de votre succès—je ne les ai pas tous notés, mais je sais que la liste est longue, ACDI Inc., CEC, SIS—je ne sais pas combien il y en a. Votre histoire ressemble à un conte de fée, une stratégie de développement international, une entreprise canadienne prospère qui, par hasard, fournit des services internationaux.

Serait-il utile de séparer les deux, de laisser l'ACDI s'occuper de l'aide au développement humanitaire et de confier à un autre groupe les stratégies industrielles afin d'améliorer l'économie canadienne? Quand les Canadiens entendent que, ce qu'ils croient être de l'aide aboutit dans votre entreprise, ils veulent savoir ce qui se passe, parce qu'ils croyaient que cet argent était destiné à aider des gens sans instruction, mal nourris, etc. Ils sont heureux de voir que vous réussissez en affaire, mais serait-il utile de ressembler toutes ces stratégies sur une base de stratégie industrielle et de laisser l'aide aller dans une autre direction? Personnellement, je pense qu'une partie du problème de l'ACDI se situe à ce niveau là.

M. Callary: Ce débat se poursuit depuis 20 ans—le programme de coopération industrielle devrait-il relever des Affaires extérieures ou du Commerce international? Il y a eu une foule d'études sur la question et, selon moi, c'est le programme qui compte, pas de qui il relève. Les petites entreprises ont besoin de ce genre de soutien, compte tenu des marchés auxquels elles veulent s'attaquer, de la concurrence à laquelle elles font face et d'autres facteurs qui entrent en jeu lorsqu'elles veulent prendre pied à l'étranger. D'autres pays fournissent à leurs entreprises ce genre d'aide, par divers moyens et mécanismes.

Je pense que le programme de coopération industrielle a toujours accordé une place à la petite entreprise dans le budget de l'ACDI. Le budget est de 70 ou 80 millions de dollars actuellement, je crois, alors que le programme multilatéral et le programme bilatéral disposent chacun de quelques centaines de millions de dollars. Ce programme est donc le plus petit de l'ACDI. Qu'il se trouve au bon endroit ou non est quelque chose que vous voudrez peut-être examiner.

La sénatrice Andreychuk (Regina): Pour poursuivre dans la veine de l'intervention de M. Bourdeau sujet de l'abandon du principe de la mangeoire, madame Branch, ne pensez-vous pas qu'on cherche trop à adapter les attentes des Canadiens à

[*Text*]

agendas when we go for aid? In other words, do NGOs often have to say they want to help, but in order to get CIDA assistance they have to tailor their projects to all the expectations of a bureaucracy, an organization, or a government, and consequently by the time you translate it three times through consultants the assistance isn't what they intended, nor is it what the receiver intended?

Having been involved in projects that are people to people, where you're in the Third World and they say what they want. . . An NGO, say, wants help, but by the time they jump through all the consultative hoops neither one can recognize the project. How do we break that cycle?

Ms Branch: One of the ways CIDA gets around that problem is with the country focus mechanism. That mechanism means that in short, the NGO prepares their own project proposal, often with the help of a consultant. But the consultant would be working with the NGO, usually in the field. I spent six weeks in Pakistan this past January and February working with a local NGO to develop a program they were happy with, then we brought that proposal back to CIDA.

You do have to do a certain amount of fitting the project into CIDA parameters; that's not for me to address. The politicians tell CIDA what to do; I assume they're answerable to the Government of Canada. But they have procedures and systems that they set up.

The changes to a well–developed proposal aren't dramatic, I think. But sometimes you get proposals that are very vague and CIDA does have a set of criteria to try to get the best development value for the money because that is their mandate. Sometimes if a proposal isn't well–developed it's hard to establish that it's what's going to happen.

Mr. Bourdeau: What is even more insidious, though, I think, is that people who are in recipient countries spend a lot of time and effort through spokesmen, their embassies, or their mission to try to find out what CIDA, Canada, or any other country will have money to support and what will be the priority. Then having identified that, they must go back and restructure a program just to get the funds for the program, whether it meets their requirement or not, only because this is the pattern we've developed over 20, 30, or 40 years.

In the presentation and the documents I've submitted to the committee my concern is that even officials in recipient countries, who have now spent one or two generations in this kind of environment, have lost the sense of trying to determine what their own country's priorities are. They only worry about who is going to fund what kind of project, whether they should proceed with an initiative, and whether there is somebody who will fund it. If so, they'll then put it forward, convince the NGOs, convince our Canadian representatives who are there, and have their embassy lobby members of Parliament and anyone else they can in order to make this valuable. Not that what they're doing is incorrect, it is just that this is now the pattern.

[*Translation*]

certaines exigences et à d'autres objectifs, lorsqu'il est question d'aide internationale? Autrement dit, les ONG doivent–elles dire souvent qu'elles veulent aider, mais que pour obtenir le soutien de l'ACDI, elles doivent adapter leurs projets à toutes les attentes d'une bureaucratie, d'une organisation ou d'un gouvernement et que, par conséquent, lorsque l'aide est passée trois fois dans la moulinette des experts–conseils, elle ne correspond plus à l'objectif du départ et ne s'adresse plus au bénéficiaire visé au départ?

Ayant participé à des projets qui relient directement les gens, où vous êtes dans le Tiers monde et découvrez ce que les gens veulent. . . Une ONG veut de l'aide, mais après avoir franchi toutes les étapes de la consultation, plus personne ne reconnaît le projet. Comment briser ce cycle?

Mme Branch: L'un des moyens qu'emploie l'ACDI pour contourner cette difficulté est le mécanisme de l'aide bilatérale. Cela veut dire, en gros, que l'ONG prépare sa proposition de projet, souvent avec l'aide d'un expert–conseil. Mais l'expert–conseil travaille avec l'ONG, habituellement sur place. J'ai passé six semaines au Pakistan en janvier et février derniers pour travailler avec une ONG à l'élaboration d'un programme qui lui a plu. Nous avons ensuite présenté cette proposition à l'ACDI.

Il faut adapter jusqu'à un certain point le projet aux exigences de l'ACDI. Ce n'est pas à moi de remettre en cause cette façon de procéder. Les politiciens disent à l'ACDI ce qu'elle doit faire; je suppose qu'ils doivent rendre des comptes aux Canadiens. Mais des procédures et des systèmes ont été mis sur pied.

Les changements qui mènent à une proposition bien conçue ne sont pas spectaculaires, je crois. Mais il arrive parfois que les propositions soient très vagues et l'ACDI applique une série de critères pour essayer de parvenir au meilleur résultat possible en fonction de son investissement, parce que tel est son mandat. Parfois, lorsqu'une proposition n'est pas bien conçue, il est difficile de prévoir ce qui va arriver.

M. Bourdeau: Ce qui est encore plus traître, cependant, c'est que les gens qui se trouvent dans le pays bénéficiaire passent beaucoup de temps à discuter avec des porte–parole, leur ambassade ou leur mission pour essayer de trouver ce que l'ACDI au Canada ou tout autre pays sera prêt à appuyer et quelles seront les priorités. Ensuite, ils doivent restructurer leur programme, simplement pour obtenir le financement, que cela réponde à leurs besoins ou pas, parce que c'est ainsi que les choses se font depuis 20, 30 ou 40 ans.

Dans le mémoire et les documents que j'ai présentés au Comité, je signale ma crainte que, même les responsables des pays bénéficiaires, qui vivent désormais depuis une ou deux générations dans ce genre de contexte, aient perdu l'envie d'essayer de déterminer les priorités de leur pays. Ils ne se soucient que de savoir qui financera quel type de projet, s'ils doivent aller de l'avant avec un projet et s'il y aura quelqu'un pour le financer. S'ils trouvent quelqu'un, ils présenteront le projet, convaincront nos représentants canadiens qui sont sur place et demanderont à leur ambassade d'exercer des pressions sur les députés ou sur n'importe qui d'autre pour justifier leur projet. Je ne dis pas que ce n'est pas bien, seulement que c'est la réalité.

[*Texte*]

I maintain in the presentation, I think, that we should only support assistance and development where a country would proceed on that project without our assistance, in which case we know it's good.

If we can completely divorce the trade and political considerations from the actual delivery of aid, having agreed that somebody on the political side will say that we will give aid to one country or will not give aid to another country, which is a political issue, the aid will be delivered in terms of the needs of the country.

The IDRC—International Development Research Centre—issued a report recently in which it was mentioned that in trying to provide additional health facilities, when it was finally able to get a local consultative group of the people in the village, the group said that what they really wanted was a road to get to the hospital. They said don't build us another hospital; there's one 30 miles away. But we have no road to get there. The road is so bad we can't use ambulances.

• 0955

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Bourdeau. Just one more comment and I have to adjourn this portion.

Mr. Henry Hunse (Associate, Project Services International, Inc.): We should let NGOs be NGOs. I find it ironic that non–government organizations depend on government for their own survival. Let private sector be private sector. If they have a good idea they can find the venture capital to get it in place. For me that's the bottom line.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You've put a lot of impact, as it were, in a sentence. It could keep us here for quite awhile, but we have to move on.

I want to thank the four presenters for their contribution to our consideration. A number of you have submitted briefs and read briefs, which will be available to the members of the committee. All of them will be analysed and studied. So I think you for your contribution again.

I am not inhospitable, but I would like you to retire from the table so we can invite representatives of the Canadian Institute of International Affairs to make their presentation and take on the next part of our work. Thank you very much.

Mr. Bourdeau: Thank you very much for taking the time to listen to us.

• 0957

[*Traduction*]

Je soutiens dans le mémoire que nous ne devrions appuyer l'aide et le développement lorsque le pays serait disposé à réaliser le projet sans aide. Nous savons alors que le projet est bon.

Si nous pouvons séparer complètement les considérations commerciales et politiques de l'aide proprement dite, ayant accepté que quelqu'un, sur la scène politique, aura déclaré que nous donnerons de l'aide à un pays ou ne le ferons pas, ce qui est une question politique, l'aide sera fournie en fonction des besoins du pays.

Le CRDI—Centre de recherches pour le développement international—a publié récemment un rapport dans lequel il déclare avoir essayé de fournir des installations de santé supplémentaires et appris, lorsqu'il a fini par trouver un groupe consultatif local représentant les gens du village, que le village voulait plutôt une route pour se rendre à l'hôpital. Le groupe a demandé à ne pas construire d'hôpital, puisqu'il y en avait un à 30 milles de là. Mais il n'y avait pas de route pour s'y rendre. La route était si mauvaise que les ambulances ne pouvaient y circuler.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Bourdeau. Une dernière remarque avant de mettre fin à cette partie.

M. Henry Hunse (associé, Project Services International, Inc.): Nous laisserions les ONG être des ONG. Je trouve bizarre que la survie des organisations non gouvernementales dépende du gouvernement. Laissons le secteur privé être le secteur privé. Si elles ont une bonne idée, elles pourront trouver les fonds pour la réaliser. Pour moi, c'est l'essentiel.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous donnez beaucoup de matière à réflexion en une seule phrase. Nous pourrions en discuter longuement, mais nous devons passer aux témoins suivants.

Je veux remercier les autres témoins de leur contribution. Certains d'entre vous ont présenté et lu des mémoires, qui seront remis aux membres du Comité. Tous seront analysés et étudiés. Encore une fois, merci de votre contribution.

Je ne veux pas vous chasser, mais je vous demanderais de libérer la table pour que nous puissions inviter les représentants de l'Institut canadien des affaires internationales à présenter leur exposé, comme prochaine étape de nos travaux. Merci beaucoup.

M. Bourdeau: Merci beaucoup d'avoir pris le temps de nous écouter.

• 1002

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We can begin our work with the presentation of the Canadian Institute of International Affairs for the National Capital Region.

The presenters will be Mr. John Harrington and Mr. James Hyndman, supported by a strong cast of other potential participants. The group not only represents the Ottawa branch of the Canadian Institute but also brings to the table vast experience in the field of foreign policy.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous pouvons poursuivre nos travaux pas la présentation de l'Institut canadien des affaires internationales, section de la Capitale nationale.

Les témoins seront M. John Harrington et M. James Hyndman, appuyés par une forte équipe de participants éventuels. Le groupe représente non seulement la section d'Ottawa de l'Institut mais apporte aussi à la table une vaste expérience de la politique étrangère.

[*Text*]

Mr. Harrington, please.

Mr. John Harrington (Canadian Institute of International Affairs, National Capital Region): Thank you, Mr. Chairman, honourable senators and honourable members.

I should explain that although we are members of the National Capital branch of the CIIA we cannot officially speak for the institute, which is precluded by its charter from expressing views on political or related questions on behalf of its membership.

I should begin by explaining where we come from. We're rather late arrivals on the scene, but as interested citizens we read the report *Canada 21*, prepared by the Canada 21 Council, which we regard as very professional. It's the work of a group of very distinguished Canadians, including some friends and former colleagues of ours. We found we agreed with about 80% of this interesting report, but we have trouble with parts. We question some of the assumptions and are concerned over some of the omissions.

We very much appreciate the opportunity to appear before you. You probably received the summary of our paper in two official languages, but the final text was only completed last week and unfortunately at this time is only available in English. I apologize for this and crave the indulgence of the committee.

I would like to begin by saying a few words about the changed international environment, what Canada's interests are and the opportunities and constraints under which Canadian foreign policy operates now and for the foreseeable future. More than ever before, we are part of a complex, interactive world that makes issues of foreign policy of direct relevance to virtually all Canadians. Because of this interdependence, we believe that the task of strengthening the cooperative international machinery of world government is an essential part of Canada's national interest.

[*Translation*]

Monsieur Harrington, je vous en prie.

M. John Harrington (Institut canadien des affaires internationales, Région de la Capitale nationale): Merci monsieur le président, honorables sénateurs et honorables députés.

Je devrais expliquer que, même si nous sommes membres de la section de la Capitale nationale de l'ICAI, nous ne pouvons pas parler officiellement au nom de l'Institut, parce que notre Charte nous interdit d'exprimer des points de vue sur des questions politiques ou connexes au nom des membres.

Je vous expliquerai d'abord qui nous sommes. Nous arrivons un peu tard sur la scène, mais à titre de citoyens intéressés, nous avons lu le rapport *Canada 21*, rédigé par le Conseil Canada 21, et le trouvons très professionnel. Il est le fruit du travail d'un groupe de sommités canadiennes, dont certains amis et anciens collègues. Nous sommes d'accord avec environ 80 p. 100 de ce rapport, mais certaines parties nous embêtent. Nous contestons certaines hypothèses et nous inquiétons de quelques omissions.

Nous sommes très heureux de pouvoir comparaître devant vous. Vous avez probablement reçu le résumé de notre mémoire dans les deux langues officielles, mais le texte final n'a été terminé que la semaine dernière et, malheureusement, il n'existe qu'en anglais pour le moment. J'en suis désolé et je prie le Comité d'être indulgent.

J'aimerais d'abord dire quelques mots sur l'évolution de la conjoncture internationale, sur les intérêts du Canada et sur les possibilités et les contraintes dont doit tenir compte la politique étrangère, actuellement et dans un avenir prévisible. Plus que jamais, nous faisons partie d'un monde complexe, interdépendant, qui rend la politique étrangère directement pertinente pour presque tous les Canadiens. À cause de cette interdépendance, nous estimons que le renforcement des mécanismes de coopération internationale sur la scène mondiale fait partie intégrante des intérêts nationaux du Canada.

• 1005

The international environment is dramatically different from what it was during the Cold War, but we feel it's still extremely dangerous. There are smaller wars taking place within and between states, the massacre of civilians, the flight of refugees, famine and disease.

The influence of the media is a new element in foreign policy. One has only to look at the effect of the television pictures of dead U.S. marines in Mogadishu and the result in the withdrawal of U.S. peacekeeping forces from Somalia, and contrast that with the slaughter of civilians in East Timor, which was a non-event because it was not covered by the media.

We have a thoroughly changed economic environment: the fall in demand for Canada's traditional commodity exports, the loss of part of our industrial base to some newly industrialized countries, exchange instability, and deficits and indebtedness, which mean reduced freedom of action to governments. I think we are all very conscious of the limitations on the freedom of action of sovereign governments.

La conjoncture internationale a changé de manière spectaculaire par rapport à ce qu'elle était durant la guerre froide, mais nous pensons qu'elle est encore extrêmement dangereuse. Il y a de petites guerres entre des États ou dans des États, des massacres de civils, des réfugiés en fuite, des famines et des maladies.

L'influence des médias est une nouvelle donne de la politique étrangère. Il suffit de songer à l'effet des images télévisées de cadavres de marins américains à Mogadiscio et les conséquences du retrait des troupes américaines de maintien de la paix en Somalie, et de les comparer au massacre des civils au Timor occidental, qui est passé inaperçu parce que les médias n'en n'ont pas parlé.

La conjoncture économique est profondément modifiée: la chute de la demande d'exportations traditionnelles du Canada, la perte d'une partie de notre base industrielle au profit de certains pays nouvellement industrialisés, l'instabilité de la monnaie, les déficits et l'endettement, qui réduisent la liberté d'action des gouvernements. Je pense que nous sommes tous très conscients des limites imposées à la liberté d'action des gouvernements souverains.

[*Texte*]

A "newish" though not entirely new element is the threat to the global environment and the importance of this threat to the welfare of Canadians. It also reduces the freedom of action of governments and exerts more pressure on the concept of national sovereignty.

The world is still a very dangerous place. The new wars lack the careful management that characterized the Cold War, when the risk of escalation was carefully kept under control. The danger is further increased by the mass of international arms sales undertaken by all the major countries and many smaller ones, even some as small as Israel, Slovakia and North Korea. There is an urgent need for concerted effort by more responsible countries to anticipate the outbreaks of regional violence, dampen down conflict and limit arms sales—in other words, in the words of the Secretary General's recent report, engage in preventive diplomacy.

There is a call to strengthen the United Nations and maintain the integrity of regional institutions, including NATO. We do wish to put in a word for NATO as an effective regional institution that contributes to both stability and to peacekeeping.

The Canadian forces must have military credibility—if necessary, the ability to shoot back against well–armed belligerents. There is a need for close cooperation with the United States and other major western powers. We cannot just withdraw into ourselves and determine our own agenda without the closest possible consultation and cooperation with our traditional allies. The responsibility cannot be left to the major powers, particularly the United States, which may well be unwilling to act without broad consensual support.

Looking briefly at Canada's interests and opportunities in this new situation, our domestic interests and our foreign policy objectives are increasingly interdependent. We cannot withdraw into a shell. We trade with the world and yet our overwhelming relationship is with the United States. We were surprised to notice that the United States is barely mentioned in the Canada 21 report. We feel that we must manage our relationship with the United States to protect our own interests, and reach out to the rest of the world to avoid isolation and marginalization in North America.

Canada is a middle power, and probably 85% of our foreign policy is reactive. Our objective must be to ensure that we react intelligently. We have limited room to manoeuvre and limited opportunities to take independent initiatives. Our ability to achieve our objectives depends on our ability to work in cooperation with the United States and other major allies to gain the United States' support, or at least acquiescence, and also with other like–minded countries in the United Nations, including those such as the Nordics, with whom we have a very close congruence of policy.

[*Traduction*]

Un élément un peu nouveau, mais pas tout à fait, est la menace à l'environnement mondial et l'importance de cette menace pour le bien–être des Canadiens. Elle aussi réduit la liberté d'action des gouvernements et exerce des pressions plus grandes sur la notion de souveraineté nationale.

La planète est encore un endroit très dangereux. Les nouvelles guerres ne sont pas dirigées avec autant de soin que la guerre froide, lorsque le risque de l'escalade était soigneusement contrôlé. Le danger est accentué davantage par les gigantesques ventes internationales d'armes effectuées par tous les grands pays et de nombreux petits pays, aussi petits qu'Israël, la Slovaquie et la Corée du Nord. Il y a un urgent besoin de concertation parmi les pays plus responsables pour anticiper les effusions de sang régionales, apaiser les conflits et limiter les ventes d'armes—autrement dit, pour citer le secrétaire général de l'ONU dans son récent rapport, s'engager dans la diplomatie préventive.

Il faut renforcer les Nations Unies et maintenir l'intégrité des institutions régionales, dont l'OTAN. Nous voulons défendre l'OTAN, à titre d'institution régionale efficace qui contribue à la stabilité et au maintien de la paix.

Les Forces armées canadiennes doivent avoir une crédibilité militaire—si nécessaire être capables de riposter lorsqu'elles sont attaquées par des belligérants bien armés. Il faut collaborer de près avec les États–Unis et les autres grandes puissances occidentales. Nous ne pouvons pas simplement nous replier sur nous–mêmes et fixer nos propres objectifs sans une consultation et une collaboration la plus étroite possible avec nos alliés de toujours. Nous ne pouvons laisser cette responsabilité aux grandes puissances, en particulier les États–Unis, qui pourraient bien ne pas vouloir agir sans un vaste soutien généralisé.

En ce qui concerne, brièvement, les intérêts et les possibilités du Canada dans cette nouvelle situation, nos intérêts nationaux et les objectifs de notre politique étrangère sont de plus en plus interdépendants. Nous ne pouvons nous enfermer dans notre coquille. Nous faisons des échanges commerciaux avec le monde entier, mais les échanges les plus importants se font avec les États–Unis. Nous avons constaté avec étonnement que les États–Unis sont à peine mentionnés dans le rapport Canada 21. Nous estimons que nous devons cultiver notre relation avec les États–Unis afin de protéger nos intérêts, et nous ouvrir vers le reste du monde pour éviter d'être isolés et marginalisés en Amérique du Nord.

Le Canada est une puissance moyenne, et il est possible que 85 p. 100 de notre politique étrangère consiste à réagir aux situations. Nous devons nous assurer de réagir intelligemment. Nous avons une marge de manoeuvre limitée et des possibilités limitées d'agir de manière indépendante. Notre capacité d'atteindre nos objectifs dépend de notre capacité de collaborer avec les États–Unis et d'autres grands alliés afin d'obtenir le soutien des États–Unis, ou tout au moins son accord, et avec d'autres pays membres des Nations Unies qui partagent les mêmes points de vue, y compris les pays nordiques, dont la politique ressemble de très près à la nôtre.

[*Text*]

Canada has pursued an activist foreign policy in the United Nations, in the Commonwealth, the Francophonie, often helping to redress the balance in favour of weaker members. One thinks of our role in the Commonwealth on the question of apartheid in South Africa, in giving support when the United Kingdom, the traditional leader of the Commonwealth, did anything but.

Finally, we must prioritize our objectives and concentrate on what we do best, such as peacekeeping. As the Secretary General's report *An Agenda for Peace* makes plain, this is becoming more complex and more difficult, a far cry from Suez or even Cyprus. We need to work closely with others and realize that in a highly volatile world we cannot control the agenda. The United States has found that it cannot do so, so we can hardly expect to do so.

Mr. Chairman, I'd like now to invite my colleague Mr. Hyndman to address some of the other detailed issues, beginning with collective security, going on through the United Nations, trade, development assistance, and finally the need for adequate information and analytical capacity.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): If I may interject for a moment, Mr. Harrington took almost 10 minutes. Are you going to take another 10 minutes?

Mr. James Hyndman (Canadian Institute of International Affairs, National Capital Region): I don't think so. I think he's covered a great deal.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That relieves the anxiety I have about the possibility of little time for discussion. I don't object to the time Mr. Harrington has taken. It's just that I wanted to have some idea of where we were going.

Mr. Hyndman: First of all, Mr. Chairman, let me ascertain whether it's more convenient that I speak in English this morning, even though we have translation. I think perhaps it is. If it is, I will continue this way for this morning and rely on the translation.

Mr. Harrington, I think, has given you the sort of assessment we make and the assessment of the role that Canada can play and some of the priorities. As he said, we are not trying to cover the whole thing, we are just trying to concentrate on a few areas. I will go over some of these areas we wanted to say something about.

The first one, and certainly a very important one, is the whole question of collective security. This ties in also with the United Nations. I would like to direct your attention to and stress at this point that we start in this respect on collective security with the concept that we have put forward, the fact that collective security is linked with the question of collective well–being and collective custody of the environment. In the question of collective security. . .that was the role of the UN.

[*Translation*]

• 1010

Le Canada a poursuivi une politique étrangère activiste au sein des Nations Unies, du Commonwealth et de la francophonie, contribuant souvent à redresser la balance en faveur des membres les plus faibles. Que l'on pense à notre rôle au sein du Commonwealth sur la question de l'apartheid en Afrique du Sud, de l'appui accordé lorsque le Royaume–Uni, le chef de file traditionnel du Commonwealth, ne faisait que tergiverser.

Enfin, nous devons établir un ordre de priorité parmi nos objectifs et nous concentrer sur ce que nous faisons le mieux, notamment le maintien de la paix. Comme l'explique clairement le rapport du secrétaire général de l'ONU, «Un agenda pour la paix», cela devient de plus en plus complexe et difficile, beaucoup plus qu'à Suez ou même à Chypre. Nous devons collaborer étroitement avec les autres et accepter que dans un monde très instable, nous ne pouvons être les seuls maîtres à bord. Si les États–Unis ont constaté qu'ils ne le pouvaient pas, à plus forte raison pour nous.

Monsieur le président, j'aimerais maintenant inviter mon collègue, M. Hyndman à traiter d'autres questions détaillées, à commencer par la sécurité collective, et ensuite les Nations Unies, le commerce, l'aide au développement et enfin la nécessité d'une information suffisante et d'une capacité d'analyse.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Si vous me permettez d'intervenir un instant, M. Harrington a pris presque 10 minutes. En prendrez–vous autant?

M. James Hyndman (Institut canadien des affaires internationales, Région de la Capitale nationale): Je ne crois pas. Je pense qu'il a déjà abordé beaucoup de sujets.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Cela me soulage. Je craignais qu'il ne reste pas beaucoup de temps pour la discussion. Je ne me plains pas du temps qu'a pris M. Harrington. Je veux simplement savoir où nous nous en allons.

M. Hyndman: Premièrement, monsieur le président, je voudrais m'assurer qu'il est plus commode que je parle en anglais ce matin, même si nous avons des interprètes. Je le crois. Dans ce cas, je continuerai en anglais ce matin et compterai sur les interprètes.

M. Harrington vous a donné le type d'évaluation que nous faisons, l'évaluation du rôle que le Canada peut jouer, ainsi que quelques priorités. Comme il l'a déclaré, nous n'essayons pas de toucher à tout, simplement de nous concentrer sur quelques aspects. Je passerai en revue quelques questions sur lesquelles nous voulons exprimer notre point de vue.

La première, et elle est certainement très importante, c'est la question de la sécurité collective. Elle est liée, elle aussi, aux Nations Unies. J'aimerais attirer votre attention sur le fait que notre réflexion repose sur la notion que nous avons mise de l'avant au sujet de la sécurité collective, à savoir que la sécurité collective est liée au bien–être collectif et à la protection collective de l'environnement. En ce qui concerne la sécurité collective. . . c'était le rôle des Nations unies.

[*Texte*]

The UN is very much at the centre of our thoughts as the international agency that must be strengthened. It must be strengthened, it must be made to operate in situations in which you have a breakdown of international law and order, and it must develop so that it can also—as we have seen now, slightly—move in to deal with intrastate conflicts.

We have a priority on the UN. I'll return to that in a moment.

Diplomacy not backed by credible force is unlikely to be effective. That's the lesson we draw from so much of history. The UN must be able to have some force if it is to do preventive diplomacy, if it is on occasion to restore peace, and if it is to do traditional peacekeeping.

In this regard we look to NATO as one agency in the post–Cold War that has considerable assets: military, political—command structures, procedures, forces in being, and a multinational character. NATO is in the process of adjusting itself. It has reached out to the eastern European countries, and certainly one of the main priorities in collective security at this time is to rebuild or to build a new collective security system in Europe, which would include the countries of central and eastern Europe and which would reach out to Russia.

[*Traduction*]

À notre avis, les Nations Unies constituent vraiment l'organisme international qui doit être renforcé. L'ONU doit être renforcée, doit pouvoir intervenir lorsqu'on ne respecte pas le droit et l'ordre international, et elle doit pouvoir se développer de manière à pouvoir également—comme nous l'avons vu un peu ces derniers temps—intervenir dans les conflits entre États.

Nous mettons l'accent sur l'ONU. J'y reviendrai dans un instant.

La diplomatie non appuyée par une force militaire crédible ne sera probablement pas efficace. C'est la leçon que nous tirons du passé. L'ONU doit avoir une certaine force si elle veut faire de la diplomatie préventive, si elle veut rétablir la paix à l'occasion et si elle veut poursuivre ses missions de maintien de la paix.

À cet égard, l'OTAN nous paraît être une organisation de l'après-guerre froide qui possède de nombreux atouts: militaires, politiques—structures de commandement, procédures, forces actives et caractère multinational. L'OTAN est en train de s'adapter. Elle s'est ouverte aux pays de l'Europe de l'Est, et l'une de ses grandes priorités actuelles est certainement la sécurité collective, rebâtir ou bâtir un nouveau régime de sécurité collective en Europe, qui inclut les pays de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est et qui pourrait s'ouvrir à la Russie.

• 1015

As this is taking place, slowly and carefully, the CSCE, which is the all-European organization—all are included, and also Canada and the United States—is an element that works in tandem at the moment with NATO as it is being reformed and changed. The CSCE provides a political forum for consultation and validates, legitimizes action. It also takes some political action.

So we see this as part of an ongoing process of adapting the NATO forces and adapting this to the new situation, first of all as a developing new security system in Europe, but also tying it in with the United Nations—and improving the way it ties in with the UN—and providing in a sense forces in being that can be used in conjunction with the UN and UN decisions for peacekeeping, for interposing forces, and perhaps for preventive diplomacy before things start.

The third element we want to draw your attention to here relates to Canada as a member of NATO. We feel strongly that if we believe in this internationalist policy and if we want Canada to have a voice and a role, we have to pay our dues and be part of this. I would draw your attention there to the fact it's also of course very important in terms of political consultations—the place at the table, the fact it offers a means for transatlantic consultation.

In North America we've mentioned briefly that we believe NORAD should be continued but adapted. You'll see that in the summary. In Asia we are very conscious of the fact that China and Japan—the new forces in Asia—must be brought in and the door must be opened to them to assume responsibilities, ideally in some sort of regional organization in Asia. This may take some time. As we say at this time, while this is developing there's no question of any new commitments for Canada.

Pendant que s'effectue cette adaptation, lentement et prudemment, la CSCE, l'organisme pan-européen—tous les pays en font partie, ainsi que le Canada et les États-Unis—est un élément qui travaille en tandem avec l'OTAN pour se réformer et changer lui aussi. La CSCE constitue une tribune politique de consultation qui valide et légitime l'action. Elle prend aussi des mesures politiques.

Nous pensons que cela fait partie d'un processus en cours d'adaptation des forces de l'OTAN et d'adaptation à la nouvelle situation, d'abord pour mettre en place un nouveau régime de sécurité en Europe, mais aussi pour le relier aux Nations unies—et améliorer la façon dont il est lié à l'ONU—et fournir en un sens des forces actives capables d'intervenir de concert avec l'ONU et à l'appui des décisions de l'ONU concernant le maintien de la paix, les forces d'interposition et peut-être la diplomatie préventive avant que des conflits n'éclatent.

Le troisième aspect sur lequel nous voulons attirer votre attention est le rôle du Canada au sein de l'OTAN. Nous sommes fermement convaincus que si l'on croit en cette politique internationaliste et si l'on veut que le Canada ait son mot à dire et joue un rôle, il faut en payer le prix et faire partie de ce processus. J'attire ici votre attention sur l'importance de cette participation aux consultations politiques—la place à la table, le fait que cela nous permet de participer à des consultations transatlantiques.

En Amérique du Nord, nous avons indiqué brièvement que le NORAD devrait continuer, mais être adapté. Vous le verrez dans le résumé. En Asie, nous sommes très conscients du fait que la Chine et le Japon—les nouvelles forces en Asie—doivent être intégrés et qu'il faut leur ouvrir la porte pour les laisser assumer des responsabilités, idéalement au sein d'une organisation régionale quelconque en Asie. Cela peut prendre du temps. Pour le moment, cela ne suppose aucun nouvel engagement pour le Canada.

[*Text*]

I will skip briefly over the UN because we have somebody who can answer questions and I'm mindful of the remarks our chairman made to start with. I'd also like perhaps to get into trade and economic relations.

We have developed this under bilateral relations, trade expansion and the investment process. We have the United States as our main trade and economic partner. Europe and Japan still remain number two and number three. For some time in the foreseeable future these three big areas are of course of major importance for our own trade and development efforts, investment efforts and promotion efforts.

However, as we were saying, the world is changing. Latin America is looming as a—and now we are members of the OAS—rising, important partner for us. Of course, you have the whole development in Asia—China and many other parts of east Asia and southeast Asia.

So our priorities must be adjusted in terms of what the government does. We've heard in the previous presentation about the kinds of help that are extremely useful for Canadian firms that are in the forefront in this.

The government certainly has a role to play and we want to stress that for Canada, as a world trader, it's not a question of turning your back on one area because other areas are suddenly very attractive. I think we have to keep our effort—and it is possible and it is private sector–led—and seize opportunities wherever they occur.

We have said something about the GATT and the great importance, in our view, of the new agreement and the World Trade Organization, which we very much hope will be established when the United States Congress can ratify. We are hopeful it will.

• 1020

I won't develop this further except that in this organization Canada is well placed to do some of the spade work, and to continue to do some of the spade work that is necessary if the agreement is to be fully implemented and if the new trade organization is to be established.

I'd like to draw your attention to the enlargement of NAFTA. This seems to us to be a major issue, not necessarily that contentious but certainly a major policy development potentially for Canada. We believe this is beneficial to Canada.

It is looking mainly at this stage to enlargement towards Latin America. The first country that is in line is Chile, and the issue is going to come up during the summer and particularly in December, when there is the summit meeting convened by President Clinton of heads of state from OAS countries.

We believe there is much to be gained by Canada, both economically and in many other ways, from an enlarged membership. The important thing is that it should take place on the basis of the existing multilateral or trilateral organization, which is NAFTA. So you can ask questions on this.

Now we have a section on development assistance. Perhaps I can invite you to ask questions about that section.

[*Translation*]

Je passerai par–dessus l'ONU parce que nous avons quelqu'un en mesure de répondre aux questions et que je veux tenir compte des remarques du président. Je parlerai brièvement du commerce et des relations internationales.

Nous avons appelé ce thème: relations bilatérales, expansion commerciale et processus d'investissement. Les États–Unis et le Japon arrivent encore au deuxième et au troisième rang. Pendant quelque temps encore, ces trois grandes régions continueront de jouer un rôle primordial dans notre commerce, notre développement et nos investissements.

Mais comme nous l'avons déjà dit, le monde est en train de changer. L'Amérique latine est en train de devenir—et nous faisons désormais partie de l'OEA—un partenaire de plus en plus important pour nous, sans oublier le développement en cours en Asie—en Chine et dans bien d'autres régions de l'Asie de l'Est et de l'Asie du Sud–Est.

Les priorités du gouvernement doivent donc être modifiées. Nous avons entendu parler dans le témoignage précédent des types d'aide extrêmement utiles pour les entreprises canadiennes qui sont au premier plan dans ce domaine.

Le gouvernement a certainement un rôle à jouer et nous voulons souligner que, pour le Canada, à titre de nation commerçante, il ne s'agit pas de tourner le dos à une région parce que, soudainement, une autre devient très attrayante. Je pense que nous devons poursuivre nos efforts—c'est possible et le secteur privé en est le chef de file—et saisir tous les débouchés qui s'offrent à nous.

Nous avons glissé un mot sur le GATT et la grande importance, à notre avis, du nouvel accord et de l'Organisation mondiale du commerce qui, nous l'espérons beaucoup, verra le jour lorsque le Congrès des États–Unis l'aura ratifiée. Nous espérons que cet organisme sera mis sur pied.

Je n'en dirai pas plus, si ce n'est que le Canada est bien placé dans cette organisation pour faire le gros du travail et continuer à le faire pour que l'accord soit pleinement en vigueur et que la nouvelle organisation commerciale puisse être créée.

Je voudrais attirer votre attention sur l'élargissement de l'ALÉNA. Cela nous paraît être une question majeure, pas vraiment très controversée mais un changement politique de taille pour le Canada. Nous pensons que ce serait une bonne chose pour le Canada.

Pour l'instant, il ne s'agit que d'une ouverture sur l'Amérique latine. Le premier pays sur les rangs est le Chili et la question sera posée pendant l'été et particulièrement en décembre, lors de la réunion au sommet des chefs d'état des pays de l'OEA convoquée par le président Clinton.

Selon nous, le Canada a beaucoup à gagner d'un élargissement de l'entente, économiquement et sur bien d'autres plans. L'important est que cela se fasse dans le cadre de l'organisation multilatérale ou trilatérale actuelle, c'est–à–dire l'ALÉNA. Vous pouvez donc poser des questions sur ce sujet.

Nous avons ensuite un passage consacré à l'aide au développement et je vous inviterais à poser également des questions à ce propos.

[*Texte*]

I would simply conclude with what we say at the end on information and analytical capability. A well-thought-out foreign policy is only as good as the instrument for conducting it. This means we need to have in our foreign policy a supply of timely, accurate and comprehensive information—political, economic, technical, scientific—on a worldwide basis, on a broader basis than in the past.

Secondly, there is a need to have the mechanism for bringing the information into focus so all factors and relevant elements are taken into account. In this respect one of the instruments, and the major instrument, for this is the Department of Foreign Affairs and International Trade and its missions abroad, with the trained personnel to do that on an ongoing basis. It is a major part of this information gathering and information assessment capability. We stress that because in our view there is a risk at the moment that this could be impaired if we are not very careful.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Hyndman. You have entitled your your brief "Foreign Policy Directions for Canada". You have covered a selection of important subjects. It is, I think, the most comprehensive brief we have heard. We've heard other good briefs, but they have been specialized—some on development assistance, some on security. This is one that has covered, in a comprehensive way, Canadian foreign policy.

You intrigued me at the beginning by referring to *Canada 21* and making favourable comments but indicating your disagreement with a portion of that report. It would be of great interest to us if one of you could summarize quite briefly the parts of *Canada 21* that you find unsound or unacceptable or with which you want to disagree. I know you've referred to the omission from *Canada 21* of any real discussion of Canada and U.S. relations, but what are the other areas?

Mr. Hyndman: Maybe I could ask either Bill Barton or Bob Cameron to comment on this, perhaps in turn.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Please don't use up too much time deciding.

• 1025

Mr. Robert Cameron (Canadian Institute of International Affairs, National Capital Region): Mr. Chairman, and members of the committee, I could say that on the security side it was our feeling that the absence of any reference to the role of the United States was a serious omission. It talks a bit about the need for alliances, but it does not go into the very crucial importance that NATO plays in terms of our operations in Europe, not only in Europe but in the Atlantic area.

I think there is very little in the role NATO is playing today in developing the partnership with the former members of the Soviet bloc. It has set up a committee that includes all the former members of the Soviet bloc and that committee meets regularly. At every ministerial meeting in Brussels—the last one was held in Istanbul—there is an effort to discuss the question of a comprehensive security settlement in Europe.

[*Traduction*]

Je conclurai sur ce que nous disons à la fin, au sujet de l'information et de la capacité d'analyse. Une politique étrangère, aussi bonne soit-elle, dépend des instruments mis en place pour la mener à bien. Il nous faut donc disposer, pour notre politique étrangère, d'informations complètes, exactes et à jour—d'ordre politique, économique, technique, scientifique—à l'échelle mondiale et sur une base beaucoup plus large qu'auparavant.

Deuxièmement, un mécanisme approprié est nécessaire pour regrouper l'information comme il convient afin de prendre en considération tous les facteurs et les éléments pertinents. À cet égard, l'un des instruments, en fait l'instrument principal, est le ministère des Affaires étrangères et du Commerce international qui, avec ses missions à l'étranger et son personnel d'expérience, est particulièrement bien choisi pour exécuter régulièrement cette tâche. Il a un rôle essentiel à jouer dans ce recueil et cette évaluation de l'information. Nous insistons sur ce point parce que cela pourrait risquer d'être compromis, d'après nous, si nous n'y veillions pas.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Hyndman. Vous avez intitulé votre mémoire «Orientation de politiques étrangères pour le Canada». Vous présentez une sélection de sujets importants. Je crois que c'est le mémoire le plus complet qui nous ait été présenté. Nous avons été saisis d'autres bons mémoires, mais ils étaient en général spécialisés—certains sur l'aide au développement, d'autres sur la sécurité. Celui-ci aborde l'ensemble de la question de la politique étrangère canadienne.

Vous m'avez intrigué au début en faisant allusion à Canada 21 et en faisant des commentaires favorables, mais en disant que vous aviez des réserves sur une partie du rapport. J'aimerais que l'un de vous nous résume rapidement les parties de *Canada 21* qui vous paraissent mauvaises ou inacceptables ou à propos desquelles vous avez des réserves. Je sais que vous reprochez au Conseil *Canada 21* de ne pas traiter la question des relations canado-américaines, mais quels sont les autres domaines?

M. Hyndman: Je voudrais demander à Bill Barton ou à Bob Cameron de vous répondre sur ce point, peut-être l'un après l'autre.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Ne perdez pas trop de temps à vous décider.

M. Robert Cameron (Institut canadien des Affaires internationales, région de la Capitale nationale): Monsieur le président, mesdames, messieurs les membres du Comité, nous avons trouvé que le fait de ne faire aucune allusion au rôle des États-Unis au chapitre de la sécurité était une omission grave. On parle un peu de la nécessité d'alliance, mais rien n'est dit sur l'importance cruciale de l'OTAN pour nos opérations en Europe, non seulement en Europe, mais dans la zone Atlantique.

Il y a très peu de chose sur le rôle que joue actuellement l'OTAN dans la création de partenariats avec les anciens membres du Bloc soviétique. L'organisation a créé un comité comprenant tous les anciens membres du Bloc soviétique qui se réunit régulièrement. À chaque réunion ministérielle à Bruxelles—la dernière a eu lieu à Istanbul—on s'efforce de discuter de la question d'une entente globale sur la sécurité en Europe.

[*Text*]

It seems to me that this is a very crucial part of world developments. We had the Cold War ending, but we don't have anything in the discussion on the Canada 21 report about what is being done in central Europe or in Europe to try to bring together the former enemies and the allies in NATO. That has become a very important operation and it's an operation in which Canada plays a very significant part.

We were one of the those who set up or pushed forward the establishment of the CSCE, and the CSCE does not have any large secretariat as yet. It does, however, play an important role in monitoring right now the implementation of the Conventional Forces in Europe treaty and in establishing a code of conduct for the relations between members in that area. This was not mentioned in the report.

There was a second thing left out: there was no mention of NORAD, no mention of our North American defence responsibilities. After all, we live on the North American continent, and it seemed to me that the omission of the fact that we do have an important agreement with the United States, which has been renewed until 1996, is an important part of our foreign policy.

Those are two points I would like to make, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I thank you very much, Mr. Cameron. As we go on, maybe others will want to make some comments.

Mr. William Barton (Canadian Institute of International Affairs, National Capital Region): My comment would be very brief, Mr. Chairman. My impression of that report was—and maybe I should be making this to the defence committee rather than this committee—that they completely underestimated the implications for the capacity of our forces in the way they described how they would restructure them. I think it would have a material effect on the capacity to continue to support the UN.

That's why I felt the report was deficient. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Regan.

Mr. Regan (Halifax West): Thank you, Mr. Chairman. You spoke a few moments ago to Mr. Hyndman about the support for the idea of focusing on peacekeeping, but you also spoke of support for NATO and reining in NATO.

The Canada 21 group, of course, recommended that we focus our efforts on ground forces, ground troops, and put less emphasis on the air force and naval forces. It would seem, however, from your comments in relation to NATO, the importance of its playing a role and the fact that it didn't have a place and a voice at the table, that you would favour a general purpose armed force. Is that accurate?

Mr. Hyndman: I would say yes. We cannot step out entirely—as they wish to step out—of having a more real capacity to meet the kinds of challenges that actually may come up even in connection with the. . .prevention role of NATO, quite apart from some of the wars that might develop or conflicts elsewhere.

Mr. Regan: Would you agree that the nature of peacekeeping has also changed in light of the fact that it seems it is more and more difficult to find situations where there is actually a peace to keep?

[*Translation*]

Cela me semble être un élément crucial dans l'évolution mondiale. La guerre froide est terminée, mais il n'y a rien dans le rapport Canada 21 sur ce qui se fait en Europe centrale ou en Europe pour essayer de rapprocher les anciens ennemis et les alliés membres de l'OTAN. C'est devenu une opération très importante et le Canada y joue un rôle déterminant.

Nous avons été parmi ceux qui ont poussé ou contribué à l'établissement de la CSCE et celle–ci n'a toujours pas de grand secrétariat. Elle joue néanmoins un rôle important pour surveiller la mise en oeuvre du traité sur les forces conventionnelles en Europe et l'établissement d'un code de conduite régissant les relations entre les membres dans cette région. Cela n'est pas abordé dans le rapport.

Il y a un deuxième oubli: le rapport ne contient aucune mention du NORAD, rien sur nos responsabilités en matière de défense nord–américaine. Après tout, nous vivons sur le continent nord–américain et il me semble que l'on ne peut pas omettre l'existence de l'accord important que nous avons conclu avec les États–Unis, qui vient d'être renouvelé jusqu'en 1996, et qui fait partie intégrante de notre politique étrangère.

Voilà les observations que je voulais faire, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup, monsieur Cameron. D'autres auront peut–être des commentaires à ajouter par la suite.

M. William Barton (Institut canadien des Affaires internationales, région de la Capitale nationale): Je serai très bref, monsieur le président. J'ai eu l'impression en lisant ce rapport—et je devrais peut–être en parler au Comité de la défense plutôt qu'à vous—que les auteurs sous–estiment complètement les implications de la restructuration qu'ils proposent sur la capacité de nos forces. Je crois qu'elle pourrait avoir des répercussions sur nos activités de soutien de l'ONU.

C'est pour cela que j'ai critiqué le rapport. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Regan.

M. Regan (Halifax–Ouest): Merci, monsieur le président. Vous avez dit tout à l'heure à M. Hyndman qu'il est bon de vouloir se concentrer sur le maintien de la paix, mais vous avez également parlé de l'appui à l'OTAN et du contrôle de l'OTAN.

Le Groupe Canada 21 recommandait bien sûr de concentrer les efforts sur les forces et les troupes terrestres en accordant une importance moins grande aux forces aériennes et navales. Il semble pourtant d'après les commentaires que vous avez faits au sujet de l'OTAN, en disant qu'elle devait pouvoir jouer un rôle et n'avait pas de place ou de voix à la table, que vous êtes favorable à une force armée polyvalente. Est–ce exact?

M. Hyndman: Je répondrais par l'affirmative. Nous ne pouvons pas renoncer complètement—comme ils voudraient le faire—à l'idée d'avoir une capacité vraiment suffisante pour répondre aux difficultés qui pourraient surgir même en rapport avec le. . . rôle préventif de l'OTAN, en dehors des guerres et des conflits qui pourraient éclater ailleurs.

M. Regan: Reconnaissez–vous aussi que la nature du maintien de la paix a également changé dans la mesure où il semble de plus en plus difficile de trouver des situations où il y ait véritablement une paix à maintenir?

[*Texte*]

The nature of so many of the conflicts today is that they involve opposing ethnic groups or complicated situations within countries where there don't seem to be strong command and control situations. It's difficult there to have peacekeeping of the normal sort.

• 1030

How do you see that affecting our peacekeeping efforts in the future? If you're saying that's our strength, it has been in the past, but is it in that kind of situation now and how do we approach that?

Mr. William Barton (Canadian Institute of International Affairs, National Capital Region): I think you're right, it is a difficult problem, and I don't think the world has worked out an answer yet. You can see it happening right now over Haiti.

On the one hand, our emotional reaction is that this has to stop, and on the other hand, there is what I would call extreme caution about getting involved. The imbroglio we became involved in in central Europe is an illustration of the fact that we haven't any clear plans for it. It was demonstrated in both the way the European countries reacted at the time of the break–up of Yugoslavia and the situation we're in now.

What we find ourselves doing there and in Rwanda is attempting a sort of holding action in terms of humanitarian causes. Even that operates with grave risks. The question is, how long do we keep on doing it? I think it's going to take some time for the world community to work out an answer to this.

The Secretary General, in his report *An Agenda for Peace*, came up with some ideas. Those ideas were debated in the Security Council, but no decision was reached because I don't think they're of one mind about what they should do yet. It's going to take time to sort this out.

But the one piece of evidence is that in the meantime, for one reason or another, we keep becoming involved in these exercises. The one thing that is very evident is that if we're going to get involved in these kinds of exercises we need to have protection and training for the troops, a system of reaction, a clear system of command and control and a mandate for the troops so that they know precisely what they're expected to do. I predict this is going to cause trouble over the next few years, but I don't think it's avoidable.

Thank you.

Mr. Regan: You also talked about NAFTA and the next negotiations with Chile. It has been suggested to us that it would serve Canada's interest better if in fact the negotiations to expand NAFTA to other countries were to be multilateral in nature and not bilateral—one at a time between the U.S.A. and other countries—because there is of course the danger of and concern about the United States dominating that process.

What's your view?

Mr. Hyndman: We agree entirely. I think we're unanimous on this. We agree very much that the process should be multilateral and we believe it should take place on the basis of the NAFTA agreement. In other words, Canada, the United States and Mexico should be involved.

[*Traduction*]

Les conflits actuels sont de nature particulière en ce sens qu'ils opposent des groupes ethniques dans des situations très complexes dans des pays où il n'y a pas vraiment de moment et de contrôle adéquat. Il est difficile de mener une opération classique de maintien de la paix dans ces conditions.

Quel effet cela pourrait–il avoir sur nos activités de maintien de la paix à l'avenir? Vous dites que c'est là que réside notre force, et que c'était le cas auparavant, mais est–ce toujours vrai dans le contexte actuel et comment devons–nous réagir?

M. William Barton (Institut canadien des affaires internationales, Région de la Capitale nationale): Vous avez raison, c'est un problème difficile et je crois que le monde n'y a pas encore trouvé de réponse, il suffit de voir ce qui se passe actuellement en Haiti.

D'une part, notre première réaction instinctive est de vouloir faire cesser le conflit et, d'autre part, on hésite beaucoup à s'en mêler. L'imbroglio où nous nous sommes trouvés en Europe centrale montre bien que nous n'avions aucun plan défini. Cela a été démontré à la fois par la façon dont les pays européens ont réagi au moment de la rupture en Yougoslavie et par la situation actuelle.

En fait, là–bas et au Rwanda, nous essayons en quelque sorte de faire cesser les hostilités pour des motifs humanitaires. Même là, les risques sont considérables. La question est de savoir pendant combien de temps nous allons continuer? Je crains que la communauté internationale ne mette longtemps à trouver une réponse à ce dilemme.

Dans son rapport *Agenda pour la paix*, le Secrétaire général a donné quelques idées. Elles ont été débattues au Conseil de sécurité mais aucune décision n'a été prise parce que l'on n'arrive pas encore à s'entendre sur ce qu'il faudrait faire. Il faudra un certain temps pour y parvenir.

Mais il reste qu'en attendant, pour une raison ou pour une autre, nous continuons à participer à ces exercices. Il est absolument évident que si nous continuons en ce sens, nous devons assurer la protection et la formation des troupes, avoir un système de réaction, un système clair de commandement et de contrôle et un mandat clair pour les militaires afin qu'ils sachent exactement ce qu'ils sont censés faire. Je suis sûr que cela va créer des problèmes au cours des prochaines années, mais je crois que c'est inévitable.

Je vous remercie.

M. Regan: Vous avez également parlé de l'ALÉNA et des négociations à venir avec le Chili. On nous a dit qu'il vaudrait mieux pour le Canada que les négociations d'élargissement de l'ALÉNA à d'autres pays soient de nature multilatérale plutôt que bilatérale—c'est–à–dire un à la fois entre les États–Unis et les autres pays—parce que l'on craint bien sûr que les États–Unis ne dominent le processus.

Qu'en pensez–vous?

M. Hyndman: Nous sommes tout à fait d'accord. Nous sommes unanimes sur ce point. Nous trouvons également que le processus doit être multilatéral et devrait se fonder sur l'accord de l'ALÉNA. Autrement dit, le Canada, les États–Unis et le Mexique devraient tous trois participer.

[*Text*]

In taking that view, we are encouraged to learn that it seems to be a shared view now, although discussions have been going on. We understand that Chile has made clear it wants to pursue the discussion on the basis of talks with Canada, Mexico and the United States. There is support for that, and now we understand there is at least a good possibility that the initial position of the Americans will be to start on that basis.

I didn't mention this—it's interesting *en passant*—but although I said it was mostly with the American countries like Chile in the first instance, Argentina and Colombia are interested. Quite a few have indicated interest. The only one that is really firm in its interest at this stage and seems ready is Chile.

The agreement does not preclude the possibility of countries outside the hemisphere, but the likeliest possibilities are in the hemisphere.

Mr. Strahl: Mr. Harrington, you mentioned two or three things that are interesting. You pointed out that Canada as a middle power and with some of our own problems domestically—indebtedness and so on—has a limited ability to act and react to some things. You also mentioned a reduced freedom of action of sovereign governments generally to take unilateral actions or action that are just in their own best interest. Also, I felt general support for a world government or a United Nations.

How does that all fit into an independent Canadian policy when we have such limited ability to react and so on and such large support for the World Trade Organization, the United Nations and so on? How much independence are we going to have in our independent Canadian policy?

• 1035

Mr. Harrington: That is a very real question. There are limitations on the independent freedom of action of all so–called sovereign governments. I think the concept of sovereignty is being eroded a bit. When we think of world governance, we're not thinking of world government but of cooperative action to maintain the peace and promote development and so on—the agenda for peace, the peacekeeping thing and more and more cooperation among sovereign governments whose sovereignty and freedom of action, we think, is increasingly limited.

One thinks of the problem of environmental degradation, for example, that spills over into activities in countries that are traditionally considered entirely domestic, yet pressures are brought to bear—and rightly, I think—by the international community to try to limit the growth of pollutants, the destruction of forests and so on. More and more the world is interested in everybody's business. There are no high walls.

Mr. Strahl: I haven't seen any polls or anything, but I think there's widespread distrust of the United Nations in Canada. You think they're doing good work but I can't even understand the bureaucracy we have in Canada. No one understands the bureaucracy in the United Nations, so how can we put our future foreign policy or our independence in the hands of some organization that none of us has any empathy or feeling for, or any trust in to handle the big issues? It's seen as

[*Translation*]

À cet égard, nous sommes heureux de voir que cet avis semble maintenant partagé, bien qu'il y ait eu des discussions. Il semble que le Chili ait dit clairement qu'il voulait poursuivre les pourparlers avec le Canada, le Mexique et les États–Unis. C'est une idée qui rallie beaucoup de suffrages et, d'après ce que nous savons, il y a de bonnes chances que les Américains soient prêts à commencer sur cette base.

Je n'en ai pas parlé—et c'est intéressant, soit dit en passant—, mais même si j'ai dit que l'ouverture concerne surtout les pays américains comme le Chili, en premier lieu, l'Argentine et la Colombie sont aussi intéressées. Plusieurs pays ont manifesté un intérêt. Le Chili est le seul qui soit vraiment déterminé pour l'instant et qui semble prêt.

L'Accord n'empêche pas l'adhésion d'un pays situé à l'extérieur de l'hémisphère, mais les candidats les plus vraisemblables sont les pays de l'hémisphère.

M. Strahl: Monsieur Harrington, vous avez formulé deux ou trois remarques intéressantes. Vous avez expliqué que le Canada, en tant une puissance moyenne au prises avec des problèmes intérieurs particuliers—la dette, etc.—a une capacité d'action et de réaction limitées dans certains cas. Vous avez également déclaré que les gouvernements souverains sont moins libres d'agir unilatéralement ou de prendre des mesures correspondant à leurs seuls intérêts. J'ai également eu l'impression que vous êtes favorable à un gouvernement mondial ou aux Nations Unies.

Comment pouvons–nous avoir une politique canadienne indépendante si nous sommes aussi limités dans nos possibilités de réaction et que nous soutenons autant l'Organisation du commerce internationale, les Nations Unies, etc? Quel degré d'indépendance allons–nous avoir dans notre politique canadienne indépendante?

M. Harrington: C'est un vrai problème. Tous les gouvernements soi–disant souverains sont très limités dans leur liberté d'action. Je crois que la notion de souveraineté est un peu érodée. Quand nous parlons d'administration mondiale, nous ne pensons pas à un gouvernement mondial, mais plutôt à une action concertée pour maintenir la paix, promouvoir le développement, etc—l'agenda pour la paix, le maintien de la paix et une coopération accrue entre gouvernements souverains dont la souveraineté et la marge de manoeuvre sont, d'après nous, de plus en plus limités.

Pensons par exemple au problème de la dégradation environnementale qui se répercute dans les pays sur des activités traditionnellement considérées comme des activités totalement intérieures de sorte que la communauté internationale exerce—et à juste titre, je trouve—des pressions en vue de limiter un surcroît de pollution, la destruction des forêts etc. Plus ça va, plus le monde entier s'intéresse aux affaires de chacun. Il n'y a pas de parois étanches.

M. Strahl: Je n'ai vu aucun sondage, mais j'ai l'impression qu'on est généralement assez méfiants envers les Nations Unies au Canada. L'organisation semble faire du bon travail, mais je ne comprends même pas la bureaucratie que nous avons au Canada et personne ne comprend la bureaucratie des Nations Unies. Comment pouvons–nous, dans ces conditions, confier notre politique étrangère future ou notre indépendance à une organisation pour laquelle nous n'avons aucune sympathie et à

[*Texte*]

the worst nightmare in the sense of trying to get something into the United Nations, except in a crisis. . .

Mr. Harrington: We're certainly not suggesting that all these things be turned over to the United Nations. In fact, we suggest strong support for the United Nations' own review of its activities, and a trimming and increased efficiency.

I'd like to invite Mr. Barton, our former Ambassador to the United Nations, to respond in detail.

Mr. Barton: The UN is not a world government and is not likely to be one in the foreseeable future. However, it does present a forum for bringing out the world issues and debating them and attempting over time to resolve them. For instance, I think you can see this work in terms of the gradual solutions that are arriving on the Middle East. I think these wouldn't have happened had it not been for continuous argument over a period of 40 years with an inability to make any headway that convinced people to find a different way, so I think the UN plays a role in that respect.

The second important role it plays is in the activities of the Security Council. The Security Council is not perfect. First of all, it can only react if the major countries—the countries with the money and the people—are prepared to do it, but it does provide a forum for taking collective action and reaching a collective judgment about what happens.

I think that's why you'll find that although the UN and the Security Council attempt to cope with these world problems, there's still a place for regional organizations. That's why we think we must keep NATO as a functioning, effective organization to look after regional security issues.

That said, when these regional arrangements dry up they turn to the Security Council, which does its best under the circumstances, but that is not always very good. It's essentially a reactive organization, it's dependent on the willingness of the major countries to put in the money and the resources to do things, but it's the best there is and I think we have to accept that.

I don't think anybody foresees that the UN is going to become a world government, but you do find that there's a growth through the UN and through other international organizations for a body of international law that governs behaviour. The fact that you subscribe to that international law is certainly a limitation on your freedom of action, but it's a freedom of action that's for the benefit for all concerned, in the same way as we have laws in domestic courts. I think that's enough of it.

• 1040

Mr. Flis: Mr. Harrington, you mentioned that in the Canada 21 report the U.S. is barely mentioned, and our chairman quickly picked up on that. If we increased our exports to the United States by 10%, we'd probably do more than spending all our money tapping southeast Asia, European, Latin American markets, etc.

[*Traduction*]

qui nous ne faisons pas confiance pour régler les grands problèmes? C'est un cauchemar que d'essayer de tirer quelque chose des Nations Unies, sauf en cas de crise. . .

M. Harrington: Nous sommes très loin de proposer de tout confier aux Nations Unies. En fait, il faudrait encourager les Nations Unies à réexaminer leurs propres activités en vue de les rationnaliser et de devenir plus efficace.

Je voudrais demander à Monsieur Barton, notre ancien ambassadeur auprès des Nations Unies, de répondre en détail à la question.

M. Barton: Les Nations Unies ne sont pas un gouvernement mondial et ont peu de chance de le devenir dans un avenir prévisible. Néanmoins, c'est un forum dans lequel il est possible de soulever les questions mondiales, d'en débattre pour essayer de les résoudre. Ce travail se traduit par exemple, par les solutions progressives qui se mettent en place au Moyen-Orient. Cela n'aurait jamais été possible sans les discussions permanentes qui ce sont poursuivies pendant quarante ans sans que l'on réussisse à progresser, ce qui a convaincu les protagonistes de chercher une solution différente, et je crois donc que les Nations Unies joue un rôle à ce niveau.

Il y a un deuxième rôle important, les activités du Conseil de sécurité. Le Conseil de sécurité n'est pas parfait. Premièrement, il ne peut réagir que si les principaux pays—les pays qui ont l'argent et la population—sont prêts à le faire, mais c'est un forum où l'on peut prendre des mesures collectives et juger collectivement d'une situation.

D'ailleurs, bien que les Nations Unies et le Conseil de sécurité essaient de régler ces problèmes mondiaux, vous constaterez qu'il y a toujours une place pour les organisations régionales. C'est pourquoi nous voulons que l'OTAN reste une organisation efficace et continue à fonctionner pour s'occuper des questions de sécurité régionale.

Cela étant dit, lorsque ces ententes régionales ne donnent plus rien, on se tourne vers le Conseil de sécurité, qui fait le maximum dans les circonstances, mais qui n'obtient pas toujours de bons résultats. C'est surtout une organisation qui réagit aux événements, qui ne peut agir que si les grands pays sont disposés à lui donner les fonds et les ressources nécessaires pour le faire, mais c'est ce qu'il y a de mieux et je crois que nous devons l'accepter.

Personne ne s'attend à ce que les Nations Unies forment un gouvernement mondial, mais on voit apparaître en leur sein et dans les autres organisations internationales un projet d'organisme de droit international qui régirait les comportements. Le fait de souscrire à ce droit international limite certainement la liberté d'action, mais c'est une restriction qui sert les intérêts de toutes les parties concernées, tout comme les lois que font appliquer les tribunaux nationaux. Je pense que cela suffit.

M. Flis: Monsieur Harrington, vous avez dit que la question des États-Unis était à peine évoquée dans le rapport du Conseil Canada 21, et notre président vous en a parlé. Si nous augmentions nos exportations vers les États-Unis de 10 p. 100, nous gagnerions sans doute plus qu'en dépensant tout notre argent pour avoir des débouchés sur les marchés du sud-est asiatique, d'Europe et d'Amérique latine, etc.

[*Text*]

If that's the case, should we build into our foreign policy a goal that within the next three or five years we want to increase our exports to the U.S. by *x* percent—also recognizing the close cultural ties, recognizing that we have to work together for our North American security? Yet Canadians want to see us come up with an independent Canadian foreign policy. What would you like to see in this foreign policy that would make our foreign policy typically Canadian, but at the same time recognizing our close ties with our neighbour? That's a given; we have to recognize that.

Mr. Harrington: Mr. Flis, as far as trade is concerned, I personally feel that with the approximately 70% of our trade that's already with the United States, we're quite dependent enough on that market. Accepting the fact that this percentage may even increase with the free trade arrangements in North America, nevertheless I think the Asia–Pacific region is a more rapidly growing market than the United States is. It's bounding along, and although it may be more difficult because of the cultural differences, I think we should certainly not reduce our emphasis on that.

As far as an independent foreign policy is concerned, I think we work closely with the United States because that's the most effective way to achieve what we want to achieve. But in this interdependent world, I think there are always limitations on how independent any country can be. That doesn't mean we just jump to the whistle of Washington or anybody else. But we have to take account of the views of these allies and traditional friends. I don't think Canada can be a boy scout going out on its own in the world and expecting the world to conform to our view of what the world should be.

Mr. Hyndman: I'd like to add a point here. If we look at what happened in Europe, the Common Market, the European Union has produced a fantastic growth of trade between the European countries. If you look at that, the growth has been tremendous. Economies have been reached, and this is what is taking place and will be taking place within NAFTA, with the United States, and to an increasing extent with Mexico in all this. So that's true.

At the same time, on the basis of that development of greater economies, Europe's trade with the world—France's trade, Germany's trade—has bounded, has expanded. So I think it's not a question of either/or. I think the business community is very conscious of the great opportunities in Asia and the rising opportunities in Latin America. I think it's not a matter of the government making a choice. We should have a target for increasing by 10%. I think the potential growth and possibilities are there.

They're not limited to any one area, and in that respect I think it may develop more in certain areas than in others. But we have to be prepared to take advantage of the opportunities, and for the government this means trying to open the doors, facilitate through its programs and its presence the role of particularly the small and and mid–size companies, and for the large companies as well.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Hyndman. I regret to say that our time has expired.

[*Translation*]

Dans ces conditions, devons–nous prévoir dans notre politique étrangère une augmentation de *x* p. 100 de nos exportations vers les États–Unis au cours des trois ou cinq prochaines années—compte tenu de nos liens culturels étroits, du fait que nous devons être unis pour assurer la sécurité nord–américaine? Pourtant, les Canadiens veulent que nous préparions une politique étrangère canadienne indépendante. Que souhaitez–vous voir dans cette politique étrangère qui la rende typiquement canadienne tout en reconnaissant nos liens étroits avec notre voisin? C'est un fait, nous devons le reconnaître.

M. Harrington: En ce qui concerne le commerce, monsieur Flis, j'estime personnellement que 70 p. 100 de nos échanges commerciaux se faisant déjà avec les États–Unis, nous dépendons déjà bien assez de ce marché. Je sais que ce pourcentage peut même augmenter avec les accords de libre–échange en Amérique du nord, mais je crois que le marché de la région Asie–Pacifique augmente plus rapidement que le marché américain. Il progresse par bonds et bien que ce soit plus difficile en raison des différences culturelles, je crois que ce serait une erreur de ne pas nous y intéresser.

Pour ce qui est de l'indépendance de notre politique étrangère, nous avons des liens étroits avec les États–Unis parce que c'est la façon la plus efficace d'atteindre les objectifs que nous visons. Mais nous vivons dans un monde interdépendant et il y a toujours des limites à l'indépendance d'un pays. Cela ne veut pas dire que nous sommes aux ordres de Washington ou d'autres, mais nous devons tenir compte de l'avis de nos alliés et de nos amis traditionnels. Le Canada ne peut jouer les scouts et partir tout seul à l'aventure dans le monde en pensant que le monde entier va se rallier à notre vision des choses.

M. Hyndman: J'aimerais ajouter un mot là–dessus. Prenons ce qui s'est passé en Europe avec le Marché commun. L'Union européenne a entraîné une croissance extraordinaire des échanges commerciaux entre les pays européens. Dans ce cas, la croissance a été considérable. De nouvelles économies se sont créées et c'est ce qui se passe et ce qui se passera au sein de l'ALÉNA, avec les États–Unis, et de plus en plus avec le Mexique. C'est donc vrai.

Parallèlement, grâce à cette naissance de nouvelles économies, le commerce de l'Europe avec le monde—le commerce de la France, de l'Allemagne—a fait un bond, a augmenté. Il n'y a donc pas de choix à faire. Les chefs d'entreprises savent bien quels sont les débouchés en Asie et de plus en plus en Amérique latine. D'après moi, ce n'est pas au gouvernement de choisir. Nous devrions viser une augmentation de 10 p. 100. La croissance potentielle et les possibilités sont là.

Cela n'est pas limité à un domaine donné et, sur ce plan, je crois que le développement pourrait être plus net dans certains secteurs que dans d'autres. Nous devons être prêts à profiter des occasions qui se présentent et, pour le gouvernement, cela signifie essayer d'ouvrir les portes, faciliter grâce à ses programmes et à sa présence le rôle des petites et moyennes entreprises en particulier, et aussi des grandes entreprises.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Hyndman. Je regrette de vous dire que le temps qui nous était imparti a expiré.

[*Texte*]

I notice that in his brief comment on the restructuring of the armed forces, Mr. Barton seemed reluctant to expand on the matter before this committee, thinking that it might be more appropriate for the defence committee. I would like to mention we did have before this committee extensive evidence on that subject of force restructuring, particularly from Maurice Archdeacon and Janice Stein. It is a matter the committee will have to wrestle with, so if this particular group wants to expand in any detail on that subject, we'd be glad to have a further submission.

• 1045

I would put the question today for further discussion, but regrettably we have another group waiting to be heard.

I conclude by thanking you for your brief, your presentation, your participation and the interest you've shown in our work. Any further comments you have will be received by the committee. Thank you.

We invite the Canadian Committee for UNIFEM, the Women and Foreign Policy Committee and the National Council of Women of Canada to come to the table.

• 1047

[*Traduction*]

J'ai vu que dans son bref commentaire sur la restructuration des forces armées, M. Barton semblait hésiter à développer la question devant notre comité, pensant qu'il devrait plutôt le faire devant le comité de la défense. Je dois vous dire que notre comité a entendu d'abondants témoignages sur cette question de la restructuration des forces armées, surtout de la part de Maurice Archdeacon et de Janice Stein. Le comité devra donc s'y atteler et, si votre groupe veut aborder la question de façon plus approfondie, vous pouvez nous envoyer un autre mémoire que nous serons heureux d'étudier.

J'aimerais que nous puissions en discuter aujourd'hui mais, malheureusement, il y a un autre groupe qui attend d'être entendu.

Je conclus en vous remerciant de votre mémoire, de votre exposé, de votre participation et de l'intérêt que vous avez manifesté pour notre travail. Si vous avez d'autres commentaires à formuler, n'hésitez pas à les envoyer au comité. Merci.

Nous invitons maintenant les représentantes du Comité canadien pour UNIFEM, le Comité sur la femme et la politique étrangère et le Conseil national des femmes du Canada à venir à la table.

• 1054

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Could I have members of the Canadian Committee for UNIFEM here, please?

I think I should explain the procedure we have followed in the committee. It is to hear each group consecutively. For example, we would hear the Canadian Committee for UNIFEM, then the Women and Foreign Policy Comittee, and then the National Council of Women of Canada. Following the three presentations, we have an opportunity to discuss with you points that we think ought to be further developed. We have followed the policy of about 10 minutes or less, and then have some general discussion. We've used it throughout our hearings, this particular technique, and we hope it will work for you.

• 1055

May I begin by calling on the Canadian Committee for UNIFEM. Dr. Valerie Hume is the name on the list.

Dr. Valerie Hume (President, Canadian Committee for UNIFEM): Thank you, Mr. Chairman, and members of the committee, for giving us this time to present our ideas on foreign policy in Canada to you.

The Canadian Committee for UNIFEM is one of the national committees supporting the United Nations Development Fund for Women. UNIFEM supports efforts of women in the developing world to achieve their objective for economic and social development and for equality, and by so doing to improve the quality of life for all.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Les membres du Comité canadien pour l'UNIFEM pourraient-ils s'approcher, s'il vous plaît?

Je dois vous expliquer la procédure que nous suivons en comité. Nous entendons chaque groupe consécutivement. Par exemple, nous allons entendre le Comité canadien pour l'UNIFEM, puis le Comité sur la femme et la politique étrangère et ensuite le Conseil national des femmes du Canada. Après les trois exposés, nous aurons la possibilité de discuter avec vous des éléments que nous voulons approfondir. Nous avons pour politique de limiter les exposés à environ dix minutes, puis de passer à la discussion générale. Nous avons employé cette technique pendant toutes nos audiences et nous espérons qu'elle vous conviendra.

Pour commencer, je vais donner la parole au Comité canadien pour l'UNIFEM. J'ai sur ma liste le nom de Valerie Hume.

Mme Valerie Hume (présidente, Comité canadien pour l'UNIFEM): Merci, monsieur le président, mesdames et messieurs les membres du Comité, de nous permettre de vous présenter aujourd'hui nos idées sur la politique étrangère du Canada.

Le Comité canadien pour l'UNIFEM est l'un des comités nationaux soutenant le Fonds de développement des Nations Unies pour la femme. L'UNIFEM soutient les efforts des femmes dans le monde en développement pour atteindre leur objectif de développement économique et social et d'égalité et, ce faisant, améliorer la qualité de vie pour tous.

[*Text*]

Created in 1976 by the United Nations General Assembly, UNIFEM works in autonomous association with the United Nations Development Program.

In our presentation this morning, the Canadian Committee for UNIFEM has decided to focus on the recommendations it has made in it's brief. I'll therefore spend one or two minutes on each of five specific areas of interest.

Our first recommendation is that the Government of Canada examine each new foreign policy proposal in light of gender assessment or gender analysis. Any assessment that shows a negative impact should be revised and reconsidered. This is consistent with Canadian values and the principles of the United Nations.

Secondly, a large proportion of the inexpensive labour in developing countries is made up of women and children working in poor conditions resulting from lack of gender analysis and planning and trade programs and policies. These conditions are partly the result of efforts by developing countries to attract foreign business and financial investments at any cost. We therefore recommend that the Government of Canada take into account an assessment of the impact of trade policies and programs on women's employment conditions in Canada and in the countries of its trading partners before renewing or implementing new arrangements, and that trade arrangements be dependent on compliance with international labour and environmental standards.

Third is a set of recommendations on international development since the primary victims of poverty, reductions in social spending, civil strife, burdens of change, unemployment and rising food costs are inevitably women and children.

We recommend that in addition to maintaining its voluntary contributions to the United Nations Development Program, debt for development swaps be considered as another method of funding women's development projects in Third World countries. I think this may be an appropriate way of moving, particularly in time of fiscal constraint here. Swaps, I'm told, can generate between 5% and 200% additional local currency for development projects.

Further, we recommend that the Government of Canada support a policy to ensure that at least 50% of development assistance for agricultural activity in Third World countries be targeted directly to increasing the decision–making role of women and promoting the integration of women and development concerns in the global environmental agenda. This recommendation is based on the fact that women process and market between 50% and 80% of the food consumed in developing countries and are the first to suffer when land is degraded, when trees disappear, and when waters are polluted. This recommendation is in keeping with statements made by the government about sustainable development.

[*Translation*]

Créée en 1976 par l'Assemblée générale des Nations Unies, l'UNIFEM travaille en association autonome avec le programme des Nations Unies pour le développement.

Dans l'exposé que nous vous présentons ce matin, le Comité canadien pour l'UNIFEM a décidé de se concentrer sur les recommandations formulées dans le mémoire. Je vais donc consacrer une ou deux minutes à chacun des cinq grands domaines d'intérêt.

Nous recommandons premièrement que le gouvernement du Canada examine toute nouvelle proposition de politique étrangère en fonction des considérations relatives à l'égalité des sexes. Si l'évaluation montre que l'impact est négatif, la proposition devrait être revue et réétudiée. Cela correspond aux valeurs canadiennes et aux principes des Nations Unies.

Deuxièmement, une grande partie de la main–d'oeuvre à bon marché dans les pays en développement est composé de femmes et d'enfants travaillant dans de mauvaises conditions parce que la question de l'égalité des sexes n'a pas été prise en considération dans la planification ainsi que dans les politiques et les programmes commerciaux. Ces conditions sont en partie dues au fait que les pays en développement cherchent à attirer les entreprises et les investissements étrangers à tout prix. Nous recommandons donc que le gouvernement du Canada tienne compte de l'impact des politiques et des programmes commerciaux sur les conditions d'emploi au Canada et dans les pays avec lesquels il entretient des liens commerciaux avant de renouveler ou d'adopter de nouvelles ententes, et que les ententes commerciales ne soient conclues que si les normes internationales sont respectées en matière de travail et d'environnement.

Il y a une troisième série de recommandations sur le développement international étant donné que les premières victimes de la pauvreté, de la réduction des dépenses sociales, des conflits civils, du changement, du chômage et de l'augmentation du coût de l'alimentation sont inévitablement les femmes et les enfants.

Nous recommandons qu'en plus des contributions volontaires au Programme des Nations Unies pour le développement, on envisage d'échanger la dette contre des activités de développement pour financer les projets de développement des femmes dans les pays du Tiers monde. Je pense que cette démarche est particulièrement appropriée en ces jours d'austérité budgétaire. On m'a dit que ce genre d'échange pouvait représenter de 5 p. 100 à 200 p. 100 de plus en devises locales pour les projets en développement.

De plus, nous recommandons que le gouvernement du Canada adopte une politique visant à garantir qu'au moins 50 p. 100 de l'aide au développement dans l'agriculture dans les pays du Tiers monde servent directement à donner un plus grand pouvoir de décision aux femmes et à inclure dans le programme environnemental mondial les questions touchant les femmes et le développement. Cette recommandation est basée sur le fait que les femmes transforment et vendent de 50 p. 100 à 80 p. 100 des aliments consommés dans les pays en développement et sont les premières à souffrir lorsque la terre est altérée, que les arbres disparaissent et que les eaux sont polluées. Cette recommandation est conforme aux déclarations faites par le gouvernement sur le développement durable.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1100

We also ask the Government of Canada to reaffirm that poverty alleviation is the purpose of the aid program, including bilateral, multilateral, and non-governmental aid, and to increase the extent to which aid is directed towards the participation of and impact on women.

Nous demandons également au gouvernement du Canada d'affirmer à nouveau que l'objectif du programme d'aide, bilatéral, multilatéral et non gouvernemental, est de soulager la pauvreté et de chercher à favoriser la participation des femmes et à les faire bénéficier davantage de l'aide fournie.

Fourth, we are anxious that the Government of Canada continue to support agencies that are working to combat obstacles that women face in seeking to exercise their human rights.

Quatrièmement, nous souhaitons que le gouvernement canadien continue à aider les organismes luttant pour supprimer les obstacles auxquels se heurtent les femmes dans l'exercice de leurs droits.

In its diplomatic relations with other states, Canada's concern and non-acceptance of cultural and religious practices that perpetrate violence against women and constitute a violation of their human rights must be made clear.

Dans ses relations diplomatiques avec les autres États, le Canada doit clairement affirmer son refus des pratiques culturelles et religieuses qui perpétuent la violence contre les femmes et constituent une atteinte aux droits de la personne.

Because women and children make up 80% of the refugee population and because refugee camps are usually administered by men, who give preference to males in provision of rations and other forms of relief, and because women are the target of sexual demands in return for food and provisions, UNIFEM is implementing projects to help women refugees. We recommend that the Government of Canada maintain its annual contributions to UNIFEM and urge greater support for projects that improve the security, health, and skills development of women refugees.

Comme la population de réfugiés comprend 80 p. 100 de femmes et d'enfants et que les camps de réfugiés sont généralement administrés par des hommes qui donnent la préférence aux hommes pour ce qui est des rations fournies et des diverses formes de secours, et comme les femmes doivent souvent se plier à des exigences sexuelles pour obtenir de la nourriture et ce dont elles ont besoin, l'UNIFEM met sur pied des projets pour aider les femmes réfugiées. Nous recommandons que le gouvernement canadien continue à verser ses cotisations annuelles à l'UNIFEM et soutienne davantage les projets visant à améliorer la sécurité, la santé et la formation professionnelle des femmes réfugiées.

Our fifth area of concern is the reform or restructuring of the United Nations. We recommend that the Government of Canada promote: (1) gender equality among United Nations personnel in senior and leadership positions; (2) increased participation by non-governmental organizations, including women's organizations, in United Nations program development; and (3) support for UNIFEM by all member states through voluntary financial contributions.

Notre cinquième domaine de préoccupation est la réforme ou la restructuration des Nations unies. Nous recommandons que le gouvernement du Canada encourage: (1) l'égalité des sexes au sein du personnel des Nations unies aux postes supérieurs de la hiérarchie; (2) la participation accrue des organisations non gouvernementales, notamment des organisations de femmes, à l'élaboration des programmes des Nations unies et (3) le soutien de tous les États membres à l'UNIFEM par des cotisations financières volontaires.

Women in the developing world are innovative and resourceful, but they often require some outside assistance to get started. Among other projects, in Cameroon UNIFEM is supporting a project called *transformation du manioc*, a cassava-processing project that has helped women find a marketable use for the peelings of cassava, which are usually thrown away. Through financial assistance from UNIFEM, Aid Cameroon, a local, non-governmental organization, was able to establish a cassava plant for roasting the crop to produce gari, a staple of the Cameroonian diet.

Les femmes des pays en développement sont pleines d'imagination et de ressources, mais elles ont souvent besoin d'une aide extérieure pour démarrer. Entre autres projets, l'UNIFEM contribue au Cameroun à un projet appelé «transformation du manioc», projet de transformation qui a aidé les femmes à trouver une utilisation commerciale pour les pelures de manioc, qui sont généralement jetées. Grâce à l'aide financière de l'UNIFEM, Aid Cameroun, organisation locale, non gouvernementale, a pu monter une usine de transformation du manioc où on le fait griller pour produire du ghari, élément de base dans la cuisine camerounaise.

The processing plant operates by burning the peelings of the cassava. Peelings not used as fuel are sold for fodder, and any remaining are distributed to women's groups to make compost. The equipment used in the roasting plant was built with technical assistance from Ghanaian women's groups. The south-south cooperation was also facilitated by UNIFEM.

Les épluchures de manioc servent de combustible à l'usine de transformation. Les épluchures qui ne sont pas utilisées comme combustible sont vendues comme fourrage et ce qui reste est distribué aux groupes de femmes qui en font du compost. Le matériel utilisé dans l'usine a été construit avec l'aide technique de groupes de femmes du Ghana. C'est également l'UNIFEM qui a facilité la coopération sud-sud.

What we're really saying is it doesn't have to be all north-south. We can promote south-south cooperation.

Tout cela pour dire que la coopération ne doit pas nécessairement être nord-sud; nous pouvons aussi promouvoir la coopération sud-sud.

[*Text*]

Finally the Canadian Committee for UNIFEM underlines the responsibility that falls to women in producing and raising children and sustaining the family economically, socially, and culturally in societies throughout the world. The future stability of all regions depends to a large extent on how effectively women are empowered to secure economic and social independence and to take part in building the much–needed infrastructure that will increase stability and further international cooperation and peace. This makes Canada's voluntary contributions to UNIFEM and similar organizations a high priority.

Thank you very much.

[*Translation*]

Enfin, le Comité canadien pour l'UNIFEM insiste sur le fait que ce sont les femmes qui ont les enfants et les élèvent et qui subviennent aux besoins de la famille sur le plan économique, social et culturel, dans toutes les sociétés du monde. La stabilité à venir de toutes les régions dépend dans une grande mesure des pouvoirs qu'auront les femmes pour assurer leur indépendance économique et sociale et participer à la mise en place de l'infrastructure indispensable pour accroître la stabilité et renforcer la coopération internationale et la paix. C'est pour cette raison que les cotisations volontaires du Canada à l'UNIFEM et à des organisations analogues sont hautement prioritaires.

Merci beaucoup.

• 1105

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Dr. Hume, for your presentation.

I now turn to the next group, the Women and Foreign Policy Committee, and call on Dr. Maureen Molot, please.

Dr. Maureen Molot (Women and Foreign Policy Committee): Thank you, Senator MacEachen. Members of the Committee, as the senator said, I am Dr. Maureen Molot. I am director of the Norman Paterson School of International Affairs at Carleton University. I am here this morning representing the Women and Foreign Policy Committee. I am joined by Ms Joanna Kerr of the North–South Institute and Ms Jennifer Loten, coordinator of the Canadian Beijing Facilitating Committee.

The Women and Foreign Policy Committee is a group of Ottawa women who have met since early 1994 to discuss the importance of gender issues in Canadian foreign policy and to prepare the brief you have received. Its members include researchers, public servants, members of NGOs, professors and consultants. All are concerned about the interrelationships between the foreign policy agenda and women. The brief you have received addresses a number of issue areas where gender impacts on foreign policy and makes a number of recommendations with respect to future directions for Canadian foreign policy. Given the constraints of time, I will highlight some of the brief's themes and policy recommendations.

An obvious question that might be asked is why we should focus specifically on women in the context of a review of Canadian foreign policy. Why should women be a focus for special attention in the foreign policy review process?

The answer is that women deserve special attention because of the specific needs of women and the immediate linkage between the improvement of women's status, rights and economic growth.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, madame Hume, de votre exposé.

Je me tourne maintenant vers le groupe suivant, le Comité sur la femme et la politique étrangère et je cède la parole à M^me^ Maureen Molot.

Mme Maureen Molot (Comité sur la femme et la politique étrangère): Merci, monsieur le sénateur. Mesdames et messieurs les membres du comité, comme M. MacEachen vient de vous le dire, je m'appelle Maureen Molot. Je suis directrice de la Norman Paterson School of International Affairs de l'université Carleton. Je suis ici ce matin pour représenter le Comité sur la femme et la politique étrangère. J'ai à mes côtés Joanna Kerr, de l'Institut Nord–Sud, et Jennifer Loten, coordonnatrice du Canadian Beijing Facilitating Committee.

Le Comité sur la femme et la politique étrangère est un groupe de femmes d'Ottawa qui se sont réunies depuis le début de l'année 1994 pour discuter de l'importance des questions relatives à l'égalité des sexes dans la politique étrangère du Canada et pour préparer le mémoire que vous avez reçu. Ce groupe compte parmi ses membres des chercheuses, des fonctionnaires, des membres d'ONG, des professeures et des consultantes. Toutes ces personnes s'intéressent aux rapports qui existent entre le programme de politique étrangère et les femmes. Le mémoire que vous avez reçu se rapporte à un certain nombre de domaines dans lesquels les questions sexuelles influent sur la politique étrangère et il comporte plusieurs recommandations concernant l'orientation future de la politique étrangère du Canada. Étant donné le peu de temps dont nous disposons, je me contenterai de souligner certains thèmes et certaines recommandations relatives à la politique étrangère contenus dans le mémoire.

On peut tout de suite se demander pourquoi insister particulièrement sur les femmes dans le contexte d'un examen de la politique étrangère du Canada. Pourquoi les femmes devraient–elles être prises spécialement en considération dans cet exercice d'examen de la politique étrangère?

La réponse est que les femmes méritent qu'on leur accorde une attention spéciale en raison de leurs besoins particuliers et des liens directs qui existent entre l'amélioration de la situation de la femme, les droits des femmes et l'amélioration de leur situation économique.

[*Texte*]

Women constitute half of the world's population and are responsible in large measure, as has already been noted, for family care and household management. Women perform two–thirds of the world's work, receive one–tenth of the world's income and own less than one–hundredth of the world's property. Yet because of more limited access to education and other opportunities, women's productivity relative to that of men remains low.

Improving women's productivity can contribute to growth, efficiency and poverty reduction—all key development goals. Investing in women in education, health, family planning, and access to land, inputs and extension services is thus an important part of development strategy as well as a matter of social justice.

It directly reduces poverty through substantial economic and social pay–offs. It leads to higher productivity and more efficient resource use. It contributes to environmentally sustainable development. It produces significant social gains, lower fertility, better household nutrition, and reduced infant, child and maternal mortality.

The international gains are particularly striking. A mother's education has a stronger impact on the health and education of her children than does the father's. Studies also show that income controlled by women is more likely to be spent on household needs than income controlled by men.

The pay–offs notwithstanding, the gender gap remains substantial in many countries. Girls' school enrolment and completion rates lag behind those of boys. Women are channelled into disciplines with low pay–offs.

In a few countries in south Asia and Africa, owing to discrimination in food intake and health care, women's natural health advantage at birth is quickly reduced, if not reversed, resulting in lower life expectancies for women. The combination of poor education and poor access to services can be deadly, as prevailing high maternal mortality rates testify.

Worldwide progress in social and economic development over the past three decades has not translated into proportional gains for women. The reasons for this are limited options and formidable barriers. The barriers begin with low investment in the education and health of girls, continue with poor access for women to services and assets, and are made worse by legal and regulatory barriers that restrict women's options. As a result, many more women than men are in low–paying, low–skilled, informal activities.

[*Traduction*]

Les femmes constituent la moitié de la population du monde et sont en grande partie chargées, comme on l'a déjà fait remarquer, de s'occuper de la famille et de gérer le foyer. Les femmes accomplissent près des deux tiers des heures de travail, perçoivent le dixième du revenu et détiennent moins du centième de la propriété. Mais parce qu'elles ont moins facilement accès à l'éducation et à d'autres possibilités, leur productivité par rapport à celle des hommes reste faible.

En améliorant la productivité des femmes, on peut contribuer à leur croissance, à leur efficacité et à la réduction de la pauvreté qui sont tous des objectifs essentiels du développement. C'est donc à la fois un élément important de la stratégie de développement et une question de justice sociale que d'investir dans l'enseignement, les soins de santé, la planification familiale, l'accès à la propriété foncière, la participation et les services d'appoint à l'intention des femmes.

On réduit ainsi directement la pauvreté en obtenant des résultats importants dans les domaines économique et social. On parvient à améliorer la productivité et à utiliser de façon plus efficace les ressources. On oeuvre pour le développement durable sur le plan de l'environnement. On permet d'importants progrès sociaux, une réduction de la fécondité, une meilleure alimentation familiale et une réduction de la mortalité chez les nouveaux–nés, les enfants et les mères.

Les avantages à l'échelle internationale sont particulièrement frappants. Une mère instruite a plus d'influence sur la santé et l'éducation de ses enfants qu'un père instruit. Selon certaines études, il est également prouvé que le revenu géré par les femmes va plus vraisemblablement être consacré aux besoins du ménage que le revenu géré par les hommes.

Malgré ces avantages, les différences entre les sexes restent importantes dans de nombreux pays. Le pourcentage de filles qui sont inscrites dans les écoles et qui terminent leurs études est bien inférieur à celui des garçons. Les femmes sont orientées vers des disciplines peu rémunérées.

Dans quelques pays d'Asie du sud et d'Afrique, du fait de la discrimination qui existe sur le plan de l'alimentation et des soins médicaux, l'avantage naturel qu'ont les femmes à la naissance pour ce qui est de la santé est rapidement réduit, sinon inversé, et c'est ainsi que l'espérance de vie des femmes est inférieure. Le manque d'instruction allant de pair avec un accès limité aux services peut être mortel, comme le montre le taux élevé de mortalité maternelle.

Les progrès mondiaux en matière de développement économique et social au cours des trois dernières décennies ne se sont pas traduits par une amélioration correspondante de la situation des femmes. Cela est dû au fait que les possibilités sont limitées et qu'il existe des barrières énormes. Les premières barrières sont dues au faible investissement consacré à l'instruction et à la santé des filles; il y a ensuite la difficulté pour les femmes d'accéder aux services et aux capitaux. La situation est rendue pire encore du fait des barrières législatives et réglementaires qui limitent les possibilités des femmes. De ce fait, on trouve beaucoup plus de femmes que d'hommes dans les activités parallèles peu payées et demandant peu de qualifications.

[*Text*]

[*Translation*]

• 1110

Those in the formal labour force fare no better. Occupational segregation channels them into less productive and less remunerative segments of the labour market.

Although recent years have seen an increase in democratization in many countries, women in much of the south are marginalized in the political process because of gender inequality. Their ability to participate in local and national political processes is constrained by a number of factors, including the laws and cultural traditions of particular countries. Even where formal legal barriers do not exist, women are often unable to participate and assume leadership roles because of unequal access to economic resources, education, their own lack of confidence, lack of control over fertility, and the demands of families.

It is also important to note the linkage between global trade and women's equality. Trade has differential impacts on women and men. In Canada, there are three times more women than men working in the clothing industry. Thus women will be disproportionately affected as import restrictions are phased out under the recent Uruguay Round agreements.

The expansion of manufactured exports in many developing countries has led to new employment opportunities, particularly for women, in export processing zones. However, the working conditions for these women are extremely poor, and their ability to organize to improve their circumstances is limited.

As the focus of trade policy extends or goes beyond barriers to the trade of goods, tariffs and non–tariff barriers, to areas such as services, intellectual property rights, and environmental and labour standards, the impact on women is becoming more complex. The issues at stake are no longer restricted to employment in manufacturing industries like apparel, but also concern employment in the service sector, health care costs, food standards and so on.

It is also important to note that lack of access to credit for female entrepreneurs limits the profitability and growth of their enterprises. Limited education and mobility, and in some cases cultural barriers, restrict women's contact with institutions that offer financial services, as do the high transaction costs and collateral requirements associated with making loans.

How has Canadian foreign policy promoted women's equality? The Canadian government has played an important role in promoting gender equality through its participation in a wide variety of multilateral organizations. Canada has a strong reputation for work on women's rights and development globally. Relative to other aid agencies, CIDA has taken an impressive stand on gender equality since the adoption in 1984 of a policy and implementation strategy for women and development.

Les femmes qui font officiellement partie de la main–d'oeuvre rémunérée ne se trouvent pas dans une meilleure situation. La ségrégation professionnelle les oriente vers les segments moins productifs et moins rémunérés du marché du travail.

Bien que de nombreux pays aient connu une démocratisation accrue ces dernières années, les femmes de la plus grande partie de l'hémisphère sud sont marginalisées dans le processus politique à cause de l'inégalité des sexes. Leur capacité de participer aux processus politiques locaux et nationaux est limitée par plusieurs facteurs, dont la législation et les traditions culturelles dans certains pays. Même lorsqu'il n'existe pas de barrières juridiques officielles, les femmes sont bien souvent dans l'impossibilité de participer et d'assumer des rôles de chefs de file parce qu'elles ont moins facilement accès aux ressources économiques et à l'instruction, parce qu'elles manquent de confiance, parce qu'elles ne sont pas maîtresses de leur fécondité et à cause des exigences de la famille.

Il est également important de remarquer le rapport qui existe entre le commerce mondial et l'égalité des femmes. Le commerce n'a pas les mêmes répercussions sur les hommes et sur les femmes. Au Canada, il y a trois fois plus de femmes que d'hommes qui travaillent dans l'industrie du vêtement. Les femmes seront beaucoup plus touchées par l'élimination progressive des restrictions à l'importation décidée à l'issue de la ronde de négociations de l'Uruguay.

L'expansion enregistrée par les exportations de produits manufacturés dans beaucoup de pays en développement a créé de nouvelles possibilités d'emploi, notamment pour les femmes, dans les zones franches industrielles. Toutefois, les conditions de travail de ces femmes sont très mauvaises et leur capacité de s'organiser pour améliorer leur situation est limitée.

Maintenant que l'intérêt de la politique commerciale dépasse les barrières, tarifaires ou non, au commerce des marchandises pour s'étendre à des secteurs comme les services, les droits de propriété intellectuelle, et les normes pour l'environnement et le travail, les effets sur les femmes deviennent plus complexes. L'enjeu ne se limite plus à l'emploi dans les industries manufacturières comme l'habillement, mais concerne aussi désormais l'emploi dans le secteur des services, les coûts des soins médicaux, les normes alimentaires, etc.

Il est également important de savoir que la possibilité d'avoir accès au crédit pour les femmes d'affaire limite la rentabilité et la croissance de leur entreprise. L'instruction insuffisante et la mobilité limitée, et dans certains cas les barrières culturelles, rendent difficile pour les femmes le contact avec les institutions qui offrent des services financiers, de même que les coûts élevés des transactions et les exigences de garantie liées aux emprunts.

De quelle manière la politique étrangère du Canada a–t–elle oeuvré pour l'égalité des femmes? Le gouvernement canadien a joué un rôle important pour encourager l'égalité des sexes en étant membre d'un large éventail d'organisations multilatérales. Le Canada est réputé dans le monde pour son travail pour les droits et le développement des femmes. Par rapport à d'autres organismes d'aide, l'ACDI a pris nettement position sur l'égalité des sexes depuis son adoption, en 1984, d'une politique et d'une stratégie de mise en oeuvre pour les femmes et le développement.

[*Texte*]

However, you will not be surprised to hear me say that a great deal more can be done. To this end, let me note simply some of the recommendations of the Women and Foreign Policy Committee. We believe the Government of Canada should do the following:

(1) promote women's rights through the mainstream multilateral system;

(2) support the reform of the United Nations to enhance its effectiveness and capacity to address women's issues;

(3) give high priority to the 1995 World Conference on Women in Beijing;

(4) ensure that CIDA approve and implement the recommendations emerging from its women and development policy and activities evaluation;

(5) increase the human and financial resources allocated to women's development;

(6) promote gender equality as an essential dimension of good governance;

(7) promote the capacity of women's organizations to participate in the political process, which in turn will enhance the capacity and stability of civil society;

• 1115

(8) in keeping with its commitment to goals and recommendations of the Earth Summit, official Canadian support should draw on and promote women's knowledge of natural resource management and sustainable development practices;

(9) recognizing the interrelationships among poverty, gender inequality and environmental degradation, Canada should focus a large percentage of its official development–assistance budget on the reduction of poverty;

(10) Canada should integrate a gender perspective into the formulation and implementation of trade policy, which can be done through the enhanced representation of women on the SAGITs and ITAC and through making the international trade policy machinery more accessible to women's groups;

(11) the Canadian government should—regionally through the NAFTA machinery and multilaterally through the World Trade Organization—promote the discussion, monitoring and analysis of the gender impact of trade policies, both before and after these policies are changed;

(12) the Canadian government should implement adjustment policies that recognize the specific constraints faced by women, both to mitigate the negative effect on some women and to ensure that as many women as possible are able to take advantage of the opportunities of new trade policies. This may involve the promotion of training and credit for women, for example.

[*Traduction*]

Toutefois, vous ne serez pas surpris de m'entendre dire qu'il y a encore beaucoup à faire. Pour cela, je vais vous énumérer quelques unes des recommandations du Comité sur la femme et la politique étrangère. Nous estimons que le gouvernement canadien devrait faire les choses suivantes:

(1) Promouvoir les droits de la femme à travers tout le réseau multilatéral régulier.

(2) Appuyer la réforme des Nations Unies afin que cette organisation soit plus efficace et mieux à même de répondre aux problèmes des femmes.

(3) Accorder une grande priorité à la Conférence mondiale sur les femmes de 1995 à Beijing.

(4) Faire en sorte que l'ACDI approuve et applique les recommandations se dégageant de l'évaluation de sa politique et de ses activités d'intégration des femmes au développement.

(5) Accorder davantage de ressources humaines et financières au développement des femmes.

(6) Promouvoir le traitement équitable des deux sexes comme un ingrédient essentiel du bon gouvernement.

(7) Faciliter la participer des organisations féminines au processus politique, ce qui aura pour effet d'améliorer la capacité et la stabilité de la société civile.

(8) Conformément à l'engagement pris envers les objectifs et les recommandations du Sommet de la Terre, le soutien officiel du Canada devrait profiter des connaissances des femmes en matière de gestion des ressources naturelles et de pratiques conformes au développement durable et les faire connaître.

(9) Compte tenu des rapports entre la pauvreté, l'inégalité des sexes et la dégradation environnementale, le Canada devrait consacrer un pourcentage important de son budget officiel d'aide au développement à la réduction de la pauvreté.

(10) Le Canada devrait tenir compte de la question des sexes pour formuler et mettre en oeuvre sa politique commerciale. Une telle chose serait possible si les femmes étaient davantage représentées dans les GCSCE et au CCCE et si les mécanismes internationaux de politique commerciale étaient plus accessibles aux groupes de femmes.

(11) Le gouvernement canadien devrait—à l'échelle régionale dans le cadre de l'ALÉNA et à l'échelle multilatérale dans le cadre de l'Organisation mondiale du commerce—favoriser la discussion, vérifier et analyser les répercussions des politiques commerciales sur les sexes, aussi bien avant qu'après la modification de ces politiques.

(12) Le gouvernement canadien devrait mettre en oeuvre des politiques d'adaptation tenant compte des contraintes particulières aux femmes, à la fois pour atténuer les effets négatifs que certaines subissent et pour qu'elles soient aussi nombreuses que possible à pouvoir profiter des possibilités offertes par les nouvelles politiques commerciales. On pourrait pour cela encourager par exemple la formation des femmes et leur permettre d'emprunter.

[*Text*]

The other recommendations are contained in our brief, and I thank you very much for your attention.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Dr. Molot, for your presentation.

The National Council of Women of Canada, Ruth Brown, president.

Ms Ruth Brown (President, National Council of Women of Canada): Thank you, Mr. Chairman, for giving us this opportunity.

I would like to tell you just a little about the National Council of Women before I move on to our recommendations.

We're an umbrella group whose members are local councils across Canada, provincial councils, and 27 national independent organizations are also affiliated with us. The result is that we represent something like 700 women's groups across the country.

Our policy is developed through a democratic process of discussion and debate about resolutions at the local level, at the provincial level, with input from our national affiliates, and then the resolutions come to the floor of the annual meeting and are discussed there. If they are approved they become part of our policy and, I think, can fairly be said to represent the views of very many women across Canada.

I should have said at the beginning, perhaps, that we are 100 years old. We were founded in 1893.

The recommendations that I will be speaking to today are based on policies developed in that manner.

As you would expect, our policy chiefly addresses domestic issues. However, we have been concerned for many years about foreign policy issues as well, especially through our membership in the International Council of Women.

The International Council represents about 75 countries. It is concerned with questions affecting the quality of life for women around the world. It brings its concerns to the United Nations, where it has consultative status category one with the Economic and Social Council of the United Nations. A delegation of 14 Canadian women will be attending the triennial meeting of the International Council later this month, where many of the same issues will be discussed.

You asked what significant changes in the world we see from the point of view of an organization like ours. We would mention the increase in the world's population and its inevitable impact on the global environment and on standards of living; the increase in poverty in parts of the world; the reappearance of nationalistic and ethnic wars, with their destructive impact on the lives of women and children, who are so often the victims of war; the migration of vast numbers of people and what that means in the questions it raises about refugees and immigration; and the changes in the role and status of women, which has moved forward greatly in the developed countries, but there has been considerably less change in the status of women in many Third World countries.

[*Translation*]

Les autres recommandations figurent dans notre mémoire. Je vous remercie de votre attention.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, madame Molot, pour votre exposé.

Le Conseil national des femmes du Canada, Ruth Brown, présidente.

Mme Ruth Brown (présidente, Conseil national des femmes du Canada): Merci, monsieur le président, de nous donner la possibilité de prendre la parole.

Je vais vous dire quelques mots du Conseil national des femmes avant de passer à nos recommandations.

Nous sommes un organisme de coordination dont les membres sont des conseils locaux dans l'ensemble du Canada et des conseils provinciaux. Vingt–sept organisations nationales indépendantes sont également affiliées à notre groupe. De ce fait, nous représentons quelque 700 groupes de femmes de l'ensemble du pays.

Nous décidons de notre politique à la suite d'un processus démocratique de discussion et d'étude des résolutions au niveau local et provincial, et les associations nationales affiliées participent au débat. Les résolutions sont ensuite présentées à l'assemblée annuelle où elles sont discutées. Si elles sont adoptées, elles deviennent partie intégrante de notre politique et je peux dire sans crainte qu'elles représentent l'opinion de très nombreuses femmes de l'ensemble du Canada.

J'aurais peut–être dû vous dire dès le départ que nous avons 100 ans. Notre groupe a été fondé en 1893.

Les recommandations que je vais formuler aujourd'hui s'appuient sur les politiques ainsi élaborées.

Comme on peut s'y attendre, notre politique concerne essentiellement les questions nationales. Toutefois, nous nous intéressons également depuis un certain nombre d'années aux questions de politique étrangère, surtout dans le cadre de notre appartenance au Conseil international des femmes.

Le Conseil international représente 75 pays. Il s'occupe de questions touchant la qualité de la vie des femmes du monde entier. Il soumet ses inquiétudes aux Nations Unies puisqu'il a voix consultative au Conseil économique et social des Nations Unies. Une délégation de 14 Canadiennes participera, à la fin du mois, à la réunion triennale du Conseil international où seront discutées la plupart de ces questions.

Vous nous avez demandé quels étaient, pour une organisation comme la nôtre, les changements importants que le monde a subi. Nous citerons l'augmentation de la population mondiale et les répercussions inévitables que cela a sur l'environnement mondial et sur les niveaux de vie; l'augmentation de la pauvreté dans certaines régions du monde; la réapparition des guerres nationalistes et ethniques qui causent la mort de femmes et d'enfants, car ce sont souvent eux les victimes de la guerre; les migrations importantes et les problèmes qui en résultent du point de vue des réfugiés et de l'immigration; et l'évolution du rôle et de la situation de la femme, qui a été très grande dans les pays développés, mais qui a beaucoup moins changé dans de nombreux pays du Tiers monde.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1120

We've divided our brief into five sections, and I'd like to highlight briefly our recommendations in each section. As I say, they're based on policy developed by our members.

Nous avons divisé notre mémoire en cinq parties et j'aimerais vous préciser brièvement les recommandations qui figurent dans chacune de ces parties. Je le répète, elles se fondent sur la politique décidée par nos membres.

First is world peace and nuclear proliferation. Our members believe that Canadian foreign policy should continue to promote peace by support for UN peacekeeping, including the maintenance of specially trained forces; support for a worldwide verifiable freeze in the production, testing and deployment of nuclear arms; ratification of the UN convention prohibiting the development, production, stockpiling and use of chemical weapons. NCWC is against the sale of CANDU reactors, nuclear fuel and technology to those countries that not signed the treaty on the non-proliferation of nuclear weapons.

Premièrement, la paix mondiale et la prolifération des armes nucléaires. Nos membres estiment que la politique étrangère du Canada devrait continuer à favoriser la paix en appuyant les missions de maintien de la paix de l'ONU, grâce notamment à un contingent spécialement formé pour cela; en se montrant favorables à un gel mondial vérifiable de la production, des essais et du déploiement des armes nucléaires; en ratifiant la convention des Nations Unies interdisant la conception, la production, le stockage et l'utilisation des armes chimiques. Le CNFC est contre la vente de réacteurs CANDU, de combustible nucléaire et de technologie aux pays qui n'ont pas signé le traité de non prolifération des armes nucléaires.

The second category is the United Nations. Our members support the United Nations as an important forum for the settling of international disputes. However, to be effective it needs to be reorganized to reflect the end of the Cold War and other political changes of the past few years. Moreover, a way has to be found to ensure that all members pay their dues, so it's not paralyzed by financial problems.

Notre deuxième partie concerne les Nations Unies. Nos membres estiment que les Nations Unies sont une tribune importante pour régler les différends internationaux. Toutefois, pour plus d'efficacité, une réorganisation s'impose pour tenir compte de la fin de la guerre froide et des autres changements politiques qui ont eu lieu ces dernières années. Il faudra en outre trouver le moyen d'obliger tous les membres à payer leurs cotisations, afin que l'organisation ne soit pas paralysée par des problèmes financiers.

The UN is still very much male-dominated, and this needs to change to reflect the changing role of women in our society. We appreciate the steps the Canadian government has taken to nominate women for UN executive and administrative positions, but much more needs to be done. We urge the government to use its influence with other countries in this regard.

L'ONU est encore essentiellement dominée par les hommes, et cette situation devrait changer afin de tenir compte de l'évolution du rôle des femmes dans notre société. Nous sommes reconnaissantes au gouvernement d'avoir pris des mesures pour nommer des femmes aux postes de direction et d'administration de l'ONU, mais il y a encore beaucoup à faire. Nous pressons le gouvernement d'utiliser à bonne fin son influence auprès d'autres pays à cet égard.

We also urge the government to support fully the aims of the UN in planning the fourth World Conference on Women scheduled for Beijing in September 1995, which has already been mentioned. We know the Status of Women Canada has been involved for some months in preparation for this conference and we hope the government will support their efforts by the appointment of representatives of women's groups as members of the official Canadian delegation, and some financial help to other women's groups who wish to send a representative to the NGO forum that will be held at roughly the same time in Beijing.

Nous pressons également le gouvernement d'appuyer totalement les objectifs de l'ONU pour la planification de la Quatrième Conférence mondiale sur les femmes qui doit avoir lieu en septembre 1995 à Beijing et dont on a déjà parlé. Nous savons que Situation de la femme Canada participe depuis plusieurs mois à la préparation de cette conférence et nous espérons que le gouvernement appuiera les efforts des personnes concernées en nommant des représentantes des groupes de femmes comme membres de la délégation officielle du Canada et accordera une aide financière aux autres groupes de femmes qui souhaitent envoyer une représentante à la tribune des ONG qui aura lieu à peu près en même temps à Beijing.

The third category is human rights. Violence against women is a subject of great concern both to the international council and to the national council. We applaud the leadership taken by the Canadian government at the UN concerning the rights of women, including the 1993 Declaration on the Elimination of Violence Against Women. It's now important that Canada, along with the other members of the UN, work to implement the measures that were outlined in that declaration. In this connection, we're particularly concerned about the effect on women and children of the armed conflicts that are taking place around the world. When newspapers began carrying stories of the rape of women and children in the ethnic conflicts of the

La troisième partie concerne les droits de la personne. La violence faite aux femmes est un sujet de grande inquiétude aussi bien pour le Conseil international que pour le Conseil national. Nous félicitons le gouvernement canadien d'avoir été un chef de file aux Nations Unies en ce qui concerne les droits de la femme, y compris pour ce qui est de la déclaration de 1993 sur l'élimination de la violence faite aux femmes. Il importe maintenant que le Canada, avec les autres membres de l'ONU, fasse le nécessaire pour mettre en oeuvre les mesures figurant dans cette déclaration. À cet égard, nous nous inquiétons particulièrement des effets pour les femmes et les enfants des conflits armés qui on lieu dans le monde entier. Lorsque les

[*Text*]

former Yugoslavia, the international council was one of the first NGOs to speak out against these atrocities.

I believe the Geneva Protocol of 1925 and the Geneva Convention of 1949 offer important guarantees for the protection of women and children, who are the most vulnerable victims of armed conflicts. These protocols need to be upheld. When rape is used as a weapon of war and condoned by military policy, it needs to be identified as a war crime and prosecuted by an international court of law.

The fourth section is international development and international trade. In comparison with many countries around the world, in spite of its current employment problems, Canada continues to be a country where most citizens enjoy a high standard of living. We're in a position to give development assistance and should continue to do so, but we need to do it more effectively. We urge the government to maintain its commitment to gradually increasing the percentage of GNP devoted to assistance to at least 0.7%. Instead of megaprojects, we need to focus on projects that support farmers with small land–holdings, that respect the environment and allow for sustainable development.

Our members support the UNCED agreements, especially Agenda 21. We need to recognize the key role that women often play in growing and selling food in the poorer countries of the world, and make sure that aid projects involve them at the decision–making level.

• 1125

In many parts of the world dire poverty means women are not free to make basic choices about lifestyle or family size. They need help. We need to give high priority to projects that provide basic education and skill training for women, which, as was pointed out earlier, is such an effective means of enlarging the horizons of women.

We'd like to say as part of this focus on the role of women, our members support an increase in the Canadian appropriation for UNIFEM. We think it's an effective way to make sure aid is getting directly to small projects involving women, and we urge the government to be as generous as possible.

As to international trade, the geographic situation of Canada makes the interdependence of our economy with that of the U.S. a reality to be reckoned with, and the signing of the free trade agreement was an acknowledgement of that interdependence. At that time our members were especially concerned about Canadian sovereignty over our water resources. They are crucial to the sustainable development of our agricultural sector and many other sectors of our economy—fisheries, forestry, wildlife, industrial supply and tourism—and we've urged the government in annual briefs to ensure sovereignty is maintained.

[*Translation*]

journaux ont commencé à parler du viol des femmes et des enfants dans les conflits ethniques de l'ancienne Yougoslavie, le Conseil international a été parmi les premières ONG à s'élever contre de telles atrocités.

Je crois que le Protocole de Genève de 1925 et la Convention de Genève de 1949 offrent des garanties importantes pour la protection des femmes et des enfants qui sont les victimes les plus vulnérables des conflits armés. Il faut faire respecter ces protocoles. Lorsque le viol est utilisé comme une arme de guerre et est accepté dans la politique militaire, il faut en faire un crime de guerre susceptible de poursuites auprès du tribunal international de Justice.

La quatrième partie est consacrée au développement international et au commerce international. Comparé à de nombreux autres pays du monde, malgré les problèmes d'emploi actuels, le Canada reste un pays où la plupart des citoyens jouissent d'un niveau de vie élevé. Nous sommes en mesure de fournir une aide au développement et nous devrions continuer à le faire, mais il nous faut essayer de le faire de façon plus efficace. Nous pressons le gouvernement de maintenir son engagement d'augmenter progressivement le pourcentage du PIB consacré à l'aide pour le porter à au moins 0,7 p. 100. Au lieu de mégaprojets, nous devons insister sur les projets qui viennent en aide aux agriculteurs ayant de petites propriétés foncières, qui respectent l'environnement et qui favorisent le développement durable.

Nos membres sont favorables aux accords de la CNUED, surtout à Action 21. Nous devons reconnaître le rôle important que jouent souvent les femmes pour la culture et la vente des aliments dans les pays les plus pauvres du monde et faire en sorte que les projets d'aide leur permette de participer à la prise de décisions.

L'extrême pauvreté qui existe dans de nombreuses régions du monde fait que les femmes ne sont pas libres de décider de leur mode de vie ou de la taille de leur famille. Elles ont besoin d'aide. Nous devons accorder la priorité aux projets qui dispensent un enseignement de base et une formation technique aux femmes car, comme on l'a déjà dit, c'est un moyen efficace d'élargir l'horizon des femmes.

J'aimerais dire, au sujet de l'importance du rôle des femmes, que nos membres sont favorables à une augmentation des crédits accordés par le Canada à l'UNIFEM. Nous estimons que c'est un moyen efficace de veiller à ce que l'aide arrive directement aux petits projets auxquels participent des femmes et nous demandons au gouvernement d'être aussi généreux que possible.

Pour ce qui est du commerce international, la situation géographique du Canada fait que notre économie est interdépendante de celle des États–Unis et que nous ne pouvons négliger cette réalité. La signature de l'Accord de libre–échange constitue en fait une reconnaissance de cette interdépendance. À l'époque, nos membres s'inquiétaient particulièrement de la souveraineté canadienne concernant nos ressources en eau. Elles sont indispensables au développement durable de notre secteur agricole et de nombreux autres secteur de notre économie comme les pêches, les forêts, la nature, les produits industriels et le tourisme, et nous avons demandé au gouvernement, en lui envoyant annuellement des documents, de garantir la sauvegarde de notre souveraineté.

[*Texte*]

The NAFTA agreement raises questions of the interdependence of developing and developed countries and the need for sustainable development and a more equitable distribution of the world's resources. We recommend trade agreements that include developing countries should be of mutual benefit, should protect the health and safety standards of workers in both countries and should take into account factors relating to environmental sustainability. We also recommend environmental costs be reflected in product prices in international agreements.

The last section is on refugees and immigration. Our members support the government in maintaining a humanitarian refugee policy. They have had some concerns in the past about refugee hearings and want to be sure they are fair ones and the claimants can be accompanied at those hearings by at least one other person of their choice.

Council members recommend a comprehensive immigration policy that would take into consideration provincial and territorial priorities, manpower and planning objectives. As well, the policy must ensure the provision of services immigrants require to facilitate their integration, with special emphasis on accessible language and citizenship training for immigrant women to help with their social integration into Canadian communities.

In summary, I want to say the general basis for our members' recommendations in this area is a shared belief that everyone has obligations to family and to the country of citizenship, but we also have obligations to the wider world, where there's a responsibility for collective action.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you for your contribution.

We've had three presentations, which have been comprehensive and detailed and have certainly raised our awareness, if that was required, about the current events impacting on women throughout the world and the steps you feel ought to be taken to meet the situation. We thank you for the presentations and note how they support each other in their conclusions.

We have now some time for discussion. I invite any member of the committee to raise some ideas. We'll give Senator Andreychuk the opportunity to lead off for us.

Senator Andreychuk: It's very difficult. I have some small questions, but I suppose I underscore what all of the groups have said because I'm part of most of them. I think it's been a problem, but the women in Canada are rather unified as to what needs to be done.

I would pose the question to anyone, what is the best way of accomplishing our goals? Do we do so by select programs for women? Or do we ask for greater integration into the process of trade, development, and bureaucracy? Which way can we succeed? Or is it to be both ways?

[*Traduction*]

L'accord de l'ANÉNA pose la question de l'interdépendance des pays en développement et développés, ainsi que de la nécessité du développement durable et d'une répartition plus juste des ressources mondiales. Nous recommandons que les accords commerciaux conclus avec des pays en développement constituent un avantage pour les deux parties, assurent la garantie des normes sanitaires et sécuritaires pour les travailleurs des deux pays et tiennent compte des facteurs en rapport avec l'environnement durable. Nous recommandons également que les coûts environnementaux se répercutent sur le prix des produits dans les accords internationaux.

La dernière partie de notre mémoire concerne les réfugiés et l'immigration. Nos membres sont favorables à ce que le gouvernement garde une politique humanitaire à l'égard des réfugiés. Elles ont eu quelques inquiétudes par le passé à l'égard des audiences que subissent les réfugiés et veulent être sûres qu'elles soient justes et que les demandeurs soient accompagnés au cours de ces audiences par une autre personne de leur choix au moins.

Les membres du Conseil recommandent une politique d'immigration globale qui tienne compte des priorités provinciales et territoriales, des objectifs en matière de main–d'oeuvre et de planification. De même, la politique doit garantir que l'on fournisse aux immigrants les services dont ils ont besoin pour mieux s'intégrer, en insistant particulièrement sur une formation accessible aux immigrantes sur le plan de la langue et de la citoyenneté afin de leur permettre de s'intégrer socialement dans les communautés canadiennes.

En résumé, je tiens à dire que les recommandations de nos membres à cet égard s'appuient sur la conviction générale que tout le monde a des obligations envers sa famille et envers le pays dont il est citoyen, mais que l'on a aussi des obligations envers le monde, où l'on a la responsabilité d'agir collectivement.

Merci beaucoup.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci de votre participation.

Nous avons eu trois exposés complets et détaillés qui nous ont certainement sensibilisés, si c'était nécessaire, aux événements actuels qui ont des répercussions sur les femmes dans le monde entier et aux mesures que nous devrions prendre à votre avis pour réagir face à cette situation. Nous vous remercions pour vos exposés non sans constater que vos conclusions s'appuient mutuellement.

Il nous reste un peu de temps pour la discussion. J'invite les membres du comité à poser des questions. Nous allons donner au sénateur Andreychuk la possibilité de lancer la discussion.

La sénatrice Andreychuk: C'est très difficile. J'ai quelques petites questions, mais j'imagine que je ne puis qu'appuyer tout ce que les groupes ont dit car je fais partie de la plupart d'entre eux. Il y a bien sûr un problème, mais les femmes canadiennes ont un front assez uni à l'égard de ce qu'il faut faire.

La question que je vais poser à n'importe laquelle de nos interlocutrices est la suivante: Quelle est la meilleure façon d'atteindre nos objectifs? Y parvient–on en choisissant des programmes pour les femmes? Ou devons–nous demander une plus grande participation dans le domaine du commerce, du développement et de l'administration? De quelle façon peut–on arriver à nos fins? Faut–il suivre ces deux voies?

[*Text*]

[*Translation*]

• 1130

Dr. Molot: That's a wonderful lead–off. It's nice to get the support. I think the fact that there are three groups here does say something about the seriousness with which women's groups take this whole process. The fact that there is unity should, I think, tell the committee something about the way these issues are understood.

I think both of your strategies are appropriate, depending on the circumstance. Issues that deal with development clearly have to focus, particularly on women. I think there were a host of examples. Whether we are dealing with education, health, access to land, all the issue relating to human rights, or wife beating—there is a myriad of issues—there is no question, at least from the perspective of the group I'm representing, that development assistance has to focus on women, whether the projects are small or slightly larger, and that women have to play a role in the formulation of the programs. CIDA has moved some way in that direction already.

When you talk about other foreign policy questions, women clearly have concerns, as you heard expressed, whether these concerns relate to immigration, as Ms Brown talked about, to trade, or to nuclear proliferation—all these kinds of questions.

If the feeling is that it's important that women have an opportunity to participate and that women's views be sought, particularly on such things as trade—again, I mentioned it and Ms Brown mentioned it—the new trading arrangements, whether regional in North America or international, as we see with the establishment of the WTO, will have an impact on women, and we all have to be concerned about it.

The main point is that these are not issues of concern only to women; these are issues of concern to all of us and we all have a responsibility to address them. In effect, gender shouldn't play a role.

I suppose my concluding comment would be that it would be really wonderful if, sitting at this side of the room, there were a man who was part of this group.

Ms Jennifer Loten (Coordinator, Canadian Beijing Facilitating Committee): If I could add to that, I'd just like to say that an important step is accountability and there are a lot of mechanisms in place. One example at the UN level is CEDAW, but it's also the convention with the most reservations against it. I think it's important that with the mechanisms in place Canada begin to take steps to ensure that all these mechanisms actually mean something.

I'd also like to add that Canada has taken steps in this direction. In fact, the Canadian delegation was the one that required that national reports for the platform for action for the Beijing process have mechanisms for accountability built in. So I think it's important that we continue to live up to that reputation. We have a good one and we need to be the ones to continue to push it ahead.

But it's going to be accountability that's important. There are a good deal of institutions, mechanisms, and programs in place, but we have to make them mean something.

Mme Molot: Excellente façon de commencer. C'est bien d'avoir du soutien. Je crois que le fait qu'il y ait trois groupes présents ici montre assez que les groupes de femmes prennent toute cette question avec le plus grand sérieux. Le fait qu'il y ait un front uni devrait, à mon avis, montrer au comité la façon dont on comprend ces questions.

Je crois que vos deux stratégies sont indiquées, selon la situation. Pour les questions de développement, il faut de toute évidence s'attacher surtout aux femmes. Je crois qu'il y a de nombreux exemples. Que l'on s'occupe d'éducation, de santé, d'accès à la propriété foncière, de toutes les questions en rapport avec les droits de la personne, des femmes battues—et la liste pourrait continuer indéfiniment—il ne fait aucun doute, du moins du point de vue du groupe que je représente, que l'aide au développement doit s'attacher aux femmes, que les projets soient de petite envergure ou légèrement plus importants, et que les femmes doivent participer à l'élaboration de ces programmes. L'ACDI a déjà fait du chemin dans cette direction.

Lorsqu'on parle d'autres questions de politique étrangère, il est clair que les femmes s'inquiètent, comme vous l'avez entendu, que ce soit pour l'immigration, comme l'a dit M^me^ Brown, pour le commerce ou pour la prolifération des armes nucléaires, bref pour toutes ces questions.

Si on estime important que les femmes aient la possibilité de participer et de faire connaître leur opinion, surtout sur des questions comme le commerce—encore une fois, j'en ai parlé et M^me^ Brown en a parlé—les nouveaux accords commerciaux, que ce soit à l'échelle régionale en Amérique du Nord ou à l'échelle internationale dans le cadre de la création de l'OMC, cela est justifié par l'effet de tout cela sur les femmes et il faut tous nous en inquiéter.

L'essentiel est que ces questions ne préoccupent pas uniquement les femmes; ce sont des questions qui doivent nous préoccuper tous et nous avons tous une responsabilité à leur égard. Que l'on soit homme ou femme, il ne devrait pas y avoir de différence.

Je dirais en conclusion que ce serait extraordinaire s'il y avait un homme assis parmi notre groupe, de ce côté–ci de la salle.

Mme Jennifer Loten (coordonnatrice, Canadian Beijing Facilitating Committee): Si vous me permettez d'ajouter quelque chose, je dirais que la responsabilité est une étape importante et qu'il existe de nombreux mécanismes. On peut citer au niveau de l'ONU la CEDAW, mais c'est aussi la convention à l'égard de laquelle on exprime le plus de réserves. Je crois qu'il est important qu'avec les mécanismes en place, le Canada commence à agir de façon à leur donner un sens.

J'ajouterai que le Canada a déjà pris des mesures dans ce sens. En fait, la délégation canadienne a demandé que les rapports nationaux pour le programme d'action en vue de la conférence de Beijing comportent des mécanismes de responsabilité. Il est donc important que l'on continue à agir conformément à notre réputation. Elle est bonne et nous devons continuer à faire avancer les choses.

Mais c'est la responsabilité qui sera importante. Il y a un certain nombre d'institutions, de mécanismes et de programmes qui existent, mais il nous faut leur donner un sens.

[*Texte*]

Dr. Shobba Ravi (Treasurer, Canadian Committee for UNIFEM): In responding to Senator Andreychuk's question, very specifically, I would say that any change that has to be brought must be brought in using parallel paths.

One part is at a very macro level, which would be a letter of recommendation that women be integrated in decision–making and in policy–making and implementation of various natures within the foreign policy umbrella. Also, at a very micro or program level women should be given an opportunity to again be involved in the planning and organization of the program and in the management of the program, which has taken place in certain cases but not necessarily in all cases.

What we are trying to say is that this should be continued and emphasized. As a way of doing so, the macro level is using what we have.

Our first recommendation brought up a litmus test, so to speak, consisting of a gender analysis of various programs and activities that Canada gets involved in at an international level.

• 1135

The reason we are saying this test should be used is that it has traditionally not been. . .not necessarily wantonly by people involved in these activities to ignore the impact on women, but it's a matter of what took priority. Over the years we've seen the impact of policies that did not integrate the impact of women on women's activities, on women's lifestyles and livelihood, and hence were degraded to the level of the social environment.

What we are saying is please try to put in the kind of policy that would require any new arrangement, program or activity, whether it be trade arrangements, international trade, international aid, human rights or immigration, to be analysed on the basis of gender impact so you have taken into account all people who constitute the society.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Ms Brown, do you have any comment on this particular question?

Ms Brown: I agree with everything that's been said. I just have a comment on the role Canada is seen as playing.

When attending a meeting of the international council, I got very positive feedback from other nationalities about the role the Canadian delegation at the UN plays as a leader in the questions connected with the status of women. So I hope they continue to play that role as it's very important.

Mr. Regan: We've heard today and on other occasions over the past month or so that for development work to be effective it must focus on women and their needs and the community building that often works best if it includes women.

[*Traduction*]

Mme Shobba Ravi (trésorière, Comité canadien pour l'UNIFEM): Pour répondre très précisément à la question de la sénatrice Andreychuk, je dirais que tous les changements qu'il faille apporter doivent se faire sur deux plans.

Il y a d'une part le plan général, ce qui pourrait prendre la forme d'une lettre de recommandation demandant que les femmes prennent part à la prise de décisions, à l'élaboration de la politique et à la mise en oeuvre sous toutes ses formes de la politique étrangère en général. Au plan local ou à celui des programmes, les femmes devraient également avoir la possibilité de participer à la planification et à l'organisation des programmes, à leur gestion, ce qui s'est passé dans certains cas mais pas nécessairement dans tous les cas.

Nous disons qu'il faut continuer dans cette voie et faire même plus. On peut notamment pour cela agir au plan général quand on le peut.

Notre première recommandation portait sur le test ultime de l'analyse, en fonction de l'égalité des sexes, des différents programmes d'activités auxquels le Canada participe à l'échelle internationale.

Si nous disons que ce test est nécessaire, c'est que traditionnellement. . . ceux qui participent à ces activités ne tiennent pas compte, et ce n'est pas nécessairement injustifié, des répercussions de toutes ces questions sur les femmes, mais c'est une question de priorités. Avec le temps, nous avons vu les répercussions des politiques qui ne tenaient pas compte de leurs effets sur les femmes, sur leurs activités, sur leur mode de vie et leurs moyens d'existence et ce sont donc retrouvées mal adaptées au cadre social.

Nous vous demandons donc d'essayer, pour toute politique exigeant de nouvelles ententes, de nouveaux programmes ou de nouvelles activités, qu'il s'agisse d'accords commerciaux, de commerce international, d'aide internationale, de droits de la personne ou d'immigration, d'analyser les répercussions sur l'égalité des sexes afin de prendre en compte toutes les personnes qui constituent la société.

Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Madame Brown, avez–vous quelque chose à ajouter sur cette question particulière?

Mme Brown: Je suis d'accord avec tout ce qui a été dit. J'ai simplement une remarque à faire sur le rôle que devrait, à notre avis, jouer le Canada.

Lors d'une réunion du Conseil international, j'ai enregistré des réactions très positives de la part de personnes d'autres pays sur le rôle joué par la délégation canadienne à l'ONU, puisqu'elle est en quelque sorte le chef de file sur les questions liées à la condition féminine. J'espère qu'elle va continuer à jouer ce rôle très important.

M. Regan: Nous avons entendu dire aujourd'hui et à d'autres occasions au cours des semaines passées que pour être efficace, le travail de développement doit s'attacher aux femmes et à leurs besoins ainsi qu'à la construction communautaire, qui donne souvent de meilleurs résultats si les femmes y participent.

[*Text*]

We've also heard today from Ms Brown that we must recognize we have obligations to the rest of the world. Sometimes that's a hard sell in Canada. People don't necessarily feel we do have those obligations to the rest of the world.

When we are seeing strong support in polls and so forth for emergency aid and humanitarian assistance but less support for longer–term development aid, what would you say to Canadians to try to convince them of the obligations we have to the rest of the world?

Ms Brown: Heighten self–interest. In the end the whole planet will go down if we don't, it seems to me.

Mr. Regan: How would you convince them of that? Maybe that's an unfair question.

Ms Joanna Kerr (Women and Foreign Policy Committee): No, it's not. It's a question that's often thrown at us. I'm certainly uncomfortable answering beyond the reasons of our moral obligation. But if we were to be put into a situation where we'd have to make an argument, one that is often made is that investment in girls and in women—education, health—reduces the fertility of women and the population goes down.

It's an argument I absolutely hate to use, but it's one we do hear. In fact, the World Bank has dramatically increased its investment in women's education for this particular reason. In the same way we talk about the reduction of armed conflicts and of environmental degradation, research has shown over and over again that a greater investment in women's knowledge, women's groups and in the capacity of communities to develop democratically, has a much higher pay–back.

That may be a very simplistic answer. But in this case, if we had to, we could use that for the Canadian public.

Dr. Hume: If we are really serious about sustainable development and all that implies and means, we cannot ignore other parts of the world, other regions. I agree wholeheartedly with Ms Brown's comments that it might be something of self–interest. But if we believe sustainable is the way we are going to preserve our civilization, then we have to take all parts of that civilization and everything that supports it into account.

[*Translation*]

M^me^ Brown nous a également dit aujourd'hui que nous devons reconnaître que nous avons des obligations à l'égard du reste du monde. C'est parfois difficile à faire accepter au Canada. La population ne croit pas nécessairement qu'elle a ces obligations à l'égard du reste du monde.

Lorsque nous voyons, dans les sondages ou autres, que l'on est tout à fait favorable à l'entraide d'urgence et à l'aide humanitaire, mais beaucoup moins à l'aide au développement à long terme, que dire aux Canadiens pour essayer de les convaincre de leurs obligations à l'égard du reste du monde?

Mme Brown: Il faut davantage leur montrer que c'est leur propre intérêt. Car il me semble qu'en définitive c'est toute la planète qui va en pâtir si nous ne prenons pas les choses de cette façon.

M. Regan: Comment convaincre les Canadiens d'une telle chose? Peut–être que ma question est injuste.

Mme Joanna Kerr (Comité sur la femme et la politique étrangère): Non, elle n'est pas injuste. C'est une question qu'on nous pose souvent. Je ne sais trop que dire indépendamment de notre obligation morale. Si nous devions être mis dans une situation où il nous faudrait donner des preuves, on parle souvent d'investir dans le développement des filles et des femmes—dans leur éducation et les soins de santé qui leur sont destinés—car cela réduit la fécondité des femmes et la population diminue.

C'est un argument que je déteste absolument utiliser, mais on l'entend souvent. En fait, la Banque mondiale a beaucoup augmenté ses investissements destinés à l'éducation des femmes pour cette raison–là. De même, on parle de réduire les conflits armés et la dégradation de l'environnement, et les études prouvent les unes après les autres qu'un plus gros investissement dans les connaissances des femmes, dans les groupes de femmes et dans la capacité des communautés de se développer démocratiquement, donne de bien meilleurs résultats.

C'est peut–être une réponse très simpliste, mais dans ce cas, s'il le fallait, nous pourrions utiliser cet argument pour convaincre la population canadienne.

Mme Hume: Si nous voulons sérieusement nous occuper de développement durable et de tout ce que cela implique, nous ne pouvons ignorer les autres régions du monde. Je suis tout à fait d'accord avec ce qu'a dit M^me^ Brown, c'est–à–dire qu'il s'agit peut–être dans notre propre intérêt. Si nous pensons que c'est grâce au développement durable que nous allons préserver notre civilisation, il nous faut alors tenir compte de tous les éléments de cette civilisation et de tout ce qui lui permet de subsister.

• 1140

I feel very strongly, in answer to Mr. Regan's question, that sustainable development is an answer to you. We cannot do it by ourselves; we have to do it in conjunction with other countries. We can't live in isolation—no longer.

Pour répondre à la question de M. Regan, je tiens à dire que je suis profondément convaincue que le développement durable est la solution. Ce n'est pas un objectif que nous pouvons atteindre seuls; nous devrons travailler de concert avec les autres pays. Nous ne pouvons plus vivre en vase clos.

[*Texte*]

Ms Loten: I just want to add that I think most people would agree the recession we're either coming out of or continuing to live under is not only Canadian but global. I also fully support what Dr. Hume has just said, that sustainability is also a global process. By investing in development and in women, we'd greatly improve the global economy, of which Canada is very definitely a part and stands to benefit from.

There's absolutely no future in isolationism at any level, be it economic, be it moral. I also support what Joanna said. I would back away from the population argument, mainly because I feel there are other solutions to that, which will be a result of increased attention on sustainability and greater economic development. But certainly that's one that could be offered forward.

Dr. Ravi: My response to Mr. Regan is that we should learn from what has happened in the economy and especially what has happened to the private sector. Short–term planning has not led us to be able to respond to the challenges posed by the recession worldwide. If we continue this in our thinking in other areas, we will be in very dire trouble. Whether it is development aid or international trade or defence or security, every area has to have a strategic plan for long–term challenges and growth.

Thank you.

Ms May–Nickson (Policy Adviser, National Council of Women of Canada): We have had a fair bit of trouble with our organization—from the international part—in explaining this to people, but we are moving. The problem is to get more information to women, which we're trying to do. Support for the Beijing conference will go a long way in bringing that knowledge to the people.

Within our organization there's been a great movement towards our obligations in the world, mainly because of the environment but also because of our feeling for women in other countries. So if you do your best to promote the Beijing conference and the discussing of women, that's probably the best Canada can do right now.

Mr. Strahl: Several groups have made presentations to the committee and suggested we should target whatever aid dollars we have toward the poorest of the poor. Of course naturally, by definition, that would frequently and most often include women or specify women and women's issues in those poor countries.

The briefs you've submitted don't really cover the area about how we can best spend our dollars. You have lots of recommendations. But if we have a limited amount of dollars to spend, in what way should we restrict the number of countries,

[*Traduction*]

Mme Loten: Il faut dire aussi—et la plupart des gens seront d'accord avec moi sur ce point, je crois—que la récession dont nous sortons ou que nous continuons de subir n'est pas seulement canadienne, mais mondiale. Je suis également tout à fait d'accord avec l'affirmation que vient de faire M^me^ Hume, selon laquelle la réalisation du développement durable est une démarche mondiale. En investissant dans le développement et dans l'épanouissement social des femmes, nous améliorerions énormément l'économie mondiale, à laquelle participe indéniablement le Canada et dont il profite également.

Il ne sert absolument à rien de s'isoler, que ce soit sur le plan économique ou sur le plan moral. Je suis également d'accord avec ce que Joanna a dit. Je tiens à prendre mes distances par rapport à l'argument de l'explosion démographique, principalement parce que j'estime qu'il y a d'autres solutions à ce problème, solutions qui résulteront d'un plus grand souci pour la durabilité et l'intensification du développement économiques. Mais ce serait certes une réponse qui pourrait être donnée.

Mme Ravi: Ce que je répondrais à M. Regan, c'est que nous devrions tirer une leçon de ce qui s'est passé dans l'économie et tout particulièrement de ce qui s'est passé dans le secteur privé. La planification à court terme ne nous a pas permis de relever les défis que posait la récession mondiale. Si nous adoptons le même genre d'attitude dans d'autres domaines, nous aurons beaucoup de problèmes. Que ce soit pour l'aide au développement, le commerce international, pour la défense ou pour la sécurité, il faut un plan stratégique pour pouvoir relever les défis à long terme et progresser.

Je vous remercie.

Mme May–Nickson (conseillère politique, Conseil national des femmes du Canada): Nous avons eu passablement de problème au sein de notre organisme—au niveau international—à expliquer ceci aux gens, mais nous faisons des progrès. Le problème, c'est de faire en sorte que les femmes soient mieux informées, ce que nous essayons de faire. L'appui à la Conférence de Beijing aidera beaucoup à sensibiliser les gens à cette question.

Au sein de notre organisme, il y a un grand effort de conscientisation au sujet de nos obligations dans le monde, surtout à cause de l'environnement, mais également aussi à cause de notre sympathie envers les femmes des autres pays. Par conséquent, si vous faites de votre mieux pour promouvoir la Conférence de Beijing et pour favoriser la discussion sur la participation des femmes, c'est probablement la meilleure option que puisse prendre le Canada à l'heure actuelle.

M. Strahl: Plusieurs groupes ont signalé au comité que les budgets de l'aide au développement devraient être entièrement consacrés à l'aide aux plus pauvres d'entre les pauvres. Naturellement, par définition, il faudrait la plupart du temps que cette aide soit axée implicitement ou expressément sur les besoins des femmes dans ces pays pauvres.

Les mémoires que vous nous avez soumis ne disent pas vraiment comment il faudrait dépenser ces budgets pour qu'ils soient le plus utiles possibles. Vos recommandations sont nombreuses. Mais si les montants de l'aide étaient limités,

[*Text*]

for instance, we are active in, and try to do a better job in those areas in whatever program—whether these recommendations or others are used—or can we continue to try to be involved in as many countries and in as many ways as we have been? I don't know whether that's been addressed in the brief.

Dr. Molot: These are tough issues. As we discussed in the answer to the previous question, the recession doesn't make people more prepared to part with dollars or to accept government decisions. But we do have a responsibility because we are a rich country. There's no question about that, our own difficulties at home notwithstanding. .1145

Aid takes different forms. One of the difficulties in this kind of environment is there is really no time to get into specific examples. In fact, Dr. Hume gave one with respect to Cameroon, which is one of many. So one of the strategies is the targeting of aid to the most local grass roots.

Canada has lots of experience. Canadian NGOs have lots of experience, as do other NGOs around the world. One of the things we see is that there is in this aid process enormous opportunity for collaboration and for alliances between the Canadian government and NGOs, and between Canadian NGOs around the world.

I would certainly not advocate any reduction in assistance. There's no question that decisions have to be made with respect to the whys and the wherefores, and everything I see about Canadian policy suggests that there is rethinking—as there should be—of how aid is delivered.

There is an increasing emphasis on small projects on the ground and a decreasing emphasis on the megaprojects, which are much more difficult to control, and where we worry about moneys being lost somehow or other.

This is happening—Joanna mentioned the World Bank—throughout aid donors. There is a re-evaluation of the process and a concentration on very specific things such as education, improved health, improved quality of water, those kinds of very basic things, so that you give people the tools through which they can develop.

I'll let other people answer.

Mr. Strahl: I think that's generally accepted, at least amongst the NGO community especially, and so on.

What I'm trying to get at is will it seem heartless to restrict our activities to a certain number of countries or a certain category under United Nations types of countries, or whatever, or do we try to hit individual grass-roots targets such as you mentioned?

Maybe there is an area in a middle-income country that still is hopelessly poverty ridden. Do we try to target that or do we say, look, Brazil isn't as bad off as Mali, so Brazil doesn't make the cut?

[*Translation*]

comment procéderions-nous pour restreindre le nombre de pays dans lesquels nous sommes présents, par exemple, et pour essayer de faire mieux dans les divers programmes que nous offrons. Que nous nous inspirions de vos recommandations ou de celles des autres groupes, devons-nous en tenir à un certain nombre de pays ou devons-nous continuer à être présents dans le plus grand nombre de pays possible comme nous l'avons fait par le passé? J'ignore s'il en a été question dans votre mémoire.

Mme Molot: Ce sont des questions complexes. Comme nous l'avons expliqué dans la réponse à la question précédente, la récession n'aide pas les gens à se montrer plus généreux ni à accepter les décisions gouvernementales mais, en tant que pays riche, nous avons des responsabilités. Cela ne fait aucun doute, malgré nos propres difficultés.

L'aide prend des formes très diverses. Une des difficultés de ce genre d'exercice, c'est qu'il ne nous donne pas vraiment le temps d'illustrer notre propos par des exemples précis. En fait, madame Hume en a donné un en ce qui concerne le Cameroun, mais c'est un exemple parmi d'autres. Donc, une des stratégies consiste à orienter le plus possible l'aide vers les gens ordinaires.

Le Canada a beaucoup d'expérience. Les ONG canadiennes ont beaucoup d'expérience, comme les autres ONG. Ce que nous constatons, entre autres choses, c'est que le processus de l'aide offre énormément de possibilités de collaboration et d'alliance entre le gouvernement canadien et les ONG canadiennes, ainsi qu'entre les ONG canadiennes qui exercent leurs activités à l'étranger.

Je ne serais certes pas en faveur d'une réduction de l'aide. Une chose est sûre, c'est qu'il faut prendre les décisions en tenant compte des causes et des raisons, et tout indique, à voir la manière dont la politique canadienne se déroule, qu'on est en train de repenser—à juste titre—la façon dont l'aide est dispensée.

On insiste davantage sur les petits projets, ceux de la base et moins sur les mégaprojets qu'il est plus difficile de contrôler et où le risque de pertes est plus inquiétant.

Ce genre de révision est en cours—Joanna a mentionné la Banque mondiale—chez tous les donateurs d'aide. On réévalue le mode d'attribution de l'aide et on se concentre davantage sur des objectifs précis, comme l'éducation, l'amélioration de la santé, l'amélioration de la qualité de l'eau, les objectifs qui touchent aux besoins de base, pour donner aux populations les outils qui leur permettront de se développer elles-mêmes.

Je vais laisser d'autres personnes répondre à cette question.

M. Strahl: Je pense que ce sont des principes généralement acceptés, du moins chez les ONG.

Mais la question que je me pose est la suivante: aurons-nous l'air insensible si nous restreignons nos activités à un certain nombre de pays ou à une certaine catégorie de pays sous la protection des Nations unies, ou devrions-nous essayer de répondre à certains besoins spécifiques des gens ordinaires, comme vous l'avez mentionné?

Peut-être existe-t-il un secteur dans un pays à moyen revenu qui croupi encore désespérément dans la misère. Devrions-nous essayer d'aider cette région en particulier ou devrions-nous nous dire que le Brésil ne répond pas aux critères puisqu'il est moins mal en point que le Mali?

[*Texte*]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I will call upon Dr. Hume first and then Ms Loten. We're trying to diversify the group's replying.

Dr. Hume: I agree that this isn't a direct answer to your question, but indirectly we suggested in our brief that debt for development swaps might be one way of contributing to development in countries that are badly off or worse off. It doesn't say how do you choose or whether you choose the poorest of the poor, but those countries that have significant debts and are really burdened by those debts, could benefit.

Given that, the money that we have contributed or we have lent isn't going to come back to us quickly because the countries cannot afford to do it. They're burdened by interest rates and so on.

Perhaps we can contribute in that small way by swapping debt for development.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Could you tell us how that works? Who finances the development? If a developing country owes Canada something and we cancel the debt, what happens then?

Dr. Hume: Yes, we do cancel the debt in a way. What we are saying is that country A owes Canada so many million dollars and Canada says, instead of our giving this money directly to you, if you do these things in your country, this development project, if you like—whether it's education or health, or whatever—if you do these things then we will not expect you to return the debt or that portion of the debt that is owed. It might be a very small amount. It simply reduces their debt burden. It is, in these days when we don't have extra money to be providing, saying that because we aren't getting anything back of the money you owe us, we forgive it.

[*Traduction*]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vais donner la parole d'abord à madame Hume, puis à madame Loten. Nous essayons de diversifier les réponses des groupes.

Mme Hume: Je conviens que cela ne répond pas directement à votre question, mais indirectement, nous avons laissé entendre dans notre mémoire que la conversion de dettes en investissement de développement pourrait être une façon de contribuer au développement des pays pauvres ou qui sont en voie de le devenir. On ne dit pas qu'il faille faire des choix entre les plus pauvres d'entre les pauvres, ni comment on peut faire ces choix, mais les pays qui ont des dettes importantes et pour qui la dette pèse vraiment lourd pourraient bénéficier de cette formule.

Même de cette façon, l'argent que nous aurons investi ou que nous aurons prêté ne nous reviendra pas immédiatement, car les pays pauvres n'ont pas les moyens de nous le rembourser. Ils sont accablés par les taux d'intérêts notamment.

Peut–être que nous pourrions les aider un peu en convertissant leur dette en investissement de développement.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pourriez–vous nous dire comment cela fonctionne? Qui finance le développement? Si un pays en développement doit au Canada un certain montant et que nous annulions la dette, qu'arrive–t–il alors?

Mme Hume: Nous annulons la dette d'une certaine manière. Supposons qu'un certain pays doive au Canada *x* millions de dollars et que le Canada lui dise: au lieu de nous rembourser cet argent directement, entreprenez tel ou tel projet de développement dans votre pays—dans le secteur de l'éducation ou de la santé ou dans un autre secteur—, et si vous réalisez ce projet, nous n'exigerons pas que vous nous remboursiez la dette ou telle portion de la dette que vous nous devez. Il peut s'agir d'un montant très minime. Cet investissement réduit tout simplement le fardeau de la dette. Au lieu d'investir des montants supplémentaires, à un moment où les ressources sont rares, on annule tout simplement une partie de la dette que le pays n'est pas en mesure de nous rembourser de toute façon.

• 1150

That's not very clear, but that's the principle.

Ms Loten: It's very difficult. I agree with them; I don't think Canada has the money or the means to address absolutely everything, so we do have to make some choices.

It may not be that our best strategy would be to say we're going to focus on health or we're going to focus on this kind of development. The point that we as a group are trying to make is that when Canada approaches development, the best kind of contribution it can make is one based on the involvement of women's perspectives from the very beginning.

Basically, the kinds of projects we're doing now may be perfect. It's just that the way we're organizing the work isn't appropriate to the context in which the development is being carried out. It's not being put together with women involved. It's not taking into account women's productivity, women's capacity, and the gaps that women are facing compared with men.

Ce n'est pas très clair, mais c'est le principe.

Mme Loten: C'est très complexe. Je suis d'accord avec elles; je pense pas que le Canada ait les moyens de s'attaquer à tous les problèmes partout. Il nous faut donc faire des choix.

Il se peut que la stratégie idéale ne consiste pas à centrer nos efforts sur la santé ou sur tel ou tel type de développement. Ce que notre groupe essaie de démontrer, c'est que, lorsque le Canada conçoit ses projets de développement, il aurait avantage à tenir compte dès le départ des points de vue des femmes s'il veut que sa contribution soit le plus utile possible.

Donc, il se peut que les projets que nous entreprenons maintenant conviennent tout à fait. Le problème, c'est que notre façon d'organiser le travail n'est pas appropriée au contexte dans lequel se réalise le développement. On ne fait pas appel à la participation des femmes. On ne tient pas compte de la productivité des femmes, de leur capacité et de l'écart entre la situation des femmes et celle des hommes.

[*Text*]

I think we would be on the wrong track if we were to say this year Canada's going to focus on health. Instead, we should say, if we're going to work in Mali, what kind of projects are going to be in the best interest of the women and men in Mali? It's a question of constructing the projects in a way that will have the best impact on the whole population.

I really don't think development can be done by saying education or health or whatever. We don't have those kinds of answers. We don't have the resources, quite frankly, to cover all that stuff.

We do, however, want to encourage the government to do better. I really think the Women and Foreign Policy Committee believes that a gender analysis is going to lead us to that better way of doing what we already do fairly well.

Dr. Ravi: I have two points, one of which is just to explain a little bit. I think the explanation given by Dr. Hume was fairly good; however, I want to clarify one point.

A debt for development means debt is already a sunk cost for Canada. What you're doing is putting additional costs on development. What you are saying is this is a sunk cost, in our books it's gone.

What the country that has received the money from us can do, instead of giving us back right away the $100 million they owe us, is put $10 million in the development project in their own country. That means we are not putting additional resources in development aid, but our sunk cost is paying for it.

That's an explanation I wanted to make. That's a saving for us in our current financial constraint situation.

Secondly, to answer Mr. Strahl's question, I think it could be politically difficult for Canada to refuse any one country international aid and say it is focusing this year or the next two years on Brazil alone and not on Cameroon. I think that would be very difficult for us to do. I'm sure we all appreciate the consequences.

However, by using tools like that for development and making accountability an essential part of an international development program, the country that's looking for aid should be able to come to Canada and say what specific gains it is going to get out of that project, how it is going to help the economic and social growth of the country itself, and how it would help Canada decrease its burden of international aid to that country in the future.

Whether it's the next five years or the next ten years, somewhere, sometime they should be able to get on their feet and say, yes, we are on our own, thank you for your help.

[*Translation*]

Je pense que nous ferions erreur si nous disions que cette année le Canada va centrer ses efforts sur la santé. Au lieu de cela, nous devrions nous demander, si nous allons travailler au Mali, par exemple, quel genre de projets vont servir le mieux les intérêts des femmes et des hommes du Mali? Ce qu'il faut, c'est concevoir les projets de manière à ce qu'ils profitent le plus possible à l'ensemble de la population.

On ne pense vraiment pas que le développement peut être réalisé en se concentrant uniquement sur l'éducation ou sur la santé ou sur un autre domaine. Nous ne pouvons pas offrir ce genre de solutions. Honnêtement, nous n'avons pas les ressources pour couvrir tout ce champ.

Nous voulons toutefois encourager le gouvernement à s'améliorer. Je suis convaincue que le Comité des femmes et de la politique étrangère estime qu'une analyse des rapports hommes–femmes devrait nous aider à trouver le moyen d'améliorer ce que nous faisons déjà passablement bien.

Mme Ravi: J'aurais deux points à apporter, dont une précision. L'explication que vous a donné M^me^ Hume est bonne, mais j'aimerais la préciser.

La formule de conversion de la dette en investissement pour le développement s'applique quand la dette est déjà considérée comme une perte pour le Canada. En fait, vous ajoutez au coût du développement. Vous n'avez qu'à vous dire qu'il s'agit d'une somme irrécupérable et la radier dans vos livres.

Au lieu de vous rembourser sur le champ les 100 millions de dollars qu'il vous doit, le pays–débiteur peut injecter 10 millions de dollars dans la réalisation d'un projet de développement sur son propre territoire. Ainsi, vous ne serez pas obligés d'injecter des ressources additionnelles dans l'aide au développement, mais vous participerez au financement du projet en radiant ce coût irrécupérable.

Voilà l'explication que je voulais vous donner. Cela représente une économie pour le Canada au moment où nous devons comprimer les dépenses.

Deuxièmement, pour répondre à la question de M. Strahl, je pense qu'il pourrait être politiquement difficile pour le Canada de refuser de fournir une aide quelconque à un pays qui en a besoin sous prétexte que, cette année ou pour les deux prochaines années, son aide va être dirigée uniquement vers le Brésil et non vers le Cameroun. Nous serions vraiment mal placés pour dire cela. Je suis sure que nous sommes tous conscients des conséquences qu'aurait un tel geste.

Toutefois, en accordant des remises de dettes conditionnelles à la réalisation de projets de développement et en faisant de la reddition de compte, un volet essentiel de tout programme de développement international, le Canada devrait être en mesure d'exiger du pays qui a besoin d'aide qu'il lui démontre les avantages précis qu'il entend retirer du projet, la contribution que ce projet va apporter à la croissance économique et sociale du pays et dans quelle mesure le projet va diminuer la dépendance future de ce pays par rapport à l'aide internationale.

Que ce soit dans cinq ou dans dix ans, éventuellement, ce pays sera remis sur pied et pourra vous remercier de votre aide maintenant qu'il est en mesure de se tirer lui–même d'affaire.

[*Texte*]

Ms Kerr: First of all, I'd like to say that if we're going to be talking about Canada's aid program, we should be clear about addressing poverty alleviation. If we're going to address poverty alleviation and that's going to be the objective of the Canadian aid program, let's be clear about that and that we're not also supporting some Canadians' commercial interests in our aid program.

If we are going to be focusing on poverty alleviation, perhaps we cannot tackle all of the poorest countries in the world. But we also have to remember that there's an incredible amount of diversity within those countries, that there are richer segments and poorer segments. I'm with the North–South Institute and I know that we have recommended, for example, graduation of some countries that should not be getting bilateral funding from the Canadian government.

• 1155

That is not to say those countries cannot receive funding through Canadian NGOs. Canadian NGOs can be promoting the poorest of the poor within Brazil and women's groups within Brazil. You do see a larger number of NGOs recognizing the importance of promoting women's groups in those countries. As our lobby continues from here, it continues also to Canadian NGOs to ensure that happens.

I feel that in terms of development assistance and the importance of recognizing women in development assistance, that is one area that has to some extent been well researched and has had more lobby activity or advocacy around it. Certainly, our purpose here was to focus on development assistance, but it was also to clarify the ways in which Canadian trade policy, defence policy, all the mechanisms of our foreign policy have a very specific gender component. That was really our intention here, and that's perhaps why it wasn't reflected so much in the brief. There's very little recognition around those other issues of the importance of focusing on women.

When we talk about all these macro–issues, it's so simple for us to talk about the impacts on people, but we have to remember that people are gendered and that throughout the world people work. There's a sexual division of labour. Men and women have different access to credit, to land, to rights, whatever. It was the objective of the Women and Foreign Policy Committee to come here today to show you the importance of all these other issues.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. I think you have succeeded in reaching your objective in your presentation this morning.

Ms Nickson.

[*Traduction*]

Mme Kerr: Tout d'abord, je tiens à vous dire qu'il faudrait établir clairement que l'objectif du programme d'aide canadien est de soulager la misère. Si nous voulons enrayer la pauvreté et en faire l'objectif du programme d'aide canadien, disons–le clairement et affirmons également que notre programme d'aide ne vise pas à soutenir certains intérêts commerciaux canadiens.

Si nous voulons axer nos efforts sur l'allégement de la pauvreté, peut–être que nous ne pourrons pas nous attaquer aux problèmes de tous les pays les plus pauvres du monde. En outre, nous ne devons pas oublier qu'il y a énormément de diversité entre les classes qui habitent ces pays, qu'il y a dans ces pays des secteurs plus riches et des secteurs plus pauvres que les autres. Je suis rattaché à l'Institut nord–sud, et je sais que nous avons recommandé, par exemple, que certains pays ne soient plus admissibles à l'aide bilatérale du gouvernement canadien.

Cela ne veut pas dire que ces pays ne pourront plus recevoir de l'aide financière par l'entremise des ONG canadiennes. Les ONG canadiennes peuvent s'occuper des plus pauvres parmi les pauvres et des groupes de femmes au Brésil. On constate qu'il y a un plus grand nombre d'ONG qu'auparavant qui reconnaissent l'importance de promouvoir la participation des groupes de femmes dans ces pays. Nous faisons valoir nos idées ici même, et nous veillons également à ce que les ONG canadiennes se préoccupent de ces groupes.

Quand à l'importance de reconnaître le rôle des femmes dans le secteur de l'aide au développement, j'estime que c'est une question qui a été relativement bien étudiée et qui a trouvé plus d'ardents défenseurs que d'autres. Il est évident que notre intention était d'axer notre propos sur l'aide au développement, mais nous voulions aussi illustrer comment notre politique commerciale, notre politique de défense, tous les mécanismes de notre politique étrangère avaient un volet se rapportant spécifiquement aux rapports hommes–femmes. Nous avions vraiment l'intention de vous faire cette démonstration, et c'est peut–être pour cette raison qu'il n'y en a pas tellement été question dans notre mémoire. On ne se préoccupe vraiment pas beaucoup ailleurs que dans la politique d'aide au développement de l'importance de tenir compte de l'apport des femmes.

Quand nous parlons de toutes ces questions générales, il est si simple pour nous de parler de leurs incidences sur la population en général, mais il est bon de se rappeler que la société est formée d'hommes et de femmes et que partout dans le monde, il y a des hommes et des femmes qui travaillent. Il y a une division sexuelle du travail. Les hommes et les femmes n'ont pas accès au même titre au crédit, à la propriété de la terre, aux droits et toutes sortes de choses. En venant ici aujourd'hui, le Comité des femmes et de la politique étrangère s'était donné pour objectif de vous démontrer l'importance de l'apport des femmes dans toutes ces autres questions.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie. Je crois que vous avez réussi à atteindre votre objectif dans l'exposé que vous nous avez présenté ce matin.

Madame Nickson.

[*Text*]

Ms Nickson: I may be saying the same thing Ms Kerr said, but I wanted to say that when our policy is to give to the poorest and focus on the poorest, that means many, many small projects, because the poor people start off with quite small things. We want the government to give more than it's giving now, but it's not a matter of cutting off some countries, it's a matter of cutting off some of the big projects and making sure you concentrate on the small ones. There should be enough money for that.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are there any further thoughts that any of our witnesses wish to express now before I draw the meeting to a close? I want to make sure every view that is held will be expressed.

Ms Kerr has another thought—I'm sure many more than one other thought.

Ms Kerr: I have many thoughts, but I just wanted to say I'm somewhat sad that this has been women's day, that all of us have been asked to speak together, but it's another example of how women tend to be boxed or marginalized within a wider process. I had hoped each of us would have been integrated into many different hearings and that all of us would not have been here just to speak to a very few of you. I'm hoping the impressiveness of the panel here today will lend you to talk to the other members of the committee to recognize the importance of incorporating these issues into the entire review and into all of the committee's hearings.

That was my comment.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Well, I understand what you have said, but I think the other side of the argument—we're not having an argument, we're just expressing our points of view—is that the fact you've all come together and spoken in a sense in unity, as you've pointed out, has had a very powerful impact. That might not have occurred if you had been distributed among a series of other groups.

I must say that we are not, in hearing you together, creating a special situation for women witnesses. This is the procedure we followed to bring together like–minded people on issues, so that they could be discussed together and we could have a broader exchange of views.

[*Translation*]

Mme Nickson: Il se peut que je répète les mêmes choses que M^me^ Kerr a dites, mais j'aimerais vous rappeler que lorsque nous disons que notre politique a pour objet de donner avant tout au plus pauvres d'entre les pauvres, cela veut dire qu'il faut mettre en oeuvre une foule de petits projets, car les pauvres sont habitués aux débuts modestes. Nous voulons que le gouvernement donne plus qu'il ne le fait actuellement, mais il n'est pas question pour cela d'abandonner certains pays, ce qu'il faut abandonner, ce sont les grands projets et concentrer nos efforts sur les petits. Nous devrions avoir assez de ressources pour ce genre de chose.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Y a–t–il d'autres éléments de réflexion qu'un ou l'autre de nos témoins voudraient exprimer avant de terminer la séance? Je voudrais être sûr que vous avez toutes eu la chance d'exprimer votre point de vue.

M^me^ Kerr voudrait exprimer une autre idée—et je suis sûr qu'elle en a bien d'autres encore.

Mme Kerr: J'en ai beaucoup, mais je voulais simplement dire qu'il est un peu triste que nous ayons réservé cette journée aux femmes, que nous ayons été toutes invitées à intervenir ensemble, mais c'est un autre exemple de la façon dont on a tendance à nous mettre toutes dans le même panier ou à nous marginaliser dans un processus plus large. J'avais espéré qu'on nous aurait intégrées dans les différentes audiences et que nous ne serions pas toutes réunies ainsi pour nous adresser à seulement quelques–uns d'entre vous. J'espère que la qualité du groupe que vous avez devant vous aujourd'hui vous incitera à convaincre les autres membres du comité de l'importance d'intégrer ces questions dans le processus global d'examen et dans toutes les séances du comité.

C'était ce que j'avais à dire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Eh bien, je comprends votre réaction, mais je pense que d'un autre côté—il s'agit pas ici de se lancer dans une polémique, nous ne faisons qu'exprimer nos points de vue—que le fait que vous ayez été réunies toutes ensemble pour tenir un discours commun, comme vous l'avez signalé, a eu énormément d'impact. Vous n'en auriez peut–être pas eu autant, si vous aviez été noyées dans une série de groupes diversifiés.

Je tiens à vous dire qu'en vous faisant témoigner ainsi ensemble, nous ne créons pas une situation spéciale pour les femmes. Nous avons adopté pour politique de réunir ceux qui avaient une similarité de pensée sur les diverses questions à l'étude, afin qu'ils puissent discuter ensemble, nous présenter un plus large éventail de points de vue et pour que l'échange soit plus fructueux.

• 1200

Anyway, I understand what you've said, but I want to explain what we have been doing and to assure you that you've had quite a powerful impact. If we had had the Canadian Federation of Agriculture, then the Women and Foreign Policy Committee, and then the foreign service officers, I don't think you'd have had the same impact.

Are there any further comments?

Quoi qu'il en soit, je vous comprends, mais je voulais vous expliquer notre façon de procéder et vous assurer que votre groupe avait eu pas mal d'effet. Si nous avions entendu les représentants de la Fédération canadienne de l'agriculture puis le Comité des femmes et de la politique étrangère, et ensuite les hauts fonctionnaires du service extérieur, je ne pense pas que vous auriez eu le même impact.

Y a–t–il d'autres commentaires?

[*Texte*]

Dr. Molot: I simply want to, on behalf of everyone, thank you for your attention and make the point that not only do we look forward to reading the committee's recommendations, but I hope members of the committee will feel free to be in touch with us if there are aspects of the presentations this morning, or others in fact, that raise questions with respect to gender that haven't hitherto been discussed.

Clearly, in a very short time one touches only on the surface and only on these issues that seem most critical, but given the population of this country, gender issues run through the foreign policy review. I would like to think perhaps in the next foreign policy review—I hope it doesn't come for a long time, since for many this is the third or the fourth—the educational process will have been so successful and everyone will be so sensitive to all these questions and understand them so well, these kinds of discussions will be less necessary. So I thank you for your time.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Dr. Molot, Dr. Hume, Ms Brown, and the other participants. I thank the members of the committee also for their attention and concern to these important questions.

The committee is adjourned.

[*Traduction*]

Mme Molot: Au nom de nous toutes, je voudrais simplement vous remercier de votre attention et vous signaler que non seulement nous avons hâte de lire vos recommandations, mais que nous espérons que les membres du comité n'hésiteront pas à communiquer avec nous pour discuter de certains aspects de nos témoignages de ce matin, pour soulever des questions relatives aux rapports hommes–femmes qui n'ont pas été abordées ici.

Évidemment, en si peu de temps, il n'est pas possible d'aborder les questions en profondeur, et il faut s'en tenir aux aspects qui nous semblent les plus importants, mais compte tenu de la population du Canada, la question des rapports homme–femme constitue un élément essentiel de l'examen de la politique étrangère. Je me plais à penser qu'à l'occasion du prochain examen de la politique étrangère—j'espère qu'il n'y en aura pas de si tôt, puisque pour beaucoup d'entre nous, c'est le troisième ou le quatrième exercice de la sorte—l'effort d'éducation aura été si fructueux que toute la population aura été sensibilisée à ces questions et elle les aura si bien comprises, que ce genre de discussion ne sera plus nécessaire. Donc, je vous remercie d'avoir pris le temps de nous écouter.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie, madame Molot, madame Hume, madame Brown et les autres participants. Je remercie également les membres du comité de l'attention qu'ils ont accordé à ces questions importantes.

La séance est levée.

From the Women and Foreign Policy Committee:

Maureen Molot, Director, The Norman Paterson School of International Affairs, Carleton University;

Joanna Kerr, Researcher, Progress for Women, The North–South Institute;

Jennifer Loten, Coordinator, Canadian Bejing Facilitating Committee.

From the National Council of Women of Canada:

Ruth Brown, President;

Jessie May–Nickson, Policy Advisor.

Du Comité des femmes et de la politique étrangère:

Maureen Molot, directrice, «The Norman Paterson School of International Affairs», Université Carleton;

Joanna Kerr, recherchiste, «Progress for Women», L'Institut Nord–Sud;

Jennifer Loten, coordonnatrice, «Canadian Bejing Facilitating Committee».

Du Conseil national des femmes du Canada:

Ruth Brown, présidente;

Jessie May–Nickson, conseillère en politiques.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From T.E. Body and Associates:

T.E. Body, President;

Monica Gurdjian, Vice–President.

From Project Services International, Inc.:

Pamela Branch, Director;

Henry Hunse, Associate.

From The Alexander Consulting Group:

Jean Bourdeau, Senior Associate.

From RES Policy Research Inc.:

Steven Callary, Executive Vice–President.

From the Canadian Institute of International Affairs (National Capital Region):

John Harrington;

James E. Hyndman, Chair;

Robert Cameron;

William Barton.

From the Canadian Committee for UNIFEM:

Dr. Valerie Hume, President;

Dr. Shobba Ravi, Treasurer.

(*Continued on previous page*)

TÉMOINS

De T.E. Body et Associés:

T.E. Body, président;

Monica Gurdjian, vice–présidente.

De «Project Services International, Inc.»:

Pamela Branch, directrice;

Henry Hunse, associé.

De «The Alexander Consulting Group»:

Jean Bourdeau, associé principal.

De «RES Policy Research Inc.»:

Steven Callary, vice–président exécutif.

De l'Institut canadien des affaires internationales (région de la capitale nationale):

John Harrington;

James E. Hyndman, président;

Robert Cameron;

William Barton.

Du Comité canadien pour UNIFEM:

Dr Valerie Hume, présidente;

Dr Shobba Ravi, trésorière.

(*Suite à la page précédente*)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Publication

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 40
Tuesday, June 14, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 40
Le mardi 14 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès-verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

University of Toronto

First Session of the Thirty-fifth Parliament, 1994

Première session de la trente-cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

Pursuant to the Senate Rule 86(4):

On Tuesday, June 14, 1994:

Philippe D. Gigantès replaced Anne C. Cools.

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Conformément à l'article 86(4) du Règlement du Sénat:

Le mardi 14 juin 1994:

Philippe D. Gigantès remplace Anne C. Cools.

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, JUNE 14, 1994
(64)

[*Text*]

The Canada West and North Sub-Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 9:12 o'clock a.m. this day, in Room 269, West Block, the acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Nic Leblanc and Charlie Penson.

Other Members present: Maud Debien; Julian Reed.

Witnesses: From the Canadian Exporters' Association: Mark Drake, President; Raymond Gladu, President, Working Group on the review of foreign policy. *From the Association of Consulting Engineers of Canada:* Luc Benoît, Chairman of Liaison Committee and President of Tecsult International Limited. *From the Canadian Association of International Development Consultants:* David Gray, Executive Director, Executive Committee; Keith Ogilvie, Member, Executive Committee. *From Creedy Associates (Ecuador):* Lena Creedy. *As an individual:* Fraser Taylor, Professor and Assistant Vice-President (International), Carleton University (Caribbean). *From Common Frontier Project on Human Rights and Economics Integration:* Patti Strong, Coordinator; Christine Elwell, Research Director.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Mark Drake, Raymond Gladu, Luc Benoît and David Gray made statements and, with the other witness, answered questions.

At 10:41 o'clock a.m., the sitting was suspended.

At 10:52 o'clock a.m., the sitting resumed.

Lena Creedy and Fraser Taylor made statements and answered questions.

Patti Strong and Christine Elwell made statements and answered questions.

At 12:01 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

J.M. Robert Normand

Committee Clerk

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 14 JUIN 1994
(64)

[*Texte*]

Le Sous-comité Canada Ouest -Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 9 h 12 à la pièce 269 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Autres députés présents: Maud Debien; Julian Reed.

Témoins: De l'Association des exportateurs canadiens: Mark Drake, président; Raymond Gladu, président, Groupe de travail sur la revue de la politique étrangère. *De l'Association des ingénieurs-conseils du Canada:* Luc Benoît, président du Comité de liaison et président de Tecsult International Limitée. *Du Regroupement des consultants canadiens en développement international:* David Gray, directeur général, Comité exécutif; Keith Ogilvie, membre, Comité exécutif. *De Creedy Associates* (Équateur): Lena Creedy. *À titre personnel:* Fraser Taylor, professeur et vice-président adjoint (international), Université Carleton (Caraïbes). *De Common Frontier Project on Human Rights and Economic Integration:* Patti Strong, coordonnatrice; Christine Elwell, directrice de la recherche.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Sous-comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Mark Drake, Raymond Gladu, Luc Benoît et David Gray font des présentations et, avec l'autre témoin, répondent aux questions.

À 10 h 41, la séance est suspendue.

À 10 h 52, la séance reprend.

Lena Creedy et Fraser Taylor font des présentations et répondent aux questions.

Patti Strong et Christine Elwell font des présentations et répondent aux questions.

À 12 h 01, le Sous-comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Greffier de Comité

J.M. Robert Normand

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Tuesday, June 14, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mardi 14 juin 1994

• 0914

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I call the session to order.

We have with us this morning the Canadian Exporters' Association, the Association of Consulting Engineers of Canada, and the Canadian Association of International Development Consultants.

We have already discussed the rules on how we will conduct ourselves this morning. Since we are starting a bit late I won't give any introduction about the purpose of the committee. I assume all the members here are familiar with that and why they are here. So without any further ado we'll just begin.

Is that satisfactory to the three groups if we go in the order in which you are actually on the paper? We will start with the Canadian Exporters' Association.

Mr. Drake.

Mr. Mark Drake (President, Canadian Exporters' Association): Thank you very much, Mr. Chairman.

As I say, we really appreciate the opportunity to be here. Maybe I could remind you, in opening, that the CEA represents exporters across this country. We're a private sector organization representing not only exporters but those engaged in international business.

My name is Mark Drake. I am president of the association, and Raymond Gladu is heading up the special task force we created to take a close look at our foreign policy.

Le coprésident suppléant (M. Graham): La séance est ouverte.

Ce matin, nous recevons les représentants de l'Association des exportateurs canadiens, de l'Association des ingénieurs-conseils du Canada et du Regroupement des consultants canadiens en développement international.

Nous avons déjà expliqué comment nous avions l'intention de procéder; comme nous avons déjà un peu de retard, je ne vous rappellerai pas quels sont les objectifs du Comité. J'imagine que tout le monde ici sait pourquoi nous sommes là. Donc, sans plus tarder, nous allons commencer.

Si les trois n'y voient pas d'inconvénients, peuvent-ils intervenir dans l'ordre où ils se trouvent sur l'ordre du jour? Nous allons donc commencer par l'Association des exportateurs canadiens.

Monsieur Drake.

M. Mark Drake (président de l'Association des exportateurs canadiens): Merci beaucoup, monsieur le président.

Je tiens à dire que nous vous savons gré de l'occasion que vous nous offrez et dès le début, je crois bon de vous rappeler que l'AEC représente des exportateurs dans tout le pays. Nous sommes une organisation du secteur privé et nous représentons non seulement des exportateurs, mais également des hommes d'affaires qui traitent sur la scène internationale.

Mon nom et Mark Drake. Je suis président de l'Association et je suis accompagné de Raymond Gladu qui est président du groupe de travail qui a été mis sur pied pour étudier spécifiquement notre politique étrangère.

• 0915

You've seen the executive summary, Mr. Chairman, which we sent over to you. I don't really want to go through it in detail because I think that would not be as productive as highlighting one or two of the background points, discussing maybe the parameters and principles, the context for exporters, and Raymond Gladu will highlight one or two of our key recommendations and their implications.

Mr. Chairman, we've just had "CIDA days" consultations for two days. This was on the theme of the foreign policy review. We had 700 people out for that, roughly 50–50 private sector and public sector. It brought together CIDA, exporters, but also our other partners like Industry Canada, Foreign Affairs and International Trade, EDC, Commercial Corporation, also quite a number of non-government organizations took part. We would like to submit that this has been the largest gathering that has come together, with the foreign policy review as its specific theme, a very, very productive two days.

Monsieur le président, vous avez vu notre résumé exécutif que nous vous avons envoyé. En fait, je n'ai pas l'intention de le parcourir en détail car il serait beaucoup plus utile de vous donner quelques points saillants pour discuter ensuite des paramètres et des principes, du contexte dans les exportateurs travaillent, après quoi Raymond Gladu vous donnera les points saillants de nos recommandations ainsi que leurs implications.

Monsieur le président, nous venons d'avoir les «Journées de l'ACDI», des consultations qui ont duré deux jours. Ces consultations ont porté sur l'examen de la politique étrangère. Sept cents personnes y ont assisté, dont la moitié environ du secteur privé et l'autre moitié du secteur public. Cet exercice a mis en présence des représentants de l'ACDI, et des exportateurs et également d'autres partenaires comme Industrie Canada, Affaires étrangères et le Commerce international, la SEE, la Corporation commerciale et un certain nombre d'organisations non gouvernementales. Signalons que c'est la réunion la plus importante qui ait été organisée au sujet de l'examen de la politique étrangère et ces deux journées ont été extrêmement fructueuses.

[*Texte*]

We had Mitchell Sharp, who deputized for the Prime Minister; and the Secretary of State Raymond Chan, and Secretary of State Doug Peters, who joined these meetings during the two days. We were delighted to hear them emphasize and reconfirm what we are saying as an association about some of the key things that Canada has to do, such as get its debt in shape and puts its house in order, which is our first priority for credibility and for viability; that jobs are very important in Canada, as the government has emphasized. This is an important background to our presentation. We mustn't neglect, in looking at foreign policy, Canada's own needs.

The recovery, as we all know, is being export-led right now, and I think foreign policy is becoming more and more defined by the commercial and trade links between countries rather than any other relationships.

The second point that came up very strongly in the forum in March is that domestic and international policies and programs are very closely interrelated, and domestic policies that we have in Canada must support our export competitiveness.

If you were to try to wrap this up in a single phrase, we would say that cohesiveness is vital, a cohesive framework is important. We have to work together and we also have to get our house in order to be effective and competitive.

Right now we're generally pleased with what we see. There's much work going on. EDC Bill C-118 has gone through and that's a positive change. Small and medium-sized enterprises are high on the agenda. The foreign affairs and CIDA task force on IFI procurement is good. ITAC task forces have been set up on private sector and public sector working together, discussing trade policy, business development and the environment.

We're also very pleased to see the international trade business plan has been revamped, much strengthened this year and with a lot of input from the private sector.

Il était aussi très intéressant de voir que dans les consultations que nous avons eu avec l'ACDI, le rôle du secteur privé était souligné.

This was not only the role of the private sector generally, but also in development particularly.

Again and again, Mr. Chairman, it was stressed that good development and good business can go hand in hand together. They are mutually reinforcing and complementary; they're not mutually exclusive or in conflict.

We were very pleased to have Mr. Jean-Robert Gauthier, your joint chairman of the main committee, to our CIDA days consultations as well, to present the awards for private sector work in international development. This is the third year we've had the awards. We've had over 150 applicants spread across Canada and working in development in all the continents of the world, small and large companies. Four prizes were given to some outstanding winners, demonstrating the fact I just

[*Traduction*]

Nous avons eu Mitchell Sharp qui représentait le premier ministre ainsi que le Secrétaire d'État Raymond Chan et le Secrétaire d'État Doug Peters. Nous avons été enchantés de les entendre réitérer certaines opinions de l'Association en ce qui concerne les orientations les plus importantes pour le Canada, comme mettre de l'ordre dans ses problèmes de dettes et mettre de l'ordre d'une façon générale. En effet, c'est une priorité absolue si nous voulons maintenir notre crédibilité et la viabilité de nos entreprises. Comme le gouvernement l'a observé, les emplois sont très importants pour le Canada. C'est un point saillant de notre intervention. Bref, dans cet examen de notre politique étrangère, nous ne devons pas négliger nos propres besoins.

Comme nous le savons tous, à l'heure actuelle, la relance est liée à l'exportation et notre politique étrangère est de plus en plus définie par les liens commerciaux que nous entretenons avec d'autres pays, beaucoup plus que par d'autres types de relations.

Une autre idée qui a fait beaucoup de chemin en mars, c'est que les politiques et les programmes nationaux et internationaux sont étroitement liés, et que par ailleurs, ce sont nos politiques nationales qui doivent renforcer notre position sur le plan de l'exportation.

Pour résumer en une seule phrase, la cohésion est un élément vital, nous avons besoin d'un cadre de travail cohérent. Nous devons en outre travailler de concert et mettre de l'ordre dans nos affaires pour être efficaces et compétitifs.

D'une façon générale, ce qui se fait actuellement nous semble satisfaisant. Il y a beaucoup de travail à faire. Le projet de loi C-118 sur la SEE a été adopté, ce qui est un changement positif. Les petites et moyennes entreprises figurent très haut sur la liste des priorités. Le groupe de travail des affaires étrangères et de l'ACDI sur les achats des IFI est également une bonne chose. Le groupe de travail du CCCE regroupe le secteur privé et le secteur public et discute de la politique commerciale, de l'expansion du secteur privé et de l'environnement.

Nous sommes par ailleurs enchantés de voir que le plan d'affaires sur le commerce international a été remis à jour cette année et renforcé avec la participation active du secteur privé.

It has been interesting to note, in our consultations with CIDA, that the role of the private sector was emphasized.

Il ne s'agit pas uniquement du rôle du secteur privé en général, mais également du rôle du secteur privé sur le plan du développement.

Monsieur le président, on ne cesse de répéter à quel point le développement bien pensé et le commerce bien pensé vont de pair. En effet, ce sont deux secteurs qui se renforcent mutuellement et qui sont complémentaires. Ils ne s'excluent certainement pas mutuellement et il n'est pas question de conflits.

Nous avons également eu le plaisir, lors des journées de l'ACDI, de voir M. Jean-Robert Gauthier, le coprésident de votre comité principal. Il était là pour donner les prix qui sont décernés au secteur privé en reconnaissanoe du travail accompli dans le secteur du développement international. C'est la troisième année que nous décernons ces prix. Cette fois-ci, nous avons eu plus de 150 candidats dans tout le Canada, des gens qui travaillent dans le secteur du développement sur tous les

[*Text*]

mentioned earlier of good business and good development working hand in hand for the benefit of the recipient country and for Canada.

Mr. Chairman, we would like to send to members of your committee the details about the winners and indeed the finalists because I think they are outstanding examples of the private sector's work in development.

There is increasing evidence that we live in a competitive world and, representing exporters, we can see they're all astutely aware of this. They're the ones who were out there fighting in the trenches. So against this background we have to look at what other countries do to help their exporters. Many foreign governments support their firms with a full mix of interventions, including political and diplomatic support programs.

• 0920

We operate in a very competitive market environment. The policies Canada has are not in a vacuum. They are out working in a highly competitive environment. We face particularly fierce competition on export financing around the world. I think this has come up at previous meetings of your committee.

One of our key suggestions is that we link development assistance with other financing means. I think our colleagues from the ACEC will expand on this.

To wrap up my brief three-or four-minute introduction, Mr. Chairman, we must offer what we do best in our foreign policy. We've got very strong capabilities in Canada. Let's take the power—transport and communications, for example. These are sectors where there is a need in the developing markets as well as capability in Canada.

Ce qu'il faut faire c'est de mettre ces deux secteurs beaucoup plus ensemble que ce que nous avons fait auparavant.

In summary, exports and international business mean jobs.

C'est une préoccupation pour nous tous.

We should seek mutual benefits through our foreign policy. All the other countries do this. Essentially, in a word, it's cohesive and all working together. Raymond will follow on from this, Mr. Chairman.

M. Raymond Gladu (président, Groupe de travail sur la revue de la politique étrangère): Merci monsieur Drake. J'aimerais souligner que le sommaire est réellement divisé en deux parties; et je vais m'attaquer à la deuxième partie qui sont les éléments spécifiques qui composent la politique étrangère.

I would just like to highlight some of the key recommendations and the fact these were driven by two basic principles. One is the real world of the competition we face, what we need to face it and what the role of the government is as a facilitator.

[*Translation*]

continents, des gens qui représentent des compagnies grandes et petites. Quatre prix ont été accordés à des lauréats particulièrement méritants, ce qui prouve, comme je l'ai dit tout à l'heure, que le commerce bien pensé va de pair avec le développement bien pensé pour le plus grand bien des pays récipiendaires et du Canada.

Monsieur le président, nous allons envoyer aux membres de votre Comité des détails sur les lauréats et également sur les finalistes, car ils sont tous des exemples exceptionnels de ce que le secteur privé fait dans le secteur du développement.

Nous constatons de plus en plus à quel point le monde dans lequel nous vivons est compétitif, et, comme nous représentons des exportateurs, nous savons qu'ils en sont extrêmement conscients. Ce sont eux qui combattent dans les tranchées. Ainsi, nous devons agir à la lumière de ce dossier pour savoir ce que les autres pays font pour aider leurs exportateurs. Certains gouvernements viennent à l'appui de leurs firmes d'exportation par toutes sortes de moyens, y compris des programmes d'intervention politique et diplomatique.

Nous nous démenons dans un environnement très concurrentiel, et les politiques adoptées par le Canada ne sont pas à l'abri de la concurrence effrénée qui a libre cours, surtout en matière de financement des exportations, partout dans le monde. Je crois que cet état de choses a été évoqué ici-même, lors de séances antérieures.

Une de nos principales suggestions est de lier nos développements à d'autres types de financement. Nos collègues de l'AICC vont probablement développer cet aspect-là.

Pour conclure cet exposé de trois ou quatres minutes, Monsieur le président, je dirai qu'en matière de politique étrangère nous devons insister sur nos points forts. Nous avons des capacités considérables au Canada. Prenez l'exemple des secteurs de l'énergie, des transports et des communications. Ce sont des secteurs qui peuvent remplir un besoin dans les pays en voie de développement tout autant qu'au Canada.

We have to bring those two sectors together, and a lot more closely than we have ever done before.

En résumé, les exportations et les affaires internationales, ce sont des emplois.

We're all concerned by this.

Nous devrions tous chercher à tirer des avantages mutuels de notre politique étrangère. C'est ce que tous les autres pays font. Autrement dit, il s'agit de cohésion, de travail en commun. Monsieur le président, Raymond va reprendre.

Mr. Raymond Gladu (Chairman, Working Group on the Review of the Foreign Policy): Thank you, Mr. Drake. I would like to draw your attention to the fact that the summary is provided in two parts. I will now tackle the second part which contains specific elements of our foreign policy.

J'aimerais vous donner les points saillants de nos principales recommandations et expliquer que ces recommandations sont fondées sur deux principes fondamentaux. D'une part, la concurrence véritable à laquelle nous nous heurtons dans notre vie quotidienne, ce que nous devons faire pour y faire face et ce que le gouvernement peut faire pour faciliter les choses.

[*Texte*]

I think you will find through each of the recommendations that we're trying to build on strengths but within our means. It has been a driving principle to stay within our means. In each case, in each recommendation, we're not asking for new money. We're talking about working more effectively, trying to reallocate and reassign within existing amounts and in some cases within cut-back amounts to do things better.

The greatest gain—we've said it before, Mr. Drake has mentioned it—is the relationship between all of these instruments and the cohesiveness between them. We believe this is where the greatest gains can be made because we have many of the instruments in place. As I go through some of the elements, you will see many of the instruments are there. What we need is a more strategic approach of bringing them together.

We do many things right. We haven't heard people often saying that at the committee. But it's a fact. Many of the instruments, the policies and the programs we have are quite effective. We are showing leadership in several areas. For instance, in the responsive-type programs, through development assistance and multilateral forums, the kind of leverage Canada has through multilateral forums and the way it's driving UN reform in other areas is outstanding.

Market penetration for an exporter is based on a sustained effort over years. It goes through phases. So if we look at the instruments we have in Canada, it's part of a continuum, if you wish, of interventions and support as you go through these phases. But we have gaps and I'll address those in a minute.

In summary, we're doing many of the things right, as Mr. Drake pointed out, as far as the policy framework is concerned. A lot of work is being done currently in avoiding overlap and duplication, particularly in export support.

We're showing substantial leadership in trade liberalization in the World Trade Organization. We must continue this. The CEA has been one of the key partners in working very closely with the government on this. You can count on this relationship to continue.

The leadership in multilateral forums because of who we are—Canada—and the role we can play in the multilateral forums is a necessity. In fact, we're achieving a much greater impact than we would otherwise. By the way, in our view this is where we can deal with such fundamental issues as environment and human rights because we can leverage much better what we want to do.

In export support we have a detailed list of some of the mechanisms. The trade commissioner service is an essential element. It provides representation on the ground to small and medium enterprises. It's a link and an outstanding network that can be reinforced.

[*Traduction*]

Comme vous pourrez le constater, dans toutes nos recommandations, nous essayons de tirer partie de nos points forts, mais en restant dans la limite de nos moyens. C'est un principe fondamental que nous avons adopté, nous tenons à rester dans la limite de nos moyens. En aucun cas, pour aucune de nos recommandations nous demandons des fonds supplémentaires. Dans l'ensemble, il s'agit de travailler plus efficacement, de répartir différemment les ressources actuelles et, dans certaine cas, de faire mieux avec des budgets diminués.

La chose la plus importante, et nous l'avons déjà dit, M. Drake l'a mentionné également, ce sont les relations et la cohésion qui doivent exister entre tout ces instruments. Nous sommes convaincu que c'est ce qui peut être le plus utile parce que les instruments qui existent déjà sont nombreux. Je vais passer en revue certains éléments, cela vous permettra de voir à quel point les instruments dont nous disposons sont nombreux. Ce qui est nécessaire, c'est une démarche plus stratégique pour donner plus de cohérence à tout ces instruments.

Parmi les choses qui se font, il y en a beaucoup qui sont excellentes. Vous n'avez pas eu beaucoup de témoins qui sont venus dire cela, mais c'est la vérité. Un grand nombre d'instruments, de politiques et de programmes sont tout à fait efficaces. Dans de nombreux domaines, nous montrons l'exemple à d'autres pays. Par exemple, dans les programmes d'intervention comme l'aide publique au développement et les forums multilatéraux, on peut dire que le Canada joue un rôle prépodérant en ce qui concerne la réforme des Nations Unis, et ce, grâce aux forums multilatéraux.

Pour un exportateur, la pénétration des marchés dépend d'efforts échelonnés sur de plusieurs années. On assiste à plusieurs phases, et si on considére les instruments dont nous disposons au Canada, tout cela fait partie d'une séquence d'intervention et d'opération de soutien tout au long de ces phases. Cela dit, il y a également des manques, je reviendrai sur cela dans un instant.

En résumé, comme M. Drake vous l'a dit, sur le plan de la politique, nous faisons beaucoup de choses qui sont excellentes. À l'heure actuelle, on cherche activement à éviter les chevauchements et les doubles emplois, en particulier dans le domaine du soutien des exportations.

Nous sommes à l'avant-garde en ce qui concerne la libéralisation du commerce à l'Organisation mondiale du commerce. Cela doit continuer. L'AEC a travaillé en étroite collaboration avec le gouvernement avec ce dossier. Vous pouvez compter sur nous pour continuer.

Étant donné qui nous sommes, au Canada, le rôle que nous pouvons jouer dans les forums multilatéraux est absolument nécessaire, c'est un rôle de premier plan. En fait, notre influence est beaucoup plus grande qu'elle ne le serait autrement. Soit dit en passant, c'est là que nous pouvons interventir—des questions fondamentales comme l'environnement et les droits de la personne car notre influence est beaucoup plus grande.

En ce qui concerne le soutien des exportatións nous avons dressé une liste détaillée des mécanismes. Les services du commissaire au commerce sont un élément essentiel qui permet aux petites et moyennes entreprises de se faire représenter sur place. C'est un réseau exceptionnel qui serait possible de renforcer encore.

[*Text*] [*Translation*]

• 0925

Some of the export support programs like PEMD help particularly the small and medium enterprises. CCC is quite effective on behalf of Canadian firms in contracting on behalf of them and introducing them to foreign government and international agencies. Education through FITT and EDC was mentioned earlier and is doing a great job within its resources, within its mandate, although there are gaps in the financing that I will come to in a minute.

Certains programmes d'aide aux exportations, comme le PDME sont particulièrement utiles aux petites et moyennes entreprises. Le CEA représente de manière très efficace les entreprises canadiennes en passant des contrats en leur nom et en les présentant aux gouvernements étrangers et aux organismes internationaux. On a déjà parlé plus tôt des programmes de sensibilisation offerts dans le cadre de la Tribune d'étude de la formation en matière de commerce international et de la SEE qui fait un excellent travail, compte tenu des ressources modestes dont elle dispose, dans le cadre de son mandat, même s'il y a des lacunes dans le financement dont je parlerai dans un instant.

In terms of development assistance, we lead in responsive programs. This is a very fundamental approach. We believe that in Canada we've shown leadership in programs where the initiative is to the executing agency, whether it's an NGO or private sector, but in this case the private sector, because it's a much newer approach for the private sector.

Quant à l'aide au développement, nous offrons des programmes axés sur les besoins. C'est une approche très fondamentale. Nous estimons que le Canada a été un chef de file en appliquant des programmes dont l'initiative revient à l'organisme principal, qu'il s'agisse d'un ONG ou d'une entreprise privée, mais en l'occurrence le secteur privé car il s'agit d'une démarche tout à fait nouvelle pour lui.

As long as we meet all the developmental and program criteria of CIDA, it's a win-win situation and it allows the private sector to do what it can best, to work from the ground up, establishing long-term relationships.

Tant que nous remplirons tous les critères en matière de programmes et de développement de l'ACDI, tout le monde en sortira gagnant et nous permettrons au secteur privé de faire ce qu'il fait le mieux, à savoir travailler à partir de la base et en créant des relations à long terme.

This takes many forms. Industrial cooperation—you've heard about it very often—is the outstanding first program. The private sector development fund was another mechanism in the pilot phase that has shown that it works. Counterpart funds of various type—in Peru, for instance, they have just completed a review that showed how outstanding its performance was as well in achieving a lot of work on the ground, using the counterpart funds for social and community development.

Cela peut prendre diverses formes. La coopération industrielle—vous en avez très souvent entendu parler—est le programme le plus connu. Le fond de développement du secteur privé constitue un autre mécanisme qui, dans le cadre de la phase pilote, a prouvé qu'il peut donner des résultats. Les fonds de contrepartie de divers types—au Pérou, par exemple, on vient de terminer une étude faisant état de résultats fantastiques et de nombreuses réalisations sur le terrain, grâce aux fonds de contrepartie alloués au développement social et communautaire.

These are in fact used as models by other countries. That is why I say we are showing leadership and we are doing good things. We have to recognize we do that.

Ces programmes sont en fait utilisés comme modèle par d'autres pays. C'est pourquoi je dis que nous sommes des chefs de file et que nous prenons de bonnes initiatives. Il nous faut l'admettre.

Similarly, I came across a World Bank study done by experts at the World Bank about a year and a half ago that showed that some of the our industrial cooperation programs were the best among all agencies in the world. This is a reference that maybe the committee would look at.

En outre, je suis tombé sur une étude de la Banque mondiale effectuée par des experts de cette banque il y a environ un an et demi dont les résultats prouvent que certains de nos programmes de coopération industrielle étaient parmi les meilleurs de tous les organismes mondiaux. Le comité voudra peut-être prendre connaissance de cette étude.

The point at this time is that others are moving fast. They are using some of our programs as a model but they are acting very fast. The U.S. is a good example. Over the last year or nine months they have made substantial changes in their whole approach to export financing and development assistance. So we cannot stand back.

Le problème qui se pose maintenant, c'est que d'autres progressent très vite. Ils s'inspirent de certains de nos programmes mais ils font de très rapides progrès. Les Etats-Unis en sont un bon exemple. Depuis neuf mois ou un an, ils ont modifié fondamentalement leur stratégie relative au financement des exportations et à l'aide au développement. Nous devons donc réagir au plus vite.

One of the realities of the situation also, in the programs I am talking about, is that they are relatively small. For instance, Industrial cooperation is in the order of $65 million or $70 million, but only about half of it is actually used by firms themselves.

Il faut aussi être conscient du fait que les programmes dont j'ai parlé sont d'une envergure relativement restreinte. Par exemple, la coopération industrielle a un budget d'environ 65 ou 70 millions de dollars, mais à peu près la moitié de cette somme est vraiment utilisée par les entreprises proprement dites.

[*Texte*]

The private sector development fund was a program of $20 million over four countries, over two or three years. So again we are talking about relatively small projects. Similarly for the counterpart funds, it was over a number of years and split among many projects.

They are very effective, they have a tremendous impact, but they are still very small. It shows there is a lot of room to expand within our means to reallocate to these instruments, which really are achieving an impact.

These programs, particularly industrial cooperation, are cost-shared programs. Only certain expenses are eligible and only up to a certain amount—one-third, two-thirds. It's repayable if you're successful.

In a way, these programs are to deal with developmental aspects of projects, if you wish, which ultimately can become commercial but at the beginning are developmental, so they share some of the risk. They are certainly not subsidies to business.

The principle works and it's very flexible. You can also relate these types of responsive programs to the level of development of the country, its capacity to absorb development and its capacity also to pay for some of the assistance it received. Depending on the country you are dealing with, I think we should relate the formula that we use to their capacity to pay for it.

I mentioned EDC, which was doing a tremendous job except that we have a gap in some of the elements of export financing, in providing aggressive export financing, particularly in non-concessional trade—a mixed kind of approach and comprehensive financing packages for targeted projects.

In a nutshell, we want to be more strategic. We want to have an integrated approach and relate together all these programs, export financing and development assistance. We have to build on strength. That also means building on complementarity, particularly with the NGOs. We've been doing a substantial amount of work through them. We had a subcommittee for over four or five years on how to work more closely with NGO strength. At the firm level, many firms are indeed working with NGOs.

• 0930

If I can open a parenthesis here, we do not believe in exclusion. One of the concerns I have had, listening to some of the briefs that were presented here, particularly by some NGOs but not all of them, is that they're telling you they're the only ones that can do development assistance, that know the business and that they're the only ones to be effective. That's unfortunate because it simply doesn't work that way. If you look at recipient countries themselves and what they tell you, they don't really care who the executing agency is as long as you transfer the right technology and the knowledge and so forth. The role of the private sector in that business has been clearly shown.

[*Traduction*]

Le fonds de développement du secteur privé prévoyait 20 millions de dollars pour quatre pays, sur une période de deux ou trois ans. Là encore, il s'agit de projets de petite envergure. Il en va de même pour les fonds de contrepartie, qui portaient sur un certain nombre d'années et étaient répartis entre bon nombre de projets.

Ce sont des mesures très efficaces, qui ont une très forte incidence mais qui sont encore restreintes. Cela prouve qu'il est possible d'élargir nos activités en réaffectant les fonds prévus dans le cas de ces programmes dont l'effet se fait vraiment sentir.

Ces programmes, et surtout la coopération industrielle, sont des initiatives à frais partagés. Certains frais seulement sont admissibles et jusqu'à concurrence d'un certain montant—un tiers, deux tiers. Si le projet est couronné de succès, les fonds sont remboursables.

D'une certain façon, ces programmes visent à financer les aspects de développement des projets, si l'on veut, projets qui peuvent un jour devenir rentables mais qui, au départ, visent à favoriser le développement, de sorte qu'il y a un certain partage des risques. Il ne s'agit en aucun cas de subventions aux entreprises.

Il s'agit d'un principe très souple qui donne de bons résultats. On peut également établir un rapport entre ce genre de programmes axés sur les besoins et le niveau de développement du pays, sa capacité de se développer et aussi de payer une partie de l'aide qu'il reçoit. En fonction du pays dont il s'agit, nous devrions établir un lien entre la formule que nous appliquons et la capacité du pays d'assumer une partie des frais.

J'ai parlé de la SEE qui fait un excellent travail, si ce n'est qu'il y a une lacune dans certains éléments du financement des exportations, pour financer énergiquement les exportations, surtout dans le cadre du commerce extérieur sans condition de faveur—une stratégie à plusieurs volets et des mesures de financement global visant des projets ciblés.

En un mot, nous voulons être plus stratégiques. Nous voulons adopter une approche intégrée et établir un lien entre tous ces programmes, le financement des exportations et l'aide au développement. Nous devons miser sur nos points forts. Cela signifie également miser sur la collaboration, surtout avec les ONG. Nous avons fait beaucoup de choses par leur entremise. Pendant plus de quatre ou cinq ans, nous avions un sous-comité chargé d'examiner la façon de collaborer plus étroitement avec les ONG. Quant aux entreprises, nombreuses sont celles qui travaillent avec les ONG.

Si je puis me permettre d'ouvrir une parenthèse, je dirai que nous ne croyons pas à l'exclusion. En écoutant certains des exposés qui nous ont été présentés, surtout par certaines ONG, je me suis fait la réflexion suivante: ces gens-là vous disent qu'ils sont les seuls à pouvoir offrir de l'aide au développement, à connaître le domaine et à être efficaces. C'est regrettable, parce que ça ne marche tout simplement pas comme ça. Si vous demandez aux pays bénéficiaires eux-mêmes ce qu'ils en pensent, ils vous diront que l'organisme d'exécution ne compte pas, pourvu qu'on leur offre la technologie et les connaissances qu'ils veulent, et ainsi de suite. Dans ce domaine, le rôle du secteur privé a été clairement établi.

[*Text*]

Mr. Drake mentioned the awards and development assistance we have for firms that in fact were given last week by Mr. Gauthier. We'll send you a summary of these. They really show you how the private sector can work, achieving developmental objectives and at the same time achieving mutual benefits, creating jobs and so forth.

So we also have to take into account that many of the recipient countries' governments, and indeed governments in Canada, rely on the private sector for growth and as the key agent.

Therefore, I think we can do better. But because we have restrained resources, we have to leverage our limited resources. We have to be able to do it strategically in targeted areas and to tap into larger resources, whether it's international financing agencies or working with other countries. This means we have to work very strategically with our front-end programs and support and also with comprehensive financing and cofinancing mechanisms. So we're doing a lot of things right and we can fine-tune what we're doing.

If I may just add one comment in closing that I believe is also a concern of the committee and of those of us at the CEA chairing the work group, we've been trying to get a lot of the representations by business to come up to you. We have to recognize, particularly in the case of small and medium enterprises, it's not an easy process for them to prepare to send documents to the committee and to appear themselves. It's just not the nature of what they do well or are easily apt to do, particularly in our day and age when they're trying to survive.

The imbalance also arises because, whether on the research institute side or on the NGO side, this kind of advocacy is their business. Many have resources to do that exact kind of business. It seems quite natural you would get the kind of imbalance in representation. That does not mean the private sector and particularly the small and medium firms don't care and do not wish to appear. The problem is in the system.

I would suggest the committee—you've been doing it through panels, which has been very successful in bringing out some business and private sector representatives. But to get at the small and medium firms, maybe another approach would facilitate this, possibly by having round table discussions, inviting a number of firms, not necessarily asking them to submit a full brief or scare them away—if I may.

[*Translation*]

M. Drake a parlé des prix et de l'aide au développement que nous donnons aux entreprises, et qui ont été décernés la semaine dernière par M. Gauthier. Nous vous en enverrons un résumé. C'est vraiment la preuve que le secteur privé peut atteindre des objectifs de développement, tout en réalisant des avantages mutuels, en créant des emplois, et ainsi de suite.

Par conséquent, nous devons aussi tenir compte du fait que les gouvernements de bien des pays bénéficiaires—les gouvernements du Canada aussi, d'ailleurs—fondent leurs perspectives d'expansion sur le secteur privé, qu'ils considèrent comme le facteur clé à cet égard.

Je crois donc que nous pourrions faire mieux. Néanmoins, quand nos ressources sont limitées, nous devons nous en servir comme d'un levier. Nous avons réussi à le faire de façon stratégique dans les domaines ciblés de façon à avoir accès à des ressources plus importantes, soit en nous adressant aux organismes de financement internationaux, soit en travaillant de concert avec d'autres pays. Il nous faut donc une stratégie très judicieuse pour nos programmes et pour notre aide de départ, et nous devons aussi avoir accès à des mécanismes de financement complet et de cofinancement. Nous faisons donc bien des choses correctement, et nous pouvons encore raffiner notre démarche.

Pour finir, je vais ajouter une observation qui intéresse aussi le Comité, je pense: ceux d'entre nous qui dirigent le groupe de travail de l'AEC se sont efforcés de vous communiquer une grande partie des propositions que les entreprises-membres nous ont fait parvenir. Vous devez vous rendre compte qu'il n'est pas facile, surtout pour les petites et moyennes entreprises, de préparer de la documentation à l'intention de votre Comité et de comparaître elles-mêmes devant vous. Ce genre de travail ne correspond tout simplement pas à celui qu'elles font bien, qu'elles sont en mesure de faire facilement, particulièrement à notre époque, quand elles doivent déployer de grands efforts pour survivre.

Le déséquilibre qui en résulte est aggravé parce que ce genre de démarches de représentations correspond précisément au genre d'activités des instituts de recherche ou des ONG. Parmi ces organisations, beaucoup ont des ressources pour faire précisément ce genre de travail. Il me semble tout à fait normal que la représentation soit déséquilibrée, dans ces conditions. Cela ne signifie pas pour autant que le secteur privé, et surtout les petites et moyennes entreprises, ne s'intéressent pas à ce genre d'activités et n'aient pas envie de comparaître. Le problème est imputable au système lui-même.

Vous avez formé des panels, et vous avez obtenu d'excellents résultats de cette façon pour amener certains représentants de l'entreprise et du secteur privé à se manifester. Néanmoins, si vous voulez rejoindre les petites et moyennes entreprises, je pense que vous devriez peut-être avoir recours à une autre approche, peut-être en organisant des tables rondes auxquelles vous inviteriez plusieurs firmes, en ne leur demandant pas nécessairement de vous présenter un mémoire en bonne et due forme, ce qui risquerait de les effaroucher. C'est ce que j'aimerais vous proposer.

[*Texte*]

Some of the ministers have done this and also some of our groups here. The associations you have in front of you can facilitate bringing together round table discussions with representatives of small and medium firms. I'm not sure. That's one suggestion. All I'm saying is that the interest is there. It's just the process that's not easy for them to do.

Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Gladu. Perhaps the way that may work is once we've had an opportunity of absorbing the tremendous amount of information we've obtained up to now, if we find there are sort of holes in our knowledge, particularly in that area, we'll be coming back. Our intention is actually to come back to different groups and ask for supplemental briefs. I'm sure we will be in contact with you before the final report is written. Thank you.

Could I turn next to the Association of Consulting Engineers of Canada. Mr. Franche.

Mr. Luc Benoît (Association of Consulting Engineers of Canada): Thank you. The president of our association, Mr. Pierre Franche, excuses himself. He has been hospitalized this morning. It's not too serious but unfortunately he could not come here to make his presentation so I'm replacing him.

I'm Luc Benoît, president of Tecsult International Limited, a consulting engineering firm based in Montreal. I'm also chairman of the liaison committee between the Association of Consulting Engineers of Canada and CIDA.

• 0935

We thank you for this opportunity to express our views on the foreign policy review. We are of the opinion that our foreign policy should take into consideration the well-being of Canadians and the economic growth of the nation as well as, at the same time, the well-being of the developing country. We think those two concepts can go together.

Because of the nature of the association, our brief and presentation will primarily be oriented to the policy of developing countries. Most of the large firms of our association that do business overseas are members of the CEA, so we have contributed to their brief and also we support it.

Our association represents about 800 firms, which employ 45,000 persons, including 20,000 professional engineers. We are exporting in most of the countries around the world.

In 1989 and for the last 4 or 5 and even perhaps 10 years, we ranked second in the world in terms of foreign billings among all international consulting firms. Unfortunately we dropped to sixth place in 1992. I would like to stress the importance of the effect of the slipping of our industry in the exporting business. It's very important to take into consideration—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Was that in terms of volume of dollars?

[*Traduction*]

Certains des ministres ont pris des mesures en ce sens, comme d'ailleurs certains de nos groupes réunis ici. Les associations qui comparaissent devant vous peuvent faciliter l'organisation de tables rondes composées de représentants des petites et moyennes entreprises. Je ne vous dis rien de certain. Ce n'est qu'une suggestion. Tout ce que je vous dis, c'est que l'intérêt est là. C'est surtout la façon de procéder qui n'est pas facile.

Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Gladu. Peut-être pourrons-nous revenir là-dessus une fois que nous aurons eu l'occasion d'absorber la masse énorme de renseignements que nous avons recueillis jusqu'à présent, si nous constatons qu'il y a des éléments qui nous manquent, particulièrement à cet égard. En fait, nous avons l'intention de revenir consulter différents groupes et de leur demander d'autres mémoires. Je suis sûr que nous communiquerons avec vous avant que le rapport final soit écrit. Merci.

Passons maintenant à l'Association des ingénieurs-conseils du Canada. Monsieur Franche.

M. Luc Benoît (Association des ingénieurs-conseils du Canada): Merci. M. Franche, le président de notre Association, vous prie de l'excuser. Il a été hospitalisé ce matin. Ce n'est pas bien grave, mais, malheureusement, il n'a pas pu venir vous donner son exposé; c'est moi qui le remplace.

Je suis Luc Benoît, président de Tecsult International Limitée, une firme d'ingénieurs-conseils de Montréal. Je suis aussi le président du comité de liaison entre l'Association des ingénieurs-conseils du Canada et l'ACDI.

Nous vous remercions de nous avoir offert cette occasion d'exprimer notre point de vue sur l'examen de la politique étrangère. Nous estimons que notre politique devrait tenir compte à la fois du bien-être des Canadiens et de la croissance économique de notre pays ainsi que du bien-être des pays en développement. Je pense que les deux sont compatibles.

La nature de notre Association fait que notre mémoire et notre exposé sont essentiellement axés sur le volet des pays en développement de notre politique étrangère. La plupart des grandes entreprises de notre Association qui font des affaires à l'étranger sont membres de l'AEC; nous avons donc contribué à la préparation de son mémoire et nous y souscrivons.

Notre Association représente près de 800 firmes qui emploient quelque 45 000 personnes, dont 20 000 ingénieurs professionnels. Nous exportons dans la plupart des pays du monde.

En 1989—et sur les quatre ou cinq, voire peut-être les dix dernières années—nous nous classions au 2e rang du monde parmi les firmes de consultants internationaux, pour notre volume de facturation à l'étranger. Malheureusement, nous avons glissé jusqu'au 6e rang en 1992. Je tiens à souligner l'importance des répercussions de cette glissade sur les marchés d'exportation. Il est très important de tenir compte. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): S'agissait-il du volume en dollars?

[*Text*]

Mr. Benoît: In volume of foreign billings.

It is very important to take into consideration the multiplier effect our industry has on the Canadian economy. Last year we exported about $650 million U.S. in services altogether. According to most economic. . .this generates approximately $6 billion in export of goods and other services from Canada. We have a multiplier effect of approximately 1 to 10 in the Canadian economy. This multiplier effect comes from our involvement right from the start in a large infrastructure project.

We can influence the source of equipment, the supplier, the contractors, and the country they would come from. On many projects, when you have a Canadian consultant the end result will be that you will have a lot of Canadian equipment in the projects, even if the financing is from the World Bank, the African Development Bank, or other sources other than Canada.

Our slipping on the export market comes mostly because of the fact that CIDA has pulled out from infrastructure projects through the last few years. It shifted from infrastructure projects to human resources development projects and took a soft approach on small projects.

At the same time, because large infrastructure projects are hard to finance and most of the countries are not able to finance them by themselves any more, other countries have offered to co-finance infrastructure projects through multilateral financial organizations. Mostly they're offering to finance the engineering package, the supervision of construction, and sometimes the training because by financing these they can attach the whole project to their country.

For example, France co-financed with the World Bank 32 projects last year. When I say "co-financed" I mean that France financed perhaps 10% of the project, ending up with perhaps 80% or 75% of the goods and services that were financed by the World Bank going to France.

So this approach cuts us off from international competition. So we recommend that CIDA comes back to infrastructure projects, first of all. We understand that infrastructure projects may be a little harder to manage than human resources development projects, but they are needed in developing countries.

[*Translation*]

M. Benoît: Du volume de facturation à l'étranger.

Il est très important qu'on tienne compte de l'effet multiplicateur que notre industrie représente pour l'économie canadienne. L'an dernier, nous avons exporté des services d'une valeur totale d'environ 650 millions de dollars U.S. Selon la plupart des économistes, cela correspond à une exportation de produits et d'autres services canadiens d'une valeur d'environ six milliards de dollars. Autrement dit, nos exportations ont un effet multiplicateur qui décuple leur valeur pour l'économie canadienne. Cet effet multiplicateur résulte du fait que nous participons dès le départ à de gros projets d'infrastructure.

Il s'ensuit que nous pouvons influer sur le choix de la source-équipement, du fournisseur, des entrepreneurs et de leur pays d'origine. Dans bien des projets, quand le consultant retenu au départ est canadien, on finit par utiliser beaucoup d'équipements canadiens, même si le financement est assuré par la Banque mondiale, la Banque africaine de développement ou par d'autres sources que des institutions canadiennes.

Notre glissade sur le marché des exportations est essentiellement attribuable au fait que l'ACDI s'est retirée des projets d'infrastructure ces dernières années. Elle a délaissé ces projets-là pour des projets de développement de ressources humaines et elle a adopté une approche participative dans le cadre des petits projets.

Or, entre-temps, les autres pays ont offert de co-financer les projets d'infrastructure par l'intermédiaire des organisations financières multilatérales, parce que les grands projets d'infrastructure sont difficiles à financer, et que la plupart des pays n'ont plus les moyens de les financer intégralement eux-mêmes. En général, les autres pays offrent de financer des travaux de génie, la supervision de la construction et parfois la formation du personnel, parce que cela leur permet de lier l'ensemble du projet à leur pays.

Par exemple, l'an dernier, la France a co-financé 32 projets avec la Banque mondiale. Quand je dis qu'elle les a «co-financés», je veux dire qu'elle a financé peut-être 10 p. 100 de chaque projet, mais, à la fin, 75 p. 100 à 80 p. 100 des produits et des services financés par la Banque mondiale sont venus de France.

Cette approche nous empêche de faire face à la concurrence internationale. Nous proposons donc que l'ACDI commence par renouer avec les projets d'infrastructure. Nous savons que ces projets peuvent être un peu plus difficiles à gérer que les projets de développement des ressources humaines, mais les pays en développement en ont besoin.

• 0940

Vietnam is a good example, I think. Everybody recognizes that Vietnam must develop its infrastructure if it wants to progress in the future. So it's well recognized that infrastructure projects are needed, but it's harder to manage.

A way for CIDA to do more with less would be to co-finance those projects with multilateral financing organizations. Another way to do more with less would be to have soft loans to more developed countries. A country like Thailand is well

Le Viêt-Nam est un bon exemple de cette situation, à mon avis. Tout le monde reconnaît que ce pays doit développer son infrastructure s'il veut progresser. On sait donc bien que les projets d'infrastructure sont nécessaires, mais ils sont plus difficiles à gérer.

L'ACDI pourrait maximiser son rendement en cofinançant ces projets-là avec des organisations de financement multilatérales. Elle pourrait aussi en faire davantage avec des ressources de plus en plus limitées en consentant des prêts

[*Texte*]

advanced. They still need our support, but instead of receiving grants from CIDA, as is the case right now, they could receive soft loans. When they are reimbursed, they could be put back in the system. This would be another way to do more with less.

Canada is one of the few countries that doesn't have a soft loan program. This approach could help us have a more responsive program. The CEA has given you some examples of the INC program and the PSDF funds. They are responsive programs and have worked very well. Those programs could be available to the private sector and to the NGOs.

Again, I don't want to go into specific details about the operation of CIDA. I don't think this the purpose here, but our association supports the view that we are able to do as well and compete against NGOs in the developing world, and in the past we have expressed this to CIDA.

En résumé, j'aimerais mentionner qu'une exportation de services entraîne une importante augmentation d'exportations de biens et de services et que nous avons besoin de mécanismes de financement pour compétitionner avec les autres pays.

Our brief covers other topics, but I will stop here. I would welcome questions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Benoît.

Ensuite, c'est l'Association des consultants canadiens en développement international. *Mister Gray.*

Mr. David Gray (Executive Committee, Canadian Association of International Development Consultants): Good morning, Mr. Chairman. I'm the executive director of CAIDC, a recently formed national association of international development consultants. This is a voluntary position. My job is as a partner with a small management consulting firm in Montreal, the Universalia Management Group.

I would just like to echo the concluding comments of *monsieur Gladu*. Most of our members are small and medium-sized firms averaging six to eight people. We felt the need to bring together a diverse group of private sector practitioners working primarily in international development and cooperation to try to develop our capacity to exchange ideas and information, develop market opportunities and engage in a dialogue with government on issues of policy and contracting.

It is difficult. It's a highly fragmented sector spread across the country, and we have to mobilize a lot of volunteer energies to bring the views of this sector to this kind of process. We have encouraged our members to come forward individually across the country, and I hope that in your regional hearings you will be hearing from many of our members who work in the international development sector.

[*Traduction*]

libéraux aux pays plus développés, comme la Thaïlande, qui ont encore besoin de notre aide, mais auxquels nous pourrions consentir des prêts libéraux, plutôt que de leur donner des subventions de l'ACDI, comme c'est le cas maintenant. Quand ces prêts seraient remboursés, les crédits pourraient réaffectés dans le système. Ce serait une autre façon d'en faire plus avec moins de ressources.

Le Canada est l'un des rares pays qui n'aient pas de programmes de prêts libéraux. Cela nous aiderait à avoir un programme plus sensible aux besoins. L'AEC vous a donné l'exemple du PCI et du Fonds pour les projets de développement du secteur privé. Ce sont des programmes sensibles aux besoins, et ils ont donné d'excellents résultats. Ils pourraient être mis à la disposition du secteur privé et des ONG.

Je ne vais pas entrer dans les détails du fonctionnement de l'ACDI. Je ne crois pas que ce soit notre propos. Néanmoins, notre Association est d'avis que nous sommes capables d'obtenir d'aussi bons résultats que les ONG et de rivaliser avec elles dans les pays en développement. Nous l'avons déjà fait savoir à l'ACDI.

To summarize, I should state that exporting services brings about a substantial rise in the exportation of goods and services, and that we need financing mechanisms to compete with other countries.

Notre mémoire porte aussi sur d'autres sujets, mais je vais m'arrêter ici. Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Benoît.

We now go to the Canadian Association of International Development Consultants. Mr. Gray.

M. David Gray (Comité exécutif, Regroupement des consultants canadiens en développement international): Bonjour, monsieur le président. Je suis le directeur exécutif du RCCEI, l'organisme récemment formé pour regrouper les consultants canadiens en développement international. J'occupe mon poste à titre bénévole. Je travaille comme associé dans une petite entreprise montréalaise de consultants en gestion, le Groupe de gestion Universalia.

Je vais faire écho à la conclusion de M. Gladu. La plupart de nos membres sont de petites et moyennes entreprises de six à huit personnes. Nous avons jugé nécessaire de réunir un groupe diversifié de praticiens du secteur privé qui s'occupent essentiellement de coopération et de développement international afin d'essayer d'accroître notre capacité d'échanger des idées et de l'information, de trouver des débouchés et de dialoguer avec le gouvernement sur les questions liées aux politiques et à l'impartition.

Ce n'est pas facile. Les entreprises de notre secteur très fragmenté sont éparpillées dans tout le pays, et nous devons mobiliser l'énergie de bien des bénévoles pour communiquer le point de vue de notre secteur à votre Comité dans un processus comme celui-ci. Nous avons encouragé nos membres à intervenir individuellement dans les diverses régions du pays, et j'espère que, dans vos audiences régionales, vous entendrez parler d'une grande partie de ceux d'entre nous qui oeuvrent dans le secteur du développement international.

[*Text*]

Let me say that I'm somewhat in awe of the task and mission of your committee. We found it quite difficult to consult with five or ten of our members and put together the small two-page brief that we presented to you. I've been reading with interest the incredibly diverse group of stakeholders you've been hearing from.

Perhaps I can be a bit controversial for a minute. The involvement I've had with the consultative process in Canada in the past often sees many interest groups coming forward with their version of the best vision for Canada, whether it's international development, foreign policy or other areas of endeavour, and recommending to the government that their vision be the exclusive one that dominates Canada's programs of support and policy.

I must say, though, this process has encouraged me a little more for a variety of reasons, partially because of its scope and the efforts made, I think, by various branches of government and parliamentarians to look at the wider picture of foreign policy and overseas development assistance.

I also, I might add, feel very privileged appearing before you with the CEA and the ACEC, organizations with a long experience and capacity to represent their members. I feel quite encouraged in sharing our thoughts on this brief this morning with what I see is their wider, more global view of the links between development and business.

I hope that this wider, more global view that looks at Canada's long-term national interests will be the kind of view you hear from many groups in Canada and will assist you perhaps in developing some of the more strategic, coordinated and integrated types of policies, which I think our groups would like to see emerge from this process.

I should introduce my colleague, Mr. Keith Ogilvie, who's on our board of directors and also runs a small consulting firm, and who would like to join in on the discussion and comments that follow.

In our presentation and the discussion that follows, we'd like to challenge some of the traditional paradigms that have driven our international development assistance programs. We'd also like to suggest some alternatives to what sometimes appears to us as a classic aid versus trade polemic, a kind of tired polemic that I think no longer suffices to reflect the diverse range of international relations, aid and trade relationships which Canada's engaged in.

To a certain degree our focus as international development consultants forces us, I think, to take this wider view, in a sense, because as development consultants we tend to span the range of sectors, regions, programs of activity that Canada engages in.

In a sense we're the knowledge base that facilitates much of the planning, management, monitoring and evaluation, research, policy studies and so on that go behind international development activities. So we won't be bringing to you today a

[*Translation*]

• 0945

Je dois vous dire que l'ampleur de la tâche et de la mission de votre Comité m'impressionnent. Nous avons eu beaucoup de mal à consulter cinq à dix de nos membres pour préparer le petit mémoire de deux pages que nous vous présentons. J'ai lu avec intérêt les vues du groupe d'intervenants incroyablement variés que vous avez entendus.

Peut-être pourrais-je être un peu audacieux pour quelques instants. Jusqu'à présent, j'ai constaté que le processus consultatif canadien est souvent caractérisé par l'intervention de nombreux groupes d'intérêts qui présentent leur version de la politique optimale, que ce soit en matière de développement international, d'affaires étrangères ou d'autres champs d'activité, en disant au gouvernement que c'est la seule qui devrait sous-tendre la politique et les programmes canadiens d'aide.

Je dois toutefois dire que vos consultations ont été un peu plus encourageantes pour moi, et ce pour diverses raisons, en partie en raison de leur ampleur et des efforts que divers secteurs du gouvernement et que les parlementaires ont déployés, à mon avis, pour envisager la question de la politique étrangère et de l'aide au développement à l'étranger dans un contexte plus large.

Je dois aussi dire que c'est vraiment un grand privilège pour moi que de comparaître devant vous avec l'AEC et l'AICC, des organisations qui ont une longue expérience et qui sont parfaitement capables de représenter leurs membres. Pour moi, il est vraiment très encourageant que nous partagions nos vues exprimées dans notre mémoire de ce matin avec leurs perceptions plus vastes et plus larges des liens entre le développement et les affaires.

J'espère que cette perception plus large et plus vaste, fondée sur les intérêts nationaux à long terme du Canada, correspondra à celle qui vous sera communiquée par de nombreux groupes canadiens et qui vous aidera peut-être à élaborer les politiques plus stratégiques, mieux coordonnées et mieux intégrées du genre de celles que nos groupes voudraient voir sortir de ce processus, je pense.

Je devrais vous présenter mon collègue, M. Keith Ogilvie, qui siège à notre comité exécutif et qui dirige aussi une petite firme d'experts-conseils; il voudrait bien participer à la discussion et aux échanges de commentaires qui suivront.

Dans notre exposé ainsi que dans la discussion qui suivra, nous allons remettre en question certains des modèles traditionnels qui ont inspiré nos programmes d'aide au développement international. Nous allons aussi proposer certaines solutions de rechange à ce qui nous semble parfois être une polémique plus classique où l'on oppose l'aide au commerce, bref une sorte de débat usé qui n'arrive plus, selon moi, à refléter toute la gamme des relations internationales et de relations d'aide et d'échanges commerciaux auxquelles le Canada participe.

Notre point de vue de consultants en développement international nous force jusqu'à un certain point à adopter ce point de vue plus large, si j'ose dire, parce que, à ce titre, nous tendons à embrasser toute la gamme des secteurs, des régions et des programmes d'activités du Canada.

Nous constituons d'une certaine façon la base de connaissances qui facilitent une grande partie de la planification, de la gestion, du contrôle et de l'évaluation, des recherches, des études politiques, bref de tout ce qui sous-tend les activités de

[*Texte*]

particular pitch for infrastructure versus soft development or eastern Europe versus South America. Most of our members, Keith and I included, have probably worked across most of these sectors and in most of the regions of the world.

However, we would like to make a few general points, I think, about the role of overseas development assistance in our foreign policy. I won't repeat much of what my colleagues have said, because by and large our association endorses the positions presented to you today by the CEA and the ACEC.

Our fundamental message to the committee, I think, is similar. From our point of view, good development is good business. This isn't a dichotomy. We see the delivery and management of development assistance as very good for Canada, very good for the world and good business for Canadians. Why is that?

Again, from our particular development consulting perspective, development consultants are in the business of the transfer of knowledge. As we hear more and more today, in order to be competitive we must be a learning society. We're increasingly dependent on our economic growth for knowledge-based service industries that generate information ideas, and that's increasingly a global marketplace. I think consultants are the facilitators who work on the exchange of knowledge globally.

• 0950

We feel, and we have examples we could speak to among our members, that participation of the private sector and NGOs and institutions—the public sector as well, for that matter—increases the knowledge base of Canadian society and helps to internationalize our institutions and companies. We also feel it positions Canadian firms and organizations to sell development services, not just the products we already make but the business of development cooperation. The business of managing development services is a growing industry and our consultants now sell those services to international financial institutions, to foreign governments, and are having increasing success.

I think Canadians are good at this. We're better than many of our competitors. We bring a kind of humility and quiet competence to the task that is much appreciated by many of our partners, and I think we have tremendous potential yet to be realized in the area of the management and delivery of development services themselves.

I'm very pleased to note, though, that many of our federal government departments involved in international relations, and development cooperation specifically, are increasingly recognizing that capacity and potential in Canada. We note that

[*Traduction*]

développement international. Par conséquent, nous n'allons pas vous présenter aujourd'hui des arguments qui privilégient particulièrement l'infrastructure plutôt que le développement participatif, ou l'Europe de l'est plutôt que l'Amérique du Sud. La plupart de nos membres, comme Keith et moi-même, ont probablement déjà travaillé dans la plupart de ces secteurs ainsi que dans la plupart des régions du monde.

Néanmoins, nous tenons à vous présenter quelques idées générales, je crois, sur le rôle que l'aide au développement à l'étranger joue dans notre politique étrangère. Je ne répéterai pas une grande partie des dires de mes collègues, parce que, dans l'ensemble, notre Regroupement s'associe aux propositions que l'AEC et l'AICC vous ont présentées aujourd'hui.

Je pense que le message fondamental que nous vous adressons est le même. De notre point de vue, ce qui est favorable au développement est favorable aux affaires. Il n'y a pas de dichotomie entre les deux. Nous estimons que la prestation et la gestion de l'aide au développement sont très bonnes pour le Canada et pour le monde entier, et qu'elles sont de bonnes affaires pour les Canadiens. Comment cela se fait-il?

Eh bien, je le répète, de notre point de vue particulier de consultants en développement, nous faisons le commerce du transfert de connaissances. On le dit de plus en plus aujourd'hui: pour être concurrentielle, une société ne doit pas cesser d'apprendre. Notre croissance économique est de plus en plus tributaire des entreprises du secteur des services basés sur les connaissances, qui génèrent des renseignements et des idées, dans un marché qui se mondialise constamment. À mon avis, les consultants sont des facilitateurs de l'échange de connaissances à l'échelle planétaire.

Selon nous—et nous pourrions citer des exemples qu'ont vécu nos membres—la participation du secteur privé, des ONG et des institutions—(ainsi que celles du secteur privé, à vrai dire) élargit la base de connaissances de la société canadienne et contribue à l'internationalisation de nos institutions et de nos entreprises. En outre, nous sommes convaincus que, grâce à elles, les entreprises et les organisations canadiennes sont bien placées pour vendre des services de développement, pas seulement les produits que nous fabriquons déjà, mais aussi des services de coopération en vue du développement. Le secteur des services de gestion du développement est en expansion, et nos consultants vendent désormais ces services aux institutions financières internationales, ainsi qu'aux gouvernements étrangers, avec un succès croissant.

Je crois que les Canadiens sont doués pour ce genre d'activités. Nous surpassons beaucoup de nos concurrents à cet égard, avec notre approche d'humilité et de tranquille compétence, qui est très appréciée par un grand nombre de nos partenaires, et j'estime que nous avons un énorme potentiel à réaliser dans ce secteur de la gestion et de la prestation des services de développement proprement dits.

Cela dit, je suis très heureux de pouvoir dire que beaucoup de nos ministères fédéraux qui ont des activités de relations internationales et surtout de coopération en vue du développement, sont de plus en plus conscients de l'existence de

[*Text*]

Industry Canada has devoted more of its sector study activity to the service sector. There's more effort to analyse the small business sector, the service and knowledge-based industries, which we think are growing rapidly but are highly isolated and fragmented in this country.

We also note that Foreign Affairs and International Trade Canada are devoting much more attention to promoting the service sector, particularly the education and training sector. We would agree there's tremendous potential there. CIDA, of course, itself has been concentrating in recent years—this is where Mr. Benoît and I may disagree somewhat, we think this is probably a good thing—more on education and training, institution-building, transfer of knowledge, development of skills and human capacities in our partner countries. Many of our members work in those areas and feel this is a positive thrust.

Let me emphasize one or two final points. In terms of the global contribution that our international cooperation program makes—I think you're hearing this from many, many organizations—from our point of view again, I think Canadian values, systems of governance, institutional capacities, training capacities, technical and private sector capacities. . . We have a richness of experience and expertise to offer. In many ways we have surplus capacity that is much in demand in the global community.

Canada is recognized as one of the most successful countries in the world, one of the best places to live. I think there's a lot of demand for how we do that. As pessimistic as we often are, the more we travel overseas and work with other people, the more impressed we get about what we've accomplished and the more desire we have to try to share it.

Our community can work with that capacity, I think. Development consultants can help facilitate the transfer of that experience and knowledge, and that's the role development consultants often play.

We've touched on the benefits to Canada. Again, ours comes from the experience of working in. . . Overseas development assistance has positioned our firms to do two things. If you'd permit me very briefly, I might refer to the experience of my own firm, Universalia. We started 15 years ago as two people working part-time for CIDA and built up experience working in overseas development assistance for 5 or 6 years, developed our research consulting training capacity to the point now, 15 years year later, where modestly we're 25 people and selling our services to the Canadian private sector, to other federal government departments, to the Government of Japan and to international financial institutions, yet we feel we've only scratched the surface of that potential.

[*Translation*]

cette capacité et de ce potentiel au Canada. Nous avons constaté, par exemple, qu'Industrie Canada a consacré une plus grande partie de ses recherches sectorielles au secteur des services. Le Ministère déploie de plus grands efforts pour analyser le secteur de la petite entreprise où sont concentrées des entreprises axées sur les services et les connaissances, un secteur en rapide expansion, à notre avis, mais un secteur extrêmement isolé et fragmenté dans notre pays.

Nous avons aussi remarqué qu'Affaires étrangères et Commerce international Canada consacrent beaucoup plus d'attention à la promotion du secteur des services, et surtout du volet éducation et formation de ce secteur. Quant à nous, nous serions aussi d'avis qu'il y a d'immenses possibilités dans ce secteur-là. Bien entendu, l'ACDI elle-même a concentré ses efforts là depuis quelques années—c'est sur ce point que M. Benoît n'est sans doute pas du même avis que nous, car nous estimons que c'est probablement souhaitable—sur l'éducation et sur la formation, sur les mesures propres à bâtir des institutions, et sur le transfert des connaissances et le développement des attitudes et des capacités humaines dans les pays qui sont nos partenaires. Un grand nombre de nos membres oeuvrent dans ces domaines-là, et ils estiment que c'est une orientation positive.

Permettez-moi de souligner un ou deux derniers points. Dans le contexte de la contribution globale que représente notre programme de coopération internationale—je crois que de très nombreuses organisations vous en ont dit autant—, toujours de notre point de vue, j'estime que les valeurs, le système de gouvernement, les capacités institutionnelles, les capacités de formation et les capacités techniques ainsi que celles du secteur privé du Canada. . . nous avons beaucoup d'expérience et de compétence à offrir. Sous bien des aspects, nous avons un surplus de capacités en grande demande à l'échelle mondiale.

Le Canada est reconnu comme l'un des pays du monde qui ont le mieux réussi, l'un de ceux où il est le lus agréable de vivre. À mon avis, il existe une forte demande pour savoir comment nous y sommes arrivés. Aussi pessimistes que nous soyons souvent, plus nous voyageons à l'étranger et plus nous travaillons avec les gens d'ailleurs, et plus nous revenons impressionnés de ce que nous avons accompli et plus nous voulons essayer de partager nos réalisations.

Notre communauté peut mettre cette capacité à profit, je pense. Les consultants en développement peuvent contribuer à faciliter le transfert de ces expériences et de ces connaissances, et c'est d'ailleurs le rôle qu'ils jouent souvent.

Nous avons fait allusion aux avantages que le Canada pourrait retirer de ce genre d'activités. Je le répète, notre point de vue découle de notre expérience professionnelle. . . L'aide au développement à l'étranger a mis nos entreprises en mesure de faire deux choses. Je vais vous citer très brièvement l'expérience de ma propre entreprise, Universalia. Quand nous avons commencé, il y a 15 ans, nous étions deux à travailler à temps partiel pour l'ACDI, et nous avons acquis cinq ou six ans d'expérience dans l'aide au développement à l'étranger, puis nous avons développé notre capacité de formation de consultants-chercheurs au point où, 15 ans plus tard, nous dirigeons en toute modestie une entreprise de 25 employés qui vend ses services au secteur privé canadien, à divers ministères fédéraux, au gouvernement du Japon et aux institutions financières internationales, et pourtant, nous sommes convaincus de ne faire que commencer à exploiter la demande potentielle.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 0955

There's way more demand for what we do than we can begin to meet right now. It's a growth industry. It was fuelled by the experience of ODA work initially and it's now transferring back to servicing the domestic market and the international market. I think there are hundreds of firms like that in Canada that are gaining good experience internationally and are gaining capacity to work for many other markets.

La demande est déjà bien supérieure à celle à laquelle nous pouvons satisfaire. C'est un secteur en expansion. Au début, nous avons marché dans la foulée de l'aide publique au développement, et maintenant, nous commençons à servir le marché intérieur et le marché international. Je pense qu'il y a des centaines d'entreprises comme la nôtre au Canada qui acquièrent une bonne expérience à l'échelle internationale et qui développent la capacité nécessaire pour donner de l'expansion à bien d'autres marchés.

Finally, just to echo a few of the recommendations made by my colleagues about how we might do better, as I said, I think we've done extremely well in many of these areas, but we certainly feel to a certain degree in Canada the demand side for technical cooperation and assistance is highly fragmented. There's a multitude of programs and facilities and a lack of a coherent policy framework to strategically direct our assistance and redirect benefits back to Canada.

Enfin, pour faire écho à certaines des propositions que mes collègues ont faites quant aux façons d'améliorer notre prestation, je répète que nous avons obtenu d'excellents résultats dans beaucoup de ces domaines, mais nous avons quand même l'impression, jusqu'à un certain point, que la demande de coopération et d'aide technique est extrêmement fragmentée au Canada. Nous avons une pléthore de programmes et de moyens mais nous n'avons pas de politique cohérente qui nous permettrait de cibler stratégiquement notre aide et d'en faire retomber les avantages au Canada.

We feel in our sector that fragmented demand side has contributed to the maintenance of a fragmented supply side. In other words, it's hard for the many small companies doing good work across Canada in isolation to develop some of the economies of scale, the strategic alliances, the networks and the marketing capacity to compete for the larger international contracts, or for that matter to better serve the Canadian government.

Dans notre secteur, nous estimons que cette demande fragmentée a contribué à la persistance d'une offre elle aussi fragmentée. En d'autres termes, il est difficile pour les nombreuses petites entreprises qui font du bon travail un peu partout au Canada, isolées les unes des autres, de réaliser certaines des économies d'échelle, de conclure les alliances stratégiques, de monter les réseaux et d'acquérir la capacité de marketing nécessaire pour pouvoir rivaliser avec les entreprises étrangère afin de décrocher les plus gros contrats internationaux ou, à vrai dire, pour mieux servir le gouvernement canadien.

Therefore, particularly for the small and medium-sized enterprises, this fragmented demand side restricts our capacity to grow. We'd like to see a more strategic approach to building Canadian capacity to do international development and cooperation. We could talk in the discussion period about some examples.

Il s'ensuit que cette demande fragmentée limite la capacité d'expansion, particulièrement pour les petites et moyennes entreprises. Nous voudrions qu'on adopte une approche plus stratégique pour renforcer la capacité canadienne en matière de développement et de coopération à l'étranger. Nous pourrons vous en donner quelques exemples dans la période de discussion.

We also see the need, as we work in many sectors and regions, for a much more flexible and responsive set of mechanisms. As the CEA has said, we have very different demands from different geopolitical sectors of the world, and we need to respond differently to those needs in terms of positions of strength, building partnerships overseas and selecting our niche appropriately. We do too much in too many places without enough impact.

Comme nous travaillons dans de nombreux secteurs et dans de nombreuses régions, nous avons aussi constaté qu'il nous faut des mécanismes plus souples et plus sensibles au besoins. Comme l'AEC l'a dit, nous avons des demandes provenant de divers secteurs géopolitiques, et pour pouvoir négocier d'une position de force afin de conclure des partenariats à l'étranger et de choisir nos créneaux judicieusement, il nous faudra répondre à ces besoins de différentes façons. Nous en faisons trop et nous multiplions les points d'intervention, et confirmons l'adage «qui trop embrasse mal étreint.»

One of the points in our brief I would like to highlight is the need for a contracting regime for services in Canada that is open, transparent and fair and that encourages strategic alliances and competency in Canada. We think more narrow sets of concerns around the distribution of contracts in Canada hurts our capacity, and we would like to see the various federal government contracting mechanisms continue to move towards more open, fair and transparent processes.

Je tiens à souligner l'une des propositions qui figurent dans notre mémoire: Nous avons besoin au Canada d'un régime d'adjudication des marchés de services ouvert, transparent et équitable qui favorise la conclusion d'alliances stratégiques et le développement de la compétence au Canada. À notre avis, l'étroitesse des critères qui régissent la répartition des marchés au Canada sape notre capacité, et nous voudrions que les mécanismes d'adjudication des marchés du gouvernement fédéral soient conçus de façon à avoir un processus plus ouvert, plus équitable et plus transparent.

I think I'll stop there. I'd like to thank the committee very much for the opportunity to speak today.

Je pense que je vais m'arrêter ici. Je tiens à remercier le Comité de m'avoir donné l'occasion de témoigner aujourd'hui.

[*Text*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Gray.

Mr. Reed.

Mr. Reed (Halton—Peel): Thank you, Mr. Chairman.

I was interested the subject of CIDA was raised, and I'd like to see if I can get some insight into the relationship between CIDA and the private sector by relaying to you a brief little story. In 1980 my wife and I holidayed on the island of St. Lucia, and in that experience we discovered CIDA does a fair bit of work there. The transportation system has little CIDA stickers on the backs of the buses and so on.

CIDA was involved then in building a fish processing plant in the town of Castries. I discovered later, after meeting with one of the senators from St. Lucia, the fish plant was energized with a diesel generator.

If you know anything about St. Lucia you know it has some assets. It has an active volcano in the centre, which means it has great potential for geothermal power development. It has a prevailing easterly trade wind at about fifteen miles an hour that never seems to change and it has lots and lots of sun.

But it doesn't have any oil. I wonder what would have precipitated a decision to put a diesel generator on the island of St. Lucia when in fact at that time Canada was very advanced on a world basis in terms of solar energy for both heating and cooling and so on. It was a great opportunity to fly the flag with something that was rather unique to Canada, but Canada failed in that experience.

• 1000

I wonder how a decision like that would come about and totally ignore the asset that was available in the place where that seat of development was taking place. Can anybody answer the question?

Mr. Benoît: I can try. First of all, the way a CIDA project is structured, if the project was to do the fish plant and the people involved in the project had to provide, say, a supply of electricity because the main source of electricity often has some power cuts, probably the diesel plant was just for temporary power supply.

To answer your other question, why don't we provide wind power, solar power and so forth, it would be a different project. You cannot build a wind power plant or a solar power plant just for a fish plant. It has to be part of a larger infrastructure or electrification program. Then it would have been a very different project.

If you look in other countries, solar plants and wind power plants are not that efficient and reliable. It's not state of the art yet. Even here and in the United States, we're starting to implement those projects but we have not been doing so for long.

[*Translation*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Gray.

Monsieur Reed.

M. Reed (Halton—Peel): Merci, monsieur le président.

Vous m'avez intéressé quand vous avez fait allusion à l'ACDI, et je me demande si je pourrais avoir une idée de la relation entre l'ACDI et le secteur privé en vous racontant une petite anecdote. En 1980, je suis allé passer des vacances avec ma femme à Sainte-Lucie, et cette expérience nous a appris que l'ACDI avait eu pas mal d'activités là-bas. Le système de transport en commun a bénéficié de son aide, et il y a des collants de l'ACDI à l'arrière des autobus, et ainsi de suite.

L'ACDI participait alors à la construction d'une usine de transformation du poisson à Castries. Plus tard, quand j'ai rencontré un des sénateurs de Sainte-Lucie, j'ai découvert que cette usine était alimentée en électricité à l'aide d'un groupe électrogène diesel.

Si vous êtes le moindrement au courant de la situation de Sainte-Lucie, vous savez que l'île n'est pas dépourvue de ressources. Par exemple, il y a un volcan actif au centre de l'île, ce qui signifie qu'elle a un vaste potentiel d'énergie géothermique. En outre, les vents dominants de l'Est semblent toujours souffler à environ 15 milles à l'heure et il y a du soleil, vraiment beaucoup de soleil.

Par contre, Sainte-Lucie n'a pas de pétrole. Je me demande ce qui a pu précipiter la décision d'installer une alternatrice diesel dans l'île, à un moment où le Canada était l'un des leaders mondiaux de l'exploitation de l'énergie solaire pour le chauffage, la réfrigération, et ainsi de suite. C'était une occasion rêvée d'afficher nos couleurs en mettant à profit une compétence unique, mais le Canada n'a pas su profiter de l'occasion.

Je me demande comment une décision comme celle-là a pu être prise, en négligeant totalement une possibilité dont on disposait dans le pays où le projet de développement a été conçu. Quelqu'un peut-il répondre à ma question?

M. Benoît: Je veux bien essayer. Premièrement, les projets de l'ACDI sont structurés de telle façon que, s'il s'agissait de construire l'usine de transformation du poisson et que les gens qui faisaient partie du projet devaient fournir une source d'électricité, mettons, parce que la principale source d'électricité est souvent en panne, il est probable que le groupe électrogène diesel n'était qu'une source d'électricité d'appoint.

Pour répondre à votre autre question, à savoir pourquoi nous n'avons pas installé une alternatrice éolienne ou solaire ou une autre source d'énergie, eh bien, c'aurait été un autre projet. On ne peut pas construire une centrale éolienne ou solaire seulement pour une usine de transformation du poisson. La centrale doit faire partie d'une infrastructure ou d'un programme d'électrification d'envergure. C'aurait donc été un projet bien différent.

Si vous étudiez ce qui se passe dans d'autres pays, vous verrez que les centrales solaires et éoliennes ne sont pas tellement efficientes et fiables. Elles ne sont pas vraiment au point. Même ici et aux États-Unis, nous ne faisons que commencer à réaliser des projets de ce genre, et nous n'avons pas une longue expérience dans ce domaine.

[*Texte*]

Mr. Reed: I'm not so sure I explained it as well as I could. I realize the power reliability on the island of St. Lucia is not very good. They energize with a battery of 600-horsepower diesel engines and 375 kV generators, which are always overtaxed and blowing up and all the rest of it. But I'm suggesting that here was a situation, first of all, where electricity is not necessarily the goal in terms of chilling a fish plant. The objective is not necessarily to produce electricity. It's to produce cold, refrigeration.

I'm not trying to single out solar power. I'm just saying there are other energy assets available on that island that are potentially very worthy of development, which with some original thinking could have been included in such a project. There was no decision or no exploration of those options.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You can appreciate what we're doing here. Three groups of panels, none of whom is in CIDA, are trying to speculate on what CIDA might have done in a project some years ago, in which they had no involvement. We might be pursuing a rather ephemeral line of questioning in terms of where we're getting and in terms of foreign policy implications— .

Mr. Reed: Mr. Chairman, what I'm trying to get at is that I would hope the relationship between the private sector and CIDA has now developed to a point where that kind of thing does not happen.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Gladu, maybe you could comment on the general prospect of how—

Mr. Gladu: Right. My comment has to do more with the principle of it than the specific example. I'd just like to point out that in these projects the recipient has a very major role to play in dictating what he wants and what he needs. I think in this instance, if the fish plant was the primary objective, that's what the consultant or CIDA was asked to contribute to. In those cases often the power is a complementary thing or not necessarily a permanent form. The project was not a power project, it was a fish plant project.

All I'm trying to point out is that these projects are very complex. There are many objectives from a recipient country's point of view. They dictate a lot of the criteria they want in that project, what the objective is and what the primary consideration is. Perhaps in this case the fish plant was the primary driving force, and the power to run it was incidental. I agree that it is a very important point, but perhaps the power plant was not the objective in the first place and they weren't able to deal with this aspect.

[*Traduction*]

M. Reed: Je ne suis pas sûr que je vous ai expliqué la situation aussi bien que j'aurais pu. Je sais que la fiabilité du courant électrique de l'île de Sainte-Lucie est médiocre. On se sert là-bas d'une batterie de moteurs diesel de 600 chevaux et d'alternatrices de 375 kw toujours surchargées, qui sautent, et ainsi de suite. Ce que je vous dis, c'est que, dans ce cas-là, pour commencer, on n'avait pas nécessairement besoin d'électricité pour réfrigérer l'usine. L'objectif n'était pas nécessairement de produire de l'électricité, mais bien de réfrigérer l'usine.

Je n'essaie pas de privilégier l'énergie solaire. Je dis qu'il y a d'autres sources d'énergie exploitables sur cette île-là, des sources vraiment susceptibles d'être mises à profit, et qu'on aurait pu en tenir compte dans un projet comme celui-là, avec un peu d'originalité. On n'a pas décidé d'étudier ces possibilités; on n'y a même pas pensé.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous vous rendez compte de ce qui se passe ici. Nous avons trois groupes de panellistes, dont aucun ne représente l'ACDI, qui essaient de deviner ce que l'ACDI aurait pu faire dans le cadre d'un projet auquel ils n'ont pas participé et qui a été réalisé voilà plusieurs années. Je pense que ce sont des questions d'un intérêt tout relatif pour ce qui est de savoir quelles sont nos orientations et quelles implications cela représente pour notre politique étrangère. . .

M. Reed: Monsieur le président, ce que je veux dire c'est que j'espère bien que les rapports entre le secteur privé et l'ACDI en sont maintenant rendus à un point où ce genre de situation ne se produirait plus.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Gladu, peut-être pourriez-vous nous parler des perspectives générales de. . .

M. Gladu: Oui. Ce que j'ai à dire porte plutôt sur le principe en cause que sur l'exemple en question. Je tiens à bien souligner que, dans ces projets-là, le pays bénéficiaire a un rôle très important à jouer en précisant ses désirs et ses besoins. Dans ce cas-là, je pense que si l'objectif premier était la construction de l'usine de transformation du poisson, c'est à sa réalisation qu'on a demandé au consultant ou à l'ACDI de contribuer. Dans ces cas-là, la source d'énergie est souvent une question complémentaire, l'approvisionnement énergétique ne devant pas nécessairement être permanent. Ce n'était pas un projet de production d'électricité, mais bien de construction d'une usine de poisson.

Ce que je veux souligner, c'est que ces projets sont très complexes. Du point de vue des pays bénéficiaires, les objectifs sont nombreux. Et ces pays nous imposent une grande partie des critères de projets, la nature de l'objectif et les facteurs fondamentaux à considérer. Dans ce cas-là peut-être, l'usine de transformation du poisson était-elle l'élément fondamental du projet, alors que l'énergie nécessaire à son fonctionnement n'était que secondaire? Je suis d'accord avec vous, c'était extrêmement important, mais peut-être le groupe électrogène n'était-il pas l'objectif au départ, de sorte que les responsables n'ont pas pu s'attaquer à cet aspect-là.

[*Text*] [*Translation*]

• 1005

So as you say, we can't speculate on many of the aspects. All I'm saying is it's very complex. But the recipient country also has a lot to say about what it wants.

Mr. Penson (Peace River): I really enjoyed your presentation here this morning, panellists. It seems to me that Mr. Drake has identified the debt and how that affects our ability in Canada to compete. I believe that is a very important factor. I also happen to believe the export market represents a very important way for us to grow our way out of this debt to some extent.

A number of items came up that I was interested in, such as the Export Development Corporation and how it can better serve business, and the World Trade Organization, where I think Canada has to show a leadership role, and I would certainly welcome any views you might have as to how we can do that.

One of the things I got out of this—and I don't think it was intended—is that there was quite a bit of discussion on development assistance and CIDA, and I hope that doesn't indicate that businesses are starting to become like some of the NGOs, getting quite a dependency on development assistance, because that's a pretty small percentage of the total market out there. I don't believe it warrants the attention it might have been given here this morning as compared with some of the greater factors.

In view of the fact that we're writing a foreign policy that may stand us in good stead for ten years, the question I would have of each of the panellists this morning is: what is the single most important thing we can do in foreign policy, which of course involves international trade, that will benefit our ability to compete and help your organizations out there to take road blocks out of the way that may be in place now?

Mr. Drake: That's almost as bad as the question I was asked at one of the early appearances, when the panellists were asked what a Canadian is, and none of us could really define it.

But you are absolutely right, Mr. Penson, that the development aid is just one small part. We have perhaps, in passing, spent a little more time than is warranted on that particular aspect today.

Certainly in our brief, when you look at the executive summary and indeed at the full text, you'll see that we put a lot of emphasis on the other aspects of foreign policy, particularly the ones you've mentioned with regard to the business linkages.

As I said in my opening remarks, foreign policy is now very much defined, not by a political or security relationship between countries but by economic relationships between countries. The factors that play into that are those that link into competitiveness.

We've highlighted one or two factors, such as the EDC, finance, and market access, which is absolutely key. We have NAFTA in place, with a free trade area; GATT, with the Uruguay round completed; the World Trade Organization,

Comme vous dites, nous ne pouvons pas avancer d'hypothèse sur une grande partie des aspects de la question. Tout ce que je dis, c'est que c'est très complexe. Il reste que le pays bénéficiaire a certainement son mot à dire à propos de ce qu'il veut.

M. Penson (Peace River): Messieurs les panélistes, j'ai beaucoup aimé vos exposés ce matin. Il me semble que M. Drake a parlé de la dette, et dit qu'elle limitait la capacité du Canada à faire face à la concurrence. Je pense que c'est un facteur très important. Je crois, moi aussi, que le marché de l'exportation nous offre de très grandes perspectives de croissance qui pourraient nous permettre de nous libérer partiellement de notre dette.

Vous avez abordé plusieurs points qui m'ont intéressés, en disant, par exemple, que la Société pour l'expansion des exportations pourrait mieux servir les entreprises, et en parlant de l'Organisation mondiale du commerce où j'estime que le Canada doit faire preuve de leadership; je ferai certainement bon accueil à vos propositions sur les moyens d'y parvenir.

Je retire notamment de vos remarques—je ne pense pas que c'était voulu—qu'il y a eu pas mal de discussions sur l'aide au développement et sur l'ACDI. J'espère que cela ne veut pas dire que les entreprises commencent à se comporter comme certains des ONG, et deviennent largement tributaires de l'aide au développement, parce qu'il s'agit d'un infime pourcentage du marché étranger. Je ne crois pas que ce secteur particulier mérite l'attention qu'on lui a accordée ce matin, par rapport à certains autres secteurs plus importants.

Comme nous sommes en train de rédiger une politique étrangère capable de bien nous servir pendant 10 ans, je voudrais poser à certains des panélistes de ce matin la question suivante :quelle est la chose la plus importante que nous pourrions faire dans le domaine de la politique étrangère, qui englobe bien entendu le commerce international, pour renforcer notre compétitivité et aider vos organisations à renverser les obstacles auxquels elles se heurtent peut-être à l'heure actuelle?

M. Drake: C'est une question presque aussi difficile que celle qu'on m'a posée à l'une de mes premières comparutions, quand on a demandé aux panélistes qu'est-ce que c'est qu'un Canadien. Aucun d'entre nous n'est vraiment arrivé à l'expliquer.

Vous avez absolument raison, monsieur Penson; l'aide au développement n'est qu'une infime partie de la politique étrangère. Nous y avons peut-être consacré aujourd'hui un peu plus de temps que le justifie son importance.

Si vous lisez le sommaire, voire le texte intégral, de notre mémoire, vous constaterez que nous avons accordé beaucoup d'importance aux autres volets de la politique étrangère; particulièrement à ceux que vous avez mentionnés en ce qui concerne ses liens avec l'entreprise privée.

Je l'ai dit d'entrée, la politique étrangère est maintenant largement définie par les relations économiques plutôt que par les relations politiques ou les questions de sécurité. Les facteurs qui influent sur l'équation sont ceux qui sont liés à la compétitivité.

Nous avons fait ressortir un ou deux facteurs, comme la SEE, le financement et l'accès au marché, lequel est un facteur clé. Nous avons l'ALÉNA, et la zone de libre-échange; le GATT, avec l'Uruguay Round qui vient d'être mené à bien;

[*Texte*]

which you mentioned; and the multilateral organizations. Those are all important factors, and I'm not sure if you can pull them together in a single phrase or a single word. If I had to do so I think I would say that we must make sure Canada has the tools to be competitive.

The key tools that we would say are important include the market access, where I think we're doing extremely well and there's more work to be done, perhaps with bilateral agreements with Asia-Pacific or the accession clause into Mexico, which is right in the news today, of course, and in the financing area. This does not mean subsidies to business. Business doesn't want subsidies. What businesses do need is the ability to have the financial mechanisms to be able to offer competitive credit against the Europeans, let's say, and the major Asian trading partners.

Mr. Penson: I wonder if I could follow up the export credit side of the issue for a moment, because I also believe it's important. It's a competitive world out there and other countries are providing this.

My question is one I've asked before, though. EDC does have some loan exposure out there. Who should pick up any costs, if there has to be write-down of loans? Should there be a higher charge assessed on businesses that are using the Export Development Corporation's services, or should the Canadian taxpayer have to handle that?

• 1010

Mr. Drake: At the moment I forget what—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): May I jump in here and tag onto Mr. Penson's question, because I was going to ask a question about export financing. Why don't we roll it all into one? This is slightly different from Mr. Penson's question, which was directed towards the way in which the EDC is actually financed, and I know you're going to respond to that.

You've mentioned this competitive financing that's out there. What's the present status of the OECD agreement on limits as to what countries will do, and is that working? We always hear that France is cheating and offering concessionary financing in ways that others don't, or Germany is doing this and the U.S. is doing that. Yet there are these international conventions out there that are supposed to be limiting this type of competition. You might comment on those, on whether they work, and whether there's something we can do about it.

The other thing that was mentioned quite a bit in this area was the counterpart funds and how you were using those in development work.

Mr. Drake: Let me try to answer. Maybe I could answer your middle question first on the Helsinki Accord, which is the OECD agreement on concessional financing. We've had mixed comment back on this. I think a year ago there were many

[*Traduction*]

l'Organisation mondiale du commerce, dont vous avez parlé; les organisations multilatérales. Tous ces éléments sont importants, et je ne suis pas sûr que l'on puisse les regrouper dans une même expression ou les qualifier d'un seul mot. Si l'on me demandait de le faire, je dirais que nous devons nous assurer que le Canada dispose des instruments voulus pour être compétitif.

Selon nous, les instruments clés sont l'accès au marché et je pense que nous obtenons d'excellents résultats à cet égard, mais qu'il y a encore du travail à faire, peut-être en concluant des ententes bilatérales avec les pays de l'Asie et du Pacifique ou en réglant la question de l'adhésion au Mexique, une question d'actualité aujourd'hui—ainsi qu'en faisant progresser le dossier du financement. Cela ne veut pas dire qu'il faut subventionner l'entreprise privée. Le secteur privé ne veut pas de subventions; il doit, toutefois, avoir accès aux mécanismes financiers nécessaires afin d'avoir suffisamment de crédits et pouvoir rivaliser avec les Européens, entre autres, ainsi qu'avec les principaux marchés commerciaux d'Asie.

M. Penson: Je me demande s'il serait possible de poursuivre la discussion à propos du crédit à exportation pendant quelques minutes; j'estime que c'est un sujet important. Nous vivons dans un monde où la concurrence fait loi, et d'autres pays garantissent des conditions de crédit.

J'ai déjà posé la question que je vais vous poser. La SEE a assumé des risques en consentant des prêts à l'étranger. Qui devrait payer au cas où il faudrait amortir les prêts? Devrait-on imposer des frais supérieures aux entreprises qui ont recours aux services de la Société pour l'expansion des exportations, ou les contribuables canadiens devraient-ils payer la note?

M. Drake: J'ai oublié, pour l'instant, ce que. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Puis-je intervenir, car j'ai quelque chose à ajouter à la question de M. Penson, étant donné que j'allais moi-même poser une question au sujet du financement des exportations? Alors, pourquoi n'en ferions-nous pas une seule et même question? En fait, mon propos diffère légèrement de celui de M. Penson qui concerne la façon dont la SEE est financée; je ne doute pas que vous lui répondrez à ce sujet.

Vous avez parlé de financement compétitif pratiqué par d'autres pays. Quelles limites l'accord de l'OCDE impose-t-il actuellement à ce que les pays peuvent faire? Et cela donne-t-il des résultats? On entend sans cesse dire que la France triche, et qu'elle offre un financement concessionnel aux pays avec lesquels elle traite; ou encore que l'Allemagne fait ceci, et que les États-Unis font cela. Et pourtant, il existe des conventions internationales qui sont censées restreindre ce genre de concurrence. Pouvez-vous nous en dire plus à ce sujet, ou si ces conventions fonctionnent et s'il y a quelque chose que nous puissions faire?

Il a également été beaucoup question des fonds de contrepartie, et de la façon dont vous les utilisez dans les projets de développement.

M. Drake: Je vais essayer de vous répondre. Je devrais peut-être essayer de commencer par votre deuxième question, au sujet des Accords de Helsinki qui définissent les règles de financement concessionnel des pays membres de l'OCDE. Nous

[*Text*]

countries that were cheating, to use your own phrase. I think it is a little bit improved. The last feedback I had just a couple of weeks ago was that the situation is much better on concessional financing now. Maybe the only market where there is a demand being forced on by the purchasers, if you like, is the major Chinese market. That's the one area where there is still some evidence of cheating, again to use your own phrase.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Maybe we should just say "competition".

A voice: Unfair competition.

Mr. Drake: Unfair competition.

Coming back to Mr. Penson's point about where the money should come from, it definitely shouldn't come from the taxpayer in the sense of additional taxes. We in our brief are talking about reallocation. One area where I think there is potential for some reallocation is in the billions of dollars that are allocated to subsidies for business. I think generally business would be pleased to see that reallocated to Canada account, let's say, to be in support of EDC equity or in support of non–concessional financing and other arrangements.

Mr. Penson: Mr. Drake, I think you may have misunderstood. If there are any losses in a corporation like EDC, should there be a higher check–off or fund built up to protect against losses, or should it be the responsibility of the taxpayer?

Mr. Drake: Ultimately I think EDC has to be really effective as an export credit agency in support of exporters. EDC has to be supported by its main shareholder, which is the Government of Canada, which is basically the taxpayers, whatever the final mechanism may be. It's very effective within its mandate right now as a commercial operation. One can argue that this does not necessarily make it the most effective export credit agency support for exporters because it doesn't have that freedom to be quite as competitive as some of the other competing organizations around the world, in Europe, France or Germany, for example.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): But it's got its $900 million of capital which it can—

Mr. Drake: Yes, it's certainly better—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): For anything that is borrowing at commercial rates it has to be competitive.

Mr. Drake: Yes. I think the situation has improved quite a bit in the last year or so. Of course, Bill C–118 will help it to be more flexible and more agile in support of exporters. By and large the exporters are very supportive of the changes that have come through in that bill. I think Mr. Gladu should—

[*Translation*]

avons reçu des commentaires mitigés à ce sujet. Il y a un an, plusieurs pays trichaient, pour reprendre vos propres mots. Je pense cependant que la situation s'est un peu améliorée. Il y a deux ou trois semaines, on m'a dit que les choses vont désormais beaucoup mieux, sur le font du financement concessionnel. Le Chine constitue peut–être le seul marché où certains pays pratiquent une vente à caractère contraignant, si l'on peut exprimer la chose ainsi. Voilà en effet une région où il est évident que certains trichent encore, toujours pour reprendre vos propres mots.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous auriez peut–être pu dire «nous livrent concurrence».

Une voix: Une concurrence déloyale.

M. Drake: C'est cela, une concurrence déloyale.

Pour en revenir aux propos de M. Penson, c'est–à–dire sur la provenance des fonds destinés à la SEE, il faut absolument éviter que le contribuable ait à payer là note sous la forme d'impôts supplémentaires. Dans notre mémoire, nous évoquons la possibilité d'une réaffectation de fonds. Et s'il est un secteur où nous pourrions, selon moi, réaffecter des milliards de dollars, c'est celui des subventions accordées aux entreprises. Je suis sûr qu'en général les entreprises seraient ravies que ces fonds soient réaffectés aux Comptes du Canada, que ce soit pour renforcer les crédits accordés à la SEE ou pour faciliter l'octroi de financement à des conditions de faveur ou d'autres dispositions financières.

M. Penson: Je pense que vous m'avez mal compris, monsieur Drake. Si une société comme la SEE subit des pertes, devrait–on augmenter les cotisations des entreprises clientes ou constituer un fonds de réserve pour parer aux coups? Ou devrait–on puiser dans le Trésor public?

M. Drake: J'estime, au bout du compte, que la SEE doit devenir rentable en tant qu'organisme de crédit à l'exportation chargé d'aider les exportateurs. Il faut que la SEE bénéficie de l'appui de son principal actionnaire, c'est–à–dire le gouvernement du Canada, qui représente essentiellement les contribuables, quel que soit le mécanisme que l'on retiendra au bout du compte. Pour l'instant, la SEE s'acquitte efficacement du mandat qui lui a été confié sur le plan commercial. D'aucuns pourraient par contre soutenir qu'elle n'est pas forcément aussi efficace en tant qu'organisme de crédit à l'exportation, parce qu'elle n'a pas suffisamment les coudées franches pour être aussi compétitive sur les marchés mondiaux que certaines organisations concurrentes, comme en Europe, en France ou en Allemagne, par exemple.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Mais elle a son capital social de 900 millions de dollars qu'elle peut. . .

M. Drake: Oui, c'est certainement mieux. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Parce que toute somme empruntée à un taux commercial doit être utilisée de façon rentable.

M. Drake: Tout à fait. Je pense que la situation s'est légèrement améliorée au cours de l'année dernière. Bien sûr, le projet de loi C–118 permettra à la SEE d'être encore plus souple, et de réagir plus rapidement à l'appui des exportateurs. D'ailleurs, les exportateurs sont généralement très en faveur des changements contenus dans ce projet de loi. Je crois que M. Gladu devrait. . .

[*Texte*]

Mr. Gladu: I'll let Mr. Drake finish.

Mr. Drake: I have finished. I was going to hand it over on the counterpart funds.

Mr. Benoît: We have more or less the same view. First of all on foreign policy, previously it was oriented to protect the nation. We think the new policy should be oriented to the economic growth of Canada. That should be the main shift or basis of the policy. As Mr. Drake was saying, we have all the market access. Everything is open. We're opening our doors and we're opening other doors, but what's lacking is the financial tools. It's one thing to access to the market, but if we don't have the tools to work in the market, it's no good. We're speaking about countries like France that are cheating. In many cases we're not even able to cheat because we don't have the financial tools to be able to cheat and compete against them.

[*Traduction*]

M. Gladu: Je vais laisser M. Drake terminer.

M. Drake: J'ai terminé. J'allais vous laisser la parole au sujet des fonds de contrepartie.

M. Benoît: Nous partageons plus ou moins le même point de vue. Tout d'abord, jadis, la politique étrangère était axée sur la protection de la nation. Nous estimons que la nouvelle politique devrait être axée sur la croissance économique du Canada. Voilà le changement principal qu'il convient d'opérer en ce qui concerne la politique. Comme le disait M. Drake, nous avons accès à tous les marchés. Tout nous est ouvert. Nous ouvrons nos portes et nous ouvrons les portes d'autres pays, mais nous manquons d'instruments financiers. C'est une chose que d'avoir accès au marché, mais si nous n'avons pas les instruments pour travailler dans ces marchés, cela ne servira à rien. Nous disions tout à l'heure qu'il y a des pays, comme la France, qui triche. En ce qui nous concerne, dans bien des cas il ne nous serait même pas possible de tricher, parce que nous ne disposons pas des instruments financiers pour nous le permettre; pour livrer concurrence aux autres pays.

• 1015

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You're telling us we're protected from our own folly. Is that what you're suggesting?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Autrement dit, vous estimez que nous sommes protégés contre nos propres tentations, n'est-ce-pas?

Mr. Benoît: Yes, in many cases, especially among our members' firms. We are mostly working in developing countries where EDC is practically non-existent and other countries have tools to compete in those countries. I'm not sure of the figure, but you might check that 75% of the loans of EDC last year went into OECD countries.

M. Benoît: Oui, c'est très souvent le cas; surtout pour ce qui est des entreprises membres de notre association. Nous travaillons principalement dans les pays en développement où la SEE n'est quasiment pas présente et où d'autres pays disposent des instruments nécessaires pour nous livrer concurrence sur le terrain. Je ne suis pas sûr des chiffres que vous pourriez d'ailleurs vérifier, mais je pense que l'année dernière, 75 p. 100 des prêts accordés par la SEE l'ont été pour des projets conduits dans des pays membres de l'OCDE.

Mr. Penson: However, there would be a corresponding higher risk with that.

M. Penson: Certes, mais c'est parce que le risque est plus élevé.

Mr. Benoît: Yes.

M. Benoît: Oui.

Mr. Penson: That gets back to my point I was raising.

M. Penson: Cela nous ramène à ce dont je vous parlais.

Mr. Benoît: To answer your question, if it should be the exporter who pays that risk, we are already sharing part of that risk. Of course you can always put more on our shoulders, but at a a certain point we won't be more competitive. Right now, we have to do what other countries are doing.

M. Benoît: Pour répondre à votre question, les exportateurs devraient payer ce risque, et d'ailleurs nous le partageons déjà. Il est toujours possible d'en assumer plus; toutefois, à un moment donné, nous risquons de ne plus être compétitifs. Pour l'instant, nous devons faire ce que les autres pays font.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Maybe we'll leave the counterpart, because Ms Beaumier and Mrs. Debien are also on my list and I want to give them a chance. Maybe we can get back to that later, if there's time.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous ne passerons pas tout de suite à la question des fonds de contrepartie, parce que j'ai les noms de M^me^ Beaumier et de M^me^ Debiens sur ma liste et que je veux leur donner la possibilité de poser leurs questions. Nous pourrons revenir à la contrepartie plus tard, si nous en avons le temps.

Ms Beaumier (Brampton): I think I just changed what my original question was. It's all very interesting when you said we don't have the finances to cheat and that perhaps we should be doing what other countries are doing.

Mme Beaumier (Brampton): Je viens de modifier la question que je voulais d'abord poser. C'est très intéressant ce que vous nous avez dit; que nous ne disposons pas des moyens financiers pour tricher, mais que nous devrions peut-être imiter les autres pays.

[*Text*]

I think perhaps one of the things that frightens me the most in all of these hearings—it's not the one today in particular, but those across the country—is that there seems to be this great urgency that we have to compete with the United States and Japan in particular in forging our way into China. We can't compete with the United States and Japan by buying our way there. It seems as though it's the race of the packs there.

The other aspect is that we're going to trade in services. However, if you don't make something, you have nothing to trade. Ultimately, services are fine for a while, but if you don't make something, you eventually have nothing to trade.

Why are we not looking at developing markets? Why is there a big push for us to compete with Japan and the United States in China instead of perhaps competing with Germany and Switzerland on a quality product base?

I'm getting a whole bunch of questions in here all at once, because these are all the things I probably won't have a chance to get in other otherwise.

I always get the feeling we're just running after the pack. What about developing new markets? Why change? I think it's worked well for us as Canadians. Why change our attitude? Why not go after a different sector?

I think Mr. Drake partly followed me.

Mr. Drake: You have lots of provocative stuff there. We're going to have to get you over to the CEA for some training on what's happening in the market.

Let me try to answer some of these, Ms Beaumier.

Why China? This is market development. China is the biggest growth market in the world right now. This is 13% growth. It's been over 10% for the last 10 years. It's changing its overall economic attitude to become more market oriented. There are 1.2 billion consumers. Canada isn't the first one there—you're right—but, my goodness, we'd better be there in the areas we're good at.

Ms Beaumier: I agree, but why do we have to compete by doing what the others are doing? There has to be a market for high-quality products.

Mr. Drake: There's no question of that. We must not get confused by the financial support mechanism we're talking about. Canada is extremely good in certain areas. Even though Mr. Benoît mentioned we had slipped in consulting engineering from second to sixth, we're still a very important player. We're very important in power generation. We're very important in telecommunications. We are very important in a whole range of areas.

[*Translation*]

Ce qui m'effraie le plus dans toutes ces audiences—et je ne parle pas uniquement de celles d'aujourd'hui, mais de toutes celles que nous avons tenues dans tout le Canada—, c'est que les gens semblent estimer qu'il est urgent de concurrencer les États-Unis et le Japon, plus particulièrement dans nos liens avec la Chine. Mais nous ne pouvons certainement pas lutter avec ces deux géants, parce que nous n'en avons pas les moyens. Or, nous agissons un peu comme si l'on venait de sonner l'hallali.

L'autre aspect de la question, c'est que nous comptons vendre nos services. Cependant, lorsqu'on ne possède rien, on ne peut rien vendre. En fin de compte, les services peuvent se négocier pendant un temps, mais si l'on n'a rien d'autre à offrir, on finit par ne plus commercer.

Pourquoi ne nous intéressons-nous pas aux marchés en développement? Pourquoi une telle insistance à livrer concurrence au Japon et aux États-Unis en Chine, plutôt que d'affronter les Allemands et les Suisses sur la base d'un produit de qualité?

Je sais que je viens de poser plusieurs questions à la fois, mais c'est parce que je n'aurai peut-être plus l'occasion de pouvoir obtenir de réponses sur ces sujets.

J'ai toujours l'impression que nous courons en queue de peloton. Alors, pourquoi ne pas nous tourner vers les marchés en développement? Pourquoi changer notre façon de faire? J'ai l'impression que celle-ci nous a très bien réussi jusqu'ici, au Canada. Pourquoi devrions-nous changer d'attitude? Pourquoi ne pas nous tourner vers un secteur différent?

Je pense que M. Drake m'a suivi en partie.

M. Drake: Vous adoptez des positions plutôt radicales. Il faudra que nous vous invitions à suivre un stage à l'AEC pour vous expliquer ce qui se passe sur le marché.

Eh bien, je vais essayer de répondre à certaines de vos questions, madame Beaumier.

Tout d'abord, pourquoi la Chine? Eh bien, il s'agit d'un marché en développement. En fait, la Chine est actuellement le plus gros marché en expansion dans le monde. Sa croissance annuelle est de 13 p. 100 et elle est nettement supérieure à 10 p. 100 depuis 10 ans. La Chine est en train de changer radicalement de philosophie économique et d'opter pour une économie beaucoup plus axée sur le marché. Ce pays représente 1,2 milliard de consommateurs. Vous avez raison, le Canada n'est pas le premier pays à négocier avec la Chine, mais Grand Dieu, nous avons intérêt à y être présent dans les domaines où nous excellons.

Mme Beaumier: Je suis d'accord, mais pourquoi devons-nous faire ce que font les autres? Il y a certainement là-bas un marché pour des produits de haute qualité.

M. Drake: Cela ne fait aucun doute. Mais cet aspect n'a rien à voir avec les mécanismes de soutien financier dont nous parlions. Le Canada excelle dans certains domaines. Même si M. Benoît a souligné que nous sommes passés de la deuxième à la sixième place en génie-conseil, nous demeurons, dans ce domaine, un joueur important. Nous occupons également une place non négligeable en télécommunications. En fait, nous avons notre place dans un peu tous les secteurs d'activités.

[*Texte*]

En passant, we mustn't denigrate services. We don't have to make widgets. There's the knowledge industry, software for example. That's services. My goodness, that's a product, it's a services product, and just because it's not something hard and fast like a widget we mustn't denigrate that. It's a very, very important part of Canada's export development which is creating wealth.

Canada goes increasingly where it has the right products and capability to be competitive. We have extremely good products, very good exporters, very good marketing skills. What we're talking about is the bit that his missing in this package, something the average middle-sized company cannot necessarily supply, which is cheap credit for 14 years on a major project. That's the sort of thing, like a 4.5% interest rate over 14 years on a power generation system. That's where you need the government's mechanisms through EDC or Canada account, whatever it is, to support the export.

We're not just competing with the U.S. and Japan. We're competing with everybody over there. We've heard the cliché "global village". Everybody is out there, and if Canada is to maintain its standard of living we have to be there in all the markets where the growth is, where the percentage growth is 7% or 10%. To take another example, Indonesia, there is massive growth potential there. Canada has to be there, and is there increasingly.

If we look at Europe, which is a very saturated market with not much growth, and highly competitive also, it's going to be harder to break into new markets there, or to markets there, let's say, than it is in a place like Indonesia, even though Indonesia is further away and the culture is very different.

Mr. Keith Ogilvie (Executive Committee, Canadian Association of International Development Consultants): I would like to perhaps pursue Mark's point by stepping back for a moment to what Mr. Penson raised as an interesting issue, why we are focusing on development assistance. Aside from the fact that our association represents development assistance professionals, I would like to give you, by way of two or three examples, what the scope of development assistance really represents to Canada.

We have projects ranging from very small projects supporting the peace process, very political issues in the Middle East, to major governance projects in South Africa, to several hundred million dollar infrastructure development projects that are just being completed in India.

India is a country with a purchasing middle class of over 200 million people. It represents an enormous market, and so development assistance and the people who work in development assistance are right in the front end of this whole

[*Traduction*]

• 1020

Soit dit en passant, il ne faut pas minimiser les services. Nous n'avons pas à nous lancer dans le gadget. S'agissant de services, l'on peut, par exemple, penser aux industries infoculturelles, comme celles qui produisent des logiciels. Après tout, c'est bien un produit, mais c'est un produit de service et ce n'est pas parce que ce n'est pas un objet qu'on peut palper comme un gadget, qu'il faut dénigrer ce genre de produit. Les services représentent une partie extrêmement importante de l'expansion des exportations au Canada qui nous rapporte des fonds.

Le Canada est très dynamique sur les marchés où il peut offrir de bons produits et où il a la possibilité d'être concurrentiel. Et nous avons d'excellents produits, d'excellents exportateurs, nous possédons très bien les techniques de marketing. Ce dont il est question ici, c'est de ce petit quelque chose qui manque dans ce tout, quelque chose qu'une PME moyenne n'est pas forcément en mesure de fournir, c'est-à-dire un créfit à faible taux consenti sur 14 ans, dans le cas des grands projets. C'est, par exemple, ce qui se passe dans le cas des centrales électriques qui sont financées sur 14 ans à 4,5 p. 100 d'intérêt. C'est pour cela que nous devons pouvoir compter sur des mécanismes gouvernementaux, par l'intermédiaire de la SEE ou du Compte du Canada, afin de favoriser nos exportations.

Nous ne faisons pas que livrer concurrence aux États-Unis et au Japon. Nous sommes en concurrence avec le monde entier sur ces marchés. On entend souvent l'expression cliché de «village global»; tout le monde est partout et si nous voulons conserver notre mode de vie au Canada, nous devons être présents sur ces marchés où la croisssance annuelle moyenne est de 7 à 10 p. 100. Et il n'y a pas que la Chine, il y a aussi l'Indonésie, par exemple, qui présente un potentiel de croissance énorme. Il faut que le Canada soit de plus en plus présent dans ces pays.

Il est certainement beaucoup plus difficile de trouver de nouveaux débouchés ou de percées en Europe, où le marché est particulièrement saturé, où la croissance est quasiment nulle et où la concurrence est élevée, qu'en Indonésie, même si cette région est très éloignée et que la culture est très différente de la nôtre.

M. Keith Ogilvie (Comité exécutif, Regroupement des consultants canadiens en développement international): Je me propose d'enchaîner sur ce que disait Mark, en revenant pour un instant sur la question très intéressante soulevée par M. Penson un peu plus tôt, à savoir la raison pour laquelle nous nous focalisons sur l'aide au développement. Outre le fait que notre association représente des professionnels de l'aide au développement, je vais essayer de vous illustrer, grâce à trois exemples, ce que représente vraiment l'aide au développement pour le Canada.

Notre intervention en la matière va du petit projet destiné à appuyer l'instauration de la paix, dans le cadre d'une opération très politique au Moyen-Orient, à des projets de développement d'infrastructure de plusieurs centaines de millions de dollars, que l'on est en train de terminer en Inde, en passant par les grands projets de transition gouvernementale en Afrique du Sud.

L'Inde, par exemple, est un pays qui peut compter sur une classe moyenne représentant plus de 200 millions de consommateurs. C'est un marché énorme et les gens qui travaillent dans l'aide au développement sont donc à l'avant-

[*Text*]

relationship-building process. Not only that, but in the examples that I gave you they are in the front end of delivering political policy. They are working very closely with bureaucratic professionals, with diplomats on a one-to-one relationship, with ministers of recipient governments, and so on. They represent the front end of all of foreign policy in many cases, not just the development interests.

Clearly the development impacts are the focus ultimately of the development program, but in many cases it is the development professionals, both from industry and from the service sector that we tend to represent, who are out there on the front end. I think that's a very important point to make.

The other point I think is important here is that in all of these projects that development tends to be undertaking now, development donors, including the IFIs and bilateral donors, these are no longer monolithic, single-characteristic, single-market, single-focus projects. They are now projects that entrain a wide variety of skills and expertise.

Very few companies in Canada, including the very largest companies, have all of the skills and capacity necessary to address that. I think what we're looking for, at least from our association's perspective, is a policy which will encourage things like joint ventures, both internally within the country, between these various sectors, NGOs, along with professional consultants, educators, technical assistance experts, and the firms with the engineering and infrastructure development expertise. There's enormous opportunity for those groups to work together and be more effective in positioning themselves to work in offshore development activities.

• 1025

I think the notion of partnership is something we want to underline very strongly, and it need not be limited to Canadian capacity. There are wonderful opportunities for partnership that have been demonstrated in the development area between firms in Canada and firms in other like-minded countries with a similar kind of interest and, if you like, a market presence that reflects their cultures, such as the Nordics and the Netherlands to some extent. These are groups of sympathetic countries with whom, it seems to us, Canada ought to be aligning itself and presenting a face to the world that indicates and reflects the Canadian presence that's already been established and the morality and values of Canada.

Again, I think Mr. Gray indicated that we're often surprised to see how Canada is viewed from offshore. I wish more Canadians could see that. I think it's very important that be traded on and used.

What we're looking for, finally, is a sense of strategy, a sense of cohesion not just in the policy that brings these things together but also in the underlying structures. The interdepartmental relationships and the initiatives that are being

[*Translation*]

scène de tout ce processus d'instauration de liens bilatéraux. Et plus encore, dans les exemples que je viens juste de vous citer, ces gens se retrouvent à l'avant-plan de toute la démarche politique. Ils travaillent en étroite relation, pour ne pas dire en tête-à-tête avec des fonctionnaires, des diplomates et des ministres des gouvernements bénéficiaires. Dans bien des cas, ce sont ces personnes qui sont à l'avant-plan de la politique étrangère, et pas uniquement en ce qui concerne l'aide au développement.

Il est évident que les programmes de développement sont essentiellement axés sur les répercussions de développement, mais dans bien des cas, ce sont les professionnels du développement, de l'industrie et du secteur des services que nous représentons, qui se trouvent à l'avant-scène. C'est là un aspect très important à ne pas perdre de vue.

L'autre aspect qu'il convient, je crois, de souligner, c'est que tous ces projets de développement que nous entreprenons à présent, et dans lesquels interviennent les donneurs au titre du développement, notamment les IFI et les donneurs bilatéraux, ne sont plus monolithiques, ils ne correspondent plus à une seule caractéristique, ils ne s'adressent plus à un seul marché et ils n'obéissent plus, non plus, à un seul objectif. Tous ces projets nécessitent à présent la mobilisation de toute une diversité de compétences et de connaissances.

Or, rares sont les entreprises au canada, même les plus importantes, qui disposent des compétences et de la capacité nécessaires pour conduire de tels projets. Il nous faut donc envisager, du moins du point de vue de notre association, une politique qui encourage les entreprises en coparticipation, même ici, au Canada, entre les différents secteurs concernés, les ONG, les experts-conseils, les enseignants, les experts en assistance technique et les entreprises de génie et de développement d'infrastructure. D'énormes possibilités s'offrent aux groupes qui voudront bien travailler ensemble pour mieux se positionner dans les activités de développement à l'étranger.

Nous devons beaucoup insister sur la notion de partenariat qui n'a pas à se limiter aux seules ressources canadiennes. Nous avons pu constater, que dans le domaine du développement, il existe de merveilleuses possibilités de partenariat entre des entreprises canadiennes et des entreprises de pays partageant les idéaux du Canada et ayant les mêmes intérêts, et dont la présence sur le marché reflète la culture nationale, comme c'est le cas des pays nordiques et de la Hollande, dans une certaine mesure. Ce sont-là des ensembles géopolitiques aux côtés de qui le Canada devrait se ranger pour présenter au reste du monde un visage traduisant la présence canadienne que nous avons déjà établie, ainsi que la morale et les valeurs que nous préconisons.

M. Gray nous a rappelé, une fois de plus, que nous sommes souvent surpris de constater la façon dont le Canada est perçu à l'étranger. J'aimerais que plus de Canadiens fassent l'expérience de la chose. Je crois qu'il est très important que nous nous appuyions sur cette image et que nous l'utilisions à notre avantage.

En fin de compte, il est question de parvenir à établir une certaine stratégie, une cohésion, pas uniquement au travers d'une politique, mais dans toutes nos structures sous-jacentes. Tout ce qui concerne les relations inter-ministérielles, les

[*Texte*]

undertaken to support the various service sectors within Canada—for example, the education sector, which Mr. Gray referred to—are areas that clearly CIDA and External Affairs also have interests in. There are interjurisdictional issues between layers of government here that need to be addressed.

Education and training have enormous potential for growth but it's very difficult to take that and push it to its logical limits in the face of some of the limitations of jurisdictional interests that we are confronted with on a daily basis. It's that kind of encouragement, promotion, and support that I think we're looking for in a foreign policy and in the mechanisms that support it.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. That's very helpful.

Mrs. Debien.

Mme Debien (Laval-Est): Je m'adresse à Monsieur de l'Association des ingénieurs-conseils; je regrette, je suis arrivée en retard, j'ai perdu votre nom.

M. Benoît: Luc Benoît.

Mme Debien: Monsieur Benoît, vous avez dit et je vous cite presque textuellement, que «le secteur privé était capable de faire aussi bien que les ONG et était capable de rivaliser avec eux». Disons que c'est une prémisse que je trouve un petit peu biaisée au départ, en ce sens que je sais que les ONG et l'entreprise privée ont bien sûr en commun des objectifs pour les pays en voie de développement. Mais ce qui me surprend aussi un peu, c'est que vous avez des objectifs de profits alors que les ONG, je pense, n'ont pas ces objectifs. C'est dans ce sens-là que je trouvais votre prémisse quelque peu difficile à accepter.

Mon deuxième commentaire c'est à propos de «rivalité»; ça aussi ça me surprend un peu, parce qu'en cette période de diminution des ressources, il me semble que plutôt que de rivaliser avec les ONG, il devrait y avoir une dimension de complémentarité, une dimension de collaboration plutôt qu'une dimension concurentielle.

J'ai une question et c'est peut-être parce que j'ai mal compris. Vous aviez dit que le Canada n'applique pas de programmes de prêts préférentiels. J'aimerais bien comprendre, et que vous me donniez des exemples de pays où on a des programmes de prêts préférentiels. C'est une question d'information à ce niveau-là.

M. Benoît: Je vais juste faire un petit commentaire sur vos deux premiers commentaires.

En fait, il n'y a pas incompatibilité entre profit et non-profit quand on a pour mandat de mettre en marche un projet. Que la firme ait un profit à la fin, ou pas, il n'y a pas d'incompatibilité dans cela du tout.

Et quand vous dites qu'il devrait y avoir collaboration, complémentarité avec les ONG, je suis tout à fait d'accord, car c'est ce qu'on prône d'ailleurs. Les ONG disent, eux, qu'il devrait y avoir des régions du monde qui leur soient réservées. Nous, nous disons non, et nous proposons de le faire ensemble, car nous sommes capables de le faire ensemble.

• 1030

Mme Debien: Ce n'est pas ce que votre phrase laissait entendre. Mais je suis heureuse de vous l'entendre dire.

[*Traduction*]

projets entrepris à l'appui des divers secteurs de service au Canada—comme celui de l'enseignement, dont a parlé M. Gray—intéresse bien évidemment l'ACDI et les Affaires étrangères. Il faut se pencher sur la question des compétences partagées entre divers ordres de gouvernement.

Ainsi, les secteurs de l'enseignement et de la formation présentent un potentiel énorme, mais il est difficile de le réaliser pleinement à cause des difficultés auxquelles nous nous heurtons quotidiennement en matière de partage des compétences. Voilà le genre d'encouragement et d'appui que nous recherchons dans une politique étrangère et dans ses mécanismes de mise en oeuvre.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Cela nous a été très utile.

Madame Debien.

Mrs. Debien (Laval East): My question will be addressed to the gentleman from the Association of Consulting Engineers; I'm sorry, but I arrived late and I lost your name.

Mr. Benoît: Luc Benoît.

Mrs. Debien: Mr. Benoît, you said and I will almost quote you word for word, that "private sector is able to do almost as well as the NGOs and that it can compete with them". First, I think that your premise is a bit biased. I know that the NGOs and the private sector do share some common objectives in developing countries, but I find your statement somewhat surprising because you work for profits while the NGOs don't. It is in that sense that I have some trouble accepting your premise.

My second remark is about the word "compete". I was also surprised by it because in a period of resource restriction it seems to me that rather than competing with NGOs, you should be thinking in terms of complementarity and cooperation rather than in terms of competition.

I must ask you a question because I may have misunderstood what you said. You said that Canada does not grant concessional financing. I want to make sure I do understand that and please give me some examples of other countries having such concessional financing programs. It is just a matter of curiosity.

Mr. Benoît: First I will briefly react to your first two observations.

Actually, there's no contradiction between profit and non-profit when it is a matter of starting up a project. Whether you have a business which makes a profit in the end or not, there is no contradiction at all at that level.

When you say that we should cooperate with NGOs and complement what they do, I fully agree with you because this is actually what we advocate. NGOs claim that they should have exclusive access to some areas in the world. We don't agree and we are the ones to propose to do things together because we can do it.

Mrs. Debien: This is not what you seemed to be implying in your last sentence. But I'm glad to hear what I just heard.

[*Text*]

M. Benoît: En fait, nous disons qu'on le fasse ensemble ou en compétition. Laissons le marché libre et dans certains cas le secteur privé sera en compétition avec les ONG; dans d'autres cas ils seront ensemble.

En fait, il y a des zones grises. Nous sommes la première firme, même sur des projets de financement multilatéral. Nous travaillons en collaboration avec des ONG parce qu'il y a toujours des parties de projets pour lesquelles ils sont mieux adaptés que nous et inversement. Alors, il y a complémentarité dans bien des cas, mais il y a d'autres cas où on est dans une zone grise et où on peut se retrouver en compétition. Nous prétendons que si on est sur un terrain égal, on n'a pas de problème à compétitionner.

Quant aux prêts préférentiels, je crois qu'il y a eu des études de faites. Dans notre mémoire on donne le nom de l'étude—je ne m'en souviens pas par coeur—qui mentionne que dans les pays du G-7 et même parmi les pays de l'OCDE, nous sommes le seul pays qui n'a pas de volets de *soft loan*, c'est-à-dire où on peut faire des prêts à 2, 3 p. 100 sur 40-20 ans.

Mme Debien: À titre préférentiel, c'est cela que vous voulez dire?

M. Benoît: Oui.

Mme Debien: Ça va, je comprends.

Le coprésident suppléant (M. Graham): M. Gladu voudrait ajouter juste un mot.

M. Gladu: Un petit mot, d'accord.

Premièrement madame Debien, il est malheureux en effet que vous n'étiez pas là quand on a fait nos remarques au début. Au niveau de l'Association des exportateurs, on travaille très étroitement avec plusieurs ONG. On a un comité qui a été formé il y a déjà quatre ou cinq ans; on travaille avec eux. Ce qu'on disait au tout début, c'est que l'exclusion ce n'est pas nous qui la créons, ce sont certains ONG qui sont venus devant le Comité proclamer qu'ils étaient les seuls à comprendre le développement et à pouvoir faire du développment. Nous, ce que nous disons au contraire, c'est que nous sommes complémentaires. Bâtissons sur nos forces mutuelles pour pouvoir faire du bon développement. Ça c'est le premier point.

Le deuxième point,

if you'll allow me, Mr. Chairman, just to touch on Mr. Penson's comment about export financing, one of the key points there of why there is so much emphasis on development assistance is simply because in recipient countries of various degrees of development, whether it's the Third World or eastern Europe, all of the countries with which we compete make no distinction between development assistance and export financing. They use it in a mutually reinforcing way; they are very interlinked mechanisms. Only in Canada, I think, are we having this kind of debate between development assistance and export financing.

The two are closely intermeshed, depending on how you operate in a country and so forth. There is no cut-off. It's all part of the same package.

[*Translation*]

Mr. Benoît: Actually, what we say is let's do it together or let's compete for it. Leave the market open and in some cases, the private sector will be competing against NGOs and in some others the two will work together.

In fact, there are some grey areas. We manage to be the first business in, even in the case of multilaterally financed project. We do cooperate with NGOs because there are always certain parts in projects for which they are better adapted than we are and vice versa. Then, most of the time, there is complementarity but in some cases, we are in a sort of a grey area where we can compete one against another. As far as we're concerned, if we play on a level playing field, we have no trouble competing with NGOs.

As to concessional financing, I think that some studies were made. In our brief, we give the name of one such study—but I don't remember it from the top of my head—which says that of all the G7 countries and even the OECD countries, we are the only nation which does not have a soft loan program which would allow us to grant loans for 20 to 40 years at 2% to 3%.

Mrs. Debien: You're talking about concessional financing, aren't you?

Mr. Benoît: Yes.

Mrs. Debien: OK, now I understand.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Gladu wants to add on something.

Mr. Gladu: Just a brief word, OK?

First, Madam Debien, it is really unfortunate that you were not present during our preliminary remarks. You would have learned that the Exporters Association works in close relationship with several NGOs, that we established a committee four or five years ago, and that we work with them. We also said that we are not the ones who want to exclude the NGOs; on the other hand, NGOs who appeared before the Committee claimed that they were the only ones to be able to understand development and do it practically. What we are saying is quite the contrary: we complement each other. Let's build on our mutual strength to practice sound development. This is the first point.

The second point,

et vous me permettrez, monsieur le président, de revenir rapidement sur la remarque de M. Penson à propos du financement des exportations. L'une des raisons pour lesquelles nous insistons tant sur l'aide au développement, c'est parce que dans les pays qui en bénéficient, à divers degrés, que ce soit dans le Tiers monde ou en Europe de l'Est, toutes les nations avec lesquelles nous sommes en concurrence ne font aucune distinction entre l'aide au développement et le financement des exportations. En fait, elles pratiquent le renforcement mutuel et s'appuient sur des mécanismes interdépendants. Il n'y a qu'au Canada, à mon avis, où nous tenions ce genre de débat à propos de la différence à faire entre l'aide au développement et le financement à l'exportation.

Les deux sont très intimement imbriqués, selon la façon dont on intervient dans tel ou tel pays. Il n'y a pas de démarcation, tout cela fait partie d'un seul et même ensemble.

[*Texte*]

What our competitors do better than we do—and this is the point we make about export financing and why maybe we stress development assistance. . . We have to find ways to do it in a better way, interlinked complementarily between these various instruments.

A major thrust of what we've been saying is that if we combine these instruments in a more cohesive way, then we can build phases throughout the development of a project that build very much on development assistance objectives and achieving them, and at the same time achieving project implementation, which ultimately is of mutual benefit.

This is the point we want to make in the continuum of financing the interlinkages between export financing and various forms of development assistance. We can combine these. In Canada we have a tendency not to have this ability to do it from the government's point of view, to offer a package that is as comprehensive and as competitive. This is what we lack.

The onus to bring all these elements together is on the exporters, and this is where we fail, because other countries have mechanisms to bring this ability together and offer it as a package.

Financing always determines who is going to implement the project. The financing has to be as competitive as the goods and services you offer. We claim—and I think we've demonstrated this—that we can compete anywhere in the world now. What we're lacking is the competitive comprehensive financing to support us.

[*Traduction*]

Ce que nos concurrents font de mieux que nous—et c'est ce que nous voulons dire à propos du financement à l'exportation et c'est la raison pour laquelle nous insistons peut-être sur l'aide au développement. . . Nous devons trouver une façon de mieux faire les choses, de rechercher la complémentarité entre ces différents instruments.

Ce qu'il faut retenir de tout ce que nous venons de dire, c'est que si nous parvenons à combiner ces instruments de façon plus cohérente, nous pourrons alors progresser régulièrement entre les différentes phases de mise en oeuvre des projets pour réaliser les objectifs de développement et, dans le même temps, mettre les projets sur pied, ce dont tout le monde bénéficiera.

Voilà ce que nous voulons faire ressortir à propos de tous ces liens qui existent en matière de financement des exportations, d'une part, et de l'aide au développement, d'autre part. Il nous est possible de combiner les deux. Au Canada, nos gouvernements n'ont pas tendance à proposer des programmes qui soient aussi exhaustifs et compétitifs. Et c'est précisément cela qui nous fait défaut.

Finalement, il revient aux exportateurs de se débrouiller à leur niveau et c'est là où nous échouons, parce que les autres pays disposent des mécanismes nécessaires pour combiner aide au développement et exportations, sous la forme d'un seul et même programme.

Le financement détermine systématiquement le choix du maître d'oeuvre du projet. Le financement doit être compétitif et être à la hauteur du service qu'on offre. Nous prétendons—et je pense que nous en avons d'ailleurs fait la preuve—que nous pouvons à présent concurrencer n'importe qui, n'importe où dans le monde. Par contre, ce qui nous manque, c'est un financement complet et compétitif.

• 1035

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I wonder if I could just pursue a quick question myself, and then we really will have to break off. The question is about the relationship between NGOs and the private sector in a given development framework or atmosphere, if I could put it that way. Maybe you could just think in your minds of a given country. It would just prima facie seem to me there are going to be large areas where there is going to be little or no relationship.

Humanitarian aid that was being delivered by NGOs presumably is not being delivered by the private sector, but the type of development you have been talking about this morning—the development assistance you've been talking about—is in the area of technology and training or in large engineering and other projects, which of course require professional and specialized experience. I doubt if there are any NGOs out there building dams, for example, or putting up hydro-transmission lines. . .

Mr. Benoît: Yes, there are some.

Mr. Gladu: There are some.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): There are, on a non-profit basis. Okay. Well, there's one of my premises blown out of the water. The world is a funny place. You can never assume anything. Do we have any Canadian NGOs out there wanting to build transmission lines in China, for example? If there are, wow!

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vais vous poser une rapide question, après quoi nous devrons vraiment nous arrêter. Je vais vous parler des relations qu'entretiennent les ONG et le secteur privé dans un cadre ou une ambiance de développement donné, si je puis m'exprimer ainsi. Peut-être pourriez-vous d'ailleurs tout de suite commencer à penser à un tel pays. À priori, il me semble qu'il existe d'importants secteurs où il y aura peu ou prou de relations.

On peut en effet supposer que l'aide humanitaire est apportée par les ONG et non par le secteur privé, mais le genre de développement dont vous parliez un peu plus tôt—l'aide au développement—porte sur des applications technologiques et la formation ou des grands projets de génie et autres, qui nécessitent évidemment la mobilisation de compétences professionnelles et spécialisées. Je doute, dès lors, que les ONG soient appelées à construire des barrages, par exemple, ou à installer des lignes à haute tension. . .

M. Benoît: Et pourtant, il y en a.

M. Gladu: Il y en a.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Elles le font, mais sans qu'il y ait de profits à la clé? Fort bien. Eh bien, un des pilier de mon raisonnement vient de s'écrouler. Que le monde est étrange! On ne peut jamais être sûr de rien. Est-ce qu'il y a des ONG canadiennes qui voudraient installer des lignes à haute tension en Chine, par exemple? Et s'il y en a, alors là, chapeau!

[*Text*]

Mr. Gladu: Not only that, when you say on a non-profit basis, you have to define what you mean by profit—what is profit and what is non-profit.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If I can pick up Mr. Penson's stream of thought, of course what he's concerned about is that this is going to be a non-profit operation where it's the Government of Canada that's going to get the non-profit and the private enterprise that's going to get the profit part out of it. There's that aspect of it.

Maybe you could help us, because certainly when the NGOs come here they can give us a clear statement that what they're doing is humanitarian aid and they are directed towards that. In the private sector, when you say you can deliver this as well as others, I don't say your purity of motive, but at least your direction is not as clear and as focused in that sense. Perhaps you can help us understand that a little bit better. Maybe we'll start with Mr. Benoît.

Mr. Benoît: Of course humanitarian aid is maybe a very defined sector, and that's their business, but I don't know what percentage of the NGOs are working in that sector. There are many other NGOs that are doing dams, water supply projects, training, and that sort of thing. That's where we can work together.

I can give you an example. My firm won a $10 million contract in central Africa by associating with an NGO. We were the lead firm. We were invited, and there was a package of forestry *vulgarisation* in that project that we could have done, but by association with an NGO they were able to supply us with volunteers so it would lower our costs. We won the contract by a significant margin.

Another case was in Guinea, where the NGO was invited by the World Bank to build a road, and this was through an assistance program, but it was really an engineering project. They were not able to give the financial guarantee to the World Bank and they were not able to supply the bonds or the technical engineers and so forth. So they came to us to associate with them and we won the contract.

Those are two examples. There's a very large grey area where we work together, but sometimes we compete.

Mr. Drake: I have a very quick final thought on this—it's the old analogy of the fish being supplied, or the equipment to fish being supplied. Humanitarian aid certainly has its place; that's the supply of the fish. But where the NGOs and the private sector in technology transfer, etc., come in is not only teaching the guy how to fish, but teaching him how to make the fishing tackle with which he can do it. That is really self-sustaining. It creates jobs. It transfers technology. It provides training. It upgrades the status of women. All of these are key objectives that are shared by the private sector and the NGOs. If we were summarize it in one word, coming back to Mr. Penson's earlier points, and Raymond has also touched on this,

[*Translation*]

M. Gladu: Ce n'est pas tout, quand vous dites qu'elles ne réalisent pas de profits, il faut encore définir ce qu'on entend par profits—ce qui est lucratif et ce qui ne l'est pas.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Tout à l'heure, M. Penson, si je puis revenir à lui, se disait préoccupé par le fait que les opérations sans but lucratif doivent être assurées par le gouvernement du Canada et que c'est l'entreprise privée qui va s'occuper de tout ce qui rapporte. C'est là un aspect de la problématique.

Qu'en pensez-vous? Il est sûr que lorsque les ONG ont témoigné, elles nous ont déclaré de façon non-équivoque qu'elles apportent une aide humanitaire, que telle est leur vocation. Quant à vous, du secteur privé, vous prétendez que vous pouvez apporter cette aide et faire autres choses, et sans remettre en question la noblesse de vos intentions, force est de constater que votre orientation n'est pas aussi bien définie à ce sujet. Peut-être pourriez-vous nous aider à un peu mieux comprendre la chose. Nous pourrions commencer par M. Benoît.

M. Benoît: Il est possible que l'aide humanitaire soit un secteur particulièrement bien défini, correspondant effectivement à la vocation des ONG, mais je me demande quelle est la proportion de ces ONG qui travaillent effectivement dans ce secteur. Il ne manque pas, en effet, d'ONG qui construisent des barrages, ou qui administrent des projets d'approvisionnement en eau, de formation des populations ou que sais-je encore. Et c'est dans le cadre de ces projets, justement, que nous pouvons collaborer.

Je peux vous donner un exemple. Mon entreprise a remporté un contrat de 10 millions de dollars en Afrique centrale, pour pour le compte d'une ONG. Nous nous étions classés en tête. Nous avions été invités à soumissionner pour un programme de vulgarisation forestière dont nous aurions pu fort bien nous charger, mais grâce à notre association avec une ONG, qui nous a fourni des bénévoles, nous avons pu réduire nos coûts. Cela étant, nous avons remporté le contrat avec une avance assez confortable.

Dans un autre cas, une ONG avait été invitée par la Banque mondiale à construire une route en Guinée, dans le cadre d'un programme d'aide, mais il s'agissait bien évidemment d'un projet de ponts et de chaussées. L'ONG n'était pas en mesure de fournir les garanties financières à la Banque mondiale ni de déposer les certificats des garanties ou d'aligner les compétences techniques nécessaires pour exécuter le contrat. Cette ONG s'est alors tournée vers nous et, ensemble, nous avons pu remporter le contrat.

Voilà deux exemples qui illustrent bien le genre de zone grise dans laquelle nous devons parfois collaborer, mais aussi nous livrer concurrence.

M. Drake: J'ai une dernière remarque qui me vient à l'esprit, à propos de tout cela, et elle a en fait un rapport avec une vieille allégorie biblique, celle des pêcheurs à qui l'on apprend à pêcher plutôt que de fournir du poisson. L'aide humanitaire est certainement importante et elle consiste justement à fournir du poisson. Mais dans le cadre des transferts de technologie pratiqués par les ONG et le secteur privé, il n'est plus simplement question d'apprendre au pêcheur à pêcher, mais de lui enseigner comment fabriquer du matériel de pêche pour devenir autonome. Ce faisant, on crée des emplois, on transfère une technologie, on assure une formation et on améliore la situation de la femme. Voilà autant d'objectifs

[*Texte*]

it's cohesive. It's working to together, leveraging. That's what we have to do.

• 1040

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much. This has been a very interesting panel, and we appreciate your input. As we've informed other witnesses before the committee, we will be writing our report in October. Until then, we certainly keep open minds—some might say perhaps completely open, I won't say vacant.

Some hon. members: Oh, oh!

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If you come across something you think is particularly significant for us to understand or could supplement our understanding, please send it on to us. We'll make sure it gets into the hands of the researchers. Your testimony will be shared with the other members of the committee who are hearing other testimony today. Thank you very much for your help and input. We appreciate it very much.

Mr. Drake: If I can say this on behalf of all my colleagues here, we very much appreciate the opportunity to share our thoughts with you. Thank you for hearing us.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you.

We'll now take a five-minute break.

• 1041

[*Traduction*]

essentiels que les entreprises du secteur privé et les ONG ont en commun. Pour qualifier cette action en un seul mot, et j'en reviens aux propos de M. Penson et Raymond en a également parlé, on pourrait dire qu'il faut faire preuve de «cohésion». Il faut travailler ensemble, faire effet de levier. Voilà ce que nous devons faire!

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup. Votre panel a été très intéressant et nous avons beaucoup apprécié votre contribution. Comme nous l'avons signalé aux autres témoins qui vous ont précédé, nous rédigerons notre rapport en octobre. D'ici là, nous comptons garder l'esprit dégagé, certains disent même complètement dégagé, pour ne pas parler de vide.

Des voix: Ah, ah!

Le coprésident suppléant (M. Graham): Donc, si vous tombez sur quelque chose qui, selon vous, pourrait nous aider à mieux comprendre la situation ou à mieux nous renseigner, je vous invite à nous le faire parvenir. Nous veillerons à ce que nos recherchistes en soient saisis. Quoi qu'il en soit, nous ferons part de vos témoignages d'aujourd'hui aux autres membres du Comité qui entendent d'autres témoins en ce moment. Merci beaucoup de votre aide et de votre contribution que nous avons beaucoup appréciées.

M. Drake: Si je puis m'exprimer au nom de mes collègues ici, je tiens à vous dire que nous avons beaucoup apprécié la possibilité qui nous a été offerte de venir vous faire part de notre point de vue. Merci beaucoup de nous avoir accueillis.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci.

Nous allons prendre une pause de cinq minutes.

• 1052

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I call the committee to order again.

In our second session this morning we are going to be hearing from Creedy Associates, Dr. Taylor, and Common Frontiers (Mexico).

Ms Lena Creedy (President, Creedy Associates Management Consulting): Mr. Chairman and hon. members of the committee, I am speaking on behalf of the Ecuadorian community to request the opening of a Canadian embassy in Ecuador. The Ecuadorian community is a vibrant group of approximately 50,000 people, concentrated mostly in the provinces of Ontario and Quebec.

I am a Canadian citizen, but I was born and raised in Ecuador. I obtained degrees from the University of Ottawa and Carleton University. I reside in Ottawa and do work as a management consultant.

The normalization of diplomatic relations between Canada and Ecuador is of major concern to the Ecuadorian community. Currently the Canadian government has an office in Ecuador. However, this office is staffed with only two people and is unable to provide the full services of an embassy.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je déclare la séance de nouveau ouverte.

Pour la deuxième partie de la matinée, nous allons accueillir un représentant de Creedy Associates, le Docteur Taylor et le président de Common Frontiers (Mexique).

Mme Lena Creedy (Creedy Associates (Équateur)): Monsieur le président, Mesdames et Messieurs les membres du comité, je m'adresse à vous aujourd'hui au nom de la communauté équatorienne pour réclamer une ambassade du Canada en Équateur. Les Équateuriens du Canada constituent une communauté dynamique d'environ 50 000 personnes, qui sont principalement concentrées en Ontario et au Québec.

Je suis citoyenne canadienne, mais je suis née et j'ai été élevée en Équateur. Je détiens des dîplomes de l'Université d'Ottawa et de l'Université Carleton. Je réside à Ottawa et je suis conseillère en gestion.

La normalisation des relations diplomatiques entre le Canada et l'Équateur préoccupe énormément la communauté équatorienne. À l'heure actuelle, le gouvernement du Canada a bien une mission en Équateur mais celle-ci n'a que deux employés et elle ne peut offrir la gamme complète des services d'une ambassade.

[*Text*]

The weak Canadian diplomatic representation creates problems for Ecuadorians trying to obtain visas to visit Canada, and for Canadian firms trying to obtain adequate services for doing business in Ecuador. In the case of visas, you have the situation of Ecuadorians requiring visas to come to study in Canada, to visit Canadian relatives and do some tourism, or even to donate an organ, as in the case of a brother of a man from Toronto who was in need of a kidney. Delays in the issuing of visas through Colombia can create serious problems.

[*Translation*]

Cette faible représentation diplomatique canadienne occasionne des difficultés aux Équatoriens qui veulent obtenir des visas pour visiter le Canada, de même qu'aux entreprises canadiennes qui veulent bénéficier de services appropriés pour faire affaires avec l'Équateur. Les Équatoriens réclament des visas pour venir étudier au Canada, pour rendre visite à des parents qui sont ici ou pour faire du tourisme, ou même pour faire des dons d'organe, comme ce fut récemment le cas du frère d'un résident de Toronto qui avait besoin d'un rein. Les retards dans la délivrance de visas colombiens pourrait entraîner de graves problèmes.

• 1055

In the case of Canadian firms doing business or trying to do business in Equador, they find themselves with little support services thorough the Canadian office. The level of commercial activities by Canadian firms in Equador has increased greatly in the past four years. According to CIDA, in 1990 fewer than three firms were operating in Equador, compared with 20 firms in 1994. The number is expected to increase to 30 by the end of 1994.

En ce qui concerne les entreprises canadiennes actives ou essayant de l'être sur le marché équatorien, elles ne reçoivent que peu d'aide de la part du bureau du Canada. Les activités commerciales canadiennes en Équateur ont fortement augmenté au cours des quatres dernières années. D'après l'ACDI, il y avait en 1990 moins de trois entreprises actives en Équateur, comparativement à vingt en 1994. On s'attend à ce que ce chiffre passe à trente avant la fin de l'année.

Canadian firms operating in joint ventures with Equadorian firms need to take equipment and personnel. Likewise, they need to bring Equadorian personnel for training in Canada. Canadian firms need assistance with tax services and much logistic work.

Les entreprises canadiennes qui exploitent des co–entreprises avec des sociétés équatoriennes ont besoin d'équipement et de personnel. De la même façon, elles doivent amener du personnel équatorien au Canada pour le former. Les entreprises canadiennes ont besoin d'aide sur le plan fiscal et logistique.

To place this data in perspective, two Canadian resources were serving three Canadian firms in 1990. Now, the two resources are serving 20 Canadian firms and are expected to serve more when the 10 new firms materialize by the end of 1994.

Pour situer les choses dans leur contexte, il y avait deux employés canadiens qui desservaient trois entreprises canadiennes en 1990. Ces deux employés s'occupent maintenant de vingt entreprises auxquelles une dizaine viendront s'ajouter d'ici la fin de l'année.

The level of commerce between Canada and Equador is increasing. This requires an improvement in the diplomatic relations between the two countries. In what's left of my time I will raise some issues underlying this request for Canada's normalization of diplomatic relations with Equador.

Les échange entre le Canada et l'Équateur augmentent, ce qui nécessite une amélioration des relations diplomatiques entre les deux pays. Dans le temps qui me reste je soulèverai certains points pour souligner l'importance d'une normalisation des relations diplomatiques entre le Canada et l'Équateur.

First, Equador, a South American country of 11 million people, is a democratic country with an open–market economy. It is characterized by its fiscal nature, which is like that of Costa Rica, in comparison with other countries in the region that are strongly associated with violence and narcotics traffic.

Premièrement, l'Équateur, pays d'Amérique du Sud de 11 millions d'habitants, est un pays démocratique ayant une économie de marché. Son système financier est comparable à celui du Costa Rica et non à ceux d'autres pays de la région, où la violence et le trafic de stupéfiants jouent un rôle important.

Second, the Equadorian Ambassador to the United Nations José Ayala Lasso was recently elected as the High Commissioner for Human Rights in the UN forum. The Equadorian Vice–President Alberto Dahik did his studies in Canadian universities.

Deuxièmement, l'ambassadeur de l'Équateur auprès des Nations Unies, José Ayala Lasso, a récemment été élu commissaire des Nations Unies aux droits de l'homme. Le vice–président de l'Équateur, Alberto Dahik, a fait ses études dans des universités canadiennes.

Canada and Equador share not only geographical American space, but have several important economic and historic links. In 1980, the Liberal government of Pierre Trudeau decided to open a Canadian embassy in Equador and designated a permanent ambassador in Quito, the capital of Equador, which is an old, historic city of 1 million inhabitants.

Le Canada et l'Équateur n'appartiennent pas seulement au même continent; ils ont aussi d'importants liens économiques et historiques. En 1980, le gouvernement libéral de Pierre Trudeau a décidé d'ouvrir une ambassade du Canada en Équateur et il a nommé un ambassadeur permanent à Quito, la capitale de l'Équateur, qui est une vieille cité historique d'un million d'habitants.

In 1987, the Conservative government of Brian Mulroney decided to withdraw, for budgetary reasons, the Canadian embassy in Quito. It said the embassy in Bogota would handle relations for Colombia and Equador. The Equadorian government, in reciprocity, also withdrew its embassy in Ottawa and declared that its e embassy in Washington would serve both the United States and Canada.

En 1987, le gouvernement conservateur de Brian Mulroney a décidé de fermer l'ambassade de Quito, pour des raisons budgétaires, en faisant valoir que celle de Bogota pourrait s'occuper de la Colombie et de l'Équateur. Par mesure de réciprocité, le gouvernement de l'Équateur a retiré son ambassade d'Ottawa en déclarant que celle de Washington pourrait desservir les États Unis et le Canada.

[*Texte*]

In 1989, however, the Equadorian government of President Rodrigo Borja decided to reopen the embassy in Ottawa. It has remained open under the present government of Sixto Duran Ballén. Canada also opened a trade office in Quito, but has so far not given it the rank of a diplomatic mission.

It is hoped that the Liberal government of Jean Chrétien will amend this drawback and, in reciprocity, fully normalize the relationship between Canada and Equador. Canada has in Quito at present the infrastructure and adequate staff to work with the Canadian ambassador.

Several Canadian firms from various provinces have business initiatives and investments in Equador. Equador is considered one of Latin America's leading countries in terms of exports to Canada. Canada also sells a considerable number of products to Equador. The level of commerce between the two countries is rapidly increasing.

Equador has much economic potential. It is an oil-producing country and recently abandoned OPEC to have full autonomy in the control and management of its industry.

Equador is part of the Andean Pact countries, which have practically liberalized their market. It is also an observer of the Group of Three, formed by Mexico, Venezuela, and Colombia.

• 1100

Ecuador is a major exporter of balsa-wood, shrimp, coffee, cocoa, bananas, and other tropical fruits. Apart from oil and natural gas, the country also has significant mineral potential. An extensive road system provides rapid access to modern port facilities for export.

Industrial activities include textiles, cement, pharmaceuticals, sugar and cocoa processing, electrical, domestic goods, and metal manufacturing. The Galapagos Islands, the old colonial centres of the Sierra, and the Amazonian rain forest have led to the burgeoning growth of international tourism. Ecuador is increasingly becoming a favourite destination for adventurous Canadian travellers.

Ecuador and Canada share common international forums—the United Nations, the Organization of American States, and the Inter-American Development Bank. Incidentally, when Canada joined the OAS, Ecuador was selected to welcome Canada in the name of all the American countries.

It is expected that in December 1994 President Clinton will hold a summit conference in the United States with the political leaders of Canada and Ecuador.

In conclusion, Canada and Ecuador share not only the geographical Americana space but have economic and historical links. Ecuador, apart from being a peaceful country, has much economic potential, a reason for attracting new foreign investment. Canada and Ecuador share common international forums. We therefore request the Canadian government to normalize it's diplomatic relations with Ecuador.

[*Traduction*]

Toutefois en 1989, le gouvernement équatorien du président Rodrigo Borja a décidé de réouvrir l'ambassade d'Ottawa. Cette décision a été maintenue sous le gouvernement actuel de Sixto Duran Ballén. Le Canada a également ouvert une délégation commerciale à Quito, sans l'élever toutefois au rang de mission diplomatique.

On peut espérer que le gouvernement libéral de Jean Chrétien remédiera à cette situation et, qu'à titre de réciprocité, il normalisera pleinement les relations entre le Canada et l'Équateur. Le Canada dispose à Quito de l'infrastructure et du personnel nécessaires pour l'ambassadeur du Canada.

Plusieurs entreprises canadiennes, de diverses provinces, ont des activités ou des investissements en Équateur. Ce pays est considéré comme l'un des principaux exportateurs d'Amérique latine vers le Canada. Nous vendons également une énorme quantité de produits à l'Équateur. Le commerce entre les deux pays augmente rapidement.

L'Équateur offre beaucoup de potentiel économique. C'est un pays producteur de pétrole qui a récemment quitté l'OPEP pour pouvoir lui-même entièrement contrôler et gérer son industrie.

L'Équateur fait partie du Pacte Andin qui a pratiquement libéralisé le marché et il siège comme observateur auprès du Groupe des trois qui réunit le Mexique, le Venezuela et la Colombie.

L'Équateur est un grand exportateur de balsa, de crevettes, de café, de cacao, de bananes et d'autres fruits tropicaux. Il possède d'importantes réserves minières, en plus du pétrole et du gaz naturel. Un réseau routier étendu permet d'avoir rapidement accès à des installations portuaires modernes pour l'exportation.

Ses activités industrielles incluent le textile, le ciment, les produits pharmaceutiques, la transformation du sucre et du cacao, les appareils électriques, les biens domestiques et la métallurgie. Les îles Galapagos, les vieux centres coloniaux de la Sierra et la forêt tropicale amazonienne ont contribué à l'essor du tourisme international. L'Équateur est en train de devenir une destination privilégiée pour les voyageurs canadiens à l'esprit aventureux.

L'Équateur et le Canada appartiennent aux mêmes tribunes internationales—les Nations unies, l'Organisation des États américains et la Banque interaméricaine de développement. D'ailleurs, lorsque le Canada est devenu membre de l'OEA, c'est l'Équateur qui a été choisi pour prononcer le discours de bienvenue au nom de tous les pays américains.

Le président Clinton doit tenir aux États-Unis, en décembre 1994, une conférence au sommet avec les dirigeants politiques du Canada et de l'Équateur.

En conclusion, je dirais que le Canada et l'Équateur sont unis non seulement par leur appartenance à l'espace géographique américain, mais également par des liens économiques et historiques. L'Équateur, qui est un pays pacifique, a également un important potentiel économique, ce qui devrait lui permettre d'attirer de nouveaux investissements étrangers. Le Canada et l'Équateur font tous deux partie de certains forums internationaux. Nous demandons donc au gouvernement canadien de normaliser ses relations diplomatiques avec l'Équateur.

[*Text*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Did I understand you to suggest that we do not have normal relations with Ecuador at this time, or do I take it that in your last sentence you are requesting that we upgrade our embassy to the way it was previously?

Ms Creedy: There is not an embassy at the moment. There is an office. So it's to normalize it.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): There's no question that we have normal relations with Ecuador. It's just the status of the diplomatic personnel who are servicing that relationship you're addressing yourself to.

Ms Creedy: Yes.

The Acting Joint Chairmn (Mr. Graham): Thank you very much.

The next presenter is Dr. Taylor from Carleton University.

Dr. D.R.F. Taylor (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman.

I've read the brief the committee has, and what I want to address is that part of the mandate that deals with the importance of certain aspects of our bilateral emphasis.

Canada's foreign policy direction is at present driven primarily by trade opportunities and understandably places new emphasis on regions such as the Pacific Rim and Latin America. Those are reasonable things to do. I'm going to argue, however, that in the process the nations of the Commonwealth Caribbean—which is the focal point of my intervention to you today—are being increasingly marginalized and forgotten in Canada. It's the contention of my brief that this is not in Canada's best interests. In the current review of Canadian foreign policy, I argue that more attention must be paid to Canadian relations with the region.

The historic relationship between Canada and the Caribbean simply can't be taken for granted. It has to be nourished if it's going to survive and grow. I'm going to make five major arguments in support of this contention and then come back with four specific policy suggestions for how change can be made.

Let me start with the Commonwealth Caribbean and Canadian mosaic. Statistical estimates of the number of Canadians of Caribbean origin are very difficult to obtain because of StatsCan's predilection for self-reporting, which clouds things. As a minimum, there are 650,000 Canadians of Caribbean extraction in Canada, and that number might be considerably larger.

[*Translation*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Voulez-vous dire par là que nous n'entretenons pas de relations normales avec l'Équateur à l'heure actuelle ou demandez-vous plutôt, dans votre dernière phrase, que nous relevions le niveau de notre ambassade à ce qu'il était autrefois?

Mme Creedy: Actuellement, ce n'est pas une ambassade. C'est une délégation. Il faudrait normaliser les choses.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il est évident que nous avons des relations normales avec l'Équateur. Vous faites seulement allusion au statut du personnel diplomatique qui s'occupe de ces relations.

Mme Creedy: Oui.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

Le prochain témoin et M. Taylor, de l'Université Carleton.

M. D.R.F. Taylor (présentation individuelle): Merci, monsieur le président.

J'ai lu le mémoire que le comité a et je voudrais parler de la partie du mandat qui concerne l'importance de certains éléments de nos liaisons bilatérales.

Ce sont surtout les perspectives commerciales qui dictent à l'heure actuelle l'orientation de la politique étrangère du Canada, et il est donc normal qu'il mette l'accent sur des régions comme les pays riverains du Pacifique et l'Amérique latine. Je dirais toutefois que, dans ces conditions, les pays des Antilles membres du Commonwealth—c'est de cela que je vous parlerai aujourd'hui—se retrouvent de plus en plus marginalisés et délaissés par le Canada. Comme je l'ai précisé dans mon mémoire, cela va à l'encontre des intérêts du Canada. Il me semble que l'examen actuel de la politique étrangère du Canada devrait prêter plus attention à nos relations avec cette région.

Il ne faut pas prendre pour acquis les liens historiques qui unissent le Canada et les Antilles. Il faut les alimenter si l'on veut les voir survivre et croître. Je vous présenterai cinq grands arguments pour appuyer mon affirmation et je vous proposerai ensuite quatre façons précises d'opérer les changements nécessaires.

Je vous parlerai d'abord des pays des Antilles membres du Commonwealth et de la mosaïque canadienne. Une évaluation statistique du nombre de Canadiens d'origine antillaise est très difficile à effectuer, Statistique Canada privilégiant l'auto-évaluation qui rend parfois les choses confuses. Il y a cependant au moins 650 000 personnes d'origine antillaise qui vivent au Canada, et leur nombre est peut-être beaucoup plus élevé.

• 1105

The arguments made in *Creating Opportunity* and the *Foreign Policy Handbook* suggest that there should be a very strong link between domestic policy and foreign policy in Canada. In my view, both have got to be addressed together if Canada is to create effective policies for the last five years of the 20th century and into the 21st.

Indeed, it can be argued that what we need is not a foreign policy but an international policy that weaves together domestic and foreign action in a much more effective way than we're doing at present. If domestic realities are to influence foreign

Les arguments présentés dans *Pour la création d'emplois* et dans le *Cahier de la politique étrangère* donnent à penser que la politique nationale et la politique étrangère du Canada pourraient être étroitement liées. À mon avis, il faut les traiter ensemble si l'on veut doter le Canada de politiques efficaces pour les cinq dernières années du 20e siècle et pendant le 21e.

On peut même dire que ce dont nous avons besoin, ce n'est pas d'une politique étrangère, mais bien d'une politique internationale qui combine les mesures nationales et étrangères de façon beaucoup plus efficace que nous ne le faisons à l'heure

[*Texte*]

policy formulation, then the case for greater attention being paid to the Caribbean is a strong one. Caribbean Canadians are a significant and growing force in Canadian life. They're found in every province and territory and play a very significant role in the economic, political, cultural and social life of the nation. They simply cannot be ignored.

My second argument relates to Canada's security interests, because one of the other issues is the link between foreign policy and security. None of the small nations of the Caribbean can be considered a direct military threat to Canada, although in passing I might add that if we continue to reduce our defence forces this situation may change. They're stable democracies with excellent human rights records, and they rarely figure in Canadian security thinking. Because of the relative stability of these nations and their small size, they're often taken very much for granted. This situation, in my view, could very rapidly change. The Caribbean is of strategic interest to Canada, and of course to our larger neighbour to the south, the United States.

Canada's policies towards the Caribbean basin are quite different from those of the U.S.A., perhaps the most dramatic example being our approach to Cuba, which has been very much in the news recently as a result of discussions at the cabinet level. Cuba is undergoing increasing economic pressure as a result of the American embargo which is designed to destabilize the Castro government. Canada's approach is to work for change from within, and we continue trade and other relationships with Cuba.

The United States is of the view that increased economic pressure will cause the fall of Castro, and that with his demise the people of Cuba will adopt a radically different economic and political approach. I think they're dreaming in technicolor. This view is not widely shared by most people who are analysts of Cuba and the Caribbean. A preferred route is more gradual change from a planned central economy to a more open system with greater involvement gradually of market forces. This is already under way.

In an increasingly uni-polar world there needs to be some balance to American hegemony, and I choose that word carefully. Canada can benefit from the help of the Commonwealth Caribbean to pursue strategies different from those of the United States. As Caribbean nations themselves, the nations of CARICOM could form an important bridge to Cuba as that nation changes to meet new economic and political realities.

In the event of the sudden collapse, assassination, or overthrow of Castro, it is not inconceivable that the Cuban exile population in the U.S. would encourage United States military intervention in Cuba. The result would be a very serious one, in my view, for Canada's security interests, and again the nations of the Commonwealth Caribbean would have an important role to play. It's in Canada's security interests to maintain and enhance relationships with those countries.

[*Traduction*]

actuelle. Si la réalité domestique doit influencer la formulation de la politique étrangère, il est d'autant plus justifié de prêter plus attention aux Antilles. Les Canadiens d'origine antillaise occupent une place de plus en plus importante dans la vie du pays. On les trouve dans chaque province ou territoire, et ils jouent un rôle très important dans la vie économique, politique, culturelle et sociale du pays. On ne peut tout simplement pas ignorer leur existence.

Mon deuxième argument concerne les intérêts du Canada en matière de sécurité, l'un des autres problèmes étant le lien entre la politique étrangère et la sécurité. Aucun des petits pays des Antilles ne peut être considéré comme une menace militaire directe envers le Canada, et je pourrais ajouter en passant que cette situation pourrait bien changer si nous continuons de diminuer nos forces de défense. Ce sont des démocraties stables, ayant une excellente réputation dans le domaine des droits de la personne, auxquelles on ne pense guère quand on réfléchit à la sécurité du Canada. Étant donné leur stabilité relative et leur petite taille, on les prend souvent un peu à la légère. Cela pourrait selon moi changer très rapidement. Les Antilles revêtent un intérêt stratégique pour le Canada et, évidemment, pour notre grand voisin du sud, les États-Unis.

La politique du Canada envers les Antilles est bien différente de celle des États-Unis, l'exemple le plus frappant étant sans doute notre attitude envers Cuba, dont on a beaucoup parlé ces temps-ci à la suite de discussions qui ont lieu au Cabinet. Cuba subit des pressions économiques croissantes à cause du blocus américain qui vise à déstabiliser le gouvernement de Castro. Le Canada préfère oeuvrer pour le changement de l'intérieur et nous maintenons, entre autres, nos relations commerciales avec Cuba.

Les États-Unis sont d'avis qu'un accroissement de la pression économique entraînera la chute de Castro et que la population cubaine adoptera alors un système politique et économique totalement différent. Cela me paraît tout à fait irréaliste. La plupart des spécialistes de Cuba et des Antilles ne sont pas d'accord. Il serait préférable de procéder de façon plus graduelle en passant d'une économie centrale planifiée à un système plus ouvert permettant une augmentation progressive de l'intervention des forces des marchés. Ce processus est déjà en cours.

Dans un monde de plus en plus unipolaire, il faut un contrepoids à l'hégémonie américaine, et j'emploie cette expression à dessein. Les pays des Antilles membres du Commonwealth peuvent aider le Canada à adopter des stratégies différentes de celles des États-Unis. Vu leur appartenance commune aux Antilles, les pays de CARICOM pourraient constituer un important intermédiaire avec Cuba quand les conditions économiques et politiques changeront dans ce pays.

Si Castro mourrait soudainement, s'il était assassiné ou renversé, on peut imaginer que la population cubaine exilée aux États-Unis encouragerait une intervention militaire des Américains à Cuba. Cela pourrait avoir des conséquences graves, selon moi, pour la sécurité du Canada, et les pays des Antilles membres du Commonwealth auraient là encore un rôle important à jouer. Il est dans l'intérêt de la sécurité du Canada de préserver et de renforcer nos relations avec ces pays.

[*Text*]

There are other elements affecting Canada's long-term security. The traffic in illegal drugs continues to grow, and several Caribbean nations are used unwillingly as staging points in this illegal trade. Heroin and cocaine are a major and growing threat to Canada, and Canada needs to work with the Caribbean nations involved to help control the drug trade.

The danger of illegal immigration is again a growing one and is also a long-term threat to Canada's security. As economic disparities in the world increase, Canada is going to become an increasingly attractive target for illegal immigration. The Caribbean will become an increasing source for such migration, especially if economic conditions decline. The case of Haiti is a good current example.

• 1110

It's interesting to note that the U.S. government is already trying to involve the Turks and Caicos Islands as a modern-day Ellis Island, to try to stave off what they see as a wave of illegal immigration into the United States. Now, if Cuba collapses, the increasing volume of refugees may flow northward in a step-by-step movement from island to island, and Canada will need the goodwill and cooperation of small island states if such a scenario unfolds. So my second argument is based on security.

My third relates to Canada's economic interests. Trade contact between Canada and the Caribbean dates back to at least the 18th century, when there was a flourishing trade in lumber and salt, especially from Atlantic Canada, and a return trade of rum, molasses and spices.

This was the foundation of a special relationship between Canada and the Commonwealth Caribbean, which grew over time, and a little over a decade ago, in January 1981, the Canadian government accorded the region priority in Canadian foreign policy. This priority was short-lived, and both in absolute and relative terms our trade, particularly with the Commonwealth Caribbean, has declined. In my brief I provide evidence of the scale of what is happening in terms of the trade issue.

The drop in Canadian exports to the Caribbean is largely due to increased interests in new markets. We have significantly lost our share of the export trade to the Caribbean in relative terms, and I think this is a mistake.

Let me turn to investment and banking. Canadian banks are by far the most important banking sector in the islands. In fact the Bank of Nova Scotia, in my view, showed considerable common sense in historical terms by opening its branch in Jamaica before it opened its branch in Toronto. A number of the other banks as well as Nova Scotia play significant roles.

With respect to tourism—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You might point out though that the Bank of Nova Scotia's head office now is in Toronto; it didn't go to Jamaica.

[*Translation*]

Il y a d'autres éléments qui influencent la sécurité à long terme du Canada. Le trafic de stupéfiants continue d'augmenter et plusieurs pays antillais servent aujourd'hui, à leur corps défendant, de lieux de transit pour ce commerce illégal. L'héroïne et la cocaïne menacent gravement, et de plus en plus le Canada, qui doit donc collaborer avec les pays antillais concernés pour lutter contre ce trafic.

L'immigration illégale prend également de l'ampleur et constitue une menace à long terme pour la sécurité du Canada. Avec l'augmentation des disparités économiques dans le monde, le Canada va de plus en plus attirer des immigrants illégaux. L'immigration à partir des Antilles va augmenter de plus en plus, surtout si les conditions économiques se détériorent. Haïti en est actuellement un bon exemple.

Il est intéressant de noter que le gouvernement américain essaye déjà d'utiliser des îles Turks et Caicos comme une nouvelle version de Ellis Island, pour essayer de prévenir ce qui pourrait constituer, à ses yeux une vague d'immigration illégale vers les États-Unis. Or, si Cuba s'écroule, un flot croissant de réfugiés risque de se diriger vers le nord en passant progressivement d'une île à l'autre, et le Canada devra alors compter sur la bonne volonté et la coopération des petits États insulaires. Mon deuxième argument repose donc sur la notion de sécurité.

Le troisième concerne les intérêts économiques du Canada. Les contacts commerciaux entre le Canada et les Antilles remontent au moins au 18e siècle, époque à laquelle existait un commerce florissant du bois et du sel, surtout depuis le Canada atlantique, que l'on échangeait contre du rhum, de la mélasse et des épices.

Cela a jeté les bases d'une relation spéciale entre le Canada et les Antilles du Commonwealth, qui a pris de l'ampleur avec le temps et, il y a un peu plus d'une dizaine d'années, en janvier 1981, le gouvernement canadien a accordé à cette région un statut prioritaire dans la politique étrangère du Canada. Cette priorité n'a pas duré longtemps et nos échanges avec cette région, en particulier avec les pays des Antilles membres du Commonwealth, ont diminué aussi bien en chiffres absolus qu'en chiffres relatifs. Les données mentionnées dans mon mémoire montrent ce qui se passe du côté des échanges.

La baisse des exportations canadiennes vers les Antilles est due pour une grande part à l'intérêt croissant que nous manifestons pour de nouveaux marchés. Nous avons laissé diminué fortement notre part relative des exportations vers les Antilles, ce que je crois être une erreur.

Passons aux investissements et aux activités bancaires. Les banques canadiennes sont de loin les plus importantes dans ces îles. En fait, la Banque de Nouvelle-Écosse a fait, selon moi, preuve de beaucoup de bon sens d'un point de vue historique en ouvrant sa succursale de la Jamaïque avant celle de Toronto. À part la Banque de Nouvelle-Écosse, plusieurs autres jouent également un rôle important.

En ce qui concerne le tourisme. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous pourriez signaler cependant que le siège de la Banque de Nouvelle-Écosse se trouve maintenant à Toronto, et non pas à la Jamaïque.

[*Texte*]

Dr. Taylor: That may well be a strategic choice, but maybe a dubious choice. I do not know.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): From a weather point of view, they made a bad mistake.

Dr. Taylor: Yes. Let me turn to tourism. It's fairly obvious that not only is the Caribbean a destination for Canadian tourists, it's a major area for Canadian investment in tourism. I've worked out the economic interests in the Caribbean, and if you add trade, investment and tourism together, you'll come to a figure of about $50 billion, which is larger than our current deficit, and I hope remains larger than our current deficit. But it is an important area of concern.

My fourth argument concerns Canada's political interests. As a result of NAFTA and the earlier decision to join the Organization of American States, we're going to play an increasing role in the politics of the hemisphere. We've also expressed a wish to retain a greater degree of independent policy action from the United States. If we do that, then we simply need the votes of the 11 nations of the Commonwealth Caribbean and the other Caribbean nations in fact to join with Canada in terms of ensuring that we have a truly hemispheric policy, not a policy dominated by one major actor.

My final argument is on equity, development aid and human rights. The Commonwealth Caribbean has made significant progress in recent years, but poverty is still a major problem and continues to grow. The incidence of poverty has been highest in Guyana, where 43% of the population lives under the poverty line. In Jamaica the figure is 33%, in St. Lucia 23%. There is still a significant development challenge in many nations of the Caribbean, and we tend to forget that, because what Canadians see is the five-star hotel and the lovely beach. They forget that behind that there are major challenges to society.

In terms of equity, human rights and development aid, we still have an important role to play. Increasingly, the governments of the Caribbean are facing reductions, not increases, in Canadian assistance in both absolute or relative terms.

• 1115

Increasingly they're being told to "get their act together"—and I use the term carefully because it's a phrase that some of our colleagues in the aid community have used—but denied the outside help to implement the policy suggested, a classic catch-22 situation. Get your act together, but we won't give you the help to help you get your act together. So we go around in a circle, which is difficult to break.

In 1990 the Mulroney government made a number of promises to review some of the weaknesses and irritants of the 1986 CARIBCAN Agreement by which certain exports from the Commonwealth Caribbean entered Canada duty-free.

The future of the Caribbean lies more in trade and investment, not in aid, but few of the many promises made by Mr. Mulroney have yet been met.

[*Traduction*]

M. Taylor: C'était sans doute un choix stratégique, mais peut-être erroné. Je ne sais pas.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Du point de vue météorologique, c'est une grosse erreur.

M. Taylor: Oui. Passons au tourisme. Il est bien évident que les Antilles ne constituent pas seulement une destination touristique pour les Canadiens, mais aussi une région dans laquelle le Canada investit beaucoup pour le tourisme. J'ai calculé le volume d'activités économiques aux Antilles en y ajoutant le commerce, les investissement et le tourisme, ce qui donne environ 50 milliards de dollars; notre déficit actuel est en-dessous de ce chiffre, et restera en-dessous, je l'espère. Mais c'est un domaine important.

Mon quatrième argument concerne les intérêts politiques du Canada. Après l'ALÉNA et notre décision antérieure de devenir membres de l'Organisation des états américains, nous allons jouer un rôle de plus en plus important dans la politique du continent. Nous avons également exprimé le désir de manifester plus d'indépendance vis-à-vis des États-Unis. Si nous agissons ainsi, il suffit que les voix des 11 pays des Antilles membres du Commonwealth et que celles des autres pays des Antilles se joignent à celle du Canada pour que nous ayons véritablement une politique au niveau continental qui ne soit pas dominée par un seul acteur prépondérant.

Mon dernier argument concerne l'équité, l'aide au développement et les droits de la personne. Les pays antillais du Commonwealth ont fait beaucoup de progrès ces dernières années, mais la pauvreté continue d'y sévir de plus en plus. C'est surtout le cas de la Guyane, où 43 p. 100 de la population vit en-dessous du seuil de pauvreté, alors que ce chiffre est de 33 p. 100 en Jamaïque et de 23 p. 100 à Sainte-Lucie. Il y a encore beaucoup à faire pour le développement dans de nombreux pays des Antilles, ce que l'on tend parfois à oublier, parce que les Canadiens ne voient que l'hôtel cinq étoiles et la jolie plage. Ils oublient que, derrière cela, il y a des gros problèmes sociaux.

En ce qui concerne l'équité, les droits de la personne et l'aide au développement, nous avons encore un grand rôle à jouer. Les gouvernements des Antilles subissent de plus en plus de réductions, et non des augmentations, de l'aide canadienne aussi bien en chiffres absolus que relatifs.

On leur dit de plus en plus souvent de se prendre en main—c'est bien le genre d'expression qu'utilisent certains de nos collègues dans le milieu de l'aide humanitaire—mais on ne leur donne pas l'aide extérieure nécessaire pour mettre en place la politique proposée, et c'est un cercle vicieux. Prenez-vous en main, mais on ne vous aidera pas à le faire. On tourne en rond et il est difficile de briser cette tendance.

En 1990, le gouvernement Mulroney avait promis d'examiner certaines des faiblesses ou des éléments controversés de l'accord CARIBCAN de 1986, qui exonérait de droits de douanes certaines exportations en provenance des pays des Antilles membres du Commonwealth.

Le commerce et les investissements sont plus prometteurs pour l'avenir des Antilles que l'aide, mais seules quelques-unes des nombreuses promesses de M. Mulroney ont été réalisées.

[*Text*]

Now, despite the difficulties the region faces, they continue to make every effort at self-development and observe the principles of democracy and good government while maintaining an excellent human rights record.

If poverty and unemployment persist and grow, this may be increasingly difficult to maintain. Indeed, by behaving as good international corporate citizens, the nations of the Commonwealth Caribbean may be making it easier for Canada to neglect them.

Rather than being rewarded for paying attention to values such as democratic government, the equitable distribution of the fruits of development, the maintenance of human rights and giving assistance to the poorest, which are central to Canada's stated developmental aims, the nations of the Caribbean watch with some bemusement and increasing cynicism as Canada courts and supports nations that openly flout such values.

Staunch friends and allies, in my view, deserve better treatment than we're currently giving them.

Now, these are my five arguments in support of my belief that more attention should be paid to the Commonwealth Caribbean. Let me turn very briefly to some specific policy actions that could be taken.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I wonder if you could just do it quickly—

Dr. Taylor: I'll do it very quickly, Mr. Chairman; I'm sorry.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We have them here before us and I know there are many questions waiting to be directed to you.

Dr. Taylor: All right. Those are more important.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes.

Dr. Taylor: I'm arguing that the major priority for development will be increased opportunities for trade and investment. The Caribbean has to have increased access to NAFTA and CARIBCAN is in need of review.

Canada needs to take the lead in beginning discussions on these important issues by convening a meeting of ministers of foreign affairs and international trade in Ottawa to discuss them.

I turn to the issue of immigration. We need to look very carefully at that, and again in collaboration with our colleagues in the Commonwealth Caribbean. Increased recognition of the human resource base of Commonwealth Caribbean extraction here, using them for example in the delivery of Canadian policies. . . Instead of hiring expensive consultants whose trip to the Caribbean is done twice a year at Christmas and Easter, we have good, very sound, very strong Caribbean resources that are not being used.

Finally, there's a need to rethink Canadian strategy to the Caribbean basin as a whole, including Spanish, French and English-speaking countries. Changes in Cuba, in particular, could radically alter the economic and political security situation in a much more dramatic way than changes in Haiti. We must start thinking of a policy as a whole.

[*Translation*]

Maintenant, malgré les problèmes auxquels fait face cette région, ces pays continuent d'essayer d'assurer leur développement en se conformant aux principes de la démocratie et du bon gouvernement, tout en respectant les droits de l'homme de façon remarquable.

Si la pauvreté et le chômage se maintiennent et augmentent, il sera de plus en plus difficile de préserver le statut quo. En fait, en se comportant comme de bons citoyens du monde, les pays des Antilles membres du Commonwealth encouragent peut-être le Canada à les négliger.

Au lieu d'être récompensés pour se préoccuper de valeurs telles que la démocratie, la répartition équitable des fruits du développement, le respect des droits de la personne et l'aide aux plus démunis, principes que le Canada présente comme les objectifs clés du développement, les pays des Antilles constatent avec stupéfaction et avec de plus en plus de cynisme que le Canada cajole et appuie des pays qui se moquent ouvertement ces valeurs.

Ces amis et alliés sûrs méritent, selon moi, que nous les traitions mieux qu'à l'heure actuelle.

Voilà donc les cinq arguments que j'avance pour que nous prêtions plus attention aux pays des Antilles membres du Commonwealth. Je passerai maintenant très brièvement à certaines initiatives politiques qu'il faudrait envisager.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je me demande si vous pourriez faire rapidement. . .

M. Taylor: Je le ferai très rapidement, monsieur le président; excusez-moi.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous les avons ici devant nous, et je sais qu'il y a beaucoup de questions qu'on veut vous poser.

M. Taylor: Très bien. C'est plus important.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oui.

M. Taylor: Je pense que la principale priorité pour le développement sera d'augmenter les perspectives d'échanges commerciaux et d'investissements. Les Antilles doivent avoir plus facilement accès à l'ALÉNA et il faut revoir CARIBCAN.

Le Canada doit prendre l'initiative de la discussion de ces importantes questions en réunissant les ministres des affaires étrangères et du commerce international, à Ottawa, pour en parler.

Je passe au problème de l'immigration. Il faut l'étudier de près et, là encore, en collaboration avec nos collègues des Antilles du Commonwealth. Nous pouvons confier plus de responsabilités aux personnes originaires de cette région vivant au Canada, notamment pour la réalisation de certains programmes. . . Il y a des Antillais très compétents auxquels on pourrait s'adresser au lieu d'engager au prix fort des experts-conseils qui se rendent dans les Antilles deux fois par an, à Noël et à Pâques.

Pour finir, il faut repenser la stratégie du Canada envers l'ensemble des Antilles, y compris les pays hispanophones, francophones et anglophones. D'éventuels changements, surtout à Cuba, pourraient bien plus bouleverser la sécurité et la situation économique et politique que des changements à Haïti. Il faut commencer à envisager une politique globale.

[*Texte*]

My apologies, Mr. Chairman, for going on a little long. I look forward to your questions.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Professor Taylor.

Our third brief this morning is from the Common Frontiers Project on Human Rights and Economic Integration. We have two presenters, Ms Strong and Ms Elwell.

Now, we do have your paper, which I note with interest mixed with concern is 35 typewritten pages, so you'll just be brushing over this or flying over it with us. We'll try to get it in in about ten minutes, and then we can ask you some questions.

Who is going to go first?

Ms Patricia Strong (Research Director, Common Frontiers Project on Human Rights and Economic Integration): I am. Thank you, Mr. Chair and members. Thank you very much for the opportunity to make a presentation before this committee. I'll be speaking for a very brief five minutes and then Christine Elwell will be continuing while focusing on other issues. The focus of my portion of the brief will primarily be on Mexico.

Mexico at present is in a state of crisis. The country's government leaders have demonstrated both an unwillingness and an inability to guarantee democratic reforms, to make a lasting commitment to the promotion of human rights and to ensure a transparent, fair and free electoral process in August.

• 1120

Even the Mexican government's own human rights commission has reported pervasive and persistent torture, arbitrary detention, and continuing abuse of popular sector leaders and other members of Mexican society.

Experienced observers state that Mexico is not at war, but neither is it at peace. They state that it has never, since the revolution, been closer to the brink of civil war.

Although social injustice is not new to Mexico, many agree that the model of economic integration that has been implemented concretely in the form of the North American Free Trade Agreement has exacerbated the conditions that have precipitated this crisis. Many Mexicans and international observers firmly believe that the economic restructuring leading up to NAFTA and the actual implementation of the agreement have increased the gap between the rich and the poor, further concentrated both wealth and power in the hands of the elite, accelerated the erosion of social programs, resulted in the breakdown of traditional farming practices, further concentrated land in the hands of agribusiness, and contributed to an increased disillusionment with and lack of faith in the Mexican government, its representatives, and its institutions.

Mexican labour and the environment are being exploited by both foreign and domestic corporations who benefit from the active repression of workers and the non-enforcement of labour laws. All of these conditions have reportedly worsened since the implementation of the North American Free Trade Agreement. As discussed in more detail in our brief, many Canadians share a great number of these concerns about our own social and economic context.

[*Traduction*]

Je vous présente mes excuses, monsieur le président, pour avoir parlé trop longtemps. Je serais heureux de répondre à vos questions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Taylor.

Le troisième mémoire de ce matin vient du groupe Common Frontiers Project on Human Rights and Economic Integration. Il est présenté par deux personnes, M^me^ Strong et M^me^ Elwell.

Nous avons votre texte de 35 pages dactylographiées—ce qui suscite en moi à la fois de l'intérêt et une certaine crainte—vous pourrez donc sauter certains éléments ou le parcourir rapidement. Nous essayerons de le passer en revue en 10 minutes et nous pourrons ensuite vous poser des questions.

Qui commence?

Mme Patricia Strong (coordinatrice, Common Frontiers Project on Human Rights and Economic Integration): C'est moi. Merci, monsieur le président, de nous donner l'occasion de nous présenter devant votre comité. Je parlerai pendant cinq minutes seulement, puis Christine Elwell passera à d'autres points. J'insisterai surtout sur le Mexique.

Ce pays est à l'heure actuelle en état de crise. Les dirigeants gouvernementaux ont montré qu'ils ne voulaient ni ne pouvaient garantir une réforme démocratique, s'engager de façon durable pour la promotion des droits de l'homme et assurer la tenue d'élections transparentes, équitables et libres au mois d'août.

La Commission des droits de la personne du gouvernement mexicain a elle-même signalé des cas fréquents et persistants de torture, de détention arbitraire et d'excès à l'égard des responsables populaires de certains secteurs et d'autres membres de la société mexicaine.

Les observateurs expérimentés déclarent que le Mexique n'est pas en guerre, mais qu'il ne connaît pas non plus la paix et que jamais, depuis la révolution, il n'a été aussi près de la guerre civile.

Même si l'injustice sociale n'est rien de nouveau au Mexique, beaucoup sont d'avis que le modèle d'intégration économique mis en place par l'Accord de libre-échange nord-américain a exacerbé les conditions qui ont entraîné cette crise. Les Mexicains et les observateurs étrangers sont nombreux à être convaincus que la restructuration économique préalable à l'ALÉNA et à la mise en oeuvre de cet accord ont élargi le fossé entre les riches et les pauvres, renforcé la concentration de la richesse et du pouvoir dans les mains d'une élite, accéléré l'effritement des programmes sociaux, condamné des pratiques agricoles traditionnelles, accru la concentration des terres entre les mains de l'agrobusiness, et contribué de plus en plus à encourager la déception et la méfiance à l'endroit du gouvernement mexicain, de ses représentants et de ses institutions.

Au Mexique, la main-d'oeuvre et l'environnement sont exploités par des entreprises étrangères et nationales qui profitent du fait que les travailleurs sont réprimés et que les lois sur le travail ne sont pas respectées. On signale que toutes ces conditions ont empiré depuis la mise en oeuvre de l'ALÉNA. Comme nous le disons de façon plus détaillée dans notre mémoire, de nombreux Canadiens partagent un grand nombre de ces préoccupations du point de vue de notre propre contexte social et économique.

[*Text*]

Late Saturday, June 11, the Zapatistas rejected the Mexican government's proposal for peace. For the Zapatistas, the primary issue is democracy. They have insisted on, among other issues, reforms that would ensure a fully democratic, free, and fair electoral process. They have called for all Mexicans to demand nothing less of the government. Though rejecting armed struggle at the moment, they have predicted that fraudulent elections will result in an escalation of the crisis and an extremely volatile situation that would extend beyond Chiapas.

The elections must not only be legitimate in Mexico, but they must be perceived to be legitimate in order that the Mexican people will regain their faith in the system of government.

Canada has an extremely important role to play in this process. As partners in the new trading arrangement and as members of the North American community, we recommend that the Canadian government use all diplomatic and other appropriate means to ensure that Mexicans, and not the political and business elite of that country, will determine Mexico's future.

As this crisis deepens, we ask that you consider the following recommendations. These recommendations and the reasons for our bringing them forth are contained in detail in the brief we provided to you.

We recommend that the Canadian government provide encouragement and financial support to the Canadian non-governmental representatives accompanying Mexican non-governmental monitors in the 1994 federal elections in Mexico.

We recommend that Canada ratify and also urge Mexico to ratify relevant human rights instruments within the inter-American system.

We recommend that Canada support and encourage the establishment of an arm's-length trilateral commission to monitor human rights as they are affected by the implementation of NAFTA.

We recommend that Parliament, through the Standing Committee on Foreign Affairs or a relevant subcommittee, undertake annual hearings on the human rights impact of the North American Free Trade Agreement.

We recommend that, prior to any extension of NAFTA, the Canadian government undertake a public review of the agreement and its implementation in order to identify matters for a negotiated revision.

Finally, we recommend that the Canadian government introduce legislation that would bind Canadian industry operating in a foreign country to, at a minimum, the standards they adhere to in Canada regarding the environment and labour practices, including organizing rights, health and safety, child labour, regulation of toxic dumping, and so on, with appropriate consequences for violations.

I'll now turn to Christine Elwell, who will continue.

[*Translation*]

Le samedi 11 juin, les Zapatistas ont rejeté les propositions de paix du gouvernement mexicain. Pour eux, l'essentiel est la démocratie. Ils ont notamment insisté sur des réformes garantissant un processus électoral entièrement démocratique, libre et équitable. Ils ont invité les Mexicains à ne pas accepter moins de la part du gouvernement. Même s'ils ne sont pas en faveur de la lutte armée pour le moment, ils ont annoncé que des élections marquées par la fraude aggraveront la crise et créeront une situation extrêmement instable, bien au-delà de Chiapas.

Les élections au Mexique ne doivent pas seulement être légitimes; il faut aussi qu'elles apparaissent clairement comme telles pour que la population mexicaine fasse à nouveau confiance au régime.

Le Canada a un rôle extrêmement important à jouer à cet égard. En tant que partenaires d'un accord commercial et membres de la communauté nord-américaine, nous recommandons au gouvernement du Canada d'utiliser tous les moyens appropriés, diplomatiques ou autres, pour que ce soit la population du Mexique, et non pas l'élite politique et industrielle de ce pays, qui détermine l'avenir du Mexique.

Face à l'aggravation de cette crise, nous vous demandons de prendre en considération les recommandations suivantes. Vous trouverez des explications à leur sujet dans le mémoire que nous vous avons remis, ainsi que la justification de leur raison d'être.

Nous recommandons au gouvernement canadien d'encourager et d'appuyer financièrement les représentants d'organisations non-gouvernementales canadiennes qui accompagneront des contrôleurs électoraux mexicains ne relevant pas du gouvernement lors de la campagne fédérale de 1994.

Nous recommandons au Canada de ratifier et d'inciter le Mexique à ratifier les instruments pertinents relatifs aux droits de l'homme existants dans le cadre du système inter-américain.

Nous recommandons au Canada d'appuyer et d'encourager la création d'une commission trilatérale indépendante du gouvernement, chargée de s'assurer des retombées de la mise en oeuvre de l'ALÉNA sur les droits de la personne.

Nous recommandons que le Parlement confie chaque année au Comité permanent des affaires étrangères ou à un sous-comité approprié l'organisation d'audiences portant sur les conséquences de l'Accord de libre-échange nord-américain sur les droits de la personne.

Nous recommandons au gouvernement canadien d'entreprendre, avant tout élargissement de l'ALÉNA, un examen public de cet accord et de sa mise en oeuvre pour voir quels changements devraient y être apportés par voie de négociation.

Enfin, nous recommandons au gouvernement canadien de présenter un projet de loi forçant les entreprises canadiennes à l'étranger à appliquer, à tout le moins, les normes qu'elles respectent au Canada pour l'environnement et la main-d'oeuvre, notamment en ce qui concerne les droits d'organisation syndicale, les mesures de santé et de sécurité, le travail des enfants, la réglementation des déchets toxiques, etc., toute infraction à ces normes devant se traduire par des mesures appropriées.

Je vais maintenant donner la parole à Christine Elwell, qui va prendre la relève.

[*Texte*]

Ms Christine Elwell (Research Director, Common Frontiers): Good morning. I also would like to be brief.

My colleague has talked about the trade impact on human rights. I'd like to talk about the human rights and workers' rights impact on trade, from a competitiveness perspective.

• 1125

A basic premise in this discussion would be that to avoid distortions in competition, the World Trade Organization and other agreements of economic integration should adopt trade-related social policy. By social policy I mean specific workers' rights, specific human rights in some sort of code or charter. There is lots of precedent for that within the old GATT regime.

I'd also like to touch on the linkage between trade and rights. I'd like to suggest a work plan of the new World Trade Organization that would focus on the internalization of social costs.

Fourthly, I will just touch on some of the efforts at quantifying rights to try to put a dollar figure on the abuse of rights so that decision-makers can get some sense of the impact of failing to address these matters. And finally, mechanisms to attribute state responsibility. . .

I apologize if it sounds too economic, but the purpose of my discussion would be to show that there is a serious body of research and thinking going on out there about how to reasonably deal with these matters, and perhaps to assure you that you're not making policy decisions in a vacuum. There is substantive work being done out there in these sensitive areas.

It really is a matter of economic security, as my colleague has mentioned, of the growing crises in Mexico, the Caribbean and other areas. Issues of workers' rights and human rights do have trade and economic impacts. The linkage has been recognized for some time.

I'd like to quote the U.S. ambassador to the 1986 GATT negotiations, which opened up the new round. I'm quoting from my master's thesis at LSE. The U.S. said:

> Ministers recognise that denial of workers' rights can impede attainment of the objects of the GATT and can lead to trade distortions, thereby increasing pressures for trade restrictive measures. . .an exploratory GATT examination of this question should. . .include not only direct workplace standards such as the existence of minimum wages or of reasonable conditions of health and safety, but also the broader political rights such as freedom of association, the right to organise and bargain collectively. Initially, the GATT could draw upon the ILO conventions or recommendations as appropriate.

As you know, this particular item didn't make the Uruguay Round agenda, but there were significant pockets of support. The European Parliament reiterated support. Canada, Norway, Finland, New Zealand, Japan and Sweden all supported the

[*Traduction*]

Mme Christine Elwell (directrice de recherche, Common Frontiers): Bonjour. J'essaierai également d'être brève.

Ma collègue vous a parlé des répercussions du commerce sur les droits de la personne. Pour ma part, je parlerai des répercussions des droits de la personne et des droits des travailleurs sur le commerce du point de vue de la compétitivité.

Il s'agirait avant tout, pour éviter toute distorsion de la concurrence, que l'Organisation mondiale du commerce et d'autres organismes d'intégration économique adoptent une politique sociale en matière de commerce, c'est-à-dire établissent une sorte de code ou de charte définissant de façon précise les droits des travailleurs et les droits de la personne. Il existe toutes sortes de précédents dans l'ancien régime du GATT.

J'aborderai également les liens entre le commerce et les droits. La nouvelle Organisation mondiale du commerce pourrait mettre l'accent sur l'internalisation des coûts sociaux.

Quatrièmement, je me contenterai d'évoquer brièvement certaines des tentatives de quantification des droits consistant à chiffrer le coût du non respect de certains droits, afin que les autorités puissent se faire une idée de ce qui se passe si on néglige ces questions. Il faudrait enfin des mécanismes permettant d'établir la responsabilité des États.

Excusez-moi de parler surtout d'économie, mais je voudrais vous montrer que beaucoup de recherche et de réflexion ont été consacrées à la façon de trouver une solution raisonnable à ces problèmes et je voudrais également vous montrer que nous ne prenons pas là de décisions dans le vide. Il se fait beaucoup de travail dans ces domaines très sensibles.

Comme l'a dit l'un de mes collègues, les crises de plus en plus fortes qui agitent le Mexique, les Caraïbes et d'autres régions menacent la sécurité économique. Les questions qui touchent les droits des travailleurs et les droits de la personne ont des répercussions en matière commerciale et économique. On s'est rendu compte depuis quelque temps déjà de ce lien.

Je citerai l'ambassadeur des États-Unis aux négociations du GATT de 1986 qui ouvrait la nouvelle ronde. Cette citation est extraite de ma thèse de maîtrise pour la London School of Economics. Les États-Unis déclaraient:

> Les ministres se rendent compte que le non respect des droits des travailleurs peut empêcher d'atteindre les objectifs du GATT et peut entraîner des distorsions des échanges, ce qui contribuerait à augmenter les pressions en faveur de mesures de restriction des échanges. Dans ce contexte, le GATT ne devrait pas seulement examiner les normes concernant directement le lieu de travail, comme l'existence d'un salaire minimum ou de conditions raisonnables de santé et de sécurité, mais également les droits politiques au sens plus large, tels que la liberté d'association, ou le droit de former une organisation et de pratiquer la négociation collective. Au début, le GATT pourrait, le cas échéant, s'inspirer des conventions ou des recommandations du BIT.

Comme vous le savez, cette question n'a finalement pas été retenue pour la ronde de l'Uruguay, mais de nombreux pays l'appuyaient, notamment le Parlement européen ainsi que le Canada, la Norvège, la Finlande, la Nouvelle-Zélande, le Japon

[*Text*]

initiative. The proposal was, however, opposed by leading less-developed countries, notably India, Brazil and Mexico. Perhaps now that Mexico has found it is able to work in a NAFTA labour court, it may have softened somewhat on this aspect. The point is that there is a body of reasonable people out there willing to look at these matters.

We see that Minister Roy MacLaren at Marrakesh again supported Canada's multilateral approach to looking at workers' rights and other rights with an impact on trade.

The rationale for having such a linkage and for recognizing the linkage is quite clear, not only from a principled position, but also from a competitive position. To have international workers' rights in the trade agreements would promote fair competition between developing exporters by ensuring that those that respect minimum standards are not penalized for their efforts to promote social development. It would enable working people to benefit from increased trade and demand. Minimum standards would advance human rights and democracy generally.

In terms of competitiveness, the point is that without these minimum standards there is international competition that can lead to downward pressure on the conditions of working people all over the world.

If western countries do not take this initiative, if they fail to press for the adoption of these minimum standards, in fact they're in collaboration with exploiters of workers in less developed countries. Moreover, the failure to promote minimum international labour standards could reduce the competitiveness of countries with high standards. Without high standards, there's pressure for increased protectionism, unilateralism, all the sorts of discriminatory trade practices we're trying to fight against.

Moreover, in terms of an environmental aspect, the absence of minimum worker and human rights standards can reduce the rate of technological change and industrial conversion by relying upon low-wage factors instead of concentrating on better technology.

• 1130

So that's the rationale. We see countries, even like Korea in 1986, when it was being asked what it thought about this. . . Fun-Koo Park of the Korean Labour Institute said that the U.S. effort to promote workers' rights unilaterally was faced with resistance from developing countries because U.S. determinations were seen as arbitrary and discriminatory. They prefer a multilateral approach of universal and agreed upon norms.

There is a growing body of acceptance out there, and it is time for us to seize upon it.

The list of rights—what exactly are we talking about? Generally speaking, there have been ILO surveys. The Netherlands government did a fabulous survey of many countries and recommendations in economic agreements, and

[*Translation*]

et la Suède. D'importants pays moins développés s'opposaient toutefois à cette proposition, notamment l'Inde, le Brésil et le Mexique. Maintenant que le Mexique a constaté qu'il peut se défendre dans un tribunal du travail de l'ALÉNA, il aura peut-être adouci quelque peu sa position. Il n'en reste pas moins qu'il y a beaucoup de gens raisonnables qui sont prêts à étudier ces questions.

On remarque que, à Marrakesh, le ministre Roy MacLaren s'est à nouveau exprimé en faveur d'une approche multilatérale de la part du Canada en ce qui concerne les droits des travailleurs et les autres droits ayant des répercussions sur les échanges.

Les raisons d'établir un tel lien et d'en reconnaître l'importance sont évidentes, non seulement au niveau des principes, mais également au niveau de notre situation concurrentielle. Si les accords commerciaux établissaient des droits internationaux des travailleurs, cela favoriserait une concurrence équitable entre les exportateurs des pays en développement puisque ceux qui respectent des normes minimum ne seraient pas ainsi pénalisés pour leurs efforts en vue d'assurer le développement social. Cela permettrait aux travailleurs de profiter d'une augmentation du commerce et de la demande. L'existence de normes minimales renforcerait dans l'ensemble les droits de la personne et la démocratie.

En ce qui concerne la compétitivité, il se trouve que, si ces normes minimales n'existent pas, la concurrence internationale peut se traduire par une dégradation du sort des travailleurs du monde entier.

Si les pays occidentaux ne prennent pas cette initiative et s'ils n'insistent pas pour faire adopter ces normes minimales, cela revient à une collaboration avec celles et ceux qui exploitent les travailleurs dans les pays moins développés. En outre l'absence de normes internationales minimales en matière de travail pourrait compromettre la compétitivité des pays qui ont des normes élevées. L'absence de normes élevées encourage l'accroissement du protectionniste, de l'unilatéralisme, et de toutes sortes de pratiques commerciales discriminatoires contre lesquelles nous essayons de lutter.

De plus, en ce qui concerne l'environnement, l'absence de normes minimales concernant les droits des travailleurs et les droits de la personne peut freiner l'évolution technologique et de la conversion industrielle en mettant l'accent sur les bas salaires plutôt que sur de meilleures technologies.

Tel est notre raisonnement. Il y a des pays qui comme, la Corée en 1986, quand on leur a demandé ce qu'ils pensaient de cela. . . Fun Koo Park du Korean Labour Institute a dit ceci: Les efforts déployés par les États-Unis pour promouvoir unilatéralement les droits des travailleurs se sont heurtés à la résistance des pays en développement parce que les décisions américaines étaient jugées arbitraires et discriminatoires. Ces pays préfèrent une approche multilatérale basée sur des normes universelles et acceptées.

Il y a de plus en plus de pays qui sont disposés à accepter de telles normes et il est temps pour nous de saisir l'occasion.

Qu'entend-on exactement par la liste des droits? Le BIT a fait des enquêtes. Le gouvernement des Pays-Bas a fait une enquête formidable portant sur un grand nombre de pays et il a fait des recommandations concernant les accords économiques et

[*Texte*]

what we should be looking at. They include basic freedom of association, collective bargaining, minimum age against child labour. We're looking at minimum health and safety, with some sort of committee structure at the firm level to keep an eye open for environmental problems. We're looking at non-discrimination and forced labour. They are fairly specific. They all have economic impact. Moreover, in terms of advancing those rights there need to be effective procedures and remedies so that when there is a problem with the enforcement of those rights there is not only a duty but some sort of remedy.

The workplan that is suggested for the WTO is in your brief at page 32. These are suggestions that the new committee on trade and labour rights ought to consider. The committee should be formulated, I guess, in 1995, when the WTO and Final Act are adopted. That committee should look at its mandate, it should look at its key issues, identifying the major issues, and then get into a workplan.

The workplan that I would suggest is, number one, the internalizing of social costs. Look for economic instruments, look for ways in which these costs can be quantified in some sense, and then have states encourage firms to incorporate those social costs and not externalize them into the open market.

They need to look at social dumping and competitiveness. Is there a point where a government's failure to enforce certain rights becomes an indirect government subsidy that allows, or would justify a country imposing a countervailing duty to level the playing field through that advantage? How can the upward harmonization of labour and human rights be achieved? Can we look at economic instrument subsidies and other generally considered acceptable means to promote such policy?

It would be important for the WTO and others to think about quantifying the abuse of those rights. If one looks, for example, at freedom of association and the right to bargain collectively, there has been a study prepared by the Canadian Centre for Policy Alternatives, by Jim Stanford and myself, which quantified that the right-to-work states in the U.S. are, indeed, an indirect government subsidy of $20 billion annually, so it is possible to make the linkage between the abuse of rights and the economic benefit that entails to the offending company.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): It's now 11:35 a.m. We'll have to stop very close on 12 noon, and I've got quite a few people who would like to ask questions. You've run well over the ten minutes.

Ms Elwell: I'm sorry.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I don't like to rush witnesses because I know you've prepared for today. We saw your written brief, and we did have Mr. White before us just last week, so we've got some questions in our minds which he prompted, exactly on these same issues. We recognize they are very important issues, but I just thought if you could—

[*Traduction*]

les objectifs à essayer d'atteindre, notamment la liberté d'association fondamentale, la négociation collective et l'âge minimum pour la main-d'oeuvre enfantine. Nous visons un minimum d'hygiène et de sécurité et nous souhaitons que l'on instaure des comités d'entreprise qui seraient chargés d'être aux aguets pour discerner les problèmes environnementaux. Nous voulons examiner les problèmes de discrimination et de travail forcé. Ce sont des objectifs assez précis qui ont tous des incidences économiques. En outre, pour promouvoir ces droits, il faut instaurer des procédures et des remèdes efficaces pour qu'en cas de problèmes de mise en application de ces droits, existe non seulement une obligation mais aussi un certain type de solution.

Le plan de travail que vous proposez pour l'OMC se trouve à la page 32 de votre mémoire. Il y a des recommandations que le nouveau comité du Commerce et des droits en matière d'emploi doit examiner. Je suppose que le comité devrait être formulé en 1995, lorsque l'on aura adopté l'OMC et l'Acte final. Ce comité devrait examiner son mandat, ces principaux thèmes, puis il devrait ensuite identifier les principales questions à examiner et préparer un plan de travail.

Comme plan de travail, je recommanderais d'abord que l'on aborde l'internalisation des coûts sociaux. Il faut essayer de trouver des instruments économiques, des moyens de calculer ces coûts et il faut que les différents pays encouragent les entreprises à incorporer ces coûts sociaux au lieu de les répercuter sur le marché.

Il faut examiner la question du «dumping social» et de la compétitivité. Est-ce que le refus d'un gouvernement de faire respecter certains droits ne devient pas à un certain stade une forme de subvention indirecte qui permettrait à un autre pays d'imposer des droits compensateurs pour accroître l'égalité des chances ou qui justifierait une telle décision? Comment arriver à harmoniser les droits des travailleurs et ceux de la personne? Peut-on envisager l'octroi de subventions en tant qu'instruments économiques ainsi que d'autres méthodes qui sont jugées généralement acceptables pour promouvoir ce genre de politique?

Il importerait que l'OMC et d'autres organisations songent à évaluer les atteintes à ces droits. En ce qui concerne la liberté d'association et le droit à la négociation collective, par exemple, il y a une étude qui a été préparée par le Centre canadien de recherche en politiques de rechange, par Jim Stanford et par moi-même, qui a permis d'évaluer à 20 milliards de dollars par an les subventions gouvernementales indirectes que représentent les atteintes au droit au travail dans divers États américains, si bien qu'il est possible de faire le parallèle entre ces atteintes et les avantages économiques qui en découlent pour l'entreprise en infraction.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il est 11h35. On va devoir clore très serré à midi et j'ai encore des tas de gens qui aimeraient poser des questions. Vous avez amplement dépassé vos dix minutes.

Mme Elwell: Je suis désolée.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je n'aime pas bousculer les témoins, parce que je sais que vous vous êtes préparée pour l'exposé d'aujourd'hui. Nous avons vu votre mémoire et M. White est venu témoigner pas plus tard que la semaine dernière et il nous a incité à poser des questions qui portent exactement sur les mêmes sujets. Nous reconnaissons que ce sont des problèmes très importants, mais je pensais que si vous pouviez. . .

[*Text*]

Ms Elwell: I'll only say one more thing and then I'll be quiet. I'm sorry to take so long.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): No, no. That's okay.

Ms Elwell: The only other thing I would like to stress is the mechanisms by which these policy decisions can be implemented. If you look at the OECD work in the trade and environmental field it is generally agreed that polluter pay, full cost accounting, victim pay. . . There are a number of vehicles that state responsibility can be tapped into in a reasonable way, and that need to be explored in more detail. Thank you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

Mr. Reed: I'll try to touch on all three presentations, if I can.

In terms of Ecuador and the need to upgrade our representation there, there may be some things that this committee might recommend, even with the financial constraints that are on at the present time. I do know there are some functions that are undertaken in terms of acquiring visas and so on, which are done even though the full consular status might be in one country. Still, there's outreach into the other countries that would help. Of course, as you know, we are faced with some very serious economic challenges in Canada, but there may be a way to facilitate that.

• 1135

I was interested in Professor Taylor's remarks about the Caribbean trade. My great-grandfather exported flour to the Caribbean from the little village where I live in central Ontario, in the late 1800s and early 1900s. I can tell you that he did not bring rum back, being a teetotaller, but there was a very active trade at that time. I've always been astounded that as Canadians and Canadian business we have not seized opportunities in the Caribbean.

I'll just relate one brief story to you. My wife owns property in the Dominican Republic. The sugar industry went for a big dive some years ago. Yet there are thousands and thousands of acres of sugar cane still growing, sometimes to be harvested but sold at a very, very low price. Yet that country still imports petroleum onto its shores. The opportunity to convert to a renewable form of fuel has never been seized. That works against balance of payments. I can make a common thread with all the Caribbean nations, where there is incredible opportunity for energy self-sufficiency, for instance, where their balance of payments are suffering severely because they've got to import that material.

Any suggestions you might have as to where our mechanisms fall short would be very much appreciated.

Dr. Taylor: One of the problems is that because all of our mechanisms are geared towards encouraging trade with Mexico, NAFTA and the Pacific Rim, we have failed to take advantage of the opportunities to include the Caribbean in these export

[*Translation*]

M. Elwell: Encore une chose et je resterai tranquille. Je m'excuse de parler aussi longtemps.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Non, non. Ça va.

M. Elwell: Le seul autre point sur lequel je voudrais attirer votre attention concerne les mécanismes permettant de mettre en oeuvre ces décisions stratégiques. D'après les travaux qui ont été faits par l'OCDE en matière de commerce et environnement, on reconnaît généralement un certain nombre de méthodes: le pollueur paie, la méthode de calcul complet, la victime paie. . . Il existe divers mécanismes qui permettent de mettre la responsabilité de l'État à contribution dans des limites raisonnables et qu'il convient d'examiner de plus près. Merci.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup.

M. Reed: J'essayerai de faire porter mes commentaires sur les trois exposés à la fois, si c'est possible.

En ce qui concerne l'Équateur, et la nécessité d'améliorer notre représentation dans ce pays, le Comité pourrait faire certaines recommandations, malgré les contraintes financières actuelles. Je sais qu'il y a des formalités à remplir, qu'il faut se procurer des visas, etc., en dépit de la pleine représentation consulaire que l'on a dans tel ou tel pays. Il reste que des contacts de rayonnement dans d'autres pays pourraient être utiles. Comme vous le savez, nous avons bien sûr des défis économiques de taille à relever au Canada, mais il existe peut-être un moyen de faciliter les choses.

Les commentaires que M. Taylor a faits au sujet du commerce avec les Caraïbes m'ont intéressé. À la fin du dix-huitième siècle et au début du dix-neuvième, mon arrière-grand-père exportait de la farine aux Caraïbes à partir du petit village du centre de l'Ontario où je vis. Je vous assure qu'il ne ramenait pas de rhum car c'était un abstème, mais il y avait beaucoup d'échanges à cette époque. J'ai toujours été étonné que les Canadiens et les entreprises canadiennes n'aient pas saisi les occasions qui existent aux Caraïbes.

Je vais vous relater une petite anecdote. Ma femme possède une propriété en République dominicaine. L'industrie sucrière a piqué du nez il y a quelques années. Pourtant, il existe toujours des milliers et des milliers d'acres de champs de cane à sucre où il faut faire la récolte, mais le produit de cette récolte est vendu à un prix extrêmement bas. Pourtant, ce pays importe toujours du pétrole. L'occasion de transformer une denrée en source d'énergie renouvelable n'a jamais été saisie, ce qui n'arrange rien sur le plan de la balance des paiements. Ce raisonnement est applicable à tous les pays des Caraïbes où il existe des possibilités incroyables d'autosuffisance énergétique alors même que la balance des paiements est gravement déficitaire du fait qu'ils doivent importer de l'énergie.

Si vous pouviez nous expliquer pourquoi nos mécanismes n'ont pas répondu aux attentes, nous l'apprécierions beaucoup.

M. Taylor: L'un des problèmes est que tous nos mécanismes visent à encourager les échanges avec le Mexique, avec les pays membres de l'ALÉNA et avec les pays riverains du Pacifique, et donc que nous n'avons pas saisi l'occasion

[*Texte*]

incentives. I think we need to look again at the way we're dealing with the Caribbean and ensure that they're not left out in terms of the incentive programs we have put in place. That's where our mechanisms are falling short. I suppose we'd call it benign neglect.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Are you suggesting we should have something like the United States has, a Caribbean basin initiative, a specific program directed towards the Caribbean?

Dr. Taylor: We already have one called CARIBCAN—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, CARIBCAN. I was going to ask—

Dr. Taylor: —which is not working.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You just say it doesn't work?

Dr. Taylor: That's basically because Mr. Mulroney didn't meet any—well, maybe he met one—of the promises he made to review the irritants in CARIBCAN. That needs to be reviewed.

Specifically, if you want, review CARIBCAN, but more importantly, include the Caribbean region not as a subset down here, but as an integral part of the emerging trade strategy for the hemisphere, and don't leave them out because they're "unimportant", which is what is happening.

Mr. Reed: I think you only have to go there, if you travel, to see the opportunities are quite incredible, yet they're not being seized.

I just have one final question for the last presenters and perhaps I would address it to Christine. Talking about setting up basic standards of human rights, basic standards of environmental quality, I wondered if you could enlighten us a little more about how you see it moving towards your goal. In other words, I don't think this thing will happen instantly. It's dynamic and it's moving. Yet there's a track that is desirable to get on. The question is that in the meantime, naturally it's desirable that we should continue to trade, whatever deficiencies there are in those countries. How do you see that tracking?

[*Traduction*]

d'appliquer ces stimulants à l'exportation aux pays des Caraïbes. Je crois qu'il faut revoir notre façon d'agir avec ces pays et faire en sorte qu'ils ne soient pas exclus des programmes d'encouragement que nous avons instaurés. Voilà pourquoi nos mécanismes ne répondent pas à nos attentes. Je suppose que l'on peut parler d'indifférence involontaire.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Voulez-vous dire que nous devrions avoir un système analogue au système américain, une initiative pour le bassin des Caraïbes, un programme axé sur les Caraïbes en particulier?

M. Taylor: Nous avons déjà l'initiative CARIBCAN. . .

Le coprésident suppléant (M. Graham): Effectivement. J'allais vous demander. . .

M. Taylor: . . .qui ne donne pas grand-chose.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous dites qu'elle ne donne pas grand-chose?

M. Taylor: C'est surtout parce que M. Mulroney n'a pas tenu les promesses—sauf une peut-être—qu'il a faites, à savoir d'examiner les aspects irritants de cette initiative. Il faut absolument le faire.

Il faut revoir l'initiative CARIBCAN, mais il faut surtout inclure la région des Caraïbes en cessant de la considérer comme le parent pauvre, mais plutôt comme une partie intégrante de la stratégie commerciale naissante pour l'hémisphère et il ne faut surtout pas laisser pour compte ces pays-là sous prétexte qu'on les juge peu importants, car c'est précisément ce que l'on est en train de faire.

M. Reed: Il suffit d'aller là-bas pour constater qu'il existe des possibilités incroyables, mais qu'on ne saisit pas.

J'ai une ultime question à poser aux derniers témoins. Je vais l'adresser à Christine. Je me demande si vous pourriez nous donner un peu plus de précisions sur la façon dont vous concevez la poursuite de l'objectif qui consiste à établir des normes de base en matière de droits de la personne et en matière de qualité de l'environnement. Autrement dit, je ne crois pas que cela puisse se faire du jour au lendemain. C'est un processus dynamique et évolutif. Pourtant, il existe une voie qu'il est souhaitable d'emprunter pour y arriver. En attendant, il est naturellement souhaitable de continuer à commercer avec ces pays, malgré toutes les entraves qu'on y rencontre. Quelle voie convient-il d'emprunter, d'après vous?

• 1140

Ms Elwell: I would support the work at the WTO. It would be really important to get the OECD doing some serious research, some data. Let's start looking at it in a serious way. What are the cost implications of different policy initiatives? Who are the major players? Who needs to participate in formulating those sorts of standards, policy goals? What would be the impact on Canadian business? I'm suggesting that we should begin this process, because the facts are undeniable that there are pressures socially and economically for not dealing with it. Nobody wants to see it all change tomorrow, but let's begin this process.

Mme Elwell: Je suis en faveur de l'OMC. Il serait vraiment important d'inciter l'OCDE à faire des études sérieuses, à produire des données. Il faut commencer à examiner sérieusement les incidences financières des diverses initiatives, de déterminer quels sont les principaux intervenants et qui doit participer à la formulation de ces sortes de normes, de ces objectifs stratégiques, de voir quelles seraient les répercussions commerciales pour le Canada. Je recommande d'entamer le processus, car il est indéniable que nous sommes soumis à des pressions sociales et économiques susceptibles de détourner notre attention. Personne ne s'attend à ce que la situation change complètement du jour au lendemain, mais il faut entamer le processus.

[*Text*]

Some progress has been made in the North American region, and now is the chance to look globally at the WTO and begin a consultation that would develop what I was trying to do this morning—here are the basic principles, here are the basic mechanisms—and to look at the various options to see what strikes the right balance.

Mr. Penson: Professor Taylor, I noticed that you suggested that NAFTA should be expanded into the Caribbean region. Do you know if there is support for that from our two partners, the United States and Mexico? I assume that it would take all three countries to open this up. Can you tell me what your understanding is there?

Dr. Taylor: I do not know the degree of support there would be from the United States. I do believe that there would be significant support from Mexico, because they have a very strong interest in the health and welfare of the Caribbean basin. I simply have not discussed this with any American colleagues working in this field. I do not believe that it's impossible to begin the discussions to have this happen.

A two-fold strategy: review CARIBCAN in the short run and involve discussions relating to the extension of NAFTA in the long run, and also take a look at our own bilateral policies for trade stimulation.

Mr. Penson: Just to follow that up a little bit, with GATT having set parameters for trade rules and phasing down tariff barriers, isn't the area going to benefit from Canada reducing trade barriers anyway, although it's over a period of time? I think you had suggested that there should be some preferential treatment regarding trade.

Dr. Taylor: I'm suggesting that there should be at least equal treatment, and I could be persuaded that some preferential treatment is in order, given the arguments I made.

Mr. Penson: But in fact with reducing trade barriers—

Dr. Taylor: It should help, but only if related policies, and the administrative and other structures that go with them, are looked at. It won't happen by magic, particularly when we're finding a variety of ways of encouraging—and I'm not suggesting this is a bad policy—increased trade with Mexico and increased trade with the Pacific Rim. I'm suggesting that things get left out if attention is not paid to them.

I can remember some years ago when Paul Martin was in government and he gave a farewell for a certain high commissioner from an African nation, who shall be nameless. In his farewell speech the high commissioner said, in essence, "Why has Canada cut off preferential trade with my country?" Mr. Martin got hold of me at a break and said, "Quick, tell me what our policy is towards them". I explained to him that this nation had at one stage withdrawn from the

[*Translation*]

Certains progrès ont été réalisés dans la région de l'Amérique du Nord et nous avons maintenant l'occasion d'envisager la question dans une perspective mondiale à l'OMC et à entamer des consultations en vue d'établir les principes fondamentaux, les mécanismes de base dont je recommande l'introduction, et enfin d'examiner les diverses options afin d'essayer d'arriver à un juste milieu.

M. Penson: Monsieur Taylor, j'ai remarqué que vous avez recommandé d'appliquer l'ALÉNA à la région des Caraïbes. Savez-vous si nos deux partenaires, c'est-à-dire les États-Unis et le Mexique, sont en faveur d'une telle initiative? Je suppose qu'il faut que les trois pays soient d'accord pour pouvoir le faire. Pouvez-vous me dire ce que vous en savez.

M. Taylor: J'ignore dans quelle mesure les États-Unis seraient d'accord. Je suis convaincu que le Mexique serait très favorable à une telle initiative car la santé et le bien-être dans le bassin des Caraïbes le touchent de très près. Je n'en ai pas discuté avec des collègues américains qui oeuvrent dans ce domaine. Je ne pense pas qu'il soit impossible d'entamer des discussions en vue d'atteindre cet objectif.

Il faut adopter une stratégie à deux volets: à court terme, il faut examiner l'initiative CARIBCAN; et, à long terme, entamer des discussions au sujet de l'élargissement de l'ALÉNA; mais il faut également examiner nos politiques bilatérales de stimulation des échanges commerciaux.

M. Penson: Dans le même ordre d'idées, pouvez-vous me dire si, compte tenu du fait que le GATT a fixé les paramètres des règlements commerciaux et qu'il réduit progressivement les obstacles tarifaires, si donc cette région ne bénéficierait pas du fait que le Canada diminue de toute façon les barrières tarifaires, même si cela doit être étalé sur une certaine période de temps? Je crois que vous avez dit qu'il faudrait un traitement préférentiel sur le plan commercial.

M. Taylor: J'ai dit qu'il faudrait au moins un traitement égal et, compte tenu des arguments que j'ai avancés, on pourrait me convaincre qu'un traitement préférentiel serait souhaitable.

M. Penson: Mais, en fait, avec l'amenuisement des obstacles commerciaux. . .

M. Taylor: Cela devrait aider, mais uniquement si l'on envisage d'adopter des politiques appropriées et d'instaurer les structures administratives correspondantes, notamment. Cela ne se fera pas comme par magie, surtout en ce moment où l'on essaye par tous les moyens de favoriser les échanges avec le Mexique et les pays du Pacifique; et tant mieux d'ailleurs! Mais je tiens à rappeler que certaines affaires sont automatiquement négligées si l'on ne s'en occupe pas activement.

Je me souviens qu'il y a quelques années, M. Paul Martin, qui était au gouvernement, avait organisé une fête d'adieu pour un haut-commissaire d'un pays africain que je ne nommerai pas. Dans son discours d'adieu, le haut-commissaire avait posé la question suivante: «Pourquoi le Canada a-t-il cessé d'accorder un traitement préférentiel aux échanges commerciaux avec mon pays?». M. Martin m'avait alors accosté pendant une pause et m'avait demandé de lui exposer sommairement en quoi

[*Texte*]

Commonwealth, for its own reasons, and that it had come back in. But we forgot to reinstate the Commonwealth preferences when it came back in, through administrative oversight. Here was the high commissioner for two years thinking that Canada was sending him some message that we didn't like them, because nobody had actually thought about looking at what mechanisms needed to be in place as policy changes.

[*Traduction*]

consistait notre politique à l'égard de ce pays. Je lui avais expliqué que ce pays s'était retiré du Commonwealth à un moment donné, pour des raisons qui lui étaient propres, et qu'il avait décidé ultérieurement de réintégrer l'organisaiton, mais que nous avions oublié de rétablir dans son cas le traitement préférentiel en question. C'était donc un oubli administratif. Ainsi, pendant deux ans, le haut-commissaire a pu penser que le Canada lui laissait entendre que nous n'avions aucune sympathie pour son pays, alors qu'en fait personne n'avait même songé à examiner les mécanismes qui sont sensés être en place pour suivre l'évolution politique dans le monde.

• 1145

Mr. Penson: Christine, on your recommendation seven, I'm concerned that you want to establish standards regarding trade. Aren't we really trying to impose on other countries Canadian standards they may have difficulty meeting, which in fact has the opposite effect to what's really desired, which is to raise the standard of living and human rights in those countries?

For example, if we have a minimum wage, isn't that really just protecting workers in Canada and the United States who have already gone through the process of having to improve their standards over a number of years while expecting the developing countries, such as Mexico, to reach that standard overnight?

Ms Elwell: That is one of the questions, and it's something that needs to be looked at more carefully.

My initial response would be that many of the standards or rights we're speaking of are already recognized as universal in character. If you look at freedom of association, collective bargaining, forced labour, non-discrimination, and equality rights, the number of ratifications of ILO conventions are incredibly high. We see that in terms of domestic legislation, it's usually on the books. So we're halfway through the problem there.

There is a general recognition of what those rights are. Those are not Canadian standards and Canadian rights. They're universally recognized rights. Therefore, it's a question of putting in appropriate transition clauses and flexibility clauses and deciding what kind of economic instruments and signals we can give to the market to try to quickly bring them up.

Nobody's asking for a minimum universal wage but what they would look at is what policy considerations are taken into consideration by the Department of Labour, say, in Mexico when formulating minimum wage. It's not saying what the actual wage is. It asks how you get to that. Those are things that are embodied in ILO conventions and recommendations.

Mr. Penson: What would you do with Mexico, for example, if they weren't able to meet those standards and told us that wasn't part of what they would do to be part of NAFTA? Would you continue to have them there? Would you drop out of the organization? Just how would you handle that?

Ms Elwell: Do you mean that they wouldn't do it or that they weren't able to do it?

M. Penson: Madame Elwell, d'après votre recommandation numéro sept, vous voulez établir des normes concernant le commerce, et cela me préoccupe. N'essaye-t-on pas en fait d'imposer à d'autres pays des normes qu'ils auront peut-être de la difficulté à respecter, ce qui va dans un sens diamétralement opposé aux résultats que l'on souhaite obtenir, à savoir élever le niveau de vie et promouvoir le respect des droits de la personne dans ce pays?

Par exemple, s'il existe un salaire minimum chez-nous, ne sert-il pas uniquement à protéger les travailleurs canadiens et américains qui ont d'ailleurs mis un certain nombre d'années pour en arriver là? Peut-on s'attendre dès lors à ce que des pays en développement comme le Mexique atteignent le même niveau du jour au lendemain?

Mme Elwell: C'est une des questions qui se posent, et il convient de l'examiner de très près.

Je dirais d'emblée que le caractère universel de la plupart des normes ou des droits en question a déjà été reconnu. Un très grand nombre de pays ont ratifié les conventions du BIT concernant la liberté d'association, la négociation collective, le travail forcé, la non-discrimination et les droits à l'égalité. Ces droits sont déjà reconnus dans les lois d'un bon nombre de pays. Par conséquent, le travail est déjà à moitié fait.

Ces normes et ces droits ne sont pas typiquement canadiens. Ils sont universellement reconnus. Par conséquent, il s'agit essentiellement à présent de les intégrer dans des clauses transitoires et dérogatoires et de décider du genre d'instruments économiques et de signaux que l'on peut donner au marché pour que cela se fasse vite.

Personne ne demande un salaire minimum universellement uniforme mais l'on s'intéresse aux considérations d'ordre politique que le ministère du Travail du Mexique, par exemple, fait entrer en ligne de compte quand il formule le salaire minimum. Il ne s'agit pas de déterminer le montant de ce salaire mais de savoir comment on l'établit. C'est ce que l'on préconise dans les conventions et les recommandations du BIT.

M. Penson: Que feriez-vous si le Mexique par exemple n'était pas en mesure de respecter ces normes sous prétexte que cela ne faisait pas partie des conditions de participation à l'ALÉNA? Lui permettriez-vous de continuer à faire partie de l'ALÉNA ou l'obligeriez-vous à quitter? Que feriez-vous dans ce cas?

Mme Elwell: Au cas où le Mexique ne respecterait pas les normes, ou bien voulez-vous dire s'il n'était pas en mesure de les respecter?

[*Text*]

Mr. Penson: I mean that at this time they aren't able to meet those standards, for example. They're not prepared to do that.

Ms Elwell: There are a number of cases where less developed countries are not able to reach an acceptable international standard. If that's the case, then technical assistance, some sort of direct. . .

That's where the victim pay principle may come in. I didn't have a chance to explain the different mechanisms.

Where we find that there's a drain on our investment to southern countries because of low labour standards, isn't that a case where we're being victimized and it's in our interest to provide some sort of additional funding or technical assistance to bring them up? There are different mechanisms.

Mr. Penson: Specifically with Mexico because we're part of the North American Free Trade Agreement, would you work within that existing framework to try to improve their conditions or would you tell them that they're not meeting them so we will no longer trade with them?

Ms Elwell: I'd be prepared to isolate a country, as was done with South Africa using a non-discrimination ILO convention as the trigger, but only when it's in a multilateral context, only with UN support, etc.

Nobody is talking about unilaterally saying we will not trade with them. This is why we need to work together.

Ms Strong: I would just like to make a point of clarification regarding recommendation 7. We're talking about the performance of Canadian industry operating on foreign soil. What we're talking about is what Canadians are doing, how Canadians are treating their workers when they're operating on foreign soil, and whether Canadians are polluting foreign soil.

The situation is that Canadian corporations are benefiting from the non-enforcement of labour laws in Mexico, and if Canadian standards are met by Canadian industry operating in—

Mr. Penson: But don't the side agreements with NAFTA look after that?

Ms Strong: No.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I think we're talking at cross-purposes here. You're surely not suggesting that any company from Canada that goes to work in a developing country would import holus-bolus all Canadian practices with regard to wages and everything else. Otherwise, you're totally destroying the whole concept of comparative advantage and international trade. You're just throwing it out the window. So I presume you're not suggesting that.

• 1150

Ms Strong: I'm definitely not talking about wages.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, but there must be basic minimum standards.

[*Translation*]

M. Penson: Au cas où il ne serait pas en mesure de les respecter, par exemple. Au cas où il ne serait prêt à le faire.

Mme Elwell: Plusieurs pays moins développés ne sont pas en mesure d'atteindre une norme internationale acceptable et, dans ce cas, on offre de l'aide technique, de l'aide directe. . .

C'est alors qu'entre en jeu le principe selon lequel c'est la victime qui paye. Je n'ai pas eu l'occasion d'expliquer les divers mécanismes.

Quand on constate que nos investissements dans les pays du Sud fondent comme par enchantement à cause de la médiocrité des normes de main-d'oeuvre, ne sommes-nous pas alors des victimes et n'est-il pas dans notre intérêt de fournir des fonds ou une aide technique supplémentaire pour améliorer la situation? Il existe différents mécanismes.

M. Penson: Dans le cas particulier du Mexique, étant donné que nous faisons partie de l'Accord de libre-échange nord-américain, vous serviriez-vous du cadre existant pour essayer d'améliorer la situation ou refuseriez-vous de continuer à faire des échanges avec ce pays sous prétexte qu'il ne respecte pas les normes?

Mme Elwell: Je serais prête à isoler un pays, comme on l'a fait pour l'Afrique du Sud en se basant sur une convention du BIT concernant la non-discrimination, mais uniquement dans un contexte multilatéral, uniquement avec l'appui des Nations unies par exemple.

Personne ne parle de décider unilatéralement de refuser de commercer avec un pays. C'est pourquoi il est nécessaire de collaborer.

Mme Strong: J'ai une précision à donner au sujet de la recommandation numéro sept. Elle concerne la performance des entreprises canadiennes établies à l'étranger. Il s'agit de ce que font les Canadiens, de la façon dont ils traitent leurs travailleurs quand ils sont établis à l'étranger et de la pollution qu'ils créent éventuellement à l'étranger.

En fait, les entreprises canadiennes profitent du fait que l'on n'applique pas la législation du travail au Mexique et si les normes canadiennes sont respectées par les entreprises canadiennes établies à l'étranger. . .

M. Penson: Cette question n'est-elle pas réglée par les accords accessoires passés dans le cadre de l'ALENA?

Mme Strong: Non.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je crois qu'il y a un risque de malentendu, ici. Vous ne recommandez tout de même pas que toute entreprise canadienne qui va s'établir dans un pays en développement doit importer en vrac tous les usages canadiens en matière de salaires, par exemple? Dans ce cas, vous détruiriez complètement la notion d'avantage comparatif au niveau du commerce international. Je présume donc que ce n'est pas ce que vous suggérez.

Mme Strong: Je ne parle pas du tout des salaires.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oui, mais il faut des normes de base minimum.

[*Texte*]

Ms Strong: Minimum standards, that's right.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): They might not be exactly the same as Canada's, but at least they would be ones we could find in the ILO Conventions and other instruments Christine referred to her evidence. Clearly there are more than just Canadian domestic instruments there. There would be international standards. Is that where we would look to find them?

Ms Strong: Yes.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Is that helpful?

Mr. Penson: Yes, it is helpful. I know the time is short, but I just have a comment. We've just come through several years of GATT negotiations to reach an agreement. You've stated there's been a suggestion that the World Trade Organization take up some of these causes that we're not able to have agreement on.

I think that's a nice sort of touch, but is it realistic to think we can accomplish something we haven't been able to accomplish in seven years in the GATT discussions?

Ms Strong: I think there's an obligation to work toward that goal. Canada participates in many forums where these issues can be raised that are perhaps not directly linked to the GATT. We're involved in forums in terms of our membership in the Commonwealth; in the context of G-7. There are many contexts in which these issues could be raised that are not being used as effectively as they could be at this time.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Maybe I could ask a follow-up question on that. We've heard evidence from Mr. White and we've heard evidence in this area before. Perhaps your paper is somewhat different from the others because of your legal background and the suggestion you have about mechanisms for enforcement that other witnesses have not addressed. That is the most complicated issue of all because there are many international instruments out there but they tend to be hortative rather than enforceable. This is where the nub comes.

I wonder if you could fill it in. You've probably looked at the European Community instrument, and these instruments tend to be more enforceable the closer the economic and political integration of the parties are to them. That would lead me to conclude that NAFTA, for example, is the type of place where we could get this type of thing.

It would be much more difficult in the World Trade Organization because of the diverse interests of members such as India, China and others and the difference in standards of development etc.

Are you unhappy with the enforcement mechanisms in the labour code, for example, attached to the NAFTA specifically on the one hand?

Secondly, you suggest another enforcement mechanism in your paper, which is a self-help enforcement mechanism. You suggest we should have a countervailing duty that would be applied to countries that were guilty of what we call social

[*Traduction*]

Mme Strong: Exactement.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Elles ne sont peut-être pas exactement les mêmes que les normes canadiennes, mais c'est celles que l'on peut trouver dans les conventions du BIT ainsi que dans les autres instruments auxquels M^me^ Elwell a fait allusion. Il est certain qu'il n'y a pas que les instruments canadiens qui entrent en ligne de compte. Il y a aussi des normes internationales. Est-ce là qu'il faut les chercher?

Mme Strong: Oui.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est donc un moyen utile?

M. Penson: Absolument. Je sais qu'il ne nous reste plus beaucoup de temps, mais j'ai encore un commentaire à faire. Le nouvel accord du GATT vient d'être conclu après plusieurs années de négociations. Vous avez dit que l'on a recommandé que l'Organisation mondiale du commerce reprenne à son compte certaines des causes sur lesquelles on n'est pas parvenus à s'entendre.

C'est bien beau, mais est-il réaliste de croire que l'on arrivera à atteindre un objectif que l'on a été incapable d'atteindre au GATT, après sept années de négociations?

Mme Strong: Il nous incombe d'essayer d'atteindre cet objectif. Le Canada fait partie de nombreuses organisations où l'on peut aborder ces problèmes qui n'ont peut-être pas de lien direct avec le GATT. Nous faisons notamment partie du Commonwealth; nous pouvons également les étudier dans le contexte du Groupe des sept. Il existe beaucoup de tribunes dont on ne fait peut-être pas un usage aussi efficace qu'on le pourrait à l'heure actuelle et où l'on pourrait aborder ces problèmes.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je pourrais peut-être poser une question qui vient se greffer à la précédente. M. White ainsi que d'autres témoins en ont déjà parlé. Votre mémoire diffère peut-être légèrement des autres à cause de vos antécédents juridiques et des mécanismes d'exécution que vous recommandez et dont les autres témoins n'ont pas parlé. C'est la question la plus compliquée de toutes à régler, parce qu'il existe beaucoup d'instruments internationaux mais qu'ils ont tendance à être difficiles à appliquer de façon exécutoire. C'est là le coeur du problème.

Je me demande si vous pourriez combler cette lacune. Vous avez probablement examiné les mécanismes utilisés par la Communauté européenne; plus l'intégration économique et politique des parties concernées est poussée, plus ces mécanismes ont tendance à être d'applications incontournable, ce qui m'amène à conclure que l'ALÉNA, par exemple, représente le type de contexte où il conviendrait d'agir.

Il serait beaucoup plus difficile d'y arriver par le biais de l'Organisation mondiale du commerce, en raison de la diversité des intérêts de membres comme l'Inde, la Chine et d'autres pays, et des différences qui existent au niveau des normes de développement.

Êtes-vous satisfaite, par exemple, des mécanismes d'exécution du code du travail annexés à l'ALÉNA?

Vous recommandez également dans votre mémoire un autre mécanisme d'exécution, qui est un mécanisme d'exécution autonome. Vous dites qu'il faudrait prévoir d'imposer des droits compensateurs contre les pays qui se sont rendus coupables de

[*Text*]

dumping, which is fine as far as it goes. But have you considered what would happen when it is applied against Canadian exports? What losses would result if we couldn't export to the United States, the European Community and many other places because they would apply exactly the same standard to us and use it against fur imports and everything else they want to lay their hands on as a protectionist measure?

Ms Elwell: These certainly are the big questions.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): They're the ones we're trying to get answers to.

Ms Elwell: The work of the Common Frontiers project has been ongoing for about two years now. We've really tried to go beyond the rhetoric and having a social clause in the GATT.

We're trying to ask, in answer to those kinds of questions, what the implications of it are. How would it happen? What practical steps can be taken? How do we deal with the concerns you raise about isolating ourselves or what do we do about India and Brazil? I wish we had a lot of time to talk about it.

The beauty of GATT is it has the ability to develop special codes so when contracting parties feel able to adopt the obligations in that code, they sign on. Why couldn't the same mechanism be used here? There are a number of different points within the final act that need to have a human rights impact assessment, a social policy impact assessment.

What are the implications of advancing this sort of international initiative on the various agreements in the GATT, or Canada's implementation of those agreements? We need to go beyond just the rhetoric. We need to get into some detail of the agreements, what the implications are. I don't feel I could go into much more detail. I just want to assure you that there are serious people out there who want to look at this in a reasonable way, and I think we can make some progress here.

[*Translation*]

«dumping social», ce qui est bien beau au niveau des intentions, mais avez-vous songé à ce qui se passerait si quelqu'un imposait des droits compensateurs sur des exportations canadiennes? Quelles pertes encourrait-on si l'on ne pouvait pas exporter aux États-Unis, dans la Communauté européenne et dans bien d'autres pays le jour où ceux-ci décideraient d'appliquer exactement la même norme dans notre cas et qu'ils s'en serviraient comme mesures protectionnistes pour interdire les importations de fourrures et d'autres produits canadiens?

Mme Elwell: Ce sont là certainement des questions majeures.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Ce sont les problèmes auxquels nous essayons de trouver des solutions.

Mme Elwell: Le projet de Common Frontiers est en voie depuis deux ans environ. Nous avons vraiment essayé de dépasser le stade des principes et de faire insérer une clause à caractère social dans le GATT.

Pour essayer de trouver une réponse à ce genre de question, nous nous demandons quelles seront les incidences des initiatives que nous prendrons, nous nous demandons ce qui se passerait et quelles mesures pratiques ont peut prendre. Nous nous demandons comment on peut éviter les risques d'isolement auxquels vous avez fait allusion et ce qu'il faut faire au sujet de l'Inde et du Brésil. Je voudrais que l'on aie beaucoup de temps pour en parler.

L'avantage du GATT, c'est qu'il est capable d'établir des codes d'application particulière, si bien que les parties contractantes n'y adhèrent formellement que lorsqu'elles se sentent capables de respecter les obligations qui en découlent. Pourquoi ne pourrait-on pas utiliser le même mécanisme dans ce cas-ci? Il y a dans l'acte final plusieurs éléments différents qui nécessitent une évaluation des incidences sur le plan des droits de la personne ainsi que sur la politique sociale.

Il faut se demander quelles seraient les conséquences de ce genre d'initiative internationale sur les divers accords du GATT ou au niveau de leur mise en oeuvre au Canada. Il faut dépasser le stade purement théorique. Il faut entrer dans les détails et voir quelles seront les incidences. Je ne pense pas pouvoir être beaucoup plus précise que cela. Je vous assure qu'il y a des gens sérieux qui veulent le faire d'une façon raisonnable et j'estime que nous pouvons réaliser des progrès.

• 1155

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We'll keep our researchers in touch with your researchers, is that what you're telling us?

Ms Strong: I would add a quick comment to that. Internally there are certainly problems with the labour side accord that we have difficulties with. In addition to that, not only do we have problems with it internally, we have enormous difficulty with the fact that although an environmental assessment was concluded and we have an environmental side accord and a labour side accord, no human rights assessment was conducted, and there is no mechanism for addressing human rights. There are some diplomatic and political difficulties between Mexico and the United States about this.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous demanderons à nos attachés de recherche de rester en contact avec les vôtres, est-ce bien cela que vous voulez?

M. Strong: Je dois faire un tout dernier commentaire à ce sujet. Sur le plan interne, le protocole sur la main-d'oeuvre nous pose certainement des problèmes. En outre, bien qu'une évaluation environnementale ait été faite et qu'il existe un protocole sur l'environnement et un sur la main-d'oeuvre, nous avons beaucoup de difficulté à admettre que l'on ait pas fait d'évaluation des droits de la personne et qu'il n'existe aucun mécanisme visant à les faire respecter. C'est d'ailleurs une source de difficultés diplomatiques et politiques entre le Mexique et les États-Unis.

[*Texte*]

To us it is very difficult to accept that environment and labour issues were addressed but other specific human rights weren't, which is why we have a specific proposal—

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Is Mexico not a signatory to the Inter-American Human Rights Convention? Is that convention in and of itself not quite a satisfactory international instrument in terms of enforcing human rights?

Ms Strong: To answer your first question, yes, they've signed the convention. To answer your second question, no, it's completely inadequate. The mechanisms are inadequate. They're not sufficiently supported. They don't address social, economic and cultural rights within the convention, only within the optional protocol.

Mr. Penson: Isn't that the whole problem with trying to enforce some of these things? They've signed on—

Ms Strong: Yes, but neither have they elected to have the binding influence of the court. Very few countries have.

Ms Elwell: That's why self-help mechanisms, like bringing social dumping cases, are a way to push the political agenda forward. Frankly, one day somebody out there is going to find a good fact situation and take it, even under our own Canadian trade law.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We're going to call your group the "Pro-Super-301 of Canada".

Ms Elwell: It's in our interests. Let's be reasonable and talk about it multilaterally. It will work.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Professor Taylor, you mentioned the tremendous Caribbean resources here within our own country. I understand that it has come up a great deal in the context of our trading links with Asia. Everybody always makes the point that we have the language resources, the cultural resources. You make the same point about the Caribbean.

Can you give us any studies about the way small and medium-sized enterprises in Canada are able to plug into the Caribbean community, and whether the government structure is there to enable them to do so? Could you help the committee, even if not today, with some studies that could help us deal with that issue?

Dr. Taylor: I have no specific studies I can call up this instant, but I'll look at it.

One interesting program that is run by the United Nations might serve as a model. The UN has put in place a program in which it recognizes the realities of the brain-drain from certain countries, and has put in place an administrative mechanism to encourage people of, let's say, Filipino origin in Canada or other nations to take on contracts and go back to the Philippines for short-term and medium-term contracts.

[*Traduction*]

Nous avons beaucoup de difficulté à accepter le fait que, même si l'on s'est effectivement occupé de la question de l'environnement et de la question de la main-d'oeuvre, on a toutefois négligé d'autres aspects spécifiques des droits de la personne, et c'est pourquoi nous faisons une recommandation à ce sujet.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Le Mexique n'est-il pas un pays signataire de la Convention interaméricaine sur les droits de la personne? Cette convention ne constitue-t-elle pas en soi un mécanisme international qui permet de faire respecter les droits de la personne de façon satisfaisante?

M. Strong: Oui à votre première question, et non à la seconde. Les mécanismes sont inadéquats. Il n'est pas question de respect des droits sociaux, économiques et culturels dans la convention proprement dite, mais seulement dans le protocole facultatif.

M. Penson: N'est-ce-pas le problème qui se pose quand on essaie de faire respecter certains droits? Les pays concernés ont signé..

M. Strong: Oui, mais ils n'ont pas opté non plus de s'engager à se plier à l'éventuelle décision exécutoire d'un tribunal. Très peu de pays l'on fait.

Mme Elwell: C'est pourquoi des mécanismes d'utilité ponctuelle, notamment en ce qui concerne les cas de «dumping social», constituent un moyen de faire avancer le programme politique. Un beau jour, quelqu'un va découvrir l'existence d'un bon mécanisme et l'adopter, même dans le contexte de notre droit commercial canadien.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous allons appeler votre groupe le «pro-super-301 du Canada».

Mme Elwell: C'est dans notre intérêt à tous. Il faut être raisonnable et tenir des discussions multilatérales à ce sujet. Ça marchera.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Taylor, vous avez fait allusion aux ressources fantastiques dont nous disposons au Canada en ce qui concerne les Caraïbes. C'est une réflexion qui est revenue souvent dans le contexte de nos échanges commerciaux avec l'Asie. On nous dit toujours que nous avons les ressources linguistiques et culturelles voulues. Vous faites la même réflexion au sujet des Caraïbes.

Pouvez-vous nous dire comment les petites et les moyennes entreprises canadiennes peuvent aller chercher des ressources au sein des communautés antillaises et si la structure gouvernementale capable de les aider à le faire existe? Pourriez-vous recommander au Comité, même si ce n'est pas aujourd'hui même, quelques études susceptibles de l'aider dans ce domaine?

M. Taylor: Je ne peux pas vous en citer de mémoire pour l'instant, mais je vérifierai.

Il y a un programme intéressant administré par les Nations unies qui pourrait servir de modèle. L'ONU a créé un programme qui reconnaît la réalité de l'exode des spécialistes de certains pays et a instauré un mécanisme administratif visant à encourager des Canadiens originaires des Philippines ou d'autres pays à accepter des contrats à court et à moyen terme pour aller travailler dans leur pays d'origine.

[*Text*]

We might think about a mechanism like that, which would involve small and medium-sized firms and could involve government and the non-governmental organization sector, if you like, utilizing natives of the region who are now in Canada in a more effective way, in whatever our strategy should be.

It's not enough simply to say that we have these resources. You have to put a mechanism in place that allows these resources to be effectively used. We might look at the United Nations model. I can't remember the exact acronym of the program, but it's an interesting one that has raised considerable excitement amongst a number of Canadian communities in terms of interacting more effectively in development issues and other issues relating to their initial homelands.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I know from my own personal experience, for example students I had in my courses at law school who were from the Caribbean—some of whom have gone home, some of whom have stayed in Canada and maintained links and developed all sorts of interesting things outside of government. It might be interesting to know about that.

• 1200

Dr. Taylor: If we can find a mechanism to facilitate that, it would be an advantage.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): If there are no other questions from members of the committee, I'd like to thank the panellists. As you can see, we have fired off the first gun of the trade war on the Hill. Thank you very much for your very thoughtful presentations. As I've said to other participants who've come before the committee, if you think of something that is particularly pertinent to your presentation that you feel we should have or would be useful before we write the report in October, please forward it to us. We would put it into our thinking, and we will pass on your reflections and your observations to our colleagues who will hearing other participants today and throughout the course of the week. Thank you very much for your help.

The committee is adjourned until tomorrow afternoon at 3:30.

[*Translation*]

On pourrait songer à un mécanisme analogue qui ferait intervenir les petites et moyennes entreprises, et éventuellement le secteur public ainsi que les organisations non-gouvernementales, un mécanisme qui consisterait à utiliser de façon plus efficace les Canadiens originaires d'autres pays.

Il ne suffit pas de dire que nous avons les ressources nécessaires. Il faut instaurer un mécanisme qui permet de les exploiter convenablement. On pourrait s'inspirer du modèle des Nations unies. Je ne me souviens pas très bien de l'acronyme employé pour désigner ce programme, mais il s'agit d'un programme intéressant qui a suscité beaucoup d'enthousiasme dans plusieurs milieux au Canada parce qu'il permet à ces gens-là de jouer un rôle plus efficace au niveau des problèmes de développement et des autres problèmes auxquels sont confrontés leurs pays d'origine.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je le sais par expérience personnelle. J'avais par exemple à la faculté de droit des étudiants originaires des Caraïbes. Certains d'entre eux sont retournés dans leur pays et d'autres sont restés au Canada et ont maintenu des contacts avec leur pays d'origine et pris toutes sortes d'initiatives intéressantes sans l'aide du gouvernement. Il serait peut-être intéressant de se renseigner à ce sujet.

M. Taylor: Ce serait intéressant de trouver un mécanisme qui faciliterait ce genre d'initiative.

Le coprésident suppléant (M. Graham): S'il n'y a pas d'autres questions, je vais remercier les participants. Comme vous pouvez le constater, nous avons donné le coup d'envoi à la bataille sur le commerce qui doit être livrée sur la colline parlementaire. Merci beaucoup pour vos exposés très réfléchis. Comme je l'ai dit à d'autres participants, si vous avez des renseignements qui pourraient nous être utiles dans le contexte de votre exposé ou pour préparer notre rapport au mois d'octobre, n'hésitez pas à nous les communiquer. Nous en tiendrons compte et nous communiquerons vos réflexions et vos observations à nos collègues qui entendront d'autres témoins pendant le reste de la semaine. Merci beaucoup de votre aide.

La séance est levée. Les délibérations reprendront demain à 15h30.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste-lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré-Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré-Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Exporters' Association:

Mark Drake, President;

Raymond Gladu, President, Working Group on the review of foreign policy.

From the Association of Consulting Engineers of Canada:

Luc Benoît, Chairman of Liaison Committee and President of Tecsult International Limited.

From the Canadian Association of International Development Consultants:

David Gray, Executive Director, Executive Committee;

Keith Ogilvie, Member, Executive Committee.

From Creedy Associates (Ecuador):

Lena Creedy.

As an individual:

Fraser Taylor, Professor and Assistant Vice-President (International), Carleton University (Caribbean).

From Common Frontier Project on Human Rights and Economic Integration:

Patti Strong, Coordinator;

Christine Elwell, Research Director.

TÉMOINS

De l'Association des exportateurs canadiens:

Mark Drake, président;

Raymond Gladu, président, Groupe de travail sur la revue de la politique étrangère.

De l'Association des ingénieurs-conseils du Canada:

Luc Benoît, président du Comité de liaison et président de Tecsult International Limitée.

Du Regroupement des consultants canadiens en développement international:

David Gray, directeur général, Comité exécutif;

Keith Ogilvie, membre, Comité exécutif.

De Creedy Associates (Équateur):

Lena Creedy.

À titre particulier:

Fraser Taylor, professeur et vice-président adjoint (international), Université Carleton (Caraïbes).

De Common Frontier Project on Human Rights and Economic Integration:

Patti Strong, coordonnatrice;

Christine Elwell, directrice de la recherche.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Publica

SENATE

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 41

Wednesday, June 15, 1994

Joint Chairs:

The Honourable Allan J. MacEachen, Senator

Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule nº 41

Le mercredi 15 juin 1994

Coprésidents:

L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur

Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

---

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBR DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Voipe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 15, 1994
(65)

[*Text*]

The Sub–Committee Atlantic–Quebec (a) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 3:46 o'clock p.m. this day, in Room 237–C Centre Block, the Joint Chair, Jean–Robert Gauthier, presiding.

Members of the Sub–Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senator Gérald J. Comeau.

Representing the House of Commons: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry and Joseph Volpe.

Other Member present: Maud Debien.

In Attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Parliamentary Centre:* Peter Dobell, Director.

Witnesses: From the Aga Khan Foundation Canada: Nazeer Aziz Ladhani, Chief Executive Officer; Gary Holm, Programme Officer. *From the World University Service of Canada:* Edward Barisa, Executive Director. *From OXFAM–Quebec:* Alain Marginean. *From the Centre canadien d'étude et de coopération internationale (CECI):* Yves Pétillon, Director General. *From the Canadian Artists Representation:* Greg Graham, National Director. *From the Association of Universities and Colleges of Canada:* Claude Lajeunesse, President; Claude Hamel, Président of the University of Quebec; David Smith, Vice–Chancellor and Principal of Queen's University; Eva Egron–Polak, Vice–President, International Relations and Programs. *From the Canadian Community Colleges:* Tim Norton, Director General; Jacques Vézina, Member of the Board.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, andby the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian Foreign policy.

Nazeer Aziz Ladhani, Edward Barisa, Alain Marginean and Greg Graham made statements and, with Yves Pétillon and Gary Holm, answered questions.

David Smith, Tim Norton, Jacques Vézina and Claude Hamel made statements and, with Claude Lajeunesse and Eva Egron–Polak, answered questions.

At 6:15 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Sub–Committee

PROCÈS–VERBAL

LE MERCREDI 15 JUIN 1994
(65)

[*Texte*]

Le Sous–comité Atlantique–Québec (A) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 15 h 46, dans la pièce 237–C de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean–Robert Gauthier (*coprésident*).

Membres du Sous–comité présents:

Représentant le Sénat: l'honorable sénateur Gérald J. Comeau.

Représentant la Chambre des communes: John English, Jean–Robert Gauthier, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Joseph Volpe.

Autre député présent: Maud Debien.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *Du Centre parlementaire:* Peter Dobell, directeur.

Témoins: De la Fondation Aga Khan Canada: Nazeer Aziz Ladhani, directeur général; Gary Holm, agent de programme. *De l'Entraide universitaire mondiale du Canada:* Edward Barisa, directeur général. *De OXFAM–Québec:* Alain Marginean. *Du Centre canadien d'étude et de coopération internationale (CECI):* Yves Pétillon, directeur général. *Du Front des artistes canadiens:* Greg Graham, directeur général. *De l'Association des universités et collèges du Canada:* Claude Lajeunesse, président; Claude Hamel, président de l'Université du Québec; David Smith, vice–chancelier et directeur de l'Université Queen; Eva Egron–Polak, vice–présidente, programmes et relations internationales. *Des Collèges communautaires du Canada:* Tim Norton, directeur général; Jacques Vézina, membre du conseil.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Nazeer Aziz Ladhani, Edward Barisa, Alain Marginean et Greg Graham font des exposés puis, avec Yves Pétillon et Gary Holm, répondent aux questions.

David Smith, Tim Norton, Jacques Vézina et Claude Hamel font des exposés puis, avec Claude Lajeunesse et Eva Egron–Polak, répondent aux questions.

À 18 h 15, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Sous–comité

Clairette Bourque

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, June 15, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 15 juin 1994

• 1547

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il vous plaît. Le Comité spécial de la Chambre des communes et du Sénat reprend ses délibérations sur l'examen de la politique étrangère du Canada. Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, nous examinons la politique étrangère du Canada. Nous le faisons maintenant depuis quelque temps, et c'est aujourd'hui notre 63ème réunion, si je ne me trompe.

Alors, j'aimerais souhaiter la bienvenue à la Fondation Aga Khan du Canada, avec Nazeer Aziz Ladhani, directeur général. Monsieur Ladhani, enchanté. Il y a aussi M. Ameer Esmail, président du Comité national, et M. Gary Holm, agent de programme.

De l'Entraide universitaire mondiale du Canada, nous avons Edward Barisa, directeur exécutif. Nous avons aussi M. Yves Pétillon, bonjour. Et M. Alain Marginean.

De l'Association des musées canadiens, nous avons M. Michel Cheff, président. Il n'est pas ici. Bon.

Du Front des artistes canadiens, Greg Graham. *Welcome, sir.* Leopold Foullem,

chairperson of this group, welcome.

The formula is very simple.

Vous avez cinq minutes pour faire une intervention d'ouverture. Si vous prenez plus de temps, il va y avoir moins de questions. Mais si vous voulez vraiment débattre avec nous de la politique future du pays, je pense que vous devez convaincre les députés qui auront l'obligation d'établir cette politique, du bien-fondé de vos arguments. Je pense que cinq minutes suffisent, et jusqu'à maintenant cela a été possible. Je peux vous dire que les gens nous ont convaincus de beaucoup de choses. Habituellement, on obtient plus dans des échanges de questions et de réponses.

Alors, j'inviterais, pour commencer, M. Nazeer Aziz Ladhani, de la Fondation Aga Khan. Monsieur Ladhani, la parole est à vous.

Mr. Nazeer Aziz Ladhani (Chief Executive Officer, Aga Khan Foundation Canada): Thank you very much, Mr. Chairman and members of the committee. I am very pleased to have this opportunity to speak to you and to summarize the points we made in the brief, which we submitted in both official languages. The English title of the brief is "Effective Aid for Human Development".

As I'm sure you are aware, Canada's foreign aid program is carried out in a fast-changing policy climate. The polarity between east and west has suddenly become obsolete. The past few years have seen the emergence of newly independent countries in central Asia, such as Tajikistan, with their great problems and equally great opportunities. To this must be added the imperatives of trade, the debt, environmental issues and peacekeeping. All of them place tremendous new pressure on an

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order, please. The special joint committee of the House and Senate resumes its deliberations on Canada's foreign policy. According to the orders of reference adopted by the Senate on March 23, 1994 and by the House of Commons on March 16, 1994, we are studying Canada's foreign policy. We have been doing so for a while, and if I'm not mistaken we are holding today our 63rd meeting.

I would now like to welcome the Aga Khan Foundation of Canada, represented by Nazeer Aziz Ladhani, chief executive officer. Please to meet you Mr. Ladhani. With him are also Mr. Ameer Esmail, chairman of the National Committee and Mr. Gary Holm, program officer.

From World University Service of Canada we have Edward Barisa, executive director. With him are Mr. Yves Pétillon and Mr. Alain Marginean. Welcome.

From the Canadian Museums Association we will hear Michel Cheff, chairman. He's not here. Okay.

And Mr. Greg Graham is here for Canadian Artists Representation. Welcome sir. Leopold Foullem,

est président du groupe. Bonjour.

La formule est très simple.

You have five minutes to make an opening statement. If you take longer than that we will have less time for questions. But if you truly want to get into a discussion with us about this country's future policy, I would say that you first have to convince the members who will be defining the policy that your arguments are valid. Five minutes should be sufficient to do so as it has been so far. I can assure you that people have convinced us of all sorts of things. We generally get a lot more from questions and answers.

So to begin I invite Mr. Nazeer Aziz Ladhani of the Aga Khan Foundation to make an opening statement. Mr. Ladhani, go ahead.

M. Nazeer Aziz Ladhani (directeur général, Aga Khan Foundation Canada): Nous vous remercions, monsieur le président, membres du comité. Je suis ravi de cette occasion qui m'est offerte de venir vous présenter en bref les arguments que nous avançons dans notre mémoire, lequel vous a été présenté dans les deux langues officielles. Il s'intitule «Une aide efficace au développement des ressources humaines».

Comme vous le savez sans doute, le contexte dans lequel est exécuté le programme canadien d'aide au développement évolue rapidement. La polarité entre l'Est et l'Ouest appartient désormais au passé. Au cours des dernières années, nous avons vu naître de nouveaux pays indépendants en Asie centrale, tel le Tadjikistan, avec toutes les difficultés et les énormes possibilités que cela représente. Il faut ajouter à cela les impératifs du commerce, de la dette, de l'environnement et du maintien de la

[*Texte*]

aid budget whose basic validity is increasingly questioned by Canadians who are rightly concerned about the Canadian problems.

The DAC chairman says that industrialized countries and their governments should remind the public that "their sustained support for development has a long list of achievements to its credit. Now is not the time to give up."

Mr. Chairman, Canadians are not giving up. There's much to celebrate in the Canadian development effort. CIDA is well known and well respected throughout the world and among its peers. So are a number of Canadian universities, NGOs, official organizations and private sector firms that for the most part enjoy a well-deserved positive reputation.

As well, there are thousands of Canadians from the Third World and Canadians who have served as volunteers and professionals, who have contributed to building ties between developing countries and Canada. Today we have contributed to significant achievements that are well known to this committee. As the committee knows, however, despite the achievements, one billion of the world's people still live in absolute poverty.

Our brief discusses what a private development organization like the Aga Khan Foundation Canada has learned in attempting to make aid more effective. Our first concern is with effectiveness. It is vitally important that scarce resources be use as wisely and effectively as possible.

The Aga Khan Foundation Canada is part of a broader Aga Khan Development Network of social, economic and cultural development institutions, led by His Highness the Aga Khan, 49th Imam of the Shia Ismaili Muslims. The Aga Khan Development Network enjoys a close relationship with the Government of Canada, and this was reaffirmed by the accord of cooperation between the Government of Canada and the Aga Khan Development Network in August 1992.

The Aga Khan Foundation's roots in Canada are newer, but they are strong. Last year 60,000 Canadians of all persuasions and 500 caring Canadian companies contributed to the work of AKFC. Over 700 dedicated and competent volunteers from Victoria and Halifax helped us in our effort.

As mentioned in our brief, we believe that if we in Canada are to achieve success, the effectiveness of our assistance has to be addressed at four different levels: at the field level, at the organization level, at the policy level, and at the level of improving Canadian public confidence in development assistance. In our brief we have described the individual elements that contribute to effective aid at those four levels.

I would like to take an opportunity, however, to focus very briefly on the level of public opinion. There's a feeling in some quarters that Canada suffers from compassion fatigue and that evidence of effectiveness is simply not there. This is, of course,

[*Traduction*]

paix. Tous ces éléments mettent à dure contribution le budget de l'aide au développement, budget dont la validité est de plus en plus mise en doute par les Canadiens qui, on les comprend, sont préoccupés par la situation dans leur pays même.

• 1550

Le président du DAC disait que les pays industrialisés et leurs gouvernements devraient rappeler au public que «leur soutien constant au développement a produit une longue liste de résultats. Ce n'est pas le moment d'abandonner.»

Monsieur le président, les Canadiens n'abandonnent pas. Les efforts qu'à fournis le Canada pour l'aide au développement ont porté fruit. L'ACDI est bien connue et respectée dans le monde entier et parmi les organismes pairs. C'est le cas également d'un grand nombre d'universités, d'ONG, d'organismes gouvernementaux et d'entreprises du secteur privé canadien qui, pour la plupart, méritent largement leur bonne réputation.

En outre, des milliers de Canadiens du Tiers monde et de Canadiens qui ont servi à l'étranger comme volontaires et professionnels, ont contribué à nouer des liens entre le Canada et les pays en voie de développement. Nous avons à notre actif d'importantes réalisations que ce Comité connaît bien. Comme vous le savez, malgré les réalisations, il reste qu'un milliard de gens vivent aujourd'hui dans la pauvreté la plus complète.

Notre mémoire montre ce qu'un organisme privé de développement comme la Fondation Aga Khan Canada a appris dans ses efforts pour accroître l'efficacité de l'aide. Car l'efficacité est notre premier souci, puisqu'elle est essentielle pour assurer la meilleure utilisation possible de nos ressources limitées.

La Fondation Aga Khan Canada fait partie d'un vaste réseau pour le développement d'établissements sociaux, économiques et culturels placés sous l'égide de son Altesse l'Aga Khan, 49e Imam des musulmans chiites disciples d'Ismaël. Le réseau de développement de l'Aga Khan entretient d'excellentes relations avec le gouvernement du Canada, relations qui ont été confirmées par l'accord de coopération passé en août 1992 entre le gouvernement du Canada et le Réseau de développement de l'Aga Khan.

La Fondation Aga Khan n'existe pas depuis très longtemps au Canada, mais elle est bien enracinée. L'an dernier, 60 000 Canadiens de toutes religions et 500 entreprises canadiennes compatissantes ont contribué aux oeuvres de la KFC. Plus de 700 bénévoles dévoués et compétents de Victoria et Halifax nous ont aidés dans nos efforts.

Comme nous l'avons indiqué dans notre mémoire, pour assurer le succès de notre fondation au Canada, l'efficacité de notre aide devra être assurée sur quatre plans: sur le terrain, au niveau organisationnel, au niveau des politiques et en rehaussant la confiance du public canadien dans l'aide au développement. Dans notre mémoire, nous avons décrit chacun des éléments qui contribuent à assurer l'efficacité de l'aide sur ces quatre plans.

Toutefois, j'aimerais saisir cette occasion pour parler brièvement de l'opinion publique. On a l'impression dans certains cercles que les Canadiens ont atteint la limite de la compassion et que rien ne prouve l'efficacité de l'aide. Cela est

[*Text*]

not true, but because of the way news of the Third World is presented in a steady stream of disasters, violence and corruption, many Canadians have a picture of hopelessness. Is it any wonder therefore that Canadians wonder? Is it even surprising, however, that Canadians continue to give generously to organizations like the Aga Khan Foundation, CARE, CUSO and OXFAM? Is it any less surprising that CIDA opinion polls show that although there has been deep support for aid in the past few years, the public support today is as high as it was in the 1970s.

We Canadians are generous. We want to help and we want our help to be effective, but we want to reach those most in need. The Canadian public will not understand effectiveness and complexity of development programming if they're not told about it, if they're not shown how poverty in faraway places can have a direct impact on Canadian lives, and that development in the Third World, as in Canada, is long–term, sometimes risky and an uncertain process. Our own experience in a number of our public awareness programs has shown that Canadians will respond positively if they understand and if they are given the balanced picture.

Many of our programs for public awareness are co–funded with valuable support from CIDA, as are the programs of dozens of Canadian NGOs. We need, however, to do more in this area. It is obvious that those of us with positive stories to tell need to tell them more often, more clearly, more effectively and above all with credibility.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Would you get to your conclusion and recommendations in the material?

Mr. Ladhani: I'm right there.

• 1555

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You have five recommendations—

Mr. Ladhani: Yes, I've—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): —and you've already overstepped the five minutes I told you that you had. I take it you want to get to your recommendations?

Mr. Ladhani: I'll get to that now.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm a patient man, but as I said to you, try to be brief.

Mr. Ladhani: Now to the conclusions: we have made five recommendations in our brief.

First, Canada's foreign aid program should concentrate clearly and demonstrably on long–term development that focuses directly on the needs of the world's poorest people.

[*Translation*]

faux, bien sûr, mais comme dans les médias on ne parle du Tiers monde que pour nous annoncer une litanie de désastres, de violence et de corruption, beaucoup de Canadiens se disent que la situation est désespérée. Faut–il s'étonner, dès lors, que les Canadiens aient des doutes? N'est–il pas plutôt surprenant que les Canadiens continuent de contribuer généreusement à des organismes comme la Fondation Aga Khan, CARE, l'EUMC et OXFAM? N'est–il pas surprenant aussi que les sondages d'opinion de l'ACDI montrent que, si au cours des dernières années l'aide a joui d'un soutien considérable, ce soutien public est aussi solide aujourd'hui qu'il l'était dans les années soixante–dix.

Nous sommes un peuple généreux. Nous voulons aider notre prochain et nous voulons que notre aide soit efficace, car nous voulons venir en aide au plus démunis. Le public canadien ne pourra pas comprendre l'efficacité et la complexité des programmes de développement si elles ne leur sont pas expliquées, si on ne leur montre pas comment la pauvreté dans des pays lointains peut avoir une incidence directe sur notre vie au Canada, et que le développement du Tiers monde, comme celui du Canada, est un processus de longue haleine, parfois risqué et incertain. Notre propre expérience avec divers programmes de sensibilisation nous a démontré que les Canadiens sont prêts à répondre positivement lorsqu'ils comprennent la situation et qu'on en donne une image équilibrée.

Nombre de nos programmes de sensibilisation sont financés en partie par l'ACDI, comme le sont également les programmes de douzaines d'ONG canadiennes. Toutefois, nous devons faire davantage dans ce domaine. Il est bien évident que ceux d'entre nous qui ont des expériences positives à raconter devraient les raconter plus souvent, plus clairement, plus efficacement, et surtout, s'assurer d'être crédibles.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourriez–vous en venir à la conclusion et à vos recommandations?

M. Ladhani: J'y arrive.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez cinq recommandations...

M. Ladhani: Oui, j'ai...

Le coprésident (M. Gauthier): ...et vous êtes déjà allé au–delà des cinq minutes que je vous avais données. J'imagine que vous tenez à nous faire entendre vos recommandations?

M. Ladhani: J'allais y venir.

Le coprésident (M. Gauthier): Je suis un homme patient, mais je vous avais demandé d'être bref.

M. Ladhani: Et maintenant les conclusions: notre mémoire contient cinq recommandations.

Tout d'abord, le Programme canadien d'aide au développement devrait accorder très nettement la priorité aux projets à long terme qui répondent directement aux besoins des plus démunis.

[*Texte*]

Second, much greater learning must take place within and between the various sectors of the development community. We recommend that a means be found to distil and disseminate widely the key lessons learned each year from the multitude of evaluations, workshops and research programs undertaken by CIDA, IDRC, Aga Khan Foundation Canada and others in the non–governmental and private sectors.

Third, as a reflection of Canadian values for a civil society, the government should place high priority on policy reforms overseas that encourage creation of an enabling environment for strengthening the indigenous non–governmental sector.

Fourth, the strengthening of civil society overseas has an immediate parallel in Canada. Canadian NGOs must be seen as an essential and independent part of the overall Canadian effort overseas. This should be recognized by a strong reaffirmation of support for CIDA's responsive program, accompanied by greater clarity of criteria, accountability and expectation of results.

Last and by no means least, CIDA should do more to raise awareness and build confidence among Canadians about achievements and benefits of Canada's international development assistance. We support the 1994 human development report recommendation that 2% of ODA be set aside for this purpose.

Mr. Chairman, thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Ladhani.

I would now call on Mr. Edward Barisa, executive director of the World University Service of Canada.

Mr. Edward Barisa (Executive Director, World University Service of Canada): *Merci, monsieur le président.* Thank you, hon. members and senators, for giving us the opportunity of appearing before you today.

I am here with my colleagues, Alain Marginean of OCSD, OXFAM–Québec, and Yves Pétillon of CECI, to speak on behalf of the major volunteer–sending agencies in Canada. These are CECI, CESO/SACO, CUSO, OCSD (OXFAM–Québec), and ourselves, WUSC.

We want to accomplish three things today. First, we want to make the committee aware of the significant contributions volunteer–sending agencies have made. Secondly, we want to leave our recommendations with the committee. Thirdly, we would very much like the committee to hear from one of our returned volunteers and how his work as a volunteer has impacted on his life.

We want the committee to understand how much we've contributed to international development and to Canada itself. We receive only 2% of Canada's ODA budget, but we represent over $50 million of services in kind that our volunteers provide to international development.

[*Traduction*]

Deuxièmement, il est important d'accroître la formation au sein des divers secteurs de la collectivité du développement, et la communication entre ces secteurs. Nous recommandons que les principales leçons tirées chaque année des innombrables évaluations, ateliers et programmes de recherche entrepris par l'ACDI, le CRDI, la Fondation Aga Khan Canada et autres organismes privés et non gouvernementaux fassent l'objet d'une synthèse et d'une diffusion annuelle.

Troisièmement, le gouvernement, reflétant en cela l'attachement des Canadiens pour la société civile, devrait accorder une priorité non équivoque aux réformes politiques qui favorisent, dans les pays bénéficiaires, la création d'un climat propice au développement d'un secteur non gouvernemental indigène.

Quatrièmement, le renforcement de la société civile à l'étranger a un parallèle immédiat au Canada. Les ONG canadiennes doivent être considérées comme des intervenants essentiels et autonomes dans l'activité canadienne à l'étranger. À cette fin, l'appui au programme de l'ACDI doit être réitéré sans ambiguïté, et il faut définir plus clairement les critères, la chaîne de responsabilité et les résultats attendus.

Enfin, et ce n'est pas là le moins important, l'ACDI devrait s'efforcer de mieux faire connaître aux Canadiens les résultats obtenus grâce à l'aide au développement international et les avantages qu'en retire le Canada, afin de rendre confiance aux Canadiens. Nous appuyons la recommandation de 1994 préconisant que 2 p. 100 de l'APD soit consacré au développement des ressources humaines.

Monsieur le président, je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci à vous, monsieur Ladhani.

Je donne maintenant la parole à M. Edward Barisa, directeur exécutif de l'Entraide universitaire mondiale du Canada.

M. Edward Barisa (directeur exécutif, Entraide universitaire mondiale du Canada): Merci, monsieur le président. Honorables députés et sénateurs, nous vous remercions de nous avoir invités à comparaître devant ce Comité aujourd'hui.

Je suis ici avec mes collègues, Alain Marginean du OCSD, OXFAM–Québec, et de Yves Pétillon du CECI pour témoigner au nom des principaux organismes canadiens qui envoient des bénévoles à l'étranger. Ce sont le CECI, le CESO/SACO, le CUSO, l'OCSD (OXFAM–Québec) et l'EUMC.

Nous avons aujourd'hui trois objectifs. Premièrement, nous voulons faire comprendre au Comité l'importance du rôle qu'ont joué les organismes qui envoient des volontaires à l'étranger. Deuxièmement, nous sommes venus vous présenter des recommandations. Troisièmement, nous souhaitons que le Comité entende le témoignage d'un de nos bénévoles revenu au pays, qui pourra vous dire comment son expérience de bénévole a changé sa vie.

Nous tenons à ce que le Comité comprenne combien nous avons contribué au développement international et à la société canadienne. Actuellement, nous ne recevons que 2 p. 100 du budget d'APD, mais les services que nos bénévoles fournissent pour le développement international représentent une valeur de plus de 50 millions de dollars.

[*Text*]

In 1993 our five organizations employed over 400 Canadians in 29 offices across the country. Over the past quarter–century Canada's VSAs have recruited over 20,000 Canadians to serve as unpaid volunteers in over 100 countries. We currently have 1,700 volunteers in the field. They're performing tasks as diverse as teaching preventive medicine in Guinea–Bissau, establishing aboriginal radio programs in Bolivia, working with refugees in Vietnam, transferring Saskatchewan's expertise in water management to drought–stricken Swaziland, and serving as personal adviser to the Prime Minister of Lithuania in developing that country's banking and finance system.

The impact volunteers have is in transferring needed skills and knowledge and helping people from developing countries become self–sufficient and better able to make choices about their own future.

For many in the developing world the only Canadians they will meet are volunteers. These individuals convey much about the nature of Canada and Canadians themselves. They help to define Canada's international persona.

• 1600

Volunteers can also be found in many countries where there is no other Canadian presence. In these instances they often perform minor but important consular functions. For example, they often receive incoming Canadian missions and delegations. Many Canadian parliamentarians and senators have actually availed themselves of this service and met our volunteers in this way in the field.

Effective volunteer–sending is more than a one–way street. The partner organization benefits from the abilities and expertise of the volunteer, the volunteer is enriched by the experience, and so are those with whom the volunteer comes into contact back in Canada. Returning volunteers obtain a sound perspective on foreign value systems and can make a major contribution to harmonizing Canada's multicultural environment. They serve as cross–cultural mediators, not only in their places of work but in society as a whole.

I believe that unless Canadians can see their own values mirrored in their country's foreign policies, popular attachment to them will prove difficult to obtain. Volunteer sending, for what it does, what it supports and what it says to the global community about Canadians, gives very eloquent expression to these values.

I know you're pressed for time, Mr. Chairman. I will go straight to our recommendations so I can then give a couple of minutes to my colleagues.

Having stated our case in our brief and also very briefly today, we hope the committee will see fit to recommend the following:

That government reaffirm its commitment to the concept of volunteer–sending and provide a stable funding base for it so as to allow volunteer–sending agencies to further develop mutually beneficial, long–term partnerships with developing country partners and NGOs.

[*Translation*]

En 1993, les cinq organismes que nous représentons ici aujourd'hui employaient plus de 400 Canadiens dans 29 bureaux un peu partout au Canada. Au cours des 25 dernières années, les organismes d'envoi de volontaires à l'étranger ont recruté plus de 20 000 Canadiens qui ont servi bénévolement dans plus de 100 pays. Actuellement, nous avons 1 700 bénévoles à l'étranger, où ils remplissent des fonctions extrêmement diverses: enseignement de la médecine préventive en Guinée–Bissau, mise sur pied de programmes radio–autochtone en Bolivie, aide aux réfugiés au Viêt–nam, transfert du savoir–faire de la Saskatchewan en matière de gestion des eaux au Swaziland, frappé par la sécheresse, et services au Premier ministre de la Lithuanie pour la mise sur pied d'un système bancaire et financier.

Les bénévoles contribuent au développement en permettant le transfert de compétences et de connaissances et en aidant les populations des pays en voie de développement à atteindre à l'autonomie et à prendre en main leur propre avenir.

Pour beaucoup d'habitants des pays en voie de développement, les volontaires sont les seuls Canadiens qu'ils rencontreront jamais. Ceux–ci font connaître la nature du Canada et de ses habitants. Ils contribuent à définir l'image internationale du Canada.

On trouve également des bénévoles dans bien des pays où il n'y a aucune autre présence canadienne. Dans ces cas–là, ils sont souvent appelés à remplir des fonctions consulaires mineures mais importantes. Par exemple, ils accueillent souvent les missions et délégations canadiennes. Beaucoup de députés et de sénateurs canadiens se sont prévalus de ce service et ont ainsi rencontré nos bénévoles sur le terrain.

Pour être efficace, le bénévolat sur place ne peut pas aller à sens unique. Les organismes partenaires bénéficient des capacités et de l'expérience du bénévole, tandis que celui–ci s'enrichit de l'expérience qu'il vit, et transmet un peu de cette richesse aux personnes qu'il côtoie à son retour au Canada. Les bénévoles qui sont allés à l'étranger ont appris à comprendre les systèmes de valeurs des autres pays et ils peuvent beaucoup contribuer à l'harmonie multiculturelle au Canada. Ils servent de médiateurs interculturels, non seulement dans leur milieu de travail, mais pour la société dans son ensemble.

Si les Canadiens ne retrouvent pas leurs propres valeurs dans la politique étrangère de leur pays, il sera très difficile de la faire adopter par la population. L'envoi de coopérants bénévoles, avec tout ce que cela permet de réaliser et de soutenir, avec l'image que cela donne du Canada à la communauté internationale, exprime éloquemment les valeurs des Canadiens.

Monsieur le président, je sais que nous avons peu de temps. Je vais passer tout de suite à nos recommandations afin de pouvoir laisser quelques minutes à mes collègues.

Après avoir présenté nos arguments dans notre mémoire, et les avoir repris brièvement aujourd'hui, nous espérons que le Comité jugera bon de recommander ce qui suit:

Que le gouvernement réaffirme son engagement en faveur de l'envoi de coopérants bénévoles et fournisse aux organismes qui s'en chargent un financement stable, afin qu'ils puissent établir des relations durables et mutuellement avantageuses avec leurs partenaires et ONG dans les pays en voie de développement.

[*Texte*]

That by 1996–97, a floor of 5% of CIDA's annual budget be set aside to assist volunteer–sending activities.

That CIDA work with volunteer–sending agencies to develop more refined methods and techniques for evaluating the development and domestic impacts of volunteer–sending.

That CIDA and other government departments cooperate with VSAs to develop a strategy to make Canadian industry more aware of the important contributions that can result from allowing their existing employees to pursue volunteer assignments and from employing former volunteers.

That the government lead by example by adopting a policy of allowing its employees to obtain unpaid leaves of absence without loss of benefits or seniority in order to accept a volunteer assignment overseas in a recognized organization.

Finally, that the government work with volunteer–sending organizations to identify and remove potential barriers or impediments to volunteer–sending.

Maintenant, monsieur le président, je passe la parole à mon collègue, M. Yves Pétillon, qui va nous présenter M. Marginean.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Pétillon.

M. Yves Pétillon (Centre canadien d'étude et de coopération internationale): Monsieur le président, je vais laisser la parole immédiatement à M. Marginean, qui est un volontaire qui vient du terrain, qui a passé trois ans en Tunisie, et qui a bénéficié d'un congé sans solde pour aller servir pendant ces trois années. Il a été conseiller à la formation et à l'information à l'Association tunisienne de sécurité et d'amélioration des conditions de travail du ministère des Affaires sociales. Il a été le seul Canadien à être décoré de la médaille du mérite national de la République tunisienne pour services rendus à la nation. Monsieur Marginean.

M. Alain Marginean (Oxfam–Québec): Monsieur le président, c'est un honneur pour moi de comparaître aujourd'hui. C'est un honneur aussi d'être assis avec deux directeurs généraux d'ONG.

Ce n'est pas dans mes habitudes de venir témoigner à une commission semblable, et je suis un peu ému. Je dois vous dire que je ne suis pas un professionnel de la coopération. Je suis directeur d'un service d'éducation des adultes dans un cégep au Québec. Je ne suis donc pas professionnel en matière de coopération, mais, finalement, les pratiques et le vécu dont j'ai pu bénéficier à partir de ma participation au sein d'Oxfam comme coopérant volontaire, m'ont fait accepter la demande de venir témoigner devant vous de l'activité qui a été réalisée.

• 1605

J'ai lu avec attention le mémoire qui vous a été présenté par les ONG au niveau du volet coopérants volontaires. Je n'y ai pas participé; je suis moi–même coopérant volontaire. Je voulais simplement, peut–être un peu naïvement, vous dire qu'après avoir lu ce rapport, j'étais complètement d'accord et que je n'avais plus rien à dire.

[*Traduction*]

Que d'ici 1996–1997, au moins 5 p. 100 du budget annuel de l'ACDI soit réservé aux activités prévoyant l'envoi de coopérants bénévoles.

Que l'ACDI collabore avec les organismes de coopération afin de trouver des méthodes et des techniques plus sophistiquées pour évaluer l'incidence de l'envoi de volontaires sur les pays hôtes et au Canada.

Que l'ACDI et autres ministères gouvernementaux coopèrent avec les organismes de coopération à l'élaboration d'une stratégie permettant de mieux faire prendre conscience aux industriels canadiens de l'avantage qu'il peut y avoir à permettre à leurs employés d'accepter une mission de coopération et à embaucher d'anciens coopérants bénévoles.

Que le gouvernement montre l'exemple en adoptant une politique permettant à ses propres employés de prendre des congés sans solde, sans avoir à renoncer à leur ancienneté ou à leur avantages sociaux, afin d'accepter des missions de coopération à l'étranger, pour le compte d'un organisme reconnu.

Enfin, que le gouvernement collabore avec les seuls organismes de coopération afin d'inventorier et d'éliminer les obstacles ou les entraves potentiels à l'envoi de coopérants.

Now, Mr. Chairman, I give the floor to my colleague, Mr. Yves Pétillon, who will introduce Mr. Marginean.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Pétillon.

Mr. Yves Pétillon (Centre Canadien d'étude et de cooperation internationale): Mr. Chairman, I will immediately give the floor to Mr. Marginean, a volunteer who has spent three years in Tunisia and who had obtained an unpaid leave of absence for those three years. He was a training and information adviser to the Tunisian Association for Safety and the Enhancement of Working Condition with the Department of Social Affairs. He is the only Canadian to have received the medal of merit from the Tunisian Republic for services rendered to the country. Mr. Marginean.

Mr. Alain Marginean (Oxfam–Quebec): Mr. Chairman, it is a great honour for me to be here today. It is also an honour to be sitting here with two director generals of NGOs.

I am not used to speaking in front of such a committee and I am a little nervous. I have to tell you that I am not a professional volunteer. I am the director of an adult education service in a cegep in Quebec. So, as I was saying, I am not a professional volunteer but the experience I gained from those years spent as a field volunteer for Oxfam has lead me to accept the invitation to come here and tell you about what was accomplished.

I read very carefully the brief that was presented to you by the NGOs regarding voluntary cooperants. I didn't participate in this; I myself am a voluntary co–operant. I simply wanted to tell you, perhaps a bit naively, that I'm in complete agreement with this report and I have nothing more to add.

[*Text*]

Je pense que les gens des ONG, si je peux me permettre une évaluation, ont fait un travail remarquable. Je peux dire qu'effectivement, que les éléments que j'ai retrouvés dans ce document me semblent tout à fait justes et tout à fait vrais; j'aurais peut–être simplement quelques exemples concrets à ajouter, concernant mon vécu ou celui de certains collègues avec lesquels j'ai travaillé.

Je suis venu pour dire qu'au niveau de la politique extérieure canadienne, il faut porter une attention particulière au volet de la coopération volontaire et au volet de ce que font les ONG canadiennes en matière d'aide humanitaire. L'expérience de coopération que j'ai vécue a très certainement changé ma vie et probablement celle de ma famille ainsi que celle des collègues avec lesquels j'ai travaillé. Au niveau professionnel j'ai été amené à confronter mes pratiques professionnelles à celles des représentants d'autres pays et j'ai donc essayé de mieux définir mes compétences professionnelles pour mieux agir.

Au niveau de l'équipe que je dirige, au niveau du collège auquel j'appartiens, nous avons 2 500 étudiants adultes inscrits et un personnel d'environ 30 personnes. Depuis mon retour, j'ai encouragé systématiquement tout le personnel à participer à des activités de travail à l'étranger, car je considère maintenant que ces activités sont des expériences qui permettent de perfectionner le travail et également d'être confronté à d'autres réalités, ce qui nous amène à avoir une meilleure acuité et un meilleur sens au niveau de notre intervention.

Je m'excuse, j'essaie d'aller un peu vite, parce que je pensais faire une présentation de trois heures et on m'a dit que je n'avais que trois minutes. Je suis un peu coincé. Je vais essayer de résumer ce que j'aurais voulu dire.

Au niveau du travail, du collège, et de la région, je pourrais vous faire une liste des interventions qu'on a faites. On a créé, avec les municipalités de la région, avec la Société de développement économique, le Commissariat industriel et le Collège, un organisme régional d'éducation de développement international pour les jeunes et les étudiants. Notre collège envoie maintenant en stage, depuis six ans, des étudiants à l'étranger, dans différents pays. De la même façon, pour le niveau des gens d'affaires, dans le cadre des semaines de la Petite et Moyenne Entreprise, on a encouragé les entrepreneurs de la région à exporter davantage à partir des moyens et des expériences qu'on avait, tout en permettant aux entrepreneurs de la région de participer à nos mécanismes de financement permettant aux étudiants de pouvoir agir.

Au niveau de ce que nous avons initié comme projet, en tant que coopérant volontaire, j'aimerais citer un exemple. Quand nous étions en Tunisie avec le groupe de coopérants volontaires, plusieurs missions de l'ACDI étaient venues en Tunisie pour évaluer la problèmatique «femme et développement en Tunisie», et notre groupe de 15 volontaires avait demandé à rencontrer l'ambassadeur, pour voir s'il était possible de lui faire part de nos idées sur ce que devrait être l'aide internationale en matière de «femme et développement en Tunisie». L'ambassadeur avait accepté, et je me rends compte aujourd'hui, cinq après, que la politique canadienne, en ce qui concerne le bilatéral, a finalement suivi les propositions des simples bénévoles que nous étions.

[*Translation*]

If I can be allowed an assessment, I think that the NGO people have done a remarkable job. I can say that the points I found in this document are absolutely accurate and true; I might have a few concrete examples to add concerning my own experience or that of colleagues with whom I worked.

I came here to say that with regard to Canada's foreign policy, we have to pay special attention to the voluntary cooperation aspect and to the work of Canadian NGOs in humanitarian aid. My own experience as a co–operant certainly changed my life and probably that of my family and that of the colleagues with whom I worked. On a professional level, I had to confront my own professional practices with those representatives of other countries and so I tried to better define my professional skills in order to be more effective.

The team I head at the college where I work has about 2,500 registered adult students and a staff of about 30. Since my return, I've systematically encouraged all staff to take part in work activities abroad, because I now feel these activities are experiences that allow us to upgrade our skills and encounter other realities. This enables us to gain a better vision and a better feel for effective intervention.

I'm sorry, I'm trying to go a bit fast, because I thought I had three hours to make a presentation and I'm told I only have three minutes. I'm in a bit of a bind. I will try to summarize what I wanted to say.

I could give you a list of the interventions made through our work, our college and our region. Together with the regional municipalities, the Société de developpement économique, le Comissariat industriel and the College, we created a regional education and international development organization for young people and students. For the past six year, our college has been sending students abroad in different countries for training periods. Similarly for business people, through the Small and Medium Business Weeks Program, we encouraged entrepreneurs in our region to export more through the means and experiences we had, while allowing them to participate in our funding mechanisms that enable students to take action.

As a voluntary co–operant, I would like to sight as an example one project that we initiated. When we were in Tunisia with the volunteer co–operants group, several CIDA missions had come to Tunisia to evaluate the problem of women and development in that country. Our group of 15 volunteers asked to meet with the ambassador to determine whether it would be possible to present our ideas for international aid programs that could help women and development in Tunisia. The ambassador agreed and now, five years later, I realize that Canada's bilateral policy ended up reflecting the proposals of our group of ordinary volunteers.

[*Texte*]

Il y a un projet de 5 millions de dollars dans lequel le Canada est impliqué au niveau du bilatéral, en ce qui concerne les femmes entrepreneurs, et l'éducation de base pour les femmes. Tous ces projets ont été initiés par le groupe de coopérants volontaires qui était en place en Tunisie et auquel le Canada a pu se référer pour entreprendre, je pense, une action des plus efficaces.

Je donne cela à titre d'exemple. Je pourrais citer d'autres éléments de composantes. Je vois que le temps passe. J'aimerais simplement ajouter en terminant, que je suis père de trois filles, et peut-être que mes filles auraient fait une meilleure performance avec moi aujourd'hui. Elles ont 14, 12 et 7 ans. Elles ont vécu en Tunisie, et cela leur a apporté beucoup. Si, au départ, j'avais un peu hésité à cause de la famille, je suis revenu ravi de l'expérience car nous sommes revenus plus riches au niveau de notre éducation, de notre ouverture d'esprit, tant au niveau professionnel que de celui de notre expérience en communauté locale. J'aurais été fier de vous les présenter si j'avais pu les amener.

• 1610

Je vais terminer sur un dernier point, car le temps passe. J'ai lu une enquête de l'Université Harvard, faite dernièrement sur l'efficience et la productivité des entreprises américaines. On citait comme entreprises les plus performantes et les plus productives, non pas bien sûr le secteur public ou parapublic auquel j'appartiens, non pas les entreprises privées non plus, mais les ONG de type Croix-Rouge et Armée du Salut qui sont finalement les organismes qui avaient le plus d'impact en fonction des moyens qu'ils avaient.

C'est un mot que je lance pour les membres des ONG qui m'accompagnent. Je tiens à le dire, pour en avoir été témoin. Le travail que font les ONG est un travail très efficient, et dont l'impact, je pense, est très riche au niveau du Canada.

Je termine en vous disant merci de m'avoir accueilli. J'espère que cela a été pertinent, et je vous demande d'apporter une attention particulière au volet coopérants volontaires. Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien, monsieur Marginean. Ce témoignage nous touche, et nous vous remercions beaucoup d'avoir été notre ambassadeur pendant ces trois années, en Tunisie, avec vos enfants et votre famille. Nous reviendrons. Vous allez peut-être avoir l'occasion de répondre à quelques questions. Donc, on ne va pas vous laisser. On va revenir tantôt, quand on va avoir fait le premier tour de cinq minutes.

Vous avez remarqué que j'ai été généreux à votre égard. Je vous ai donné plus de cinq minutes. Je suis un homme comme cela. J'ai le coeur à la bonne place.

M. Marginean: Merci.

Le coprésident (M. Gauthier): Vous m'avez touché. C'est bien.

Du Front des artistes canadiens,

Mr. Greg Graham, national director, and Mr. Leopold Foullem, chairperson.

Mr. Greg Graham (National Director, Canadian Artists Representation): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee.

[*Traduction*]

There's a $5 million project in which Canada is involved at a bilateral level regarding women entrepreneurs and basic education for women. All these projects were initiated by the volunteer co-operants group that was in place in Tunisia and to which Canada could refer in order to undertake what I think was an extremely effective force of action.

I offer that as an example. I could sight many others. I see that our time is running out. Let me simply add in closing that I'm the father of three daughters, and they may have performed better here today than I have. They are 14, 12 and 7 years old. They've lived in Tunisia and that enriched their lives a great deal. While at the outset I hesitated somewhat because of my family, I came back absolutely thrilled with the experience because we returned richer, be it in terms of our education, our open mindness, our professional skills or our experience with local communities. I would have been proud to introduce my children here if I had been able to bring them.

As time is going by I will end on one last point. I have read a study done recently by Harvard on efficiency and productivity in American companies. The best performers and the most productive organizations were obviously not in the public or semi-public sector, where I work, nor where they in the private sector; it was the Red Cross and Salvation Army type of NGOs that were found to have the most impact in proportion to their resources.

I wanted to say it for the NGO people who are here with me today. I can say it for having seen it myself. NGOs are very efficient and their impact on Canada is extremely positive.

To conclude I would like to thank you for hearing me. I hope that my contribution was useful to you and I would ask you to pay particular attention to volunteer-sending agencies. Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Marginean. We are moved by what you told us and we thank you for having been our ambassador during three years in Tunisia, together with your children and your family. We will come back to you. You may have the opportunity to answer a few questions. We are not forgetting you. We will come back after the first five minute round.

You may have noticed that I was particularly generous with you. You have had more than five minutes. But that's the way I am. My heart is in the right place.

Mr. Marginean: Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You have truly moved me. That's good.

From Canadian Artists Representation,

Monsieur Greg Graham, directeur national, et monsieur Leopold Foullem, Président.

M. Greg Graham (directeur national, Front des artistes canadiens): Merci, monsieur le président, membres du comité.

[*Text*]

When the artists of Canada reflect on Canada's foreign policy they are apt to ask first if there is one. On the one hand, the existing policy framework has tended to undervalue and ignore works of visual and media artists. On the other hand, our artists have been pursuing international relations, audiences, and exchanges on their own, often in spite of government activity rather than as a result of it.

Unfortunately, we've tended in Canada to view foreign policy as an add–on, something that's considered after the fact, divorced from any other policy considerations. If we are indeed living in a global village we must begin to see the continuum. Our foreign policy towards any sector or activity cannot be neatly compartmentalized into a single bureaucracy, but neither can it be ignored.

In the case of our artists there are a number of factors to be considered, touching on the breadth of what we think of as foreign policy. First of all there is the art itself. Our artists have international acclaim and recognition. They are participating in an international dialogue, but are hampered by geographical and financial considerations.

Secondly there are the trade considerations. There is an international market for our artistic product, not only for the objects we create but also for the intellectual property, skills, and technology that go with them. Overall, the federal government has done little to further this development.

Thirdly there are the diplomatic considerations. Art itself is a vehicle for promoting national recognition and for indicating quality, creativity, innovation, and excellence, which not only carry over to our other goods and services but give us an identity in the world. Unfortunately, very few of our diplomats know much about art.

There are also international development and peacekeeping issues involved. Our organization has provided information and assistance to artists' organizations abroad, and our Ontario branch has recently participated in seminars and workshops in Caribbean countries. Through the civilian artists' program at National Defence, our artists have accompanied our peacekeeping forces and have created works of art that transcend language and cultural barriers. These activities may be unknown to most of you, but they also deserve encouragement and support.

Let's return to the art itself. Before considering the commercial trade or diplomatic implications, we must first deal with the art and the artist in an international environment. Art is on the one hand immediate, personal and regional, reflecting an artist's vision or evoking a particular audience response. On the other hand it is universal, global in nature, speaking across distance and time. National policies and institutions are relevant insofar as they mediate between these poles.

[*Translation*]

Quand les artistes canadiens s'interrogent sur la politique étrangère du Canada, ils ont tendance à se demander d'abord s'il y en a une. D'une part, la politique actuelle ne fait que peu ou pas de place aux visualistes et aux artistes des médias. D'autre part, nos artistes ont eux–mêmes organisé leurs relations, audiences et échanges internationaux, souvent en dépit de l'action gouvernementale plutôt que grâce à elle.

Malheureusement, le Canada a toujours eu tendance à considérer sa politique étrangère comme un à–côté, un élément accessoire qui n'a aucun rapport avec les autres considérations politiques. S'il est vrai que le monde est un village, il est temps que nous nous apercevions de l'interrelation des choses. Notre politique étrangère à l'égard d'un secteur ou d'une activité ne peut pas être compartementalisée dans une organisation bureaucratique particulière, mais elle ne peut pas non plus être laissée pour compte.

En ce qui concerne les artistes, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte dans ce que nous considérons comme le champ de la politique étrangère. Il y a d'abord l'art même. Nos artistes sont reconnus et admirés dans le monde entier. Ils participent au dialogue international, mais ils sont gênés par des considérations géographiques et financières.

Deuxièmement, il y a l'aspect commercial. Il y a un marché international pour nos produits artistiques, pas seulement pour les objects que nous créons, mais aussi pour les biens intellectuels, les compétences et la technologie qui les accompagnent. Dans l'ensemble, le gouvernement fédéral n'a pas fait grand–chose pour favoriser ce développement.

Troisièmement, il y a le domaine diplomatique. L'art est un moyen pour promouvoir la reconnaissance nationale et faire connaître la qualité, la créativité, l'innovation et l'excellence, que l'on ne retrouve pas seulement dans nos biens et services, mais qui contribuent à forger notre identité face au monde extérieur. Malheureusement, très peu de diplomates connaissent quelque chose aux arts.

Il y a aussi des considérations de développement international et de maintien de la paix. Notre organisation a fourni information et assistance à des organismes artistiques à l'étranger, et notre chapitre de l'Ontario a récemment participé à des ateliers et séminaires dans les Antilles. Grâce au programme des artistes civils de la Défense nationale, nos artistes ont accompagné les forces de maintien de la paix et ont créé des oeuvres qui transcendent les barrières linguistiques et culturelles. Ce sont là des activités que la plupart d'entre vous ignore peut–être, mais qui méritent d'être encouragées et appuyées.

Revenons à l'art. Avant d'examiner les considérations commerciales ou diplomatiques, nous devons d'abord nous pencher sur la place de l'art et de l'artiste à l'échelle internationale. D'une part, l'art est immédiat, personnel et régional, et reflète la vision de l'artiste ou suscite dans le public une réaction particulière. D'autre part, l'art est universel, mondial, et transcende le temps et l'espace. Les politiques et institutions nationales ne sont pertinentes que dans la mesure où elles assurent le lien entre ces deux pôles.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1615

Our artists have long been conscious of this dilemma and have embraced it rather than hidden from it. Whether it be a Québécois ceramicist interacting with Japanese colleagues, or an Alberta painter sharing visions in Prague, our artists are out there participating, often at the invitation of foreign governments or their agencies and often quite without the participation or acknowledgement of our own government.

Nos artistes sont depuis longtemps conscients de ce dilemme et plutôt que de s'en détourner, ils ont décidé d'y faire front. Céramiste québécois en contact avec des collègues japonais, ou peintre albertin partageant ses points de vues avec des artistes pragois, les artistes canadiens sont partout dans le monde, souvent à l'invitation des gouvernements ou d'organismes étrangers, et le plus souvent sans la participation ni l'aide de leur propre gouvernement.

Art does not always fit nicely into trade policy and may have political implications that our diplomats do not fully understand and are therefore loathe to come near. Yet I would argue that our art, in and of itself, is worthy of international promotion and support, and that our artists should be encouraged to continue the international dialogue on a front that is independent of commercial trade considerations.

L'art ne s'intègre pas toujours facilement aux politiques commerciales et il peut avoir des répercussions politiques que nos diplomates ne comprennent pas toujours très bien et qu'ils préfèrent par conséquent éviter. Pourtant notre talent artistique mérite d'être promu et appuyé sur la scène internationale, et nos artistes devraient être encouragés à poursuivre le dialogue à l'étranger en dehors de toute considération commerciale.

The Canada Council, since its inception, has had a mandate to do this. However, it has never had the funds to carry through. For a lengthy period artists were told that External Affairs would handle all aspects of foreign relations, the purely artistic exchanges as well as commercial and diplomatic ones. This of course has never quite worked out, and over the years External's program has become increasingly obtuse and seemingly restrictive. For example, G-7 countries might be all right, but Africa not likely.

C'est là le mandat du Conseil des arts, depuis sa création. Toutefois, celui-ci n'a jamais eu les fonds nécessaires pour s'acquitter de cette responsabilité. Pendant longtemps, on a dit aux artistes que le ministère des Affaires extérieures s'occuperait de tout ce qui touche aux relations étrangères, des échanges strictement artistiques aussi bien que des relations commerciales et diplomatiques. Bien entendu, ça n'a jamais marché, et avec les années le programme des Affaires extérieures est devenu de plus en plus limitatif et borné. Par exemple, on peut envisager les pays du G-7, mais pas l'Afrique.

From the point of view of art for its own sake, of artistic exchanges that may not be immediately commercially profitable, and of our international aesthetic dialogue in relation to the further development of our own artists, it would be better that the Canada Coucil carry through on its original mandate. We therefore recommend that the Canada Council's mandate to promote our art and artists internationally be reaffirmed and that budget allocations be made to allow this mandate to be realized.

Du point de vue de l'art pour l'art, des échanges artistiques qui ne sont peut-être pas immédiatement rentables, ainsi que du point de vue du dialogue esthétique international en vue du développement de nos propres artistes, il serait préférable de permettre au Conseil des arts de s'acquitter de cette responsabilité. Nous recommandons par conséquent que le mandat du Conseil des arts pour la promotion de l'art et des artistes canadiens à l'étranger soit réaffirmée et que l'on attribue au conseil les budgets nécessaires à sa réalisation.

As indicated, our art does have a commercial trade dimension. We live in a country of high productivity and quality but with a limited population base. Like other economic sectors, our artists must look seriously at an export market. Many are doing this. Canadian works often sell better and with higher returns abroad than they do at home. Success in foreign markets is very often due to the artist's own efforts. In some cases the work of a dealer has paid off. However, we have too few professional dealers with international expertise. Very often an artist's participation in non-commercial activities abroad leads to commercial spin-offs.

Comme nous l'avons dit, il y a également une dimension commerciale à notre production artistique. Au Canada, la productivité est importante et la qualité excellente, mais la population est limitée. Comme les autres secteurs économiques, le secteur artistique doit sérieusement considérer l'exportation. C'est ce que font beaucoup d'artistes. Les oeuvres canadiennes se vendent souvent mieux et plus cher à l'étranger qu'au Canada. Les succès obtenus à l'étranger sont souvent le fruit des efforts de l'artiste-même. Parfois, ce sont les efforts d'un marchand d'oeuvres d'art qui portent fruit. Malheureusement, ils sont trop peu nombreux à avoir une expérience des marchés internationaux. Très souvent, la participation d'un artiste à des activités non commerciales à l'étranger a des retombées commerciales.

Our present cultural industry view of trade promotion includes commercial film, sound recording and book publishing, but manages somehow to exclude the commercial aspects of almost all our other artistic endeavours. Insofar as the visual and media arts are concerned, we must see an active role for commercial sales within our export policy.

Actuellement, l'industrie culturelle s'occupe de promotion pour le cinéma commercial, les enregistrements sonores et l'édition, mais exclut le volet commercial de presque toutes les autres activités artistiques. Il est important de faire une place dans notre politique de développement des exportations aux arts visuels et médiatiques.

[*Text*]

We recommend that the federal government work with the private sector to ensure that the commercial aspects of our visual arts are enhanced in the international marketplace. This includes training and export marketing for art dealers, agents and cooperative management; active participation in international art fairs and festivals; promotion of international agreements between Canadian and foreign commercial dealers; and simplification of existing support programs and streamlining of paperwork in requesting assistance for international marketing. We strongly recommend the program presently used by the Quebec government to assist its dealers as a model in this regard.

Target marketing and sales prospecting supported by the government abroad are a must. Particular markets, such as New York and Japan, must be dealt with seriously. The inclusion of artists and art dealers in trade missions abroad is necessary. This would not only round out our approach but would give a welcome break to wheat and widgets around the table conversation. It is necessary to upgrade the knowledge of our trade representatives abroad so they are at least aware that we make art in this country as well as circuit boards.

Developing a commercial trade policy that extends beyond the object alone, we must aggressively market our intellectual property and skills abroad, not to mention the specialty products and services such as art publishing. We can do much better in licensing Canadian art copyrights abroad. Our art publications are world-class and need a place in our overall publication policy. Our skills in many traditional fields as well as in new media and technology must be marketed commercially as well as transferred in a developmental manner.

The issue of the diplomatic aspect of art leads naturally from the previous consideration. Unlike many countries, we do not seem to feel that culture is part of diplomacy. We do not have a cultural attaché at most of our embassies, not even part-time. Compare that with the situation here in Ottawa. Call up any foreign embassy and ask to speak to the cultural attaché. If they don't have one they at least have the diplomacy to fake it well. You can call the embassy of the Czech Republic and discuss the media art scene in Prague, or the Japanese embassy and discuss performance art or contemporary ceramics. Call a Canadian embassy abroad and ask a similar question. . .

[*Translation*]

Nous recommandons que le gouvernement fédéral collabore avec le secteur privé en vue de mettre en valeur l'aspect commercial de nos arts visuels sur le marché international. Pour cela, il faut notamment assurer la formation et l'aide aux activités d'exportation pour les marchands d'oeuvres d'art, les agents et les coopératives; la participation active à des foires et des festivals internationaux; la promotion d'accords internationaux entre les marchands d'oeuvres d'art canadiens et étrangers; la simplification des programmes d'aide et des démarches pour l'aide à la commercialisation internationale. Nous recommandons vivement de prendre pour modèle le programme qu'a mis en place le gouvernement du Québec pour venir en aide aux marchands d'objets d'art.

Il est essentiel également que le gouvernement appuie des activités de marketing ciblés et de prospection à l'étranger. Certains marchés, comme New York et le Japon, doivent être entrepris sérieusement. Il faut faire participer les artistes et les marchands d'oeuvre d'art aux missions commerciales à l'étranger. Ainsi, non seulement notre démarche serait plus complète, mais la conversation pourrait enfin porter sur autre chose que le blé et les objets machinés divers. Il faut que nos représentants commerciaux à l'étranger soient mieux formés afin qu'ils sachent tout au moins que notre pays produit aussi des objets d'art et non seulement des circuits intégrés.

Notre politique commerciale ne doit pas s'arrêter aux seuls objets; nous devons faire preuve de dynamisme pour vendre à l'étranger nos biens et compétences intellectuels, sans parler des produits et services spécialisés, comme l'édition d'art. Nous pourrions faire beaucoup mieux dans le domaine des licences sur les droits d'objets d'art canadiens. Nos éditions d'art sont de qualité internationale et méritent une place dans notre politique générale en matière d'édition. Nous devons vendre et transférer, pour l'aide au développement, nos compétences dans de nombreux domaines traditionnels ainsi qu'avec les nouveaux médias et les nouvelles technologies.

Les considérations diplomatiques découlent tout naturellement de ce qui précède. Contrairement à bien d'autres pays, nous ne semblons pas estimer que la culture fait partie de la diplomatie. La plupart de nos ambassades n'ont pas d'attaché culturel, même à temps partiel. Comparez avec la situation ici à Ottawa. Appelez n'importe quelle ambassade et demandez à parler à l'attaché culturel. S'il n'y a pas d'attaché culturel, on aura au moins le tour de vous faire croire le contraire. Vous pouvez appeler l'ambassade de la République tchèque et parler des arts médiatiques à Prague, ou l'ambassade du Japon pour parler des arts de la scène ou de la céramique moderne. Essayez d'appeler une ambassade canadienne à l'étranger et de poser ce genre de questions. . .

• 1620

Our embassies and consulates could obviously do a lot more with little effort. A program of regular exhibitions of visual arts and crafts in our offices could bring regular public relations benefits at a reasonable cost. With the proviso that exhibition

Nos ambassades et consulats pourraient de toute évidence faire beaucoup mieux sans trop d'effort supplémentaire. Un programme d'expositions régulières d'arts plastiques et d'artisanat dans nos bureaux à l'étranger pourrait améliorer nos

[*Texte*]

fees are paid to artists, we can see a tendering process work quite efficiently to provide such services to embassies, consulates, as well as for art exhibitions at trade fairs, athletic events and so on.

Overall, we have a visual and media arts sector that is not only world–class, but in many cases a world leader. Our artists are already out there doing their part. We would like Canada's foreign policy to catch up and support these endeavours.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Graham, thank you very much.

Docteur Patry, vous voulez commencer la série des questions.

M. Patry (Pierrefonds—Dollard): Merci beaucoup, monsieur le président. Monsieur Barisa, dans votre mémoire, je note que vous insistez beaucoup sur le fait que le développement des ressources humaines, dans son sens le plus large, doit constituer une priorité de la politique canadienne d'aide. De quelle façon percevez–vous ce développement des ressources humaines et que devrait faire le Canada pour effectivement prioriser cette option de développement des ressources humaines?

Mr. Barisa: I believe you're quoting from the WUSC brief.

Mr. Patry: Yes.

Mr. Barisa: In terms of human resource development we take it to mean in the widest sense of the word. If I understand your question correctly, you're asking me what priority Canada should place on this particular endeavour.

From the point of view of volunteer–sending agencies, we see the possibility obviously of greater financial input. I believe I mentioned that currently we receive 2% of ODA and we're suggesting that in three years it be considered to make a floor of 5% ODA. One aspect is financial; another aspect—as several of the recommendations alluded to—is to make it easier to develop human resources abroad by making it possible for volunteers to more easily reintegrate themselves back into Canadian society when they come back, with such things as UIC, seniority in their places of employment, and a variety of other coverages.

Mr. Patry: In one of your last conclusions in the brief you mentioned that the government should set an example by adopting a policy that permits its own employees to have a *congé sans solde* without going overseas with the NGOs. Do you know if any provincial governments have such a policy in Canada?

Mr. Barisa: I personally don't know, but perhaps one of my colleague does.

Le coprésident (M. Gauthier): Si vous voulez bien, monsieur Pétillon?

M. Pétillon: Merci, monsieur le président. Je lisais un article, il y a une semaine, sur une déclaration du ministre de la coopération en France. Ils sont justement en train d'étudier une nouvelle loi qui donnerait une sorte de statut aux coopérants

[*Traduction*]

relations publiques à un coût raisonnable. À condition que l'on verse aux artistes des droits d'exposition, on pourrait très bien envisager un processus de soumission tout à fait efficace qui permettrait de fournir ce genre de services aux ambassades et consulats, ainsi que d'organiser des expositions artistiques dans le cadre de foires commerciales, de manifestations sportives et autres.

Les arts visuels et médiatiques canadiens ne sont pas seulement de qualité mondiale, ils sont souvent les meilleurs au monde. Nos artistes font déjà leur part. Nous souhaiterions que la politique étrangère canadienne se mette à la page et les appuie.

Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Graham.

Mr. Patry you wanted to start.

Mr. Patry (Pierrefonds—Dollard): Thank you, Mr. Chairman. Mr. Barisa, I note that in your brief you insist on the fact that human resources development, in its widest sense, must be a priority of Canadian development policies. How do you see that human resources development taking place and what should Canada do to make it a priority?

M. Barisa: Vous citez, je crois, le mémoire de l'EUMC.

M. Patry: Oui.

M. Barisa: Nous entendons le développement des ressources humaines au sens le plus large du mot. Si j'ai bien compris votre question, vous demandez quelle priorité le Canada devrait accorder à cette activité.

Les organismes de coopération songent bien sûr à une plus grande participation financière. Je crois avoir dit que nous recevons actuellement 2 p. 100 du budget de l'APD et nous avons suggéré qu'au cours des trois prochaines années on envisage de porter notre part à un minimum de 5 p. 100 de l'APD. Il y a donc l'aspect financier; un autre aspect—comme le montrent plusieurs de nos recommandations—c'est de favoriser le développement des ressources humaines à l'étranger en facilitant la réinsertion des coopérants bénévoles lorsqu'ils reviennent dans la société canadienne, en leur accordant les prestations d'assurance–chômage, en préservant leur ancienneté et en leur offrant diverses autres prestations.

M. Patry: Dans vos conclusions, vous dites que le gouvernement devrait donner l'exemple en adoptant une politique qui permette à ses propres employés d'obtenir un congé sans solde afin de pouvoir travailler à l'étranger auprès des ONG. À votre connaissance, des gouvernements provinciaux ont–ils adopté une politique de ce type?

M. Barisa: Je l'ignore, mais mon collègue pourra peut–être vous répondre.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could you answer, Mr. Pétillon?

Mr. Pétillon: Thank you, Mr. Chairman. Just a week ago I was reading an article about a statement made by the French Minister for Cooperation. France is considering legislation that would give some kind of status to volunteers going abroad; they

[*Text*]

volontaires; ils seraient alors ouvertement en poste et non plus en retrait comme dans plusieurs pays. La France voudrait plutôt augmenter ce genre de coopération en proposant un engagement et une couverture sociale aux coopérants volontaires. Actuellement, c'est un gros problème car les coopérants volontaires n'ont aucune couverture sociale puisqu'ils sont à l'étranger et qu'ils ne sont pas considérés en fait comme des employés canadiens, et donc, même à leur retour, ils n'ont aucune assurance–chômage.

Par ailleurs, il n'y a aucun cadre légal. Le Canada a toujours eu, depuis 1960 donc, des milliers de coopérants volontaires sans qu'il y ait effectivement aucun cadre légal qui ait jamais été pensé pour eux.

[*Translation*]

would be considered to be on duty rather than on leave, as is the case in many countries. France is seeking to increase this type of development aid by offering volunteers who would be going abroad a contract and social benefits. It is a big problem right now because volunteers who are working abroad do not get any social benefits and are not considered as Canadian workers, therefore, when they return they are not even entitled to unemployment insurance.

And there is no legal framework. Since 1960, Canada has sent thousands of volunteer workers abroad without ever defining a legal framework to cover their situation.

• 1625

M. Patry: Monsieur le président, j'aurais une question pour M. Ladhani. Monsieur Ladhani, dans la dernière conclusion de votre mémoire, vous avez dit que l'ACDI devrait rendre compte de ses réalisations. Avez–vous une ou des suggestions? De quelle façon est–ce que l'ACDI devrait rendre compte de ses réalisations?

Mr. Ladhani: As you know, Mr. Chairman, there have been several achievements over the last several years. If one were to cite specific examples, the "green revolution" in India that has made India self–sufficient was in large measure done by Canadian contributions. Today, if you look at self–sufficiency of food in Bangladesh, Canada has played no small part in enabling Bangladesh to get there.

International effort being what it is, it's the effort of multiple countries, and sometimes it is difficult to pinpoint who is actually responsible for it. But within the broad spectrum of successes we can identify a major role that we as Canadians and CIDA have played.

Mr. Patry: Mr. Chairman, I have a question for Mr. Ladhani. Mr. Ladhani, in the last conclusion contained in your brief, you say that CIDA should report on its accomplishments. Would you have any suggestions to make in this regard? How should CIDA go about reporting on its accomplishments?

M. Ladhani: Comme vous le savez, monsieur le président, il y a eu plusieurs réalisations au cours des dernières années. S'il fallait citer un exemple précis, je choisirais la «révolution verte» en Inde, qui a été en grande partie réalisée grâce à des contributions canadiennes et qui a rendu l'Inde auto suffisante. En ce qui concerne l'autosuffisance alimentaire du Bangladesh, le rôle joué par le Canada est loin d'avoir été négligeable.

Les efforts internationaux étant ce qu'ils sont, divers pays participent et il est parfois difficile de dire lequel est vraiment responsable des progrès réalisés. Ce que l'on peut dire, c'est que pour l'ensemble des réussites, les Canadiens et l'ACDI ont joué un rôle important.

M. Patry: Merci, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Paré.

M. Paré (Louis–Hébert): Monsieur le président, ma question s'adresse à M. Pétillon.

Dans le tout dernier paragraphe de votre document, à la page 22, vous dites que le gouvernement conjugue ses efforts à ceux des organismes d'envoi de volontaires à l'étranger, dans le but de déceler et d'aplanir les obstacles à l'envoi de volontaires. Dans une réponse, vous avez déjà parlé d'absence, de congé sans solde, de statut particulier inexistant, de budget restreint, de meilleure intégration au retour. Est–ce que tous ces éléments font référence à ce paragraphe?

M. Pétillon: Effectivement, c'est essentiellement à ces points–là que nous pensons. Parce que je voulais souligner que le nombre de demandes que nos organisations reçoivent des pays en voie de développement, est loin d'être en baisse. Au contraire. Cela pourrait peut–être sembler paradoxal à certains, puisque dans beaucoup de pays en voie de développement, il y a justement un développement de la capacité des ressources humaines locales.

Il faut savoir cependant que le rôle du coopérant volontaire a aussi tendance à changer. Il ne remplace plus une ressource locale qui n'existe pas, mais il introduit quelque chose de différent. Je vous donne ici le témoignage d'un directeur d'ONG

Mr. Patry: Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Paré.

Mr. Paré (Louis–Hébert): Mr. Chairman, my question is for Mr. Pétillon.

In the last paragraph of your document, on page 21 of the English version, you recommend that the government work with volunteer–sending agencies to identify and remove potential barriers or impediments to volunteer–sending. In answer to an earlier question, you talked about leaves of absence, leave without pay, non existent special status, limited budgets and better integration upon returning to Canada. Are these elements what you're thinking of here?

Mr. Pétillon: Indeed, those are, essentially, the barriers we are thinking of. I wanted to underline that the number of requests our organizations receive from developing countries is far from being on a decline, much to the contrary. This situation might however seem paradoxical to some people, given in that many developing countries, there is local human resource capability development taking place.

One must also be aware that the role of the volunteer co–operant is also changing. The co–operant no longer replaces a local resource that doesn't exist; he or she introduces something altogether different. The director of a latin american NGO told

[*Texte*]

d'Amérique latine qui me disait que ce dont il avait besoin, ce n'était pas nécessairement du spécialiste dernier cri, mais de quelqu'un ayant la tête sur les épaules. Nous ne voulons pas qu'il soit semblable à nous, nous voulons qu'il garde sa différence.

Et c'est justement de ces différences insérées dans une équipe de travail nationale, que peut naître une créativité nouvelle, ou des méthodes de gestion nouvelles dans ces pays; c'est là que réside l'importance, je crois, de la coopération volontaire, au–delà de l'aspect technique.

Donc, on est incapable de répondre à tous ces besoins que nous avons. Nous pourrions facilement, comme nous le présentons dans nos mémoires, multiplier facilement par deux, sinon plus, le nombre de coopérants volontaires. Mais on se heurte à certaines difficultés, la première étant la difficulté financière certes, puisqu'au lieu d'augmenter, la coopération volontaire au Canada a baissé de 30 p. 100 en 4 ans.

M. Paré: J'aurais un commentaire, monsieur le président, si vous me le permettez. Je me suis déjà laissé dire que des représentants ou des professionnels qui oeuvrent pour des entreprises privées à l'étranger prennent ombrage, jusqu'à un certain point, de la présence de coopérants, diplômés universitaires aussi, mais travaillant pour des honoraires beaucoup plus faibles que ceux des professionnels de ces entreprises privées. Est–ce qu'il y a là un véritable problème, un début de problème ou un petit ou un gros problème?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Pétillon.

M. Pétillon: Monsieur le président, il est vrai qu'il y a probablement, peut–être dans certains cas, un certain malaise. Mais je crois qu'il existe, dans la société canadienne, une générosité qui s'exprime non seulement en donnant de l'argent à des organisations, mais une générosité qui s'exprime aussi par un engagement personnel.

• 1630

Effectivement, quand on parle d'un volontaire, c'est quelqu'un qui n'a absolument pas de salaire. Il a une allocation qui lui permet de vivre, un peu comme son homologue local, mais c'est un professionnel. Le coopérant volontaire aujourd'hui, ce n'est plus le jeune diplômé de 25 ans qui a juste terminé son université. Effectivement, c'est un professionnel dont la moyenne d'âge est de 37 ans dans nos organisations.

Alors, est–ce qu'on doit freiner cet élan de générosité qui existe dans notre société? Personnellement, je ne le crois pas, et nous ne le pensons pas.

Le coprésident (M. Gauthier): Excusez–moi. Est–ce que je peux vous poser une question? Trois ans en Tunisie à vos frais? Comme volontaire? Sans solde d'aucune part?

M. Marginean: Sans solde d'aucune part. Avec les allocations de séjour, juste pour vivre finalement. Mais c'était une expérience enrichissante.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, non, mais je veux savoir comment on fait pour vivre en pays étranger pendant trois ans sans salaire.

[*Traduction*]

me that what he needed wasn't necessarily an up–to–date to the very second specialist, but rather someone with a head on his or her shoulders. We don't want that person to be like us, we want him or her to continue to be different.

And it is precisely through these differences among members of an national group that a new creativity or new management methods can emerge in these countries; that is where voluntary cooperation is, I believe truly important, beyond the technical aspect.

We are unable to satisfy all the needs we have. As we state in our brief, we could easily multiply by 2 or more the number of volunteer co–operants. But there are certain difficulties, the first one being financial: indeed, instead of increasing, a volunteer cooperation in Canada has dropped by 30% over four years.

Mr. Paré: Mr. Chairman, I would like to make a comment if I may. People have told me that representatives and professionals working for private companies in foreign countries are to a certain point uncomfortable with the presence of co–operants, who are also university educated, but who work for a lot less money than them. Is that a true problem, an emerging problem or a small or large problem?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Pétillon.

Mr. Pétillon: Mr. Chairman, it is true that in some cases there is probably a little bit of unease. But I believe that there is within canadian society a generosity that expresses itself not only through giving money to organizations but also through committing oneself personally.

Volunteers are indeed people who receive no salary whatsoever. They get a living allowance that places them at the level of their local counterparts, but they are professionals. Today's volunteer is no longer a 25–year old fresh out of university. It is indeed a professional whose average age is 37.

So should we stifle this generosity in our society? Personally I don't think so, and we don't think so.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Excuse me. May I ask a question? You spent three years in Tunisia as a volunteer? At your own expense? Without any pay?

Mr. Marginean: Without any pay. With the living allowance, which just allowed us to survive. But it was an enriching experience.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, no. I want to know how you can live abroad for three years without getting a salary.

[*Text*]

M. Marginean: Ah! En fait, les mécanismes de coopération de l'ACDI avec les organismes permettent au coopérant volontaire d'avoir, en fait, l'habitation et des allocations mensuelles pour pouvoir assumer, de façon décente, l'ensemble de ses conditions de vie.

Le coprésident (M. Gauthier): Des normes de vie qui se comparent assez bien avec la bourgeoisie locale, ou bien avec le commun des mortels?

M. Marginean: Avec une certaine forme de bourgeoisie locale, mais plus près du commun des mortels. Ça dépend des pays.

Des voix: Ah, ah!

M. Marginean: Mais ça se compare assez bien, finalement, au niveau de vie que je peux avoir ici, comme cadre d'un établissement. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Je n'ai pas dit que vous étiez un bourgeois; je n'ai pas dit ça. Simplement, je veux savoir de quelle échelle vous vous servez pour comparer. Votre qualité de vie, donc, n'était pas mal; vous étiez en plus dans un très, très beau pays, il faut le reconnaître. Ce n'est pas trop difficile à accepter.

M. Marginean: Non, au contraire.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Just before I go on, you made some statements. This is the first time in the history of this country that a review process of our foreign policy includes culture, education and human resources. We've had a round table on that. Most members in this committee are quite interested in the cultural importance and the value of our cultural products, as I guess you are too.

In your comments you were kind of hard on the government. You said that the federal government didn't assist artists. I just asked our guardian angel here on my right, Mr. Dimic, to get me the estimates for last year, and in Foreign Affairs we gave $26 million last year to international cultural relations. It doesn't include all the other departments; it's just from Foreign Affairs.

I wouldn't defend that as a great amount. I must tell you without being too partisan that a previous government took those decisions and decided to cut some of these programs, but we are trying to give them some new life.

I was impressed with your statement. If I understood you properly, the marketing of the cultural product—if I may use that word—is what has worried you. You'd like Canada to participate more in helping you market your products. If I am simplifying it too much, please explain it to me.

Mr. Graham: The marketing is one aspect. We certainly feel there has to be more of a plan for the commercialization of our artistic product abroad, in all its senses. But I would like to caution about taking only a trade and commercialization approach. We think art and culture has to be pursued for its own right, irrespective of the trade and commercial relationships.

I don't dispute that you can pull out a figure on cultural spending, but that includes things like design at a new embassy being built. It includes things like touring opera companies. It includes very—

[*Translation*]

Mr. Marginean: Oh! Through CIDA's support to NGOs the volunteers abroad get housing and monthly allowances that provide for decent living.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Is it a standard of living that is fairly close to that of the local middle class or closer to the average people?

Mr. Marginean: With a certain level of the local middle class, but closer to the average citizens. It depends on the country.

Some hon. members: Oh, Oh!

Mr. Marginean: But it is fairly close to the standard of living I can have here, as director in an institution. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I didn't say that you were middle class; I didn't say that. I simply wanted to get an idea of your living standards. So it wasn't bad; and you were living in a beautiful country, you must admit. That's not so difficult to take.

Mr. Marginean: On the contrary.

Le coprésident (M. Gauthier): Avant de poursuivre, vous avez fait quelques déclarations. C'est la première fois dans l'histoire de ce pays qu'un examen de la politique étrangère s'étend à la culture, à l'éducation et aux ressources humaines. Nous avons organisé une table ronde sur ce sujet. La plupart des membres du Comité s'intéressent beaucoup à l'élément culturel et à la valeur de nos produits culturels, comme vous aussi j'imagine.

Vous vous êtes montré assez dur à l'égard du gouvernement. Vous avez dit que le gouvernement fédéral ne fait rien pour aider les artistes. Je viens de demander à mon ange gardien, M. Dimic, qui est assis à ma droite, de me procurer le budget des dépenses de l'an dernier, et je vois que le ministère des Affaires étrangères avait alors consacré 26 millions de dollars aux relations culturelles internationales. Et cela ne comprend pas tous les autres ministères, c'est seulement la part des Affaires étrangères.

Je ne prétends pas que ce soit énorme. Sans vouloir faire de la politique partisane, je dois cependant vous dire que l'administration précédente avait décidé d'éliminer certains de ces programmes et que nous essayons de leur rendre un peu de vie.

J'ai été très frappé par votre déclaration. Si j'ai bien compris, ce qui vous préoccupe, c'est la commercialisation du produit culturel, si je peux me permettre cette expression. Vous souhaitez que le Canada vous aide davantage à commercialiser vos produits. Si je simplifie trop, veuillez m'expliquer ce que vous avez voulu dire.

M. Graham: La commercialisation, c'est un des volets. Nous estimons effectivement qu'il faudrait élaborer une stratégie pour favoriser la commercialisation de nos produits artistiques à l'étranger, de tous nos produits artistiques. Mais je vous mets en garde contre une démarche exclusivement commerciale. L'art et la culture méritent d'être promus pour eux-mêmes, en dehors de toute considération commerciale.

Je ne doute pas que vous puissiez citer des chiffres de ce genre pour les dépenses culturelles, mais elles comprennent notamment les frais de conception à la nouvelle ambassade, les tournées des troupes d'opéra, les. . .

[*Texte*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It includes 500 exchanges over a cultural–academic spectrum; 2,000 activities abroad; grants to artists in the fields of dance, music, theatre, visual arts, film for international tours, major orchestras, ballet companies.

• 1635

Mr. Graham: What I caution against is quoting an overall figure. I'm talking about what is available to visual and media arts, those cultural pockets. It's the same as when we talk about federal cultural spending. If you take the CBC and the CRTC out of there and then start taking out the performing arts and opera companies and so on, when you get down to what's available for visual arts, including visual arts museums, it's less than 1%. So be very careful when you start quoting those overall figures about cultural spending, because a lot gets thrown into the pot. Very little of it actually gets back to the arts.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I understand that. I'm not trying to do that.

What exactly are you asking that the foreign policy of this country have in terms of helping you? Roch Voisine—I take it you know who Roch Voisine is—doesn't need any federal government support to make a hit in Europe. A lot of the artists today—dozens of artistic and cultural groups—are making it quite well on international markets, not because of the federal government but because of the quality of their product.

Mr. Graham: That is exactly the point I made. Right now Canadian artists are out there making it in the visual arts field often in spite of, rather than as a result of, government policy.

That said, we are constrained in this country both geographically and financially. Just for an artist from Atlantic Canada to have his work seen in Vancouver is problem enough to make that type of exchange. It is no wonder that artists in Newfoundland seek dealers and markets in France and Britain rather than in central Canada—it is cheaper. We already have a geographical problem and a finance constraint within our own country, so all we're asking for is the same type of service from a trade mission when we go abroad as we would get if we were selling circuit boards.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So instead of closing the cultural centres in our embassies in Europe, which the former government was going to do—we're not going to close them, I take it, if we can find a valuable function for them—you would like us to keep those open and do marketing for the people you represent. Is that what we are hearing?

Mr. Graham: I would rather not comment on the role of particular cultural centres in Paris or Rome, for example, because there are mixed reviews. Depending on what discipline you're talking about or what audience you're trying to reach, they are differently effective. There are some—

[*Traduction*]

Le coprésident (M. Gauthier): Cela couvre 500 échanges culturels et universitaires très variés; 2 000 activités à l'étranger; des subventions aux artistes dans les domaines de la danse, de la musique, du théâtre, des arts plastiques, du cinéma; des subventions pour les tournées internationales de grands orchestres et de troupes de ballet.

M. Graham: Ce dont nous devrions nous méfier, c'est de citer un chiffre global. Je veux parler des fonds dont peuvent bénéficier les arts visuels et les arts des médias, c'est-à-dire les secteurs largement inexplorés de la culture. C'est la même chose qui se produit lorsqu'on parle des dépenses du gouvernement fédéral dans le domaine culturel. Si vous enlevez les sommes allouées à la SRC et au CRTC, puis celles qui sont consenties aux arts de la scène, aux compagnies d'opéra, etc., ce dont les arts visuels peuvent disposer, y compris les musées d'arts visuels, représente moins de 1 p. 100. Il faut donc être très prudents lorsqu'on cite ces montants globaux de dépenses culturelles, car même si l'on y alloue des sommes appréciables, c'est en fait très peu d'argent qui revient aux arts au bout du compte.

Le coprésident (M. Gauthier): Je comprends cela. Ce n'est pas ce que j'essaie de faire.

Quel genre d'aide attendez-vous exactement de la politique étrangère de ce pays? Roch Voisine—je pense que vous connaissez qui est Roch Voisine—n'a pas besoin de l'appui du gouvernement fédéral pour faire un tabac en Europe. De nos jours, un grand nombre d'artistes—des dizaines de groupes artistiques et culturels—ont beaucoup de succès sur les marchés étrangers, non pas grâce au gouvernement fédéral mais à cause de la qualité de leur produit.

M. Graham: C'est exactement ce que je voulais démontrer. Actuellement, les artistes canadiens qui oeuvrent dans le secteur des arts visuels réussissent souvent plus en dépit de la politique gouvernementale que grâce à elle.

Cela dit, il existe au Canada même des contraintes géographiques et financières. C'est déjà tout un problème pour un artiste des provinces de l'Atlantique de faire exposer ses oeuvres à Vancouver. Ce n'est pas étonnant que certains artistes de Terre-Neuve recherchent des marchands d'oeuvres d'art et des débouchés en France et en Grande-Bretagne plutôt que dans les provinces centrales du Canada—cela coûte moins cher. Il existe donc des déjà des problèmes d'ordre géographique et financier au Canada même, et la seule chose que nous demandons c'est que les missions commerciales nous offrent le même genre de service lorsque nous nous rendons à l'étranger que si nous vendions des plaquettes de circuit.

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, au lieu de fermer les portes des centres culturels qui dépendent de nos ambassades en Europe, ce que le gouvernement précédent s'apprêtait à faire—et, d'après ce que je comprends, ce que nous n'allons pas faire si nous concluons qu'ils peuvent jouer un rôle utile—vous aimeriez que nous les conservions afin qu'ils puissent faire de la mise en marché pour les gens que vous représentez. Est-ce bien ce que vous voulez dire?

M. Graham: Je préférerais ne pas faire de commentaires sur le rôle de certains centres culturels, à Paris ou à Rome, par exemple, car il y a des opinions divergentes à leur sujet. Leur efficacité varie selon le domaine artistique dont on parle et selon le public que l'on souhaite atteindre. Il y a certains. . .

[*Text*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): What do you want me to do? What do you want this committee to do?

Mr. Graham: From the artistic point of view, when we're talking about art without having the necessary commercial ties, we feel the Canada Council must be told to go ahead with the mandate it has had since its inception, and the budget should be allocated to them so that they can do it.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do what? Do outside of Canada. . .?

Mr. Graham: The promotion.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So you want the function of encouraging our artists to be given to the Canada Council, and to give them a mandate of more international presence.

Mr. Graham: I feel it would be much more efficient and effective to give it to the Canada Council, which is doing it, than to set up a parallel bureaucracy within Foreign Affairs and have different cultural missions and different bureaucracies in different departments handling it.

I think there is a role in Foreign Affairs. Our diplomats should be culturally aware, should be able to promote the trade, and should be able to discuss our culture. But if we're talking about promoting it, we already have Canada Council doing it in Canada, with the mandate and the expertise to do it. Why not have them do it? Why create another bureaucracy? That's what I'm saying.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I'm just trying to find out exactly what the message is.

Mr. Graham: It may be more efficient to do it with Canada Council, but in the case of trade, we have trade representatives and so on abroad. They should become aware that there's a commercial market our artists and art dealers are trying to hit. We're not just doing circuit boards or selling wheat. We are also producing art in this country, and that is an export product as well.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Mr. Graham: Just call a trade representative abroad and ask to be put in touch with dealers—if you do that now, it's like you came from Mars, not Canada.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. The message will get across.

Senator Comeau (Nova Scotia): Mr. Chairman, I was glad you brought up the fact that the previous government made cutbacks in a couple of areas. I think you mentioned cutbacks in exports, culture and arts and embassies.

[*Translation*]

Le coprésident (M. Gauthier): Que voulez–vous que je fasse? Que voulez–vous que ce Comité fasse?

M. Graham: Sur le plan artistique, c'est–à–dire lorsqu'on parle d'art sans y faire entrer aucune considération commerciale, nous estimons que le Conseil des arts du Canada devrait remplir pleinement le mandat qu'on lui a confié depuis qu'il existe, et que le budget requis pour se faire devrait lui être consenti.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourquoi faire? Ailleurs qu'au Canada. . .?

M. Graham: De la promotion.

Le coprésident (M. Gauthier): Donc, ce que vous voulez c'est que le rôle d'encourager nos artistes soit confié au Conseil des arts du Canada et qu'on lui donne un mandat qui lui permettrait d'être plus présent sur la scène internationale.

M. Graham: À mon avis, cela serait beaucoup plus efficace et efficient de confier cela au Conseil des arts du Canada qui agit déjà en ce sens que d'établir une bureaucratie parallèle au sein des Affaires étrangères pour aboutir à ce que diverses missions culturelles et diverses bureaucraties disséminées dans divers ministères s'en occupent.

Je pense que les Affaires étrangères ont un rôle à jouer. Nos diplomates devraient être sensibilisés, culturellement parlant, et tout en étant capables de promouvoir le commerce, ils devraient aussi savoir parler de notre culture. Lorsqu'on parle de promotion culturelle, le Conseil des arts du Canada se charge déjà de cela sur la plan national, et a le mandat pour se faire ainsi que les connaissances requises. Pourquoi ne pas lui confier cette tâche? Pourquoi créer une autre bureaucratie? C'est à cela que je veux en venir.

Le coprésident (M. Gauthier): J'essaie simplement de savoir exactement quel message vous voulez faire passer.

M. Graham: Il se peut que cela soit plus efficace en passant par le Conseil des arts. Du point de vue commercial, nous avons des attachés commerciaux, etc., à l'étranger. Ils devraient davantage se rendre compte qu'il y a des marchés où nos artistes cherchent des débouchés et des marchands d'oeuvres d'art avec qui ils voudraient traiter. Nous ne vendons pas seulement des plaquettes de circuit ni du blé. Nous créons également des oeuvres artistiques dans ce pays et c'est aussi, un produit d'exportation.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

M. Graham: Essayez simplement d'appeler un attaché commercial à l'étranger et de lui demander de vous mettre en contact avec les marchands d'oeuvres d'art—c'est comme si vous appeliez de mars, et non du Canada.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Nous passerons votre message.

Le sénateur Comeau (Nouvelle–Écosse): Monsieur le président, je suis heureux que vous ayez évoqué le fait que le gouvernement précédent a fait des coupures dans deux ou trois secteurs. Il me semble que vous avez mentionné des coupures dans le domaine des exportations, de la culture et des arts ainsi des ambassades.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1640

Far be it from me to say that in exchange for these cutbacks we've been having some cutbacks recently with the current government. I should note helicopters, search and rescue helicopters based in Atlantic Canada, official language programs, UI to our fishermen, the royal military college in Quebec—once called the gem of Canadian bilingualism, transport subsidies to our farmers in Atlantic Canada, and the list goes on. This is not to bring politics into it; this actually it leads me into my question—

Some hon. members: Hear, hear.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Of course not. I've never seen artists get interested in helicopters yet. But go right ahead.

Senator Comeau: A lot of the NGOs—and I noticed it wasn't mentioned this morning by anybody, or this afternoon—have been particularly harsh on aspects of things that happen in foreign countries, and that is structural adjustments. The current government along with the previous government, which initiated it, has been involved in structural adjustments as well as provincial government structural adjustments in Canada as a domestic policy, which involves cutbacks, deficit reduction, hospitals being closed, social programs being reduced and so on. This is happening in Canada.

A lot of the NGOs have been telling us that this shouldn't be going on in foreign countries. Would anybody care to comment on that? I know it has not been brought up this afternoon. What was brought up this afternoon was that we should encourage Canadians to become more involved in assisting countries that need our help. Would anybody care to comment, not on the cutbacks, but on whether. . .?

Mr. Barisa: Thank you, Mr. Chairman. I'm prepared to share my ignorance on this topic with the committee, so I'll make it short.

In terms of structural adjustment policies, I think—and I wasn't present this morning when the issue was discussed—

Senator Comeau: Yesterday, I believe it was.

Mr. Barisa: I think it depends on the perspective one takes in looking at structural adjustment policies and their impacts. I think when the international financial institutions have been, so to speak, calling the shots in determining the policies that developing country governments should follow, those oftentimes have posed problems.

I cite a case I read recently about Indonesia. A lot of the actions that some Asian countries have taken have been as severe or as drastic in their allocation of resources to particular sectors as those that have been suggested by international financial institutions at various times to various countries. I guess it's all a matter of targeting the right sector. It would appear that countries acting of their own volition and using their own expertise generally do a better job than using IFI

Loin de moi l'idée de prétendre qu'en échange de ces coupures, le gouvernement actuel en a fait lui-même récemment. Je pourrais citer les hélicoptères de recherche et de sauvetage basés dans les provinces Atlantiques, les programmes des langues officielles, les prestations d'assurance-chômage versées à nos pêcheurs, le Collège militaire royal de St-Jean—appelé à une certaine époque le joyau du bilinguisme canadien—les subsides de transport versés aux agriculteurs des provinces Atlantiques, et la liste continue. Je ne veux pas faire entrer la politique là-dedans; en fait, cela m'amène à poser ma question. . .

Des voix: Bravo!

Le coprésident (M. Gauthier): Bien sûr que non. Je n'ai encore jamais vu d'artistes qui s'intéressaient aux hélicoptères. Enfin, poursuivez.

Le sénateur Comeau: Un grand nombre d'ONG—j'ai remarqué d'ailleurs que personne n'a soulevé cela ce matin ni cet après-midi—ont eu un jugement particulièrement dur sur certains aspects des initiatives prises dans les pays étrangers, je veux parler des aménagements structurels. Le gouvernement actuel, tout comme l'ancien qui, le premier, avait pris ce genre de mesures, s'est lancé dans les aménagements structurels et c'est devenu, au niveau des gouvernements provinciaux, une politique nationale du Canada; cela se traduit par les coupures, la réduction du déficit, la fermeture d'hôpitaux, la diminution des sommes allouées à certains programmes sociaux, etc. Ça, c'est ce qui se passe au Canada.

Un grand nombre d'ONG nous ont dit que cela ne devrait pas se passer ainsi dans certains pays étrangers. Quelqu'un aurait-il des commentaires à faire à ce sujet? Je sais que cela n'a pas été soulevé cet après-midi. On a plutôt parlé d'encourager les Canadiens à faire davantage pour aider les pays qui ont besoin de nous. Quelqu'un aurait-il des commentaires à faire, non sur les coupures, mais sur la question de savoir si. . .?

M. Barisa: Merci, monsieur le président. Je n'ai pas grand-chose d'autre que mon ignorance sur ce sujet à partager avec le comité et je serai donc bref.

En ce qui concerne les politiques d'aménagement structurelles, je pense—et je n'étais pas ici ce matin lorsque l'on a débattu la question. . .

Le sénateur Comeau: C'était hier, je crois.

M. Barisa: Il semble que cela dépend de la perspective que l'on adopte lorsqu'on considère les politiques d'aménagement structurelles et leurs répercussions. Dans les cas où c'étaient les institutions financières internationales qui, pour ainsi dire, tenaient les rennes et déterminaient les politiques que les gouvernements des pays en voie de développement devaient suivre, c'est souvent là qu'il y a eu des problèmes.

J'ai lu récemment quelque chose à ce sujet à propos de l'Indonésie. Certains pays d'Asie ont pris des mesures aussi sévères et aussi draconiennes, relativement à l'allocation de leurs ressources à certains secteurs donnés, que celles qu'on peut suggérer à des moments divers et dans divers pays les institutions financières internationales. Je suppose qu'il s'agit avant tout de cibler le bon secteur. Il semblerait que lorsque les pays agissent de leur propre gré et se fondent sur leurs propres

[*Text*]

expertise. That's obviously just a superficial answer. I'm not an economist, but that's what I've been reading.

Senator Comeau: Good. I guess the reason I brought up the question was that some Canadians are probably going to be pointing to the fact that they are undergoing some rather severe structural adjustments. For us to be able to continue to call on their great generosity to help foreign countries that do need our help, we need to be able to provide answers when they ask "What about us?" I guess we need to be able to say that structural adjustment does happen in foreign countries as well as in Canada. When done from afar some of them may be bad, but if done within the country they can sometimes work.

Mr. Gary Holm (Program Officer, Aga Khan Foundation Canada): Mr. Chairman, I just wanted to comment on that. I think structural adjustment, as was pointed out, needs to be targeted. I also think that when it has been applied overseas in many of these countries, the difficulty has been that there is no provision for an alternative. Often the reason it's applied is to try to make the government system or the sector more efficient or effective. I think work by NGOs and volunteers overseas has helped to make this more effective. I think this kind of thing needs to be emphasized.

• 1645

Having worked both as a volunteer and as a CIDA *coopérant* and having worked as a private consultant, the more we work inside government, the more often we find the need to work with local NGOs and to look to volunteer organizations to fill various gaps. I think we should try to emphasize more those areas in our foreign aid.

Senator Comeau: Would I be wrong in assuming that there is something of an ideology within some groups to not support structural adjustment programs? Or is it sinply that some of these programs do not work?

Mr. Holm: Mr. Chairman, I think there are two sides to this question. One is the fact that they do not work. At least, they do not seem to bring out the impact.

Senator Comeau: Every last structural adjustment program that's ever been tried in a foreign country has not worked.

Mr. Holm: I don't think one can make that statement.

Senator Comeau: That's what I was asking.

Mr. Holm: I think you have to look at the different sectors. I think most people would agree that a more efficient health service delivery system in any country is a good idea, but if in trying to apply the medicine you kill the patient, you're of course going to end up with no positive results at all.

Senator Comeau: Yes, the doctor next to me just told me that as well.

[*Translation*]

compétences, ils arrivent à de meilleurs résultats que s'ils s'appuient sur l'avis des experts des institutions financières internationales. Naturellement, ma réponse reste superficielle. Je ne suis pas économiste, je peux seulement faire état de mes lectures.

Le sénateur Comeau: Bien. J'imagine que la raison pour laquelle j'ai soulevé cette question c'est que certains Canadiens vont probablement faire remarquer qu'eux aussi, doivent faire face à des aménagements structurels draconiens. Pour pouvoir continuer à faire appel à leur grande générosité afin d'aider les pays étrangers qui en ont besoin, il faut que nous puissions répondre à des questions comme «et nous, alors»? Il va falloir, je suppose, pouvoir dire que les aménagements structurels touchent les pays étrangers aussi bien que le Canada. Lorsque cela est fait de loin, il y a des cas où cela ne réussit pas mais si cela part du pays lui–même, quelquefois, cela abouti.

M. Gary Holm (agent de programme, Fondation Aga Khan Canada): Monsieur le président, j'aimerais simplement faire une observation à ce propos. Comme on l'a fait remarquer, les aménagements structurels doivent, à mon avis, être ciblés. Je pense également que lorsque cela a été appliqué dans bien des pays étrangers, des difficultés se sont fait jour car il n'y avait pas d'autres choix. Souvent, l'aménagement structurel a pour objet de rendre le système de gouvernement ou un secteur donné plus efficient ou plus efficace. À mon avis, l'intervention des ONG et des bénévoles à l'étranger a accentué l'efficacité de ce processus. C'est cela qu'il faudrait souligner.

Comme j'ai travaillé à titre de bénévole, à titre de coopérant de l'ACDI et à titre de consultant privé, je puis vous dire que plus on relève du gouvernement, plus on a besoin de travailler en collaboration avec les ONG locales et de rechercher les organismes bénévoles pour pallier à diverses lacunes. Je pense que nous devrions essayer de mettre davantage l'accent sur ces secteurs dans le cadre de notre aide aux pays étrangers.

Le sénateur Comeau: Ai–je tort de penser qu'au sein de certains groupes, le refus d'appuyer les programmes d'aménagement structurel entre dans le cadre d'une certaine idéologie? Ou bien est–ce simplement que certains de ces programmes ne marchent pas?

M. Holm: Monsieur le président, je pense qu'il y a deux côtés à cette question. D'abord, il y a le fait que ces programmes ne marchent pas. Du moins, ils ne semblent pas avoir les effets attendus.

Le sénateur Comeau: Aucun des programmes d'aménagement structurel qui ont été mis en place dans un pays étranger n'a marché.

M. Holm: Je ne pense pas que vous puissiez dire cela.

Le sénateur Comeau: Vous venez de répondre à ma question.

M. Holm: À mon avis, il faut considérer les divers secteurs. La plupart des gens s'accorderont pour dire que mettre en place un système de soins de santé plus efficace est une bonne chose dans n'importe quel pays mais que, si le remède est trop fort et que cela tue mes malades, le résultat final ne sera évidemment pas positif.

Le sénateur Comeau: Oui, le médecin qui est à coté de moi vient juste de me dire la même chose.

[*Texte*]

Mr. Holm: I think this has been the problem with structural adjustment. I think everyone involved in development projects, as well as the majority of people in developing countries, would like to see a more efficient government that is less corrupt and much more effective in delivery. But the difficulty is—and this is another question—you have outsiders telling you what you should do. You're not able to select the priorities. I think this has often caused the problem, as suggested by my colleague.

Those governments that have been given the chance to apply the structural adjustment have been much more effective. Sometimes they go much further than the external agencies, as is the case in Zimbabwe and Ethiopia.

Mr. Mills (Red Deer): I have a couple of questions and comments.

First of all, Mr. Graham, I find kind of interesting the embassies and the trade commissions and exactly how they work and what their jobs are.

I will relate an experience I had in April. I visited the consulate in Los Angles. Two days before, there had been the Academy Awards. I was pretty interested to find that the Canadian consulate, through the trade mission part of it, had hosted a number of artists, a great many of the people who would hire Canadians for all aspects of animation, including film making. That's one experience I can tell you of where they were actually catering to the arts.

You're rather critical in saying that you'd phone up and they wouldn't know anything. Particularly in Europe and so on, there must be some places where trade missions are clued into the art community of Canada. What efforts have you made to actually make that happen? Have you physically gone after those consulates through Foreign Affairs?

Mr. Graham: At the Department of Foreign Affairs and International Trade we do have an officer responsible for visual arts. We have had close contact with him. I have also personally contacted representatives at embassies abroad regarding international events and activities of artists. I must say some diplomats have been quite open to it, but it's the first they've heard of it.

I understand what's been happening with the various name-of-the-month clubs and so on that have been going on with departmental mergers in Ottawa. I really get the impression that the person responsible for visual arts is often working in a vacuum at Foreign Affairs. They may be developing a policy, but it doesn't seem to be going anywhere within the department. You are right about promotion, for example, in Los Angeles, but chances are those were the actors, directors, film makers, and so on.

[*Traduction*]

M. Holm: C'est, il me semble, le problème qui s'est posé avec les aménagements structurels. Tous ceux qui participent à des projets de développement, ainsi que la plupart des habitants des pays en voie de développement aimeraient voir en place un gouvernement plus efficient, moins corrompu et qui fournit des services de façon plus efficace. Mais la difficulté—c'est une autre question que je soulève ainsi—c'est d'avoir des gens de l'extérieur qui vous disent quoi faire. Vous n'êtes plus en mesure d'établir vos priorités. Il me semble que c'est ce qui a souvent causé des problèmes, comme l'a suggéré mon collègue.

Les gouvernements à qui l'on a confié la tâche de prendre des mesures d'aménagement structurel ont eu de bien meilleurs résultats. Parfois, ils vont bien plus loin que les agences extérieures, comme par exemple au Zimbabwe et en Éthiopie.

M. Mills (Red Deer): J'ai une ou deux questions à poser ainsi que des observations à faire.

Tout d'abord, monsieur Graham, j'ai été plutôt intéressé d'apprendre comment fonctionnaient les ambassades et les délégations commerciales et de savoir quelles étaient exactement leurs fonctions.

Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé au mois d'avril. J'ai rendu visite à notre consulat de Los Angeles. Deux jours auparavant, c'était la remise des Oscars. J'ai été heureux de constater que le consultat canadien, c'est-à-dire la délégation commerciale qui en fait partie, avait organisé une réception pour un certain nombre d'artistes, des gens qui, pour la plupart, sont intéressés à embaucher des Canadiens pour travailler dans divers secteurs de l'animation, notamment la réalisation de films. D'après mon expérience, c'était bel et bien un cas où les diplomates se mettaient au service des arts.

Vous êtes très critique et vous dites que lorsque vous téléphonez, ils ne sont au courant de rien. Il doit y avoir des endroits, particulièrement en Europe, où les délégations commerciales sont parfaitement au courant des activités de la communauté artistique canadienne. Quelles initiatives avez-vous prises vous-mêmes en ce sens? Avez-vous concrètement fait des travaux d'approche auprès de ces consulats par l'intermédiaire des Affaires étrangères?

M. Graham: Il y a, au ministère des Affaires étrangères et du Commerce international un agent qui est responsable des arts visuels. Nous avons été en contact étroit avec lui. J'ai personnellement communiqué avec des agents dans nos ambassades à l'étranger afin de les mettre au courant d'événements et d'activités auxquels participaient nos artistes sur la scène internationale. Je dois dire que certains diplomates m'ont prêté une oreille fort attentive mais c'était la première fois qu'on leur parlait de cela.

Étant donné les fusions entre divers ministères qui ont été faites récemment à Ottawa, je comprends que l'on joue un peu aux chaises musicales. J'ai vraiment l'impression que la personne qui est responsable des arts visuels aux Affaires étrangères pédale souvent dans le vide. Peut-être qu'ils élaborent une politique, mais cela ne semble pas aboutir à quoi que ce soit au sein du ministère. Vous avez raison en ce qui concerne la promotion, par exemple, à Los Angeles, mais il y a de grandes chances que ces gens-là étaient des acteurs, des réalisateurs, des cinéastes, etc.

[*Text*]

Through my organization, I am presently negotiating a contract with Hollywood for an album cover by the same Canadian artist who did all the paintings for Mel Gibson's last film, which was about an artist. Nobody knows it was a Canadian who actually painted that. He wasn't at that party. They don't even know about him in Los Angeles, but yet he is here in Canada doing all this work for Hollywood.

[*Translation*]

Je négocie actuellement avec quelqu'un de Hollywood, par l'intermédiaire de mon organisme, un contrat pour la production d'une pochette de disque par le même artiste canadien qui a fait tous les tableaux apparaissant dans le dernier film de Mel Gibson dont le héros était un artiste. Personne ne sait que c'est un Canadien qui est l'auteur de ces tableaux. Il n'était pas de la fête. Ils ne le connaissent même pas à Los Angeles, et pourtant, d'ici, au Canada, il fait tout ce travail pour Hollywood.

• 1650

While I do agree there is something being done, especially when it is a star affair and you can get a good party out of it, I don't really feel in the case of visual artists, media artists, and the grunt workers out there in the field, that they are even aware we exist in many cases.

Je suis bien d'accord, certaines initiatives sont prises, surtout si l'on peut s'assurer de la présence de vedettes et organiser une belle fête mais, dans le cas des artistes seuls, des artistes des médias, des sous–fifres qui travaillent dans l'ombre, je ne pense pas que, le plus souvent, l'on sache même que nous existons.

Mr. Mills: My only other comment is that I am going to visit four embassies in July. I will ask them about visual arts and see what answers I get regarding trade.

M. Mills: La seule autre observation que je souhaite faire c'est que je vais rendre visite à quatre ambassades en juillet. Je vais leur poser des questions sur les arts visuels et voir le genre de réponses que je vais obtenir en ce qui concerne les échanges commerciaux.

Mr. Graham: Okay, I would like that.

M. Graham: Très bien, c'est une bonne chose.

Mr. Mills: I would ask that no one from Foreign Affairs tip them off.

M. Mills: Je demande que personne, aux Affaires étrangères, ne les préviennent à l'avance de ma visite.

To the gentleman from the Aga Khan Foundation, I know it was at one of your events here in Ottawa where I heard about the concept of things like the Grameen Bank. It interested me a lot. It seemed like this was a real way to move ahead.

Je m'adresse maintenant aux représentants de la Fondation Aga Khan: je sais que c'est à une des manifestations que vous avez organisée ici, à Ottawa, que j'ai entendu parler d'initiative comme celle de la Grameen Bank. Cela m'a beaucoup intéressé. D'après ce que j'ai pu constater, c'était quelque chose qui permettait vraiment de progresser.

I wonder if you could tell me how big that can get? How inclusive could that be as another form of providing aid in a time when funds are so difficult to obtain? To me, that's a really saleable way to promote aid.

Pouvez–vous me dire quelle envergure cela peut prendre? Cela peut–il être une autre forme adéquate de fournir de l'aide à une époque où il est si difficile d'obtenir des fonds? À mes yeux, c'est une façon de promouvoir l'aide au développement qui ouvre vraiment des possibilités.

Mr. Ladhani: Our experience has shown that even though the size of an individual loan is small—it could be $20 or $50 in takas, rupees or pesos—through group formation, group activity and peer pressure, those kinds of programs could reach a large number of people.

M. Ladhani: D'après notre expérience, même si les prêts consentis individuellement ne sont pas importants—cela peut se chiffrer à 20$ ou 50$ en takas, roupie ou pesos—étant donné que cela facilite la formation en groupe, les activités en commun et que cela fait jouer l'influence des pairs, ce genre de programmes peut avoir des retombées sur un grand nombre de gens.

For example, in Bangladesh there is another organization besides Grameen that does this and it's called BRAC, Bangladesh Rural Advancement Committee. They have an average loan size of $50, but there are over 600,000 people involved in that. They are all engaged in micro–enterprise activities, small–scale vending, vegetable gardening, farms, farming, all sorts of tea stalls, rickshaws.

Par exemple, au Bangladesh, il y a un autre organisme à part Grameen qui prend ce genre d'initiative: il s'agit du BRAC, le Bangladesh Rural Advancement Committee. Les prêts consentis par cet organisme sont en moyenne de 50$ mais il y a plus de 600 000 personnes qui en bénéficient. Elles se sont toutes lancées dans des micro–entreprises, la vente à petite échelle, la production de légumes, de produits de la ferme, les kiosques où l'on vend du thé, les pousse–pousse.

Some of the organizations are experimenting with this concept in Canada, as a matter of fact. There are similar pilot programs being tested in Toronto and out west in Vancouver to see whether this concept would work in the Canadian situation.

De fait, certains de ces organismes ont lancé des projets pilotes au Canada. Il y en a à Toronto et dans l'Ouest, à Vancouver, pour voir si le concept peut marcher ici, au Canada.

Mr. Mills: How big can it get? Can it be 5% or 25%?

M. Mills: Quelle peut être l'envergure de ce genre de programme? Cela peut–il toucher 5 ou 25 p. 100?

Mr. Ladhani: Do you mean of the population?

M. Ladhani: Voulez–vous dire 5 ou 25 p. 100 de la population?

[*Texte*]

Mr. Mills: Yes.

Mr. Ladhani: As I said, Mr. Chairman, in Bangladesh our BRAC programs cater to 600,000 people, but given the size of the Bangladesh population, this is a fairly small area.

Experience has also shown, particularly in Bangladesh where you have the Grameen Bank, the BRAC and one or two other large non-governmental organizations, that they are reaching a fairly substantial number of people. Given management capacity, organization and financial resources, those kinds of programs could reach much larger numbers than they are now.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you.

Madame Debien.

Mme Debien: Monsieur Ladhani, dans l'une de vos recommandations, vous suggérez la création de mécanismes de concertation qui diffuseraient tous les travaux d'atelier, les programmes de recherche, les évaluations, enfin, toutes les interventions qui se font dans le domaine de la coopération internationale auprès des différents pays concernés. Vous savez qu'il existe certains organismes de regroupements nationaux, et je pense au Conseil canadien de coopération internationale. Au Québec, vous avez l'Association québécoise, qui regroupe aussi les ONG. Vous avez l'ACDI aussi, qui est, d'une certaine façon, un organisme de regoupement.

J'aimerais que vous élaboriez un peu sur ce mécanisme auquel vous faites allusion. Et ne vaudrait-il pas mieux demander aux organismes déjà existants d'effectuer cette tâche plutôt que de vouloir créer une nouvelle structure qui coûterait de l'argent? Je pense que ça se fait au niveau des ONG. M. Pétillon pourra me corriger, mais je pense qu'il y a un mécanisme d'échange d'informations entre les ONG.

• 1655

Mr. Ladhani: What we have in mind behind this recommendation is not a superstructural mechanism. I think Canada is really fortunate to have a number of organizations such as CCIC; CCIC's equivalent in Quebec, AQOCI; and a lot of other similar organizations, including the North-South Institute and IDRC.

But we believe there is a need for more concerted effort in trying to share those lessons and learn from those lessons. Over the last 25 or 30 years Canada has been involved in development, and today we should sit back and ask what we have learned and how we are applying those lessons. I'm essentially talking about the work that goes on at a certain level.

Development is a complex subject, as you know. Things are changing rapidly, but we don't have the mechanisms, the facilities or perhaps even the commitment at this stage to say we should constantly learn from our experience and feed those lessons back into our work so we can improve the effectiveness of our work.

[*Traduction*]

M. Mills: Oui.

M. Ladhani: Comme je l'ai indiqué, monsieur le président, au Bangladesh, 600 000 personnes bénéficient des programmes BRAC mais, étant donné la population du Bangladesh, le pourcentage relativement modeste.

D'après notre expérience, particulièrement au Bangladesh où oeuvre la Grameen Bank, le BRAC et une ou deux autres organisations non gouvernementales parmi les plus importantes, ces programmes profitent à un assez grand nombre de gens. Avec de meilleure capacité de gestion et des ressources plus importantes sur le plan financier et sur celui de l'organisation, ce genre de programmes pourraient atteindre une plus large part de la population.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci.

Mrs. Debien.

Mrs. Debien: Mr. Ladhani, in one of your recommendations, you suggest that some mechanisms be established to facilitate the pooling of workshop discussion papers, research programs, evaluations, in other words, whatever is done in the area of international cooperation in the various countries concerned. You know that there are some national federations and I am thinking of the Canadian Council for International Cooperation. In Quebec, there is the Association québécoise which also brings together the NGOs. There's also CIDA which, in a way, is a kind of federation.

I would like you to tell me a bit more about the mechanism you're thinking about. Would it not be better to ask existing organizations to take up this task rather than creating a new structure which will cost money? I believe this is done among NGOs. Mr. Pétillon can correct me, but I believe there is a mechanism to facilitate the exchange of information between NGOs.

M. Ladhani: Cette recommandation ne vise pas l'instauration d'une superstructure. Le Canada a la chance d'avoir un certain nombre d'organismes comme le Conseil canadien pour la coopération internationale, son équivalent au Québec, l'AQCI, ainsi que de nombreux autres organismes semblables, y compris l'Institut Nord-Sud et le CRDI.

Nous estimons cependant qu'il doit y avoir une plus grande concertation afin de partager les expériences et d'en tirer les leçons. Cela fait 25 ou 30 ans que le Canada s'occupe de développement et aujourd'hui, nous devrions réfléchir et nous demander ce que nous avons appris et comment nous appliquons les leçons que nous avons tirées de notre expérience. Je fais surtout allusion à ce qui se fait à un certain niveau.

Le développement est un sujet complexe, vous le savez. La situation évolue rapidement et, au point où nous en sommes maintenant arrivés, il n'y a pas les mécanismes, les systèmes ni même peut-être le niveau d'engagement qui nous permettrait de vouloir constamment tirer les leçons de notre expérience et les intégrer à nos activités afin d'en améliorer l'efficacité.

[*Text*]

We are not suggesting a superstructure—far from it. I think the learning process has to be distributed, but there has to be this ethos—this commitment to learning and sharing with others. For example, many organizations, including CIDA, have a number of studies and evaluations being done on feasibilities, but how much of it is being used? The same is true with other organizations, with the NGOs. We do several evaluations, but they are not being shared and used widely for a broader understanding of very complex issues.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci. Est–ce qu'il y a d'autres questions? S'il n'y a pas d'autres questions, je dois vous dire que ce fut un échange intéressant.

I'd like to thank you all for coming here this afternoon and sharing with us some of your views. We'll keep them in mind, and you can be sure your recommendations will be taken very seriously.

Au nom du Comité, je vous remercie de votre présence et je demanderais maintenant à mes témoins qui suivent ce groupe de se présenter. Alors, merci MM. Barisa, Holm, Esmail, Ladhani, Graham et Pétillon. Et merci à notre coopérant qui est allé en Tunisie. Bon retour chez vous et j'espère que vous allez rester au Canada pour un petit bout de temps parce que vous faites un «sapré» bon ambassadeur! Au plaisir de vous revoir, merci.

I will now call upon the

Association des universités et collèges du Canada et l'Association des collèges communautaires du Canada.

[*Translation*]

Nous ne suggérons pas l'établissement d'une superstructure—loin de là. À mon avis, le processus d'apprentissage doit être diversifié, mais il faut que cela s'appuie sur une morale—sur notre engagement à apprendre et à partager avec d'autres le fruit de nos expériences. Par exemple, bien des organismes, y compris l'ACDI, font faire un grand nombre d'études de faisabilité et d'évaluation et pourtant, combien en utilise–t–on? C'est la même chose dans d'autres organismes et chez les ONG. Nous faisons beaucoup d'évaluations, mais on n'en partage pas les résultats et elles ne sont pas utilisées pour mieux comprendre des questions qui sont fort complexes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you. Are there any more questions? If not, I want to tell you that it was a very interesting discussion.

Je tiens à vous remercier tous d'avoir comparu cet après–midi et de nous avoir fait part de votre point de vue. Nous le prendrons en compte et vous pouvez être sûrs que nous considérerons très sérieusement vos recommandations.

On behalf of the committee, thank you for coming here. It's now the next witnesses' turn to introduce themselves. So, thank you Mr. Barisa, Mr. Holm, Mr. Esmail, Mr. Ladhani, Mr. Graham and Mr. Pétillon. I would also like to thank the co–operant who went to Tunisia, I wish you a safe return home and I hope you're going to stay in Canada for a while because you are a darn good ambassador! I hope to see you again, thank you.

Je prie maintenant de s'avancer

the Association of Universities and Colleges of Canada and the Association of Canadian Community Colleges.

• 1658

• 1703

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre, s'il vous plaît.

Est–ce que nous pourrions reprendre nos délibérations? Nous avons le plaisir d'accueillir l'Association des universités et collèges du Canada avec M. Claude Lajeunesse, son président; bienvenue monsieur Lajeunesse. Il y a aussi M. Claude Hamel, président de l'Université du Québec, ainsi que M. David Smith,

vice–chancellor and principal of Queen's University.

From the Association of Canadian Community Colleges we have Mr. Tom Norton, the director general,

et M. Jacques Vézina, membre du Conseil.

Bienvenue à tous, et nous avons l'honneur d'avoir avec nous une dame, une gentille dame, M^me^ Eva Egron–Polak qui est avec l'Association des universités et collèges du Canada, vice–présidente, relations internationales et programmes.

Alors, c'est très simple comme présentation, vous nous faites un 5 minutes d'introduction sur votre mémoire que nous avons reçu d'ailleurs, et qui a été distribué, je pense bien; et si vous voulez bien, on vous posera des questions sur le contenu et sur vos recommandations.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order, please.

Can we proceed with our hearing? We have the pleasure to welcome the Association of Universities and Colleges of Canada and its president, Mr. Clause Lajeunesse; welcome, Mr. Lajeunesse. We also have Mr. Claude Hamel, president of the University of Quebec, as well as Mr. David Smith,

Vice–chancelier et principal de l'Université Queen

Pour représenter l'Association des collèges communautaires du Canada, nous accueillons M. Tom Norton, directeur général,

and Mr. Jacques Vézina, member of the board.

Welcome all. We also have the honour to have with us a kind lady, Mrs. Eva Egron–Polak, who is Vice–President, International Relations and Programs, Association of Universities of Colleges of Canada.

So, the procedure is very simple: we would like you to make a short presentation, a five minute introduction to your brief which we have received and which was distributed, I think; then, if you don't mind, we'll ask you questions on your brief and your recommendations.

[*Texte*]

On commence avec M. Lajeunesse, président de l'Association des universités et collèges du Canada.

M. Claude Lajeunesse (président de l'Association des universités et collèges du Canada): Merci, monsieur le président. Comme vous le savez, l'Association des universités du Canada regroupe l'ensemble des universités canadiennes et c'est à ce titre que deux membres de notre conseil d'administration que vous avez d'ailleurs présentés, il y a quelques instants, M. Hamel et M. Smith, sont ici aujourd'hui. Alors, sans plus tarder, je demanderais à M. Smith de débuter la présentation.

Mr. David C. Smith (Board of Directors, Association of Universities and Colleges of Canada): Mr. Chair, we wish to thank you for this opportunity to present our views on the very important issues you are examining. Our brief covers basically what we want to say, so we will not take much of your time in this presentation.

Very simply, we regard the universities as vital to the development of Canada's foreign policy. The collaboration of universities therefore becomes a key element in the development of Canada's foreign policy.

There is a kind of interaction. We believe the vigour with which all sectors of Canadian society pursue their international interests rests on the quality of preparation of Canadian human resources. Given those links, we believe Canada's success internationally is crucial for the country's overall well-being and the quality of life we enjoy.

The connections between the functioning of universities and foreign policy are intricate and multidimensional. I'd like to simply pick four particularly important areas we might fruitfully explore for development.

• 1705

One is on building the expertise of faculty on international issues in order that they can be in a better position to advise governments and to teach our Canadian students about international issues. In that capacity they need to have access to policy-and decision-makers. There needs to be other support for maintaining and enhancing their expertise. It is an interesting area to consider whether Canada is doing enough in bringing about an interaction between faculty members and government leaders on international issues in order that there may be a mutual benefit from that interaction.

The second area I would emphasize is that Canadian students should be encouraged and supported to study abroad, learn languages in the course of that study and gain international expertise and a better understanding of cultural, political, economic and social issues.

[*Traduction*]

Let's start with Mr. Lajeunesse, president of the Association of Universities and Colleges of Canada.

Mr. Claude Lajeunesse (President, Association of Universities and Colleges of Canada): Thank you, Mr. Chairman. As you know, the Association of Universities of Canada represents most canadian universities and this is why two members of our board, whom you have introduced a few moments ago, Mr. Hamel and Mr. Smith, are here today. So, without further ado, I would like to ask Mr. Smith to start the presentation.

M. David C. Smith (Association des universités et collèges du Canada): Monsieur le président, nous tenons à vous remercier de nous avoir donné l'occasion de présenter notre point de vue sur les très importantes questions que vous examinez. Notre mémoire renferme essentiellement toutes les opinions dont nous voulons faire état et notre présentation sera donc brève.

Pour dire les choses très simplement, à notre avis, les universités ont rôle vital à jouer dans la formulation de la politique étrangère du Canada. La collaboration entre les universités devient donc un facteur clé pour que l'on puisse élaborer la politique étrangère du Canada.

Il y a une sorte d'interaction. Nous sommes persuadés qu'il y a un lien entre l'énergie avec laquelle tous les secteurs de la société canadienne font avancer leurs intérêts sur la scène internationale et la qualité de la préparation des ressources humaines canadiennes. Dans ces conditions, nous estimons que le succès du Canada sur le plan international revêt une importance vitale pour notre bien-être et pour la qualité de la vie en général dont nous jouissons dans ce pays.

Les liens que l'on peut établir entre les activités des universités et la politique étrangère sont complexes et multidimentionnels. J'aimerais simplement m'attarder sur quatre domaines particulièrement importants dans le contexte du développement que nous pourrions explorer de manière fructueuse.

Il faudrait tout d'abord développer les compétences des universitaires afin qu'ils soient mieux placés pour conseiller les gouvernements et partager avec les étudiants canadiens leurs connaissances des questions internationales. Pour ce faire, il faut qu'ils puissent avoir des contacts avec ceux qui prennent les décisions et qui élaborent les politiques. Il faut également qu'ils puissent maintenir et développer le niveau de leurs compétences. Il serait intéressant de voir si le Canada cherche aussi vigoureusement qu'il le devrait à établir des liens entre les universitaires et les chefs de file du gouvernement dans le domaine des relations internationales afin que cela aboutisse à un bénéfice mutuel.

Deuxièmement, je voudrais souligner que l'on devrait encourager et appuyer les étudiants canadiens afin qu'ils puissent aller étudier à l'étranger, apprendre en même temps la langue du pays et acquérir des compétences dans le domaine des relations internationales ainsi qu'une meilleure compréhension des questions culturelles, politiques, économiques et sociales.

[*Text*]

At this time the data indicate that as a nation we are very low in the percentage of students who have some opportunity to gain international study experience. I believe it's estimated at somewhere around 2%, whereas the number would be very much higher for those countries that have open economies like ours.

The AUCC has therefore put forward a proposal entitled the "Canadian Program for International Academic Mobility" to try to correct this serious deficiency. It is a correction that would be important not only for the individual student but also for our society, that we have more people with an understanding of international developments.

Our proposal suggests some support—not total support, but some support—for quite a number of students to study abroad. Some of them would take an apprenticeship program briefly after their study so that they gain some work experience that will bring them special insights abroad. Some funds would be for faculty to go abroad to negotiate the necessary arrangements for this kind of international movement of our students.

The third area I would emphasize is that of making sure our Canadian researchers are on the cutting edge of international developments of knowledge. It's extremely important to promote Canadian know–how and to bring Canada the latest innovations and discoveries by having researchers who are familiar with these developments internationally and can be part of the transmission mechanism both to Canada and from Canada at this time of very rapid change in human knowledge. The implications for that are interesting to explore—the kinds of devices that might be helpful in ensuring that, including making sure our granting councils are adequately supported and other measures.

My final point is that Canadian education is very highly regarded internationally. In a sense one can think of it as providing a kind of export good or export service many international students would like to take advantage of. There are benefits from that, from enriching studies at Canadian institutions, from having students from abroad. It provides future linkages to other countries on economic, political and cultural grounds.

Therefore, we should look in Canada rather more seriously at our capacity to encourage students from abroad to study here. That development has been somewhat inhibited by our federal structure, whereas it's sometimes not in the interest of a province, quite understandably, to support certain kinds of services for international students. In Ontario, for example, it's understandable that the government is cutting back on health coverage for international students.

[*Translation*]

Les données que nous possédons actuellement indiquent que le Canada n'est pas bien placé en ce qui concerne le pourcentage d'étudiants qui ont la possibilité d'acquérir de l'expérience en étudiant à l'étranger. Il me semble que cela se situe autour de 2 p. 100, alors que ce chiffre devrait être beaucoup plus élevé dans une économie ouverte comme la nôtre.

L'Association des universités et collèges du Canada a donc élaboré un programme appelé «Programme canadien pour la mobilité universitaire internationale» afin de combler cette sérieuse lacune. Pouvoir compter sur davantage de gens qui sont capables de comprendre l'évolution de la situation internationale aurait des retombées bénéfiques non seulement sur les étudiants eux–mêmes mais aussi sur toute la société.

Dans le cadre de notre proposition, nous suggérons qu'un nombre appréciable d'étudiants reçoivent certains fonds—non pas tous les fonds dont ils ont besoin, mais certains fonds—pour pouvoir étudier à l'étranger. Certains d'entre eux pourraient suivre un court programme d'apprentissage qui ferait suite à leurs études afin d'acquérir certaines compétences professionnelles qui leur permettraient d'élargir leur expérience une fois à l'étranger. Certains fonds seraient réservés aux universitaires que l'on enverrait à l'étranger et qui seraient chargés d'organiser les séjours de nos étudiants.

Troisièmement, nous devrions nous assurer que les recherchistes canadiens sont au fait des connaissances de pointe qui s'accumulent à travers le monde. Il est extrêmement important de promouvoir le savoir–faire canadien et de faire connaître au Canada les dernières innovations et les découvertes des recherchistes étrangers dont c'est le domaine de compétence afin de mettre en place un mécanisme d'échange à une époque où les connaissances humaines évoluent très rapidement. Il serait intéressant d'explorer quels outils pourraient nous aider à mettre cela en place, par exemple et, entre autres, comment veiller à ce que nos conseils subventionnaires reçoivent un appui adéquat.

Enfin, on tient en haute estime sur la scène internationale l'éducation canadienne. D'une certaine façon, on peut considérer que c'est un produit d'exportation, ou un service d'exportation, dont bien des étudiants étrangers aimeraient pouvoir profiter. Bien des avantages découlent de cette formule: Celle–ci permet d'enrichir l'enseignement qui est dispensé dans les institutions canadiennes en appuyant des étudiants venus de l'étranger. Elle permet également de nouer des liens dans l'avenir avec d'autres pays sur les plans économique, politique et culturel.

Par conséquent, nous devrions considérer plus attentivement au Canada les mesures destinées à encourager les étudiants étrangers à venir étudier ici. C'est une initiative qui a été quelque peu freinée par le système de gouvernement fédéral car parfois, ce n'est pas dans le meilleur intérêt d'une province, et cela se comprend fort bien, d'appuyer certains des services destinés à des étudiants étrangers. En Ontario, par exemple, on peut comprendre que le gouvernement réduise la protection en matière de soins de santé offerte aux étudiants étrangers.

[*Texte*] [*Traduction*]

• 1710

But if Canada is committed to the development of a stronger flow of international students, then from the standpoint of the country as a whole we are not coordinating our policies adequately. I think there are certain areas where we may not be bringing about the kind of coordination between the provincial and federal governments that is critical for the development of this greater flow of international students.

Mais si le Canada s'est engagé à accueillir un plus grand d'étudiants étrangers, alors du point du vue du pays dans son ensemble, nous ne coordonnons pas bien nos politiques. Il y a, je pense, certains domaines où il n'y a pas le genre de coordination entre les gouvernements fédéral et provinciaux qui est nécessaire si l'on veut qu'un plus grand nombre d'étudiants étrangers viennent ici.

Mr. Chairman, I'll stop there. I wish to emphasize that our approach is one of wanting to collaborate between the universities and the development of foreign policy in Canada. Our emphasis is on coordination and the long-term approach, and we think we have a very important, in fact vital, role to play in the development of this area. Thank you very much.

Monsieur le président, je m'arrêterai là. J'aimerais tout simplement souligner que nous aimerions qu'il y ait collaboration entre les universités et les responsables de l'élaboration de la politique étrangère du Canada. Nous donnons la priorité à la coordination et au long terme, et nous pensons avoir à jouer dans ce domaine un rôle très important, et je dirais même essentiel. Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Smith.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Smith.

J'inviterais maintenant M. Tom Norton, directeur général des Collèges communautaires du Canada. Monsieur Norton.

I now give the floor to Mr. Tom Norton, director general of the Association of Canadian Community Colleges. Mr. Norton.

Mr. Tom Norton (President, Association of Canadian Community Colleges): Thank you very much, Mr. Chairman.

M. Tom Norton (directeur général, Collège communautaire du Canada): Merci beaucoup, monsieur le président.

Canada's 175 community colleges, CEGEPs, institutes of technology—actually almost any name other than community college—are located in about 750 communities across Canada. As you know, we have about 400,000 full-time students and about 1.5 million part-time students. In short, working Canada learns in community colleges. That's really our strength in Canada, working with working Canadians.

Les 175 collèges communautaires, CÉGEP et écoles techniques du Canada—en fait, presque tout ce qui s'appelle autre chose que collèges communautaires—sont éparpillés dans environ 750 localités du pays. Comme vous le savez, nous comptons quelque 400 000 étudiants à temps plein et près de 1,5 millions d'étudiants à temps partiel. En résumé, les travailleurs canadiens ont appris ce qu'ils savent faire dans des collèges communautaires. C'est là notre force au Canada: travailler avec des Canadiens actifs.

One of the key roles we would like to talk about today is the process of engaging working Canadians in the thinking and the development of foreign policy and what that means to them. We think there's an important contribution to be made there.

L'un des rôles clés dont nous aimerions vous entretenir aujourd'hui est le processus qui consiste à faire participer la population active à l'élaboration de la politique étrangère et à une réflexion sur ce que celle-ci signifie pour eux. Nous pensons qu'il y a là une importante contribution à faire.

We feel that colleges develop economic opportunities for Canadian industry. We have several examples and we hope there will be some questions on that afterwards. We feel a contribution can be made by our colleges in foreign policy development, in this area of trade.

À notre avis, les collèges créent des possibilités économiques pour l'industrie canadienne. Nous aurions plusieurs exemples à vous citer et nous espérons que vous nous poserez des questions à ce propos. Nous estimons que nos collèges peuvent contribuer à l'élaboration de la politique étrangère, dans le domaine particulier du commerce.

Our colleges are involved in training the next generation of Canadian workers, Canadian businessmen, and Canadian marketers in the rest of the world. We too have a program proposed to help young people get experience internationally. But the other thing for us to remember is that so many of our students start with a different language in the colleges. So many of them are immigrants. Mechanisms for capturing the cultural knowledge they already have and the linguistic knowledge they already have and turning that to our nation's benefit too. . . We feel there's a tremendous opportunity there to turn what some people wrongly would feel a disadvantage into a tremendous advantage for this country—the elements we already have that are comfortable working internationally.

Nos collèges participent à la formation de la prochaine génération de travailleurs canadiens, de gens d'affaires canadiens et de commerçants canadiens qui oeuvreront dans le reste du monde. Nous aussi, nous avons un programme qui a pour objet d'aider les jeunes à acquérir une expérience internationale. Il est cependant une chose dont il faut nous rappeler, c'est qu'un grand nombre de nos étudiants commencent au collège avec une langue différente. Ils sont nombreux à être immigrants. Les mécanismes pour cerner la connaissance culturelle qu'ils ont déjà et les connaissances linguistiques qu'ils possèdent déjà pour les mettre au service de notre pays. . .nous pensons qu'il y a là une merveilleuse occasion de prendre une chose dont certains pensent qu'elle nous y favorise pour la mettre au service du pays, et je songe ici aux éléments que nous avons déjà et qui sont à l'aise dans le contexte de travail international.

[*Text*]

Finally, our colleges work in 64 countries now with CIDA, the World Bank, and other international financial institutions. There we find that our contribution, through the support of a strong Canadian foreign policy, is strengthening economies. This country was built on the strength of its workforce: the technicians, the technologists, the creative designers—all of those individuals who contribute to economic strength. Those are the skills we take to other countries. Canada is known throughout the world for its competence in technical and career education. These are things that other countries want from us, and it's a great contribution we feel we can make.

We hope you'll have questions in these areas, but I would like to move immediately to my colleague Jacques Vézina, the director general of CEGEP Jonquière, to talk more at a practical, institutional level about what some of this means.

M. Jacques Vézina (membre du conseil, Collèges communautaires du Canada): Merci, monsieur le président.

Les 170 collèges canadiens membres de l'ACCC oeuvrent dans pratiquement tous les secteurs au point de vue technique et au point de vue technologique. Dans la majorité des situations, le positionnement des collèges canadiens s'est fait dans les aspects plutôt pratiques, pragmatiques et dans le savoir–faire, davantage que dans d'autres domaines.

Cependant, ce qui attire notre attention, c'est les liens de plus en plus étroits que les collèges canadiens de toutes les parties du Canada ont établis et veulent établir avec le secteur privé canadien, de telle sorte que les différentes formes d'aide et de développement puissent être des développements aussi économiques et, à la fois créateurs d'emplois ici, mais qui sont également générateurs de développements durables dans tous les pays avec lesquels nous agissons en termes de partenaires et auxquels nous fournissons de l'aide.

• 1715

Les collèges canadiens croient fortement qu'il est absolument essentiel d'établir des partenariats avec le secteur privé canadien. À titre d'exemple, je cite le partenariat que les collèges ont établi et ce, sans doute, suite à certains échanges commerciaux grâce à l'ALÉNA, entre Northern Telecom et différents collèges au Québec et au Canada, et les liens qui ont été établis avec des entreprises comme General Motors du Canada par plusieurs collèges, etc.

Plusieurs exemples se sont avérés profitables à la fois pour la société canadienne et les collèges canadiens, et ont été générateurs d'emplois. Nous croyons que l'ensemble de la politique sur les affaires étrangères devrait attacher une certaine importance et faciliter la tâche pour l'établissement de meilleurs liens.

Plusieurs collèges canadiens ont déjà fait des pas importants vers l'internationalisation de leur *curriculum*, etc. Toutefois, quand on parle et quand on discute en termes d'étudiants, un des volets qui, pour nous, est aussi essentiel, c'est plus qu'une

[*Translation*]

Enfin, nos collèges oeuvrent dans 64 pays à l'heure actuelle, aux côtés de l'ACDI, de la Banque mondiale et d'autres institutions financières internationales. Nous constatons que notre contribution, à l'appui d'une politique étrangère canadienne solide, renforce les économies. Le Canada a été bâti sur la force de ses travailleurs: les techniciens, les technologues, les créateurs... Toutes ces personnes qui contribuent à sa force économique. Il s'agit–là d'aptitudes que nous mettons au service d'autres pays. Le Canada est connu partout dans le monde pour sa grande compétence en matière de formation technique et de carrière. Il s'agit–là de choses que d'autres pays nous demandent, c'est là une importante contribution à faire.

Nous espérons que vous aurez des questions à nous poser sur ce que je viens de vous expliquer, mais j'aimerais maintenant céder la parole à mon collègue, Jacques Vézina, directeur général du CÉGEP de Jonquière, qui vous parlera de ce que tout cela signifie au niveau pratique, institutionnel.

Mr. Jacques Vézina (Board Member, Canadian Community Colleges): Thank you, Mr. Chairman.

The 170 member colleges of the CCC are active in practically all technical and technological sectors. In most situations, the positioning of Canadian colleges has been based on practical and pragmatic aspects and on know–how rather than on anything else.

What interests us the most, however, are the closer and closer ties that canadian colleges throughout Canada have established or wished to establish with the Canadian private sector, so that the various forms of aid and development assistance might also have an economic impact, creating employment here, but also generating sustainable development initiatives in all of the countries with which we work in partnership and to which we supply aid.

Canadian colleges strongly believe it is absolutely essential to establish partnerships with Canada's private sector. As an example, I would sight the partnership that the colleges have established, undoubtedly following certain NAFTA related trade exchanges, between Northern Telecom and various Quebec and Canadian colleges, in the links that have been forged with companies such as General Motors of Canada and many colleges, and so on.

Many examples have proven profitable both for the Canadian company and the college involved and have generated new jobs. We believe that the entire foreign affairs policy should attach considerable importance to such links and facilitate their establishment.

Many Canadian colleges have already made great strides at internationalizing their curriculum, etc. However, in talking about our students, one aspect that is essential to us is to do more than simply raise their awareness. We must strive to help

[*Texte*]

sensibilisation de nos propres étudiants, c'est fondamentalement de leur permettre d'avoir une plus grande implication dès le moment où ils sont étudiants, et, par cette plus grande implication, d'avoir aussi une meilleure compréhension des différents continents, des différents pays, et des différentes implications concrètes que les collèges et les industries peuvent avoir dans ces secteurs.

En terminant là–dessus, vous me permettrez de dire que ce secteur de développement de meilleurs liens entre les collèges et les entreprises canadiennes en est un que nous croyons prometteur, mais ce, dans le but et dans des optiques de développement de coopération et d'aide au point de vue international.

Merci de votre attention.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Vézina. Je crois comprendre que j'aurais dû donner la parole à M. Claude Hamel, président de l'Université du Québec. Monsieur Hamel, je m'excuse, mais j'ai mal compris la présentation du groupe, donc je vous donne la parole pour cinq minutes.

M. Claude Hamel (président, Université du Québec, Association des universités et collèges du Canada): Merci, monsieur le président. Il n'y aucun problème, l'important étant le message à transmettre.

Ce que j'ai à vous dire vient en complément de la présentation de M. Smith; j'aimerais inviter les membres du Comité à considérer un autre aspect, au–delà de ce que M. Smith a identifié, du rôle que jouent les universités canadiennes comme moteur du développement social, économique, et surtout, humain.

Il s'agit de la contribution que les universités apportent au développement des ressources humaines des pays en développement. Ce rôle a une longue histoire et la réputation du Canada dans les pays d'Afrique, en Asie et en Amérique latine doit beaucoup aux relations soutenues et souvent de longue date qu'ont bâties les universitaires, soit en allant sur le terrain, soit en recevant dans leurs classes et laboratoires les jeunes professeurs, étudiants ou chercheurs du Tiers monde.

En marge de la soumission écrite de l'AUCC que vous tenez en main, mais au coeur du rôle que les universités jouent dans la politique du Canada envers les pays du Tiers monde, vous trouverez des exemples concrets de nos projets. Voyez ce que nous faisons en travaillant en partenariat avec des établissements locaux. Le but de ces projets est de renforcer ou créer la capacité locale pour identifier, mais surtout pour solutionner, les problèmes de la pauvreté, de l'urbanisation, de l'agriculture en zone aride, de santé, etc.

• 1720

Chacun des projets décrits augmente aussi la sensibilisation canadienne et nos propres connaissances de la dynamique du développement et des réalités culturelles, économiques et sociales des autres sociétés qui font partie de notre globe.

Les universités canadiennes soutiennent fortement une politique de l'aide au développement dans laquelle prévalent, sans ambiguïté, les valeurs et les gestes altruistes de respect et de solidarité humaine. Ceci est vrai même si les pragmatistes parmi nous savent qu'à long terme, nous trouverons notre propre profit dans ces engagements et s'ils reconnaissent fort bien que notre avenir et notre prospérité dépendent du sort des pays du Tiers monde.

[*Traduction*]

them become involved as soon as they become students, and through this greater involvement, gain a better understanding of different continents, different countries and various concrete projects in which colleges and industry may participate.

In closing on this, allow me to say that forging better links between colleges and Canadian businesses is something we feel is promising, provided the objective and focus is to develop international co–operation and aid.

Thank you for your attention.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Vézina. I understand that I should have given the floor to Mr. Claude Hamel, President of the University of Quebec. Mr. Hamel, I apologize, but I misunderstood the group's presentation, so I will give you the floor for five minutes.

Mr. Claude Hamel (President, University of Quebec, Association of Universities and Colleges of Canada): Thank you, Mr. Chairman. There's no problem, the important thing is the message we want to communicate.

What I would like to say complements Mr. Smith's presentation. I would like to invite members of the committee to consider another aspect, beyond the one identified by Mr. Smith, regarding a role that Canadian universities play to drive social, economic, and above all human development.

I'm referring to the contribution that universities make to the development of human resources in developing countries. This rule has a long history and Canada's reputation in Africa, Asia and Latin America owes a great deal to the sustained and often very long–term relationships that were forged by academics, who either went in the field themselves or who received in their classrooms and laboratories young professors, students and researchers from the third world.

In the margins of the written brief from the AUCC that you have before you, but at the heart of the role that universities play in Canada's third world policy, you will find concrete examples of our projects. You can see for yourselves what we do by working in partnership with local establishments. The purpose of these projects is to reinforce or create a local ability to identify and especially solve the problems of poverty, urbanization, agriculture in arrid zones, health care, etc.

Each of the projects described herein also increased Canadian awareness, as well as our knowledge of the dynamics of development and of the cultural, economic and social realities of the other societies with whom we share this planet.

Canadian universities strongly support a development aid policy which focus unambiguously on altruistic values and gestures of respect and human solidarity. This is true even though the pragmatists among us know that in the long–term, we will also benefit from these commitments and acknowledge full well that our own future and prosperity depend on the fate of Third World countries.

[*Text*]

Les intérêts et bénéfices partagés des conditions *sine qua non* du partenariat des universités ne nous semblent pas incompatibles avec une politique d'aide qui a comme priorité le renforcement des capacités locales de pourvoir aux besoins des populations. Les universités prônent le développement des ressources humaines comme l'axe central de l'effort du Canada puisque seul ce focus porte en lui une véritable durabilité, que seul ce focus place les hommes, les femmes et les enfants du Tiers monde au centre de nos efforts et donc, au centre des solutions.

Nous reconnaissons que le processus de développement est complexe et que nul n'a encore trouvé une solution magique, même pas les universités. Le plus souvent, les approches les plus réussies sont celles qui attaquent la problématique de plusieurs points de vue et combinent une variété d'interventions. D'où notre préoccupation avec le partenariat et notre volonté de travailler avec les autres: les collèges, les ONG et les entreprises, comme viennent de le dire nos collègues de l'Association des collèges communautaires du Canada. Les buts et les objectifs que le Canada poursuit par sa politique d'aide doivent être clairs, connus de tous et stables à long terme.

Nous devons aussi reconnaître qu'il y a des objectifs de politique étrangère ou commerciale que le Canada poursuit et ce, parfois, dans les mêmes régions. M. Smith a déjà parlé de la façon dont les universités peuvent promouvoir, par leur expertise et leurs contacts, les intérêts du Canada. Néanmoins, les instruments et programmes que nous mettons sur pied en ce sens doivent être clairement distincts.

Le développement est un processus de transformation d'attitudes, d'habitudes des relations interpersonnelles. Cela ne réussit pas sans respect et confiance mutuels qu'il faut cultiver et nourrir et qui prennent du temps pour s'installer.

Comme je l'ai déjà mentionné, un élément clé de la politique d'aide au développement est donc la stabilité. Nos partenaires dans le Tiers monde et les partenaires canadiens qui partagent l'effort de l'aide publique au développement doivent pouvoir planifier leur travail et compter sur une collaboration à long terme.

Dans les universités, notre intervention dans le Tiers monde s'inscrit aussi dans la stratégie de l'internationalisation, une stratégie qui évolue au niveau institutionnel et qui correspond à l'exercice de la mission propre de l'université. J à aussi on doit planifier à long terme.

Si notre but dans l'APD est de produire un impact et de nous assurer de la durabilité de cet impact pour créer un monde plus prospère et plus équilibré, il faut investir dans les individus et dans leur éducation et la formation à tous les niveaux, et promouvoir l'engagement des institutions canadiennes, telles que les universités, dans ce travail.

Je vous remercie, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Hamel.

Bon! C'est un bon commencement. On va essayer maintenant, avec des questions, d'élucider un peu plus vos commentaires.

Mr. Smith, you told us a few minutes ago that 2% of Canadian students study offshore. Did I understand you properly?

[*Translation*]

The shared interests and benefits of the essential conditions of university partnerships do not appear to us to be incompatible with a need policy focused primarily on reinforcement of local ability to meet the needs of the population's concern. Universities advocate human resource development as the central access of Canada's efforts since this is the only focus that can lead to true sustainability. Only this focus puts the men, women and children of the Third World at the centre of our efforts and therefore, at the centre of any solutions.

We acknowledge that the development process is a complex one and that no one has yet found a magic solution, not even universities. The most successful approaches are usually those that attack the problem from many viewpoints and combine a variety of intervention methods. From this stems our concern with partnership and our willingness to work with others: colleges, NGOs and business, as was just explained by our colleagues from the Association of Community Colleges of Canada. The goals and objectives that Canada is pursuing through its aid policy must be clear, known to all and stable in the long-term.

It must also be acknowledged that there are foreign or trade policy objectives that Canada is pursuing, sometimes in the same regions. Mr. Smith has already discussed the way universities can promote Canadian interests through their expertise and their contacts. Nevertheless, the instruments and programs that we established for that purpose must be clearly distinct.

Development is a process that transforms attitudes and habits of interpersonal relations. It cannot be successful without mutual respect and trust, which must be cultivated and nurtured and which take time to establish.

As I mentioned earlier, a key element of development aid policy is stability. Our Third World and Canadian partners who share our efforts for public development aid must be able to plan their work and count on long-term cooperation.

Third World intervention by universities is also part of the internationalization strategy, a strategy that is evolving at the institutional level and which corresponds to the execution of the university's own mission. Here again, long-term planning is necessary.

If our goal in ODA is to make an impact and ensure the sustainability of this impact to create a more prosperous and balanced world, we must invest in individuals, in their education and training at all levels, and promote the commitment by Canadian institutions such as universities in this work.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Hamel.

Well, that's a good start! Through our questions, we will now try to elucidate your comments a little further.

Monsieur Smith, il y a quelques instants vous nous avez dit que 2 p. 100 des étudiants canadiens étudiaient à l'étranger. Ai-je bien compris?

[*Texte*]

Mr. Smith: That is a recent estimate, yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Why do Canadians not go outside the country? Is there a language problem? Most of those would be in the United States. The majority of them—where would they be?

Mr. Smith: It is a mixture of factors. European countries have taken a much more proactive approach to facilitating study in other countries. For example, the Erasmus program provided direct subsidies for studying in other countries. It's been a priority in government funding for post-secondary education in most countries.

• 1725

We have not given that a priority, although we give a lot of lip service to the idea that in the changing world it's in Canada's interest to have its young people who are in post-secondary education get some experience. We don't have a mechanism to provide the support. So there's the problem of the support.

There is always the problem of language. In the Erasmus program they found that was always a hurdle. But at this point I think it is primarily the lack of an active policy that directly encourages it.

There are exceptions to that. Some faculties in a few of the universities are taking aggressive measures to get the students abroad for a term. Some of the business schools in particular are now making that a critical part of their new policy. But by and large we are behind.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): How many Canadian universities require second language training to obtain a degree, in French or in any other language? We want to encourage them to go across to foreign universities and benefit from other cultures so that we can possibly improve the world. How many universities in Canada insist that you have proficiency in another language as a requirement for obtaining a diploma—French in many universities, or English in others?

Monsieur Lajeunesse.

M. Lajeunesse: Au niveau sous-gradué, je ne crois pas qu'il y en ait, à moins de cas spécifiques dans certains programmes de langue. Cependant, au niveau gradué, pour l'obtention du doctorat, la plupart des institutions exigent une deuxième langue, autre que l'anglais et le français, avant la graduation.

Le coprésident (M. Gauthier): Il y a 37 478 étudiants internationaux au Canada inscrits dans les universités canadiennes. Combien y a-t-il actuellement de Canadiens inscrits à l'extérieur du pays, dans des universités étrangères?

Mr. Lajeunesse: Unfortunately that figure does not exist.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We were told 20,000 some days ago. Is that an exaggeration or as close to reality as we can expect?

[*Traduction*]

M. Smith: Oui, c'est une estimation récente.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourquoi les Canadiens ne vont-ils pas à l'étranger? Est-ce un problème de langue? La plupart iraient aux États-Unis. Où se trouve exactement la majorité?

M. Smith: C'est une combinaison de divers facteurs. Les pays européens ont une approche beaucoup plus proactive pour faciliter les études à l'étranger. Par exemple, le programme Erasme fournit des subventions directes pour les études dans d'autres pays. Dans la plupart des pays, cela a été une priorité dans le financement accordé par le gouvernement à l'enseignement post-secondaire.

Quant au Canada, nous n'y avons pas accordé la priorité, même si nous déclaré symboliquement que dans le monde en évolution que nous connaissons, il dans l'intérêt du Canada de veiller à ce que ces jeunes gens qui poursuivent des études post-secondaires obtiennent une certaine expérience. Il n'existe pas de mécanisme pour offrir un soutien. Il y a donc le problème du soutien.

Il y a, par ailleurs, toujours le problème des connaissances linguistiques. Ils ont constaté que c'était toujours un obstacle dans le cadre du programme Erasme. Mais à l'heure actuelle, je pense qu'il s'agit surtout d'un problème d'absence de politique qui encourage directement cela.

Il y a bien sûr des exceptions. Certaines facultés dans certaines universités ont pris des mesures dynamiques pour envoyer des étudiants à l'étranger pendant une session. Certaines des écoles de commerce, notamment, en ont fait un aspect essentiel de leurs nouvelle politique. Dans l'ensemble, cependant, nous tirons de l'arrière.

Le coprésident (M. Gauthier): Combien d'universités canadiennes exigent, comme condition d'obtention d'un diplôme, l'apprentissage d'une deuxième langue, que ce soit le français ou un autre langue? Nous voulons encourager les jeunes à s'inscrire dans des universités étrangères et à tirer des leçons d'autres cultures en vue d'améliorer le monde. Combien d'universités canadiennes exigent la connaissance d'une autre langue pour obtenir un diplôme... Ce serait le français dans de nombreuses universités et l'anglais dans d'autres...?

Mr. Lajeunesse.

Mr. Lajeunesse: At the undergraduate level, I don't believe there are any, with the exception of perhaps some language programs. However, at the graduate level, for a doctorate, most institutions require that you learn a second language other than English or French, before graduating.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There are 37,478 foreign students registered in Canadian universities. How many Canadians are registered in foreign universities?

M. Lajeunesse: Malheureusement, nous n'avons pas de chiffres là-dessus.

Le coprésident (M. Gauthier): On nous a parlé de 20 000, il y a quelques jours. Serait-ce une exagération, ou cela correspondrait-il à la réalité?

[*Text*]

Mr. Lajeunesse: The vice–president of AUCC, Eva Egron–Polak, tells me this is a reasonable estimate, but I would still say it is an estimate. These numbers are not tracked in any clear fashion.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Last year CIDA gave universities $260 million—at least that's what my information is. That's a pretty substantial amount of money. In your brief you said $120 million from CIDA and an additional $50 million from other sources. It is my information that you got $260 million from CIDA. Nevertheless, that's CIDA.

How are your relations with the Department of Foreign Affairs and International Trade itself?

Madame Egron–Polak.

Mme Eva Egron–Polak (Relations internationales et programmes, AUCC): Si vous me permettez, j'aimerais répondre.

Je pense qu'un des éléments les plus importants de la collaboration avec les Affaires étrangères, le *Foreign Affairs*, c'est que c'est le ministère qui est responsable de promouvoir la coopération en enseignement supérieur international.

Toutefois, c'est aussi un ministère qui n'a pu, jusqu'à maintenant, y commettre énormément de ressources. Comparé à l'ACDI, ce qu'il ne faut pas faire puisque le mandat de l'ACDI est l'aide et non pas la collaboration en enseignement supérieur, les fonds disponibles aux Affaires étrangères sont minimes pour promouvoir cela.

L'un des programmes les plus importants de ce ministère, c'est celui qui promeut les études canadiennes outre–mer, qui promeut la visibilité et la connaissance du Canada et les études sur le Canada ailleurs. Ce programme n'est pas énorme et devrait être, je pense, amplifié.

• 1730

D'autre part, le ministère entre dans des accords bilatéraux avec un nombre de pays où il y a des bourses qui sont offertes. Récemment, les coupures que le ministère a subies ont réduit ces bourses. Les pays du G–7 sont les seuls pays qui ont maintenant des programmes de bourses avec le Canada. On parle ici de chiffres que l'on peut compter avec ses deux mains.

Avec l'Allemagne, par exemple, cela ne représente qu'une dizaine de bourses par année, ce qui est vraiment très peu. Le plus grand programme du ministère, c'est celui avec le Commonwealth. Il a également subi des coupures. Donc, les Affaires étrangères n'ont pu engager d'énormes fonds.

Le coprésident (M. Gauthier): Vos relations avec le ministère des Affaires étrangères ne sont pas des plus étroites.

Mme Egron–Polak: Je ne dirais pas cela. Elles sont étroites dans le sens. . .

Le coprésident (M. Gauthier): C'est ma question.

Mme Egron–Polak: . . .politique. Ce sont des relations de collaboration. Cependant, les programmes des universités ne font pas l'objet d'un soutien financier de la part du ministère.

[*Translation*]

M. Lajeunesse: Le vice–président de l'AUCC, Eva Egron–Polak, me dit qu'il s'agit–là d'une estimation raisonnable, mais il ne s'agit malgré que d'une estimation. Il n'y a pas de vérification systématique.

Le coprésident (M. Gauthier): L'an dernier, l'ACDI a donné 260 millions de dollars aux universités, en tout cas c'est ce qu'on ma dit. Il s'agit–là d'un montant considérable. Dans votre mémoire, vous parlez de 120 millions de dollars en provenance de l'ACDI et de 50 millions de dollars en provenance d'autres sources. D'après les renseignements dont je dispose, l'ACDI vous aurait donné 260 millions de dollars. Mais c'est l'ACDI.

Quels sont vos rapports avec le ministère des Affaires étrangères et du Commerce extérieur.

Mrs. Egron–Polak.

Ms Eva Egron–Polak (International Relations and Programs, AUCC): I would like to respond, if I may.

One of the most important elements of our cooperation with Foreign Affairs is that this is the department that is responsible for the promotion of cooperation in international higher education.

However, this is the same department that up until now has not been able to commit important resources to this. Compared with CIDA—but we shouldn't be making such a comparison because CIDA's mandate is to supply aid, not higher education—the funds available to foreign affairs are minimal for this type of promotion work.

One of the department's most important programs is the one aimed at promoting canadian studies in foreign countries, in other words at increasing visibility and knowledge of Canada and canadian studies in foreign countries. This program isn't that big and I believe it should be broadened.

Moreover, the department enters into bilateral agreements with a number of countries where scholarships are offered. The recent cutbacks to which the department was subjected have reduced the scholarships. The G–7 countries are now the only ones that have scholarship programs with Canada. We're talking about a mere handful here.

With Germany for instance, this only represents about 10 scholarships a year, which is really very little. The Department's program is with the Commonwealth. It has also been subjected to cuts. Therefore, Foreign Affairs was not able to commit large sums.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Your ties with the Department of Foreign Affairs are not all that close.

Ms Egron–Polak: I wouldn't say that. They are close in the sense—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): That's my question.

Ms Egron–Polak: —in the political sense. We have a relationship of cooperation. However, university programs do not receive financial support from the department.

[*Texte*]

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez tous parlé d'échanges avec les décideurs. Je fais un peu la synthèse. Il y a eu, au mois de mars dernier, un échange assez important, à Ottawa, qu'on a appelé le Forum national. Avez–vous trouvé cela utile? Avez–vous trouvé ce Forum constructif? Vous a–t–il apporté des choses?

M. Lajeunesse: J'ai participé au Forum et j'ai trouvé que nous avons eu une excellente discussion qui a permis de mieux comprendre le point de vue des autres organisations, quelles étaient les motivations des différents groupes d'individus et, ne serait–ce que pour cela, nous a permis de mieux comprendre quels étaient les enjeux avec lesquels les fonctionnaires et les élus devaient fonctionner pour nous représenter. J'ai été très surpris, lors des discussions, par les différences qu'on pouvait constater entre les intervenants de ces secteurs–là.

J'en suis ressorti avec une patience beaucoup plus grande vis–à–vis de ceux qui doivent souvent développer les programmes, développer les actions qu'on aimerait voir se concrétiser plus rapidement. C'est ce que j'en ai retiré comme leçon.

J'ai également vu les rapports qui en sont sortis et je pense que ces rapports reflétaient généralement la teneur des discussions. Ils pourront permettre à ce Comité et au gouvernement éventuellement de formuler une politique étrangère qui permettra aux universités, je l'espère, de jouer un rôle.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Lajeunesse, je suis très sensible à l'argument que vous présenter. Cependant, les provinces qui ont la juridiction sur l'éducation au Canada, sont–elles aussi enthousiastes que vous? Appuient–elles ce que vous proposez ici aujourd'hui? Les provinces accepteraient–elles une plus grande participation du fédéral car, personnellement, je pense qu'il y a un intérêt national dans l'éducation.

Cela a fait l'objet d'une table ronde, il y a quelques semaines. On en a parlé beaucoup. Je vous pose la question.

Quelles réactions les éducateurs clé, les gens qui sont sensés savoir, ont–ils eues de leurs provinces respectives? Quelles seraient les réactions de vos provinces si on mettait intégralement en oeuvre vos recommandations?

M. Lajeunesse: Je pense que ce sera plus facile de vous répondre dans une semaine. Le Conseil des ministres de l'éducation du Canada se réunit lundi prochain, le 20 juin, à Toronto, et je sais qu'ils ont des propositions visant à examiner les implications dans ce contexte.

J'ai été impliqué, par exemple, dans plusieurs discussions au niveau trilatéral Canada—États–Unis—Mexique. Le directeur général du Conseil des ministres de l'éducation qui, bien entendu, représente l'ensemble des ministres de l'éducation du Canada, a été très présent, très actif et je pense qu'il soutient les activités qui sont proposées dans nos discussions.

[*Traduction*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You all talked about exchanges with decision makers. I'm summarizing somewhat. Last March, there was a rather important exchange here in Ottawa that was called the National Forum. Did you find that useful? Did you find the Forum constructive? Did you come away with anything?

Mr. Lajeunesse: I participated in the Forum and I thought we had an excellent discussion that enabled us to gain a better understanding of the viewpoints of other organizations and the motivations of different groups of individuals. If nothing else, it helped us understand what was at stake for the elected and unelected officials who had to represent us. In our talks, I was very surprised but by the differences that could be noted between players in these sectors.

I came away with much greater patience for those who have to develop programs, develop courses of action that we would like to see implemented much more quickly. That was the lesson I drew from the Forum.

I also saw the reports that came out of it and I think that they generally reflected the content of the discussions. They could enable this committee and the government to formulate a foreign policy that I hope will allow universities to play a role.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Lajeunesse, I'm very sensitive to the argument that you've presented. However, given that the provinces have jurisdiction over education in Canada, are they as enthusiastic as you are? Do they support what you're proposing here today? Would the provinces accept greater participation by the federal government in this area? Personally, I feel there is a national interest in education.

This was the subject of a round table discussion a few weeks ago. It was discussed at length. I'm asking you the question.

What response did key educators, the people who are supposed to know, receive in their provinces? What would be the reaction in your province if your recommendations were fully implemented?

Mr. Lajeunesse: I think it will be easier to answer you in a week. The Council of Ministers of Education of Canada is meeting in Toronto next Monday, June 20, and I know that they have proposals aimed at examining the implications in this context.

For example, I was involved in many trilateral discussions between Canada, the U.S. and Mexico. The Director General of the Council of Ministers of Education who, of course, represents all ministers of education in Canada, was very visible and active and I think that he supports the activities being proposed in our discussions.

• 1735

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Does anybody want to comment? Mr. Norton, feel free to say something.

Mr. Norton: Thank you. I didn't know whether we were to participate in this part or whether you'd have specific questions for the colleges.

Le coprésident (M. Gauthier): Quelqu'un a–t–il quelque chose à dire? Monsieur Norton, sentez–vous libre d'intervenir.

M. Norton: Merci. Je ne savais pas si nous allions participer à cette partie–ci de la séance ou si vous aviez des questions précises à poser aux collèges.

[*Text*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, no. I'm just trying to get the ball rolling here. I'm waiting for my friends to get their act together. Then they raise their hands and tell me they want a question. I haven't seen any hands yet, so that's why. . . I see one. Mr. Mills. I'll take Mr. Norton, unless Mr. Norton—

Mr. Norton: No, I'm prepared to wait for questions.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Mills.

Mr. Mills: This is for Mr. Smith, regarding his comment. I heard several days ago from someone else that we have this international resource, that we can send our students away and have students come here. I think we all agree that's a resource. We were told from someone else that there's absolutely no monitoring of these students, that we don't know who they are, that they go away and we don't know whether they come back. It seems as though we're losing a really valuable resource. We send them out; we spend this money on them. As a taxpayer I would like to know what I am going to get out of it.

I'd like your comments on that. Their comments were that there is no monitoring, they don't know how many go, they don't know if any of them come back, and they don't know what in fact happens to them.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Hamel? Non.

Mr. Smith, did you want to respond?

Mr. Smith: The monitoring is quite careful at the university level. Clearly for a student to go abroad and take courses, that student must get an understanding and indeed a commitment from the university that the study will be recognized. I would say that in general the monitoring is really quite good at universities, keeping track of students who are taking a year or a term to study abroad.

Similarly, for the students who are arriving we have a special foreign student counsellor. Most universities have developed that position, particularly in recent years, because there is a need to keep track of a lot of the information associated with the flow of students. The capacity within the university to keep track of the flow is very high.

At a more aggregate level for the province or for the country, I think there is a weakness in the data flow about this activity. It's an area that I think cries for some better coordination and exchange of information through not an interventionist kind of agency, but an opportunity for the data to be collated and shared. I think you're quite right, that is an area that needs—

Mr. Mills: We invest in grades 1 to 12 or 13 for them, then we invest in their undergraduate degree, and possibly we invest in, say, their master's degree. Then we send them off to an international school and they get a PhD, but we don't know or we don't do anything to help them get back here to utilize the resource we've invested in. Not knowing who these people are seems to be the concern.

[*Translation*]

Le coprésident (M. Gauthier): J'essayais seulement d'alimenter la discussion. J'attends que mes collègues aient rassemblé leurs idées. Ils vont lever la main et me dire qu'ils veulent me poser une question. Comme je n'ai pas encore vue de mains levées. . . Ah, si, j'en vois une, celle de M. Mills. Je vais laisser la parole à M. Norton, à moins qu'il. . .

M. Norton: Non, je vais attendre les questions.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Mills.

M. Mills: Ma question s'adresse à M. Smith et porte sur le commentaire qu'il a fait. J'ai entendu dire, il y a plusieurs jours de cela, que nous avons cette ressource internationale, que nous pouvons envoyer nos étudiants à l'étranger et faire venir des étudiants ici. Je pense que nous convenons tous que c'est une ressource. Quelqu'un d'autre nous a dit qu'il n'y a absolument aucune surveillance, que nous ne savons pas qui sont ces étudiants, qu'ils partent, et que nous ne savons pas s'ils reviennent. Il me semble que nous renonçons ainsi à une ressource inestimable. Nous les envoyons à l'étranger et nous dépensons de l'argent pour cela. Comme contribuable, je voudrais savoir ce que j'en retire.

J'aimerais avoir vos commentaires à ce sujet. Ces gens nous ont dit qu'il n'y a aucune surveillance, qu'ils ne savent pas combien d'étudiants vont à l'étranger, qu'ils ne savent pas s'ils en reviennent, bref, qu'ils ne savent pas ce qu'il advient d'eux.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Hamel? No.

Monsieur Smith, vouliez–vous répondre à cette question?

M. Smith: La surveillance est assez étroite au niveau universitaire. Il est évident qu'un étudiant qui va suivre des cours à l'étranger veut que l'université lui donne l'assurance que ses études seront reconnues. Je dirais donc qu'en général la surveillance est assez bonne dans les universités, qu'elles ne perdent pas de vue les étudiants qui s'absentent une année ou un semestre pour étudier à l'étranger.

Nous avons aussi des conseillers spéciaux pour les étudiants étrangers qui viennent suivre des cours ici. La plupart des universités ont créé de tels postes, surtout ces dernières années, parce qu'il leur faut avoir toutes sortes de renseignements concernant le mouvement des étudiants. La capacité des universités de se tenir au courant de ces déplacements est très élevée.

À l'échelle de la province ou du pays, je pense cependant que les données à ce sujet comportent des lacunes. C'est un secteur où une meilleure coordination, un plus grand échange de l'information s'impose sans pour cela qu'un organisme quelconque doive intervenir, mais il y aurait certainement moyen de recueillir et de partager des données. Je crois que vous avez tout à fait raison, que c'est un secteur où il faudrait. . .

M. Mills: Nous subventionnons leur éducation de la première à la 12^{e} ou 13^{e} années, puis nous investissons dans leurs études de premier cycle et parfois même dans des études de maîtrise. Nous les envoyons ensuite dans une école internationale où ils reçoivent leur doctorat, mais nous ne savons pas où ils vont ensuite ou nous ne faisons rien pour les aider à revenir chez nous où nous pourrions mettre à profit les ressources dans lesquelles nous avons investies. Le fait de ne pas savoir qui sont ces étudiants semble préoccuper bien des gens.

[*Texte*]

Mr. Smith: Yes. I didn't quite answer that question. Indeed, we don't have any direct linkage to students who go abroad to take a degree so that we can bring them back, but it is better now than it used to be. Information sheets are prepared by the granting councils in Canada that provide support for study abroad. These are made available to universities on request. It is very important indeed when you're hiring new faculty to know whether there are Canadians abroad who might fit very well into the vacancy. You won't have that full information. That has indeed improved in recent years. You can get quite good data now on the Canadians coming out of graduate programs abroad.

Mr. Norton: To answer that a little bit from the college standpoint, eight of our colleges now have international business programs. When students complete their time in the college, they are placed by the institution with a foreign employer or an employer in another country. As part of that program they must return to Canada. The college they are registered with in Canada assists them—actually, they don't need much assistance when they come home—in finding placement with a Canadian employer. The notion there of course is that these people come back with those kinds of skills.

• 1740

So the tracking is through the institution. For them, they have not completed their program until they're back in place with a Canadian employer. From our standpoint, that's a wonderful investment and it's trackable.

I wonder if I could just lean on your answer for a minute to come back on some things that were mentioned earlier on. Would you mind, sir, if I took the opportunity?

Mr. Mills: Please do.

Mr. Norton: You were asking some questions earlier about relations with Foreign Affairs. Very quickly, we have two areas of experience. They're new, but important.

One is certainly in the area of the cultural and educational programs. I must say the role Foreign Affairs played in the trilateral area among Mexico, Canada and the United States and the role it allowed the colleges and universities to play in those discussions was really outstanding from our standpoint. We looked so good compared—I shouldn't say compared, but in relationship—to all three countries. Canada had a team that really represented the fabric of Canada in higher education and taught a bit of a lesson to our partners, not only about how complex higher education can be but also about how people can work together to express that.

The other part is the support we've had in eastern Europe from the Department of Foreign Affairs and International Trade. Again, that has been a very positive experience for us, working with the Central and Eastern Europe Bureau. I believe now we're actually Canada's largest trainer in eastern and central Europe.

[*Traduction*]

M. Smith: Oui. Je n'ai pas tout à fait répondu à cette question. En fait, nous n'entretenons aucun lien direct avec les étudiants qui vont chercher un diplôme à l'étranger de manière à pouvoir les ramener ici, mais la situation s'est quand même améliorée. Les conseils subventionnaires canadiens qui viennent en aide aux étudiants à l'étranger établissent des fiches de renseignements que les universités peuvent obtenir sur demande. Il est en effet très important qu'elles sachent, lorsqu'elles songent à embaucher de nouveaux enseignants s'il y a à l'étranger des Canadiens qui ont toutes les compétences voulues pour occuper le poste. Il est impossible d'obtenir tous les renseignements voulus, mais les choses se sont améliorées ces dernières années. On peut maintenant obtenir des données assez exactes sur les diplômés canadiens de programmes de deuxième cycle à l'étranger.

M. Norton: Pour vous donner une petite idée de la situation en ce qui concerne les collèges, je vous dirai que huit de nos collèges ont maintenant des programmes de commerce international. Lorsque les étudiants ont terminé leurs études collégiales, l'établissement les place chez un employeur étranger ou un employeur dans un autre pays. Les étudiants qui participent à ce programme doivent rentrer au Canada. Le collège où ils sont inscrits au Canada les aide—quoiqu'ils n'aient habituellement pas grand besoin d'aide lorsqu'ils rentrent au pays—à se trouver du travail auprès d'un employeur canadien. L'idée, bien sûr, est qu'ils auront acquis l'expérience recherchée.

C'est dont l'établissement qui assure le suivi. Leurs études ne sont pas considérées comme terminées tant qu'ils n'ont pas été placés chez un employeur canadien. Selon nous, c'est un très bon investissement d'autant plus qu'on peut assurer un suivi.

Je me demande si je pourrais profiter de ce que vous avez dit pour revenir à certaines choses mentionnées tout à l'heure. Me le permettez-vous, monsieur?

M. Mills: Allez-y.

M. Norton: Vous avez posé certaines questions au sujet des relations avec le ministère des Affaires étrangères. Je vous dirai, très brièvement, que nous avons de l'expérience dans le domaine. Ils sont nouveaux, mais importants.

Il y a tout d'abord les programmes dans les secteurs de la culture et de l'éducation. Je dois dire qu'à notre avis les Affaires étrangères ont joué un rôle remarquable dans les négociations trilatérales entre le Mexique, le Canada et les États-Unis et qu'elles ont su laisser les collègues et les universités jouer un rôle de premier plan dans les discussions. Nous avons fait très bonne figure par comparaison—ou par rapport, devrais-je dire—aux autres pays. Le Canada avait une équipe vraiment représentative du secteur de l'enseignement supérieur et a en quelque sorte donné une leçon à ses partenaires en leur montrant non seulement à quel point l'enseignement supérieur peut être complexe, mais aussi comment les gens peuvent tenir peuvent tenir leurs efforts pour obtenir les résultats escomptés.

Il y aussi l'aide que nous avons reçue en Europe de l'Est du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international. Notre expérience de travail avec le Bureau de l'Europe centrale et de l'Europe de l'Est a été très positive. Je crois que nous sommes en réalité le plus grand organisme de formation canadien en Europe de l'Est et en Europe centrale.

[*Text*]

The important part there is the links we've been able to make for Canadian industry to develop longer–term partnerships. We feel it is an outstanding investment with already measurable economic paybacks to Canadian companies.

I am sorry to have—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I don't mind that at all, Mr. Norton. We don't mind that pep talk once in a while. It helps.

Ms Egron–Polak: I would like to talk about the tracking of students in both directions. On the one hand, with regard to the students we educate in Canada, there is not one university today that does not have international alumni. That is a very important way of tracking students who have been educated in Canada and keeping in touch with them. It is done at the institutional level at this point, but the universities have a growing interest not only in maintaining those alumni associations but also in making them grow and making them work for Canada, for their institutions.

On sending Canadian students overseas, in our proposal to put in place a mobility program we focused on institution–to–institution links more than on the naked scholarship, if you will. One of the reasons we did so is precisely so that we keep track of the students we send over, because they are in fact going abroad within a program. Because most of our students go on their own initiative or on the initiative of their parents, there is no tracking. You are right. Should there be a large mobility scheme put in place, it would form part of that.

I have one last comment and that is on the remarks Mr. Norton just made about trilateralism. That's exactly what I was saying. Our relations with Foreign Affairs on the policy side have been very productive. The trilateral example is a good one. Where it falls down a little bit is that now is the time to put in place the discussions and implement some of the agreements and initiatives that under the trilateral agreement we've wanted to put in place. That's where our difficulties arise, because the support to put those in place is a little bit more difficult to obtain than the support on the policy side.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could you give us some examples of that?

Ms Egron–Polak: Yes, I can give you an example.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Could you give them in writing to the committee? I'd like to hear more about that. Do you mean there have been trilateral discussions about doing certain things?

Ms Egron–Polak: There have been at least two conferences on trilateral cooperation in higher education—one in Wingspread in the United States, the other one in Vancouver last year—at which a number of proposals and initiatives were launched. Some of our member institutions are already moving along. They're all having difficulty in finding support to carry them out.

[*Translation*]

L'important, ce sont les liens que nous avons pu établir afin que l'industrie canadienne puisse établir des partenariats à plus long terme. Nous croyons que c'est un investissement qui en vaut vraiment la peine et qui a déjà des retombées économiques mesurables pour les entreprises canadiennes.

Pardonnez–moi de m'être. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Cela ne me dérange pas du tout, monsieur Norton. Cela ne fait pas de tort d'avoir des petits mots d'encouragement de temps à autre.

Mme Egron–Polak: J'aurais quelques mots à dire au sujet de la localisation des étudiants dans les deux directions. Pour ce qui est des étudiants qui suivent des cours au Canada, il n'y a pas une seule université de nos jours qui n'a pas une association internationale des anciens. C'est un outil très important pour localiser les étudiants qui ont été éduqués au Canada et garder le contact avec eux. Ces associations oeuvrent au niveau de l'établissement pour le moment, mais les universités ont tout intérêt non seulement à les maintenir mais aussi à faire en sorte qu'elles prennent de l'expansion et qu'elles leur soient utiles au Canada et à elles.

Pour ce qui est des étudiants canadiens envoyés outre–mer, nous avons mis l'accent dans le programme de mobilité que nous proposons sur la création de liens interuniversitaires plutôt que sur les bourses d'études elles–mêmes. Nous l'avons fait précisément pour pouvoir suivre à la trace les étudiants que nous envoyons à l'étranger, parce qu'ils y vont en fait dans le cadre d'un programme. Parce que la plupart de nos étudiants vont à l'étranger de leur propre initiative ou qu'ils y sont envoyés par leurs parents, on ne suit pas leur cheminement. Vous avez raison. Si un programme plus vaste était mis en place pour la mobilité, cela en ferait partie.

J'ai une dernière observation à faire et c'est à propos des remarques que M. Norton vient de faire au sujet des négociations trilatérales. C'est exactement ce que je disais. Nos relations avec les Affaires étrangères en ce qui concerne l'aspect politique ont été très fructueuses. L'exemple des négociations trilatérales est très bien choisi. Il reste que les choses se corsent un peu maintenant que le temps est venu de faire aboutir les discussions et de mettre en oeuvre certaines des mesures proposées dans le cadre de l'accord trilatéral. C'est là qu'un problème se pose, parce que l'appui financier nécessaire est un peu plus difficile à obtenir que l'appui politique.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourriez–vous nous donner des exemples?

Mme Egron–Polak: Oui, je peux vous donner un exemple.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourriez–vous le faire par écrit? J'aimerais en savoir plus sur la question. Voulez–vous dire qu'il y a eu des discussions trilatérales à propos de certaines mesures?

Mme Egron–Polak: Il y a eu au moins deux conférences sur la coopération trilatérale dans l'enseignement supérieur—une à Wingspread aux États–Unis et l'autre à Vancouver l'année dernière—au cours desquelles un certain nombre de propositions ont été faites. Certains de nos établissements sont prêts à y donner suite, mais ils ont tous de la difficulté à trouver l'aide dont ils auraient besoin pour ce faire.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Do you mean money?

Ms Egron-Polak: Yes.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I see. I can understand that.

Mr. Paré.

• 1745

M. Paré: Merci, monsieur le président.

J'aimerais revenir un peu sur quelques-unes des recommandations de l'Association des universités et collèges du Canada.

Je vais commencer par dire que je suis totalement en accord avec la première recommandation. Je pense que, pour que l'aide publique au développement atteigne l'efficacité la plus importante, il faut qu'on investisse dans le développement des ressources humaines, dans du développement durable et cela passe nécessairement par la formation des personnes.

Cependant, cela dit, je vais tout de suite faire une nuance par rapport à la deuxième recommandation. Lorsqu'on pense aux pays en voie de développement, c'est sûr que le besoin de base en éducation, ce n'est pas la formation universitaire, c'est d'abord la formation de base, c'est l'enseignement primaire, et il y a des ONG qui sont venus nous dire que le gouvernement canadien, par son aide publique au développement, devrait investir presqu'exclusivement dans le domaine de la formation.

Or, vous parlez dans la deuxième recommandation, d'accentuer les partenariats entre les universités d'ici et les universités des pays en voie de développement. Je ne dis pas que c'est inutile, bien au contraire, mais il m'apparaît que, dans une échelle de priorités, ce n'est sans doute pas l'élément le plus prioritaire. En tout cas, c'est ma façon de voir les choses.

Quand j'arrive à la troisième recommandation, ce ne sont pas des nuances, ce sont des réserves que j'ai par rapport à cette recommandation. Je me fonde sur l'élément suivant. Vous dites: «Le gouvernement du Canada devrait subventionner le programme canadien pour la mobilité universitaire». Or, si mon information est bonne, le seul ordre d'enseignement qui a déjà, dans ses us et coutumes, un certain échange international systématique, c'est précisément le niveau universitaire par les congés sabbatiques qu'aucun autre niveau d'enseignement permet. Donc, il y a déjà là, à mon point de vue, une présence et une opportunité, pour les universitaires canadiens, d'aller à l'étranger puiser des informations.

Je suis en désaccord également, en tout cas, j'ai une réserve importante sur le deuxième volet de la troisième recommandation quand vous dites qu'on devrait «développer des programmes d'études canadiennes, afin que nous puissions sensibiliser les générations futures aux risques de la planète». En principe, je suis d'accord, je veux simplement faire remarquer qu'il n'y a qu'une petite fraction d'étudiants qui vont se rendre à l'université. Donc, est-ce le meilleur niveau pour faire la sensibilisation dont vous parlez? Il m'apparaît, qu'au niveau collégial, on aurait tendance à en retrouver beaucoup plus qu'au niveau secondaire et que le seul niveau où on les retrouve tous, c'est au niveau primaire.

[*Traduction*]

Le coprésident (M. Gauthier): Voulez-vous parler d'argent?

Mme Egron-Polak: Oui.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vois. Je peux comprendre cela.

Monsieur Paré.

Mr. Paré: Thank you, Mr. Chairman.

I would like to come back to some of the recommendations of the Association of Universities and Colleges of Canada.

Let me begin by saying that I am in total agreement with the first recommendation. I think that if official development assistance is to be as efficient as possible, we must invest in the development of human resources and in sustainable development, and that means training people.

However, having said that, I would like to make a nuance regarding the second recommendation. When we think of developing countries, we know that basic educational needs does not mean university training. It's first and foremost basic education, elementary school education, and there are NGOs who came to tell us that through its ODA, the Canadian government should invest almost exclusively in the area of education.

Yet, in your second recommendation, you mention focusing on partnerships between our universities and Third World universities. I'm not saying that's pointless, quite the contrary, but it seems to me that in a list of priorities, it's ulikely that this would be on top. In any event, that's how I see things.

When I get to the third recommendation, I don't want to just make a nuance or a distinction, I have actual reservations here. I'm basing myself on the following point. You say "the Government of Canada should fund the Canadian program for international academic mobility". According to my information, the only level of education that traditionally had some sort of systematic international exchange mechanism is the university level through sabbaticals that no other level of education allows. Therefore, to my mind, there is already a presence and an opportunity for Canadian universities to go abroad in order to gather information.

I also disagree or at least have major reservations about the second part of the third recommendation where you say that the Canadian government should "expand its Canadian Studies program to insure we internationalize our future generations". I agree in principle with this, but I simply want to point out that only a small proportion of students eventually go to university. So is this really the best level to increase the awareness you're referring to? It seems to me that in high school, there are more students than in college, and the only level where you'll get them all, is at the elementary school level.

[*Text*]

Le coprésident (M. Gauthier): Qui veut répondre à cette question? Monsieur Lajeunesse? Monsieur Hamel?

M. Hamel: Écoutez, d'abord j'apprécie les remarques de Monsieur le député en ce qui concerne l'intervention de fond que nous avons faite sur la priorité à mettre sur la question du développement des ressources humaires. Je pense que c'est dans notre recommandation numéro un que se trouve le fond de ce que nous disons.

En ce qui concerne la recommandation numéro deux, la nuance, en ce qui concerne le primaire et le secondaire, j'imagine qu'il y a des situations variables selon les pays avec lesquels le Canada entretient des relations d'aide et que, peut–être dans certains pays les moins avancés, il y a une attention à porter à ce niveau–là.

Cependant, je pense que, dans un bon nombre de ces pays, la priorité au niveau universitaire, ne serait–ce qu'au départ, par le biais de la formation des maîtres, est un secteur très important relié à la question de formation des ressources humaines. Tout le domaine de la formation des maîtres au plan international est très important et amène des gens, comme ici, à le faire au niveau universitaire.

M. Paré: Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Hamel. Docteur Patry.

M. Patry: Merci beaucoup, monsieur le président, messieurs Lajeunesse et Hamel.

J'ai beaucoup apprécié votre mémoire où vous avez parlé de réflexion, de coopération, d'échange d'informations et de missions de conseillers diplomatiques. Nous avons, dans votre mémoire, amplement de matière à réflexion.

• 1750

Ce n'est pas tous les jours qu'on a le privilège d'entendre des témoins du milieu universitaire, du milieu encore actif et, avec la permission de notre président bien–aimé, j'aimerais délaisser un peu votre mémoire pour vous poser une question en tant qu'universitaire, en tant que penseur, en tant que guide de notre jeunesse, de nos adolescents.

C'est une question qui n'est pas dans votre mémoire, mais comme c'est une question importante pour notre Comité, la voici. Selon vous, sur le *spot* comme tel, la politique du Canada quant au commerce international devrait–elle, oui ou non, être totalement liée au respect des droits humains?

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Vézina, il y a longtemps que vous voulez répondre à des questions. Vous voulez répondre?

M. Vézina: Si monsieur le président me le permet, je pourrais peut–être. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Vézina, je vous donne la parole. Allez–y! Vous pouvez même répondre à d'autres questions qui ont été posées plus tôt.

M. Vézina: C'est à peu près ce que je voulais faire, merci.

En ce qui concerne l'interrogation de Monsieur le député Paré, quand on a à discuter de formation, quand on a à engendrer différents niveaux. . . Je pense que je vais peut–être revenir sur des choses qu'on a dites un peu précédemment.

[*Translation*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Who wants to answer that question? Mr. Lajeunesse? Mr. Hamel?

Mr. Hamel: Well, first of all, I appreciate the honorable member's remarks with regard to the substance of our intervention on the fact that we need to make human resources development a priority. I think the substance of this can be found in recommendation one.

With regard to recommendation two, with the nuance concerning primary and secondary education, I believe that the situation varies according to the country with which Canada is involved in aid relationship and that in certain less–developed countries, some attention could be paid to this.

However, I think that in a number of these countries, the university level priority if only through teacher training, is a very important sector related to the issue of human resource training. The whole issue of teacher training at the international level is very important and brings people to the university level, as it does here.

Mr. Paré: I agree with you completely.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Hamel. Dr. Patry.

Mr. Patry: Thank you very much, Mr. Chairman, Mr. Lajeunesse and Mr. Hamel.

I greatly appreciated your brief in which you talked about reflection, cooperation, exchanges of information and missions by diplomatic advisors. There is a great deal of food for thought in your brief.

It's not every day that we have the privilege of hearing witnesses from academic circles, from circles that are still active, and with the permission of our esteemed Chairman, I would like to set aside your brief somewhat and ask you a question as an academic, as a thinker, as a guide for our youth, for our adolescents.

This is an issue that is not raised in your brief, but as it is an important question for our Committee, here it is. I know I'm putting you on the spot here, but in your opinion, should Canada's trade policy be completely tied in with respect for human rights?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You've been waiting a long time to answer questions, Mr. Vézina. Do you wish to answer?

Mr. Vézina: With the Chair's permission, I might. . .

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You have the floor, Mr. Vézina. Go ahead! You can even answer other questions that were asked earlier.

Mr. Vézina: That's more or less what I wanted to do. Thank you.

With regard to Mr. Paré's question, when you have to discuss training, when you have to generate different levels. . . I think I may come back to things that were said earlier.

[*Texte*]

Il y a différents pays et des pays à différents niveaux. Je pense qu'on peut facilement être en accord avec vous, monsieur Paré, pour dire et comprendre que, au niveau de certains pays de la planète, la question se pose comme vous l'avez posée au niveau de l'enseignement primaire. Cependant, dans toute cette strate de pays–là, il y a, comme je le disais, différents niveaux et un niveau, entre autres, qui intéresse plus particulièrement les collèges, c'est celui du développement; et on va employer nos expressions, qui vont du développement des métiers en passant par les techniciens et en allant jusqu'aux technologues.

Ce que l'on constate, un peu partout sur la planète, avec les 45 à 50 collèges dans lesquels actuellement les collèges membres de l'ACCC sont présents, c'est une diversité de besoins et une gamme qui est très éclatée et qui varie d'un endroit à l'autre. D'où la difficulté, probablement, lorsqu'on a à établir une politique reliée aux Affaires étrnagères, d'arriver avec des modèles qui sont très stricts ou peu ouverts.

Tout cela pour vous dire que, actuellement, dans de nombreux pays, plus particulièrement africains, des pays très pauvres, il y a des besoins en termes de développement, de formation au niveau technique et des métiers qui sont considérables. Nous croyons que l'aide qu'on peut fournir là–dedans, la formation que l'on peut dispenser jusqu'à un certain point, les partenariats qu'on peut établir, sont à la fois rentables et souhaitables à la fois pour les partenaires canadiens comme pour les partenaires étrangers.

En ce qui concerne votre question, je vais peut–être me risquer à répondre sur les droits de l'homme. C'est aussi une question, à mon point de vue, à laquelle on ne répond strictement pas par un oui ou par un non. Les Canadiens ont défini leur façon à eux de voir les droits de l'homme. De nombreux pays, qui ont besoin d'aide, ont vécu dans des modèles beaucoup plus autoritaires ou beaucoup moins démocratiques. Fondamentalement, je pense qu'on devrait se demander jusqu'à quel point nous sommes prêts à aider des gens qui sont au début de l'apprentissage de la démocratie, de l'apprentissage des droits humains, des droits de la personne. Si l'on situait cela un peu à ce niveau–là, peut–être qu'on ferait oeuvre très utile; mais si on regarde la question pour attendre simplement un oui ou un non, je pense qu'on ne s'en sortira jamais et je ne suis pas certain qu'on finirait par essayer de collaborer avec qui que ce soit.

Par contre, je pense que c'est très difficile à évaluer et c'est beaucoup plus votre rôle; c'est une évaluation d'ordre politique dont il s'agit, en somme.

Le coprésident (M. Gauthier): Monsieur Hamel.

M. Hamel: Monsieur le député m'a posé la question. Je serais peut–être porté à aller un peu plus loin que M. Vézina et dire non à votre question.

• 1755

Je ne pense pas qu'on devrait lier automatiquement les deux éléments, car les lier, c'est avoir une approche qui m'apparaît négative. Si on se situe dans une relation d'aide, il me semble qu'on devrait tenter d'avoir une approche

[*Traduction*]

There are different countries and there are countries of different levels. I think that one can easily agree with you, Mr. Paré, that in some countries of the world, the issue you raised is one that should be raised at the elementary school level. However, within that entire strata of countries, there are different levels, and one level that is of particular interest to colleges is development; to use our terminology, the development aid they can offer ranges from training technicians up to technologists.

What we are noting almost everywhere in the world, with the 45 to 50 colleges in which the members of the ACCC are present, is a diversity of needs and a range that is very widespread and that varies from one place to another. This is probably why it is difficult, when establishing a foreign affairs policy, to arrive with models that are very restrictive.

All this to say that right now, in many countries, and more particularly in Africa, in very poor countries, there's a considerable development need for technical and trade training. We believe that the assistance we can provide in this area, the training we can provide up to a point, the partnerships we can establish, are both cost effective and desirable for the Canadian and foreign partners.

With regard to your other question, I may be sticking my neck out when answering a question about human rights. To my mind, this is not a question that can be answered by a strict yes or no. Canadians have defined their view of human rights. Many countries that need assistance have experienced life under much more authoritarian or less democratic models. Fundamentally, I believe we should ask ourselves up to what point we are prepared to help people who are just learning democracy, learning about human rights and individual rights. If we look at it that way, we may be doing something very useful; but if you look at the question and expect a simple yes or no, I think we can never end this debate and I'm not sure whether we could ever co–operate with anyone.

However, I think this is very difficult to evaluate, and that's more your role; in the final analysis, this is a political decision.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mr. Hamel.

Mr. Hamel: The honourable member asked me a question. I would be tempted to go a little further than Mr. Vézina and answer no.

I don't think that we should automatically link those two elements because by doing so we would have a negative approach. Regarding aid, it seems to me that we should have a constructive approach, and the intervention of universities, as

[*Text*]

constructive et l'intervention des universités, comme des collèges, dans le domaine de l'éducation peut permettre, je pense, de faire le lien entre les deux préoccupations. C'est par une meilleure formation, une meilleure éducation de ces populations qu'on peut arriver à développer le sens du respect des droits humains.

Si on fait un lien direct, comme ce que vous laissez entendre, il me semble qu'on laisse place à une image ou des interprétations montrant qu'on veut pénaliser ces populations ou ces pays qui, à notre avis, ne respectent pas les droits humains. Il me semble qu'on devrait tenter d'avoir une approche plus positive, plus constructive à cette question.

Mr. Smith: I would agree with my colleague Mr. Hamel, and would simply elaborate a little further on one point. Because of the nature of human inquiry, universities do have rather common values systems that require respect for intellectual integrity, that require respect for freedom of expression. Linkages among universities around the world have been rather important transmitters of some of those values, not in any sense imposed as a condition, but simply by the very nature of higher education. There are certain values in our way of doing things that I think take on a common currency as universities develop elsewhere.

That's not a complete answer to your question. There are clearly all the political considerations and the concerns that Mr. Vézina and Mr. Hamel expressed, but I think there is a positive force there that universities create.

Mr. Norton: I'd like to comment on that very quickly with an example. Three weeks ago we had as guests here a group of rectors of teknicons and technical colleges from South Africa. We've had a relationship with them now for about four years. One of them, in thanking us after the election, said how important the Canadian involvement had been. A position had been taken on human rights, but at the same time a consistent involvement with other groups within South Africa had been maintained. The Canadians were present during that period. It wasn't only a position with regard to human rights; it was a position of involvement, with people saying they cared and wanted to be involved.

I think this is the kind of contribution Canadian foreign policy can make: to establish a certain level that we feel is important as human beings, but on the other hand to maintain an involvement and not pretend we can rise above the reality of other nations as they struggle with their own destiny.

That was a particularly gratifying moment for the Foreign Affairs and CIDA people who had been the instruments of that continued involvement for such a period of time. I think it was a moment of victory for Canadians along with our South African colleagues.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Norton.

I've noticed that all of you have passed the buck. You've all said the criteria should be political—you guys, you politicians, decide.

[*Translation*]

well as colleges, in the field of education should allow us, I think, to link those two concerns. It is through better training, better education of those people that we will be able to give true meaning to the respect of human rights.

If we establish a direct link, like the one you seem to advocate, it seems to me that we might be seen as penalizing those people or those countries which, in our view, do not respect human rights. It seems to me that we should try to have a more positive, a more constructive approach to that question.

M. Smith: J'aurais tendance à être d'accord avec mon collègue, M. Hamel, mais je voudrais insister un peu plus sur un point. À cause de la nature de la curiosité humaine, les universités ont des systèmes de valeurs assez comparables qui exigent le respect pour l'intégrité intellectuelle, le respect pour la liberté d'expression. Les liens établis entre les universités des quatre coins du monde ont grandement servi à promouvoir certaines de ces valeurs, pas comme condition préalable, mais tout simplement à cause de la nature même de l'enseignement supérieur. Je dirais que par définition les universités ont certaines valeurs en commun.

Cela ne répond pas complètement à votre question. Il y a bien sûr toutes les considérations et les préoccupations politiques que MM. Vézina et Hamel ont mentionnées, mais je pense que les universités ont une influence positive.

M. Norton: Pour illustrer tout cela très brièvement, je vais vous donner un exemple. Il y a trois semaines, nous avons été les hôtes d'un groupe de recteurs de collèges d'enseignement technique d'Afrique du Sud. Nous avons établi des liens avec eux il y a maintenant de cela quatre ans. L'un d'eux nous a remerciés après les élections et nous a dit à quel point la participation canadienne avait été importante. On a pris position face aux droits de la personne, c'est vrai, mais tout en entretenant des liens avec d'autres groupes d'Afrique du Sud. Les Canadiens ont été présents durant cette période. Ils n'ont pas pris position uniquement au sujet des droits de la personne; ils ont manifesté leur engagement et montré que la situation ne les laisse pas indifférents.

Je pense que c'est là le rôle que peut jouer la politique étrangère canadienne: définir certains paramètres que nous considérons comme importants en tant qu'êtres humains tout en maintenant un certain engagement, puisque nous ne pouvons pas prétendre nous élever au-dessus de la réalité que constitue pour d'autres pays la lutte pour leur propre destinée.

Le moment a été particulièrement gratifiant pour les représentants des Affaires étrangères et de l'ACDI qui ont été pendant tout ce temps les instruments de notre engagement. Je crois que cela a été un moment victorieux pour les Canadiens, de même que pour nos collègues sud-africains.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Norton.

J'ai remarqué que vous vous êtes tous renvoyé la balle. Vous avez tous dit que c'était aux politiciens—à nous de décider.

[*Texte*]

Mr. Patry wasn't trying to trap you. What he was really trying to do. . .actually there's a debate in the real world that says there is a link between human rights and development or aid. We have this debate right now in Canada. His point was that if it is a link, then it means the $120 million you get from CIDA to do this kind of work outside our borders would possibly be subjected to that test—that test being. . .I don't know.

What criteria would you people want to see established for crossing that line between human rights applied in country A in a tolerable fashion to your standards, and in country B in an intolerable manner that would not be receptive to our funds or our aid? Is there any conclusion here or am I just making it more difficult?

• 1800

M. Hamel: Monsieur le président, ce que je disais plus tôt n'était pas dit pour retourner la balle aux politiciens. Notre position, en réponse à la question soulevée, c'est que non il ne devrait pas y avoir de lien automatique.

Le coprésident (M. Gauthier): Si j'ai bien compris, M. Vézina a dit: «peut–être». J'ai peut–être mal compris monsieur Vézina, mais expliquez–moi cela.

M. Vézina: Je vous ai parlé, monsieur le président, d'évaluation politique tout simplement parce qu'il y a toute une gamme de situations. Dans le fond, vous avez reposé la question: où est la barre? Ce n'est sans doute pas très facile, si on lie économie et droits de la personne. C'est évident que la barre peut être assez haute.

Le coprésident (M. Gauthier): On n'a pas parlé d'économie. Il a parlé de droits de la personne et d'aide au développement. Il n'a pas parlé de commerce.

M. Vézina: J'ai bien dit «si».

Le coprésident (M. Gauthier): Vous avez dit «si»? C'est parce qu'on se servira de ces arguments ou on ne s'en servira pas. Est–ce que quelqu'un d'autre. . .

Mr. English, did you have a question, sir?

Mr. English (Kitchener): Yes. I'm sorry I came in late.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We understand you had to make a speech for the minister.

Mr. English: Yes, I did, so I didn't have an opportunity to hear all the testimony.

As Mr. Paré said, I think the points you have made have our support, but there is of course the problem of funding them.

The situation with Canadian post–secondary institutions, in terms of their current internationalization, is one that I think does need to be improved.

I noted from the comments passed on to me by Mr. Dimic that one of the things you said was that Canadian students should have the capacity to study abroad. When I looked through your brief, the emphasis was on faculty moving abroad and on mobility for faculty. It strikes me that Canadian undergraduate students, in comparison with those of Europe and even the United States, have far less opportunity to experience other educational systems. Indeed, I had dinner last

[*Traduction*]

M. Patry ne vous a pas tendu un piège. Ce qu'il essayait de dire. . . c'est que le lien entre le respect des droits de la personne et le développement ou l'aide fait actuellement l'objet d'un débat. Ce débat est actuellement en cours au Canada. Ce qu'il a voulu faire ressortir, c'est que, s'il existe un lien, la somme de 120 millions de dollars que vous recevez de l'ACDI pour les projets de ce genre à l'étranger pourrait être assujettie à ce critère—qu'il faudra définir, je pense.

Quel devrait être ce critère à votre avis? Comment décider si les violations des droits de la personne dans un pays sont tolérables selon nos normes alors que dans un autre pays elles dépassent les bornes au point où qu'il nous faudrait lui retirer notre aide? Est–ce que je dois en conclure quoi que ce soit, ou est–ce que je complique inutilement la question?

Mr. Hamel: Mr. Chairman, I was not trying to pass the buck to the politicians. My answer was that it should not be automatic.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): If I understood correctly, Mr. Vézina said: "if". Maybe I misunderstood what he said, but explain that to me.

Mr. Vézina: I was talking about political evaluation, Mr. Chairman, simply because there is a whole range of situations. Like you said yourself, where should we draw the line? It is difficult to answer that question if we link the economy to the human rights. It is clear that we can draw the line quite high.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): We were not talking about the economy. He talked about human rights and development aid. He did not talk about trade.

Mr. Vézina: I said "if".

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You said "if"? It is because those arguments will or won't be used. Does anybody else. . .

Monsieur English, aviez–vous une question à poser?

M. English (Kitchener): Oui. Je suis désolé d'être en retard.

Le coprésident (M. Gauthier): Nous croyons savoir que vous avez dû prononcer une allocution au nom du ministre.

M. English: Effectivement, et je n'ai donc pas pu entendre tout le témoignage.

Comme le disait M. Paré, nous sommes d'accord avec ce que vous avez dit, mais il y a bien sûr le problème du financement.

La situation des établissements canadiens d'enseignement post–secondaire, pour ce qui est de leur degré d'internationalisation, pourrait être meilleure, je pense.

D'après les observations que M. Dimic m'a transmises, vous avez dit que les étudiants canadiens devraient pouvoir étudier à l'étranger. J'ai feuilleté votre mémoire et j'ai vu que vous mettiez l'accent sur la mobilité des enseignants. Je suis étonné de voir à quel point les étudiants canadiens du premier cycle, par comparaison à ceux d'Europe, et même des États–Unis, ont beaucoup moins l'occasion d'être exposés à d'autres systèmes d'enseignement. En fait, j'ai mangé l'autre soir avec un

[*Text*]

night with a person from a Euoprean country who told me that Canadian universities are the least international, if you like, of any universities in the western countries.

Is there any way we can accomplish this without a great deal of additional expense? Are there partnerships we can work out with universities in Europe? Can we work out exchanges of, for example, 20 students who would go to a European university and 20 who would go here, to overcome the problem of tuition and this type of thing? These questions are to anyone who wants to answer them.

Mr. Smith: I think your point raised one of the most important general points in our brief. On the matter of whether we emphasize the faculty more than the students, the particular program that we are suggesting, the Canadian program for international academic mobility, would provide about 1,000 scholarships for students to undertake study abroad. That would not fully cover their costs; there would be a subsidy for that. There would be a further 500 scholarships per annum for students to undertake a semester of study, followed by some experience in industry abroad. So you'd try to line up an opportunity for some work.

On top of that, we do have 200 travel grants for faculty and university staff for short–term stays to negotiate credit recognition and reciprocity agreements with European institutions. You would need to get some of our faculty over there to understand the equivalency of courses that students might be taking and to make some of the arrangements you were referring to for exchange agreements.

• 1805

One of the things that does seem to be happening in Europe, apart from Erasmus and the work on the successor to Erasmus, is that there is quite a lot of interest now in U.K. universities and other European universities forming consortia of perhaps six or seven universities. They have quite a diverse set representing quite a few countries, and they understand the credit equivalencies for courses. I was looking at this in December with some of the British universities. This provides a much easier opportunity for students to flow, because they're in less danger of losing their progress towards a degree and there is more understanding of the issues of settling into another environment.

So, yes, without significant cost, I think there is quite a lot we can do in a positive approach to fostering these kinds of exchange groupings.

The particular program we put forward in our brief, which was a two–year pilot project, we estimated at around $10 million. It's hard to find any money these days, I understand. I'm not suggesting that this is a negligible figure, but it was on our minds to keep a low figure but show that through this pilot project, this may be a route Canada could take that wouldn't be terribly expensive and would really increase the number of our students abroad.

[*Translation*]

Européen qui m'a dit que les universités canadiennes sont celles qui sont le moins internationalisées parmi les pays de l'Ouest.

Y aurait–il moyen de changer cela sans dépenser énormément plus? Pourrions–nous établir des partenariats avec des universités européennes? Pourrions–nous mettre en place des programmes d'échange dans le cadre desquels, par exemple, 20 étudiants iraient suivre des cours dans une université européenne et 20 autres viendraient ici, pour régler le problème des frais de scolarité et d'autres problèmes de ce genre? N'importe qui peut répondre à cette question.

M. Smith: Je pense que vous avez soulevé là l'un des points les plus importants de notre mémoire. Vous vous demandez si nous privilégions les enseignants par opposition aux étudiants, ce à quoi je répondrais que le programme que nous proposons, le Programme canadien pour la mobilité universitaire internationale, permettrait d'offrir à peu près 1 000 bourses pour des études à l'étranger. Cela ne couvrirait pas tous les coûts des étudiants, mais il y aurait une subvention pour cela. En plus, il y aurait 500 bourses par année qui seraient offertes à des étudiants qui voudraient étudier pendant un semestre pour ensuite acquérir une certaine expérience dans l'industrie à l'étranger. On essaierait donc de leur trouver du travail.

En plus de tout cela, nous avons 200 subventions de voyage pour des enseignants et des employés d'université devant faire un bref séjour en Europe pour négocier la reconnaissance de crédits et des accords de réciprocité avec des établissements européens. Il faudrait envoyer à l'étranger certains de nos enseignants pour bien comprendre l'équivalence des cours que les étudiants pourraient suivre et pour reprendre certains des arrangements auxquels vous avez fait allusion en ce qui concerne les programmes d'échange.

L'une des choses qui se passent actuellement en Europe, mis à part Érasme, c'est qu'on semble beaucoup s'intéresser dans les universités britanniques et dans d'autres universités européennes à la formation de consortiums de six ou sept universités. Il y en a plusieurs qui représentent un assez grand nombre de pays, et ils comprennent les équivalences de crédits pour les cours. J'ai examiné la question en décembre avec certaines des universités britanniques. Il est ainsi beaucoup plus facile pour les étudiants d'aller ailleurs, puisqu'ils risquent moins d'être retardés dans leurs études et qu'ils devraient pouvoir mieux s'acclimater dans leur nouveau milieu.

Je dirais donc que je pense que nous pourrions faire beaucoup, sans devoir assumer des coûts énormes, pour faciliter les échanges de ce genre.

Nous avons évalué à environ dix millions de dollars le coût du projet pilote de deux ans que nous avons proposé dans notre mémoire. Je sais qu'il est difficile, de nos jours, de trouver des fonds. Je n'irai pas jusqu'à dire que c'est une somme négligeable, mais nous avons essayé de maintenir les coûts au minimum et de montrer que ce projet pilote ne coûterait pas tellement cher au Canada et ferait vraiment augmenter le nombre de nos étudiants à l'étranger.

[*Texte*]

You were talking about countries with a much higher flow of students and internationalization in Europe. One of the things we note is that these countries do put more money into it; it does come through the government; it is a priority; and therefore it is much more supported than what we have in Canada at this point.

Mr. Norton: I'd like to put a little college twist on that, if I could. I know your question was for the universities. One thing we remark on is how often when conversations come up about exchanging with other schools, colleges, or universities, or having students go abroad, it almost always ends in a conversation about our economic history instead of our economic future. We talk about Europe instead of Asia or other parts of the world, where we really need to have our students go to study, to learn, and come back.

I'm in very strong support of our university colleague's notion of a program, and without saying we want to piggyback on that, we have our own notion around that. Can we not focus on what we can learn from Thailand, Singapore, and perhaps even India, in technology, in their universities, and from our standpoint, in colleges that are outstanding? In many ways they represent for Canada so much of our economic future.

It is the same with Mexico. I know my colleagues from universities feel the same way, that we would love to have much stronger links with our North American partners and be a party to the growth of that sense of North Americanness.

I apologize for the intervention, but I think that component is extraordinarily important for Canada's future too.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Part of the problem, as you all know, is that Mexico is not eligible for bilateral aid under CIDA. You all know that.

I was listening to your intervention, Madam Polak, about the trilateral. . .which I take it is Canada, the U.S. and Mexico. I heard all of you say how nice it was, how good we were in those conferences, but how difficult it is. You know, the NAFTA deal was signed but there were no dollars put to it to help us with the Mexican addition, if I may use that word.

As we are looking forward within the next few years, if there's an expansion of the NAFTA to include other countries such as Chile, Korea, or whatever, do you think we should, with those NAFTA countries enlarged or whatever, make sure we have that kind of relationship with those new additions to the American market? Or do we let it go and say we're going to restrict our aid to the poorest of the poor and we're not going to do any aid in those other countries, even though they may qualify under certain terms? Can I get a comment on that?

• 1810

Mr. Norton: I think we need to make a distinction between the support for Canadian students to participate in those countries and the notion of aid. I think they're different. I'm sure you had made that distinction, but I was not as comfortable as you might have been.

[*Traduction*]

Vous avez dit que la mobilité des étudiants et l'internationalisation étaient beaucoup plus grandes en Europe. Ce que nous avons remarqué, c'est que ces pays y consacrent plus d'argent, que les gouvernements participent au financement, que c'est une question de priorité; par conséquent, on en est beaucoup plus partisan qu'ici au Canada à l'heure actuelle.

M. Norton: Si vous me le permettez, j'aimerais vous donner le point de vue des collèges. Je sais que votre question s'adressait aux universités. Il y a une chose que nous avons observée, et c'est que souvent, au cours des conversations au sujet d'échanges avec d'autres écoles, collèges et universités, ou d'études à l'étranger, on finit par parler de notre histoire économique plutôt que de l'avenir de notre économie. On parle de l'Europe plutôt que de l'Asie ou d'autres régions du monde, où il faudrait en réalité envoyer nos étudiants suivre des cours.

J'appuie avec ferveur l'idée d'un programme avancé par notre collègue universitaire, mais je dois dire que nous avons notre propre idée à ce sujet. Ne pourrions-nous pas mettre l'accent sur ce que nous pouvons apprendre de la Thaïlande, de Singapour, et même de l'Inde peut-être, sur le plan technologique, dans leurs universités et, en ce qui nous concerne, dans leurs collèges, dont la réputation n'est plus à faire? À bien des égards, ils représentent l'avenir économique du Canada.

C'est la même chose pour le Mexique. Je sais que mes collègues universitaires pensent la même chose que moi, que nous aimerions avoir des liens beaucoup plus étroits avec nos partenaires nord-américains et aider à promouvoir le sentiment d'appartenance à l'Amérique du Nord.

Je m'excuse de cette intervention, mais je pense que c'est là un élément extrêmement important lui aussi pour l'avenir du Canada.

Le coprésident (M. Gauthier): Comme vous le savez tous, le problème a trait en partie au fait que le Mexique n'a pas droit à l'aide bilatérale offerte par l'ACDI. Vous le savez tous.

J'écoutais votre intervention, madame Egron-Polak, au sujet des négociations trilatérales. . . et j'imagine que vous vouliez parler du Canada, des États-Unis et du Mexique. Vous avez tous dit à quel point nous avions fait bonne figure au cours de ces conférences, mais combien difficile est la situation. L'ALÉNA a été signé, mais aucune somme n'a été prévue pour faciliter l'ajout du Mexique, si je peux m'exprimer ainsi.

Si l'ALÉNA finissait, dans quelques années, par englober d'autres pays, comme le Chili, la Corée, ou n'importe quel autre pays, pensez-vous que nous devrions faire en sorte d'entretenir des rapports de ce genre avec ces nouveaux venus sur le marché américain? Ou devrions-nous restreindre notre aide aux pays les plus pauvres et n'offrir aucune aide à ces pays, mêmes s'ils pourraient y avoir droit à certaines conditions? Quelqu'un pourrait-il répondre à cette question?

M. Norton: Je pense qu'il nous faut faire une distinction entre l'aide aux étudiants canadiens dans ces pays et la notion de l'aide au développement. Il y a une différence. Je suis persuadé que vous avez fait cette distinction, mais je ne me sens pas aussi à l'aise que vous dans ce domaine.

[*Text*]

It is so important for us to look at the Americas now as our friends, our people, our colleagues, our family. As those new countries come on, I think we should be initiating the whole process of talking with the higher education community—colleges and universities.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So they would automatically become, if I hear you correctly, a priority in terms of cultural academic exchanges?

Mr. Norton: I will speak selfishly from our standpoint. They would automatically be eligible and would have a very high priority, along with Asia.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Can I hear from the universities?

Madame, Egron–Polak.

Mme Egron–Polak: Merci. J'aimerais simplement ajouter que le programme que nous avons proposé en est un de mobilité d'étudiants de premier cycle qui a comme objectif les trois régions, c'est–à–dire l'Asie Pacifique, le trilatéral, donc l'Amérique, les Amériques et l'Europe. Il n'est pas limité à l'Europe.

J'ajouterais aussi que, lorsque l'Europe a été bâtie, lorsque la Communauté économique européenne a été érigée, il ne s'est pas écoulé beaucoup de temps avant que les pays membres ne se soient rendus compte que, pour créer une véritable région, pour créer une véritable union, il fallait mettre l'accent sur l'apprentissage des langues, l'apprentissage et le respect des cultures des différents pays. Je répéterai donc exactement ce que M. Norton vient de dire, c'est–à–dire que, si nous voulons avoir une politique régionale, il faut qu'il y ait un volet culturel, social et éducationnel, c'est certain.

J'aimerais également profiter de l'occasion pour répondre un petit peu à la question soulevée au niveau de l'éducation dans notre aide, dans notre politique d'aide. Je crois que c'est une question que l'on soulève très souvent. Devrait–on se restreindre à l'éducation de base? Je pense que même la Banque mondiale reconnaît, aujourd'hui, qu'il faut un équilibre dans notre aide, qu'il faut un équilibre dans l'éducation. On ne peut pas restreindre, je pense, les pays du Tiers monde à une éducation de base si on veut qu'un jour les solutions à la capacité d'analyse qu'il faut avoir pour résoudre des problèmes existent localement.

Je pense donc qu'il y a un rôle pour l'enseignement supérieur, comme il y a un rôle pour l'enseignement technique. Il ne faut pas reléguer ces pays à une éducation de base, mais je comprends très bien pourquoi les ONG disent que la priorité est là. Je pense qu'il faut un équilibre.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien. Y a–t–il quelqu'un d'autre qui veut poser des questions ou faire des commentaires? C'est là–dessus que l'on termine.

Monsieur Norton, vous voulez le dernier mot? Allez–y!

Mr. Norton: I'd like to say how much we've enjoyed being part of a higher education community today and working with our university colleagues. We often don't have that opportunity, and this has been an exciting first, in many ways, for us to be Canada's higher education community together. Thank you for that opportunity.

[*Translation*]

Il est très important pour nous que les Amériques soient maintenant considérées comme nos amis, notre peuple, nos collègues, notre famille. À mesure que d'autres pays viendront s'ajouter à la liste, je pense qu'il nous faudra entamer des pourparlers avec le monde de l'enseignement supérieur—les collèges et les universités.

Le coprésident (M. Gauthier): Si je vous ai bien compris, ils devraient automatiquement devenir prioritaires pour ce qui est des échanges universitaires culturels?

M. Norton: Je vais me montrer égoïste et vous dire qu'ils devraient automatiquement être admissibles et être considérés comme prioritaires, de même que l'Asie.

Le coprésident (M. Gauthier): Puis–je savoir ce que les universités en pensent?

Madam Egron–Polak.

Ms Egron–Polak: I would simply like to add that the program that we proposed concerns the mobility of undergraduate students in the three areas, that is Asia Pacific, the trilateral, therefore America, the Americas and Europe. It is not limited to Europe.

I would also add that when Europe was built, when the European Economic Community was created, it did not take long for the member nations to realize that in order to create a real region, to create a real union, the emphasis had to be put on language training, on learning to respect the culture of the different countries. I will repeat exactly what Mr. Norton just said, that is that if we want to have a regional policy, it has to have a cultural, social and educational aspect, that's for sure.

I would also like to take the opportunity to come back on the question raised about the education level of our aid, of our aid policy. It is a question that is often mentioned. Should we limit ourselves to basic education? I think that even the World Bank recognizes today that our aid has to be balanced, that the education has to be balanced. I don't think that we can limit the Third World countries to basic education if we wish that one day local solutions be found to local problems.

Therefore I think that higher education, technical education has a role to play. We must not condemn those countries to a basic education, but I understand quite well why the NGOs say that this is where the priority is. I think we need a balance.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much. Does anybody have questions or comments? We are going to close now.

Mr. Norton, you wanted the last word? Go ahead.

M. Norton: J'aimerais vous dire à quel point nous avons été heureux de faire partie aujourd'hui du monde de l'enseignement supérieur et de travailler avec nos collègues universitaires. Nous n'en avons pas souvent l'occasion, et nous avons trouvé stimulant à bien des égards d'être parmi tous ces gens aujourd'hui. Merci beaucoup.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Norton.

I'm sure we all profited from that exchange today, and I'd like to thank

messieurs Lajeunesse, Hamel, Smith, Vézina et Norton, ainsi que madame Egron–Polak. C'est un nom assez complexe, Eva Egron–Polak; cela fait EEP.

• 1815

De votre présence aujourd'hui, nous retiendrons certainement vos commentaires en mémoire, et probablement que vous en reconnaîtrez quelques–uns dans notre rapport qui sera publié à la fin d'octobre. Merci bien pour votre témoignage, aujourd'hui.

La séance est levée.

[*Traduction*]

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien, monsieur Norton.

Je suis certain que nous avons tous profité de l'échange d'aujourd'hui et j'aimerais remercier

Mr. Lajeunesse, Mr. Hamel, Mr. Smith, Mr. Vézina and Mr. Norton, as well as Ms Egron–Polak. You have a quite complicated name, Eva Egron–Polak, EEP.

We will keep in mind all the comments you made today and you will probably recognize some of them in our report which will be made public at the end of October. Thank you very much for today's appearance.

The meeting is adjourned.

MAIL ➤POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Aga Khan Foundation Canada:

Nazeer Aziz Ladhani, Chief Executive Officer;

Gary Holm, Programme Officer.

From the World University Service of Canada:

Edward Barisa, Executive Director.

From OXFAM–Quebec:

Alain Marginean.

From the Centre canadien d'étude et de coopération internationale (CECI):

Yves Pétillon, Director General.

From the Canadian Artists' Representation:

Greg Graham, National Director.

From the Association of Universities and Colleges of Canada:

Claude Lajeunesse, President;

Claude Hamel, President of the University of Quebec;

David Smith, Vice–Chancellor and Principal of Queen's University;

Eva Egron–Polak, Vice–President, International Relations and Programs.

From the Canadian Community Colleges:

Tim Norton, Director General;

Jacques Vézina, Member of the Board.

TÉMOINS

De la Fondation Aga Khan Canada:

Nazeer Aziz Ladhani, directeur général;

Gary Holm, agent de programme.

De l'Entraide universitaire mondiale du Canada:

Edward Barisa, directeur général.

De OXFAM–Québec:

Alain Marginean.

Du Centre canadien d'étude et de coopération internationale (CECI):

Yves Pétilion, directeur général.

Du Front des artistes canadiens:

Greg Graham, directeur général.

De l'Association des universités et collèges du Canada:

Claude Lajeunesse, président;

Claude Hamel, président de l'Université du Québec;

David Smith, vice–chancelier et directeur de l'Université Queen;

Eva Egron–Polak, vice–présidente, programmes et relations internationales.

Des Collèges communautaires du Canada:

Tim Norton, directeur général;

Jacques Vézina, membre du conseil.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Publicatio

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 42
Wednesday, June 15, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 42
Le mercredi 15 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

PROCÈS–VERBAL

LE MERCREDI 15 JUIIN 1994
(66)

[*Texte*]

Le Sous–comité Prairies–Ontario (B) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui, à 15 h 44, dans la pièce 208 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de l'honorable sénateur Allan J. MacEachen (*coprésident*).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, James F. Kelleher et Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Stéphane Bergeron, Jesse Flis et Chuck Strahl.

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur Jerahmiel S. Grafstein.

Autre député présent: Bob Speller.

Aussi présents: Du Service de recherche de la Bibliothèque du Parlement: Vincent Rigby, attaché de recherche. *De l'Agence canadienne de développement international:* Stephen Wallace, conseiller politique, en détachement auprès du Comité.

Témoins: De la Société canadienne de la Croix–Rouge: René De Grâce, directeur national. *À titre personnel:* Lorna Marsden, présidente, Université Sir Wilfrid Laurier; Margaret Catley–Carlson, chef, Conseil sur la population (New York) et ancienne présidente de l'ACDI. *Des Mères pour la Paix:* Rose Bukovac–Andrachuk, présidente; Margaret Butkovic, vice–présidente; Valentina Kremar, directrice. *De B'Nai Brith Canada:* Brian Morris, président national; Lawrence Hart, président national de l'Institut des relations internationales; Frank Dimant, vice–président exécutif. *De la Société royale du Commonwealth du Canada:* Chris Henderson, directeur; Lloyd Stanford. *Du "Working Group of Concerned Caribbean–Canadians on Canada's Foreign Policy":* René St. Fort, membre; Jasmine Williams, coordonnatrice.

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Les témoins font des déclarations et répondent aux questions.

À 18 h 22, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Serge Pelletier

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 15, 1994
(66)

[*Text*]

The Prairies–Ontario Sub–Committee (B) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 3:44 o'clock p.m. this day, in Room 208 West Block, the Joint Chair, the Honourable Senator Allan J. MacEachen, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: the Honourable Senators Raynell Andreychuk, James F. Kelleher and Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Stéphane Bergeron, Jesse Flis and Chuck Strahl.

Other Senator present: the Honourable Senator Jerahmiel S. Grafstein.

Other Member present: Bob Speller.

In attendance: From the Research Branch of the Library of Parliament: Vincent Rigby, Research Officer. *From the Canadian International Development Agency:* Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: From the Canadian Red Cross Society: René De Grâce, National Director. *As individuals:* Lorna Marsden, President, Sir Wilfrid Laurier University; Margaret Catley–Carlson, Head of the Population Council (New York) and Past President of CIDA. *From Mothers for Peace:* Rose Bukovac–Andrachuk, President; Margaret Butkovic, Vice–President; Valentina Kremar, Director. *From B'Nai Brith Canada:* Brian Morris, National President; Lawrence Hart, National Chair of the Institute of International Relations; Frank Dimant, Executive Vice–President. *From the Royal Commonwealth Society of Canada:* Chris Henderson, Director; Lloyd Stanford. *From The Working Group of Concerned Caribbean–Canadians on Canada's Foreign Policy:* René St. Fort, Member; Jasmine Williams, Coordinator.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

The witnesses made statements and answered questions.

At 6:22 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Serge Pelletier

Joint Clerk of the Committee

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, June 15, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 15 juin 1994

• 1542

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Order.

We are able to begin our work in hearing witnesses before the Special Joint Committee Reviewing Canada's Foreign Policy. With us are the representatives of the Canadian Red Cross Society. I invite Mr. De Grâce to begin.

Mr. René De Grâce (National Director, Canadian Red Cross Society): Mr. Chairman, hon. members, ladies and gentlemen, on behalf of the Canadian Red Cross Society I would like to thank you for this opportunity to share with you our perspective on Canada's foreign policy and official development aid.

We believe that the creation of a more secure world is a priority and a precondition for the success of other international activities. To do so, we call for and encourage increased respect for international humanitarian law.

Furthermore, we believe that the cornerstone of Canadian foreign policy should be the prevention and alleviation of human suffering through the building of the capacities of the world's most vulnerable populations.

My presentation this afternoon will address these two main themes, after which I'll be pleased to respond to your questions.

It is an increasingly violent and dangerous world. Wars among states or blocs of states have been replaced by chaotic internal conflicts. The expectation that the end of the Cold War would usher in a new era of global security and peace has been shattered by the proliferation of conflicts of a different nature, motivated primarily by nationalism, ethnicity, poverty, religion, greed, and power.

In these new conflicts, innocent victims have become the main victims of violence. It is hard to imagine that it is now safer to be a soldier than to be a civilian, but that's the reality.

Today nine out of ten victims of conflicts are civilians, while in conflicts prior to World War II 90% were military.

Si les guerres internationales du passé se sont soldées par des destructions et des pertes humaines massives, les guerres ou les conflits de nos jours sont caractérisés par des souffrances humaines sans précédent. Les exemples ne manquent pas: l'ex–Yougoslavie, le Cambodge, l'Afganistan et plus récemment, le Rwanda.

• 1545

Comme beaucoup de ces conflits surviennent dans des pays en développement où les soins de santé sont limités, même aux meilleurs moments, il est presque impossible de porter secours aux personnes mutilées, blessées et sans abri. Voilà une réalité dont le coût humain et financier apparaît consternant.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): La séance est ouverte.

Le Comité mixte spécial chargé d'examiner la politique étrangère du Canada peut maintenant commencer à entendre des témoins. Nous accueillons des représentants de la Société canadienne de la Croix–Rouge. J'invite M. De Grâce à commencer.

M. René De Grâce (directeur national, Société canadienne de la Croix–Rouge): Monsieur le président, membres du comité, mesdames et messieurs, au nom de la Société canadienne de la Croix–Rouge, je vous remercie de cette occasion de vous faire part de notre point de vue sur la politique étrangère du Canada et sur l'aide publique au développement.

Il est prioritaire de rendre le monde plus sûr et cette sécurité est indispensable à la réussite d'autres activités internationales. À cette fin, nous préconisons de respecter davantage le droit international humanitaire.

Nous croyons en outre que la politique étrangère du Canada doit viser avant tout à prévenir et à soulager la souffrance humaine en mettant en valeur les capacités des populations les plus vulnérables du monde.

Mon exposé de cet après–midi portera sur ces deux thèmes principaux et je répondrai ensuite à vos questions.

Le monde est de plus en plus violent et dangereux. Les guerres entre États ou blocs d'États ont cédé la place au chaos des conflits intérieurs. On espérait qu'une ère de sécurité et de paix mondiale suivrait la fin de la guerre froide, mais cette attente a été brisée par la prolifération des conflits différents, provoqués avant tout par le nationalisme, l'ethnicité, la pauvreté, la religion, la cupidité et le pouvoir.

Des innocents sont devenus les principales victimes de la violence engendrée par ces nouveaux conflits. Il est maintenant moins dangereux d'être soldat que civil: c'est difficile à croire, mais c'est vrai.

De nos jours, neuf victimes de conflits sur dix sont des civils, contrairement à ce qui se passait au cours des conflits qui ont éclaté avant la Deuxième Guerre mondiale.

If international wars of the past ended with massive destruction and human losses, these days, wars or conflicts are characterized by unprecedented human suffering. There are many examples: the former Yugoslavia, Cambodia, Afghanistan and, more recently, Rwanda.

Since many of these conflicts break out in developing countries where health care is limited, even in the best of times, it is almost impossible to help the disabled, the wounded and the homeless. There is a reality whose human and financial cost is a cause of consternation.

[*Texte*]

Pour venir en aide aux populations du monde les plus vulnérables, il est impératif de mettre en valeur l'importance et la signification du droit international humanitaire et de mettre un frein aux conflits armés.

The Canadian Red Cross, along with 161 Red Cross or Red Crescent national societies; the International Committee of the Red Cross, known as the ICRC; and the Federation of Red Cross and Red Crescent Societies have the same mandate and play a similar role in this regard. Founded in the 19th century as the result of a conflict and for the protection of victims of conflict, we share a moral obligation to speak on behalf of victims of conflicts.

As a consequence of the increase in violence and conflict, the Canadian Red Cross Society is called upon as never before in its 100–year history to be actively engaged in humanitarian assistance. There is much human suffering which our society by its legal and ethical mandate, as a prominent member and major donor society within the International Red Cross and Red Crescent movement, must take active steps to prevent and alleviate.

This task has become increasingly complex as the nature and number of conflicts change. The delivery of huanitarian aid to victims of conflict is now a major challenge. Respect for law and particularly international humanitarian law is decreasing, and combatants are increasingly unaware of or ignore the responsibilities for those *hors de combat*.

Respect for the neutrality of the red cross and red crescent symbols as a sign of protection, impartial assistance, and freedom from attack has diminished to the point that 49 Red Cross and Red Crescent aid workers have been killed in direct or indirect attacks this year alone. In fact, today across Canada all Red Cross flags are at half–staff and draped with a black banner in honour of two ICRC workers killed on May 25 when a shell hit an ICRC hospital in Rwanda.

The Canadian Red Cross Society recommends that Canada should become more actively engaged in the prevention of conflicts, and that Canada ensure that humanitarian aid is delivered impartially to those who are most in need. Impartial direct assistance contributes indirectly to the reduction of tension, paves the way for reconciliation, and favours the restoration of peace.

Canada should take immediate steps to ratify the 1980 United Nations convention on the use of conventional weapons. This convention called for a ban on the use of any weapon whose primary effect is to injure a person with fragments that are not detectable by X–rays. It also restricts the use of mines and prohibits the use of booby traps that cause excessive suffering or are likely to maim civilians. In order to reduce further the risk of civilian injuries, it also limits the use of incendiary weapons.

Canada should take leadership in establishing a separate international agreement on the manufacture, control, detection, and use of land mines in order to prevent the horrific results of the indiscriminate use of land mines as offensive weapons.

[*Traduction*]

In order to help the most vulnerable populations of the world, it is most urgent to emphasize the importance and significance of international humanitarian law and to put an end to armed conflicts.

En collaboration avec 161 sociétés nationales de la Croix–Rouge ou du Croissant–Rouge, la Croix–Rouge canadienne, le Comité international de la Croix–Rouge, appelé CICR, et la Fédération des sociétés de la Croix–Rouge et du Croissant–Rouge ont le même mandat et jouent un rôle semblable à cet égard. Fondées au cours du XIX^{e} siècle à la suite d'un conflit et pour protéger les victimes de conflits, nos associations ont la même obligation morale de défendre les victimes de conflits.

À cause de la recrudescence de la violence et des conflits, la Société canadienne de la Croix–Rouge doit, plus que jamais depuis 100 ans, s'occuper activement d'aide humanitaire. Conformément à son mandat légal et éthique et comme membre éminent et donateur important du mouvement international de la Croix–Rouge et du Croissant–Rouge, notre société doit intervenir activement pour prévenir et soulager la souffrance humaine, qui ne manque pas.

La nature et le nombre des conflits qui changent constamment rendent cette tâche de plus en plus complexe. L'apport d'aide humanitaire aux victimes de conflits pose maintenant un défi d'envergure. On respecte de moins en moins le droit, et plus particulièrement le droit international humanitaire, et les belligérants sont de moins en moins conscients des responsabilités relatives à ceux qui sont mis hors de combat, ou ils en tiennent tout simplement de moins en moins compte.

Le respect des symboles de neutralité que sont la Croix–Rouge et le Croissant–Rouge comme symboles de protection, d'aide impartiale et d'abri contre les attaques a diminué à un point tel que 49 travailleurs de la Croix–Rouge et du Croissant–Rouge ont péri au cours d'attaques directes et indirectes cette année seulement. En fait, tous les drapeaux de la Croix–Rouge du Canada sont en berne aujourd'hui et portent une bannière noire en l'honneur de deux travailleurs du CICR qui ont péri le 25 mai lorsqu'un obus a explosé dans un hôpital du CICR au Rwanda.

La Société canadienne de la Croix–Rouge recommande que le Canada intervienne plus activement dans la prévention des conflits et veille à ce que l'aide humanitaire soit fournie de façon impartiale à ceux qui en ont le plus besoin. L'aide directe et impartiale contribue indirectement au relâchement des tensions, ouvre la voie à la réconciliation et aide à rétablir la paix.

Le Canada devrait agir sur–le–champ pour ratifier la convention de 1980 sur l'utilisation des armes conventionnelles, dans laquelle les Nations Unies préconisent d'interdire toute arme qui a pour effet principal de blesser par des fragments impossibles à détecter aux rayons X. La convention limite aussi l'utilisation des mines et interdit l'utilisation des pièges qui causent des souffrances excessives ou risquent de mutiler des civils. Afin de réduire encore davantage le risque de blessures chez les civils, la convention limite aussi l'utilisation des armes incendiaires.

Le Canada devait agir en chef de file en proposant une entente internationale distincte sur la fabrication, le contrôle, la détection et l'utilisation des mines terrestres afin de prévenir les résultats horribles qu'entraîne l'utilisation indiscriminée des mines terrestres comme armes offensives.

[*Text*]

Canada should do everything in its power to ensure compliance with international humanitarian law by all parties to conflict. By making this one of the key elements of its foreign policy Canada could contribute more to increased world security.

[*Translation*]

Le Canada devrait aussi faire tout ce qu'il peut pour que les belligérants respectent le droit international humanitaire. En faisant de cet aspect un des éléments clés de sa politique étrangère, le Canada contribuerait davantage à accroître la sécurité du monde.

• 1550

According to its obligations as a signatory to the Geneva Conventions of 1949, Canada should increase its efforts to respect and ensure respect for international humanitarian law. We recommend the following specific actions that Canada can undertake immediately: encourage the dissemination of international humanitarian law, especially among the armed forces; initiate programs that increase respect for the Red Cross and Red Crescent emblems; take firm action against parties to conflict that are responsible for serious violations of international humanitarian law to punish war crimes and consider setting up an international criminal court for this purpose; provide protection and assistance to victims of conflict by supporting those humanitarian organizations, such as the Red Cross, that are best able to provide impartial, timely, and effective aid; and assist other nations in their international humanitarian law dissemination programs as a preventive measure.

Conformément à ses obligations de signataire des conventions de Genève de 1949, le Canada devrait redoubler d'efforts pour respecter le droit international humanitaire et en assurer le respect. Nous recommandons que le Canada agisse sur–le–champ pour encourager la diffusion du droit international humanitaire, surtout parmi les membres des forces armées, pour mettre en oeuvre des programmes qui favorisent le respect accru des symboles de la Croix–Rouge et du Croissant–Rouge, pour intervenir avec fermeté contre les parties à des conflits qui ont enfreint gravement le droit international humanitaire afin de punir les crimes de guerre et d'envisager de créer un tribunal criminel international à cette fin, pour protéger et aider les victimes de conflit en appuyant les organismes humanitaires comme la Croix–Rouge qui sont le plus en mesure de fournir une aide impartiale, rapide et efficace, et pour aider d'autres pays à réaliser leurs programmes de diffusion du droit international humanitaire comme mesure de prévention.

I would now like to focus attention on Canada's official development assistance. The Canadian Red Cross believes that ODA should be focused on the highest–need group, vulnerable populations and communities, in order to enable them to gain the capacities required to overcome their own poverty. This has been Canada's policy in the past. It should be reaffirmed and strengthened as Canada's basic approach to ODA.

J'attire maintenant l'attention du comité sur l'aide publique au développement fournie par le Canada. La Croix–Rouge canadienne est d'avis que l'APD doit être destinée avant tout au groupe qui en a le plus besoin, soit aux populations et aux collectivités vulnérables, afin qu'elles puissent acquérir les capacités nécessaires pour vaincre leur pauvreté. Telle a été la politique du Canada dans le passé et il faudrait la réaffirmer et la renforcer comme stratégie fondamentale de l'APD du Canada.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. De Grâce, you have taken about ten minutes. I just draw to your attention that you have a total of one half–hour, and if you continue to read your presentation, which we have, then we'll have less time for questions. The choice is yours.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur De Grâce, vous avez pris une dizaine de minutes. Je vous signale simplement que vous avez une demi–heure en tout et que si vous continuez de lire votre mémoire, que nous avons déjà, il nous restera moins de temps pour les questions. À vous de choisir.

Mr. De Grâce: We can proceed directly to questions, Mr. Chairman, if that's the wish of the group. I would be quite pleased to entertain your questions.

M. De Grâce: Nous pouvons passer directement aux questions, monsieur le président, si c'est ce que veut le comité. J'y répondrai avec plaisir.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): What would you like? To go to questions or to permit—

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Que préfèrent les membres du comité? Passer aux questions ou permettre. . .

Mr. Flis (Parkdale—High Park): Maybe Mr. De Grâce could sum up a conclusion.

M. Flis (Parkdale—High Park): M. De Grâce pourrait peut–être conclure son exposé.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You might make a summary of the main points on the official development assistance, and then we'll go to questions.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous pouvez résumer les principaux points que vous avez abordés au sujet de l'aide publique au développement. Nous passerons ensuite aux questions.

Mr. De Grâce: The last one I was going to make is in French in my text.

M. De Grâce: Mon dernier point est en français dans mon texte.

Quant à l'aide publique au développement, le Canada devrait prendre les mesures suivantes: chercher à éliminer les causes premières de la vulnérabilité; favoriser la pleine participation des bénéficiaires; promouvoir le respect du droit international humanitaire et des principes élémentaires relatifs aux droits de la personne.

As far as official development assistance is concerned, Canada should seek to eliminate the fundamental causes of vulnerability, favour the full participation of the beneficiaries, promote the respect for humanitarian international law and for the basic principles of human rights.

[*Texte*]

In addition, Canada through its ODA program should give greater emphasis to disaster preparedness and development, community–based rural development projects, and institutional and human resource development.

We further recommend that ODA should be allocated on the basis of an assessment of the development policies of beneficiary governments in terms of their effectiveness in meeting the needs of the most vulnerable communities and increasing their capacities. The same standard should apply to the allocation of development aid through Canadian NGOs.

In conclusion, the Canadian Red Cross Society firmly believes that a foreign policy based on preventing and alleviating human suffering, increasing vulnerable populations' capacities, and creating a more secure world would enjoy the overwhelming support of the Canadian people.

We urge the government to incorporate the recommendations of this submission into Canada's new foreign policy. We sincerely appreciate the opportunity to have contributed to the process shaping and redefining Canada's policy. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. De Grâce. Mr. Flis.

Mr. Flis: I just saw two bishops off and I was referring to them as "Your Grace", so if I make the mistake of referring to "Your Grace", you'll know why.

You mentioned that Canada should become more actively engaged in the prevention of conflicts. We hear a lot of talk about preventative diplomacy, etc. Canada is not a world power. How do you recommend that Canada could be more influential in preventing conflicts?

Mr. De Grâce: In my view Canada could certainly contribute by serving as a catalyst and putting in place advance–warning systems. The fact that Canada is the size of power it is puts it in a good position for that. Canada could—as it did in the past, for example—take initiatives that would bring parties to a potential conflict to come together and have some discussions before they resort to arms to resolve their differences. Canada could pursue that further.

• 1555

Mr. Flis: Let's take Macedonia as a case in point. Could Canada do that in that situation?

Mr. De Grâce: I would say that it certainly would not hurt for Canada to take a lead in that particular type of situation as well. Yes, that's the type of situation in which I believe it would be useful for Canada to take initiatives.

Mr. Flis: What is the difference between the International Red Cross and the International Cooperation for Red Cross? Not long ago, we had the president of the International Cooperation for Red Cross. I believe that the correct title. Could you clarify that for us?

Mr. De Grâce: There are two international bodies. Briefly, one is the International Committee of the Red Cross, which is a Swiss organization with an international mandate. We welcomed the president of that organization, Dr. Sommaruga, in Canada a few weeks ago.

[*Traduction*]

Dans le cadre de son programme d'APD, le Canada devrait en outre insister davantage sur la préparation aux catastrophes et sur la mise en valeur, sur les projets de développement rural communautaire, ainsi que sur la mise en valeur des ressources institutionnelles et humaines.

Nous recommandons en outre que l'APD soit attribuée à la suite d'évaluations des politiques de développement des gouvernements bénéficiaires. Cette évaluation devrait porter sur l'efficacité avec laquelle ils répondent aux besoins des collectivités les plus vulnérables et améliorent leurs capacités. Il faudrait appliquer les mêmes critères à l'attribution de l'aide au développement par l'entremise des ONG canadiennes.

En conclusion, la Société canadienne de la Croix–Rouge croit fermement qu'une politique étrangère fondée sur la prévention et l'atténuation des souffrances humaines, l'amélioration des capacités des populations vulnérables et la création d'un monde plus sécuritaire auraient l'appui écrasant de la population canadienne.

Nous exhortons le gouvernement à intégrer nos recommandations à la nouvelle politique étrangère du Canada. Nous vous remercions sincèrement d'avoir eu l'occasion de contribuer au processus de réorientation et de redéfinition de la politique du Canada. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur De Grâce. Monsieur Flis.

M. Flis: Je viens tout juste de quitter deux évêques que j'ai appelés «Votre Grâce». Si je me trompe et vous appelle de la même façon, vous saurez pourquoi.

Vous avez dit que le Canada devrait intervenir plus activement dans la prévention des conflits. On entend beaucoup parler de diplomatie de prévention, etc. Le Canada n'est pas une puissance mondiale. Comment le Canada pourrait–il, selon vous, agir davantage sur la prévention des conflits?

M. De Grâce: Le Canada pourrait certainement contribuer en agissant comme catalyseur et en mettant en place des systèmes de préalerte. Étant la puissance qu'il est, le Canada est bien placé pour le faire. Comme il l'a déjà fait, le Canada pourrait, par exemple, prendre des initiatives qui amèneraient les belligérants éventuels à négocier avant de chercher à régler leurs différends par les armes. Le Canada devrait faire davantage d'efforts en ce sens.

M. Flis: Prenons l'exemple de la Macédoine. Le Canada pourrait–il agir ainsi dans une telle situation?

M. De Grâce: Il n'y aurait certainement pas de mal à ce que le Canada prenne l'initiative dans une telle situation. Voilà le genre de situation où il serait à mon avis utile qu'il le fasse.

M. Flis: Quelle est la différence entre la Croix–Rouge internationale et le Comité international de la Croix–Rouge, dont nous avons accueilli récemment le président? Je crois que c'est l'appellation exacte. Pouvez–vous nous expliquer la différence?

M. De Grâce: Il y a deux organismes internationaux. En quelques mots, il y a d'abord le Comité international de la Croix–Rouge, organisme suisse qui a un mandat international et dont le Canada a accueilli le président, M. Sumarooga, il y a quelques semaines.

[*Text*]

Mr. Flis: Yes.

Mr. De Grâce: The mandate of that organization is to alleviate suffering in the event of conflict. They're responsible for seeing to the application of the Geneva Conventions of 1949 and the protocols of 1977.

Mr. Flis: How does that differ from your role?

Mr. De Grâce: We are a member of the International Federation of Red Cross and Red Crescent Societies, of which there are 162 in the world at the present time. These societies basically resulted from the foundation of the International Committee of the Red Cross. The intention was to have an web of international organizations that would have one thing in common: it would be to alleviate suffering in the event of a conflict. It was for that reason we were founded by an act of Parliament. We are an auxiliary to the medical arm of the Canadian forces. Should there be a need for assistance in the medical arm of the Canadian forces in a conflict, the Canadian Red Cross Society would have to try to put the resources together to assist in that regard.

Mr. Flis: In many conflicts, be it Rwanda or wherever, many parties, even including NGOs, are not allowed in. It's may be because it's just too dangerous or the parties in the conflict don't want a third party involved. Yet the Red Cross seems to be always accepted. How can we ensure that this neutral status and this humanitarianism will be preserved?

Mr. De Grâce: One way of doing that is by making sure that all states who are parties to the Geneva Conventions are aware of the content of the conventions and respect them.

One of the programs we're encouraging the government to take is to put more emphasis on the dissemination of information about international humanitarian law and what it's all about. It's very basic. If you have a detainee or prisoner, you do not cut that person into pieces; you keep him as a whole and you treat that person with dignity. You feed them. If they're sick, you look after their needs. When they're released, they're still reasonably healthy and sane.

Those are the basic intents of international humanitarian law. It's basically to try to get all parties to conflicts to agree to some rules that would preserve an element of humanity in the midst of very difficult situations.

Mr. Strahl (Fraser Valley East): I have a couple of questions. You made a special note—I'm not sure exactly where it is here—about land mines. We heard other testimony about the effects of land mines. It depends on the war, but all wars seem to have them because they're cheap and easy. They're used with great regularity.

Some people suggested that Canada should ban the production of any land mines or related business within Canada itself. Is that part of one of these United Nations conventions you're mentioning in your brief?

Mr. De Grâce: The International Committee of the Red Cross a year ago called upon experts the world over to gather in Switzerland to discuss this very issue. The opinions were all over the place. Some were arguing for just banning land mines altogether. I believe the most realistic view was to seek a consensus as to the type of mines that would be admissible.

[*Translation*]

M. Flis: En effet.

M. De Grâce: Cet organisme a pour mandat d'atténuer la souffrance en cas de conflit. Il est chargé d'appliquer les Conventions de Genève de 1949 et les protocoles de 1977.

M. Flis: Quelle est la différence par rapport à votre rôle?

M. De Grâce: Nous sommes membres de la Fédération internationale des sociétés de la Croix–Rouge et du Croissant–Rouge, qui compte actuellement 162 membres dans le monde entier. Ces sociétés émanent essentiellement du Comité international de la Croix–Rouge. On voulait ainsi créer un réseau d'organismes internationaux qui auraient une chose en commun, soit le mandat d'atténuer la souffrance en cas de conflit. C'est pourquoi nous avons été créés en vertu d'une loi du Parlement. Nous sommes des auxiliaires de la force médicale des Forces canadiennes. Si la force médicale des Forces canadiennes a besoin d'aide en cas de conflit, la Société canadienne de la Croix–Rouge doit essayer de réunir les ressources nécessaires.

M. Flis: Dans beaucoup de cas, lorsqu'il y a conflit, que ce soit au Rwanda ou ailleurs, de nombreux intervenants, et même des ONG, ne peuvent entrer dans le pays en cause, peut–être parce que c'est tout simplement trop dangereux, ou peut–être parce que les belligérants ne veulent pas de l'intervention d'un tiers. La Croix–Rouge semble toujours acceptée. Comment assurer la préservation de cette neutralité et de ces interventions humanitaires?

M. De Grâce: On peut notamment veiller à ce que tous les États signataires des Conventions de Genève en connaissent la teneur et les respectent.

Un des programmes que nous encourageons le gouvernement à mettre en oeuvre consiste à insister davantage sur la diffusion de l'information au sujet du droit international humanitaire. C'est essentiel. On ne découpe pas un prisonnier en petits morceaux: il faut maintenir l'intégrité de sa personne et le traiter avec dignité, lui donner à manger, le soigner s'il est malade. Lorsqu'il est libéré, il est quand même raisonnablement sain de corps et d'esprit.

Voilà les principes essentiels du droit international humanitaire. Il s'agit essentiellement d'essayer d'amener les belligérants à s'entendre sur des règles qui permettront de maintenir un peu d'humanité au coeur des situations les plus difficiles.

M. Strahl (Fraser Valley–Est): J'ai deux ou trois questions. Vous avez parlé spécialement des mines terrestres—et je ne sais pas exactement où dans votre document. D'autres témoins en ont décrit les effets. Tout dépend de la guerre, mais on semble les utiliser partout parce qu'elles sont bon marché et faciles à semer. Elles sont très répandues.

Certains ont laissé entendre que le Canada devrait interdire la production de mines terrestres ou d'armes semblables sur son territoire. Est–ce prévu dans une des conventions des Nations Unies dont vous parlez dans votre mémoire?

M. De Grâce: Il y a un an, le Comité international de la Croix–Rouge a réuni des experts du monde entier pour discuter de cette question même. Les avis étaient bien sûr très partagés. Certains ont affirmé qu'il fallait tout simplement bannir les mines terrestres. Je crois que les plus réalistes voulaient dégager un consensus sur le genre de mines qui seraient admissibles.

[*Texte*]

The great concern right now is that most of the mines that are produced are not detectable by X–rays and are designed to maim as opposed to kill. If you look at the numbers, there are some 200 million land mines, either already set in the field, or in warehouses in the process of being manufactured. It is a great concern.

[*Traduction*]

Ce qui préoccupe le plus actuellement, c'est que la plupart des mines sont invisibles aux rayons X et visent à mutiler plutôt qu'à tuer. Les statistiques révèlent qu'il y a quelque 200 millions de mines terrestres, déjà semées, entreposées ou en fabrication. La situation est très inquiétante.

• 1600

I would suggest that if Canada wanted to take a lead, it would get a consensus around the world that the mines that are produced would be detectible and there would be some rules as to when they could be used, how they should be used and how they should be cleaned. That's one of the greatest concerns.

Pour agir en chef de file, le Canada devra amener le monde entier à convenir que les mines produites doivent être détectables et qu'il faut en réglementer l'utilisation et l'enlèvement. C'est là une des plus grandes préoccupations.

Mr. Strahl: In your brief you talked ensuring that humanitarian aid is delivered impartially. You said impartial direct assistance should be used to reduce tensions, and so on. To me, that means NGOs. Is there a good way to deliver bilateral aid impartially? What do you mean by impartial? You emphasize the impartial part.

M. Strahl: Vous dites dans votre mémoire que l'aide humanitaire doit être impartiale, que l'aide directe et impartiale devrait servir à alléger les tensions, etc. J'estime que vous voulez parler des ONG. Y a–t–il une bonne façon d'accorder de l'aide bilatérale de façon impartiale? Qu'entendez–vous dire par impartiale? Vous insistez sur cet aspect.

Mr. De Grâce: The two basic principles of operation of the International Red Cross are humanity and impartiality. If you bring assistance to a person or a group of people, you do it strictly for one reason, because there is a need. You do not ask questions. You deal with the effects. To be impartial means you will not ask from what country, from what political party, what's their general policy, and that sort of thing. If there is a humanitarian need you will do it.

M. De Grâce: L'humanitarisme et l'impartialité sont les deux principes de base de la Croix–Rouge internationale. Lorsqu'on aide une personne ou un groupe de personnes, il faut le faire pour une raison seulement, soit parce qu'il y a un besoin. On ne pose pas de questions. On traite les effets. Être impartial, cela veut dire qu'on ne demande pas de quel pays ou de quel parti politique est une personne, quelle est sa politique générale, etc. S'il y a un besoin humanitaire, on y répond.

The International Red Cross is well placed to deliver that type of assistance. Avoid using humanitarian assistance to achieve political goals, but do not hesitate to use politics to achieve humanitarian goals. That's what we're trying to say.

La Croix–Rouge internationale est bien placée pour fournir ce genre d'aide. Il faut éviter d'utiliser l'aide humanitaire à des fins politiques, mais il ne faut pas hésiter à user de moyens politiques à des fins humanitaires. C'est ce que nous essayons de dire.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. De Grâce, you made some references to official development assistance in your brief. They were general in nature. Do you have any specific comments about the current practices and policies you'd like to see changed?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur De Grâce, vous avez parlé un peu de l'aide publique au développement en général. Avez–vous des commentaires précis sur les politiques et les pratiques actuelles que vous aimeriez voir changer?

Mr. De Grâce: One suggestion I would like to make is that Canada make every effort to live up to its commitment of 0.7%, even though it's a difficult one. When we see a level of pay has been reduced in other countries in general, it is difficult to ask the Canadian government to look at increasing this ODA. But we believe the needs are so great that effort should really be made in that regard.

M. De Grâce: Le Canada devrait faire tous les efforts possibles pour respecter son engagement de 0,7 p. 100, même si c'est difficile. Lorsqu'on voit les salaires diminuer dans d'autres pays en général, il est difficile de demander au gouvernement du Canada d'envisager d'augmenter l'APD. Nous croyons toutefois que les besoins sont tellement grands qu'il faut vraiment faire des efforts.

There is another recommendation that would be worthy of consideration. There is a growing gap the world over between humanitarian need and resources at the disposal of international organizations to meet those needs. We refer to that as a humanitarian gap.

Il y a une autre recommandation qu'il vaudrait la peine d'étudier. L'écart entre les besoins humanitaires et les ressources dont disposent les organisations internationales pour y répondre se creuse de plus en plus. C'est ce que nous appelons l'écart humanitaire.

In that regard, it may be a good thing for the government to look at increasing its percentage of ODA for international humanitarian assistance. I believe at the present time it is 2% of ODA. In the last few years the expenditure over the world has grown to about 6%

À cet égard, il serait peut–être bon que le gouvernement envisage d'augmenter le pourcentage de l'APD qu'il affecte à l'aide humanitaire internationale et qui est actuellement de 2 p. 100 de l'APD, sauf erreur. Ces dernières années, les dépenses du monde entier sont passées à presque 6 p. 100.

[*Text*]

Mr. Speller (Haldimand—Norfolk): My question concerns an area you didn't touch upon, or you might have touched upon in the latter part of your brief, which I didn't hear. It deals with the whole question of peacekeeping versus peacemaking that we deal with internationally a lot more now. You can tell me if you don't want to make a comment on this.

Generally, the Red Cross is in the middle of a lot of the conflicts that occur. Obviously, you've noticed as an organization there is more of a movement toward peacemaking and more rumblings around the world, especially on the part of the United Nations, to take stronger action in certain areas.

Would you like to comment on the study that's now before the United Nations?

Mr. De Grâce: That's a very difficult question. I am a little hesitant to get into the issue because there are so many views on it.

Mr. Speller: I understand that.

Mr. De Grâce: One view that prevails in the Red Cross is that every effort should be made to maintain very clear mandates between the forces and the humanitarian assistance programs that are delivered. The two mandates should not be confused. That is one thing that has concerned us from the beginning.

I can tell you there is very much appreciation on the part of the International Committee of the Red Cross for the role the Canadians have been playing in peacekeeping. Those in the Red Cross have always tremendously enjoyed dealing with Canadian peacekeepers everywhere they went. That has been reiterated over and over by official representatives of the International Committee of the Red Cross. But one concern that has always been surfacing in the last few years is the clarification of the mandate of the UN, and avoiding trying to achieve political goals, as I mentioned before, through the use of humanitarian programs.

• 1605

Mr. Speller: So you would support the use of armed forces for delivering humanitarian aid?

Mr. De Grâce: I would say on something like this it would have to be quite clear who is responsible for what. In a peacekeeping role there's no reason why that should interfere with organizations like the Red Cross delivering humanitarian assistance programs. But if you use the same emblem to do both, especially if you look at peacemaking and humanitarian assistance under the same emblem, it gets extremely problematic and confusing.

Mr. Speller: Certainly.

Mr. De Grâce: That would be a concern that's certainly worth thinking about before engaging further on that route.

Mr. Speller: Are there UN working groups with your organization? Are you involved in discussions with the United Nations on this?

Mr. De Grâce: There are ongoing discussions with the UN bodies at various levels, but for the most part they are taking place between the international head office in Geneva, Switzerland, and the UN bodies that are based in Geneva or in New York. There are ongoing discussions.

[*Translation*]

M. Speller (Haldimand—Norfolk): Ma question porte sur un aspect que vous n'avez pas abordé ou dont vous auriez peut–être parlé à la fin de votre mémoire, que je n'ai pas entendu. Je veux parler de toute la question du maintien de la paix par rapport à l'établissement de la paix, à laquelle nous faisons de plus en plus face sur la scène internationale. Si vous ne voulez rien ajouter à ce sujet, vous n'avez qu'à le dire.

En général, la Croix–Rouge se retrouve au beau milieu d'une foule de conflits. Votre organisation a remarqué, bien entendu, que la tendance est de plus en plus à l'établissement de la paix et qu'on demande de plus en plus dans le monde entier, particulièrement aux Nations Unies, une intervention plus énergique dans certaines régions.

Avez–vous des commentaires à faire sur l'étude dont les Nations Unies sont actuellement saisies?

M. De Grâce: La question est très difficile. J'hésite un peu à l'aborder parce que les vues sont tellement divergentes.

M. Speller: Je comprends.

M. De Grâce: La Croix–Rouge estime surtout qu'il faut faire tous les efforts possibles pour que les mandats des forces de maintien de la paix et des programmes d'aide humanitaire demeurent très clairs et distincts. Il ne faut pas confondre les deux mandats. Cela nous préoccupe depuis le début.

Je peux vous dire que le Comité international de la Croix–Rouge apprécie énormément le rôle de maintien de la paix que jouent les Canadiens. Les membres de la Croix–Rouge ont toujours beaucoup aimé traiter avec les forces canadiennes de maintien de la paix, partout où elles sont allées. Les représentants officiels du Comité international de la Croix–Rouge l'ont répété à maintes reprises. Un problème qui revient constamment sur le tapis depuis quelques années, c'est la clarification du mandat des Nations Unies. Il faut aussi éviter d'essayer d'atteindre des buts politiques par le recours aux programmes humanitaires, comme je l'ai dit plus tôt.

M. Speller: Vous appuieriez donc le recours aux forces armées pour fournir de l'aide humanitaires?

M. De Grâce: À cet égard, les responsabilités devraient être très claires. Dans un contexte de maintien de la paix, rien ne devrait empêcher des organismes comme la Croix–Rouge de fournir de l'aide humanitaire. Or, si l'on utilise le même pavillon pour les deux activités, et spécialement si l'on regroupe l'établissement de la paix et l'aide humanitaire sous le même pavillon, la problématique et la confusion deviennent extrêmes.

M. Speller: Certainement.

M. De Grâce: Il vaut certainement la peine d'y réfléchir avant d'aller plus loin.

M. Speller: Votre organisme est–il représenté à des groupes de travail des Nations Unies? Participez–vous à des discussions avec les Nations Unies à ce sujet?

M. De Grâce: Il y a des discussions en cours avec des organismes des Nations Unies à divers niveaux, mais surtout entre le siège social international de Genève, en Suisse, et les organismes des Nations Unies qui ont leur siège social à Genève ou à New York.

[*Texte*]

Mr. Speller: Would you say, as a Canadian group, that Canada plays an important role in that area?

Mr. De Grâce: In terms of our participation in the international Red Cross families and in attending international Red Cross meetings we do have an opportunity to share our views. As an example, in Rwanda right now we have six Canadians who are working with the international bodies of the Red Cross in various capacities. One is the head of the delegation in Tanzania, and the other five are working in various capacities, medical doctors, logisticians, with the International Committee of the Red Cross, bringing assistance to the people. In that sense we have a very deep interest in knowing what the concerns of the international committee are.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. De Grâce. We appreciate your testimony and the answers to the questions. We have your brief and it will be studied.

Mr. De Grâce: Thank you very much, Mr. Chairman. Should there be any need for additional information, please feel free to call upon us. It would be a pleasure for us to provide you with information which may assist your committee in its work.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much.

Mr. De Grâce: We wish you all the best in your work.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): In the next period we have two witnesses, Dr. Lorna Marsden and Dr. Margaret Catley–Carlson. I understand Dr. Catley–Carlson is at her bank, at the moment.

Welcome, Dr. Marsden, to the committee examining Canada's foreign policy. We appreciate that you will bring to the committee a particular perspective as a former political person and now a university president, president of Sir Wilfred Laurier University. What we would like to do, if it's agreeable, is to hear you first, then Dr. Margaret Catley–Carlson if she has returned from the bank, and then have a discussion with both of you at the table.

We encourage our witnesses, if possible, to keep their presentations to about ten minutes.

Dr. Lorna Marsden (Individual Presentation): Thank you very much, Senator MacEachen. Let me say what a pleasure it is to see you all and to be here. I very much appreciate this opportunity and the chance to talk to you on matters relating to education in terms of your review, which I think is an extremely important one, the results of which we all anticipate.

• 1610

I know that you've heard a great deal about issues of higher education in relation to foreign policy, on both the substance of foreign policy and education matters. President Rob Prichard of the University of Toronto has already briefed me about what he said and what you said, and it was very useful.

You will hear more. In fact, at 5 p.m. the Association of Universities and Colleges of Canada is presenting a brief to another panel. I have brought copies of the brief. I hope that you will look at it because it is not my intention to repeat what they said in their brief. I stand behind all of it and support all of it.

[*Traduction*]

M. Speller: Diriez-vous, comme groupe canadien, que le Canada joue un rôle important dans ce domaine?

M. De Grâce: En ce qui concerne notre participation aux familles internationales et aux réunions internationales de la Croix-Rouge, nous avons l'occasion de faire part de nos vues. Par exemple, nous avons actuellement au Rwanda six Canadiens qui travaillent avec les organismes internationaux de la Croix-Rouge, à divers titres. Il y en a un qui dirige la délégation en Tanzanie et les cinq autres oeuvrent dans divers domaines comme la médecine et la logistique auprès du Comité international de la Croix-Rouge, pour aider la population. À cet égard, nous voulons vraiment connaître les préoccupations du Comité international.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur De Grâce. Nous vous remercions de votre témoignage et de vos réponses. Nous avons votre mémoire et nous l'étudierons.

M. De Grâce: Merci beaucoup, monsieur le président. Si vous avez besoin d'autres renseignements, n'hésitez pas à nous appeler. Nous serons heureux de vous fournir des renseignements qui pourront vous aider.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup.

M. De Grâce: Nous vous souhaitons la meilleure des chances dans votre travail.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Au cours de la prochaine période, nous accueillerons deux témoins, M^mes^ Lorna Marsden et Margaret Catley-Carlson. Je crois savoir que M^me^ Catley-Carlson est actuellement à la banque.

Bienvenue, madame Marsden, au comité chargé d'examiner la politique étrangère du Canada. Nous croyons savoir que vous ferez part au comité d'une perspective particulière en tant qu'ancienne personnalité du monde politique et présidente de l'Université Sir Wilfrid Laurier. Si cela vous convient, nous de vous entendrons d'abord et nous entendrons ensuite M^me^ Margaret Catley-Carlson, à son retour de la banque. Nous discuterons ensuite avec vous deux.

Nous encourageons nos témoins à limiter leurs exposés à une dizaine de minutes, si c'est possible.

Mme Lorna Marsden (présentation individuelle): Merci beaucoup, sénateur MacEachen. Je suis très heureuse de vous voir tous et d'être ici. Je vous remercie sincèrement de me fournir l'occasion de vous parler de questions d'éducation dans le cadre de votre examen extrêmement important, dont nous attendons tous les résultats avec impatience.

Je sais que vous avez beaucoup entendu parler des enjeux de l'enseignement supérieur par rapport à la politique étrangère, en ce qui a trait tant à l'essence de la politique étrangère qu'aux questions d'éducation. Le président Bob Prichard de l'Université de Toronto m'a déjà informé des échanges que vous avez eus avec lui, ce qui m'a été très utile.

Vous en entendrez davantage. À 17 heures en fait, l'Association des universités et collèges du Canada présente un mémoire à un autre groupe. J'en ai apporté des copies. J'espère que vous l'examinerez parce que je n'ai pas l'intention d'en répéter le contenu, que j'appuie sans réserve.

[*Text*]

I'd like to comment on two areas where I think I have something to say that you may not have heard before. If you have, I'd like to emphasize them.

You will see that the AUCC brief speaks explicitly to the question of the importance of human resources. In general, as you are all aware, university students as individuals and universities as organizations really require access to cultures and economies far beyond Canada's for study, research, and preparation for the labour force. We require this as much in Canada as anywhere else in the contemporary world but more so, I think, because of the relatively small size of our economy in relation to some others and of our population and, most of all, because of the importance of international trade to this economy.

At Wilfrid Laurier University we are making every attempt to encourage our students to study abroad, to involve themselves in exchanges and, in general, to expand their knowledge and work experience. Our school of business and economics, in which about one–quarter of our students are enrolled, recently won a national prize from the Conference Board of Canada for a program we run with our students in Mexico, which we are extending to Chile this year.

The focus of the school's work is on small and medium–sized business, many of them knowledge–intensive and technologically innovative, from the Kitchener–Waterloo–Cambridge area, known as Canada's technology triangle. The program is small in numbers, very inexpensively run, but has a high impact on our program.

We believe that every student will work in an international context, whether she or he ever leaves our territory. It is relevant because of the nature of the economy in which we all live. Therefore, we think that it is our responsibility to ensure that every student is comfortable working in quite different cultures, currencies, and legal and economic regimes, and that's what we try to do.

But what I would like to do is bring to your attention two particular points. Both arise from my experience here in Parliament, as president of a university, as a professor, and currently as chair of the commonwealth scholarship fund. Both points are about coherence in policy and programs, which, I think, is lacking in a number of areas dealt with by the department on whose policy you're commenting.

First, let me comment on the funding of scholarships for Canadians to study abroad and for foreign students to study in Canada. These exchanges and opportunities are invaluable at all levels. However, there are far more foreign students in Canada's colleges and universities, roughly 63,000, than Canadians studying abroad, which comes to about 20,000 of the 500,000 students in Canada.

Whether this is an appropriate balance may be a matter of opinion but, in my view, it will not serve the country's interests of any kind—economic, diplomatic, scientific, or cultural—if Canadians are not encouraged to study in countries other than

[*Translation*]

Je veux parler de deux aspects au sujet desquels je crois avoir quelque chose à dire que vous n'avez peut–être pas encore entendu. Si vous l'avez déjà entendu, je veux y revenir encore.

Vous verrez que dans son mémoire, l'AUCC parle clairement de l'importance des ressources humaines. Comme vous le savez tous, les étudiants d'université en tant que particuliers et les universités en tant qu'entités structurées ont vraiment besoin d'avoir accès à des cultures et à des économies étrangères à des fins d'étude, de recherche et de préparation à l'entrée dans la population active. Nous avons besoin de cet accès autant au Canada que partout ailleurs dans le monde moderne, mais encore plus à cause de la taille relativement petite de notre économie par rapport à celle d'autres pays, de notre population et avant tout de l'importance du commerce international pour l'économie du Canada.

À l'Université Wilfrid Laurier, nous faisons tous les efforts possibles pour encourager nos étudiants à étudier à l'étranger, à participer à des programmes d'échanges et, en général, à accroître leurs connaissances et à multiplier leurs expériences. Notre faculté de commerce et d'économie, qui accueille environ le quart de nos étudiants, s'est mérité récemment un prix national du Conference Board du Canada pour un programme que nous réalisons avec nos étudiants au Mexique et que nous étendons au Chili cette année.

Le travail scolaire porte avant tout sur les petites et moyennes entreprises de la région de Kitchener–Waterloo–Cambridge, appelée triangle de la technologie du Canada, dont beaucoup sont à forte consommation de connaissances et novatrices sur le plan technologique. Les effectifs du programme sont limités, celui–ci est exécuté à très peu de frais, mais il a un impact énorme sur nos activités.

Nous croyons que tous les étudiants travailleront dans un contexte international, qu'ils quittent ou non le territoire canadien. C'est pertinent à cause de la nature de l'économie où nous vivons tous. C'est pourquoi nous croyons qu'il nous incombe de veiller à ce que chaque étudiant puisse travailler à l'aise dans des cultures, avec des devises et dans des régimes juridiques et économiques tout à fait différents. C'est ce que nous essayons de faire.

Je veux toutefois attirer votre attention sur deux points en particulier, qui découlent tous deux de mon expérience de parlementaire, de présidente d'université, d'enseignante et de présidente du fonds de bourses d'études du Commonwealth, que je suis actuellement. Ces deux points portent sur la cohérence des politiques et des programmes, qui manque à mon avis dans un grand nombre de domaines où oeuvre le ministère dont vous examinez la politique.

Permettez–moi d'abord de dire quelques mots sur le financement des bourses d'études qui permettent à des Canadiens d'aller étudier à l'étranger et à des étrangers de venir étudier au Canada. Ces échanges et ces possibilités sont d'une valeur inestimable à tous les niveaux. Or, il y a beaucoup plus d'étudiants étrangers dans les collèges et les universités du Canada, soit environ 63 000, qu'il n'y a d'étudiants canadiens à l'étranger: ils sont environ 20 000 sur les quelque 500 000 étudiants du Canada.

La justesse de l'équilibre est peut–être une question de jugement, mais j'estime qu'on ne servira pas du tout les intérêts du Canada—économiques, diplomatiques, scientifiques ou culturels—en n'encourageant pas les Canadiens à étudier à

[*Texte*]

our own. International cultural relations have been part of the mandate of External Affairs for over 40 years. ICR has built Canadian study programs abroad as well as ensured that periodicals and other publications about Canada are circulated internationally.

In addition, there is a variety of sholarship programs. The commonwealth scholarships program is one and is worth about $9.5 million. CIDA's francophonie scholarship fund is worth about $8 million. Government of Canada awards, which go to the other countries, are worth about $2 million. The Canada–China scholarship fund is worth about $250,000. All of those are reciprocal, as I am sure you are aware—in other words, there are arrangements so that students go in both directions. Generally, more come here than go there.

[*Traduction*]

l'étranger. Les relations culturelles internationales font partie du mandat du ministère des Affaires extérieures depuis plus de 40 ans. Le secteur des RCI a établi des programmes d'études canadiennes à l'étranger et assuré la distribution à l'échelle internationale de périodiques et d'autres publications sur le Canada.

Il existe en outre toutes sortes de programmes de bourses d'études, comme celui du Commonwealth, qui dispose d'un budget d'environ 9,5 millions de dollars. Le fonds des bourses d'études de la francophonie de l'ACDI en a un d'environ 8 millions de dollars. Celui des prix du gouvernement du Canada, qui sont décernés à l'étranger, est d'environ 2 millions de dollars, et celui du fonds de bourses d'étude Canada–Chine, est d'environ 250 000$. Tous ces programmes sont des programmes réciproques, comme vous le savez sûrement—autrement dit, il y a échanges d'étudiants dans les deux sens. Nous en accueillons en général plus que nous en envoyons à l'étranger.

• 1615

In addition, international cultural relations support scholars, scientists, artists, and experts in a variety of fields in their work abroad. Most students studying abroad, however, do so without the support of the federal government, or even the knowledge of the federal government, which makes estimation of their numbers incomplete. Their studies are funded by their families or their own work and income.

Without restraining individual initiatives, it's crucial that coherence be brought into these programs, that moneys be fairly and efficiently used for all qualified candidates, and that accountability be achieved in the use of these funds. So I urge this committee to look at the resources now set aside by Foreign Affairs for scholarship and research abroad, to coordinate with other federal departments, particularly the human resources department, and with provincial ministries the information on resources to provide coherence in this work so that all students can compete on a fair basis for access to these opportunities internationally and add to the welcome increased focus of this government on internal mobility among students in the country.

I suggest to you that the key to success is to encourage more and more students to study elsewhere and that financial support for these exchanges needs to be rationalized and increased.

The AUCC brief contains recommendations relating to two particular new initiatives, both trilateral, one coming from the European Union to the United States and Canada, among those three, and one relating to the NAFTA countries. Both of these initiatives would increase considerably Canada's opportunity in this regard, and I hope that this committee will recommend that they be taken up. Because it is in the other brief, I won't amplify on these.

In addition to those two initiatives, a lot is to be gained by looking at the accumulated resources of the federal government in support of Canadians studying abroad and re–examining the extent to which it meets the needs of this country and the needs of the students in this country.

Le secteur des relations culturelles internationales appuie en outre les universitaires, les scientifiques, les artistes et les experts de toutes sortes de disciplines dans leur travail à l'étranger. Or, la plupart des étudiants qui étudient à l'étranger le font sans l'aide du gouvernement fédéral ou même sans que celui–ci le sache. C'est pourquoi on n'en connaît pas le nombre avec précision. Ils financent leurs études avec l'aide de leur famille, à même leurs propres revenus ou en travaillant.

Sans restreindre les initiatives individuelles, il est crucial d'instaurer un peu de cohérence dans ces programmes, d'utiliser les budgets de façon équitable et efficiente pour tous les candidats admissibles et de rendre compte de l'utilisation de ces fonds. C'est pourquoi j'exhorte le comité à examiner les ressources qu'Affaires étrangères réserve maintenant aux bourses d'études et de recherche à l'étranger afin que l'on coordonne les renseignements sur les ressources avec d'autres ministères fédéraux, et en particulier celui des Ressources humaines, ainsi qu'avec des ministères provinciaux, et afin aussi de rendre ces activités cohérentes pour que tous les étudiants puissent se livrer une concurrence équitable face aux possibilités internationales et d'ajouter à l'importance accrue et bienvenue que le gouvernement actuel accorde à la mobilité intérieure des étudiants du Canada.

La clé du succès consiste à encourager de plus en plus d'étudiants à étudier à l'étranger, ainsi qu'à rationaliser et à augmenter l'appui financier accordé à ces échanges.

Le mémoire de l'AUCC contient des recommandations sur deux nouvelles initiatives trilatérales: la première réunit l'Union européenne, les États–Unis et le Canada et l'autre s'applique aux pays de l'ALÉNA. Ces deux initiatives augmenteraient considérablement les possibilités pour le Canada à cet égard et j'espère que le comité recommandera d'en profiter. Comme il en est question dans l'autre mémoire, je n'insisterai pas.

Outre ces deux initiatives, il serait très avantageux d'examiner les ressources que le gouvernement fédéral a accumulées pour appuyer les Canadiens qui étudient à l'étranger et d'établir dans quelle mesure elles répondent aux besoins du Canada et de ses étudiants.

[*Text*]

It's crucial that in reviewing foreign policy close collaboration among the departments of the federal government, as well as the national liaison activities, should be seen as important to foreign policy. We really believe that the people we develop, the way in which we increase the intellectual capital of Canadian students, young Canadians, is important to the development of foreign policy and that the support of the proposed trilateral and Canada–Europe post–secondary exchanges and agreements is very important.

My second point has to do with the responsibilities of the federal government in supporting and coordinating information on universities, in particular science and technology, for use by foreign governments, research institutions, and universities.

For many years I was the vice–chair of the Canada–Europe Parliamentary Association and took the science and technology portfolio. Inevitably, Europeans would respond that Canada was almost impossible to deal with because to find out what was going on in science and technology one had to be involved in 11 jurisdictions and 80 universities and it was the luck of the draw.

Canadians are often ignored and left out of projects and networks of information because they're out of the loop, or a few institutions and individuals dominate the opportunities in scientific projects, despite the fact that there are many other qualified people in Canada.

I therefore recommend very strongly that this review should undertake to provide coherence in the information that's provided to citizens here and Canadians abroad about Canada's work in science and technology.

With that, Mr. Chairman, I will stop and amplify in question period.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much, Dr. Marsden, for your presentation. You can be assured that all of these important points will be addressed in the discussion period.

[*Translation*]

Dans l'examen de la politique étrangère, il est crucial de considérer comme importante pour la politique étrangère la collaboration entre les ministères fédéraux, ainsi qu'entre les activités nationales de liaison. Nous croyons vraiment que les gens que nous développons et notre façon d'accroître le capital intellectuel des étudiants canadiens, des jeunes Canadiens, sont importants pour l'élaboration de la politique étrangère et qu'il est très important d'appuyer les échanges et les accords postsecondaires trilatéraux et Canada–Europe proposés.

Mon deuxième point porte sur les responsabilités du gouvernement fédéral qui doit appuyer et coordonner l'information sur les universités, et en particulier sur les sciences et la technologie, que l'on destine aux gouvernements étrangers, aux établissements de recherche et aux universités.

J'ai été pendant des années vice–présidente de l'Association parlementaire Canada–Europe et je me suis occupée du secteur des sciences et de la technologie. Les Européens répondaient inévitablement qu'il est presque impossible de traiter avec le Canada parce que pour déterminer ce qui se passe dans le domaine des sciences et de la technologie, il fallait traiter avec 11 niveaux de compétence et 80 universités, et s'en remettre à la chance.

Les Canadiens sont souvent oubliés et exclus de projets et de réseaux d'information parce qu'ils sont hors circuit ou que quelques établissements et individus accaparent les possibilités offertes par les projets scientifiques même s'il y a beaucoup d'autres personnes qualifiées au Canada.

C'est pourquoi je recommande très vivement que l'examen en cours vise à instaurer un peu de cohérence dans les renseignements fournis à la population canadienne et aux Canadiens à l'étranger au sujet des activités scientifiques et techniques du Canada.

Je vais m'en tenir à cela, monsieur le président, pour prolonger la période des questions.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup de votre exposé, madame Marsden. Vous pouvez être sûre qu'on abordera tous ces points importants au cours de la discussion.

• 1620

Now we turn to Margaret Catley–Carlson, who is currently the head of the Population Council, located in New York, who has solid experience in the Canadian government, having served in a variety of posts, including the head of CIDA, about which we have been hearing a lot in the last few weeks. In fact, our hearings have been not totally taken up, but a good part of them have been taken up with evidence of CIDA. But I am not going to ask you to address that subject unless you wish. I give you the floor.

Dr. Margaret Catley–Carlson (Individual Presentation): Thank you. It is a pleasure to be here, particularly under your chairmanship.

I was reflecting today that I was indeed the president of CIDA when Bill Winegard did the parliamentary review that had a very great deal to do with the strategy that CIDA is currently operating under. It was a very good collaboration. If

Nous allons maintenant entendre Margaret Catley–Carlson, chef du Conseil de la population, dont le siège social se trouve à New York. Elle possède une solide expérience de l'appareil gouvernemental du Canada après y avoir occupé toutes sortes de postes, notamment celui de présidente de l'ACDI, dont nous entendons beaucoup parler depuis quelques semaines. Les témoignages de l'ACDI ont en fait accaparé une bonne partie de nos audiences. Je ne vous demanderai toutefois pas de parler de cette question, sauf si vous le souhaitez. Vous avez la parole.

Mme Margaret Catley–Carlson (présentation individuelle): Merci. Je suis heureuse d'être ici, surtout pour témoigner devant vous.

Je me disais aujourd'hui que j'étais en fait présidente de l'ACDI à l'époque où Bill Winegard a procédé à l'examen parlementaire qui a eu un effet très important sur la stratégie actuelle de l'ACDI. La collaboration a été excellente. Si

[*Texte*]

anyone wanted to talk about that, of course, I would be delighted to, but I do want to talk about something else today. However, it was an enormously important collaboration that existed between the parliamentary committee at that time and the strategy that was then enunciated. I think out of the 113 recommendations about 100 were incorporated into the government's strategy after that time. So I look upon that as a very positive experience, and of course it's very welcome that this is happening again.

I am indeed appearing before you as president of the Population Council and I will give you a one–minute capsule so you will have a little bit of an idea of what the council is. It is a research and scientific non–governmental organization, international in scope, based in New York. We have a staff of 350, of whom about 130 or 140 are PhDs or MDs. So it is quite a brainy place.

We look at the world of population through three *volets*. . .

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You'll feel at home here.

Dr. Catley–Carlson: Exactly, exactly. One of them is biomedical research and we're working on probably the only study that's going on in the world about male reproductive physiology in a very intensive and collective way, as well as female reproductive physiology, contraceptive development. We developed Norplant, the copper T–380, which is the IUD in greatest world use, and we are working on about 18 applications of contraceptive technology, which is more than any other single place in the world is working on.

We also do database demographic research, which is a mouthful, which really says what we do is examine on a coherent and predictable basis, using computer–based models, why fertility rates differ from country to country, time to time. What are the factors that go into this? What mix of education development, status of women, social mores, GNP, GNP per capita. . .how do these combine to actually affect the population growth rates within a particular country?

The third kind of research we do is the research that is done by anthropologists, sociologists, and reproductive health specialists that looks at the level of the community, the region, the village, the person, the family, and does research based on that level. So between the three of those we have a very collective view of the factors that go into global population movements.

Our board of directors is from 16 countries. Our staff is from 60 countries. We have funding from the United States Agency for International Development, National Institutes of Health, and the governments of Sweden, Finland, Norway, Denmark, and the Netherlands. Canada and the council have collaborated in the past on a couple of projects. Clearly I would love for that collaboration to grow.

But what I would like to do today is to raise in your minds the possibility of including what I am sure you will turn towards as being more emphasis on human development in the development program, because everything that is being looked at

[*Traduction*]

quelqu'un veut en parler, je le ferai bien entendu avec plaisir, mais je veux parler d'autre chose aujourd'hui. Le lien qui a existé à l'époque entre le comité parlementaire et la stratégie qu'on a formulée a toutefois été extrêmement important. Sur 113 recommandations, le gouvernement en a intégré une centaine à la stratégie qu'il a adoptée par la suite. Je considère donc que l'expérience a été très positive et je suis bien entendu très heureuse de voir qu'elle se répète.

Je viens témoigner en réalité en tant que présidente du Conseil de la population, que je vais vous présenter en une minute. Cet organisme non gouvernemental d'envergure internationale, voué à la recherche et aux sciences, a son siège social à New York. Notre effectif de 350 personnes compte environ 130 ou 140 titulaires d'un doctorat ou d'une maîtrise. Les cerveaux n'y manquent donc pas.

Nous abordons la population mondiale sous trois angles. . .

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous allez vous sentir à l'aise ici.

Mme Catley–Carlson: Exactement. Il y d'abord la recherche biomédicale. Nous effectuons actuellement la seule étude qui se déroule probablement dans le monde sur la physiologie de la reproduction chez l'homme. Cette recherche très poussée et collective porte aussi sur la physiologie de la reproduction chez la femme et sur la mise au point de contraceptifs. Nous avons mis au point le Norplant, le T–380 en cuivre, DIU le plus répandu dans le monde, et nous travaillons à environ 18 applications des techniques de contraception. C'est plus que ce qui se fait ailleurs dans le monde.

Nous faisons aussi de la recherche démographique dans des bases de données, expression savante pour décrire en réalité ce que nous faisons. Nous cherchons à déterminer de façon cohérente et prévisible, à l'aide de modèles informatiques, pourquoi les taux de fécondité diffèrent entre les pays et les époques. Quels facteurs jouent dans ces différences? Comment des combinaisons de facteurs comme la scolarisation, la situation de la femme, les moeurs sociales, le PNB, le PNB par habitant, par exemple, affectent–elles les taux de croissance démographique d'un pays en particulier?

Troisièmement, il y a les recherches effectuées par les anthropologues, les sociologues et les spécialistes de la santé générique qui travaillent au niveau de la collectivité, de la région, du village, de l'individu, de la famille. Ces trois volets nous donnent donc une idée assez complète des facteurs qui jouent dans l'évolution de la démographie mondiale.

Les membres de notre conseil d'administration proviennent de 16 pays et ceux de notre personnel, de 60. Nous recevons des fonds de l'Agence de développement international des États–Unis, des Instituts nationaux de la santé, ainsi que des gouvernements de la Suède, de la Finlande, de Norvège, du Danemark et des Pays–Bas. Le Canada et le conseil ont déjà collaboré à deux ou trois projets. J'aimerais bien entendu que cette collaboration prenne de l'ampleur.

Aujourd'hui, je veux toutefois vous faire penser à la possibilité d'insister davantage sur le développement de l'être humain dans le programme de développement parce que tout ce qu'on regarde dans le monde d'aujourd'hui, qu'il s'agisse des

[*Text*]

in the world today, whether we're looking at the UNICEF reports or the UNDP reports or the most recent World Bank reports or indeed the views of non–governmental organizations and CIDA here, talks about the need to put even more emphasis in the decades ahead on human resource development or human development, because we are discovering it is the countries that have put the greatest investment in this kind of investment that have really gone ahead the quickest.

[*Translation*]

rapports de l'UNICEF ou du PNUD, des derniers rapports de la Banque mondiale ou en fait des vues des organisations non gouvernementales et de l'ACDI, indique qu'il faudra insister encore davantage au cours des prochaines décennies sur le développement des ressources humaines ou de l'être humain parce que nous avons découvert que les pays qui ont investi le plus dans ce domaine sont ceux qui ont progressé le plus rapidement.

• 1625

I've just come back from Korea and Thailand. It is absolutely dazzling to see what has happened, particularly because of that kind of investment flow, but I want to ask you to ask yourselves whether within that we really shouldn't be taking a particular look at the population dimension. Here's why. This is an extraordinary decade, the one that we're living in, because population movement has been such that... You can drown people in figures when you talk about population. I will try not to do that, but some that really give you an idea of what we're talking about are the following.

J'arrive de Corée et de Thaïlande. Il est absolument renversant de voir ce qui s'y est produit, surtout à cause de ce genre d'investissement. Il faut toutefois vous demander si, dans ce contexte, il ne faudrait pas examiner de plus près la dimension démographique. Voici pourquoi. Nous vivons une décennie extraordinaire parce que les mouvements démographiques sont tels que... Lorsqu'il est question de population, on peut submerger ses interlocuteurs de statistiques. Je vais essayer d'éviter de le faire, mais en voici quelques–unes qui vous donneront vraiment une idée de ce dont nous voulons parler.

It look a million years to have a billion people on the planet, and we are now adding one billion in the decade that we're living in. We will add another billion in the decade after that, but the decade after that is still to be determined what happens. The reason that we will add a billion in the decade that we're living in and the decade after that, is because a third of the world's population is under 15. Therefore, those parents, if you wish, have already been born. They're already on the planet. But we can, by significantly affecting the intentions of that group of people, make a powerful difference in what happens in the third decade out, and it is that decade that will determine what the maximum global total of population will be, and how quickly we will reach the maximum global total of population and then start down the other side.

Il a fallu un million d'années pour que la planète compte un milliard d'habitants et nous en verrons arriver un milliard de plus pendant la décennie en cours. La population grossira d'un autre milliard de personnes au cours de la décennie suivante, mais il reste encore à déterminer ce qui se passera par la suite. La population mondiale grossira d'un milliard d'habitants pendant la décennie en cours et d'un autre milliard pendant la prochaine aussi parce que le tiers de la population du monde a moins de 15 ans. C'est pourquoi les parents de l'avenir, pour ainsi dire, sont déjà nés, sont déjà sur Terre. En orientant de façon significative les intentions de ce groupe de personnes, nous pouvons toutefois exercer une influence profonde sur ce qui se passera au cours de la troisième décennie, qui déterminera quelle sera la population maximale totale de la planète et avec quelle rapidité la population atteindra ce maximum et commencera ensuite à diminuer.

Those sound like simple sentences to say, but it's a lot to get your mind around. I've brought some pictures of what this looks like. I'm sorry they're only in one language, but since they're mostly pictures maybe you will forgive that. In New York *on parle français simplement de temps à autre*.

Ces affirmations semblent assez simples, mais il y a vraiment là matière à réflexion. J'ai apporté quelques graphiques à ce sujet. Je regrette qu'ils soient dans une seule langue, mais comme il s'agit surtout de graphiques, vous me le pardonnerez peut–être. À New York, on parle français simplement de temps à autre.

There are only about five of these. I will take you through them very quickly and show you why I think increased and purposeful investment in this area is essential in the decade that we're living in.

J'en ai apporté cinq seulement. Je vais vous les décrire très rapidement et vous montrer pourquoi il est essentiel d'investir davantage et à des fins précises pendant la décennie en cours.

The first graph shows what has happened in the world. We've had an extraordinary surge of contraceptive use in the developing world, from below 10% in 1950 when the developing world really didn't want to hear about it and thought this was a western ideology being foisted on the developing world, to up above 50% of the couples in the developing world now using a contraceptive method. There's a cheat factor in there because anything that China does pulls the curve in that direction. Therefore, we've shown you that the Chinese figure of above 70% obviously pulls that curve up in a very satisfactory fashion. The African figure is, in fact, closer to 10%, but the remarkable part is that in three short decades contraceptive use has grown

Le premier graphique illustre ce qui s'est passé dans le monde. L'utilisation des contraceptifs a explosé dans le monde en développement: de moins de 10 p. 100 en 1950, à l'époque où le monde en développement ne voulait pas vraiment en entendre parler et croyait qu'il s'agissait d'idées que l'Occident voulait lui imposer, elle est passée à plus de 50 p. 100 des couples du monde en développement qui utilisent actuellement la contraception. Il y a un facteur qui joue dans tout cela, parce que tout ce que la Chine fait modifie la courbe en ce sens. Comme le chiffre dépasse 70 p. 100 en Chine, il fait monter la courbe de façon très satisfaisante. Dans le cas de l'Afrique, le chiffre est en réalité plus près de 10 p. 100, mais ce qui est

[*Texte*]

from 10% to above 50%, which people would have predicted was completely impossible.

The result is shown on the next page. The number of children per couple, per woman, in the developing world has fallen from an average of six three short decades ago, four short decades ago now, to below four, an extraordinary decline. Six is the historical average around the world, in our culture, in all continents, all races. This is not simply something that happens in developing countries. Women have always had six children, and it was in the last half of the 19th century that number started to drop in Europe, in the first half of this century in North America, and in the last half of this century in the developing world. We have the fall in births from above six four decades ago to between three and four now.

The news is good. Contraceptive prevalence is going up, and therefore the number of children per family is going down, but when you turn to the next page you see why I have come from New York to say to you I think that this is worth looking at, which is that despite those two figures, look what is happening to the world's population.

We're now at just under 7 billion, and over 4 billion of that is in the developing world. And, as I said, we're going to be adding a billion people in the decade we're in, a billion people in the following decade, and then the curve is really more questionable because it depends on what we do in this decade. You can see the curve of what is going to happen as we head towards a possible maximum total of 10 billion, 11 billion, or a lower projection depending on the investments we get now.

What are the causes of that growth? There are probably three causes. They're listed there—unwanted and planned fertility, high desired family size, and the momentum of population growth. I talked a little bit about that. When you've got so many people on the planet who are so young, simply the momentum of those will carry you along.

• 1630

I'll go through these quickly, just to take you through it, and talk about them more in the question period.

The next graph is a very revealing one, because it shows that, although family size has come down if looked at in average terms around the world, in no developing country is the desired family size at 2, which of course is replacement fertility. It's 2.1 that is replacement fertility. We're slightly below replacement fertility in this country. Many European countries are well below it, but in no developing country is desired family size yet at two children. Why? The next chart tries to answer that.

[*Traduction*]

remarquable, c'est qu'en trois brèves décennies, l'utilisation des contraceptifs est passée de 10 p. 100 à plus de 50 p. 100. Certains auraient cru que c'était tout à fait impossible.

La page suivante illustre le résultat de cette évolution. Le nombre d'enfants par couple et par femme dans le monde en développement est tombé de six en moyenne il y a trois ou quatre brèves décennies à moins de quatre. La chute est extraordinaire. Six enfants, c'est la moyenne historique dans le monde entier, dans notre culture, sur tous les continents et pour toutes les races, et non simplement dans les pays en développement. Les femmes ont toujours eu six enfants et ce chiffre a commencé à diminuer au cours de la deuxième moitié du XIX^{e} siècle en Europe, de la première du XX^{e} siècle en Amérique du Nord et de la deuxième moitié du XX^{e} siècle dans le monde en développement. La natalité est passée de plus de six enfants il y a une quarantaine d'années à un chiffre qui se situe actuellement entre trois et quatre.

Les nouvelles sont bonnes. La prévalence de la contraception augmente et le nombre d'enfants par famille est à la baisse. Or, si l'on passe à la page suivante, vous verrez pourquoi je suis venue de New York vous dire qu'il vaut la peine d'examiner la situation. Malgré ces deux chiffres, regardez l'évolution de la population mondiale.

Nous sommes maintenant un peu moins de 7 milliards de personnes, dont plus de 4 milliards dans le monde en développement. Comme je l'ai dit, la population mondiale grossira d'un milliard de personnes pendant la décennie en cours et d'un autre milliard au cours de la prochaine décennie. Ensuite, la courbe devient un peu moins certaine parce que tout dépendra de ce que nous ferons pendant la décennie en cours. Vous pouvez voir la courbe de ce qui se passera à mesure que nous approcherons d'un maximum possible de 10 ou 11 milliards de personnes. La projection pourrait diminuer aussi selon les investissements que nous ferons maintenant.

Quelles sont les causes de cette croissance? Il y en a probablement trois qui sont énumérées ici: fécondité indésirée et planifiée, grosses familles désirées et impulsion naturelle de la croissance démographique. J'en ai parlé un peu. Comme la Terre compte tellement d'habitants qui sont si jeunes, l'impulsion démographique naturelle jouera.

Je vais parcourir ces graphiques très rapidement, tout simplement pour vous les expliquer, et j'en parlerai davantage au cours de la période des questions.

Le graphique suivant est très révélateur parce qu'il démontre que même si la grosseur moyenne de la famille a diminué dans le monde, il n'y a aucun pays en développement où la taille de la famille souhaitée s'établit à deux enfants, ce qui représente bien entendu la fécondité de reproduction, qui est de 2.1 en réalité. Le taux est légèrement inférieur au Canada, et très inférieur dans beaucoup de pays d'Europe, mais la grosseur souhaitée de la famille n'atteint pas encore deux enfants dans les pays en développement. Pourquoi? Nous essayons de répondre à la question dans le graphique suivant.

[*Text*]

I told you that the middle part of our research was demographic research. This is an example of what we are evolving, which is a field theory of the causes of this fertility. Here you have it in chart form, the first part being unwanted fertility, because of course family planning clinics work only for unwanted fertility. If fertility is wanted in a family, you could have family planning clinics on every corner, like gas stations; but it wouldn't do any good, because if people want all the children they're having, then obviously family planning has only a limited impact.

The first cause is that about two billion births could be averted if the unwanted fertility that currently exists, families who say they'd prefer to have fewer children or to limit or to space their children, were to have services to meet these. The second cause of this increasing curve is high desired–family size. We have looked at that, which is the fact that people still want above two children. The third cause is the population momentum that I talked about. With a third of the global population under 15 years of age, you're going to get an enormous growth.

How do we deal with these? By planned investment, which is already going on, but by making this a little bit coherent.

The challenge in the first place, then, is to eliminate unplanned and unwanted pregancies. We do that by expanding the coverage and the quality of services, encouraging cooperation between partners, and reaching the unmarried. No society around the world is really taking into account the reality of adolescent fertility.

The challenge for moving to the second part of fertility, decreasing the demand for children, means that we have to decrease the risk factors that impel larger family sizes. Here are the solutions for decreasing those risk factors: increase girls' school attainments so that women don't have to depend on having a large number of children for social security in their old age; increase women's livelihoods and access to productive resources so they have some separate reality other than their maternal functions; improve child health so people won't go on having children because they fear that the children in their family will die; strengthen women's rights in marriage, for example so that women can inherent. If women inherit only through their sons and if you need a son to inherit, then it doesn't take much mathematical ability to figure out that two sons are better than one as an insurance policy, and two sons equal four kids. So simply inheritance policy in a country can have an enormous fertility impact.

Also, of course, defining and supporting men's rights is very important. In societies where men pay school fees you can discern the fertility impact.

One of the most important things today is to look at girls' education. We talk about this all the time, and yet when you look at the content, for example, in aid programs of primary school education for girls, you'll find that it is usually fairly low.

[*Translation*]

Je vous ai dit que nous faisons aussi de la recherche démographique. Voici un exemple des résultats de nos travaux, soit une théorie des champs sur les causes de cette fécondité. En voici l'illustration graphique: la première partie représente la fécondité indésirée, parce que les cliniques de planification familiale n'agissent bien sûr que sur la fécondité indésirée. Si c'était la fécondité que recherche une famille, il pourrait y avoir des cliniques de planification familiale à tous les coins de rue, comme des stations–service. Cela ne servirait toutefois à rien parce que si les gens veulent tous les enfants qu'ils ont, il est évident que la planification familiale n'a alors qu'un effet limité.

D'abord, on pourrait éviter environ deux milliards de naissances si les familles qui préféreraient avoir moins d'enfants, en limiter le nombre ou les espacer, bénéficiaient des services nécessaires. Deuxièmement, il y a le nombre d'enfants souhaités. Des gens veulent encore plus de deux enfants, et nous avons étudié la question. Troisièmement, il y a l'impulsion démographique dont j'ai parlé. Comme le tiers de la population mondiale a moins de 15 ans, la croissance démographique sera énorme.

Comment faire face à ces problèmes? Par un investissement planifié, ce qui se fait déjà, mais un peu plus cohérent.

Le défi consiste d'abord à éliminer les grossesses non planifiées et indésirées. Pour ce faire, il faut étendre le champ d'application et la qualité des services, encourager la collaboration entre les partenaires et communiquer avec les gens non mariés. Aucune société du monde ne tient vraiment compte de la réalité de la fécondité chez les adolescents.

Pour relever le défi que présente le deuxième volet de la fécondité, soit la réduction de la demande d'enfants, il faut réduire les facteurs de risque à l'origine des grosses familles. Voici les solutions à mettre en oeuvre pour réduire ces facteurs de risque: accroître le taux de scolarisation des jeunes filles afin que les femmes n'aient pas à dépendre de nombreux enfants pour assurer leur sécurité sociale au cours de la vieillesse; augmenter le gagne–pain des femmes et leur donner davantage accès à des ressources productives afin qu'elles puissent avoir une réalité distincte de leurs fonctions maternelles; améliorer la santé des enfants afin d'éviter que les gens continuent d'avoir des enfants parce qu'ils craignent de voir mourir ceux qu'ils ont; renforcer les droits conjugaux des femmes afin qu'elles puissent hériter, par exemple. Si les femmes ne peuvent hériter que par l'entremise de leurs fils et s'il faut un fils pour hériter de quelque chose, il n'est pas nécessaire alors d'avoir un doctorat en mathématiques pour découvrir que deux fils valent mieux qu'un comme police d'assurance, et deux fils, cela équivaut à quatre enfants. Une politique sur l'héritage peut donc avoir une incidence énorme sur la fécondité.

Il est aussi très important, bien sûr, de définir et d'appuyer les droits des hommes. Dans les sociétés où les hommes paient les frais de scolarité, on peut très bien entrevoir l'effet de la fécondité.

Une des grandes questions de l'heure, c'est l'éducation des jeunes filles. On en parle constamment, mais en ce qui concerne l'éducation de niveau primaire pour les jeunes filles le contenu des programmes d'aide est habituellement très faible. Or, voici

[*Texte*]

Yet this is what happens when you educate girls. Girls with secondary education usually want about three to three and a half children. Girls with no education want five children. So simply by educating girls to the secondary level, you get a decrease of two children wanted per family. Globally that is an enormous impact.

The other thing that has to happen is later age of marriage if we're going to get at the enormous boost in global population caused by momentum. If you'll turn the page, you'll see that girls with secondary education marry over the age of 21 and girls with no education marry around the age of 17.

• 1635

The last chart shows what we would like to see every development assistance program in the world emphasize and what we would like to see every national government in the developing world put a lot more emphasis into. This is the chart of the investments that need to be made if we really are going to take seriously our global population levels.

We don't do this just for numbers; we are doing it because of the environmental impact and because there are already 30 countries running short of water. We had our second population war in Rwanda, with the first one being in El Salvador. It is in Canadians' interest to try to attenuate these coming conflicts that are very predictable, with the overlay of resource scarcity, water scarcity, food scarcity, and growing populations.

For the sake of a better environmental outlook, a more peaceable future, and a future that's a little easier to share, I would ask the committee to ask themselves whether some deliberate endorsing of investments targeted toward the areas that research has shown are effective in changing populations would not be a good idea for the next couple of decades.

To end with what I began with, this is the decade that decides what the maximum global population will be. This is the decade we decide. We can make a decision for 10 or 11 billion, or we can make a decision for about 9 billion. It is really up to the investment patterns that we, as planet, make in this decade as to where we go.

Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much for your presentation and for bringing to the attention of the committee this very important subject.

We have some time for discussion. In the interest of order, I might suggest that we spend the first 10 or 15 minutes talking with Dr. Marsden, and in the latter portion with Dr. Catley-Carlson. I think it might be rather confusing to put together these somewhat distinct subject areas.

Mr. Flis: Welcome back, Dr. Marsden. I am pleased that, with wearing the political hat and now the educator's hat, you do see a real need in getting our students exposed to international education and trade at a much earlier age.

[*Traduction*]

ce qui se passe lorsque les jeunes filles sont instruites. Les jeunes filles qui ont fait des études secondaires veulent habituellement de trois à trois enfants et demi. Les jeunes filles sans instruction en veulent cinq. En portant simplement le taux de scolarisation des jeunes filles au niveau secondaire, on réduit de deux le nombre d'enfants désirés par famille. À l'échelle mondiale, l'impact est énorme.

Si nous voulons contrer l'explosion énorme de la population mondiale qui découlera de l'impulsion démographique, il faut aussi reculer l'âge du mariage. À la page suivante, vous verrez que les jeunes filles qui ont fait des études secondaires se marient après 21 ans et que celles qui n'ont pas fait d'études se marient vers 17 ans.

Le dernier graphique illustre ce à quoi nous aimerions que tous les programmes d'aide au développement et les gouvernements des pays en développement accordent davantage d'importance. Ce graphique illustre les investissements à faire si nous voulons vraiment prendre au sérieux les niveaux démographiques mondiaux.

Nous effectuons ces études non pas pour des raisons statistiques, mais à cause de l'impact de la situation sur l'environnement et parce que 30 pays manquent déjà d'eau. La guerre au Rwanda est la deuxième guerre démographique: la première a eu lieu au Salvador. Il est dans l'intérêt des Canadiens d'essayer d'enrayer ces conflits futurs très faciles à prévoir à cause des phénomènes interreliés que sont la rareté des ressources, de l'eau et des aliments, et l'explosion démographique.

Si nous voulons améliorer les perspectives environnementales et rendre l'avenir plus paisible et un peu plus facile à partager, le comité devrait se demander s'il ne vaudrait pas la peine, au cours des deux ou trois prochaines décennies, d'appuyer délibérément les investissements dans les domaines qui, comme la recherche l'a démontré, réussissent à modifier les populations.

En terminant, je reprends mes propos du début: c'est la décennie actuelle qui déterminera ce que sera la population maximale de la planète. C'est la décennie de la décision. Nous pouvons fixer l'objectif à 10 ou 11 milliards d'habitants, ou à 9 milliards environ. Tout dépendra en réalité des investissements en vue de l'avenir que le monde effectuera pendant la décennie en cours.

Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup de votre exposé et d'avoir attiré l'attention du comité sur cette question très importante.

Nous avons du temps pour la discussion. Pour que tout se déroule dans l'ordre, je suggère de consacrer les 10 ou 15 premières minutes à M^me^ Marsden et de passer ensuite à M^me^ Catley-Carlson. Aborder ces deux domaines plutôt distincts risquerait de susciter la confusion.

M. Flis: Bienvenue de nouveau, madame Marsden. Je suis heureux que l'ancienne politicienne que vous étiez et l'éducatrice que vous êtes devenue voie qu'il est vraiment nécessaire d'exposer nos étudiants à l'éducation et au commerce internationaux lorsqu'ils sont beaucoup plus jeunes.

[*Text*]

It is nice to blame the government, but are the universities not at fault themselves by putting up their own roadblocks and obstacles? Let me give you an example.

My daughter wants to study this summer at Krakow University. It's quite an intensive course, so she went to university to see if she could get credit for that course. She was refused because she came in one week too late. There is that deadline. I don't know why you need a deadline to go and study in a university in another country. I couldn't believe this is a university that provides presenters and witnesses who come before this table and yet throw out simple administrative little obstacles like this.

If you want the government to cooperate, surely the universities have to take a look at their policies also. Maybe that doesn't happen at your university, but I am sure you are exposed to other universities. Are there such roadblocks? How can they be removed?

Dr. Marsden: You are quite correct. There are lots of internal roadblocks that need to be moved out of the way. This can be done, and it should be done. At the same time, of course, we all urge students to follow the deadlines because otherwise you really cannot do things such as preparing transcripts for graduation. I have no idea what the circumstances were in your daughter's case.

I am not saying that it is difficult for students to study abroad, although I am sure it is. My argument is rather that what happens in Canada is incoherent. There are many different opportunities. Every institution has its own programs. We get funding from Germany to fund our Canada–Germany exchange. I solicit private sector support from Germany to fund this.

[*Translation*]

Blâmer le gouvernement, c'est bien beau, mais les universités ne sont–elles pas coupables elles aussi en élevant leurs propres obstacles? Laissez–moi vous donner un exemple.

Ma fille veut aller étudier à l'Université de Cracovie cet été. Le cours est très chargé et elle a donc demandé à son université si on lui créditerait le cours. Sa demande a été rejetée parce qu'elle l'avait présentée une semaine trop tard. Il y avait une date limite. Je ne vois pas pourquoi il faut imposer une date limite à ceux qui veulent aller étudier à l'étranger. Je ne pouvais croire cela de la part de l'université qui délègue des représentants devant votre comité mais qui impose de simples obstacles administratifs comme celui–là.

Si vous voulez que le gouvernement collabore, les universités doivent certainement remettre leurs politiques en question. Cela ne se passe peut–être pas à votre université, mais je suis sûr que vous en connaissez d'autres où cela se passe. Y existe–t–il de tels obstacles et comment peut–on les supprimer?

Mme Marsden: Vous avez tout à fait raison. Il y a toutes sortes d'obstacles internes qu'il faut faire disparaître. Cela peut et doit se faire. Par ailleurs, nous exhortons tous les étudiants à respecter les délais. Sinon, il est impossible notamment d'établir des relevés de notes pour la graduation. Je ne connais pas du tout les circonstances dans le cas de votre fille.

Ce que je veux dire, ce n'est pas qu'il est difficile pour les étudiants d'aller étudier à l'étranger, même si je suis sûre que ça l'est, mais plutôt qu'il manque d'uniformité au Canada. Les possibilités sont nombreuses. Chaque établissement a ses propres programmes. L'Allemagne subventionne nos échanges Canada–Allemagne. Je sollicite à cette fin des fonds auprès du secteur privé en Allemagne.

• 1640

I'm merely suggesting this committee has an opportunity to look at the coherence, or lack of coherence, in the study abroad programs. A considerable amount of money—I suppose close to $100 million—has been spent, one way or another, on this now. But the program may not be put together in a way that's in keeping with the times, the foreign policy objectives of Canada and developing people, or the needs of students.

Your point is well taken and there is a lot that can be done and should be done to improve universities. You have an opportunity here to present a view that I think would be very encouraging to all sorts of people, including the citizens of this country.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Dr. Marsden, what do you think is the driving force behind what appears to be an increased interest, or a determination to elevate the importance of human resource development in Canada's foreign policy? What benefits will accrue to Canada?

I understand what you are saying about students. The exchange is beneficial, but why should human resource development with international dimensions become a centrepiece of Canadian foreign policy?

Je veux simplement dire que le comité a l'occasion d'examiner la cohérence des programmes d'étude à l'étranger, ou plutôt le manque de cohérence. On a consacré énormément d'argent à cette question, d'une façon ou d'une autre—presque de 100 millions de dollars, je suppose. Or, le programme n'est peut–être pas conçu en fonction de l'époque actuelle, des objectifs du Canada dans le domaine de la politique étrangère, du développement des ressources humaines ou des besoins des étudiants.

Vous avez parfaitement raison et il y a beaucoup à faire pour améliorer les universités. Vous avez une occasion de présenter une position très encourageante pour toutes sortes de gens, y compris la population du Canada.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): D'où provient selon vous, madame Marsden, ce qui semble constituer un intérêt accru envers le perfectionnement des ressources humaines ou la détermination d'en rehausser l'importance dans la politique étrangère du Canada? Que pourra en tirer le Canada?

Je comprends ce que vous dites au sujet des étudiants. Les échanges sont bénéfiques, mais pourquoi les dimensions internationales du perfectionnement des ressources humaines devraient–elles devenir une pièce maîtresse de la politique étrangère du Canada?

[*Texte*]

Dr. Marsden: I think the key point is the economic one, although there are many others. Almost everyone will be working internationally, even here in most businesses, whether they are small, medium or large. Even in the smallest businesses it's important that accountants understand not only the exchange rate, but how to actually do a deal and do business abroad.

It is equally true in other aspects of the economy such as in culture and the arts, where artists are performing internationally. It touches on the lives of a far broader range of people than ever before.

The NAFTA has made it so much easier for expert labour to move across the border, if not other forms of labour. It's touching on people's daily lives in a way that it never did before and therefore, whether we like it or not, it becomes part of foreign policy. It used to be that only a few people worked for companies abroad or worked for foreign companies. Now it's a vast range of people, so it's important they provide the major opportunities.

I'll never forget when I was Beijing in the early 1980s. I went to a university there as they conducted the first census in China. It was a very interesting period. I was taken by the president of the university into their library and shown a vast collection of books that had been given years before by a very small college in Illinois. They had based their whole exchange program on those books and their whole world view in that department was from the point of view of Illinois.

I think the point on an institution–to–institution or an individual–to–individual basis is really very telling. We have to be more sophisticated about it than we have ever been.

Senator Andreychuk (Regina): There is some criticism that while we are becoming more international through exchanges and the free flow of information, universities and primary education in Canada, are going to have to change their curricula. We are too inward–looking; we aren't really inculcating the kind of education early enough in children.

You seem to be focusing on the international aspects of universities, but what shifts are universities making internally to this very dramatic population internationalism and globalization?

Dr. Marsden: I think it's important. I don't know a single university that doesn't offer study abroad programs and doesn't work with either the colleges or other groups to provide, for example, not the sophistication of full second and third language capacity, although that is also done, but enough working language to be able to work abroad.

• 1645

I can't comment on the primary or secondary schools. That's not something on which I can comment. The attempt to move not only the sons and daughters of the rich and well–travelled but the sons and daughters of everyone in this country into a high level of comfort with international issues, working in an international environment, is part of the mandate of every university.

[*Traduction*]

Mme Marsden: La principale raison est d'ordre économique, même s'il y en a beaucoup d'autres. Presque tout le monde travaillera à l'échelle internationale, même ici, dans la plupart des entreprises, petites, moyennes ou grandes. Même dans la plus petite des entreprises, il importe que les comptables comprennent le taux de change et sachent aussi comment négocier et faire affaires à l'étranger.

C'est tout aussi vrai dans d'autres sphères d'activité, comme la culture et les arts, où les artistes se produisent sur la scène internationale. Cet aspect touche la vie de plus de personnes que jamais.

À la suite de l'adoption de l'ALÉNA, les frontières sont tellement plus faciles à franchir pour les travailleurs spécialisés, et même pour les autres. L'internationalisation touche plus que jamais la vie quotidienne des gens et, que cela nous plaise ou non, c'est devenu un volet de la politique étrangère. Dans le passé, quelques personnes seulement travaillaient pour des entreprises à l'étranger ou pour des entreprises étrangères. Il y en a tellement maintenant qu'il importe que ces programmes offrent les principales possibilités.

Je n'oublierai jamais mon séjour à Beijing au début des années quatre–vingt. Je fréquentais une université au moment où la Chine effectuait son premier recensement. Ce fut une période très intéressante. Le président de l'université m'a amenée à la bibliothèque où il m'a montré une importante collection d'ouvrages qu'un très petit collège de l'Illinois lui avait fait parvenir des années plus tôt. Tout le programme d'échanges de l'université s'appuyait sur ces ouvrages et l'ouverture sur le monde du département en question était fondée sur le point de vue de l'Illinois.

C'est très révélateur sur le plan des relations entre les établissements ou entre les individus. Nous devons être plus renseignés que jamais.

La sénatrice Andreychuk (Regina): Pendant que nous nous internationalisons de plus en plus par les échanges et la libre circulation de l'information, certains affirment que les universités et les écoles primaires du Canada devront modifier leurs programmes d'études. Nous sommes trop fermés et nous ne donnons pas assez tôt aux enfants l'éducation nécessaire.

Vous semblez concentrer votre attention sur les activités internationales des universités, mais que font celles–ci, à l'interne, face à l'internationalisation et à la mondialisation très spectaculaires de la population?

Mme Marsden: Je crois que c'est important. Je ne connais pas une seule université qui n'offre pas de programme d'études à l'étranger et ne collabore pas avec des collèges ou d'autres groupes pour fournir, par exemple, non pas la capacité que représente la maîtrise d'une deuxième et d'une troisième langues, même si cela se fait aussi, mais des connaissances linguistiques suffisantes pour pouvoir travailler à l'étranger.

Je ne peux faire de commentaires sur les écoles primaires ou secondaires. Chaque université doit notamment rendre très à l'aise face aux questions internationales et au travail en milieu international non seulement les enfants des gens riches et qui ont beaucoup voyagé, mais tous les autres.

[*Text*]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Strahl.

Mr. Strahl: Just to follow that up a little bit, we've had some other presentations on the importance of emphasizing university exchanges. Of course that would be coming from other university presidents and so on. We have a limited overall budget for foreign affairs and for educational programs. A lot of people have put forward the thesis that we need to emphasize whatever money we're going to spend on educating people, particularly women in the Third World, to do some of the things that were mentioned in the other brief. That's where the crisis is. If we only have $100 million to spend, maybe we should spend it there, rather than on 64,000 foreign students in Canada. The impact, the argument goes, would be better for the world, because we could reduce population crises and all the other things that go with even just a basic primary education. It is much cheaper to do that and it impacts a lot more people—or does it?

Dr. Marsden: It is important. Dr. Catley–Carlson and I both talked about population on Monday in another setting. I agree entirely that this is terribly important. But don't forget that the number of foreign students who come to Canada and learn something about this country take that to enrich the lives wherever they are. A lot of them end up as teachers and people working in other settings, so there is leverage in those students.

My point was really to provide coherence to the money we spend. We don't say now that you can only get money to study abroad if you are doing this, that or the other task, nor do I think we should. But we've partitioned it off. It's not only the Department of Foreign Affairs. . . I note the legislation hasn't passed to change the name of the department, and I hope you will move that it not be changed. External affairs is a much better name. That's simply a footnote.

There is money spent on the granting councils, for example, not under this department's aegis, abroad. I'm not saying that the money should be removed from their accounts, but there should be a coherent overview in this country, so that if somebody asks what we do about having our students study elsewhere, there should be an answer that extends into some coherent sense of how it is helping and supporting our international outlook.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think you've made your main point, and I hope that in the question and answer you've inserted all those other thoughts that I prevented you from expressing earlier.

Dr. Marsden: I will send my brief in writing.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. We will be happy to have your brief, and we assure you that it will be studied and included in the material that is being considered by the committee. Thank you for your presentation. I hope you've enjoyed your short return to Parliament Hill.

Dr. Marsden: Very much.

[*Translation*]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Strahl.

M. Strahl: Dans la même veine, d'autres témoins ont souligné qu'il importe de mettre l'accent sur les échanges universitaires. D'autres présidents d'université tiendraient bien entendu de tels propos. Nous avons un budget global limité pour les affaires étrangères et les programmes d'études. Beaucoup de gens ont affirmé que nous devons insister pour que l'argent que nous consacrerons à l'éducation, et en particulier à celle des femmes du Tiers–Monde, serve à réaliser certaines des choses dont il est question dans l'autre mémoire. C'est là qu'il y a crise. Si nous n'avons que 100 millions de dollars à dépenser, il faudrait peut–être affecter cet argent à ces problèmes au lieu de le consacrer à 64 000 étudiants étrangers au Canada. On soutient que le résultat serait meilleur pour le monde parce que nous pourrions réduire les crises démographiques et tous les autres problèmes que même des études primaires peuvent faire disparaître. Cela coûte beaucoup moins cher et a un effet sur beaucoup plus de gens, n'est–ce pas?

Mme Marsden: C'est important. M^me^ Catley–Carlson et moi–même avons toutes deux parlé de la population lundi, devant une autre assemblée. La question est d'une importance capitale. Il ne faut pas oublier toutefois que les étudiants étrangers qui viennent au Canada et apprennent quelque chose à notre sujet enrichissent la vie d'autres personnes, peu importe où ils s'en vont. Beaucoup d'entre eux deviennent enseignants et travaillent dans d'autres contextes. Ces étudiants exercent donc un effet de levier.

Ce que je voulais dire en réalité, c'est qu'il faut dépenser de façon cohérente. Nous ne disons pas qu'une personne ne peut obtenir d'argent pour étudier à l'étranger que si elle fait telle ou telle chose. Il ne faut pas le faire non plus. Or, tout est cloisonné. Ce n'est pas seulement le ministère des Affaires étrangères. . . Je constate qu'on n'a pas encore adopté la mesure législative pour changer le nom du ministère et j'espère que cela ne se fera pas. Affaires extérieures convient beaucoup mieux. C'est simplement une remarque en passant.

Des conseils subventionnaires qui ne relèvent pas du ministère dépensent de l'argent à l'étranger. Je ne dis pas qu'il faudrait leur couper les fonds, mais il doit y avoir une vue d'ensemble cohérente au Canada. Ainsi, si l'on demande ce que nous faisons au sujet de nos étudiants à l'étranger, nous pourrons décrire de façon un peu cohérente comment cela aide et appuie nos perspectives internationales.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je crois que vous avez fait valoir votre argument principal et j'espère qu'au cours de la période de questions et de réponses, vous avez ajouté toutes les autres réflexions que je vous ai empêché d'exprimer plus tôt.

Mme Marsden: Je vous ferai parvenir le texte de mon mémoire.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Nous le recevrons avec plaisir et le comité l'étudiera et en tiendra compte. Merci beaucoup de votre exposé. J'espère que vous avez apprécié votre bref retour sur la Colline du Parlement.

Mme Marsden: Énormément.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Now, may I open the discussion on the population question? Mr. Speller.

Mr. Speller: Welcome. I found your presentation quite fascinating. Your charts are very good. I'm wondering, though, just to take it further, because it's important for a committee like this to put it in perspective. We've heard that this has been a problem for a number of years, but outside of your group working on it I haven't seen a lot of concerted action internationally by countries to move in this area. I see it as a very major problem. What more could the Canadian government do or could we do to help promote your ideas and to take some more action in terms of putting forward some of your proposals?

• 1650

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Before you answer, may I just piggy–back a question on Mr. Speller's question? Now that you have had this experience in New York, have immersed yourself in this area and have become more knowledgeable and more expert, what would you do to change the programs of CIDA, if you were back in the job, to respond to those needs?

Dr. Catley–Carlson: Let me first take Mr. Speller's question on effort because it's a really important one. In fact there has been a more than modest degree of international effort. We're moving to the world conference on population in Cairo in September. If you wind the clock back two conferences to Bucharest 20 years ago, most developing countries didn't see that this was relevant to be talked about by the international community. Very few of them had population programs. A lot of them were saying "What will be, will be".

In 20 years we've now got a situation where 95% of the people live in countries that have active population programs. That's a big change. About 1% of national budgets in the developing world goes into this area. That's a sizeable amount. The frustrating part is that 2% would probably do the job, because we're not talking about something where you need enormous amounts of money. This is not environment. Environment is going to take very large bucks. This is something—

Mr. Speller: But it is environment.

Dr. Catley–Carlson: It's part of environment; it's part of the inputs into environment. But this is not something that takes absolutely megabucks to make a difference. It takes some substantial amounts of resources. But in terms of supplementing that effort because donor money has always been $1 out of $4, or $1 or $5... Again, the donor money is leverage money. It helps to increase the impact and the effect. But there's no way that the western or the donor world is "paying for population", which is often the impression that's given by the press. The developing world is very concerned about its own population itself.

The Chinese program, for example, gets a lot of ink, a lot of publicity. It has had some success. It has also raised a lot of questions. But less well known is the fact that Indonesia has had a major success in bringing down its population. Indonesia is the fourth most populous country in the world. Latin America is now up to about 60% contraceptive prevalence.

[*Traduction*]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'ouvre maintenant la discussion sur la question démographique. Monsieur Speller.

M. Speller: Bienvenue. J'ai trouvé votre exposé très fascinant. Vos graphiques sont excellents, mais je veux pousser la question un peu plus loin parce qu'il importe pour un comité comme le nôtre de la mettre en perspective. Nous avons entendu dire que le problème se pose depuis des années, mais je n'ai pas vu beaucoup d'efforts concertés sur la scène internationale à cet égard, sauf ceux de votre groupe. Le problème est très important. Qu'est–ce que le gouvernement du Canada ou nous–mêmes pourrions faire de plus pour aider à promouvoir vos idées et faire avancer certaines de vos propositions?

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Avant que vous répondiez, est–ce que je peux ajouter une question à celle de M. Speller? Après avoir vécu à New York, vous être plongée dans ce domaine et vous être spécialisée davantage, que feriez–vous pour modifier les programmes de l'ACDI, si vous repreniez votre ancien poste, afin de répondre à ces besoins?

Mme Catley–Carlson: Permettez–moi de répondre d'abord à la question de M. Speller au sujet de l'effort, parce qu'elle est vraiment importante. En réalité, l'effort international a été plus que modeste. La conférence mondiale sur la population qui doit avoir lieu au Caire en septembre approche. Il y a 20 ans, à Bucarest, la plupart des pays en développement ne croyaient pas qu'il valait la peine que la collectivité internationale parle de cette question. Très peu d'entre eux avaient des programmes démographiques et beaucoup disaient «Advienne que pourra.»

Vingt ans plus tard, 95 p. 100 de la population mondiale vit dans des pays qui ont des programmes démographiques actifs. Le changement est important. Le monde en développement affecte à cette question environ 1 p. 100 des budgets nationaux, ce qui est beaucoup. Ce qui est frustrant, c'est qu'un pourcentage de 2 p. 100 donnerait probablement des résultats parce que ce n'est pas un domaine où il faut beaucoup d'argent comme l'environnement, qui engloutira des sommes énormes. C'est quelque chose...

M. Speller: Il s'agit quand même d'environnement.

Mme Catley–Carlson: Le problème fait partie des intrants de l'environnement, mais il n'est pas absolument nécessaire de disposer de sommes énormes pour faire une différence. Il faut quand même des ressources importantes, mais pour ce qui est d'appuyer cet effort, parce que les dons ont toujours représenté 1$ sur 4$ ou 5$... Là encore, l'argent donné a un effet de levier et aide à accroître l'impact et l'effet des sommes investies. Or, il n'est aucunement question pour le monde occidental ou le monde des donateurs de «payer pour la population», ce qui est souvent l'impression que donne la presse. Sa situation démographique préoccupe énormément le monde en développement.

Le programme de la Chine, par exemple, est l'objet d'une publicité énorme. Il a connu un peu de succès, mais a soulevé aussi une foule de questions. Ce qu'on sait peut–être moins, toutefois, c'est que l'Indonésie, quatrième pays au monde par sa population, a très bien réussi à réduire sa population. L'utilisation de la contraception atteint environ 60 p. 100 en Amérique latine.

[*Text*]

Senator Grafstein (Metro Toronto): What's Indonesia's annual birth rate? Do you know offhand?

Dr. Catley–Carlson: It's still about 2%, 2.5%. I may find it in here. I'll get it for you. But Latin America is up to about 60% contraceptive prevalence. Bangladesh brought the number of children per family down from above seven to now above three, with a lot of help from the international community.

One of the impressions to be brought out is that this is not a job that is not yet begun. Otherwise we wouldn't be at 50% contraceptive prevalence, and the number of kids per family would not have come down by 50%. It's a job that is well begun and there has been some effort.

In terms of the international assistance, the vast part of it has been from the United States. Only the United States, Finland and Sweden have ever got above 2% of their official development assistance. Canada for a while was the third or fourth largest donor. It's now the seventh or eighth largest donor. But those statistics are highly misleading, because there is so little money going into it that a change of a few dollars makes a difference in a ranking. Again, there's a cheat factor that's added in. When the numbers are very small you get the same cheat factor as you do when the numbers are very big.

What would we like Canada to do, and indirectly what would we do to change the profile of CIDA in this area if we really wanted to take on the issue of population? The first thing we'd do is to say, particularly in countries where there is a very high level of population growth, that this would become part of the CIDA analysis of their program. Because you start there. You start with the analysis of what's happening within a country, its demographic trends, whether its birth rate is such that it can get its kids into school and offer clinic services, whether there's enough left–over money to import technology to create jobs, etc. So you look at whether the demographic profile within the country is such that it's contributing to development or whether it's detracting from development.

• 1655

Then you do an analysis of what is needed in the country. You do this by scientific methods that range from situation analyses to surveys of intentions, surveys of knowledge, awareness, practice, surveys of family–size intention, and you get a map of the country.

As I said earlier, you don't start with the assumption that family planning clinics on every corner are the answer, because if your fertility in a country is all wanted, then family planning clinics are not what you need. You need to take a look at why fertility at that level is so wanted.

So you start with an analysis. You start with a decision that population is going to be an important part of your activities. Secondly, you make an analysis of what is going on in the population dynamics within a country. Thirdly, you then look at your investment program to see how current investments are supporting the desire to try to help bring down population. That's where you get to this kind of a map, which varies country by country.

[*Translation*]

Le sénateur Grafstein (Metro Toronto): Quel est le taux de natalité annuel de l'Indonésie? Le savez–vous de mémoire?

Mme Catley–Carlson: Il est toujours d'environ 2 ou 2,5 p. 100. Je le trouverai peut–être dans ces documents. Je vais vous le trouver. La prévalence de la contraception atteint environ 60 p. 100 en Amérique latine. Le Bangladesh a ramené de plus de sept à plus de trois le nombre d'enfants par famille grâce à l'aide importante qu'il a reçue des milieux internationaux.

Il faut notamment dissiper l'impression selon laquelle le travail n'a pas encore commencé. S'il n'était pas commencé, la prévalence de la contraception n'atteindrait pas 50 p. 100 et le nombre d'enfants par famille n'aurait pas diminué de 50 p. 100. Le travail est bien enclenché et l'on y a consacré des efforts.

L'aide internationale provient surtout des États–Unis. L'aide publique au développement n'a dépassé 2 p. 100 qu'aux États–Unis, en Finlande et en Suède. Le Canada a déjà été le troisième ou quatrième donneur en importance, mais il se classe maintenant au septième ou au huitième rang. Ces statistiques sont toutefois très trompeuses parce que les budgets sont tellement limités que quelques dollars de différence modifient les classements. Là encore, il y a un facteur de jeu qui agit, que les chiffres soient très petits ou très gros.

Que voulons–nous que le Canada fasse et, indirectement, que ferions–nous pour modifier le profil de l'ACDI dans ce domaine si nous voulions vraiment nous attaquer au problème de la population? Nous commencerions par dire, surtout dans les pays à croissance démographique très forte, que l'analyse que l'ACDI fera de son programme portera notamment sur cette question. C'est par là qu'il faut commencer. On commence par analyser ce qui se passe dans un pays, ses tendances démographiques, par déterminer si la natalité y est telle que le pays peut scolariser ses enfants, offrir des services de cliniques, s'il reste assez d'argent pour importer de la technologie afin de créer des emplois, etc. Il faut donc déterminer si le profil démographique du pays contribue ou nuit au développement.

Il faut ensuite analyser les besoins du pays à l'aide de méthodes scientifiques qui varient des analyses de situation aux sondages sur les intentions, les connaissances, la sensibilisation, les pratiques, sur les intentions quant à la taille de la famille. Tous ces moyens aident à tracer la carte du pays.

Comme je l'ai dit plus tôt, on ne commence pas par supposer que la solution réside dans les cliniques de planification familiale à tous les coins de rue, parce que si la fécondité d'un pays est entièrement désirée, celui–ci n'en a pas besoin. Il faut alors déterminer pourquoi une telle fécondité est tellement recherchée.

On commence donc par procéder à une analyse, par décider que la population constituera un élément important des activités en cause. On analyse ensuite la dynamique démographique du pays et, troisièmement, le programme d'investissement, pour déterminer comment les investissements courants appuient l'effort de réduction de la population. C'est ainsi qu'on trace la carte en question, qui varie d'un pays à l'autre.

[*Texte*]

The Philippines, for example, has more girls than boys in school. There's a slight daughter preference. In India you've got still–high levels of female illiteracy, a very strong son preference, and very high risk factors for women. A totally different investment pattern would be required to try to help those countries to accelerate the declines in their fertility.

So I would change the program of CIDA by starting with a deliberate intention to include population. Second, I would move to a consistent and ongoing analysis of what is moving fertility within certain areas. Third, I would take a look at the investment program. Fourth, I would take a look at the international organizations that are working in this area and keep a constant watch on them, as we do, and work with them. "Watch on them" sounds predatory; I mean working with organizations such as the UN Fund for Population Activities, the International Planned Parenthood Federation, and ourselves, the Population Council, to try to use the very small amounts of funds in such a way that you get maximum leverage out of them.

I wish I had done more when I was there. When I was walking out the steps of CIDA, I said "Well, we did a good job, particularly on women. But, by gosh, you sure missed population." So I'm doing my karma early, in the sense that most people get to do it in their next lifetime but I'm doing mine in this lifetime.

Mr. Speller: I am looking at page 5, your breakdown between southern Africa and north Africa. You really see quite a distinction between the numbers there. Certainly that can't all be education. Other factors have to be involved. What are some of the other factors?

Dr. Catley–Carlson: The factors are levels of economic development, levels of government effort... Women's education is enormously important. If you look at the north Africa–Asia one, you see a very rich mixture of countries that are developing fairly quickly—i.e., Indonesia and Thailand—and countries that really are not developing very quickly at all. There it has been the strong investment in social factors, particularly women's education, that has made an extraordinary difference, plus the availability of services.

There's always going to be a mixture of helping women and their families to deal with unwanted fertility—and those are services, family planning and contraception—and then helping to reduce the risk factors that impel people toward high desired–family size. So each country represents a mix.

Mr. Flis: Dr. Catley–Carlson has compared her data with other data that says that our food production is declining. People such as Dr. Suzuki will say that we're on a collision course, with the global population increasing and the food production decreasing. At what point are we coming to a collision? In the year 2500, the year 3000, or is it around the corner?

[*Traduction*]

Aux Philippines, par exemple, il y a plus de jeunes filles que de garçons à l'école, ce qui témoigne d'une légère préférence en faveur des filles. En Inde, l'analphabétisme demeure élevé chez les femmes: la préférence est donc très marquée en faveur des fils et les facteurs de risque sont très élevés chez les femmes. Il faudrait investir de façon tout à fait différente pour essayer d'aider ces pays à ralentir davantage leur fécondité.

Je modifierais donc le programme de l'ACDI en commençant par y inclure délibérément la population. Deuxièmement, je procéderais à une analyse uniforme et courante des facteurs de la fécondité dans certaines régions. Troisièmement, j'examinerais le programme d'investissement. Quatrièmement, je jetterais un coup d'oeil sur les organismes internationaux qui oeuvrent dans ce domaine, je les suivrais constamment, comme nous le faisons, et je collaborerais avec eux. «Suivre constamment» semble prédateur. Je veux dire collaborer avec des organismes comme le Fonds des Nations Unies pour la population, la Fédération internationale pour le planning familial et nous–mêmes, le Conseil de la population, pour essayer de tirer le maximum de fonds très limités.

J'aurais aimé faire davantage lorsque j'y étais. À mon départ de l'ACDI, je me suis dit «Nous avons fait du bon travail, spécialement en faveur des femmes, mais diable que nous avons oublié la population.» Je vis donc mon karma plus tôt, en ce sens que la plupart des gens le font dans leur vie suivante, mais moi, c'est maintenant que ça m'arrive.

M. Speller: La page 5 présente une ventilation de vos statistiques entre l'Afrique australe et l'Afrique septentrionale. Il y a vraiment, entre ces statistiques, un écart qui n'est certainement pas attribuable entièrement à l'éducation. Il faut qu'il y ait d'autres facteurs. Pouvez–vous m'en nommer quelques–uns?

Mme Catley–Carlson: Il y a notamment les niveaux de développement économique, l'effort des gouvernements... L'éducation des femmes est extrêmement importante. Si l'on jette un coup d'oeil à l'écart entre l'Afrique du Nord et l'Asie, on y voit un mélange très riche de pays qui se développent assez rapidement—comme l'Indonésie et la Thaïlande—et d'autres où le développement est loin d'être rapide. Dans le cas des premiers, c'est l'investissement important effectué dans les facteurs sociaux, et particulièrement l'éducation des femmes, qui a fait une différence extraordinaire, sans oublier la disponibilité des services.

Il faudra toujours aider les femmes et les membres de leur famille à faire face à la fécondité indésirée et fournir à cette fin des services de planification familiale et de contraception. Il faudra aider aussi à réduire les facteurs de risque qui poussent les gens à désirer une grosse famille. Il y a donc un mélange dans chaque pays.

M. Flis: M^me^ Catley–Carlson a comparé ses données à d'autres qui démontrent que notre production alimentaire est à la baisse. Des gens comme M. Suzuki affirment que la population mondiale à la hausse et la production alimentaire à la baisse suivent une trajectoire de collision. Quand se produira cette collision? En 2500, en 3000, ou bientôt?

[*Text*]

Dr. Catley–Carlson: It's very difficult to predict, but certainly it is a very real question. We got very confident when the 1975 food crisis didn't turn into an ongoing crisis and when the green revolution and some changes in agriculture really allowed us to meet the doubling of population that has occurred since 1950.

There are very worrying signs in the amount of cereal per capita that's being produced around the world, the decline of fish stocks, which have represented the protein for a lot of very poor people, the fact that we've used up the arable land—that from here on in what has to happen is more and more intense agriculture, which means more energy–intensive, and a continuing high level of desertification, salination, and really bad conditions for our soil.

I can't tell you what date it's going to be. There are those who say we've been very inventive, and we have been. When Dr. Malthus was writing his gloomy predictions we hadn't even reached one billion people and now we're feeding close to six billion.

Can technology save us from this? Possibly, but I do think we're certainly on a collision course that will hit the poorest people in the poorest areas because their access to protein, in particular, is really going to be difficult.

We're on a real collision course for water, because there are already 30 countries that have severe water shortage and 80% of all fresh water is used for agriculture. I don't know whether you know that, but if you're on a collision course for water you think of it in terms of washing and drinking, but in fact a collision course for water will affect food production most quickly.

Mr. Flis: Are there any signals from that for our foreign policy, for changing direction, whether it's our agricultural production or whatever it is?

Dr. Catley–Carlson: I think Canadian foreign policy has never been oblivious to the large global trends of environment, food production. I think we're more conscious of our resource–based roots than maybe some of us think we are and we've always taken these things into account.

We've never had a foreign policy that was based on kind of a Morgenthau concept of conflict among nations and forgot that all this is based on the management of fish stocks, the management of fresh water, the management of migratory species. I guess I would say let's reinforce that because foreign policy almost has to take into account our relations with the planet as well as with the people on it.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's a good point I think to have maximum impact. I must say I regret we can't stay longer with both of you, but that's the way we are working; we have specified times for each group. Before you leave, thank you very much, and please be assured, Dr. Catley–Carlson, that your material and your comments have made an impression and will be considered.

[*Translation*]

Mme Catley–Carlson: C'est très difficile à prédire, mais la question est certainement très réelle. Nous avons repris énormément confiance lorsque la crise alimentaire de 1975 n'est pas devenue une crise permanente et que la révolution verte et des transformations de l'agriculture nous ont permis de faire face à la population qui a doublé depuis 1950.

• 1700

Il y a de quoi s'inquiéter à voir la quantité de céréales par habitant qui est produite dans le monde, la diminution des stocks de poissons—qui ont constitué la source de protéines d'une multitude de personnes très pauvres—l'épuisement du sol arable, le fait qu'il faudra désormais une agriculture de plus en plus intense—donc plus grande consommatrice d'énergie—et un niveau croissant de désertification, de salination, et de très mauvaises conditions de sol.

Ne me demandez pas quand nous en serons là. Certains nous disent très inventifs, et nous l'avons été. Du temps de Malthus et de ses sombres prédictions, la planète ne comptait même pas encore un milliard d'occupants. Or, aujourd'hui, nous en faisons vivre près de six milliards.

La technologie peut–elle nous épargner ce sort? Peut–être, mais je suis convaincue que nous sommes sur une trajectoire de collision dont les victimes seront les plus pauvres des régions les plus pauvres, parce qu'ils auront très difficilement accès aux protéines, en particulier.

Nous sommes sur une vraie trajectoire de collision pour l'eau, parce que 30 pays souffrent déjà d'une grave pénurie d'eau et que 80 p. 100 de toute l'eau douce sert à l'agriculture. J'ignore si vous le savez, mais la trajectoire de collision pour l'eau nous plongera dans un problème de production alimentaire beaucoup plus rapidement qu'elle ne posera un problème de consommation directe.

M. Flis: Y a–t–il des leçons à en tirer pour notre politique étrangère, pour un changement de cap dans notre politique agricole ou ailleurs?

Mme Catley–Carlson: La politique étrangère canadienne n'a jamais été indifférente aux grandes tendances mondiales de l'environnement et de la production alimentaire. Nous sommes plus conscients de nos racines à base de ressources que certains d'entre nous ne semblent le penser et nous avons toujours tenu compte de ces choses–là.

Notre politique étrangère n'a jamais été fondée sur une espèce de concept de conflit à la Morgenthau entre nations, oubliant que tout cela est basé sur la gestion de stocks de poissons, la gestion de l'eau douce, la gestion des espèces migratoires. Renforçons tout cela, parce que la politique étrangère doit en quelque sorte tenir compte de nos relations avec la planète et ses occupants.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Excellent point, me semble–t–il, pour produire l'impact maximal. Nous ne pourrons malheureusement pas vous consacrer plus de temps. C'est ainsi que nous travaillons; nous avons un temps limité pour chaque groupe. Avant que vous ne partiez, je vous remercie beaucoup, et soyez assurée, madame Catley–Carlson, que votre document et vos commentaires ont porté et que nous en tiendrons compte.

[*Texte*]

Dr. Catley-Carlson: Thank you. If anybody would like some further materials, I brought some. This is in two languages and if anybody would like some I would be delighted to give them to them, but they're not in presentation form. Thank you, Chair.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

• 1705

Our next witnesses are the Mothers for Peace, the B'Nai Brith, the Royal Commonwealth Society of Canada, and the Working Group of Concerned Caribbean-Canadians. I would like each group to make its presentation in 10 minutes. Following the four presentations, we'll have questions that have been suggested by the material.

I now call upon Rose Bukovac-Andrachuk.

Ms Rose Bukovac-Andrachuk (President, Mothers for Peace): Actually, Mrs. Butkovic will read our submission.

Ms Margaret Butkovic (Vice-President, Mothers for Peace): Mr. Chairman, members of the panel, ladies and gentlemen, we appreciate the opportunity to make this submission to the special joint committee.

The area we would like to address is Canada's policy with respect to the former Yugoslavia. As Canadian women of Croatian descent, we have special knowledge and expertise regarding this complex issue that involves the area.

Mothers for Peace is an international organization founded in 1991 with three Canadian chapters. Our prime mission is the provision of humanitarian aid to the victims of aggression in Croatia and Bosnia-Herzegovina and of factual information to our government, the media, the United Nations, and other agencies. Their interventions have the ability to address the evils of such an aggression.

Canada was one of the first countries to extend official recognition to Croatia. Canada has sent peacekeepers and humanitarian aid. We would like to take this opportunity to thank Canadians from all walks of life and right across the country for their moral and material support. We would like to express our gratitude, especially to those who have lost their lives in the line of duty.

Despite these positive contributions, unfortunately, through Canada's foreign policy of appeasement in the former Yugoslavia, great injustices have been done not only to the victims of genocide but also to the reputation of Canada as an upholder of human rights.

Our submission deals with four issues—human rights, humanitarian aid, the peacekeeping policy, and the immigration policy. As far as human rights is concerned, the Serbian aggression against Croatia and Bosnia-Herzegovina has been a war of systematic genocide, systematic mass graves, which is called ethnic cleansing. The war has produced hundreds of thousands of dead, hundreds of thousands of wounded, countless orphans, and two million refugees.

• 1710

One of our first actions was to report on the existence of concentration camps run by the Serbs, in January 1992, to the Secretary General of the UN and Mr. Cyrus Vance. We alerted them to the existence of these camps. In February and March

[*Traduction*]

Mme Catley-Carlson: Merci. S'il y en a qui veulent d'autres documents, j'en ai apporté. Ils sont bilingues, et je serai heureuse d'en remettre à ceux qui en voudront, mais ils ne sont pas sous forme de présentation. Merci, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Nos prochains témoins sont les Mothers for Peace, B'Nai Brith, la Royal Commonwealth Society of Canada, et le Working Group of Concerned Caribbean-Canadians. Je demande à chaque groupe de s'en tenir à 10 minutes. Après les quatre exposés, nous passerons aux questions découlant des textes.

Madame Rose Bukovac-Andrachuk.

Mme Rose Bukovac-Andrachuk (présidente, Mothers for Peace): De fait, c'est M^me^ Butkovic qui lira notre mémoire.

Mme Margaret Butkovic (vice-présidente, Mothers for Peace): Monsieur le président, membres du groupe, mesdames et messieurs, nous vous remercions de nous avoir donné l'occasion d'intervenir devant le comité mixte spécial.

Nous aimerions parler de la politique canadienne à l'endroit de l'ex-Yougoslavie. En tant que Canadiennes d'ascendance croate, nous avons une connaissance et une expertise particulières de cette question complexe, qui touche la région.

Mothers for Peace est un organisme international fondé en 1991. Il a trois sections canadiennes. Notre mission première est l'aide humanitaire pour les victimes de l'agression en Croatie et en Bosnie-Herzégovine et l'information objective de notre gouvernement, des médias, des Nations Unies et des autres organismes. Ils sont capables, par leurs interventions, de s'attaquer aux maux qu'entraîne cette agression.

Le Canada a été l'un des premiers pays à reconnaître officiellement la Croatie. Le Canada y a envoyé une mission de maintien de la paix, ainsi que de l'aide humanitaire. Nous profitons de l'occasion pour remercier les Canadiens de tous les horizons et de tous les coins du pays pour leur appui moral et matériel. Nous tenons à exprimer notre gratitude, surtout à ceux qui ont perdu la vie au combat.

Malgré ces contributions positives, malheureusement, à la faveur de la politique étrangère canadienne d'apaisement dans l'ex-Yougoslavie, il s'est commis de graves injustices non seulement envers les victimes du génocide, mais encore à l'endroit de la réputation du Canada comme défenseur des droits de la personne.

Nous abordons quatre questions dans notre mémoire: les droits de la personne, l'aide humanitaire, la politique de maintien de la paix, et la politique de l'immigration. Pour ce qui est des droits de la personne, l'agression serbe contre la Croatie et la Bosnie-Herzégovine est une guerre de génocide systématique, de fosses communes systématiques, qu'on appelle la purification ethnique. La guerre a fait des centaines de milliers de morts, des centaines de milliers de blessés, d'innombrables orphelins, et deux millions de réfugiés.

Dès le départ, en janvier 1992, nous avons mis le secrétaire général de l'ONU et M. Cyrus Vance au courant de l'existence de camps de concentration serbes. Nous les avons alertés à l'existence de ces camps. En février et mars 1992, nous avons

[*Text*]

1992 we met with several members of Parliament and officials of the Department of External Affairs. As well, in February 1992 we met with the director of the International Red Cross in Canada, presenting him with documentation substantiating the existence of these camps and their locations in Croatia.

Not one of these individuals or agencies, to our knowledge, has publicized or protested against these concentration camps. Five months down the road, in July 1992, an American journalist exposed the horror. Needless lives were lost, and terrible suffering could have been prevented had the official bodies, including the Government of Canada, acted.

Moreover, if there had been an immediate condemnation by the western powers, including Canada, a further 120 concentration camps in Bosnia may never have been established. Instead, the western world, including Canada, has accepted the Serbian explanation that the rape and concentration camps were merely detention camps.

To illustrate the insensitivity of the Canadian government to human sufferings we would also like to relate a story of the city of Vukovar in Croatia, and this is from the Canadian perspective. This Croatian city of 65,000 endured relentless shelling for three months, and it finally fell in November 1991. A great many people perished. For months we pleaded with External Affairs to undertake action to denounce and protest against this inhumanity. The response was a total rejection and refusal to act.

After the fall of Vukovar and the ensuing massacre, Dr. Vesna Bosanac, director of the Vukovar hospital, came to Canada and also requested help from External Affairs in locating the 250 missing wounded patients from the hospital, and 3,500 other citizens of Vukovar. These people were taken away by the Serbs and have not been heard of since. We have discovered that, in fact, the international Red Cross was present there at that time.

Mass graves have been discovered in the area, but even today the United Nations is not permitted to investigate them. There was no official outcry from our Canadian government. Ironically, the only response from the External Affairs official was a cynical or grotesquely ignorant direction to Dr. Bosanac to go and visit her ambassador at the Yugoslav embassy here in Ottawa.

Instead of examining the evidence and acting immediately on information received, External Affairs appeared to have relied on information coming from some established sources from the previous government.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I wonder if I could interrupt and suggest that, as I look at your brief, it will not be possible for you to read it all in the time we have available. We have your brief.

Ms Butkovic: No, I'm not reading the whole thing. I'm just making the points. The brief is much longer than what I'm going to be saying.

[*Translation*]

rencontré plusieurs députés et plusieurs fonctionnaires du ministère des Affaires extérieures. De même, en février 1992, nous avons rencontré le directeur de la Croix–Rouge internationale au Canada, à qui nous avons remis la preuve documentaire de l'existence de ces camps, en précisant leurs localisations en Croatie.

Aucune de ces personnes, aucun de ces organismes, à notre connaissance, n'a fait connaître ou n'a dénoncé ces camps de concentration. Cinq mois plus tard, en juillet 1992, un journaliste américain en a exposé toute l'horreur. Il y a eu des pertes de vie inutiles, et de terribles souffrances auraient pu être évitées si les organismes officiels, y compris le gouvernement du Canada, avaient agi.

Par ailleurs, si les puissances de l'Ouest, dont le Canada, avaient prononcé une condamnation immédiate, 120 autres camps de concentration en Bosnie n'auraient jamais vu le jour. L'Ouest, dont le Canada, a plutôt accepté les explications serbes, selon lesquelles les camps de viol et de concentration n'étaient que des camps de détention.

Pour illustrer l'insensibilité du gouvernement canadien aux souffrances humaines, nous aimerions aussi relater le cas de la ville de Vukovar en Croatie, dans la perspective canadienne. Cette ville croate de 65 000 habitants a essuyé trois mois de bombardements ininterrompus, avant de tomber, en novembre 1991. Il y a eu d'innombrables pertes de vies. Pendant des mois, nous avons supplié les Affaires extérieures d'intervenir pour dénoncer cette cruauté. La réponse a été un rejet total et un refus d'intervenir.

Après la chute de Vukovar et le massacre qui a suivi, le D^r^ Wesley Bosana, directrice de l'hôpital de Vukovar, est venue au Canada demander elle aussi de l'aide aux Affaires extérieures pour localiser les 250 blessés disparus de l'hôpital et 3 500 autres citoyens de Vukovar. Les Serbes ont emmené ces personnes, dont on n'a plus jamais entendu parler. Nous avons appris que, de fait, la Croix–Rouge internationale était présente à ce moment–là.

Alors que des fosses communes ont été découvertes dans la région, même aujourd'hui on ne permet pas aux Nations Unies de faire enquête à leur sujet. Il n'y a pas eu de dénonciation officielle de la part du gouvernement canadien. Chose ironique, la seule réponse que le D^r^ Bosana a reçue du fonctionnaire des Affaires extérieures a été le conseil, marqué au coin du cynisme ou de l'ignorance grotesque, d'aller voir son ambassadeur à l'ambassade de Yougoslavie ici, à Ottawa.

Plutôt que d'examiner la preuve et d'intervenir immédiatement sur la foi des renseignements reçus, les Affaires extérieures semblaient s'en remettre à l'information venant de certaines sources établies de l'ancien gouvernement.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous interromps un instant. Vous n'arriverez pas à lire tout votre mémoire dans le temps dont nous disposons. Nous avons votre texte.

Mme Butkovic: Non, je ne lis pas tout. Je fais ressortir les grandes lignes. Le mémoire est beaucoup plus long que ce que je vais dire.

[*Texte*]

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Maybe I have a different document, but I've been following you and it seems to me that you'll take considerable time. I just wonder whether, in the interest of a discussion and the others who are waiting, because we have your brief, you could speak from the heart, as it were.

Ms Butkovic: Perhaps I should just continue on the distribution of humanitarian aid. Since 1993, Canada has contributed over $36 million in humanitarian aid, which was assigned to the conflict in former Yugoslavia. Unfortunately, again we have a problem because we feel that the contribution was misdirected and misused in a way.

• 1715

We have some examples where the money was spent on tranquillity week in Montenegro, where children were writing articles on the effect of the war on the Serbian children. This is very nice, but to spend money in that way is unacceptable to us.

Even though Canada has limited resources, we have learned the Department of National Health and Welfare has spent $1.6 million on a project called "Health Reach". That particular project is studying the effects of war on children in the war zone in former Yugoslavia. In fact, this study was done by Serbian academics researching children not in the war zone, but in Serbia.

We asked the Minister of Foreign Affairs, then External Affairs, in 1992 to provide us with some surplus wheat, medical supplies, and transportation for goods we had gathered from Canadians throughout the country, and we were refused.

We recommend that Canada's foreign policy ensure that humanitarian aid is provided directly to the intended recipients. Canada should establish control mechanisms to ensure that the distribution of aid reaches those it is intended to assist.

As we all know, peacekeepers are serving in Croatia, and mostly in Herzegovina. We feel they are serving under the false assumption they are protecting the Serbian minorities from Croats. We believe peacekeepers have facilitated, in a way, the ethnic cleansing because they have escorted the non-Serbian minority population from their territories. It's been over a year now since these people were supposed to return to their homes and they haven't to date.

Moreover, we feel even at the present time, under the eyes of the peacekeepers, the civilians in the Serb-held territory are being victimized. As a good example, in the last month five Croats have been massacred in Daruvar in the area that is under the Canadian peacekeepers' jurisdiction.

Canada needs to re-examine the role of peacekeepers under the present UN mandate and also ensure they're establishing a just peace and not being used as instruments of the aggressor. We also have to think of their safety. I think that's one of our concerns.

With regard to its immigration policy, Canada is admitting a limited number of refugees of various ethnic origins from former Yugoslavia, and we applaud this policy because it is non-discriminatory. However, Canada maintains almost a full

[*Traduction*]

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'ai peut-être un autre document, mais je vous suis, et il me semble que vous allez prendre bien du temps. Je me demande si, dans l'intérêt d'une discussion et par déférence envers les autres qui attendent, vu que nous avons votre mémoire, vous pourriez nous parler du fond du coeur, comme cela.

Mme Butkovic: Peut-être devrais-je poursuivre avec la distribution de l'aide humanitaire. Depuis 1993, le Canada a contribué pour plus de 36 millions de dollars d'aide humanitaire, qui est allée au conflit dans l'ex-Yougoslavie. Malheureusement, nous avons là aussi un problème, car nous croyons que l'aide a été, en un sens, acheminée au mauvais endroit et mal utilisée.

Nous connaissons des cas où l'argent a servi à payer une semaine de tranquillité à Montenegro, où les enfants rédigeaient des articles sur l'effet de la guerre sur les petits Serbes. C'est bien joli, mais nous trouvons inacceptable de dépenser l'argent ainsi.

Le Canada a des ressources limitées, mais nous avons appris que le ministère de la Santé nationale et du Bien-être social a consacré 1,6 million de dollars à un projet appelé «Health Reach». Il s'agit d'une étude des effets de la guerre sur les enfants de la zone de guerre dans l'ex-Yougoslavie. De fait, cette étude a été réalisée par des universitaires serbes faisant des recherches sur les enfants, non pas dans la zone de guerre, mais en Serbie.

Nous avons demandé au ministre des Affaires étrangères, des Affaires extérieures à l'époque, en 1992, de nous donner du blé excédentaire, des fournitures médicales et du transport pour les biens que des Canadiens de tout le pays nous avaient donnés, mais il nous a opposé une fin de non-recevoir.

Nous recommandons que la politique étrangère du Canada veille à ce que l'aide humanitaire aille directement aux bénéficiaires visés. Le Canada doit se doter de mécanismes de contrôle pour faire en sorte que l'aide qu'il distribue rejoigne les personnes qu'elle vise à aider.

Comme nous le savons tous, les gardiens de la paix sont en Croatie, et surtout en Herzégovine. À nos yeux, leur présence est fondée sur l'hypothèse erronée selon laquelle ils protègent les minorités serbes contre les Croates. Pour nous, les gardiens de la paix ont facilité, en un sens, la purification ethnique, parce qu'ils ont chassé les minorités non serbes de leurs territoires. Il y a plus d'un an que ces populations étaient censées rentrer chez elles, et elles n'y sont toujours pas.

En outre, même aujourd'hui, sous les yeux des gardiens de la paix, les civils du territoire détenu par les Serbes sont agressés. Voici un bon exemple: depuis un mois, cinq Croates ont été massacrés à Daruvar, dans le secteur surveillé par les gardiens de la paix canadiens.

Le Canada doit réexaminer le rôle des gardiens de la paix dans le cadre du mandat actuel de l'ONU, tout en veillant à ce qu'ils établissent une paix juste, plutôt que de servir d'instruments à l'agresseur. Nous devons penser aussi à leur sécurité. C'est une de nos préoccupations.

Quant à la politique de l'immigration, le Canada admet un nombre limité de réfugiés de diverses origines ethniques de l'ex-Yougoslavie, et nous applaudissons à cette politique parce qu'elle est non discriminatoire. Cependant, le Canada maintient

[*Text*]

embassy in Belgrade, while in Zagreb, which is the capital of Croatia, and other parts of Croatia, there is hardly any representation. We feel the proportion of refugees asking to leave the former Yugoslavia is much higher in Croatia, therefore this should be looked at more closely.

We feel that continuing the policy of screening refugee applicants through the embassy located in the aggressor's own territory is manifestly improper. It probably leads to the admission of war criminals, improperly identified as so–called refugees, when in fact true refugees are not admitted.

We should take moral leadership in defending human rights in small countries, such as Croatia, as well as large ones, such as China. We should also establish control methods to ensure that humanitarian aid is distributed through international organizations and that it reaches the intended recipients.

Canada should re–examine the deployment of peacekeepers under the present UN mandate. Canada should also scale down the embassy in Belgrade and open the embassy and consular offices in Zagreb and other centres throughout former Yugoslavia, to accommodate the needs of the population.

• 1720

Canada, as a prominent member of the UN, NATO, UNICEF, and International Red Cross, should scrutinize the operation of these organizations and should take initiative in leadership in informing these institutions so that such tragedies as are happening in Croatia today, and in Bosnia and Herzegovina and other parts of the world, will never happen again.

We appreciate the opportunity to appear before you this evening and we're open for any kind of questions. Also, we have submitted a copy of our statement.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much for your presentation and also for your very complete submission, which is available to us and which we will have before us. Later on we may have a chance to ask some questions.

Now I would go to B'Nai Brith for Mr. Brian Morris and Dr. Lawrence Hart.

Mr. Brian Morris (National President, B'Nai Brith Canada): Thank you very much, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): As you have noticed, I'm a stickler for time.

Mr. Morris: I noticed that, and I have my watch on my desk, sir.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Terrific.

Mr. Morris: By way of introduction, I am national president of B'Nai Brith. Dr. Hart is national chairman of our Institute for Foreign Affairs. Mr. Frank Dimant is our executive director.

B'Nai Brith is approximately 150 years old. I stand corrected—it is 150 years old this year. We've been in Canada in active service for over 100 years. We run the complete range of involvement in community services and community developments.

[*Translation*]

une ambassade presque complète à Belgrade, alors qu'à Zagreb, la capitale de la Croatie, et dans d'autres coins de la Croatie, il n'a à peu près aucune représentation. Selon nous, la proportion de réfugiés qui demandent à quitter l'ex–Yougoslavie est beaucoup plus grande en Croatie, de sorte qu'il faudrait examiner cela de plus près.

Il nous apparaît indécent de maintenir la politique qui fait examiner les candidats réfugiés par l'ambassade située dans le territoire de l'agresseur. Cela mène probablement à l'admission de criminels de guerre, qui se font passer pour des réfugiés, alors qu'en réalité les vrais réfugiés sont refoulés.

Nous devons prendre le leadership moral dans la défense des droits de la personne dans les petits pays, comme la Croatie, ainsi que dans les grands, comme la Chine. Nous devons établir des méthodes de contrôle pour faire en sorte que l'aide humanitaire soit distribuée par l'intermédiaire des organisations internationales et qu'elle rejoigne ses destinataires.

Le Canada doit réexaminer le déploiement des gardiens de la paix dans le cadre du mandat actuel de l'ONU. Le Canada doit aussi réduire l'importance de son ambassade à Belgrade et ouvrir l'ambassade et les bureaux consulaires à Zagreb et dans d'autres centres de l'ex–Yougoslavie, pour répondre aux besoins de la population.

Le Canada, membre bien en vue de l'ONU, de l'OTAN, de l'UNICEF et de la Croix–Rouge internationale, doit passer au peigne fin le fonctionnement de ces organismes et prendre le leadership pour informer ces institutions, afin que des tragédies comme celles qui frappent la Croatie aujourd'hui, et la Bosnie et l'Herzégovine et d'autres coins du monde, ne se reproduisent jamais plus.

Nous vous remercions de nous avoir permis de comparaître devant vous ce soir, et nous sommes prêtes à répondre à toutes vos questions. De même, nous avons déposé le texte de notre déclaration.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup de votre exposé ainsi que de votre mémoire très complet, que nous avons et que nous étudierons. Plus tard, nous aurons peut–être la chance de poser certaines questions.

Je passe maintenant à B'Nai Brith, avec M. Brian Morris et M. Lawrence Hart.

M. Brian Morris (président national, B'Nai Brith Canada): Merci beaucoup, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Comme vous l'avez remarqué, je suis pointilleux sur le temps.

M. Morris: J'ai bien vu, et j'ai ma montre devant moi, monsieur.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Formidable.

M. Morris: En guise d'introduction, disons que je suis le président national de B'Nai Brith. M. Hart est le président national de notre Institut pour les affaires étrangères. M. Frank Dimant est notre directeur général.

B'Nai Brith a environ 150 ans. Pardon, il a 150 ans cette année. Il y a plus de 100 ans que nous oeuvrons activement au Canada. Nous assurons une gamme complète d'interventions dans les services communautaires et le développement communautaire.

[*Texte*]

We have two specialized leagues. One is our Institute for International Affairs, which deals with civil rights abuses internationally, and domestically we have our League for Human Rights. We participate regularly with the Department of Foreign Affairs in its annual NGO consultations.

We meet independently with Foreign Affairs and we have recently received a substantial grant from Foreign Affairs to do a study on right–wing extremism in Europe and in the United States. We have presented a written brief.

With your permission I am going to ask Dr. Hart to excerpt those sections that are relevant for the committee. Then I will pass on to the recommendations.

Dr. Lawrence Hart (National President, Institute of International Relations, B'Nai Brith Canada): Thank you, Mr. Chairman. We commend the government's desire to canvas the views of a broad cross–section of Canadians with regard to Canada's foreign policy and welcome this opportunity to share with you our observations and concerns.

The promotion of human rights and democratic development figures prominently in B'Nai Brith Canada's interest in foreign affairs and complements our human rights work on the domestic scene. Under this rubric, our particular interest and expertise lie in the areas of minority rights and the battle against racism, anti–Semitism, and religious intolerance.

Europe and the Middle East are the areas of our specific geographic concern. While the broad range of Canada's foreign involvement is of interest to us, we will confine our observations to these geographic and thematic areas.

The first issue I'd like to address is the transition to democracy in eastern Europe, the Commonwealth of Independent States, ethnic conflict, and extremist nationalism. The experience of the last five years has shown the situation in eastern Europe to be one fraught with challenges, including the prospect of ethnic conflict fuelled by extremist nationalism.

The prospect of ethnic conflict looms in various states of the former east bloc that have large national minority populations. The armed conflict amongst partners in the former Yugoslavia, which has already been alluded to, characterized by a level of violence not seen in that part of the world since the Nazi period, is but one example of the operation of dangerous and destructive forces.

There have been other instances of violent inter–group clashes in territories of the former Soviet states. Canada and the west must not only take action to ensure that existing conflicts are settled by peaceful means but must also take action such that potential confrontations are defused before they explode into violent conflict.

The situation of small minority communities in some states has become increasingly perilous. Ultra–nationalistic and militaristic forces remain strong in the former Soviet Union, particularly in Russia. These forces are competing, at times successfully, with democratic forces and are creating conditions that foster domestic extremism and threats to regional peace.

[*Traduction*]

Nous avons deux ligues spécialisées. L'une est notre Institut pour les affaires internationales, qui s'occupe des violations des droits civils dans le monde, alors qu'au Canada nous avons notre Ligue des droits de la personne. Nous participons régulièrement avec le ministère des Affaires étrangères à ses consultations annuelles des ONG.

Nous nous réunissions indépendamment avec les Affaires étrangères, qui viennent de nous accorder une subvention importante pour une étude sur l'extrémisme de droite en Europe et aux États–Unis. Nous avons présenté un mémoire écrit.

Avec votre permission, je demanderai à M. Hart d'en tirer les extraits d'intérêt pour le comité. Ensuite, je passerai aux recommandations.

M. Lawrence Hart (président national, Institut des relations internationales, B'Nai Brith Canada): Merci, monsieur le président. Nous félicitons le gouvernement d'avoir voulu recueillir les vues d'un vaste échantillon de Canadiens sur la politique étrangère du Canada et nous sommes heureux de cette occasion de vous faire part de nos observations et de nos inquiétudes.

La promotion des droits de la personne et de la démocratie occupe une place de choix dans l'intérêt que B'Nai Brith Canada porte aux affaires étrangères et complète notre travail dans le domaine des droits de la personne sur la scène canadienne. Sous cette rubrique, notre intérêt et notre expertise se situent surtout au niveau des droits des minorités et de la lutte contre le racisme, l'antisémitisme et l'intolérance religieuse.

L'Europe et le Moyen–Orient sont les régions géographiques qui nous préoccupent particulièrement. Certes, toute la gamme des interventions étrangères du Canada nous intéresse, mais nous limiterons nos observations à ces secteurs géographiques et thématiques.

Parlons d'abord de la transition vers la démocratie en Europe de l'Est, de la Communauté des États indépendants, des conflits ethniques, et du nationalisme extrémiste. L'expérience des cinq dernières années a montré que la situation en Europe de l'Est présente d'innombrables défis, et notamment la perspective de conflits ethniques à la faveur d'un nationalisme extrémiste.

La perspective de conflits ethniques menace divers États de l'ancien bloc de l'Est qui ont d'importantes populations minoritaires nationales. Le conflit armé entre partenaires dans l'ex–Yougoslavie, auquel on a déjà fait allusion, caractérisé par un niveau de violence sans précédent depuis la période nazie dans ce coin du monde, n'est qu'un exemple de l'exercice de forces dangereuses et destructives.

Il y a eu d'autres conflits violents entre groupes dans les territoires des anciens États soviétiques. Le Canada et l'Ouest doivent intervenir non seulement pour établir un règlement pacifique des conflits existants, mais encore pour désamorcer les confrontations éventuelles avant qu'elles ne tournent au conflit violent.

La situation des petites minorités de certains États est de plus en plus périlleuse. Les forces ultra–nationalistes et militaristes demeurent vigoureuses dans l'ancienne Union soviétique, et surtout en Russie. Ces forces font concurrence, parfois avec succès, aux forces démocratiques, et elles créent une conjoncture favorable à l'extrémisme intérieur et aux menaces à la paix régionale.

[*Text*]

Among the domestic manifestations of extremism in Russia and elsewhere is anti-Semitism. In this connection we draw attention to the strident anti-Semitism promoted by Russian populist Vladimir Zhirinovsky and espoused by an estimated 59 groups at the national or regional levels. Among ultra-nationalist groups there is a strong anti-Semitic and anti-minority sentiment. Some 100 anti-Semitic and extremist nationalist publications are circulated freely.

While nationalist extremists may persecute Jews and other minorities in Russia, in the Baltic states members of the Russian minority themselves have experienced a range of discriminatory treatments.

Canada can play a meaningful role in the transition process of eastern European states toward democracy at various levels. While western countries must all support the development of democratic structures—this includes a fair and open electoral process, independent judiciary, democratic policing services, human rights commissions, and an economic system that can support investments and development—Canada's experience in managing a bilingual, multicultural democracy can be particularly useful in providing support for the development of legislation and structures in support of minority rights.

In many cases, anti-minority hostility is not the result of government action, but the lack of an adequate governmental response to emerging situations permits their escalation. This is particularly due to a lack of experience on the part of those countries.

Canada can play an important role in providing the requisite training. We propose that Canada consider sponsoring training programs in the democratic process and minority rights for the benefit of elected officials and senior government officials in emerging democratic states. The programs will be delivered through single or multiple training centres. Staff will be recruited partly from the governmental and NGO sectors.

This would respond positively to the stated desire of the Department of Foreign Affairs for an enhanced partnership with the non-governmental sector. At the same time, this would provide NGOs with an opportunity to expand their on-site experience while affording clients first-class training in democratic methods, including training and the productive interaction between governments and NGOs.

Finally, in the shorter term, we must be cautious to not base policy on unrealistic assumptions of stability. Disarmament is a desideratum, and one must work to assure that political conflicts do not escalate into armed exchanges. At the same time, it would be prudent for NATO countries to attain whatever military capacity is required to respond effectively to international crises. This is in our own interest and in the interests of democrats in former East Bloc lands as well.

Canada has a role to play in international forums in promoting an environment for stability based on the satisfaction of state security concerns.

[*Translation*]

• 1725

Au nombre des manifestations intérieures d'extrémisme en Russie et ailleurs, il y a l'antisémitisme. À cet égard, nous attirons votre attention sur l'antisémitisme strident dont le populiste russe Vladimir Zhirirovsky se fait le promoteur et qu'ont épousé un nombre estimatif de 59 groupes aux niveaux national ou régionaux. Les groupes ultra-nationalistes sont animés d'un vigoureux sentiment antisémite et antiminoritaire. Une centaine de publications antisémites et nationalistes extrémistes circulent librement.

Si les extrémistes nationalistes persécutent les Juifs et d'autres minorités en Russie, dans les États baltes, les minorités russes ont elles-mêmes été la cible de toute une gamme de traitements discriminatoires.

Le Canada peut jouer un rôle utile dans le processus de transition des États d'Europe de l'Est vers la démocratie à divers niveaux. Si les pays de l'Ouest doivent tous appuyer la mise en place de structures démocratiques—un processus électoral juste et ouvert, un pouvoir judiciaire indépendant, des services de police démocratiques, des commissions des droits de la personne, et un système économique propice à l'investissement et au développement—l'expérience du Canada en gestion d'une démocratie multiculturelle bilingue peut être particulièrement utile pour appuyer l'élaboration des lois et des structures à l'appui des droits des minorités.

Dans bien des cas, l'hostilité antiminoritaire n'est pas le fruit de l'action gouvernementale, mais l'absence de réaction gouvernementale appropriée aux situations émergentes en permet l'escalade. C'est surtout attribuable au peu d'expérience de ces pays.

Le Canada peut jouer un grand rôle dans la prestation de la formation requise. Nous proposons que le Canada envisage de parrainer des programmes de formation sur le processus démocratique et les droits des minorités au profit des élus et des hauts fonctionnaires des États démocratiques naissants. Les programmes seront exécutés par l'intermédiaire de centres de formation uniques ou multiples. Le personnel sera recruté en partie dans le secteur public et dans les ONG.

Cela répondrait positivement au désir du ministère des Affaires étrangères, qui souhaite un partenariat amélioré avec le secteur non gouvernemental. Du même coup, cela donnerait aux ONG l'occasion d'élargir leur expérience sur place, tout en donnant aux clients une formation de première classe en méthodes démocratiques, y compris une formation et une interaction productive entre gouvernements et ONG.

Enfin, à court terme, nous devons éviter d'asseoir notre politique sur des hypothèses irréalistes de stabilité. Le désarmement est souhaitable, et il faut s'employer à faire en sorte que les conflits politiques ne dégénèrent pas en échanges armés. En même temps, il serait prudent que les pays de l'OTAN se donnent la capacité militaire d'intervenir efficacement dans les crises internationales. Il y a va de notre intérêt, tout comme des intérêts des démocrates des anciens territoires du bloc de l'Est.

Le Canada a un rôle à jouer sur les tribunes internationales pour la promotion d'un environnement de stabilité fondé sur la solution des problèmes de sécurité d'État.

[*Texte*]

I'll move now to the second issue, which relates to the transnational challenge of right-wing extremism. The allied victory over Nazi Germany in the spring of 1945 put an end to the Third Reich's quest for world domination but did not succeed in eliminating Nazism, nor the doctrine, racism, and bigotry that fueled it.

In recent years, here and abroad, we have seen an explosion of hate and racism, often with violent consequences. Contemporary right-wing extremism is now apparent in the violence against foreigners in Germany where thousands of criminal acts of a racist nature have been committed in recent years. Similar patterns of racist vandalism and violence have been identified in the CIS, many European states, and in North America. Studies by the European Parliament in 1986, and also in 1991, provide details regarding extremist right-wing groupings that exist in virtually all European states. Similar groupings operate in Canada and the U.S., often displaying a significant degree of organization and financial support.

Within the extremist right-wing camp, there are also groups that present themselves to the electorate under the guise of normative democratic politics. Contemporary extremist right-wing movements pose a transnational challenge to the stability and security of democracies and emerging democracies. Canada should press for international attention to this problem. Transnational strategies must be developed to assure the adequacy of domestic legislation and intelligence capacities, and to encourage ongoing, high-level communications between the relevant government agencies addressing this issue.

The third issue contained in the brief relates to the Middle East. Canada's long and laudable record of involvement in Middle East affairs permits us to play a significant role in the evolving peace process and in the development required to assure that the ongoing negotiations create a peace that endures. The entrenchment of human rights and democratic development is crucial to the long-term stability of the region.

Israel remains the region's only democracy. As such, it merits an expanded Canadian support on economic and political levels. In the latter context, Canada must continue its efforts at the United Nations, and within its various bodies, to eliminate the knee-jerk anti-Israel hostility that has so often characterized its approach.

• 1730

On the economic side, it would clearly be of benefit to both parties were there to be a significant expansion of Canada-Israel trade. Plans for a free trade agreement between Canada and Israel should be accelerated. The existing ban on trading military or dual-purpose equipment should be dropped.

[*Traduction*]

J'aborde maintenant le deuxième point, qui concerne le défi transnational de l'extrémisme de droite. La victoire des Alliés sur l'Allemagne nazie au printemps de 1945 a mis fin à la conquête pour la domination mondiale par le troisième Reich, mais elle n'a pas tiré le nazisme, ni la doctrine, le racisme et le fanatisme qui l'alimentaient.

Ces dernières années, ici et ailleurs, nous avons vu une explosion de haine et de racisme, aux conséquences souvent violentes. L'extrémisme de droite contemporain se voit désormais dans la violence contre les étrangers en Allemagne, où il s'est commis des milliers d'actes criminels d'inspiration raciste ces dernières années. On a observé des comportements semblables de vandalisme et de violence racistes dans la CEI, dans de nombreux États d'Europe, et en Amérique du Nord. Diverses études réalisées par le Parlement européen en 1986, de même qu'en 1991, fournissent des détails sur les groupements de la droite extrémiste qui existent dans presque tous les États d'Europe. Des groupements semblables sont à l'oeuvre au Canada et aux États-Unis, où ils ont souvent un degré considérable d'organisation et d'appui financier.

Dans le camp de la droite extrémiste, il y a aussi des groupes qui se présentent à l'électorat sous le couvert d'une politique démocratique normative. Les mouvements contemporains de la droite extrémiste posent un défi transnational à la stabilité et à la sécurité des démocraties établies et des démocraties naissantes. Le Canada devrait tâcher d'attirer l'attention internationale sur ce problème. Il faut se donner des stratégies transnationales pour veiller à ce que la législation nationale et les capacités de renseignement soient suffisantes, et pour encourager les communications permanentes de haut niveau entre les organismes gouvernementaux chargés de la question.

Le troisième point contenu dans le mémoire concerne le Moyen-Orient. Le Canada a un long palmarès d'efforts louables d'intervention dans les affaires du Moyen-Orient, ce qui nous permet de jouer un grand rôle dans le processus de paix changeant et dans le développement requis pour que les négociations en cours débouchent sur une paix durable. La stabilité à long terme de la région passe par la constitutionnalisation des droits de la personne et le développement démocratique.

Israël demeure la seule démocratie de la région. À ce titre, il mérite un appui accru du Canada au double niveau économique et politique. Dans ce dernier contexte, le Canada doit maintenir les efforts qu'il déploie aux Nations Unies, et dans ses divers organes, pour éliminer l'hostilité anti-israélite insensible qui a si souvent caractérisé son approche.

Du côté économique, les deux parties sauraient sûrement profiter d'une expansion considérable du commerce entre le Canada et Israël. Il y aurait lieu d'accélérer les plans en vue de la signature d'un accord de libre-échange entre le Canada et Israël. Il y aurait lieu de lever l'interdiction actuelle du commerce de matériel militaire ou mixte.

[*Text*]

Finally, Canada should press Arab states to abandon their boycott of Israel. Many have already abandoned elements of this boycott. The end of the boycott would not only serve as a confidence–building measure to advance the peace process but would also set the stage for a development of regional economic relations, which would fortify peace agreements that have already been negotiated.

It would be in Canada's interest to become involved at the ground level in what will likely become one of the world's most dynamic markets. Through its bilateral relations with Arab states and with the Palestinian authority in Gaza and Jericho, Canada must press for greater movement towards democracy and protection of human rights including, in particular, the treatment of religious and ethnic minorities, women, migrant workers, and political opposition. In this last connection, we note with interest the recent action of 14 leading Palestinian intellectuals in creating a Palestinian independent commission for citizens' rights.

Whether through development projects, trade considerations, or otherwise, Canada must press for concrete actions towards the acceptance of democratic principles and towards all the states in the Middle East meeting international human rights standards.

The next and final item on our agenda relates to reform of the United Nations and UN bodies. In recent years the international community has shown a greater readiness to become involved in regional or national conflicts than was the case before the collapse of the Soviet Union, especially where such conflicts involve large–scale human rights violations and where there is a threat that these conflict might expand.

Still, the UN has shown itself to be largely ineffective in orchestrating a timely and adequate international response to the explosive situation in the former Yugoslavia—recent positive developments notwithstanding in Haiti, Somalia, and now Rwanda.

Many factors contribute to this ineffectiveness, among them the politicization of the UN and UN bodies. International realignments have permitted varying degrees of progress towards overcoming some of the impediments generated by this politicization but the problem remains and should be addressed directly so that, for example, major human rights violator states cannot avoid the scrutiny of the UN Commission on Human Rights. Operating rules of UN bodies must be changed to limit the possibility of politically motivated interference.

Coupled with an expansion of expert–based neutral bodies that operate, for example, under the theme and treaty mechanisms of the Commission on Human Rights and otherwise, this may ultimately end the situation where much needed interventions are thwarted through control over agenda–setting by certain powers.

Mr. Chairman, that's the end of our formal presentation. I would now like to hand it back to Mr. Morris to summarize and provide our basic recommendations and a conclusion.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): You've taken up all of your time. I want to be cooperative.

[*Translation*]

Enfin, le Canada doit presser les États arabes de mettre fin à leur boycott d'Israël. Un grand nombre ont déjà abandonné certains éléments de ce boycott. Non seulement la fin du boycott serait une mesure de confiance susceptible de faire avancer le processus de pacification, mais encore elle ouvrirait la voie à la naissance de relations économiques régionales, qui renforceraient les accords de paix déjà négociés.

Le Canada aurait intérêt à intervenir dès le départ sur un marché qui deviendra vraisemblablement l'un des plus dynamiques du monde. Par ses relations bilatérales avec les États arabes et avec l'autorité palestinienne à Gaza et à Jéricho, le Canada doit réclamer une plus grande démocratisation et une plus grande protection des droits de la personne, y compris, en particulier, le respect des minorités religieuses et ethniques, des femmes, des travailleurs migrants et de l'opposition politique. Sous ce dernier rapport, nous notons avec intérêt l'action récente de 14 éminents intellectuels palestiniens qui ont créé une commission indépendante palestinienne pour les droits des citoyens.

Que ce soit par des projets de développement, pour des considérations commerciales, ou autrement, le Canada doit réclamer des mesures concrètes pour faire accepter les principes de la démocratie et pour amener tous les États du Moyen–Orient à répondre aux normes internationales en matière de droits de la personne.

Le dernier point à notre programme concerne la réforme des Nations Unies et de ses organes. Ces dernières années, la collectivité internationale s'est montrée beaucoup plus disposée à intervenir dans les conflits régionaux ou nationaux qu'avant l'effondrement de l'Union soviétique, surtout lorsque ces conflits s'accompagnent de violations massives des droits de la personne et lorsqu'ils menacent de se propager.

Et pourtant, l'ONU s'est révélée dans une large mesure incapable d'orchestrer une réaction internationale rapide et appropriée à la situation explosive dans l'ex–Yougoslavie—malgré les événements positifs récents en Haïti, en Somalie et au Rwanda.

De nombreux facteurs contribuent à cette inefficacité, dont la politisation de l'ONU et de ses organes. À la faveur des réalignements internationaux, on a réussi, à divers degrés, à surmonter certaines des entraves nées de cette politisation, mais le problème demeure, et il faut s'y attaquer directement pour que, par exemple, les principaux États violateurs des droits de la personne n'échappent plus à l'examen de la Commission des droits de l'homme de l'ONU. Il faut modifier les règles de fonctionnement des organes de l'ONU pour limiter la possibilité d'ingérence à motivation politique.

Avec l'expansion des organes neutres d'experts qui travaillent, par exemple, sous le thème et les mécanismes de traité de la Commission des droits de l'homme ou autrement, cela pourrait, en bout de ligne, faire que certaines puissances ne puissent plus, par le contrôle de l'ordre du jour, faire avorter des interventions indispensables.

Monsieur le président, c'était notre exposé formel. J'aimerais maintenant laisser M. Morris en faire le résumé et présenter nos recommandations de base, ainsi qu'une conclusion.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Vous avez épuisé votre temps. Je veux bien collaborer.

[*Texte*]

Mr. Morris: The recommendations are listed number 1 to number 9. Dr. Hart has already referred to them, so I just point those out to you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I draw attention to the committee and for the record that the recommendations are summarized in the brief. Will that be satisfactory?

Mr. Morris: It is, sir. Thank you.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. We'll have a chance to come back to you during the discussion.

I now call upon the Royal Commonwealth Society of Canada, Mr. Arthur Chetwynd.

Mr. Chris Henderson (Director, Royal Commonwealth Society of Canada): Sir Arthur Chetwynd is not here, Senator. He has been called to England on business. My name is Chris Henderson. I am a director of the society nationally and I will be representing him, along with Lloyd Stanford, another director.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Mr. Henderson, you have the floor.

Mr. Henderson: Thank you, Senator.

A former high commissioner to Canada from the country of Guyana described the Commonwealth as being bounded on the north by history, on the east by vision, on the west by know–how, and on the south by urgency. That describes what the organization very much is.

If you take that into a bit of a humorous vein, I could say that Canada is bounded on the east by our first provinces, on the south by the United States, on the west by the Pacific, and on the north by snow. But we're here to talk to you about the Commonwealth and how that fits into Canada.

The Royal Commonwealth Society is a wholly voluntary organization of some 5,000 members in virtually every urban centre in Canada. We pay fees and are active in the organization. The RCS presents programs of an educational nature, with a particular focus on young people, on what the value of the Commonwealth is, what it does, and how it could be better. We particularly profile the diversity of cultures within the nations of the Commonwealth. The Royal Commonwealth Society is part of a larger pan–Commonwealth organization that is headquartered in London, England.

• 1735

When it comes to Canada per se and the Commonwealth, there are a lot of myths. There's one myth that the Commonwealth is an archaic vestige of the British Empire run by the Queen and her staff and they fly the British flag and tell Canada what to do and we give them money for that. The reality is that the Commonwealth is a totally voluntary democratic organization that is run by its member states and the people of the Commonwealth, and there's a range of very cost–effective things for development assistance, for human rights, for gender and development, for young people and employment, and numerous other worthwhile things that we believe Canadian foreign policy should support.

[*Traduction*]

M. Morris: Les recommandations sont numérotées de 1 à 9. M. Hart en a déjà parlé et je veux tout simplement vous les signaler.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je signale au comité et aux lecteurs du compte rendu que les recommandations sont résumées dans le mémoire. Cela suffira–t–il?

M. Morris: Oui, monsieur. Merci.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Nous aurons la chance de vous revenir pendant la discussion.

Je passe maintenant à la Royal Commonwealth Society of Canada, avec M. Arthur Chetwynd.

M. Chris Henderson (administrateur, Royal Commonwealth Society of Canada): Sir Arthur Chetwynd n'est pas ici, sénateur. Il a dû se rendre en Angleterre pour affaires. Je m'appelle Chris Henderson. Je suis un administrateur de la société à l'échelle nationale, et je la représenterai, avec Lloyd Stanford, lui aussi administrateur.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Monsieur Henderson, vous avez la parole.

M. Henderson: Merci, sénateur.

Un ancien haut commissaire de la Guyane au Canada disait un jour que le Commonwealth est borné au nord par l'histoire, à l'est par la vision, à l'ouest par le savoir, et au sud par l'urgence. Cela décrit très bien la nature de notre organisme.

Avec un brin d'humour, je dirais que le Canada est borné à l'est par nos premières provinces, au sud par les États–Unis, à l'ouest par le Pacifique, et au nord par la neige. Mais nous sommes là pour vous parler du Commonwealth et de sa place au sein du Canada.

La Royal Commonwealth Society est un organisme entièrement volontaire formé de quelque 5 000 membres présents dans presque tous les centres urbains du Canada. Nous payons des cotisations et sommes actifs au sein de l'organisme. La RCS offre des programmes d'éducation, avec articulation particulière sur les jeunes, sur la valeur du Commonwealth, sur son action, et sur la façon de l'améliorer. Nous établissons particulièrement le profil de la diversité des cultures au sein des nations et du Commonwealth. La Royal Commonwealth Society fait partie d'une grande organisation pan–Commonwealth ayant son siège à Londres.

Il circule bien des mythes au sujet du Canada comme tel et du Commonwealth. Par exemple, que le Commonwealth est un vestige archaïque de l'empire britannique dirigé par la reine et son personnel, qui arborent le pavillon britannique et dictent au Canada sa conduite, et réclament de l'argent en retour. La réalité, c'est que le Commonwealth est un organisme démocratique entièrement volontaire administré par ses États membres et les peuples du Commonwealth, et qu'il fait tout un train de choses très efficientes pour l'aide au développement, pour les droits de la personne, pour l'égalité des sexes et le développement, pour les jeunes et l'emploi, et pour diverses autres choses méritoires que la politique étrangère canadienne doit appuyer, à nos yeux.

[*Text*]

Canada has been at the forefront of Commonwealth affairs since its inception and has contributed to the organization in many tangible and intangible ways.

Our country, first of all, is the second–largest or the largest financial contributor to the Commonwealth. It depends on how the accountants count the dollars. It's either Britain or ourselves. Key support has been provided for five organizations of the Commonwealth in particular.

The first is the Commonwealth Fund for Technical Cooperation. This is an organization that spends about 30 million pounds, or $60 million, a year. We contribute about 40% of that budget. That is a development assistance agency that has done some very creative things. It has saved, by last measure, the developing countries of the Commonwealth, the smaller states in particular—the Caribbean and South Pacific in particular—approximately $500 million in the last decade in one program alone. What is that program? It's a software program written by a Calgary and Ottawa firm on how to manage national debt. Maybe we could use it here.

This program has helped small states to plug into international financial networks and has told them how to move their money around so that when interest rates go down they can move it somewhere else and save money. That's $500 million. That's a pretty good number.

The second organization is the political organization in the Commonwealth, the Commonwealth Secretariat, which, unlike the UN Secretariat, is not a 42–story building in the middle of New York. It is a small three–story building in the middle of London and much more cost–efficient with the staff.

The third organization is called the Commonwealth Foundation, most recently chaired by the eminent Honourable Robert Stanfield, a former leader of the Progressive Conservative Party. Robert will tell you that the Commonwealth Foundation is there to help NGOs from the Commonwealth to connect with each other. Teachers in Canada meet teachers in Ghana; union leaders in Kenya meet union leaders in Canada; and so on.

The fourth organization is not based in London; it's based on our west coast in Vancouver. It's called the Commonwealth of Learning, and that is a very telling name. The Commonwealth of Learning seeks to bridge the vast distances of Canada with the vast distances of the globe. The connection is that the Commonwealth of Learning promotes distance education—education through satellites, through television, through learning that is different from what we know it to be today.

Finally, Canada supports the Commonwealth Unit For Human Rights. In fact, a former member of this House, Flora MacDonald, has pushed for that, and it has been a very effective thing in the democracy–building of the Commonwealth. The reality of the Commonwealth is not the British Empire; the reality of the Commonwealth is a free and democratic South Africa, our most recent success.

In light of some of the news you see in foreign affairs today, the Commonwealth can say we have played a singular role in fostering that reality, and Canada has been at the forefront of that.

[*Translation*]

Le Canada est à l'avant–scène des affaires du Commonwealth depuis ses débuts et il a contribué à l'organisme de bien des façons tangibles et intangibles.

Notre pays, tout d'abord, est le deuxième, sinon le premier, fournisseur de fonds du Commonwealth. Cela dépend des méthodes comptables. C'est la Grande–Bretagne ou le Canada. Il appuie cinq organismes du Commonwealth en particulier.

Le premier est le Fonds du Commonwealth pour la coopération technique. Cet organisme a un budget d'environ 30 millions de livres, ou 60 millions de dollars, par an. Nous en payons environ 40 p. 100. Il s'agit d'un organisme d'aide au développement dont l'action est des plus créatives. Selon les derniers chiffres, il a fait économiser aux pays en développement du Commonwealth, aux petits États notamment—dans les Caraïbes et dans le Pacifique–Sud en particulier—environ 500 millions de dollars au cours de la dernière décennie dans un seul programme. Quel est ce programme? C'est un logiciel de gestion de la dette nationale créé par une société de Calgary et d'Ottawa. Nous pourrions peut–être nous en servir ici.

Ce programme a aidé les petits États à se brancher sur les réseaux financiers internationaux et leur a montré comment déplacer leurs fonds lorsque les taux d'intérêt diminuent pour économiser de l'argent. C'est 500 millions de dollars. Pas mal comme chiffre.

Le deuxième organisme est la branche politique du Commonwealth, le Secrétariat pour les pays du Commonwealth, qui, au contraire du Secrétariat de l'ONU, n'est pas un édifice de 42 étages au coeur de New York. C'est un petit immeuble de trois étages situé au coeur de Londres, doté d'un personnel beaucoup plus efficient.

Le troisième organisme s'appelle la Fondation du Commonwealth, dont la présidence était occupée jusqu'à tout récemment par l'éminent Robert Stanfield, l'ancien chef du Parti progressiste–conservateur. Robert vous dira que la Fondation du Commonwealth est là pour aider les ONG du Commonwealth à se relier ensemble. Des enseignants du Canada rencontrent des enseignants du Ghana; des syndicalistes du Kenya rencontrent des syndicalistes du Canada, etc.

Le quatrième n'est pas basé à Londres; il est basé sur la côte ouest, à Vancouver. Il s'agit du Commonwealth of Learning, dont le nom dit tout. Le Commonwealth of Learning vise à faire le pont entre les vastes distances du Canada et les vastes distances du globe. Le fil commun est que le Commonwealth of Learning fait la promotion de l'enseignement à distance—l'enseignement par satellite, par la télévision, par un apprentissage qui est différent de ce que nous connaissons aujourd'hui.

Enfin, le Canada appuie l'Unité du Commonwealth pour les droits de la personne. Une ancienne députée, Flora MacDonald, s'est faite le promoteur de ce moyen très efficace de démocratisation du Commonwealth. La réalité du Commonwealth, ce n'est pas l'empire britannique; la réalité du Commonwealth, c'est une Afrique du Sud libre et démocratique, notre succès le plus récent.

À la lumière de l'actualité internationale d'aujourd'hui, le Commonwealth peut dire que nous avons joué un rôle singulier dans la promotion de cette réalité, et que le Canada en a été à l'avant–scène.

[*Texte*]

I'd like to turn to Lloyd Stanford, who can give you a Canadian perspective on how we have specifically contributed to the building of the Commonwealth.

Mr. Lloyd Stanford (Royal Commonwealth Society of Canada): Mr. Chairman, members of the committee, in addition to the international institutions that Chris has flagged, there are various what we're calling time-limited program contributions that have been made by Canada.

Perhaps Canada's most significant contribution to the Commonwealth has been the leadership and "sweet equity" of its people. Canadian heads of state, from Mike Pearson to Pierre Trudeau, have lent their voices to Commonwealth messages. Further, many Canadians have worked within the Commonwealth Secretariat, prominent among them being the late Arnold Smith, the Commonwealth's first Secretary General. Other Canadians have participated in and contributed to a wide variety of Commonwealth initiatives.

The national commitment has been a force within the organization to achieve such things as the end of apartheid in South Africa, democracy-building in various Commonwealth countries, support for the contributions of women and youth to national development, and highly cost-effective development assistance through the CFTC.

• 1740

As a result of Canada's historical role in the Commonwealth, the organization is viewed in a favourable light by most Canadians. However, this is not due to any deep understanding about the organization or its work, but rather a general disposition to believe the organization is good and worthwhile.

From the standpoint of foreign policy, Canada has used the Commonwealth to advance a range of national interests such as international development, international environmental agreements, and social and gender issues. I would say fundamentally the Commonwealth offers Canada a way to play a very significant role in a multilateral organization which has materially helped our country on the international stage, and all this has been done at very modest cost, Mr. Chairman. I think in these times of restraint one feels strongly on that matter of how cost effective this kind of role has been.

Mr. Henderson: Finally, Mr. Chairman, and members of the committee, what can the Commonwealth offer Canada? What recommendations do we have to offer to you in consideration of a regeneration of Canada's foreign policy? To summarize, the Commonwealth is truly an organization which represents a wide variety of cultures and races. The operating premise of the Commonwealth is to seek consensus on major issues. While cumbersome at times, as I'm sure you can appreciate, consensus is a powerful way to address major challenges. The Commonwealth comes at a competitive price. The Commonwealth is not strictly a state-to-state organization. It's important. Many agencies such as the Commonwealth Foundation foster increased relations between "the peoples of the Commonwealth".

[*Traduction*]

J'aimerais passer la parole à Lloyd Stanford, qui pourra vous présenter une perspective canadienne de la façon dont nous avons spécifiquement contribué à la création du Commonwealth.

M. Lloyd Stanford (Royal Commonwealth Society of Canada): Monsieur le président, membres du comité, outre les institutions internationales que Chris a signalées, le Canada a fait plusieurs autres contributions à ce que nous appelons des «programmes à durée limitée».

Sa contribution la plus importante au Commonwealth a peut-être été le leadership et l'apport de compétences de sa population. Les chefs d'État canadiens, de Mike Pearson à Pierre Trudeau, ont prêté leur voix aux messages du Commonwealth. En outre, de nombreux Canadiens ont travaillé au sein du Secrétariat pour les pays du Commonwealth, et l'un des plus éminents d'entre eux est le regretté Arnold Smith, le premier secrétaire général du Commonwealth. D'autres Canadiens ont participé et contribué à une vaste gamme d'initiatives du Commonwealth.

L'engagement national a été, au sein de l'organisme, une force qui l'a poussé à réaliser des choses comme la fin de l'apartheid en Afrique du Sud, la démocratisation de divers pays du Commonwealth, l'appui pour les contributions des femmes et des jeunes au développement national, et une aide au développement extrêmement efficiente par l'intermédiaire du FCCT.

Conséquence du rôle historique que joue le Canada au sein du Commonwealth, la plupart des Canadiens voient cet organisme d'un bon oeil. Cependant, cela ne vient pas d'une compréhension profonde de l'organisme et de son oeuvre, mais plutôt d'une disposition générale à croire que l'organisme est bon et méritoire.

Dans la perspective de la politique étrangère, le Canada a utilisé le Commonwealth pour faire avancer une gamme d'intérêts nationaux comme le développement international, les accords internationaux sur l'environnement et les questions d'équité sociale et d'égalité des sexes. Je dirais que, fondamentalement, le Commonwealth offre au Canada une façon de jouer un rôle très important au sein d'un organisme multilatéral qui a sensiblement aidé notre pays sur la scène internationale, et ce, à prix très modique, monsieur le président. En cette période de restrictions, on a des idées bien arrêtées sur la rentabilité passée de ce genre de rôle.

M. Henderson: Enfin, monsieur le président et membres du comité, qu'est-ce que le Commonwealth peut offrir au Canada? Quelles recommandations avons-nous à vous offrir pour rajeunir la politique étrangère du Canada? Pour résumer, le Commonwealth est véritablement un organisme qui représente une vaste gamme de cultures et de races. Son principe d'action est de rechercher le consensus sur les grands dossiers. Bien qu'embarrassant par moments, vous le savez mieux que moi, le consensus est un puissant instrument pour relever les grands défis. Le prix du Commonwealth est concurrentiel. Le Commonwealth, ce n'est pas strictement un organisme entre États. C'est important. De nombreux organismes, comme la Fondation du Commonwealth, préconisent le resserrement des relations entre «les peuples du Commonwealth».

[*Text*]

This mirrors, we believe, a trend to a more egalitarian approach to international relations than has been practised in the past. The Commonwealth has a marked footprint in Asia, Africa and the Caribbean, particularly the growing part of the world, and in fact in regions that are contributing greatly to Canada's current immigration mix.

What with that good value does this mean, and what do we recommend for the Commonwealth? First of all, all is not perfect. The management of the Commonwealth secretariat must be improved, and we underline "must". Greater accountability, and better management of resources and personnel administration are necessary. It's a policy that this government has followed. We applaud that.

The Commonwealth needs to focus on a few key issues. If you read all the heads of government communiqués to the Commonwealth secretariat and their agencies, they cover virtually every issue under the sun. This is a small organization of a few hundred people. It cannot do that. That direction can only come from heads of state. Perhaps you can give our head of the state some advice, because the Commonwealth cannot be everything to everybody.

In terms of specific foreign policy aspects we note the following seven: one, Canada should continue to use the Commonwealth low–cost development assistance vehicles as a means to deliver Canadian aid to Commonwealth countries; two, Canada should use the diplomatic connections to other Commonwealth countries to build blocs of support on a range of multilateral issues. I would underline most prominently the International Convention on the Law of the Sea and the Climate Change Convention, for which Canada built major coalitions with Commonwealth countries before they went to multilateral negotiations.

Thirdly, Canada should support an NGO base within the Commonwealth primarily through the Commonwealth Foundation. Fourthly, Canada should contribute to the process of helping the Commonwealth focus its attentions, as I noted. Fifthly, Canada could use the Commonwealth as a means to address the pressing political, economic and development issues in Africa and the Caribbean. Sixthly, the Commonwealth is a very convenient bridge to Asia, to countries like India, Malaysia, Singapore and others. Seventhly, Canada should press the Commonwealth secretariat to become more efficient.

In closing, there is one other message. The Commonwealth is largely an English organization, but that is in the working sense. There are many languages and cultures among the countries and peoples of the Commonwealth. One thing that we in the society feel is that the Commonwealth and some of its successes hold a major example for the future development of La Francophonie, a similar association of sister states of French cultures, and we feel in that sense there is a real potential unity of purpose in the two founding peoples of our country, along with the aboriginal first peoples of our country.

[*Translation*]

Cela reflète, à nos yeux, une tendance vers une approche plus égalitaire que par le passé des relations internationales. Le Commonwealth a fait sa marque en Asie, en Afrique et dans les Caraïbes, particulièrement dans la partie en croissance du monde, et, de fait, dans des régions qui contribuent pour beaucoup au dosage actuel d'immigration du Canada.

Que signifie cette bonne valeur, et que recommandons–nous pour le Commonwealth? Tout d'abord, tout n'est pas parfait. Il faut améliorer la gestion du Secrétariat pour les pays du Commonwealth, et nous insistons sur le mot «faut». Il faut resserrer l'obligation de rendre compte, et améliorer la gestion des ressources et l'administration du personnel. C'est une politique que notre gouvernement a pratiquée. Nous nous en réjouissons.

Le Commonwealth doit mettre l'accent sur quelques questions clés. Les communiqués des chefs du gouvernement au Secrétariat pour les pays du Commonwealth et à leurs organismes touchent à peu près toutes les questions sous le soleil. C'est un petit organisme de quelque centaines de personnes. Il n'en a pas les moyens. Cette orientation ne peut venir que des chefs d'État. Vous pourriez peut–être donner des conseils à notre chef de l'État, parce que le Commonwealth ne peut tout faire pour tout le monde.

Quant aux aspects particuliers de politique étrangère, signalons les sept suivants: premièrement, le Canada doit continuer à exploiter les véhicules peu coûteux d'aide au développement du Commonwealth pour distribuer son aide aux pays du Commonwealth; deuxièmement, le Canada doit exploiter ses liens diplomatiques avec les autres pays du Commonwealth pour construire des blocs d'appui sur tout un train de questions multilatérales. Je soulignerais très vigoureusement la Convention internationale sur le droit de la mer et la Convention sur le changement climatique, pour lesquelles le Canada a réalisé d'importantes coalitions avec des pays du Commonwealth avant les négociations multilatérales.

Troisièmement, le Canada doit appuyer une base d'ONG au sein du Commonwealth, surtout par l'intermédiaire de la Fondation du Commonwealth. Quatrièmement, le Canada doit contribuer à aider le Commonwealth à focaliser ses efforts, comme je l'ai signalé. Cinquièmement, le Canada doit utiliser le Commonwealth pour traiter des questions pressantes dans les domaines de la politique, de l'économie et du développement, en Afrique et dans les Caraïbes. Sixièmement, le Commonwealth est un pont très commode vers l'Asie, vers des pays comme l'Inde, la Malaisie, Singapour et d'autres. Septièmement, le Canada doit réclamer une plus grande efficience du Secrétariat pour les pays du Commonwealth.

En conclusion, nous avons un autre message. Le Commonwealth est essentiellement un organisme anglais, mais c'est au sens du travail. Il y a de nombreuses langues et cultures au sein des pays et des peuples du Commonwealth. Dans notre société, nous estimons que le Commonwealth et certains de ses succès constituent un excellent exemple pour l'épanouissement futur de la Francophonie, qui est une association semblable d'États frères de cultures françaises, et nous estimons, en ce sens, qu'il y a d'excellentes possibilités de communauté d'objectifs chez les deux peuples fondateurs de notre pays, avec nos premières nations autochtones.

[*Texte*]

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Henderson. Well done, on time, in time. I appreciate your comments, and especially what you've said about the Commonwealth Fund for Technical Assistance. You have outlined its cost effectiveness and how much it is appreciated by Commonwealth countries. I thought that was a good emphasis.

For the final presentation we have the Working Group of Concerned Caribbean–Canadians, and the name is Jasmine Williams. Is that right?

Mr. René St. Fort (Working Group of Concerned Caribbean–Canadians): No. My name is St. Fort, René St. Fort.

• 1745

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. René St. Fort now has the floor.

Mr. St. Fort: Thank you. I'll address the committee with respect to the immigration issue and the human rights practices in the Caribbean. I'll start with the human rights practices.

One would note that Canada has been involved with respect to various countries in the Caribbean, as far as establishing a relationship, without interfering with the sovereignty of the country.

J'aimerais également m'exprimer en français pour les autres membres qui participent et qui sont francophones.

This has been raised on numerous occasions. I think Haiti has been one of the targets of abuses with respect to human rights. I think Canada in its foreign policy has to be very cautious when applying sanctions. I think we have an overview of sanctions in Haiti. The embargo itself has not worked adequately. Other sanctions were taken. We have to be very careful also when applying such measures as freezing assets of foreigners within Canada.

The group has also noted that Canada has to give a clear signal to various countries in the Caribbean regarding arbitrary detention and the right to counsel, without interfering with the right of the country to govern itself, but the signal has to be given in that fashion.

With respect to the immigration policy, since the passage of Bill C–86 one will note that there has been a serious elimination, which is the elimination of the assisted relative category. That has been eliminated, which in fact tends systematically to discriminate against certain groups in the Caribbean. In fact migration since the 1960s has been by relatives sponsoring other relatives, such as brothers sponsoring brothers, brothers sponsoring sisters. Under the C–86, such an application cannot be filed. It appears that such restriction will have the adverse effect of reducing seriously the flow of Caribbean migrants to Canada.

Ce sera probablement l'effet du changement à la loi sur l'immigration, nommément la Loi C–86, en éliminant la catégorie de la famille assistée. De l'avis du groupe, cette élimination entraînerait une réduction considérable de la migration en provenance des Caraïbes pour la simple raison que ces gens–là habituellement ne font pas des demandes à titre d'entrepreneur ou d'investisseur. Ils le font surtout en rapport à la catégorie de la famille. De l'avis du groupe, cela aurait un impact considérable.

[*Traduction*]

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Henderson. C'est parfait, juste à l'heure. Je vous remercie de vos commentaires, et surtout de ce que vous avez dit sur le Fonds du Commonwealth pour l'aide technique. Vous en avez décrit la rentabilité et expliqué comment les pays du Commonwealth l'apprécient. Vous avez eu bien raison de souligner cela.

Pour le dernier exposé, nous avons le Working Group of Concerned Caribbean–Canadians, et le nom que j'ai est Jasmine Williams. Est–ce bien cela?

M. René St. Fort (Working Group of Concerned Caribbean–Canadians): Non. Je m'appelle St. Fort, René St. Fort.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. René St. Fort a maintenant la parole.

M. St. Fort: Merci. Je vais vous parler de la question de l'immigration et des pratiques des Caraïbes en matière de droits de la personne. Commençons par les droits de la personne.

Disons que le Canada a eu des rapports avec divers pays des Caraïbes, pour l'établissement d'une relation, sans s'ingérer dans la souveraineté du pays.

I would also like to express myself in French for the benefit of the other members participating who are Francophones.

Cela est revenu sur le tapis à maintes reprises. Haïti a été l'une des victimes des violations des droits de la personne. Dans sa politique étrangère, le Canada doit être très prudent dans l'application des sanctions. Nous avons un aperçu général des sanctions en Haïti. L'embargo lui–même n'a pas donné les résultats voulus. Il y a eu d'autres sanctions. Nous devons être très prudents également dans l'application de mesures comme le blocage des avoirs des étrangers au Canada.

Le groupe a aussi affirmé que le Canada doit donner un signal clair à divers pays des Caraïbes au sujet de la détention arbitraire et du droit à un avocat, sans pour autant s'ingérer dans le droit du pays de s'autogouverner, mais il faut donner un signal dans ce sens–là.

Pour ce qui est de la politique de l'immigration, on notera que la loi C–86 a entraîné une élimination sérieuse, soit celle de la catégorie des parents aidés. Cette élimination a tendance à être systématiquement discriminatoire à l'endroit de certains groupes des Caraïbes. De fait, depuis les années soixante, les immigrants ont été des parents parrainés par d'autres parents, comme des hommes et des femmes parrainés par leurs frères. Le C–86 ne permet plus ce genre de demande. Il semble que cette restriction aura pour effet néfaste de réduire sensiblement le nombre d'immigrants antillais au Canada.

Such will probably be the effect of Bill C–86 amending the Immigration legislation by eliminating the assisted relative class. The group feels that such elimination would result in a significant reduction of migration from the Caribbean for the simple reason that those people do not usually apply as entrepreneurs or investors. They apply mainly based on the relative category. The group believes that this would have a significant impact.

[*Text*]

L'autre point qui a été soulevé en ce qui a trait aux demandes de réfugiés,

one would note that in the past, before the entry of Bill C–86, there have been restrictions put on the rights of a refugee claimant to obtain a work permit. I take it that since the change in government recently, this has been re–established. In fact, from the group's view, the re–establishment of the work permit is a great asset. It enables refugee claimants who are now in Canada waiting for a disposition of their claim to be actively employed if employment can be found. Having the adverse restriction not to permit the authorization of a work permit was very negative.

With respect to refugees at large, I think from the Caribbean point of view there have not been too many refugee claimants. The group that most frequently has claimed refugee status in Canada were mostly from Haiti or Grenada.

[*Translation*]

The other issue that has been raised concerning refugee claims—

on sait que, par le passé, avant la loi C–86, il y a eu des restrictions au droit d'un demandeur du statut de réfugié d'obtenir un permis de travail. Depuis le récent changement de gouvernement, cela a été rétabli, je crois. De fait, de l'avis du groupe, le rétablissement du permis de travail est un grand progrès. Il permet aux demandeurs du statut de réfugié qui sont déjà au Canada pendant l'examen de leur demande de travailler activement s'ils peuvent se trouver un emploi. La restriction contraire, qui n'autorisait pas de permis de travail, était très négative.

Pour ce qui est de l'ensemble des réfugiés, dans l'optique des Caraïbes, le nombre de demandeurs du statut de réfugié n'a pas été trop grand. Le groupe qui a le plus souvent demandé le statut de réfugié au Canada a été surtout les Haïtiens ou les Grenadins.

• 1750

Overall, the Canadian policy vis–à–vis the refugee claimant is a well–grounded one and is adequately managed.

The remaining body of the submission that is presented to the committee would also speak for itself. There are the trade and the development issues.

I want to raise one point with respect to the environmental issue. I'll refer the committee to page 3 of the brief, at item C, where it says that healthy fines should be established for soliciting and northern companies should not reduce financially. Basically, what it is saying is that if various companies did not respect the law of the land in terms of dumping toxic materials in certain areas, then a mechanism should apply. There should be a reciprocal agreement that would enable the various countries to enforce the sanctions that might be imposed by the country.

Perhaps I'll let my friend speak on the trading aspect, as she was to touch base on that.

Ms Jasmine Williams (Coordinator, Working Group of Concerned Caribbean–Canadians): Sorry, I couldn't get a cab, so. . . Thank you.

Mr. St. Fort: I was just about to get into the trading and so on.

Ms Williams: All right. Thanks.

Mr. St. Fort: I might make one further comment with respect to human rights in general in the Caribbean. It has been raised that one seriously questions the necessity of having a constituted body, which is the army, because there have never been any attacks from one Caribbean country to another. It would appear that the use of the army has always been to overthrow an elected government. Therefore serious questions are raised as to whether or not, in an approach to these various countries, this issue of the utility and the necessity of having an army might be raised.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We have a minute or two, if you want to make a few points on trade.

Ms Williams: You used up all the six minutes?

Dans l'ensemble, la politique canadienne à l'égard des demandes du statut de réfugié est bien ancrée et bien gérée.

Le reste de l'exposé présenté au comité est aussi éloquent. Il y a les questions de commerce et de développement.

Permettez–moi un commentaire au sujet de l'environnement. Si le comité veut bien se reporter à la page 3 de l'exposé, le point C prévoit des amendes sévères pour les cas de sollicitation, et les sociétés du Nord ne devraient pas être amoindries sur le plan financier. Essentiellement, si les diverses sociétés ne respectent pas les lois du pays en déversant des substances toxiques à divers endroits, un mécanisme devrait alors entrer en jeu. Une entente réciproque devrait permettre aux divers pays d'appliquer les sanctions que pourraient imposer le pays en question.

Mon amie pourrait sans doute parler de l'aspect commercial, puisqu'elle devait le faire.

Mme Jasmine Williams (coordonnatrice, Working Group of Concerned Caribbean–Canadians): Je suis désolée, il n'y avait pas de taxi. Je vous remercie.

M. St. Fort: J'allais aborder la question des échanges commerciaux.

Mme Williams: D'accord. Merci.

M. St. Fort: Permettez–moi une autre observation au sujet des droits de la personne en général dans les Caraïbes. On semble remettre sérieusement en question la nécessité de se doter d'un organe constitué comme l'armée, car il n'y a jamais eu aucune attaque entre les pays des Caraïbes. Comme on a toujours semblé recourir à l'armée pour renverser un gouvernement élu, on se demande sérieusement s'il ne faudrait pas soulever la question de l'utilité et de la nécessité de l'armée au moment d'établir des relations avec ces divers pays.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Il reste une minute ou deux si vous désirez faire des commentaires sur le commerce.

Mme Williams: Vous avez pris les six minutes au complet?

[*Texte*]

Mr. St. Fort: No, go ahead.

Ms Williams: As I said, I was waiting for a cab, so I'm sorry.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): We understand.

Ms Williams: I'm Jasmine Williams. This is maybe the first and the last time in our life history for us to make this presentation, so I hope you'll be very patient with us. We're small, but we're not insignificant. You will see when I read this.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I always have this problem. We have a certain time limit for each presentation. Your colleague has taken about eight minutes. I'll give you three or four minutes, and then we'll move on.

If you want to speak to the question of trade, I think it would be the most effective thing to do. As I said to Mrs. Butkovic, speak from the heart. It worked well in her case.

Ms Williams: Okay, Mr. Chairman. I'll do my best.

It comes as a great surprise to Caribbean–Canadians that Canada, which has had special economic and trade relationships with the Caribbean since the 18th century, when fish was exchanged for rum and spices, has now displaced or perhaps abandoned the Caribbean in preference for the former communist countries of eastern Europe and other regions such as the Pacific.

We're not saying that Canada should not help other countries. But we're all allies. Canada has enjoyed bonanzas from Jamaica and Guyana aluminum bauxite since the 1950s. There are also financial links, such as banking and insurance. In fact, in the 19th century the Merchants Bank of Halifax was established in the Caribbean, and now there are four or five banks. Banks will not stay in the Caribbean unless it's profitable, so obviously we are significant.

• 1755

What hurts us most is that the Caribbean has been eliminated. The geopolitical significance of our countries of origin has apparently been abolished. The Caribbean has been removed from its traditional position of being linked with Latin America to being obscure under that designation. Right now you see Latin America and Africa. Canada has struck us at the core of our identity. An ally for almost 300 years has hurt us. When an enemy hurts us it's not so bad, but when an ally hurts us it really touches a raw nerve.

The small economies of the Caribbean countries are particularly vulnerable not only to the current global recession, with the debt crisis and the servicing of debt, but also to the pressures from the international financial institutions—for example, the World Bank and IMF. You know that the Canadian Minister of Finance usually sits on one of the boards. There is so much pressure that it is causing a lot of trauma and we have to pay debt at any price, even if it means the

[*Traduction*]

M. St. Fort: Non, allez–y.

Mme Williams: Comme je l'ai dit, j'attendais un taxi. Je suis désolée de mon retard.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Nous comprenons.

Mme Williams: Mon nom est Jasmine Williams. C'est la première et sans doute la dernière fois de notre vie que nous ferons un tel exposé. J'espère que vous serez très indulgents. Nous sommes petits, mais nous ne sommes pas sans importance. Vous le verrez au fil de mon exposé.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): J'ai toujours eu le même problème. Nous attribuons une période fixe à chaque exposé. Votre collègue a pris environ huit minutes. Je vous en laisserai trois ou quatre puis nous passerons à autre chose.

Je crois qu'il serait préférable que vous parliez de la question commerciale. Comme je l'ai dit à M^me^ Butkovic, parlez avec votre coeur. Cela a bien fonctionné dans son cas.

Mme Williams: D'accord, monsieur le président. Je ferai de mon mieux.

Les Canadiens des Caraïbes trouvent fort surprenant que le Canada, qui entretenait avec les Caraïbes des relations économiques et commerciales spéciales depuis le XVIII^e^ siècle, au moment où l'on troquait le poisson contre du rhum et des épices, ait maintenant mis de côté ou sans doute abandonné les Caraïbes en faveur des anciens pays communistes d'Europe de l'Est et d'autres régions, comme le Pacifique.

Loin de nous de dire que le Canada ne devrait pas aider les autres pays. Cependant, nous sommes tous alliés. Le Canada a profité de la manne de la Jamaïque et de la bauxite du Guyana depuis les années cinquante. Il y a aussi des liens financiers dans le secteur des banques et de l'assurance. De fait, au XIX^e^ siècle, la Merchants Bank of Halifax s'établissait aux Caraïbes, où l'on en compte actuellement quatre ou cinq. Les banques ne resteront pas dans les Caraïbes si elles n'y trouvent pas leur profit. Nous avons donc une importance manifeste.

L'élimination des Caraïbes est ce qui me blesse le plus. Apparemment, l'importance géopolitique de nos pays d'origine a disparu. Les Caraïbes ne jouissent plus des relations qu'elles ont toujours entretenues avec l'Amérique latine, au point d'être maintenant inconnues sous cette appellation. À l'heure actuelle, ce sont l'Amérique latine et l'Afrique qui sont à l'honneur. Le Canada nous a frappées au coeur de notre identité. Un allié depuis presque 300 ans nous a blessées. Si un ennemi nous blessait, passe encore. Mais lorsque c'est un allié, cela touche vraiment une corde sensible.

Les petites économies des Caraïbes sont tout particulièrement vulnérables, non seulement à la récession mondiale actuelle, à cause de la crise de l'endettement et du service de la dette, mais aussi aux pressions exercées par les institutions financières internationales—par exemple la Banque mondiale et le FMI. Comme vous le savez, le ministre des Finances du Canada siège habituellement au conseil d'administration d'une de ces deux institutions. L'énorme

[*Text*]

dismantling of the basic infrastructure of health, education, nutrition and social programs that sustain the poor majority. We're grateful to Canada for giving debt forgiveness, but Canada can play a strong role in pressuring the other G–7 countries to do the same in the region.

There's an addendum attached to my brief, so I will just do the point form. Canada in the 1950s and 1960s actively recruited various categories of immigrants and their skills to supplement shortages at home. The infusion of teachers, nurses, undergraduates, domestics, farm workers and others boosted the economy and created stronger linkages with the Caribbean. The Caribbean also benefits from the remittance that was sent home.

In addition, several of Canada's leaders are Caribbean born—in politics, medicine, science and technology, athletics, business, education and the arts. In the area of arts, there is reggae music—you all know about reggae music—calypso, Caribana festivals, parades. These things have now become part of the Canadian popular culture. These have also brought substantial financial benefits to the Canadian economy. There is no sector without excellent return in Caribbean investment in the education of their people, and Canada is now reaping the interest in this investment. How could Canada displace us? To dismantle this would not only place historical cooperation at an untenable disadvantage, but also clearly engineer instability. However, it's far–reaching and much too costly to quiet the program.

The prevailing economic vulnerability could lead to social and political instability, which the Honourable André Ouellet eloquently spoke to during a March 15 speech. This would strike at the root of the strong tradition of human rights enhancement, which has been one of the most satisfying features of Caribbean life and development.

Now I will do the point form recommendation. CARIBCAN must be reviewed immediately. Why? Because the greatest weakness of CARIBCAN is that it doesn't have an investment.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Why don't you read the recommendations without the commentary, because we'll read that.

Ms Williams: Okay. CARIBCAN must be reviewed to include an investment component. Remove all tariffs, because the tariffs that were imposed were the high–income earners like textiles, clothing, leather. We're saying that the Caribbean is so constrained and endowed in such a way that we could never be a threat to Canada, the U.S. or Mexico, or even the accession of Chile, because we're an island and the least developed country except for Belize and Guyana. So remove all the barriers and help us.

[*Translation*]

pression provoque un traumatisme profond qui nous oblige à rembourser notre dette coûte que coûte, même au prix d'un démantèlement de l'infrastructure de base de la santé, de l'éducation, de la nutrition et des programmes sociaux qui soutient la majorité nécessiteuse. Nous sommes reconnaissants que le Canada renonce au prêt qu'il nous a consenti, mais il peut jouer un rôle vigoureux en incitant les autres pays du G–7 à faire de même.

Je vais maintenant énumérer les divers points figurant dans l'annexe de mon exposé. Dans les années cinquante et soixante, le Canada a recruté diverses catégories d'immigrants afin de pouvoir utiliser leurs compétences pour combler une pénurie de main–d'oeuvre chez lui. Cette infusion d'enseignants, de personnel infirmier, de diplômés de premier cycle, de domestiques, de travailleurs agricoles et d'autres personnes a renforcé l'économie et les liens avec les Caraïbes. Nous profitons aussi des envois d'argent faits aux Caraïbes.

En outre, plusieurs dirigeants au Canada sont d'origine antillaise—que ce soit dans la politique, la médecine, les sciences et la technologie, les sports, les affaires, l'éducation ou les arts. Dans ce dernier secteur, il y a la musique reggae—vous connaissez tous cette musique—le calypso, les festivals Caribana et les parades. Tout cela fait maintenant partie de la culture populaire au Canada. Ils ont également procuré des avantages financiers substantiels à l'économie canadienne. Il n'y a pas un secteur qui n'affiche pas un excellent rendement sur l'investissement des Caraïbes dans l'éducation de leur peuple, et le Canada récolte actuellement les intérêts de cet investissement. Comment le Canada peut–il nous laisser de côté? Ce démantèlement non seulement défavoriserait de façon insoutenable cette coopération qui a toujours existé, mais il provoquerait aussi clairement l'instabilité. Cependant, les conséquences sont profondes et l'abolition du programme coûterait beaucoup trop cher.

La vulnérabilité économique pourrait amener l'instabilité sociale et politique dont l'honorable André Ouellet a parlé éloquemment lors d'une conférence qu'il a livrée le 15 mars. Cette situation attaquerait la base même de la forte tradition d'amélioration des droits de la personne, l'une des caractéristiques les plus gratifiantes de la vie et du développement des Caraïbes.

Permettez–moi maintenant de passer aux recommandations. Il est impératif d'examiner sans tarder la situation de l'initiative CARIBEAN. Pourquoi? Parce que sa plus grande faiblesse vient de l'absence d'investissements.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Pourquoi ne lisez–vous pas les recommandations sans les commentaires, étant donné que nous allons les lire?

Mme Williams: D'accord. Il importe d'examiner l'initiative CARIBEAN sur le plan des investissements. Éliminez toutes les barrières tarifaires, car elles touchent les produits à revenu élevé, comme les textiles, le vêtement et le cuir. Les Caraïbes sont tellement enracinées dans cette façon de faire et tellement limitées par elle que nous ne pourrons jamais devenir une menace pour le Canada, les États–Unis ou le Mexique, ou même à l'accession du Chili, parce que nous sommes un pays insulaire et le moins développé de tous, si ce n'est du Belize et du Guyana. Éliminez donc tous les obstacles et aidez–nous.

[*Texte*]

We don't really want aid. If Canada and all the countries give us fair trade, then the little aid we need will be mainly in the education field, an exchange of professors and so forth.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): I think that's a good point to conclude on. You've made a good sound point and I think we'll have to. . .

Ms Williams: We have two more points, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): All right. I'm weak.

Ms Williams: We're asking that Canada help to establish a diversification and stabilization fund.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's the first point; now the second one.

Ms Williams: We should have a global tax to fund that. I'm telling you how to as well. So there's no excuse.

The next thing is that in terms of the environment we would like the law of the land to include fines and penalties and possible incarceration, in cooperation with the Department of Foreign Affairs or whatever, of those offending companies that dump toxic waste on the beaches of the Caribbean.

• 1800

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you very much. I think that we have to conclude now and have some time for discussion. You've had more time than any other group that has come before the committee.

Ms Williams: But they've not had 300 years of economic and trade relations, Mr. Chairman. I don't think so.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): That's a good point.

Ms Williams: We should be involved in foreign policy. The women of the Caribbean should be involved in CIDA as well as Foreign Affairs. There are none at the director level and above. We demand that we be there. We're part of the Canadian fabric now.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you. Now we have an opportunity for some discussion and questions.

I want to thank each of you for your presentation and for giving us your views. You will notice that there are a number of common themes among all the presentations, which I think reflect in a sense the common requirements of humanity. However, it's not for me to make any further comments.

Mr. Bergeron.

M. Bergeron (Verchères): Monsieur le président, j'aurais une courte question pour M. St. Fort. Vous avez abordé une question qui est hautement d'actualité, à savoir la question haïtienne. Le ministre des Affaires étrangères, dans une

[*Traduction*]

Ce n'est pas vraiment d'une aide humanitaire dont nous avons besoin. Si le Canada et les autres pays entretiennent avec nous des échanges commerciaux équitables, l'aide infime qu'il nous faudrait toucherait principalement l'éducation, par exemple un échange d'enseignants et d'autres mesures du genre.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je crois que nous pourrions terminer sur ce bon point. Vous avez présenté un argument valable et nous allons devoir. . .

Mme Williams: Monsieur le président, j'ai deux autres observations.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): D'accord. Vous profitez de ma faiblesse.

Mme Williams: Nous demandons au Canada qu'il aide à mettre sur pied un fonds de diversification et de stabilisation.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Et d'une; maintenant la seconde.

Mme Williams: Il faudrait financer cela par une taxe générale. Vous n'avez aucune excuse de ne pas le faire puisque je vous dis comment procéder.

En second lieu, nous aimerions que les lois du pays prévoient des amendes et des pénalités et sans doute des peines d'emprisonnement à l'égard des sociétés délinquantes qui déversent des déchets toxiques sur les plages des Caraïbes, le tout en collaboration avec le ministère des Affaires étrangères ou quelqu'un d'autre.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci beaucoup. Nous devons maintenant terminer les exposés et passer à la période de discussion. Vous avez eu plus de temps que tout autre groupe qui a témoigné devant le comité.

Mme Williams: Mais ils n'ont pas 300 ans de relations économiques et commerciales, monsieur le président.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): C'est un bon argument.

Mme Williams: Nous devrions nous intéresser à la politique étrangère. Les femmes des Caraïbes devraient participer aux décisions à l'ACDI et aux Affaires étrangères. Aucune n'occupe un poste de directeur ou à un niveau plus élevé. Nous exigeons une présence puisque nous faisons maintenant partie du tissu canadien.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci. Passons maintenant à la discussion et aux questions.

Je tiens d'abord à remercier chacun de vous de votre exposé et de vos opinions. Vous constaterez que tous ces exposés présentent quelques thèmes communs qui, selon moi, reflètent en quelque sorte les besoins communs de l'humanité. Cependant, ce n'est pas mon rôle de faire d'autres observations.

Monsieur Bergeron.

Mr. Bergeron (Verchères): Mr. Chairman, I have a short question for Mr. St. Fort. The Haitian issue that you addressed is very much in the news. In a speech which he delivered last February 16th, the Foreign Affairs Minister said that Haiti and

[*Text*]

présentation qu'il a faite le 16 février dernier, nous avait indiqué que deux éléments fondamentaux de la politique étrangère du Canada allaient être Haïti et l'Ukraine. Vous avez souligné le fait que vous étiez très soucieux du respect des frontières des pays des Caraïbes, et vous avez également appelé la communauté internationale à être très attentive, à utiliser avec précaution — le terme est bien choisi, je pense — les sanctions internationales contre certains pays, notamment Haïti.

La question que je serais tenté de vous poser, monsieur St. Fort, c'est ceci. Compte tenu de la situation actuelle, qui est finalement une situation d'escalade, la communauté internationale a l'impression d'être quelque peu défiée par le régime en place à Haïti. Qu'est–ce que vous suggérez, par exemple, au gouvernement canadien comme mesures à prendre pour faire face au régime illégitime qui est actuellement en place à Port–au–Prince?

M. St. Fort: Je pense qu'on a omis de persévérer dans une voie.

There was a serious omission with respect to this situation in Haiti.

L'omission est la suivante: on a omis de garder la voie de la négociation. Il y a eu l'entente de Governors Island au mois d'octobre, mais qui a avorté. À partir de ce moment–là, on a laissé tomber ce qu'on pourrait appeller «une forte négociation». On a essayé d'utiliser des moyens qui, à mon humble avis, ont un effet négatif pour la population même. C'est pour cela que je dis qu'il faudrait être très attentifs quant à la manière dont on exerce les sanctions.

That's why I warned this committee earlier to be very careful how the sanctions are applied, because we have failed to pursue the avenue that is best, in my view, which is negotiation. We went on to apply these sanctions, and their effects are not on the richest but on the poorest. This whole scenario is done in the best interests of democracy and the best interests of the people that elected the government.

So that's why I say that we have to be very careful. I think that negotiations should prevail.

Je présume que cela répond en partie à la question.

M. Bergeron: Oui, mais je pense que la communauté internationale a réagi comme elle a réagi parce qu'elle n'a pas senti de la part du régime en place une véritable volonté de négocier. On a senti plutôt une volonté de gagner du temps par ces négociations. Est–ce que je me trompe, ou est–ce que vous pensez qu'on aurait vraiment pu aller de l'avant dans les négociations avec le régime en place, et que ces négociations auraient pu, éventuellement, aboutir sur un règlement tout à fait acceptable pour les parties en cause?

M. St. Fort: C'est un choix politique.

• 1805

On aurait pu garder l'avenue de la négociation; on ne l'a pas fait. On a choisi d'appliquer des sanctions qui , semble–t–il, seraient appropriées, compte tenu du fait qu'il y a une espèce de défi de lancé par le régime en place. Indépendamment du défi, je pense que la voie de la négociation demeure la voie la plus salutaire, et malgré le fait qu'on aurait pu essayer d'envisager des sanctions; mais des sanctions ont un effet néfaste.

[*Translation*]

Ukraine would represent two basic components of Canada's foreign policy. You felt very concerned about protecting the borders of the Caribbean countries and you called upon the international community to examine very closely and to use very carefully — I think the term is well chosen — sanctions against some countries, including Haiti.

I would be tempted to ask you this question, Mr. St. Fort. Considering the current situation, the international community feels somewhat challenged by the present regime in Haiti. In your opinion, what measures should the Canadian government take to face the illegitimate government now in power in Haiti?

Mr. St. Fort: I think we failed to pursue one line of action.

On a péché gravement par omission dans le cas d'Haïti.

We failed to continue the negotiations. There was the Governors Island's agreement last October, but it aborted. From then on, we abandoned what could be called "strong negotiations". We tried using means which, in my humble opinion, had a negative impact on the population itself. For this reason, we should look very closely at the way we apply sanctions.

Voilà pourquoi j'ai enjoint plus tôt le comité d'être très attentif à la manière d'appliquer les sanctions, car nous avons omis de poursuivre la meilleure voie qui est celle de la négociation. En continuant d'appliquer ces sanctions, nous avons touché non pas les plus riches, mais les plus pauvres. Tout ce scénario se déroule dans les intérêts de la démocratie et du peuple qui a élu le gouvernement.

Voilà pourquoi nous devons être très attentifs. Les négociations devraient être au premier plan.

I think this partly answers your question.

Mr. Bergeron: Yes, but the international community reacted the way it did because it did not see in the current government a true commitment to negotiate. It was felt that these negotiations were used more to buy time. Am I wrong or do you think we really could have tried to negotiate with that government an agreement totally acceptable by all parties?

Mr. St. Fort: It's a political choice.

We should have kept the negotiations open, but we did not. We chose to apply sanctions which, I think, would seem appropriate since we have, in some way, been challenged by the current regime. Notwithstanding this challenge, I think negotiations remain the most profitable avenue, in spite of the sanctions we could have considered. However, sanctions are detrimental.

[*Texte*]

Vous voyez ce qui se produit, monsieur Bergeron. Vous vous retrouvez avec un pays à vide, où la population, en général, continue de souffrir. On vient d'annoncer

the elimination of international and commercial flights, but you must realize that if you try to get a flight from Haiti right now, you won't be able to. All those who have the financial capacity to leave will in fact leave. Who's going to be stuck with the sanctions? It's going to be those people.

I'm saying you have to be careful. It is true that we may have to apply these sanctions, but it is to force them to do what? It is to force them to negotiate, because they're not going to leave without negotiating how they're going to depart.

Mr. Flis: I have one question for Mothers for Peace and one for the B'Nai Brith, if there's time.

Let me begin with the B'Nai Brith. You mentioned that part of our policy should be to encourage the end of the Arab boycott, but is it not, in effect, already ended? There has been an Arab boycott against Israel, but there's really been a lot of trade going on between Kuwait, and other Arab countries, with Israel. Isn't that right?

Mr. Morris: There has been progress made, but unfortunately the problem is still great. There are many countries that will have nothing to do with Israel and still enforce secondary boycotts, as well. There are still countries that will not deal with Canadian companies if they know those companies deal with Israel.

The whole situation in the Middle East is improving. We are pointing out problems that still exist that, if they did disappear, would really help in the ongoing peace process at this point. This is an irritant that really sticks out. Its elimination would be extremely helpful.

Mr. Flis: You did study ethnic conflicts and the causes of these, etc. However, still on the Middle East, if the Palestinians do not succeed economically, then the Middle East problem is not over. We'll be starting all over again. I'm told the fundamentalists move in during economic insecurity. It is of interest to Israel itself that Palestine, Gaza, and the West Bank are economically successful very quickly. What should be Canada's foreign policy to assist in this economic recovery?

Mr. Morris: To the first part of your question, the answer is definitely yes. The Israelis are supplying the Palestinian police with their army rations, beddings, and rifles. It's an experiment toward peace. If it's not successful, things will be set back tremendously. To that extent, the Israelis want to see it become successful and are doing everything. In fact, the Israelis have been helping the Palestinians in trying to secure foreign money that has been pledged to the Palestinians.

What can Canada do? Money is always an answer, but you can't throw money at a problem, unconditionally. The donor nations that have promised money will grant the money once the Palestinians have set up the process for accepting the money and distributing it openly and publicly. What Canada can do is really encourage the Palestinians to speed up that process.

[*Traduction*]

You see what happens, Mr. Bergeron. You end up with an empty country where the general population continues to suffer. It was just announced

l'élimination des vols commerciaux et internationaux, mais il faut comprendre qu'il est impossible en ce moment de sortir d'Haïti par avion. Tous ceux qui ont les moyens financiers de partir le font. Qui va faire les frais des sanctions sinon la population locale?

Au risque de me répéter, soyez très prudents. Même si nous devrons peut–être appliquer ces sanctions, à quoi serviront–elles? Elles les obligeront à négocier, car ils ne pourront pas quitter s'ils ne le font pas.

M. Flis: J'ai une question pour Mothers for Peace et une autre pour B'Nai Brith, si nous avons le temps.

Commençons avec B'Nai Brith. Vous avez dit que notre politique devrait en partie favoriser l'élimination du boycottage des pays arabes, mais n'est–il pas déjà éliminé? Il y a bien eu un boycottage des pays arabes contre Israël, mais n'y a–t–il pas d'abondants échanges commerciaux actuellement entre le Koweit et d'autres pays arabes et Israël?

M. Morris: Il y a eu des progrès, mais malheureusement le problème est encore très présent. Beaucoup de pays ne veulent rien savoir d'Israël et continuent d'appliquer un boycottage secondaire. Il y a encore des pays qui refuseront de faire affaire avec des entreprises canadiennes si celles–ci maintiennent leurs relations avec Israël.

Toute la situation au Moyen–Orient s'améliore. Si les problèmes que nous avons indiqués disparaissaient, ils contribueraient réellement au maintien de la paix en ce moment. La disparition de cet irritant important aiderait énormément.

M. Flis: Si je ne m'abuse, vous avez étudié les conflits ethniques et leurs causes. En revenant au Moyen–Orient, si les Palestiniens subissent un échec économique, le problème du Moyen–Orient persistera et nous devrons tout recommencer. D'après ce qu'on m'a dit, les fondamentalistes s'activent en période d'insécurité économique. Israël a tout intérêt à ce que la Palestine, Gaza et la Cisjordanie atteignent très rapidement la prospérité économique. Quelle devrait être la politique étrangère du Canada en faveur de cette reprise économique?

M. Morris: À votre première question, ma réponse est assurément affirmative. En effet, les Israéliens fournissent à la police palestinienne des rations, du matériel de couchage et des armes. C'est une expérience de paix qui, si elle échoue, fera reculer énormément la situation. C'est pourquoi les Israéliens font tout ce qu'ils peuvent pour que la reprise économique se réalise. De fait, ils ont prêté main–forte aux Palestiniens en essayant d'obtenir sur les marchés étrangers les fonds qui leur avaient été promis.

Que peut faire le Canada? L'argent est toujours une réponse, mais on ne peut pas simplement jeter de l'argent à un problème, sans aucune garantie. Les pays donateurs qui ont promis de l'argent l'accorderont aux Palestiniens dès que ceux–ci auront mis en place un processus pour recevoir les fonds et pour les distribuer au su et au vu de tout le monde. Le Canada peut intervenir en encourageant réellement les Palestiniens à accélérer ce processus.

[*Text*]

The Palestinians have to get their camp in order. They have to be able to have all those agencies that are necessary to receive the funds, to disburse the funds properly, and to account to the donor nations for those funds. If those agencies were in place, I think you would see the money coming in that would help resolve the problem in the manner you suggested at the beginning.

Mr. Flis: This is to Ms Butkovic or Ms Kremar. You told us a lot about the atrocities that you heard about or maybe witnessed even personally in the Bosnia–Herzegovina area, but the mandate of this committee is to come up with an independent foreign policy for the future. What would you recommend to this committee to put into our foreign policy, together with the international community, so we can prevent the kinds of mass rapes and killing of innocent children that you have witnessed and shared with us?

• 1810

Ms Butkovic: I would say that the signs were there but when people—whether politicians or organizations—were told that the writing was on the wall, they didn't pay any attention. So on the onset of a problem the world community should step in. This is why we have the United Nations, all these agencies: to step in, rather than to wait and wait and then, before you know it, things are so much out of control. At present I think that various bodies are kind of floating and yet they haven't come to any constructive decision on how to handle the situation.

Mr. Flis: Did the international community give recognition of the independence to these countries—Croatia, Slovenia, Bosnia–Herzegovina—too soon? Was that a problem? Could that have headed off the crisis?

Ms Valentina Kremar (Director, Mothers for Peace): If you followed closely from the beginning of the war until now, Croatia, Slovenia, and Bosnia did everything to defuse the problem and they tried to negotiate with Serbia all the time to somehow settle the differences. Unfortunately, Serbia wouldn't take anything but complete Yugoslavia. In Yugoslavia everyone was terrorized by the Serbian Republic.

As you will remember, many peace treaties were signed. Unfortunately, they were not worth even the paper they were written on. At the beginning of these negotiations they were not worth the paper because every time they were signed they were broken.

The war didn't start in Bosnia; it started in Slovenia when Serbia attacked Slovenia. Croatia was second. This was always in the guise of something, minority rights or Muslim predomination or whatever. Really, this is aggression. And the world was always saying let's go to a democracy. Everyone was talking about communism, about the red devil. When Croatia, Slovenia, and Bosnia wanted to go on their democratic, free–election way, we expected that we would be helped. Unfortunately, we were branded as being as guilty as those who had attacked us.

[*Translation*]

Les Palestiniens ont le devoir de mettre de l'ordre dans leur camp. Pour recevoir les fonds, ils doivent pouvoir convaincre tous les organismes nécessaires de débourser les fonds de la bonne façon et ils doivent pouvoir rendre des comptes à ce titre aux pays donateurs. Si ces organismes étaient déjà en place, l'argent entrerait dans le pays et aiderait à résoudre le problème de la façon dont vous l'avez indiqué au départ.

M. Flis: Ma question s'adresse à M^me^ Butkovic ou à M^me^ Kremar. Vous nous avez largement fait part des atrocités dont vous avez entendu parler ou auxquelles vous avez peut–être assisté vous–mêmes en Bosnie–Herzégovine. Le mandat du comité consiste toutefois à élaborer une politique étrangère indépendante pour l'avenir. Que recommanderiez–vous au comité qu'il mette dans notre politique étrangère, de pair avec la communauté internationale, afin que nous puissions éviter les viols généralisés et les assassinats d'innocents enfants que vous avez vus et dont vous nous avez fait part?

Mme Butkovic: Les signes étaient là, mais lorsque les gens—que ce soit les politiciens ou les organismes—ont réellement su ce qui se passait, ils n'ont pas prêté attention. La communauté mondiale devrait donc intervenir dès le début d'un problème. C'est d'ailleurs pourquoi nous avons les Nations Unies et tous ces autres organismes: pour intervenir au lieu d'attendre que les choses deviennent hors de contrôle. À l'heure actuelle, il y a divers organismes qui survolent en quelque sorte la situation, mais qui n'ont encore pris aucune décision constructive sur la façon d'aborder la situation.

M. Flis: La communauté internationale a–t–elle reconnu l'indépendance de ces pays—la Croatie, la Slovénie, la Bosnie–Herzégovine—trop tôt? Cela a–t–il été un problème? Cela aurait–il pu éviter la crise?

Mme Valentina Kremar (directrice, Mothers for Peace): Si vous suivez attentivement les événements depuis le début de la guerre jusqu'à maintenant, la Croatie, la Slovénie et la Bosnie ont fait tout ce qu'elles ont pu pour désamorcer le problème et elles ont toujours essayé de négocier avec la Serbie pour régler les différends. Malheureusement, la Serbie ne voulait rien d'autre que toute la Yougoslavie. En Yougoslavie, tout le monde était terrorisé par la République serbe.

Vous vous souviendrez qu'on a signé de nombreux traités de paix qui ne valaient même pas le papier sur lequel ils étaient écrits parce qu'ils n'étaient pas respectés.

La guerre n'a pas commencé en Bosnie, mais en Slovénie lorsque les Serbes ont attaqué les Slovènes. La Croatie a suivi. Tout cela s'est fait sous le couvert des droits de la minorité, de la domination musulmane ou d'autres raisons. À vrai dire, il s'agissait d'une agression. Pendant tout ce temps, le reste du monde prônait la démocratie. Tout le monde parlait du communisme et du démon rouge. Lorsque la Croatie, la Slovénie et la Bosnie ont voulu tenir des élections libres et démocratiques, nous espérions de l'aide. Malheureusement, nous avons été accusés des mêmes crimes que ceux qui nous avaient attaqués.

[*Texte*]

I might just show that this is what happened. The writing was on the wall, as Mrs. Butkovic said, but I would just like to remind you that Mr. Baker went to Serbia and he offered $300 million to Serbia to hold Yugoslavia together. Recognition was not too early. As a matter of fact, it was right on time, but what we needed was moral support. Then we would not have so many killed now.

If it ever happens again, I am pleading for these nations. Our victims are already dead; there is nothing we can do about them. I am here because I don't want what happened to us ever to happen to anyone else. We are asking you: if any country has the same problem, please help them right away if you see that they are going toward the righteous way, the democratic way to freedom. We wanted Croatia to be exactly the same as Canada.

Thank you.

Ms Butkovic: I would like to point out that Croatia and Slovenia were attacked before recognition. Recognition came later; it came in January of 1992. These countries proclaimed independence in 1991. So you had this period of aggression before the recognition. I think the recognition only came afterwards, I would like to think as a symbol or gesture on the part of the western countries to settle the differences and perhaps bring peace.

Ms Kremar: There was a special tragedy in Bosnia, because they tried to do everything to make peace somehow with Mr. Milosevic in Serbia. He wouldn't even say who was shooting at him when he was sitting in the Sarajevo barracks. This is what happened to Bosnia; it was absolutely horrible.

• 1815

Ms Butkovic: But you also have the situation of the Czech Republic and Slovakia. The country was one, and they all went their own way in a peaceful manner. It didn't mean that everybody agreed on it, but nevertheless when people see that there is a certain trend to part in a democratic way. . . I think we live in the age when you have the birth of new democracies, and therefore I think people have a right to self-determination.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Are there any questions from members of the committee? Any further comments from those who have made presentations?

Mr. Flis: These were excellent presentations. I was wondering if we could go around and ask each group to think again into the future. We're trying to write a policy here for maybe the next 20 years. We've heard what's happened in the past, in history, and I'm sorry that you feel Canada has abandoned the Caribbean. I didn't think we did. If you could toss out from each group one concrete suggestion. . . If you were writing this policy, what would you put in there?

Ms Kremar: I would just like to say something. We mentioned the international organizations. I think Canada should look closely at the work of international organizations. The neutrality and the work of these organizations is absolutely

[*Traduction*]

Je pourrais simplement vous montrer que c'est ce qui s'est passé. Comme l'a dit M^me^ Butkovic, les signes étaient là. Puis-je simplement vous rappeler que M. Eaker s'est rendu en Serbie afin d'offrir aux dirigeants 300 millions de dollars pour maintenir l'unité de la Yougoslavie? La reconnaissance n'est pas arrivée trop tôt. En réalité, elle était juste à temps, mais si nous avions eu l'appui moral dont nous avions besoin, il n'y aurait pas eu tant de morts.

Si la situation se produit à nouveau, je lance un appel désespéré au nom de ces pays. Nos victimes sont déjà mortes et il n'y a rien que nous puissions faire. Je suis ici parce que je ne veux pas qu'il arrive à d'autres ce qui leur est arrivé. Si un pays éprouve le même problème, nous aimerions que vous puissiez l'aider dès le départ si vous voyez qu'il se dirige dans la bonne direction, c'est-à-dire vers la voie démocratique de la liberté. Nous voulions que la Croatie ressemble exactement au Canada.

Merci.

Mme Butkovic: Permettez-moi de souligner que la Croatie et la Slovénie ont été attaquées avant d'obtenir la reconnaissance, qui est arrivée plus tard, en janvier 1992. Ces pays ont proclamé leur indépendance en 1991, de sorte qu'il y a eu cette période d'agression qui a précédé leur reconnaissance. Cette reconnaissance n'est arrivée qu'après, et encore comme un symbole ou un geste de la part des pays occidentaux destiné à régler les différends et, sans doute, à ramener la paix.

Mme Kremar: Il y a eu une tragédie spéciale en Bosnie, car le pays a fait tout ce qu'il a pu pour rétablir la paix avec M. Milosevic en Serbie. Celui-ci n'a même pas voulu dire qui avait tiré sur lui lorsqu'il se trouvait dans les baraques à Sarajevo. La situation en Bosnie était absolument horrible.

Mme Butkovic: Mais il y a aussi la situation de la République tchèque et de la Slovaquie. Le pays était uni et tout le monde vivait en paix. Cela ne voulait pas dire que tout le monde était d'accord, néanmoins lorsque les gens voient qu'il y a une certaine tendance à se désister d'une façon démocratique. . . Nous vivons à l'époque de la naissance des nouvelles démocraties et c'est pourquoi les gens ont le droit à l'autonomie gouvernementale.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Y a-t-il d'autres questions des membres du comité? Des observations de ceux qui ont fait des exposés?

M. Flis: C'était là d'excellents exposés. Je me demandais si nous ne pourrions pas refaire un tour de table pour demander à chaque groupe ses réflexions au sujet de l'avenir. Notre but est de rédiger une politique, peut-être pour les 20 prochaines années. Nous avons entendu parler des événements qui se sont passés et je suis désolé que vous ayez l'impression que le Canada a abandonné les Caraïbes. Je ne pensais pas que nous avions agi ainsi. Si vous pouviez tirer de chaque groupe une suggestion concrète. . . Si l'on vous donnait pour mandat de rédiger cette politique, qu'y mettriez-vous?

Mme Kremar: Permettez-moi une observation. Nous avons parlé des organismes internationaux. Selon moi, le Canada devrait examiner attentivement le travail des organismes internationaux. Leur neutralité et leur travail sont tout à fait

[*Text*]

to be applauded, but neutrality has killed many people. As we mentioned, we told the Red Cross in February about the camps, and no one said anything until July—five months passed. What we are asking is that somehow people look into their work, that victims are being looked at and helped by every organization. I think Canada is a member of those organizations and should make sure the victims are protected somehow by any means possible. Our policy should go even as far as the United Nations. We don't always look and say we are going to help. We should see what is really happening in the field, and talk to the people from the field and not just uninformed people around.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): The representative of B'Nai Brith, do you have a final, concrete point?

Mr. Frank Dimant (Executive Vice–President, B'Nai Brith Canada): We would like to echo something in relationship to NGOs. We travel worldwide on missions to ascertain first–hand situations. Travelling in eastern Europe, we note a tremendous lack of development of NGOs. If our foreign affairs department could look at assisting and working with Canadian NGOs, so we can bridge gaps and work together, utilizing our expertise, and perhaps find funding and make it available to help the NGOs flourish, I think it would help bring about a better world if we had more volunteers.

Mr. Henderson: I am from the Royal Commonwealth Society and I have two brief comments, Mr. Chairman. The first point is in answer to member Flis's question. I think Canadian foreign policy should advocate that the Commonwealth have a narrow focus. We believe that focus should have a very strong youth tinge to it. Secondly, Asia is going to be a major developing area of foreign policy for Canada. This area we don't often know very well. We have very, very key Asian countries with whom we have excellent relations: Malaysia and Singapore. We should use them more.

Ms Williams: I would like to borrow something from *The New World Order*, 1991. This is a group of Nobel prize winners and other concerned persons. They emphasize that justice, compassion, equity, should be in the new world order; that we need social entrepreneurs—visionaries, competent in health and negotiations; and there should be "provention", not prevention, and they define this as the act of looking ahead and eliminating the conditions that lead to conflict.

I'm saying this in particular regarding the debt burden, not just in the Caribbean but all over Africa and Latin America. Canada has a strong leadership role in lobbying for debt forgiveness, but I'm recommending conditionality forgiveness, having an auditor general, as the North–South Institute recommended, monitor the abuse or misuse of aid so that there's poverty alleviation and alleviation of corruption, but also having a group of eminent persons made up of local and international persons respected by the IFIs, the international financial institutions, the nationals as well as worldwide, to monitor aid after the debts are forgiven—timetables, programs, evaluation. Because the auditor general, as the North–South

[*Translation*]

louables, mais la neutralité a tué beaucoup de gens. Comme nous l'avons dit, nous avons dénoncé la situation des camps à la Croix–Rouge en février, mais personne n'a rien dit pendant cinq mois, jusqu'en juillet. Nous demandons que quelqu'un examine leur travail et que les victimes soient aidées par tous les organismes. Le Canada, si je m'abuse, est membre de ces organismes et il devrait veiller à ce que les victimes soient protégées par tous les moyens possibles. Notre politique devrait même aller aussi loin que celle des Nations Unies. Nous ne regardons pas toujours les événements pour offrir notre aide. Nous devrions constater ce qui se passe réellement sur place et parler aux gens de l'endroit, non pas seulement à ceux qui nous entourent.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Le représentant de B'Nai Brith avait–il une dernière observation à faire?

M. Frank Dimant (vice–président exécutif, B'Nai Brith Canada): Permettez–nous un commentaire au sujet des ONG. Nous voyageons partout dans le monde dans des missions qui nous amènent à vérifier sur place toutes sortes de situations. Nous avons constaté dans les pays d'Europe de l'Est un sous–développement flagrant des ONG. Si notre service des affaires étrangères pouvait espérer aider les ONG au Canada et travailler avec elles, nous pourrions combler les écarts ensemble en utilisant notre compétence commune et sans doute trouver des fonds pour aider les ONG à prospérer. Nous aurions un bien meilleur monde s'il y avait plus de bénévoles.

M. Henderson: Je suis membre de la Royal Commonwealth Society et j'aurais deux brèves observations à faire, monsieur le président. La première découle de la question de M. Flis. Selon moi, la politique étrangère du Canada devrait préconiser une orientation étroite pour le Commonwealth et être fortement nuancée par un cachet de jeunesse. En second lieu, l'Asie deviendra un important secteur de développement de la politique étrangère du Canada. Nous ne connaissons pas très bien ce secteur. Il y a en Asie des pays clés avec lesquels nous entretenons d'excellentes relations, notamment la Malaysia et Singapour. Nous devrions recourir plus souvent à leur aide.

Mme Williams: Permettez–moi de puiser un commentaire de l'ouvrage intitulé *Un nouvel ordre mondial*, 1991. Il s'agit d'un groupe de lauréats du prix Nobel et d'autres personnes intéressées qui soulignent que la justice, la compassion et l'équité devraient faire partie du nouvel ordre mondial. Ils indiquent également que nous avons besoin d'entrepreneurs sociaux—de visionnaires, de spécialistes de la santé et des négociations. Ils soulignent aussi qu'il faudrait faire de la «provention» et non de la prévention, qu'ils définissent comme l'action de prévoir et d'éliminer les conditions qui peuvent dégénérer en conflits.

Mon commentaire touche plus particulièrement le fardeau de la dette, non pas seulement dans les Caraïbes, mais partout en Afrique et en Amérique latine. Le Canada a un important rôle de premier plan à jouer en faisant pression pour que les dettes de ces pays leur soient remises. Je recommanderais toutefois des remises conditionnelles et le recours à un vérificateur général, comme l'a recommandé l'Institut Nord–Sud, qui surveillerait les abus ou les mauvaises utilisations de l'aide afin qu'on puisse alléger la pauvreté et atténuer la corruption. Il faudrait également se doter d'un groupe de personnes éminentes provenant d'organismes locaux et internationaux, qui sont respectées par les institutions financières internationales

[*Texte*]

Institute has suggested, is not enough. They are corruptible; they can be bribed.

[*Traduction*]

(IFI) et nationales et qui auraient pour tâche de surveiller les programmes d'aide qui seront mis en place après les remises de dette—calendriers, programmes, évaluation. Comme l'Institut Nord–Sud l'a indiqué, un vérificateur général n'est pas suffisant puisqu'il est corruptible et susceptible d'être soudoyé.

• 1820

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you.

Thank you, ladies and gentlemen, those who have made presentations, the four groups, and thank you, members of the committee, who have listened so intently and participated. Be assured that your comments have been carefully listened to and are part of our record and will be considered. Thank you very much.

The meeting is adjourned.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci.

Je remercie toutes les personnes qui ont fait des exposés, les quatre groupes ainsi que les membres du comité qui ont écouté attentivement et participé activement à la discussion. Soyez assurés que nous avons consigné religieusement vos observations et que nous en tiendrons compte. Merci beaucoup.

La séance est levée.

From The Working Group of Concerned Caribbean–Canadians on Canada's Foreign Policy:

René St. Fort, Member;

Jasmine Williams, Coordinator.

Du "Working Group of Concerned Caribbean–Canadians on Canada's Foreign Policy":

René St. Fort, membre;

Jasmine Williams, coordonnatrice.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Red Cross Society:

René De Grâce, National Director.

As Individuals:

Lorna Marsden, President, Sir Wilfrid Laurier University;

Margaret Catley–Carlson, Head of the Population Council (New York) and Past President of CIDA.

From Mothers for Peace:

Rose Bukovac–Andrachuk, President;

Margaret Butkovic, Vice–President;

Valentina Kremar, Director.

From B'Nai Brith Canada:

Brian Morris, National President;

Lawrence Hart, National Chair of the Institute of International Relations;

Frank Dimant, Executive Vice–President.

From the Royal Commonwealth Society of Canada:

Chris Henderson, Director;

Lloyd Stanford.

(*Continued on previous page*)

TÉMOINS

De la Société canadienne de la Croix–Rouge:

René De Grâce, directeur national.

À titre personnel:

Lorna Marsden, présidente, Université Sir Wilfrid Laurier;

Margaret Catley–Carlson, chef, Conseil sur la population (New York) et ancienne présidente de l'ACDI.

Des Mères pour la Paix:

Rose Bukovac–Andrachuk, présidente;

Margaret Butkovic, vice–présidente;

Valentina Kremar, directrice.

De B'Nai Brith Canada:

Brian Morris, président national;

Lawrence Hart, président national de l'Institut des relations internationales;

Frank Dimant, vice–président exécutif.

De la Société royale du Commonwealth du Canada:

Chris Henderson, directeur;

Lloyd Stanford.

(*Suite à la page précédente*)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Government Publications

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 43
Wednesday, June 15, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 43
Le mercredi 15 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, JUNE 15, 1994
(67)

[*Text*]

The Canada West and North Sub–Committee (C) of the Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met at 3:35 o'clock p.m. this day, in Room 306, West Block, the acting Chair, Bill Graham, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc and Charlie Penson.

Other Member present: John Maloney.

In attendance: From the Canadian International Development Agency: Rose–Mae Harkness. *From the Parliamentary Centre:* Bob Miller, Deputy Director.

Witnesses: From the United Nations Association in Canada: Michael Oliver, President; Nancy Gordon. *From the Canadian Committee for the Fiftieth Anniversary of the United Nations:* Douglas Roche, Chair. *From the World Federalists of* Canada: Fergus Watt, Executive Director. *As an individual:* Richard Hooe Macy. *From the Communist Party of Canada (Marxist–Leninist):* Hardial Bains, National Leader. *From the Canadian Home Economics Association:* Nicole Pelletier, Director, programme partenariat. *From the Retired Heads of Mission Association:* Jim Nutt, Member, Directing Group; Douglas Small, Member, Directing Group; Marc Fagux, Member, Directing Group. *From the Professional Association of Foreign Service Officers:* Colin Robertson, President; Susan E. Harper, Vice–President, Trade Commissioners Service Stream; Robert Todd, Vice–President, Political Economic Stream.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994 (*See Issue No. 1*), the Sub–Committee resumed the review of the Canadian foreign policy.

Michael Oliver, Douglas Roche and Nancy Gordon made statements and answered questions.

Fergus Watt made a statement and answered questions.

At 5:02 o'clock p.m., the sitting was suspended.

At 5:08 o'clock p.m., the sitting resumed.

Richard Hooe Macy, Hardial Bains and Nicole Pelletier made statements and answered questions.

Jim Nutt and Colin Robertson made statements and, with the other witnesses, answered questions.

At 6:30 o'clock p.m., the Sub–Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

J.M. Robert Normand

Committee Clerk

PROCÈS–VERBAL

LE MERCREDI 15 JUIN 1994
(67)

[*Texte*]

Le Sous–comité Canada Ouest–Nord (C) du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui à 15 h 35 à la pièce 306 de l'édifice de l'Ouest, sous la présidence de Bill Graham (*président suppléant*).

Membres du Comité présents:

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Bill Graham, Nic Leblanc et Charlie Penson.

Autre député présent: John Maloney.

Aussi présents: De l'Agence canadienne de développement international: Rose–Mae Harkness. *Du Centre parlementaire:* Bob Miller, directeur adjoint.

Témoins: De l'Association des Nations Unies au Canada: Michael Oliver, président; Nancy Gordon. *Du Comité canadien pour le cinquantième anniversaire des Nations Unies:* Douglas Roche, président. *Du Mouvement canadien pour une fédération* mondiale: Fergus Watt, directeur général. *À titre particulier:* Richard Hooe Macy. *Du Parti communiste du Canada (marxiste–léniniste):* Hardial Bains, leader national. *De l'Association canadienne d'économie familiale:* Nicole Pelletier, directrice, programme partenariat. *De l'Association des chefs de mission à la retraite:* Jim Nutt, membre, Groupe directeur; Douglas Small, membre, Groupe directeur; Marc Fagux, membre, Groupe directeur. *De l'Association professionnelle des agents du service étranger:* Colin Robertson, président; Susan E. Harper, vice–présidente, Service des délégués commerciaux; Robert Todd, vice–président, Filière politique économique.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule n° 1*), le Sous–comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada.

Michael Oliver, Douglas Roche et Nancy Gordon font des présentations et répondent aux questions.

Fergus Watt fait une présentation et répond aux questions.

À 17 h 02, la séance est suspendue.

À 17 h 08, la séance reprend.

Richard Hooe Macy, Hardial Bains et Nicole Pelletier font des présentations et répondent aux questions.

Jim Nutt et Colin Robertson font des présentations et, avec les autres témoins, répondent aux questions.

À 18 h 30, le Sous–comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Greffier de Comité

J.M. Robert Normand

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Wednesday, June 15, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le mercredi 15 juin 1994

• 1537

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'd like to bring this session of the committee to order.

We have with us the United Nations Association in Canada, represented by Mr. Roche—who you may recall ably spoke to us in Calgary about other issues—and Mr. Oliver and Ms Gordon. Welcome to the committee.

I won't spend a lot of time explaining to you what this committee is about. As you know, we are conducting a review of Canadian foreign policy. We hope you will enable us better to understand your perception of the changes in the world that have occurred and how you think Canadian foreign policy should reflect those changes and the values of Canadians as we go into the 21st century.

Is each one of you going to make an individual presentation?

Mr. Michael Oliver (President, United Nations Association in Canada): I will start off, Mr. Chairman, and then I'm going to call on Douglas Roche, and then Nancy Gordon will add a word or two.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I would just remind you that we have only an hour. If you can keep your introductory comments to about 20 to 25 minutes, we'll have more time for questions.

Mr. Oliver: I think we'll certainly do that. We are extremely anxious to have the questions and comments of the committee and we will not trespass on your time.

May I, Mr. Chairman, begin by extraordinarily tactlessly correcting the chair? You were in face of two organizations simultaneously. One is the United Nations Association in Canada, and I am the national president of that, but you are also in the presence of the Canadian Committee for the Fiftieth Anniversary of the United Nations, which is chaired by Doug Roche. The 50th anniversary of the United Nations occurs next year in 1995. For quite a long while now we have been working on the commemoration of this very important occasion. Douglas Roche has headed up an extremely distinguished committee of Canadians from all parts of Canada, from all walks of life.

The 50th anniversary committee is endorsed by the Government of Canada, and indeed we are acting as the agent of the Government of Canada in a sense, although of course acting very much in our own right in the United Nations Association in Canada in sponsoring the 50th anniversary activities, and particularly the Canadian Committee which Douglas Roche chairs.

Le coprésident suppléant (M. Graham): La séance est ouverte.

Nous avons avec nous des représentants de l'Association canadienne pour les Nations unies, M. Roche, vous vous souviendrez peut-être qu'il nous a présenté à Calgary un exposé très intéressant sur d'autres questions, M. Oliver et M^me^ Gordon. Bienvenue à tous.

Je ne perdrai pas de temps à vous expliquer ce que fait notre comité. Comme vous le savez, nous examinons la politique étrangère du Canada. Nous espérons que vous nous aiderez à mieux comprendre votre perception des changements qui se sont produits dans le monde et de la façon dont la politique étrangère du Canada devrait, à votre avis, refléter ces changements et les valeurs des Canadiens et des Canadiennes à l'aube du XXIe siècle.

Est-ce que vous allez nous présenter chacun un exposé.

M. Michael Oliver (président, Association canadienne pour les Nations unies): Je vais commencer, monsieur le président, après quoi je demanderai à Douglas Roche, puis à Nancy Gordon d'ajouter quelques mots.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je voudrais vous rappeler que nous n'avons qu'une heure. Si vous voulez bien limiter votre introduction à 20 ou 25 minutes, nous aurons plus de temps pour vous poser des questions.

M. Oliver: Nous allons certainement le faire. Nous sommes très intéressés à entendre les questions et les commentaires des membres du comité, et nous ne dépasserons donc pas le temps qui nous est alloué.

Monsieur le président, si vous me le permettez, je voudrais pour commencer corriger ce que vous avez dit; vous excuserez cet extraordinaire manque de tact. Vous avez en face de vous des représentants de deux organisations simultanément. Il y a d'abord l'Association canadienne pour les Nations unies, dont je suis président national, mais vous êtes également en présence du président du Comité canadien pour le 50^e^ anniversaire des Nations unies, Doug Roche. Ce 50^e^ anniversaire des Nations unies aura lieu l'an prochain, en 1995. Nous travaillons depuis un certain temps déjà à la commémoration de cette occasion très importante. Douglas Roche a présidé un comité composé de Canadiens et de Canadiennes de toutes les régions du Canada et de tous les domaines d'activités, qui ont accompli un travail remarquable.

Le Comité canadien pour le 50^e^ anniversaire a l'appui du gouvernement du Canada; en fait, nous sommes l'agent du gouvernement du Canada à cet égard, même si nous agissons bien sûr de notre propre chef, dans une large mesure, pour la préparation des activités qui marqueront le 50^e^ anniversaire, à l'Association canadienne pour les Nations unies, et plus particulièrement au Comité canadien dont Douglas Roche est président.

[*Texte*]

Let me then, with that background, simply say that one of the most important tasks we have recognized from the beginning in our preparation for the 50th anniversary activities is the discussion not just of what the UN is but what it should be and what it must become. Therefore, this is not an organization of a celebration, a birthday party in itself; it is much more a cold, sober look at what needs to be done to make the United Nations the kind of organization it will have to be if we're going to be facing the problems of the future with any kind of confidence.

• 1540

The Canadian Committee has divided its activities into several different parts. One of them has been the UN Reform Satellite Committee of the Canadian Committee. Just to complicate matters for you, I am myself the chairman of that particular committee as well as being president of the United Nations Association in Canada.

I am then really speaking to you also from the point of view of this committee, which has produced the document, which I hope all of you have had put before you, entitled *Canadian Priorities for United Nations Reform*. What this document does is bring together four particular areas that we consider to be vital in terms of thinking of the reform of the United Nations.

The first is peacekeeping and the whole area of peace operations; the second, issues of economic and social development; the third, human rights; and finally, the question of the people's participation in the United Nations, rather than the United Nations being in perpetuity simply an organization of states. "We the peoples" is the beginning of the preamble to the United Nations Charter. We are looking then for ways to make that more of a substantive reality.

The committee, then, has decided to put together its preliminary work. This, I should emphasize, is the result of the very intensive set of meetings and studies of four working groups on each of the major areas I've laid out, over the course of the last year, of papers prepared by recognized authorities in the field. To some extent, then, what we have here is a distillation of that kind of thinking.

Let me then move to what we say in the document. There are no less than 52 recommendations that we have put forward for policy initiatives by the government. What I'd like to do today is to concentrate on some of those key recommendations, which we have actually highlighted in the executive summary in the document you have before you.

While I am doing that, I would still like you to think of these as simply being extracted from a very much larger document that deals, I think, with the interrelations between these four areas of UN activities in a much more detailed fashion.

Alors, pour débuter, nous avons décidé d'examiner les structures de l'organisation des Nations unies et surtout du Conseil de sécurité qui est le seul organisme de l'ONU qui a le pouvoir décisionnel, qui peut prendre des décisions qui lient tous les membres et États de l'organisation. La crédibilité du Conseil de sécurité, la capacité du monde d'accepter comme valides ses actions est quelque chose qui est vraiment, selon moi, d'une importance primordiale.

[*Traduction*]

Cela dit, j'ajouterai simplement qu'une des tâches les plus importantes que nous nous sommes fixées depuis le début de nos préparatifs en vue de ce 50e anniversaire, c'est de discuter non seulement de ce qu'est l'ONU, mais ce qu'elle devrait être et de ce qu'elle doit devenir. Par conséquent, ce que nous organisons, ce n'est pas une simple fête d'anniversaire; c'est plutôt un examen attentif et réfléchi de ce qu'il faut faire pour que les Nations unies devienne le genre d'organisation dont nous aurons besoin pour pouvoir nous attaquer avec confiance aux problèmes de l'avenir.

Le Comité canadien a divisé ses activités en plusieurs parties. Il a notamment créé le Comité satellite sur la réforme de l'ONU. Pour compliquer encore un peu les choses, je suis moi-même président de ce comité, en même temps que de l'Association canadienne pour les Nations unies.

Par conséquent, je suis également ici pour vous présenter le point de vue de ce comité, qui a produit le document intitulé *Canadian Priorities for United Nations Reform*, que vous avez tous devant vous, j'espère. Ce document porte sur les quatre grands domaines que nous considérons essentiels dans notre réflexion sur la réforme des Nations unies.

Le premier de ces domaines est celui du maintien de la paix et de toutes les opérations relatives à la paix. Le deuxième, celui du développement économique et social; le troisième, celui des droits de la personne; et finalement, le quatrième, la question de la participation des peuples aux Nations unies, pour que cette organisation ne regroupe plus seulement des États. Le préambule de la Charte des Nations unies commence par les mots «Nous peuples». Nous cherchons donc des moyens de faire de cette déclaration une réalité plus concrète.

Le comité a donc décidé de rassembler le travail préliminaire accompli par ses membres. Je dois souligner que vous avez ici le résultat d'une série de rencontres et d'études très intensives de quatre groupes de travail, qui se sont penchés chacun, au cours de la dernière année, sur un des quatre grands domaines que je viens de vous expliquer, et de divers documents préparés par des autorités reconnues dans ce domaine. Par conséquent, dans une certaine mesure, nous avons ici l'essentiel de cette réflexion.

Passons maintenant à ce que contient ce document. Vous y trouverez pas moins de 52 recommandations au sujet des initiatives que le gouvernement devrait prendre à notre avis. J'aimerais aujourd'hui que nous nous concentrions sur certaines recommandations clé, que nous avons d'ailleurs mises en évidence dans le résumé du document que vous avez sous les yeux.

Mais, en même temps, j'aimerais que vous considériez ces recommandations comme un simple extrait d'un document beaucoup plus volumineux qui explore de façon beaucoup plus détaillée les relations entre ces quatre grands domaines de l'activité des Nations unies.

So, to start with, we have decided to look at the structure of the United Nations and of the Security Council in particular, since it is this sole decision-making body in the UN, whose decision are binding on all members and states in the organization. The Security Council credibility and the validity of its actions in the eyes of the whole world is, in my opinion, of the outmost importance.

[*Text*]

We feel, then, that there is a need for reform of the Security Council for two reasons—first of all, because its permanent membership no longer reflects the realities of global power; and secondly, because the predominant influence of the north and particularly of Atlantic states in the Security Council makes it a body whose interventions, particularly in the southern conflicts, which have been the major arenas for Security Council action, are much less plausible than one would like them to be.

Specifically, then, we are urging the government to follow these guidelines: to support an increase in the number of Security Council members up to 21 from the current 15; to agree to an increase in the number of permanent seats for developed countries only if permanent seats are added for three states from the south. We do not believe anything would be gained by simply adding states—which have often been talked about, Japan, Germany and so on—from the north unless the presence of the south in permanent seats was augmented in a comparable way.

[*Translation*]

Nous estimons donc qu'il faudrait une réforme du Conseil de sécurité pour deux raisons: premièrement, parce que sa composition permanente ne reflète plus les réalités des puissances mondiales et, deuxièmement, parce que l'influence prédominante du Nord, et plus particulièrement des États de l'Atlantique au Conseil de sécurité a en fait un organisme dont les interventions, particulièrement dans les conflits touchant le Sud, qui occupe une bonne partie du champ d'action du Conseil de sécurité, sont beaucoup moins plausibles qu'on le voudrait.

Plus précisément, nous demandons donc au gouvernement d'appuyer l'augmentation du nombre de membres du Conseil de sécurité, pour qu'il passe de 15 à 21, et d'accepter une augmentation du nombre des sièges permanents réservés aux pays développés seulement si des sièges permanents sont ajoutés pour trois États du Sud. Nous pensons qu'il ne servirait à rien d'ajouter tout simplement des États du Nord—par exemple le Japon et l'Allemagne, comme il en a souvent été question—à moins que la représentation du Sud parmi les membres permanents soit augmentée de façon comparable.

• 1545

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): By "south" in that context you're not talking geography. You're speaking north–south in the traditional developed versus developing countries concept.

Mr. Oliver: Right. I'm not looking for seats for Australia and New Zealand, if that was your worry, Professor Graham. I'm talking of the south as another way of talking about the developing countries, another way of talking about what we used to call the Third World.

The third aspect in reform of the Security Council that we want to stress is the reduction in the significance of the veto power. We recommend a number of ways of doing that. Finally, we support the principle and urge the Government of Canada to support the principle of a fixed proportion of seats of the Security Council coming from southern countries.

Again, thinking of structural reform in the United Nations, we recommend that the Government of Canada press for the creation of a UN auditor general, responsible to the General Assembly and giving the kinds of reports on the administrative activities of the UN and its financial operations that we are accustomed to get from that independent voice responsible only to Parliament which the Auditor General constitutes.

We further feel that it's important to highlight the responsibility of the UN in development issues. Doug Roche, in a few minutes, is going to talk to you about the all–important area of peace and security and human rights. What I'd like to do—I've been giving you some sampling of the kinds of things we have in mind with respect to the UN organization—is to talk about the UN role in international development.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Quand vous parlez du «Sud» dans ce contexte, vous ne parlez pas de géographie, mais dans le sens traditionnel de l'opposition Nord–Sud, des pays industrialisés par rapport à ceux en voie de développement.

M. Oliver: En effet. Je ne cherche pas à faire ajouter des sièges pour l'Australie et la Nouvelle–Zélande, si c'est ce qui vous inquiète, M. Graham. Quand je parle du Sud, c'est une autre façon de désigner les pays en voie de développement et ce que nous appelions anciennement le Tiers monde.

Le troisième aspect sur lequel nous voulons insister, en ce qui concerne la réforme du Conseil de sécurité, c'est celui de la réduction de l'importance du droit de veto. Nous recommandons un certain nombre de mesures à cet égard. Enfin, nous appuyons le principe—et nous demandons au gouvernement du Canada de l'appuyer également—d'une proportion fixe de sièges réservés aux pays du Sud au Conseil de sécurité.

Toujours au sujet de la réforme de la structure des Nations unies, nous recommandons que le gouvernement du Canada fasse des pressions en vue de la création d'un poste de vérificateur général des Nations unies, qui serait responsable devant l'Assemblée générale et qui produirait, sur les activités administratives et les opérations financières de l'ONU, le genre de rapport que nous avons l'habitude d'obtenir du Vérificateur général, un vérificateur indépendant qui n'a de comptes à rendre qu'au Parlement.

Nous pensons, en outre, qu'il est important de mettre en évidence la responsabilité des Nations unies dans le domaine du développement. Doug Roche va vous parler dans quelques minutes de la question très importante de la paix, de la sécurité et des droits de la personne. J'aimerais, pour ma part—et je vous ai déjà donné un échantillon du genre de chose que nous avons en tête au sujet de l'ONU—vous parler du rôle de cette organisation dans le développement international.

[*Texte*]

We believe there's a real urgency for reform here. The facts on poverty and equity in the world should, I think, be stimulus enough to make us think of the kind of rethinking of the whole development problem that Boutros-Ghali has just put out in his agenda for development, and that is being developed in some of the preparations for the social summit that will take place next year.

But we are all conscious of the fact, for example, that the income gap between the top 20% and the bottom 20% of the world's population has doubled since 1960, an absolutely shocking kind of figure. We're also conscious of the fact that 50% of Africa's children still suffer from chronic malnutrition. Another fact that always sticks in my throat is that the net financial flow from the south to the north, largely in terms of interest payments on loans and capital repayments, in the 1980s exceeded the aid that was given by the north to the south during the 1970s. That kind of an incredible reversal of flows from the poor to the rich that we have seen in the 1980s is simply another index of the need with which we have to take another look at international development.

Unfortunately the United Nations has never had a good record of coordination of its development activities. They are many and numerous. They involve not only the organs directly under the Secretary General's part of the United Nations structure but also a whole host of specialized agencies, particularly those with great power and independence, the Bretton Woods organizations, the International Monetary Fund and the World Bank, but also including organizations like FAO and the World Health Organization, which have independent charters, which have a great deal of autonomy, which do wonderful things, but tend to defend their turf, tend to be extraordinarily difficult to bring together in a coordinated and a coherent effort directed by the United Nations to close the poverty gap between north and south and to bring permanent and sustainable development particularly to the south.

On the surface, the problem of coordination of the UN in social and economic fields seems to be straightforward because, of course, the charter of the United Nations set up ECOSOC, the Economic and Social Council. Unfortunately that body has never been as effective as people had hoped. We think it's certainly time to take stock of how the UN organizes itself.

• 1550

There's a possibility we can use the Economic and Social Council reform, streamlined with new decision-making powers. But frankly, we think the way to get that done, if it has to be done, is not to call for it but to call for the creation of what has been called a new economic security council. It would be small, with decision-making powers comparable to the peace Security Council we have at the present time.

[*Traduction*]

Nous pensons qu'une réforme s'impose de toute urgence dans ce domaine. Les données sur la pauvreté et l'égalité dans le monde devraient suffire à nous inciter à réfléchir à tout le problème du développement sous un angle nouveau, comme M. Boutros-Ghali vient de le faire dans son agenda pour le développement et comme ce qui se fait en préparation du sommet sur les questions sociales qui aura lieu l'an prochain.

Nous sommes tous conscients du fait, par exemple, que l'écart, au niveau du revenu, entre les 20 p. 100 les plus riches de la population mondiale et les 20 p. 100 les plus pauvres a doublé depuis 1960, ce qui est absolument renversant. Nous sommes également conscients du fait que 50 p. 100 des enfants africains souffrent encore de malnutrition chronique. Un autre fait qui me reste toujours en travers de la gorge, c'est que le flux financier net du Sud au Nord, qui se compose en grande partie des paiements d'intérêts sur les prêts consentis aux pays du Sud et sur le remboursement du capital, a dépassé au cours des années 1980 l'aide que le Nord a accordée au Sud pendant les années 1970. Cet incroyable renversement des échanges financiers de pays pauvres à pays riches, auxquels nous avons assisté dans les années 1980, est un autre indice qui montre bien la nécessité d'envisager le développement international sous un angle nouveau.

Malheureusement, les Nations unies n'ont jamais très bien réussi à coordonner leurs nombreuses activités dans le domaine du développement. Je veux parler non seulement des organes qui relèvent directement du Secrétaire général, dans la structure des Nations unies, mais également de toute une série d'organismes spécialisés, et plus particulièrement de ceux qui disposent de pouvoirs étendus et d'une grande indépendance, par exemple les organisations créées à la suite des accords de Bretton Woods, le Fonds monétaire international et la Banque mondiale, mais également les organisations comme la FAO et l'Organisation mondiale de la santé, qui ont leur propre charte, qui jouissent d'une grande autonomie et qui font un travail magnifique, mais qui ont tendance à défendre leur territoire et qu'il est souvent extrêmement difficile de rallier dans un effort coordonné et cohérent, sous la direction des Nations unies, pour combler le fossé de la pauvreté qui sépare le Nord et le Sud, et pour susciter un développement permanent et durable, particulièrement dans le Sud.

En surface, le problème de la coordination de l'activité des Nations unies dans les domaines socio-économiques semble assez simple, en raison bien sûr de l'existence du Conseil économique et social, créé en vertu de la Charte des Nations unies. Malheureusement, cet organisme n'a jamais été aussi efficace qu'on l'avait espéré. Nous pensons qu'il est temps de faire le point sur la façon dont les Nations unies sont organisées.

Il serait possible de réformer le Conseil économique et social, de le rationaliser et de lui accorder davantage de pouvoirs décisionnels. Mais, franchement, si cela doit se faire, nous pensons que ce n'est pas la solution à retenir; il faudrait plutôt créer ce qu'on a appelé un nouveau conseil de sécurité économique. Il s'agirait d'un organisme qui compterait peu de membres et dont les pouvoirs décisionnels seraient comparables à ceux du Conseil de sécurité actuel, qui s'occupe d'assurer la paix.

[*Text*]

We recommend the Canadian government, in cooperation with like-minded governments, strongly urge the creation of what we call a sustainable development security council. It would be a high-level, UN decision-making body with full coordination powers, including powers over specialized agencies. It would be similar to the current Security Council, but with a focus on global poverty, food and ecological security, humanitarian assistance and sustainable human development.

It would bring together, under a single authoritative structure, the economic and social activities that are involved in problems of humanitarian intervention, and take into account the whole problem of a kind of development that is not destructive to the environment and takes ecological factors into full account.

Finally, we believe the Canadian government would be in a much stronger position to press for UN reforms in international development if it also established an international development advisory council to assist in the formulation of humanitarian and development goals for the Canadian government itself.

We are conscious of the fact there is concern in many quarters that CIDA has been led into a kind of thinking that mixes up the short-term and legitimate goals of Canada's foreign trade with its primary purposes to sustain equity on a worldwide level, assure development in the developing countries, and realize the humanitarian goals of elimination of poverty and so on.

The council would assist the government in formulating development policy, suggest ways of eliminating discrepancies between commercial and international development policies, and submit an annual report to a parliamentary committee on CIDA's pursuit of what we call its charter objectives, because we would also like to see CIDA with a legislative charter, declaring clearly what its purposes and aims are.

This council would be a way of auditing the work being done by CIDA and relating it to the other forms of international activity, particularly economic activity the Canadian government is involved in. We believe we must put our own house in order if we are going to be plausible and contribute effectively to the international discourse on this whole field of international development.

I'll now call on Doug Roche to address other recommendations we've put in our report.

Mr. Douglas Roche (Chair, Canadian Committee for the Fiftieth Anniversary of the United Nations): Mr. Chairman, another principal area of the document before you, *Canadian Priorities for United Nations Reform*, deals with peacekeeping.

[*Translation*]

Nous recommandons donc que le gouvernement du Canada, de concert avec d'autres gouvernement partageant la même optique, fassent des pressions en vue de la création de ce que nous appelons un conseil de sécurité chargé du développement durable. Il s'agirait d'un organe décisionnel de haut niveau qui aurait les pleins pouvoirs en matière de coordination, y compris sur les organismes spécialisés. Il serait semblable au Conseil de sécurité actuel, mais s'occuperait avant tout de pauvreté mondiale, de sécurité alimentaire et écologique, d'aide humanitaire et de développement humain durable.

Cet organisme regrouperait, sous une même structure d'autorité, les activités économiques et sociales liées aux interventions humanitaires et tiendrait compte de la nécessité d'un développement qui ne détruise pas l'environnement et qui prenne totalement en considération les facteurs écologiques.

Enfin, nous estimons que le gouvernement du Canada serait beaucoup mieux placé pour promouvoir une réforme des programmes de développement international des Nations unies s'il mettait également sur pied un conseil consultatif sur le développement international, qui serait chargé de contribuer à la formulation d'objectifs dans les domaines de l'aide humanitaire et du développement, pour le gouvernement du Canada lui-même.

Nous sommes conscients du fait que bien des gens s'inquiètent, dans divers milieux, que l'ACDI confond souvent les objectifs à court terme liés au commerce extérieur du Canada—qui sont des objectifs très légitimes—avec sont but premier qui est d'assurer l'équité dans le monde entier, de promouvoir le développement des pays en voie de développement et de réaliser les divers objectifs humanitaires, par exemple, l'élimination de la pauvreté.

Ce conseil aiderait également le gouvernement à élaborer sa politique de développement, lui suggérerait des moyens de combler les écarts entre sa politique commerciale et sa politique de développement international, et présenterait à un comité parlementaire un rapport annuel sur les mesures prises par l'ACDI pour atteindre les objectifs fixés par sa Charte, parce que nous aimerions également que l'ACDI soit dotée d'une charte législative dans laquelle ses buts et objectifs seraient énoncés clairement.

Ce conseil permettrait de vérifier le travail qu'accomplit l'ACDI et d'établir des liens avec les autres formes d'activités internationales, et plus particulièrement avec l'activité économique du gouvernement du Canada. Nous pensons que nous devons mettre de l'ordre dans nos propres affaires si nous voulons avoir une certaine crédibilité et contribuer efficacement au discours international sur toute la question du développement international.

J'invite maintenant Doug Roche à vous parler de certaines autres recommandations contenues dans notre rapport.

M. Douglas Roche (président, Comité canadien pour le 50e anniversaire des Nations unies): Monsieur le président, le maintien de la paix est un autre des grands domaine dont il est question dans le document que vous avez sous les yeux, *Canadian Priorities for United Nations Reform*.

[*Texte*]

The UN faces a dilemma. The expectations of the public for the world body grow with every fresh disaster, but the member states of the UN still have not committed themselves to the fundamental concept of common security. The UN's capacity to respond effectively is constrained by 100 practical shortcomings and by the reluctance and hesitation of the member states, which appear not to support a more effective role.

In order to jump-start this process with respect to peace operations, we are proposing the government immediately create a stand-by force, made up of volunteer troops from the Canadian forces in anticipation of such a force being established on an international basis. These trained peacekeepers would be on call as a quick reaction force for UN peace enforcement operations, including those of high risk. They would be more heavily armed than current peacekeepers and would undertake a variety of tasks, from providing protection for humanitarian relief workers to deployment along threatened borders.

[*Traduction*]

L'ONU se trouve devant un dilemme. Les attentes du grand public vis-à-vis de cette organisation mondiale augmentent à chaque nouveau désastre, mais ses États membres ne sont toujours pas acquis au principe fondamental de la sécurité commune. L'ONU est incapable de réagir efficacement, en raison de mille et une contraintes pratiques, ainsi que de l'hésitation de ses États membres, qui ne semblent pas favorables à un rôle plus concret.

Afin d'accélérer ce processus en ce qui concerne les opérations de maintien de la paix, nous proposons que le gouvernement crée immédiatement une force de réserve composée de volontaires des Forces armées canadiennes, en prévision de l'établissement d'une force du même genre au niveau international. Ces troupes entraînées pour les opérations de maintien de la paix seraient prêtes à intervenir rapidement dans des missions d'imposition de la paix, parfois très risquées, organisées par l'ONU. Elles disposeraient d'un armement plus lourd que les troupes affectées actuellement au maintien de la paix et seraient chargées de diverses tâches, depuis la protection des travailleurs chargés du secours humanitaire jusqu'au déploiement le long des frontières menacées.

• 1555

The early dispatch of such a force under UN auspices could have prevented the escalation of violence and the massacres of civilians that have occurred in recent conflicts such as Rwanda and the former Yugoslavia.

We're making this recommendation in response to a proposal for the creation of peace enforcement units contained in *An Agenda for Peace*, the seminal discussion document issued in 1992 by the Secretary General of the UN.

The UN needs the capacity to act decisively. We must work toward the expansion of the UN mandate to include armed peace enforcement where, despite high risk, armed peace enforcers are assigned to intervene quickly. We believe Canada should play a lead role at the UN in discussions on this subject and should press other nations for a commitment to this new approach.

Turning to arms proliferation, there is also an urgent need for a more systematic international approach to restrictions on arms sales so as to prevent regional arms races and limit the consequences of regional instability.

In the last few years the General Assembly established the UN Register of Conventional Arms as a kind of early warning device that will provide advance notice of nations and regions where a potentially destabilizing build-up of armaments is taking place. That register is now in operation and 80 countries have so far reported to it, but it's still too general. Genuine transparency should be the aim, and that requires knowing what a state is holding and acquiring, not merely what it is importing.

Accordingly, sir, we recommend Canada seek to improve the UN's register in the following four ways: one, universal reporting by all member states should be strongly encouraged; two, arms-supplying countries should be encouraged to prohibit

L'envoi rapide d'une source de ce genre sous les auspices des Nations unies aurait pu empêcher l'escalade de la violence et les massacres de civils qui se sont produits récemment, par exemple, au Rwanda et dans l'ex-Yougoslavie.

Cette recommandation fait suite à une proposition portant sur la création d'unités d'imposition de la paix, dans l'*Agenda pour la Paix*, le document de travail que le Secrétaire général de l'ONU a publié en 1992 et qui a suscité des discussions fructueuses.

Les Nations unies doivent pouvoir agir de façon décisive. Nous devons travailler à l'expansion du mandat de l'ONU pour y faire inclure les missions d'imposition de la paix dans les cas où, malgré les risques élevés, des troupes armées doivent intervenir rapidement. Nous croyons que le Canada devrait jouer à l'ONU un rôle de premier plan dans les discussions à ce sujet et faire pression sur d'autres États pour qu'ils adoptent cette nouvelle approche.

Passons maintenant à la prolifération des armements; il est urgent, là aussi, d'adopter une approche internationale plus systématique pour limiter les ventes d'armement afin d'empêcher les courses régionales à l'armement et de réduire les conséquences de l'instabilité régionale.

L'Assemblée générale a établi, il y a quelques années, un Registre des armes classiques afin que les Nations unies puissent savoir à l'avance s'il se produit, dans une région ou un État donné, une accumulation d'armement qui pourrait avoir un effet déstabilisateur. Ce registre est maintenant opérationnel et, jusqu'à présent, 80 pays y contribuent; mais il est encore trop général. Il faudrait viser une véritable transparence, ce qui implique la connaissance de ce que chaque État possède et acquiert, et non seulement de ce qu'il importe.

Par conséquent, monsieur, nous recommandons que le Canada cherche à améliorer ce registre des Nations unies par les quatre moyens suivants: premièrement, il faudrait inciter fortement tous les États membres à y contribuer;

[*Text*]

sales to countries that do not report to the UN register; three, definitions should be improved and the scope of the register enlarged to include domestic procurement and national holdings so as to give a true picture of military capabilities; and four, Canada should prohibit arms sales to countries that do not fully report to the UN register or are subject to UN embargoes.

Our final word, Mr. Chairman, concerns human rights. I'll ask my colleague Nancy Gordon to say a word.

Ms Nancy Gordon (United Nations Association in Canada): Thank you very much.

The United Nations was born with an internal contradiction that has never been fully resolved: its members are states but its goals are human values. This is why we are so hopeful but also so cautious, I think, about a new position the UN has created—the UN High Commissioner for Human Rights. The mandate of this commissioner needs to be carefully scrutinized to see how it unfolds, because although the office has considerable potential, the obstacles to its effectiveness are no less substantial.

Members of the committee may recall at this time last year there was a major meeting of the UN in Vienna on human rights. The recommendation for the creation of the commissioner came out of that meeting. It was accepted by the General Assembly in December and a new high commissioner has been appointed.

An important challenge for Mr. Lasso, the new high commissioner, will be to encourage basic administrative coherence and efficiency. The UN human rights organs have evolved in an extremely ad hoc, spasmodic and politically pragmatic way, such that the high commissioner has inherited what might be described as the antithesis of a system, one that is characterized by lack of coordination, lack of a rational division of labour and lack of any clear institutional blueprint.

Accordingly, the working group that was examining the question of human rights in the UN reform committee recommends, amongst other things, that in developing proposals for an international early warning system for the United Nations, the government should encourage efforts to coordinate with relevant UN agencies, such as the High Commissioner for Human Rights and the High Commissioner for Refugees. At this point, the High Commissioner for Human Rights has no information system of his or her own, and he desperately needs one.

[*Translation*]

deuxièmement, les pays fournisseurs d'armes devraient être encouragés à interdire les ventes aux pays qui n'inscrivent pas leurs armements au registre des Nations unies; troisièmement, il faudrait améliorer les définitions et élargir l'envergure du registre pour y inclure les achats faits à l'intérieur du pays et les arsenaux nationaux, de façon à refléter vraiment la situation militaire de chaque pays; quatrièmement, le Canada devrait interdire les ventes d'armes aux pays qui n'inscrivent pas la totalité de leur armement au registre des Nations unies ou qui sont soumis à des embargos de l'ONU.

Pour finir, monsieur le président, nous voudrions vous parler des droits de la personne. Je vais demander à ma collègue Nancy Gordon de vous en dire un mot.

Mme Nancy Gordon (Association canadienne pour les Nations unies): Merci beaucoup.

Dès leur naissance, les Nations unies ont été marquées par une contradiction qui n'a jamais été parfaitement résolue, à savoir que ses membres sont des États, mais que ses buts touchent les valeurs humaines. C'est pourquoi nous fondons de grands espoirs sur un nouveau poste créé par les Nations unies, celui de Haut commissaire des Nations unies aux droits de l'homme, quoi que nous ayons également de sérieuses réserves à ce sujet. Il faudra examiner attentivement le mandat de ce commissaire pour voir comment il s'en acquittera parce que, même si le potentiel qu'offre ce nouveau poste est considérable, les obstacles à l'efficacité de ce commissaire le sont tout autant.

Les membres du comité se souviendront que l'ONU a tenu l'année dernière à la même date, à Vienne, une réunion très importante sur les droits de la personne. C'est à la suite de cette rencontre qu'on a recommandé de créer ce poste de commissaire. L'Assemblée générale a accepté cette recommandation en décembre, et un nouveau haut commissaire a été nommé.

Une des tâches importantes qui attendent M. Lasso, le nouveau haut commissaire, consistera à favoriser un minimum de cohérence et d'efficacité administratives. Les organes des Nations unies chargés des droits de la personne ont évolué de façon tout à fait ponctuelle et intermittente, en fonction des réalités de la situation politique, ce qui fait que le haut commissaire à hérité de ce que l'on pourrait décrire comme l'antithèse d'un réseau, caractérisée par le manque de coordination, de répartition rationnelle du travail et de plans d'action institutionnels clairs.

Par conséquent, le groupe de travail qui a étudié la question des droits de la personne au sein du comité chargé de la réforme de l'ONU recommandait notamment que, pour l'élaboration de propositions portant sur un système international d'alerte avancée pour les Nations unies, le gouvernement encourage les efforts visant à assurer la coordination avec les organismes compétents des Nations unies, par exemple le Haut Commissaire aux droits de l'homme et le Haut Commissaire pour les réfugiés. Pour le moment, le Haut Commissaire aux droits de l'homme ne possède pas son propre système d'information, mais il lui en faut désespérément un.

[*Texte*]

In addition, Canada should press for greater coordination between UN specialized agencies and secretariat functions on human rights questions. It should urge that the Secretary General create a high-level task force charged with recommending a series of steps that could be taken across the UN system, plus suggestions as to implementation.

The High Commissioner for Human Rights should convene annually a meeting of representatives of all relevant UN specialized agencies and ask them to report on what they've been doing.

The high commissioner, in cooperation with the relevant specialized agencies and subsidiary bodies, should also consider the best means to implement a program of action that will ensure an effective UN field presence, including maximizing the use of existing field offices of such agencies as the United Nations Development Program and the UN High Commissioner for Refugees.

I might add, just parenthetically, that we were encouraged by the initiative taken by the new UN High Commissioner for Refugees over the Rwanda issue when he did in fact convene a meeting on May 24 and May 25 to discuss the dreadful situation in that country, not only to discuss it but to try to do something about it.

That concludes our presentation, members of the committee. I am sure my colleagues and I will welcome questions and discussions on all of these issues.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Ms Gordon.

M. Leblanc (Longueuil): Premièrement, j'ai lu à la page 24 que vous suggérez que le gouvernement du Canada doit promouvoir la création d'une unité internationale. Vous proposez qu'il n'y ait que des volontaires des Forces armées régulières canadiennes. J'aimerais avoir quelques explications à cet égard.

Je vous pose l'autre question tout de suite. En ce qui concerne le nombre de soldats canadiens qui devraient y participer, est-ce qu'on devrait évaluer le nombre de ces soldats au prorata du produit intérieur brut du Canada? Je ne sais pas sur quels critères vous vous basez pour établir le nombre de soldats qui devraient faire partie de cette armée des Nations Unies. On remarque que le Canada en a déjà 5 000 d'impliqués et que les États-Unis en ont 2 000. Cela m'apparaît parfois inéquitable. Dans cette armée, comment se répartirait le nombre de soldats par exemple? Et à partir de quels critères?

M. Oliver: À propos de votre question concernant le statut volontaire de cette unité que nous voulons préconiser pour le Canada, je vous dirais que pendant la Deuxième guerre mondiale, j'étais dans l'armée canadienne et j'étais volontaire. Fréquemment, quand il s'agissait d'une tâche particulièrement désagréable ou particulièrement dangereuse, on demandait des volontaires. Alors, l'idée de recruter des volontaires parmi une force déjà volontaire n'est pas étrangère à notre mission.

[*Traduction*]

• 1600

En outre, le Canada devrait faire des pressions pour que les organismes spécialisés des Nations unies et le Secrétariat coordonnent davantage leurs activités dans le domaine des droits de l'homme. Il devrait insister pour que le Secrétaire général mette sur pied un groupe de travail de haut niveau chargé de recommander toute une série de mesures qui pourraient être prises dans l'ensemble du réseau des Nations unies, et de faire des suggestions quant à la mise en oeuvre de ses recommandations.

Le Haut Commissaire aux droits de l'homme devrait convoquer chaque année une rencontre des représentants de toutes les institutions spécialisées de l'ONU qui s'occupent de ces questions et leur demander de lui présenter un rapport sur leurs réalisations.

Le Haut Commissaire, en collaboration avec les institutions spécialisées et les organes subsidiaires compétents, devrait également examiner les moyens à prendre pour mettre en oeuvre un plan d'action qui permettrait aux Nations unies d'assurer une présence plus efficace sur le terrain, notamment par une utilisation accrue des bureaux que possèdent déjà sur le terrain des organismes comme le Programme des Nations unies pour le développement et le Haut Commissaire pour les réfugiés.

Je voudrais ajouter, entre parenthèses, que nous avons trouvé très encourageante l'initiative prise par le nouveau Haut Commissaire des Nations unies pour les réfugiés au sujet du Rwanda; il a convoqué une réunion les 24 et 25 mai pour discuter de la situation déplorable dans ce pays, non seulement pour en discuter, mais pour essayer de faire quelque chose à ce sujet.

Voilà qui met fin à notre présentation, mesdames et messieurs les membres du Comité. Je suis sûre que mes collègues se feront tout comme moi un plaisir de répondre à vos questions et à vos commentaires sur tous ces points.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, madame Gordon.

Mr. Leblanc (Longueuil): First of all, as I read on page 21, you are suggesting that the government of Canada encourage the establishment of an international unit. You are proposing that it be manned entirely by volunteers from the regular Canadian Armed Forces. I would like some explanations on that.

And I will ask you my other question right now. Concerning the number of Canadian soldiers who should participate in that unit, should it be proportional to Canada's gross domestic product? I would like to know what would be the criteria used to establish the number of soldiers who should belong to that United Nations army. There are already 5,000 Canadians involved, and 2,000 Americans. It doesn't seem fair to me. In that army, how would the number of soldiers be distributed, for example? And on what criteria?

Mr. Oliver: To answer your question on the voluntary nature of the unit we are proposing for Canada, I will tell you that I was in the Canadian Armed Forces during World War II, as a volunteer. Very often, volunteers were requested for particularly unpleasant or dangerous tasks. Therefore, the idea of recruiting volunteers from a force already made up of volunteers is compatible with our mission.

[*Text*]

Ce que nous envisageons avec ces unités d'imposition de la paix, c'est une tâche beaucoup plus dangereuse, beaucoup plus exigeante en termes de discipline que le service ordinaire des personnes qui sont membres de nos Forces armées. Je crois que presque toutes les discussions que j'ai eues concernant cette idée laissent à penser que la meilleure chose était de demander un autre «acte de décision» de la part des soldats qui vont y participer.

Votre deuxième question concerne le nombre de personnes impliquées. Cela dépendra éventuellement des décisions des Nations unies concernant exactement la forme et la nature de ces forces d'imposition de la paix. Je crois que la nécessité pour le Canada de prendre une décision tout de suite est valable parce que cela donnera un exemple aux autres pays et nous permettra d'explorer les problèmes du genre d'armement nécessaire, d'entraînement nécessaire pour le personnel, etc. Nous ne pouvons pas actuellement fixer le nombre ou même la proportion de la contribution canadienne. Cela dépendra de la nature des décisions faites par le Conseil de sécurité des Nations unies.

• 1605

Un fait que je vais souligner, c'est que nous n'envisageons pas d'accroître les dépenses pour la défense au Canada. Nous envisageons simplement un transfert de certain personnel, un transfert de certaines fonctions et un transfert budgétaire dans le budget actuel.

M. Leblanc: Sur quoi vous vous basez pour juger du nombre de soldats qui devraient représenter le Canada par rapport aux États–Unis? Par exemple, doit–on dire que puisque nous sommes 27 millions d'habitants, ou que notre produit intérieur brut est de *x*, le Canada devrait fournir 2 000 soldats pour servir les Nations unies? Et les États–Unis, comme ils sont 250 millions et qu'ils ont un produit intérieur brut 10 fois le nôtre, devraient avoir 10 fois plus de soldats que nous au sein de l'armée des Nations unies? Dans ce sens–là, sur quels critères vous basez–vous pour établir le nombre de soldats que chacun des pays participants devraient fournir aux Nations unies?

M. Oliver: D'abord, je crois que nous pouvons envisager au début simplement un bataillon de soldats canadiens avec des unités auxiliaires pour appuyer ce bataillon.

Deuxièmement, quelle serait la juste contribution du Canada? À mon avis, c'est un peu difficile de l'envisager. Est–ce que les pays, par exemple d'Afrique, veulent vraiment une armée pour l'imposition de la paix composée proportionnellement d'Américains, de soldats de la Russie ou d'autres grandes puissances, ou est–ce qu'ils ne seront pas beaucoup moins réticents à accepter ces interventions s'il s'agit de pays qui n'ont pas de grandes positions déjà prises, de grands intérêts personnels dans telle situation?

Je crois que les pays de force moyenne comme le Canada, les pays scandinaves, les pays comme la Hollande, ont à mon avis, une certaine responsabilité pour ces fonctions–là et le passé prouve que la population canadienne est prête à accepter une contribution beaucoup plus que, disons, la moyenne d'un pays comme le Canada.

M. Leblanc: D'accord. En tout cas, ce n'est pas tellement la réponse que je voulais obtenir, parce que si vous voulez faire une armée des Nations unies à l'échelle du monde, il faudrait définir quelle est la participation du Canada en nombre, par

[*Translation*]

What we are looking at, with those peace enforcement units, is a much more dangerous task, a task requiring much more discipline than what we usually ask from the ordinary members of our armed forces. Most of the discussions I had concerning that idea indicate that it is best to ask for another "act of decision" from the soldiers who are going to participate in it.

Your second question was about the number of people involved. It will eventually depend on what the United Nations decides concerning the exact type of those peace enforcement forces. I think it would be a good idea if Canada made its decision right now because it would set an example for other countries and allow us to explore such issues as the type of arms needed, the training to be given to those forces, etc. We cannot establish the number of Canadian forces who would contribute to it, or even their proportion. It depends on what the United Nations Security Council will decide.

I want to point out that we do not anticipate an increase in defence spending in Canada, but simply a transfer of certain personnel, certain functions and of a budget within the current budget.

Mr. Leblanc: How will you determine how many soldiers should represent Canada, compared to the United States? For example, should we say that since our population is 27 million or our gross domestic product is x, Canada should provide the United Nations with 2,000 soldiers? And should the United States, since their population is 250 million and their gross domestic product is ten times higher than ours, contribute ten times as many soldiers to the United Nations army as we do? In that light, what criteria are you using to determine the number of soldiers that each participating country should contribute to the United Nations?

Mr. Oliver: Firstly, I think we could plan to start with a battalion of Canadian soldiers, and auxilliary units to back it up.

Secondly, what would Canada's fair contribution be? In my opinion, it is difficult to predict. Do countries in Africa, for example, really want a peacemaking army that is proportionately comprised of Americans and soldiers from Russia or other large powers, or would they not be more willing to accept this intervention if the countries involved had not already taken a position or did not have significant personal interests in the situation?

I think that middle powers like Canada, the Scandinavian countries and Holland have a certain responsibility for those functions, and the past gives a proof that Canadians are ready to accept a contribution that is considerably higher than, let's say, the average for countries like Canada.

Mr. Leblanc: OK. At any rate, it is not really the answer I wanted, because to set up a world–wide United Nations army we would have to determine how many soldiers Canada would contribute compared to the United States, France and England

[*Texte*]

rapport aux États–Unis, par rapport à la France, par rapport à l'Angleterre. Il me semble qu'on devrait définir d'avance le nombre de participants qu'on devrait, nous, avoir. Il me semble que ça devrait être clair.

M. Oliver: Je suis complètement d'accord.

M. Leblanc: Il y a aussi une sorte de contradiction, monsieur le président. Vous dites que ça devrait être une armée de volontaires. En même temps vous dites qu'il faut que les soldats des Nations unies soient bien entraînés pour pouvoir réagir rapidement. S'ils sont volontaires, comment organiseriez–vous ça?

M. Oliver: Excusez–moi, mais je crois qu'il y a un malentendu, ici.

M. Leblanc: J'ai peut–être mal compris.

M. Oliver: Nous envisageons d'abord une décision des Nations unies pour former des troupes d'imposition de la paix. Nous envisageons aussi une décision du gouvernement du Canada de recruter une unité appropriée pour notre contribution aux Forces des Nations unies. Alors, nous allons décider peut–être qu'un régiment sera notre contribution. Nous devrons recruter les membres de ce régiment en demandant aux membres actuels des Forces armées de s'enrôler.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Madame Beaumier.

Ms. Beaumier (Brampton): You were talking about a High Commissioner for Human Rights in the United Nations, and you said he was designated two years ago?

Ms Gordon: Just this past December.

• 1610

Ms Beaumier: Was that in concert with all members of the United Nations? Do we have a specific agreement? What is the status of an individual who has been declared a United Nations Convention refugee? I'm not talking about groups of people who are fleeing wars and natural disasters. How does an individual obtain the status of a UN Convention refugee, and once he has that, what kind of status does that have, for example, within Canada?

Ms Gordon: I can probably not give you the kind of detail you want in answer to that, but I can tell you what I know.

Those kinds of decisions are taken by a mandate laid down by the United Nations High Commissioner for Refugees—not the High Commissioner for Human Rights, but the High Commissioner for Refugees—according to long–established rules within the system. The kind of status that is given to a refugee who comes to this country is, to my knowledge, determined by the government of this country.

Ms Beaumier: So even that position has no meat in terms of being significant for someone's safe. . .

Ms Gordon: I think it has enormous influence on someone's safety. Most countries will not accept refugees unless they meet certain conditions, and those conditions having been laid down by the United Nations High Commissioner for Refugees. . .

[*Traduction*]

It seems to me that we should determine ahead of time the number of participants we should have. That seems clear to me.

Mr. Oliver: I fully agree.

Mr. Leblanc: Mr. Chairman, there's a contradiction of sorts. You say that the army should be made up of volunteers. At the same time, you say that the United Nations soldiers must be well trained to be able to react quickly. If they were volunteers, how would you see the organization?

Mr. Oliver: Excuse me, but I think that there has been a misunderstanding here.

Mr. Leblanc: I may have misunderstood.

Mr. Oliver: First of all, we anticipate a United Nations decision to train troops for peacemaking, as well as a decision by the government of Canada to recruit an appropriate unit for our contribution to the United Nations Forces. At that time, we may decide to contribute a regiment. We will have to recruit members for this regiment by asking current members of the Armed Forces to enlist.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Ms. Beaumier.

Mme Beaumier (Brampton): Vous avez parlé d'un Haut Commissaire aux droits de la personne aux Nations unies et vous avez dit qu'il a été désigné il y a deux ans?

Mme Gordon: En décembre dernier.

Mme Beaumier: Est–ce que cela s'est fait de concert avec tous les membres des Nations unies? Y a–t–il eu une entente précise? Quel est le statut des gens qui sont déclarés réfugiés au sens de la Convention des Nations unies? Je ne veux pas parler des groupes de gens qui fuient les guerres et les catastrophes naturelles. J'aimerais savoir comment une personne obtient le statut de réfugié au sens de la Convention des Nations unies et ce que cela implique, par exemple, pour son statut à l'intérieur du Canada?

Mme Gordon: Je ne peux probablement pas vous donner tous les détails que vous aimeriez obtenir, mais je peux vous dire ce que je sais.

Les décisions de ce genre sont prises en vertu d'un mandat établi par le Haut Commissaire des Nations unies pour les réfugiés—pas le Haut Commissaire aux droits de l'homme, mais le Haut Commissaire pour les réfugiés—selon des règles bien établies dans le système. Le genre de statut accordé aux réfugiés qui arrivent ici est, à ma connaissance, déterminé par le gouvernement du pays.

Mme Beaumier: Donc, même cette position n'a rien à voir avec la sécurité. . .

Mme Gordon: Je pense qu'elle a une énorme influence sur la sécurité de ces gens–là. La plupart des pays n'acceptent que les réfugiés qui respectent certaines conditions, et puisque ces conditions sont établies par le Haut Commissaire des Nations unies pour les réfugiés. . .

[*Text*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Not to interrupt, but by the conventions that establish what the nature of a refugee is. The high commissioner doesn't establish the standard by which one becomes a refugee. You meet the standards in the convention. The high commissioner is there, if I may say, to ensure the good working of the convention.

Ms Gordon: Yes.

Ms Beaumier: Are the signatory countries not obligated to accept this status?

Ms Gordon: That depends on the rules set by the signatories, by the domestic government.

Ms Beaumier: Do not all governments sign the same agreement?

Ms Gordon: Yes, but they then have the right to declare what terms and conditions will be set for a refugee coming into their country.

Ms Beaumier: Do you foresee any way of strengthening that?

Ms Gordon: That's a decision for the Government of Canada to take. Probably the members of this committee would have a lot of influence on that kind of decision.

Ms Beaumier: That's good for now. That's all I have to ask for now.

Mr. Oliver, I'm sorry I had to leave during your presentation. After I've read this, I may have some questions. I will write to you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I could follow up with a few questions. I'll start just to follow up Ms Beaumier's point.

I think it's a good one in that there's a certain feeling that the High Commissioner for Refugees is rather powerless in terms of the tremendous flows of refugees that are occurring in the world. In fact, their sort really depends upon the willingness of the member states to accept them as refugees and take them in. You get this huge floating population out there, which I suppose the high commissioner, say, in Palestine and others has had some influence in providing aid for, but not really solving the problem.

Now we have a High Commissioner for Human Rights. Do you believe the formation of the High Commissioner for Human Rights signals a strong commitment on behalf of the members of the United Nations to accept an international sanctioned process whereby the rules of the United Nations on human rights will be enforceable rules and no longer just hortatory concepts out there that can be ignored or accepted, depending on where one is in the scale of development in this area, if I may put it that way? How far does the tightening, the forming, the creation of an official position move us along the roads to enforceable rules in this area?

Ms Gordon: I think we are in an evolutionary state. We are after all—the committee here—people who are celebrating and acknowledging and trying to improve an organization that has been in existence for 50 years. I think you would agree that

[*Translation*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je m'excuse de vous interrompre, mais c'est en fonction des conventions qui établissent la nature du statut de réfugié. Ce n'est pas le Haut Commissaire qui établit les normes selon lesquelles on devient un réfugié. Il faut respecter les critères énoncés dans la Convention. Le Haut Commissaire est là, si je puis dire, pour assurer la bonne application de la Convention.

Mme Gordon: Oui.

Mme Beaumier: Les pays signataires ne sont–ils pas obligés d'accepter ce statut?

Mme Gordon: Tout dépend des règles édictées par le gouvernement de chaque pays signataire.

Mme Beaumier: Les gouvernements ne signent pas tous le même accord?

Mme Gordon: Oui, mais ils ont ensuite le droit de déclarer selon quelles conditions les réfugiés vont être acceptés dans leur pays.

Mme Beaumier: Envisagez–vous un moyen de remédier à cela?

Mme Gordon: C'est le gouvernement du Canada qui doit prendre la décision. Il est probable que les membres du comité pourraient avoir beaucoup d'influence à cet égard.

Mme Beaumier: C'est tout pour l'instant. Je n'ai pas d'autres questions à poser pour le moment.

Monsieur Oliver, je suis désolée d'avoir dû m'absenter pendant votre exposé. Après avoir lu votre document, j'aurai peut–être des questions à vous poser. Je vous écrirai.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je voudrais poser moi aussi quelques questions. La première fait suite aux observations de madame Beaumier.

Son intervention était intéressante en ce sens que certaines personnes semblent croire que le Haut Commissaire pour les réfugiés n'a pas beaucoup de pouvoir pour faire face aux énormes flots de réfugiés partout dans le monde. En fait, leur sort dépend vraiment de la bonne volonté des États membres, puisque ce sont eux qui décident s'ils vont les accepter comme réfugiés. Il y a donc une immense population flottante, par exemple en Palestine et ailleurs, que le Haut Commissaire a peut–être réussi à aider jusqu'à un certain point, mais il n'a pas l'influence nécessaire pour vraiment régler le problème.

Nous avons maintenant un Haut Commissaire aux droits de l'homme. Pensez–vous que la création de ce poste indique que les États membres des Nations unies sont résolus à accepter un processus sanctionné au niveau international, selon lequel les règles établies par les Nations unies au sujet des droits de la personne pourront vraiment être appliquées et ne seront plus simplement des exhortations que les États ont le loisir d'accepter ou non, selon le stade d'évolution où ils se trouvent dans ce domaine, si je peux m'exprimer ainsi? Dans quelle mesure la création d'un poste officiel et le resserrement de la surveillance dans ce domaine nous rapprochent–ils de l'adoption de règles d'application obligatoires à cet égard?

Mme Gordon: Je pense que nous sommes en pleine évolution. Après tout, nous tous ici—y compris les membres du comité—nous nous apprêtons à célébrer une organisation qui existe depuis cinquante ans, nous reconnaissons ses réalisations

[*Texte*]

there has been an enormous change in that 50-year period over the question of domestic sovereignty versus human rights. We are evolving along a road where I think there will be a lot more changes in another 50 years.

[*Traduction*]

et nous essayons de l'améliorer. Je crois que vous serez d'accord pour dire qu'il y a eu d'énormes changements au cours de cette période de 50 ans en matière de souveraineté nationale par rapport aux droits de la personne. Et la voie que nous avons prise va donner lieu à beaucoup d'autres changements encore d'ici 50 ans.

• 1615

I think the position of the UN High Commissioner for Human Rights will have an effect. Some of the recommendations that are contained in this report are intended to give some advice from the group that I chaired on how the Canadian government might proceed in order to try to ensure that it is not simply an oratory exercise.

Je crois que le poste de Haut Commissaire des Nations unies aux droits de l'homme aura des répercussions. Certaines des recommandations qui figurent dans ce rapport constituent des conseils de la part d'un groupe que j'ai présidé sur la façon dont le gouvernement canadien pourrait agir afin de s'assurer qu'il ne s'agit pas là d'un simple exercice oratoire.

The High Commissioner for Human Rights at the moment cannot himself initiate actions where there are questions and allegations of abuse of human rights. He can, however, "engage in dialogue with governments in order to draw attention to suspected abuses". In other words, there has been a change in the position of the high commissioner, a slight change. But I think that's how laws, and particularly international law, are evolving.

Le Haut Commissaire aux droits de l'homme ne peut pas, pour l'instant, agir dans les cas de violation des droits de l'homme. Il peut cependant engager le dialogue avec les gouvernements pour attirer l'attention sur les violations que l'on suspecte. Autrement dit, un changement a été apporté au mandat du Haut Commissaire, un changement mineur. Mais c'est, je crois dans ce sens que la législation, et plus particulièrement le droit international, évoluent.

I hope the other major aspect of the work of the High Commissioner for Human Rights will be to bring some coordination into a system, coordination that doesn't seem to exist at the moment. The UN, as we all know, is made up of a myriad of specialized agencies. There needs to be a little bit more systematic kind of approach to these questions. That's one of the roles of the new commissioner.

J'espère que l'autre aspect du travail du Haut Commissaire aux droits de la personne consistera à amener une certaine coordination au système, coordination qui ne semble pas exister pour l'instant. L'ONU, comme nous le savons, se compose d'innombrables institutions spécialisées. Ces questions doivent être abordées de façon un plus systématique. C'est l'un des rôles du nouveau commissaire.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): So you see that the high commissioner would ultimately have enough clout to discuss with China the fate of Tibet, for example?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous envisagez donc que le Haut Commissaire ait, en définitive suffisamment de poids pour discuter avec la Chine du sort du Tibet, par exemple?

Ms Gordon: Ultimately yes, but I think what's important is that the member states treat the role of the high commissioner as an important one.

Mme Gordon: En définitive oui, mais j'estime que l'important c'est que les États membres voient le rôle du Haut Commissaire comme un rôle important.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Oliver, maybe I can ask you this question because it does tie in with Ms Gordon said. The whole problem becomes the willingness of the member states to give up sovereignty, to use that awful word. You introduced the whole concept, and it seemed to me to be a very complicated one, of an economic security council, which would have control over the IMF, the World Bank and other financial institutions. I just wonder to what degree the large contributors to both those institutions are likely to give up their sovereignty.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Monsieur Oliver, je vais me permettre de vous poser une question parce qu'elle me semble liée à ce qu'a dit M^me^ Gordon. Tout le problème revient, en fait, à la volonté de l'État membre d'abandonner sa souveraineté, pour utiliser ce vilain mot. Vous apportez cette idée toute nouvelle, et qui me semble très complexe, d'un Conseil de sécurité économique qui contrôlerait le FMI, la Banque mondiale et les autres institutions financières. J'aimerais savoir jusqu'à quel point ceux qui contribuent beaucoup à ces deux institutions sont prêts à renoncer à leur souveraineté.

Ultimately inflation in the United States, as you know, is going to be produced depending on how much world currencies... Already we have the world currency units, and there's considerable reluctance on behalf of monetary authorities to turn over to international institutions the ability to affect their money. Do you really think that a well-balanced, south-well-represented organization, having actual power over these institutions, has even a chance of flying? In that context, where does the new World Trade Organization fit into this system you've got cooked up for us?

Vous savez qu'en définitive l'inflation aux États-Unis dépend du nombre de monnaies mondiales... On a déjà les unités monétaires mondiales, et les autorités monétaires hésitent beaucoup à permettre aux institutions internationales d'avoir un effet sur leur monnaie. Pensez-vous vraiment qu'une organisation bien équilibrée, où le Sud serait bien représenté, qui aurait effectivement du pouvoir sur ces institutions, ait la moindre chance d'être acceptée? J'aimerais aussi savoir où s'intègre dans ce système que vous nous avez concocté la nouvelle Organisation mondiale du commerce?

[*Text*]

Mr. Oliver: Mr. Chairman, it's because we are very much aware of all the problems you've just outlined that we have come down not for a reform of ECOSOC but for the thoughtful creation of a new Security Council type body. The essence of the Security Council is that it takes into account differences in power, and that there are representatives of those who, in military terms, in terms of keeping the peace, really have the greatest clout.

Our notion of an international sustainable development security council involves representation of the south but also strong representation from the north. One of the formulas that have been suggested is 11 representatives from the major northern countries and 11 members from the southern countries, and major decisions made only by concurrent majorities. I have no idea that the United States, the G–7 countries, would suddenly turn over to a UN body that was dominated by the southern countries the responsibility for guiding in a mandatory, decisionary way the World Bank and the International Monetary Fund. It's just not within the realms of possibility.

• 1620

I do believe, however, that those bodies need to be presented with the point of view of the south a lot more cogently and frequently than they are now, and that the working out of a way to bring the whole realm of development activity under one umbrella, with a decision–making body that demands some kind of a real negotiation between north and south, is the route we should be going.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): That's helpful. We will look at the proposals with great interest.

Mr. Penson.

Mr. Penson (Peace River): I'd like to find out from this panel whether you can help us in determining how the UN can be reformed in terms of being more cost–effective. Certainly all of us in the industrial countries, at least, are looking for better ways of targeting to get the best value for our money, and it's a concern to everybody that the cost of funding the United Nations is a high amount. I think everybody wants to know if we're getting good value.

Is there good evaluation? Are there too many programs? Are we too heavy on the bureaucracy end of it? What can you tell us to help us along that line, whether that kind of reform can take place—can and will take place?

Mr. Roche: To begin with, we are recommending that an auditor general be appointed who would be free of any national constraints and serve for a five–year term and have powers to produce the kind of auditing report we are familiar with in this country.

Your question, sir, speaks to a much larger issue of the UN in the world today. The total budget of the United Nations, including the 16 specialized agencies and 14 world programs that make up the whole body, is something in excess of $5 billion a year, which is less than $1 for every inhabitant of the planet. Considering the amount of work that is done, and three–fifths to four–fifths of that money is spent in economic and social development, it's really a bargain for the world.

[*Translation*]

M. Oliver: Monsieur le président, c'est parce que nous connaissons parfaitement tous les problèmes dont vous avez parlé à l'instant que nous avons opté non pas pour une réforme de l'ECOSOC, mais pour la création réfléchie d'un nouveau type de Conseil de sécurité. Essentiellement, le Conseil de sécurité tient compte des différences de pouvoir dans la mesure où il est constitué de représentants de ceux qui, sur le plan militaire, pour ce qui est de maintenir la paix, ont véritablement le plus de poids.

Notre idée d'un Conseil de sécurité du développement durable international exige que le sud soit représenté mais que le Nord soit également fortement représenté. Entre autres formules proposées, on a suggéré 11 représentants des principaux pays du Nord et 11 membres des pays du Sud, et les grandes décisions seraient prises uniquement à la majorité concurrente. Il n'est pas question que les États–Unis, les pays du G–7, confient tout à coup à un organisme de l'ONU dominé par les pays du Sud la responsabilité de l'orientation de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international et que ses décisions soient exécutoires. Ce n'est tout simplement pas possible.

Je crois cependant qu'on doit présenter beaucoup plus fréquemment et de façon beaucoup plus convaincante le point de vue du Sud à ces organismes, et que l'on doit trouver le moyen de regrouper toutes les activités de développement sous un seul chapeau, en ayant un organisme qui prenne des décisions après des négociations obligatoires entre le Nord et le Sud.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Ce sera utile. Nous étudierons les propositions avec le plus grand intérêt.

Monsieur Penson.

M. Penson (Peace River): J'aimerais que nos invités nous disent s'ils peuvent nous aider à voir comment l'ONU peut être réformée pour être plus rentable. Tout le monde, du moins dans les pays industrialisés, essaie de voir comment mieux se cibler pour obtenir le plus possible avec l'argent dont on dispose, et tout le monde s'inquiète des sommes énormes que représente le financement des Nations unies. Je crois que tout le monde aimerait savoir si nous en avons pour notre argent.

Existe–t–il une évaluation fiable? Y a–t–il trop de programmes? La bureaucratie est–elle trop importante? Pourriez–vous nous aider à y voir plus clair à cet égard, à décider si ce genre de réforme peut se produire—et aura lieu?

M. Roche: Nous recommandons, pour commencer, de nommer un vérificateur général. Il ne devrait subir aucune contrainte nationale, son mandat serait de cinq ans et il aurait le pouvoir de faire un rapport de vérification du genre que ceux que nous connaissons bien dans notre pays.

Votre question, monsieur, est d'ordre beaucoup plus général et porte sur l'ONU dans le monde actuel. Le budget total des Nations unies, y compris celui des 16 institutions spécialisées et des 14 programmes mondiaux qui constituent l'organisation générale, dépasse 5 milliards de dollars par an, ce qui représente moins de un dollar pour chaque habitant de la planète. Compte tenu de la somme de travail qui est effectuée, et qu'entre trois cinquièmes et quatre cinquièmes de cet argent sont consacrés au développement économique et social, c'est vraiment une bonne affaire pour le monde.

[*Texte*]

I think a criticism has been levelled at the UN in respect of the finances that has far exceeded the appropriateness of such criticism. There's something about those who have opposed the UN for what it's trying to do to bring a sense of equity into the world, particularly in the north–south relations, that is at the heart of the question Mr. Graham posed a few moments ago when he talked about refugees. Refugees are the top of the iceberg.

The inequities that destabilize societies and regions is what is being addressed by the UN in a way that. . .of course it has certain bureaucracies. What governmental system does not? But when you consider that the UN operates in six official languages, not to mention a plethora of cultures, it's a wonder the place works at all.

As we know, the current Secretary General did strip a number of positions away from the top of the pyramid, so to speak—under–secretaries and assistant under–secretaries general. So in my view, today the UN is operating at rock–bottom financial capacity. It requires the kind of support around the world that it gets from Canada in respect of financing. I would think that because Canada is noted for not only paying our bills on time but also for our support of the UN, because of our track record we are particularly well placed, as this report notes, to press for those administrative reforms that will satisfy the skeptics.

Mr. Penson: Mr. Roche, just the fact that you've identified the need for an auditor general to the United Nations—doesn't that suggest there are some areas that can be tightened up?

Mr. Roche: I have no doubt there are some areas that can be tightened up. But I put my answer in terms of the larger issue of the value that the UN is performing or achieving on behalf of particularly the most disadvantaged peoples of the world. That value, in my view, is quite high. But that is not to say the UN cannot be approved, and we address that.

• 1625

Mr. Penson: I am just wondering what your views are, first of all, on this modified Security Council you're talking about. What would the criteria be for the 21 countries that would be part of the Security Council, and would you see Canada fitting into that group?

Mr. Roche: We are very clear in stating that priority in enlarging the Security Council must be given to the developing countries. There has been a lot of talk of Germany and Japan being admitted to permanent seats. Whatever the merits of those two countries, and they are not inconsiderable, we believe priority must be given to developing countries.

The entire continent of Africa does not have a permanent seat, the entire continent of South America does not have a permanent seat, and Asia is vastly under–represented. There must be more of an approach toward equity in international relations as we turn into the next century.

[*Traduction*]

Je crois que la critique faite à l'encontre de l'ONU sur le plan des finances est très exagérée. Il y a quelque chose dans les arguments avancés par ceux qui s'opposent à l'ONU pour ce qu'elle fait afin d'essayer d'arriver à une sorte d'équité dans le monde, surtout dans les relations Nord–Sud, qui est au coeur de la question que M. Graham a posée il y a quelques instants au sujet des réfugiés. Les réfugiés représentent la pointe de l'iceberg.

Les injustices qui déstabilisent les sociétés et les régions, c'est précisément de cela que s'occupe l'ONU d'une façon qui. . . cela suppose bien sûr une certaine bureaucratie. Quel système gouvernemental n'a pas de bureaucratie? Mais lorsqu'on sait que l'ONU a six langues officielles, sans vouloir parler des nombreuses cultures qu'elle représente, c'est un miracle qu'elle fonctionne tout simplement.

Comme nous le savons, le Secrétaire général actuel a supprimé un certain nombre de postes du sommet de la pyramide, pour ainsi dire—des postes de sous–secrétaire et de sous–secrétaires généraux adjoints. À mon avis donc, l'ONU fonctionne actuellement à sa capacité financière plancher. Il faut que les autres pays du monde lui apportent sur le plan financier l'aide que lui accorde le Canada. Je crois que parce que le Canada est non seulement reconnu pour payer ses factures à temps, mais aussi pour être favorable à l'ONU, je crois qu'en raison de notre comportement antérieur, nous sommes particulièrement bien placés, comme nous l'indiquons dans notre rapport, pour faire pression à l'égard de ces réformes administratives qui donneront satisfaction aux sceptiques.

M. Penson: Monsieur Roche, le simple fait que vous jugiez nécessaire de nommer un vérificateur général pour les Nations unies ne veut–il pas dire que, dans certains secteurs, on pourrait être plus rigoureux?

M. Roche: Cela ne fait aucun doute. Mais j'ai situé ma réponse dans un contexte plus large, qui est celui de la valeur des actes qu'effectue l'ONU au nom des peuples les moins favorisés du monde notamment. À mon avis, cela représente une très grande valeur. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne peut pas approuver l'ONU, et nous répondons à cette question.

M. Penson: J'aimerais tout d'abord savoir ce que vous pensez du Conseil de sécurité modifié dont vous parlez. Quels seraient les critères pour les 21 pays qui feraient partie du Conseil de sécurité, et pensez–vous que le Canada pourrait en être?

M. Roche: Nous disons très clairement qu'il faut avant tout penser aux pays en développement en élargissant le Conseil de sécurité. On a beaucoup parlé d'accorder des sièges permanents à l'Allemagne et au Japon. Quels que soient les mérites de ces deux pays, et ils ne sont pas négligeables, nous estimons qu'il faut donner la priorité aux pays en développement.

Le continent africain n'a pas un seul siège permanent; le continent sud–américain non plus et l'Asie est nettement sous–représentée. Il nous faut davantage viser l'équité dans les relations internationales tandis que nous arrivons à l'aube du prochain siècle.

[*Text*]

We still see the perpetuation of a two–class system in the world, as we see in the whole question of the maintenance of nuclear weapons. Priority must be given to evening out the composition of the permanent membership of the Security Council. It must be a more accurate reflection of the membership of the UN today, which is so greatly enlarged from when the UN started in 1945. Only 51 nations were charter members and today there are 184.

Mr. Penson: Would it be the first step in moving away from the veto for countries, so everybody has an equal say? Is that what you think?

Mr. Roche: We address the veto question. We don't think it's going to be easy to get rid of the veto. If I had my way I certainly would get rid of it, but the five permanent members gave themselves a veto and they are going to keep it.

We are suggesting that one of the approaches to diffusing the veto question would be to have a triple veto. A veto by three countries would be required before a veto could be effected in the enlarged Security Council.

As for Canada being a permanent member, for the reasons I gave in my first answer, of course as a Canadian citizen one would be proud to see Canada become a permanent member of the Security Council. We have performed with distinction on the five occasions we have occupied a seat on the Security Council; a two–year–term seat over the five decades. Canada has performed with distinction, which only adds to my argument and contention that among nations today, Canada is particularly well placed to take a lead in the multilateral strengthening of international systems, mechanisms, and legal systems for the world in transformation.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Speaking of the world in transformation, you suggested a General Assembly that would be more representative, like a parliamentary assembly. Rather than representing states, there would actually be elected representatives. Have you thought of following the model of the European Community and having those elected people nominated by the states to begin with, and then directly elected later on? I haven't had a chance to look at the proposal yet.

Mr. Oliver: I think that model of evolution is one we've very much had in mind, although there may be other paths that should be taken.

We have endorsed the idea of a parliamentary assembly for the United Nations, which would begin by representatives of democratically elected parliaments meeting together within a UN agenda, with a voice of some kind to be defined in UN affairs. I think we're a long way from the day when that can replace the interstate nature of the United Nations, but a beginning should be made.

[*Translation*]

On continue à voir un système à deux classes dans le monde, comme c'est le cas pour toute la question de la conservation des armes nucléaires. Il faut en priorité égaliser la composition des membres permanents du Conseil de sécurité. Celui–ci doit refléter davantage la composition actuelle des Nations unies, qui est beaucoup plus large que lorsque l'ONU a été créée en 1945. Il y avait à l'époque seulement 51 pays qui étaient membres fondateurs et nous avons à l'heure actuelle 184 pays membres.

M. Penson: Est–ce que ce serait une première étape pour renoncer au droit de veto afin que tout le monde ait son mot à dire? Est–ce à cela que vous pensez?

M. Roche: Nous traitons de la question du veto. Nous ne pensons pas qu'il sera facile de se débarrasser du droit de veto. S'il me revenait de décider, je m'en débarrasserais, mais les cinq membres permanents se sont donné le droit de veto et ils vont vouloir le garder.

Pour désamorcer la question du veto, on pourrait avoir un triple veto. C'est–à–dire qu'il faudrait que trois pays exercent leur droit de veto pour que le veto soit accepté dans un Conseil de sécurité élargi.

Pour ce qui est de faire du Canada un membre permanent, pour les raisons que j'ai indiquées dans ma première réponse, bien sûr en tant que citoyen canadien, on pourrait être fier de voir le Canada devenir membre permanent du Conseil de sécurité. Nous nous sommes conduits avec distinction les cinq fois où nous avons occupé un siège au Conseil de sécurité; cela représente deux ans sur une cinquantaine d'années. Le Canada s'est comporté avec distinction, ce qui confirme ma prétention selon laquelle, parmi les nations actuelles, le Canada est particulièrement bien placé pour devenir un chef de file pour ce qui est de renforcer multilatéralement les systèmes, les mécanismes et les systèmes juridiques internationaux destinés au monde qui se transforme.

Le coprésident suppléant (M. Graham): À propos du monde qui se transforme, vous avez laissé entendre que l'Assemblée générale devrait être plus représentative, un peu comme une Assemblée parlementaire. Au lieu de représenter les États, les représentants seraient en fait élus. Avez–vous pensé suivre le modèle de la Communauté européenne, c'est–à–dire à avoir des personnes qui sont d'abord nommées par les États et qui sont ensuite élues au suffrage direct? Je n'ai pas encore eu le temps de regarder la proposition.

M. Oliver: Nous avons effectivement beaucoup pensé à ce modèle, mais il y a peut–être d'autres voies à envisager.

Nous avons été favorable à l'idée d'une Assemblée parlementaire pour les Nations unies, et cela pourrait commencer par la réunion de représentants des parlements démocratiquement élus, qui auraient un ordre du jour des Nations unies et auraient droit au chapitre pour les affaires des Nations unies, cette voix restant à définir. Je crois que nous sommes encore loin du moment où nous pourrons remplacer la nature pluriétatique des Nations unies, mais il faudrait commencer.

[*Texte*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You speak quite a bit about the role of NGOs. What about support by the private sector for the United Nations? Do you find the private sector of the economy to be rather indifferent to the United Nations or, in the case of large multinational corporations, perhaps even hostile to the United Nations in terms of its potential control?

Mr. Oliver: It's interesting that when we in the United Nations Association in Canada have problems with fund-raising and go to the corporate world, we're very heartened by the response we get. We believe that within the private sector there is a growing body of interest in setting up regimes on a global basis within which business can operate. Therefore, there is a recognized stake in terms of an effective United Nations within the business community.

I don't think the non-governmental organization label applies only to a certain sort of voluntary association. It also applies, I think, to corporations, to other institutions in the private sector which are, I suspect, going to have to be integrated into any global system that will work.

Mr. Roche: Mr. Chairman, just to supplement Dr. Oliver's answer, that is one reason the Canadian Committee, which has multiple facets at work which I'm not going to start describing now, is stressing education as one of our central activities for the 50th anniversary year. You've heard about the activity that we are here today to speak about, the UN reform.

We are thinking about the education of Canadians, particularly young Canadians. Through the schools we have diverse programs that we're building in for the 50th anniversary year. October 24, 1995, will be UN Day in every school in Canada. That just gives a simple illustration of our commitment to enlarging the sphere of understanding and consciousness-raising in Canada for a strengthened United Nations as we go into the future.

The 50th anniversary committee, sir, while of course it takes note of the past, is less concerned with celebratory aspects than it is with the reform of the UN and the strengthening of it for Canada to play a role in the days ahead.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much for that very interesting presentation. We will certainly read your proposals. As I have said to other presenters who have come before us, if you have any further ideas between now and October we will be very happy to entertain them. You could write us, we would receive it, and the committee would be most interested in your report.

Thank you for taking the time to come and see us, Mr. Oliver, Ms Gordon and Mr. Roche.

Mr. Oliver: Thank you for being willing to receive us and for the very interesting questions you provided us, giving us food for thought too.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): My only regret is we didn't have more time for more.

[*Traduction*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous parlez beaucoup du rôle des ONG. Qu'en est-il du soutien du secteur privé pour les Nations unies? Avez-vous constaté que les entreprises privées étaient plutôt indifférentes aux Nations unies ou, dans le cas de grosses sociétés multinationales, qu'elles sont peut-être même hostiles aux Nations unies pour ce qui est de leur contrôle éventuel?

M. Oliver: Je dois dire que lorsque notre Association canadienne pour les Nations unies a des problèmes de financement et s'adresse aux entreprises, elle est très réconfortée par leur façon de réagir. Nous pensons que, dans le secteur privé, on s'intéresse de plus en plus à l'installation de régimes, dans le monde entier, au sein desquels les entreprises peuvent se livrer à leurs activités. En conséquence, le milieu des affaires reconnaît qu'il a intérêt à ce que les Nations unies soient efficaces.

• 1630

Je ne crois pas que le titre d'organisation non gouvernementale s'applique uniquement à certaines associations de bénévoles. Il s'applique également, à mon avis, aux sociétés, aux autres institutions du secteur privé qui vont, je le crains, devoir s'intégrer à tout système mondial qui va fonctionner.

M. Roche: Monsieur le président, pour compléter la réponse de M. Oliver, c'est l'une des raisons pour lesquelles le Comité canadien, qui a de multiples facettes mais que je ne vais pas commencer à vous décrire maintenant, insiste sur l'éducation qui est, en fait, l'une de nos activités principales pour le 50e anniversaire. Nous avons entendu parler de l'activité pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui, la réforme des Nations unies.

Nous pensons à l'éducation des Canadiens, et plus particulièrement à celle des jeunes Canadiens. Par l'entremise des écoles, nous mettons au point plusieurs programmes pour le 50e anniversaire. Le 24 octobre 1995 sera la Journée des Nations unies dans toutes les écoles canadiennes. Cela vous donne une idée de notre volonté de sensibiliser davantage le public canadien et de lui faire mieux comprendre ce que signifient des Nations unies renforcées tandis que nous nous acheminons vers l'avenir.

Le comité du 50e anniversaire, monsieur, s'il va bien sûr s'attacher un peu au passé, se soucie moins des célébrations que de la réforme de l'ONU et de sa consolidation afin que le Canada puisse y jouer un rôle à l'avenir.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup pour ce très intéressant exposé. Nous ne manquerons pas de lire vos propositions. Comme je l'ai dit à d'autres invités que nous avons déjà reçus, si vous avez d'autres idées d'ici le mois d'octobre, nous serons heureux de les étudier. Vous pourriez nous les envoyer par écrit et le Comité portera un grand intérêt à votre rapport.

Merci d'avoir pris le temps de venir nous trouver, M. Oliver, Mme Gordon et M. Roche.

M. Oliver: Merci d'avoir bien voulu nous recevoir et de nous avoir posé des questions très intéressantes qui vont également nous faire réfléchir.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Mon seul regret, c'est que nous n'ayons pas eu davantage de temps pour vous poser davantage de questions.

[*Text*]

Our next presenters are the World Federalists of Canada, who are also presenting on strengthening the United Nations. I understand Mr. Blakeney is not here but that Mr. Watt, the executive director, is present.

Mr. Watt, thank you for coming today. Since we only have half an hour you might restrict your introductory comments to around 10 minutes, or as short as you can make them, and that will give us more time to ask you questions.

• 1635

Mr. Fergus Watt (Executive Director, World Federalists of Canada): Certainly. Let me begin by passing on regrets from the president of the World Federalists of Canada, the Hon. Allan Blakeney. I gather that he did have an opportunity to meet with some of your colleagues in Saskatoon. Allan did want to make it here and until just a few days ago thought he would, but travel plans and the shifting agenda of the committee prohibited that.

It might be something of a curiosity to note that Allan is on his way to Kirghizstan to give a lecture to government officials on federalism. Believe it or not, there are other parts of the world where Canada is still seen as a model of how democratic federalism can function.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I hesitate to ask what part of Kurdistan Mr. Blakeney is going to. In which of the three countries, which spread, of which Kurdistan purports to extend, is Mr. Blakeney going to be giving his lecture?

Mr. Watt: It is actually Kirghizstan.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Oh, Kirghizstan. Sorry.

Mr. Watt: I am glad you hesitate to ask me because I am not sure.

I will take your advice and be quite brief and just speak to some of the key points in our brief. I believe you all have copies.

By way of introduction, the World Federalists of Canada is a national non–profit membership organization, with 2,500 members across Canada. We support the progressive evolution of the United Nations into a world federal authority. It is, I must say, much easier to be a world federalist these days than it was in the first four decades following the Second World War. The post–Cold War political climate has added a certain amount of relevance and currency to our ideas.

By definition, federalism, as we know it in Canada and as it's practised in other countries, offers a way to organize political life among nations and peoples who also want to maintain their identities and autonomy. In a federation, authority for political decisions and law–making is divided between central and peripheral organs.

[*Translation*]

Nos témoins suivants représentent le Mouvement canadien pour une fédération mondiale et ils vont également parler de la consolidation des Nations unies. Je crois que M. Blakeney n'est pas là, mais nous avons M. Watt, le directeur général.

Monsieur Watt, merci d'être venu aujourd'hui. Étant donné que nous n'avons qu'une demi–heure, il serait peut–être bon que vous limitiez vos remarques à une dizaine de minutes, ou de les faire aussi brèves que possible, car cela nous donnera davantage de temps pour vous poser des questions.

M. Fergus Watt (directeur général, Mouvement canadien pour une fédération mondiale): Certainement. Je dois tout d'abord vous présenter les excuses du président du Mouvement canadien pour une fédération mondiale, l'honorable Allan Blakeney. Je crois qu'il a eu l'occasion de rencontrer certains de vos collègues à Saskatoon. Allan souhaitait vraiment être ici aujourd'hui et pensait l'être jusqu'à ces jours derniers, mais ses projets de voyage et la modification du calendrier du Comité l'en ont empêché.

Vous serez sans doute amusés de savoir qu'Allan est en route pour la Kirghizie pour prononcer une conférence sur le fédéralisme devant les autorités gouvernementales. Que vous le croyez ou non, il y a d'autres régions du monde où le Canada est encore considéré comme un modèle de fonctionnement du fédéralisme démocratique.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'hésite à vous demander dans quelle partie du Kurdistan M. Blakeney se rend. Dans lequel des trois pays qui constituent paraît–il le Kurdistan M. Blakeney va–t–il donner sa conférence?

M. Watt: Il s'agit en fait de la Kirghizie, encore appelée le Kirghizistan.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Oh, le Kirghizistan! Je vous demande pardon.

M. Watt: Je suis heureux que vous ayez hésité à me poser la question, car je n'en suis moi–même pas sûr.

Je vais suivre votre conseil de rester bref pour ne parler que des points importants de notre mémoire. Je pense que vous en avez tous un exemplaire.

En guise de présentation, je vous dirais que le Mouvement canadien pour une fédération mondiale est une organisation nationale sans but lucratif qui compte 2 500 membres dans l'ensemble du pays. Nous sommes en faveur de l'évolution progressive des Nations unies en une instance fédérale mondiale. Je dois avouer qu'il est beaucoup plus facile d'être un fédéraliste mondial à l'heure actuelle que ça ne l'était pendant les 40 ans qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. La fin du climat politique de Guerre froide a rendu nos idées un peu plus pertinentes et actuelles.

Par définition, le fédéralisme, tel que nous le connaissons au Canada et tel qu'il est pratiqué dans d'autres pays, constitue une manière d'organiser la vie politique entre les nations et les peuples qui souhaitent néanmoins garder leur identité et leur autonomie. Dans une fédération, le pouvoir de prendre des décisions politiques et de légiférer est partagé entre l'organe central et les organes périphériques.

[*Texte*]

It is a political system and a method of organizing political decision-making in which centripetal and centrifugal forces may be reconciled, and we therefore believe it provides a certain framework that can assist the understanding and assessment of foreign policy issues, particularly in today's turbulent and fluid international arena.

Before going on to the bulk of the recommendations in our brief, which focus on some of our ideas for reform of the United Nations, we do take the opportunity to suggest to you, and I hope it's not in too self-serving a manner, a framework for your report to Parliament. We recalled the 1986 Hockin-Simard report, which was entitled *Independence and Internationalism*. It said that the essence of constructive internationalism is that in an interdependent world, international responsibilities should be interwoven with Canada's basic national aims.

That type of approach has characterized Canadian foreign policy since the end of the Second World War, and there are good reasons for that. Canada is a democracy, committed to the rule of law, and seeks in its best moments to project these values abroad. As a trading nation and a middle power with no territorial ambitions, we have an interest in a stable, peaceful, predictable world order.

So what we do is recommend that we take these principles of internationalism just one small step further, and on page 3 there is a recommendation that a democratic federation of the world's nations and peoples is in the long-term interest of the Canadian government and its attainment should be an objective of Canadian foreign policy.

• 1640

We are suggesting that this be part of your recommendations to Parliament and to the government. By recommending world federalism in this way, we don't expect an immediate call by Canada for some grand constitutional convention, but just an articulation that world federalism is a worthy goal.

You might find other ways to frame this. There are lots of buzz-words circulating. "Global governance" is one that is quite popular these days.

Tangentially, I might hasten to recommend, particularly to the research staff for this committee, the work of the Commission on Global Governance chaired by Sonny Ramphal and Ingvar Carlsson. They are scheduled to report in January to the United Nations on a series of reforms to the UN. I believe that their work is sufficiently far advanced that some of their thinking could be made available to this committee. So I hope that you will reach beyond people such as myself and Canadian interests in that aspect of your work that focuses on UN reform.

The most important recommendation I have to bring today has not to do solely with the foreign policy of Canada but relates also to the work of parliamentarians. We believe that Canada should support the creation of a United Nations parliamentary assembly. I have appended a little blue booklet that we have produced on the topic to your copy of the brief.

[*Traduction*]

C'est un système politique et une méthode de prise de décisions politiques dans lequel les forces centripètes et centrifuges peuvent cohabiter et nous pensons qu'il offre un certain cadre qui permet de mieux comprendre et évaluer les questions de politique étrangère, sur la scène internationale troublée et changeante que nous connaissons aujourd'hui en particulier.

Avant de passer à l'ensemble des recommandations qui figurent dans notre mémoire, et qui s'attachent à certaines de nos idées en matière de réforme des Nations unies, nous voulons profiter de l'occasion pour vous suggérer, et j'espère que ce n'est pas trop intéressé, un cadre pour votre rapport au Parlement. Nous nous souvenons du rapport Hockin-Simard de 1986 dont le chapitre 11 est intitulé *Pour un internationalisme constructif*. On y disait en gros que l'internationalisme constructif voulait que, dans un monde interdépendant, les responsabilités internationales devaient s'entrelacer avec les objectifs nationaux fondamentaux du Canada.

C'est ce type d'approche qui a caractérisé la politique étrangère canadienne depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et il y a de bonnes raisons à cela. Le Canada est une démocratie qui se fait forte de respecter la règle du droit et qui essaie, à ses meilleurs moments, de transmettre ses valeurs à l'étranger. En tant que nation commerçante et que puissance moyenne n'ayant pas d'ambitions territoriales, nous avons tout intérêt à ce que règne un ordre mondial stable, pacifique et prévisible.

Nous recommandons donc de porter ces principes d'internationalisme un pas plus loin et, à la page 3, nous indiquons qu'une fédération démocratique des nations et des peuples du monde est dans l'intérêt à long terme du gouvernement canadien et que l'avènement de cette fédération devrait être l'objectif de la politique étrangère du Canada.

Nous proposons que cela fasse partie des recommandations que vous ferez au Parlement et au gouvernement. En recommandant un fédéralisme mondial de cette façon, nous ne nous attendons pas à ce que le Canada demande immédiatement une convention constitutionnelle d'envergure, mais à ce qu'il dise simplement que le fédéralisme mondial est un objectif valable.

Peut-être trouverez-vous d'autres façons de présenter la chose. Il y a beaucoup de mots ou d'expressions à la mode et «gouvernement mondial» en est un.

À cet égard, je vous recommanderais, surtout aux chargés de recherches du Comité, les travaux de la Commission sur le gouvernement mondial présidé par Sonny Ramphal et Ingvar Carlsson. Elle doit présenter son rapport en janvier aux Nations unies sur toute une série de réformes pour l'ONU. Je crois que ses travaux sont suffisamment avancés pour qu'on puisse mettre certaines de ses réflexions à disposition du Comité. J'espère donc que vous allez voir plus loin que des personnes comme moi ou que les intérêts canadiens pour cet aspect de votre travail qui porte sur la réforme de l'ONU.

La recommandation la plus importante que j'ai à vous faire aujourd'hui ne porte pas uniquement sur la politique étrangère du Canada, mais également sur le travail des parlementaires. Nous croyons que le Canada devrait appuyer la création d'une assemblée parlementaire des Nations unies. J'ai annexé à votre exemplaire du mémoire un petit livret bleu que nous avons préparé sur le sujet.

[*Text*]

This proposal was in fact endorsed by the foreign affairs committee of the previous Parliament. It was called the Standing Committee on External Affairs and International Trade at that time, and they urged in their eighth report to Parliament that Canada support the development of a UN parliamentary assembly, stating:

We

—as in the Canadian Parliament—

offer to host a preparatory meeting of the assembly in the Parliament Buildings as the centrepiece of our celebration of the 50th anniversary of the UN.

On page 5 there is a long list of why the UN parliamentary assembly is a grand and wonderful idea. I don't have time to read them here.

The recommendation that we are making is twofold. First, it is that this committee affirm support for the development of a United Nations parliamentary assembly and that Canada be encouraged to host a preparatory meeting. The type of preparatory meeting that could be pulled together at this date is open to question. Perhaps it is not as grand as what would have been envisaged last year, but I think something should still be done for the 50th anniversary, or perhaps at a later date. Second, it is that this committee should encourage Canadian parliamentarians to work individually towards the creation of a UN parliamentary assembly.

Allan Blakeney and I have met with your colleague Mr. Gauthier and we are pleased with his response to this proposal. We hope that it is something that you can carry forward in your report to Parliament.

The next section of our brief addresses Security Council reform. You've just had a long discussion of that with the last group. Perhaps I could point to some nuances and differences, what is different in what we are recommending here from what the Canadian committee and the UNAC put forward a few moments ago.

First of all, on page 8 there are three minor suggested reforms that would enhance the transparency and accountability of the Security Council decision–making and deliberations.

Then, at the bottom of that page, we get into the meat of our proposal, what to do about the composition of the Security Council. Our first wish of course is to abolish the veto, but we know that this might not happen. Therefore we are saying that Canada, and hopefully this committee, should support expanding the number of permanent members with power of veto only if this enhances representativity of the world population by adding Security Council members from the world's major regions and—that is the important word, there is a linkage here—limits are agreed on the use and power of the veto.

[*Translation*]

Cette proposition avait, en fait, été accueillie favorablement par le comité des affaires étrangères de la législature précédente. Il s'appelait alors le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur et il recommandait, dans son huitième rapport au Parlement, que le Canada souscrive à la création d'une Assemblée parlementaire des Nations unies et:

qu'il

. . .en tant que Parlement du Canada. . .

propose d'organiser la séance préparatoire de cette assemblée à l'Édifice du Parlement dans le cadre des fêtes du 50e anniversaire des Nations unies.

À la page 5, nous énumérons les nombreuses raisons qui font qu'une assemblée parlementaire des Nations unies constitue une idée extraordinaire. Je n'ai pas le temps de vous les lire.

Il s'agit, en fait, d'une double recommandation que nous faisons. Premièrement, nous demandons que le Comité confirme qu'il est favorable à la création d'une assemblée parlementaire des Nations unies et que le Canada soit encouragé à organiser la réunion préparatoire. On peut actuellement se demander quel genre de réunion préparatoire on pourrait organiser. Elle ne serait peut–être pas aussi extraordinaire que celle qu'on envisageait l'an dernier, mais je crois qu'il faudrait tout de même faire quelque chose pour le 50e anniversaire, ou peut–être plus tard. Deuxièmement, nous demandons que le Comité encourage les parlementaires canadiens à oeuvrer individuellement pour la création d'une assemblée parlementaire des Nations unies.

Allan Blakeney et moi–même avons rencontré votre collègue M. Gauthier et nous avons été heureux de sa réaction à notre proposition. Nous espérons que vous pourrez en faire état dans votre rapport au Parlement.

La partie suivante de notre mémoire est consacrée à la réforme du Conseil de sécurité. Vous venez d'avoir une longue discussion sur le sujet avec le groupe précédent. Je pourrais peut–être apporter quelques nuances et signaler quelques différences, c'est–à–dire en quoi notre recommandation diffère de celles du Comité canadien et de l'ACNU présentées il y a quelques instants.

Tout d'abord, à la page 8, nous suggérons trois petites réformes qui rendraient la prise de décisions et les délibérations du Conseil de sécurité plus transparentes, ce qui constituerait pour lui une façon de rendre des comptes.

Puis, au bas de la page, nous entrons dans le vif de notre proposition, c'est–à–dire que nous nous demandons ce qu'il faut faire au sujet de la composition du Conseil de sécurité. Notre premier souhait est, bien entendu, d'abolir le droit de veto, mais nous savons qu'il y a de fortes chances que cela ne se produise pas. Nous disons donc en conséquence que le Canada et votre Comité, nous l'espérons, devraient prôner l'élargissement du nombre des membres permanents qui ont le droit de veto uniquement si cela permet d'avoir une meilleure représentation de la population mondiale en ajoutant au Conseil de sécurité des membres des régions importantes du monde et en s'entendant sur—et c'est là le mot important, il y a un lien entre les deux—les restrictions concernant l'exercice du droit de veto.

[*Texte*]

[*Traduction*]

• 1645

I know not just the previous witnesses but others have also made proposals for simply adding five member states or two member states and giving them all a power of veto. This is not a wise course, in our view. Why expand the oligarchy of the Security Council? It would diminish its effectiveness. Better to do nothing than to do just that. Only if you can diminish the power of the veto, perhaps by the triple veto Doug Roche was talking about or something such as that, should you go ahead and expand the number of permanent members.

I hope you'll take this up with Ms Fréchette and Geoff Pearson tomorrow. I'd be interested in hearing what they have to say about the effectiveness of the Security Council.

There's a couple of other issues we want to raise, and I'm conscious of the time.

We have nothing but high praise for the leadership Canada has shown in the creation of a criminal court, both the ad hoc tribunal for war crimes in the former Yugoslavia and the proposed international criminal court. A draft statute was before the last General Assembly; it's a revised version of what will be put forward by the International Law Commission again this year.

I ask only that you continue to encourage the government in this course, because it is the case that some support for this concept is flagging a bit in other quarters at the UN. Canada should be encouraged to stay the course.

The funding of the United Nations is a huge problem, and I wish I had more time to go into it. Simply put, reliance solely on contributions from member states is not going to be sufficient for the United Nations of the 21st century. This committee could support in principle the empowering of the United Nations to raise funds independent of national contributions, and there is a whole panoply of ideas out there in this regard. Perhaps the committee might encourage Canada to support a UN expert study on the topic as a pragmatic first step.

There is one other issue I would like to raise. It's quite urgent at this time. It has more to do with a significant international treaty than the UN per se. On page 12 I note when the Hon. Mr. Ouellet spoke in the House of Commons during the debate to begin this review, he stated Canada will ratify the Law of the Sea Convention this year. This is a welcome statement and elaboration of government policy, because Canada had been committed to ratifying the Law of the Sea Convention but hadn't specified a time.

However, subsequent events have given us cause to wonder whether the ratification will take place in that time frame, because the recent legislation that expands Canada's jurisdiction beyond our 200-mile economic zone to police overfishing on the high seas is, in our view—and I note here also in the view of the member states of the European Union—illegal.

Je sais que non seulement les témoins qui étaient là avant nous, mais d'autres, ont proposé d'ajouter simplement cinq États membres ou deux États membres et de leur donner à tous le droit de veto. Cela ne nous semble pas être une proposition judicieuse. Pourquoi augmenter l'oligarchie du Conseil de sécurité? Cela diminuerait son efficacité. Mieux vaut ne rien faire que se contenter de cela. Ce n'est que si l'on peut diminuer le droit de veto, peut-être en proposant un triple veto comme l'a fait Doug Roche, ou quelque chose du même genre, que l'on devrait augmenter le nombre des membres permanents.

J'espère que vous soumettrez cela demain à M^me^ Fréchette et à M. Geoff Pearson. J'aimerais savoir ce qu'ils ont à dire de l'efficacité du Conseil de sécurité.

Il y a quelques autres points que je voulais aborder et je sais que le temps est compté.

Nous n'avons que des louanges à faire pour le rôle de chef de file qu'a joué le Canada dans la création d'un tribunal de droit pénal, à la fois pour le tribunal ad hoc destiné à juger les crimes de guerre dans l'ex-Yougoslavie et pour le tribunal international proposé. Une proposition a été faite à la dernière Assemblée générale, il s'agit d'une version révisée de ce que la Commission du droit international présentera de nouveau cette année.

Je vous demande simplement d'encourager le gouvernement à suivre cette voie, car il se trouve que cette idée perde son importance dans certaines sphères de l'ONU. Il faut encourager le Canada à tenir bon.

Le financement des Nations unies constitue un problème d'envergure et j'aimerais avoir plus de temps pour en parler. Brièvement, les seules contributions des états membres ne suffiront pas pour les Nations unies du XXIe siècle. Le comité pourrait être favorable en principe à ce qu'on donne aux Nations unies le pouvoir d'obtenir des fonds indépendamment des contributions nationales, et les idées ne manquent pas à cet égard. Le comité pourrait peut-être encourager le Canada à se montrer favorable à une étude spéciale des Nations unies sur le sujet comme première étape concrète.

Il y a une autre question que j'aimerais aborder. Il y a à cet égard une certaine urgence à l'heure actuelle. Elle concerne davantage un traité international important que les Nations unies proprement dites. À la page 12, j'indique que l'honorable Ouellet, lorsqu'il s'adressait à la Chambre des communes pour lancer l'examen que vous faites, a déclaré que le Canada allait ratifier la Convention sur le droit de la mer cette année. C'est une déclaration que nous accueillons avec plaisir, qui constitue une précision sur la politique gouvernementale, car le Canada s'était engagé à ratifier la Convention sur le droit de la mer mais n'avait pas précisé de date.

Mais certains événements qui se sont produits par la suite font que nous nous demandons si la ratification aura lieu dans le délai prévu, car la législation récente qui étend la juridiction du Canada au-delà de notre zone économique des 200 milles pour contrôler la surpêche en haute mer est, à notre avis—et je constate que c'est également l'avis des États membres de l'Union européenne—illégale.

[*Text*]

It's shocking to me that Canada has to amend its acceptance of the compulsory jurisdiction of the International Court of Justice in order to do this. It's unnecessary and it puts in question whether Canada will ratify the Law of the Sea Convention.

Treaties like the Law of the Sea are the kinds of international legal documents we're going to need more of in the future—comprehensive, multi–issue package deals—to deal with aspects of the earth's common heritage, like Antarctica, global warming and biodiversity. It's taken decades to get this far with the Law of the Sea Convention and it's just wrong that Canada is undermining it in this way.

We hope Canada will cancel its recent amendment to the acceptance of the compulsory jurisdiction of the ICJ. Mr. Ouellet did say it was a temporary measure. I hope we can hold him to that.

• 1650

We recommend that Canada ratify the Law of the Sea convention by November 1994. In addition to being sort of the right thing as a global citizen, there's a national self–interest in this. If Canada does ratify soon it gets a seat on the Law of the Sea tribunal and a seat on the Law of the Sea decision–making body, its council. It's in Canada's interest to do this and then work through the provisions of the Law of the Sea to police overfishing on the high seas, and also through regional agreements like NAFO.

With that I'll end my introductory remarks, and respond to questions.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Let me pick up on your last comment about the Law of the Sea Convention. You're probably familiar with the precedent of the Arctic Waters Pollution Prevention Act, which was enacted by the Trudeau government and, you will recall, at the time violated international law in the sense that it extended our jurisdiction beyond the 12 miles then prevailing in respect of the then existing Law of the Sea, and resulted in the Law of the Sea Convention being adopted by other states, which recognized the 200–mile limit, and therefore was seen by many countries as advancing and promoting a new notion of international law.

Do you not think the measures taken by the present government, recognizing the particular nature of the catastrophe that is being faced by the fishery and the problem of controlling not legitimate fishing but pirate fishing, are of the same type as the Arctic Waters Pollution Prevention Act, which in fact are designed to advance the cause of international law rather than restrict it? You will recall also that in the 1970s when Mr. Trudeau brought down the Arctic Waters Pollution Prevention Act we withdrew our jurisdiction from the World Court at that time for a sufficient length of time to enable international law to catch up with Canadian action.

Mr. Watt: I've spoken to Allan Beesley about this, who was our ambassador to the Law of the Sea Conference at the time.

[*Translation*]

Je trouve scandaleux que le Canada doive modifier son acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour internationale de Justice pour ce faire. C'est inutile et on peut ensuite se demander si le Canada va ratifier la Convention sur le droit de la mer.

Les traités comme celui sur le droit de la mer sont les types de documents juridiques internationaux dont nous aurons de plus en plus besoin à l'avenir—ce sont des documents complets qui portent sur de nombreuses questions—pour traiter des questions de patrimoines communs à la terre entière, comme l'Antarctique, le réchauffement de la planète et la biodiversité. Il nous a fallu plusieurs décennies pour en arriver là où nous en sommes aujourd'hui avec la Convention sur le droit de la mer et il est regrettable que le Canada compromettre tout cela de cette façon.

Nous espérons que le Canada annulera sa modification récente à l'acceptation de la juridiction obligatoire de la CIJ. M. Ouellet a indiqué qu'il s'agissait d'une mesure temporaire. J'espère que nous pouvons le croire.

Nous recommandons que le Canada ratifie la Convention du droit de la mer d'ici le mois de novembre 1994. Cela est non seulement de son devoir en tant que citoyen du monde, mais il y va également de son intérêt national. Si le Canada ratifie prochainement la convention, il obtient un siège au Tribunal du droit de la mer et un autre au Conseil du droit de la mer, qui est l'organe chargé de la prise des décisions. C'est dans l'intérêt du Canada de le faire et d'utiliser ensuite les dispositions de la Convention du droit de la mer ainsi que les autres ententes régionales comme la NAFO pour réglementer la surpêche en haute mer.

Voilà qui met fin à mes remarques préliminaires. Je suis maintenant à votre disposition pour répondre aux questions.

Le coprésident suppléant (M. Graham): J'aimerais revenir à votre dernier commentaire concernant la Convention sur le droit de la mer. Vous connaissez probablement le précédent qu'a occasionné la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques, loi adoptée par le gouvernement Trudeau et qui, vous vous en souviendrez, à l'époque était contraire au droit international, étant donné qu'elle étendait notre secteur de compétence au–delà des 12 milles que prévoyait alors le Droit de la mer. C'est à la suite de la décision canadienne que d'autres pays ont adopté la Convention sur le droit de la mer qui reconnaît la limite de 200 milles et qui, aux yeux de nombreux pays, propose une notion nouvelle de droit international.

Ne pensez–vous pas que les mesures du gouvernement actuel, reconnaissant la nature particulière de la catastrophe qui sévit dans le secteur des pêches et le problème que pose, non pas la réglementation de la pêche légale, mais la lutte contre la pêche pirate, sont du même ordre que la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques, dans le sens qu'elle vise à promouvoir le droit international plutôt qu'à le limiter? Vous vous souviendrez également que, dans les années 1970, lorsque M. Trudeau a présenté la Loi sur la prévention de la pollution des eaux arctiques, nous nous sommes retirés de la Cour internationale de la justice afin de donner le temps au droit international de s'adapter à l'action canadienne.

M. Watt: J'en ai parlé à Allan Beesley, qui était à l'époque notre ambassadeur à la Conférence sur le droit de la mer.

[*Texte*]

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): So have I.

Mr. Watt: With respect, I think they're apples and oranges. There are many areas of the world where overfishing of straddling stocks is taking place. Canada is setting a bad precedent. There are not many areas of the world where the interpretation of international jurisdiction was as in doubt as was the delimitation of Arctic boundaries. I mean you have a situation where ice covers so much that one is in doubt where the land ends and the water begins. It's just not the same kind of question.

Furthermore, the countries of the European Union have stated, and I believe it is the case, they would have agreed to enforcement measures. There was a diplomatic option open. I think there are political reasons, frankly, for Canada in choosing this course. Sometimes it pays to scapegoat pirates and those foreigners for problems we all have a share in causing. I think a diplomatic course, working through the North Atlantic Fisheries Organization, would have allowed us within the bounds of international law to agree not only on moratoria for conservation but also on enforcement provisions, rather than going it alone, because now we've set a really bad precedent for other countries that are less inclined than Canada usually is to follow international law.

Mr. Penson: Mr. Watt, I am a little bit concerned about your suggestion that the UN be allowed to have independent revenue sources. You are sort of comparing it to the idea of taxation and borrowing. To my mind, I have more than enough people borrowing money on my behalf right now, and I certainly don't want the UN to be another agency doing the same thing and spending it in ways that we may not have much control over. How do you see support for this idea being generated?

• 1655

Mr. Watt: The UN had a tough time pulling together troops for a very modest humanitarian force in Rwanda. That's all there was the political will to do. There was no political will to even contemplate attempting putting some sort of enforcement action to end the conflict, or no Somalia-style intervention. Those heady days of only a short time ago have passed. Even this humanitarian operation was and still is in jeopardy for lack of contributions.

How else is the UN going to do its job if it doesn't have...? How would Canada function if the wealthy provinces say they don't like this program or that regional equalization program, or this or that, and they're going to keep their money back? Every single thing the UN does member states have to ante up for, whether they like it or they don't. It's the difference between a contractual league of sovereign countries and a common body of governance. If you agree that there are

[*Traduction*]

Le coprésident suppléant (M. Graham): Moi aussi.

M. Watt: Sauf votre respect, je pense que ce sont deux choses totalement différentes. La surpêche et le chevauchement des stocks existe dans de nombreux endroits du monde. Le Canada est en train d'établir un mauvais précédent. Il n'y a pas beaucoup d'endroits dans le monde où l'interprétation des compétences internationales était aussi floue que dans le cas de la délimitation des frontières de l'Arctique. Il faut bien voir que, dans l'Arctique, on ne sait pas où s'arrête la terre et où commence l'eau, puisque tout est recouvert de glace. Ce n'est tout simplement pas le même genre de problème.

D'ailleurs, les pays de l'Union européenne ont fait savoir—et je crois que c'est d'ailleurs le cas—qu'ils entérineraient les mesures d'application. Une option diplomatique est ouverte. Je pense franchement que c'est pour des raisons politiques que le Canada a choisi cette façon d'agir. Il est parfois commode de prendre les pêcheurs pirates et les étrangers comme boucs émissaires afin de régler des problèmes dont nous sommes tous en partie responsables. Je pense que la voie diplomatique par l'intermédiaire de l'Organisation des pêches de l'Atlantique Nord-Ouest nous aurait permis, à l'intérieur des limites du droit international, de nous entendre non seulement sur des moratoires pour la conservation, mais également sur des mesures d'application. Il aurait été préférable d'agir de cette manière plutôt que de faire cavalier seul, car en agissant comme il l'a fait, le Canada a donné un bien mauvais exemple à d'autres pays qui se soucient généralement bien moins que lui de respecter le droit international.

M. Penson: Monsieur Watt, votre idée de permettre aux Nations unies d'avoir leurs propres sources de revenu me dérange un peu. Vous comparez cette source de revenu aux impôts et aux emprunts. À mon avis, il y a déjà suffisamment de monde qui emprunte de l'argent en mon nom et je ne souhaite pas que les Nations unies fassent la même chose et dépensent cet argent sans que nous ayons véritablement notre mot à dire. Comment pensez-vous faire accepter cette idée?

M. Watt: Les Nations unies ont eu beaucoup de difficulté à réunir les troupes nécessaires pour constituer une très modeste force d'intervention humanitaire au Rwanda. Il n'y avait aucune volonté politique pour un autre type d'intervention. Il n'était même pas possible d'envisager des mesures d'application d'un cessez-le-feu ou une intervention comme en Somalie. Nous n'avons plus l'enthousiasme que nous avions à cette époque. Même cette opération humanitaire est menacée, faute de participants.

Comment les Nations unies vont-elles pouvoir mener à bien leurs missions si elles n'ont pas...? Comment le Canada fonctionnerait-il si les provinces riches décidaient de ne plus partager leurs ressources et de ne pas participer au programme de péréquation, ou autre? Les États membres des Nations unies doivent contribuer à toutes les actions de l'ONU, qu'elles les approuvent ou non. C'est toute la différence entre une association contractuelle des pays souverains et un organe

[*Text*]

common global problems, then you need common institutional mechanisms and reliable sources of funds to do that. I believe you can save money in the long run rather than paying individual countries. I mean the savings in peacekeeping. UN peacekeeping is a tremendous investment.

Mr. Penson: I am suggesting to you that if there are problems funding, maybe it speaks of other serious problems that need to be revisited at the United Nations. Maybe there isn't public support among the member nations for the kind of programs the UN want to carry on—for example, the peacekeeping effort you talked about in Somalia. I understand the United States is not in support of the United Nations–controlled peacekeeping effort. Therefore, that might be one of the reasons why they're withholding money from the United Nations, they're not paying their dues. I'm suggesting that this is one expression of ways that people are not happy with the operations of it or countries are not happy with the operation, whereas if you give the United Nations the ability to borrow, it commits that country, whether they're happy or not, as a member nation to having to pay a portion of that bill and therefore lose some control.

Mr. Watt: That's what I'm proposing, that the countries pool sovereignty and invest authority in the UN. In your question you spoke in one breath of public support and in another of countries withholding funds or not supporting, and they are two different things. You look at polling data and look at public support for the United Nations and the work the UN does and tries to do, and it's solid, not just in Canada but in most countries of the world. But it's countries, it's governments who make narrow short–term, short political horizon calculations of national interest as opposed to the common good that constrict the UN.

Mr. Penson: I understand what you're goal is. I don't think it's achievable, I guess, is what I'm suggesting. I think it's a long way down the road.

Mr. Watt: I agree that it's a long way down the road but it is a gradual goal. It is something we can make practical progress toward in the here and now.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I think actually it's now 5 p.m., and so unless there are other questions—

Ms Beaumier: Excuse me, Mr. Chairman, could I just ask about the World Federalists?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Yes, by all means.

Ms Beaumier: I'd like to know a little bit more about your organization. Do you have quotas set up for the desirable number of the world population, those kinds of things? I attended a couple of meetings in Toronto and I was frankly overwhelmed—is that a good word?—by the organization itself.

Mr. Watt: A meeting for the World Federalists of Canada?

[*Translation*]

commun de gouvernement. Dès lors qu'on reconnait l'existence de problèmes mondiaux communs, il faut disposer de mécanismes institutionnels communs et de sources fiables de revenu pour s'y attaquer. Je pense qu'à long terme c'est plus économique que de financer différents pays. Je veux parler d'économie en matière de maintien de la paix. Les opérations de maintien de la paix par les Nations unies représentent un investissement extraordinaire.

M. Penson: À mon avis, les problèmes de financement des Nations unies cachent peut–être des problèmes plus graves qu'il faudrait examiner. Les nations membres n'approuvent peut–être pas les types d'opérations que les Nations unies veulent mener—par exemple les efforts de maintien de la paix en Somalie. Je crois que les États–Unis ne veulent pas que les Nations unies détiennent le monopole des efforts de maintien de la paix. C'est peut–être une des raisons qui les incitent à ne pas payer leurs cotisations aux Nations unies. D'après moi, c'est une façon pour les pays de signaler leur désaccord avec certaines actions des Nations unies. Par contre, si l'on autorise les Nations unies à emprunter de l'argent, tous les pays membres seront contraints de payer leur part, qu'ils le veuillent ou non, en perdant donc un certain contrôle.

M. Watt: C'est ce que je préconise. Je propose que les pays regroupent leur souveraineté et investissent leur pouvoir dans les Nations unies. Dans votre question, vous associez l'appui de la population et la décision de certains pays de ne pas payer leurs cotisations ou de ne pas appuyer certaines opérations. Ce sont deux choses totalement différentes. Les sondages révèlent que la population appuie sans réserve les Nations unies et leurs actions, pas seulement au Canada, mais également dans la plupart des pays du monde. Les réticences vis–à–vis des actions de l'ONU viennent des pays eux–mêmes, des gouvernements qui font des petits calculs politiques à court terme et qui font passer les intérêts nationaux avant le bien commun.

M. Penson: Je comprends où vous voulez en venir, mais je ne pense pas que ce soit possible. À mon avis, nous sommes loin d'y parvenir.

M. Watt: Je reconnais que nous en sommes loin, mais nous y parviendrons petit à petit. Nous pouvons commencer dès maintenant.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il est maintenant 17 heures. Donc, si vous n'avez pas d'autres questions. . .

Mme Beaumier: Excusez–moi, monsieur le président, j'aimerais poser une question sur le Mouvement canadien pour une fédération mondiale.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Allez–y, je vous en prie.

Mme Beaumier: J'aimerais en savoir un peu plus long sur votre organisation. Avez–vous établi des quotas fixant la population idéale du monde? J'ai participé à une ou deux réunions de votre mouvement à Toronto et j'ai été absolument stupéfaite—est–ce le bon mot?—par votre organisation elle–même.

M. Watt: Une réunion du Mouvement canadien pour une fédération mondiale?

[*Texte*]

Ms Beaumier: Yes.

• 1700

Mr. Watt: No. We don't set desirable quotas. We have paid attention to the upcoming UN conference on population and development. We support measures that have been put forward that might stabilize population growth. We think it's desirable that some of those aspects of development and so on could stabilize population. But we don't set an upper limit for a desirable world population.

We're interested in strengthening the United Nations to make it more reliable, effective and democratically accountable. It should be given some autonomous powers so it becomes more than a contractual body, participated in by 184 member states.

Ms Beaumier: At the one meeting I attended, the speaker—I believe he was the president of the Toronto chapter—spent the meeting discussing the fact that a billion people was the desirable number of people in the world. I was wondering how you thought you would achieve that number, but that's not a position of the World Federalists. Is that what you're telling me?

Mr. Watt: That's exactly what I'm telling you. There are many more than a billion people now in the world.

Ms Beaumier: Yes, I'm aware of that.

Mr. Watt: That's not a position of the World Federalists. I'm sorry you got that impression.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Watt. That was very good of you. We do have to face these incredible problems of world governance. Your presentation and that of the previous intervener will help us in writing our report in that respect. Thank you very much for your glimpse into the future.

I'll just suggest a five-minute break and then we'll hear from our next group of witnesses.

• 1702

[*Traduction*]

Mme Beaumier: Oui.

M. Watt: Non, nous n'avons pas fixé de quota concernant la population souhaitable. Nous nous sommes intéressés à la prochaine conférence des Nations unies sur la population et le développement. Nous appuyons les mesures proposées en vue de stabiliser la croissance démographique. Nous pensons qu'il est souhaitable que certains aspects du développement puissent stabiliser la population. Mais nous n'avons pas l'intention d'imposer un plafond à la population mondiale.

Nous voulons renforcer l'Organisation des Nations unies, la rendre plus fiable, plus rentable et démocratiquement responsable. Il faudrait lui donner des pouvoirs autonomes afin qu'elle devienne un organisme contractuel auquel les 184 pays membres seraient parties.

Mme Beaumier: Pendant la réunion à laquelle j'ai participé, l'orateur qui était je crois le président de la section de Toronto, a passé tout son temps à affirmer que la population idéale du globe serait d'un milliard de personnes. Je me demandais comment vous aviez choisi ce chiffre, mais vous me dites que ce n'est pas le point de vue du Mouvement canadien pour une fédération mondiale.

M. Watt: C'est exactement ce que je vous dis. Le monde compte d'ailleurs beaucoup plus qu'un milliard de personnes.

Mme Beaumier: Je sais.

M. Watt: Ce n'est absolument pas le point de vue du Mouvement canadien pour une fédération mondiale. Je suis désolé que vous ayez eu cette impression.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup monsieur Watt. Vous êtes bien aimable. Nous devons en effet faire face aux incroyables problèmes de la direction des affaires mondiales. L'exposé que vous venez de nous présenter et celui du témoin précédent nous seront utiles à cet égard au moment de la rédaction de notre rapport. Je vous remercie de nous avoir fait faire cette incursion dans l'avenir.

Je propose une pause de cinq minutes avant de donner la parole au prochain groupe de témoins.

• 1708

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'd like to call this next session to order. I have a couple of very quick introductory remarks.

We have about 40 minutes. We have three groups that I recognize are quite disparate, but our practice is to take groups. So I think it would be helpful if each of you would make your presentation and then we can ask questions, and probably they'll be directed to individuals in the groups.

I'll take you in the order that you are on our lists. I have Mr. Macy first, and then the Communist Party of Canada (Marxist-Leninist), and then the Canadian Home Economics Association.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je déclare la séance ouverte. Je vais commencer par quelques rapides remarques préliminaires.

Nous disposons d'environ 40 minutes. Je reconnais que les trois groupes que nous allons entendre sont assez disparates, mais c'est de cette manière que nous procédons. Je crois donc qu'il serait bon que chacun d'entre vous présente d'abord son exposé, après quoi nous pourrons poser des questions qui s'adresseront à certaines personnes en particulier.

Nous allons vous écouter dans l'ordre établi sur la liste, c'est-à-dire M. Macy en premier, puis le Parti communiste du Canada (Marxiste-Léniniste) et enfin l'Association canadienne d'économie familiale.

[*Text*]

Mr. Macy, please keep your remarks fairly short, and then we'll leave as much as we can for the others and for questions. Thank you very much.

Mr. Richard Hooe Macy (Individual Presentation): I'm not one of those who believe that any meaningful peace dividend is likely to flow from the change in the international climate. In my view the collapse of much of international communism has not brought the peace for which we had hoped. Admittedly, we no longer confront the Soviet Union and its satellites and allies. However, communism has been replaced in many countries by various forms of fascism. This is not an improvement.

For those who have short memories, who have no consciousness of the meaning of those 50th anniversaries we have been observing since 1989, World War II was fought against fascism. During that war 60 million died, and more than 1 million Canadians served in uniform.

• 1710

The democracies entered World War II in so weakened a state that it would have been impossible for them to prevail without the aid of totalitarian communists, requiring a Faustian bargain that cost the lives and/or freedom of tens of millions of people. Why were the democratic states obliged to make such a bargain? Because of the pusillanimity, shortsightedness, or well–intended but misguided pacifism that prevailed among their populations and ruling classes.

It was this lesson in particular that led the democracies to band together after World War II to form NATO, through which the United States and Canada were to commit ourselves to help the European democracies to defend themselves against aggression by the enemies of freedom.

Today the genuinely democratic states remain a minority of the states of the world. Various authoritarian systems have survived the fall of the Soviet Empire, and a number of them have expressed their enduring antagonism towards and contempt for the primarily peaceable, tolerant, and orderly system that we associate with civilized life.

For example, the standing death sentence against Salman Rushdie, a British author, is an assertion of a presumed right to reach into our civilized and orderly states to murder our fellow citizens because of the content of their ideas. It is bad enough that fundamentalists of any faith or ideology should assert the right to kill their own countrymen and co–religionists on such grounds; it is an act of war for them to attack our fellow citizens in this manner. No courageous leader could tolerate such conduct.

The same could be said of the proposal of the Russian fascist Zhirinovsky to assert the right of Russia to retrieve power over the states of the former Soviet bloc. Extreme Russian nationalists seem to regard the liberation of the Baltic states, for example, as reversible, even if the briefly liberated Baltic peoples do not wish to have Russian power substituted for Soviet power. The arguments against helping the Baltic peoples to defend their liberty have a hollow, if familiar, ring.

[*Translation*]

Monsieur Macy, veuillez présenter un exposé relativement bref afin que nous ayons suffisamment de temps pour les autres témoins et pour les questions. Je vous remercie.

M. Richard Hooe Macy (Présentation individuelle): Je suis de ceux qui ne croient pas que l'évolution de la situation internationale est favorable à une paix véritable. Contrairement à ce que l'on pouvait espérer, l'effondrement du communiste international ne nous a pas apporté la paix. Je reconnais qu'il n'y a plus de confrontation avec l'Union soviétique, ses satellites et ses alliés. Cependant, le communisme a été remplacé dans de nombreux pays par diverses formes de fascisme. On ne peut pas dire que ce soit une amélioration.

Permettez–moi de rappeler à ceux qui ont la mémoire courte et à ceux qui n'ont pas saisi la signification du cinquantenaire que nous fêtons depuis 1989, que la Seconde Guerre mondiale fut une guerre contre le fascisme. Cette guerre a fait 60 millions de morts et plus d'un million de Canadiens ont servi sous les drapeaux.

Les pays démocratiques étaient si faibles au début de la Seconde Guerre mondiale, qu'il leur aurait été impossible de résister sans l'alliance des communistes totalitaires. À la manière de Faust, ils ont donc conclu un pacte qui a coûté la vie et la liberté à des dizaines de millions de personnes. Pourquoi les pays démocratiques ont–ils été contraints de conclure un tel pacte? Tout simplement à cause de la faiblesse, de l'absence de vision ou des principes pacifistes bien intentionnés mais mal appliqués qui avaient cours dans la population et dans leurs classes dirigeantes.

Tirant la leçon de l'histoire, les pays démocratiques se sont unis à la fin de la Seconde Guerre mondiale pour former l'OTAN. Les États–Unis et le Canada se sont engagés par l'intermédiaire des Nations unies, à aider les démocraties européennes à se protéger contre l'agression des ennemis et de la liberté.

De nos jours, les pays véritablement démocratiques sont une minorité dans le monde. Divers régimes autoritaires ont survécu à la chute de l'Union soviétique et plusieurs d'entre eux continuent de rejeter et de mépriser le régime politique essentiellement paisible, tolérant et ordonné que nous associons avec la vie civilisée.

Par exemple, la sentence de mort décrétée contre l'auteur britannique Salman Rushdie est l'affirmation d'un droit présumé d'intervenir dans nos pays civilisés où règle l'ordre dans le but d'assassiner certains de nos compatriotes en raison de leurs idées. Il est suffisamment regrettable que les fondamentalistes de certaines religions ou idéologies s'arrogent le droit d'exterminer leurs propres compatriotes et co–religionnaires pour de telles raisons; lorsqu'ils s'attaquent à nos concitoyens, c'est un acte de guerre. Aucun dirigeant courageux ne devrait tolérer une telle conduite.

On peut en dire autant de la proposition du fasciste russe Zhirinovsky de donner le droit à la Russie de reprendre sous sa coupe les états de l'ancien bloc soviétique. Par exemple, les extrémistes nationalistes russes semblent considérer que la libération des États baltes est réversible, même si les peuples baltes qui viennent à peine de recouvrer leur liberté ne souhaitent pas voir la Russie prendre la place de l'Union soviétique. Les arguments de ceux qui ne veulent pas qu'on aide les peuples baltes à défendre leur liberté sont donc trompeurs, mais familiers.

[*Texte*]

With the growing power of fascism, with the prospect of a resurgence of nostalgia for rule by the totalitarian left in Russia and other formerly communist states, one does not require the gift of prophecy to foresee circumstances in which the forces of liberty may be obliged to act again in concert in a forceful manner.

How, then, can we find rational means for the employment of our armed forces in such a way that they can continue to justify the possession of first–class modern weapons in enough quantity to give pause to our enemies and comfort to our friends?

Patrols can be done to compel observance of fishery conservation laws to the limits of the Continental Shelf, patrols to assist ships and boats in distress, search and rescue operations in remote areas, patrols to assert Canadian sovereignty—all these spring to mind. It is also important for the Canadian forces to maintain a substantial core of people who are familiar with and able to use and to instruct others in the use of modern weapons and equipment in situations of simulated combat.

This is a lesson that we go through annually whenever we observe the events having to do with World War II and World War I. It is that time after time our people have been sent into battle ill–prepared, ill–equipped, and so on.

There is a strong linkage between defence and foreign policy, in the sense that we cannot think about the one without the other, that a credible foreign policy is just impossible without a credible defence policy. It seems to me that we have to do what we did not do before World War I, and certainly did not do after World War I, which is to maintain the kinds of force levels and commitments that we have had over the past, since 1949 with regard to NATO and joint defence of North America.

Frankly, most of the democracies in the world today, most of the states with which we share democratic values, are connected with NATO or various such arrangements. We need to continue to have a commitment to them, and we need to not give potential enemies an assurance that we will not return to Europe in the event that we are needed again. This is a very serious mistake, because to do so is virtually to guarantee that our people will have to go, because we continue to have an abiding interest in the maintenance of these alliances with like–minded states.

We also have a responsibility to bear in mind the lessons of the appeasement periods leading up to World War II, in which important states were signed off, written off, in order not to anger those who threatened them. We gave away to the Germans a quarter of their war production in World War II by turning Czechoslovakia over to them, through appeasement and weakness.

[*Traduction*]

Avec la recrudescence du fascisme et la montée d'une sorte de nostalgie de l'ordre dans la gauche totalitaire russe et d'autres anciens pays communistes, point n'est besoin d'être prophète pour prédire que les défenseurs de la liberté seront peut–être à nouveau amenés à intervenir de manière concertée et énergique.

Quelles sont donc les raisons que nous pouvons avancer pour maintenir nos forces armées de manière à ce qu'elles puissent continuer à justifier la possession d'armes modernes de première classe en quantité suffisante pour tenir nos ennemis en respect et rassurer nos amis?

On pense immédiatement aux patrouilles destinées à faire respecter les règlements de protection des espèces halieutiques dans les limites du plateau continental, aux patrouilles d'aide aux navires en détresse, aux opérations de recherche et sauvetage dans les régions isolées, aux patrouilles d'affirmation de la souveraineté canadienne. Il est également important, pour les Forces canadiennes, de maintenir un noyau substantiel de militaires capables d'utiliser et d'enseigner l'utilisation des armes et de l'équipement moderne dans des situations de combat simulé.

Nous nous rendons compte chaque année, en réfléchissant aux événements qui ont conduit à la Première et à la Seconde Guerre mondiale, que nos soldats étaient toujours mal préparés et mal équipés lorsqu'ils se sont lancés dans la bataille.

Le lien est très fort entre la politique de défense et la politique étrangère, dans le sens qu'elles sont indissociables l'une de l'autre, qu'une politique étrangère crédible est tout simplement impossible sans une politique de défense qui impose le respect. À mon avis, nous devons éviter de répéter l'erreur que nous avons faite avant et surtout après la Première Guerre mondiale. Nous devons maintenir nos forces et les engagements que nous avons conclus depuis 1949 vis–à–vis de l'OTAN et de la défense commune de l'Amérique du Nord.

Franchement, la plupart des pays démocratiques du monde actuel, la plupart des États avec lesquels nous partageons certaines valeurs démocratiques, sont parties à des alliances comme l'OTAN. Nous devons maintenir notre engagement à leur égard et nous devons éviter de donner à nos ennemis potentiels l'assurance que nous ne retournerons pas en Europe au cas où on ferait encore appel à nous. Ce serait une très grave erreur, car, par le fait même, nous augmenterions le risque d'y être appelés, car il est toujours de notre intérêt d'entretenir des alliances avec les pays qui partagent les mêmes valeurs que nous.

Nous devons également tirer la leçon des périodes d'apaisement qui ont mené à la Seconde Guerre mondiale, périodes au cours desquelles nous avons accepté que certains États importants soient rayés de la carte pour ne pas indisposer leurs envahisseurs. Nous avons procuré aux Allemands un quart de leur production de leur matériel de guerre pendant la Seconde Guerre Mondiale en les laissant envahir la Tchécoslovaquie, par faiblesse et par souci d'apaisement.

[*Text*]

It is important for us to bear in mind that we have to maintain a commitment to democratic states in Europe as they now evolve. I don't want to go on and on about this. I think other people will wish to say more. I will finish with what I wrote to you people.

Our commitment to the United Nations does not excuse us from the need to maintain armed forces that are capable of using lethal force against the enemies of Canada. It is the credibility of our forces that makes them valuable as peacekeepers. If they were contemptible, ill–trained and undisciplined cowards, of what use would they be as peacekeepers? It is the fact that Canadians are good soldiers, which makes them good peacekeepers.

It is the fact that Canada put forth a powerful military effort in two world wars and Korea, which has earned us international respectability, not our ability to wring our hands and to deplore the misconduct of others. Our ability to act as a moral force in world affairs was earned primarily by those hundreds of thousands of Canadians who faced our enemies in battle.

The fate of the non–Serbian nationalities of the former Yugoslavia should be instructive. In the old Yugoslavia the other nationalities seemed to have been willing to concede to the Serbs a disproportionate role in the armed forces. Because the other nationalities could not be bothered with their own defence they became protectorates of the Serbians. We can see the result of such supine and flaccid attitudes.

The post Cold War world is nearly as dangerous as the Cold War world, and it is less predictable. There is nothing about it that relieves us of the need to defend ourselves and to commit ourselves to joining or remaining members of the alliances for mutual defence with like–minded states, such as NATO. Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Macy, and thank you for keeping yourself within the time limit.

The next presenter is Mr. Bains, representing the Marxist–Leninist Party of Canada.

Mr. Hardial Bains (National Leader, Communist Party of Canada (Marxist–Leninist)): The world, at this time, has entered a very crucial stage.

I think Canada has a very important task for itself. As you know, Canadian policy has been generally based on a continuation of British colonial policy. In this respect Canada has a history of sending soldiers abroad for over 150 years. I think it is time to review this. What have these interventions abroad accomplished?

When the Soviet Union collapsed, did it collapse the bipolar vision of the world? At this time, Canada wasn't prepared to face the situation coming out of it. The collapse of the Soviet Union was generally transformed into propaganda against communism, against democratic forces and so on, while everybody knew that for well over 30, 40 years the Soviet Union was not a communist country; it was a socialist imperialist country.

[*Translation*]

• 1715

Il est important de nous rappeler que nous avons un engagement à l'égard des démocraties naissantes d'Europe. Je pourrais continuer dans le même registre, mais je pense que d'autres personnes ont d'autres choses à dire. Pour terminer, je vais reprendre ce que j'ai écrit dans le mémoire que je vous ai présenté.

Notre engagement vis–à–vis des Nations unies ne nous dispense pas de maintenir des forces armées capables d'utiliser une force meurtrière contre les ennemis du Canada. C'est parce que nos militaires sont crédibles qu'ils sont de bons gardiens de la paix. Si notre armée était composée de lâches méprisables, mal entraînés et sans discipline, comment pourrait–elle exercer son rôle de maintien de la paix? C'est parce que les Canadiens sont de bons soldats qu'ils sont également de bons gardiens de la paix.

Si le Canada est respecté sur le plan international, ce n'est pas parce qu'il a su se morfondre et déplorer le mauvais comportement des autres pays, mais parce qu'il a été capable d'effectuer un intense effort militaire pendant les deux guerres mondiales et pendant la guerre de Corée. C'est surtout aux centaines de milliers de Canadiens qui ont combattu nos ennemis que le Canada doit la force morale dont il jouit sur la scène mondiale.

Le destin des nationalités non serbes de l'ex–Yougoslavie devrait nous servir de leçon. Dans l'ancienne Yougoslavie, les autres ethnies semblent, de leur plein gré, avoir laissé les Serbes jouer un rôle disproportionné dans les forces armées. Les autres ethnies ne se préoccupaient guère de leur défense et se sont placées sous la protection des Serbes. Nous voyons actuellement les conséquences de ces attitudes indolentes et passives.

Le monde de l'après–Guerre Froide est presque aussi dangereux que celui de la Guerre Froide et en plus, il est moins prévisible. Il n'y a rien dans le monde actuel qui puisse nous amener à réviser notre obligation de nous défendre et de nous engager à devenir ou demeurer membres d'alliances de défense mutuelle comme l'OTAN en compagnie d'États qui partagent nos valeurs. Merci beaucoup.

Le président suppléant par intérim (M. Graham): Merci monsieur Macy et merci également de n'avoir pas dépensé le temps qui vous était imparti.

Le prochain témoin est monsieur Bains qui représente le Parti Marxiste–Léniniste du Canada.

M. Hardial Bains (chef national, Parti communiste du Canada (Marxiste–Léniniste)): Le monde entre dans une phase extrêmement cruciale.

Je pense que le Canada a un rôle très important à jouer pour lui–même. Comme vous le savez, la politique canadienne est la suite naturelle de la politique coloniale britannique. À ce titre, cela fait plus de 150 ans que le Canada envoie des troupes à l'étranger. À mon avis, le moment est venu de réexaminer cette politique. Quels ont été les résultats de ces interventions à l'étranger?

La chute de l'Union soviétique a–t–elle entraîné la disparition de la vision bipolaire du monde? À cette époque, le Canada n'était pas prêt à faire face à la situation qui résultait de l'effondrement de l'Union soviétique. De manière générale, cet événement est devenu une occasion de propagande contre le communisme, les forces démocratiques, etc., alors que tout le monde savait que l'Union soviétique n'était plus un pays communiste depuis une quarantaine d'années; c'était devenu un pays impérialiste socialiste.

[*Texte*]

Canada has a past to look after. Continuously Canadian governments supported liberalization in the Soviet Union. This brought forward Yeltsin and others and the anarchy and chaos we find in the Soviet Union or ex-Soviet states at this time. Within these circumstances, which way is Canada to go? Is it to analyse the situation and find its place in the modern situation, in the new world that is to come out of the disequilibrium created by the collapse of the bipolar vision? Or is Canada to go on on the old colonial past?

In my estimation, the government's emphasis on Canadian values is a mistaken one because we have to find values that are useful and helpful to all the peoples in the world, and not be asserting values of this or that country. We have seen in the past various pretexts under which wars have been waged, interventions organized, aggressions committed and so on, fascist governments installed, militarist governments come into being. Canada, in this respect, doesn't have a very savoury past, whether we speak of installing a fascist regime in Korea after Korean intervention in which Canadian troops participated as part of the British Commonwealth under the U.S. policy of containment of communism, or whether we speak of the latest support for the fascist regime in Chile, with which full relations were kept by the Canadian government.

[*Traduction*]

Le Canada doit tirer les leçons du passé. Les gouvernements canadiens se sont régulièrement prononcés en faveur de la libéralisation de l'Union soviétique. Cette libéralisation nous a donné Eltsine et d'autres dirigeants du même acabit, ainsi que l'anarchie et le chaos qui existent actuellement en Union soviétique ou dans les pays de l'ancien bloc soviétique. Dans ces circonstances, que doit faire le Canada? Doit-il analyser la situation et déterminer le rôle qu'il souhaite jouer dans le monde nouveau qui résultera du chaos entraîné par la disparition de la vision bipolaire? Ou doit-il poursuivre dans la ligne de son passé colonial?

À mon avis, le gouvernement a tort de mettre l'accent sur les valeurs canadiennes, car il est préférable d'appuyer les valeurs utiles à tous les peuples du monde plutôt que d'affirmer les valeurs de tel ou tel pays. L'histoire nous montre que divers prétextes sont invoqués pour justifier des guerres, des interventions, des agressions ou l'installation au pouvoir de gouvernements fascistes ou militaristes. A ce titre, le passé du Canada n'est pas sans tache. Il suffit de mentionner le régime fasciste qui s'est installé en Corée après la guerre à laquelle les troupes canadiennes ont participé à titre de membres du Commonwealth britannique et dans le cadre de la politique américaine d'endiguement du communisme, ou encore l'appui que le gouvernement canadien a accordé au régime fasciste du Chili avec qui il n'a jamais rompu ses relations diplomatiques.

• 1720

In fact there has not been a single fascist or militarist government with which the Canadian government did not keep some contact of one sort or the other. And the history of Mackenzie King's admiration for Adolf Hitler is also one of the considerations, one of the things that should be looked at. In my opinion, if Canada is to emerge in the new world, it is not a matter of which country's interests we should serve; it is a matter of serving the interests of all the peoples of all the countries. If Canada is to play this role it has to examine its past and examine it without any prejudice. It has to examine it with a full view of the kind of world we want to have in the 21st century.

Of course the points of view Marxist-Leninists have upheld have not been reset once. I must recall that it was the October Revolution in 1917 that ended the First World War. It was also the millions of communists in the world that led to the Second World War. The greatest sacrifices made during the Second World War were by the communists and other democratic forces either in Europe or in Asia. In the same fashion, communists have been the brunt of attacks from the democratic countries as well as militarist or fascist countries, whether we speak of Spain or Portugal or whether we speak of the militarist government in Guatemala or many other governments that came into being after the Second World War, or the government of the Shah of Iran installed by the so-called democratic countries.

It is my opinion that this system, both economic and political, needs reviewing. It no longer can provide for the people. As you can see, what they call the economy based on high-tech has given rise to jobless recovery, which means that

De fait, il n'y a aucun régime fasciste ou militariste avec lequel le gouvernement canadien n'a pas gardé un lien quelconque. D'autre part, l'admiration que Mackenzie King vouait à Adolf Hitler mérite également que l'on s'y attarde. A mon avis, pour que le Canada trouve sa place dans le monde nouveau qui se fait jour, il ne doit pas se mettre au service des intérêts d'un pays en particulier, mais au service des intérêts de tous les peuples de tous les pays. Pour que le Canada puisse jouer ce rôle, il doit réfléchir sur son passé, sans aucun préjugé. Il doit y réfléchir en gardant à l'esprit le type de monde que nous souhaitons pour le XXI^{e} siècle.

Bien entendu, les points de vue marxistes-léninistes n'ont pas une seule fois été pris en considération. Permettez-moi de rappeler que c'est la Révolution d'octobre 1917 qui a mis un terme à la Première Guerre Mondiale. C'est également grâce à des millions de communistes qu'a pris fin la Seconde Guerre Mondiale. Ce sont les communistes et les autres forces démocratiques d'Europe et d'Asie qui ont fait les plus grands sacrifices pendant la Seconde Guerre Mondiale. Ce sont aussi les communistes qui ont subi les attaques des pays démocratiques et des pays militaristes ou fascistes, que ce soit en Espagne ou au Portugal ou du fait d'un gouvernement militariste comme au Guatemala ou de nombreux autres gouvernements parvenus au pouvoir après la Seconde Guerre Mondiale, ou du gouvernement du Shah d'Iran installé par les pays dits démocratiques.

À mon avis, il faut revoir le régime économique et politique, car il n'est plus capable de répondre aux besoins du peuple. Vous avez pu constater que ce qu'on appelle l'économie fondée sur la haute technologie a donné lieu à une reprise sans

[*Text*]

one of the symptoms that has appeared is that even with the highest of techniques it is not providing sustenance to the masses of the people, whether in Canada or Britain or the U.S. or any other country in the world.

We hear many times that there are some very successful countries in an economic sense. Whether we speak of five tigers—that is, South Korea, Singapore, Hong Kong and so on—or other countries, one forgets that in these countries there is a great polarization between the rich and poor. There is a great polarization—on one side there is political power concentrated and on the other side millions of people have no power whatsoever.

In the same fashion we have recently seen the transition that has taken place in South Africa, even though it is laudatory that such a thing as universal franchise has come into being. But the state has not changed; it has remained the same.

It would be a mistake to think that all the conflict, all the causes for contradiction, conflicts, and war will simply disappear by ignoring the world's reality today. In our opinion, a new equilibrium should be brought into being in the world, a new world order, but not on the basis of one power or the other dominating, but on the basis of all the peoples, all the countries playing an equal role. In this respect Canada has an important role to play. Canada has resources, both in terms of human and natural resources. Canada has ties with literally the entire world, and Canada has experience, which it must look at in order to play its role.

[*Translation*]

emploi, ce qui signifie que même les techniques les plus perfectionnées ne peuvent subvenir aux besoins des masses, que ce soit au Canada, en Grande–Bretagne, aux États–Unis ou dans n'importe quel autre pays du monde.

On nous cite souvent la réussite économique de certains pays comme les cinq tigres, c'est–à–dire la Corée du Sud, Singapour, Hong Kong, etc., ou d'autres pays. Par contre, on oublie qu'il y a dans ces pays une grande polarisation entre les riches et les pauvres. Le pouvoir politique est concentré chez une poignée de personnes, tandis que des millions d'autres en sont totalement dénuées.

Nous assistons à une transition analogue en Afrique du Sud. En effet, même si l'émancipation universelle est tout à fait louable, l'État n'a pas changé, il est resté le même.

Ce serait une erreur de croire que l'on peut faire disparaître les conflits, les causes de contradiction et de guerre tout simplement en niant la réalité actuelle. À notre avis, il faut trouver un nouvel équilibre dans le monde moderne, un nouvel ordre mondial. Cependant, cet équilibre ne saurait se trouver dans la domination des pays du monde par une puissance, mais plutôt dans l'égalité de tous les peuples et de tous les pays. À ce titre, le Canada a un rôle important à jouer. Le Canada a des ressources, aussi bien des ressources humaines que des ressources naturelles. Le Canada a un lien avec pratiquement tous les pays du monde et il a une expérience dont il doit tenir compte pour mener à bien sa mission.

• 1725

In my opinion, to continue with anti–communist prejudices is to continue looking at things purely from the angle of serving some powerful monopolies, for the government to become just a tool to make these monopolies profitable on the world scale and forgetting the interests of Canadians, people who want to humanize the Canadian as well as the international environment. In humanizing, there are two very important fundamental questions: first, both in the economic and political sphere it is human beings who should be the decisive factor and it is in their interests that economies and politics should be run. Internationally, humanizing the international environment is to make the factor of people play a role, not the factor of the superpowers, in democratizing the United Nations. The conception of permanent members on the Security Council should be eliminated. The United Nations should be democratized in such a way that all countries can play a role.

Second, humanizing means that we should look after other environments. Here we have heard in the past a lot of propaganda about other countries, but if you go by the number of ships of the United States or NATO that are plowing the oceans, if you look at the dangers coming from full–scale militarization and armament production, which every big country is participating in, one cannot really understand how these countries can really humanize the environment so that it can be conducive for human life.

À mon avis, le maintien des préjugés anti–communistes ne servira qu'à entretenir la vision de quelques puissants monopoles et à faire du gouvernement leur chose, au détriment des intérêts des Canadiens et Canadiennes qui souhaitent rendre plus humain l'environnement canadien et international. Cette volonté d'humanisation soulève deux questions fondamentales du premier plan. Tout d'abord, ce sont les êtres humains qui doivent constituer le facteur décisif tant dans la sphère économique que politique, et celles–ci doivent être subordonnées aux intérêt de ceux–là. À l'échelle internationale, l'humanisation de l'environnement consiste à laisser l'élément humain jouer un rôle dans la démocratisation des Nations unies, plutôt que de laisser faire les superpuissances. Il faudrait supprimer le statut de membre permanent du Conseil de sécurité. Il faudrait démocratiser les Nations unies de manière à ce que tous les pays puissent jouer un rôle.

Deuxièmement, humanisation signifie que l'on doit se soucier des autres environnements aussi. Au Canada, il y a eu beaucoup de propagande au sujet des autres pays, mais quand on sait combien de bateaux américains ou de l'OTAN sillonnent les mers, quand on connaît les dangers qui peuvent résulter de la militarisation et de la production d'armements à grande échelle dans tous les grands pays, on peut douter que ces pays peuvent vraiment rendre l'environnement plus humain et plus respectueux de la vie humaine.

[*Texte*]

And finally, we have an international financial system that has created disaster for whole continents, like Africa. In the same fashion, the people of South America are suffering from privatization, elimination of social programs and so on. This is the situation with the advanced capitalist countries as well.

So in my estimation, this policy of international financial capital has to be reversed in the service of the humanizing of the environment. Thank you very much.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you, Mr. Bains.

Our next group is from the Canadian Home Economics Association. Will you split your presentation or will one speak? Ms Pelletier.

Mme Nicole Pelletier (directrice, Programme partenariat professionel, Association canadienne d'économie familiale): Merci et bonjour.

Au nom de l'ACEF, je veux vous remercier de nous avoir donné l'opportunité de vous présenter notre point de vue vis-à-vis la politique étrangère canadienne. Avant de commencer, je voudrais clarifier deux choses. Premièrement, je vais vous faire la présentation en français, même si le document est écrit en anglais. Je ne vais pas lire le document non plus, je vais vous en présenter un résumé succinct.

Deuxièmement, le comité du bureau de direction de notre siège à Winnipeg devait vous présenter notre position lors de votre passage à Winnipeg. Mais finalement, nous avons reçu l'invitation pour Ottawa et notre direction est à Winnipeg. Aujourd'hui donc, ma collègue, Patricia Ulrich, qui travaille avec moi au Département international de l'Association canadienne d'économie familiale, et moi-même, sommes ici en leur nom. Madame Ulrich s'occupe surtout du volet éducation au développement et moi, je m'occupe surtout du Programme de partenariat professionnel.

Avant de vous présenter nos recommandations, j'aimerais vous expliquer un peu ce qu'est l'Association canadienne d'économie familiale ou l'ACEF. C'est une association professionnelle qui regroupe 3 000 professionnels, en grande majorité des femmes, qui travaillent dans des domaines tels que la nutrition, l'alimentation, la consommation, le textile, le développement de l'enfant, l'économie et la gestion des ressources familiales, le logement et l'écologie humaine.

Bref, ce sont tous des domaines liés étroitement aux besoins essentiels des individus et des familles. Notez que l'ACEF—l'Association canadienne d'économie familiale—a une représentation géographique de tout le Canada, tant anglophone que francophone.

• 1730

Au point de vue international, on retrouve dans presque tous les pays du monde des associations professionnelles d'économie familiale, qui ont toutes le même but, à savoir l'amélioration de la qualité et des conditions de vie des individus et des familles.

En plus, au niveau international, on a une fédération internationale des associations d'économie familiale et cette fédération a un statut consultatif auprès des Nations unies.

[*Traduction*]

Et enfin, il y a le système financier international qui a ruiné des continents tout entiers comme l'Afrique. De la même façon, les peuples d'Amérique du Sud souffrent de la privatisation, de la suppression des programmes sociaux, etc. Il en est de même dans les pays capitalistes développés.

Par conséquent, je pense qu'il faut renverser cette politique financière internationale afin de la mettre au service de l'humanité. Je vous remercie.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci, monsieur Bains.

Le groupe suivant est l'Association canadienne d'économie familiale. Est-ce que vous voulez vous partager la tâche ou est-ce qu'une seule d'entre vous souhaite prendre la parole? Madame Pelletier.

Ms Nicole Pelletier (Director, Professional Partnerships Program, Canadian Home Economics Association): Thank you.

On behalf of the CHEA, I want to thank you for giving us the opportunity to present to you our point of view on Canadian foreign policy. Before starting, there are two things I would like to clarify. First, I'm going to make this presentation in French, even though our brief is in English. I'm not going to read the document either, but rather to give you a short summary.

Secondly, representatives from our head office in Winnipeg were scheduled to present our position when your committee was going to be in Winnipeg. Finally we were invited to give our presentation in Ottawa, although our head office is in Winnipeg. Today, we are here with my colleague Patricia Ulrich who works with me at the International Development Department of the Canadian Home Economics Association to speak on their behalf. Ms Ulrich deals mainly with development education. As for me, I work mainly with the Professional Partnerships Program.

Before presenting our recommendations, I would like to give you a brief overview of the Canadian Home Economics Association or CHEA. It is a professional association of some 3,000 professionals, mainly women, who work in various fields such as nutrition, food, consumer goods, textile, child development, economy and familiy resource management, housing and human environment.

In other words, all the fields closely linked to essential needs of individuals and families. Please note that the CHEA—Canadian Home Economics Association—is represented in all the regions of Canada, both English and French-speaking.

From an international point of view, almost every country in the world has professional home economics associations, all with the same goal: improving the quality of life and living conditions for individuals and families.

Moreover, internationally, there is an international federation for home economics associations, and this federation acts in an advisory capacity with the U.N.

[*Text*]

Pour en venir maintenant au niveau du développement international, on est impliqué dans le développement international depuis 1976. On a deux volets à notre programme: l'éducation au développement et le partenariat professionnel. L'éducation au développement sert surtout à éduquer nos propres membres et le public en général sur des questions internationales qui concernent la vie des familles et des individus parce que c'est notre spécialité. Notre partenariat professionnel vise à établir des liens avec des personnes s'occupant d'économie familiale dans les pays en voie de développement.

Plus loin, je vais vous présenter quelques exemples de nos projets. J'ai même apporté avec moi une brochure en français et en anglais qui exlique un peu plus concrètement nos actions.

En ce qui concerne les recommandations, je vais vous en présenter six que j'ai résumées. Nous croyons que le but premier poursuivi par la politique étrangère canadienne devrait être un but de justice et de développement durable, à l'échelle planétaire, tout en faisant la promotion de tous les droits de la personne.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Madame Pelletier, est–ce que je pourrais vous interrompre pour un instant? Est–ce que vos recommandations sont en sommaire dans votre rapport en anglais aussi?

Mme Pelletier: Oui, à la page 8.

Le coprésident suppléant (M. Graham): À la page 8? Juste pour mieux vous suivre, merci.

Mme Pelletier: En bref, notre politique devrait surtout être centrée sur le développement de la personne avant tout. Deuxièmement, la politique canadienne devrait donner la priorité aux activités et aux organisations ou institutions qui favorisent la participation de la population civile, c'est–à–dire des organisations telles que les institutions non gouvernementales, donc j'inclus les associations professionnelles travaillant au développement de la personne avant tout.

L'aide canadienne devrait être dirigée vers des groupes travaillant à une plus grande application des principes démocratiques et à la mise sur pied de structures démocratiques. L'aide canadienne devrait toujours respecter les principes d'équité entre les sexes ou entre les genres, c'est–à–dire s'assurer que les femmes bénéficient réellement du développement et/ou en bénéficient autant que les hommes.

L'aide canadienne devrait être donnée en priorité à des projets dont les premiers bénéficiaires sont les femmes et les enfants et à des activités visant à améliorer les conditions de vie de cette partie de la population qui est la plus démunie dans les pays en voie de développement.

La dernière recommandation c'est que l'aide canadienne devrait être donnée en priorité aux plus pauvres de ce monde et aux plus pauvres pays du Tiers monde, et les intérêts commerciaux purement canadiens ne devraient pas interférer dans la sélection de ces pays et de ces bénéficiaires.

Ceci dit, je voudrais rajouter que nous croyons qu'il y a plusieurs façons de faire du développement tout en respectant les principes que je viens de vous énumérer. Par exemple, notre programme de partenariat professionnel est un bon exemple.

[*Translation*]

Now, moving on to international development, we have been involved in this field since 1976. Our program has two components: development education and professional partnerships. Development education serves primarily to educate our own members as well as the general public on international issues which concern the lives of families and individuals, because this is our area of specialization. Our professional partnerships component seeks to establish links with people responsible for home economics in developing countries.

Later on, I will give you some examples of our projects. I have even brought with me a brochure in English and in French which explains our actions in more concrete terms.

As regards the recommendations, I'm going to present six of them that I have summarized. We believe that Canadian foreign policy should seek primarily to attain justice and sustainable development, throughout the world, while promoting all aspects of human rights.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Ms Pelletier, may I interrupt you for a moment? Are your recommendations summarized in the English report as well?

Ms Pelletier: Yes, on page 8.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): On page 8? Thank you, it's just to follow you more easily.

Ms Pelletier: In short, our policy must be focused, above all else, on human centered development. Secondly, Canadian policy should give priority to activities and organizations or institutions that encourage the participation of civilians, that is organizations such as non–governmental institutions, thus I'm including professional associations that work in human centered development first and foremost.

Canadian aid must be directed towards groups which emphasize democratic principles and the building of democratic structures. Canadian aid should always respect equity principles, that is it must ensure that women truly benefit from development and/or benefit from it to the same extent that men do.

Canadian aid should give priority to projects whose main beneficiaries are women and children, as well as to activities seeking to improve living conditions for this segment of the population which is the most deprived in developing countries.

The last recommendation is that Canadian aid should give priority to the poorest people in this world and to the poorest countries of the third world, and that Canadian interests of a purely commercial nature should not interfere in the selection of these countries and these beneficiaries.

Having said that, I would like to add that we believe there are several ways to promote development while respecting the principles that I have just listed to you. Our professional partnerships program is a good example. When a Canadian

[*Texte*]

Quand une association d'économie familiale canadienne travaille avec une association dans un pays en voie de développement, toutes les deux travaillent ensemble à la mise sur pied d'une organisation locale et démocratique, capable de répondre aux besoins des communautés démunies de ce pays en voie de développement.

Quant à promouvoir la démocratie, beaucoup de monde en parle, mais on a souvent l'impression que c'est toujours loin de nous ou on a l'impression que c'est uniquement pour organiser des élections à l'échelle nationale dans un pays. Mais pour nous, il faut agir beaucoup plus près des gens, en essayant de donner une voie ou une plateforme à la population civile. Par exemple, quand on supporte une association professionnelle d'économie familiale dans des pays comme l'Ouganda, le Malawi ou la Tanzanie, on donne une chance à des femmes d'intervenir directement dans des politiques internes de leur propre pays. À titre d'exemple, je vais vous citer le cas d'une économiste familiale africaine qui me disait dernièrement, que si elle contestait personnellement une politique de son pays qui a, par exemple, coupé dans des programmes de santé et d'éducation, elle risquait de perdre son travail. Mais par contre, si son association professionnelle prenait position contre cette politique, il y aurait beaucoup moins de risques de répression et, de plus, elle serait entendue et pourrait même être consultée ultérieurement lors de la formulation de politiques internes. C'est très important pour nous, parce que ça favorise la démocratie et ça permet aussi à des femmes d'être impliquées dans le développement.

• 1735

Il y a aussi la poursuite d'un but comme la justice globale dont je vous ai parlé au début; pour l'Association canadienne d'économie familiale, il s'agit de faire en sorte que tout le monde se sente concerné et responsable de ce qui arrive aux plus démunis de ce monde et pose des gestes concrets pour diminuer ces injustices.

Nos associations partenaires, on ne le cache pas, regroupent en majorité des femmes venant de classes moyennes ou riches, dans ces pays. Nos projets de partenariat professionnel agissent souvent comme des catalyseurs auprès de cette classe fortunée des pays en voie de développement, pour que ces femmes se sentent concernées et qu'elles deviennent des agents de développement au sein de leur propre pays.

Ce n'est pas nous ici, au Canada, qui allons faire le développement. Nous les supportons professionnellement par des échanges professionnels, par des visites, mais ce sont les femmes elles-mêmes, les économistes familiales qui sont sur place, qui exécutent les projets et qui les mettent sur pied.

Par exemple je vais vous citer notre projet au Pakistan. Avec le lien Pakistan-Québec, on a réussi à convaincre des femmes fortunées, parce qu'il faut connaître un peu la hiérarchie au Pakistan, à travailler au développement durable de femmes démunies de leur propre pays. Au début, l'Association pakistanaise servait surtout à organiser des activités pour ses propres membres et une fois par an, elle organisait une collecte de vêtements à distribuer aux femmes d'un quartier pauvre

[*Traduction*]

home economics association works with an association in a developing country, both associations work together to set up a local democratic organization which can meet the needs of the disadvantaged communities in this developing country.

As regards the promotion of democracy, many people talk about it, but we often have the impression that it is beyond our reach or that it is uniquely used to organize national elections in a country. But to us, it is important to work closely with the people, trying to give civilians a voice or a platform. For instance, when we support a professional home economics association in a country such as Uganda, Malawi, or Tanzania, we give women the opportunity to intervene directly in the internal policies of their own countries. As an example, I am going to quote the case of an African home economist who told me recently, that if she personally challenged a national policy in her country which, let us say, sought to make cuts in health or education programs, she would run the risk of losing her job. However, if her professional association took a stand against this policy, there would be fewer risks of repression and, moreover, she would be heard and could even be consulted at a later date when internal policies are being prepared. This is very important for us, because it promotes democracy and it also enables women to get involved in development.

There are also attempts to achieve goals such as global justice which I spoke to you about earlier; the Canadian Home Economics Association seeks to ensure that everyone feels concerned and responsible for what happens to the most deprived people in the world and that everyone takes concrete action to decrease these injustices.

We do not hide the fact that our partner associations are comprised primarily of women from middle and upper classes in these countries. Our professional partnership programs often act as catalysts for the wealthy class in the developing countries, ensuring that these women feel concerned and that they become development agents within their own country.

We will not be responsible for ensuring development here in Canada. We support them professionally through professional exchanges and through visits, but it is the women themselves and the home economists who are on site, who carry out the projects and set them up.

For example, I'm going to tell you about our project in Pakistan. Through the Pakistan-Quebec link, we have succeeded in convincing wealthy women (because one must be somewhat aware of the hierarchy in Pakistan) to work towards sustainable development for underprivileged women in their own country. In the beginning, the only purpose of the Pakistani Association was to organize activities for its own members, and once a year, it organized a drive to collect clothing to be distributed to

[*Text*]

qu'on appelle un «basti» . Après quelques années de partenariat, on en est rendu à acheter des machines à coudre, à enseigner à ces femmes comment faire des vêtements et maintenant on est à l'étape de leur montrer comment gérer leurs propres entreprises.

Je ne sais pas si vous voyez qu'on est passé de la position de donneur charitable à la position d'agent actif en développement durable.

Je vais vous présenter aussi le projet de la Tanzanie. La Tanzanie, c'est un pays africain très pauvre et en plus très touché par le problème du SIDA dont les femmes et les enfants sont les premières victimes et les pires victimes. Le SIDA est un problème relativement nouveau, et il y a peu de spécialistes et peu d'organisations qui ont été formés pour s'attaquer à ce problème. Les économistes familiales en Tanzanie ont décidé qu'elles s'attaqueraient à ce problème. On a commencé par organiser une conférence nationale où, pour la première fois, plus de 100 économistes familiaux se sont réunis pour discuter d'une question profesionnelle et décider de ce qu'ils feraient en tant que professionnels pour régler ce problème dans leur pays.

Maintenant, on en est rendu à l'étape où ils vont fabriquer ou développer du matériel scolaire, éducatif, justement pour prévenir et éduquer la population.

Je pourrais vous citer une foule d'exemples, mais je pense que vous avez dû en entendre beaucoup durant toutes vos séances. Ce que je veux vous dire c'est que tout ce que nous vous recommandons a été puisé à partir de notre propre expérience en développement international. Merci.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We have a few minutes left for questions.

Mr. Lastewka (St. Catharines): I'd like to ask Mr. Bains and Mr. Macy to present a short paragraph—they know the mandate of this committee and what we're looking for—on what they feel the priority for Canada should be, without going into a lot of details. As we've gone across the country, we've been trying to get people to be short and to the point regarding their priority.

Mr. Bains: In foreign affairs, Canada should call for the democratization of the United Nations. It should disassociate itself from any economic and military blocs. It should promote a policy of trade with all countries. It should defend human rights and democratic rights without any prejudices, that is, without any ideological considerations, such as opposing the persecution of the communists in Albania where the communist leaders have been detained and no voice has been raised.

• 1740

Finally, as I said before, Canada should have a good look at its past in terms of its participation in Korea. It is very important for Canada to recognize the Democratic Peoples Republic of Korea in order to abandon its past. It spoke for Soviet liberalization, which gave rise to this disaster—liberalization in eastern Europe. It spoke for militarist and fascist regimes in the world. In my view, a policy review on these matters will be of great help to the Canadian people.

[*Translation*]

women in the poor neighbourhoods which are called "basti." After several years of partnership, we have succeeded in purchasing sewing machines, in teaching women how to make clothing, and now we're at the stage when we are teaching them how to run their own businesses.

As you can see, we have gone from giving charitable handouts, to becoming active agents in sustainable development.

I'm also going to tell you about the project in Tanzania. Tanzania is a very poor African country which is very much affected by AIDS, with women and children being the first and worst victims. AIDS is a relatively new problem, and there are very few specialists and organizations which have been set up to deal with it. Home economists in Tanzania decided that they would deal with this problem. They started by organizing a national conference where, for the first time, more than 100 home economists met to discuss a professional issue and to decide what they would do as professionals to resolve this problem in their country.

Now, they are at the stage when they are going to prepare and develop material for schools and educational purposes to warn and educate the people.

I could give you a host of other examples, but I think that you must have heard enough throughout your sessions. What I would like to say is that everything that we're recommending has been drawn from our own experience in international development. Thank you.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il nous reste quelques minutes pour les questions.

M. Lastewka (St. Catharines): J'aimerais demander à M. Bains ainsi qu'à M. Macy de nous présenter un court paragraphe—ils connaissent le mandat de ce comité et ils savent ce que nous cherchons—sur ce qu'ils pensent que devrait être la priorité pour le Canada, sans nous donner trop de détails. En traversant le pays, nous avons encouragé les gens à être brefs et concis en ce qui concerne cette priorité.

M. Bains: Dans le domaine des affaires étrangères, le Canada devrait demander la démocratisation des Nations unies. Il devrait se dissocier de tout bloc économique et militaire. Il devrait promouvoir une politique de commerce avec tous les pays. Il devrait être le défenseur des droits de la personne et des droits démocratiques sans préjudices, c'est-à-dire sans aucune considération idéologique comme celle de s'opposer à la persécution des communistes en Albanie où les chefs communistes ont été détenus et aucune voix n'a été entendue.

Enfin, comme je le disais tout à l'heure, le Canada devrait se livrer à une petite introspection sur ses relations avec la Corée. Pour faire un retour sur soi, il importe que le Canada reconnaisse la République populaire démocratique de Corée. Le Canada a plaidé en faveur de la libéralisation en Union soviétique, qui a dégénéré en catastrophe pour l'Europe de l'Est. Il a défendu des régimes militaristes et fascistes, et je pense qu'une réflexion sur ces positions serait très utile pour le peuple canadien.

[*Texte*]

Mr. Macy: My position, as I stated in my letter to you, is that we should continue to maintain our alliances, particularly with NATO. We should continue to maintain our relationship with the Commonwealth, of course, and we should continue as well to maintain our relationship with the United Nations attempt to do good things through it.

I'm struck by the need, as mentioned in the Home Economics Association brief, to stress aid projects that lead directly to the benefit of people, rather than those filtered through various governments and their priorities, which tend to filter the money away and it does not get to where it's needed. I think that's very important.

I think we should mix humanity with a resolute commitment to the maintenance of the defence of the states that are like us. Ultimately, most states in the world today are not democratic. They do not recognize the things that are important to us in terms of our democracy, and we need to stand by those people who do.

Mr. Lastewka: You mentioned we should be working with the poorest of the poor. Canada works in many countries. Do you mean we should be working in fewer countries with the poorest of the poor? That would result in us not working in other countries.

Ms Pelletier: If we have a limited amount of money and there are so many people in the world, I think if we really want to help the poor people we have to start with the poorest of the poor. I think we have to make a choice somewhere.

Mr. Lastewka: One of the things this committee has seen and heard across the country is that we should be reducing the number of countries we're involved in and do a better job in fewer countries in the hope we can improve certain countries. We should then continue to work with the poorest of the poor. Trying to help a little over a larger area really doesn't accomplish enough. It doesn't take a poor country and make it into a more developed country.

Ms Pelletier: Our program is very small. We just use a small amount of money. When we think about international development, it doesn't mean we need a large amount of money all the time. There are very poor people in this world who don't have water to drink every day. They don't have access to health services or education. So I think this basic thing should be at least our goal for the poor people in the world.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Est-ce que je pourrais vous poser une question madame Pelletier, qui est peut-être, un peu philosophique? Vous avez parlé du problème des femmes, et surtout des enfants-femmes dans les pays en voie de développement et de l'importance de l'aide servant à essayer d'établir un certain équilibre pour les femmes dans ces pays. Est-ce que, d'après vous, il est possible pour nous, Canadiens, de concevoir une politique étrangère qui, en soi, contienne certaines valeurs qu'on pourrait qualifier de valeurs féminines? Est-ce qu'il est possible d'avoir dans notre politique étrangère, non pas juste une emphase sur certains problèmes des femmes, mais vraiment une réflexion sur les valeurs féminines?

[*Traduction*]

M. Macy: Comme je le disais dans la lettre que je vous ai adressée, je soutiens que nous devrions maintenir nos alliances, en particulier avec l'OTAN. Nous devons, bien entendu, maintenir nos relations avec le Commonwealth ainsi qu'avec les Nations unies, ce qui peut nous permettre d'accomplir oeuvre utile.

À l'instar de l'Association canadienne d'économie familiale, je suis convaincu de la nécessité de faire porter l'accent sur les projets d'aide qui bénéficient directement aux gens plutôt que sur ceux qui, canalisés par divers gouvernements pour servir leurs priorités, tendent à détourner l'argent qui n'est pas utilisé là où il devrait l'être. C'est une chose qui me paraît très importante.

Nos sentiments humanitaires devraient s'accompagner d'un engagement résolu à défendre les États qui sont comme nous car, en dernier ressort, la majorité des États dans le monde actuel ne sont pas démocratiques. Ils ne respectent pas les mêmes valeurs que nous, et notre devoir est de soutenir ceux qui le font.

M. Lastewka: Vous disiez que nous devrions oeuvrer en faveur des plus démunis. Or, le Canada a des activités dans de nombreux pays; devrions-nous donc nous concentrer sur un plus petit nombre de pays, et faire porter nos efforts sur les plus démunis? Cela nous obligerait à nous retirer d'autres pays.

Mme Pelletier: Avec des ressources limitées et une population mondiale si nombreuse, nous devons faire un choix: si nous voulons vraiment aider les pauvres, c'est par les plus pauvres d'entre eux qu'il faudrait commencer.

M. Lastewka: L'une des suggestions qui nous a été le plus souvent faite dans tout le pays, c'est que nous devrions limiter le nombre de pays auxquels nous donnons notre aide et concentrer davantage nos efforts sur certains pays, dans l'espoir de leur faire faire des progrès. Nous devrions en ce cas continuer à travailler avec les plus démunis. À trop disperser nos efforts, notre action risque de faire long feu, et n'amènera pas un pays pauvre à un stade plus avancé.

Mme Pelletier: Nos ressources sont maigres, et nos programmes peu ambitieux. En matière de développement international, il n'est pas toujours nécessaire de dépenser beaucoup d'argent. Tant de pauvres, dans ce monde, n'ont pas suffisamment d'eau pour leur consommation, ne bénéficient pas de soins ou d'éducation. C'est sur ces besoins élémentaires des pauvres que nous devrions faire porter nos efforts.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): May I ask you a somewhat philosophical question, Ms Pelletier? You mentioned the problem of women, particularly female children in developing countries and you said that through our systems we should try to reach a certain balance for the women of those countries. Is it possible for us Canadians to conceive a foreign policy which incorporates certain values that may be qualified as feminine? Would it be possible for our foreign policy to have not just an emphasis on some of the problems facing women, but to really be based on what one could call the feminine values?

[*Text*]

Mme Pelletier: Oui, je pense qu'on peut faire plus que ce qu'on a fait au cours des dernières années, surtout après la conférence de Nairobi qui avait mis l'accent sur le fait que le développement, c'était aussi une question pour les femmes. Je pense qu'il faut faire plus que mettre une clause dans tous les projets de développement, qui dit: «On va faire quelque chose pour les femmes.»

• 1745

Par expérience personnelle, j'ai constaté, pour des projets dans lesquels j'ai été impliquée, qu'au dernier moment on rajoutait souvent une petite partie pour les femmes sans les avoir consultées, et sans vraiment se poser de questions, mais uniquement dans le but d'obtenir des fonds.

Je pense qu'il faut être honnête avec nous–mêmes et si on veut adopter une position d'équité envers les femmes dans ce monde, il ne faut pas juste les mettre dans un projet à la dernière minute pour obtenir de l'argent. Il faut faire beaucoup plus que ce qui a été fait jusqu'à maintenant.

Le coprésident suppléant (M. Graham): D'après vous, le travail du congrès de Nairobi était–il valable dans ses principes?

Mme Pelletier: Tous les congrès internationaux, je pense, sont valables parce qu'ils amènent les gens à penser globalement, et à promouvoir des idées pour faire changer les choses dans les prochaines années. Mais tout dépend comment on les met en application. C'est comme le Sommet de Rio. Si ça reste juste sur les tablettes et que personne ne fait rien, on ne va nulle part.

Il faut dire que Nairobi a été un succès, parce que, pour une fois au moins, il y a eu une prise de conscience mondiale du fait qu'il fallait tenir compte des femmes.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je vous remercie beaucoup.

Thanks to each and every one of you for coming and giving us the benefit of your experience and help. We will make sure that your observations are shared with our colleagues. As I've told other participants, if something comes to mind between now and October when we will be writing our report, please write us. We will make sure that it is drawn to the attention of everyone. Again, thank you for taking the time to come and see us today.

We now have two groups before us. We have witnesses from the Retired Heads of Mission Association and the Professional Association of Foreign Service Officers.

We're very grateful to you for taking the time to come and share your experiences with us. I don't think I need to explain to you what the foreign policy review is about, so I won't waste your valuable time in doing that.

• 1750

We're anxious to have the benefit of your experience as to how you view the changes in the world that have been very important, obviously, in terms of interdependence, the relationship between foreign policy and domestic policy and how we need to reflect that in future foreign policy, and as to how we can advise the government.

[*Translation*]

Ms Pelletier: I certainly think that more could be done than what has been achieved in the last years, particularly after the Nairobi conference which stressed the fact that development was also a women's problem. We should do more than just add an article in all development projects stating: "We are going to do something in favour of women."

I know from experience, from projects in which I participated, that very often, as an afterthought, a small clause is added about women but without having consulted them and without really thinking it through, only with the purpose of obtaining funds.

We should be more honest with ourselves: If we really want to fight for equity for women, it's not good enough to mention them in a postscript to your project, in order simply to get money. Much more needs to be done.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): According to you, was the work done at the Nairobi conference based on some principles?

Ms Pelletier: All international conferences are useful, I think, because they give people a global perspective and they promote ideas to bring change in a foreseeable future, but everything depends on their implementation. The same applies to the Rio Summit: If all that was done remains on the shelves, if there is no follow–up, it has all been to no purpose.

Nairobi however was a success because, for once at least, there was a general awareness of the fact that women could no longer be simply disregarded.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much.

Je remercie chacun d'entre vous d'avoir bien voulu nous faire part de votre expérience. Nous ferons en sorte que vos réflexions soient communiquées à nos collègues. Comme je le disais à d'autres participants, si d'ici octobre une idée vous vient que vous voudriez voir prise en compte dans notre rapport, veuillez nous l'adresser par écrit, et nous veillerons à attirer là–dessus l'attention de tous. Merci encore une fois d'avoir pris le temps de comparaître aujourd'hui devant nous.

Nous avons maintenant pour témoins deux groupes, à savoir l'Association des chefs de mission à la retraite et l'Association professionnelle des agents du service extérieur.

Nous sommes heureux que vous ayez bien voulu prendre le temps de nous faire part de vos expériences. Point n'est besoin, dans votre cas, de vous expliquer en quoi consiste notre examen de la politique étrangère, ce serait gaspiller votre temps.

Nous sommes impatients d'entendre ce que vous, avec votre expérience, pensez des changements très importants survenus dans le monde, en ce qui a trait surtout à l'interdépendance, aux rapports entre la politique intérieure et la politique étrangère et à la façon dont cette dernière doit tenir compte de cette évolution à l'avenir; nous souhaitons aussi que vous nous fassiez des recommandations que nous pourrons transmettre au gouvernement.

[*Texte*]

So without any further ado, I'll ask you to make your presentations. If you could keep your introductory remarks to 10 minutes each, that will give us more time for questions. I don't bang the gavel at 10 minutes; it's just a recommendation.

Mr. Jim Nutt (Member, Directing Group, Retired Heads of Mission Association): Mr. Chairman, I have a little bit of a dilemma. We filed a statement in both languages with the committee a couple of weeks ago, I think. Then we got the information that we would go with a brief opening statement. So I have a four-minute statement, but of course it doesn't tell you everything the longer version tells you. Could I ask whether we could have the longer version included in the official minutes of the committee?

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): It has been circulated to all the members as well, and it's included in our official report.

Mr. Nutt: Thank you very much.

My colleagues, Douglas Small and Mark Fagux, and I represent an informal association of 200-plus retired men and women who were heads of Canadian missions abroad, hence the acronym RHOMA. It's the Retired Heads of Mission Association.

The association was begun in 1987. It has a good works program and also, like most associations, a social program, but we are also watchful of developments that might affect the foreign service and to which we think we might contribute positively. Thus now, and for the first time, RHOMA has made a statement as an association to your committee urging support for the maintenance of a strong professional foreign service.

Over the past five years annual expenditure reductions and constant erosion of operating budgets by inflation abroad are beginning to undermine the ability of the foreign service to help implement and advise on Canada's foreign policy. Meanwhile, a series of substantial changes on the international scene have put pressure on policy and resources. New regional challenges and opportunities have been added to existing priorities.

In addition, the emergence of so-called transnational issues, e.g., mass migration, the population explosion, human rights, ethnic conflict, environmental degradation, resource depletion, and persistent poverty in the less developed world have further added to the task of the foreign service.

Two striking features of these transnational issues have direct bearing on the foreign service. They must be dealt with cooperatively on the international level. While they require the attention of specialists, they also necessitate a professional foreign service to present views and positions at the international level.

These changes in the global environment contribute to a welcome growth in public involvement in foreign policy. This calls for a two-way public outreach program, which, in turn, will require additional resources.

[*Traduction*]

Sans plus attendre, je vous demande de présenter vos allocutions liminaires. Si vous pouviez vous en tenir à dix minutes chacun, cela nous laisserait plus de temps pour les questions. Ce délai de dix minutes n'est pas strictement appliqué, c'est simplement une recommandation que je vous fais.

M. Jim Nutt (membre, Groupe directeur, Association des chefs de mission à la retraite): Monsieur le président, je suis un peu perplexe. Il y a environ deux semaines, nous avons envoyé au comité un mémoire dans les deux langues officielles. Nous avons appris ensuite qu'il nous faudrait présenter une brève déclaration liminaire. J'ai donc préparé un exposé de quatre minutes, mais bien entendu, il n'est pas aussi complet que le mémoire. Puis-je demander s'il est possible de faire consigner le mémoire au complet dans le compte rendu officiel du comité?

Le coprésident suppléant (M. Graham): Votre mémoire a été distribué à tous les membres du comité et il sera inclus dans notre compte rendu officiel.

M. Nutt: Merci beaucoup.

Mes collègues, Douglas Small et Mark Fagux, et moi-même représentons une association sans caractère officiel de quelque 200 retraités, hommes et femmes, qui ont déjà été chefs de missions canadiennes à l'étranger, d'où l'acronyme RHOMA, ou ACMR, en français.

L'Association a vu le jour en 1987. Elle s'est dotée d'un programme de «bonnes oeuvres» et d'un programme d'activités sociales. Nous sommes aussi à l'affût des développements qui pourraient influer sur le service extérieur et auxquels nous pourrions, nous semble-t-il, apporter une contribution positive. C'est ainsi que, pour la première fois, notre association a présenté à votre comité un exposé dans lequel elle vous recommande fortement d'appuyer le maintien d'un service extérieur professionnel fort.

Depuis cinq ans, les exercices annuels de réduction des dépenses et une érosion constante des budgets d'exploitation par l'inflation à l'étranger minent de plus en plus la capacité du service extérieur d'aider à mettre en oeuvre la politique étrangère du Canada et à donner des conseils pertinents. Dans l'intervalle, une série de changements substantiels sur la scène internationale ont exercé des pressions sur la politique et les ressources. De nouveaux impératifs et débouchés régionaux se sont ajoutés aux priorités existantes.

En outre, l'émergence des soi-disant questions transnationales, par exemple la migration de masses, l'explosion démographique, les droits de la personne et les conflits ethniques, la détérioration de l'environnement, l'épuisement des ressources, la pauvreté persistante dans les pays moins développés, est venue alourdir la tâche du service extérieur.

Deux caractéristiques frappantes de ces questions transnationales influent directement sur le service extérieur. Pour les régler, il faut recourir à la collaboration à l'échelle internationale. En outre, bien qu'elles exigent l'attention des spécialistes, elles commandent également un service extérieur professionnel pour présenter des opinions et des prises de position au palier international.

Ces changements dans l'environnement mondial contribuent à un accroissement souhaité de la participation du public dans la politique étrangère. Il faut un programme d'entraide publique bilatéral qui, lui, exigera des ressources supplémentaires.

[*Text*]

If the diminishing resource base is spread thinner and thinner to meet successive resource reductions and new policy demands, there will inevitably be a grave loss of quality of performance and effectiveness of contribution.

[*Translation*]

Au fur et à mesure que l'assiette de ressources se vide pour satisfaire à des réductions successives et à de nouvelles exigences de la politique, il y aura inévitablement une grave perte de qualité du rendement et de l'efficacité de la contribution.

• 1755

This is my last paragraph and it's underlined, because I think it is the sense of our presentation.

We would urge your committee to emphasize in its report to the government the need to ensure that the resources of the instruments of foreign policy, including a strong professional foreign service, be commensurate with the objectives of Canada's foreign policy that will emerge from the review now being undertaken.

Thank you for the opportunity to outline our views to you.

Et voici mon dernier paragraphe qui est souligné, car j'estime qu'il résume l'essentiel de notre exposé.

Nous recommandons fortement à votre comité de mettre l'accent, dans son rapport, sur la nécessité pour le gouvernement de faire en sorte que les ressources affectées aux instruments de la politique étrangère, notamment un service extérieur professionnel, fort, correspondent aux objectifs de la politique étrangère du Canada qui résultera de l'examen actuellement en cours.

Nous vous remercions de nous avoir donné l'occasion de vous exposer notre point de vue.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Thank you very much, Mr. Nutt.

I believe Mr. Robertson will be the next presenter.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Merci beaucoup, monsieur Nutt.

Sauf erreur, M. Robertson va maintenant prendre la parole.

Mr. Colin Robertson (President, Professional Association of Foreign Service Officers): My name is Colin Robertson. I am president of the Professional Association of Foreign Service Officers. I am joined by my colleague, Sue Harper, vice–president of our trade stream and head of our professional committee, and Robert Todd, who is vice–president of our political economic stream.

M. Colin Robertson (président, Association professionnelle des agents du service extérieur): Je m'appelle Colin Robertson et je suis le président de l'Association professionnelle des agents du service extérieur. Mes collègues Sue Harper, vice–présidente de notre filière Commerce et présidente de notre comité professionnel, et Robert Todd, vice–président de notre filière Politique/Économique, m'accompagnent.

We represent the nearly 1,800 men and women who implement the foreign policy that the Prime Minister and our ministers determine. With staff at more than 100 missions abroad, we are responsible for representing our interests to 178 countries and more than 20 international organizations.

Nous représentons les quelque 1 800 hommes et femmes qui mettent en oeuvre la politique étrangère que le premier ministre et nos ministres établissent. En notre qualité d'employés dans plus de 100 missions à l'étranger, nous sommes chargés de représenter nos intérêts auprès de 178 pays et de plus d'une vingtaine d'organisations internationales.

Au pays, nous travaillons à Citoyenneté et immigration Canada et à Affaires étrangères et Commerce international du Canada. Vous nous connaissez mieux sous le titre de consuls, délégués commerciaux, agents d'immigration et agents de politique du Canada. Notre coopération d'aujourd'hui a pour objet, non pas de vous dispenser des conseils sur la politique étrangère, mais plutôt de vous donner, en premier lieu, une idée de votre service extérieur et des conditions dans lesquelles nous servons.

Within Canada, we work in the Departments of Citizenship and Immigration and Foreign Affairs and International Trade. You know us best as Canada's counsuls, trade commissioners, immigration agents and political officers. Our purpose today is not to offer you advice on foreign policy but rather to first give you some sense of our foreign service and the conditions in which we serve.

En second lieu, et c'est le plus important, de vous transmettre le message, qu'en choisissant la politique étrangère qui guiderait le Canada jusqu'au tournant du siècle, vous devez vous engager à faire en sorte que le Canada se donne la capacité de livrer la marchandise que vous voulez.

Second, and most importantly, we want to convey to you the message that in choosing the foreign policy that will take Canadians into the next century, you must commit yourselves to ensuring Canada has the ability to deliver what it is that you want.

If we are to leave you with any impression from this presentation it is that the resources are shrinking fast. Canada already operates one of the smallest foreign services among OECD countries. If you want a global foreign policy, you must be prepared to pay for it.

L'impression qui doit rester du présent exposé, c'est que les ressources s'épuisent rapidement. Le Canada possède déjà l'un des services extérieurs les plus restreints des pays de l'OCDE. Si vous désirez une politique étrangère mondiale, vous devez être prêts à en payer le prix.

First, a few words about your foreign service. Like all our principal allies and partners, we have decided that our interests abroad are best represented by a professional foreign service. For most of us the foreign service is not just a job, it is our vocation. We expect to spend our entire working life in the service.

Mais d'abord quelques mots au sujet de votre service extérieur. Comme tous nos grands alliés et partenaires, nous avons décidé que c'est par un service extérieur professionnel que nos intérêts à l'étranger peuvent le mieux être représentés. Pour la plupart d'entre nous, le service extérieur n'est pas simplement une occupation, c'est notre vocation. Nous nous attendons à consacrer la totalité de notre vie active au service.

[*Texte*]

Our recruitment and promotion is different from the rest of the public service. Most of us will spend at least half of our professional life abroad, although this is declining with cutbacks abroad. When we are abroad we work under separate directives negotiated with the Treasury Board that govern every aspect of our life, from education for our children to medical care and travel home.

We are selected through rigorous competition, with increasing effort to ensure that we reflect our changing profile as a nation in terms of ethnic, linguistic and gender balance. We are then trained differently from the rest of the public service. Negotiating expertise, language skills and familiarity with diverse societies around the globe are essential requirements for the foreign service officer.

Les recrues passent maintenant au moins un an à l'Institut canadien des services extérieurs. Ces dernières années, les changements les plus importants que notre Service a subi, ont été dictés par la détermination de la haute direction à mettre l'accent sur le perfectionnement permanent comme partie intégrante de l'épanouissement professionnel à maîtriser les importants progrès dans les techniques de communication, par la mise en oeuvre de systèmes informatiques SIGNET et de réceptions téléphoniques pour nous aider à mieux nous acquitter de nos tâches de manière plus efficiente.

Nous tirons fierté de notre travail. Nos traditions sont personnifiées par quelques-uns des plus éminents fonctionnaires, comme Mike Pearson, Marcel Cadieux, Jules Léger, Norman Robertson, Dana Wilgress, Arnold Smith. Leur exemple constitue pour nous une source d'inspiration.

• 1800

Because we are different from the rest of the public service, we are accused of being elitist and living a lifestyle that is not in keeping with Canadian standards. The accusation is unjust.

The best defence against this is to invite you to our homes in Canada and abroad. The media has a particular fixation with the mythical lifestyle of the diplomat as a striped-pants dandy whose career revolves around the cocktail circuit. In my experience this is about as accurate as characterizing parliamentarians as junketeers with gold-plated pensions.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm glad you brought up the comparison. We're a threatened species together, perhaps, Mr. Robertson.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Robertson: Like you, our lives involve hard work. There are risks to both ourselves and our families. Just speak to our colleagues who serve in the former Yugoslavia, Rwanda, and Korea.

This is not to complain but merely to point out that the glamour of diplomatic life is mostly in the eyes of our critics.

[*Traduction*]

Notre recrutement et notre avancement sont différents de ceux du reste de la fonction publique. La plupart d'entre nous passerons au moins la moitié de notre vie professionnelle à l'étranger, même si les occasions diminuent en raison des réductions de dépenses. Lorsque nous sommes à l'étranger, nous travaillons en vertu de directives distinctes, négociées avec le Conseil du Trésor, qui régissent chaque aspect de notre vie, des études de nos enfants aux soins médicaux, en passant par les voyages à la maison.

Nous sommes sélectionnés au moyen de concours stricts, et cette sélectin s'efforce de plus en plus de refléter l'évolution de notre pays du point de vue ethnique, linguistique et de l'égalité des sexes. Puis nous sommes formés d'une manière différente du reste de la fonction publique: l'art de la négociation, l'aptitude pour les langues et la connaissance intime des diverses sociétés sont autant d'exigences indispensables pour l'agent du service extérieur.

New recruits now spend at least a year at the Canadian Foreign Service Institute. In recent years, the most significant changes to our service have been through Senior Management's dedication to emphasize continuous skills development as an integral part of the career process and to harness the great developments in communications technology, through the implementation of the SIGNET computer system and new telephone system to help us do our job better and more efficiently.

We take pride in our work. Our traditions are personified by some of Canada's most distinguished public servants: Mike Pearson, Marcel Cadieux, Jules Léger, Norman Robertson, Dana Wilgress, Arnold Smith. We draw inspiration from their example.

Du fait que nous sommes différents du reste de la fonction publique, on nous accuse d'être élitistes et d'avoir un mode de vie qui n'est pas conforme aux normes canadiennes. Cette accusation est injuste.

La meilleure façon de la réfuter, c'est de vous inviter à venir nous rendre visite dans nos foyers, tant au Canada qu'à l'étranger. Les médias ont une certaine idée fixe au sujet du mode de vie du diplomate—ils entretiennent le mythe d'un dandy à pantalon rayé dont la carrière est centrée sur la ronde des cocktails. Eh bien, d'après mon expérience, cette image est presque aussi exacte que celle qui caractérise les parlementaires d'«ivrognes qui touchent des pots-de-vin».

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je suis heureux que vous fassiez cette comparaison. Tout comme vous, nous sommes une espèce menacée d'extinction, monsieur Robertson.

Des voix: Oh, oh!

M. Robertson: Tout comme vous, nous travaillons très fort. Notre famille et nous prenons des risques. Il suffit de citer en exemple nos collègues affectés dans l'ancienne Yougoslavie, au Rwanda et en Corée.

Nous ne voulons pas nous plaindre, mais simplement signaler que la grande vie du diplomate est surtout une vue de l'esprit de ceux qui nous critiquent.

[*Text*]

At headquarters, the emphasis is on policy advice. We deal on a daily basis with parliamentarians, foreign missions, provincial and other governments, the business community, ethnic groups, NGOs, as well as individual Canadians to ensure that our recommendations and actions reflect domestic realities and priorities.

Abroad, we work to advance Canadian interests through the creation and maintenance of a network of daily contacts with foreign business and investors whom we encourage to do business with Canada, with host government officials, with potential immigrants, and, most importantly, with Canadians travelling abroad on either business or pleasure.

When we entertain, which is less and less as budgets are curtailed, we do so in support of the national interest and in a fashion that is in keeping with Canadian values. Yes, there is a cost but as the Prime Minister recently put it, when you do business with another country, you don't come on a bicycle and live in a shack.

This is not to say that we are above reproach, nor are we perfect. We have had our share of problems, and corrective action has been taken. We are determined to restore our service to the respect with which it was held in the past and as personified by my colleagues to my right.

We recognize that we must do so in a climate of skepticism accentuated by the corrosive effects of cynicism generated by members of the media about those who seek to serve through public service. In this sense we share a common cause with you. Your trust and the confidence of our fellow Canadians are vital to our success. I'm convinced that through performance we can meet your expectations.

Let me now turn to our main message, which concerns our ability to deliver foreign policy. Canada has chosen to have a global foreign policy. We are joiners, members of most international organizations from the UN and G–7 to the international tropical timber organization. We join not just for the point of belonging but because experience has shown that international organizations play an increasingly important role in setting the rules and standards that can benefit our farmers, our fishing industry, and indeed all Canadians.

We take pride in the fact that through our efforts in areas like peacekeeping and development assistance, we make a real contribution to global peace and security. But all of this costs money, increasing amounts of money, as, for example, we must pay more dollars as part of our international subscription fees in organizations like the UN to make up for currency depreciation and foreign inflation rates coupled with higher fees. All this occurs at a time when governments, regardless of their stripe, are conscientiously trying to cut costs.

[*Translation*]

À l'administration centrale, on met l'accent sur le conseil politique. Nous traitons quotidiennement avec des parlementaires, des missions étrangères, des gouvernements provinciaux et d'autres, le monde des affaires, des groupes ethniques, des ONG, ainsi que de simples Canadiens pour nous assurer que nos recommandations et nos actes reflètent la réalité et les priorités de notre pays.

À l'étranger, nous contribuons à promouvoir les intérêts du Canada par l'établissement et le maintien d'un réseau de contacts quotidiens avec des entrepreneurs et des investisseurs étrangers que nous encourageons à faire affaire avec le Canada, avec des fonctionnaires des pays d'accueil, avec d'éventuels immigrants et, chose la plus importante, avec les Canadiens en voyage d'affaires ou d'agrément à l'étranger.

Lorsque nous donnons des réceptions, ce qui arrive de plus en plus rarement avec les compressions budgétaires, nous le faisons dans l'intérêt national et d'une manière qui respecte les valeurs canadiennes. Oui, cela coûte de l'argent, mais pour reprendre les paroles du premier ministre: «Lorsqu'on fait affaire avec un autre pays. . . on ne se présente pas à bicyclette et on ne vit pas dans un taudis.»

Cela ne veut pas dire que nous sommes sans reproche ni que nous sommes parfaits. Nous avons connu notre part de problèmes et des mesures correctives ont été prises. Nous sommes bien décidés à redorer le blason de notre service, que personnifient mes collègues qui se trouvent à ma droite.

Nous sommes conscients que nous devons le faire dans un climat de scepticisme, accentué par les incidences corrosives du cynisme que les médias alimentent, au sujet de ceux qui visent à servir dans la fonction publique. Dans cette optique, nous faisons cause commune avec vous. Votre confiance, comme celle de nos concitoyens, est cruciale à notre réussite. Je suis convaincu que notre rendement saura se révéler à la hauteur de vos attentes.

Passons maintenant à notre message principal qui concerne notre capacité d'appliquer la politique étrangère. Le Canada a opté pour une politique étrangère mondiale. Nous avons l'instinct grégaire. . . Nous sommes membres d'à peu près toutes les organisations internationales, des Nations unies au G–7, en passant par l'Organisation internationale du bois d'oeuvre des Tropiques. Nous en sommes membres pas uniquement pour le plaisir de l'être, mais parce que l'expérience a prouvé que les organisations internationales jouent un rôle de plus en plus important dans l'établissement des règles et des normes susceptibles de profiter à nos agriculteurs, à nos pêcheurs, et même à l'ensemble des Canadiens.

Nous tirons fierté du fait que, grâce à nos efforts dans des secteurs comme le maintien de la paix et l'aide au développement, nous apportons une véritable contribution à la paix et à la sécurité mondiales. Mais tout cela coûte de l'argent—de plus en plus d'argent du fait que, par exemple, nos frais d'adhésion à des organisations internationales nous coûtent plus cher à cause du taux de change, sans compter des droits plus élevés. Et tout cela survient à un moment où les gouvernements, quelle que soit leur couleur, s'efforcent consciencieusement de réduire les coûts.

[*Texte*]

Let me put it another way. During the last decade the budget of the Department of External Affairs, as it was then called, was cut 15—and, I just learned today, 16—times with commensurate cuts in personnel.

Today, expenditures on foreign operations have declined by 25% to 0.66% of government expenditures. In short, protecting Canada's international interests costs taxpayers only two-thirds of 1% of overall government spending.

Meanwhile, the forces of globalization have proceeded apace, and demands in the foreign service have increased significantly. The following are some examples. In 1983 our immigration officers processed 60,000 immigrants. In 1993 more than 250,000 immigrants entered Canada.

• 1805

The red book commits the government to target immigration levels at approximately 1% of our population each year. The fourfold increase in immigrants has not been accompanied by a commensurate increase in resources to the immigration program. In fact we are reducing the number of officers abroad. We are concerned about our ability to meet the challenge.

In 1983 Canadians made 29.3 million visits outside of our borders. In 1991, the last year for which these figures are available, the figure was 47.2 million. Visits to the Asia Pacific region, the Caribbean and Latin America have more than doubled. Naturally this has increased the work of our consulate officers and trade commissioner service.

Trade and prosperity are vital to our national prosperity. Increasingly our GDP is directed towards trade. Our trade has increased significantly, and exports are the driving force powering the current economic recovery.

More and more Canadian entrepreneurs and investors seek markets beyond our borders. In a competitive world, Canada depends on its foreign service to act in support of business as its eyes, its ears and its voice. But with less and less of us abroad we wonder about our ability to determine and deliver intelligence in a timely fashion.

The sheer number of countries with which we are obliged to maintain relations continues to grow. In Europe alone, as a result of the collapse of the Soviet Union, members of the CSCE have increased from 35 to 53. Coincident with the end of the Cold War there is more emphasis on multilateral negotiation and rule-making—as witnessed by the free trade agreement, then the NAFTA, the GATT and now the WTO—and on conferences on the environment, population, women, children and social development, all of which demand and deserve representation from Canada.

[*Traduction*]

Voici les faits: au cours de la dernière décennie, le budget du ministère des Affaires extérieures, comme il s'appelait à ce moment-là, a été amputé à 15 reprises—et même 16, comme je viens tout juste de l'apprendre—avec des compressions correspondantes de personnel.

À l'heure actuelle, les dépenses consacrées aux Affaires étrangères ont baissé de 25 p. 100, pour s'établir à 0,66 p. 100 des dépenses de l'État. En un mot, la protection des intérêts internationaux du Canada ne coûte aux contribuables que deux tiers de 1 p. 100 des dépenses de l'État.

Dans l'intervalle, les forces de la mondialisation ont rapidement progressé, et les exigences pour le service extérieur ont sensiblement augmenté. En voici quelques exemples. En 1983, nos agents d'immigration ont traité 60 000 dossiers d'immigrants. En 1993, plus de 250 000 immigrants sont entrés au Canada.

Dans son Livre rouge, le gouvernement s'est engagé à cibler des niveaux d'immigration correspondant à environ 1 p. 100 de notre population chaque année. Le nombre d'agents d'immigration a quadruplé, mais cette augmentation ne s'est pas accompagnée d'une hausse correspondante des ressources affectées au programme d'immigration. De fait, nous réduisons le nombre d'agents à l'étranger. Nous sommes inquiets au sujet de notre capacité de relever efficacement le défi.

En 1983, les Canadiens ont fait 29,3 millions de voyages à l'étranger; en 1991, dernière année pour laquelle nous disposions de données, le chiffre correspondant était de 47,2 millions. Les voyages dans la région de l'Asie et du Pacifique, aux Caraïbes et en Amérique latine ont plus que doublé. Il va sans dire que cela a sensiblement accru le travail de nos agents consulaires et de nos délégués commerciaux.

Le commerce et les investissements étrangers sont cruciaux pour notre prospérité nationale. De plus en plus, notre PIB est axé sur le commerce. Notre commerce a sensiblement augmenté et les exportations constituent le moteur de la relance économique actuelle.

De plus en plus d'entrepreneurs et d'investisseurs canadiens recherchent des marchés au-delà de nos frontières. Dans un univers compétitif, le Canada doit s'en remettre à son service extérieur pour appuyer les affaires en étant ses yeux, ses oreilles et sa bouche. Toutefois, comme nous sommes de moins en moins nombreux à l'étranger, nous sommes inquiets au sujet de notre capacité d'obtenir l'information et de la transmettre en temps opportun.

Le nombre de pays avec lesquels nous sommes obligés d'entretenir des relations continue d'augmenter. En Europe seulement, à la suite de l'effondrement de l'Union soviétique, les membres de la CSCE sont passés de 35 à 53. Depuis la fin de la Guerre froide, on met davantage l'accent sur la négociation et la réglementation multilatérales—comme en témoignent l'accord de libre-échange, suivi de l'ALÉNA, du GATT et maintenant de l'OMC—ainsi que sur les conférences sur l'environnement, la population, les femmes, les enfants et le développement social, autant de questions qui exigent et justifient la représentation du Canada.

[*Text*]

Finally—and this committee is testament to the fact—Canadians are no longer satisfied with an elite–driven, closed foreign policy. They want to be consulted. They want democratization. This takes time, resources and money.

Choose a foreign policy, but decide on your priorities and then stick to them. If you add new duties, make sure you either drop some task or provide the money so we can do the job.

None of us drives a Cadillac. Like the Prime Minister, we're more comfortable in a Chevrolet. But in choosing a Chevrolet kind of foreign policy, make sure you provide the gas so it can go the distance and enough mechanics to keep the motor humming.

In talking for so long I've ignored a cardinal rule of diplomacy. In 1813 Lord Camden asked the Earl of Malmesbury to advise his nephew on entering the foreign service. "The first and best advice I can give", replied the Earl, "is to listen, not to talk". I shall now take that advice.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We're about to ask you some questions, so you might not be given the option.

Do you want to lead off, Mr. Lastewka?

Mr. Lastewka: Yes. I know Mr. Nutt was trying to go a little faster on his four minutes, and he made a summary statement at the end.

I would like you to go back to that statement and take some extra time to explain what you really meant by that statement and what recommendations you're giving to this committee. I know you were in a little bit of a hurry, but I think there's some valuable information there we need to expand on.

Mr. Nutt: First of all, what we're saying is there is a benefit to Canada in maintaining a strong foreign service.

In addition—and this is really a postscript, although some of my colleagues don't like the word—I realize we're not advising or making representations on foreign policy directly. We're talking about the instrumentalities of foreign policy. We're really saying the committee is going to make recommendations to the government on the foreign policy of Canada.

What we want to have borne in mind is you have to have instruments to carry out that foreign policy. There are many of these instruments, but I guess the largest element is the foreign service of Canada. If these instruments of foreign policy are not to be provided with the means to do the job properly, then your foreign policy, which you've recommended and which the government has accepted in some form or other, will not be carried out in the way you would anticipate that it would.

[*Translation*]

Enfin—et votre comité en témoigne—les Canadiens ne se contentent plus d'une politique étrangère restreinte dictée par une élite. Ils veulent être consultés. Ils veulent un système plus démocratique. Cela prend du temps, de l'argent et des ressources.

Choisissez une politique étrangère, mais arrêtez vos priorités, puis tenez–vous en à elles. Si vous ajoutez de nouvelles fonctions, assurez–vous soit de supprimer certaines tâches, soit de prévoir les crédits voulus pour que nous puissions faire le travail.

Aucun de nous ne roule en Cadillac. Comme le premier ministre, nous sommes plus confortables en Chevrolet. Cependant, quand vous choisirez une politique étrangère du genre Chevrolet, assurez–vous de fournir l'essence voulue pour qu'elle se rende jusqu'au bout et suffisamment de mécaniciens pour que le moteur tourne rondement.

En prenant la parole pendant si longtemps, j'ai enfreint une règle fondamentale de la diplomatie. En 1813, Lord Camden a demandé au Comte de Malmesbury de donner des conseils à son neveu sur la carrière dans le service extérieur. «Le premier et le meilleur conseil que je puisse donner, a répondu le comte, c'est d'écouter, pas de parler.» C'est là un sage conseil que je vais maintenant suivre.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Étant donné que nous allons maintenant passer aux questions, vous n'aurez peut–être pas le choix.

Voulez–vous lancer la discussion, monsieur Lastewka?

M. Lastewka: Oui. Je sais que M. Nutt a essayé d'aller un peu plus vite en présentant son exposé de quatre minutes, et il a fait une remarque récapitulative à la fin de son intervention.

J'aimerais revenir à cette remarque et vous demander de nous expliquer ce que vous vouliez dire exactement et quelles recommandations vous souhaitez fournir au comité. Je sais que vous étiez un peu pressé, mais je pense que ces renseignements précieux méritent d'être approfondis.

M. Nutt: Tout d'abord, nous soutenons que le Canada a intérêt à conserver un service extérieur fort.

En outre—et il s'agit en fait d'une postface, même si certains de mes collègues n'aiment pas cette expression—je me rends compte que nous ne sommes pas en train de vous donner des conseils ou de présenter des instances portant directement sur la politique étrangère. Nous parlons des instruments de cette politique. En fait, nous reconnaissons que le comité va faire des recommandations au gouvernement sur la politique étrangère du Canada.

Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que vous devez avoir en main les instruments qui vous permettront de mettre cette politique en oeuvre. Ces instruments sont nombreux, mais je suppose que le plus important est le service extérieur du Canada. Si nous ne disposons pas des instruments nécessaires à la bonne application de cette politique étrangère, la politique que vous aurez recommandée et que le gouvernement aura acceptée sous une forme ou une autre ne sera pas mise en vigueur comme vous l'escomptiez.

• 1810

I think that is essentially it from our point of view.

Voilà qui résume notre point de vue.

[*Texte*]

Mr. Lastewka: I want to ask Mr. Robertson a few questions. What is the purpose of your organization?

Mr. Robertson: Our organization has really two purposes. We act as the collective bargaining unit on behalf of foreign service officers who are employed by the Government of Canada. At the same time we're devoted and dedicated to professional development as career foreign service officers.

Mr. Lastewka: When I first started reading through your report, as you were saying, you did mention a number of cuts and stuff like that but I didn't see anywhere in your report that there have been improvements in technology and communications and everything like that that helps. So I want you to know that I automatically, because you didn't include improvements, went to your last page. I think your last page actually summed it up very well.

The fact is that we've been hearing across the country over and over again that the foreign policy has been jigged so many times. We get reaction. Then the people who are trying to make things happen, they come out back and say can you tell us exactly where you want us to go so we could have a better direction and understanding. I think your last two paragraphs said that.

So what I understand in your last two paragraphs, especially the second to last one, is that we, as Canadians, as Canada, should understand what our foreign policy is and the priorities in that foreign policy and continue to work on it or make small improvements on it. If we are going to redirect—and this is one of the things that we're going to have to look at—if we're going to change it in any drastic way we should go back to phase one, which is what we're doing now, and make sure we have the dialogue across the country with all organizations and again set the policy and the priorities so our service group people can get the job done. That's what I got from your second to last paragraph. Is that what you were trying to say?

Mr. Robertson: I think that last statement has admirably summed up what we're trying to say. I just would like to go back to your point about technology.

In fact, and I'm sorry if I didn't make that clear enough in my presentation, there have been two tremendous developments in terms of the application of technology, first through the use of the implementation of our SIGNET system, which now allows us through a computer terminal to be in dialogue with our colleagues all over the world—this is a tremendous innovation and will do a lot to improve our efficiency as an operation—and secondly, through the MITNET telephone system, which, again, allows us through verbal communication to be in touch with our posts all around the world.

There's a last significant change in the last couple of years, which I think is also going to reap dividends in the longer term, and it is the determination of our current senior management to put a heavy emphasis on professional development, not just

[*Traduction*]

M. Lastewka: J'aimerais poser quelques questions à M. Robertson. Quel est l'objectif de votre organisme?

M. Robertson: En fait, notre association a un double objectif. D'abord, nous servons d'unité de négociation collective pour les agents du service extérieur à l'emploi du gouvernement du Canada. Parallèlement, nous nous consacrons au perfectionnement professionnel en tant qu'agents du service extérieur.

M. Lastewka: Lorsque j'ai commencé à lire votre mémoire, j'ai remarqué, comme vous l'avez dit, que vous y faisiez état de certaines compressions; mais vous ne parlez à aucun moment des progrès réalisés dans le domaine de la technologie et des communications ni de tout ce qui peut nous être utile. Je tiens à vous dire que, du fait que vous n'avez pas parlé des progrès, je suis passé automatiquement à la dernière page de votre exposé. Je pense qu'elle résume très bien la situation.

Il est un fait que, d'un bout à l'autre du pays, on nous a dit et répété à maintes reprises que la politique extérieure a été tripotée trop souvent. C'est le message qu'on nous transmet. Puis, ceux qui cherchent à faire évoluer la situation reviennent à la charge en nous demandant de leur dire quelles orientations nous souhaitons leur voir prendre de façon à ce que les choses soient plus claires. C'est plus ou moins ce que vous dites dans vos deux derniers paragraphes.

Il ressort de mon interprétation de ces deux derniers paragraphes, et surtout de l'avant-dernier, que la nation canadienne devrait comprendre la politique étrangère du Canada, en saisir les priorités et chercher continuellement à l'améliorer. Si nous voulons opter pour une réorientation—et c'est l'une des questions sur lesquelles nous devrons nous pencher—et la modifier de façon fondamentale, il faut repartir à zéro, comme nous le faisons, et favoriser un dialogue dans tout le pays avec tous les organismes concernés, en vue d'établir la politique et les priorités qui permettront au groupe du service extérieur de faire son travail. C'est ce que j'ai cru comprendre à la lecture de votre avant-dernier paragraphe. Est-ce bien ce que vous vouliez dire?

M. Robertson: Votre remarque résume extrêmement bien le sens de notre propos. Je voudrais simplement revenir sur votre remarque au sujet de la technologie.

En fait, et je regrette de ne pas l'avoir dit clairement dans mon exposé, il y a eu deux progrès considérables dans le domaine de l'application de la technologie. Tout d'abord, à la mise en vigueur du système SIGNET, qui nous permet, à partir d'un terminal d'ordinateur, de discuter avec nos collègues dans le monde entier—cela constitue une innovation formidable qui va améliorer considérablement l'efficacité de notre service—et deuxièmement, la mise en place du système téléphonique MITNET qui, lui aussi, nous permet de converser de vive voix avec nos représentants dans nos missions du monde entier.

Enfin, une autre modification importante est survenue ces dernières années, laquelle se révélera également avantageuse à long terme: je veux parler de la décision prise par notre haute direction d'accorder plus d'importance au perfectionnement

[*Text*]

when you join the service—now all our new recruits are obliged to spend at least a year at our foreign service institute, which opened just a year and a half ago—but throughout our career to improve our skills, to make us able to cope with the challenges that are coming.

To conclude, if I could leave you with this, our main message is that we know times are tough but the demands on the foreign service, because of our global foreign policy, are increasing. I tried to give some examples.

It's for you to set the policy. We'll follow it out faithfully and as well as those who came before us did, but we're very much concerned about our ability to do so because we have a philosophy whereby you say you do more with less. Well, eventually you can't do even the basics with less. That's a concern. You have to decide what are our priorities. We'll carry them out.

Mr. Lastewka: I thank both of you.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm sorry Mr. Penson wasn't here to hear that message.

• 1815

Mr. Nutt, maybe I should start with a bad joke and suggest that for the foreign service officers, all roads ultimately lead to RHOMA. Do they? Or is that too terrible a joke even to contemplate?

Mr. Nutt: Mr. Chairman, we are a renewable resource.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Well, we're all going to be recycled one way or another.

I must say I'm very grateful to you for your phrase "transnational issues". I think it's very felicitous. It reminds us of the fact that we've moved away from the concept of international affairs as distinct from domestic policy. I think it's a very good phrase for reminding us that we're into a new world now where we can no longer speak of foreign affairs and domestic affairs as being separate compartments. "Transnational" sums it up very nicely.

This is a question I would like to direct to both organizations. In terms of the organization of the foreign service itself, we were very impressed when this part of the committee travelled west. We were very impressed with the degree to which there are far more players in the international marketplace, if I can call it that, than there were, say, when I went to study in Paris 30 years ago and knew the ambassador and knew the trade commissioner and that was sort of it. Mind you, we already had a Quebec House in Paris at that point. Subsequently there was Ontario House, and it closed.

We heard from cities that they are actively in the international marketplace. We heard from aboriginal groups that they are in the international marketplace. We've heard from hundreds of NGOs as we've gone across the country. All

[*Translation*]

professionnel, pas simplement lorsqu'on intègre le service—à l'heure actuelle, toutes nos recrues sont tenues de passer au moins un an à l'institut du service extérieur, qui a ouvert il y a dix-huit mois à peine—mais pendant toute notre carrière, en vue d'améliorer nos compétences et de nous permettre de relever les défis qui nous attendent.

En conclusion, je voudrais vous transmettre notre principal message: nous savons que les temps sont durs, mais le service extérieur fait l'objet de pressions croissantes compte tenu de notre politique étrangère internationale. J'ai essayé de vous citer quelques exemples.

C'est à vous qu'il incombe d'établir la politique. Nous la suivrons fidèlement, tout comme l'ont fait nos prédécesseurs, mais nous craignons de ne pas en avoir les moyens car la théorie actuelle veut que nous fassions plus avec des ressources moindres. En dernier ressort, il arrive qu'on ne puisse absolument rien faire avec des ressources amenuisées. C'est ce qui nous inquiète. Il vous faudra ordonnancer nos priorités et nous les respecterons.

M. Lastewka: Je vous remercie tous les deux.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je regrette que M. Penson n'ait pas été ici pour entendre ce message.

Monsieur Nutt, en m'inspirant du sigle de votre association, je voudrais faire une plaisanterie de mauvais goût en disant que pour les agents du service extérieur, tous les chemins mènent à RHOMA. Est-ce le cas? Ou est-ce vraiment une blague déplacée?

M. Nutt: Monsieur le président, nous sommes une ressource renouvelable.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Eh bien, nous devrons tous être recyclés d'une façon ou d'une autre.

Je vous suis très reconnaissant d'avoir parlé des «questions transnationales». C'est une remarque très pertinente. Cela me rappelle que nous avons cessé de considérer les affaires internationales comme un secteur entièrement distinct de la politique intérieure. C'est une excellente expression pour nous rappeler que nous entrons dans un nouvel ordre mondial où l'on ne pourra plus parler d'affaires étrangères par opposition aux affaires nationales. Le terme «transnational» décrit très bien cet état de choses.

J'aimerais poser une question aux représentants des deux associations. En ce qui a trait à l'association du service extérieur proprement dite, nous avons été très impressionnés lorsque notre comité s'est déplacé dans l'Ouest. Nous avons été fort surpris de constater qu'il y a beaucoup plus d'intervenants sur le marché international, si je puis dire, qu'il n'y en avait lorsque j'étais étudiant à Paris il y a trente ans et que je connaissais l'ambassadeur, le délégué commercial et c'est à peu près tout. Remarquez, il y avait déjà à l'époque une Maison du Québec à Paris. Par la suite, il y a eu la Maison de l'Ontario, qui a fermé ses portes depuis.

Des représentants de certaines villes nous ont dit être très actifs sur le marché international. Des représentants de groupes autochtones nous ont dit qu'ils étaient également présents sur le marché international. Nous avons entendu des représentants

[*Texte*]

of these Canadian organizations are a form of our foreign policy and are delivering a sort of foreign policy. How are we managing that explosion, if you like, of different actors out there who are participating in the delivery of foreign policy in a way that wasn't present before, and in which your organization no longer has the monopoly on the delivery of the perception of Canada and Canadians in the world? Are we doing a good job of managing that? Are we doing a good job of coordinating?

Mr. Douglas Small (Member, Directing Group, Retired Heads of Mission Association): With difficulty.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I'm sure it's difficult.

Mr. Small: I would have to talk about ten years ago, because it's ten years since I retired. My last post was consul general in Los Angeles. We had a lot of provincial representation in Los Angeles. As you can imagine, the California economy would have put California in the Group of Seven ahead of us if they were an independent country. We used to have very close relations with our provincial counterparts, myself with the heads of the provincial offices and our trade commissioners with their equivalent of trade commissioners.

In a sense, sometimes we felt that we were both trying to do the same job. The fact of the matter is that if you had a provincial office there you could cover more of the waterfront because you had more people. Therefore, it was a question of getting some discipline into the operation, which obviously had to be carried out diplomatically, but then that's what we were. At least that's what we were supposed to be able to manage, and I think often we did.

Sometimes there were difficulties, too. Now, of course, Ontario has withdrawn almost from the world, in a manner of speaking.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): We resist any temptation to make any political comments.

Mr. Small: This was meant to apply to their physical presence, or not presence.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): Mr. Rae did go to China.

Mr. Small: Yes.

There were Canadian organizations in various places abroad, but I don't think we had too much trouble with that. It was the provinces that one saw the most of and, as I say, from my own personal experience it was manageable. One had to believe that more provincial resources were being spent than we sometimes thought were worth it, and we might have liked to have had some of those resources.

• 1820

M. Marc Fagux (membre, groupe directeur, Association des chefs de mission à la retraite): Je voulais simplement ajouter, monsieur le président, que ce monde un petit peu compliqué que vous avez décrit avec des questions de nature trans–

[*Traduction*]

de centaines d'ONG lors de nos déplacements dans le pays. Toutes ces organisations canadiennes font partie de notre politique étrangère et se chargent à leur façon de la mettre en oeuvre. Comment allons–nous gérer cette explosion, si l'on peut dire, du nombre d'intervenants qui se chargent d'appliquer la politique étrangère, ce qui est un précédent, maintenant que votre service n'a plus le monopole pour ce qui est de refléter la position du Canada et des Canadiens dans le monde? Est–ce que nous faisons du bon travail en matière de coordination de toutes ces activités?

M. Douglas Small (membre, groupe directeur, Association des chefs de mission à la retraite): Non sans difficulté.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Je suis certain que c'est difficile.

M. Small: Je pourrais vous dire ce qu'il en était il y a une dizaine d'années, car j'ai pris ma retraite il y a dix ans. Mon dernier poste à l'étranger était celui de consul général à Los Angeles. Nous avions beaucoup de représentants provinciaux dans cette ville. Comme vous vous en doutez, grâce à son économie, la Californie aurait fait partie du Groupe des Sept avant nous si elle avait été un pays indépendant. Nous avions en général des relations très étroites avec nos homologues provinciaux, tant au niveau des chefs de mission que des délégués commerciaux.

D'une certaine façon, il nous arrivait d'avoir l'impression de poursuivre les mêmes objectifs. En réalité, les bureaux provinciaux menaient plus d'activités que nous, car ils avaient plus de personnel. En conséquence, il s'agissait d'assurer une certaine discipline au service, ce qui de toute évidence devait se faire de façon diplomatique, mais c'était en fait notre raison d'être. Du moins, c'est ce que nous étions censés faire, et je pense que nous y sommes parvenus la plupart du temps.

Des problèmes se sont également posés à l'occasion. Aujourd'hui, bien entendu, l'Ontario s'est retirée de presque tous les pays du monde, si je puis dire.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Nous résistons à la tentation de faire des remarques d'ordre politique.

M. Small: Je voulais évidemment parler de sa présence, ou plutôt de son absence.

Le coprésident suppléant (M. Graham): M. Rae est allé en Chine.

M. Small: C'est vrai.

Les organisations canadiennes étaient en activité dans divers pays étrangers, mais cela ne nous a jamais vraiment posé de problèmes. C'étaient surtout les provinces qui étaient le plus présentes et, je le répète, la coordination était possible d'après mon expérience personnelle. Nous étions portés à croire que les provinces consacraient à leurs missions étrangères plus de ressources que nous ne l'aurions parfois jugé nécessaire, et quelquefois, nous aurions aimé disposer des mêmes ressources.

Mr. Marc Fagux (Member, Directing Group, Retired Heads of Mission Association): Mr. Chairman, I simply wanted to add that this somewhat complex world that you described with its trans–national issues, with a greater public participation, here in

[*Text*]

nationale, avec une participation plus grande, par exemple, du public, ici au Canada, dans la formulation de la politique étrangère du Canada, exige justement peut-être une plus grande adaptation encore de la part des agents du service extérieur.

Les questions sont plus complexes, sont plus difficiles, mais il doit y avoir dans tout ça un élément unificateur. Je ne veux pas dire ou suggérer qu'il est nécessaire de censurer certaines de ces initiatives ou certaines de ces actions, par exemple, par différents groupes au Canada. Ce n'est pas ça du tout. Mais, on a besoin, je pense, si on veut une politique étrangère un peu cohérente, d'avoir, à un moment donné, un lien unificateur qui joue.

Si je peux me permettre d'ajouter un autre point, ce serait du côté du caractère permanent de la mise en oeuvre d'une politique étrangère, ou des politiques étrangères. Et à mon avis, un des petits problèmes que le Canada rencontre depuis quelques années, c'est toute une série de réductions qui se font à la fois aux niveaux des ressources humaines et des ressources financières. Il n'est pas question de s'opposer à ça, mais il n'en reste pas moins qu'une bonne politique étrangère, pour bien être appliquée, a besoin d'un caractère de permanence, d'une certaine façon. Ce n'est pas nier la nécessité d'un besoin d'adapter les choses aux circonstances du moment, jusqu'à un certain point, mais le caractère permanent de la politique étrangère de tout pays me semble un élément extrêmement important.

Et c'est une des choses qui nous inquiète dans notre présentation. En fait, nous craignons essentiellement que la mise en oeuvre des nouvelles politiques étrangères —ou de la nouvelle politique étrangère—que vous pouvez avoir en tête, et qui sera formulée à la suite de nos rencontres, ne soit pas possible ou bien très difficile à obtenir.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Il est très difficile d'avoir une politique permanente dans un monde qui change quotidiennement.

M. Fagux: Oui.

Le coprésident suppléant (M. Graham): C'est une petite difficulté, mais je comprends bien votre optique. Mais peut-être que M. Robertson aimerait ajouter un mot.

Mr. Robertson, when you're giving your answer to my same question, let me throw in another complicating feature that Mr. Lastewka referred to, which was the question of technology.

I remember Yves Fortier telling me in New York one time after the Gulf War that a group of diplomats standing around watching CNN report on the Gulf War sort of all stood there and said, "Well, guys, there goes our job", because ultimately the frontline reporting, which was a big part of the diplomatic service, was virtually being replaced by technological reporting and things like that.

Obviously technology is changing the way in which you deliver your functions. I suspect you were going to tell us that it makes them more complicated and you need more resources as a result of it. With all these extra players and all these additional technologies, how do you see your roles changing?

[*Translation*]

Canada, in the formulation of our foreign policy, demands even more flexibility from the foreign service officers.

The questions are more intricate, but there must be a unifying element in all of this. I do not mean that it is necessary to ban certain initiatives by different groups in Canada, that's not it at all. However, at a certain time we will need a unifying force if we wish to have a somewhat consistent foreign policy.

If I may, I would like to focus on the permanent aspect of the implementation of our foreign policy or policies. One of the problems Canada has encountered in the past few years stems from the series of cuts that have affected both our human and our financial resources. We know that those were unavoidable, but a good foreign policy must be stable in order to be well implemented. This doesn't deter from the necessity to adjust to the circumstances, but permanence is the mainstay of any foreign policy.

This is one of the issues that concerns us in our brief. We are afraid that the new foreign policies—or a new foreign policy—that you might consider and develop further to our meetings could be either impossible or very difficult to implement.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): In a world where changes occur every day, permanence is a pipe dream.

Mr. Fagux: This is certainly true.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): It's a minor problem but I understand your point. Mr. Robertson might want to comment.

Je vais vous demander de répondre à la même question, monsieur Robertson, mais en compliquant encore les choses avec un facteur que mentionnait M. Lastewka, à savoir la technologie.

Je me rappelle qu'un jour, M. Yves Fortier me disait à New York qu'un groupe de diplomates qui suivaient à la télévision les reportages de CNN sur la Guerre du golfe se sont dit l'un à l'autre «Eh, les gars, c'en est fait de notre turbin». En effet, les reportages du front avaient jusque là constitué la pièce maîtresse du service diplomatique et étaient pratiquement remplacés par le reportage médiatique et toute la technologie qui l'accompagne.

La technologie, c'est évident, bouleverse la façon dont vous accomplissez vos fonctions. J'imagine que vous allez nous dire que cela les complique et que vous avez donc besoin de plus de ressources. Avec ces intervenants de plus en plus nombreux et toutes ces nouvelles technologies, comment concevez-vous maintenant votre rôle?

[*Texte*]

Mr. Robertson: Let me make three points. The first is the easiest. I think our association would certainly applaud your little epigram. We certainly hope all roads lead to RHOMA. Those of us who used to practise Kremlinology, and the Sinophiles, will assume that that bespeaks your clip into a professional foreign service, but perhaps that's reading in more than we should.

To address your point, you spoke about the vast and increasing number of actors on the international scene. That is true. Who do you think they come to and expect to make their appointments when they come to Paris or they go to London, or for that matter they go to Kuala Lumpur or to Hong Kong? They come first of all to their mission.

I would like to add one point. You referred to provincial governments. As you know, there was a great growth in the number of provincial delegations abroad until about three or four years ago when, like other governments, they were forced to make cuts. One of the first things they cut was their representation abroad. What we have observed, however, is that the expectation level of the provincial governments for service abroad has simply been transferred from those whom they used to pay to those of us, and so this puts increasing demands on us.

When you talk about the vast proliferation of groups that go abroad, for the best of reasons their first stop is the Canadian mission. As the professional officers, it is our duty to serve; to serve you and serve them.

• 1825

You made comments about CNN and technology. Yes, that has changed the nature of diplomacy because what television shows you can force us to react in different ways. But the television's eye changes week by week. Don't forget that when the television concentrates on Rwanda, where does our real intelligence come from? It doesn't come from what the camera shows you. What you require, as the decision-makers, is the kind of intelligence you can only gain from years of experience in the field. It comes from our diplomats who have been there for some time.

We all know television has a wandering eye. It may be Rwanda today and Bosnia tomorrow. Who knows where the next crisis is going to break out? To be prepared you increasingly have to have people all around the world, because Canadians expect their governments to be able to respond accordingly. For their intelligence, you have to rely on people in the field.

Ms Susan Harper (Vice-President, Trade Commissioner Service, Professional Association of Foreign Service Officers): As a representative of the trade stream, I'd also like to point out there are two elements, as Colin pointed out.

There is the coherence of the strategy, and it's not just with our colleagues in provincial and municipal-regional level governments. Even within the government, we've talked about the impact of transnational issues. The fact is, Agriculture Canada, Industry Canada, the Department of Finance and so many of the government's departments have a valid interest in what's going on internationally. That also takes a coherence we encourage.

[*Traduction*]

M. Robertson: Permettez-moi de faire trois remarques, dont la première est la plus simple. Notre association applaudira certainement votre petit épigramme. Nous espérons que toutes les routes mènent à RHOMA. Ceux d'entre nous qui étaient des Kremlinologues et des Sinophiles supposeront que vous nous décernez là un brevet de professionnalisme, mais peut-être lisons-nous trop entre les lignes.

Mais vous parliez du nombre sans cesse croissant d'acteurs sur la scène internationale, et vous avez raison. À qui pensez-vous qu'ils s'adressent pour leurs contacts quand ils arrivent à Paris ou à Londres, voire à Kuala Lumpur ou à Hong Kong? Ils s'adressent avant tout à leur mission.

J'aimerais à cet effet ajouter encore autre chose. Vous parliez des gouvernements provinciaux. Il y a trois ou quatre ans encore, il y avait augmentation considérable du nombre de délégations provinciales à l'étranger; à l'instar d'autres gouvernements, il a fallu imposer des compressions et l'une des premières a porté sur la représentation à l'étranger. Nous avons cependant constaté que les gouvernements provinciaux, au lieu de s'adresser à ceux qu'ils avaient coutume de payer, s'adressent à nous et que nous sommes de plus en plus débordés.

Vous évoquiez tout à l'heure la prolifération des groupes en mission à l'étranger qui, pour d'excellentes raisons, font de la mission canadienne leur premier point de contact. Notre devoir professionnel est d'être à votre service et au service de ces groupes.

Vous parliez tout à l'heure de CNN et de la technologie. Celle-ci a effectivement changé la nature de la diplomatie, car ce que vous montre la télévision peut vous obliger à réagir différemment, mais l'oeil de la télévision change d'une semaine à l'autre. Quand la télévision s'attache au Rwanda, notre vraie information, ne l'oubliez pas, d'où provient-elle? Certainement pas de ce que vous montre la caméra. Ce dont vous avez besoin pour prendre vos décisions, c'est du genre de renseignement qui ne s'obtient qu'après des années d'expérience sur le terrain. C'est l'information qui provient de nos diplomates en poste depuis longtemps.

Nous savons tous que la télévision est capricieuse, qu'elle se pose un jour au Rwanda, l'autre jour en Bosnie. Qui sait où éclatera la prochaine crise? Pour être toujours prêt, il faut, de plus en plus, avoir des gens partout dans le monde, parce que les Canadiens attendent de leur gouvernement qu'il ait la bonne réaction et pour ce genre d'information, c'est à des professionnels sur le terrain qu'il faut s'adresser.

Mme Susan Harper (vice-présidente, Service des commissaires au commerce, Association professionnelle des agents du service extérieur): En tant que représentante des services commerciaux, je voudrais également signaler qu'il y a deux volets à cette question, comme le faisait remarquer Colin.

Il y a l'harmonisation de la stratégie, qui ne s'impose pas qu'avec nos collègues des gouvernements provinciaux, régionaux et municipaux. Nous parlions tout à l'heure de l'incidence des questions transnationales. Le fait est que des ministères comme ceux de l'Agriculture, de l'Industrie, des Finances et bien d'autres encore sont obligés de s'intéresser à ce qui se passe dans le monde. Nous encourageons, à cet effet, une certaine cohésion des efforts.

[*Text*]

On the trade side, I think we're very aware our job is not just what CNN covers. It is the value we can add by knowing the people who influence decisions, the people who take decisions; knowing what the Canadian interests are, specifically in trade in this case. We see this as complementing our work, but in no way replacing it. In fact, as was pointed out, it probably doubles our work.

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): You mentioned, Mr. Robertson, the effort that goes into a foreign service officer's training in terms of acquiring the language and culture of the missions where you're going to serve. You were in China two years ago and talked to your ambassador. Obviously the amount of training that goes into learning Mandarin and the time that goes into acquiring the cultural knowledge is a big part of your career.

In Canada we have an enormous pool of talent, of people who speak foreign languages, who were either born or have come from immigrant backgrounds. Presumably, in the new multicultural world into which we're going, they would represent a vast talent pool for your department.

Is this talent pool and resource being properly exploited? We often hear, for example, we should have Chinese-speaking people with Chinese backgrounds in the Chinese embassy, etc. I'm sure there are reasons why this might present some problems, but there must be something more we could be doing to develop this resource.

Mr. Robertson: I think that question would be better put to our senior management. Certainly efforts are being made, especially through recruitment, to reflect the changing complexion of Canada and to do precisely what you've suggested and take advantage of that new pool of talent that has knowledge of not just foreign languages, but as importantly, if not more importantly, other cultures as well.

Mr. Robert Todd (Vice-President, Political Economic Stream, Professional Association of Foreign Service Officers): I work in the bureau of assistance for central and eastern Europe. That program started in 1989 with the fall of the Iron Curtain, and the changing nature of democracy and the economic situation in eastern Europe, and then in the former Soviet Union.

One of the things that has moved that program from disbursing $11 million to over $110 million last year has been the very great interest on the part of Canadians whose origins are from central and eastern Europe and the former Soviet Union. They come to the government, to the Department of Foreign Affairs with proposals they want to take back to their countries of origin. They want to assist in the economic transformation and democratization of countries where their parents or grandparents came from. That's another form of foreign policy, if you will, and a successful one.

[*Translation*]

Sur le plan commercial, nous sommes tout à fait conscients que notre travail ne se résume pas à ce que montre la chaîne CNN. Notre apport consiste à connaître ceux qui influencent les décisions, ceux qui les prennent, les intérêts des Canadiens, en particulier dans le domaine commercial. C'est une de nos fonctions d'appoint, mais non la principale et comme on le disait tout à l'heure, cela double probablement notre charge de travail.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Vous évoquiez, monsieur Robertson, l'effort que représente, dans la formation d'un agent du service extérieur, l'apprentissage des langues et des cultures des missions qui seront les vôtres. Il y a deux ans, vous étiez en Chine et vous vous entreteniez avec votre ambassadeur. L'apprentissage du mandarin et le temps qu'il faut consacrer à l'acquisition d'une culture étrangère entrent pour une grande part dans l'évolution de votre carrière.

Au Canada, nous avons un vaste réservoir de talents, de gens qui parlent des langues étrangères, soit qu'ils sont nés à l'étranger, soit que leurs parents ont été des immigrants. Dans le vaste monde multiculturel vers lequel nous nous acheminons, ces gens représentent, de toute évidence, une vraie pépinière pour votre ministère.

Ce réservoir de talents est-il bien exploité? On nous dit souvent par exemple, qu'à l'ambassade de la Chine il faudrait avoir des gens qui parlent chinois et sont originaires de ce pays. On comprend aisément les problèmes qu'une telle situation pourrait soulever mais il doit y avoir moyen de mieux exploiter cette ressource.

M. Robertson: Je crois qu'il voudrait mieux, pour cette question vous adresser à notre direction. Des efforts sont certes déplacés, en particulier dans le recrutement, pour refléter les changements survenus dans la société canadienne, pour faire précisément ce que vous proposez et tirer le meilleur parti possible de ce nouveau réservoir de talents, de gens qui non seulement connaissent une langue étrangère mais, ce qui est plus important encore, connaissent également la culture des gens qui la parlent.

M. Robert Todd (vice-président, Direction de l'économie politique, Association professionnelle des agents du service extérieur): Je travaille au bureau de l'aide à l'Europe centrale et orientale. C'est un programme qui a démarré en 1989, avec la chute du Rideau de fer et les changements qu'ont connus la démocratie et l'économie de l'Europe de l'Est, puis de l'ancienne Union soviétique.

Si les sommes allouées en vertu de ce programme sont passées, l'an dernier, de 11 millions de dollars à plus de 110 millions de dollars, c'est dûe, en grande partie au vif intérêt manifesté par certains Canadiens originaires de l'Europe centrale et orientale et de l'ancienne Union soviétique. Ils s'adressent au gouvernement et présentent au ministère des Affaires étrangères des projets qu'ils voudraient mettre en place dans leur pays d'origine. Ils veulent aider à la transformation économique et à la démocratisation de pays dont étaient originaires leurs parents ou leurs grands-parents. C'est une autre forme de politique étrangère, si vous voulez, mais une forme qui connaît un succès certain.

[*Texte*] [*Traduction*]

• 1830

The Acting Joint Chairman (Mr. Graham): I hear the bell telling us that our time is up. I think there are a lot of questions we would like to pursue with a group that is as experienced as this.

I might suggest, too, that our review will be ongoing. You may have other issues or perceptions you would like to convey to us before the final document is written in October. We'd be more than pleased to receive any subsequent communication you might wish to give us.

I think, quite likely, we will have some other questions once we come to the whole committee meeting and we will be discussing the formulation of the review itself. As you are the primary deliverers of the foreign policy, I'm sure we may well be back to you to ask you for some clarifying questions as the committee of the whole.

In the meantime, on behalf of my colleagues I'd like to thank you very much for the time and effort you put into this presentation. Be assured that we'll share it with our colleagues. We appreciate very much your expertise and your help. Thank you.

We're adjourned until 9 a.m. tomorrow morning.

Le coprésident suppléant (M. Graham): Voici la sonnerie qui marque la fin de la séance, bien qu'il y ait encore de nombreuses questions dont nous aimerions discuter avec un groupe de votre expérience.

Mais je vous rappellerais que nous n'en avons pas fini avec notre examen de la politique étrangère et que s'il y a d'autres questions que vous voudriez porter à notre attention, il vous est loisible de le faire avant la présentation, en octobre, du rapport définitif. Nous prendrons connaissance avec un vif intérêt de toute communication que vous voudrez bien nous faire.

Quand le comité plénier se réunira, d'autres questions seront sans doute soulevées et nous en arriverons à la formulation de notre rapport proprement dit. Comme c'est vous qui êtes aux premières lignes, il est fort possible que nous vous rappelions, quand siégera le comité plénier, pour vous demander des éclaircissements.

Entre-temps, au nom de mes collègues, je voudrais vous remercier du temps et des efforts que vous nous avez consacrés. Nous ne manquerons pas de communiquer vos réflexions à nos collègues, et nous vous sommes reconnaissants d'avoir partagé votre expérience avec nous.

La séance reprendra demain matin à 9 heures.

From the Professional Association of Foreign Service Officers:

Colin Robertson, President;

Susan E. Harper, Vice–President, Trade Commissioners Service Stream;

Robert Todd, Vice–President, Political Economic Stream.

De l'Association professionnelle des agents du service étranger:

Colin Robertson, président;

Susan E. Harper, vice–présidente, Service des délégués commerciaux;

Robert Todd, vice–président, Filière politique économique.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid / Port payé
Lettermail / Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the United Nations Association in Canada:

Michael Oliver, President;

Nancy Gordon.

From the Canadian Committee for the Fiftieth Anniversary of the United Nations:

Douglas Roche, Chair.

From the World Federalists of Canada:

Fergus Watt, Executive Director.

As an individual:

Richard Hooe Macy.

From the Communist Party of Canada (Marxist–Leninist):

Hardial Bains, National Leader.

From the Canadian Home Economics Association:

Nicole Pelletier, Director, programme partenariat.

From the Retired Heads of Mission Association:

Jim Nutt, Member, Directing Group;

Douglas Small, Member, Directing Group;

Marc Fagux, Member, Directing Group.

(*Continued on previous page*)

TÉMOINS

De l'Association des Nations Unies au Canada:

Michael Oliver, président;

Nancy Gordon.

Du Comité canadien pour le cinquantième anniversaire des Nations unies:

Douglas Roche, président.

Du Mouvement canadien pour une fédération mondiale:

Fergus Watt, directeur général.

À titre particulier:

Richard Hooe Macy.

Du Parti communiste du Canada (marxiste–léniniste):

Hardial Bains, leader national.

De l'Association canadienne d'économie familiale:

Nicole Pelletier, directrice, programme partenariat.

De l'Association des chefs de mission à la retraite:

Jim Nutt, membre, Groupe directeur;

Douglas Small, membre, Groupe directeur;

Marc Fagux, membre, Groupe directeur.

(*Suite à la page précédente*)

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Government Publications

SENATE
HOUSE OF COMMONS
Issue No. 44
Thursday, June 16, 1994
Joint Chairs:
The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean–Robert Gauthier, M.P.

SÉNAT
CHAMBRE DES COMMUNES
Fascicule nº 44
Le jeudi 16 juin 1994
Coprésidents:
L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean–Robert Gauthier, député

Minutes of Proceedings and Evidence of the Special Joint Committee of the Senate and of the House of Commons on

Reviewing Canadian Foreign Policy

Procès–verbaux et témoignages du Comité mixte spécial du Sénat et de la Chambre des communes chargé de l'

Examen de la politique étrangère du Canada

RESPECTING:

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, review of the Canadian foreign policy

—Roundtable on Multilateral and Bilateral Security Institutions

CONCERNANT:

Conformément aux Ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994, examen de la politique étrangère du Canada

—Table ronde sur les institutions multilatérales et bilatérales de sécurité

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



First Session of the Thirty–fifth Parliament, 1994

Première session de la trente–cinquième législature, 1994

SPECIAL JOINT COMMITTEE OF THE SENATE AND OF THE HOUSE OF COMMONS ON REVIEWING CANADIAN FOREIGN POLICY

Joint Chairmen: The Honourable Allan J. MacEachen, Senator
Jean-Robert Gauthier, M.P.

Representing the Senate:

The Honourable Senators

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Representing the House of Commons:

Members

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Joint Clerks of the Committee

COMITÉ MIXTE SPÉCIAL DU SÉNAT ET DE LA CHAMBRE DES COMMUNES CHARGÉ DE L'EXAMEN DE LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE DU CANADA

Coprésidents: L'honorable Allan J. MacEachen, sénateur
Jean-Robert Gauthier, député

Représentant le Sénat:

Les honorables sénateurs

Raynell Andreychuk
Pat Carney
Gérald J. Comeau
Philippe D. Gigantès
James F. Kelleher
Raymond J. Perrault—(7)

Représentant la Chambre des communes:

Membres

Colleen Beaumier
Stéphane Bergeron
John English
Jesse Flis
Bill Graham
Walt Lastewka
Nic Leblanc
Bob Mills
Philippe Paré
Bernard Patry
Charlie Penson
Geoff Regan
Chuck Strahl
Joseph Volpe—(15)

(Quorum 12)

Les cogreffiers du Comité

Clairette Bourque

Serge Pelletier

Published under authority of the Senate and of the Speaker of the House of Commons by the Queen's Printer for Canada.

Available from Canada Communication Group — Publishing, Public Works and Government Services Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

Publié en conformité de l'autorité du Sénat et du Président de la Chambre des communes par l'Imprimeur de la Reine pour le Cana

En vente: Groupe Communication Canada — Édition, Travaux publics et Services gouvernementaux Canada, Ottawa, Canada K1A 0S9

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, JUNE 16, 1994
(68)

[*Text*]

The Special Joint Committee reviewing Canadian Foreign Policy met in a televised session at 9:12 o'clock a.m. this day, in Room 253–D, Centre Block, the Joint Chair, Jean–Robert Gauthier, presiding.

Members of the Committee present:

Representing the Senate: The Honourable Senators Raynell Andreychuk, Gérald J. Comeau, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Representing the House of Commons: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean–Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Chuck Strahl and Joseph Volpe.

Other Member present: Gordon Kirkby.

In attendance: From the Department of Foreign Affairs and International Trade: Nicolas Dimic, Policy Advisor, on secondment to the Committee. *From the Canadian International Development Agency:* Stephen Wallace, Policy Advisor, on secondment to the Committee.

Witnesses: As individuals: Louise Fréchette, Ambassador and Permanent Representative of Canada to the United Nations; Brian Job, Director, Institute of International Relations, University of British Columbia; George Lindsey, Former Chief, Operational Research and Analysis Establishment, Department of National Defence; Geoffrey Pearson, former Canadian Ambassador to the Soviet Union and former Executive Director, Canadian Institute for International Peace and Security. *From FOCAL:* H.P. Klepak, Director, Security Programming. *From the Atlantic Council of Canada:* Robert Spencer, President.

Pursuant to the Orders of Reference adopted by the Senate on March 23, 1994, and by the House of Commons on March 16, 1994, (*See Issue No. 1*) the Committee resumed the review of the Canadian foreign policy (Roundtable on Multilateral and Bilateral Security Institutions).

Louise Fréchette, Brian Job, H.P. Klepak, George Lindsey, Geoffrey Pearson and Robert Spencer each made a statement and answered questions.

At 10:45 o'clock a.m., the sitting was suspended.

AT 10:54 o'clock a.m., the sitting resumed.

At 12:03 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Joint Chairs.

Clairette Bourque

Joint Clerk of the Committee

PROCÈS–VERBAL

LE JEUDI 16 JUIN 1994
(68)

[*Texte*]

Le Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada se réunit aujourd'hui en séance télévisée à 9 h 12, dans la pièce 253–D de l'édifice du Centre, sous la présidence de Jean–Robert Gauthier (coprésident).

Membres du Comité présents:

Représentant le Sénat: Les honorables sénateurs Raynell Andreychuk, Gérald J. Comeau, James F. Kelleher, Allan J. MacEachen.

Représentant la Chambre des communes: Colleen Beaumier, Stéphane Bergeron, John English, Jesse Flis, Jean–Robert Gauthier, Bill Graham, Walt Lastewka, Nic Leblanc, Bob Mills, Philippe Paré, Bernard Patry, Charlie Penson, Chuck Strahl et Joseph Volpe.

Autre député présent: Gordon Kirkby.

Aussi présents: Du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international: Nicolas Dimic, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité. *De l'Agence canadienne de développement international:* Stephen Wallace, conseiller en politiques, en détachement auprès du Comité.

Témoins: À titre personnel:: Louise Fréchette, ambassadrice et représentante permanente du Canada auprès des Nations Unies; Brian Job, directeur, Institut des relations internationales, Université de la Colombie–Britannique; George Lindsey, ex–chef, Établissement de recherche opérationnelle et d'analyse, ministère de la Défense nationale; Geoffrey Pearson, ancien ambassadeur du Canada en Union soviétique et ancien directeur administratif de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationale. *De FOCAL:* H.P. Klepak, directeur, programme de sécurité. *Du Conseil atlantique du Canada:* Robert Spencer, président.

Conformément aux ordres de renvoi adoptés par le Sénat le 23 mars 1994 et par la Chambre des communes le 16 mars 1994 (*voir le fascicule nº 1*), le Comité reprend l'examen de la politique étrangère du Canada (Table ronde sur les institutions multilatérales et bilatérales de sécurité).

Louise Fréchette, Brian Job, H.P. Klepak, George Lindsey, Geoffrey Pearson et Robert Spencer font des exposés et répondent aux questions.

À 10 h 45, la séance est suspendue.

À 10 h 54, la séance reprend.

À 12 h 03, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation des coprésidents.

Le cogreffier du Comité

Clairette Bourque

[*Text*]

EVIDENCE

[*Recorded by Electronic Apparatus*]

Thursday, June 16, 1994

[*Translation*]

TÉMOIGNAGES

[*Enregistrement électronique*]

Le jeudi 16 juin 1994

• 0912

Le coprésident (M. Gauthier): À l'ordre! Bienvenue à la session du Comité mixte spécial chargé de l'examen de la politique étrangère du Canada. C'est notre 68e réunion, vous ne le croyez pas?

Une voix: Je le crois.

Le coprésident (M. Gauthier): Et je le crois moi aussi.

Plusieurs semaines de consultations intenses avec les Canadiens et les Canadiennes ont pris fin. Aujourd'hui marque le début d'une nouvelle étape, d'une nouvelle phase, dans nos délibérations. Nous nous penchons ce matin sur l'architecture du système de sécurité internationale.

The bipolar world of the Cold War provided for many years a structure for the conduct of international relations. Now the world has entered a new and more fluid era. Actual conflicts continue to abound, most of them falling into the three broad categories of, first, interstate war; secondly, state disintegration or failed states; and thirdly, social order conflicts.

For many observers, the United Nations has not lived up to the high expectations created by the end of the Cold War. Conflict prevention and conflict resolutions seem as elusive as ever and other questions, such as the continuing relevance of Canadian participation in NATO, NORAD, etc.

The question for this round table is how security institutions can be adapted or reformed to meet the challenges of a new era. Are there regional or other gaps in the international security architecture? What role is there for Canada at a time of shrinking resources?

We have with us this morning a distinguished panel. I welcome them in your name: Madame Louise Fréchette, Ambassador and Permanent Representative of Canada to the United Nations—*Madame Fréchette, bienvenue*—Dr. Robert Spencer, president of the Atlantic Council of Canada; Dr. Brian Job, director of the Institute of International Relations, University of British Columbia; Dr. Howell Klepak, director of security programming, FOCAL; Dr. George Lindsey, former chief of the Operational Research and Analysis Establishment, Department of National Defence; and Mr. Geoffrey Pearson, former Canadian Ambassador to the Soviet Union and former executive director of the Canadian Institute for International Peace and Security.

Welcome to you all.

The format is very simple. We have an opening statement from every one of you, brief we hope, because we have three hours. Then there will be an exchange between the panel and the committee members, but there could be exchanges also

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Order, please! Welcome to this session of the Special Joint Committee reviewing Canadian foreign policy. I believe this is our 68th meeting, is it not?

An hon. member: I believe it is.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): So do I.

Several weeks of intensive consultations with Canadian men and women across the country have now come to an end. Today marks the beginning of a new phase in the committee's deliberations. This morning we will be looking at the architecture of the international security system.

Le monde bipolaire de la guerre froide a longtemps dominé le déroulement des relations internationales. Le monde est maintenant entré dans une nouvelle ère plus fluide. Les conflits, qui continuent de se multiplier, entrent pour la plupart dans trois grandes catégories: d'abord, les guerres inter–États; deuxièmement, l'implosion ou la désintégration des États; et, troisièmement, des conflits liés à l'ordre social.

Pour de nombreux observateurs, les Nations Unies n'ont pas su répondre aux attentes élevées nées de la fin de la guerre froide. Les moyens de prévenir et de régler les conflits nous échappent tout autant aujourd'hui, et cet état de choses nous mène à nous interroger sur d'autres questions, telles que la pertinence de la participation canadienne à l'OTAN, au NORAD, etc.

Le table ronde doit déterminer comment les institutions de sécurité peuvent être adaptées ou réformées de façon à relever les défis d'une ère nouvelle. L'architecture du système de sécurité internationale présente–t–elle des lacunes sur le plan régional ou autre? Dans ce contexte, quel rôle le Canada doit–il jouer à une époque où les ressources sont de plus en plus rares?

Nous avons parmi nous ce matin un groupe d'éminents experts. Je me permets de leur souhaiter la bienvenue en votre nom; il s'agit de Mme Louise Fréchette, ambassadrice et représentante permanente du Canada auprès des Nations Unies—*Welcome, Mrs. Fréchette*—M. Robert Spencer, président du Conseil Atlantique du Canada; M. Brian Job, directeur de l'Institut des relations internationales de l'Université de la Colombie–Britannique; M. Howell Klepak, directeur du programme de sécurité de FOCAL; M. George Lindsey, ancien chef du Centre d'analyse et de recherche opérationnelle du ministère de la Défense nationale; et M. Geoffrey Pearson, ancien ambassadeur du Canada en Union Soviétique et ancien directeur exécutif de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales.

Je vous souhaite à tous la bienvenue.

La procédure que nous allons suivre est très simple. Je vais inviter chacun d'entre vous à faire des remarques liminaires assez brèves, nous l'espérons, puisque nous ne disposons que de trois heures. Ensuite, il y aura un échange de vues entre nos

[*Texte*]

between panel members. We do appreciate that if one of you says it's black and the other one says it's white, it gives us a chance to see that there are also some disagreements in the professional field.

Having said that, I would invite

madame Louise Fréchette, ambassadrice et représentante permanente du Canada aux Nations Unies. Madame Fréchette.

Son Excellence l'ambassadrice Louise Fréchette (ambassadrice et représentante permanente du Canada auprès des Nations Unies), (présentation individuelle): Je vous remercie, monsieur le président. Je dois dire que c'est un grand plaisir pour moi d'être ici et comme vous m'avez demandé d'être brève, je vais passer directement au vif du sujet.

[*Traduction*]

invités et les membres du comité, et peut-être aussi entre les différents conférenciers. Si ces derniers expriment des points de vue diamétralement opposés, eh bien, cela nous permettra de constater que même les spécialistes ne sont pas toujours d'accord.

Cela dit, je voudrais maintenant inviter. . .

Madam Louise Fréchette, Ambassador and Permanent Representative of Canada to the United Nations, to make an opening statement. Madam Fréchette.

Her Excellency Ambassador Louise Fréchette (Ambassador and Permanent Representative of Canada to the United Nations), (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. I must say it's a great pleasure for me to be with you this morning and since you have asked me to be brief, I will get directly to the point.

• 0915

Je vous rappelle que la fin de la guerre froide a donné aux Nations Unies une capacité d'action politique énormément accrue. Vous savez, les membres permanents du Conseil de sécurité qui ont le droit de veto, ne l'ont pas utilisé depuis trois ans, sauf une fois pour une question technique qui a été très rapidement résolue. Les débats ne sont plus polarisés comme autrefois, ni entre l'Est et l'Ouest, ni entre le Nord et le Sud.

Mais cette relative harmonie politique—et vraiment, c'est une harmonie tout à fait relative—qui règne à New York ne résout pas tous les problèmes, loin de là. Les conflits qui sont portés à l'attention du Conseil de sécurité se multiplient et la capacité de gestion du système des Nations Unies est mise vraiment à très rude épreuve.

Les Nations Unies ont connu des succès importants au cours des dernières années, des succès dont on ne parle peut-être pas suffisamment, et je pense au Cambodge, au Salvador, au Mozambique où à l'heure actuelle il y a une mission de maintien de la paix très importante qui est en train de mettre en place un accord de paix après de longues années de guerre civile. C'est une mission de paix extrêmement difficile, qui, jusqu'à maintenant, fonctionne très bien, mais on n'en parle pas beaucoup.

Par contre, on remarque plus les échecs des Nations Unies dans un bon nombre de cas, ou en tout cas, si ce ne sont pas des échecs, ce sont des opérations qui jusqu'à maintenant ont donné des résultats qui ont été bien en deçà des espoirs qu'on avait formulés à l'égard du système des Nations Unies, et on pense aux situations en Somalie, en Bosnie, en Haïti, au Rwanda.

L'ONU est à la croisée des chemins et doit faire face à des problèmes de plusieurs ordres. Je dirais d'abord qu'il y a un problème de doctrine. Vous savez que le système qui a été mis en place par la Charte des Nations Unies a été conçue pour prévenir les conflits entre les États. Or, la majorité des conflits qui sont portés à l'attention des Nations Unies, de nos jours, sont des conflits qui ont lieu à l'intérieur des États et jusqu'à maintenant, les réponses à ce genre de conflit ont été données au cas par cas. Il n'y a pas de manuel pour indiquer aux Nations Unies quelle est la bonne réponse à ce genre de conflit.

I would remind you that the end of the Cold War has greatly increased the UN's ability to take political action. As you know, the permanent members of the Security Council who have a veto have not in fact used it for three years now, except on one occasion for a technical matter that was very quickly resolved. The debate is no longer polarized as it was before, neither between East and West, or between North and South.

But this relative political harmony—and I stress the fact that it is only relative—that currently prerails in New York does not mean all the problems are solved—far from it. The number of conflicts being brought to the attention of the Security Council continues to increase, such that its ability to manage the UN system has been very sorely tested in recent months.

The UN has had some significant successes in recent years—successes that we may not talk enough about, such as Cambodia, El Salvador, and Mozambique, where a very important peacekeeping mission is in the process of putting in place a peace agreement that will end many years of civil war. It's an extremely difficult peace mission which has worked well thus far, although very little is said about it.

The UN's failures, however, seem to draw a lot more attention in many cases—or at least, if they cannot be considered failures, they are certainly operations that so far have yielded results far below people's expectations of the UN system, and I'm thinking here of Somalia, Bosnia, Haiti and Rwanda.

The UN is now at a crossroads and is facing problems on several different levels. The first is a problem of doctrine. As you know, the system put in place by the United Nations' Charter was designed to prevent interstate conflicts. However, the majority of the conflicts being brought to the UN's attention are internal conflicts, and thus far, the response to such conflicts has been developed on a case by case basis. There is no manual to which the UN can refer to determine how to respond effectively to such conflicts.

[*Text*]

Mais je pense qu'il y a une tendance qui se dégage graduellement. Je dirais qu'il y a une disposition générale à intervenir, non seulement quand il y a une situation qui menace la paix et la sécurité internationale, mais aussi dans des cas de désastre humanitaire ou de violation massive des droits humains. Et ceux qui continuent de prêcher une stricte doctrine de non–intervention dans les affaires internes des États, sont en nette minorité.

La tendance va donc dans le sens d'une ONU plus interventioniste, mais le cadre conceptuel est encore loin d'être clair. Il y a une espèce de jurisprudence qui est en train de s'établir à partir de décisions qui sont prises au cas par cas. Le Conseil de sécurité tente de définir des critères pour l'aider à prendre ses décisions sur l'opportunité ou non d'intervenir dans certains conflits. Mais c'est un exercice qui s'avère extraordinairement difficile, parce qu'il est pratiquement impossible d'anticiper la variété des situations qui vont se présenter et au bout du compte, il y aura toujours un élément de jugement politique qui va entrer en compte.

L'important dans tout cela, c'est d'éviter que les décisions soient arbitraires ou soient perçues comme arbitraires, et qu'elles soient perçues comme répondant aux intérêts de certains États membres en particulier. L'impartialité est la qualité essentielle pour assurer la crédibilité de l'action des Nations Unies.

The second set of problems is to identify the appropriate response. Deciding whether a situation requires action is usually the easiest part of the problem; deciding what action should be undertaken is much more difficult.

If we look at what the UN has done over the last few years, we have to recognize that it's fairly well equipped and has a number of methods and practices that are fairly effective when it comes to supporting negotiations or helping to implement agreements. Although there is room to develop these methods and practices further—and I'm thinking in particular of the entire area of preventative diplomacy, about which there will be much more to say, but I'll leave it at that—the UN has also developed new approaches in the last few years to deal with humanitarian disasters and has introduced new methods to deliver humanitarian aid in situations of conflict. I'm referring here to the military escort of humanitarian aid, which involves considerable risk to aid workers and the peacekeepers themselves, but has been of great usefulness to people who have been assisted by this kind of action.

[*Translation*]

However, I believe a trend is gradually emerging. I would say there is a general willingness to intervene, not only in situations that represent a threat to international peace and security, but also in cases involving a humanitarian disaster or massive violation of human rights. And those who continue to preach compliance with a strict policy of non–intervention in the internal affairs of member states are definitely in the minority.

So, the trend seems to be towards a more interventionist UN, although the conceptual framework is still anything but clear. A form of jurisprudence is gradually being established based on decisions taken in individual cases. The Security Council is trying to define criteria that would help it to make a decision on the need for intervention in specific conflict situations. But this is an extraordinary difficult exercise, because it is practically impossible to anticipate the range of situations that may occur, and in the end, there will always be an element of political judgment that comes into play.

What is important in this process is avoiding arbitrary decisions, or decisions that may be seen as arbitrary or taken only in the interests of specific member states. Impartiality is essential to preserve the UN's credibility when it decides to act in such cases.

La deuxième série de problèmes concerne l'élaboration d'une réponse adéquate. Déterminer dans quelles conditions il faut agir est normalement la partie la plus facile; savoir quelles mesures prendre est toujours beaucoup plus difficile.

Si l'on examine les initiatives de l'ONU au cours des trois ou quatre dernières années, il faut reconnaître qu'elle est assez bien équipée et qu'elle dispose de divers moyens assez efficaces pour soutenir des négociations ou aider à faire appliquer une entente. Bien qu'il y ait lieu d'améliorer encore ces moyens—et je songe en particulier à la diplomatie préventive, dont on peut évidemment discuter plus en profondeur, mais je m'en tiendrai là pour l'instant—l'ONU a élaboré de nouvelles approches ces dernières années pour réagir aux catastrophes d'ordre humanitaire et a même commencé à appliquer de nouvelles méthodes de distribution de l'aide humanitaire dans des situations de conflit. Je fais allusion ici aux escortes militaires pour les opérations d'assistance humanitaire qui présentent de gros risques pour les travailleurs des organismes d'aide et pour les casques bleus, mais qui se sont avérées très utiles du point de vue des bénéficiaires de ces opérations.

• 0920

What we've seen also in the last few years is that the UN has failed pretty systematically in stopping a conflict when there was no desire on the part of the parties to actually stop fighting. They've tried, but when you look at the number of countries that are submitted to regimes of sanctions at the moment, that's one of the instruments of pressure that has been used most often in the last few years. Experience demonstrates that sanctions are of some usefulness but they may not necessarily get you the results you're seeking.

So far the UN has mostly shied away from using force. I think the experience in Somalia has had a very sobering effect in the UN on that score, but I think the questions are there and need to be addressed. Should the UN be prepared to use force

Nous avons également constaté au cours des deux ou trois dernières années que l'ONU ne réussit jamais à mettre un terme à un conflit lorsque les parties concernées ne veulent pas cesser de se battre. Elle a essayé de le faire à plusieurs reprises, mais il suffit de voir le nombre de pays qui font actuellement l'objet de sanctions pour comprendre que c'est l'un des moyens de pression qui a été le plus utilisé récemment. L'expérience démontre que les sanctions peuvent être utiles, mais ne donnent pas nécessairement les résultats escomptés.

Jusqu'à présent, l'ONU a hésité à recourir à la force dans la plupart des cas. Je pense que l'expérience de la Somalie lui a vraiment ouvert les yeux de ce côté–là, mais à mon avis, son rôle dans de telles conditions soulève de nombreuses question

[*Texte*]

at any time? Under what circumstances should it be prepared to use force? Should it be prepared to assume some responsibilities for these failed states, states that are left without legitimate governments and therefore revive what was called the trusteeship system? In short, how far can the UN go, how far should it go to address the kind of human tragedies that are put before it?

I think Canada, like others, must sort out its own thoughts on this matter, and that's why I think the foreign policy review is so timely.

The third set of issues relates to the means, finding the means to do the job. Here the UN gets blamed for being inefficient, for being slow, for being disorganized, for not being able to respond quickly. Everybody's calling for UN reform. There certainly is some need to improve the system.

I think we have to face one fundamental fact. It is that many of these problems are caused by the unwillingness of member states to give the UN the resources—I'm talking here about money and people—that it needs to do the job properly.

I don't see any magic solution on the horizon for the financial problem of the UN, short of an international taxation system, which I do not see on the horizon in the foreseeable future. I think the only solution will be for states to pay in full and on time, and as you know, some countries do, like Canada, but many don't.

The problem of finding adequate human resources to carry out the jobs we give to the UN, and I'm referring more specifically to troops but also to policemen and civilian officers, is also difficult to resolve, partly because some of the traditional contributors have reached their limit—they really cannot contribute much more than they do now—and secondly, because the risk factor is becoming more important in the decisions of member states as to whether or not they will want to contribute.

There's a system that's being put in place by the UN to have individual member states earmark troops for peacekeeping duties, something we have done here in Canada for many years. That would certainly increase an element of predictability in the UN in the sense that the secretariat would have a much better knowledge of what resources are potentially available, but it doesn't solve the problem of the decisions that member states have to make as to whether or not they're ready to participate in a given operation.

Some outside observers and more recently the United Nations Association in Canada, as recently as yesterday, put forward the idea that the time has come to think about a UN standing force, this meaning a force that would be available to the Security Council for rapid intervention, bypassing decisions of specific governments. In other words, you'd have a small force that would be at the disposal of the council and, as in the case of Rwanda, they could have simply called on these forces without having to receive the agreement of a number of governments to provide specific units to this force.

[*Traduction*]

qu'il faut absolument examiner. L'ONU devrait–elle être prête à recourir à la force à n'importe quel moment? Dans quelles conditions devrait–elle être disposée à le faire? Devrait–elle être prête à assumer une part de la responsabilité de ces Etats désintégrés, qui se retrouvent sans gouvernement légitime, et devrait–on donc songer à ressusciter ce qu'on appelait le régime de tutelle? Bref, jusqu'où peut aller l'ONU, et jusqu'où doit–elle aller pour réagir au tragédies humaines qu'elle est appelée à résoudre?

Je crois que le Canada, comme d'autres, doit en arriver à définir ses propres positions sur la question, et voilà pourquoi votre examen de la politique étrangère canadienne tombe tellement à point.

La troisième série de problèmes concerne les moyens qui vont permettre d'agir efficacement. On reproche à l'ONU d'être inefficace, lente, mal organisée et incapable de réagir rapidement. Tout le monde demande une réforme de l'ONU. Il ne fait aucun doute que certaines améliorations s'imposent.

Je pense, cependant, qu'il faut reconnaître un élément fondamental. C'est que bon nombre de ces problèmes sont dus au refus de certains Etats membres d'accorder à l'ONU les ressources—et je parle ici de ressources financières et humaines—dont elle a besoin pour bien fonctionner.

Pour moi, il n'y a pas de solution magique qui puisse nous permettre de régler les problèmes financiers de l'ONU, si ce n'est un système d'imposition international, dont l'application ne me semble pas possible dans un avenir prévisible. À mon avis, l'unique solution consistera à exiger que les Etats membres versent leur pleine cotisation au moment voulu, et comme vous le savez, certains pays le font—comme le Canada—mais beaucoup d'autres ne le font pas.

Trouver des ressources humaines suffisantes pour accomplir toutes les tâches que nous confions aux Nations Unies—et là je songe notamment aux soldats, mais aussi aux policiers et aux agents civils—est un autre problème difficile à résoudre, en partie parce que certains pays donateurs ont atteint leurs limites—c'est–à–dire qu'ils ne peuvent pas vraiment donner plus—et deuxièmement, parce que les risques que présentent toutes ces opérations influent de plus en plus sur les décisions des Etats membres relativement à leur contribution.

L'ONU est en train de mettre en place un système en vertu duquel les divers Etats membres réserveront un Lataillon pour les missions de maintien de la paix, comme nous le faisons ici au Canada depuis de nombreuses années. Ceci permettrait d'ajouter un élément de prévisibilité aux opérations de l'ONU, en ce sens que le secrétariat aurait une idée beaucoup plus précise des ressources potentiellement disponibles, même si ce système ne règlerait pas le problème des décisions des Etats membres quant à leur participation éventuelle à une opération donnée.

Certains observateurs externes, et dernièrement—hier, même—l'Association canadienne pour les Nations Unies faisaient valoir qu'il est maintenant grand temps qu'on songe à la création d'une force permanente pour l'ONU, c'est–à–dire une force qui serait à la disposition du Conseil de sécurité pour des opérations d'intervention rapide, sans devoir attendre la décision de certains gouvernements. Autrement dit, le Conseil aurait à sa disposition une petite force qui—si l'on songe au cas du Rwanda, par exemple—aurait pu être mobilisée sans attendre qu'un certain nombre de gouvernements acceptent de fournir des unités pour composer cette force.

[*Text*]

There are certainly many attractive features to this proposal in terms of speed, in terms of ability for the, say, security it would give to the Security Council, that it has resources available as it makes its decisions. But it also raises all kinds of concerns. How large would it have to be? How much would it cost? How would it be organized? Perhaps more importantly, what are the implications of having the UN having its own resources outside the control of any national government? Would that actually solve the problem and make it easier to tackle some issues? Or would it increase the likelihood over the long term that governments would have to send in their own troops behind the small UN units because of unpredictable developments on the ground?

[*Translation*]

Cette proposition est certainement intéressante à de nombreux égards, notamment pour des raisons de rapidité, mais aussi parce que cela permettrait de sécuriser un peu le Conseil de sécurité, en ce sens que ce dernier saurait que les ressources sont disponibles au moment de prendre une décision. Toutefois, cette possibilité soulève également des préoccupations. De quelle importance serait cette force permanente? Combien coûterait–elle? Comment serait–elle organisée? Et ce qui est peut–être encore plus important, si l'ONU avait accès à des ressources qui échappaient au contrôle des gouvernements nationaux, quelles pourraient en être les conséquences? Est–ce que cela réglerait le problème en lui permettant d'agir plus facilement? Ou cela ne ferait–il qu'accroître la possibilité à long terme que les gouvernements soient appelés à envoyer des troupes dans les zones de conflit pour soutenir les petites unités de l'ONU en raison de l'imprévisibilité de ces situations?

• 0925

If I stress the responsibility of member states on the issues of means and resources, this is not to say the UN doesn't also require some internal reforms. Indeed, I think the UN could be better managed and could manage its own resources better. It also needs to improve its capacity to plan, control, command, and organize these missions.

Si j'insiste sur la responsabilité des États membres pour ce qui est de fournir à l'ONU les moyens et les ressources dont elle a besoin, ce n'est pas parce que j'estime que l'ONU n'a pas besoin de réformes internes. Au contraire, je pense que l'ONU pourrait effectivement être mieux gérée et apprendre à mieux gérer ses ressources. Elle doit aussi améliorer sa capacité de planifier, de contrôler, de diriger et d'organiser ces missions.

I must say that considerable progress was made in the last two years under the very able leadership of a Canadian general, Major–General Baril, who is the military adviser to the Secretary General. But I think there's still some way to go in order to have an instrument in the Secretariat of the United Nations that is fully up to the job. I can assure you that Canada is very active in promoting these reforms and in contributing to them as much as we can.

J'avoue que des progrès considérables ont été accomplis au cours des deux dernières années grâce à la direction compétente d'un général canadien, le major–général Baril, conseiller militaire auprès du Secrétaire général. Mais il y a encore du chemin à faire avant que le secrétariat des Nations Unies ne dispose d'un instrument qui soit vraiment à la hauteur. Je vous assure que le Canada fait activement la promotion de ces réformes et qu'il essaie d'y contribuer dans la mesure du possible.

One very quick word about one dimension of reform that is much talked about at the UN at the moment, which is the reform of the Security Council. There is very broad agreement in the UN that the Security Council should be enlarged to make it more representative so that it can strengthen the legitimacy of the decisions it takes. In fact, the reform of the Security Council involves a special committee that's been struck to look at this question and is looking at two different issues.

Je voudrais dire quelques mots très rapidement au sujet d'un aspect de la réforme dont on parle beaucoup en ce moment à l'ONU, à savoir la réforme du Conseil de sécurité. Il est généralement reconnu au sein de l'ONU qu'il convient d'élargir le Conseil de sécurité pour le rendre plus représentatif, afin que ses décisions jouissent d'une plus grande légitimité. En fait, la réforme du Conseil de sécurité relève à présent d'un comité spécial qui a été mis sur pied pour se pencher sur les possibilités de réforme et sur deux questions en particulier.

One issue is the addition of new members to the Security Council, including the possibility of adding a few permanent members. The second dimension of the mandate of this committee is to look at the methods of work of the Security Council.

La première concerne la possibilité d'ajouter de nouveaux membres au Conseil de sécurité, y compris des membres permanents. Le deuxième volet du mandat du comité est d'examiner les méthodes de travail du Conseil de sécurité.

The Security Council has representatives from only 15 countries and tends to work in private sessions. It's not a very transparent system of decision–making, and Canada in particular has been very vocal in advocating some reforms—and its methods have worked—so as to facilitate communication between council members and countries that are not on the council but have some specific interests or specific concerns to express.

Le Conseil de sécurité est composé de représentants de seulement 15 pays et il a tendance à se réunir en séances privées. Évidemment, il ne s'agit pas là d'un régime décisionnel très transparent, et le Canada, entre autres, défend vigoureusement certaines réformes—d'ailleurs, cette stratégie a commencé à porter des fruits—qui faciliteraient la communication entre les membres du Conseil et les pays qui n'en font pas partie, mais qui ont des préoccupations précises ou des intérêts spécifiques à défendre à l'égard de certains dossiers.

[*Texte*]

We think in particular that true contributors, such as countries that contribute troops to United Nations operations, should have more ready access to council and there should be more formal channels of communication between the council and true contributing nations. We have pressed for reforms in that area very vigorously, and I must say there have been some welcome changes in the practices of the council in the recent past.

Je vais terminer en quelques mots, sur ce que j'appellerais les options pour une politique canadienne, en commençant par faire une mise au point sur la contribution actuelle du Canada. Peut–être que je vous répète des choses que vous savez, mais je vais quand même les répéter. Nous avons actuellement environ 2 400 soldats qui servent sous les drapeaux des Nations Unies, ce qui constitue environ 3,5 p. 100 des troupes des Nations Unies. Pour vous donner une idée de notre poids relatif au sein de l'ONU, notre part du budget est de 3,11 p. 100. Nous sommes le huitième plus grand contributeur de troupes. Nous participons à 10 des 17 missions de paix de l'ONU, mais près de 90 p. 100 de nos effectifs sont en fait concentrés dans le territoire de l'ancienne Yougoslavie, en Croatie et en Bosnie.

Il y a un autre élément aussi que je voudrais mentionner parce que ce n'est pas toujours bien compris du grand public. Le Canada, comme tous les pays qui contribuent avec des troupes, est remboursé pour une partie des frais qu'il encourt dans la participation au maintien de la paix.

Je peux vous dire, comme représentante du Canada auprès des Nations Unies, que la contribution que nous avons apportée aux opérations de maintien de la paix est une des choses qui nous singularise aux Nations Unies, qui a contribué très fortement à l'image positive dont nous y jouissons et qui a ses retombées bénéfiques, je pense, dans d'autres secteurs qui n'ont rien à voir avec le maintien de la paix.

Évidemment, avec les ressources limitées que nous avons, et la majorité des pays sont dans cette même situation, nous avons certains choix à faire quant aux missions auxquelles on va décider de contribuer, quant aux types de services ou de contributions spécifiques que nous pouvons offrir.

• 0930

Sur le choix des missions, certains observateurs mettent en avant l'idée qu'il faut participer au maintien de la paix seulement là où nos intérêts nationaux, notre sécurité nationale est en jeu. C'est une idée qui a beaucoup cours, par exemple, aux États–Unis. Mais il faut se rendre compte que la plupart des missions de maintien de la paix vont se dérouler dans des pays qui sont souvent très pauvres, très éloignés, où nos intérêts vitaux, pris au sens très étroit du terme, ne sont pas nécessairement engagés.

Par contre si on a une conception plus large de ce qui constitue nos intérêts et notre sécurité, alors là, il y a une logique à vouloir participer à un certain nombre de missions de maintien de la paix. Et le choix de ces missions va dépendre de beaucoup de facteurs, y compris des ressources dont nous pouvons disposer au moment où l'appel vient. Et ça peut aussi très souvent correspondre, ou répondre à un intérêt très particulier de la population canadienne pour l'une ou l'autre région du monde.

[*Traduction*]

À notre avis, les véritables donateurs, c'est–à–dire des pays comme le Canada qui envoient des soldats participer aux opérations de l'ONU, devraient avoir plus facilement accès au Conseil et il devrait y avoir des voies de communication officielles entre le Conseil et les véritables pays donateurs. Nous ne cessons d'exercer des pressions pour que de telles réformes se concrétisent, et j'avoue que les changements récemment apportés aux pratiques du Conseil sont vraiment les bienvenus.

I would like to conclude by saying a few words about what I would call the options for a Canadian foreign policy by first outlining what Canada's current contribution is. Perhaps I am repeating things that the committee has already heard, but I believe they are worth repeating. We currently have some 2,400 soldiers serving under the UN flag—in other words, approximately 3.5% of all UN troops. But just to give you an idea of our relative weight within the UN, our share of the budget is 3.11%. We are the eighth largest contributor of troops. We take part in 10 out of the 17 UN peacekeeping missions, although almost 90% of our troops are actually concentrated in the former Yugoslavia, in other words, in Croatia and Bosnia.

There is another point that I wish to raise here, because this is something that is not well understood by many Canadians. Canada, like every other country that contributes troops, is repaid part of the cost it incurs to participate in peacekeeping missions.

As Canada's representative to the United Nations, I can tell you that our contribution to peacekeeping operations is one the things that sets us apart of other member states, and which has contributed considerably to our positive image while at the same time having beneficial effects in other areas that have nothing whatsoever to do with peacekeeping.

Of course, with our limited resources—and most countries are in similar circumstances—we have to make certain choices as to the kinds of missions we want to contribute to, and the types of services or the specific contribution we can make.

As far as the choice of missions is concerned, some observers are promoting the idea of participating in peacekeeping operations only when our own national interests, or our own national security, are at risk. That is an idea that is very popular these days, particularly in the U.S. But it's important to realize that most peacekeeping missions actually take place in countries that are often very poor and very remote, and where our vital interests, in the strictest sense of the term, are not necessarily involved.

However, based on a broader conception of our national interests and security, then it could make sense to take part in a number of peacekeeping missions. The choice of those missions will very much depend on a number of factors, including the resources available to us at the time we receive the request. And very often, the mission may involve the interests of a specific group or segment of the Canadian population in a particular area of the world.

[*Text*]

Je pense qu'on peut s'attendre à ce que, comme on le fait aujourd'hui, nos ressources soient toujours concentrées dans une ou deux grandes missions, mais je ne vois pas pourquoi on s'interdirait d'avoir une présence plus symbolique, comme cinq ou 10 observateurs dans un plus grand nombre de missions. C'est d'ailleurs le profil courant d'un grand nombre de pays contributeurs de troupes qui sont maintenant au nombre de 70. Il y a 70 pays aux Nations Unies qui contribuent, d'une façon ou d'une autre, aux opérations de maintien de la paix.

Je vais parler des créneaux de spécialisation possibles pour le Canada. Il y a encore une fois eu des suggestions sur le fait que le Canada devrait se confiner aux missions traditionnelles de maintien de la paix. Mais ça dépend un petit peu de ce qu'on entend par missions traditionnelles de maintien de la paix. Je pense que les missions de la paix du type de Chypre où il y a une interposition de soldats, de l'observation du maintien d'un cessez–le–feu, etc., on en aura pas beaucoup de ce type–là. Je pense qu'à l'avenir, on va avoir des opérations de maintien de la paix qui vont être plus complexes, comme on a vu au Cambodge, comme on voit au Salvador. Et on aura très, très peu de missions dites très traditionnelles du maintien de la paix. Ce n'est pas à moi de définir quelle devrait être la politique canadienne dans ce sens–là, mais je dirais simplement qu'il doit y avoir une certaine cohérence entre le type d'actions qu'on préconise aux Nations Unies, et notre disponibilité à contribuer aux actions que nous préconisons, dans la mesure de nos moyens.

Je voudrais aussi souligner, en passant, qu'il faut être conscient que les missions de maintien de la paix, surtout les plus complexes, ou les plus difficiles, requièrent une compétence militaire que, finalement, seuls les pays industrialisés, et certains grands pays en développement, sont en mesure de fournir. Et donc, si on veut que les Nations Unies soient en mesure de gérer des opérations d'une certaine envergure, d'une certaine complexité, ça implique presque nécessairement qu'il faudrait qu'il y ait une participation des pays industrialisés dans ces opérations–là.

En termes de type de spécialisation, il y a une option qui a été mentionnée par des observateurs au cours des dernières années, et je ne voudrais pas m'engager sur un terrain qui appartient essentiellement à mes collègues du ministère de la Défense, mais je vais quand même mentionner brièvement cette option qui s'appelle du «déploiement rapide», en anglais *«first in, first out»*. Ces observateurs voudraient que le Canada puisse se spécialiser, et puisse offrir ce genre de services pour être le premier à établir une mission. Au moment où les décisions sont prises par le Conseil de sécurité, très souvent le grand problème c'est de déployer rapidement et d'avoir sur place des gens qui sont capables de mettre en place la mission, de l'organiser, de la bien lancer. Ça pourrait être un créneau pour le Canada. Je ne sais pas si c'est une option qui est vraiment viable au plan de l'organisation militaire et c'est pour ça que je dis que je ne veux pas trop m'aventurer là–dessus. Mais c'est une possibilité qui mérite examen.

Il y a aussi le créneau de la formation qui est très souvent mentionné quand on parle du type de contribution que le Canada peut apporter aux opérations de maintien de la paix. Et c'est effectivement un créneau qui est bien adapté aux capacités

[*Translation*]

I think we can expect, as is currently the case, that our resources will always be concentrated on one or two large missions, although I see no reason why we would preclude maintaining a more symbolic presence—such as five or ten observers—in a greater number of missions. In fact, that is the current profile of a great many countries that now contribute troops, of which there are 70. There are currently 70 UN member states contributing in one way or another to peacekeeping operations.

I would now like to turn to the areas where Canada may want to focus its efforts. Again, there have been suggestions that Canada confine itself to traditional peacekeeping missions. But that depends to some extent on what is really meant by traditional peacekeeping missions. I think peacekeeping missions of the type we were involved in in Cyprus, where soldiers are sent to keep the factions separated or maintain a ceasefire, will probably be less frequent. In future, peacekeeping operations are likely to be far more complex, as we saw in Cambodia and El Salvador. I imagine there will actually be very few "traditional" peacekeeping missions. It is not my place to decide what Canadian policy should be in that respect, but I do believe there has to be some consistency between the kind of action we are advocating at the UN and our ability to contribute to the kind of action we're advocating, based on our means.

I would also like to mention in passing that it is important to realize, as far as I'm concerned, that peacekeeping missions, and especially the most complex or difficult ones, require military skills that only industrialized nations, and some larger developing countries, can really provide. So, if we want the UN to be in a position to manage complex, large scale operations, that almost unavoidably implies that industrialized countries will have to be involved in those operations.

As far as potential areas of specialization are concerned, one option has been mentioned by various observers in recent years, and while I have no desire to encroach on the territory of my Defence Department colleagues, I would like to briefly refer to what is known as the "first in, first out" or "rapid deployment" option. Some observers would have Canada specialize in this kind of service and actually be the first to send such a mission abroad. When decisions are made by the Security Council, very often the biggest problem is rapid troop deployment and putting people in the field who are capable of setting up the mission, organizing it and getting it off the ground properly. This could be a potential niche for Canada. I don't know whether its really a viable option as far as military organization is concerned, and that's why I prefer not to say much more about it. However, I do think it's an option that's worth looking at.

There's also the training option, which has been frequently mentioned in discussions on the type of contribution Canada can make to peacekeeping operations. This is indeed a niche that is well suited to Canada's capabilities and experience. It should be

[*Texte*]

et à l'expérience du Canada. Il faut savoir qu'au sein des Nations Unies, on continue à mettre l'accent sur la formation nationale, et qu'il n'y a encore pas de système multinational de formation. On va voir ce dossier évoluer au cours de la prochaine année, je crois.

• 0935

Je conclus en disant d'abord à quel point je suis contente d'être ici ce matin. L'ONU demeure au centre des préoccupations des politiques étrangères du Canada. Nous avons une image et une influence aux Nations unies qui continuent d'être reconnues. Nous jouons un rôle actif. Le moment est vraiment extraordinaire aux Nations unies et c'est le moment de le saisir et je pense qu'au cours de l'examen de la politique étrangère du Canada, je ne doute pas que le Comité va porter une attention particulière au rôle que nous pouvons continuer de jouer aux Nations unies.

Je vous remercie.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, madame l'ambassadrice. Je demanderais maintenant à

Mr. Brian Job, Director of the Institute of International Relations, University of British Columbia.

Mr. Job.

Mr. Brian Job (Director, Institute of International Relations, University of British Columbia): Good morning, ladies and gentlemen. I am pleased to be here this morning to speak to issues concerning Canada's involvement and interests in the evolving security order of the Asia–Pacific. I ask your forbearance as I will proceed in English only.

You specifically asked me to speak to the topic of the north Pacific. I am going to extend my mandate substantially in terms of ocean miles and speak more generally to the Asia–Pacific area as a whole.

Before proceeding I would note that I will use the words "northeast Asia" to refer to Japan, China, the two Koreas, Taiwan, and Hong Kong, as well as Canada, the United States, and Russia. I will use the words "southeast Asia" to refer to countries such as Indonesia, Malaysia, Singapore, and so on. In my remarks this morning I will not speak about south Asia; that is, India, Pakistan, and Bangladesh. If you have questions in that regard I'll be pleased to take them.

With regard to the theme of my remarks, there are three aspects I want to stress this morning. First of all, in the post–Cold War context Asia–Pacific is of critical importance to Canada and its foreign policy interests. What happens in Asia will have an impact on Canada and specifically on the well–being of Canadians.

Second, just as Canada has and continues to see its interests in the Euro–Atlantic region in terms of the development of economic, political, and security communities as being in our interest, and also sees that our interests are best taken forward in a multilateral context, the same applies to the Asia–Pacific. That is, we have an interest in developing a peaceful economic, political, and security context, and Canada's interests there proceed most easily and most advantageously within the

[*Traduction*]

pointed out that at the UN, national training continues to be emphasized, although there's still no multinational training system in place. I believe there is likely to be progress made on this issue over the course of the next year.

To conclude, let me first tell you how pleased I am to be here this morning. The UN is still a main concern in Canadian foreign policy. Our image and our influence in that organization are still recognized. We are playing an active role. We are going through a truly extraordinary period at the United Nations and we must make good use of it; I am sure that, in its study on Canada's foreign policy, the committee will pay special attention to the role we can continue to play in the United Nations.

Thank you.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Madam ambassador. I would now like to invite

Monsieur Brian Job, qui est directeur de l'Institut des relations internationales, à l'Université de la Colombie–Britannique.

Monsieur Job.

M. Brian Job (directeur, Institut des relations internationales, Université de la Colombie–Britannique): Bonjour, mesdames et messieurs. Je suis très heureux d'être ici ce matin pour vous parler des intérêts et de la contribution du Canada relativement à la sécurité dans la région Asie–Pacifique, laquelle est en pleine évolution. Je vais vous présenter mon exposé en anglais seulement, je vous demande de m'excuser.

Vous m'avez demandé tout particulièrement de vous parler du Pacifique–Nord. Je vais toutefois dépasser largement ce mandat, en termes de distance, et vous parler de façon plus générale de l'ensemble de la région Asie–Pacifique.

Avant de commencer, je tiens à souligner que j'emploie l'expression «Asie du Nord–Est» pour parler du Japon, de la Chine, des deux Corées, de Taïwan et de Hong Kong, de même que du Canada, des États–Unis et de la Russie. Et j'emploierai l'expression «Asie du Sud–Est» pour désigner les pays comme l'Indonésie, la Malaysia et Singapour. Je ne vous parlerai pas ce matin de l'Asie du Sud, c'est–à–dire de l'Inde, du Pakistan et du Bangladesh, mais si vous avez des questions à ce sujet–là, je me ferai un plaisir d'y répondre.

En ce qui concerne le thème de mes remarques, il y a trois aspects sur lesquels je voudrais insister ce matin. Premièrement, dans le contexte de l'après–guerre froide, la région Asie–Pacifique est d'une importance critique pour le Canada et pour ses intérêts en matière de politique étrangère. Ce qui se passe en Asie aura des répercussions sur le Canada, et en particulier sur le bien–être des Canadiens.

Deuxièmement, tout comme le Canada continue de percevoir ses intérêts dans la région Euro–Atlantique en termes de développement de communautés économiques et politiques, et de regroupement pour la sécurité, et qu'il considère également que les institutions multilatérales sont les mieux placées pour défendre nos intérêts, il en va de même pour l'Asie–Pacifique. Autrement dit, nous avons tout intérêt à assurer un développement économique et politique pacifique

[*Text*]

multilateral context. Canada does have security interests in the Asia–Pacific in the same way, now that we have security interests in the Euro–Atlantic region.

Third, it is necessary to take a region–wide scope and to be involved in and stay committed in southeast Asia—as I'll comment on later—to remain committed to the north Pacific, which you specifically asked me to address; and more generally, to ensure that Canada takes initiatives in Asia–Pacific–wide fora. I will talk specifically a bit about the ASEAN—Association of Southeast Asian Nations—regional forum.

I will organize my remarks in three areas, then. First I will speak specifically to the north Pacific cooperative security dialogue, as your mandate requested; second, I'll provide an assessment of that initiative; and third, I'll make comments regarding a continuing Asia–Pacific agenda for Canada.

First of all, the northern Pacific cooperative security dialogue. In the fall of 1990 then Secretary of State Joe Clark raised a series of concerns in a UN General Assembly speech and in other fora. The first concern was that with the end of the cold wars in Asia—and note that we're talking about two cold wars in Asia, not simply the usual east–west one but also the cold war between Russia and the Peoples' Republic of China—substantial transitions were taking place on security, economic, and political dimensions.

• 0940

In many ways, the processes that were going forward in Asia were quite different from those that were going forward on the European and larger European context. While peaceful and while oriented very much around economic reform, there were substantial portents of rising security concerns in Asia. There were territorial disputes, proliferation of weapons, possibilities of civil unrest, and the prospect of unsustainable development, which has substantial implications for human and environmental consequences for other Asian nations and, to some extent, for Canada as well.

The second concern the Secretary of State spoke to was that while relations among the great powers in Asia were perhaps as peaceful as they have been for centuries, there existed no security framework, no encompassing security community in the Asia–Pacific region, and no habits of dialogue or processes of consultation, especially concerning the north Pacific, where one found three nuclear powers—the U.S.; the Soviet Union, now Russia; and China—and as we see in the newspapers today, the potential of other nuclear powers.

[*Translation*]

dans cette région, et à y instaurer la sécurité; en outre, c'est dans le contexte des institutions multilatérales que le Canada peut faire valoir ses intérêts le plus facilement et le plus avantageusement. Le Canada a maintenant des intérêts en matière de sécurité dans la région Asie–Pacifique de la même façon que dans la région Euro–Atlantique.

Troisièmement, il est nécessaire d'adopter une optique régionale et de maintenir nos engagements en Asie du Sud–Est—ce dont je vais vous parler plus tard—et dans le Pacifique–Nord, la région dont vous m'avez demandé de parler plus précisément; en outre, de façon plus générale, nous devons nous assurer que le Canada prend des initiatives dans des tribunes concernant l'ensemble de la région Asie–Pacifique. Plus particulièrement, permettez–moi de vous dire un mot sur la tribune régionale de l'ANASE, l'Association des nations de l'Asie du Sud–Est.

Ma présentation va donc porter sur trois grands points. Premièrement, je vais vous parler en particulier du dialogue sur la sécurité coopérative dans le Pacifique–Nord, comme vous me l'avez demandé; deuxièmement, je vais vous présenter une évaluation de cette initiative; et troisièmement, je vais vous faire quelques commentaires au sujet de ce que le Canada doit continuer de faire en Asie–Pacifique.

Premièrement, le dialogue sur la sécurité coopérative dans le Pacifique–Nord. À l'automne 1990, le secrétaire d'État de l'époque, Joe Clark, avait soulevé toute une série de préoccupations à ce sujet lors d'un discours à l'Assemblée générale de l'ONU et dans d'autres tribunes. Il avait souligné tout d'abord qu'avec la fin des guerres froides en Asie—et il faut souligner que nous parlons ici de deux guerres froides en Asie, pas simplement celle à laquelle on songe habituellement, entre l'Est et l'Ouest, mais également la guerre froide entre la Russie et la République populaire de Chine—on assistait à d'importantes transitions dans les domaines de la sécurité, de l'économie et de la politique.

À bien des égards, les choses se passaient bien différemment en Asie et dans l'ensemble de l'Europe. Même si les changements se faisaient dans la paix et s'ils étaient orientés dans une large mesure vers la réforme économique, de nombreux indices laissaient présager une montée des problèmes de sécurité en Asie. Il y avait des conflits territoriaux, une prolifération des armements, des risques de troubles civils et la perspective d'un développement non durable, ce qui risquait d'avoir des répercussions importantes, tant sur le plan humain que sur l'environnement, pour d'autres pays d'Asie et pour le Canada, dans une certaine mesure.

La deuxième préoccupation soulevée par le secrétaire d'État était la suivante: même si les relations entre les grandes puissances d'Asie étaient probablement aussi pacifiques qu'elles l'avaient été pendant des siècles, il n'existait pas ni cadre de sécurité ni communauté d'intérêts en la matière, dans la région Asie–Pacifique, ni habitude de dialogue ou de processus de consultation, surtout au sujet du Pacifique–Nord où se trouvaient trois puissances nucléaires: les États–Unis, l'Union soviétique, maintenant la Russie, et la Chine et, comme nous pouvons le voir dans les journaux aujourd'hui, d'autres puissances nucléaires potentielles.

[*Texte*]

The third issue the Secretary of State was concerned about was that with the growing Canadian stakes in the region... I would note briefly that these stakes are economic, i.e., Canada's trade with Asia-Pacific exceeds that of Europe and has for some time now; and there are political ties and concerns, relations—bilateral and otherwise—with key Asian states such as China, and also societal stakes in the region.

I would note, for instance, that in terms of immigration we are adding slightly over 100,000 persons a year to the Canadian population from Asia. You can look at that figure and see that we are adding just slightly under half a percent of our population per year from the Asia-Pacific region. Most of those persons, by the way, are settling in the three large urban areas of Canada.

With those growing stakes Canada had a substantial continuing interest in ensuring peace and stability in the region. Canada's interest was being engaged in being viewed as an engaged player and this was also best accomplished in a larger multilateral context.

In that context, then, the so-called north Pacific cooperative security dialogue was established in April 1991. The agenda was to raise Canada's profile in the region, to get dialogue channels going and, if possible, to integrate the non-like-minded, especially the former communist states, into discussions and, if you will, the economic, political, and security life of the region.

There were three methods of address in this dialogue: first of all, an official track of bilateral representation; second, an official track involving multilateral regional initiatives; and third, a non-governmental track involving experts, academics, and officials.

On the second of my remarks, that of assessing the north Pacific initiatives, I'll treat these initiatives in a slightly different order. That is, I'll talk first about the official bilateral track, then about the unofficial track, and third, about the official multilateral track.

On the official bilateral track proceedings were complex and difficult at times. The notion of a larger north Pacific regional security forum resonated very well with the South Koreans and their interests and, to some extent, with the Chinese and the North Koreans at that time. I would note that the North Koreans did send representatives and were involved in these discussions. In some ways, this forum was an avenue for bringing North Korea into this context that took some quite positive steps.

However, the Americans and the Japanese were skeptical and were uncommitted to certain aspects of this process. I think it's fair to say that the Japanese especially saw this process as potentially disturbing of their relationship with the United States. I think that more particularly, speaking personally, there is a strong tendency of inertia within the Japanese foreign policy sector, i.e., a strong tendency to go with the status quo as long as possible and perhaps longer than is wise.

[*Traduction*]

La troisième question qui inquiétait le secrétaire d'État, c'était qu'étant donné les intérêts croissants du Canada dans la région... je vous signale brièvement que ces intérêts sont de nature économique, c'est-à-dire que le Canada commerce davantage avec l'Asie-Pacifique qu'avec l'Europe depuis déjà quelque temps, mais qu'ils sont aussi politiques, puisque nous avons des liens—bilatéraux et autres—avec les principaux pays d'Asie comme la Chine; nous avons également des intérêts sociaux dans cette région.

Par exemple, en matière d'immigration, la population canadienne s'accroît chaque année d'un peu plus de 100 000 personnes venant d'Asie. Si vous examinez ce chiffre, vous constaterez qu'il représente un peu moins de 0,5 p. 100 de notre population qui nous arrive chaque année de la région Asie-Pacifique. Soit dit en passant, la plupart de ces personnes s'installent dans les trois grands centres urbains du Canada.

Étant donné ces intérêts croissants, le Canada a tout à gagner à assurer la paix et la stabilité dans la région. Il a également intérêt à être perçu comme un intervenant actif dans la région, et c'est là encore dans le contexte des organisations multilatérales qu'il peut y arriver le mieux.

Donc, c'est dans ce contexte qu'a été établi, en avril 1991, ce qu'on a appelé le dialogue sur la sécurité coopérative dans le Pacifique-Nord. Ce dialogue avait pour but de mieux faire connaître le Canada dans la région, de mettre en place des mécanismes de dialogue et, si possible, d'intégrer les pays qui ne partagent pas la même optique, en particulier les anciens états communistes, à ces discussions et, si vous voulez, à la vie économique et politique de la région, et à l'activité qui s'y déroule en matière de sécurité.

Ce dialogue s'est fait de trois façons: premièrement, par la voie officielle de la représentation bilatérale; deuxièmement, par une deuxième voie officielle, celle des initiatives régionales multilatérales; et troisièmement, par la voie non-gouvernementale, c'est-à-dire en faisant appel à des experts, à des universitaires et à des fonctionnaires.

Pour la deuxième partie de mon exposé, qui porte sur l'évaluation des initiatives relatives au Pacifique-Nord, je vais classer ces initiatives dans un ordre légèrement différent. Je vais vous parler tout d'abord de la voie bilatérale officielle, puis de la voie non-officielle et enfin, de la voie multilatérale officielle.

Les progrès accomplis dans la voie bilatérale officielle ont été parfois complexes et difficiles. La notion d'une tribune portant sur la sécurité de l'ensemble de la région du Pacifique-Nord a été bien accueillie par les Sud-Coréens, puisqu'elle était conforme à leurs intérêts, et dans une certaine mesure par les Chinois et leurs Nord-Coréens, à ce moment-là. Je vous signale que les Nord-coréens ont envoyé des représentants et ont participé aux discussions. À certains égards, cette tribune permettait d'amener la Corée du Nord à participer à ces discussions, qui ont donné lieu à des mesures très positives.

Toutefois, les Américains et les Japonais étaient sceptiques et hésitaient à s'engager dans certains aspects de ce processus. Il faut dire en toute justice que les Japonais, en particulier, craignaient que le processus ne bouleverse leurs relations avec les États-Unis. Je pense surtout, du moins personnellement, que les responsables de la politique étrangère japonaise ont une forte tendance à l'inertie, c'est-à-dire qu'ils préfèrent de beaucoup maintenir le statu quo le plus longtemps possible, parfois un peu trop.

[*Text*]

Secondly, on the unofficial track of the north Pacific initiative, this was very successful. There was a series of four workshops — two in the region and two in Canada — a beginning meeting and an ending meeting, the last meeting taking place in 1993.

[*Translation*]

Deuxièmement, le volet non officiel de l'initiative sur le Pacifique–Nord a connu beaucoup de succès. Il y a eu une série de quatre ateliers — deux dans la région et deux au Canada — ainsi qu'une séance d'ouverture et une séance de conclusion; la dernière de ces rencontres a eu lieu en 1993.

• 0945

The energies that motivated this series were very much those of two persons at York University, David Dewitt, and Paul Evans, working with persons from External Affairs and to some extent DND.

Ces séries d'ateliers ont été rendues possibles en grande partie grâce au dynamisme de David Dewitt et de Paul Evans, tous deux de l'Université York, qui ont travaillé avec des gens du ministère des Affaires extérieures et, dans une certaine mesure, du ministère de la Défense nationale.

The workshops that went forward developed networks and understandings. They involved academics, experts, and officials in their private capacities, who were concerned with threat perceptions, traditional security concerns, unconventional threats to security issues, issues of good governance, and human rights.

Ces ateliers ont permis d'établir des réseaux et de favoriser la compréhension mutuelle. Ils ont réuni des universitaires, des experts et des fonctionnaires, à titre personnel, qui s'intéressaient aux perceptions de la menace, aux questions traditionnelles de sécurité, aux menaces non conventionnelles en matière de sécurité, aux questions de bon gouvernement et aux droits de la personne.

They succeeded in raising the Canadian profile in the region. They involved high–level players in Asia, where, it's important to note, governmental and non–governmental elites are less distinct than in Canada. Thus, for instance, in South Korea one of the key players in this initiative on that side was Han Sung–hoo, and he is now the foreign minister of South Korea.

Les ateliers ont permis de mieux faire connaître le Canada dans la région. Ils ont attiré des participants de haut niveau en Asie, où, il importe de le souligner, l'élite gouvernementale et non gouvernementale se confond davantage qu'au Canada. Ainsi, par exemple, en Corée du Sud, un des principaux participants à cette initiative, Han Sung–hoo, est maintenant ministre des Affaires étrangères de ce pays.

It's fair to say that this unofficial track set the stage for an ongoing relationship with Asia, but it also set the stage for Canadian official multilateral actions in Asia. My third comment, on assessment, concerns this official multilateral side.

Ces rencontres non officielles ont non seulement pavé la voie à des relations suivies avec l'Asie, mais également donné le coup d'envoi à diverses mesures multilatérales officielles du Canada en Asie. Le troisième volet de mon exposé, sur l'évaluation de ces initiatives, porte plus précisément sur la voie multilatérale officielle.

The success of the north Pacific initiative was that it gave credibility and impetus to Canada's efforts to support multilateral security for developing in Asia.

Si l'initiative sur le Pacifique–Nord a été une réussite, c'est parce qu'elle a donné une certaine crédibilité et une nouvelle impulsion aux efforts du Canada pour appuyer les mesures de sécurité multilatérales visant le développement en Asie.

I'll say a few words now about ASEAN. The Association of Southeast Asian Nations was a group of six nations, including Indonesia, Malaysia, Singapore, and Brunei, that was formed in the 1960s. It was a security consultation organization initially concerned largely with internal insurgency, but with post–1975 Vietnam, moving to a concern about Vietnam.

Je vais maintenant vous dire quelques mots au sujet de l'ANASE. L'Association des nations de l'Asie du Sud–Est, fondée dans les années soixante, regroupait six pays dont l'Indonésie, la Malaisie, Singapour et Brunei. Il s'agissait d'une organisation consultative sur la sécurité, qui se préoccupait surtout à l'origine des risques d'insurrection interne, mais qui s'est ensuite intéressée tout particulièrement au Viêt–nam après 1975.

Canada was supportive of this work and became engaged with the ASEAN countries as a so–called dialogue partner. This is, along with the United States, the European Community, Japan, and Australia, we participated in annual meetings with the ASEAN countries that were called the ASEAN post–ministerial meetings.

Le Canada appuyait le travail de cette organisation et s'est associé aux pays de l'ANASE à titre de partenaire du dialogue. Autrement dit, nous avons participé avec les États–Unis, les pays de la Communauté européenne, le Japon et l'Australie à des rencontres annuelles avec les pays de l'ANASE; c'est ce qu'on a appelé les rencontres post–ministérielles de l'ANASE.

The key development of the early 1990s, though, was that ASEAN sought to expand the scope of its forum. It specifically sought to try to include the former communist states in Indo–China, especially China itself, in its dialogue. Thus, Canada took to playing a role, with Australia, with senior officials to promote a region–wide forum, which is now in place and will be called the ASEAN regional forum. It's moving towards its first meeting this July.

Le grand changement qui s'est produit au début des années quatre–vingt–dix, c'est que l'ANASE a cherché à élargir l'envergure de sa tribune. Plus particulièrement, elle a essayé d'inclure dans son dialogue les anciens pays communistes d'Indochine, et la Chine elle–même. Donc, le Canada a chargé certains hauts fonctionnaires de promouvoir, avec l'Australie, la création d'une tribune régionale, qui est d'ailleurs maintenant en place et qui s'appellera la tribune régionale de l'ANASE. Elle tiendra sa première rencontre en juillet prochain.

[*Texte*]

Canada has been officially very active behind the scenes and in front of the scenes, if you will, in the senior officials meetings and elsewhere in putting forward initiatives for working groups, seminars, and so on.

However, on the north Pacific side itself, the north Pacific initiative was officially allowed to lapse in 1993. Ottawa signalled to Washington and Tokyo that it was dropping its proactive role and it looked to other capitals for leadership.

The results were that one sees continued bilateral initiatives on the north Pacific side that Canada has taken forward, especially with the South Koreans, but in a different context. That is, with the North Pacific as a multilateral forum, one now sees Canada excluded to some extent from some of the ongoing and new ideas in the region.

Thus, for instance, the north Pacific process now goes forward as a dialogue sponsored by a United States university, without Canada. A security seminar that is proposed by the Japanese government of military officers proceeds without Canada but does include Australia. An official security dialogue proposed by Japan is quite specifically oriented to six countries, without Canada.

On the future, which is the third and last area of my remarks, I would in general argue for the following four recommendations: One, stay engaged. Two, you cannot give the impression that our interests in Asia are only in terms of economics and trade, because in the minds of Asians themselves—that is, Asian countries and citizens—these are not separable issues and you cannot say you just want to buy things from them and don't want to be concerned about or engaged in the important political context of the region. Third, sustain both northeast Asian and north Pacific dialogues and opportunities as well as region-wide ones. Fourth, integrate more specifically Asian-related concerns and Asian agenda into the larger Canadian foreign policy agenda; for instance, within the United Nations.

[*Traduction*]

Le Canada a été très actif officiellement, tant en coulisses que sur la scène elle-même, si je puis dire, au cours des rencontres de hauts fonctionnaires et ailleurs, en mettant sur pied diverses initiatives portant par exemple sur des groupes de travail et des colloques.

Toutefois, pour ce qui est du Pacifique-Nord comme tel, le Canada a officiellement laissé tomber cette initiative en 1993. Ottawa a signifié à Washington et à Toronto qu'il abandonnait son rôle proactif et qu'il laissait l'initiative à d'autres capitales.

Le résultat, c'est que le Canada continue de prendre des initiatives bilatérales dans le Pacifique-Nord, surtout avec les Sud-Coréens, mais dans un contexte différent. autrement dit, étant donné qu'il existe maintenant une tribune multilatérale sur le Pacifique-Nord, le Canada est parfois exclu jusqu'à un certain point des courants d'idées qui circulent dans la région.

Ainsi, par exemple, il se déroule actuellement un dialogue dans le Pacifique-Nord organisé par une université américaine, sans que le Canada y participe. Le gouvernement japonais a par ailleurs proposé la tenue d'un colloque sur la sécurité, qui réunirait des militaires; le Canada n'y participerait pas, mais l'Australie y serait représentée. Et le dialogue officiel proposé par le Japon au sujet de la sécurité vise expressément six pays, et le Canada ne figure pas dans cette liste.

Pour ce qui est de l'avenir, sur lequel porte le troisième volet de mes remarques, je voudrais faire quatre recommandations générales: premièrement, nous devons maintenir nos engagements. Deuxièmement, nous ne pouvons pas donner l'impression que nos intérêts en Asie ne sont qu'économiques et commerciaux parce que, dans l'esprit des Asiatiques eux-mêmes, c'est-à-dire tout autant des gouvernements que des citoyens—il s'agit de questions indissociables; nous ne pouvons pas dire simplement que nous voulons acheter des produits asiatiques sans nous préoccuper de l'important contexte politique de la région. Troisièmement, nous devons soutenir à la fois les dialogues et les tribunes qui portent sur l'Asie du Nord-Est et sur le Pacifique-Nord, et ceux qui portent sur l'ensemble de la région. Quatrièmement, nous devons faire plus de place aux préoccupations touchant l'Asie et aux intérêts des Asiatiques dans la politique étrangère du Canada, par exemple aux Nations unies.

• 0950

To sustain official commitment, one sees this going forward quite aggressively with the present government with the visits of the Governor General—and soon the Prime Minister—to China, etc.

There is the issue of sustaining ongoing programs in Asia. I would make a side note about CIDA's programs in Asia in this context. It is of some interest to notice that CIDA has been involved in its region-wide programs in supporting multilateral security institutions in southeast Asia.

One has seen, for instance, Canada support the ASEAN community of security institutions; the ASEAN round tables, the eight of which just occurred last week; and a South China Sea workshop with CIDA's support, which also supports ASEAN indirectly.

Pour soutenir nos engagements officiels, le gouvernement actuel fait preuve d'un certain dynamisme, comme le montrent les visites du gouverneur général—et bientôt du premier ministre—en Chine, par exemple.

Il y a aussi la question du maintien de nos programmes en Asie. Je voudrais en ce sens ouvrir une brève parenthèse sur les programmes de l'ACDI en Asie. Il est intéressant de noter que l'Asie a contribué, par ses programmes régionaux, à soutenir les institutions multilatérales qui s'intéressent à la sécurité en Asie du Sud-Est.

Par exemple, le Canada a appuyé les diverses activités de l'ANASE en matière de sécurité, les tables rondes de l'ANASE, dont la huitième vient tout juste d'avoir lieu la semaine dernière et un atelier sur la mer de Chine méridionale, organisé avec l'appui de l'ACDI, et qui soutient aussi indirectement l'ANASE.

[*Text*]

Having just come back from Kuala Lumpur, from the eighth annual Asia–Pacific round table, I note that Canada's presence is known there. It is quite prominent and Canadian efforts there are appreciated. It would be unwise to stop these efforts at a time when the ASEAN regional forum is taking off. Vietnam is being integrated along with other countries into the dialogues in the region and Canada is being recognized.

We must sustain this official active role in the ASEAN regional forum and in the Canadian participation in the unofficial institution that supports the regional forum, called CSCAP.

We must continue to press, on the northeast Asian front, areas and issues where Canada has relevant expertise and knowledge such as peacekeeping operations and organization; and surveillance and verification, which are of substantial interest to the South Koreans. Functionally oriented initiatives in areas where Canada has interest and expertise will succeed.

We must look for selective opportunities where Canada can remain engaged. One can look, for instance, to the Canada–Japan Forum 2000 report of several years ago to find very detailed and specific ways in which we can stay involved and maintain a Canadian profile, which I believe is to our best advantage.

Thank you, sir.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Job.

I will now move to Mr. Klepak, the director of security programming for FOCAL.

M. H.P. Klepak (directeur, programme de sécurité, FOCAL—*présentation individuelle*): Merci, monsieur le président. On m'a demandé de parler surtout des questions de l'organisation des États Américains et aussi du maintien de la paix. Mais avec votre permission, et étant donné l'intervention de l'ambassadrice, je vais plutôt mettre l'emphase, dans mes commentaires, sur les questions liées aux Amériques et surtout à l'organisation des États Américains.

C'est un peu plus difficile pour moi je pense, que pour plusieurs autres panelistes, de parler de cette question, parce qu'on parle d'une organisation qui n'est pas connue, surtout pour le Canada, comme une organisation de sécurité. Le Canada n'a jamais fait partie du système de sécurité dans les Amériques, ni depuis les premières propositions sur cette question en 1824, ni même dans l'élaboration du système de l'après–guerre, surtout depuis 1947. Le Canada a même spécifiquement exclu ce genre d'idée pendant des décennies.

Même lors de l'entrée du Canada dans l'Organisation des États Américains, on a spécifiquement exclu le Traité de Rio, qui est pourtant le pacte principal du système inter–américain de sécurité. Et on a dit qu'on n'allait pas faire partie, ou on n'allait pas accepter le chapitre 5 de la charte de l'Organisation des États Américains, chapitre qui traite des questions de sécurité. Et je n'ai pas besoin de préciser que la raison en était la longue expérience latino–américaine de dictature militaire, de

[*Translation*]

Je viens de rentrer de Kuala Lumpur, où avait lieu la huitième table ronde annuelle sur l'Asie–Pacifique, et j'ai constaté que la présence du Canada était bien connue là–bas. C'est une présence très visible, et les gens de la région apprécient les efforts de notre pays. Il ne serait pas très judicieux d'interrompre ces efforts au moment même où la tribune régionale de l'ANASE vient de démarrer. Les dialogues qui se déroulent dans la région vont bientôt intégrer le Viêt–Nam, de même que d'autres pays, et la présence du Canada y est reconnue.

Nous devons conserver ce rôle officiel actif dans la tribune régionale de l'ANASE, et le Canada doit également maintenir sa participation à l'institution non officielle qui appuie la tribune régionale, le CSCAP.

Nous devons continuer d'insister, sur le front de l'Asie du Nord–Est, sur les domaines dans lesquels le Canada possède une expérience et des connaissances pertinentes, par exemple l'organisation et la réalisation de missions de maintien de la paix, ainsi que la surveillance et la vérification, qui présentent beaucoup d'intérêt pour les Sud–Coréens. Toutes les initiatives fonctionnelles dans les domaines dans lesquels le Canada a des intérêts et possède de l'expérience seront une réussite.

Nous devons définir les engagements que le Canada doit maintenir. On pourra consulter par exemple le rapport publié il y a plusieurs années sur le Forum Canada–Japon 2000, dans lequel on trouvera une liste très détaillée et très précise des moyens que nous pouvons prendre pour maintenir nos engagements et notre présence dans la région, ce qui est à mon avis dans notre intérêt supérieur.

Merci, monsieur.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Job.

Nous allons maintenant entendre M. Klepak, qui est directeur du programme de sécurité de FOCAL.

Mr. H.P. Klepak (Director, Security Programming, FOCAL—Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. I was asked to talk mainly about the Organization of American States and also about peacekeeping. But if you will allow me, given what Madam Ambassador has said, I will instead put the emphasis on issues concerning the Americas and especially the Organization of American States.

I think it might be a little more difficult for me than for other panelists to talk about that issue because that Organization is not known, especially in Canada, as a security organization. Canada has never been part of the American security system, not since the first proposals on that issue in 1824, nor even in the development of a post–war system, especially since 1947. Canada has even specifically excluded that type of idea for decades.

Even when Canada became a member of the Organization of American States, we specifically excluded the Rio Treaty, even though it is the main pact concerning the inter–American security system. We also said we would not ratify Chapter 5 of the OAS Charter, dealing with security issues. And I don't have to specify that this attitude was motivated by the history of military dictatorship in Latin America, of American domination on the system, and in all fairness, of the exclusion for almost a

[*Texte*]

domination des États-Unis sur le système, et, soyons francs, de l'exclusion, pendant presqu'un siècle, du Canada par les États-Unis, parce que ceux-ci nous considéraient un peu comme le cheval de Troie de l'empire Britannique qui allait réduire leur influence dans la région, dans l'hémisphère.

Alors mon premier commentaire, c'est qu'on a été extrêmement réticents à faire partie de l'OÉA, déjà pendant le premier siècle de son existence. Mais même après 1990, lorsqu'on y est entré, on a dit officiellement qu'on ne ferait pas partie de l'organisation en ce qui concerne les questions de sécurité.

Le problème, c'est que l'Organisation des États Américains «est» une organisation de sécurité et «a», dans la charte, des éléments qui traitent de la sécurité et surtout, c'est que l'OÉA se réclame d'être aussi une communauté. Tous les États des Amériques sont membres de l'Organisation des États Américains. Et logiquement, ils ont parfois des problèmes de sécurité. Alors il est extrêmement difficile de faire partie de la communauté, et ensuite de se soustraire du cadre de sécurité en ce qui concerne nos partenaires dans cette communauté.

Alors là, on a trouvé une recette bien canadienne, ou bien britannique, je ne sais pas exactement. C'était le *muddling through*, l'idée qu'on allait participer à certains éléments, élément par élément, et qu'on allait choisir les choses qu'on allait faire et voir ce qui arriverait.

Ce qui est drôle c'est que, depuis quatre ans, il y a eu une véritable explosion d'activités. Pour la première fois de l'histoire canadienne, on a déployé des forces canadiennes vers Haïti, vers l'Amérique centrale dans le fameux ONUCAL, opération des Nations-Unies en Amérique centrale, et même, de nos jours, dans ONUSAL, opération des Nations-Unies au Salvador, et il faut dire que nos forces ont été très bien reçues. Au même moment, nous avons été très actifs, parce que nous voyons la situation clairement. Nous constatons que la pauvreté et le sous-développement sont les grands problèmes de la communauté.

Cependant, il n'y a pas seulement la pauvreté, mais ce qui est peut-être plus grave encore, le problème de l'inégalité de la distribution des richesses, qui génèrent des conflits. Et ces conflits sont extrêmement gênants pour le Canada parce qu'ils peuvent avoir lieu sur le territoire de nos partenaires. Et on veut à tout prix ne pas revenir à une Organisation des États Américains dominée par des régimes militaires, des régimes d'extrême droite.

Alors on a proposé une série de mesures pour le contrôle des armements, pour réduire les coûts des formes armées et de la défense dans la région. On a mis l'accent sur des rapports civils-militaires, pour qu'on trouve une clé à la démocratisation et à la paix dans la région. On a mis l'accent, au sein du ministère de la Défense, sur des programmes d'enseignement en ce qui concerne le maintien de la paix et aussi les droits humains.

On est maintenant membre des conférences annuelles des armées, des marines et des aviations du continent, ou de l'hémisphère. On a fait beaucoup de choses, on est même entrés un peu indirectement dans les questions anti-drogues et on a eu des conférences sur l'avenir du système. Et surtout, on a émis l'idée d'un comité spécial de l'Organisation des États Américains pour traiter des nouvelles questions de sécurité pour l'hémisphère. Parce qu'en ce qui concerne les anciennes

[*Traduction*]

100 years of Canada by the United States because they were considering us, in a sense, as the Trojan Horse of the British Empire, which could undermine their influence in the region and the hemisphere.

• 0955

So, my first comment is that we were extremely reluctant to join the OAS, even in its first century of existence. But even after 1990, when Canada became a member, we said officially that we would not take part in the security activities of the organization.

The problem is that the Organization of American States is a security organization and does have, in its charter, elements concerning security; and, more importantly, the OAS also claims to be a community. All American countries are members of the Organization of American States. And it is only logical that they sometimes have security problems. Therefore, it is extremely difficult to be part of the community and then get out of the security framework concerning our partners in that community.

We therefore found a typically Canadian, or maybe typically British, I don't know exactly, way of doing things. It is what was called the "muddling through", the idea that we could participate in some elements, one by one, and that we could choose what we were going to do and see what would happen.

The funny thing is that, in the last four years, there has been a real frenzy of activities. For the first time in Canadian history, we have sent Canadian forces to Haiti, to Central America for the United Nations Observer Group in Central America, the ONUCA, and we are even participating these days in the United Nations Observer Mission in El Salvador, the ONUSAL. I must say that those forces received a good welcome. We have also been very active at the same time because we can see the situation clearly. We realize that poverty and underdevelopment are the main problems in the community.

Besides poverty, and maybe even more serious, there is also the problem of uneven distribution of wealth, which generate conflicts. And those conflicts are extremely embarrassing for Canada because they can happen on our partners' territory. And we certainly do not want to go back to an Organization of American States dominated by right-wing military regimes.

We therefore proposed a series of initiatives on arm control, and to reduce the cost of armed forces and defence in the area. We emphasized the relationships between civilians and the military to find a key to democratization and peace in the region. At DND, we put the emphasis on education programs concerning peacekeeping and human rights.

We are now participating in annual conferences with armies, navies and airforces of the whole continent, or the hemisphere. We have done a lot of things, we even got involved, somewhat indirectly, in anti-drug issues and we held conferences on the system's future. And, most importantly, we came up with the idea of a special committee, in the Organization of American States, that would discuss new security issues for the hemisphere. Because as far as the old security issues are

[*Text*]

questions de sécurité pour l'hémisphère, il faut être franc, les Canadiens ne voulaient pas y participer.

With that kind of background, I hope one can then say something about where we stand now. I would like to make three points on this.

My own belief is that Canada forms a natural part of the Americas. There is no area of international relations or any other kind of activity in the Americas where Canada is not seen as a natural partner, an automatic partner, and as having an absolute right to say whatever it thinks as a partner. This is unique in our relationships with any part of the world and is a result, of course, of something called geography, which, as you all know, at least Napoleon thought was nine–tenths of politics, and I think that he tends to be right.

[*Translation*]

concerned in the hemisphere, to be quite honest, Canadians would not participate.

Cela dit, j'espère pouvoir maintenant vous donner une idée de notre position actuelle. J'aimerais vous faire trois commentaires à ce sujet.

Je crois personnellement que le Canada fait naturellement partie des Amériques. Il n'y a pas un seul domaine des relations internationales, ni aucun autre type d'activité dans les Amériques pour lesquels le Canada ne soit pas considéré comme un partenaire naturel et automatique, qui a le droit absolu de dire ce qu'il pense, en tant que partenaire. C'est la seule région du monde avec laquelle nous entretenons des relations de ce genre et c'est bien sûr à cause de ce qu'on appelle la géographie qui est, comme vous le savez tous, pour les neuf dixièmes de la politique; c'est du moins ce que Napoléon pensait, et j'ai tendance à croire qu'il avait raison.

• 1000

This is not something I think one can be jubilant about, even an organization like the Canadian Foundation for the Americas, with whom I'm spending a little time. There are problems here. Canada has never been in communities of this kind in the sense that we have tended to seek out security and other communities that would help to act as counterpoises to our great asymmetrical relationship here in North America.

The difficulty with a relationship with the Americas is that not only does it include that asymmetrical one but it also includes no great powers. However polite one can be about Brazil, the reality is that in the Americas there are no big guys around. As I suggested to some members of this committee on another occasion, this is a difficulty.

In Europe and in NATO, whatever the difficulties we have found there, it has been ideal in the sense that there are very big partners with whom to cooperate and one can find with ease situations where one is not facing on a one–to–one basis the only superpower remaining. This does not exist as an option in the inter–American circumstance.

Nonetheless, within this natural community, in a sense we've already made the choice—what John Holmes used to consider the nightmare choice for Canada—that is, we are in a NAFTA and we have a contractual relationship with Mexico that, surprising as it might seem, is closer than our contractual relationship with our mother countries. We have a really revolutionary situation in the Americas. As you all know, we are considering opening that up considerably. So in a sense the choice has already been made. We are part of the Americas and it will be a fundamental.

In terms of security, though, my second point would be that there is a great deal we can do because we are unique. We are a developed country with vast international connections and close security relations with the United States, which have been very

Il n'y a pas là de quoi nous réjouir, même pour une organisation comme la Fondation canadienne pour les Amériques, dont je m'occupe à l'occasion. Il y a des problèmes. Le Canada n'a jamais appartenu à une communauté de ce genre, en ce sens que nous avons toujours eu tendance à rechercher la sécurité et à nous associer à d'autres États susceptibles de nous aider à faire contrepoids à la relation terriblement asymétrique qui existe ici, en Amérique du Nord.

La difficulté, dans une relation avec les Amériques, c'est que non seulement elle inclut cette relation asymétrique, mais qu'en autre il ne s'y trouve aucune grande puissance. Je veux bien être poli envers le Brésil, mais la réalité, c'est qu'il n'y a pas de grande puissance dans les Amériques. Comme je l'ai dit à une autre occasion à certains membres du comité, c'est un problème.

En Europe, et au sein de l'OTAN, quelles que soient les difficultés que nous avons connues là–bas, la situation était idéale en ce sens qu'il y avait là des partenaires très importants avec qui nous pouvions coopérer; nous pouvions facilement créer des situations dans lesquelles nous ne nous retrouvions pas seuls face à face à la seule grande puissance qui reste. Mais ce n'est pas une option dans le contexte inter–américain.

Quoi qu'il en soit, dans cette communauté naturelle, nous avons déjà fait notre choix en un sens—ce que John Holmes considérait comme un choix cauchemardesque pour le Canada—c'est–à–dire que nous avons maintenant l'ALÉNA, et que nous avons conclu avec le Mexique un accord qui, si étonnant que cela puisse paraître, est entraîné dans une relation plus étroite qu'avec nos mères–patries. La situation est donc tout à fait révolutionnaire à cet égard dans les Amériques. Comme vous le savez tous, nous songeons même à étendre considérablement cet accord. Donc, en un sens, nous avons déjà fait notre choix. Nous faisons partie des Amériques, et ce sera un élément fondamental.

En matière de sécurité, toutefois, je dois dire en deuxième lieu que nous pouvons faire beaucoup de choses parce que nous sommes dans une situation tout à fait particulière. Nous sommes un pays industrialisé qui a des liens avec de nombreux

[*Texte*]

happy, generally speaking; we have armed forces that are extremely professional and do not think about intervening in the domestic affairs of their country; we have enormous peacekeeping experience, which the Latin Americans are very interested in; and we have a human rights experience second to none.

Added to all of these advantages is one that is even more important to the Latin Americans—we have no historical baggage. We do not come to the Americas expecting to promote an ideological agenda or any other kind of agenda other than trade, investment, and the usual high-profile economic things that we hope will create some more jobs. This is extremely welcome in Latin America because another North American country has not had exactly that relationship with the Latin Americans over the last century and a half. So we are very well seen.

I think part of the reason why we've been so active so far is that in many ways the Latin Americans made a beeline for us because we can offer them things in the areas I've been mentioning that nobody else can. We can do it at incredibly low price, as opposed to most activities we involve ourselves in, and can therefore become legitimate partners in something despite the fact that we're very new ones.

The third point I would like to make is that while the OAS can be criticized on many, many, many fronts—and I would be happy to mention some of them; I was not the greatest proponent of joining the OAS for a long time—nonetheless it is the only multilateral arrangement in the Americas, and we appear to be in the Americas. Our long experience with multilateral as opposed to bilateral relations, at least where the United States is concerned, is a happy one. Multilateralism works, in my view.

So I think we should carry on with what we have been doing so far, saying that the OAS can be a useful answer in a number of areas to the agenda for peace proposals of the Secretary General of the UN, and it's one where we can be very helpful. It's one where we can prove our membership of this community to which we belong.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Klepak.

Next is Mr. George Lindsey, former chief of the Operational Research and Analysis Establishment, Department of National Defence.

[*Traduction*]

pays étrangers et des relations très étroites avec les États-Unis en matière de sécurité, des relations qui ont toujours été très harmonieuses, de façon générale; nous avons des Forces armées qui sont extrêmement professionnelles et qui ne songent pas à intervenir dans les affaires intérieures de leur pays; nous avons une très grande expérience du maintien de la paix, ce qui intéresse beaucoup les Latino-Américains, et nous avons une expérience incomparable dans le domaine des droits de la personne.

Il faut ajouter à tous ces avantages le fait que nous n'avons aucun bagage historique, ce qui est encore plus important pour les Latino-Américains. Nous ne nous présentons pas devant nos partenaires des Amériques avec l'intention de promouvoir une idéologie ou de faire valoir d'autres intérêts que ceux du commerce, de l'investissement et des grandes réalisations économiques habituelles grâce auxquelles nous espérons créer des emplois. C'est une attitude très bien vue en Amérique latine parce qu'il y a un autre pays nord-américain dont les relations avec les Latino-Américains n'a pas toujours été exactement de cette nature depuis 150 ans. Donc, nous sommes très bien perçus.

Je pense que si nous avons été aussi actifs jusqu'ici, c'est notamment parce qu'à bien des égards, les Latino-Américains nous courtisent parce que nous pouvons leur offrir, dans les domaines que j'ai mentionnés, certaines choses que personne d'autre ne peut leur apporter. Et nous pouvons le faire à très bas prix, contrairement à la plupart des activités que nous menons; c'est pourquoi nous pouvons devenir des partenaires légitimes même si nous sommes de tout nouveaux venus.

Mon troisième point, c'est que même s'il est possible de critiquer l'OEA sur bien des plans—et je me ferai un plaisir de vous en mentionner quelques-uns puisque j'ai eu pendant longtemps de sérieuses réserves au sujet de notre adhésion à l'OEA—elle n'en reste pas moins la seule institution multilatérale des Amériques; or, il semble bien que nous appartenions aux Amériques. Notre longue expérience des relations multilatérales, par opposition aux relations bilatérales, du moins en ce qui concerne les États-Unis, a toujours été satisfaisante. À mon avis, le multilatéralisme fonctionne.

Donc, je pense que nous devrions continuer à faire ce que nous avons fait jusqu'ici, et à dire que l'OEA peut constituer à bien des égards une réponse utile à l'Agenda pour la paix proposé par le Secrétaire général des Nations Unies et que nous pouvons être très utiles au sein de cette organisation. Elle nous donne l'occasion de prouver notre appartenance à la communauté dont nous faisons partie.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Klepak.

Nous entendrons maintenant M. George Lindsey, qui a dirigé le Centre de recherche et d'analyse opérationnelles, au ministère de la Défense nationale.

[*Text*] [*Translation*]

• 1005

Mr. George Lindsey (Former Chief, Operational Research and Analysis Establishment, Department of National Defence): In 1938, as the prospects of war became imminent, President Roosevelt assured Canada that the United States would not tolerate domination of Canada by an external power. Prime Minister King replied that Canada was determined to defend its own territory and deny any use of it for an attack on the United States.

In 1940 the same two leaders established a Permanent Joint Board on Defence, PJBD, to consider in the broad sense the defence of the north half of the western hemisphere. The PJBD has both civilian and military members, a Canadian and a U.S. chairman reporting to the Canadian Prime Minister and the American President. They have an advisory role and no executive power.

In 1946 the PJBD established a Military Cooperation Committee, the MCC. Now the MCC chairmen report to the Canadian Chief of the Defence Staff and the United States Joint Chiefs of Staff. One of their responsibilities is to maintain a basic security plan, and that has supporting plans for land, sea, and air defence of the two countries of North America.

Since 1949, Canada and the United States have been able to discuss many problems of security in larger fora, the main one being the North Atlantic alliance. In NATO, there is a Canada–United States regional planning group, but most of the important joint arrangements for North American security are best handled on a bilateral basis between the United States and Canada.

Dr. Klepak mentioned the difference between unilateral and multilateral arrangements, and I think in the case of security of North America the bilateral one has proven to be the more effective one.

I want to say a little about the geostrategic situation of North America. Dr. Klepak mentioned that on the authority of Napoleon, this is nine–tenths of the questions of strategy. When we're talking about Canada's own defence and that of North America, geography combined with technology really determines what's possible and what's important.

North America was invulnerable to attack from another continent when we had the Atlantic and Pacific Oceans, the impassable Arctic, and the British and American sea powers to protect us. That safety has disappeared with the advent of the long–range bomber, nuclear weapons, intercontinental ballistic missiles or ICBMs, sea–launched ballistic missiles or SLBMs, and air–launched cruise missiles. So geography poses a somewhat different problem because of technology.

M. George Lindsey (ancien chef du Centre de recherche et d'analyse opérationnelles, ministère de la Défense nationale): En 1938, la guerre étant devenue imminente, le président Roosevelt avait donné au Canada l'assurance que les États–Unis ne toléreraient pas que le Canada soit dominé par une puissance extérieure. Le premier ministre King avait répondu que le Canada était déterminé à défendre son propre territoire et à en interdire l'utilisation pour une éventuelle attaque contre les États–Unis.

En 1940, les deux dirigeants ont établi une Commission permanente mixte de défense, la PJDB, chargée d'examiner de façon globale la défense de la partie nord de l'hémisphère occidental. La PJDB regroupe à la fois des civils et des militaires, et compte un président canadien et un président américain qui relèvent respectivement du premier ministre du Canada et du président des États–Unis. Cette commission a un rôle consultatif et n'a aucun pouvoir exécutif.

En 1946, la PJDB a créé le Comité de coopération militaire, le MCC. Les présidents de ce comité relèvent aujourd'hui du chef de l'État–major de la Défense, pour le Canada, et des chefs d'État–major interarmées, pour les États–Unis. Ils ont notamment pour responsabilité de tenir à jour un plan de sécurité de base, ainsi que des plans de soutien pour la défense terrestre, maritime et aérienne des deux pays d'Amérique du Nord.

Depuis 1949, le Canada et les États–Unis ont pu discuter de nombreux problèmes de sécurité dans des tribunes plus vastes, et en particulier au sein de l'Alliance de l'Atlantique–Nord. À l'OTAN, il existe un groupe de planification régionale canado–américain, mais la plupart des dispositions conjointes importantes au sujet de la sécurité de l'Amérique du Nord sont prises de façon bilatérale entre les États–Unis et le Canada, ce qui est préférable.

M. Klepak a parlé de la différence entre les ententes bilatérales et multilatérales et je pense que, dans le cas de la sécurité de l'Amérique du Nord, c'est la voie bilatérale qui s'est révélée la plus efficace.

Je voudrais vous parler brièvement de la situation géostratégique de l'Amérique du Nord. M. Klepak a cité Napoléon en disant que cette situation représente les neuf dixièmes des questions de stratégie. Quand on parle de la défense du Canada lui–même et de l'Amérique du Nord, c'est la géographie, combinée à la technologie, qui déterminent en réalité ce qui est possible et ce qui est important.

L'Amérique du Nord était invulnérable à toute attaque venant d'un autre continent quand nous étions protégés par les océans Atlantique et Pacifique, ainsi que par l'infranchissable Arctique, et quand les puissances maritimes britannique et américaine étaient là pour nous protéger. Mais cette sécurité a disparu avec l'avènement des bombardiers à longue portée, des armes nucléaires, des missiles balistiques intercontinentaux, les ICBM, des missiles balistiques à lanceur sous–marin, les SLBM, et des missiles de croisière à lanceur aérien. Donc, la question de la géographie se pose de façon un peu différente en raison de la technologie.

[*Texte*]

Aircraft or ICBMs wishing to attack the main strategic targets in North America from bases almost anywhere in the northern hemisphere are likely to follow great circle tracks, and they pass over the Arctic, over Canada or its adjacent waters, and they always will, as long as the world is round. Identification and destruction of bombers can only be done by having bases for fighter aircraft in Canada, Alaska, Greenland, and the United States.

It's a different matter for warning of missile attack. That can be and is being provided by American satellites in geostationary orbit. They can detect the launching of missiles anywhere in the world, so Canadian territory offers no particular importance for that function. Tracking of the flight of ICBMs toward North America, and detection in the tracking of satellites is conducted by American sensors in many locations scattered all over the world, none of them in Canada.

The final form of defence would be to have some sort of effective interception of ICBMs and submarine-launched missiles, but so far that has not been possible for anybody.

By 1957 most of the installations for the air defence of North America had been installed and they were in operation. They were under the control of the Royal Canadian Air Force Air Defence Command in Canada and the Continental Air Defence Command in the United States. It was rapidly clear that for their effective operation, there had to be constant exchanges of information, personnel, and aircraft across the border. It also became clear that for most efficient operation, they really had to operate as a single integrated command, so in 1958 the North American Air Defence Command, NORAD, was formally established. Later, because of the increasing importance of the threats from missiles and from space, the name was altered to North American Aerospace Defence Command, and that's what NORAD means today.

[*Traduction*]

Des avions ou des ICBM qui voudraient attaquer les principales cibles stratégiques d'Amérique du Nord, à partir de bases situées à peu près n'importe où dans l'hémisphère nord, suivraient probablement une trajectoire formant un grand cercle au-dessus de l'Arctique, au-dessus du Canada ou de ses eaux territoriales, et ce sera toujours le cas tant que la Terre sera ronde. La seule façon d'identifier et de détruire ces bombardiers, c'est d'avoir des bases de chasseurs au Canada, en Alaska, au Groenland et aux États-Unis.

Ce n'est toutefois pas la même chose dans le cas des systèmes d'alerte qui avertiraient en cas d'attaque de missiles. Cette tâche peut être confiée à des satellites américains en orbite géostationnaire, et elle l'est d'ailleurs. Ces satellites peuvent déceler le lancement de missiles n'importe dans le monde; par conséquent, le territoire canadien n'a pas d'importance particulière pour cette fonction. Ce sont des capteurs américains éparpillés dans de nombreux endroits à travers le monde qui peuvent suivre la trajectoire de ces ICBM vers l'Amérique du Nord, mais il n'y en a pas au Canada.

Le moyen de défense ultime consisterait à pouvoir intercepter efficacement les ICBM et les missiles à lanceur sous-marin, mais jusqu'ici, personne n'a réussi à le faire.

Dès 1957, la plupart des installations servant à la défense aérienne de l'Amérique du Nord étaient en place et fonctionnaient. Elles relevaient du Commandement de la Défense aérienne de l'Aviation royale du Canada et du Continental Air Defence Command aux États-Unis. Mais il s'est avéré rapidement que, pour pouvoir fonctionner efficacement, ces deux commandements devaient échanger constamment de l'information, du personnel et des avions d'un côté à l'autre de la frontière. Il est également apparu que, pour pouvoir fonctionner le plus efficacement possible, il fallait vraiment intégrer les deux commandements; c'est ainsi qu'en 1958, le NORAD, Commandement de la Défense aérienne de l'Amérique du Nord, était créé officiellement. Plus tard, à cause de l'importance croissante de la menace venant des missiles et de l'espace, le nom a été changé pour Commandement de la défense aérospatiale de l'Amérique du Nord et c'est ce que NORAD veut dire aujourd'hui.

• 1010

The commander-in-chief is an American general. He reports to the Canadian Chief of the Defence Staff and to the American Secretary of Defense. The deputy C-in-C is a Canadian general. Something that has not been totally clear to many people, and in times of emergency it's very important, is that NORAD is not part of NATO; it's a separate bilateral arrangement.

NORAD is responsible for surveillance, identification, warning, and attack assessment against bombers, ballistic missiles and space threats. Another of its responsibilities is for weapons control and engagement of hostile aircraft, not missiles. Active defence against ballistic missiles and space threats would be the responsibility of the United States Unified Space Command, which has no Canadian participation, but so far that is not being attempted by anybody.

Le commandant en chef est un général américain. Il relève du chef d'État-major de la Défense canadienne et du secrétaire américain à la Défense. Le commandant en chef adjoint est un général canadien. Une chose n'a pas toujours été parfaitement claire pour bien des gens et revêt énormément d'importance en cas d'urgence: le NORAD ne fait pas partie de l'OTAN, c'est un accord bilatéral distinct.

Le NORAD est responsable de la surveillance, de l'identification, de l'alerte et de l'évaluation des attaques de bombardiers, de missiles balistiques et les menaces aériennes. Le contrôle des armes et la défense contre des avions ennemis, mais pas des missiles, sont aussi sa responsabilité. La défense active contre des missiles balistiques et des menaces aériennes relève de la responsabilité du Commandement spatial unifié US, où le Canada n'est pas représenté, mais personne n'est passé aux actes jusqu'à maintenant.

[*Text*]

The American general who holds the appointment of Commander–in–Chief NORAD, is also Commander–in–Chief of the United States Unified Space Command. The one American general has the responsibility for both of these functions. The Canadian deputy of NORAD has nothing to do with active defence against ballistic missiles and space threats.

The immediate aerospace threat to North America has been greatly reduced with the end of the Cold War. Looking into the future, though, which presumably is very much the responsibility of the deliberations of this committee, and if the defence committee is to worry about what might happen in the year 2000 or beyond, with the proliferation of ballistic missiles you probably also have nuclear weapons and the ever–extending applications of space. No one can foresee what threats may develop in the next few years or what opportunities may be presented to extend aerospace surveillance and defence, perhaps everywhere in the world, or whether deterrence can be an effective strategy against future threats. We have to look for different circumstances, different technology, different dangers, different opportunities.

Canada has to face the fact that if the United States decides at some future time to deploy an active anti–ICBM or anti–satellite defence in North America, Canada may be faced with the choice of cooperating or facing a basic change, or possible abolition of NORAD.

NORAD has to face these changes, and it may change its character out of all recognition. But we have to remember, too, that in addition to deterrence and defence against military attack, NORAD is able to perform other useful functions for such purposes as general surveillance, interdiction of the entry of illegal immigrants or contraband materials into the United States and Canada. It has other functions that are important in the absence of the military threat.

In talking about North American security we have to make some special remarks about the Arctic because it is a very special, different region. The operational control of the aerospace defence installations in Alaska, Greenland and northern Canada is exerted by NORAD, so we've covered that part of it already.

Under present circumstances there is little prospect of an immediate security threat that might involve land or maritime operations in Arctic regions. That's probably one threat to which we don't have to give very much attention in the immediate future.

There is a security plan with the United States under which military land and air exercises are held primarily in Arctic regions, so that something's being done to keep those skills alive. Of course, operations of all kinds in the Arctic are one of Canada's specialities. However, we should remember that Canada's interests in the Arctic do include some questions of sovereignty that may raise disputes with the United States. That's one place where we may not be entirely on the same frequency when it comes to deciding what should be done in the Arctic, and we have to remember that.

[*Translation*]

Le général américain qui porte le titre de commandant en chef du NORAD est aussi commandant en chef du Commandement spatial unifié US. Ce général américain assume ces deux fonctions. Le commandant adjoint canadien du NORAD n'a rien à voir avec la défense active contre les missiles balistiques et les menaces aériennes.

La menace aérospatiale immédiate qui pesait sur l'Amérique du Nord s'est beaucoup atténuée depuis la fin de la guerre froide. Nous devons cependant nous demander ce que l'avenir nous réserve, ce à quoi équivaut vraisemblablement le mandat du comité, et le comité de la défense demande probablement, quant à lui, ce qui pourrait arriver en l'an 2000 ou plus tard, vu la prolifération des missiles balistiques et des armes nucléaires et l'utilisation de l'espace à des fins de plus en plus nombreuses. Personne ne peut prédire quelles menaces pourraient se poser d'ici quelques années ou quelles pourraient être les possibilités d'étendre la surveillance et la défense aérospatiales, peut–être dans le monde entier, ni si la dissuasion peut être une stratégie efficace contre les menaces futures. Nous devons envisager toute la gamme des circonstances, des technologies, des dangers et des possibilités qui pourraient nous venir à l'esprit.

Le Canada doit regarder les choses en face. Si les États–Unis décidaient à un moment donné de déployer une défense active anti–ICBM ou anti–satellite en Amérique du Nord, le Canada pourrait devoir choisir entre la coopération ou un changement radical, peut–être même l'abolition du NORAD.

Le NORAD doit s'adapter aux changements qui se sont opérés et pourrait, de ce fait, être appelé à se modifier. Il ne faudrait pas oublier cependant qu'outre la dissuasion et de la défense contre une attaque militaire, le NORAD peut exercer d'autres fonctions utiles, comme la surveillance générale et l'interdiction d'entrée aux immigrants illégaux ou aux marchandises de contrebande au Canada et aux États–Unis. Il a d'autres fonctions qui sont importantes en l'absence d'une menace militaire.

Lorsqu'on parle de la sécurité de l'Amérique du Nord, certaines remarques s'imposent à propos de l'Arctique parce que c'est une région différente, très spéciale. Le contrôle opérationnel des installations pour la défense aérospatiale en Alaska, au Groenland et dans le nord du Canada est exercé par le NORAD, et je ne reviendrai donc pas là–dessus.

Dans les circonstances actuelles, presque rien ne laisse prévoir une menace immédiate pour la sécurité qui pourrait occasionner des opérations terrestres et maritimes dans l'Arctique. C'est probablement une menace à laquelle il ne sera pas nécessaire de beaucoup s'attarder dans un avenir immédiat.

Il y a actuellement un plan de sécurité avec les États–Unis dans le cadre duquel des exercices militaires terrestres et aériens sont effectués essentiellement dans l'Arctique, ce qui permet de garder la main. Bien sûr, les opérations de tout ordre dans l'Arctique sont l'une des spécialités du Canada. Toutefois, nous ne devons pas perdre de vue le fait que les intérêts du Canada dans l'Arctique englobent certaines questions de souveraineté qui pourraient déboucher sur des différends avec les États–Unis. Il se pourrait que nous ne soyons pas, dans ce cas, tout à fait sur la même longueur d'ondes lorsqu'il faudra décider des mesures à prendre dans l'Arctique, et il ne faut pas l'oublier.

[*Texte*]

Maritime cooperation: Canadian Maritime Command works in close and effective cooperation with the United States Navy, bilaterally in the Pacific, and either bilaterally or under the aegis of NATO's Supreme Allied Command Atlantic in that ocean. Those arrangements seem to be in very good shape and they have operated practically without any friction since they started.

• 1015

We've just had a very good account of the Organization of American States. From the point of view of Canada's security to its own country, I would simply say that membership in the Organization of American States can involve Canada in problems in Latin America or the Caribbean, but these are unlikely to include threats to Canada itself.

What are the benefits to Canada of membership in international security organizations? With Canada's small and decreasing defence forces, defence research and development capabilities, and defence industries, she will become ever more dependent on allied countries for intelligence, military technology, and the opportunity to train for high-tech military operations in partnership with other powers.

In the past Canada has gained greatly from participation in international military fora of many types. Many of these have been organized by NATO or by NORAD. The regrettable elimination of the Canadian National Defence College, the constant paring of the size of the Canadian joint staffs in Washington and London, and the inevitable reduction in Canadian military presence in NATO staff positions all add to the progressive cutting off of Canada from international military affairs.

In considering Canadian participation in international organizations, there has been a tendency to assume that our main purpose is to exert influence and dispense our knowledge and morality to countries anxious to learn from our superior wisdom. More often the truth is that we can learn far more than we can teach, and we should be grateful for the opportunity to listen to others.

As technical progress proceeds, the problems of security will change in ways we cannot foresee today. We will not be able to assess these and react in a sensible manner if we retreat into an isolated Canadian technological and military snail shell. As we are able to do less and less ourselves, we should preserve all the opportunities that are available to us to stay in international security organizations.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Lindsey.

I will now call upon Mr. Geoffrey Pearson, former Canadian ambassador to the Soviet Union, and former executive director of the Canadian Institute for International Peace and Security. Mr. Pearson.

Mr. Geoffrey Pearson (Former Canadian Ambassador to the Soviet Union, and former Executive Director of the Canadian Institute for International Peace and Security): Thank you, Mr. Chairman.

[*Traduction*]

En ce qui concerne la coopération maritime, le Commandement maritime canadien travaille en collaboration étroite avec la Marine américaine, bilatéralement dans le Pacifique et soit bilatéralement ou sous l'égide du Commandement suprême allié de l'Atlantique de l'OTAN dans cet océan. Ces arrangements semblent assez bien fonctionner et il n'y a presque jamais eu de frictions.

On vient de nous donner un très bon aperçu de l'Organisation des États américains. Du point de vue de la sécurité du Canada, je me contenterai de dire que les membres de l'OEA peuvent lui demander de les aider à régler des problèmes en Amérique latine ou dans les Antilles, mais qu'il est fort peu probable qu'une menace en découle pour le Canada lui-même.

Quel intérêt le Canada a-t-il à être membre d'organisations internationales de sécurité? Étant donné la petitesse de ses forces de défense, de ses capacités de recherche et de développement en matière de défense et de son industrie de défense, le Canada devra de plus en plus compter sur des pays alliés pour le renseignement de sécurité, la technologie militaire et les possibilités d'entraînement pour des opérations militaires de pointe en collaboration avec d'autres puissances.

Par le passé, le Canada a énormément tiré profit de sa participation à des tribunes militaires internationales de divers ordres. Bon nombre d'entre elles ont été organisées par l'OTAN ou le NORAD. La déplorable fermeture du Collège de la Défense nationale, la réduction constante de la taille des États-majors canadiens à Washington et à Londres, de même que l'inévitable réduction de la présence militaire canadienne aux postes d'État-major de l'OTAN sont autant de secteurs qui contribuent à éloigner progressivement le Canada des affaires militaires internationales.

Chaque fois qu'il s'est agi de l'appartenance du Canada à des organisations internationales, on a eu tendance à supposer que notre but premier est d'exercer une influence, de montrer notre sens de la morale et de dispenser nos connaissances à des pays désireux de profiter de notre grande sagesse. Il reste que bien souvent, nous avons beaucoup plus à apprendre qu'à enseigner, et nous devrions être reconnaissants de l'occasion qui nous est offerte d'écouter ce que d'autres ont à dire.

Avec les progrès technologiques, les problèmes que pose la sécurité évolueront d'une manière imprévisible aujourd'hui. Nous ne pourrons pas les évaluer et y réagir d'une manière sensée si nous nous isolons dans une tour d'ivoire sur le plan technologique et militaire. Comme nous pouvons en faire de moins en moins nous-mêmes, nous devrions préserver toutes nos chances de demeurer dans des organisations internationales de sécurité.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Merci, monsieur Lindsey.

Je demanderais maintenant à M. Geoffrey Pearson, ancien ambassadeur du Canada en Union soviétique et ancien directeur exécutif de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, de bien vouloir s'avancer. Monsieur Pearson.

M. Geoffrey Pearson (ancien ambassadeur du Canada en Union soviétique et ancien directeur exécutif de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales): Merci, monsieur le président.

[*Text*]

I have no particular area of the world to defend or explain this morning. I'm not a specialist in any particular area. My career has been scattered all over the place. I thought I would try to respond to the question that headed an article by Brian Urquhart a few weeks ago, called *Who Can Police the World?* I have in mind your own difficult task ahead of trying to sort out priorities.

It's true that Canada has global interests, but it's also true that we can't do everything well at the same time. As I'm appearing as well before a former Secretary of State for External Affairs, I'd like to mention that ministers have only so much time during the day to study these questions. They have to themselves come to some conclusions about priorities. They can't do everything well at once.

Getting back to *Who Can Police the World?*, if I were writing your report I would start by trying to look at future trends in world conflict and try to come to some conclusion about what they might be. These conclusions will not be definitive. There's no way we can give you, or you can give us, any firm answers, but you can make some guesses.

My own guess would be that the future trend is more or less of the kind we see today, which Louise Fréchette referred to, of a kind of civil war scenario, internal conflict scenario spreading, for two main reasons. One is the continuing income disparity between rich and poor, and this gap, I'm afraid, is still increasing. The second is the pressure of population on resources, and that is bound to increase. Part of the problem in Rwanda is because of that pressure.

• 1020

I think we're looking at a world of what strategists call low–intensity conflict, but conflict that could and may develop into higher–intensity conflict, depending on other factors.

What do you do about that? My second heading therefore is "approaches to conflict resolution". Over the past 50 years since the creation of the League of Nations, there have been two main approaches.

One has been arms control and disarmament, and the League of Nations in particular focused on that problem. As it turned out, it was a completely futile focus. The league got nowhere, and arms control and disarmament were discredited by the Second World War.

They turned to the second approach, which was collective security. With collective security, instead of concentrating on trying to reduce arms, you concentrated on trying to prevent aggression, and if aggression occurred, to stop it. That was the purpose of the United Nations.

Of course, both of these things are continuing to happen. Efforts are still being made to control arms, and they are succeeding to some extent, although not in the conventional field. The efforts of collective security, as Madam Fréchette has said, are partially successful. We can't expect them to be completely successful, but the UN record is not too bad.

[*Translation*]

Je n'ai aucune région particulière du monde à défendre ou à expliquer ce matin. Je ne suis spécialiste d'aucune région en particulier. Ma carrière m'a amené à me déplacer un peu partout. J'ai donc essayé de décider de répondre à la question–titre d'un article de Brian Urquhart publié il y a quelques semaines et intitulé *Who Can Police the World?*, car j'ai pensé à la difficile tâche qui nous attend et qui consiste à mettre de l'ordre dans nos priorités.

Il est vrai que le Canada a toutes sortes d'intérêts, mais il est vrai aussi que nous ne pouvons pas tout faire, et bien, en même temps. Comme je témoigne également devant un ancien secrétaire d'État aux Affaires extérieures, je tiens à mentionner que les ministres ne disposent que d'une période déterminée de temps chaque jour pour étudier ces questions. Ils doivent d'eux–même en arriver à certaines conclusions au sujet des priorités. Ils ne peuvent pas tout faire parfaitement sur–le–champ.

Pour en revenir à la question: *Who Can Police the World?*, je dirais que si j'avais à rédiger votre rapport, je commencerai par essayer de voir quelles pourraient être les tendances futures des conflits mondiaux et d'en arriver à certaines conclusions à ce sujet. Celles–ci ne seraient pas définitives. Il nous est impossible de vous donner, tout comme il vous est impossible de nous donner des réponses fermes, mais nous pouvons tous faire des suppositions.

D'après mes propres suppositions, la tendance future s'apparenterait plus ou moins à celle qui existe actuellement, soit, comme l'a dit Louise Fréchette, l'extension des guerres civiles ou des conflits internes et ce, pour deux raisons principales. Premièrement, l'écart constant de revenus entre les riches et les pauvres, lequel continue d'augmenter, j'en ai bien peur. Deuxièmement, les pressions exercées par la population sur les ressources, et qui vont sans doute augmenter. Le problème au Rouanda est en partie attribuable à cette pression.

Je crois que nous vivons à l'ère des conflits de faible intensité, comme les appellent les stratèges, mais ces conflits peuvent déboucher sur les conflits de forte intensité, selon d'autres facteurs.

Que faire à ce sujet? C'est pourquoi j'ai choisi comme deuxième titre «Les approches du règlement des conflits». Au cours des 50 dernières années, depuis la création de la Société des Nations, il y a eu deux approches principales.

La première a été le contrôle des armements et le désarmement, et la Société des Nations surtout a mis l'accent sur ce problème. Ses efforts se sont avérés tout à fait inutiles. La Société n'a abouti à rien, et le contrôle des armements de même que le désarmement ont été discrédités durant la Seconde Guerre mondiale.

On s'est alors tourné vers la deuxième approche, c'est–à–dire la sécurité collective. Au lieu d'essayer de réduire les armes, on a mis l'accent sur la prévention des agressions et, en cas d'agression, sur les moyens à prendre pour régler le conflit. C'était là le but des Nations Unies.

Bien sûr, on est demeuré actif dans un cas comme dans l'autre. On continue à prendre des initiatives pour contrôler l'armement, lesquelles efforts qui sont couronnées de succès jusqu'à un certain point, mais pas en ce qui concerne les armes conventionnelles. Les mesures axées sur la sécurité collective, comme l'a dit M^me^ Fréchette, réussissent en partie. Nous ne pouvons pas nous attendre à ce qu'elles soient toujours couronnées de succès, mais le bilan de l'ONU n'est pas trop mauvais.

[*Texte*]

There are three alternative models of collective security. One is unilateral, which means it's not collective, but nevertheless it's a model of how to secure the world. The United States, the Soviet Union and other great powers have always acted unilaterally, and they will continue to do so if they feel they have to. But that is not the preferred alternative, certainly not for Canada.

The second alternative model is regional security. You've heard about it already from Mr. Klepak, and you'll hear about it from Mr. Spencer. To some extent, NORAD is a regional organization. I would say the record there is not one of great success, certainly not in Africa.

There is no real record of success in Asia. I think Mr. Job would agree there is no organization there that can really perform that role. ASEAN doesn't do that. What is it doing about Korea now? Well, there is no Asian organization doing anything about Korea.

There has been some success with the OAS and of course a good deal of success with NATO, although for very special reasons, and now confronted with a complete new problem in Bosnia and Croatia, there is comparative failure.

The other and most well-known method of collective security is the United Nations. There are four main strategies. The first is preventive deployment, which means trying to stop it before it begins. That's under the guidance of the Secretary General and some other countries including Canada, and it's beginning to be applied in Macedonia in particular.

The second strategy is peacekeeping, which I won't go into. You've heard enough about it.

The third is humanitarian intervention, which is relatively new. It goes along with peace enforcement. The purpose of both is protection: protection of aid and refugees; and protection, as in Bosnia for example, of people in various safe havens. That is a step up, and there is obviously some recourse to force if you need to use it.

• 1025

The fourth is article 42 of the charter, which is a response to aggression, which was applied in Korea and in the Persian Gulf. Those are the two best examples, Korea and the Persian Gulf. That's outright war.

How do you respond to these various means of collective security? One is ad hoc, and that's the way the UN has been responding more or less. I mean, the Secretary General looks around the world, sees who he can get to help, calls up the minister and asks if they can help, and waits. For Rwanda he has received a whole series of negative replies. The situation there, I think for most of us who watch, is really morally repugnant. I see the French are now beginning to threaten to intervene. Nevertheless, that's the situation.

A better way of dealing with it is with stand-by forces. Countries let the Secretary General know what forces they will make available if necessary, and if they agree. You should note that the United States has refused to do this. The United States

[*Traduction*]

Il y a trois modèles différents de sécurité collective. Tout d'abord, le modèle unilatéral, qui n'est donc pas collectif, mais qui est quand même axé sur la sécurité internationale. Les États-Unis, l'ex-Union soviétique et d'autres grandes puissances ont toujours agi unilatéralement et ils continueront à le faire s'ils jugent qu'ils n'ont pas d'autre choix. Ce n'est cependant pas la meilleure solution, en tout cas pas pour le Canada.

Le deuxième modèle est la sécurité régionale. M. Klepak vous en a déjà parlé et M. Spencer va vous en parler lui aussi. Dans une certaine mesure, le NORAD est une organisation régionale. Son bilan n'a pas toujours été positif, surtout en Afrique.

On ne peut pas dire qu'on ait vraiment obtenu de bons succès en Asie. Je pense que M. Job convendrait probablement avec moi qu'il n'existe dans cette région aucune organisation susceptible de vraiment jouer un rôle sur ce plan. L'APASE n'en joue aucun. Que fait-elle actuellement au sujet de la Corée? En réalité, aucune organisation asiatique ne fait quoi que ce soit au sujet de la Corée.

L'OEA a remporté un certain succès et l'OTAN, énormément de succès, quoique pour des raisons très spéciales, mais elle est actuellement aux prises avec un problème tout à fait différent en Bosnie et en Croatie, d'où son échec par comparaison.

L'ONU est l'autre instrument de la sécurité collective, et la plus connue. Elle utilise quatre grandes stratégies. La première est le déploiement préventif, ce qui équivaut à essayer de régler un conflit avant qu'il n'éclate. Les initiatives sont prises sous la direction du Secrétaire général et de certains autres pays, dont le Canada, et on assiste actuellement à un début de déploiement préventif en Macédonie en particulier.

La deuxième stratégie est le maintien de la paix, mais je n'entrerai pas dans les détails. Vous en avez certainement assez entendu parler.

Il y a, en troisième lieu, l'intervention humanitaire qui est relativement nouvelle. Elle va de pair avec l'imposition de la paix. L'objectif, dans les deux cas, est la protection: la protection de l'aide et des réfugiés et la protection, comme en Bosnie, de la population dans diverses zones sûres. C'est un pas de plus, et il peut évidemment y avoir recours à la force en cas de besoin.

Vient en quatrième lieu l'article 42 de la Charte qui est appliqué en cas d'agression et qui l'a été en Corée et dans le golfe Persique. Ce sont là les deux meilleurs exemples, la Corée et le golfe Persique. Il s'agit là carrément de guerres.

Comment réagir face à ces divers moyens de sécurité collective? On peut intervenir lorsque besoin est et c'est plus ou moins d'ailleurs la façon dont l'ONU procède. Je veux dire que le Secrétaire général fait un tour d'horizon, voit qui pourrait lui venir en aide, téléphone aux ministres pour leur demander s'ils peuvent l'aider, puis attend. Dans le cas du Rwanda, il a reçu toute une série de réponses négatives. La situation, pour la plupart de ceux qui la suivent de près, est vraiment répugnante sur le plan moral. J'ai vu que les Français menacent maintenant d'intervenir. C'est néanmoins la situation.

Une meilleure manière de procéder consiste à avoir des forces en attente. Les pays laissent savoir au Secrétaire général quelles forces ils sont prêts à mettre à sa disposition si cela est nécessaire et s'ils sont d'accord. Je dois faire observer ici que les

[*Text*]

says it will make its capabilities known but it will not earmark any forces, which is a blow. Nevertheless, a good many countries, some of the old faithfuls—Scandinavians, Canada, Australia, etc.—have earmarked forces, although I think we are somewhat a bit tardy this year in telling the UN what it is we can make available.

Then a final step up is a standing force, which is something that would be in being already. You wouldn't have to wait, you'd have a standing force. It might be, or could be, under the control of the Secretary General. He could then go into action whenever he felt it necessary, with the approval of the Security Council. That's some distance off, but in my view it's the only ultimate solution to conflicts like Rwanda.

Finally, a word about Canadian policies. I think we are still ideally suited to contribute to attempts to maintain collective security in the world. We are a relatively rich country. We have fewer enemies, no enemies compared to most countries. We have the capacity to contribute. We have the leadership. We are looked to. We have in a sense a kind of moral obligation, if you like, but it's very much in our own interests as well.

I think that in terms of our stand-by capability we could continue to provide between 2,000 and 3,000, perhaps more, personnel, plus equipment. We pay something like just over 3% of the UN budget. We might think in terms of 3% of UN forces or something like that. That would be appropriate.

Second, I think what we can do, and do well, is training and helping other countries in this business, providing training centres. We're already going to do something at Cornwallis, as you know, but I think we can do more. I hope we will do more, and use our excellent staff colleges, those that continue to exist, to help train the officers of other countries in this business.

Thank you, Mr. Chairman.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Pearson.

I will now call on Mr. Robert Spencer, president of the Atlantic Council of Canada.

• 1030

Mr. Robert Spencer (President, Atlantic Council of Canada): Thank you, Mr. Chairman.

Let me begin by thanking you for this opportunity to appear and congratulating you for organizing this round table on international security institutions.

When I heard about this from the Parliamentary Centre, my mind went back to the work I was closely involved in during my last years at the University of Toronto, where we carried out a major research project on international institutions of all sorts.

I went to the shelf and pulled down a book I was instrumental in producing, and which I had largely forgotten, that had the provocative title of *No Other Way: Canada and International Security Institutions*. The phrase "no other

[*Translation*]

États-Unis ont refusé de le faire. Ils ont dit qu'ils allaient faire savoir quelle est leur capacité, mais sans réserver des forces à cette fin, ce qui a été un coup dur. Néanmoins, un bon nombre de pays, et certains parmi les plus fidèles, comme la Scandinavie, le Canada et l'Australie, ont prévu d'affecter des forces, quoi que nous ayons un peu tardé cette année, je pense, à indiquer à l'ONU ce que nous pouvons mettre à sa disposition.

Il y a en dernier lieu la force permanente, prête à intervenir. De cette façon, il serait inutile d'attendre. Cette force permanente pourrait ou non relever du Secrétaire général. Elle pourrait passer à l'action au moment où il le jugerait nécessaire, à condition d'avoir l'autorisation du Conseil de Sécurité. Cela peut paraître un peu lointain, mais c'est à mon avis la seule solution possible au conflit du genre de celui qui a éclaté au Rwanda.

Enfin, un mot au sujet de la politique canadienne. Je pense que nous avons encore tout ce qu'il faut pour contribuer aux efforts axés sur la sécurité collective dans le monde. Nous sommes un pays relativement riche. Nous avons moins d'ennemis, aucun en fait par rapport à la plupart des autres pays. Nous avons la capacité de contribuer. Nous avons le leadership. On attend beaucoup de nous. Nous avons une espèce d'obligation morale, si je peux m'exprimer ainsi, mais c'est aussi dans notre propre intérêt.

Je pense que nous pourrions continuer à avoir en attente une force de 2 000 à 3 000 militaires, et peut-être un peu plus, en plus de l'équipement. Nous payons un peu plus de 3 p. 100 du budget de l'ONU. Nous pourrions fournir 3 p. 100 des forces de l'ONU ou quelque chose de ce genre. Cela conviendrait parfaitement.

Il y a une chose dans laquelle nous excellons également, et c'est l'entraînement. Nous pourrions aider d'autres pays en mettant des centres d'instruction à leur disposition. Nous avons déjà prévu de faire quelque chose à Cornwallis, comme vous le savez, mais je pense que nous pouvons faire plus. J'espère que nous allons faire plus et mettre à profit nos excellents collèges d'enseignement militaire, ceux qui existent toujours, pour aider à former les officiers d'autres pays.

Merci, monsieur le président.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Pearson.

Je vais maintenant céder la parole à M. Robert Spencer, président du Conseil Atlantique du Canada.

M. Robert Spencer (président, Conseil Atlantique du Canada): Merci, monsieur le président.

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de l'occasion qui m'est offerte de vous exposer mes vues et de vous féliciter d'avoir organisé cette table ronde sur les institutions internationales de sécurité.

Lorsque le Centre parlementaire m'en a parlé, je me suis rappelé les travaux auxquels j'avais participé de près durant mes dernières années à l'Université de Toronto où nous avons mené à bien un grand projet de recherche sur les institutions internationales de toutes sortes.

J'ai retrouvé dans ma bibliothèque un ouvrage auquel j'ai collaboré, que j'avais en grande partie oublié, mais dont le titre, très provocateur, est *No other way: Canada and International Security Institutions*. La phrase *no other way* est tirée de l'un

[*Texte*]

way" came from one of the papers presented at the conference—on which this book was based—by the distinguished British scholar and international relations expert, Ian Smart, who argued—he was arguing, of course, in 1985—that there was no other way to achieve international security except through international security organizations of various stripes.

As I looked at the introduction to the volume, which I wrote in the last months of 1985, I was struck by the words of a speaker at the conference who said that only in Canada was it possible to have a conference with proponents for the United Nations and NATO sitting side by side and arguing the case for the two approaches. That's why I'm so glad to be sitting beside Ambassador Fréchette this morning.

I also wish to say that this is by way of a second coming. I had the privilege of appearing on behalf of the Atlantic Council at a panel at which some of the members of the committee were present. I do not want to repeat what I said at that time. We did submit a brief to the committee, and I do have copies of that brief with me. In the 10 minutes at my disposal, all I had time for was to read the executive summary, which I do not propose to repeat unless there is an overwhelming desire on the part of the committee that I should do so.

I would simply like to refer to the fact that the brief took as its starting point the statement by the then Secretary of State for External Affairs, Mr. Louis St. Laurent, in his famous Gray lecture in January 1947 when he said—and let me just quote from it very briefly:

> Canada's best way to achieve security is in the development of a firm structure of international organization.

That is a statement that I think is as valid in 1994 as it was when Mr. St. Laurent made it many years ago.

Rather than go back over the brief—the committee has been very patient in listening to us this morning—I would like to make a few comments on the questions the Parliamentary Centre suggested might be raised dealing with NATO on the one hand and the Conference on Security and Cooperation on the other.

Let me just run through this in a sequential fashion. One question that was suggested was how should NATO evolve? I would argue, and we argued in our brief, that the alliance of 1994 is of course a vastly different one from that of 1984 or indeed 1989. I think it would be fair to argue that when the Berlin Wall fell and there was a revolutionary change in the international order and all international institutions faced the test of how they could move from the Cold War era to a new and uncertain area, it could be argued that the North Atlantic Alliance made this transition probably better than any other organization.

• 1035

I confess I get very tired when the alliance is referred to repeatedly as a Cold War alliance. I would simply invite anybody who wants to do that to pay a visit to NATO headquarters in Brussels and look outside the press building where a bunch of temporary buildings are being put up—each, incidentally, with its nice little air conditioner already built in—to house the Partnership for Peace delegations, the permanent missions who will be there from the states of central and eastern Europe, or

[*Traduction*]

des documents présentés à la Conférence—dont découle cet ouvrage—par le très éminent universitaire et expert en relations internationales britannique, Ian Smart, qui soutenait—c'était bien sûr en 1985—que les organisations internationales de sécurité de divers ordres étaient le seul moyen de garantir la sécurité internationale.

Lorsque j'ai relu l'introduction, que j'ai écrite au cours des derniers mois de 1985, j'ai été frappé par les propos d'un conférencier, selon lequel le Canada était le seul pays où il était possible d'organiser une conférence où les défenseurs des Nations Unies et de l'OTAN sont assis côte-à-côte et défendent les mérites des deux approches. C'est pourquoi je suis si heureux d'être assis aux côtés de l'ambassadrice Fréchette ce matin.

J'ajouterai aussi que c'est en quelque sorte une deuxième pour moi. J'ai eu le privilège de comparaître au nom du Conseil Atlantique devant un groupe d'experts dont certains membres du comité faisaient partie. Je ne veux pas répéter ce que j'ai dit à ce moment-là. Nous avons présenté un mémoire au comité et j'en ai des copies avec moi. Au cours des 10 minutes qui m'ont été allouées, je n'ai eu que le temps de lire le résumé, ce que je ne me propose pas de faire ici à moins que le comité y tienne absolument.

Je me contenterai de dire que le mémoire avait pour point de départ l'allocution prononcée par le Secrétaire d'État aux Affaires extérieures d'alors, M. Louis St. Laurent, au cours de la célèbre conférence de janvier 1947 où il a été déclaré—et permettez-moi de vous le citer très brièvement:

> La sécurité de notre pays tient au développement d'une structure solide d'organisation internationale.

À mon avis, ces propos sont aussi valables en 1994 qu'ils l'étaient lorsque M. St. Laurent les a prononcés il y a bien des années.

Plutôt que de revenir au mémoire—le comité a eu la patience de nous écouter ce matin—j'aimerais faire quelques commentaires au sujet des questions qui, de l'avis du Centre parlementaire, pourraient être soulevés à propos de l'OTAN, d'une part, et de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, d'autre part.

Permettez-moi de procéder selon l'ordre établi. L'une des questions était: Comment l'OTAN devrait-elle évoluer? Je soutiens, et nous avons soutenu dans notre mémoire, que l'Alliance de 1994 est très différente bien sûr de ce qu'elle était en 1984 ou même en 1989. Je pense qu'il serait juste de dire que lorsque le mur de Berlin a été abattu, que l'ordre mondial a été totalement bouleversé et que toutes les institutions internationales ont dû passer de l'époque de la guerre froide à une ère nouvelle et incertaine, il serait juste de dire que l'Alliance de l'Atlantique-nord a probablement fait la transition beaucoup mieux que n'importe quelle autre organisation.

Je dois avouer que je suis très fatigué d'entendre dire que l'alliance est une alliance de la guerre froide. J'invite tous ceux que la chose intéresse à visiter le quartier général de l'OTAN à Bruxelles et à regarder à l'extérieur de l'immeuble de la presse où l'on est train d'installer quelques locaux temporaires—où, soit dit en passant, des petits climatiseurs sont déjà installés—qui accueilleront les délégations du Partenariat pour la paix, les missions permanentes envoyées par les pays d'Europe centrale

[*Text*]

go down to SHAPE, Supreme Headquarters Allied Powers in Europe at Mons, and see the building which once housed the so–called Berlin group, the four powers who had primary responsibility for the possible crisis in Berlin, to see that this building has now been gutted and is going to house the military delegations of the states from central and eastern Europe who joined the Partnership for Peace.

Partnership for Peace, of course, I think is a striking demonstration of the alliance's ability to move with the times and to adapt. It is interesting that even countries such as Sweden have abandoned their long tradition of neutrality in order to form this bilateral link because they see that is the way towards security.

The only other point I would make on this is that the alliance has evolved, but it has to evolve still further. I think there is a great deal to be said for the fact that having resolved some of the problems, particularly problems of its relations with the outside, it now has to look more seriously at relations within the alliance between the various partners.

I would also comment that anybody who looks at the history of the past of German unification should really appreciate—I think it's a little understood story—how much that development owed to Canadian efforts to transform the alliance in the spring of 1990 so that the then Soviet Union could feel comfortable by giving the new united Germany the right to choose its future alliance orientation.

Moving on, the second question was the withdrawal of Canadian forces from Lahr and Baden. This was something I regretted, I think more the way it was done than the fact itself. I think it did cost us something in friendship and credibility.

Incidentally, one of the odd things in the technical professional sense that I think has resulted is that we lost the forward bases for peacekeeping in the Middle East, in the former Yugoslavia and in Africa, and the technical problem of servicing those has become much more costly. I do not think there's any possibility and I would not argue for a reconstitution of those bases. I think that's past and done with.

On the third question of whether Canada's contribution to NATO is so marginal that it's not worth while, I would say by no means. Our commitment, though very much reduced, is still significant in terms of the commitment of a brigade and two squadrons. Our pilots are still flying AWACS aircraft over Yugoslavia, and our sailors are playing an important role in the Atlantic and in the Adriatic.

When you go to visit SHAPE headquarters, it is very interesting to see the number of times the Canadian flag appears either on the organizational diagram or on the actual deployment of forces. It's small, but I think it is very important.

• 1040

The agenda also asked for the meaning of the phrase, which comes from the Canada 21 report, that says: "NATO should be transformed into an inclusive security organization". I have to confess I do not know what that phrase means. Whether anybody does know, I don't know.

[*Translation*]

et d'Europe de l'Est. Je les invite aussi à se rendre au grand quartier général des Puissances alliées en Europe, le SHAPE à Mons, où ils pourront constater que le bâtiment qui abritait jadis le fameux groupe de Berlin—les quatre puissances qui sont essentiellement responsables de l'éventuelle crise de Berlin—a été complètement réaménagé pour accueillir les délégations militaires des pays d'Europe centrale et d'Europe de l'Est qui ont adhéré au Partenariat pour la paix.

Le Partenariat pour la paix est un vibrant témoignage, bien sûr, de la capacité de l'alliance de s'adapter aux temps nouveaux. Il est intéressant de noter que même des pays comme la Suède ont abandonné leur longue tradition de neutralité pour créer ce lien bilatéral qui est à leurs yeux un gage de sécurité.

Le seul autre point que je veux faire ressortir, c'est que l'alliance a évolué, mais qu'elle doit évoluer encore. Maintenant qu'elle a réglé certains problèmes, surtout en ce qui concerne ses relations avec l'extérieur, elle doit considérer plus sérieusement les relations internes, entre les divers pays membres.

Je pense aussi que quiconque s'intéresse à l'histoire de l'unification de l'Allemagne devrait apprécier le fait—et bien peu de gens sont au courant—que l'on doit beaucoup aux efforts du Canada pour transformer l'alliance, au printemps de 1990 tout en faisant, de sorte que l'Union soviétique se sente à l'aise en accordant à la nouvelle Allemagne unifiée le droit de choisir sa propre orientation.

La deuxième question portait sur le retrait des forces canadiennes de Lahr et de Baden. C'est une décision que j'ai regrettée, surtout la façon dont cela s'est fait. Je crois que cela nous aura coûté cher, en amitié et en crédibilité.

Je dirais en passant que le plus bizarre, sur le plan technique et professionnel, c'est que nous avons perdu les bases avancées pour le maintien de la paix au Moyen–Orient, dans l'ex–Yougoslavie et en Afrique, de sorte qu'il nous en coûte beaucoup plus cher pour approvisionner nos troupes. Je ne pense pas qu'il soit possible de rouvrir ces bases et je ne défend pas non plus une telle solution. C'est déjà chose du passé.

Quant à la troisième question, soit celle de savoir si la contribution du Canada à l'OTAN est marginale au point d'en devenir insignifiante, je dirais que non, bien au contraire. Notre engagement, même s'il est très réduit, est quand même important puisqu'il consiste en une brigade et deux escadrons. Nos pilotes continuent à piloter des avions AWAC au–dessus de la Yougoslavie et nos marins jouent un rôle important dans l'Atlantique et dans l'Adriatique.

Lorsqu'on va au quartier général du SHAPE, il est intéressant de voir le nombre de fois où le drapeau canadien apparaît soit sur l'organigramme, soit sur la carte indiquant où des forces sont déployées. Notre contribution est minime, mais je pense qu'elle est très importante.

On nous a aussi demandé ce que signifiait pour nous le fait que le Conseil Canada 21 ait recommandé dans son rapport que «le Canada réclame ardemment la transformation de l'OTAN en un organisme inclusif». Je dois avouer que je ne sais pas ce que veut dire cette phrase. Quelqu'un d'autre le sait peut–être, mais pas moi.

[*Texte*]

The critical question raised is the expansion of NATO to the east. I've already referred to that to some extent. I'm sure members of the committee have heard this repeatedly. This is a very difficult question of trying to balance interests.

One of the critical questions is, of course, whether Canada and the other 15 members of the alliance are prepared to extend the guarantee in article 5 to the countries of central and eastern Europe. One is reminded a little bit of the British guarantee to Poland in 1939, which in effect put the decision for peace and war in hands other than those of the British government.

There is a real problem about picking and choosing to admit the Visigrad states and offending the Baltic states. There is a real problem with Russia. My argument here would be that we have to have a janus-like policy toward Russia. We have to make certain we do not exclude Russia. We must try to bring it in.

I noticed by this morning's paper that the Russians are going to arrive in Brussels today, I think. There will be consultations to try to push along further the Russian intention on the one hand to join the Partnership for Peace but on the other hand to try to stake out a special arrangement with the alliance, which many of its members and partners in the east are opposed to. I would say we must work to include it, but we must keep a wary eye on developments inside Russia.

Let me turn very briefly to the Conference on Security and Cooperation in Europe. This was also one of our preoccupations at the Centre for Strategic and International Studies when, in 1983, we produced this book on Canada. It enjoyed a considerable success, but it's now badly out of date. I'm hopeful that somebody — not me — is going to pick it up and produce an up-to-date version.

The CSCE was an effective instrument in the Cold War period. I would also argue that its role has been underrated in the events leading to 1989 and 1990. It has had a difficult struggle to try to find a new role. It faces problems of size. Its membership extends far off now into central Asia and it numbers over 50. It is, of course, an organization that has to operate under the rule of consensus, which makes it difficult. It has embarked on a program of limited institutionalization. It has developed some procedures that are making it increasingly effective, including the Forum for Security and Cooperation, and the High Commissioner on National Minorities.

However, I think one has to remember that with all its promise and achievements, it is only a diplomatic forum. The newly appointed Secretary General of the CSCE has written that if the parties to a dispute the CSCE in involved in don't want to resolve it, the CSCE is powerless to try to bring them together.

Of course, I think it's a very important body. I would argue that Canada should continue to play a large role in it. It's one of our principal links across the Atlantic, but it should be recognized that it is no substitute for the North Atlantic alliance itself.

[*Traduction*]

La question critique a trait à l'ouverture des portes de l'OTAN aux États de l'Est. J'en ai déjà parlé brièvement. Je suis persuadé que les membres du comité en ont entendu parler à maintes reprises. C'est une question très difficile qui consiste à équilibrer les intérêts.

Ce qu'il faut avant tout se demander, bien sûr, c'est si le Canada et les 15 autres membres de l'alliance sont prêts à étendre la garantie de l'article 5 aux pays d'Europe centrale et d'Europe de l'Est. Cela me rappelle un peu la garantie offerte par la Grande-Bretagne à la Pologne en 1939, ce qui revenait en fait à confier à quelqu'un d'autre qu'au gouvernement britannique la décision de faire la paix ou d'entrer la guerre.

Il serait difficile de faire un choix et d'admettre les pays de Visigrad aux risques d'offenser les États baltes. Un problème réel se pose avec la Russie. À mon avis, il faudrait adopter à son égard une politique bivalente. Nous devons nous assurer de ne pas exclure la Russie. Nous devons essayer de l'admettre.

J'ai lu dans le journal de ce matin que les Russes vont arriver à Bruxelles aujourd'hui. Il y aura des consultations où l'on va essayer, d'une part, de pousser plus loin l'intention des Russes de se joindre au Partenariat pour la paix, et, d'autre part, d'en arriver à une entente spéciale avec l'alliance, à laquelle s'opposent bon nombre de ses membres et partenaires des pays de l'Est. Nous devons essayer d'inclure la Russie, mais en surveillant de très près ce qui s'y passe.

Permettez-moi de vous parler maintenant très brièvement de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe. C'était aussi l'une des préoccupations du Center for Strategic and International Studies en 1983, lorsque nous avons publié cet ouvrage sur le Canada. Celui-ci a connu un succès retentissant, mais il est maintenant très dépassé. J'espère que quelqu'un d'autre que moi va le mettre à jour.

La CSCE a été un instrument efficace durant la guerre froide. Je dirais même que son rôle a été sous-estimé dans les événements qui se sont produits avant 1989 et 1990. Elle essaie désespérément de se donner un nouveau rôle. Sa taille présente pour elle des problèmes. Ses membres se recrutent maintenant jusqu'en Asie centrale et ils sont plus de 50. C'est bien sûr une organisation qui doit respecter la règle du consentement, ce qui lui complique la tâche. Elle a entrepris un programme d'institutionnalisation limitée. Elle a mis au point certains mécanismes qui ajoutent à son efficacité, dont le Forum pour la sécurité et la coopération et le Haut-Commissariat pour les minorités nationales.

Cependant, je pense qu'il faut se rappeler que malgré toutes ses promesses et ses réalisations, elle demeure une tribune diplomatique. Le nouveau Secrétaire général de la CSCE a écrit que si les parties à un différend auquel la CSCE est mêlée ne veulent pas s'entendre, celle-ci ne peut rien faire pour les réconcilier.

Bien entendu, je pense que c'est un organisme très important. À mon avis, le Canada devrait continuer d'y jouer un rôle de premier plan. C'est l'un de nos principaux liens trans-atlantiques, mais il ne faudrait pas perdre de vue le fait qu'elle ne saurait remplacer l'Alliance de l'Atlantique-Nord proprement dite.

[*Text*]

• 1045

Mr. Chairman, may I just conclude by making the three points that I did make in my appearance at Toronto, where I argued that Canada must maintain an active membership in the alliance, contributing to its evolution. I argued that the alliance has changed, that it has adapted better to the post–Cold War institution than any other institution, and that the alliance is the international security institution whose membership is in Canada's interest, and it does provide Canada with an opportunity to influence initiatives and to reap the benefits of membership.

Thank you very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Spencer.

Well, with the agreement of everybody, I think we should have a short–five minute break, maybe a biological break—call it whatever you like, but five minutes, no more, please.

• 1046

[*Translation*]

Monsieur le président, je vais faire valoir en terminant les trois points que j'ai soulevés lors de ma comparution à Toronto, où j'ai dit que le Canada doit demeurer un membre actif de l'alliance et contribuer à son évolution. J'ai soutenu que l'alliance avait changé, que c'est l'institution qui s'est le mieux adaptée au lendemain de la guerre froide et que c'est une institution internationale de sécurité à laquelle le Canada a intérêt à appartenir, puisqu'elle lui offre l'occasion d'influer sur les initiatives prises et de récolter les fruits de sa participation.

Merci beaucoup.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci bien, monsieur Spencer.

Si tout le monde est d'accord, je crois que nous devrions faire une pause de cinq minutes, une pause biologique peut–être—qu'on l'appelle comme on voudra—mais de cinq minutes seulement, pas plus, s'il vous plaît.

• 1053

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Can we resume, please. If you are worried about the vote, don't worry; the whips are making arrangements, and there will be pairing.

The overwhelming impression I got, I retained from the first half, is that Canada must remain engaged in all its existing security relationships. There was a hint that Canada could do more, but also the realization that we are operating at full capacity as is. Madam Fréchette noted that we are contributing 2,400 peacekeepers presently to UN operations. Mr. Pearson said Canada could not hope to do much more. We are already contributing 3.5% of UN troops and 3.11% of the UN budget. Mr. Pearson noted that this is about the right share.

Le coprésident (M. Gauthier): Pourrions–nous reprendre nos travaux, je vous prie? Ne vous inquiétez pas à propos du vote; les whips sont en train de prendre des dispositions et vous pourrez tous pairer avec quelqu'un d'autre.

Ce que je retiens surtout de la première moitié de la séance, c'est que le Canada doit demeurer fidèle à tous ses engagements actuels sur le plan de la sécurité. Certains ont laissé entendre que le Canada pourrait faire davantage, mais il faut également admettre que nous opérons à l'heure actuelle à pleine capacité. M^me^ Fréchette a noté que nous mettons 2 400 personnes à la disposition de l'ONU pour les opérations de maintien de la paix. M. Pearson a déclaré que le Canada ne pouvait espérer faire beaucoup plus. Notre contribution s'établit à 3,5 p. 100 des casques bleus et 3,11 p. 100 du budget de l'ONU, selon M. Pearson, ces pourcentages paraissaient convenables.

• 1055

Can Canada afford to take on additional commitments in the OAS and Asia? Secondly, is Canada's current commitment to NATO the minimum it can be, and can we retain our credibility at that level? Third, what niche should Canada develop? Fourth, and last, what activities can Canada stop doing in light of resource restraints?

Having said that, Senator MacEachen would like to open the questions and I will give him the floor.

The Joint Chairman (Senator MacEachen): Thank you, Mr. Gauthier, and I thank the panelists who have provided such good evidence this morning. I appreciated each of the presentations.

Le Canada peut–il se permettre d'accepter d'autres engagements en Asie et dans le cadre de l'OEA? Deuxièmement, l'engagement actuel du Canada dans l'OTAN peut–il être réduit et pouvons–nous toutefois conserver notre crédibilité. Troisièmement, sur quoi le Canada devrait–il centrer son action? Quatrièmement, et en dernier lieu, quels sont les activités auxquelles le Canada peut mettre fin pour tenir compte des restrictions budgétaires?

Cela dit, le sénateur MacEachen souhaite passer aux questions et je lui donne la parole.

Le coprésident (le sénateur MacEachen): Je vous remercie, monsieur Gauthier, et je remercie les panélistes qui nous ont fourni d'excellents témoignages ce matin. J'ai écouté leurs exposés avec beaucoup d'intérêt.

[*Texte*]

As you know, this committee is involved in the review of Canadian foreign policy. There is also a separate joint committee reviewing defence policy. That is not to say this committee has no role in defence policy, because defence policy, obviously, has to be very much related to foreign policy. We will be meeting next week with the members of the defence committee, and no doubt we will be wrestling with some of the problems that involve us both.

I want to take advantage of the presence of Mr. Lindsey and others to refer to some of these issues with which we're grappling. I do that because Mr. Lindsey has been involved directly in the Defence department in the field of research and analysis, and in his statement gave us a comprehensive review, particularly of North American defence relations. In doing that, he referred to what he conceived to be the changing threat to Canada, and Mr. Pearson in his remarks referred to the more or less continuing presence of civil conflicts, not attempting to forecast the future.

There has been, as we know, a rather systematic analysis by Canada 21 of the threat, and as a result of its analysis a recommendation to make profound changes in the structure of our military forces, adjusting to the new analysis of threat.

To put point to my question, I will read a paragraph or two from Canada 21:

> The Council does not believe that there is any likely threat to Canada from the submarines or bombers of any foreign state, and proposes that Canada choose to abstain from any international operations that include the possibility of attacks by heavy armoured formations, heavy artillery or modern air power.
>
> We therefore recommend that the Canadian Forces cease procuring weapons and equipment designed specifically to defend against these potential threats. The Council also proposes that current military capabilities be progressively eliminated where they depend upon the use of heavy armoured formations, heavy artillery, air–to–ground fighter support and anti–submarine warfare techniques.

• 1100

In quoting this paragraph, I am not doing justice to the full analysis of *Canada 21: Canada and Common Security in the Twenty–First Century*. I do it merely to give an initial point to my question. As Mr. Lindsey and others know, the subject of military choices is covered in chapter 7 of *Canada 21*.

I wonder whether we could get some response from Mr. Lindsey and any other member of the panel who would help us work through this problem as we begin our meetings with the defence committee.

Mr. Lindsey, please.

Mr. Lindsey: Thank you, Senator.

[*Traduction*]

Comme vous le savez, le comité a entrepris l'examen de la politique étrangère du Canada. Il y a également un comité mixte distinct qui se penche sur la politique de défense. Cela ne veut pas dire que notre comité ne joue aucun rôle en matière de défense, puisque la politique de défense est évidemment étroitement liée à la politique étrangère. Nous allons rencontrer la semaine prochaine les membres du comité de la défense et aborder des problèmes qui intéressent les deux comités.

Je voudrais profiter de la présence de M. Lindsey et d'autres pour vous rappeler certaines questions sur lesquelles nous nous penchons. Je sais en effet que M. Lindsey a travaillé directement au ministère de la Défense dans le domaine de la recherche et de l'analyse, et il a fourni dans son exposé un examen très large, en particulier des relations nord–américaines en matière de défense. Il a parlé à ce sujet des nouvelles menaces dont fait l'objet le Canada et M. Pearson, pour sa part, a parlé du fait que les conflits civils ne vont pas disparaître, même s'il se refuse à prédire l'avenir.

Comme nous le savons tous, le Conseil Canada 21 a procédé à une analyse systématique de la menace à laquelle fait face le Canada et il recommande, à la suite de cette analyse, des changements profonds dans la structure de nos forces armées, pour qu'elles s'adaptent à cette nouvelle menace.

Pour situer ma question, je vais lire quelques paragraphes de Canada 21:

> Le Conseil Canada 21 ne pense pas que le pays ait à craindre qu'un pays étranger quelconque l'attaque avec ses sous–marins ou ses bombardiers, et il propose que le Canada s'abstienne de participer à toute opération internationale comportant le risque d'attaques qui seraient lancées par des formations munies de blindés lourds, de pièces d'artillerie lourdes ou d'aéronefs modernes. Le Conseil recommande que les Forces canadiennes cessent d'acquérir des armes et des équipements conçus précisément pour la défense contre ces menaces potentielles.
>
> Le Conseil propose aussi d'éliminer progressivement les rôles militaires actuels supposant le recours à des formations munies de blindés lourds et de pièces d'artillerie lourdes, à un appui air–sol assuré par des avions de chasse, et à des techniques de guerre anti–sous–marine.

Je cite ce paragraphe, mais cela ne rend pas justice à l'analyse que contient le rapport *Canada 21: le Canada et la sécurité commune au XXI^e siècle*. Je ne vais citer que pour mieux situer ma question. Comme M. Lindsey et les autres le savent, la question des choix militaires constitue le chapitre 7 du rapport *Canada 21*.

Je me demande si M. Lindsey et les autres témoins pourraient formuler des observations qui nous aideraient à aborder ce problème au moment où nous allons commencer à nous réunir avec le Comité de la défense.

Monsieur Lindsey, s'il vous plaît.

M. Lindsey: Je vous remercie, monsieur le sénateur.

[*Text*]

Yes, I would like to say something about those points you raised. I think *Canada 21: Canada and Common Security in the Twenty-First Century* is correct in saying the immediate threat to North America from bombers and missiles is greatly reduced.

The intelligence people always divide up threats according to capabilities and intentions. The intentions of what was left of the U.S.S.R. are probably such that we don't have to worry about them attacking us in the near future. Unfortunately, the capabilities are still there. Their successors—if things go wrong in that part of the world—if they choose to, can lay their hands on thousands of nuclear weapons and the means to send them anywhere around the world. That's not very likely to happen. But we have the means in place to provide a certain form of warning and defence. Most of them are effective and they've been paid for already, and I think the prudent thing would be to keep a minimum number still in service.

What is worrying is not the immediate threat in 1994 from these weapons—which could still do it, but we don't think the owners are inclined to do so—but it's the fact of what's happening in the distant parts of the world, which have been discussed by most of my colleagues here. Things are getting more dangerous. In particular, in the case of ballistic missiles, they are proliferating to many countries whose owners don't seem to be the most responsible people you can imagine. There is a real possibility that they'll put weapons of mass destruction into the missiles—the most frightening ones being nuclear warheads. We're hearing all about that from North Korea today. They could also put chemical or biological weapons into them.

Those missiles don't have intercontinental range and they're not a threat to Canada. They might be a threat to Canadians serving abroad and to the United Nations functions we've been discussing this morning. The United States has recognized this. They have stopped their strategic defence initiative, which caused a lot of concern in Canada. That was intended to be a combat to the intercontinental threat. They've changed the whole direction of the research into the shorter-range tactical ballistic missiles, and they're having some success.

In the Gulf War, as we all know from watching television, the Scud missiles, short-range ballistic missiles, were fired in considerable numbers into Saudi Arabia and Israel, and there was a system in place to give a certain element of defence.

The Patriot was made for anti-aircraft and it was converted at the last minute by desperate efforts to have some capability against ballistic missiles—not very complete. That was a beginning, and they're trying to make that better. They probably will. What they're trying to get is a mobile system that can be sent anywhere in the world and provide some kind of defence.

[*Translation*]

Oui, j'aimerais formuler certains commentaires sur les trois sujets que vous avez abordés. Je pense que le rapport *Canada 21: le Canada et la sécurité commune au XXI^e siècle*, a raison de dire que les bombardiers et les missiles ne constituent plus une menace immédiate pour l'Amérique du Nord.

Les gens du renseignement distinguent toujours deux aspects dans une menace: la capacité et l'intention. Pour ce qui est des intentions, je pense que l'on peut dire que ce qui reste de l'URSS ne risque guère de vouloir nous attaquer dans un avenir immédiat. Malheureusement, la capacité demeure. Les gouvernements qui lui ont succédé—si les choses se passent mal dans cette partie du monde—pourraient, s'ils le souhaitaient, mettre la main sur des milliers d'armes nucléaires et ils auraient les vecteurs nécessaires pour les envoyer n'importe où au monde. Il est très peu probable que cela se produise. Nous avons toujours des systèmes d'alerte et de défense. La plupart d'entre eux sont efficaces et ils sont déjà payés et je pense qu'il serait prudent d'en conserver un certain nombre en état de fonctionnement.

Ce qui est préoccupant, ce n'est pas la menace immédiate que posent ces armes en 1994—ces armes sont encore dangereuses, mais nous ne pensons pas que leurs propriétaires soient enclins à les utiliser—mais c'est ce qui se produit dans des régions éloignées du globe, dont ont parlé la plupart de mes collègues ici. La situation est de plus en plus dangereuse. En particulier, dans le cas des missiles balistiques, il y en a dans des pays dont les gouvernements ne sont pas particulièrement responsables. Il est possible que ces gouvernements placent des armes de destruction massive dans les missiles—dont les plus terrifiantes seraient les ogives nucléaires. Nous entendons dire des choses de ce genre à propos de la Corée du Nord ces jours-ci. Ils pourraient également placer des armes chimiques ou biologiques dans ces ogives.

Ces missiles n'ont pas une portée intercontinentale et ne menacent pas le Canada. Ils pourraient menacer les Canadiens qui se trouvent à l'étranger ou qui participent à des opérations des Nations Unies comme celles dont nous avons parlé ce matin. Les États-Unis en ont tenu compte. Ils ont mis fin à leur initiative de défense stratégique, qui causait de vives inquiétudes au Canada. Cette initiative visait à lutter contre les menaces intercontinentales. Ils s'intéressent maintenant à la recherche sur les missiles balistiques tactiques de faible portée et ils semblent obtenir certains résultats.

Pendant la guerre du Golfe, comme nous l'avons tous appris par la télévision, les missiles Scud, des missiles balistiques de faible portée, ont été tirés en grand nombre sur l'Arabie Saoudite et Israël, et il y avait dans ce pays un système de défense.

Le Patriot a été conçu comme une arme antiaérienne et il a été converti à la dernière minute pour pouvoir être utilisé contre les missiles balistiques—cette conversion n'est pas encore terminée, c'est un début et ils essaient de progresser. Ils y réussiront sûrement. Ils essaient de mettre sur pied un système mobile que l'on pourrait envoyer n'importe où et qui offrirait ainsi un système de défense.

[*Texte*]

Before you can defend, you need warning. The Americans have a system that serves NORAD now, which can detect the launching of a large missile or space vehicle anywhere in the world. One of the things NORAD could very well do is be an agent for the dissemination of this warning to anybody, or to selected countries, as we wish.

The space threat doesn't appear to be dangerous today, but things are happening so quickly in space you don't know what's going to happen. There isn't an anti–satellite system in place. We rather hope there never will be, but there could be.

You mentioned a submarine threat. I don't think the submarine threat to North America is important today, or even for the rest of this century, but the submarine threat to operations in distant theatres—perhaps in shallow coastal waters—is very real. If the UN tries to apply sanctions to an island or to a territory with a coast on it they may very well find themselves opposed by submarines, and if the other side has an old–fashioned, not very modern or capable submarine, and you don't have any anti–submarine warfare, your navy and your ships are not going to last very long.

[*Traduction*]

Avant de pouvoir se défendre, il faut être alerté. Les Américains ont un système qu'utilise à l'heure actuelle NORAD, qui peut détecter la mise à feu d'un missile ou d'une fusée quel que soit l'endroit où elle se produit. NORAD pourrait fort bien être chargée de communiquer cette alerte à tous les pays, ou à certains pays seulement, si c'est ce que nous souhaitons.

La menace venant de l'espace ne semble pas être très vive de nos jours, mais les choses de l'espace évoluent tellement vite de nos jours que l'on ne sait pas ce qui peut se produire. Nous n'avons pas de système antisatellite. Nous espérons qu'il n'y aura jamais de menace venant de l'espace, mais cela se pourrait.

Vous avez parlé de la menace des sous–marins. Je ne pense pas que l'Amérique du Nord soit menacée à l'heure actuelle par des sous–marins, ni même qu'elle le soit d'ici la fin du siècle, mais les sous–marins constituent une menace très réelle pour les opérations dans des pays éloignés—par exemple, lorsqu'il s'agit de régions côtières où l'eau est peu profonde. Si les Nations unies tentent d'imposer des sanctions à une île ou à un territoire qui touche la mer, leurs troupes pourraient se trouver en face de sous–marins, et si l'autre côté ne possède que des sous–marins anciens, peu fonctionnels et que vous n'avez pas les moyens de faire la lutte aux sous–marins, il est évident que vos navires ne vont pas flotter très longtemps.

• 1105

I think the threat is not to Canada today. It's to things abroad soon, and as these missiles get longer range they might become a threat to North America. That won't be for some time. One of the reasons I was urging us to stay in these international organizations was so that we can see what's happening, so that we have some knowledge of technical developments and don't just have to read about them in the newspaper. Otherwise, when these things do develop we won't be able to cope with them.

I think, in brief, we don't have an immediate threat today, but that doesn't mean we should forget about these things, because something will be back tomorrow. We don't know what.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Lindsey. I take it all the panelists agree with Mr. Lindsey's position.

Mr. Graham (Rosedale): I wonder if I might turn to Madam Fréchette and ask a question about the United Nations. It does appear as if a great deal of Canada's security activities in the future will be oriented more and more toward the United Nations and that form of multilateral security. Witnesses appearing before our committee prior to you expressed a considerable degree of skepticism about the United Nations as an organization that is able to handle both the threats that have been described and manage the resources of peacekeeping it has at its disposal.

Suggestions that have come to us go from fundamental reform of the whole structure and having an elected parliament, which is perhaps a world federalist type of thrust, to more limited suggestions that the credibility of the organization will

Je crois que ce n'est pas le Canada qui est menacé de nos jours. Ce sont des pays étrangers qui le sont, mais à mesure que la portée de ces missiles s'allonge, ils pourraient constituer une menace pour l'Amérique du Nord. Cela ne se produira pas immédiatement. C'est une des raisons pour lesquelles je vous invitais à maintenir la présence du Canada dans les organisations internationales parce que cela nous permet de suivre l'évolution des choses, de connaître les nouvelles technologies et de ne pas être obligés d'apprendre tout cela en lisant les journaux. Nous risquons autrement de n'être pas en mesure de réagir aux nouveautés.

Je dirais en bref qu'il n'y a pas de menace immédiate à l'heure actuelle, mais ça ne veut pas dire qu'il faudrait se désinteresser de la chose, parce qu'elle réapparaîtra demain. Et nous ne savons pas quelle forme cette menace prendra.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie beaucoup, monsieur Lindsey. Je crois que les autres témoins partagent les vues de M. Lindsey.

M. Graham (Rosedale): Je me demande si je pourrais poser une question à M^me^ Fréchette au sujet des Nations unies. Il semble que les activités de sécurité du Canada vont s'orienter à l'avenir davantage encore vers les Nations unies et la sécurité multilatérale. Les témoins que nous avons entendus avant vous ont manifesté un grand scepticisme à l'égard des Nations unies en tant qu'organisme capable de répondre à ce genre de menaces et de gérer les ressources dont elles disposent pour le maintien de la paix.

Nous avons entendu tout un éventail de suggestions. D'après certains, il faut procéder à une réforme fondamentale de toute cette structure, et élire un Parlement, qui représente la tendance fédéraliste mondiale. Pour d'autres, il faut renforcer la

[*Text*]

not be established until there is serious reform of the Security Council as the primary organ having immediate authority over peacekeeping, and particularly in respect of enlarging it to include more members of what we might call the south, or developing countries, and restricting the way in which the veto operates.

Would you comment, from your experience, on what are the real prospects of serious reform of the United Nations in terms of its organizational structures, giving authority to organs within the UN to respond to these peacekeeping needs we see evolving in the future?

Ms Fréchette: There are several dimensions to your question. One is to question the ability of the UN to handle the crises put before it. It's not only a matter of structure and organization and planning ability and management of resources ability. It's also a matter of finding a strategy and answer that will be adequate for the problems you face, and then being able to count on the political will of the member states to actually put forward the resources required to do that job.

I think there has been a discrepancy in Security Council decisions between the stated objectives and the actual delivery of the mandates because member states have not come forward with the resources. I think of Bosnia, for instance, when the so–called secure zones were established. The secretariat presented a fairly detailed analysis of what kind of resources would be required to implement that decision, and it was clear from the very beginning that these resources would not be forthcoming. We were talking about tens of thousands of troops and they were not forthcoming.

That's one part of the issue facing the UN that really has very little to do with its management ability. It may have something to do with the credibility of the Security Council's process in reaching these decisions, and indeed this problem is at the very heart of the exercise going forward in the UN, and I think will take a little time.

[*Translation*]

crédibilité de cet organisme en réformant le Conseil de sécurité, puisque c'est l'organe qui est principalement responsable du maintien de la paix, et en particulier, en élargir la composition pour qu'il comprenne des membres de ce que nous appelons le Sud, les pays en développement, et en limiter le veto.

D'après votre expérience, quelles sont les véritables possibilités de réformer les Nations Unies, sur le plan de leur structure organisationnelle, sur celui des pouvoirs accordés aux différents organes de l'ONU pour répondre aux besoins de maintien de la paix qui pourraient apparaître à l'avenir?

Mme Fréchette: Votre question comporte plusieurs aspects. La première porte sur la capacité de l'ONU à agir en cas de crise. Il ne s'agit pas seulement d'une capacité en matière de structure, d'organisation et de planification, ni de gestion des ressources. Il s'agit également de trouver une réponse et une stratégie adaptées aux problèmes à régler, et de pouvoir ensuite compter sur la volonté politique des États membres d'affecter les ressources nécessaires au travail à faire.

Je crois qu'il existe un décalage pour ce qui est des décisions du Conseil de sécurité entre les objectifs officiels et l'exécution des missions, parce que les États membres ne sont pas prêts à fournir les ressources nécessaires. Je pense, par exemple, à la Bosnie, au moment où on a créé les prétendues zones de sécurité. Le Secrétariat de l'ONU avait présenté une analyse relativement détaillée des ressources dont on aurait besoin pour mettre en oeuvre cette décision et il était clair dès le départ que ces ressources ne seraient pas fournies. On parlait de dizaines de milliers de soldats et on ne savait où aller les chercher.

C'est un aspect du problème auquel fait face l'ONU, lequel n'a pas grand–chose à voir avec sa capacité en matière de gestion. Il a peut–être un rapport avec la crédibilité de la procédure qu'utilise le Conseil de sécurité pour prendre ces décisions, et en fait cette question est au coeur du processus d'examen auquel se livre à l'heure actuelle l'ONU, et je pense qu'il faudra attendre un peu pour voir les résultats.

• 1110

The Security Council's decisions have been challenged but not nearly as much as it would appear. In my presentation I referred to the fact that over time, the methods of work of the Security Council have evolved. There is now more room for non–members to actually participate in the decision–making process. I also said the Security Council should try to establish some criteria.

There is greater care now in trying to equate resources and the mandate. There are more developed systems to consult with member states that are potential troop contributors, or if a mission is already underway, to consult troop contributors before you add other elements to the mandate.

I think Security Council reform in that sense will help. The process by which the Security Council consults with non–member countries is at least as important as the number of members you have in the council, or even the geographic balance.

Les décisions du Conseil de sécurité ont été parfois contestées, mais moins qu'il n'y paraît. Dans mon exposé, j'ai signalé que les méthodes de travail du Conseil de sécurité ont évolué. Les États qui n'en font pas partie sont néanmoins en mesure de participer véritablement au processus de prise de décision. J'ai également dit que le Conseil de sécurité devrait tenter d'établir certains critères.

On s'attache davantage à l'heure actuelle à équilibrer les ressources et les missions. On a mis au point des processus de consultation des États membres qui pourraient apporter des troupes, ou si une mission est déjà en place, pour consulter les pays qui ont fourni les soldats avant d'alourdir la mission confiée.

La réforme du Conseil de sécurité va également dans la bonne direction. La consultation des pays qui n'en font pas partie est un aspect qui est au moins aussi important que le nombre des pays qui en font partie, ou même que l'équilibre géographique.

[*Texte*]

The number of countries and the geographic balance in the council are important from a political point of view, and are elements of legitimacy. If we were to add only five or six members to the council and be done with it, I don't think you would do much to actually increase the ability of the council to reach decisions that enjoy the broad support of membership and are legitimate.

The third area is the question of its management ability. I find it amazing how much it's been able to do, and how much it has managed to deliver with the kind of resources it had. The UN had to move overnight from a very quiet, almost dormant organization in terms of peace and security, to an organization that's managing 70,000 troops.

There has been enormous change in the organization. In the time I've been in New York, the military staff of the Secretary-General has grown from five to seventy. There has been very deep reorganization of the peacekeeping department. From where we stand, we think there has been considerable progress, and it's moving in the right direction. So we are not starting from a situation where no work has been done. There has been quite a bit done, and in the right direction.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): I have some questions, but I'll wait until the end.

Mr. Mills (Red Deer): Maybe I could just follow from that last comment. Not long ago, a general told about changes that have occurred. You used to fax something on a Friday, and have to wait until Monday for your answer. He said now you can phone in 24 hours a day, and someone takes your message and delivers it on Monday.

He also went on to say there are 30 different countries in Bosnia, but only eight of them have any capabilities to do anything. The other 22 were there to get their money at the end of the month, and it was a source of foreign aid.

He described a rather dismal situation where they had to provide tents, food, and even uniforms to a couple of countries. That doesn't sound to me like a United Nations that's very capable of responding or actually being very functional in the field.

You mentioned another interesting area, and that was the whole training part of the process Canada could play. I think we might overcome some of those problems if we could promote international training. Do you think countries would participate, and possibly even pay for international training of troops to serve the United Nations?

Ms Fréchette: On the first question, I think the general described the situation in a very colourful way, but it's not entirely fair. Even where they did have a situation room, staff were available at their home and have spent many a night consulting and providing instructions and guidance to the field. The system has now been much improved with the operation of the situation room, but it is really a caricature to say the UN is incapable of providing direction and answering to emergencies over the weekend.

[*Traduction*]

Le nombre de pays qui sont représentés au Conseil de sécurité et l'équilibre géographique sont des aspects importants du point de vue politique, et ils fondent également en partie la légitimité de cet organisme. Si l'on se contentait d'ajouter cinq ou six membres au Conseil, je ne pense pas que les décisions auxquelles pourrait en arriver celui-ci seraient mieux accueillies par les membres et plus légitimes.

Le troisième aspect de la question est la capacité en matière de gestion. Je suis toujours très surprise quand je vois ce que l'ONU réussit à faire, réussit à fournir avec les moyens dont elle dispose. Du jour au lendemain, l'ONU est passée d'un organisme très tranquille, presque léthargique pour ce qui est des questions de paix et de sécurité, à un organisme qui s'occupe de 70 000 soldats.

Cette organisation a connu des changements énormes. Depuis que je suis à New York, le personnel militaire du Secrétaire général est passé de 5 à 70 personnes. Le Département des opérations de maintien de la paix a été complètement réorganisé. De notre point de vue, cela nous paraît constituer de gros progrès, et on va dans la bonne direction. On ne peut pas dire qu'on n'a rien fait. On a fait beaucoup et dans la bonne direction.

Le coprésident (M. Gauthier): J'ai des questions à vous poser, mais je vais attendre la fin de la période.

M. Mills (Red Deer): J'aimerais poursuivre dans la même veine. Un général m'a parlé il n'y a pas très longtemps des changements qui s'étaient produits. Avant, on envoyait un message par télécopie le vendredi, et il fallait attendre lundi pour avoir une réponse. Il dit que l'on peut maintenant appeler 24 heures par jour, et que quelqu'un prend votre message et le remet le lundi.

Il a également déclaré qu'il y a en Bosnie 30 pays différents qui y travaillaient, mais que 8 d'entre eux seulement ont les moyens de faire quelque chose. Les 22 autres ne s'y trouvent que dans le seul but de récolter leur chèque à la fin du mois, et ce chèque est un moyen d'obtenir de l'aide étrangère.

Il m'a décrit une situation assez triste où les Canadiens ont dû fournir des tentes, de la nourriture, et même des uniformes à un certain nombre de pays. Il me paraît difficile de dire que les Nations Unies sont en mesure de réagir et de fonctionner sur le terrain.

Vous avez parlé d'un autre sujet intéressant, et c'est le rôle que pourrait jouer le Canada en matière de formation. Nous pourrions, je pense, surmonter certains de ces obstacles si l'on favorisait la formation internationale. Pensez-vous que des pays seraient prêts à participer à la formation internationale des troupes destinées à servir sous la bannière des Nations Unies, et même à la payer?

Mme Fréchette: Pour ce qui est de la première question, je pense que le général a donné une description très colorée de la situation, mais qui n'est pas tout à fait exacte. Même dans les cas où il existait une salle de gestion de crise, le personnel pouvait être rejoint chez lui, et a souvent passé la nuit à donner instruction et conseil aux personnes sur le terrain. La salle de gestion de crise fonctionne mieux maintenant, mais ce serait caricaturer la réalité que de dire que les Nations Unies ne sont pas capables de donner des directives ou de répondre aux cas d'urgence durant les fins de semaine.

[*Text*]

[*Translation*]

• 1115

I think it is extremely unfair to the people of the UN who actually do provide these services. It may not be a sophisticated kind of system. They operate really on a shoestring. You have to see it to believe how much they're doing with so little. If they have so little, it's because member states are not prepared to give them more. That's the first thing. So I really have to speak up in defence of some extremely competent and dedicated people who indeed are available seven days a week.

The problem you point to in terms of the varying levels of preparedness of troops serving in peacekeeping missions is a real problem. Indeed, you have a wide variety of experiences in these peacekeeping missions. Some troops need to be equipped, but we have to face this reality, or developed countries, countries like ours, will make a commitment to provide all the military resources necessary—I think it's unrealistic to expect that; I don't think the industrialized countries are prepared to put forward all these resources—or we will have to accept the fact that you will have contributions from varying countries with varying degrees of readiness.

I would like, however, to guard against the assumption that the distinction is between developed and developing countries. In fact, some of the best peacekeepers come from developing countries. Many developing countries have a lot of experience in peacekeeping. While it may be true that for some countries among the poorest, peacekeeping is a source of earnings, because their reimbursement comes in hard currency, I would say it is not the deciding factor for most peacekeepers.

I would add that because some of these countries actually are attracted to peacekeeping because there's hard currency returning to them in compensation, this doesn't make them bad peacekeepers. They can be extremely competent too. I know for a fact that for many developing countries, contributing to peacekeeping is not a money-making proposition. In fact they also incur some costs of their own and they're prepared to take it. The image is more *nuancée*—I would say in French—in my opinion.

Training I think is very important. The debate in the UN has not advanced very far. So far the focus has been on developing common curriculum so that all countries contributing peacekeepers will have a standard curriculum for their troops and their officer cadre. I think we're going to see more debate on common training, but at no point is there a question of actually training the soldiers. The focus is on training the trainers and training the officer cadre. Whether or not this will lead to a decision to create a physical institution is still under consideration.

It's hard to predict at this stage whether we will move quickly to that. This is a subject we can't have encouraged very much.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Madam Fréchette, we may send you the testimony of the individual who give us an earful, which Mr. Mills just touched upon, because we could go on for hours. But you must admit, if NATO had not been there

Je pense que cela est très injuste pour les gens de l'ONU qui fournissent ces services. Ce n'est peut-être pas un système très sophistiqué. Ces gens opèrent avec des moyens dérisoires. Il faut le voir pour le croire, mais ils font beaucoup avec très peu. S'ils ont si peu de moyens, c'est parce que les États membres ne sont pas disposés à leur donner davantage. Voilà une première réponse. Mais je dois me porter à la défense de gens très compétents et très dévoués qui sont prêts à travailler sept jours par semaine.

La question de la préparation des soldats qui participent aux missions de maintien de la paix est un problème réel. En fait, il existe de grandes variations sur ce point entre différentes missions de maintien de la paix. Il y a des bataillons qui manquent d'équipement, mais il faut faire face à la réalité, ou alors que les pays industrialisés, comme le nôtre, s'engagent à fournir tout l'équipement militaire nécessaire—je ne pense pas que cela soit réaliste; je ne pense pas que les pays industrialisés soient prêts à fournir tous ces moyens—il faut alors accepter le fait que les bataillons offerts par les différents pays ne seront pas tous au même niveau de préparation.

Je tiens toutefois à signaler que la ligne de démarcation n'est pas entre pays industrialisés et pays en développement. En fait, les meilleurs bataillons viennent de certains pays en développement. Il y a beaucoup de pays en voie de développement qui ont une grande expérience du maintien de la paix. Il est peut-être vrai que pour les pays les plus pauvres, les opérations de maintien de la paix sont une source de revenu, parce qu'ils reçoivent des devises fortes, mais je dirais que ce n'est pas un facteur décisif pour la plupart de ces gens.

J'ajouterai également que le fait que certains de ces pays s'intéressent aux opérations de maintien de la paix parce qu'ils reçoivent en retour des devises fortes, ne les rend pas inefficaces dans ce domaine. Il arrive qu'ils soient extrêmement compétents. Je sais personnellement que pour de nombreux pays en développement, la participation aux opérations de maintien de la paix n'est pas une affaire financière. En fait, cela les oblige à engager certains frais, et ils sont prêts à le faire. La situation est plus nuancée d'après moi.

L'aspect formation est très important. La question n'a pas beaucoup progressé aux Nations Unies. On s'est surtout attaché jusqu'ici à élaborer un programme commun, de sorte que tous les pays qui envoient des troupes en mission aient fait suivre à leurs troupes et à leurs officiers les mêmes cours. Le débat sur la formation commune va prendre de l'ampleur, mais il n'a encore jamais été question de s'occuper directement de la formation des soldats. Il s'agit plutôt de former les agents de formation et de former les officiers. Aucune décision n'a encore été prise sur la question de créer un établissement pour la formation.

Il est difficile de prévoir pour le moment si cette question va évoluer rapidement. C'est un sujet que nous n'avons pas beaucoup encouragé.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Fréchette, nous pourrions vous envoyer le compte rendu du témoignage de la personne qui nous a parlé de tout cela, comme vient de le mentionner M. Mills, parce que cela pourrait prendre beaucoup

[*Texte*]

in Europe at this time to help establish the infrastructure, the logistics, the support, and everything else, which doesn't exist if I listen to Mr. Job in Southeast Asia, for example, at this time, a similar situation—say, Bosnia's experience in Asia or anywhere else—it would create absolute great difficulties for the UN. You can't move NATO from Brussels to Sarajevo as we did with its infrastructure. We haven't anything of a similar nature from Mr. Job's testimony. So it was very useful.

[*Traduction*]

de temps. Vous devez toutefois reconnaître que si l'OTAN n'avait pas existé en Europe au moment où il a fallu établir l'infrastructure, la logistique, l'appui et tout cela, qui n'existent pas d'après M. Job en Asie du Sud-Est, par exemple, en ce moment, une situation comparable—comme la Bosnie qui se situerait en Asie par exemple—poserait de grandes difficultés à l'ONU. Il n'est pas possible de déménager l'OTAN de Bruxelles à Sarajevo, comme nous l'avons fait pour cette infrastructure. Nous n'avons pas obtenu de réaction de ce genre de la part de M. Job. Cela donc a été fort utile.

• 1120

Maybe we'll send you the testimony and you can give us the reply. Officially I was disturbed. This is a professional soldier who took the UN to task and seriously made an impression on many of us, as if this was a very ad hoc, very improvised type of reaction.

Je pourrais peut-être vous envoyer son témoignage et vous pourriez nous fournir une réponse. Cela m'a troublé. C'est un militaire de carrière qui a critiqué vivement l'ONU et cela nous a fait une forte impression. Il a dit que cet organisme avait réagi de façon improvisée et très limitée.

Mr. Mills, I shouldn't stop you. Go ahead.

Monsieur Mills, je n'aurais pas dû vous arrêter. Allez-y.

Mr. Mills: The other area of concern with the United Nations would be the change of mandate that has occurred a number of times. I guess I can understand why that happens, but it is a concern. I'm not sure we need to comment on that.

M. Mills: L'autre sujet de préoccupation, à l'égard des Nations Unies, est le fait que le mandat a changé à plusieurs reprises. Je peux sans doute comprendre pourquoi cela est arrivé, mais cela est inquiétant. Je ne pense pas qu'il y ait lieu d'en dire davantage sur ce sujet.

Mr. Job, I would just like to ask you one question. In dealing with the Asian area, it is my understanding that government plays a much more important role than just exactly what happens there. From an embassy or ambassadorial perspective we have much of our resources in Europe, simply because of history.

Monsieur Job, je voudrais vous poser une question. Dans le cas de l'Asie, je crois comprendre que les gouvernements jouent un rôle beaucoup plus important. Notre diplomatie est principalement centrée en Europe, pour des raisons historiques bien évidemment.

Do you feel there is a real need for us to de-emphasize Europe and emphasize Asia in the government area? In Europe you can have a company dealing with people and you can have individuals dealing with cities, provinces, whatever. In the Orient, is it not fair to say there's quite a different way of dealing with things?

Pensez-vous qu'il faudrait recentrer notre action, pour ce qui est des gouvernements? En Europe, une entreprise peut s'occuper d'individus et des individus peuvent entrer en rapport avec des villes, des provinces. En Orient, n'est-il pas juste de dire qu'il faut s'y prendre très différemment?

Mr. Job: Thank you. I'll speak to your questions first.

M. Job: Merci. Je vais d'abord répondre à vos questions.

Do governments play more of a role? I think you have a certain set of countries, especially those that are making a transition from a command economy to a market economy, where the government is attempting to play a role. There may be some question as to how successful they are.

Les gouvernements jouent-ils un rôle plus actif? Il y a un certain nombre de pays, en particulier ceux qui sont en train de passer d'une économie dirigée à une économie de marché, où le gouvernement tente de jouer un rôle. Il n'est pas sûr qu'ils réussissent très bien.

I'd speak more to your question, though, of de-emphasizing Europe. I don't think it's reasonable to assume that the argument should be made in terms of Europe versus Asia or any particular continental area versus another.

Je vais revenir à votre question sur la nécessité d'accorder moins d'importance à l'Europe. Je ne pense pas qu'il faille aborder cette question en opposant l'Europe à l'Asie, ou une région du monde à une autre.

My argument would be that we need to now consider in the post-Cold War context that our interests in Asia are on a similar footing as our interests in Europe; that is, we have no territorial threat there. We are not engaged in preparing for a land war in Asia any more than we are now in Europe. Our interests are going to be in facilitating the kinds of relationships you discussed and in preventive diplomacy, which, as the ambassador would indicate, is probably the most effective form of peacekeeping and the most effective form of advancing Canadian interests.

Il me semble que dans le contexte de l'après-guerre froide, il faut accorder à nos intérêts en Asie la même importance que celle que nous accordons à nos intérêts en Europe; il n'y a plus de menace territoriale. Nous ne nous préparons pas à des opérations militaires terrestres en Asie, pas plus que nous ne le faisons pour l'Europe. Nous pouvons promouvoir nos intérêts en facilitant le genre de rapports dont vous avez parlé et en favorisant la diplomatie préventive, qui est probablement la façon la plus efficace de maintenir la paix et de protéger les intérêts canadiens, comme le confirmerait M. l'ambassadeur.

[*Text*]

Does that mean you need to substantially change the resource configuration in the Department of Foreign Affairs? I don't think so, although I would argue that there is—and it is ongoing now—a substantial change in the way in which people are assigned resources and so on. It's going on now.

If one now looks at the so–called international security branch in External Affairs, it's fair to say a great deal more of their attention is being paid to Haiti, Cambodia, North Korea, Rwanda, etc. In the past, their efforts were largely oriented around the CSCE and NATO. I'm not being critical. I think that change is going on.

If I look to the future, I would like to ensure that the departments of government have in fact substantially more capability in terms of Canadian officials with linguistic skills, Canadian officials who have training and experience in the regions they're being sent to. I suspect Mr. Klepak would agree with me as far as Latin America is concerned.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): He wants to take the floor. He would like to make that comment.

Mr. Job: I would want to conclude—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Just briefly, because we have many questions.

Mr. Job: —with one comment that reflects on your remarks about peacekeeping. I think you do need to note and remember that the United Nations put forward a substantial operation in Cambodia. I think it cost something like $2 billion and at one point took on up to 30,000 people.

In that particular context the UN was very successful; that is, it was a managed transition through a process of negotiations to bring internal and external parties to an agreement. It managed the transition to an election and is struggling now to keep that process going.

So I think in that context the UN can be successful. It's a very different environment in context than Bosnia.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Job.

Mr. Klepak, you wanted to comment, sir.

• 1125

Mr. Klepak: Yes, I did. Thank you, Mr. Chairman.

A group called *le Comité des treize* in Quebec is preparing a submission on a number of these issues—Albert Legault will be presenting it to you—in terms of the things that were being said about Canada 21 Council.

I can't help, though, wishing to put on my historian's hat and also perhaps an ex–infantryman's hat in terms of some of the last questions, to say that the history of multinational operations is, to put it mildly, shambolic.

In Canada's own experience, we were part of the French empire for a century and a half and on a particular day in September 1759, the remaining problems of coordination between French imperial and French colonial forces were crucial to the defeat—depending on where you are sitting—of the forces of Montcalm on that day.

[*Translation*]

Cela veut–il dire qu'il faudrait restructurer la répartition de nos ressources du ministère des Affaires étrangères? Je ne le pense pas, même si la façon dont on affecte les ressources à l'heure actuelle a profondément changé. Nous sommes en train de mettre en place ces changements.

Si l'on examine les activités de la Direction générale du renseignement extérieur des Affaires étrangères, on constate que le ministère s'intéresse davantage à Haïti, au Cambodge, à la Corée du Nord, au Rwanda, etc. Auparavant, ses activités étaient principalement centrées autour de la CSCE et de l'OTAN. Ce n'est pas une critique. La situation évolue.

Pour l'avenir, j'aimerais que les ministères du gouvernement envoient dans les divers pays du monde des fonctionnaires canadiens qui aient les connaissances linguistiques, la formation et l'expérience appropriées. Je pense que M. Klepak serait d'accord avec moi, pour ce qui est de l'Amérique latine.

Le coprésident (M. Gauthier): Il souhaite prendre la parole. Il aimerait formuler un commentaire.

M. Job: J'aurais aimé terminer. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Brièvement, parce que nous avons beaucoup de questions.

M. Job: . . .avec un commentaire qui concerne les opérations de maintien de la paix. Il convient de rappeler que les Nations Unies ont mis sur pied une opération importante au Cambodge. Cela a coûté quelque chose comme 2 milliards de dollars, et on y a affecté jusqu'à 30 000 personnes.

Dans ce contexte particulier, l'ONU a enregistré une réussite; elle a assuré une transition, par le biais de négociations, pour amener les différentes parties à s'entendre. Elle a réussi à organiser des élections et s'efforce maintenant d'assurer la survie du processus.

Je pense que dans ce contexte, les Nations Unies ont obtenu un succès. Ce contexte est fort différent de celui de la Bosnie.

Le coprésident (M. Gauthier): Je vous remercie, monsieur Job.

Monsieur Klepak, vous aviez un commentaire.

M. Klepak: Oui. Je vous remercie, monsieur le président.

Un groupe du Québec appelé *Le Comité des treize* a préparé un mémoire sur ces questions—c'est Albert Legault qui vous le présentera—qui découle du rapport du Conseil Canada 21.

J'aimerais bien parler en tant qu'historien et même peut–être en tant que soldat pour revenir aux sujets que nous venons d'aborder et dire que l'histoire des opérations multinationales est, pour le moins, plutôt chaotique.

Au cours de son histoire, le Canada a fait partie pendant un siècle et demi de l'empire français et un certain jour de septembre 1759, les difficultés de coordination de l'armée impériale française et de l'armée coloniale française ont joué un grand rôle dans la défaite—cela dépend de quel côté on se place—de l'armée de Montcalm ce jour–là.

[*Texte*]

If we look at the British empire, how many times between 1763 and 19–whatever did we have appalling problems within an empire that got along very well—it was a very happy family—but that still had some difficulties? Alliances make war operate with great difficulty.

One of the jokes at NATO was that no Soviet could possibly be taken seriously because the Soviets said their defence arrangements were based on a threat from NATO. We always joked at NATO headquarters that no one could be serious about that because NATO couldn't mount an offensive anywhere despite decades of experience together.

What I'm trying to say is that armies and armed forces are very national institutions. It's very hard for them to work together, particularly with no notice.

I'm not taking anything away from the general. There are many, many problems on the ground, and you would have seen them that day in September 1759. You would have seen them at Dieppe. You would have seen them in World War I. You would have seen them throughout the history of alliances making war and doing things.

The challenge before the United Nations is almost unimaginable. Nobody ever thought of mounting multi-multinational operations with countries that do not cooperate with one another, that are not parts of the same empire, and that do not have similar traditions, radio procedures, or anything else.

So what we're dealing with is a compromise, trying to do something as effectively as possible without recognizing, though, that we're going to have significant difficulties. As always in history, the military man on the ground has to pick up those pieces. Naturally, there is a quite justifiable reluctance on his part to always be put in this position.

I think we have to understand in the context of what we're doing that it was ever thus and it will probably be ever thus. We can tinker and make as much improvement as possible.

A lot of the jokes and stories are true. In Russia now there's a joke in the army that I've only heard translated into French—*on part paysan, on revient bourgeois.* You go on a UN operation still a peasant but you return as middle class because you actually make quite a lot of money as an individual soldier. The United Nations is trying to deal with that.

There is no doubt either that this is multinational. I would completely agree with the ambassador's comments as to how you muster that. You just can't have the great powers, the Scandinavians, the Canadians and the Australians, doing everything. You have to have the other countries involved.

My last point is on training. I think it's very important to remember that this will never be for other ranks. These are conscript armies. People are passing 12 months in the ranks. We must never see ourselves at that level. We're at the level of training the trainers, and I think anything else is going to be a very bad route.

[*Traduction*]

Si nous prenons le cas de l'empire britannique, c'est un empire qui a prospéré—ses différentes parties constituaient une famille heureuse—mais il y a eu d'innombrables problèmes graves entre 1763 et 19–. Les alliances ont beaucoup de mal à se lancer dans les opérations militaires.

Une des plaisanteries que l'on faisait à l'OTAN est qu'il ne fallait pas prendre les Soviets au sérieux, parce qu'ils avaient dit que leur système de défense avait été conçu pour répondre aux menaces émanant de l'OTAN. Nous en faisions des plaisanteries au quartier général de l'OTAN, et nous disions que l'on ne pouvait pas prendre cela au sérieux parce que l'OTAN était incapable de lancer une offensive où que ce soit, malgré des dizaines d'années d'expérience commune.

Je veux souligner en fait que les forces armées sont des institutions nationales. Il leur est difficile de collaborer, en particulier sans préavis.

Je ne veux pas réduire la portée des propos du général. Il existe de très nombreux problèmes sur le terrain, et vous auriez pu vous en rendre compte ce jour de septembre 1759. On aurait pu également s'en rendre compte à Dieppe. On aurait pu le constater au cours de la Première Guerre mondiale. Toutes les alliances qui se sont lancées dans les opérations militaires ont connu ce genre de problème.

Le défi qui se pose aux Nations Unies est presque inimaginable. Personne n'a jamais pensé que l'on monterait des opérations multinationales avec des pays qui ne sont pas habitués à collaborer entre eux, qui ne font pas partie d'un même empire, qui n'ont pas les mêmes traditions, les mêmes procédures de radiocommunication, etc.

On tente de faire un compromis, de mettre sur pied une opération de façon aussi efficace que possible sans reconnaître que cela pose des problèmes importants. Comme toujours dans l'histoire, c'est le soldat sur le terrain qui ramasse les morceaux. Il est tout à fait compréhensible que les soldats n'aiment pas beaucoup se retrouver dans ce genre de position.

Il faut comprendre que dans ce domaine, il en a toujours été ainsi et qu'il en sera probablement toujours ainsi. Nous pourrons toujours essayé d'apporter certaines améliorations.

Il y a beaucoup de plaisanteries et d'histoires qui sont vraies. En Russie, il y a une blague que se racontent les soldats, et que je n'ai entendue qu'en français. Elle dit: on part paysan, on revient bourgeois. C'est un paysan qui participe à une opération de l'ONU, mais c'est un bourgeois qui en revient parce qu'il a fait pas mal d'argent comme soldat. Les Nations Unies sont en train de s'attaquer à ce problème.

Il ne fait aucun doute non plus que cela provient du caractère multinational de ces opérations. Je suis tout à fait d'accord avec la façon dont l'ambassadeur propose de s'attaquer à cette question. Il ne faut pas que ce soit les grandes puissances, les Scandinaves, les Canadiens et les Australiens, qui fassent tout. Il faut que les autres pays participent.

Mon dernier point porte sur la formation. Il me paraît très important de rappeler que cela ne visera jamais les autres militaires. Ce sont des armées de conscrits. Les soldats n'y passent que 12 mois. Nous ne devons jamais tenter d'agir à ce niveau. Il faut plutôt former les agents de formation et il ne faudrait pas tenter de faire quoi que ce soit d'autre.

[*Text*]

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Are you making a case for regional organizations?

Mr. Klepak: No more than, I think, for an agenda for peace. The United Nations has made it very clear that it would like regional organizations to take on as much of the job as possible.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But in the African situation, for example, Rwanda, do you see us sending a bunch of, say, military people?

Mr. Klepak: Canadian military?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Yes.

Mr. Klepak: I'm always a little worried because the go–first philosophy has the major problem that often the go–firsters get the biggest bloodying. One doesn't necessary want that nor does one have the follow–up to produce it. At the same time, we are very good on the infrastructural side. On the other hand, "go last" certainly isn't within our traditions.

As to what you do in an African situation, if it were possible, I think it would be great for the African states to take it. Taking a look at it, it's not so likely.

Asia has similar problems in most cases.

• 1130

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): But isn't that part of the UN's mandate?

Mr. Klepak: The UN allows the existence of regional organizations—

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Allows.

Mr. Klepak: —and has since the beginning, admittedly under U.S. pressure. It allows it. And this call, which I see Mr. Pearson has here, and I think most of you have seen, suggests, "Look, we're absolutely swamped. Please help out within your own regions as much as possible." Africa, as in every other case, of course, is hard–pressed to do this kind of thing, for structural and political and historical reasons.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): At that same meeting in Quebec City, we were told we have to get out of this idea of people calling 911 Canada, that they're in an emergency, please go and help. We've got to stop responding to all calls. We cannot remain a 911 emergency service.

Mr. Klepak: *Monsieur le président*, 911 is for a police force. We're not a police force, but we are a contributor to society.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): There are an awful lot of people who believe today our interventions should be more police oriented, or should be multidisciplinary, with not only military people.

M. Paré (Louis–Hébert): Monsieur le président, ma question s'adresse à M. Klepak. Dans un premier temps, vous avez décrit la timidité du Canada à participer à l'OÉA pendant un certain nombre de décades, pour corriger ensuite, en disant

[*Translation*]

Le coprésident (M. Gauthier): Proposez–vous des organisations régionales?

M. Klepak: Seulement pour élaborer un agenda pour la paix. Les Nations Unies ont clairement indiqué qu'elles aimeraient confier ce genre de mission à des organisations régionales.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais dans le contexte de l'Afrique, par exemple, au Rwanda, pensez–vous que nous devrions envoyer des militaires?

M. Klepak: Des Canadiens?

Le coprésident (M. Gauthier): Oui.

M. Klepak: Cela m'inquiète un peu, parce que ce sont toujours ceux qui arrivent les premiers qui subissent les plus fortes pertes. Cela me paraît difficile à justifier et il faut assurer le suivi, ce qui soulève des difficultés. D'un autre côté, nous sommes très bon sur le plan de l'infrastructure. Par contre, nous n'avons pas coutume d'arriver les derniers.

Quant à ce qu'on devrait faire pour la situation de l'Afrique, je pense qu'il serait très bon que les États africains s'en chargent. Il paraît toutefois peu probable qu'ils le fassent, si l'on examine la situation.

On retrouve bien souvent des problèmes semblables en Asie.

Le coprésident (M. Gauthier): Mais cela ne relève–t–il pas du mandat des Nations Unis?

M. Klepak: Les Nations Unis permettent l'existence d'organismes régionaux. . .

Le coprésident (M. Gauthier): Permettent.

M. Klepak: . . .elles le font depuis toujours, manifestement à cause des pressions exercées par les États–Unis. Elles les autorisent. Et cet appel qu'a M. Pearson et que la plupart d'entre vous ont vu, je crois, signifie, «Écoutez, nous sommes totalement débordés. Apportez–nous plus d'aide possible dans vos propres régions.» L'Afrique, comme c'est partout le cas ailleurs, naturellement, a bien des difficultés à le faire, pour des raisons structurelles, politiques et historiques.

Le coprésident (M. Gauthier): À cette même réunion à Québec, on nous a dit qu'il fallait que les gens qui se trouvent en situation d'urgence renoncent à l'idée d'appeler 911 Canada pour que nous nous portions à leur aide. Il faut que nous cessions de répondre à tous ces appels. Nous ne pouvons pas continuer à être un service d'urgence.

M. Klepak: *Mr. Chairman* 911 est le numéro qu'on utilise pour appeler la police. Nous ne sommes pas une force de police, mais nous contribuons à la société.

Le coprésident (M. Gauthier): Il y a une foule de gens aujourd'hui qui pensent que nos interventions devraient être plus proches des opérations de police, ou qu'elles devraient être multidisciplinaires et ne pas seulement faire appel aux militaires.

Mr. Paré (Louis–Hébert): Mr. Chairman, my question is for Mr. Klepak. You first described Canada's reluctance, for a number of decades, to join the OAS; however, you added that during the last few years, Canada seemed more interested in

[*Texte*]

que dans les dernières années le Canada semblait plus enclin à prendre sa place dans cette organisation. D'autre part, M. Pearson a rappelé la difficulté de mettre en place des organisations régionales efficaces aussi bien en Afrique qu'en Asie. Les plus grands succès sont sans doute au niveau de l'OTAN. M. Pearson a rappelé aussi que l'une des causes de la diminution de la sécurité dans le monde c'est sans doute l'écart entre les riches et les pauvres.

Enfin M. Pearson a parlé de diplomatie préventive et d'action humanitaire de la part de l'ONU. Je voudrais vous demander comment vous expliquez le mutisme de l'ONU et la tiédeur du Canada pour tenter de faire en sorte que la situation de Cuba dans l'OÉA redevienne plus normale? Est–ce que le Canada ne pourrait pas jouer un rôle plus important pour harmoniser la présence de Cuba avec l'Amérique du Nord, du Centre et du Sud?

M. Klepak: La question cubaine est un peu compliquée par le fait que nous n'étions pas membre de l'Organisation lorsque, lors d'un vote, l'ancienne famille interaméricaine a expulsé le régime cubain. Nous voulions, depuis longtemps, que Cuba soit réintégré, mais c'était un peu difficile, comme *new boy* dans l'Organisation, de réclamer tout de suite quelque chose qui s'était passé quand nous n'étions pas là.

Alors, on a cherché des amis. On est allé chercher les Vénézuéliens, les Colombiens, les Mexicains qui étaient du même avis sur cette question et nous avons tout de suite frappé avec la question NAFTA. Ils étaient très effrayés. Ils avaient parlé pendant des décennies de faire quelque chose, mais maintenant ils voulaient entrer dans le NAFTA, et surtout avoir des rapports économiques plus étroits avec les États–Unis. Mais ils ne voulaient rien faire qui aurait pu déstabiliser leurs progrès économiques, ce qui nous laissait un peu seuls au sein de l'Organisation pour pousser cela. À vrai dire, on n'a pas abandonné cette idée, mais on n'a pas beaucoup avancé encore.

D'après ce qu'on m'a dit, le gouvernement étudie actuellement, avec beaucoup d'attention, cette question. Et il semble aussi que beaucoup de gens, au sein du ministère, croient qu'il en est de même au Mexique; ils pensent que ce serait peut–être une excellente façon de dire: «Maintenant on est membre du NAFTA. On va coordonner beaucoup de choses avec vous à Washington, mais nous avons nos politiques étrangères indépendantes et une des choses les plus évidentes c'est le cas de Cuba».

Vous savez sans doute que, tant M. Ouellet à Mexico, que le président mexicain à la Havane, ont dit qu'effectivement, ce serait le bon moment pour tourner la page et pour faire quelque chose.

Je pense que c'est une bonne politique et je pense qu'on devrait la pousser. Mais il faut aussi savoir que les États–Unis ne voient pas les choses de la même façon, et qu'il faut insister fortement si on veut des résultats. Et c'est une décision qui ne demande pas peut–être du courage mais qui demande quand même des familles au sein de l'Organisation; or, elles ne sont pas tellement nombreuses. Alors je pense qu'on devrait continuer mais ne pas s'attendre à des miracles.

[*Traduction*]

becoming a member of this organization. As well, Mr. Pearson stressed how difficult it was to establish efficient regional organizations either in Africa or in Asia. The best success story is probably NATO's. Mr. Pearson went on to remind us that one of the reasons for increasing security in the world probably is the gap between the have and the have–not.

Afterwards, Mr. Pearson talked about preventive diplomacy and humanitarian intervention by the UN. I would like to ask you how you explain the UN's silence and the lukewarm attitude of Canada concerning the normalization of Cuba's situation within the OAS? Shouldn't Canada play a more proactive role in order to include Cuba in an organization comprising North America, Central America and South America?

Mr. Klepak: The Cuban issue is made more complex by the fact that we were not a member of the Organization when the former inter–american family voted the exclusion of Cuba. We have been in favor of Cuba's reintegration for a long time, but it was a little difficult for the "new boy" that we were, to demand immediately that something that took place before we were a member, be remedied.

So, we looked for allies. We turned to the Venezuelians, the Columbians, the Mexicans who shared our views and we were immediately hit with the NAFTA issue. They were scared. They had been talking for decades about doing something, but now they wanted to join NAFTA and particularly, to establish closer economic links with the United States. But they did not want to do anything that might compromise the economic progress, so we found ourselves alone with the Organization to promote Cuba's reintegration. To tell the truth, we have not given up, but we have not made much progress.

According to what I heard, the government is closely studying this issue and many people, within the department, believe that the same thing takes place in Mexico; they think it might be a very good way to say: "Now, we are members of NAFTA. We are going to coordinate a lot of things with you and Washington, but we have our own foreign policies and one of the most obvious things to do is to solve the Cuban issue".

You probably know that both Mr. Ouellet in Mexico and the Mexican president in Havana said that it would indeed be the right time to turn the page and do something.

I think that it is a good policy and that it should be promoted. But we must also understand that the United States see things differently and that we will have to put a lot of pressure on them to obtain results. This decision may not require courage per say but it requires the formation of families within the Organization; but there are not too many of them, as yet. So, I believe that we should pursue our efforts but that we should not expect a miracle.

• 1135

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Klepak et monsieur Paré. Monsieur English.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Klepak and Mr. Paré. Mr. English.

[*Text*]

Mr. English (Kitchener): Thank you, Mr. Chairman. In the presentations today, which I though were excellent, there was surprising little mention of the United States and the policies being followed by the Clinton administration. In the last few weeks, especially after the issuing of the American guidelines on involvement with peacekeeping operations, there was a great deal of comment in the press in the United States and elsewhere.

I'm wondering about the ambassador's reaction to this. This statement seems to represent quite a significant move backward from American commitments made publicly in 1990. Obviously there were events in 1990–91 that led to broader commitments by the then President Bush.

However, it also seems to represent an American administration that is retreating more generally. Professors Klepak and Spencer are distinguished historians. They know the traditional concern Canada had in its foreign policy until 1947 was that the United States essentially didn't want to be in the world. You can go back to George Washington to find that. Our concern was to get the Americans involved. Our difficulty after 1947 was keeping them from being too involved.

Where do we stand now? This is quite a significant retrenchment. There are people writing about President Clinton and describing him as the most isolationist president since Coolidge. That could be very disturbing for Canadians and could represent quite a departure in terms of our own foreign policy and the way we project ourselves into the world.

Ms Fréchette: The guidelines that came out a few weeks ago, in fact, were presented by the American media as being very restrictive and very negative, and as a step back from the stated intentions that came at the very beginning of the Clinton administration mandate. However, they remain quite open when you go through them. They would allow both the UN and the U.S. itself to contemplate positively quite a wide range of activities for the UN. They're trying to impose some logic to the decision making of the council to establish benchmarks against which to assess whether or not a mission is viable and to try to have an exit strategy.

I think they are conscious of the fact that no matter how hard you try to define in various specific terms what conditions have to be met before a UN mission can be launched, the reality rarely meets the kind of questions you establish for yourself. At the end of the day there is a necessity for political judgment. The PDD–25 was tested right away with Rwanda. This really didn't quite fit, but there was a recognition by the Americans and others that you had to find some answer to this crisis.

I think the guidelines themselves, in fact, leave quite a margin, both as a guide to American policy in the UN and for their own participation. However, I think it's fair to recognize that there's currently an enormous resistance.

[*Translation*]

M. English (Kitchener): Merci, monsieur le président. J'ai noté avec surprise que dans les exposés présentés aujourd'hui, qui étaient par ailleurs excellents, on a peu fait mention des États–Unis et des politiques de l'administration Clinton. Ces dernières semaines, en particulier depuis que les lignes directrices américaines sur la participation à des opérations de maintien de la paix ont été rendues publiques, la presse des États–Unis et d'ailleurs s'est faite l'écho de nombreux commentaires.

Je voudrais savoir ce qu'en pense l'ambassadeur. Cette déclaration semble constituer un repli marqué par rapport aux engagements pris publiquement aux États–Unis en 1990. Bien évidemment, les événements de 1990–1991 avaient obligé M. Bush, président à l'époque, à prendre de plus larges engagements.

Cela semble également représenter un repli plus général de l'administration américaine. Les professeurs Klepak et Spencer sont des historiens réputés. Ils savent que jusqu'en 1947, la préoccupation traditionnelle de notre politique étrangère était que les États–Unis tenaient essentiellement à se tenir à l'écart du reste du monde. Cela remonte à Georges Washington. Ce que nous voulions donc alors, c'était d'amener les Américains à participer, mais après 1947, notre problème a été de les empêcher de trop intervenir.

Où en sommes–nous actuellement? Il s'agit là d'un mouvement de repli très net. Certains auteurs écrivent que M. Clinton est le président le plus isolationniste depuis Coolidge. Cela pourrait être un grave sujet de préoccupation pour les Canadiens et pourrait représenter un changement important de direction de notre politique étrangère et de notre image dans le monde.

Mme Fréchette: Selon les médias américains, ces lignes directrices présentées il y a quelques semaines ont un caractère très restrictif et très négatif, et elles constituent un pas en arrière par rapport aux intentions exprimées par l'administration Clinton tout au début de son mandat. Cependant, lorsque vous les examinez de près, vous constatez qu'elles offrent une certaine latitude. Elles permettraient aux Nations Unis et aux États–Unis eux–mêmes d'envisager favorablement toute une gamme d'activités pour les Nations Unies. Leur objet est d'essayer d'imposer une certaine logique aux prises de décision du Conseil et d'établir des critères qui permettent de déterminer si une mission est viable, ou non, et d'établir une stratégie de désengagement.

Je crois qu'ils sont conscients du fait que, quels que soient les efforts déployés pour définir de manière précise les conditions respectées avant d'entreprendre une mission des Nations–Unies, il est rare que la réalité corresponde aux genres de questions que vous vous posez vous–mêmes. En fin de compte, un jugement politique est toujours nécessaire. Le PDD–25 a été immédiatement mis à l'épreuve au Rwanda. Cela ne convenait pas vraiment, mais les Américains et les autres se sont rendus compte qu'il fallait trouver une solution à cette crise.

À mon avis, les lignes directrices elles–mêmes laissent une large latitude à la politique américaine aux Nations Unies ainsi qu'à leur participation. Il convient cependant de reconnaître qu'il y a actuellement une énorme résistance.

[*Texte*]

Mr. English: Just hold on. I want to shape the question a little bit differently. We heard some testimony from, in fact, Mr. Pearson's wife, who came here on behalf of an NGO group. I was asking her about voluntary contributions to international development assistance programs in Canada. She said they seem very good here and that they were staying very high. However, in the United States, there's been a marked drop-off.

You commented on the American press, and perhaps overemphasized it. The economists in this editorial a week ago described President Clinton's foreign policy as one of disinterest. He's not interested in it. He doesn't have a foreign policy advisor with him when he travels. He's the first president since Harding who doesn't do this. I was wondering if you saw this reflected at the United Nations.

Ms Fréchette: You know how difficult it is for me to comment directly on U.S. policy.

Mr. English: Yes, I know.

• 1140

Ms Fréchette: However, I think I will stick my neck out a little bit and say the American position in the UN meets resistance in the U.S. Congress. One of the sources of constraints and resistance is within the Congress, and the position of the administration has been considerably more supportive of the UN and more supportive of an active UN than some very strong elements of the Congress.

If you look at the testimony my colleague, Madeleine Albright, has given to various congressional committees, it's obvious that it's a difficult process to engage the Congress to buy into this notion of collective security and the usefulness of investing, which means paying your contribution, for instance. The American administration's policy is that they want to pay in full and in time but they are having great difficulty getting appropriations out of Congress.

Mr. Pearson: I'm quite ready to stick my neck out, because no one is going to chop it off.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): You hope.

Mr. Pearson: I think we should be far more outspoken than we are about American policy. If they value our advice as an ally—and I think they do, I have no question about that—we should be down there talking to them about their record in New York. As Louise says, they don't pay their assessment. They pay about a half of it, or something: this from a country that calls itself the leading power in the world and refuses to pay its way in New York, and that issues guidelines referred to on peacekeeping that are a step back from previous commitments. We sit here and say nothing. In fact, some of the things we do say play into the hands exactly of the American senators and congressmen who belittle the UN and everything it stands for.

[*Traduction*]

M. English: Un instant. Je voudrais présenter ma question un peu différemment. Nous avons entendu le témoignage de l'épouse de M. Pearson, qui a comparu ici au nom d'une ONG. Lorsque je l'ai interrogée au sujet des contributions bénévoles aux programmes d'aide au développement international au Canada, elle m'a répondu qu'elles étaient excellentes ici et qu'elles demeuraient très élevées. Pourtant, aux États-Unis, elles ont sensiblement baissé.

Vous avez parlé de la presse américaine et avez peut-être trop insisté sur ce point. Dans cet éditorial de la semaine dernière, les économistes disaient que le président Clinton se désintéressait totalement de la politique étrangère. Lorsqu'il voyage, il n'est jamais accompagné par un conseiller en politique étrangère. Il est le premier président, depuis Harding, à agir ainsi. Retrouvez-vous la même attitude aux Nations Unies?

Mme Fréchette: Vous savez qu'il est difficile pour moi de commenter directement la politique américaine.

M. English: Oui, je le sais.

Mme Fréchette: Je prendrai cependant le risque de dire que la position américaine aux Nations Unies suscite une résistance de la part du Congrès américain. C'est le Congrès qui constitue l'un des freins et l'une des sources de résistance à la position de l'administration qui est beaucoup plus favorable à un rôle actif de la part des Nations Unies que certains éléments très influents du Congrès.

Si vous examinez les témoignages de ma collègue Madeleine Albright, devant divers comités du Congrès, il vous apparaîtra clairement qu'il est très difficile de convaincre le Congrès d'accepter l'idée d'une sécurité collective et de l'utilité d'un investissement, ce qui signifie entre autres, qu'il faut payer sa contribution. L'administration américaine est prête à la payer en totalité, et à temps, mais elle éprouve de grosses difficultés à obtenir le budget nécessaire du Congrès.

M. Pearson: Je suis tout à fait prêt à risquer ma tête, car personne ne va me la trancher.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est du moins ce que vous espérez.

M. Pearson: Je trouve que nous devrions nous exprimer beaucoup plus vigoureusement que nous ne le faisons au sujet de la politique américaine. Si les États-Unis apprécient les conseils de l'allié que nous sommes—ce que je crois—, ce dont je suis en fait certain—nous devrions aller leur parler de ce qu'ils font aux Nations Unies, à New York. Comme Louise le dit, ils ne paient que la moitié environ de leur part: Voilà une nation qui se considère comme la première puissance mondiale et qui refuse de payer son écot à New York, qui publie des lignes directrices sur le maintien de la paix constituant un pas en arrière par rapport à leurs engagements antérieurs. Et pourtant, nous continuons à ne rien dire. En fait, ce que nous disons apporte souvent de l'eau au moulin des sénateurs et des membres du Congrès américain qui décrient les Nations Unies et tout ce qu'elles représentent.

[*Text*]

Mr. Mills's question, and other questions here, suggest the UN can't do anything. That's exactly the point of view Senator Dole and the others take in the U.S. Congress. Do you want to back that point of view? Please don't. Let's have some positive Canadian responses to these American views and attitudes. Plea over.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you very much, Mr. Pearson. We were only reflecting what we were hearing. With the battle here, this committee has been exposed to many views—

The Joint Chairman (Mr. MacEachen): We may change our tune now.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): No, we won't change our tune, but we may get different advice from different people.

That's what you people are here for.

Mr. Spencer: I'd just like to follow up on what Mr. Pearson has said and remind the committee that the American leadership is not impervious to suggestions from outside. I would take up Mr. English's challenge as a historian and remind the committee that when Canada in the late 1960s was pushing very hard to get the Conference on Security and Cooperation in Europe established, Henry Kissinger had to be dragged, kicking and screaming, into acquiescence in the program. Finally, of course, the Americans came onside and played a very constructive role.

I've heard a retired American ambassador comment that there is about a 15% diehard isolationist sentiment in the United States that you're never going to be able to touch, but the other 85% is certainly amenable to suggestion and leadership. Without going back to the old clichés about interpreter and the rest of it, I think we're in a position to make our voice heard and to have considerable effect, if we play our cards carefully, especially through international institutions.

Mr. Klepak: Mr. Chairman, the very next question seems to be just about as bang on as you can get. I would agree with what's just been said about intentions and American ways of looking at these things and also perhaps what Canada should be doing, but we have to look also at capabilities.

Ten years ago, it was true, there were two superpowers, but there were also some great powers out there, militarily speaking. There are now no great powers out there except the United States, and the Soviet Union from a nuclear point of view.

• 1145

If you look at any criterion for strategic reach—that is, for influencing world events in military terms, from amphibious ships to marine corps to strategic airlift to sealift or whatever—Britain, France and others in the middle rank have abandoned the game. Great Britain has two amphibious ships today. This means there is one country in the world capable of operating on a large scale.

[*Translation*]

La question de M. Mills et d'autres questions posées ici indiquent bien que les Nations Unies ne peuvent pas tout faire. C'est exactement le point de vue adopté par le sénateur Doyle et certains de ses collègues au Congrès américain. Voulez–vous défendre une telle attitude? Je vous en prie, ne le faites pas. Il est temps que le Canada réagisse de manière constructive à ces vues et ces attitudes américaines. Voilà mon plaidoyer.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci beaucoup, monsieur Pearson. Nous ne faisions que répéter ce qu'on nous a dit. Au cours du combat qui se livre ici, le comité a été exposé à toutes sortes de points de vue. . .

Le coprésident (M. MacEachen): Nous allons peut–être changer de chanson maintenant.

Le coprésident (M. Gauthier): Non, nous n'allons pas le faire, mais nous allons peut–être entendre des conseils différents de diverses personnes.

C'est cela votre rôle.

M. Spencer: Je voudrais revenir à ce que M. Pearson vient de dire et rappeler au comité que les dirigeants américains ne sont pas indifférents aux suggestions de l'extérieur. Après M. English, je ferai moi aussi un peu d'histoire en rappelant au comité qu'à la fin des années soixante, lorsque le Canada faisait de gros efforts en faveur de l'établissement de la Conférence sur la sécurité et la coopération en Europe, il avait fallu contraindre Henry Kissinger, à son corps défendant, d'accepter le programme proposé. En fin de compte, les Américains ont naturellement fait cause commune et ont joué un rôle très constructif.

J'ai entendu un ambassadeur américain à la retraite déclarer qu'il y a environ 15 p. 100 d'isolationnistes irréductibles aux États–Unis que l'on ne pourra jamais faire changer d'avis, mais que les 85 p. 100 restant sont certainement ouverts aux suggestions et à l'influence de leurs dirigeants. Sans revenir aux lieux communs éculés du rôle de l'interprète et à tout le reste, je crois que nous sommes bien placés pour faire entendre notre voix et pour exercer une influence considérable, si nous utilisons sagement nos atouts, en particulier par l'intermédiaire des institutions internationales.

M. Klepak: Monsieur le président, la question suivante ne pourrait être plus pertinente. Je suis tout à fait d'accord avec ce que l'on vient de dire au sujet des intentions et des vues américaines sur ces questions ainsi que sur ce que le Canada devrait peut–être faire, mais il faut aussi tenir compte des capacités.

Il y a 10 ans, c'est vrai, il y avait deux superpuissances, mais il y avait également d'autres grandes puissances sur le plan militaire. Aujourd'hui, il n'y a plus que les États–Unis, et aussi l'Union soviétique sur le plan nucléaire.

Si vous examinez les critères d'influence stratégique—c'est–à–dire la capacité d'influencer les événements mondiaux sur le plan militaire, des navires amphibies aux Marines, en passant par les ponts aériens et les transports maritimes stratégiques—la Grande–Bretagne, la France et d'autres puissances moyennes ont abandonné la partie. La Grande–Bretagne dispose actuellement de deux navires amphibies. Cela signifie qu'il n'y a plus qu'un seul pays au monde qui soit capable d'opérations à grande échelle.

[*Texte*]

I think my last point on this would be just to say we have all become so used to this, we no longer even think of it as being particularly odd. We talk about a Somalia operation in which the United States will take the casualties and then the rest of us will move in. We talk about the Americans being at the pointed end, and when it gets bloody and nasty, they're still there. Then, if they can manage to sort everything out, the rest of us will come in.

I'm older than most people in this room, but can you imagine a situation where London and Paris would, from even a national honour basis, have ever imagined accepting a role like that? Yet they not only accept it, they are delighted with it because they don't have to pay for a role at a higher level.

Since the League of Nations was mentioned earlier, I think it's worth remembering that perhaps from an American point of view, what are the rest of us doing?—*jouer à l'après–vous*, which is exactly what we were doing in Manchuria and the rest of it. We were saying you are a big power—you go and do it. Then when they do it, we're ready to criticize or whatever.

Mr. Penson (Peace River): Mr. Chairman, I've enjoyed this panel very much. I think it's helped us as a committee to focus on what our security needs should be.

The question I have is for Mr. Lindsey and Mr. Spencer. Many people who have come before the committee have suggested we should be redirecting a lot of our military budget to more development assistance and we should cut back on military spending. Both of you have suggested we continue to be involved in NATO and NORAD. If Canada were to substantially reduce its budget in military spending, would we be able to maintain those two associations to an adequate level?

Mr. Lindsey: Those are very pertinent questions. I would say, with regard to NORAD, our expenses are not very high and I don't think one could reduce them very much and leave anything meaningful in place.

I think Bob Spencer's going to speak for NATO. My impression with our contributions to NATO now is that, since we've withdrawn our troops from Europe, we aren't really spending a great deal of money that you can attribute to NATO. We're doing things for ourselves that we can promise to NATO, but I don't think you can really charge that to an investment in NATO.

I think we're reaching the point where we're a poor member of the club, and we're in danger of being chucked out because we're not paying our dues.

Mr. Penson: I guess that's the thrust of my question. If we cut back any further, are we going to be able to be involved in those organizations in any meaningful capacity?

Mr. Lindsey: No, and we're starting to be escorted off the premises already.

Mr. Spencer: I would agree with George Lindsey on that. I think as far as NATO is concerned, we are pretty well at the irreducible minimum.

[*Traduction*]

Je pense que tout ce qu'il me reste à dire, c'est que nous sommes si habitués à cette situation, que nous ne pensons même plus qu'elle est particulièrement bizarre. Nous parlons d'une opération en Somalie au cours de laquelle nous n'interviendrons qu'une fois que les États–Unis auront essuyé les pertes. Nous parlons des Américains en disant qu'ils sont à la pointe et que lorsque les choses tournent au vinaigre, ils ne s'en vont pas. Ce n'est qu'après, lorsqu'ils ont réussi à mettre un peu d'ordre, que le reste d'entre nous intervient.

Je suis plus âgé que la plupart des personnes qui se trouvent dans cette salle, mais pouvez–vous concevoir une situation dans laquelle Londres et Paris, même par souci pour leur honneur national, auraient jamais imaginé d'accepter un rôle tel que celui–là? Pourtant, non seulement ils l'acceptent, mais ils sont ravis de le faire parce que cela leur évite de jouer un rôle à un niveau plus élevé.

Puisqu'on a mentionné, tout à l'heure, la Société des nations, je crois qu'il est bon de se souvenir que pour les Américains, le reste d'entre nous s'est contenté de lui dire «après vous», ce qui est exactement ce qui s'est passé en Mandchourie et ailleurs. Ce que nous leur disions c'est qu'ils étaient une grande puissance et que c'était à eux d'aller faire le travail. Mais une fois le travail fait, nous étions tout prêts à les critiquer.

M. Penson (Peace River): Monsieur le président, j'ai beaucoup apprécié ce que ce groupe nous a dit. Je crois qu'il a aidé notre comité à mieux définir nos besoins en matière de sécurité.

Ma question s'adresse à la fois à M. Lindsey et à M. Spencer. Beaucoup de témoins nous ont dit que nous devrions consacrer une part importante de notre budget militaire à l'aide au développement et que nous devrions réduire les dépenses militaires proprement dites. Vous nous avez tous deux recommandé de continuer à être membre de l'OTAN et de NORAD. Si le Canada réduisait sensiblement ses dépenses militaires, lui serait–il possible de continuer à jouer un rôle valable au sein de ces deux organisations?

M. Lindsey: Ce sont là des questions très pertinentes. Nos dépenses en ce qui concerne NORAD ne sont pas très importantes et je ne crois pas que l'on puisse les réduire sensiblement sans rendre notre rôle insignifiant.

Je crois que Bob Spencer va vous parler de l'OTAN. Je crois que depuis que nous avons retiré nos troupes d'Europe, nous ne dépensons pas beaucoup d'argent pour l'OTAN. Nous faisons un certain nombre de choses par nous–mêmes pour respecter les promesses faites à l'OTAN, mais je ne pense pas que cela puisse être considéré comme un véritable investissement dans cette organisation.

Je crois que nous en sommes au point où nous sommes un des membres pauvres du Club et que nous risquons de nous faire expulser parce que nous ne payons pas nos cotisations.

M. Penson: Voici ma question. Si nous effectuons d'autres coupures, pourrons–nous continuer à jouer un rôle valable au sein de ces organisations?

M. Lindsey: Non, et on commence déjà à nous montrer la porte.

M. Spencer: Je suis d'accord avec George Lindsey. Je crois qu'en ce qui concerne l'OTAN, nous en sommes réduits au minimum irréductible.

[*Text*]

For example, there is a very distinguished major–general at SHAPE in charge of SHAPE's intelligence facility. That's not spying, it's collecting information and feeding it to the proper quarters. He's retiring in August. We were going to be cut down to having the highest officer in that headquarters a lieutenant–colonel. Fortunately, the country that was asked to replace the major–general could not find a suitable replacement. We got a brigadier–general in there, so we still have a foothold.

That happens all over the place. If you don't pay your dues, you don't really get the positions. Now, the dues are really very low. Now, the dues are really very low. We are paying very, very little. I think the accepted figure is in the range of $200 million or $180 million a year for NATO. Of course, that would be spent in other quarters if the people weren't posted to NATO posts.

• 1150

One other thing, which your colleagues on the defence committee evidently were very interested in, is to look at the balance. What do we get back in hard, cold cash from the use of training facilities in the three bases across Canada, which enables us to keep open those bases, which are certainly surplus to Canadian military requirements?

If I may, Mr. Chairman, I'd just add one other point that gets a little bit beyond this. I think the cost in other areas of any further withdrawal, of looking further inward, would greatly outweigh the actual dollars we expend. I could develop this theme for you, but in a sense, we really would lose our credibility and we would turn our back on a lot of friends. We would, I think, suffer a great deal in many ways—including, incidentally, the trade and investment area.

Now, it is perfectly true that the alliance is not an economic instrument, that economic things are better dealt with in other institutions. On the other hand, there is a certain spillover. You are dealing with people and with countries on an economic basis, on a basis of familiarity.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Did you want to get into this discussion, sir? We have about 10 minutes left.

Mr. Job: I would make only one comment. Certainly I agree with Mr. Spencer. I think, though, in response to your question that one of the things we have to do is to focus our contributions, I don't think we can sustain an argument about general–purpose, globally deployable, combat–capable forces as the argument, or the way in which we're going to stay in NATO or any other organization. We've got to, for instance, decide if it's going to be heavy armour, fighter aircraft, blue–water navy, and make some choices among those to devise an appropriate contribution.

A Voice: Good comment.

Mr. Penson: I have a quick follow–up for Mr. Spencer, dealing with the matter of NATO. You've talked about the sensitivity with which we have to approach any extension of NATO into the newly independent states, or eastern European

[*Translation*]

Par exemple, il y a un major–général très distingué qui est à la tête des services de renseignement du SHAPE. Il ne s'agit pas d'espionnage, mais de collecte de renseignements destinés à être communiqués aux destinataires appropriés. Il prend sa retraite en août. Nous allions nous retrouver avec un lieutenant–colonel au quartier général comme officier le plus gradé. Heureusement, le pays auquel on avait demandé de remplacer ce major–général n'a pas réussi à trouver un candidat valable. Nous avons donc fourni un brigadier–général, ce qui nous permet de maintenir le pied dans la porte.

Cela se passe un peu partout. Si vous ne payez pas votre dû, vous n'obtenez pas les postes importants. Pourtant, cette participation est vraiment peu coûteuse. Nous payons vraiment très, très peu. Je crois que le chiffre est de l'ordre de 180 millions de dollars à 200 millions de dollars par an pour l'OTAN. Bien sûr, cet argent serait utilisé dans d'autres secteurs si nous n'avions pas de Canadiens affectés à des postes de l'OTAN.

L'autre point important, qui intéressait manifestement beaucoup vos collègues du Comité de la défense, c'est la contre partie. Que retirons–nous, en espèces sonnantes et trébuchantes, de l'utilisation des installations d'entraînement aux trois bases du Canada, qui nous permet de garder celles–ci ouvertes, alors qu'elles ne sont manifestement pas indispensables pour nous sur le plan militaire?

Si vous me le permettez, monsieur le président, je voudrais faire une autre remarque qui nous amène un peu plus loin. À mon avis, le coût, dans d'autres domaines, de tout nouveau retrait ou repli, serait beaucoup plus important que l'argent que nous dépensons effectivement. C'est un thème que je pourrais développer, mais en un sens, cela se ramènerait à perdre notre crédibilité et à abandonner beaucoup d'amis. Je crois que nous en souffririons beaucoup dans bien des domaines—notamment celui du commerce et de l'investissement.

Certes, l'alliance n'est pas un instrument économique et d'autres institutions sont plus à même de s'occuper des questions économiques. Il y a cependant des retombées car vous traitez avec les gens comme avec les pays sur un plan économique, sur les liens qui existent entre eux et vous.

Le coprésident (M. Gauthier): Vouliez–vous intervenir dans la discussion, monsieur? Il nous reste environ 10 minutes.

M. Job: J'ai une seule remarque à faire. Je suis tout à fait d'accord avec M. Spencer. Je pense cependant, en réponse à votre question au sujet de l'importance de notre contribution, que nous n'aurons pas les moyens de fournir des forces polyvalentes, ayant un potentiel de combat, qui puissent être déployées dans le monde entier si nous voulons continuer à faire partie de l'OTAN ou de toute autre organisation. Il faudra, par exemple, pour déterminer une contribution appropriée de notre part, que nous fassions un choix entre des blindés lourds, des avions de combat ou des navires de haute mer.

Une voix: Très juste.

M. Penson: J'ai quelques mots à ajouter à ce qu'a dit M. Spencer à propos de l'OTAN. Vous avez dit qu'il fallait que nous abordions avec beaucoup de prudence tout élargissement de l'OTAN à des États nouvellement indépendants ou des pays

[*Texte*]

countries. What advice would you give the committee for an approach on how we handle that? I know the Partnership for Peace program is one avenue, but there are countries like Hungary and Poland that are actively trying to become members of NATO and therefore probably Ukraine right behind. How would you advise us to proceed?

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Briefly.

Mr. Spencer: Very briefly, Mr. Chairman.

I think we have to build on the existing institutions, of which there are two. There's the North Atlantic Cooperation Council, which is a forum for political debate, and the Partnership for Peace. I am sure the committee is aware that there is an element of unreality about some of the statements coming out of central and east European governments. They do not really expect membership because they're simply not able—it's a two-way street—to undertake the responsibilities of membership at the moment in return for the privileges.

I think we have to work very closely with them, and I'm very proud to say that I think the Canadian government has been very active and very productive in this, both on the political–economic and on the defence side.

In other words, I think my answer to your question was that we push on with the existing instruments and do the best we can regarding this as a halfway house, if you like, looking to see, some years down the line, what the end result can be. Certainly I think it's the wish of many countries, who are feeling a sense of real insecurity, that they will get a greater measure of security now, but even more down the line.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Dr. Spencer.

Monsieur Leblanc.

M. Leblanc (Longueuil): Merci, monsieur le président.

Il se passe quelque chose dans le monde actuellement qui m'apparaît terrible, scandaleux et immoral. C'est dans ce petit pays qu'est le Rwanda. Je ne sais pas ce qui se passe, mais je me demande pourquoi les Nations Unies et le Conseil de sécurité ne réagissent pas plus rapidement.

[*Traduction*]

d'Europe de l'Est. Quelle démarche recommanderiez-vous au comité pour cela? Je sais qu'il y a le Programme de partenariat pour la paix, mais qu'il y a des pays comme la Hongrie et la Pologne qui s'efforcent de devenir membres de l'OTAN et qu'ils seront probablement immédiatement suivis par l'Ukraine. Que nous conseillez-vous de faire?

Le coprésident (M. Gauthier): Soyez bref.

M. Spencer: Très bref, monsieur le président.

Je crois qu'il faut que nous fondions notre démarche sur les deux institutions existantes. Il y a le Conseil de coopération nord-atlantique qui offre un forum au débat politique, et le Partenariat pour la paix. Je suis certain que le comité sait que certaines des déclarations de gouvernements d'Europe centrale et de l'Est manquent de réalisme. Ils ne s'attendent pas vraiment à être acceptés parce qu'ils n'ont tout simplement pas les moyens—cela marche après tout, dans les deux sens—d'assumer les responsabilités exigées en contrepartie des privilèges accordés.

Il va falloir que nous travaillions en étroite collaboration avec ces pays, et je suis très fier de pouvoir dire que le gouvernement canadien s'est montré très actif dans ce domaine, tant sur le plan politico-économique que sur celui de la défense.

Autrement dit, en réponse à votre question, je dirais que nous devrions continuer à exploiter les instruments existants et tirer le meilleur parti possible de cette situation de transition, si vous voulez, pour essayer de déterminer ce que le résultat pourrait être dans quelques années. J'ai la conviction que de nombreux pays, qui ont vraiment l'impression d'être menacés, souhaiteraient jouir d'une plus grande sécurité dès maintenant, et encore plus à l'avenir.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Spencer.

Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc (Longueuil): Thank you, Mr. Chairman.

What is currently taking place in the small country of Rwanda is terrible, scandalous and immoral. I do not know what is going on, but I wonder why the United Nations and the Security Council do not respond more quickly to that situation.

• 1155

Je comprends que c'est un problème interne, que c'est un pays qui n'a pas beaucoup d'impact, qui n'a pas beaucoup d'influence. Mais il y a des milliers de personnes qui se font tuer comme des chiens, des animaux et on dirait que les Nations Unies ne réagissent pas. J'aimerais quand même qu'on se serve peut-être de cet exemple pour se poser la question de savoir pourquoi il n'y a pas plus de réaction.

J'aimerais avoir votre opinion, madame Fréchette d'abord, parce que vous avez parlé de ça, ainsi que l'opinion de M. Pearson qui a dit aussi que l'aide humanitaire était importante au niveau de la sécurité.

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Fréchette.

Mme Fréchette: Le problème du Rwanda est un problème qui fait appel à la conscience des Nations Unies, à l'heure actuelle. Je pense que la réponse n'est pas si simple.

I know that it is an internal problem, that it is a country that does not have much influence. But thousands of people are being slaughtered and it looks as if the United Nations remain passive. I think we should use that example to ask why there hasn't been more response to the situation.

I would like to have your opinion first, Mrs. Fréchette, because you talked of that, as well as Mr. Pearson's who said that humanitarian aid was important for security reasons.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Mrs. Fréchette.

Ms Fréchette: The problem in Rwanda raises the issue of the moral conscience of the United Nations. I don't think it's possible to give you a simple answer.

[*Text*]

D'une part, parce que, dans notre histoire, il n'y a pas eu de nombreuses expériences d'interventions pour mettre fin à des guerres. Il y a eu beaucoup d'expériences d'interventions pour prendre parti d'un côté ou de l'autre, mais des interventions qui sont parvenues à mettre fin à des guerres civiles comme celle–ci, il n'y en a pas eu beaucoup.

Il y a eu l'expérience de la Somalie, il n'y a pas si longtemps, qui n'a pas été un grand succès. Et on s'est rendu compte, en débarquant en Somalie, qu'il fallait beaucoup plus de muscles que ce qu'on avait imaginé et qu'il fallait être prêt à rester là très longtemps.

Le Rwanda, évidemment, c'est un problème un peu différent. Mais au fond, il faut essayer de définir d'abord s'il y a des moyens de contrôler la situation, et de mettre fin aux combats? Et quelles sont les ressources dont on va avoir besoin? Et quels sont les risques pour les pays qui décident de contribuer? Ce n'est pas une décision facile à prendre, pour personne.

L'approche qui a été retenue par le Conseil de sécurité jusqu'à maintenant, c'est de mettre l'accent sur l'aide humanitaire et la protection de la population civile. Donc, il y a un plan qui a été adopté par le Conseil de sécurité, et qui prévoit l'envoi de 5 500 soldats. Jusqu'à maintenant, le gros des troupes serait fourni par des pays africains. Mais les pays africains sont mal équipés. Il faut qu'ils soient équipés, il faut qu'ils soient entraînés sur les nouveaux équipements. Il y a certes une volonté de la part des pays d'apporter chacun sa contribution, mais il y a en plus la question de savoir quelle est la meilleure façon de s'attaquer à un problème comme celui–là.

Mr. Pearson: *Je m'excuse si je parle en anglais.* I don't think there are any obvious answers to that question, but I agree with the way you put the question. I think it is really a failure of the international system to deal with this subject. Despite what everyone said today, what we've all said means nothing—nothing—if we cannot do something about that kind of crisis. You're talking about up to—whatever it is—half a million lives lost. What's the point of talking about these international security organizations if none of them can act in this kind of crisis?

Well, it's all very well be to indignant, but what can we do about it? I think Canada is going to help soon by sending some specialized troops or officers, which is one way we can respond. We have interests in Rwanda. Father Lévesque created the university there. Missionaries and Catholic priests from Quebec have been there for a long time. We have to choose the spots where we can be helpful and where we have a traditional interest.

I agree with Mr. Klepak that Latin America is the place where we have to be on the lookout in particular, because if we don't help there, the United States will be tempted to intervene unilaterally. We should do all we can to prevent that.

There are other criteria one could think about, but there's no immediate answer, Mr. Leblanc, to your question about the UN failure there. They're just not ready to cope with it. I've mentioned things one has to do in future, like standby forces

[*Translation*]

On the one hand, because historically, there were few cases of intervention to put an end to a war. There were numerous cases of intervention in favour of the one or the other, but few of them succeeded in putting an end to civil wars such as this one.

The Somalia experience, not so long ago, was not very successful. When we landed in Somalia, we realized we needed a lot more muscle than we thought and that we had to be willing to stay there for a long time.

In Rwanda, obviously, the problem is somewhat different. But essentially, we must first try to determine if there are ways to control the situation, to put an end to the war? And what are the resources necessary for that? What are the risks for the countries willing to contribute? It is a difficult decision to take for everybody.

Up to now, the Security Council's approach has been to emphasize humanitarian aid and the protection of the civilian population. According to the plan adopted by the Security Council, 5,500 soldiers should be sent. Up to now, the bulk of the troops has been provided by African countries, but these countries are poorly equipped. They must be well equipped, they must be trained to use new equipment. Various countries are willing to contribute, but we also have to determine the best way to tackle such a problem.

M. Pearson: *I apologize for speaking in English.* Je ne pense pas qu'il y ait des réponses toutes faites à cette question, mais je suis d'accord avec la manière dont vous l'avez présentée. Je crois que c'est le système international mis en place qui a échoué. En dépit de tout ce que nous avons dit aujourd'hui, nos paroles ne signifient rien—rien—si nous ne pouvons rien faire contre ce genre de crise. Vous dites qu'il y a peut–être déjà eu un demi–million de morts. À quoi bon parler de tous ces organismes de sécurité internationaux si aucun d'entre eux n'est capable d'intervenir dans ce genre de crise?

C'est fort beau de s'indigner, mais que pouvons–nous faire? Je crois que le Canada ne va pas tarder à apporter une aide en envoyant des troupes ou des officiers spécialisés, ce qui est une façon de faire. Nous avons des intérêts au Rwanda. Le père Lévesque en a créé l'université. Des missionnaires et des prêtres catholiques du Québec y vivent depuis très longtemps. Il faut que nous choisissions les endroits où nous pouvons nous rendre utiles et où nous avons des intérêts de longue date.

Je suis d'accord avec M. Klepak pour dire qu'il faut que nous fassions particulièrement attention à l'Amérique latine car si nous ne lui apportons pas d'aide, les États–Unis seront tentés d'intervenir unilatéralement. Nous devrions faire tout notre possible pour l'empêcher.

Il y a d'autres critères possibles, mais il n'y a pas de réponse immédiate, monsieur Leblanc, à votre question au sujet de l'échec des Nations Unies là–bas. Elles ne sont tout simplement pas équipées pour cela. J'ai mentionné un certain nombre de

[*Texte*]

and reinforcing the authority of the Secretary General, having a logistics pool so that poor countries can draw on it for their own purposes in Africa and so on — these steps must be taken. There's lots to do.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Thank you, Mr. Pearson.

Senator Andreychuck.

• 1200

Senator Andreychuk (Regina): On the same track, it seems to me we talk about preventative diplomacy and active engagement. Previously we knew who the targets were and we had a response time that was reasonable. The difficulty now is that we don't seem to know where the targets are. But I'm more concerned that we don't have a response mechanism. Rwanda, Bosnia and Somalia would probably not be the situations they are today if we knew whether it was a regional response, a UN response or a unilateral response. Can anyone address how, while we're sorting out a new world, we create a different response time?

Having been on ground in Europe, we all said it would be a European issue in Bosnia. They wanted to take it on. Then it was a NATO issue, and then it was a UN issue. Then everyone said the U.S. should be there because it's a superpower. Meanwhile the genocide became entrenched and any response now is more difficult. Somalia and Rwanda are other examples. What do we do about a more immediate response time?

Le coprésident (M. Gauthier): Madame Fréchette, est-ce que vous voulez commenter brièvement?

Mme Fréchette: Oui, monsieur le président. Brièvement.

Le coprésident (M. Gauthier): C'est une grosse question.

Mme Fréchette: Je pense que c'est partiellement une question d'institution. Mais quant on pense au Rwanda, je ne pense pas qu'il faille débattre pour savoir quelle institution est responsable.

Je pense que l'Organisation de l'Unité Africaine peut jouer un rôle politique — et d'ailleurs ils l'ont joué au cours des derniers jours pour essayer d'amener les parties à s'entendre sur un cesser le feu —, mais elle n'a pas les ressources physiques, matérielles et d'organisation pour mettre en branle une force d'intervention ou une force de maintien de la paix ou n'importe quelle formule entre les deux.

Donc, dans le cas du Rwanda, à mon avis, il n'y a pas de doute que le problème va se retrouver aux Nations Unies. Et je dirais que ça va être le cas de la grande majorité des conflits auxquels on va avoir à faire face, parce qu'il n'y a pas d'organisation régionale qui soit en mesure de donner ces réponses-là au-delà d'une médiation politique.

Le coprésident (M. Gauthier): Est-ce que quelqu'un d'autre veut commenter?

In that case I want to thank you all for your very, very useful contribution. We usually end these sessions with a question, but today I'm overwhelmed with the reports and I really don't think I want to add to my confusion. I must tell

[*Traduction*]

mesures qui s'imposent: la constitution de forces de réserve; le renforcement des pouvoirs du secrétaire général; la constitution d'une réserve de ressources logistiques que les pays pauvres pourront utiliser à leurs propres fins en Afrique et ailleurs — ce sont là des mesures qui s'imposent. Il y a beaucoup à faire.

Le coprésident (M. Gauthier): Merci, monsieur Pearson.

Sénateur Andreychuk.

Le sénateur Andreychuk (Regina): Dans ce même ordre d'idées, il me semble que nous parlons de diplomatie préventive et d'engagement actif. Auparavant, nous connaissions les objectifs et notre temps de réaction était acceptable. Le problème, aujourd'hui, est que nous ne semblons pas savoir quels sont les objectifs. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est que nous n'ayons pas de mécanisme d'intervention. Le Rwanda, la Bosnie et la Somalie ne seraient probablement pas dans la situation où ces pays se trouvent aujourd'hui si nous savions s'il s'agit d'un intervention régionale, d'une intervention des Nations Unies ou d'une intervention unilatérale. Alors que nous sommes en train de créer un monde nouveau, y a-t-il quelqu'un qui soit capable de nous dire comment changer notre temps de réaction?

En Europe, nous avons tous dit que la Bosnie était un problème à régler par les pays européens, ce qu'ils voulaient faire au début. Depuis, c'est devenu le problème de l'OTAN avant d'être celui des Nations Unies, après quoi tout le monde a dit qu'il fallait que les États-Unis interviennent puisqu'ils étaient une superpuissance. Entre temps, la situation a tourné au génocide et toute intervention, quelle qu'elle soit, est devenue maintenant plus difficile. La Somalie et le Rwanda sont d'autres exemples. Que faire pour que les interventions soient plus immédiates?

The Joint Chairman (M. Gauthier): Mrs. Fréchette, would you like to comment briefly?

Ms Fréchette: Yes, Mr. Chairman. Briefly.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): It's a big question.

Ms Fréchette: I think that the issue is partially linked to the institutions. But in the case of Rwanda, I don't think that there should be a debate to determine which institution is responsible.

I believe that the African Unity Organization can play a political role — which it did, over the last few days, in order to bring the warring parties to accept a ceasefire —, but it does not have the physical, material and organizational resources to establish a peacemaking or peacekeeping force or any other formula between the two.

According to me, the Rwanda issue will undoubtedly be handled by the United Nations. I believe that it will be the case of most future conflicts, since there is no regional organization that is capable to provide any other response than political mediation.

The Joint Chairman (Mr. Gauthier): Would someone else like to make a comment?

Eh bien, je tiens à vous remercier de votre apport, qui a été extrêmement utile. Nous terminons habituellement ces séances par une question, mais je suis absolument débordé aujourd'hui par tous les rapports et je n'ai aucune envie de compliquer

[*Text*]

you, we've raised some questions and you've given us a lot of food for thought. To all of you from all of us, thank you very much for your contribution and your input to the review of this foreign policy. Hopefully we will hit the right buttons at the right time.

I hope, Mr. Spencer, we haven't reached the irreducible minimum you talked about, which I think is a quotable item now. If I was a newspaper person, I would say that's a pretty good flip.

Thank you very much, gentlemen and ladies.

Madame Fréchette, bon voyage de retour.

La séance est levée.

[*Translation*]

encore les choses. Croyez–moi, nous avons soulevé un certain nombre de questions et vous nous avez donné matière à réflexion. Je vous remercie donc tous très vivement de ce que vous avez apporté à l'examen de cette politique étrangère. Espérons que nous saurons trouver les bonnes solutions au bon moment.

J'espère, monsieur Spencer, que nous n'avons pas atteint le minimum irréductible dont vous parliez, formule qui mérite d'être citée. Si j'étais journaliste, je la retiendrais certainement.

Mesdames et messieurs, je vous remercie.

Mrs. Fréchette, have a good return trip.

The meeting is adjourned.

MAIL POSTE
Canada Post Corporation/Société canadienne des postes
Postage paid Port payé
Lettermail Poste–lettre
8801320
OTTAWA

If undelivered, return COVER ONLY to:
Canada Communication Group — Publishing
45 Sacré–Coeur Boulevard,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

En cas de non–livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Groupe Communication Canada — Édition
45 boulevard Sacré–Coeur,
Hull, Québec, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

As individuals:

Louise Fréchette, Ambassador and Permanent Representative of Canada to the United Nations;

Brian Job, Director, Institute of International Relations, University of British Columbia;

George Lindsey, Former Chief, Operational Research and Analysis Establishment, Department of National Defence;

Geoffrey Pearson, former Canadian Ambassador to the Soviet Union and former Executive Director, Canadian Institute for International Peace and Security.

From FOCAL:

H.P. Klepak, Director, Security Programming.

From the Atlantic Council of Canada:

Robert Spencer, President.

TÉMOINS

À titre personnel:

Louise Fréchette, ambassadrice et représentante permanente du Canada auprès des Nations Unies;

Brian Job, directeur, Institut des relations internationales, Université de la Colombie–Britannique;

George Lindsey, ex–chef, Établissement de recherche opérationnelle et d'analyse, ministère de la Défense nationale;

Geoffrey Pearson, ancien ambassadeur du Canada en Union soviétique et ancien directeur administratif de l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationale.

De FOCAL:

H.P. Klepak, directeur, Programme de sécurité.

Du Conseil atlantique du Canada:

Robert Spencer, président.

The Speaker of the House hereby grants permission to reproduce this document, in whole or in part, for use in schools and for other purposes such as private study, research, criticism, review or newspaper summary. Any commercial or other use or reproduction of this publication requires the express prior written authorization of the Speaker of the House of Commons.

If this document contains excerpts or the full text of briefs presented to the Committee, permission to reproduce these briefs in whole or in part, must be obtained from their authors.

Available from Canada Communication Group — Publishing,
Public Works and Government Services Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

Le Président de la Chambre des communes accorde, par la présente, l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ce document à des fins éducatives et à des fins d'étude privée, de recherche, de critique, de compte rendu ou en vue d'en préparer un résumé de journal. Toute reproduction de ce document à des fins commerciales ou autres nécessite l'obtention au préalable d'une autorisation écrite du Président.

Si ce document renferme des extraits ou le texte intégral de mémoires présentés au Comité, on doit également obtenir de leurs auteurs l'autorisation de reproduire la totalité ou une partie de ces mémoires.

En vente: Groupe Communication Canada — Édition,
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada,
Ottawa, Canada K1A 0S9

2632 06